6ème Année.—No 19 LE NUMERO: 10 CENTS Samedi, 4 janvier 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN — $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS — 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



BONNE ANNÉE !

SOMMAIRE :



Revue Hebdomadaire

VONT PARAITRE DANS LA REVUE HEBDOMADAIRE

On sait que MM. Jules Lemaître, Houssayo, Vandal, Masson, de l'Académie française, et M. le général Bonnal feront, à la Société des Conférences, cet hiver, une série de conférences qui seront le principal événement littéraire de l'année. En annonçant qu'elle s'est assuré le droit exclusif de publier "in extenso" ces conférences, la "Revue hebdomadaire" fait connaître les auteurs chargés de ses principales rubriques depuis le 1er novembre 1907: MM. Hanotaux, de l'Académie française, "la politique étrangère" ; P. Rod, "le mouvement des idées" ; Bordeaux, "la vie au théâtre" ; Funck-Brentano, "A travers l'histoire" ; Le Goffic, "la poésie" ; Peladan, "les beaux-arts" ; Paul Adam, Lionnet, Chantavoine.

Rappelons que la "Revue hebdomadaire" a un supplément illustré, broché à part, dont les douze pages d'actualités photographiques tirées sur papier couché illustrent par l'image l'histoire de la semaine. L'abonnement de trois mois: 5 fr. 75 ; un an: 20 francs.

Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris.

Le vrai soleil est dans nos cœurs. L'autre ne donne la joie à nos yeux qu'avec la permission du premier. — L. Depret.

Ah! la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop dans les âmes ardentes car combien en sont dignes. — Mme de Staël.



6ème Année.—No 19 LE NUMERO: 10 CENTS Samedi, 4 janvier 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN · $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

La Canadienne

Je lève mon verre à ta Canadienne!
Qu'elle vive aux bois, qu'elle vive aux champs,
Qu'elle ait des atours de soie ou d'indienne,
En dot un gros sac d'écus trébuchants
Ou, seuls, ses yeux noirs et ses deux mains blanches,
Ses pieds tout petits et ses grasses hanches,
Devant les femmes de chez nous
Tous les gars tombent à genoux.

❖ ❖ ❖

Par les soins constants de la bonne fée
L'armoire s'emplit de bas et de draps;
La maison entière est bien étoffée;
Dans la basse-cour les poulets sont gras,
Jamais il ne manque un pain dans la huche
Ou de bière douce au fond de la cruche;
Devant les femmes de chez nous
Les maris tombent à genoux.

❖ ❖ ❖

Elle ne fait point peur à la cicogne
En quête d'un nid, pour les orphelins
Elle a des jupons de mère Gigogne,
Pour le malheureux, des gestes câlins,
Et, qu'il soit blanc, noir, indien ou mulâtre,
Une chaise à table, une place à l'âtre;
Devant les femmes de chez nous
Tous les gueux tombent à genoux.

Quand les débardeurs chantent après boire,
Ou, dans leurs discours jurent, égrillards,
Par Dieu, le calice et le Saint-Ciboire,
Son regard, posé sur les plus gaillards,
Calme les courroux et, sans indulgence,
Fait flamber aux fronts les feux de vengeance;
Devant les femmes de chez nous
Les saintes tombent à genoux

❖ ❖ ❖

Jeûnes, vendredis et fêtes chômées,
Quand revient la dîme et le pain bénit,
Les dates de deuil, les dates aimées,
Si le bœuf est pû, le dogue au chenil:
Elle a l'œil à tout et souffle la flamme,
Que chauffe le corps et qui guide l'âme;
Devant les femmes de chez nous
Les anges tombent à genoux.

❖ ❖ ❖

Je lève mon verre à la Canadienne:
Aux foyers des champs, des bourgs et des bois
Dont tu fus la douce et sainte gardienne,
La gloire et l'honneur, je me lève et bois!
Et, puisse le Ciel, ô nos sœurs, nos mères,
Eloigner de vous les coupes amères!
Quand jamais je tombe à genoux,
C'est pour les femmes de chez nous.

Jules-Mario Lanos.

DEUX LETTRES

Vancouver, 11 nov.

Ma chère Aline,

Non, non ! Ne m'en voulez pas, ne me grondez pas, et surtout, ne me punissez pas en me privant de vos chères lettres quand il m'arrive d'être en retard.

C'est votre vocation d'être bonne, ma mie, inlassablement bonne, et je ne vous permettrai pas d'y faillir.

Ceci décrété, j'avoue, bien volontiers que je suis un grand paresseux, et j'ajoute pour me faire pardonner, que je vous aime beaucoup plus et beaucoup mieux que je ne sais le dire.

Votre grand paresseux a tout de même une vie très occupée.

Ma situation s'améliore, de nouvelles causes m'arrivent tous les jours, et mon bureau naguère si désert, est souvent trop petit pour contenir les clients qui s'y rencontrent aux heures de consultations.

Cela veut dire, ma chérie, que nous avançons à grands pas vers le bonheur, et que tout allant bien, je pourrai aller vous chercher là-bas pour vous ramener "chez nous", un peu avant l'année fixée comme limite de notre séparation.

Après cela, ayez la dureté de m'accuser de paresse quand je fais de si belle besogne !

Oui, j'ai beaucoup de connaissances, et des amis aussi. C'est même chez l'un d'eux que j'ai fait la connaissance de votre amie Marguerite. Je la vois souvent et nous parlons de vous. Son père, qui est un des hommes riches et influents de la ville, me témoigne une confiance qui a considérablement aidé à mon avancement.

Si je répondais ce soir à toutes vos questions, chère petite curieuse, je manquerais le courrier. Il y en a une, pourtant qui ne doit pas attendre : je persiste à croire qu'il vaut mieux ne pas parler maintenant de nos fiançailles. Gardons encore un peu notre cher secret pour nous seuls.

Ecrivez souvent, chérie, sans attendre mes lettres. J'ai tant besoin des vôtres ! Soyez bonne !

Tout à vous.

Philippe.

Aline, toute seule dans le salon que l'ombre du soir envahit, voit tout juste assez pour lire une dernière fois cette lettre de son fiancé, reçue...... quand donc? Cela lui semble des siècles!

Il lui est bien venu, depuis, trois ou quatre cartes postales avec des "souvenirs affectueux" ou "bonnes amitiés", mais ces banalités remplissent mal cinq longues semaines! Enfin! Ce soir, elle ne sera pas déçue: il est impossible que Philippe ne lui écrive pas pour cette veille de Noël, anniversaire de leurs fiançailles.

Et le doux souvenir évoqué met dans les jolis yeux une lueur très douce et la tristesse un peu inquiète se fond dans une grande tendresse confiante qui,d'ailleurs, ne l'a jamais quittée.

Elle s'est promise à lui avec une foi si aimante, il est si bien pour elle le résumé de ce qui est bon et beau dans la vie!

Le timbre de la porte la fait tressaillir. On lui apporte une lettre..... hélas! pas de lui!

Vancouver, 19 déc.

Ma petite Linette,

Sais-tu que je m'apprête à désobéir à mon futur Seigneur? Mais non, puisque tu ne te doutes pas que Seigneur il y a !

Mais bah! il ne l'est pas encore, et tu es discrète, et puis mon bonheur m'étoufferait si je ne te le confiais pas, comme autrefois mes gros chagrins au couvent.

Je suis fiancée, ma Linette, et.... non, je ne les trouverai pas les mots qui te feraient comprendre comme nous nous aimons Philippe et moi, car c'est lui, et tu seras contente puisque tu as de l'amitié pour nous deux?

C'est en parlant de toi que nous avons commencé de nous entendre; je te dois donc un peu de mon grand bonheur, etje ne puis vraiment pas attendre sa permission pour t'en remercier..

Il a des raisons, dit-il de retarder l'annonce de notre mariage, mais ces raisons n'ont que faire avec toi, et tu es la plus discrète des amies! Ce ne sera, d'ailleurs, pas un secret long à garder puisque nous nous marierons après Pâques. Et ce sera si bon de recueillir ta sympathie aimante avant celle de tout le monde!

Bonsoir ma Linette, quand me diras-tu à ton tour, que ton cœur est dans la lumière, comme le mien, ce soir?

Ecris vite! Je t'embrasse tendrement.

Marguerite.

Dieu! elle a mal lu! Ce n'est pas possible cela! Philippe, il est à elle, à elle qui l'aime, à qui il a tant dit aussi qu'elle était son aimée!

Elle reprend la lettre, elle en répète vingt fois un mot, une ligne, cherchant en vain dans le chaos ou elles se perdent, ses pensées disparues, et ne retrouvant que l'impression angoissante d'un mal horrible et d'un indicible outrage !

Elle ne voit plus rien, ni autour d'elle, ni en elle, son cœur, sa pensée, tout se perd dans la nuit ou elle pleure toute seule.

Danielle Aubry

Tous les moralistes ont signalé cette loi mélancolique de notre nature : ce que nous pardonnons le moins aux autres, ce sont nos torts envers eux, surtout quand ces torts ne sont pas très nets et que nous les sentons plutôt que nous ne les reconnaissons.—Paul Bourget.

Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants ; ils font plus de mal que l'armée même ; ils infestent et ils ravagent.—Chamfort.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.—La Rochefoucauld.

La Peinture Canadienne

M. Suzor-Côté (1) tient chez Scott & Sons, rue Notre-Dame, une exposition de ses œuvres

UN Salon est une foire bigarrée où les yeux, déroutés par la profusion des couleurs et les cent "manières" différentes des exposants, cherchent, pour s'y poser et s'y reposer, un honnête tableau. Une exposition particulière a un cachet d'intimité : l'aimable sans-gêne d'un atelier, le charme d'un intérieur ; mais, chez les peintres médiocres, elle devient bientôt monotone, soit à cause de l'uniformité d'un procédé appliqué à tous les genres de composition, soit à cause de la répétition d'un coloris invariable à une nuance près.

L'assemblage des toiles, nombreuses et variées, de M. Suzor-Côté, ne choque pas la vue et, bien que sa façon de rendre une œuvre varie sensiblement avec chaque sujet qu'il peint, il a toujours une grande sincérité dans la reproduction de la nature, de la franchise dans la couleur, bref! c'est un peintre probe — et ce n'est pas là un mince éloge, en ce siècle de symbolisme et d'impressionnisme à outrance! Qu'on me permette d'effleurer le procédé de ces pseudo-artistes qui veulent suppléer à la faiblesse du talent, une exagération anti-esthétique, une espèce de caricature de l'art — procédé d'autant plus dangereux que, à notre époque de snobisme et d'abaissement du goût, l'incohérence est fort prisée, et que le succès engage à la récidive. Si vous avez quelque peu fréquenté chez les rapins, ne vous êtes-vous jamais étonné devant un ciel invraisemblable?... Avez-vous fait part à son auteur de votre étonnement, il vous a juré ses grands dieux qu'il l'avait vu ainsi. Un rapin "avancé" peinturlurera, un de ces matins, le merle blanc, et si de braves gens s'avisent de ne pas trouver naturel le tableau, tant pis pour eux : c'est qu'ils n'auront jamais vu le merle blanc.

Je suis d'autant plus à l'aise pour faire ici cette digression, que M. Suzor-Côté se passe de tels expédients: son talent convenablement mûri et sa connaissance du métier le dispensent d'avoir recours à ces procédés ; et puis, je le répète, c'est un disciple de la probité de l'Art...

—Quel est le tableau que tu aimes le mieux? demandait, l'autre jour, un monsieur à sa petite fille.

—Celui-ci, dit, sans hésiter, la fillette.

—Pourquoi celui-là?

—Parce qu'il y a un sapin.

"La vérité sort toujours de la bouche des enfants", dit-on couramment, et la raison de cette préférence m'a semblé le prototype du jugement populaire. C'est puéril, sans doute, mais le bourgeois — le client — aimera, et je l'en approuve, ce qui lui rappelle une scène vue ou, mieux encore, un paysage qu'il apercevrait sans surprise, au cours d'un voyage. L'extraordinaire, dans l'art comme ailleurs, n'a jamais charmé que le snob, et le prestige de l'invraisemblance tombe en même temps que l'étonnement, sentiment de plus en plus fugace. Il n'y a que le vrai qui puisse plaire à tous, et dont la faveur — — on en peut juger par les œuvres qui ont survécu au temps et aux modes —. offre une sécurité de durée.

M. Suzor-Coté sait donner à ses toiles un jour véritable, l'illusion de la vie, cette uniformité qu'offre la nature, une en soi, bien qu'innombrable en ses combinaisons ; il leur communique les qualités précieuses dont l'ensemble constitue ce que l'argot d'atelier appelle excellemment une "atmosphère".

Il sied de parler tout d'abord de l'œuvre maîtsesse: "la Première rencontre de Jacques-Cartier avec les Indiens de Stadaconé, en 1534", (le catalogue porte 1535), beau panneau décoratif, excellente reconstitution du premier évènement de notre histoire. Cartier, bien campé, au premier plan, au centre, flanqué de son lieutenant de Pontbriand et de quelques hallebardiers, s'avance, la main tendue, vers les sauvages. Ceux-ci, ébahis et soupçonneux, accroupis comme à l'affût, à l'orée de la forêt, le regardent venir. La lumière filtrant par les échancrures du feuillage, met sur le bronze de leurs torses nus, des taches lumineuses.Cet effet, qui est fort joli, a servi de nouveau, et avec un égal bonheur, dans un autre tableau, le "coureur des bois". A l'arrière-plan, on distingue, dans le brouillard montant du fleuve, des hommes d'équipage qui atterrissent et, plus loin, les trois caravelles. Cette grande toile, minutieusement soignée dans ses détails, est, dans son ensemble, imposante. Voici ce qu'en dit, dans la "Revue hebdomadaire", M. Péladan, l'un des esthètes les plus écoutés à Paris : "Quoique la peinture d'histoire soit un prétexte à ne rien mettre, j'entends rien de fort et de vif, dans un cadre, je signalerai, pour des qualités appréciables, le "Jacques-Cartier" débarquant là où plus tard s'élèvera Québec." C'est bref. — C'est pâle! penserez-vous peut-être. Cette appréciation sèche du "Sabreur" vaut pourtant autre chose que les éloges hyperboliques de nos "gazettes" qui exhument, à propos de bottes, leurs clichés de superlatifs les plus absolus. Et puis, si vous voulez bien vous donner la peine de songer à ceux qui, avant M. Suzor-Coté, ont fait de la peinture historique, vous constaterez quelle place Péladan donne à l'artis-

(1) M. A. Suzor-Côté a obtenu, en 1901, au "Salon des Artistes Français." une mention honorable, et, cette même année, le gouvernement français le faisait officier de l'Académie des Beaux-Arts.

te canadien, en l'élevant au-dessus de ceux-là.

Le "Pêcheur normand", bien que d'une composition peu originale, est remarquable par la correction de la facture: sur un fond de galets et de mer, où les voiles des bateaux de pêche battent dans un ciel sanglant, se détache le dur profil d'un Normand résigné et têtu — tête d'une très bonne expression. Dans les "Côteaux de Cernay sous la neige", le peintre a brossé de la neige si "nature" qu'elle semble, sous le firmament bas et éteint rayonner de sa propre lumière. Ce ciel d hiver se retrouve dans le "Cernay sous la neige": le village est groupé au fond d'une plaine enneigée. Très bonne perspective. La "Vieille Bretonne au chapelet" et la "Bretonne en prière" sont deux jolis intérieurs de chapelle, où les jeux de la lumière, tamisée par des verrières, sont rendus avec une rare perfection. La "Baie de Morgat" est l'une des meilleures marines que j'aie vues. Les vagues sont nuancées avec une rigoureuse exactitude, et le sable d'une grève escarpée qu'on aperçoit, au fond, a bien cette teinte jaune clair des côtes lointaines vues d'un paquebot. La "Mort de Cadieux", mérite une mention spéciale pour le demi-jour du sous-bois, qui donne à l'héroïque moribond, une lividité d'un réalisme saisissant. Dans le "Soir, vallée de l'Ivette", il y a une très intéressante étude de ciel: les teintes orange, mauve, rose, bleue, très adoucies, sont fondues en toutes les nuances, et il traîne encore un reste de lumière, cependant que les ténèbres ont envahi la plaine.

Il y a, à cette exposition, d'autres "ciels" très bien brossés, qui retiennent les visiteurs.

Le "Profil de jeune fille" est trop vivant pour n'être pas un portrait. C'est peut-être le moment de dire que M. Suzor-Côté se préoccupe autant de la ligne que de la couleur, et qu'il réussit non moins bien celle-là que celle-ci, Le défilé des "Trappeurs et coureurs des bois, au clair de lune" est baigné de cette lumière diffuse des nuits d'hiver, et les ombres sur la neige sont très bien marquées.

Nous n'avons pas l'intention de transcrire ici le catalogue, mais nous signalerons encore, pour l'ingéniosité de la composition, la précision de la ligne ou la richesse du coloris: le "Commencement de dégel", le "Déjeuner du célibataire", "l'Expédition contre les Iroquois", "l'Etude pour un portrait de Maisonneuve".

Les quatre murs de la petite salle disparaissent sous les tableaux, entre lesquels pendent de nombreuses études: petits bois, bouts de rues, ports, masures, arbres, etc., où le peintre a saisi une teinte de feuillage, l'éclat fugitif d'un ciel, le ton riche d'une chose fanée.

...Comme la plupart des artistes, M. Suzor-Coté aspire à devenir autre chose que ce qu'il est si bien: peintre de talent, il rêve d'être sculpteur ; et il a, sur une table, entr'autres figurines en plâtre, un Canadien tirant péniblement sur la neige, son lourd traîneau. C'est bien moulé: le buste fort, épaissi encore par le costume de trappeur, a un joli mouvement. Cette scène nationale a passé par le Salon.

Léon Lorrain.

NOS MORTS

UN grand journaliste vient de disparaître dans la personne de l'honorable J.-I. Tarte, que la foule, avec une solennité douloureuse, a suivi, dernièrement, jusqu'au lieu du repos.

D'aucuns célèbreront les qualités de l'homme d'Etat qui sut,, aux rênes d'un pouvoir, faire grand et beau. Moi, je m'incline surtout devant le vrai journaliste et le sincère patriote qu'il fut toujours.

Il a tracé dans la carrière qui nous est chère, un lumineux sillon : ce fut un écrivain fécond dont la forme brève, incisive et profonde laisse, derrière elle, un souvenir très vivant.

Il aima sa patrie et sut la faire aimer de ceux qui ne la connaissaient pas, Mlle Elichabe, la gracieuse conférencière de l'Alliance Française, disait que, c'est d'avoir entendu, à Paris, au Pavillon canadien, lors de l'Exposition Universelle, M. Tarte parler du Canada que le désir de visiter notre pays lui est fortement venu...

Chaque homme, quel qu'il soit, possède en son âme un "coin divin". Le sien, ce fut sa grande charité et son inaltérable bonté de père. Admise dans l'intimité de sa famille, j'ai eu, à chaque instant, l'occasion de le constater.

Combien de pauvres il a soulagés ! combien de désespérés par les rudes coups du sort il a encouragés! Et combien lui doivent, aujourd'hui, un avenir assuré contre la misère en même temps que la certitude du pain quotidien.

Ses enfants lui ont rendu l'affection tendre qu'il leur portait. C'est entre leurs bras qu'il est mort, et ce souvenir aura pour eux une douceur qui tempèrera l'amertume de leur tristesse.

Un de nos hommes de lettres les plus connus, Monsieur Napoléon Legendre, s'est endormi dans l'éternité, à Québec, le 16 décembre dernier.

Les dernières années de sa vie ont été condamnées, par la maladie, à une inaction forcée, mais, personne n'a oublié l'apport qu'il a fourni à la littérature de ce pays. Ses œuvres resteront à l'honneur des lettres canadiennes.

Ce fut un prosateur agréable et charmant, un poète doux et facile.

Plus encore, il fut bon père, bon époux et bon citoyen.

Françoise.

Les chapeaux de velours accompagnent les toilettes élégantes, de même que ceux en taffetas et satin. Vous en aurez le choix à Mille-Fleurs, 527 rue Sainte-Catherine Est.

SI L'ON VOULAIT

Il neige, il neige. Tout me pèse et je sens ma tête tournoyer au milieu des spirales bleues des Anglais...

Que le temps est long lorsque l'on est clouée sur un sofa de malade, condamnée à une oisiveté complète, ne pouvant même recourir aux délassements de l'esprit qu'à doses homéopathiques. Pour avoir été imprudente, pour n'avoir pas suivi les ordonnances du médecin, je suis forcée de garder la chambre quinze longs jours encore ; presqu'une éternité à ne rien faire...

Ma chambre n'est pas triste : elle est gaie et coquette ; mais enfin après en avoir fait le tour comme Xavier de Maistre; après avoir jeté un regard sur mes meubles vieux temps, à tournure droite et distinguée, muets témoins de presque tous les événements qui se sont passés dans ma vie qu'ils me remettent en mémoire l'un après l'autre, je suis réduite à égrener mélancoliquement les secondes des heures tandis que maintes réminiscences hantent mon esprit ; mais les souvenirs ne peuvent remplir toute la journée: la fumée des feux morts ne saurait rallumer la flamme.

"La seule arme capable de tuer le temps lorsque le temps veut nous tuer, c'est la plume," dit un auteur. Combien Maxime du Camp a raison aussi lorsqu'il s'exprime ainsi en parlant des lettres, "Elles sont les compagnes des bonnes heures et l'amie des heures douloureuses; autour de celui qui les aime, elles forment un rempart contre les choses éphémères, elles l'enferme dans un cercle dont nulle joie n'est exclue et où les satisfactions médiocres ne peuvent trouver place. Je ne connais pas de fonction plus belle que celle de l'écrivain indépendant et désintéressé. Si à l'amour du travail et de la vérité, il joint un peu de modestie ; s'il a assez étudié l'histoire des nations pour savoir que nulle défaite n'efface la gloire passée, que nul triomphe n'assure la gloire à venir ; si, dédaigneux des formes transitoires de la politique, il ne regarde que vers la justice et vers la liberté ; s'il n'a d'autre ambition que de faire de son mieux, si malgré les déceptions de la vie individuelle et les amertumes de la vie collective, il a reconnu, compris, admiré la grandeur de son temps ; s'il voit au delà du tombeau briller les clartés éternelles; s'il a cette fortune d'avoir des amis comme ceux que j'ai encore, il devra rendre grâce à la destinée car il aura été heureux."

L'amitié, chère Françoise, n'est-ce pas le pinceau habile qui ensoleille le sombre tableau? donc, c'est à vous que j'écris. Au renouvellement des ans, il est doux de se rapprocher autant que possible de ceux qui possèdent nos plus vives sympathies, car leur pensée semble apporter un baume aux regrets que nous cause, presque chaque année, la perte d'un parent, d'un ami. Aux affections qui nous restent nous sentons le besoin de dire du fond du cœur : Ah! vous que j'aime, soyez heureux! que le nouveau calendrier pour vous ne date que des moments de félicité, de bonheur, que le tintement des heures soit toujours argenté, ne vibrant que pour vous apporter la réalisation de vos rêves les plus chers!

En vous faisant ces souhaits, amie, je voudrais avoir la certitude qu'un pouvoir plus grand que le mien les exaucera. Dieu seul est tout puissant ; cependant il dépend souvent du bon vouloir de l'homme de procurer bien des joies, de sécher bien des pleurs. Si chacun suivait cette sublime maxime de l'Evangile: "Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit," combien, pour beaucoup, la vie serait adoucie ; celui-là seul qui met en pratique ce beau précepte peut se vanter d'être chrétien.

En lisant, dernièrement les beaux discours, les nobles paroles prononcées aux assemblées de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, dans le but si honorable d'opérer des réformes rationnelles afin d'améliorer les positions, de protéger ceux qui peinent, je me disais : il y a une souffrance que l'on a omis de mentionner et cette souffrance on pourrait la soulager, que dis-je, on pourrait presque la guérir ; si toutes les dames voulaient se donner la main, en peu de semaines on réussirait.

Nous avons à Montréal l'avantage d'avoir un jeune poète plein de talent. Malheureusement la maladie le retient captif à la maison d'un bout de l'année à l'autre. Donnons-lui le moyen de sortir au dehors, l'hiver comme l'été ; offrons-lui une petite voiture électrique dans laquelle il pourrait aller admirer les beautés incomparables de la nature, respirer en plein air, cotoyer les bords de notre fleuve, rêver sur notre Mont-Royal: voilà ce qui ramènerait à la santé ce pauvre poète, voilà ce qui permettrait enfin à Albert Lozeau de développer son beau talent dans toute sa plénitude. Que de génies, hélas! ont été empêchés dans leurs aspirations sublimes, faute d'un secours venu en temps ; ils ont disparu sans avoir doté le monde des merveilles qu'ils avaient rêvées. Toujours trop tard, on a compris ce que l'on perdait.

Nous élevons des statues à ceux qui ne sont plus, aidons plutôt les vivants à remplir les destinées que le Souverain Maître leur a marquées, ainsi nous coopérerons aux vues de la Providence. Qu'une dizaine de jolies femmes entreprennent l'œuvre, le succès est assuré.

Françoise, à vous tout particulièrement je m'adresse : soyez le Montalembert de cette cause, avec votre plume habile et généreuse vous gagnerez tous les esprits.

Adèle Bibaud.

(Il serait peu noble à Françoise d'enlever à notre correspondante l'initiative d'un projet aussi beau, aussi dévoué. C'est elle qui l'a pensé, c'est à elle que doit revenir tout le mérite de son exécution.—Note de la rédaction)

Les dieux n'ont fait que deux choses parfaites : La femme et la rose. —Solon.

La haine est le microscope des défauts, l'amour celui des bonnes qualités.—X.

LE POETE DE L'"HABITANT"

WILLIAM HENRY DRUMMOND

(Suite)

Les deux dernières strophes sont absolument exquises.

Et quelle gaie peinture du printemps tirée de l'"Habitant":

O dat was de place w'en de spring tam she's comin'
W'en snow go away, an' de sky is all blue—
W'en ice lef' de water, an' sun is get hotter
An' back on de medder is sing de glou-glou—

W'en small sheep, is firs' comin' out on de pasture,
Deir nice leetle tail stickin' up on deir back,
Dey ronne wit' deir moder, an' play wit' each oder
An' jomp all de tam jus' de sam' dey was crack.—

An' ole cow also, she's glad winter is over,
So she kick herse'f up, an' start off on de race
Wit' de two year ole heifer, dat's purty soon lef' her,
W'y ev'ryt'ing crazee all over de place!

An' down on de reever de will' duck is quackin'
Along by the shore leetle san' piper ronne—
De bullfrog he's gr-rompin' an' doré is jompin'
Dey all got deir own way for mak' it de fonne.

But spring's in beeg hurry, an' don't stay long wit' us,
An' firs' t'ing we know, she go off till nex' year,
Den bee commence hummin', for summer is comin'
An' purty soon corn's gettin' ripe on de ear.

Combien amusante et touchante tout à la fois, la rancœur de l'"Habitant" qui a quitté sa vieille maison de "logs" où il a vécu si longtemps heureux avec sa "chérie", pour aller habiter une grande maison neuve que son gendre, avocat à Trois-Rivières, l'a obligé de construire :

An' den de troub' is begin to show
W'en our daughter poor Caroline
De beeges' fool never seen!
She marry dat lawyer on Trois-Rivières,
Alway come home ev'ry summer sure
Bringin' her familee,
All right for de chil'ren, I don't min' dem ;
But de husban'! sapree maudit!

I wish I was close ma ear right off
W'en he talk of our leetle house,
Dough I know w'en familee's comin' home
Dere is n't moche room for a mouse,
He say: "Riche man lak youse'f can't leev'
On shaintee lak dis below,
W'en t'ousan' dollar will buil' fin' place,
Up on de hill en haut."

An' he talk about gallerie all aroun'
W'ere we sit on de summer night
Watchin' de star on de sky above
W'ile de moon she was shinin' bright,
Could plant some apple-tree dere, also,
An' flower, an' I dunno w'at,
An' w'en de sun he's begin to rise,
Look at de view we got!

Den he bring 'noder feller from Trois-Rivières,
An' show w'at he call de plan
For makin' dem house on de w'ole contree—
Mon Dieu! how I hate dat man!
'Cos he's talkin' away nearly all de tam
Lak trotter upon de race—
Wall! after a w'ile we mak' our min'
For havin' dat nice new place.

So dey go ahead, an' me let dem go,
But stuff dey was t'row away ;
I'm watchin' for dat, an' I save mese'f
Mebbe twenty-five cents a day,
For you're surely cheat if you don't tak' care,
Gery offen we fin' dat 's true,
We're geevin' it nam' Bellevue.

O! yaas, I know we enjoy ourse'f,
W'en our frien' dey was comin' roun'
An' say "Dat's very fine place you got ;
Dere's not-ing upon de town,
Or anyw'ere else for honder mile
Dis house Bellevue can touch,
An' den let de horse eat de garden fence,
Non! we don't enjoy dat so moche.

An' of course we can't say not'ing at all
For it 'is not correc't'ing you know—
But "Never min' dat, an' please come again,
I 'm sorry you got to go."
Baptême! w'en I 'm seein' beeg feller bus'
Our two dollar easy chair—
Can't help it at all, I got to go
Down on de cellar an' swear!

An' w'ere did we leev' an dat belle maison?
Wan room an' de kitchen, dat's all
An' plaintee too for de man an' wife!
An' you 'member the tam I fall
Off on de gallerie wan dark night,
I los' mese'f tryin' fin'
De winter dere on de grande parloir,
For closin' it up de blin'?

An' all de tam de poor leetle house
Is down on de road below,
I t'ink she was jealous dat fine new place

Up on de hill en haut,
For Où she look lonesome by herse'f
De winder all broke an' gone—
No smoke on de chimley comin' out
No frien' stannin' dere — not wan.

You 'member too, m'en de fever come,
An' ketch us wan winter day?
W'at he call de shaintee, our son-in-law,
Dat 's w'ere dey pass away
Xavier, Zoë, an' Euchariste,
Our chil'ren wan, two, t'ree—
I offen t'ink of de room dey die,
An' I can't help cryin' — me.

So we 'll go on de ole house once again,
Long enough we been fool lak dis,
Never min' w'at dey say bimeby, ma chère,
But geev' me de leetle kiss,
Let dem stay on dat fine new place up dere,
Our daughter an' son-in-law,
Fot to-morsow soon as de sun will rise.
We 're goin' back home — Hooraw!

Il y a là un mélange d'émotion et d'humour absolument inimitable. Mais il faudrait tout citer.

Le médecin de campagne est, lui aussi, cher à Drummond. Dans chacun de ses livres, il lui a consacré un morceau.

L'humble praticien n'est pas une figure bien poétique, cependant il inspire le poète de l'"Habitant" et d'autres encore parmi lesquels, James Whitcomb Riley, qui, de tous les émules de Drummond, est celui qui lui ressemble le plus.

C'est que le médecin de campagne, si terre à terre qu'il soit, a aussi dans l'âme sa petite fleur bleue : la charité! A ce point de vue, il pourrait souvent en remontrer aux "princes de la science". Lui, opère d'abord ; ensuite, il paye les remèdes de sa maigre bourse puis... si le client est trop pauvre, il passe un trait de plume sur le compte en se jurant qu'on ne l'y reprendra plus.

Et on l'y reprend toujours.

Voici la peinture que nous fait James Whitcomb Riley de son légendaire Doc. Sifers :

'Cept—Keepin's books. He never set down no accounts.—He hates,
The worst of all, collective debts—the worst the more he waits.—
I've knowed him, when at last he had to dun a man to end
By makin' him a loan—and mad he had n't more to lend.

When Pence's Drug Store ust to be in full blast, they wuz some.
Doc's patients got things frekantly there, charged to him, I gum!—
Doc run a bill there, don't you k'now, and allus when he squared,
He never questioned nothin',—so he had his feelin's spared.

Now sich as thao, I hold and claim, hain't acusable—it's not
Perfessionnal!—it's jes a shame' at Doc hisse'f haint got
No better business-sense! that's why lots 'd respect him more
And not give him the clean go by fer ather doctors. Shore!

Et voilà ce que nous dit Drummond du Vieux Docteur Fiset de Saint-Anicet, et de son cheval "Faubourg".

Ole Docteur Fiset of Saint-Anicet,
Sapré tonnerre! he was leev long tam!
I 'm sure he 's got ninety year or so,
Beat all on de Parish 'cept Pierre Courteau,
An' day affer day he work all de sam'.

Dat house on de hill, you can see it still,
She's sam' place he buil' de firs' tam' he come,
Behin' it dere 's one leetle small jardin,
Got plaintee de bes' tabac canayen,
Wit' fameuse apple an' beeg bleue plum.

An' dey're all right dere, for de small boy's scare,
No matter de apple look nice an' red,
For de small boy know if he's stealin' some
Den Docteur Fiset on dark night he come,
An' cut leetle feller right off hees head!

But w'en day was rap, an' tak' off de cap,
M'sieu' le Docteur he will say "Entrez",
Den all de boy pass on jardin behin'
W'ere dey eat mos' ev'ryt'ing good dey fin',
Till dey can't go on school nearly two, t'ree day.

But Docteur Fiset, not moche fonne he get,
Drivin' all over de whole contree,
If de road she's bad, if de road she's good,
W'en ev'ryt'ing's drown on de Spring-tam flood,
An' workin' for not'ing half tam' mebbe!

Let her rain or snow, all he want to know,
Is jus' if anywan's feelin' sick,
For Docteur Fiset's de old fashion kin'
Doin' good was de only t'ing on hees min'
So he got no use for de politique.

An' he's careful too, 'cos firs' t'ing he do,
For fear dere was danger some fever case,
Is tak' w'en he's come leetle w'isky chaud,
Den 'noder wan too jus' before he go,
He-s so scare carry fever aroun' de place!

On nice summer day w'en we're makin' hay,
Dere 's not'ing more pleasant for us I'm sure,
Dan see de ole man come joggin' along,
Alway singin' some leetle song,
An' hear heem say: "Tiens, mes amis, bonjour!"

An' w'en de cole rain was commence again
An' we're sitin' at home on some warm cornerre,
If we hear de buggy an' see de light
Tearin' alang t'roo de black, black night,
We know right off dat's de ole Docteur!

An' he 's smart horse sure, w'at he call "Faubourg",
Ev'ry place on de Parish he know dem all,
An' you ought to see de nice way he go
For fear he 's upsettin' upon de snow,
W'en ole man's asleep on de cariole!

I 'member w'en poor Hormidas Couture,
Got sick on hees place twenty mile away
An' hees boy Ovide he was come "Raquette",
W'at you call "Snowshoe", for Docteur Fiset,
An' Docteur he start wit' hees horse an' sleigh.

All de night before, de beeg storm she roar,
An' mos' of de day it's de sam' also,
De drif' was pilin' up ten feet high,
You can't see not'ing dis side de sky,
Not'ing but wan avalanche of snow.

I 'm hearin' de bell w'en I go on de well
For water de cattle on barn close by,
But I only ketch sight of hees cheval blanc
An' hees coonskin coat wit' de capuchon
An' de storm tak' heem off, jus' de sam' he fly.

Mus' be le Bon Dieu dat is help him t'roo,
Ole Docteur Fiset an' hees horse "Faubourg",
'Twas somet'ing for splain-me, wall I don't care,
But somehow or 'noder he's gettin' dere,
An' save de life Hormidas Couture.

But it 's sam' alway, lak' dat ev'ry day,
He never was spare hese'f pour nous autres,
He don't mak' moche monee, Docteur Fiset,
An offen de only t'ing he was get
Is de prayer of poor man, an' wan bag of oat.

. . . .

Wall! Docteur Fiset of Saint Anicet,
He is not dead yet! an' I 'm purty sure,
If you're passin' dat place about ten year more
You will see heem go roun' lak' he go before,
Wit' de ole cariole an' hees horse "Faubourg"!

Drummond aimait les enfants. Il les a peints souvent avec bonheur. Non pas les enfants sophistiques des riches, mais les joyeux galopins de la campagne, les bons petits drôles, tout barbouillés, qui courent nu-pieds dans la poussière du chemin, et poussent vigoureux et sains comme la fleur des champs.

Et comme si l'aube et le couchant de la vie se mélaient pour lui dans la même inspiration, il les a presque toujours associés à des vieillards, les bons grands-pères.

De cette association de l'avenir qui croit et du passé qui peu à peu s'efface, il a tiré quelques-uns de ses meilleurs poèmes.

You bad leetle boy, not moche you care
How busy you're kipin' your poor gran'père,
Tryin' to stop you ev'ry day,
Chasin' de hen aroun' de hay—
W'y don't you geev' dem a chance to lay?
Leetle Bateese!

Off on de fiel' you foller de plough
Den w'en you're tire you scare de cow,
Sickin' de dog till dey jomp de wall
So de milk ain't good for not'ing at all —
an' you're anly five an' a half dis fall,
Leetle Bateese!

Too sleepy for sayin' de prayer to-night?
Never min' I s'pose it 'll be all right,
Say dem to-morrow—ah! dere he go!
Fas' asleep in a minute or so —
An' he 'll stay lak dat till de rooster crow,
Leetle Bateese!

Dem wake us up righ away toute suite
Lookin' for somet'ing more to eat,
Makin' me t'ink of dem long leg crane
Soon as dey swaller, dey start again,
I wonder your stomach don't get no pain,
Leetle Bateese!

But see heem now lyin' dere in bed,
Look at de arm onderneat' hees head ;
If he grow lak dat till he's twenty year
I bet he 'll be stronger dan Louis Cyr,
An' beat all de voyageurs leevin' here,
Leetle Bateese!

Jus' feel de muscle along hees back,
Won't beev' heem moche bodder for carry pack
On de long portage, any size canoe,
Dere 's not many t'ing dat boy won't do
For he 's got double-joint on hees body too,
Leetle Bateese!

But leetle Bateese! please don't forget
We rader you're stayin' de small boy yet,
So chase de chicken an' mak' dem scare
An' do w'at you lak wit' your ole gran'pere,
For w'en you're beeg feller he won't be dere—
Leetle Bateese!

Le personnage le plus important de la paroisse canadienne est le curé; il est souvent à la fois, le pasteur des âmes, l'arbitre des différends temporels, l'aviseur légal (comme l'on dit ici), et même, le médecin et le Président du cercle agricole.

Son dévouement est à la hauteur de la tâche, et, la plupart du temps, il remplit ses multiples fonctions à la satisfaction générale.

Drummond ne pouvait donc l'oublier :.

LE CURE DE CALUMET

Dere's no voyageur on de reever never ronne hees canoe d'ecorce
T'roo de roar an' de rush of de rapide w'ere it jomp lak a beeg w'ite [horse,
Dere's no hunter man on de prairie never wear w'at you call racquette
Can beat leetle Fader O'Hara, le Curé de Calumette.

Hees fader is full-blooded Irish, an' hees moder is pure Canayenne,
Not often dat stock go togedder, but she's fine combination, ma frien',
For de Irish he's full of de devil, an' de French dey got savoir faire,
Dat's mak' it de very good balance, an' tak' you mos' ev'ry w'ere.

But dere's wan t'ing de Cure won't stan' it ; mak fonne on de Irlandais,
An' of course on de French we say not'ing, cas de parish she's all [Canayenne
Den you see on account of de moder, he can't spik hesef very muche,
So de ole joke she's all out of fashion, an' wan of dem t'ing we don't [touch.

Well! wan of dat kin' is de Cure, but w'en he be comin' our place
De peep' on de parish all w'isper, "How young he was look on hees face,
Too bad if de wedder she keel heem de firse tam he got leetle wet
An' de bishop might sen' beeger Curé, for it's purty tough place, [Calumette."

Ha! ha! how I wish I was dere, me, w'en he go on de mission call
On de shaintee camp way up de reever, drivin' hees own cariole,
An' he meet blaggar' feller been drinkin' jus' enough mak' heem ack [lak fou,
Joe Vadeboncœur, dey was call heem, an' he's purty beeg feller, too!

Mebbe Joe he don't know, it's de Cure, so he's hollerin' "Get out de way,
If you don't geev me whole of de roads de, sapree! you go off on de [sleigh,"
But de Curé he never say not'ing, jus' poule on de line leetle bit,
An' w'en Joe try for kip heem hie promise, hees nose it get badly hit.

Maudit! he was strong leetle Curé an' he go for Jo-seph on masse
An' w'en he is mak' it de finish, poor Joe isn't feel it firse class,
So nex' tam de Cure hees goin' for visit de shaintee encore
Of course he mak' beeges' mission neve see on dat place before.

An' he know more, I'm sure, dan de lawyer, an' dere's many poor [habitant
Is glad for see Fader O'Hara, an' ax w'at he t'ink of de law

W'en dey get leetle troub wit' each oder, an' don't know de bes' [t'ing to do.
Dat's makin' dem save plaintee monee, an' mak' de good neighbor, too.

But w'en we fine out how he paddle till canoe she was nearly fly,
An' travel racquette on de winter, w'en snow-dreef is pilin' up high,
For visit some poor man or woman dat's wa tin' de message of peace,
An' get dem prepare for de journey, we're proud on de leetle pries'!

O, many dark night w'en de chil'ren is put away safe on de bed,
An' mesef an' ma femme mebbe sittin' an' watchin' de small curly head,
We hear somet'ing else dan de roar of de tonder, de win' an' de rain,
So w're bote passin' out on de doorway an' lissen an' lissen again.

An' it's lonesome for see beeg cloud sweepin' across de sky,
An' lonesome for hear de win' cryin' lak' somebody's goin to die,
But de soun' away down de valley, creepin' aroun' de hill,
All de tam gettin' closer, dat'a de soun' mak de heart stan' still.

It's de bell of de leetle Curé, de music of deat' we hear,
Along de black road ringin', an' soon it was comin' near,
Wan minute de face of de Curé we see by de lantern light
An' he's gone from us jus' like a shadder into de stormy night.

An' de buggy rush down de hillside an' over de bridge below,
W'ere creek ronne so high on de spring-tam, w'en mountain t'row [off de snow,
An' so long as we hear heem goin' we kneel on de floor an' pray
Dat God will look after de Curé, an' de poor soul dat's passin' away.

I dunno if he need our prayer, but we geev it heem jus' de sam'.
For w'en a man's doin' hees duty lak de Cure do all de tam,
Never min' all de t'ing may happen, no matter he's riche or poor,
Le Bon Dieu was up on de heaven will look out for dat man, I'm sure.

I'm only poor habitant farmer, an' mebbe know nothin' at all,
But dere's wan t'ing I'm always wishin' an' dat's w'en I got de call
For travel de far-away journey, ev'ry man on de worl' mus' go,
He'll be wit' me de leetle Curé 'fore I'm leffen' dis place below.

For I know I'll be feel more easy if he's sittin' dere by de bed,
An' he'll geev me de good-bye message an' place hees han' on my head,
Den I'll hol', if he'll only let me, dat han' till de las' las' breat',
An' bless leetle Fader O'Hara, de Curé de Calumette.

(A suivre)

Pierre Lorraine

Mon ami Meurtrier

(Les petits chefs-d'œuvre)

I

Il fut un temps où j'étais employé dans un ministère.

Tous les jours, de dix à quatre heures, je devenais le prisonnier volontaire d'un triste bureau tapissé de cartons jaunis, où régnait toujours une écœurante odeur de vieux papiers. Là, je déjeunais de fromage d'Italie et de pommes que je faisais cuire à la bouche du poêle, je lisais le journal jusqu'aux annonces, je rimais des vers ignorés, et j'expédiais même les affaires de l'Etat, afin de toucher, à la fin du mois, une somme qui me permettait strictement de ne pas mourir de faim.

Or, c'est d'un des compagnons de captivité que j'eus à cette époque que je me souviens aujourd'hui.

Il s'appelait Achille Meurtrier, et, certainement, par son aspect terrible et sa haute taille, il était à peu près digne de ce nom. C'était un grand diable de garçon, d'une quarantaine d'années, sans trop de poitrail ni d'épaules, mais qui s'habillait, pour s'étoffer, de feutres à larges bords, de jaquettes amples et courtes, de vastes pantalons à carreaux et de cravates sang-de-bœuf sous un col à la Colin. Il portait toute sa barbe, ses cheveux en brosse, déjà gris aux tempes, et il était très fier d'avoir du poil sur les mains.

L'unique prétention de Meurtrier— d'ailleurs le plus doux et le meilleur des camarades — était de jouir d'une constitution athlétique, de posséder les biceps d'un discobole et, comme il le disait lui-même, de ne pas connaître sa force. Il ne faisait pas un geste, même dans l'exercice de sa paisible profession, qui n'eût pour objet de convaincre les spectateurs de sa prodigieuse vigueur. Quand il devait prendre dans le casier un carton à peu près vide, il s'avançait vers le rayon avec la démarche lourde et ramassée d'un porte-faix, saisissait solidement le carton d'une main crispée et le portait, à bras tendu, jusqu'à la table voisine, avec une torsion d'épaules et un froncement de sourcils dignes de Milon le Crotoniate. Il poussait même si loin cette manie qu'il ne déployait pas moins d'efforts apparents pour soulever les objets les plus légers, et un jour qu'il tenait de la main droite la corbeille aux vieux papiers, je le vis étendre horizontalement son bras gauche, comme pour faire contrepoids à ce fardeau épouvantable.

Je dois dire que cet être robuste m'inspirait un profond respect : car j'étais alors, encore plus qu'aujourd'hui, languissant et maladif, et, par conséquent, très enthousiaste de cette énergie physique qui me faisait défaut.

Les conversations de Meurtrier n'étaient pas de nature à diminuer l'admiration qu'il m'inspirait.

L'été surtout, le lundi matin, — quand nous nous retrouvions au bureau après le congé dominical, il ne tarissait pas en récits d'actions violentes et de coups de force. Après avoir ôté son feutre, son habit et son gilet, et s'être essuyé le front du revers de sa manche de chemise,—pour affirmer son tempérament sanguin et congestionné, — il plongeait profondément ses mains dans les poches de son pantalon, et debout près de moi, dans une attitude superbe d'aplomb et de solidité, il commençait un monologue dans le goût de celui-ci :

—Quel dimanche! mon cher. Il n'y a vraiment pas de fatigue qui puisse me mettre à la côte. Songez donc c'était hier la régate à Joinville-le-Pont... A six heures du matin, rendez-vous à Bercy, aux "Marronniers"', pour toute l'équipe du "Marsouin"... Et déjà un soleil !... On prend le vin blanc, on se colle en tricot rayé et en pantalon de coutil, on empoigne l'aviron et, hardi! une... deux... une... deux... jusqu'à Joinville... Là, une pleine eau avant de déjeuner, n'est-ce pas ?. Vite en ca-

leçon, un saut par-dessus bord, et gare la bombe ! Moi, quand j'ai tiré ma coupe, j ai tout de suite un appétit d'enfer! Bon, j'attrape le bateau d'une main et je dis au barreur : "—Charpentier, passe-moi le jambonneau..." Un temps, trois mouvements, je décrotte !... "— Charpentier, passe-moi le bidon d'eau-de-vie." Deux gorgées, et je le sèche !... Et encore quelques brassées pour la digestion...

La description continuait ainsi, éblouissante, homérique.

C'était l'heure de la régate. Il était midi, le soleil tombait à pic. Les canots s'alignaient sur la rivière pétillant d'étincelles, en face de la tente pavoisée de joyeuses banderoles. On voyait, sur la berge, le maire avec son écharpe, la gendarmerie en buffleteries jaunes, et un fourmillement de toilettes d'été, d'ombrelles ouvertes et de chapeaux de paille. Poumm ! on tirait le pétard du signal. Le "Marsouin" filait comme une périssoire, arrivait bon premier et gagnait l'"objet d'art". Et pas fatigués. On achevait le tour de Marne et l'on revenait dîner à Créteil. Qu'il faisait frais à la nuit tombée, sous l'obscure tonnelle constellée de pipes allumées, où les papillons nocturnes venaient se brûler à la flamme de l'omelette au kirsch ! A la fin du dessert, servi dans des assiettes à sujets, on entendait un appel de piston venant du bal Willis. En place pour la contredanse! Mais déjà une équipe rivale, vaincue le matin même, avait accaparé les plus jolies blanchisseuses. Batailles et c'était des dents cassées, des yeux pochés, des crocs-en-jambe et des coups de tête dans l'estomac, enfin tout un poème d'enthousiasme physique, de joie tapageuse et de santé débordante, sans parler du retour, à minuit, par les gares encombrées, avec les femmes qu'on hisse sur les wagons, les amis séparés qui s'appellent d'un bout du train à l'autre, et les sonneurs de trompe sur l'impériale.

Et les soirées de mon étonnant camarade n'étaient pas moins remplies que ses dimanches. Des luttes à main plate, dans la baraque de toile, aux rouges lueurs des torches, entre lui, simple amateur, et Dubois, l'Homme-Canon, en personne, — des chasses aux rats, près des bouches d'égouts, avec des terriers féroces comme des tigres, — des rencontres sanglantes, la nuit, dans les quartiers décriés, avec des mauvais gars et des "mangeurs de nez", — étaient les plus insignifiants épisodes de sa vie nocturne. Encore n'osé-je pas rappeler d'autres prouesses, d'un caractère plus intime, devant lesquelles — comme on disait autrefois en style noble— la plume la moins timorée reculerait d'horreur.

Si pénible que soit l'aveu d'un mauvais sentiment, je dois convenir que mon admiration pour Meurtrier n'était pas exempte de regret et d'amertume. Peut-être même s'y mêlait-il un peu d'envie, mais jamais le récit de ses plus merveilleux exploits n'avait éveillé en moi le moindre soupçon d'incrédulité, et Achille Meurtrier avait tout doucement pris place parmi les héros et les demi-dieux, entre Roland et Pirithoüs.

II

A cette époque, j'étais déjà un grand batteur de banlieue et j'occupais l'oisiveté de mes soirées d'été par des promenades solitaires dans ces régions lointaines, aussi inconnues aux Parisiens du Boulevard que le pays des Caraïbes, et dont je devais essayer, plus tard, de dire en vers le charme mélancolique.

Un soir de juillet, chaud et poudreux, : l'heure où les premiers becs de gaz éclatent dans les brumes du crépuscule, je revenais à pas lents du fond de Vaugirard, par une de ces longues et tristes rues de faubourg que bordent des maisons d'inégale hauteur, dont les portiers et les portières, en bras de chemise et en camisole, sont assis sur le seuil et s'imaginent prendre le frais. Presque aucun passant, sinon, de distance en distance, un maçon blanc de plâtre, un sergent de ville, un enfant portant un pain de quatre livres plus gros que lui, ou une fillette pressée, en bonnet et en waterproof, le sac de cuir sur le bras. Et puis, tous les quarts d'heure, l'omnibus à moitié vide, revenant à son point de départ, au trot de ses chevaux fatigués.

Tout en butant parfois sur le pavé, — car alors le trottoir d'asphalte était un luxe ignoré dans ces parages, — je descendais la rue en goûtant toutes les petites et douces joies du flâneur. Tantôt je m'arrêtais devant un terrain vague, regardant à travers les mauvaises planches de l'enclos, s'éteindre dans un ciel verdâtre les suprêmes rougeurs du couchant derrière la silhouette noire des tuyaux de fabrique ; tantôt, par un seul coup d'œil jeté à la fenêtre ouverte d'un rez-de-chaussée, je surprenais quelque scène d'intérieur, pittoresque et familière: — ici, une belle gaillarde de blanchisseuse approchant de sa joue son fer à repasser ; — là, des ouvriers attablés et fumant dans la salle basse d'un cabaret, tandis que, debout devant eux, un vieux bohême aux longs cheveux gris faisait vibrer dans sa chanson le mot: "Liberté!" et s'accompagnait sur une guitare couleur bouillon gras. Des Chardin, des Van Ostade.

Tout à coup, je m'arrêtai.

Un de ces tableaux intimes, soudain aperçu, avait plus vivement séduit mon regard d'observateur par sa bonhomie bourgeoise et charmante.

Elle avait l'air si heureux et si calme, dans son petit salon fané, cette bonne vieille dame en robe noire et en bonnet de veuve, plongée au fond de sa bergère de velours d'Utrecht verdâtre et abandonnant paisiblement ses mains jointes sur ses genoux. Tout, autour d'elle, était ancien et modeste, et devait avoir été conservé moins par sage économie que par religion des souvenirs, depuis le temps de sa lune de miel avec le monsieur au teint coloré, en habit à la Gœthe et en gilet à fleurs, de qui le pastel ovale ornait la muraille. Les deux flambeaux allumés sur la cheminée permettaient de distinguer chacun des détails surannés du mobilier, depuis la pendule que surmontait une pêche artificielle en marbre peint, jusqu'au piano droit, de forme abolie, sur lequel jadis, jeune femme en manches à gigot et coiffée à la grecque, elle

avait joué sans doute les airs de Romagnesi.

Bien certainement, une pauvre enfant unique et bien-aimée, restée dans le célibat par tendresse filiale, veillait pieusement sur les dernières années de la veuve. C'était elle — j'en étais sûr — qui avait si douillettement installé là sa bonne mère, qui lui avait mis ce coussin sous les pieds, qui avait approché d'elle ce petit guéridon en marqueterie et qui y avait posé ce plateau et ces deux tasses ; et je m'attendais déjà à voir entrer, apportant le café du soir, la douce et calme fille qui devait être vêtue de deuil comme la vieille dame et lui ressembler beaucoup.

Absorbé par la contemplation d'une scène aussi sympathique et par le plaisir d'imaginer cet humble poème, je restais donc immobile à quelques pas de la fenêtre ouverte, certain de n'être pas remarqué dans la rue déjà obscure, lorsque je vis s'ouvrir une porte au fond du salon démodé et apparaître brusquement — oh ! qu'il était loin de ma pensée alors! — mon camarade Meurtrier lui-même, le formidable héros des joutes sur la rivière et des luttes foraines.

Un doute rapide me traversa l'esprit. Je sentis que j'étais sur le point de découvrir un mystère.

C'était bien lui! Sa terrible main velue tenait une mignonne cafetière d'argent, et il était accompagné d'un caniche qui embarrassait sa marche, — un brave et classique caniche, le caniche de tous les aveugles à clarinette, le caniche du "Convoi du Pauvre", de Vigneron, le caniche tondu en lion, avec des manchettes de poil aux quatre pattes et de copieuses moustaches blanches, comme un général du Gymnase.

— Maman, dit le géant d'une voix ineffablement douce, voici le café. Je crois que tu le trouveras bon, ce soir. L'eau était bouillante, et je l'ai versée goutte à goutte.

— Merci, répondit la vieille dame, en roulant sa bergère vers le guéridon avec un empressement sénile, merci, mon petit Achille. Feu ton cher père disait souvent que je n'avais pas ma rivale pour passer le café... Il était si indulgent et si bon, le pauvre homme!... Mais je commence à croire que tu t'en acquittes encore mieux que moi...

En ce moment, et tandis que Meurtrier versait la liqueur chaude avec le geste délicat d'une demoiselle à marier, le caniche, excité sans doute par le sucrier découvert, posa ses deux pattes de devant sur les genoux de sa maîtresse.

— A bas! Médor, s'écria-t-elle avec une indignation pleine de bienveillance. A-t-on jamais vu un animal aussi inconvenant?... Voyons, monsieur, vous savez fort bien que votre maître n'oublie jamais de vous donner le fond de sa tasse... Tenez-vous tranquille un instant, si c'est possible... A propos, reprit la veuve en s'adressant à son fils, tu as fait sortir cette pauvre bête, n'est-ce pas!

— Bien sûr, maman, répondit-il avec un son de voix presque enfantin. Je viens d'aller à la crémerie chercher ton lait pour demain matin. J'ai mis à Médor sa laisse et son collier, et je l'ai emmené avec moi.

— Et a-t-il bien fait toutes ses petites affaires ?.

— Sois sans crainte. Il n'a plus besoin de rien.

Et, rassuré sur ce point important d'hygiène canine, la bonne dame dégusta voluptueusement son café, entre son fils et son chien, qui la regardaient tous deux avec un attendrissement inexprimable.

Assurément, il était superflu d'en voir et d'en entendre davantage, et j'avais déjà deviné quelle vie de famille paisible, étroite, pure et résignée, mon camarade Meurtrier dissimulait sous ces gasconnades chimèriques. Mais le spectacle que me fournissait le hasard était si comique et si touchant à la fois, que je ne résistai pas au plaisir d'en jouir encore quelques minutes, et cette indiscrétion me suffit pour apprendre toute la vérité.

Oui, ce type de viveur vulgaire, qui semblait échappé d'un roman de Paul de Kock, ce tireur de savate, ce despote d'estaminet et de guinguette, accomplissait simplement, courageusement, dans ce pauvre intérieur de banlieue, les sublimes devoirs d'une sœur de charité. Ce canotier intrépide n'avait guerre fait de plus longs voyages que de conduire sa mère à la messe et aux vêpres, tous les dimanches. Ce professeur de billard ne savait jouer qu'au bésique. Ce dresseur de bouledogues subissait l'esclavage d'un caniche. Ce "Mauvais-Philibert" était une Antigone.

III

Le lendemain matin, en arrivant au bureau, je demandai à mon camarade l'emploi de sa soirée de la veille, et il m'improvisa aussitôt, sans la moindre hésitation, une histoire de rencontre sinistre, à deux heures du matin, sur le boulevard d'Enfer, où il avait assommé d'un seul coup de poing, avec son pouce passé dans l'anneau de sa clef, un épouvantable rôdeur de barrières.

Je l'écoutai en souriant presque ironiquement et je songeai à le confondre ; mais — me souvenant enfin combien est respectable une vertu qui se cache, même sous un ridicule, je lui frappai amicalement l'épaule et je lui dis, avec conviction :

— Meurtrier, vous êtes un héros !

François Coppée.

CONCOURS de POPULARITE

Pour le recrutement des Abonnés

En vue d'importants changements proposés au "Journal de Françoise", nous avons décidé d'organiser un concours ouvert à tous.

Le "Journal de Françoise" n'a reculé devant aucun sacrifice; et, comme on le pourra constater par la liste des prix, ce concours est le plus remarquable qu'aucune revue au monde n'ait encore organisé.

Notre seul but étant d'augmenter la circulation du journal, nous avons renoncé aux bénéfices immédiats que retirent d'ordinaire les organisateurs de tels concours, ce qui nous permet d'offrir des primes d'une valeur considérable et d'un nombre illimité.

1er PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 250 nouveaux abonnements annuels):

Un Voyage en Europe

De Montréal à Paris et retour. Trois semaines à Paris; pension payée dans un hôtel de premier ordre pour messieurs et dans une excellente pension privée pour dames. Des détails seront fournis à ceux qui en désireront.

2ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 150 nouveaux abonnements annuels):

Un Piano de $300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN:

Un trousseau complet de jeune fille ou dame, confectionné dans l'une des plus grandes maisons parisiennes, et comprenant:

1 Douzaine mouchoirs blancs, toile de Cholet pur fil;
1 Douzaine mouchoirs blancs, batiste pur fil, ourlets à jours initiale brodée;
3 Chemises jour shirting, feston main;
3 Chemises jour shirting, broderie mécanique;
3 Chemises jour nansouk, forme bébé, dentelle fil;
3 Chemises jour nansouk, broderie main;
3 Chemises jour nansouk, petits plis et dentelle fil;
3 Chemises jour nansouk, dentelle et ronds incrustés;
3 Chemises jour nansouk, incrustation broderie et imitation Valenciennes;
1 Chemise pour bal, épaulette ruban;
3 Pantalons nansouk, forme droite, dentelle fil;
3 Pantalons shirting, forme droite, broderie main;
3 Pantalons nansouk, dentelle et ronds incrustés;
3 Pantalons nansouk, incrustation broderie et imitation Valenciennes;
2 Cache-corsets nansouk, garnis imitation Valenciennes;
2 Cache-corsets shirting, garnis imitation Valenciennes;
2 Cache-corsets, garnis broderie main.
2 Chemises de nuit shirting feston;
2 Chemises de nuit nansouk, col et broderie mécanique:
1 Chemise de nuit nansouk, décolleté carré, dentelle fil;
1 Petit jupon shirting avec feston.
1 Jupon costume, avec volant garni dentelle.
1 Jupon costume, volant et entre-deux dentelle.
12 Paires de Bas coton noir grand teint.
6 Paires Bas fil noir, mailles 1-2 fines.
6 Paires Bas fil, bottes jours.
1 Paire de Bas fil blanc.
1 Corset batiste brochée.
1 Corset coutil soie, broché.

Ce trousseau est estimé à une valeur d'au moins mille francs.

3ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 75 nouveaux abonnements annuels):

UN PHONOGRAPHE PATHÉ

L'appareil comprend:
Une boîte vernie système à charnières;
Un bras acoustique;
Un grand pavillon fleur recourbé;
Un reproducteur à saphir inusable pour disques Pathé.

Ce phonographe fonctionne sans aiguille; se remonte en marche et peut jouer indifféremment des disques de toutes dimensions.

Le bras acoustique améliore les sons et les rend plus moëlleux et plus agréables à l'oreille sans en diminuer l'intensité; il permet en outre de diriger l'ouverture du pavillon dans toutes les directions sans déplacer l'appareil.

De plus: une douzaine de disques qu'on pourra choisir dans le répertoire Pathé, au bureau du "Journal de Françoise", seront donnés à tous les gagnants du 3ième prix.

4ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 50 nouveaux abonnements annuels):

MONTRE POUR MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur bréveté, ajusté.

OU BIEN:

Montre de Dame, boîtier en or massif (garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et

d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de $60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 35 nouveaux abonnements annuels):

Un magnifique pupitre avec combinaison de bibliothèque. Ce meuble superbe est en chêne (Early English) du plus beau grain. Les vitres de la petite bibliothèque sont en verres coloriés enchâssés dans le plomb. Le tout forme un meuble de luxe très désirable.

6ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 20 nouveaux abonnements annuels):

Un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN:

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à $25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

OU BIEN:

Une magnifique canne en ébène véritable, avec massive poignée en or, (garanti à 14 carats), artistiquement gravée.

Cette canne, estimée à $25.00, est exposée dans la vitrine de l'établissement T. Théo. Valiquette, 259 rue Sainte-Catherine Est.

7ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 10 nouveaux abonnés annuels):

Un réticule en peau de crocodile, avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 5 nouveaux abonnés annuels):

Une broche en vieil argent
Une épingle de cravate, OU BIEN
Une pendule de fantaisie,
Un chapelet en nacre de perle monté en argent.

N. B. — Tous les prix de notre concours sont garantis par les maisons qui les fournissent.

CE CONCOURS, OUVERT DEPUIS LE 7 DECEMBRE, NE SE TERMINERA QUE LE 1er MAI 1908.

Tous ceux qui prendront part au concours auront donc tout le temps voulu pour travailler au recrutement des abonnés.

Afin d'éviter tout retard dans le service du journal aux nouveaux abonnés, ceux qui se chargeront de les recueillir voudront bien faire parvenir au "Journal de Françoise", ces noms, au fur et à mesure qu'ils les prendront. Ils sont priés d'y joindre la date à laquelle les abonnements devront commencer.

Chaque personne aura sa liste spéciale où seront inscrits les noms des abonnés qu'elle nous aura fournis.

A la fermeture du concours, nous publierons, aussitôt que possible, la liste des heureux gagnants. Sur réception des noms et de l'argent, un reçu, où sera inscrit le nombre des abonnés, sera envoyé.

Les gagnants recevront immédiatement leurs prix sur réception du total de leurs abonnements.

Le nombre de chacun des prix est illimité: Ainsi, toute personne qui rapportera 250, 150, 75, 50, 35, 20, 10 et 5 abonnements nouveaux, aura droit à un 1er, 2ième, 3ième, 4ième, 5ième, 6ième, 7ième, ou 8ième prix.

Le prix de l'abonnement annuel est de $2.00.

LE JOURNAL DE FRANCOISE,
80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Notes sur la Mode

La robe élégante se fait longue devant et avec une petite traîne derrière: Le corsage ouvre sur une chemisette en dentelle ou en tissu léger. Les manches sont très larges et dans le genre Kimono.

Mais qu'on ne s'y laisse pas trop prendre cependant; bientôt les manches seront aussi serrées qu'elles sont larges actuellement.

Quant à la longueur de la manche, elle sera aux trois quarts. Quelques-unes même allongent le tissu jusqu'au milieu de la main. Ceci est affaire de goût. On peut donc la porter ou très longue ou trois quarts seulement, ce qui vaut mieux quand on a un joli bras rond.

Les glands sont à la mode.

Les contraste de velours et de drap sont charmants et de bon ton.

Les formes princesses sient aux femmes grandes et minces; la robe demi-empire remonte sa ligne naturelle jusque dans le dos. Il y a aussi la robe demi-princesse.

Cigarette.

La vraie fête des femmes, serait d'aller faire une visite à Mille-Fleurs, Salon de Modes. Il y reste encore des modèles de chapeaux enviables à se procurer.

Recettes Faciles

HUITRES FRITES. — Lavez les huîtres et asséchez-les bien, mettez-les dans des miettes de biscuits cassés très fin ; tenez prête une lèchefrite dans laquelle vous mettez beaucoup de beurre, faites-les chauffer jusqu'à ce qu'il soit tout à fait chaud, ce qui empêche les huîtres de coller au fond. Faites frire jusqu'à ce qu'elles deviennent bien jaunes et tournez-les alors. Vous trouverez que le beurre les sale suffisamment.

GATEAU MERVEILLEUX A LA "FARINE MARGE". — Ajoutez une livre de "Farine Marge", autant de sucre en poudre et autant de beurre, que vous faites fondre, huit œufs, 1-2 livre de raisin de Malaga épépinés, quelques raisins de Corinthe, une once de cédrat et un verre à liqueur de rhum ; mélangez bien le tout ensemble. Beurrez votre moule et faite cuire à petit feu.

Le Mariage au Parapluie

(A Françoise, je dédie cette Nouvelle)

MARIE DUCLOS DE MERU.

(Suite)

Claire adorait la musique. Muette et recueillie, elle avait savouré ces mélodies, sœurs des mélancoliques refrains qui tantôt chantaient dans son âme et tantôt y pleuraient. Les applaudissements frénétiques de l'assemblée l'arrachèrent assez brutalement à son extase. Elle se leva sur un signe de sa vieille amie, pour aller donner l'ordre aux domestiques de passer les rafraîchissements, et vînt près de la jeune artiste pour la féliciter et la remercier de l'exquise sensation que son talent lui avait procurée.

—Comme vous devez être heureuse de pouvoir exprimer, grâce à votre âme, tout ce que vous avez dans l'âme.

—Oh! non, pas tout!... dit la jeune fille. Il y a des sentiments si intimes qu'on ne saurait les traduire en public.

Claire lui tendit la main.

—Je suis sûre que vous êtes de celles qui sont mieux inspirées en petit comité que sous le feu des lustres.

—C'est vrai! avoua la musicienne. Et surtout devant certaines personnes que je sais capables de me comprendre...

Son regard ému et brillant disait visiblement à Claire.

—Vous devez être de celles-là.

—Eh bien ! dit Mlle d'Erondel, voulez-vous venir me voir?... Je suis un peu musicienne, moi aussi... vous m'apprendrez à... oh! pas à jouer comme vous... mais à traduire mes impressions... Voulez-vous?...

— Bien volontiers, mademoiselle. Je suis sûre que vous serez ma plus intelligente élève.

—Surtout, je serai la plus docile... et la plus reconnaissante aussi.

La jeune fille comprit toute la délicatesse de l'offre qui lui était faite. A la suite de Mlle d'Erondel, les jeunes filles de l'aristocratie briançonnaise se feraient inscrire chez le nouveau professeur. Il n'en faut parfois pas davantage pour déterminer la fortune d'un artiste.

Pendant qu'elles causaient ainsi, un certain remue ménage s'opérait autour d'elles. Quelqu'un avait prononcé le mot de danse et tout de suite, la bonne Madame de Montglas avait appelé les domestiques. On relevait le tapis et les couples s'organisaient.

— Oh! je me range, en ce cas! dit Claire.

—Vous ne dansez pas, mademoiselle? demanda la pianiste étonnée.

Claire montra sa robe sombre.

— Je ne danse plus!... non... dit-elle, sérieuse. Elles se dirigèrent vers un petit salon à l'écart. Comme elles allaient y entrer, un jeune homme invita l'artiste qui partit au bras de ce danseur et Claire demeura seule. Elle alla s'asseoir sur un pouf près de la cheminée, regardant passer les couples tourbillonnants devant l'ouverture de son retrait. Un jeune homme était debout près du chambranle. La marquise passa, gagnant un abri contre la fougue des danseurs.

—Comment ! vous ne dansez pas? demanda-t-elle au jeune homme.

—Oh! Madame, je m'instruis en ce moment.

—Comment ça?...

—Oui... je regarde M. de Jaulieu et je prends de lui une leçon d'élégance d'après nature. Vous savez... ce sont les meilleures.

Claire ramenée à la préoccupation habituelle songea tout à coup :

—Cette fois, voici le moment de fixer mon choix. Si je ne trouve pas, ce soir, autant y renoncer.

Et—à chaque danseuse qui passait, emportée par son cavalier, en face du petit salon, elle se disait:

—Celle-là?... non... Celle-ci?...... non encore... Ah! voyons... Jeanne de Beautaillis?...eh! bien! non! et non!

Elle était toute à sa mission, examinant en pensée, rapide comme l'éclair, les mérites et les démérites des passantes, et un demi sourire montait à ses lèvres lorsque l'une de ces passantes était la danseuse de M. de Jaulieu.

—S'il se doutait de ma prétention de lui choisir une femme, il rirait bien, sans doute.

Une sorte de rêverie planait sur elle. La vue de ces groupes tourbillonnants finissait par l'hypnotiser.

—Je vais m'endormir... songea-t-elle.

Juste à ce moment, la marquise parut au bras du lieutenant de Jaulieu. Ils entrèrent dans le petit salon.

—Merci, mon enfant... Ces dames m'étourdissent. Je vais rentrer chez moi un instant... Viens! Clairette!... Seule?... que faites-vous là, mignonne ?...

—Bonne amie, je me repose et je philosophe! répondit-elle, tandis que M. de Jaulieu la saluait très bas.

—Les philosophes sont chauves d'ordinaire! dit la marquise en riant. Cela nous change.

Elle donna en passant une petite tape amicale sur l'épaule de la jeune fille qui s'était levée en disant :

—Voulez-vous que je vous accompagne, bonne amie?...

—Non ... je vous remercie, Clairette. Merci aussi ; mon ami... dit-elle à Armand. Je vous laisse avec Mlle d'Erondel... la seule jeune fille à qui l'on ne fasse pas la cour... acheva-t-elle.

Après cette flèche du Parthe, elle laissa les deux jeunes gens en face l'un de l'autre et si embarrassés qu'ils n'osaient même pas se regarder.

V

Ce fut Armand qui rompit le silence. C'était si extraordinaire ce tête à tête soudain et imprévu, qu'un peu de mauvaise humeur lui était venue contre la vénérable dame qui le lui infligeait. Il lui en voulait surtout de l'embarras que ce tête à tête causait à cette délicieuse créature qui s'appelait Claire d'Erondel. C'est pour cela même qu'il se hâta de l'entirer. Tout franchement il demanda :

—Est-ce vrai, Mademoiselle, ce que dit la marquise ?

—Que dit-elle? interrogea Claire qui, pourtant avait parfaitement entendu.

—Que... qu'on ne vous fait point la cour?... répéta-t-il, hardiment, au risque de déplaire.

—Je pense que vous savez pourquoi, Monsieur, répondit la jeune fille.

—Oui...je sais que vous portez un deuil très cruel... que depuis des années, vous vivez le plus possible dans la solitude, et si j'ai pu m'en étonner, je n'ai pu qu'admirer la constante fidélité de ce souvenir donné à un mort.

Elle fit un geste de la main, comme pour dire :

—Epargnez-moi tout compliment...

Armand reprit :

— Voyons, mademoiselle, voulez-vous me donner, puisque vous ne dansez pas et que je prends un peu de répit... Voulez-vous, dis-je, me donner les quelques minutes que d'autres accordent à la danse?

—En un mot, Monsieur, vous me proposez de causer quelques instants avec vous? demanda Claire qui avait repris toute sa sérénité d'esprit.

—Précisément, mademoiselle.

—Eh! bien! j'y consens... dit-elle avec un peu de malice. Puisqu'aussi bien, madame de Montglas a dit vrai et qu'on n'a pas la ressource de me faire la cour... Au moins, je ne suis pas compromettante, moi!

—Qu'en savez-vous? dit-il en la forçant à prendre place sur le petit canapé, et en s'installant près d'elle sur un fauteuil bas.

Elle ne répondit pas tout d'abord. Mais comme Armand gardait le silence, elle reprit :

—La preuve que je ne le suis pas compromettante, c'est que ma vénérable amie m'a chargée d'une mission de confiance à votre sujet.

—A mon sujet? quoi donc?

—Comment!... vous ignorez que je suis à peu près chargée de vous chercher une femme.

—Vous moquez-vous, mademoiselle?...

—Oh! pas le moins du monde. Je vous répète que madame de Montglas qui s'intéresse à vous depuis ce fameux dimanche de verglas où vous lui servîtes de guide sur le pavé glissant du parvis, m'a prié instamment de vous choisir une fiancée parmi mes amies.

—Et... demanda-t-il, amusé, peut-on savoir sur laquelle de ces demoiselles s'est fixé votre choix ?

—C'est peut-être un peu indiscret...

—Pourquoi donc? Un peu plus tôt ou un peu plus tard, ne faut-il pas que je sache...

—Oui... mais... c'est que... je n'ai pas trouvé... oh! pas encore!... se reprit-elle un peu confuse.

—Ah!... je respire! dit Armand en riant

—Ah! mon Dieu comme vous m'étonnez!... Car Madame de Montglas a eu beau m'affirmer que vous ne l'aviez point chargée de vous trouver une femme, je pensais que vous étiez au moins consentant... Si vraiment vous ne vous en souciez pas... à quoi bon toute la peine que je prends? C'est en pure perte en vérité !

—En pure perte, oui, mademoiselle. Et... savez-vous pourquoi ?

—Oh! s'il y a un pourquoi!

—C'est que j'ai déjà... laissé mon cœur et cela, malheureusement, par une charmante jeune fille qui... ne voudra, certes, pas de moi.

Claire eut une petite exclamation.

—Est-il indiscret de vous demander si je connais cette charmante jeune fille et... et si... je peux vous servir en la circonstance?

—Décidément, Mademoiselle, vous tenez à accomplir votre mission.

—Puisque je l'ai acceptée... un peu inconsidérément peut-être... n'est-ce pas mon devoir?...

—Eh! bien oui, mademoiselle, vous connaissez celle que j'aime... mais je suis, hélas! trop certain que vous ne consentirez pas à vous faire mon avocate auprès d'elle.

—Pourquoi non?

—Mais... parce que vous êtes ennemie du mariage.

—Vous voyez bien que non, Monsieur, puisque j'ai tenté de m'occuper du vôtre.

—Uniquement pour faire plaisir à votre... à notre vénérable amie! rectifia Armand.

—J'en conviens, mais cela prouve qu'elle ne m'en croyait pas tellement ennemie puisqu'elle me confiait la plus délicate de toutes les missions de ce monde, celle d'assortir deux cœurs capables de se comprendre et de s'aimer.

—En quoi, malgré toute sa sagesse et toute son expérience, notre vénérable amie faisait fausse route comme un petit enfant. Car avant de vous infliger la peine d'une pareille mission et l'embarras d'un choix aussi difficile que hasardeux, elle eut mieux fait de s'informer de l'état des choses.

—Mais aussi, Monsieur, pourquoi ne pas lui avoir fait vos confidences?

—Parce qu'il y a des choses qu'on ne dit qu'à certaines heures et à certaines personnes.

—Dois-je croire que nous touchons à l'heure fatidique et que je sois la personne née pour recueillir ces confidences ?

—Rien ne s'y oppose, mademoiselle, si vous y consentez.

—Soit! j'y consens... Ce rôle de confidente complète évidemment le premier. Vous disiez donc que je connais celle que vous aimez. Est-ce bien cela ?

—Oui, mademoiselle. Et j'ai ajouté que malgré votre offre généreuse de m'aider, j'étais trop certain que jamais vous ne consentiriez à être mon avocate auprès d'elle.

—En quoi vous vous trompiez, probablement.

Armand secoua la tête en signe de doute.

—Voyons... on peut toujours essayer. Voulez-vous me nommer celle... celle qui...

—Je m'en garderai bien.

—Il faut donc que je tâche de deviner.. Ce ne doit pas être bien difficile, du moment que je la connais. Elle est de notre monde, c'est de toute évidence, n'est-ce pas?...

Armand inclina le front pour dire "oui"?

—Blonde?... bien cela. Je devine au premier mot. Noble?... riche?...

—Cela, je n'en sais rien, mais cela m'est égal. Je n'aime pas une dot mais une jeune fille...

—Charmante, vous l'avez dit. Et ici, une question : charmante veut-il dire jolie ?

—Charmante et jolie, oui! Et bonne, et sérieuse, et intelligente... Tenez, mademoiselle Claire, elle vous ressemble comme une adorable sœur jumelle.

—Ah! mon Dieu!... murmura-t-elle avec un involontaire et imperceptible mouvement de recul.

—Mais comme vous n'avez pas de sœur jumelle et que vous ne voulez pas qu'on vous aime...

—Monsieur... oh! monsieur!...

—Vous voyez bien... dit-il, navré. J'avais raison de dire que vous ne seriez jamais mon avocate.

—Mais monsieur, c'est un piège...

—Oh! mademoiselle! c'est alors le piège éternel, celui que l'amour dresse sous les pas de tout être humain portant un cœur dans sa poitrine.... Hélas! je m'y suis pris et je ne peux plus m'en défaire, si vous ne m'aidez pas... Claire! Claire! pourquoi refusez-vous de me comprendre?... Il ne faut pas jouer avec ces choses, chère enfant!

—Taisez-vous... taisez-vous! murmura-t-elle. Vous savez bien que je ne puis plus aimer... que mon cœur est mort...

—Non, Claire, les cœurs ne meurent pas... pas pour cela, du moins... la mort, la triste mort peut les frapper, les faire saigner... ils rêvent quand même... Claire, ne sentez-vous pas votre jeunesse protester contre cet éternel veuvage que vous avez voulu garder ?... parce que le malheur vous a frôlée de son aile noire, faut-il qu'à tout jamais toute joie vous soit interdite?... Et par qui? ... par vous-même?... Pourquoi regarder toujours l'abîme quand le ciel est beau sur nos têtes?... Est-ce que la nature, notre mère à tous, ne rajeunit pas sans cesse?... est-ce qu'après les durs hivers ne fleurissent pas les printemps? La fleur qui sourit ne fait pas oublier celle qui mourut à l'automne, elle la ressuscite, au contraire. Dites, dites, chère âme, en vous interrogeant ne comprenez-vous pas que malgré vous, vous êtes complice de mon amour pour vous!... Et même, voyez... vous n'avez pas pu que Dieu me destine?... N'est-ce pas que nulle autre que vous n'est celle que Dieu me destine?... N'est-ce pas que notre mariage était écrit au ciel?

Une sorte d'éclair illumina la conscience de Claire. C'était bien vrai, pourtant qu'en fouillant sa mémoire, elle n'avait pu réussir à fixer son choix sur qui que ce soit qu'elle jugeât digne de ce charmant Armand de Jaulieu?... Involontairement, elle avait désirée pour celle-là toutes les qualités affectives qu'elle sentait en elle. Mais alors, elle l'aimait donc? Etait-ce possible, une pareille chose?. Claire en demeurait comme étourdie, ne comprenant plus rien, ne se comprenant plus elle-même.

Comme elle demeurait indécise, troublée jusqu'au fond de l'âme, la porte de la chambre de la douairière se r'ouvrit. Un sourire malicieux monta aux lèvres de la bonne dame devant le tableau qui s'offrait à elle: Claire, ses deux mains dans celles d'Armand, s'interrogeant jusqu'au fond de sa conscience et n'osant répondre... Alors, elle marcha vers le couple, posa sa main sur les cheveux de sa favorite et dit bonnement :

—Allons! embrassez-vous, mes enfants.

Armand n'eut garde de se le faire redire. Il attira à lui Claire qui ne résistait plus. Et lorsqu'ils échangèrent le baiser des fiançailles, la vénérable dame dit avec un sourire qui illumina son fin visage couronné de la neige des ans :

—A la bonne heure! Savez-vous comment nous appellerons ce mariage?

Devant leurs yeux étonnés, elle explique sa pensée :

—"Le mariage au parapluie!" Voilà !

—Ah! chère Madame!... C'est donc vous qui avez tout conduit? s'exclama Armand en s'inclinant sur la petite main ridée qu'il baisa comme au vieux temps.

La marquise leva l'index de son autre main vers le ciel :

—Dieu d'abord, mon enfant... moi ensuite!... acheva-t-elle. Chut! ne dites rien... Vous me remercierez plus tard et votre bonheur sera la monnaie de ma peine.

FIN

Deux regards, deux pensées qui se cherchent à travers l'espace finissent toujours par se rencontrer.—Lamartine.

6ème Année.– No 20 LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 18 janvier 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.



M. JEAN SAINT-YVES

L'auteur de "La Route s'achève," dont nous commençons aujourd'hui la publication.

SOMMAIRE :



Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Medecine de l'Université Western, Londres, dit :

[illegible]

Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.)

[illegible]

Tous les Pharmaciens et Partout

Revue Hebdomadaire

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire du 4 janvier :

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (27 francs de livres par an.)

Partie littéraire:

Anatole LeRoy-Beaulieu, de l'Institut: "Les Races et l'immigration européenne aux Etats-Unis ; Octave de Barral : "Silhouettes préraphaélites: le peintre Madox Brown ; J. Arren: "Au pays des jouets. Histoire très véridique des poupées de Nuremberg" ; Jean Lionnet: "Les Livres" ; Vôg. : "Poésies" ; Jean Chantavoine, "Chronique musicale: "Dardanus" ; Charles Géniaux: Roman, "Les Forces de la vie", (IX).

Faits de la semaine. — Revue des revues françaises. — La Vie mondaine. — La Vie sportive.

" Les Contemporains"

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTREE DE 16 PAGES IN-8o.

Abonnement: un an, 6 francs. Un numéro, 0 fr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en décembre 1907:

D'Elbée, second généralissime des armées vendéennes. — Bonchamps, général vendéen. — Désiree Clary, reine de Suède. — François II, empereur d'Allemagne et Ier d'Autriche. Ferdinand Ier, empereur d'Autriche.

Biographies à paraître en janvier 1908:

Duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe. — Duc de Nemours. — Louise de France, duchesse de Parme. — George Canning, homme d'Etat anglais.

GANTS PERRIN

[illegible]

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry — Tél. Bell Est 1736, Marchand 520

SEMAINE DU 6 JANV.

L'Epée de Damoclès

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDEE EN 1860

Prof. LAVOIE,

PERRUQUIER



AVANT

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornements véritablement artistiques pour la chevelure.

Assortiment au grand complet pour les Fêtes. Une visite est sollicitée.



APRES

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656, N. Dame

Coin de Cote Saint-Lambert. MONTREAL

5ème Année.—No 20 LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 18 janvier 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL. MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

LUCERNE

Aux exilés !.

Sur le lac les Quatre Cantons,
A toute heure et de chaque église,
S'envole, emporté par la brise,
Un concert, fait de tous les tons.
Rien ne manque à la symphonie :
Car, en route, le son du cor
Ajoute sa note à l'accord,
Sa fleur au bouquet d'harmonie.

Il semble que dans ces beaux lieux
Les monts, étageant leur ceinture,
Veuillent prêter leur ossature
A quelque temple merveilleux.
De leurs pieds à leur fière épaule,
Quel charme, pour les yeux ravis,
Depuis le cristal du parvis,
Jusqu'au saphir de la coupole !

Les pics dentelant leur sillon,
Jettent leur flèche aérienne,
D'où jaillit l'immortelle antienne
D'un inlassable carillon.
Lorsque le ciel de bleu s'habille,
C'est un murmure que leur voix,
Et le bruissement des bois,
A l'air d'un orgue qui babille !

Mais que, soudain, sur le vieux roc,
S'abatte la sombre tempête,
Le géant redresse la tête
Et se rajeunit sous le choc.
Au large beffroi qui frissonne
C'est la charge, et non pas un glas
Que, lutteur qui n'est jamais las,
Son bras puissant conduit et sonne.

Quand des souffles plus caressants
Ont dénimbé les glaciers vierges,
On voit l'argent de leurs beaux cierges
Trembler dans des vapeurs d'encens.
L'âme, alors, monte à l'orifice
Qui doit être au rebord des Cieux,
Et c'est avec des pleurs aux yeux
Qu'on chante un "merci" pour office.

O vous que la haine a bannis
Loin du sol de la douce France,
Gardez-vous encor l'espérance
D'y replacer, un jour, vos nids ?
N'irons-nous point, nous, sur vos grèves,
Partager bientôt votre sort
Et voir, en attendant la mort
Lacs et monts, autrement qu'en rêves ?

Ecoutez bien, quand vient le soir,
Si, du côté d la patrie,
Quelque voix moins endolorie
Ne vous apporte un chant d'espoir.
Honteuse d'avoir pu se taire
Comme alors elle parlera
La cloche qui rappellera
Les exilés au monastère !....

Jhanne Darvour

Washington, (Etats-Unis).

Sauvons l'Enfance

LA Fédération Nationale s'occupe activement de la ligue anti-alcoolique et l'on ne saurait assez la féliciter de ce beau mouvement.

"Si les femmes s'en mêlent", tout ira vite et bien. Elles ne peuvent demeurer passives dans aucun rôle et leur influence doit aller au secours des belles et bonnes causes. La lutte contre l'alcool s'impose à leur énergie, à leur générosité dans le bien ; non-seulement, elles ont à défendre leur propre foyer, mais elles ont aussi à sauvegarder la nationalité et l'honneur de notre pays.

Elles ne failliront pas à la tâche.

La ligue antialcoolique devrait aussi comprendre la lutte contre la cigarette, cette ennemie d'insignifiante apparence et qui est, cependant, plus redoutable encore que l'alcoolisme puisqu'elle s'attaque à l'enfance.

La loi défend de vendre des liqueurs à toute personne mineure ; aucun règlement n'empêche qu'on débite à l'enfant la cigarette dont l'œuvre est aussi néfaste que celle de l'alcool.

Demandez, en notre ville, aux directeurs des grandes écoles publiques, — je citerai des noms et des témoignages quand on voudra, — et tous s'accordent à dire que le nombre des petits fumeurs de cigarettes augmente de jour en jour, qu'on peut le constater à la mine stupide et abrutie de ceux qui s'adonnent à ce dangereux passe-temps.

Une mère racontait à ce sujet que son fils, — âgé d'une douzaine d'années, — était tout à fait malheureux et incapable de s'appliquer à quoi que ce fut s'il était privé d'acheter des cigarettes. Et qu'il se plongeait dans une espèce de griserie dès qu'il pouvait en fumer quelques-unes.

M. le juge Choquet, devant qui comparaissent tant de jeunes délinquants, interrogé à ce sujet, a déclaré que, tous les enfants qu'il était obligé de condamner à la prison ou à l'école de Réforme, avaient les doigts tachés par l'abus des cigarettes.

Je pourrais continuer de citer des témoignages tout aussi probants que ceux-ci, mais j'espère en avoir dit assez pour attirer l'attention des autorités à ce sujet.

Certes, je ne suis pas avec celles qui demandent la suppression radicale de la cigarette. C'est aller beaucoup trop loin. Mais ce qui devrait être empêché par la loi, c'est la vente des cigarettes aux enfants.

On les débite maintenant à un sou pour deux cigarettes. Quel est l'enfant qui n'a pas de temps en temps, sinon chaque jour, un sou à dépenser? Il faut peu de chose pour que la passion de la cigarette s'empare de tous ces petits bonshommes, et avec quels résultats, grand Dieu!

Protégeons l'enfance. Sauvons-la. C'est en elle qu'est l'espoir de notre pays. Défendons-la contre elle-même.

La Fédération Nationale ne devra pas borner son œuvre à la guerre à l'alcoolisme. Qu'elle ajoute, à son noble programme, la lutte contre la cigarette chez l'enfance, afin de mériter mieux encore de la patrie.

Françoise.

La nature a dit à la femme: sois belle si tu peux, sage si tu veux ; mais sois considérée, il le faut. — Beaumarchais.

......La femme est la guerrière puissante et inexorable que la nature, dans le but caché de propager l'espèce, a armée jusqu'aux dents et jusqu'aux yeux pour subjuguer et vaincre l'homme.—S. du Box.

Clubs Feminins

PRESQUE au même moment où l'on fondait à Montréal, en décembre dernier, le premier club des Femmes, au Canada, on inaugurait à Paris, un cercle de femmes, appelé le "Lyceum", et le premier club féminin en la Ville-Lumière.

Plus heureux que le nôtre qui n'est pas encore dans ses meubles, il est installé rue de la Bienfaisance dans un hôtel magnifique, avec des décorations, des boiseries et des portes dignes d'un musée.

Les journaux parisiens ont décrit la beauté de ses salons de réception et d'exposition ; l'élégance et la distinction de l'ameublement.

Le "Lyceum" ne borne cependant pas son rôle à être beau, il veut surtout être utile, Et voici comment : Il mettra en relations les femmes, à quelque nationalité qu'elles appartiennent, qui s'intéressent sérieusement aux arts : littérature, peinture, musique, etc.

N'est-ce pas déjà faire acte de féminisme bon ?

Les femmes de lettres, comme bien vous le pensez, seront surtout là, chez elles. Elles pourront se rencontrer, causer, dîner entr'elles et la "Chronique" du club, qui va désormais paraître le 15 de chaque mois, signalera leurs articles, leurs volumes, tous leurs travaux littéraires, en un mot.

Les sociétaires, résidant à l'étranger, pourront trouver, au Lyceum, à leur passage à Paris, une généreuse hospitalité. Les chambres y sont confortables et élégantes, et, au restaurant, attaché à l'établissement, les membres peuvent prendre leurs repas et inviter leurs amies.

Il y a encore des salles de lecture, des salles où l'on peut travailler, d'autres où l'on peut se reposer, des salles de thé, et que sais-je encore!

Voilà un cercle féminin qui devrait servir de modèle aux "Women's club of Montreal" ; car au "Lyceum", non-seulement, on pourvoiera au confort matériel et intellectuel de ses membres, mais ce sera aussi une

œuvre de mutualité bienfaisante intellectuelle, où les jeunes, les débutantes, celles que les circonstances sociales obligent à travailler trouveront l'appui et l'encouragement désirables.

Mme la duchesse douairière d'Uzès est la présidente du "Lyceum". Parmi les membres nous remarquons : Mme Alphonse Daudet, Mme Juliette Adam, Mme la marquise de Ségur, la princesse de Faucigny-Lucinge, Mme la duchesse de la Roche-Guyon, Mme Pierre de Coulevain, Mme Arvède Barine, Mme Félix-Faure-Goyau, Mme la comtesse de Puliga (Brada), Mme Dieulafoy, etc., etc.

Trois Canadiennes ont eu l'honneur d'être admises au Lyceum en qualité de membres ; ce sont, Mmes R. Dandurand, Danielle Aubry, et Françoise.

Souvenir Historique

CHERE Françoise,

J'ai pensé à vous offrir un petit cadeau que j'aurais dû vous expédier à la Noël, pour les nombreux lecteurs de votre intéressante revue.

C'est une photographie prise à New-York, du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, qui vint au Canada vers 1862, et qui eût l'amabilité d'offrir, à cette occasion, à la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, la déesse de bronze qui orne aujourd'hui le sommet de la colonne élevée à Sainte-Foye, à la mémoire des braves soldats tombés sur le champ de bataille des campagnes de 1759-1760.

Je me suis souvenu, en faisant cette trouvaille au fond d'un coffret contenant les vieux papiers de mon père, que ce fut-celui-ci qui, en qualité de membre du cabinet Sicotte-McDonald, et à titre de fils d'un vieux soldat du premier Empire, fut chargé de recevoir le prince officiellement à son arrivé à Québec.

Cette photographie peut avoir aujourd'hui une valeur historique assez



Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte.

considérable, surtout en France où elle peut être inconnue.

Je ne vous cacherai pas que j'ai eu une émotion en voyant pour la première fois le portrait du prince.

N'est-ce pas que ce sont bien-là les traits de son oncle, le grand Empereur ?

Il ne lui manque réellement que

....la redingote grise
Et le petit chapeau

comme dit si bien Théophile Gautier quelque part dans "La Comédie de la Mort".

Maintenant, présentez les armes, mademoiselle Françoise, ou plutôt votre plume si artistiquement taillée.

Reproduisez l'image du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, si toutefois vous la trouvez digne d'orner les colonnes de votre journal.

Mais, en attendant, s'il vous plaît, tendez-moi cordialement la main, pour que je puisse vous souhaiter une bonne et heureuse année.

Eudore Evanturel.

La femme est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là. —De Bonald.

Banquet d'Etudiants

QUEBEC, décembre 1907.

C'EST l'idéal d'une fête joyeuse! Rien de comparable à ces juvéniles et enthousiastes agapes.

C'est comme un arrêt de la vie pendant lequel vous avez toutes les illusions du passé. C'est une envolée vers cette chère et lointaine jeunesse qui nous apparaît avec toutes ses ardeurs, ses espérances, ses chaudes amitiés, et que dirai-je, cet amour qui a fixé le sort et l'avenir de la plupart d'entre nous.

Au banquet d'hier soir, soixante-quinze universitaires, tous étudiants en droit, étaient réunis dans la grande salle du Saint-Louis.

Nous avons admiré leur bonne tenue, leur réserve, leur digne maintien et surtout le respect accentué pour leurs devanciers dans la vie professionnelle.

Ce banquet était présidé par M. Lucien Lebrun qui s'est acquitté de cette tâche avec toute la délicatesse d'un expert.

Parmi les invités, on voyait à la table d'honneur, des juges, des ministres, des professeurs, le bâtonnier, et quelques notables du Barreau.

Va sans dire, que Mgr Mathieu, recteur de l'Université, était de la partie.

C'est pourtant un pauvre convive, car abstème, il ne boit rien, et son estomac rebelle lui défend de jouer de la fourchette.

Il n'y a qu'une chose qu'il digère bien, c'est le bonheur d'être au milieu de ses élèves.

Car, voyez-vous, les étudiants, c'est sa chose, les étudiants composent sa famille et il a pour règle que le père doit prendre part aux joies de ses enfants lorsqu'ils s'amusent.

Quel sage Mentor!

Quelle paternelle et efficace direction ne donne-t-il pas à ses enfants, comme il se plaît à les appeler!

Si ce prêtre patriotique avait la moitié du levier si désiré par Archimède, comme il saurait donner à no-

tre race une sérieuse poussée vers le progrès!

Mais ce levier lui fait défaut, car les riches s'obstinent à ne pas le lui donner.

Parmi les assistants on remarquait entre autres : sir François Langelier, doyen de la faculté de droit. Les élèves ont plus que de la vénération pour leur distingué professeur, c'est un culte qu'ils professent à l'égard de cet homme né professeur et qui enseigne le droit depuis 44 ans.

L'honorable M. Flynn, bâtonnier, a répondu à la santé du Barreau. Comme toujours il a parlé en sage et en philosophe.

La magistrature eut pour interprètes les juges Lemieux et McCorkill. Le juge Lemieux adopta la note rieuse, mêlée de quelques sarcasmes à l'adresse de ces "laudatores temporis acti" qui se plaisent à glorifier l'ancienne magistrature aux dépens des juges actuels.

M. Gouin, Premier-Ministre et procureur-général, a aussi parlé. Son discours a été un chapitre merveilleux de délicats conseils donnés à ceux qu'il a appelés les maîtres de l'avenir. C'est un régal littéraire que d'entendre M. Gouin. Superbe de forme, il puise sans cesse et sans manquer son coup, dans un abondant vocabulaire, l'expression juste pour rendre d'heureuses pensées.

M. Chapais, réclamé avec instance, a dit quelques mots. Vous savez qu'il est l'un des orateurs des grandes fêtes et qu'il promène avec un égal bonheur son gracieux atticisme de ses livres et de ses écrits, au fauteuil de conférencier, à la tribune publique, et même, hélas! au Conseil Législatif.

Plusieurs des élèves ont proposé des santés, et l'ont fait avec un tact et un brio de paroles qui dénotent beaucoup de culture d'esprit.

En admirant cette intéressante jeunesse, je me disais: il est bien faux ce brocart souvent répété et inventé pour servir quelque mauvais dessein, "que le talent n'a pas d'héritiers".

La réunion d'hier au soir a donné un solennel démenti à cette formule exagérée. Ainsi parmi les étudiants de mérite il y avait Louis-Alphonse Pouliot, qui appartient à une famille dans laquelle, de père en fils, il y eut des hommes de loi. Son grand-père, Jean-Baptiste Pouliot, ancien député, était un notaire considéré ; son père est avocat et professeur à l'Université Laval ; il est le neveu de Charles-Eugène Pouliot, député et avocat de grand talent, que la mort a ravi trop tôt à l'estime générale ; et aussi de Camille Pouliot, avocat, au barreau de Fraserville.

Louis Larue est le fils de M. le juge Larue qui a fourni sur le banc une carrière utile et honorable.

Arthur Fitzpatrick est le fils de sir Charles Fitzpatrick, l'éminent juge en chef du Canada.

L'honorable Winceslas Larue, notaire de grande expérience, en son vivant conseiller législatif, est le père de Winceslas Larue qui a présenté la santé des professeurs.

Paul Drouin est né aussi dans une atmosphère légale, son père étant notre digne concitoyen et le ci-devant bâtonnier.

Lionel Cannon, est le fils de M. le juge Cannon, et le frère de M. Arthur Cannon.

Enfin John Hackett, délégué des étudiants du McGill, à qui je prédis du succès, s'il reste fidèle à lui-même. Il est le fils de l'honorable M. Hackett, conseiller du Roi, et ancien ministre, dont la verve irlandaise reste toujours entraînante, malgré qu'il soit au tournant de la vie.

Mais si ces jeunes gens ont l'avantage de compter dans leurs familles des noms qui servent d'exemple et d'émulation, il ne faut pas, d'un autre côté, que ceux qui sont nés dans d'humbles conditions oublient que, dans notre pays démocratique, la médiocrité et la pauvreté ont produit les meilleurs talents et les plus grands génies.

Je suis revenu de cette fête, presque rajeuni, car j'y avais pris une forte dose de bonne et de belle humeur qui adoucit les aspérités des fonctions judiciaires.

Un Ancien Elève.

Les femmes savent mieux feindre, se posséder et conduire une intrigue que les hommes.—Dubay.

Sans les femmes, les deux extrémités de la vie seraient sans secours, et le milieu sans plaisir.—J.-L. Mabire.

L'Hopital des Enfants

Un groupe de dames, présidé par Mme L. de G. Beaubien, vient de fonder, en notre ville, un hôpital pour les enfants malades.

L'œuvre est naissante, on ne sait encore ce qu'elle fera, mais ce que l'on peut affirmer sans crainte c'est qu'elle est utile et nécessaire.

On parle beaucoup de la fécondité canadienne, mais ce ce qui se dit moins c'est que cette fécondité qui peuple notre pays et qui doit donner à notre nationalité une prépondérance sur les autres voit son œuvre grandement entravée par la mortalité infantile.

Jusqu'à ce jour, nos hôpitaux ont soigné bien des misères mais aucun ne s'est exclusivement occupé des enfants. Le nouvel hôpital Sainte-Justine comble donc une lacune, et, nul doute qu'il s'attirera,—si ce n'est déjà fait—les sympathies de nos concitoyens et surtout celles de toutes les mères.

Françoise.

CONTE INDIEN

LA PARJURE

Au rythme lent de la ballade, le bébé de bronze, aux grands yeux de velours noir, s'était endormi sur une fourrure, près du feu chétif dont les flammes l'éclairaient de lueurs fugitives.

Silencieuse alors, l'Indienne se leva, et vint soulever le lambeau de cuir qui fermait la tente.

Au dehors, la nuit calme et lumineuse des étés septentrionaux, s'étendait sur la nature apaisée.

L'atmosphère extrêmement lucide avait, par une étrangeté fréquente sous ces hautes latitudes, détruit les lois de la perspective, et sous la patine bleutée, que la clarté de la lune mettait aux choses, les premiers plans et les lointains apparaissaient avec un égal relief.

Le spectacle était singulier, à part la diversité des flores on eut juré une aquarelle japonaise.

Mais le charme de cette vie merveilleuse ne semblait pas avoir d'emprise sur l'âme fruste de l'Indienne.

Tout droit, ses yeux allèrent au grand lac, dont les courtes vagues bruissaient sur le sable.

Elle regarda anxieusement...

Pas une pirogue sur l'immensité..... Rien que des lumiètes frémissantes, qui se jouaient au dos des vagues.

Elle écouta, croyant avoir perçu une vague cadence de pagaie...

Ce n'était que le sourd murmure des eaux, puis là, sous la tente, les vagissements du bébé qui rêvait...

....

Un temps indéfini s'écoula, très long peut-être...

L'Indienne avait gardé sa pose anxieuse, vibrant à des bruits imaginaires, espérant toujours que là-bas, du fond du lac, le canot d'écorce de son époux, allait surgir.

Les teintes bleues du Levant ont pâli à la longue ; le lac est demeuré désert.

L'enfant qui s'éveillait a rappelé l'Indienne sous la tente.

Elle a ranimé le feu presqu'éteint, et repris la ballade au rythme lent.

Machinale, sa voix redit les mots, tandis qu'un songe anxieux occupe son esprit.

La longue et vaine attente de son époux l'emplit d'un effroi immense...

Elle fait le compte, sur ses doigts, du nombre de soleils qui se sont couchés depuis son départ...

Elle en trouve sept... sept longs jours passés solitaires dans cette baie déserte où le mépris de sa tribu l'a reléguée avec son époux, un visage pâle, venu des contrés de l'Est, du là-bas si lointain, dont l'existence est une légende et un mystère.

"Car Minehaha a commis cette insulte à sa race."

"Elle a pris pour époux un homme blanc."

"Elle a brisé le cœur du jeune brave qui l'aimait."

Sur ce thème, le barde de la tribu a déjà composé une longue ballade, que les jeunes squaws, chantent en revenant de la pêche, au crépuscule, dans leurs canots d'écorce.

"Honte soit sur elle, et qu'on la bannisse d'avec les siens."

...Elle a quitté le village natal avec son époux et ils sont venus dans cette crique déserte, abriter leur union réprouvée...

Un... deux... quatre... sept soleils Qu'importe à Minehaha le mépris qu'on lui prodigue... Elle aime le Visage Pâle et l'amour que celui-ci lui montre lui semble une compensation magnifique.

Depuis deux étés ils vivent heureux... et dans la paix tranquille de leur union, Minehaha a tout oublié... tout... même les menaces du fiancé trahi, qui l'effrayaient si fort au début...

Les jours ont passé dans une félicité parfaite, qu'a encore accru un jour, la venue d'un bébé de bronze clair, aux grands yeux de velours noir.

...L'aube est venue, avec des gazouillis d'oiseaux invisibles...

Obstinément, l'Indienne refaisait toujours le compte qui l'angoissait... couchés depuis le départ de l'époux dans sa pirogue, chargée de poissons qu'il allait vendre au fort voisin.... Depuis deux soleils il devrait être de retour...

Dans l'esprit de Minehaha, peu habile à analyser ses sensations, des visions funèbres s'évoquent confusément...

Elles pressent qu'un malheur a dû survenir... Que peut-être son époux...

Mais non, cela n'est pas... Tout à l'heure le Visage Pâle va revenir, en chantant à pleine voix selon sa coutume des ballades de son pays...

Et puis dans sa pensée, un voile mystérieux se déchire... Soudain, l'Indienne a conscience du parjure commis en répudiant le fiancé de sa race.

Oh! si le Grand Esprit qui réside là-haut par-delà les nuages allait donner une sanction aux paroles prophétiques du vieux barde!

"Puis, un jour, la Face Pâle, le cœur désenchanté reprendra le chemin du pays où fume la hutte de ses pères et Minehaha la parjure demeurera seule... seule..."

Et la douce ballade, la ballade berçeuse au rythme lent, qu'elle murmure s'entrecoupe de sanglots étouffés....

....

Au soleil couché, Minehaha résolument a pris le chemin qui mène au fort en serpentant le long des eaux bleues du lac.

Elle veut savoir... l'incertitude est trop cruelle...

Mais point n'a été besoin pour elle d'aller jusqu'à l'établissement des blancs ; à mi-chemin elle a rencontré deux indiens de la tribu, qui ont ri en la voyant.

La honte au front, elle a osé interroger tellement l'inquiétude la torturait...

Et ce qu'elle a appris l'a jetée sans force, à demi-inconsciente sur le sol, tandis que, dans leur haine satisfaite, les autres s'éloignaient en continuant leur rire...

Oh! honte... jamais plus elle ne reverra son époux blanc...

Pauvre d'elle qui a cru les serments faits d'une langue menteuse... qui a parjuré sa foi pour un félon... Oh! honte... honte...

Avec des détails, dont la précision cruelle ne lui permet, hélas! d'être

incrédule, les Indiens lui ont appris que la Face Pâle avait repris, l'avant veille, la route du sud avec un convoi de gens de sa race...

Il est parti alors que Minehaha, son épouse, l'attendait l'âme angoissée, en chantant des ballades pour endormir leur fils, le bébé de bronze aux grands yeux de velours noirs...

De honte et de douleur, l'Indienne a enfoui son visage dans ses mains, et des larmes brûlantes filtrent entre ses doigts... pendant que les paroles du vieux barde chantent, ironiques, à ses oreilles...

"Puis un jour la Face Pâle, le cœur désenchanté, reprendra le chemin du pays où fume la hutte de ses pères.

"Et, Minehaha, la parjure, demeurera seule... seule... et elle deviendra la risée des petits enfants et des femmes..."

Jean de Nobon.

Legal (Alta), décembre 1907.

Notes sur la Mode

L'échancrure ou plutôt le décolletage des robes du soir s'encadre avec beaucoup d'avantage avec de la fourrure. Naturellement, cette fourrure ne devra pas être épaisse et ne dépasser la robe que d'un filet.

Les tulles à pois sont la rage du moment.

Les broderies de perles en verre, les perles tubulaires, les paillettes métalliques un peu de toutes les couleurs garnissent avec chic les robes habillées.

La soutache (braid) est très à la mode ; on en garnit autant que l'on peut les robes de draps et même d'un tissu plus léger.

Les manches vont toujours se rétrécissant. On fera bien de les surveiller dans la confection de nouvelles toilettes.

A Berthe C.—Mettez des bretelles en dentelle sur votre blouse de soie. Ce sera charmant et léger.—Des petits plis froncés sur les hanches utiliseront ce que votre vieille jupe a de trop large dans le haut, tout en laissant au bas toute son ampleur.

Cigarette.

Notre Feuilleton

Nous commençons, avec ce numéro, la publication d'un roman, que l'auteur, M. Jean Saint-Yves, nous a fait le grand honneur de nous adresser spécialement pour le "Journal de Françoise".

La "Route s'achève", — tel est le titre de ce livre, — c'est, comme le dit justement l'auteur, dans sa lettre-préface, une œuvre de "volonté vers le bien". Pierre de Lestrac a hérité de sa mère, un cœur sensible et délicat. Après un amour désenchanteur, il s'applique à s'oublier lui-même pour n'être plus qu'aux malheureux, à faire le bien, professe-t-il, "c'est la vraie dignité de la vie".

C'est assez dire quels nobles et généreux sentiments animent et le héros et l'auteur.

Si Jean Saint-Yves n'est pas assez connu au Canada, nous ne doutons pas que "La Route s'achève" lui établira parmi nous la solide et brillante réputation d'écrivain dont il jouit depuis longtemps dans son pays.

L'auteur de "La Route s'achève", ouvrage couronné par l'Académie, est membre de la Société des Gens de Lettres, et a déjà écrit plusieurs livres, entr'autres: "Le Roman d'un Officier", "L'Etape silencieuse", etc. Le "Correspondant" doit publier incessamment un dernier roman qu'il vient de terminer à la demande de cette importante revue.

N'oublions pas de mentionner un autre livre qui a fait sensation, intitulé: "Sur les côtes de la Meuse", impressions d'officier, et pour lequel Jules Claretie a écrit une préface émouvante.

Nous aimerions à reproduire les critiques élogieuses qui ont salué "La Route s'achève", dès sa publication.

Citons au moins quelques lignes extraites d'un long article de Marcel Ballot, dans le "Figaro" :

"Dans un très personnel et très agréable roman, M. Jean Saint-Yves, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs du "Figaro", nous annonce que la "Route s'achève"...... Il se propose en effet de concilier,—ni plus ni moins—la doctrine de Nietzsche et celle de Tolstoï. Rapprochement assez imprévu, d'où Pierre de Lestrac, le héros du livre, va tirer sa conception toute chrétienne et toute orthodoxe de sa vie......"

M. Emile Faguet, dans la "Revue latine", écrit :

"Cela est plein de talent... L'auteur a des yeux pénétrants et une âme à la fois virile et tendre... C'est un très beau livre comme pensée générale et comme sentiments."

M. Maurice Donnay écrit à l'auteur:

"......Je viens de terminer "La Route s'achève", qui est un livre très noble. Ce Pierre de Lestrac est un joli type d'officier français. J'ai idée qu'il vous ressemble comme un frère..."

M. Paul Margueritte dit:

"J'ai lu "La Route s'achève"... Très sincèrement je vous renouvelle mes compliments. Il y a dans ces tableaux un sens personnel, une émotion qui vous est propre, et une acuité de vision qui eut frappé Edmond de Goncourt, si épris de ce qu'il appelait "la vision directe..."

Nous avons assez cité pour préparer nos lecteurs à la fête intellectuelle que leur prépare "La Route s'achève".

Dans ce roman, nous suivrons une thèse sympathique sur un sujet militaire et social, en même temps que nous assisterons à une description saisissante des paysages du Sud-Algérien. Pierre de Lestrac commande un poste à Biskra, où il y a des palmiers et des fleurs, mais où aussi, le désert qui le guette lui imposera ses souffrances...

Avant de terminer, nous sommes heureuse de reproduire l'hommage de Jean Saint-Yves au puissant encouragement donné aux jeunes écrivains par une distinguée amie de notre journal.

"Je dois, nous a-t-il écrit, à Madame Adam, le plaisir de me voir imprimé pour la èpremière fois avec l'Agha de Taggurth."

Remerciements

M. Avila Perrault, gérant de publicité de la "American Tobacco Co. of Canada", nous a fait le plaisir de nous adresser, à l'occasion du Jour de l'An, une magnifique reproduction, en couleurs, délicieusement encadrée, d'une des œuvres de notre artiste canadien, M. Julien, intitulé: "Going to the market".

Rien, assurément, ne pouvait nous être plus agréable et nous sommes reconnaissante à M. Perrault de sa généreuse et délicate attention.

Parmi les jolis calendriers adressés au "Journal de Françoise", mentionnons ceux de la Banque d'Epargnes de la cité et du District de Montréal, La Sauvegarde, la Western Insurance Co., L'Association des Immeubles, et celui de MM. J. Gareau & Cie, pâtissiers en gros, dont l'alléchante illustration fait rêver de fondants et de gâteaux. A tous, nos remerciements.

LE POETE DE L'"HABITANT"

WILLIAM HENRY DRUMMOND

(Suite)

Un type bien amusant, dans sa vanité de rustique mal dégrossi, est le Canadien retour des Etats.

Je ne veux pas insinuer ici, que le contact de nos entreprenants voisins est forcément néfaste à l'Habitant.

Beaucoup y ont gagné la somme rondelette qui leur a permis de lever l'hypothèque qui grevait leur terre, et parfois aussi, des connaissances utiles.

Mais, très souvent, ils s'en sont revenus pas plus riches d'argent, bouffis de vanité, la cervelle gonflée de théories mal digérées qui en font de véritables grotesques, jusqu'à ce que les quolibets de leurs concitoyens restés au village et quelques ridicules déconvenues les aient débarrassés de ce vernis de mauvais aloi.

La première chose qu'ils perdent, c'est leur nom.

Drummond nous égaie avec les aventures de son Jean-Baptiste Trudeau devenu John B. Waterhole ; cette transformation n'est pas une charge.

Noël Viens se change aux Etats en Christmas Coming ; Thomas Boileau en Tom Drinkwater ; et Jacques Vachon en Jim Cowan, etc.

Sa langue devient un assemblage plus extraordinaire que celle employée par Drummond, et il n'a pas d'excuse, car s'il lui est permis de massacrer l'idiome du voisin, il est impardonnable de torturer le sien propre.

Que dites-vous de ce français ?

"Je cours chez le plombeur, les waterpipes sont toutes bustés".

Ou encore :

"Va donc cri le p'tit boiler qu'est sur le stove dans la Room d'en haut pour le cleaner".

Quand le pauvre Buies entendait de pareilles horreurs, il entrait, dit-on, dans des rages épiques, et il avait raison.

C'est à la conservation de leur langue que les Canadiens doivent d'être restés une nation.

Ils devraient donc la garder, jalousement, pure de tout alliage. Car, comme l'a si bien dit, Fréderic Mistral, notre grand poète provençal :

"Qui tient la langue, tient la clé qui de ses chaînes le délivre."

Drummond nous fait de Jean-Baptiste Trudeau dit John B. Waterhole, la plus joyeuse caricature et la plus vraie car il évite soigneusement la charge et reste malgré tout bienveillant pour son modèle.

Voici ce qui advint à John B. Waterhole.

W'en I was young boy on de farm, dat's twenty year ago,
I have wan frien' he 's leev near me, call Jean Bateese Trudeau,
An offen w'en we are alone, we lak for spik about
De tam w'en we was come beeg man, wit' moustache on our mouth'.

Bateese is get it on hees head, he's too moche educate
For mak' de habitant farmerre — he better go on State—
An' so wan summer evening we're drivin' home de cow,
He's tole me all de whole beez-nesse—jus' lak you hear me now.

"W'at's use mak' foolish on de farm? dere 's no good chances lef'
An' all de tam you be poor man—you know dat's true you'se'f ;
We never get no fun at all—don't never go on spree,
Onless we pass on'noder place, an' mak' it some monee.

"I go on Les Etats-Unis, I go dere right away,
An' den mebbe on ten-twelve year, I be riche man some day,
An' w'en I mak' de large fortune, I come back I s'pose
Wit' Yankee famme from off de State, an' monee on my clothes.

I tole you somet'ing else also — mon cher Napoleon,
I get de grande majorité, for go on parliament,
Den buil' fine house on borde l'eau—near w'ere de church is stand,
More finer dan de Presbytere, w'en I am come riche man!"

I say: "For w'at you spik lak dat? you must be gone crazee,
Dere 's plaintee feller on de State, more smarter dan you be,
Beside she's not so healtee place, an' if you mak' l'argent,
You spen' it jus' lak yankee man, an' not lak habitant.

"For me Bateese! I tole you dis: I 'm very satisfy—
De bes' man don't leev too long tam, some day Ba Gosh! he die—
An' s'pose you got good trotter horse, an' nice famme Canadienne
Wit' plaintee on de house for eat.—W'at more you want ma frien'?"

But Bateese have it all mak' up, I can't stop him at all,
He 's buy de seconde classe tiquette, for go on Central Fall,—
An' wit' two-t'ree some more de boy,—w'at t'ink de sam' he do,
Pass on de train de very nex' wick, was lef' Rivière du Loup.

Wall! mebbe fifteen year or more, since Bateese go away,
I fin' mesef Rivière du Loup, wan cole, cole winter day,
De quick express she come hooraw! but stop de soon she can,
An' beeg swell feller jomp off car, dat's boss by nigger man.

He's dressim on de première classe, an' got new suit of clothes,
Wit' long moustache dat's stickim out, de 'noder side hees nose,
Fine gol' watch chain,—nice portemanteau,—an' long, long overcoat,
Wit' beaver hat—dat's yankee style,—an' red tie on hees t'roat,—

I say "Hello Bateese! Hello! Comment ça va mon vieux?"
He say: "Excuse to me, ma frien' I t'ink I don't know you."
I say: "She 's very curis t'ing, you are Bateese Trudeau,
Was raise on jus' sam' place wit' me, dat's fifteen year ago?"

He say, "Oh yass dat's sure enough,—I know you now firs' rate,
But I forget mos' all ma French since I go on de State.
Dere's noder t'ing bring on your head, ma frien' and mus be tole
Dere 's Batesse Trudeau no more, but John B. Waterhole!"

"Hole on de water's" fonny name for man w'at 's call Trudeau,
Ma frien's dey all was spik lak dat, an' I am tole heem so—
He say "Trudeau an' Waterhole she 's jus' about de sam'
An' if you go for leev on State, you must have Yan'ee nam'."

Den we invite heem come wit' us, "Hotel du Canadaw",
W'ere he was treat mos' ev'ry tam, but can't tak' w'isky blanc,
He say dat's leetle strong for man jus' come off Central Fall,
An' "tabac canayen", bedamme! he won't smoke dat at all!—

But fancy drink lak "Collongs John" de way he put it down,
Was long tam since I don't see dat,—I t'ink he's goin' drown!—
An' fine cigar cos' five cent each, an' mak' on Trois-Rivières.
L'enfant' he smoke beeg pile of dem — for monee he don't care!—

I s'pose meself it's t'ree o'clock w'en we are t'roo dat night,
Bateese, hees fader come for heem, an' tak' heem home all right,
De ole man say Bateese spik French, w'en he is place on bed—
An' say bad word—but w'en he wake—forget it on hees head.—

Wall! all de winter w'en we have soirée dat's grande affaire,
Bateese Trudeau, dit Waterhole, he be de boss man dere,—
You bet he have beeg tam, but w'en de spring is come encore,
He's buy de première classe tiquette for go on State some more.

. . . .

You 'member w'en de hard tam come on Les Etats-Unis,
An' plaintee Canayens go back for stay deir own contrée?
Wall' jus' about 'dat tam again, I go Rivière du Loup,
For sole me two t'ree load of hay,—mak' leetle visit too.—

De freight train she is jus' arrive—only ten hour delay,—
She's never carry passengaire—dat's w'at dey always say,—
I see poor man on char caboose—he's got heem small valise,
Begosh' é nearly tak' de fit,—It is...—It is Bateese!

He know me very well dis tam, an' say "Bonjour, mon vieux,
I hope you know Bateese Trudeau was educate wit' you;
I 'm jus' come off de State to see ma familee encore,
I bus' meself on Central Fall.—I don't go dere no more."

"I got no monee — not at all — I'm broke it up for sure —
Dat's locky t'ing, Napoléon, de brakeman Joe Latour
He's cousin of wan frien' of me call Camille Valiquette,
Conductor too's good Canayen — don't ax me no tiquette."

I tak' Bateese wit' me once more "Hotel du Canadaw"
An' he was glad for get de chance drink some good w'isky blanc!
Dat's warm heem up, an den he eat mos' ev'ryt'ing he see,
I watch de w'ole beez-nesse mese'f — Monjee! he was hongree!

Madame Charette wat's kip de place get very much excite
For see de many pork an' bean Bateese put out of sight
Du pain doré — potate pie — an' 'noder t'ing be dere
But w'en Bateese is get heem t'roo — dey go I don't know w'ere.

It dont 't long for tole de news "Bateese come off de State"
An' purty soon we have beeg crowd, lak village she's en fête
Bonhomme Maxime Trudeau hese'f, he's comin' wit' de pries'
An' pass' heem on de "Room for eat" w'ere he is see Bateese.

Den ev'rybody feel it glad, for watch de embrasser
An' bimeby de ole man spik "Bateese you here for stay?"
Bateese he's cry lak beeg bebé, "Bà, j'veux rester ici.
An' if I never see de State, I'm sure I don't care — me."

"Correc'," Maxime is say right off, "I place you on de farm
For help your poor ole fader, won't do you too moche harm

Please come wit' me on magasin, I feex you up — bà oui,
An' den you're ready for go home an' see de familee."

Wall! w'en de ole man an' Bateese come off de Magasin,
Bateese is los' hees yankee clothes — he's dress lak Canayen
Wit' bottes sauvages — ceinture fléchée — an' coat wit' capuchon,
An' spik français au naturel, de sam' as habitant.

. . . .

I see Bateese de oder day, he's work hees fader's place
I t'ink mese'f he's satisfy — I see dat on hees face,
He say: "I got no use for State, mon cher Napoléon,
Kebeck she's good enough for me, — Hooraw for Canadaw."

Une autre pièce d'aussi bonne venue est: "Mon frère Camille" retour du Mexique où il était devenu, disait-il, toréador.

Pour montrer à ses compatriotes, ébahis, ce qu'était une course à l'Espagnole, il emmanche un couteau au bout d'un bâton, et part en guerre contre un petit "Taureau de quatre piastres", qui ne désirait que la paix.

Mon frère Camille, en présence d'un ennemi aussi débonnaire, se sent enflammé d'un courage surhumain.

Malheureusement, il avait compté sans sa superbe cravate rouge.

Aussitôt que le petit "Taureau de quatre piastres" aperçoit cet ornement, il entre en fureur et charge mon frère Camille, qui gagne la barrière la plus proche avec la rapidité d'un cerf. Pas assez vite toutefois, hélas!

La tête du petit taureau vient en contact avec la partie la plus charnue de son individu, et, il est projeté dans les airs, d'où il retombe couvert de honte et débarrassé de sa fausse gloire.

Si quelque ironie se cache sous la gaieté du vers, c'est une ironie sans méchanceté. L'original ne saurait qu'en rire.

Ceci nous amène aux pièces humoristiques qui sont nombreuses dans Drummond. La plus célèbre de toutes est : "Le naufrage de la Julie Plante", qui a été récité, reproduit et même chanté d'un bout à l'autre du continent américain. Plusieurs cercles nautiques en ayant fait leur chanson de "Club".

L'histoire de ce poème est curieuse. C'est une des premières œuvres de Drummond, qui était tout jeune homme quand il la composa.

De nombreuses copies s'éparpillèrent de côtés et d'autres. Et l'auteur étant inconnu à l'époque, certains conteurs, peu scrupuleux, se firent une réputation locale en s'en attribuant la paternité.

Quand l'Habitant parut, la Julie Plante, au rebours de "l'Enfant trouvé", avait trop de pères.

Une polémique violente s'éleva entre Georges C. Rankin et Edward Sandys, rédacteur au "Outing".

Mr Georges C. Rankin prétendait que le naufrage de la Julie Plante était l'œuvre de Mr. Frank Morton, agent du Michigan Central, à Détroit, et, que le lieu, où se serait passé l'incident qui a servi de thème à la pièce, serait le Lac Saint-Clair et non pas le Lac Saint-Pierre.

La première strophe aurait dû se lire ainsi :

On wan dark night on lac Saint Claire,
De win wus blow, blow, blow!
When de crew of de 'ood skow Julie Plante,
Got skared and run below —
Fur de win wus blow lac hurreecan

Banbye she's blow some more,
When the skow buss hup juse off Grosse Pointe,
Wan acre from de shore.

La chanson, car c'était une chanson, aurait été chantée, pour la première fois, en 1869 ou 1870, à Détroit sur l'air : "Blow ye winds of morning, Blow ye winds heigh".

Dans l'hiver de 1884-85, Mr Rankin écrivit une courte pièce intitulée "l'Habitant" qui fut jouée à Montréal, dans l'été de la même année, au Montreal Théâtre, dirigé par Mr William Lytell. La chanson était intercallée dans la pièce, avec des modifications qui la rendaient conforme à la version de Drummond.

Ultérieurement, cette courte saynète fut transformée en une pièce en quatre actes, dont le manuscrit fut volé à Mr Rankin et qui fut représentée sous le nom de "The Canuck", (terme de mépris par lequel les Américains désignent les Canadiens). La chanson s'y trouvait encore, conforme à la version de Drummond, et Mabel Burt remporta un gros succès avec cette ballade, qui est d'ailleurs la seule chose intéressante de la pièce.

Le docteur ne se donna pas d'autre peine, pour répondre à ses détracteurs, que de continuer à produire en dialecte anglo-canadien de charmants poèmes, dont beaucoup sont bien supérieurs à la Julie Plante.

C'était la meilleure riposte.

De leur côté, ils n'avaient qu'à en faire autant.

Ils se sont tenus cois, donc ils avaient tort. A l'œuvre on reconnaît l'artisan.

Si tout le monde est d'accord pour ne plus contester à Drummond la paternité de cette pièce, la discussion continue sur la question de savoir quelle est la vraie version : les Bas Canadiens veulent "Lac Saint-Pierre", mais les gens de Détroit tiennent à "Lac Saint-Clair" et à "Grosse Pointe."

Certains des arguments donnés en faveur de leur prétention méritent d'être cités :

"La situation du Lac Saint-Pierre est une pure conjecture. Certains prétendent qu'il est situé dans le Minnesota. Cependant les cartes de cet Etat n'en font pas mention.

Par conséquent, c'est une nappe d'eau insignifiante qui ne peut flotter aucune barge à bois. S'il y a là quelques barges, ce sont simplement de ces petits bateaux que l'on mène à la perche dans les eaux par conséquent. qui n'ont jt ni mâts, ni voiles, ni cabines, ni "cooks"; peu profondes, mais qui n'onamais pu prendre à bord en cette capacité la pauvre Rosie. Certains vers, qui parlent du canal de Lachichine, pourraient induire à penser que le Lac Saint-Pierre serait peut-être une des expansions du Saint-Laurent, et en particulier, celle que l'on appelle "Lake St. Peter". Si c'est cela, ce n'est vraiment pas bien remarquable comme lac, puisqu'il n'a guère que 30 milles de long par 10 de large dans sa plus grande largeur. Les matelots et capitaines de barges ne devraient pas avoir grand plaisir sur une telle nappe d'eau. Il faut admettre que les paroisses françaises sont nombreuses sur ses rives mais le trafic des barges y est sans importance."

Et là dessus, ils entament les louanges du Lac St-Clair. Je n'ai aucun mal à dire du lac Saint-Clair ; il a toute ma sympathie. Mais les gens de Détroit devraient savoir que le Lac St-Pierre, qui, comme par hasard, se trouve être la même chose que le "Lake St Peter," fait partie du Saint-Laurent, et que sur cette "insignificant sheet of water", il y a une foule de petits bateaux qui vont sur l'eau, et même grands, beaucoup plus grands, que ceux qui sillonnent le Lac Saint-Clair.

Voici d'ailleurs, le brandon de discorde :

A LEGEND OF LAC ST. PIERRE

On wan dark night on Lac St. Pierre,
De win' she blow, blow, blow,
Got scar't an' run below —
An' de crew of de wood scow "Julie Plante",
For de win' she blow lak hurricane
Bimely she blow some more,
An'de scow bus' up on Lac St. Pierre,
Wan arpent from de shore

De captinne walk on de fronte deck,
An' walk de hin' deck too —
He call de crew from up de hole
He call de cook also.
De cook she's name was Rosie,
She come from Montréal,
Was chambre maid on lumber barge,
On de Grande Lachine Canal.

De win' she blow from nor'-eas'-wes' ,—
De sout' win' she blow too,
W'en Rosie cry, "Mon cher captinne,
Mon cher, w'at I shall do?"
Den de captinne t'row de big ankerre
But still de scow she dreef,
De crew he can't pass on de shore,
Becos' he los' hees skeef.

De night was dark lak' wan black cat,
De wave run high an' fas',
W'en de captinne tak' de Rosie girl
An' tie her to de mas'.
Den he also tak' de life preserve,
An' jump off on de lak',
An' say, "Good-bye, ma Rosie dear,
I go drown for your sak'."

Nex' morning very early
'Bout ha'f — pas' two — t'ree — four —
De captinne — scow — an' de poor Rosie
Was corpses on de shore,
For de win' she blow lak' hurricane
Bimely she blow some more,
An' de scow bus' up an Lac St. Pierre,
Wan' arpent from de shore.

MORAL:

Now all good wood scow sailor man
Tak' warning by dat storm
An' go an' marry some nice French girl,
An' leev' on wan beeg farm.
De win' can blow lak' hurricane
An' s'pose she blow some more,
You can't get drown on Lac St. Pierre
So long you stay on shore.

Cette piécette héroï-comique est certainement réussie, mais la popularité dont elle jouit en Amérique est surfaite.

(A suivre)

Pierre Lorraine

REMINISCENCES

DEPUIS longtemps j'avais fait le projet d'aller entendre une messe de minuit à la campagne. Il me tardait d'écouter à nouveau ces airs si touchants de nos cantiques d'antan que le modernisme de nos maîtres de chapelle a chassés de nos églises de ville, et de concert avec une jeune Montréalaise de mes connaissance, Josette D., à qui le projet souriait fort, nous prîmes le train-express le 23 décembre 1905, à midi, pour nous rendre à destination, par une journée piquante et ensoleillée.

L'amie qui nous avait si cordialement invitées, Marguerite V., m'avait écrit quelques jours auparavant :

"Je t'ai préparé une messe de minuit comme tu les aimes. Nous n'avons rien omis depuis le solennel "Minuit chrétiens" chanté par une belle voix masculine au timbre sonore, jusqu'au cantique si simple et si frais de "A son berceau", exécuté par un chœur d'enfants de 6 à 12 ans".

La perspective était alléchante, et ma compagne de voyage, Montréalaise pur-sang, qui n'avait jamais eu l'occasion de se trouver à pareille fête en battait des mains avec enthousiasme.

Nous arrivâmes à L. Vers les sept heures du soir, nous entrâmes en gare à la clarté de la lune et sous un ciel étoilé. Un accueil chaleureux nous attendait, et pendant que notre carriole filait au trot de deux magnifiques chevaux, faisant crier sous leurs fers la neige crissante, au milieu d'un bourg qu'on devinait joli et coquet sous le blanc manteau qui recouvrait le toit de ses maisons illuminées, ma compagne de voyage ne cessait de pousser des exclamations de plaisir.

Mais, ce fut bien autre chose quand, découvrant l'habitation de nos hôtes située sur une élévation au bout du village, nous enfilâmes pour y aboutir, une avenue bordée de sapins chargés de neige, à travers les branches desquels passaient les rayons blafards de l'astre des nuits, pour déboucher devant une résidence quasi-seigneuriale brillamment éclairée. Une large galerie encerclait la maison en arrière de laquelle coulait une petite rivière servant à cette saison de patinoir, le "Montagnard" privilégié des enfants d'alentour.

Josette au comble de l'enthousiasme, ne cessait de répéter :

—Quelle place idéale, et que ce doit être joli ici en été, pendant que Mme V... nous souhaitait la bienvenue avec cette cordialité si franchement affectueuse des gens de campagne.

—Oh! madame, qu'il fait donc bon vivre ici, continua mon amie, et comme vous devez y être heureux.

Un sourire illumina un instant la figure un peu austère de notre digne hôtesse, et il me sembla que sa voix avait une intonation émue lorsqu'elle répondit :

—En effet, nous y sommes très heureux.

Elle l'avait bien gagné son bonheur la pauvre créature car, elle avait été cruellement éprouvée par les pertes successives de tous ses enfants dont deux seulement avaient échappé à la mort. Aussi entourait-elle d'un amour plein d'une sollicitude cette fille et ce fils dont elle était si fière et à si juste titre.

Les talents de Marguerite avaient donné encore plus qu'ils ne promettaient, et l'intelligence du frère, qui venait de passer de brillants examens de médecine, permettait aux parents de croire à un avenir qui s'annonçait si bien.

Le dîner fut gai et animé. Le docteur Laurent V... taquin, comme sont les frères de toutes les sœurs, ne cessait de décocher à l'adresse de la sienne certaines flèches révélatrices qui brûlaient son épiderme sensible.

Je savais depuis quelque temps qu'un avocat très en vue de Québec, dont la clientèle n'était pas une chose à dédaigner, visitait assidûment la maison hospitalière de la famille V... Je ne savais au juste où en étaient les choses, car Marguerite, pour qui les affaires du cœur n'étaient pas un sujet favori de conversation, contrairement à la plupart des jeunes filles, ne m'avait jamais initiée à l'état de ses sentiments. J'avais toujours respecté cette réserve la comprenant trop légitime pour la discuter, mais je vous avouerai que la curiosité inhérente à mon sexe, et à l'autre aussi, pour être juste, était à l'affût, Oh! un affût tout amical, j'aimais beaucoup Marguerite, avec qui j'avais étudié aux Ursulines, et tout ce qui pouvait lui donner du bonheur en était déjà un grand pour moi,

Je crus démêler dans les taquineries voilées de l'Esculape, que le monsieur en question, que Josette et moi étions si anxieuses de connaître, ne pourrait probablement se rendre à l'invitation qui lui avait été faite pour la Noël-ci, contrairement au désir qu'il en avait d'abord exprimé. De là découlait une longue tirade sur les désappointements dont la vie était semée, sur l'amertume de certains réveillons où un être chéri—si près et pourtant encore si loin — ne pourrait prendre part, etc., etc.

Ces badinages amenaient des sourires sur les lèvres de M. et Mme V... et nous amusaient, plus qu'on ne peut dire, Josette et moi.

Marguerite, d'apparence impassible, avait pris le parti le plus sage, celui de ne pas répondre, et adroitement, essayait de donner une autre tournure à la conversation. Mais elle avait affaire à forte partie et le jeune médecin, sans paraître y toucher, tendait toujours à ramener tout doucement sur le tapis, par un mot finement lancé, le sujet épineux.

La mère de notre héroïne mit fin à cette situation embarrassante en levant la séance, et nous passâmes au salon où le frère et la sœur, doués de superbes voix, nous régalèrent à qui mieux mieux de chansons, duos, partitions d'opéras les plus connus, qu'ils rendaient avec un brio et une perfection rares à rencontrer chez de simples amateurs.

—Marguerite, chante-nous donc cet

extrait tiré de l'Hérodiade de Massenet que j'aime tant, dit Mme V... Je n'ai rien entendu pour me plaire autant, cela me va droit au cœur.

—Tiens, tiens, à toi aussi, maman, cela fait cet effet, dit l'insupportable Esculape, qui jouait ce soir-là en conscience son rôle d'enfant terrible. Décidément le cœur dans notre famille sera toujours la pierre d'achoppement. Dans tous les cas tu as raison de demander à Marguerite de nous chanter ce morceau, continua le rusé docteur, car rien ne saurait rendre l'expression qu'on doit y mettre quand elle dit :

Il est bon, il est doux
Sa parole est sereine.

ou bien :

Il parle, tout se tait.

Le ton, la mimique étaient si drôles que même Marguerite, qui fouillait rageusement dans sa musique pour trouver le morceau demandé ne put s'empêcher de rire.

—Je ne sais pourquoi les frères ont été mis sur la terre, dit-elle avec un geste de désespoir comique.

—Mais pour nous faire enrager, ma chère amie, reprit Josette toujours riant. Je m'y connais, allez, moi qui en ai quatre.

— Doucement, doucement, mesdemoiselles. Il me semble que vous vous montrez d'une ingratitude noire envers ces messieurs. Les évènements de tous les jours sont là pour attester l'utilité des frères pour les sœurs des autres frères. Ce sont des prétextes tout trouvés à certaines visites, à quelques messages d'apparence anodine, etc, etc, etc...

—Il me fait plaisir de voir votre expérience, fis-je, très amusée de ce qui se passait.

—Oh! de l'expérience, ce que nous en avons Marguerite et moi! !

Il était impossible de garder son sérieux, ce que voyant l'amie Marguerite, pour mettre fin à la conversation, attaqua les premiers accords du morceau favori de sa mère.

Je ne sais si les remarques du malin docteur V. y étaient pour quelque chose, ou bien si vraiment la chanson de l'amour vibrait mélodieusement dans le cœur de Marguerite, mais jamais la voix pure de la jeune fille ne ressortait avec plus d'ampleur et d'expression que dans ce chef-d'œuvre de Massenet. Ses inflexions si douces à certains passages nous donnaient l'impression d'une caresse fugitive que nous aurions voulu retenir. La dernière note nous laissa sous le charme de cette musique enchanteresse et pendant que nous félicitions notre amie de son succès, son frère, dont les yeux rieurs n'avaient cessé de nous épier, s'apprêtait à décocher à sa victime quelques nouveaux traits de sa verve endiablée, quand la servante emportant le thé détourna la conversation.

Nous nous séparâmes peu de temps après, heureuse de goûter un repos que sept heures de chemin de fer justifiaient pleinement.

Nous avions été averties par Marguerite que la journée du lendemain serait pour elle un temps exclusivement consacré à surveiller les dernières répétitions de la messe de minuit dont elle avait la direction, s'en remettant à son frère qui nous offrit galamment de nous faire les honneurs du village de L... et de ses environs.

Josette, qui n'avait jamais vu une campagne québécoise, à cette saison, ne cessait de s'extasier sur ses beautés.

—Est-il possible qu'on puisse s'ennuyer dans une campagne comme celle-ci me disait-elle, en revenant vers les six heures d'une dernière excursion en dehors du village, au travers d'une forêt de sapins aux branches ployant sous leur fardeau blanc.

La journée avait été légèrement menaçante mais la nuit s'annonçait belle et étoilée, une nuit comme on aime à en voir à l'anniversaire de la naissance de l'Enfant-Dieu.

Nos chevaux pressaient leur allure sous la main énergique du jeune médecin, car nous étions en retard, et le dîner, ce soir-là, devait être avancé d'une demi-heure.

Une surprise nous attendait au retour : M. l'avocat T... était au salon.

—Je savais bien que cela finirait ainsi, me dit le jeune homme sotto voce, pendant que toute joyeuse du bonheur de Marguerite, Josette et moi étions présentées au monsieur en question dont la figure ouverte et franche gagna incontinent notre sympathie.

—Nous ne retarderons pas plus longtemps le dîner, dit Mme V. Il est d'ailleurs inutile d'attendre Marguerite dont les occupations sont multiples ce soir, et nous passâmes dans la salle à manger.

Plus le repas avançait, plus je devenais anxieuse de l'effet que produirait sur mon amie la vue du jeune Québecois, et je me reprochais presque de n'avoir pas trouvé un moyen de la faire avertir de la surprise qui l'attendait. Il me semble que dans son cas, j'eusse été si reconnaissante à celle qui m'eût aidé à sauvegarder la dignité de mes sentiments en me permettant de me composer une figure dont l'indifférence n'aurait pas exclus la cordialité.

J'en étais là de mes réflexions quand des pas bien connus se firent entendre sur la galerie. La porte s'ouvrit doucement et je perçus plutôt que je n'entendis la voix harmonieuse de notre amie fredonnant :

"Il est bon, il est doux..."

Un accès de fou rire nerveux me saisit à la gorge et pour cacher mon trouble, je fis mine d'être occupée à boire une gorgée de thé pendant que M. V.... m'adressait une question.

Malheureusement, plus les pas se rapprochaient, plus la voix de Marguerite haussait de diapason. Finalement, au moment où celle-ci mettait la main sur le bouton de la porte, nous entendîmes distinctements ces mots chantés d'une manière plutôt plaintive et avec une emphase significative pour nous dans les circonstances :

Oh ! quand reviendra-t-il, quand pourrai-je [l'attendre !

Je me sentis perdue, et instinctivement, comme le noyé qui s'attache à l'épave, je levai les yeux comme pour chercher un secours dans ma détresse. Mal m'en prit car je rencontrai le regard moqueur du docteur V.... qui semblait me dire : Mais riez donc, puisque le cœur vous en dit.

Ce fut la feuille de rose qui fit déborder la coupe, et je partis d'un éclat de rire homérique qu'une explosion volcanique n'eût pu arrêter. Ce fut le signal d'une débandade générale, et pendant cinq minutes, il fut impossible de s'entendre. Quand je relevai la tête, que j'avais enfouie dans ma serviette, ce fut pour voir

Josette toussoter dans son mouchoir, M. T... qui se tirait la moustache avec une énergie qui mettait en grand danger cet ornement de sa lèvre masculine ; et Marguerite, la pauvre Marguerite, debout près de la porte de la salle à diner, rougissante et confuse, ne sachant trop ce qu'elle devait penser de notre hilarité intempestive.

Dussé-je vivre cent ans, jamais je n'oublierai cet instant. Il comptera parmi les plus heureux de ma vie, et quand plus tard nous rappelions à Marguerite, devenue l'épouse aimée de l'homme de son choix, l'incident exhilarant que je viens de vous relater, nous riions encore de bon cœur du comique de la situation où sans le vouloir elle s'était placée.

—Et moi qui y allais si innocemment, nous disait-elle. Je n'avais même pas remarqué ce que je fredonnais d'une manière si distraite. Afin de me reposer des airs que je venais de faire répéter tant de fois, j'avais, sans m'en apercevoir, adopté celui du chef-d'œuvre de Massenet, et voilà ce que je récoltai pour une distraction de mon esprit fatigué.

—Dans tous les cas cela ne vous a pas nui, lui dit Josette en l'embrassant, et pour nous, ce n'est pas le seul souvenir heureux que nous avons apporté de votre hospitalière demeure. Plût au ciel que nous trouvions partout cette cordialité si franche, cet accueil si généreux qu'on ne rencontre plus maintenant que chez nos bonnes vieilles familles de la campagne.

Tante Ninette

Propos d'Etiquette

D.—Sert-on du café à un five o'clock ?

R.—Cela n'est pas nécessaire; en France, ou l'on aime pourtant le café, on n'en sert jamais au five o'clock.

D.—Puis-je offrir une bouteille de parfum parmi mes cadeaux de bridge ?

R.—Il me semble que ce cadeau n'est pas de bon goût.

D.—Dit-on : un beigne ou une beigne ?

R.—On dit : une beigne.

Je reproduis la lettre suivante :

"Chère Lady Etiquette,

Ne pourriez-vous pas mentionner dans votre colonne réservée aux Propos d'Etiquette qu'un monsieur à son bureau d'affaires, recevant un message téléphonique d'une dame, ne devrait jamais répéter son nom tout haut, de façon à ce que les employés et les personnes qui se trouvent avec lui sachent qui lui parle?

Bien vôtre,

Nathalie".

Ceci n'appartient pas strictement au domaine de la politesse, c'est plutôt du ressort de la délicatesse. Mais j'insère avec empressement la correspondance de Nathalie, la trouvant très juste et de nature à prévenir beaucoup d'ennuis.

Le nom d'une femme ne devrait jamais être mentionné à un téléphone.

Lady Etiquette.

Il faut arriver bon premier

Le premier convoi de chemin de fer au Canada, a été mis en opération sur ce qui fait maintenant partie du chemin de fer du Grand-Tronc, et cette grande compagnie de chemin de fer, a depuis toujours été sur le qui-vive afin de demeurer au premier rang. En suivant cette idée, l'"International Limited", le premier train du chemin de fer du Grand-Tronc, est aussi le plus beau train et le plus rapide du Canada, et l'un des convois à longue distance le plus rapide du monde entier. Il quitte Montréal, tous les jours, à 9.00 h. a.m., Toronto, à 4.40 h. p. m., arrivant à Détroit, à 10.00 h. p.m., et à Chicago à 7.40 h. p. m.

Jolie Fête

L'Association Professionnelle des Employés de Bureau, association affiliée à la Fédération nationale de la Saint-Jean-Baptiste, a donné, mardi soir, son premier grand euchre.

La fête réussie de tous points, a eu lieu dans les spacieux salons de la "Patrie", gracieusement mis à la disposition de l'Association, par M. Tarte.

Nous regrettons qu'au moment d'aller sous presse, nous ne pouvons parler plus longuement du succès de cette jolie fête, dont le mérite revient tout entier à Mme Ernest Bouthillier, la présidente de l'Association ainsi qu'aux zélées sociétaires.

Recettes Faciles

HUITRES ETUVEES.—Mettez un lit d'huîtres dans un plat ovale et saupoudrez de sel, poivre et beurre et ensuite un lit de biscuits roulés et un autre lit d'huîtres ; saupoudrez ces dernières comme auparavant et recouvrez-les de biscuits. Sur les biscuits, râpez de la muscade et mettez-y un petit morceau de beurre. Faites cuire vingt minutes dans un fourneau chaud. Les proportions sont: quatre biscuits, deux cuillérées à soupe de beurre et une cuillerée à thé de poivre dans une pinte d'huîtres. Vous pouvez remplir le plat jusqu'à un pouce du bord.

LAZAGNES MARGE SAUTEES AU BEURRE.—Faites cuire un paquet de une livre de vos "Lazagnes Marge" en les plongeant pendant 10 à 15 minutes dans l'eau bouillante légèrement salée. Retirez du feu ; laissez gonfler et égouttez avec soin.

Faites-les ensuite sauter au beurre avec assaisonnement (poivre et muscade) et servez.

CREPES NINON. — Mélanger et battre six jaunes d'œufs, trois blancs battus en neige avec un demi-litre de lait et trois cents grammes de farine. Mettre du beurre dans une poêle comme pour les crêpes ordinaires, mais aussitôt la pâte versée y semer des raisins de Corinthe. Retourner, saupoudrer de sucre et servir brûlant.

CONCOURS DE POPULARITÉ

Pour le recrutement des Abonnés

1er PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 250 nouveaux abonnements annuels):

UN VOYAGE EN EUROPE

De Montréal à Paris et retour. Trois semaines à Paris; pension payée dans un hôtel de premier ordre pour messieurs et dans une excellente pension privée pour dames. Des détails seront fournis à ceux qui en désireront. Billets bons pour un an.

2ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 150 nouveaux abonnements annuels):

UN PIANO DE $300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN:

Un trousseau complet de jeune fille ou dame, confectionné dans l'une des plus grandes maisons parisiennes, estimé: une valeur d'au moins mille francs.

3ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront, 75 nouveaux abonnements annuels):

UN PHONOGRAPHE PATHÉ

De plus: une douzaine de disques qu'on pourra choisir dans le répertoire Pathé, au bureau du "Journal de Françoise", seront donnés à tous les gagnants du 3ième prix.

4ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 50 nouveaux abonnements annuels):

MONTRE POUR MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur brévété, ajusté.

OU BIEN:

Montre de Dame, boîtier en or massif (garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de $60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 35 nouveaux abonnements annuels):

Un magnifique pupitre avec combinaison de bibliothèque. Ce meuble superbe est en chêne (Early English) du plus beau grain. Les vitres de la petite bibliothèque sont en verres coloriés enchâssés dans le plomb. Le tout forme un meuble de luxe très désirable.

6ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 20 nouveaux abonnements annuels):

Un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN:

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à $25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

OU BIEN:

Une magnifique canne en ébène véritable, avec massive poignée en or, (garanti à 14 carats), artistiquement gravée.

Cette canne, estimée à $25.00, est exposée dans la vitrine de l'établissement T. Théo. Valiquette, 259 rue Sainte-Catherine Est.

7ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 10 nouveaux abonnés annuels):

Un réticule en peau de crocodile, avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 5 nouveaux abonnés annuels):

Une broche en vieil argent
Une épingle de cravate, OU BIEN
Une pendule de fantaisie,
Un chapelet en nacre de perle monté en argent.

N. B. — Tous les prix de notre concours sont garantis par les maisons qui les fournissent.

CE CONCOURS, OUVERT DEPUIS LE 7 DECEMBRE, NE SE TERMINERA QUE LE 1er MAI 1908.

Afin d'éviter tout retard dans le service du journal aux nouveaux abonnés, ceux qui se chargeront de les recueillir voudront bien faire parvenir au "Journal de Françoise", ces noms, au fur et à mesure qu'ils les prendront. Ils sont priés d'y joindre la date à laquelle les abonnements devront commencer.

Chaque personne aura sa liste spéciale où seront inscrits les noms des abonnés qu'elle nous aura fournis.

Les gagnants recevront immédiatement leurs prix sur réception du total de leurs abonnements.

Le prix de l'abonnement annuel est de $2.00.

LE JOURNAL DE FRANCOISE,

80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES

PREMIÈRE PARTIE

I

Il avait dû s'asseoir sur son lit de camp, tout au bord.

Devant lui, équilibrés sur une planche placée sur un pliant, il y avait une bougie protégée par un globe de verre et un livre dont il avait toutes les peines du monde à maintenir les pages, à cause d'un vent mauvais qui s'introduisait là, sûrement par quelque trou de la muraille. Comme il faisait très froid, il avait relevé le col de sa capote, mis sa pèlerine, coulé ses mains dans les larges manches. Les coudes aux genoux, tassé sur lui-même, il s'essayait à lire, à attendre plutôt, à "tuer le temps", comme on dit à part soi.

Il était seul.

Sous la lueur tremblante de la bougie, son ombre arrondie énorme, s'allongeait, se cassait sur les murs, des petits murs gris, sales, pas très droits, qui l'enserraient. Certes ceux qui les avaient faits n'étaient pas très habiles. C'était un peu rudimentaire, à la manière sauvage, des éclats de roches, des pierres et un délayage de terre glaise pour enduire et joindre le tout. Au pied du lit, un espace noir, un vide où n'atteignait pas la lumière incertaine, se devinait. Au-dessus de sa tête, des bois mal équarris soutenaient un toit informe, et il n'aurait pas fallu qu'il levât la main bien haut, dans la position où il était, pour y atteindre. En face de lui, des planches, provenant de quelque caisse, gauchement réunies, servaient de porte à une ouverture carrée, porte tremblotante qui l'enfermait dans cette tanière où s'immobilisait sa veillée.

Dehors, par delà ce réduit, ce devait être l'espace libre, dénudé, le vide où la tempête s'éploie sans obstacle, la tempête et la nuit.

De brusques rafales passaient, sifflaient comme sur les roches dressées au bord des mers. Et c'était bien, dans cette nuit bouleversée, l'impression qu'il avait eue tout d'abord, de la mer présente, tout près, bondissant, se brisant dans l'ombre, de la grande mer soulevée, au large, d'où accourait ce vent qui donnait de la voix. Mais ce n'était qu'une impression par à peu près, car, il le savait bien, il s'agissait d'une autre immensité, d'un infini de solitude au milieu duquel, seule, sa cahute émergeait parmi les rocs éboulés.

Il était en Kabylie, sur un des plus hauts sommets, Tout autour, c'était l'espace libre, énorme, le vide et l'épouvante d'une nuit opaque où se poursuivaient des nuages, tourbillonnaient des vents, s'engouffraient, se heurtaient des ouragans.

Par dessus l'effort rageur des éléments, le vacarme effrayable, une plainte haletait. Même dans les moments d'accalmie qui présageaient la venue subite, l'à-coup brutal de nouvelles trombes, elle continuait toujours, cette plainte, mais adoucie, à mi-voix, comme un sanglot lointain.

Puis la trombe arrivait. Un bruit d'artillerie en déroute. Elle s'abattait sur la masure qui semblait osciller, subir cette poussée terrible. Des heurts sourds tonnaient au mur du fond. C'était le signal géodésique, situé à côté, qui s'effritait. Les pierres détachées, lancées à toute volée, faisaient ce bruit de bélier. Au-dessus de sa tête, les tuiles soulevées cliquetaient comme des castagnettes. Du vent entrait, une bise glacée qui cinglait. Alors la petite lumière pâle se couchait, la page tressaillait au livre un instant abandonné, la porte battait, sautait, grinçait...

C'était une minute très désagréable.

Une poussière vieille, du sable gris, tombait de cette toiture vermoulue ainsi secouée. Dans le fond, au pied du lit, une gouttière clapotait.

Il devait pleuvoir aussi, mais le bruit épouvantable qui se faisait par delà ces murs l'empêchait de distinguer l'intensité comme la fréquence des averses. Seulement, de temps en temps, il étendait la main au-dessus de sa couchette, et cela le rassurait. La masure tenait bon. Sauf par la gouttière du fond, la pluie ne pénétrait pas. Rien que ce sable gris, toujours, qui continuait à descendre des solives noires.

La rafale passée, sombrée dans l'écho monté des ravines, des précipices lointains, la flamme redevenait plus claire, plus fixe dans le globe embué. Mais cela ne durait pas. Et puis le vent se maintenait rude, frôlant les murs. Toujours des vols de débris, des traînées de graviers fins dévalant, s'abattant comme une grêle, une retombée de lame se brisant sur le rivage, un froissement doux coulant autour de lui, dans l'ombre, au ras du sol.

...Et la même voix frêle de détresse reprenait en sourdine dans les rares instants d'accalmie, allait, allait infatigable, et mettait en son cœur, à la longue, l'émoi d'une petite défaillance, comme l'angoisse d'une douleur imprécise, très ancienne.

Au matin, très loin, de la plaine caillouteuse, desséchée, où la colonne évoluait, quand il avait aperçu les montagnes barrant l'horizon, on lui avait dit:

—C'est là.

Et il avait regardé cette chaîne rose et bleue reflétant la grande lumière qui l'auréolait. C'était comme un lointain charmant, un paysage de rêve. Mais, parmi les sommets échelonnés, un seul l'attirait, un point rouge dénudé d'où se déversaient sur l'un des flancs de grandes coulées bleues, des ombres qui gagnaient la plaine, s'agrandissaient avec l'heure.

C'était là qu'il allait s'établir en poste optique. Il y vivrait des jours et des nuits, surveillant les crêtes et les ravins, attentif à l'appel de la colonne manœuvrant dans les montagnes d'au-delà. Quatre télégraphistes, un tringlot, un guide du pays seraient sa société. Et plus il marchait vers elle, ayant quitté la colonne, plus la montagne semblait se reculer, grandir rose dans le ciel bleu.

Il allait, suivant l'Arabe, un grand diable maigre, qui chantait à mi-voix une lente mélopée pleine d'inflexions heurtées, gutturales, de terminaisons

sonores, larges, qu'il laissait aller jusqu'à bout de souffle. Derrière, les hommes causaient entre eux. Les sabots des mulets, portant le campement, et les appareils, se heurtaient aux pierres du chemin. Les charges grinçaient en cadence sur les bâts. Les grandes marmites suspendues par l'anse aux crochets des cantines s'entre-choquaient, accompagnaient la marche d'un cliquetis rythmé, très égal.

Dans la plaine, les bruits s'étaient amortis, étouffés peu à peu. La colonne était loin. Parfois même il la perdait de vue. Elle glissait derrière des ondulations, filait en des fonds, puis reparaissait plus loin. Au pied des monts elle s'arrêta quelque temps, se tassa, puis s'effila, homme par homme, dans un sentier grimpant au long des pentes. Sur le ciel clair, les silhouettes se précisaient en des êtres bleus à la démarche lente, régulière, qui en un même point disparaissaient, semblant pénétrer la montagne.

...Quelques heures après, à mi-côte, sur l'autre versant enfin découvert, il cheminait à travers un chaos, un éboulis gigantesque.

Des pans entiers de la montagne, décollés, avaient filé en avalanche et, subitement arrêtés là, immobiles, crevant le ciel, en un équilibre audacieux. Dans le fond, un ravin plein d'ombres fauves et dures se creusait. Puis c'était, au fur et à mesure de la montée, la découverte au loin d'autres ravins échelonnés glissant à travers les contreforts, d'autres pics aux arêtes vives, stériles, se dessinant en lignes nettes, d'autres masses inaperçues de la plaine, se révélant grandioses, brûlées, d'une désolation totale, superposées dans l'éloignement en des teintes fines d'aquarelle, toute la gamme des roses et des bleus, un décor lumineux où chaque ligne, chaque détail, aussi loin soit-il, dans cet air vide des ciels d'Afrique, avait sa valeur affirmée, se suivait parfaitement, où rien ne s'effaçait, ne se confondait. Par dessus tout, encore plus beau, le ciel calme, étincelant, se posait.

Très peu de verdure, quelques touffes d'une herbe haute, raide, poussée entre les pierres ; quelques buissons de genévriers pâles, rabougris ; dans les ravins, quelques arbustes grêles ; et puis, plus rien, rien que cette teinte uniforme de feu, de terre brûlée, aride. Et c'était là la vraie tristesse de ce tableau splendide. Rien où reposer la vue fatiguée de tant de lueurs, l'âme, de tant de beauté morte.

Plus bas, on entendait le convoi s'efforçant à rejoindre. Les mulets glissaient sur les roches plates. Il y avait des chutes bruyantes. Les hommes criaient, soutenaient les bêtes aux passages difficiles, les encourageaient, puis s'arrêtaient quelque temps, l'obstacle franchi, pour leur laisser reprendre haleine, les conduire vers un nouvel effort.

Lui allait toujours à travers le mont silencieux. Et lentement la grandeur de cette désolation le prenait. Il recherchait en ses souvenirs, ses rêves d'enfant. Jamais il n'avait vu, ni rêvé décor pareil.

Sur cet enchevêtrement monstre, cet amas de roches nimbées de teintes délicates, en silence, un effroi planait, grave, poignant, quelque chose comme une malédiction éternelle. Il en venait aussi comme un recueillement infini, très mystérieux. L'imagination inquiète percevait tout à coup l'incommensurable évolution des espaces et des temps révolus, l'œuvre des siècles passés transformant le monde. Mais ici tout s'était gardé formidable, tragique en sa beauté première, tel qu'aux temps de la Genèse.

...Et à travers les cimes enchevêtrées, par une large déchirure bleue, tout là-bas, vers le soleil couchant, sur une crête lointaine dressée dans la lumière, il revit la colonne poursuivant sa marche, défilant toujours de même, homme par homme, infatigable.

Ce fut la dernière vision qu'il eut de ses camarades, des êtres qui l'avaient entouré jusqu'à ce jour.

Quand il atteignit le sommet, très tard, le soleil n'était plus. Dans une buée pâle, la grande plaine rouge s'éteignaient silencieuse. Les premières ombres noires glissaient dans les ravins plus profonds. Au loin, les crêtes se superposaient plus hautes, plus sévères, accumulés, semblant grandir sur l'horizon en feu. Plus loin encore, dans la perspective ouverte à travers les ravins, une traînée de lumière, un poudroiement blond se suspendait dans l'atmosphère, près du sol. D'après la carte, il y reconnut la trace d'une large vallée passant par là-bas. Au-dessus, calme, imposante, la Grande Kabylie étendait ses sommets azurés, déchiquetés, comme jaillie de ce rayon couché à ses pieds.

Et le vent s'éleva.

Les roches prenaient une teinte violette, grise, un air d'effacement et de nuit, s'évaporaient. Les hommes pâlissaient, commençaient de trembler. Les bêtes déchargés s'ébrouaient. Pierre fit une reconnaissance rapide de l'horizon, repéra les directions probables, fit placer les appareils et renvoya les hommes se chercher un abri.

Une masure abandonnée, enfoncée en terre, était là, au sommet, à deux pas de la pyramide géodésique. Il y entra, se baissant, en fit le tour à tâtons. Rien ! Un peu d'espace vide. Beaucoup de poussière que le vent faisait tourbillonner. Et cela lui suffit pour s'y installer. L'abri dans cette niche obscure, étroite, semblait plus sûr que celui de la tente, à de pareilles altitudes. Plus bas, du côté abrité, les hommes avaient trouvé une anfractuosité, une sorte de grotte où ils avaient déposé leurs affaires. Là, ils se hâtaient de se vêtir plus chaudement, saisis par ce trop brusque changement de température, ce vent, qui se calmait par moment, mais revenait plus âpre, l'instant d'après. Lui aussi grelottait. Tout près, sur une roche élevée, tourné vers cet infini mort, l'Arabe debout en ses vêtements blancs, disait sa prière. Il ne voyait rien de cette désolation de la terre. Pour lui "tout était bien", suivant la formule sacrée. C'était écrit. Dieu est grand.

Alors il y eut dans l'espace une seconde émouvante.

Le vent fit trêve. Une solennité grave s'épandit, agrandit l'infini. Ce n'était pas encore la nuit. La terre sembla rendre la lumière absorbée, rayonner par en dessous. Ce fut un instant d'anxiété, d'évanouissement total qui n'a rien de nos crépuscules de France, rien de ce que l'on peut concevoir en nos pays...

Et la nuit fut.

Les premières étoiles, sans qu'on y prît garde, étaient apparues, pâles, palpitantes, comme refroidies elles aussi par cette bise qui revenait ba-

layer le plateau, plus violente et glacée.

Rentré dans sa taupinière, il avait essayé de manger. Mais ce fut vite fait. A peine s'il toucha à la conserve entr'ouverte.

Dehors le vent s'accélérait, hurlait dans la nuit. Le froid s'était accru. Il prit un livre, essaya d'oublier dans la solitude en ce réduit étroit, douteux, lui devint insupportable. Il se leva avec précaution et sortit.

Plus bas, sur le versant abrité du vent, là où ils s'étaient arrêtés, les hommes avaient allumé un grand feu. Tous étaient là. Le tringlot, à la lueur du foyer, à genoux par terre, emplissait les musettes de ses mulets qui, attachés quelque part, dans l'ombre, tiraient sur leurs chaînes, raclait le sol, impatients. Les télégraphistes, assis sur leurs talons ou couchés sur la pierre, regardaient celui d'entre eux qui s'était chargé de la cuisine. Derrière eux, la roche se creusait. Là ils avaient entassé leurs effets et dormiraient côte à côte, à la grâce de Dieu. En attendant, ils ne s'intéressaient qu'aux gestes seuls du cuisinier. Doucement, celui-ci retournait avec une cuiller quelque chose qui se balançait dans le liquide bouillant, en la grande marmite du campement. Dans l'ombre le tringlot, attachant les musettes, flattait ses bêtes, les appelait des noms les plus tendres, puis, tout à coup, poussait des cris, jurait. Devant sa marmite, l'autre chantait un refrain de Paris, une chanson légère, un peu canaille.

—D'abord, je suis de la Maub, moi, gouaillait-il, un pur, un vrai.

Et l'accent qui accompagnait ses paroles le justifiait pleinement. Au reste, on ne le lui demandait pas, mais cela ne faisait rien. Il parlait pour parler, faire un peu de bruit, créer un écho. Le silence des autres ne lui allait guère. C'était sa joie aussi qui éclatait, sa joie de voir les derniers jours de service arrivés.

—Et l'on va se revoir bientôt, ajoutait-il en un ton d'affection ineffable... Ah! mes enfants!...

Comme eux, il était de la classe. Mais il semblait moins anémié par ses campagnes. L'idée de revoir le vieux quartier tassé au bord de la Seine, de déambuler par les rues étroites, sous le regard d'étranges demeures malsaines, pauvres, aux façades craquelées, tristes, lépreuses, là où s'était écoulée son enfance misérable, lui donnait une joie qu'il cherchait à communiquer à ses camarades. Les autres écoutaient, mais ne riaient pas.

Ils venaient des postes perdus dans les grandes dunes du Sud. Ils gardaient encore la mélancolie des solitudes cruelles où ils avaient subi des jours et des nuits de chaleur étouffante, de mirages affolants. Ce soir, trop brusquement transplantés, ils sentaient la fièvre mauvaise monter en eux. Sur leurs faces pâles la flamme avait des reflets étranges, agrandissait les regards, décomposait en rictus la palpitation inconsciente de leurs lèvres, précédant les quelques mots qu'ils voulaient dire.

Apercevant Pierre, le cuisinier improvisé se leva.

—Voici le palais, mon lieutenant. Dame Nature s'est mise en frais. Ici, la cuisine et la salle à manger, une vraie terrasse, et puis voilà le dortoir, dans le trou. On aura peut-être bien la tête abritée et les pieds à l'air. Bah! on se serrera. Ça tiendra chaud.

Et, rieur, il ajouta:

—C'est pas comme vous, mon lieutenant, vous êtes dans le château de l'endroit.

—Si c'est à cause du tout que vous l'appelez ainsi, ce gourbi...

—Oui, d'accord. C'est vieux, tout petit, mais vous y êtes en bonne compagnie.

—En bonne compagnie?

—Bien oui!... puisque c'est un marabout... Il y a un mort sous votre lit, un grand bico enterré là.

Les autres souriaient, amusés. Pierre eut une seconde d'hésitation, puis il haussa les épaules et dit qu'il était charmé de la compagnie. Il assura même qu'il n'en dormirait pas moins bien pour cela.

De fait, revenu en son abri, pendant les heures lentes de cette veillée, il pensait peu à ce mort au-dessus duquel il s'était installé sans façon, — sans le savoir, du reste. Les vivants l'intéressaient davantage, ses hommes qui, maintenant, dans la nuit, sous la tourmente, la pluie glacée, veillaient auprès des appareils. De temps à autre, il s'arrêtait de lire, — et lisait-il, vraiment? — levait la tête, écoutait à travers la rafale et souvent il percevait le bruit d'une toux précipitée là, à côté, toux obstinée, triste, qui lui crevait le cœur. Un moment, n'y tenant plus, il sortit.

Nuit épaisse.

Un vent de glace le frappa au visage, l'étourdit. Il se heurta à des pierres, trébucha, reprit à grand'peine son équilibre, écouta. Impossible de rien distinguer. A quelques pas, il devina l'appareil. Un rayon lumineux, dont on ne voyait pas l'origine, crevait l'ombre, fusait droit, s'évasait dans l'espace. A travers, des poussières d'eau dansaient, scintillaient comme des atomes en un rais de soleil. Des ondées invisibles entraînées par le vent passaient en éclats rapides, pailletés. Mais à peine s'il put voir les deux hommes de garde. Il se heurta à l'un d'eux. Par contenance il demanda:

—Rien de nouveau ?

Il dut même répéter, crier.

—Rien de nouveau, mon lieutenant. Aucun feu.

(A suivre)

6ème Année. — No 21. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 1er février 1908

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE :

Revue Hebdomadaire

DU NUMERO DE LA REVUE HEBDOMADAIRE DU 18 JANVIER.

Envoi sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalcguq des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire :

Augustin Gazier, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris: "Mme de Maintenon et la poésie française à Saint-Cyr" ; Paul Adam: "Une Leçon en Egypte". Edouard Rod: "Le Mouvement des idées: Sur la psychologie de l'Angleterre contemporaine" ; Hugues Le Roux: "Magda, reine de Saba", (II); Frantz Funck-Brentano: "A travers l'histoire: La Pensée au dix-septième siècle. — Gui Patin" ; Charles Géniaux: Roman: "Les Forces de la vie" (XI).

Les Miettes de la vie.—Faits de la semaine. —Revue des revues françaises et étrangères.—La Vie mondaine.—La Vie sportive.

Il s'est fondé, à Prague, un organe de défense des intérêts des vieux garçons, veufs et maris divorcés. Ce journal a pour titre le "Mladauec" (le Célibataire). Naturellement il est antiféministe. Il annonce que "les principaux éléments de discorde qui affligent l'humanité : la politique et les femmes, seront rigoureusement exclus".

6ème Année. — No 21. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 1er février 1908

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
Un an $2.00
Six mois 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

L'Abandonnée

Ah ! si vous étiez mort ! De mon âme meurtrie
Je ferais une tombe, où, retraite chérie,
Mes larmes couleraient lentement, sans remords,
Mon âme sous le deuil aurait été joyeuse,
Et votre image en moi resterait radieuse.
Ah ! si vous étiez mort !

Je ferais de mon cœur l'urne mélancolique
Abritant du passé la suave relique,
Comme ses coffrets d'or qui gardent les parfums ;
Je ferais de mon âme une ardente chapelle,
Où toujours brillerait la dernière étincelle
De mes espoirs défunts.

Ah ! si vous étiez mort ! votre éternel silence,
Moins âpre qu'en ce jour, aurait son éloquence ;
Car ce ne serait plus le cruel abandon.
Je dirais : " Il est mort, mais il sait bien m'entendre,
" Et peut-être, en mourant, n'a-t-il pu se défendre
" De murmurer : Pardon ! "

Mais vous n'êtes pas mort ! ô douleur sans mesure !
Regret qui fait jaillir le sang de ma blessure !
Je ne puis m'empêcher, moi, de me souvenir,
Même quand vous restez devant mes larmes vraies,
Sec et froid, sans donner à mes profondes plaies
L'aumône d'un soupir !...

Ingrat ! vous vivez donc, quand tout me dit : vengeance !
Mais je n'écoute pas ! A défaut d'espérance,
Le passé par instants revient, me berce encor...
Illusion, folie, ou vain rêve de femme !...
Je vous aimerais tant, si vouz n'étiez qu'une âme !
Ah ! que n'êtes-vous mort !

Virginie Sampeur.

Directrice du Pensionnat National des demoiselles de Port au-Prince.

Un Cas de Conscience

J'AI reçu, une de ces semaines dernières, la lettre suivante:

Chère Françoise,

Voulez-vous me permettre de vous soumettre mon cas, et vous me direz ensuite, tout franchement, ce que vous en pensez? Je ne m'engage nullement à changer de ligne de conduite, vous savez. Mais il me serait intéressant de connaître votre façon d'envisager la chose. Voici:

Je suis une jeune mariée d'à-peu près deux ans de ménage. J'ai un délicieux bébé de quatorze mois. Sans être riches, mon mari et moi, nous avons un peu plus que le nécessaire, ce qui me permet, — pour ne parler que de moi — d'avoir un service bien ordonné dans mon gentil appartement.

Mon mari, aussi jeune d'âge que moi, aime à sortir. Oh! je ne lui en fais pas un reproche, aimant assez moi-même les distractions du dehors, mais, pour la clarté de mon récit, il importe que vous sachiez que c'est plutôt lui que moi qui parle de passer quelques-unes de nos soirées au dehors. Nous allons donc, tantôt au théâtre, tantôt à des concerts et à des conférences, quelquefois chez des amis, tout à fait dans l'intimité, ce qui est plus charmant, je vous assure, que les grandes réunions mondaines.

Or, j'accompagne mon mari partout, par goût le plus souvent, par devoir toujours. Car j'estime qu'il est du devoir d'une femme de sortir avec son mari, et d'empêcher, par là, qu'il retourne à de vilaines habitudes de garçon. Vous comprenez, hein! Et puis, ne doit-on pas d'abord être agréable à son époux? N'est-ce pas là le premier souci et la meilleure vertu d'une femme?

Je vous vois venir. Vous vous dites, avec cette légère lueur de malice qui brille si souvent dans le coin de votre œil, et que je connais si bien, — hélas, pour mes dépens ! —: "Mais qui l'empêche de suivre son mari, cette petite femme? — où veut-elle en venir en fin de compte, avec toutes ces manières?..."

Attendez un peu. J'ai des amies, — non, non, ne riez point, ce n'est pas ce que vous pensez, — j'ai des amies, mariées comme moi, et tout aussi heureuses que moi, je le jurerais. Elles ont aussi, un, deux, ou trois enfants. L'autre jour, nous causions, ces messieurs étaient au fumoir, et savez-vous ce qu'elles m'ont toutes reproché, avec un ensemble presque touchant? De négliger mon enfant au profit de mon mari!

"Je devais, disaient-elles, être mère d'abord, épouse ensuite. Je devais consacrer mon temps à l'enfant et non au père", et cœtera, et cœtera. Il y en avait long, je vous assure.

J'avais beau leur dire que mon cher petit bébé n'était point malade, sauf quelques très anodines coliques de temps en temps, que je le laissais, à chacune de mes sorties, en des mains responsables, — celles d'une garde-malade pour enfants, qui en avait plus de soin que j'en aurais pris moi-même, — aucune de mes raisons n'a pu distraire ces dames de leur idée.

Ai-je tort? ont-elles raison? Je viens aujourd'hui vous soumettre ce problème. "Il faut toujours demander conseil, a dit Mme Swetchine, pas toujours pour le suivre, toujours pour s'éclairer."

Je ne veux point, je vous l'ai dit, habituer mon mari à sortir sans moi. En fin de compte, ne m'a-t-il pas épousée pour être sa compagne, celle des bons et des mauvais jours, celles des grandes et des petites heures? Je suis encore jeune, mais j'en ai vu trop de ces ménages où la femme est l'esclave de ses enfants, et leur sacrifie sans cesse le mari.

Rentre-t-il, après son bureau à la maison: "Ne parle pas haut, ne rie pas fort, l'enfant dort." Ou bien : "Le repas n'est pas prêt, le petit a tellement eu mal aux dents, que la cuisinière et moi ne savions que faire pour le distraire."

Le mari veut-il faire l'amabilité d'emmener sa femme au théâtre:

"Impossible, mon pauvre ami, Fifi ne peut s'endormir sans que je reste près de lui."

Ainsi de suite. Jamais rien pour le mari: ni caresse, ni baiser, pas même de confitures, car, Fifi mange toujours tout.

J'ai vu cela, moi. Et voilà pourquoi, j'ai adopté ma présente ligne de conduite. J'aime mon mari, j'entends qu'il continue de m'aimer jusqu'à la fin du chapitre. Et c'est en rendant ma présence agréable et nécessaire, qu'il continuera de m'aimer, parce qu'il me croira indispensable à son bonheur et à son bien-être.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous écrire, mais, vraiment, quand je constate toutes ces pages noircies accumulées à côté de moi, je suis confuse d'avoir déjà tant parlé.

Marie-Marthe

Je vais désappointer, je le crains, ma gente correspondante, car je n'ai pas de lumière nouvelle à jeter sur son état d'âme... Je n'ai pas qualité, — et je le confesse tout haut — pour donner un jugement sur une aussi troublante question.

Mais je fais appel à toutes celles des lectrices du "Journal de Françoise" qui ont de l'expérience, et leur prie de m'écrire ce qu'elles pensent de la délicate situation que me soumet Madame Marie-Marthe.

Je publierai avec empressement et joie, les réponses qui me seront envoyées. Plusieurs têtes valent toujours mieux qu'une seule.

Françoise.

Le Cheveu Blanc

DE leur première rencontre, elle gardait le souvenir confus d'un froufroutement de falbalas soyeux, d'un brouhaha de chaises remuées, d'une cadence inharmonique des marteaux fixant hâtivement les dernières tentures.

Dès son entrée dans le baraquement immense où devait avoir lieu la vente de charité, on était accouru vers elle :

—Venez vite! On vous attend pour déballer votre tableau! Didier Serthuys veut bien nous aider à placer chaque œuvre dans son jour!...

Didier Serthuys, le jeune peintre de talent, dont s'énorgueillissait la ville! l'auteur de "l'Ame de la Source", qu'hier encore elle admirait au musée!

Andrée Malvoy eut un éblouissement ; puis, une peur affreuse, en songeant qu'il examinerait ses "Bords de la Sèvre". L'œuvre, qui la satisfaisait à demi, lui apparut, soudain, odieuse: ses arbres sans air faisant une masse épaisse sur le fond d'un ciel outrageusement bleu ; l'eau dormeuse, pleine de soleil, dont elle avait eu un instant la jouissance divine d'avoir surpris le secret, coulant épaisse, sans vie. Elle s'arrêta, prête à retourner sur ses pas, tant il lui semblait impossible de subir l'arrêt implacable.

—Hâtez-vous! Nous ne serons jamais prêts!...

Machinalement, elle obéit à l'ordre donné par une exquise petite femme blonde, toute scintillante de paillettes.

Elle allait en rêve, écrasant sous son pied les rameaux de fusain glissant, les aiguilles de pin dont l'odeur résineuse se mêlait aux parfums savants des traînes imposantes, aux émanations subtiles des petits trotteurs clairs. Une pile de chaises s'écroula causant une douleur à son cerveau endolori.

Dans la galerie réservée à la peinture, le silence régnait presque ; ce lui fut un soulagement physique qui la rendit elle-même.

Sans trouble, elle s'excusa de son retard, désigna une petite caisse plate, oblongue, et s'approcha pour retirer elle-même le tableautin de son enveloppe. Tous les visages qui l'entouraient lui étaient connus ; sans doute Didier Serthuys s'était lassé d'attendre. Elle se railla de sa frayeur.

On la félicita de l'heureux choix de son sujet, du coloris d'une tonalité à la fois douce et forte ; on vanta la légèreté de son pinceau, sa parfaite compréhension artistique. Duvelloy, son vieux professeur, exultait, lui prédisant le plus bel avenir: elle, penchée sur sa toile, analysait mentalement les défauts et les qualités. Elle désirait ardemment au milieu de ce chœur flatteur, la critique juste, l'appréciation sans parti-pris, éclairant la voie à suivre. Possédait-elle seulement une facilité quelconque de pensionnaire développée par d'excellentes leçons, jusqu'à la transformer en un joli talent d'amateur? L'étincelle, qui parfois s'allumait en elle, la transportait dans un monde irréel, où elle oubliait tout, était-ce le feu sacré de l'art? Avait-elle gâché sa vie, en s'affranchissant des devoirs qui auraient été une barrière à son inclination?

Une ombre légère s'étendit sur la toile. Andrée Malvoy en redressant la tête, effleura le profil incliné de Didier Serthuys. Cette caresse involontaire de la frisure folle de ses cheveux fit monter un peu de rouge à ses joues ordinairement pâles. Elle balbutia une excuse ; lui sourit: ce fut le début de leur amitié.

Ils se revirent souvent, Didier souffrant des suites d'un surmenage devait passer plusieurs mois en province ; il offrit ses conseils à Andrée, et chaque jour, il s'acheminait vers le petit atelier de la route de Rennes.

Le plus souvent, Andrée le recevait seule, mademoiselle Adèle, la cousine âgée chez laquelle habitait l'orpheline, ne se souciant pas d'escalader les trois étages. Les cérémonies des premiers jours firent vite place à une simple camaraderie.

Andrée reconnaissant le pas vif du peintre, posait sa palette, passait ses doigts souples dans les ondes mordorées de ses cheveux et se trouvait près de la porte lorsqu'il entrait.

—Comment êtes-vous, aujourd'hui?

La nuance d'inquiétude dont était empreinte la question, caressait délicieusement, comme l'autre jour la mousse légère des cheveux. Il se plaignait parfois, en enfant, du chaud qui l'énervait, du froid qui le glaçait jusqu'à l'âme. Et, c'était plaisir pour elle de le dorloter. Elle traînait, elle-même, le meilleur fauteuil près de la fenêtre ; elle échafaudait des bûches dans la cheminée, faisait jaillir les étincelles qu'il aimait en artiste.

—Etes-vous mieux, Maître?

Il souriait de ce sourire doux qui ressemblait à un sourire de femme, sur ses lèvres qu'estompait une très fine moustache blonde.

Il disait, oui, de ses yeux clairs, pleins de lumière, et, la tête demi-renversée, il la regardait aller, venir, mince et souple dans la grande blouse de toile blanche.

Elle rangeait deux ou trois bibelots, avec l'intention inavouée de retarder l'instant où elle s'absorberait toute dans son art ; elle disait encore quelques mots, pour que Didier fit vibrer l'ambiance de sa voix chaude, elle faisait un geste d'adieu et reprenait la tâche de la veille.

Lorsqu'il voyait son buste fléchir, sa main devenir nerveuse sur sa palette, il l'interrompait.

—Reposez-vous, petite Andrée!

Elle obéissait, venait s'asseoir près de lui, vivant encore du rêve qu'elle venait de quitter.

Les bonnes causeries qui suivaient ces séances, après les critiques et les félicitations! D'abord, il n'avait été question que de leur art ; puis, peu à peu, les sujets étaient devenus plus personnels. Lui, avait dit son enfance maladive, ses débuts pénibles, sa gloire naissante, le désespoir qui le poignait à certaines heures ; mais, surtout, il l'avait fait se raconter, pour ainsi dire malgré elle, provoquant ses confidences: curieux de cette nature exubérante par de certains côtés, pleine de réticences par d'autres.

Elle lui était une énigme avec ses vingt-sept ans qui n'avaient jamais connu l'amour, cette vie intelligente qu'elle s'était créée elle-même dans son milieu bourgeois, aux vues étroites ; avec ses amitiés masculines dont elle était fière ; elle le déconcertait par ses allures de femme raffinée, sa candeur presque naïve de petite fille, son tempérament artistique bien trempé. A certains jours, il croyait la connaître, avoir pénétré le mystère de sa jeunesse laborieuse, puis brusquement, elle lui échappait, redevenant le point d'interrogation.

Jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'il pourrait l'aimer d'une affection autre que celle toute fraternelle qu'ils avaient l'un pour l'autre; cependant, il s'impatientait de la voir trop sereine lorsqu'il l'appelait: Petite Andrée ; de ne point sentir frémir sa main attardée dans la sienne.

Et chaque jour, plus longtemps il la retenait près de lui.

On était en septembre, le ciel bas laissait couler une lumière si pâle que Didier avait décrété qu'on ne travaillerait pas.

Bon gré, mal gré, Andrée retira sa blouse blanche. Elle portait une chemisette de taffetas cerise dont les plis près de la haute ceinture avaient des cassures sombres, la jupe plissée la grandissait en l'amincissant tout naturellement, Didier s'exclama:

—Vous êtes en beauté, petite Andrée!

Elle, coquette, piqua dans ses cheveux une des roses rouges qu'il lui avait apportées, et vint s'asseoir à sa place ordinaire, sur le petit tabouret, près de la cheminée.

Dans l'intimité douce de l'atelier, coquet comme un boudoir, ils laissaient s'interrompre leur causerie par de grands silences qui, semblait-il, terminaient ce qu'ils taisaient.

Les flammes allumaient des reflets fulgurants dans les plis profonds du taffetas cerise, l'odeur forte de la rose montait enivrante, donnant un sens troublant à la confidence d'Andrée Malvoy.

Ses mains pâles jointes autour de ses genoux, elle se taisait maintenant, honteuse déjà, d'avoir livré l'âpre regret de ses rêves détruits par la réalité décevante, d'avoir exposé l'ambition folle de combler par l'art le vide atroce du cœur. Elle attendait, anxieuse, des mots qu'il dirait.

Ses doigts d'artiste, longs et fuselés, errèrent près de la rose, faisant tomber quelques pétales ; puis, entre ses mains, il prit la tête brune pensive, et l'attira à lui, ainsi qu'il l'aurait fait pour une petite sœur très chérie.

—Vous ne ressemblez à nulle autre!

Il la contempla un instant. Sous son regard, Andrée avait baissé lentement les paupières, sans les étoiles d'or qui donnaient toute vie à son visage, on eut dit qu'elle était morte, tant elle était blanche ; il percevait aux tempes tièdes le battement plus rapide des artères.

—Andrée...

Et, voici qu'au lieu d'achever la phrase qu'elle attendait frémissante, il la repoussait.

—Andrée! mais vous avez un cheveu blanc... là, près de l'oreille...

...Andrée ne se rappelait plus nettement comment s'était terminé l'après-midi, elle conservait seulement l'impression nette d'être tombée dans un trou noir, profond, lorsqu'au seuil de l'atelier, il hésita de la saluer d'un: Au revoir, petite Andrée! Petite Andrée! une femme ayant des cheveux blancs!

Il était bien là, le démolisseur de bonheur, près de l'oreille rose ; le peigne d'écaille mordait sa blancheur en rébellion, il disparaissait pour reparaître dans la boucle haute du chignon. Elle le laissa.. Demain, Didier découvrerait peut-être une ride même, et, son amour — s'il l'avait aimée pendant la minute qu'il pressait sa tête — serait de nouveau en déroute.

Il revint les jours suivants. Rien ne paraissait être changé entre eux. Il disait aussi joyeux qu'autrefois:

—Petite Andrée, faites un bon feu! Petite Andrée, il ne manque que le parfum à cette gerbe!

Seulement, il n'aurait jamais osé demander:

—Petite Andrée, pourquoi avez-vous vos yeux des mauvais jours ? Pourquoi êtes-vous triste?

Andrée, elle, s'inquiétait aussi anxieusement de sa santé, elle avait les mêmes gestes doux pour l'accueillir ; toutefois, elle veillait jalousement sur ses mains, ne les laissait plus, plus, paresseuses, pendant la causerie, dans celles de Didier ; elle s'écartait lentement lorsqu'il se penchait près d'elle, sur sa toile: ses cheveux n'auraient plus de caresse pour lui.

Un soir, il dit très vite, au moment de la quitter:

—Je partirai demain...

Le lendemain, elle monta à l'atelier de bonne heure, revêtit sa blouse blanche, afin de préserver son corsage cerise, et comme elle était sans force pour travailler, elle se prit à rendre plus élégant son studio. Suivant un avis plusieurs fois donné par Didier, elle changea un bronze de place, le mit en lumière, dérangea les vieilles faïences, refit les gerbes de chrysanthèmes, drapa les sellettes de nouvelles écharpes, et croyant avoir dépassé l'heure à laquelle Didier venait, elle se hâta de quitter sa blouse.

Elle s'assit, essaya de lire pour tromper l'attente. Elle s'était promis de ne point songer afin de ne pas gâter ses dernières heures de bonheur. D'ailleurs, Didier ne serait pas en retard ; s'il n'avait pas deviné l'amour de Petite Andrée, il n'était pas sans connaître l'affectueuse amitié qu'elle avait pour lui.

Presque tout de suite, elle dut se lever pour l'accueillir.

—Bonjour, Maître!

Il était plus pâle qu'à l'ordinaire, elle s'inquiéta:

—Etes-vous assez bien pour partir?

Il la rassura. Il admira l'arrangement nouveau de l'atelier.

—Est-ce pour moi?

—Oui! Je veux que vous gardiez un souvenir agréable d'ici!

Ils parlaient peu, suivant leur habitude. Lui, s'accusant de lâcheté, réfrenant le désir de dire les trois mots qui brûlaient ses lèvres ; elle, ayant la pensée unique qu'il était là encore, et que demain elle serait seule...

—Andrée!...

Devant le fin regard de ses yeux d'or, il s'affola:

—Andrée. N'est-ce pas fou de se séparer pour toujours! Petite Andrée, je veux vous garder! Comprenez-vous que je ne saurais vivre sans vous?...

Elle secoua la tête.

—Ce serait de la vraie folie!... Didier, je suis vieille... Bientôt je serai une vieille femme!...

—Non!... Vous avez encore de longues années de jeunesse...

Elle sourit.

—Vous oubliez mes cheveux blancs!

La remarque le blessa dans son orgueil d'homme. L'avait-elle cru superficiel au point d'ajouter de l'importance à cet incident?

—Pourquoi ne pas donner la vraie raison de votre refus!...

—Qui est?

—Que vous n'avez pas de cœur, ma pauvre amie! Qu'il vous est aussi impossible d'aimer, qu'à ces fleurs de répandre un parfum...

Elle dut faire appel à toute sa volonté pour réprimer la révolte passionnée qui s'élevait en elle. Lentement, elle répondit:

—Peut-être!...

Didier, vaguement soulagé que l'impossibilité vint d'elle, s'emporta en un flot de paroles, sans souci du mal qu'il causait. Il fut injuste, dur et cruel.

Plus calme, sans doute parce qu'il la sentait ancrée dans sa résolution, il redevint tendre, éveillant les souvenirs des jours passés.

—Que vais-je devenir sans vous?

—Vous resterez le Maître admiré que vous êtes...

—Je n'ai plus de goût pour le travail.

—Chut! ce serait lâche ; et je veux vous conserver très haut dans mon estime. Je suis ambitieuse pour vous... Quel bonheur, si je pouvais me donner une part dans votre œuvre nouvelle!...

—Et vous... Petite Andrée?

—Moi?... Une buée chaude monta aux fleurs d'or. Moi?... Il ne faut pas songer à moi!...

Tout bas, elle laissa échapper sa plainte:

—Ce serait triste, et puis...

—Andrée! vous souffrez?...

Elle ferma les yeux pour résister à la tentation du front blanc incliné vers elle, et se rejettant en arrière.

—Mais non! puisque je n'ai pas de cœur!...

—Pourquoi pleurez-vous?

Elle passa un doigt sous ses paupières.

—C'est vrai, je pleure! C'est grotesque de pleurer sur soi, n'est-ce pas?...

Elle n'attendit pas de réponse, se répandant tout de suite en menues recommandations relatives au voyage.

—Je vous ennuie?

Il haussa les épaules. Qu'avait-il rêvé de faire naître un sentiment dans cette âme fermée!

Il était bon, peut-être aussi, en souvenir des heures passées dans le studio, il lui laissa l'illusion qu'elle était aimée.

Avant de sortir, près de la porte, il l'appuya une seconde contre lui.

—Adieu, petite Andrée!...

—Adieu!... Vous savez, je cède ma part à l'art... à l'art seul...

Andrée Malvoy n'avait pas eu le courage d'être héroïque jusqu'au bout.

Magali.

Notes sur la Mode

La soutache, ce que nous appelons communément par le nom anglais "braid", va devenir l'engouement général. On en garnit tout. J'ai vu des blouses d'été entièrement recouvertes de dessins exécutés avec de la fine soutache. Elle est de toutes les couleurs mais se pose généralement ton sur ton, c'est-à-dire blanc sur blanc, rose sur rose. La soutache noire sur le blanc est cependant d'un très bon effet.

On appliquera beaucoup, cet été, la soutache sur du tulle, sur le point d'esprit, ou tout autre tissu léger de ce genre.

On mêlera aussi la broderie anglaise à la soutache sur les blouses d'été.

Les chapeaux n'ont pas encore diminué d'envergure. Ce sont toujours des bords immenses et des calottes surchargées d'ornements.

On a maintenant imaginé de mêler les fruits aux fleurs pour l'ornementation de la table. On affirme que cette association permet les plus heureux effets et est d'un grand secours, en un temps, où les fleurs sont rares et coûteuses.

Les boucles d'oreilles reviennent à la mode. A la condition, toutefois que ces pendants d'oreilles soient discrets, c'est-à-dire petits, et beaux. Pas de bijoux lourds, et pas de fantaisie à bon marché.

Cigarette.

LE POETE DE L'"HABITANT"

WILLIAM HENRY DRUMMOND

(Suite)

C'est un succès local, dû évidemment à des causes locales.

Un "diseur" de beaucoup de talent récitait du Drummond, un soir, à Londres, dans un salon. Après avoir ému et égayé tour à tour son auditoire avec : "How Batcese came Home", "Pelang", "le Vieux Temps, etc, il voulut frapper un coup décisif et donna "La Julie Plante".

Le public resta parfaitement froid ; on n'avait pas saisi.

Ceci le surprit beaucoup.

Après la soirée, causant avec une femme d'esprit, il lui demanda son impression sur cette pièce.

Cette dame avait été particulièrement frappée, par le fait qu'il y avait des cuisinières à bord des barges, ce qui prouvait que les mariniers canadiens étaient d'autrement gros seigneurs que les bateliers anglais !

Drummond, lui-même, n'appréciait que médiocrement cette œuvre de jeunesse et rien ne l'agaçait autant que de s'entendre qualifier "l'auteur de la Julie Plante."

Il avait parfaitement raison, car dans ce genre il a fait beaucoup mieux.

L'histoire de "M'sieu Smit" qui s'en va chasser l'ours emportant partout son "tub" avec lui est infiniment plus amusante.

Les mésaventures épiques que lui causent cet ustensile, dont il ne veut se séparer à aucun prix, sont réjouissantes.

Toutefois sa constance est récompensée, et, son inévitable bain portatif lui sauve la vie un jour de tempête :

> T'ree day after dat, we start out on lac
> For ketch on de water wan Cariboo,
> But w'n' she blow strong, an' we can't get back
> Till we t'row' ourse'f out on dat canoe.
>
> We t'ink M'sieu Smit' be la sure be drown,
> Leetle w'ile we can't see heem again no more,
> An' den he's come up from de place go down
> An' jomp on hees bat' tubbe an' try go ashore.
>
> W'en he's pass on de bat', he say "Hooraw".
> An' commence right away for mak' some sing ;
> I'm sure you can hear heem ten-twelve arpent
> 'Pout "Brittanie, she always mus' boss somet'ing."

M'sieu Smit, triomphant dans sa baignoire, et, chantant à pleine gorge le "Rule Britannia", — c'est vraiment une trouvaille !

Ce Celte spirituel aurait-il eu, par hasard, l'idée de se moquer des Anglais ?

L'histoire du vieux fermier qui, voulant surprendre l'amoureux de sa fille, se prend dans le "Stove pipe hole", comme dans une trappe, et n'obtient qu'on le tire de sa fâcheuse position, qu'en accordant la main de la belle à l'astucieux Dominique, est bonne aussi, quoiqu'un peu forcée.

"Mon Choual Castor" est mieux venu.

C'est l'histoire d'un brave paysan qui s'achète un vieux cheval de tramway réformé !

Il découvre, à sa grande joie, que l'animal a un train de deux-trois quarante.

C'est le meilleur cheval du comté "for sure".

Il l'engage dans un match contre "Cleveland Bay".

La course a lieu,— Castor file comme un "Express car", et va gagner, quand un mauvais gamin sonne une cloche.

Castor se rappelle son ancien métier, s'arrête net, et se refuse obstinément à repartir. Le conducteur n'a pas sonné les deux coups !

On a prétendu que l'histoire était invraisemblable.

Pourquoi ?

Une aventure aussi singulière est arrivée à Ottawa, il y a quelques années.

C'était dans une course de cinq milles, pour laquelle étaient engagés d'excellents trotteurs, entre autres; "Lyall T"., un spécialiste sur cette distance.

Dans le lot, il y avait une petite jument appelée May Girl, d'un aspect si piteux qu'elle en était presque comique. La veille, elle était arrivée la dernière avec persistance.

Cela semblait presque une insulte de prétendre la faire se mesurer avec des chevaux de premier ordre.

Grave erreur. La petite jument, au quatrième mille filait comme un cerf à côté de Lyall T, et gagnait sur lui.

Seulement May Girl était capricieuse, et son propriétaire, Joe Julien, le savait, aussi se tenait-il cravache en main près de la porte du pesage.

En arrivant à la barrière la jument s'arrête net.

Joe Julien cingle vigoureusement. Tout en criant à son palefrenier "Mon Dieu! Titoine, ferme la porte! "

La bête repart, sous les coups, pour stopper dix pas plus loin.

Alors, Joe au désespoir clame : "Titoine, tords lui la queue, Titoine!

Et, Titoine le jockey, lâchant les guides, empoigne la queue de sa bête à deux mains et tord avec conscience.

May Girl repart comme une flèche, et, reprend si bien le terrain perdu, qu'à la fin du cinquième mille elle était roue à roue avec Lyall T.

Devant la malencontreuse barrière, Joe hurlait :
— Tire fort sur la guide Titoine, tire fort sur la guide !

Et Titoine tirait comme jamais il n'avait tiré de sa vie,—Le public trépignait de joie.

Les juges oubliaient de sonner la cloche, si bien que les coureurs firent un demi tour de plus que la distance, et qu'au bout de ce demi-tour, May Girl était trois longueurs en avant de Lyall T.

Quand les juges annoncèrent que Lyall T. était premier, la foule faillit les écharper si grande était la sympathie inspirée par la brave petite bête. Joe voulait exterminer les juges, le starter, les autres concurrents et leurs chevaux.

Il n'est pas plus invraisemblable d'arrêter un cheval en sonnant une cloche que de le faire marcher en lui tordant la queue.

L'orgueil du plus habile tueur de porcs de Sainte-Flore est décrit de réjouissante manière dans "Pride".

Les amoureux, qui revenaient au grand trot de Sorel, cahottés sur la "Corduroy Road", ne nous amusent pas moins que l'astucieux Louis Desjardins, vendant son âme au diable, et l'empêchant de venir la prendre en l'enfumant de tabac canadien.

On cite au sujet de cette dernière pièce une anecdote typique.

Le Docteur donnait une conférence dans un théâtre ; il avait épuisé presque tout son répertoire, connu à cette époque, et, cependant, les encore succédaient aux encore.

—I really do not know what I am to give you now, I suppose I will give you... "The Devil".

Stupéfaction générale !

Il le leur donna et le public fut parfaitement satisfait.

Un petit chef-d'œuvre, dans ce genre humoristique, est Maxime Labelle ou l'Expédition du Nil, contée par un "voyageur" canadien.

Victoriaw, she have beeg war, E-gyp's de nam' de place —
An' neeger peep dat's leev' im dere, got very black de face,
An' so she 's write Joseph Mercier, he 's stop on Trois-Rivières —
"Please come right off, an' bring wit' you t'ree honder voyageurs.

"I got de plaintee sojer, me, beeg feller six foot tall —
Dat 's Englishman, an' Scotch also, don't wear no pant at al' ;
Of course de Irishman's de bes', raise all de row he can,
But nobody can pull batteau lak good Canadian man.

"I geev you steady job for sure, an' w'en you get'-im t'roo
I bring you back on Canadaw, don't cos' de man un sou,
Dat's firse-class steamboat all de way Kebeck an' Liverpool,
An' if you don't be satisfy, you mus' be beeg, beeg fool."

We meet upon Hôtel Dufresne, an' talk heem till daylight.
An' Joe he 's treat so many tam, we very near get tight,
Den affer w'ile, we mak' our min' dat's not bad chance, an' so
Joseph Mercier he 's telegraph, "Correc' Madame, we go."

So Joe arrange de whole beez-nesse wit' Queen Victoriaw ;
Two dollars day — work all de tam — dat's purty good l'argent.
An' w'en we start on Trois-Rivières, for pass on boar de ship,
Our frien' dey all say: "Bon voyage", an' den "Hooraw! E-gyp!"

Dat beeg steamboat was plonge so moche, I'm 'fraid she never stop—
De Capitaine 's no use at all, can't kip her on de tap—
An' so we all come very sick, jus' lak one leetle pup,
An' ev'ry tam de ship's go down, de inside she's go up.

I 'm sorry spok lak dis, ma frien' if you don't t'ink it's so,
Please ax Joseph Mercier hese'f, or Aleck De Courteau,
Dat stay on bed mos' all de tam, so sick dey nearly die,
But lak' some great beeg Yankee man, was never tole de lie.

De gang she's travel, travel, t'roo many strange contrée,
An' ev'ry place is got new nam' I don't remember, me,
We see some fonny t'ing, for sure, more fonny I can tell,
But w'en we reach de Neel Rivière, dat's feel more naturel.

So many fine, beeg sojer man, I never see before,
All dress heem on grand uniform, is wait upon de shore,
Some black, some green, an' red also, oos' honder dollar sure,
An' holler out, "She's all right now, here come de voyageurs!"

We see boss General also, he 's ride on beeg chameau,
Dat's w'at you Ca-melle, I t'ink, I laugh de way she go!
Jomp up, jomp down, jomp ev'ry place, but still de Générale
Seem satisfy for stay on top dat fonny an-imal.

He's holler out on Joe Mercier, "Comment ça va, Joseph?"
You lak for come right off wit' me, tak' leetle ride yourseff?"
Joseph he mak' de grand salut, an' tak' it off hees hat,
Merci, mon Générale," he say, "I got no use for dat."

Den affer we was drink somet'ing, an' sing "Le Brigadier",
De sojer fellers get prepare for mak' de embarquer,
An' everybody's shout heem out, w'en we tak' hole de boat
"Hooraw pour Queen Victoriaw!" an' also "pour nous autres!"

Bigosh! I do hard work mese'f upon de Ottawa
De Gatineau an' St. Maurice, also de Mattawa,
But I don't never work at all, I s 'ure you dat's a fack
Until we strike de Neel Rivière, an' sapré Catarack!

'Dis wat, dat way, can't keep her straight, look out
[Bateese, look out!"
"Now let her go," — arrête un peu," dat's way de pilot shout,
"Don't wash de neeger girl on shore", an' "prenez garde behin'."
W'at's matter wit' dat rudder man? I t'ink he 's goin' blin'."

Some tam of course, de boat's all right, an' carry us along
An' den again, we mak portage, w'en current she's too strong.
On place lak dat, we run good chance, for sunstruck on de neck,
An' plaintee tam we wish ourseff was back on ole Kebeck.

De seconde Catarack we pass, more beeger dans de Soo,
She 's nearly t'orty mile for sure, it would astonish you,
Dat'd place t'ree Irishman get drown, wan day we have beeg storm,
I s'pose de Queen is feel lak cry, los' dat nice uniform!

De night she's very, very cole, an' hot upon de day,
An' all de tam, you feel jus' lak you're goin' melt away,
But never min' an' don't get scare, you mak' it up all right,
An' twenty poun' you los' dat day, she's comin' back sam' night.

We got small bugle boy also, he 's mebbe stan, four foot,
An' firse t'ing ev'ry morning, sure, he mak' it toot! toot! toot!
She 's nice enough upon de day, for hear de bugle call,
But w'en she play before daylight, I don't lak dat at all!

We mus' get up immédiatement, dat leetle feller blow,
An' so we start heem off again, for pull de beeg batteau,
De sojer man he 's nice, nice boy, an' help us all he can,
An' geev heem chance, he 's mos' as good lak some Canadian man.

Wall, all de tam, she go lak dat, was busy every day,
Don't get moche chance for folish-ness, don't get no chance for play,
Dere 's plaintee danger all aroun', an' w'en we're comin' back,
We got look out for run heem safe, dem saprée Catarak.

But w'ere 's de war? I can't mak' out, don't see no fight at all!
She' 's not'ing but une Grande Picnique, dat's las' in all de fall
Mebbe de neeger King he 's scare, an' skip anoder place,
An' pour la Reine Victoriaw! I never see de face.

But dat's not ma beez-nesse, ma frien', I 'm ready pull batteau
So long she pay two dollar day, wit' pork an' bean also
An' if she geev me steady job, for mak, some more l'argent,
I say, "Hooraw! for all de tam, on Queen Victoriaw!"

Cette pièce nous amène à parler du côté patriotique de l'œuvre de Drummond. Les avantages et les inconvénients de la situation spéciale du Canada ne lui avaient pas échappé.

Dans le Dominion, deux races sont en présence, différentes par l'origine, par la langue, par la religion. Ce sont deux races supérieures parfaitement susceptibles de travailler en bonne harmonie au bien commun; néanmoins, leurs caractères sont opposés, leurs manières de voir divergent sur bien des points, et de ces différences d'opinion pourrait résulter un antagonisme latent, et parfois ouvert, qui serait une pierre d'achoppement au développement normal du pays.

L'absorbtion de l'élément anglais par l'élément français est hors de question ; mais les Canadiens français ont suffisamment prouvé leur prodigieuse vitalité dans les plus défavorables circonstances, pour

qu'aucun esprit sérieux puisse jamais considérer la proposition inverse.

Drummond, irlandais d'origine, était mieux à même que personne de juger des piteux résultats pouvant être obtenus par les moyens oppressifs. Une entente fraternelle était, pour lui, la seule solution. Et alors, quelle force énorme représentent ces deux alliés! ils se complètent ! !

La ténacité de l'un assagit la vivacité de l'autre, la gaité française adoucit la gravité anglaise, le sens artistique et le sens pratique se tempèrent et le besoin de clarté, inhérent à la race latine, s'unit au goût d'exactitude cher aux Anglo Saxons. Mais pour se bien comprendre, il faut se connaître. Or beaucoup d'Anglais ne connaissent pas, ou connaissent très mal, "l'habitant", qui forme la majorité de la population canadienne.

Les deux parties, en cause, ne parlant pas la même langue, la difficulté presque insurmontable.

Il fallait qu'un Canadien peignit son peuple dans un langage qui lui était étranger, ou qu'un Anglais étudia et comprit suffisamment bien les Canadiens pour en parler dignement.

Dans le premier cas, l'excès d'un chauvinisme ombrageux pouvait gâter l'esquisse, sans compter que le plaidoyer "pro domo suâ" peut toujours être entaché de partialité.

Dans le second l'inintelligence du sujet était à craindre et la malveillance, avouons-le, ne l'était pas moins.

Il y a du sang entre les deux races, et ceci ne s'efface pas. D'autre part les Canadiens ont conservé un souvenir tenace et tendre de leur vieille mère-patrie, et, si, pour un esprit élevé, cette constance est une qualité, elle ne peut être qu'un grief aux yeux d'un "jingoisme" étroit.

Le Canadien pouvait se rappeler seulement des heures d'oppression et de lutte et oublier la large liberté accordée par le vainqueur, qui, dans le vaincu, avait su reconnaître un égal.

Les écueils étaient nombreux. Drummond les a évités, simplement parce qu'il avait un cœur exquis et c'est ce cœur qu'il a laissé parler.

Quoi de plus charmant que ces strophes de l'"Habitant's Jubilee Ode", où il compare l'Angleterre à une belle-mère, bonne pour l'enfant, qui n'est pas le sien.

> If de moder come dead w'en you're small garçon, leavin' you dere [alone,
> Wit' nobody watchin' for fear you fall, an' hurt youse'f on de stone,
> An' noder good woman she tak' your han' de sam' your own moder do,
> Is it right you don't call her moder, is it right you don't love her [too?
>
> Bâ non, an' dat was de way we feel, w'en de ole Regime's no more,
> An' de new wan come, but don't change moche, w'y it 's jus' lak' [it be before,
> Spikin' Français lak' we alway do, an' de English dey mak' no fuss,
> An' our law de sam', wall, I don't know me, 't was better mebbe [for us.
>
> So de sam' as two broder, we settle down, leevin' dere han' in han',
> Knowin' each oder, we lak' each oder, de French an' de Englishman,
> For it's curi's t'ing on dis worl', I 'am sure you see it agen an' agen,
> Dat offen de mos' worse ennemi, he 's comin' de bes', bes' frien'.

Et quel noble respect pour le courage malheureux, domine dans toute cette pièce, "Le fusil de Papineau" qui se termine par

> An' Papineau, an' Nelson too
> Dey're gone long tam, but we are free,
> Le Bon Dieu have 'em 'way up dere.
> Salut, Wolfred! Salut, Louis!

Dans "Pioneers," "Champlain", "Pro Patria", "Home", "National Policy", "Strathcona's Horse", "Two Hundred Years Ago", etc, nous retrouvons les mêmes sentiments : exhortation à la concorde, amour de la commune patrie, "For we are Canadian for ever, Canadian for ever, — Canadian over all".

Il n'a pas marchandé son admiration aux héros qui illustrèrent la Nouvelle France, car il comprenait que ces gloires canadiennes devraient être chères à tous sans distinction de race.

Lisez la dernière strophe de "Two Hundred Years Ago" —

> So, ma frien' de Yankee man, he mus' try an' understan'
> W'en he holler for dat flag de Star an' Stripe,
> If he 's leetle win' still lef', an' no danger hurt hese'f,
> Den he better geev' anoder cheer, ba cripe!
> For de flag of la belle France, dat show de way across
> From Louisbourgh to Florida an' back ;
> So raise it ev'ryw'ere, lak' de ole tam voyageurs,
> W'en you hear of de La Salle an' Cadillac — Hooraw!
> For de flag of de La Salle an' Cadillac.

Le Français le plus enthousiaste ne pourrait dire plus.

Nous avons essayé de montrer que, si Drummond n'a pas été un impeccable versificateur, il a su être un peintre exact, un observateur scrupuleux, un humoriste brillant, un patriote au cœur large, mais mais nous n'avons encore rien dit de ce qui constitue la plus précieuse caractéristique de son talent, de ce qui à notre avis le sacre grand poète : la faculté de l'émotion.

Si, à la lecture de ses vers, presque dans chaque pièce, notre rire éclate malgré nous en fusées, souvent aussi nous ne pouvons retenir nos larmes, et ceci est un don d'une qualité autrement rare.

Dans certains "morceaux", il sait faire succéder l'attendrissement à la gaieté avec une étonnante facilité ; il joue avec nos sentiments, il impressionne nos nerfs avec une habileté qui serait le comble de l'art, si ce n'était le comble de la simplicité.

Drummond est tout l'opposé d'un virtuose de la plume ; rien n'est combiné, rien n'est feint, rien n'est préparé chez lui.

Il n'y a aucune "ficelle" dans sa manière de composer. Les sentiments qu'il nous peint sont les plus naturels du monde, les plus ordinaires, les plus courants, et il les décrit de la façon la plus naturelle, la plus ordinaire, la plus courante. Mais il sent profondément ce qu'il dit. Il a rêvé avec Toinette à la "Montagne de St-Sébastien ; " son cœur s'est serré d'angoisse en pensant au pauvre "Poléon Doré" qui donna sa vie pour sauver un camarade ; ses larmes ont vraiment coulé avec celles de Marie, se remémorant au coin de son foyer solitaire sa belle jeunesse et "son cher garçon" parti pour jamais.

Et c'est cette profonde vérité de sentiments, cette simplicité d'expression, qui font toute la force de Drummond, qui sont tout son art. Pour terminer nos citations déjà bien longues, voici "Pelang", qui est probablement le chef-d'œuvre des poêmes de l'Habitant".

> Pelang! Pelang! Mon cher garçon,
> I t'ink of you — t'ink of you night and day —
> Don't mak' no difference, seems to me
> De long, long tam you're gone away.

. . . .

De snow is deep on de Grande Montagne —
Lak tonder de rapide roar below —
De sam' kin' night ma boy get los'
On beeg, beeg storm forty year ago.

An' I never was hear de win' blow hard,
An' de snow come sweesh on de window pane —
But ev'ryt'ing 'pear lak' it 's yesterday
An' whole of ma troub' is come back again.

Ah me! I was foolish young girl den
Is 's only ma own plaisir I care,
An' w'en some dance or soirée come off,
Dat's very sure t'ing you will see me dere.

Don't got too moche sense at all dat tam,
Run ev'ry place on de whole contree —
But I change beeg lot w'en Pelang come 'long,
For I love heem so well, kin' o' steady me.

An' he was de bes' boy on Coteau,
An' t'ink I am de bes' girl too for sure —
He 's tole me dat, geev de ring also
Was say an de inside "Je t'aime toujours".

I geev heem some hair dat come off ma head,
I mak' de nice stocking for warm hees feet,
So ev'ryt'ing 's feex, w'en de spring is come
For mak' mariée on de church toute suite.

"W'en de spring is come!" Ah, I don't see dat,
Dough de tear is pass as dey pass before,
An' de season come an' de season go,
But out spring never was come no more.

. . . .

It 's on de fête of de Jour de l'An,
An' de worl' outside is cole an' w'ite,
As I sit an' watch for mon cher Pelang
For he 's promise come see me dis very night.

Bonhomme Péloquin dat is leev' near us —
He 's alway keep look heem upon de moon —
See fonny t'ing dere only week before,
An' say he 's feel it too scare for come."

But I don't spik not'ing I am so sure
Of de promise Pelang is mak' wit' me —
An' de mos' beeg storm dat is never blow
Can't kip heem away from hees own Marie.

I open de door, an' pass outside
For see mese'f how de night is look,
An' de star is commence for go couché,
De mountain also is put on hees tuque.

No sooner I come on de house again
W'ere ev'ryt'ing feel it so nice an' warm,
Dan out of de sky come de Nor' Eas, win' —
Out of de sky come de beeg snow storm.

Blow lak' not'ing I never see,
Blow lak lo Diable he was mak' grande tour ,
De snow come down lak wan avalanche,
An' cole! mon Dieu, it is cole for sure!

I t'ink, I t'ink of mon pauvre garçon,
Dat 's out mebbe on de Grande Montagne ;
So I place chandelle we're it 's geev good light,
An' pray le Bon Dieu he will help Pelang.

De ole folk t'ink I am go crazee,
An' moder she 's geev me de good night kiss ;
She say, "Go off on your bed, Marie,
Dere 's nobody come on de storm lak dis."

But ma eye don't close dat long, long night
For it seem jus' lak phantome is near,
An' I t'ink of de terrible Loup-Garou
An' all de bad story I offen hear.

Dere was tam I am sure somet'ing call "Marie",
So plainly I open de outside door,
But it 's meet me only de awful storm,
An' de cry pass away — don't come no more.

An' de morning sun, w'en he 's up at las'
Fin' me w'ite as de face on de snow itse'f,
For I know very well, on de Grande Montagne,
Ma poor Pelang he 's come dead hese'f.

It 's noon by de clock w'en de storm blow off,
An' ma fader an' broder start out for see
Any track on de snow by de mountain side,
Or down on de place w'ere chemin should be.

No sign at all on de Grande Montagne,
No sign all over de w'ite, w'ite snow ;
Only hear de win' on de beeg pine tree,
An' roar of de rapide down below.

An' w'ere is he lie, mon cher Pelang!
Pelang, ma boy, I was love so well?
Only le Bon Dieu up above
An' mebbe de leetle snow bird can tell.

An' I t'ink I hear de leetle bird say,
"Wait till de snow is geev up it 's dead,
Wait till I go, an', robin come,
An' den you will fin' hees cole, cole bed.".

An' it 's all come true, for w'en de sun
Is warm de side of de Grande Montagne
An' drive away all de winter snow,
We fin' heem at las', mon cher Pelang.

An' here on de fête of de Jour de l'An,
Alone by mese'f I sit again,
W'ile de beeg, beeg storm is blow outside,
An' de snow come sweesh on de window pane.

Not all alone, for I t'ink I hear
De voice of ma boy gone long ago ,
Can hear it above de hurricane,
An' roar of de rapide down below.

Yes — yes — Pelang, mon cher garçon.
I t'ink of you, t'ink of you night an' day,
Don't mak' no difference seems to me
How long de tam you was gone away.

Dans la littérature du Canada, Drummond occupe une place à part. Il est à peu près le seul poète national, en ce sens qu'il a consacré son talent entièrement et uniquement à la description de la nature canadienne, à la peinture de la vie locale, à l'étude des

diverses personifications de l'"habitant", qui est le plus canadien entre les canadiens.

Evidemment, d'autres littérateurs ont, avant lui et en même temps que lui, traité les mêmes sujets, mais aucun, ne s'y est voué aussi complètement.

Philippe Aubert de Gaspé nous a fait connaître ce qu'étaient les colons de la Nouvelle-France, au lendemain de la cession ; par la vivacité du coloris et la vérité de l'esquisse, (vérité toute de supposition d'ailleurs,) il se rapproche du chantre de l'"Habitant".

Les livres du Dr Choquette ont un savoureux goût de terroir en même temps qu'une excellente qualité d'observation ; il est presque le seul qui semble vouloir se confiner à la description des scènes et des paysages de sa terre natale.

Messieurs Nérée Beauchemin, Pamphile LeMay, Poisson ont, à l'occasion, puisé à cette source l'inspiration de vers excellents.

M. Fréchette, dont la renommée n'est plus à faire, ne peut être considéré cependant comme un poète de clocher ; si canadien qu'il soit par le cœur, il est entièrement français par la couleur et la forme. Toutefois, certains de ses contes ont une saveur locale bien prononcée, mais ces tentations isolées ne tiennent, dans son œuvre, qu'une place fort mince.

M. Beaugrand nous a laissé, lui aussi, quelques pages typiques, et Françoise dans ses "Fleurs Champêtres" a des esquisses de vie campagnarde vraiment caractéristiques.

Parmi les Anglais:

Miss Kate Hayes dans "Rough Ben" ; "The Khan" et quelques bons vers de G.-W. Bengough sont à peu près tout ce que nous avons de poésie dialectale, et rien de tout cela ne constitue une œuvre complète, ce ne sont que des tentatives accidentelles.

Nous trouvons dans Archibald Lampman, dans William Welfred Campbell, dans Fréchette, même dans Lozeau, des descriptions de paysages ou de scènes qui, par l'harmonie du vers, par la science du rythme sont supérieures à celles de Drummond ; mais ces descriptions auraient pu être écrites à Londres, aussi bien qu'à Paris et à Quimper Corentin comme à Québec. Ce sont de beaux vers, ce sont de brillantes peintures, mais ce ne sont ni des peintures, ni des vers franchement canadiens, le goût de terroir leur manque.

Il faut avouer, d'ailleurs, que la coexistence de deux langues différentes, sur le même territoire, rend la littérature complexe et désunie, et c'est probablement pour cela que la poésie canadienne-française, pas plus que la poésie Canadienne anglaise n'est réellement "racy of the soil". La meilleure preuve que Drummond est seul de son espèce en Canada est que jamais on a essayé de le comparer à un Canadien ; cependant, à qui ne l'a-t-on pas comparé ?

A Burns, à Barnes, à Kipling, à Parker, à Bret Harte, à Lowell, à James Whitcomb Riley, à Cable, à Russell, à Field, à Adams, etc, etc.

A une foule de gens, dont les œuvres n'ont pas la plus lointaine analogie avec la sienne. Il a suffi qu'un homme ait écrit dans un dialecte quelconque ou qu'il ait été humoriste plus ou moins brillant pour qu'on l'ait comparé à Drummond.

Ceci prouve, à notre avis, combien rarement son œuvre a été comprise.

Il n'y a vraiment qu'une parenté bien vague entre le trappeur dépeint par Gilbert Parker, dans "Pierre and his people" et l'"Habitant farmer" de Drummond. Les modèles ne se ressemblent pas plus que les procédés employés par les deux auteurs. L'un est un poète, l'autre un prosateur, le premier est un imaginatif et le second un observateur.

On a également souvent assimilé les poèmes de l'"Habitant", aux ballades de Hans Breitmann ; il ne peut être de comparaison plus inexacte.

Alors que les types de Drummond sont criants de vérité, les personnages de Leland n'ont aucune existence réelle, ils ne constituent pas du tout un type américain ; et le jargon macaronique qu'ils parlent n'a pas la moindre ressemblance avec le Hollandais déformé, employé en certains coins de la Pensylvannie, ou l'Allemand américanisé que l'on peut entendre à Milwaukee ou Cincinnati.

On pourrait en dire autant de presque tous les autres, de ceux surtout qui furent simplement des humoristes, Drummond n'a été un humoriste que par occasion, il a été, avant tout, le peintre d'un peuple enclin à la gaieté, prompt à saisir le côté comique des choses, aussi l'auteur ne pouvait-il manquer de mettre en relief cette caractéristique.

Mais il ne nous semble pas qu'il ait exagéré dans ce sens.

Il fut pour les Canadiens ce que Burns a été pour les paysans des Highlands d'Ecosse ; James Whitcomb Riley pour les fermiers de l'Indiana ; George Washington Cable pour les créoles de la Louisiane. Comme eux, il a su nous faire vivre la vie de ses modèles nous faire penser comme ils pensent, pleurer quand ils ont souffert, rire quand ils se sont réjouis. Il a eu le rare mérite d'être un peintre exact, tout en restant poète, et la langue rugueuse qu'il a employée n'a certes pas nui à l'impression de la vérité qui se dégage de toute son œuvre.

La poésie dialectale est la moins artificielle de toutes ; son but est avant tout la candeur et la sincérité. Comme Browning l'a si bien dit dans "The Ring and the Book" elle doit être "human at the red stripe of the heart".

Et c'est bien là ce qui caractérise l'œuvre de Drummond. Aussi les Canadiens-français ont-ils une dette de reconnaissance à cet homme d'une autre race, qui a su les peindre avec tant d'amour et de vérité.

(Fin)

Pierre Lorraine.

A travers les Livres, etc.

LA vie se complique tellement qu'elle ne laisse presque plus de place en dehors des devoirs immédiats.

Ce n'est que tout récemment que j'ai pu lire le très beau, très noble et très délicat livre du Révérend Père L. Hudon, S.J., intitulé : "Une Fleur mystique de la Nouvelle-France".

Je rends d'abord hommage au patriotisme vibrant de l'auteur, qui a voulu faire connaître un personnage ayant "joué dans l'histoire de la colonie un rôle à part, unique, admirable et des plus salutaires". Ce personnage — qui est une sainte, — a nom Marie-Thérèse de Saint-Augustin, religieuse et supérieure à l'Hôtel-Dieu de Québec en 1663.

Marie-Thérèse de Saint-Augustin est une des pionnières de notre pays, elle est encore l'émule des Marie de l'Incarnation, des Marguerite Bourgeoys, et de tant d'autres douces figures qui restent à la fois pour notre pays une protection et une gloire.

Certes, j'avoue humblement que cette vie en elle-même, toute de mysticisme, de visions et de révélations faite, ressort du domaine de ma compréhension et de mon admiration. Je suis même très heureuse que ma perfection soit si peu avancée qu'elle m'épargne les visions diaboliques ; pénétrée cependant de tout ce qui me manque pour saisir la leçon de ces manifestations supranaturelles, je m'en remets volontiers aux connaissances théologiques du savant écrivain et à l'expérience si grande qu'il a du maniement des âmes, pour juger des faits extraordinaires de la vie de son héroïne.

En tous cas, l'auteur a fait de cette vie, un volume très intéressant, qui touche, en même temps, à divers évènements des premières années de la colonie, et si j'osais, je l'en féliciterais.

o o o

A l'occasion des fêtes du Nouvel An, M. Alfred Descarries, a édité un petit recueil de vers, qui s'appelle "HeuresPoétiques".

Voilà un petit livre qui a déjà fait couler pas mal d'encre. Pourrions-nous dire alors: "Heureux petit livre?" Pas encore. mais vous verrez que si le talent de l'auteur continue à se développer, s'il continue à travailler sur un fonds qui semble assez fécond, les Canadiens pourront être fiers de lui quelque jour.

"Il a eu tort de publier, si tôt, ses essais poétiques", dit-on, autour de moi. Qui sait! Peut-être a-t-il voulu indiquer ainsi le point de départ, afin de faire mieux remarquer, plus tard, la longueur du chemin parcouru et les difficultés surmontées?

Le jeune auteur a mes sympathies ; il a aussi tous mes souhaits de succès futurs et l'expression vraie de mon encouragement.

o o o

Mon courrier est parfois très précieux. Il m'a apporté dernièrement encore, trois brochurettes de M. Pierre-Georges Roy. Ce sont: "La Famille Aubert de Gaspé", "La Famille Boisseau", et "La Famille Renaud d'Avène des Méloizes".

Je ne saurais exprimer l'intérêt que je prends à toutes les publications de M. Pierre-Georges Roy. Je suis un peu confuse, cependant, de constater que mon égoïsme en retire tout profit, car, car, je trouve dans les recherches et le travail de l'auteur, des notes toutes faites, qu'il m'aurait fallu chercher longtemps, en consultant trop de documents.

Non-seulement les écrivains bénéficient du travail ardent et âpre que s'impose M. Roy, mais le pays, tout entier qui devra les lumières qu'il jette sur ses origines et sur celles de ses vaillants pionniers.

Françoise.

M. Alexandre Silvio, avantageusement connu en notre ville, va donner, sous la présidence de M. l'échevin et Madame J.-G. Duquette, une grande soirée musicale et littéraire. Un concours d'artistes distingués secondera l'habile organisateur de la fête, qui aura lieu le 13 février prochain, à la salle du Collège, coin des rues Beaubien et Saint-Denis. Le prix des du billet est de 50 cents. Le nombre des billets étant limité, l'auditoire sera des plus choisis.

Tout le secret de l'élégance d'une femme, à la promenade, est dans le chapeau. Il importe qu'elle connaisse l'endroit où se procurer cet objet rare. Qu'elle s'adresse donc, sans crainte à Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine-Est.

"Une Fleur mystique de la Nouvelle-France" —Vie de la Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin, religieuse de l'Hôtel Dieu de Québec (1632-1668), par le P. L. Hudon, S. J, Beau volume in-3o de 300 pages, orné de deux gravures hors texte, portraits de la Mère de Saint-Augustin et du Père Jean de Brébeuf.—Montréal bureaux du "Messager Canadien, rue Rachel.

En vente aux bureaux du "Messager Canadien" et chez les principaux libraires. Prix : 60 c., frais de port en plus, (10c.); $6.25 la douzaine.

" Heures Poétiques," par Alfred Descarries, en vente chez tous les libraires au prix de 50c.

Propos d'Etiquette

D.—Une dame ôte-t-elle ses gants pour manger des gâteaux?

R.—Jamais dans une visite ou à un five o'clock, mais au souper. après le bal, elle peut enlever ses gants.

D.—Un monsieur doit-il enlever son pardessus dans l'anti-chambre, avant de se présenter au salon, dans une visite?

R.—Oui. Une dame conserve son manteau, parce qu'il est toujours élégant.

Lady Etiquette.

Recettes Faciles

NOUILLES MARGE A L'ITALIENNE. — Nouilles Marge: un paquet de 1-2 livre pour 6 personnes.— Après avoir fait cuire à l'eau salée vos "Nouilles Marge", et qu'elles sont bien égouttées et bien gonflées, jetez-les dans une casserole dans laquelle vous aurez fait chauffer vivement du beurre bien frais, jusqu'à belle teinte noisette ; ajoutez fromage râpé, bon jus et assaisonnement, faites sauter un tour pour les rendre bien onctueuses et servez bien chaud.

CONFITURES D'ORANGES. — Choisissez des oranges à grosses écorces. Trempez-les dans de l'eau fraiche pendant quarante-huit heures, en ayant soin de changer l'eau plusieurs fois. Retirez les oranges de l'eau, pesez-les et préparez un poids égal de sucre. Faites cuire les fruits en les mettant dans de l'eau froide que vous amenez à ébullition jusqu'à ce que l'écorce soit parfaitement tendre. Ajoutez le sucre au jus de cuisson et faites-en un sirop que vous cuisez au cassé. Découpez les oranges en longs morceaux, enlevez les pépins. Mettez les morceaux d'oranges dans le sirop et faites donner quelques bouillons. Mettez dans les verres à confitures, couvrez le lendemain seulement.

Conseils Utiles

POUR REMETTRE A NEUF LES GANTS NOIRS. — Les doigts des gants noirs blanchissent par l'usage. Pour les noircir sans rétrécir la peau, il faut faire un mélange d'encre de Chine et d'une cuillerée à thé d'huile d'olive. A l'aide d'un petit pinceau, on enduit la partie blanche, puis on laisse sécher.

—La crême de tartre nettoie fort bien les gants de chevreau blanc.

POUR LES MAINS GERCEES.— Prenez une once d'hamamélice, une once de bay rum, une once de glycerine, une once d'eau et dix gouttes de camphre. Cette lotion est excellente et peut servir aussi pour le visage.

Revues d'Europe et d'Amérique

M. Chs. ab der Halden nous écrit que la "Revue d'Europe et des Colonies", qui prendra désormais le nom de "Revue d'Europe et d'Amérique", consacrera régulièrement, une partie importante aux articles intéressant le Nouveau-Monde. La Rédaction en chef sera confiée à ce précieux ami des Canadiens-Français qu'est M. Ab der Halden.

"Je désire tout naturellement, écrit-il, employer le nouvel organe mis à ma disposition, à faire connaître de plus en plus le Canada aux Français et je désire attirer à nous, en qualité de collaborateurs, l'élite des écrivains de langue française du Nouveau Continent.

'Je ne désire pas n'insérer que des articles exclusivement littéraires. A côté de la littérature pure, je réserverai une place aux études historiques et économiques, bref, à tout ce qui fera mieux connaître et apprécier votre pays.

"Comme le prix de notre Revue est un peu élevé pour les habitudes canadiennes, j'ai obtenu de l'éditeur que tout abonnement venant par mon intermédiaire, et émanant du Canada serait accepté au prix de 3 dollars. J'ose espérer que vous ferez quelque propagande à notre revue, qui peut rendre au Canada de réels services."

Toute copie devra être envoyée à l'adresse suivante: M. ab der Halden, Rédacteur-en-Chef de la "Revue d'Europe et d'Amérique", 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

Voilà en effet, une occasion remarquable de faire connaître notre pays ; nous ne doutons pas que les Canadiens la saisissent avec bonheur.

On demande

Une jeune personne désire une position en qualité de gouvernante dans une famille. Elle est munie d'un diplôme de garde-malade, et des meilleures recommandations.

S'adresser à Mlle L. Pays, "Journal de Françoise", 80, rue Saint-Gabriel.

"L'habit ne fait pas le moine", dit le proverbe ; mais le chapeau fait la femme. Il n'y a pas de laides femmes avec de jolis chapeaux. Et ce qui fait autant la joliesse des chapeaux, c'est plus encore le goût et l'élégance que la richesse des garnitures. Voilà en quoi tient le savoir-faire d'une modiste comme Mme Pageau. On est sûr de trouver chez elle des exquis modèles de chapeaux de toutes grandeurs et de tous genres à des prix très abordables. Car, si ses pratiques paient volontiers la qualité des chapeaux qu'on leur offre ainsi que leurs garnitures, elles bénéficient absolument du chic, du goût, du tour agréable qu'on sait donner à tous les objets confectionnés dans cette maison.

Nous conseillons à nos lectrices d'aller y faire une visite, afin de se bien renseigner sur ce salon de modes.

Mme PAGEAU,
769, rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

On devrait faire observer aux jeunes filles qu'elles seront plus longtemps vieilles que jeunes. —Louise Buchner.

CONCOURS DE POPULARITÉ

Pour le recrutement des Abonnés

1er PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 250 nouveaux abonnements annuels):

UN VOYAGE EN EUROPE

De Montréal à Paris et retour. Trois semaines à Paris ; pension payée dans un hôtel de premier ordre pour messieurs et dans une excellente pension privée pour dames. Des détails seront fournis à ceux qui en désireront. Billets bons pour un an.

2ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 150 nouveaux abonnements annuels):

UN PIANO DE $300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN :

Un trousseau complet de jeune fille ou dame, confectionné dans l'une des plus grandes maisons parisiennes, estimé : une valeur d'au moins mille francs.

3ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront, 75 nouveaux abonnements annuels):

UN PHONOGRAPHE PATHÉ

De plus: une douzaine de disques qu'on pourra choisir dans le répertoire Pathé, au bureau du "Journal de Françoise", seront donnés à tous les gagnants du 3ième prix.

4ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 50 nouveaux abonnements annuels):

MONTRE POUR MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet ; régulateur brévété, ajusté.

OU BIEN :

Montre de Dame, boîtier en or massif (garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de $60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 35 nouveaux abonnements annuels):

Un magnifique pupitre avec combinaison de bibliothèque. Ce meuble superbe est en chêne (Early English) du plus beau grain. Les vitres de la petite bibliothèque sont en verres coloriés enchâssés dans le plomb. Le tout forme un meuble de luxe très désirable.

6ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 20 nouveaux abonnements annuels):

Un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN :

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à $25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

OU BIEN :

Une magnifique canne en ébène véritable, avec massive poignée en or, (garanti à 14 carats), artistiquement gravée.

Cette canne, estimée à $25.00, est exposée dans la vitrine de l'établissement T. Théo. Valiquette, 259 rue Sainte-Catherine Est.

7ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 10 nouveaux abonnés annuels):

Un réticule en peau de crocodile, avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 5 nouveaux abonnés annuels):

Une broche en vieil argent
Une épingle de cravate, OU BIEN
Une pendule de fantaisie,
Un chapelet en nacre de perle monté en argent.

N. B. — Tous les prix de notre concours sont garantis par les maisons qui les fournissent.

CE CONCOURS, OUVERT DEPUIS LE 7 DECEMBRE, NE SE TERMINERA QUE LE 1er MAI 1908.

Afin d'éviter tout retard dans le service du journal aux nouveaux abonnés, ceux qui se chargeront de les recueillir voudront bien faire parvenir au "Journal de Françoise", ces noms, au fur et à mesure qu'ils les prendront. Ils sont priés d'y joindre la date à laquelle les abonnements devront commencer.

Chaque personne aura sa liste spéciale où seront inscrits les noms des abonnés qu'elle nous aura fournis.

Les gagnants recevront immédiatement leurs prix sur réception du total de leurs abonnements.

Le prix de l'abonnement annuel est de $2.00.

LE JOURNAL DE FRANCOISE,

80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES

(Suite)

La voix ne portait pas. Les syllabes se cassaient net, à peine les lèvres franchies. Inutile de parler. La tourmente grondait trop fort. Et il resta debout à côté de l'homme qu'il sentait près de lui, regarda, dans le noir, attendit.

C'était sa première nuit en poste optique, sa première nuit de commandement et, comme sur une mer d'encre, invisible, une tempête s'était levée à travers laquelle il fallait passer, tenir quand même.

Et auprès de ses hommes, étourdi, frissonnant en ses vêtements vite transpercés, il veilla.

Des nuages passaient, des masses noires qu'on ne voyait pas, mais dont on sentait la pesée lourde, humide, sur les épaules. Le visage, les habits, les mains se couvraient de gouttelettes fines qui se glaçaient aussitôt, y adhéraient douloureuses. Dans la lumière coupant la nuit glissaient des points brillants en une fuite éperdue, horizontale. Une sensation de vitesse énorme, de lutte contre les éléments en venait. On oscillait comme sous des paquets de mer. On remontait, faisait front à l'orage, flottait...

Parfois, dans tout ce noir bouleversé, une trouée se faisait. Du vide s'ouvrait, des lointains se devinaient. On apercevait le ciel étoilé, puis des feux qui s'allumaient tout à coup dans les montagnes. Aussitôt les regards s'attachaient... Ce sont eux!... Non... après un vif éclat peu à peu le feu s'affaissait, s'éteignait. Encore une fausse alerte. Combien en avaient-ils eu ainsi de ces minutes d'espoir ?

Au début de leur faction, ils avaient cru voir un feu d'appareil optique, distinguer les signaux du poste mobile accompagnant la colonne. Après bien des efforts, quand ils étaient parvenus à mettre l'appareil en direction, à placer cette petite étoile dans leur rayon, voici que le feu disparaissait.

Alors ils reprenaient leur faction, espérant toujours.

L'Arabe expliqua que c'étaient des feux de kabyles, que tout ce chaos de montagnes à l'apparence stérile et maudite, dont Pierre gardait la brillante vision dressée au soleil couchant, tous ces ravins, ces flancs dénudés, étaient habités. Partout des villages, des bordjs, des ksours perchés comme des nids d'aigles ou blottis, dissimulés en quelque anfractuosité. C'étaient les feux de toutes ces demeures lointaines s'allumant tour à tour qu'on apercevait ainsi, suspendus dans la nuit.

L'appareil était posé sur une table dont les larges pieds, faits pour s'enfoncer dans les sables, avaient eu peine à s'équilibrer parmi les pierres. A cause du vent, on avait dû lier solidement les deux ensemble et amarrer le tout avec les cordeaux de tirage des tentes inemployées. Cependant l'immobilité obtenue n'était que relative. Quand la rafale devenait plus rageuse, arrivait par paquets, en vagues lourdes, tout tremblait, tanguait. La caisse en tôle si pesante grondait, ronflait comme une machine.

—Du temps passait. Depuis combien d'heures durait cette faction?

La nuit s'épaississait. Plus d'éclaircie. Le froid semblait plus vif, le vent plus cruel, désordonné. Des fonds obscurs les entourant montaient des masses tourbillonnantes. Un vertige les prenait. Le gouffre d'ombre les attirait et, par moments, ils fermaient les yeux, résistant de toutes leurs forces au vent qui les pressait, les inclinait; puis ils passaient leurs mains sur leurs fronts cerclés de glace, comme pour en chasser cette oppression, cette douleur qui les éblouissait.

Pierre ne pouvait distinguer les deux hommes qui étaient là.

Il sentait l'un à ses côtés, debout. L'autre, il le devinait à ses pieds, assis, enfoui dans une couverture, se dissimulant derrière un quartier de roche qui le protégeait du vent. Quand la tempête s'apaisait un peu, Pierre entendait dans le noir sa respiration trépidante, siffler, haleter, et le martèlement rapide, mat, de ses dents heurtées en de brusques déclanchements.

—C'est Tranchot, lui cria l'autre à l'oreille.

Et allant au-devant de la question :

—Il vien de Bir bou Chama, voyez-vous, mon lieutenant. Il n'y a rien à faire.

Bir bou Chama!... Un poste perdu dans les dunes mouvantes, de l'autre côté des grands chotts, sur la route du Souf. Ce n'était pas la première fois que Pierre en entendait parler. Tous ceux qui y avaient passé, en avaient gardé une épouvante.

De la même voix, l'autre répéta, croyant qu'il ne savait pas :

—Oui, de Bir bou Chama... Vous verrez ce pays-là, un jour, mon lieutenant. Et vous comprendrez...

C'était dit très naturellement, en un ton de soumission, d'abnégation douce, qui impressionna Pierre vivement. A l'entendre, il semblait inévitable que ce malheureux, ce soir, par une nuit pareille, eût de la fièvre et souffrit. Il avait gagné ça dans les sables, à Bir bou Chama. C'était taut dire. Bien d'autres aussi, peut-être, à cette heure, grelottaient dans le noir d'une veillée froide. Il n'était pas le seul.

Alors Pierre se ressouvint des choses de France, de la petite ville de garnison d'où il venait.

C'était tout là-haut, dans le Nord.

En hiver, dans la brume glacée des matins sombres, sur une petite place située à l'autre bout des faubourgs, au bord d'une rivière charriant des glaçons, il avait surveillé l'exercice des recrues. Et là, dans ses heures lentes, très dures, aux instants de repos, il s'était laissé aller à causer avec ses hommes. Il leur parlait simplement, cherchait le mot qui lui gagnerait ces cœurs d'êtres un peu méfiants, venus au service avec le dur regret du chaume abandonné, parfois la méfiance des chefs, cette petite haine bête semée en leurs es-

prits inquiets par quelques théories malsaines, de grands mots vides entendus au cabaret et dont les résonances les avaient frappés. Et à le voir si simple, étonnés, peu à peu ils se livraient, disaient leurs chagrins, l'inquiétude des mères, mille faits insignifiants de leurs pauvres existences, des choses naïves, charmantes, qui se contaient là-bas, en les veillées où ils n'étaient plus. Alors, il lui était venu, pour eux, des idées de pitié et de bonté.

Tous, inconscients mais sincères, avaient collaboré à l'évolution morale accomplie en lui.

Mais jamais il n'avait rencontré pareilles douleurs. Et ces tressaillements du malheureux développaient en son cœur une tristesse d'autant plus irritante qu'elle se révélait à lui en un site désert, abandonné, en un moment où toute sa volonté ne pouvait rien, assistait impuissante à ce délire montant dans la furie des éléments et de la nuit.

Tout à coup il se pencha, s'appuya à l'épaule du soldat et, à cause de la rafale sifflant à la crête des roches, il lui cria de s'en aller. Il resterait, lui, à sa place. Il dut le répéter, crier plus fort.

Lentement, tout tremblant, s'accrochant aux rochers, l'homme se leva. Pierre ne le voyait pas, mais il sentait cet effort énorme accompli dans l'ombre. Et comme s'il eût en cela dépensé toutes ses forces, le soldat restait là, debout, se raidissant, cherchant l'équilibre, oscillant dans la tempête, incapable de faire un pas.

Alors, sans mot dire, Pierre le prit sous le bras et commença de descendre avec lui vers l'abri trouvé. Chemin faisant, quand la bourrasque était trop rude, le malheureux, se sentant faiblir, se cramponnait brusquement, étendait le bras dans le vide en un grand geste de détresse, puis, comme un bloc, s'affaissait, les jambes cassées, la tête pleine de sifflements, de résonances sourdes, lancinantes. Après, ils repartaient. Aux obstacles rencontrés Pierre le prenait à pleins bras, l'emportait presque, et cela le navrait de sentir contre lui ce grand corps débile abandonné, inerte, qui cependant tressaillait par moments, avait des sursauts de fièvre.

Tout cela se passait sans qu'un mot, un regard, pût être échangé, dans le vacarme, la pluie cinglante, le vent, la nuit énorme où ils avançaient, à tâtons, aveugles, ne sachant où poser le pied, là où ils allaient, près de tomber, finir ainsi enlacés, en pleine détresse de leurs âmes vaincues, emportés dans la tempête vers les gouffres béants.

Une fois, cela faillit leur arriver. Ils roulèrent, jetés à terre violemment. Un cri d'angoisse s'échappa des lèvres de Pierre, non pour lui, mais de peur pour son compagnon. Tanchot s'écroulant avait eu un appel terrible dans la nuit, cri de bête blessée, geignante, dont les plaies se rouvrent sous le fouet.

Ah! mon lieutenant... mon lieutenant!...

A tâtons Pierre explora le terrain, le rejoignit, s'accrocha à lui, voulut le reprendre.

—Non... laissez-moi... oui, laissez-moi là, dans ce trou... jusqu'à demain matin... dormir... dormir...

Et il se recroquevillait, accroupi, ramenait la couverture sur ses membres endoloris, glacés. Assis à côté de lui, un peu à l'abri dans cette excavation où ils avaient chu, Pierre écoutait la tempête passer au-dessus de leurs têtes, rôder tout autour, sur les flancs, flageller comme de lanières sifflantes les roches éparses, les grands mornes invisibles. Et c'était une paix profonde de se sentir à l'abri de ces choses brutales vagabondant dans l'espace, de toutes ces choses méchantes sortant sans trêve du noir qui les enveloppait, de l'odieuse nuit complice.

—Han! Han!... s'exhalait par à-coups, par brusques remontées secouant la poitrine nerveusement comprimée, la respiration courte du malheureux échoué à ses côtés.

—Allons, Tanchot!... Allons, mon ami, un peu de courage, répétait-il.

Ils se relevèrent. L'autre, craintif, tremblait de tous ses membres, vacillait. A leur approche, au bruit des pierres dégringolant sous leurs pieds, le tringlot mit quelques branchages sur les tisons. Une flamme jaillit éclairant le gouffre. Ils aperçurent alors la crevasse où les autres s'étaient tassés et dormaient. Au long de la paroi scintillante, l'Arabe, enroulé en ses burnous, était allongé et superbe, impassible, regardait dans la nuit.

Le tringlot se précipita, devinant la faiblesse de son camarade. Il le reçut des bras de Pierre, le prit, disant :

—Laissez mon lieutenant. Je m'en charge.

Puis il regarda vers son chef et sa voix changea, eut un ton de reproche.

—Vous auriez dû m'envoyer prévenir, mon lieutenant... Je serais monté le chercher... Ah! le pauvre gars!...

Et avec des attentions, de délicates précautions, il le coucha rigide parmi les autres qui se tassèrent, lui firent place.

—Ce que c'est, tout de même, bougonnait-il!... Chaud le matin, trop chaud, la grande rôtissoire... et puis, la nuit, c'est le froid, la fièvre... et le diable et son train.

Pierre consulta sa montre. Il était tard. Inutile de continuer l'expérience plus longtemps. Les autres, là-bas, n'avaient pu parvenir à se mettre en poste, ou simplement à tenir leur lampe allumée. Ils ne paraîtraient plus.

Du fond du trou, dans l'ombre, suivant tous ses mouvements, deux yeux d'angoisse, de lassitude, de défaillance, l'observaient profondément. Il s'approcha.

—Dormez tranquille. Demain matin je descendrai vous chercher de la quinine.

Il avait calculé qu'en partant de grand matin il pourrait être de retour avant la nuit. Les yeux de Tanchot s'éclairèrent, comme sous une montée de larmes. Une main tremblante, tendue en un geste de remerciement spontané, sortit de l'enroulement de la couverture, puis s'arrêta hésitante. Alors Pierre la saisit cette pauvre main vacillante qui avait voulu se donner à lui, lui porter toute la reconnaissance d'un être douloureux, éperdu, faible, d'un cœur qui tressaillait en lui comme celui d'un petit enfant souffreteux, et il la tint quelque temps en la sienne...

...Les rêves avaient raison.

Il ferait le bien, consolerait dans sa vie errante de plus abandonnés et désolés que lui. En des jours et des nuits d'effroi qui seraient encore, combien de pauvres mains de soldats souffrants se tendraient vers lui !...

—Ah ! mon lieutenant... redisait la voix grelottante, sourde, à travers les dents serrées... Ah! mon lieutenant...

Là-haut la tempête redoublait.

Ce n'était plus une voix qui pleurait, mais une foule, des milliers de voix blasphémant dans le noir. Les nuages se succédaient, bousculés, s'écrasant, se pénétrant, se dépassant, masse confuse saisie de vertige. L'un, très lourd, chargé de grêle, creva au milieu d'eux. Parmi les roches, les grêlons crépitaient assourdissants, rayaient l'air de biais, de traits parallèles, blancs, rapides, les cinglant au visage, les fouaillant comme d'un paquet d'orties.

On ne pouvait tenir davantage. C'était inutile, du reste. Dès l'aube, avec la colonne, on était parti, on avait marché tout le jour. A peine arrivés ici, la nuit les avait pris, et, depuis des heures, sur ce mont, sans abri, ils subissaient l'assaut des éléments. L'épuisement était complet. Pierre vérifia la solidité de l'appareil qu'on allait abandonner, fit éteindre le feu, et aussitôt, comme un fantôme emporté dans la nuit orageuse, l'homme disparut.

Dans le marabout, la petite porte refermée derrière lui, grinçant, mettant parmi le tumulte comme l'écho d'un rire méchant, Pierre s'assit. Sous les tuiles grelottantes, toujours la même poussière grise longuement amassée descendait.

Il fit un geste, voulut déplacer le flambeau. Ses vêtements mouillés, transpercés, lui collant au corps, tirèrent, lourds, raidis. Comme si cela eût suffi à déplacer l'équilibre des forces restantes, un frisson le saisit, passa à fleur de peau, lui serrant les tempes, lui secouant la nuque. L'image du malheureux dont les grands yeux tristes l'avaient suivi, se précisa tout à coup.

—La fièvre... déjà... murmura-t-il.

Et il se sentait tellement endolori par les heures qu'il venait de vivre, qu'il accepta cet augure comme chose naturelle, inévitable en ces pays lointains où il était venu. Puis cela semblait l'identifier davantage avec cette existence future qu'il aurait, ces souffrances des autres qu'il avait devinées, vers lesquelles il allait le cœur las, défait, mais résolu. Et il pensa à autre chose.

Il se baissa, regarda sous son lit ces inégalités du sol qui l'avaient gêné pour bien équilibrer sa couche, —une sorte de brancard appuyé d'un côté aux armatures de la cantine dont le couvercle servait d'oreiller, de l'autre à un X en bois articulé. Il les reconnaissait maintenant. La forme se profilait exactement, était indéniable. Elle s'allongeait comme dans les cimetières arabes rencontrés à la sortie des bourgs ou dans les campagnes autour des tentes, des nomades.

Le marabout, le bico, comme disait l'autre, était bien là, enterré à quelques centimètres du sol, très peu profondément, suivant la coutume. Et quand il se coucha, il le fit avec d'infinies précautions, sans secousses, de peur de crever cette fragile enveloppe qui les séparait.

II

Quand il songe au passé, Pierre se revoit enfant, seul, errant à travers un grand parc.

Sous le dôme vert des ormes épais qui se rejoignent, emmêlant bien haut leurs branches, là-bas, d'un côté, se profilait la silhouette élégante, toute en dentelles et clochetons, d'un château de Touraine, le château de Lestrac. Il date du roi chevalier. Pur joyau de la Renaissance, sur le ciel limpide il étincelle, conservé en sa fraîcheur et sa grâce première, comme si en lui vivait encore l'âme tendre et légère de la dame de beauté d'alors qui en fut l'inspiratrice et la première châtelaine.

De l'autre côté, la perspective se découpe en le ciel bleu, dévoile un lointain calme où une petite vallée s'en va, dans la douceur atténuée des horizons, se perdre sous les grands bois escaladant les coteaux. En approchant un peu, des détails se révèlent. On distingue des prairies, des labours, des murs blancs de ferme debout au bord de chemins plantés de haies vertes et de bouleaux, puis une petite rivière passe nonchalante, claire, reflétant cette paix enclose en la vallée calme.

Pierre songe au tertre vert, ombragé, situé à la lisière du parc, près du saut-du-loup, où il s'essayait, n'osant aller plus loin. Là il rêvait des heures entières devant le paysage frais, lumineux, qu'il découvrait et qui, pour lui, était toute la vie, tout un monde qu'il ne se lassait pas d'interroger.

Souvent, au retour, la tête encore pleine de rêves, cheminant en l'allée verte où l'ombre lente des crépuscules descendait, il s'arrêtait délicieusement troublé. Dans les halliers, au centre des bosquets traversés, sous les grands ifs taillés des carrefours, des formes blanches apparaissaient, des statues de nymphes et de déesses qui le regardaient passer, lui, le petit maître, le dernier de sa race, toujours vêtu de noir.

Dans le silence grave des dessous de bois, à cette heure où s'apaisent les murmures, elles semblaient, l'ayant aperçu, s'arrêter dans leurs courses et leurs danses, parler bas, s'immobiliser devant sa jeunesse inquiète, ses grands yeux qui les interrogeaient largement, comme percevant en elles, éternel, le reflet des choses très belles au milieu desquelles elles vécurent, l'âme des temps merveilleux où elles naquirent.

Il n'a pas connu sa mère, la douce et si frêle marquise dont un pastel aimé lui garde la beauté et le regard si tendre. Elle eut ce fils et mourut.

En cette demeure trop grande, et triste maintenant, il vit avec son oncle, le colonel de Lestrac et le curé du village voisin qui dirige ses premières études.

La guerre lui a pris son père. C'est en terre de Lorraine, là-bas, de l'autre côté de cette petite ligne noire pointillée, serpentant sur le sol vaincu, marquant sur les cartes la frontière, à Sainte-Marie-aux-Chesnes, qu'il tomba.

(A suivre)

6ème Année. —No 22. LE NUMERO: 10 CENTS Samedi, 15 février 1908

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



VIVE LA NEIGE !

SOMMAIRE



Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

[illegible]

Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.)

[illegible]

Tous les Pharmaciens et Partout

Revue Hebdomadaire

LES CONFERENCES DE M. JULES LEMAITRE, PARAISSENT DANS LA "REVUE HEBDOMADAIRE".

La "Revue Hebdomadaire" a commencée, dans son numéro du 25 janvier dernier, la publication des dix conférences sur Racine qui seront faites chaque semaine par M. Jules Lemaitre, de l'Académie française, dans la grande salle de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

La seule annonce de ces conférences a obtenu à Paris un tel succès que M. Jules Lemaître, sur la demande de la "Société des Conférences", a dû consentir à les donner deux fois par semaine, le mercredi et le jeudi.

"Les Contemporains"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8o. Abonnement, un an, 6 francs. Un numéro, 0 fr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en janvier 1908: Duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe. — Duc de Nemours. — Louise de France, duchesse de Parme. — George Canning, homme d'Etat anglais.

Biographies à paraître en février 1908 : Lord Palmerston, homme d'Etat anglais. — Bonnassieux, statuaire. — Rouher, homme politique. — Malesherbes, défenseur de Louis XVI.

Adresse: 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette.

Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

FLEURS FRAICHES

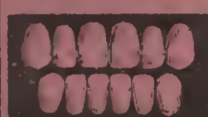
Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry — Tél. Bell Est 1736, Marchands 520

SEMAINE DU 17 FEV.

LA TOSCA

de Sardou

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDEE EN 1860

Prof. LAVOIE,

PERRUQUIER



AVANT

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornements véritablement artistiques pour la chevelure.

Assortiment au grand complet pour les Fêtes. Une visite est sollicitée.



APRES

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656 N.-Dame

Coin de Cote Saint-Lambert, MONTREAL

6ème Année. —No 22. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 15 février 1908

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN $2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

...L'HYVER...

Tombez feuilles, tombez, la Nature l'ordonne,
L'Hyver s'en va bannir les beaux jours de l'Automne.
Déjà les Aquilons des plus lointains climas,
Ramènent en ces lieux la neige et les frimas.
Nous les verrons bien-tost désoler nos campagnes,
Et couvrir les sommets des plus hautes montagnes.

Le Printemps nous rendra de nouveaux rameaux verts :
Et le Père du jour, âme de l'Univers,
De ses ardens rayons viendra jaunir les Plaines,
Et rallentir le cours des plus fières Fontaines.
Les Saisons tour à tour font le cercle des ans :
Et l'homme infortuné sent tous leurs changemens.
Il se plaint du grand chaud, comme de la froidure:
Et reformant en vain l'ordre de la Nature,
De ces quatre Saisons il n'en voudroit que deux.
Mais quand il les auroit, seroit-il plus heureux?

C'est dans son propre sein théâtre de la guerre,
Que règne le désordre et non pas sur la terre.
Car lors que la raison sait régler ses souhaits,
Il s'accommode au temps, et vit toujours en paix.
Mais on peut rarement, oserois-je le dire?
Etablir la raison dans ce petit Empire?
L'injuste ambition, les violens désirs,
Le tyrannique Amour, les frivotes plaisirs,
Tout s'oppose au pouvoir de cette grande Reine ;
Et par les sens trompeurs elle est mise à la chaîne,

Les plus sages enfin ne le sont qu'à demy.
Chacun porte en son cœur son plus grand ennemy.
On se trompe soy-mesme, on se flatte, on s'excuse,
Un intérest caché sans cesse nous abuse :
Et sans nous bien connoître, et sans nous corriger,
Nous ne changeons jamais, et voulons tout changer.

Madeleine de Scudéri.

La Fete du Tri-Centenaire

VOUS savez tous, comment l'on se propose, cette année, de célébrer le tri-centenaire de la fondation de Québec? Par l'inauguration de deux immenses parcs, situés aux endroits mêmes où ont été livrées les deux plus belles batailles qu'aient enrégistrées les annales de notre histoire.

L'idée est belle. Je m'étonne qu'elle ait pu frapper désagréablement l'esprit de quelques Canadiens ; j'ai beau l'envisager sur toutes ses faces, je ne vois rien dans son exécution qui puisse être humiliant ou même désobligeant pour notre nationalité.

"On veut fêter la victoire des armes anglaises sur le drapeau français", est-il dit.

Oui, mais ne célèbre-t-on pas en même temps le triomphe du drapeau fleurdelisé en la mémorable journée Sainte-Foye? Celle-ci vaut bien celle-là.

Ce serait un peu tard, d'ailleurs, pour vouloir séparer le souvenir de ces deux luttes célèbres, puisqu'elles ont déjà trouvé une seule pensée dans un même monument, celui qui s'élève sur les plaines de Sainte-Foye, à l'honneur du héros des Plaines d'Abraham, Wolfe, et à la gloire du vaincu, le noble et valeureux Montcalm.

Ces deux noms sont inséparablement unis dans l'histoire et ne craignons pas qu'un projet, quel qu'il soit, puisse grandir le premier au détriment de l'autre. Et quand on parlera de la bataille des Plaines d'Abraham, la plus grande figure des héros, comme la plus sympathique aussi. planant au-dessus de tout, restera toujours celle de Montcalm.

Il est certain, d'ailleurs, que dans l'esprit de notre gouverneur général, lord Grey, qui a eu l'idée première de ce projet, aucune considération mesquine et basse n'est entrée.

Dès son arrivée parmi nous, lord Grey a recherché et aimé les Canadiens-français. Sa pensée de derrière la tête était peut-être de nous conquérir à sa cause et de nous englober tous dans un enthousiaste impérialisme, mais, rendons-lui cette justice qu'il ne nous en a nullement voulu de n'avoir point abondé dans son sens.

Lord Grey est épris — à juste titre — du site de la bonne ville de Québec.

Sans aucun doute, des parcs rehausseraient davantage le cachet si original, si pittoresque, et si français, — disons-le tout haut — de notre vieille capitale.

Même au point de vue pratique, ces embellissements seraient une bonne affaire, non-seulement pour Québec, mais pour le Canada tout entier. On viendrait, de tous les coins du monde, voir cette ville unique pour ses charmes, ses points de vue, ses souvenirs, et, l'argent de l'étranger, répandu ainsi à profusion, sentira bon au Canadien.

Je goûte moins, infiniment moins, le projet de donner à ces parcs le nom de Parcs des Batailles.

J'espère que les autorités s'insurgeront contre cette appellation si banale, si peu caractéristique. Il n'y a rien dans cela qui dise quoi que ce soit au cœur et à l'esprit.

Je veux bien reconnaître que le mot: "Abraham", n'est pas particulièrement gracieux ; cependant, l'événement qui s'y est déroulé lui a prêté une poésie que nul autre titre ne lui donnerait. Quant au glorieux et beau nom de Sainte-Foye, qui voudrait songer à le changer? Ces noms sont trop pleins de notre passé pour qu'on leur substitue des mots nouveaux que les lèvres ne retiendraient point.

Plaines d'Abraham et Sainte-Foye, les lettres qui vous composent sont écrites dans le sang: vous ne passerez point!

Cet Ange de la Paix dont on se propose d'ériger la statue sur la citadelle — un ange de paix sur une citadelle! — n'a rien qui ne soit bien enthousiasmant.

Evidemment, notre gouverneur-général, ne saurait être heureux partout. Si la France veut nous faire quelque cadeau, nous n'avons pas le droit — lors même que la délicatesse ne nous l'empêcherait pas — de lui dicter ce qu'elle doit nous offrir.

Cet Ange de la Paix, tel que je me le représente, a quelque chose de comique et je souhaite qu'un grand coup de vent — celui du ridicule — lui casse les deux ailes.

Françoise.

La vieille galanterie

Les distractions des grands savants sont légendaires. Leurs naïvetés ne sont pas moins fréquentes.

Nicole, excellent mathématicien, mais un peu hurluberlu, avait été invité à diner par une Parisienne. Jamais il n'avait fait si bon repas de sa vie ; et, prenant congé de la dame, il la remercia beaucoup et lui dit qu'il ne cesserait d'admirer ses beaux petits yeux.

— Voilà un sot compliment, lui souffla l'un de ses amis.

Alors, désireux de réparer sa faute, le bon Nicole revint auprès de la maîtresse de maison ; et, persuadé qu'une belle dame ne pouvait pas souffrir qu'on pensât qu'il y avait en elle quelque chose de petit :

— Madame, excusez-moi, dit-il humblement. Je vous jure n'avoir jamais vu d'aussi beaux grands yeux que les vôtres, une aussi belle grande bouche et d'aussi beaux grands grands pieds.

Ce compliment eut pour effet d'allonger le beau grand nez de la belle dame.

Il y a des hommes difficiles: en fait de vertu, il leur faut de l'héroïsme ; en fait de talent, du génie. —

O. FEUILLET.

Le Cop[1] de la Vieme Avenue

C'était un superbe cop!

Il avait six pieds deux pouces et pesait deux cent soixante-cinq livres. C'était le plus gros cop de sa section, et, il en était très fier.

Sa grosse face, barrée d'une rude moustache roussâtre, était empreinte d'une indiscutable dignité.

Il portait son uniforme bleu foncé avec une raideur toute germanique, —ce qui n'est pas étonnant car il était Germain.

Son bâton de police, manié avec noblesse, prenait en sa main une sorte de majesté.

Debout, au milieu de la chaussée, il semblait un monolithe, et les attelages fringants, comme les lourds camions, déviaient respectueusement de leur course pour ne pas écraser ses pieds qui étaient fort grands.

Ses fonctions consistaient à réglementer la circulation.

Quand la procession ininterrompue des élégantes voitures, qui emportaient les belles mondaines à leur passe-temps plus ou moins innocent, se faisait trop compacte et suspendait pour longtemps le trafic plus humble de la rue transversale : un coup de sifflet, la main levée... tout s'arrêtait.

Les cochers faisaient tournoyer leurs fouets, les valets de pieds étendaient horizontalement le bras en un mouvement de sémaphore, pour avertir ceux qui les suivaient, et là cohue millionnaire s'immobilisait, s'entassait de chaque côté de la rue restée libre. Alors, impérieux et familier, il faisait signe aux tombereaux, hacquets, camions d'avoir à traverser l'avenue.

Ce geste semblait dire: Ouste, allez, filez, débarrassez le pavé... et vivement!

Lentement ils passaient.

Quand il jugeait que les belles petites des "four hundred" devaient commencer à s'impatienter ; il stoppait cette plèbe d'un signe sans réplique ; et, avec un large mouvement de bras qui signifiait: "Tous mes regrets mesdames de vous avoir fait attendre," il rendait la liberté aux brillants attelages, qui rapidement tourbillonnaient autour de lui.

Il les connaissait tous.

Les chevaux gris des Wanamabilt, l'attelage cope de Maure des Vanderker, le hackney de M. Fould qui trotte si haut, le brougham de Miss Truebell qui est si prodigieusement chic, et le landau du banquier Muchgold qui est "attelé comme mon genou", lui étaient également familiers.

Il savait à quelles heures ils passaient, d'où ils venaient, où ils allaient. Cela l'aidait à tuer le temps.

Parfois, une bonne grosse dame restait plantée au bord du trottoir, avec l'air désespéré d'une poule qui médite de se jeter à l'eau ; quand la chaussée, par hazard, était libre, elle n'osait se risquer, mais choisissant l'instant précis où une automobile de soixante chevaux arrivait à toute allure, elle s'élançait, avec la grâce d'une oie trop bien gavée, sous les roues du vertigineux véhicule.

Alors, il se montrait dans toute sa grandeur! Attirant à lui, d'un bras herculéen, la matrone apeurée et palpitante, de l'autre projeté impérieusement en avant, il immobilisait la machine emballée qui s'arrêtait dans un grincement de freins nerveusement serrés.

Ou bien, c'était une jolie midinette, une "Fluffy Ruffles", jupe courte sur de fines bottines jaunes haut lacées, nuage de cheveux fous sous l'énorme chapeau cloche, petit nez retroussé à l'aventure, grands yeux bleus candides et audacieux ; il se dérangeait en l'honneur de la belle, et la prenant sous le coude, d'un geste Louis XV, l'escortait d'un trottoir à l'autre sous le nez des chevaux écumants et sous le fouet des cochers pétrifiés par son regard olympien ; — peut-être serrait-il le bras un peu trop longtemps mais... pour être cop on n'en est pas moins homme, et tout métier a ses petits profits.

Les seigneurs avaient autrefois, dit-on, le droit de "jambage", aujourd'hui la police a le droit de "brassage", qu'elle partage avec les galants conducteurs de tramways. Ainsi vont les temps.

Mais c'était encore avec les gosses qu'il se montrait le plus inaltérablement patient, car il les aimait beaucoup. Quand une jolie brunette de cinq ou six ans, court vêtue, les cheveux sur le dos, un chapeau ridiculement grand sur sa petite tête ébouriffée, lui faisait signe du bord du trottoir où elle restait perchée comme une bergeronnette hésitante, il eut arrêté la voiture du Président avec tranquillité, pour donner passage à cet embryon de femme, encore bébé et déjà coquette.

Celles-là, il les prenait dans ses bras, et, s'il se fut écouté, il les eut embrassées sur les deux joues, mais il ne s'écoutait pas — à cause du prestige.

Cet amour des enfants faillit causer sa perte.

Un jour le chef de police changea. Le nouveau venu, pour bien montrer à ses subordonnés quelle entière connaissance il avait des devoirs qui incombent au parfait policeman, se rendit dans différentes sections et fit un speech qui peut se résumer ainsi:

—Du prestige, messieurs, ayez du prestige! tout est là! — c'est par le prestige que vous règnerez sur les foules ; c'est grâce au prestige que vous donne votre haute taille que vous inspirez une crainte salutaire aux âmes tourmentées du désir d'enfreindre les lois. Ne faites rien qui puisse nuire à ce prestige. Une fois sous l'uniforme, vous n'êtes plus des hommes mais bien des parcelles de la

---

(1) "Cop", terme d'argot américain par lequel on désigne les policemen. C'est l'équivalent du "sergot" des Parisiens.

puissance publique. Vous devez être inaccessible à la faim et à la soif, au chaud et au froid. Il ne me vient pas une minute à l'esprit, que l'on puisse jamais surprendre l'un d'entre vous sortant d'un de ces antres, où des gens peu scrupuleux dispensent des boissons frelatées aux populations altérées et imbéciles.

"Ceci ne s'est jamais vu et ne se verra jamais. Mais songez au ridicule dont vous vous couvririez, en vous laissant voir dans l'exercice de vos fonctions, mangeant une banane, ou croquant des peanuts. Rappelez-vous, messieurs, que l'absorption de ce genre, faite sur la voie publique, et sous l'uniforme, serait une disgrâce.

"N'oubliez pas non plus, messieurs, que quand vous avez raison, vous n'avez pas tort, et, quand il s'agit de conflit entre vous et le public, dont vous êtes, souvenez-vous-en, les serviteurs, vous avez toujours raison, car vous représentez la loi et la loi ne se trompe jamais. "Durâ lex sed lex".

"Vous, "messieurs de la circulation", ne vous laissez pas intimider par les manifestations déplacées de certains cochers ou de certains chauffeurs. La vitesse autorisée par les justes lois ne doit pas dépasser dix milles à l'heure, et tout agent des rues, qui se respecte, doit pouvoir distinguer au premier coup d'œil si une voiture marche à neuf ou à onze milles, c'est élémentaire et enfantin. Dans le cas où la limite légale est dépassée, procédez à l'arrestation immédiate du délinquant ; n'hésitez pas à lui mettre hardiment la main au collet, surtout s'il marche à cinquante ou soixante milles à l'heure, car, alors, la contravention est flagrante et la répression s'impose. Et si l'un de ces délinquants généralement fortunés, se vante d'avoir du "piston", envoyez-le moi ; je règlerai son affaire. Donc, messieurs, de l'énergie, de la tenue ; du prestige! tout est là!

"Ceux qui feront leur devoir, je les aurai à l'œil et ceux qui ne le feront pas... aussi! Rompez!"

Là-dessus, il s'en fut... absorber de nombreux cocktails avec son collègue de l'hygiène, tout en discutant de la taxe "privée" qu'il conviendrait d'imposer aux maisons louches, qui trépignent sur les règlements de police et les prescriptions de salubrité publique.

Mais notre honnête cop ignorait ce détail insignifiant en apparence, et, dans la candeur de son âme germanique, il croyait que... c'était arrivé, et que son nouveau chef était un Caton pour les principes.

Ces recommandations ne faisaient pas beaucoup l'affaire du bon cop ; il n'aimait pas à sévir et fermait volontiers les yeux, quand une élégante victoria rapidement enlevée par deux vigoureux trotteurs passait devant lui, filant à une vitesse de quatre minutes au mille ; il eut considéré manquer à tous ses devoirs en risquant une observation.

Il se glissait, parfois, subreptice et discret, dans un de ces établissements dont la porte battante s'arrête à dix-huit pouces du plancher, et, où, l'on vous offre pour un nickel, qu'on ne lui demandait d'ailleurs jamais, le plus grand verre de toute la ville. Il ne dédaignait pas non plus de grignotter une pomme, négligemment soustraite à l'étalage d'un marchand bienveillant, et adroitement dissimulée dans sa vaste paume.

Ces ordres péremptoires dérangeaient ses habitudes, mais il fallait s'y conformer. — "Dura lex sed lex", avait dit le chef.

Un beau jour, il faisait un soleil tropical ; le cop avait chaud, il avait soif, sa tunique pesait cent livres, sa casquette semblait en plomb, il s'épongeait désespérément sans pouvoir étancher les flots qui ruisselaient de son crâne ; il s'était mis à l'ombre vague de quelques arbres tout près du musée. C'était un peu mieux que de se tenir sur l'asphalte liquéfié de la chaussée, mais quelle joie c'eût été de s'évader pour une demi-heure vers les avenues plus populaires, où d'hospitalières maisons lui eussent offert un rafraîchissement interne et externe, sous la forme de vastes bocks de bière glacée et de longues salles sombres où souffle sans relâche d'électriques éventails.

Pendant que le pauvre cop luttait contre la tentation tel un nouveau saint Antoine, une victoria stoppa devant les marches du musée ; une fillette sauta à terre. Elle tenait en laisse un bull terrier gris fer, et portait dans ses bras un énorme Teddy Bear et plusieurs paquets. Elle grimpa en tourbillon le perron et disparut, pour reparaître, presque immédiatement, sur la plus haute marche de l'escalier.

Des yeux elle cherchait quelque chose. Lentement, elle redescendit et se dirigea, hésitante, vers le bon cop qui continuait à ruisseler sous son arbre.

—Monsieur l'officier, (le Germain se rengorgea, sur les bords de la la Sprée un officier est quelque chose d'énorme!) monsieur l'officier, la voiture est partie, n'est-ce pas?

Il tourna sa langue pâteuse dans sa bouche.

—Miss, la voiture est partie.

—Comme c'est disgracieux que la voiture soit partie, M. l'officier. Grand-Paw m'a dit d'aller le rencontrer au musée, et ils ne veulent pas me laisser dedans, parce que les chiens ne sont pas permis dans le musée. Que dois-je faire, M. l'officier?

—Je ne sais pas, miss.

—Ne pouvez-vous pas leur dire aux hommes du musée de me laisser aller dedans avec Fred, il est très gentil, il n'est pas troublant du tout ; cela ne fera pas matière, ne pensez-vous, M. l'officier?

—Je ne sais pas, miss.

—Vous ne semblez pas rien savoir, M. l'officier. Ne savez-vous pas que c'est cruel de me laisser ainsi dehors avec ce pauvre Fred qui est si chaud. ......Oh! j'ai une idée, monsieur l'officier, ne pourriez-vous pas me garder Fred pendant que je vais chercher Grand-Paw, ce sera seulement pour quelques minutes. Ce sera si gentil, monsieur l'officier, si gentil, si gentil.

Le bon cop fut ahuri. Garder un chien à la porte d'un musée, cela rentrait-il dans les attributions d'un constable? Ne serait-ce pas une atteinte à son prestige?

Mais la petite miss était si sédui-

sante, toute blanche dans sa robe de serge, toute rose sous son chapeau blanc, avec ses grands yeux bleus, à la fois suppliants et impérieux. Si frêle, si fine, et cependant si femme malgré ses neuf ans, qu'il se laissa glisser dans la main la laisse de Fred, et avant même qu'il eut répondu l'enfant avait filé vers la porte.

Mais elle s'arrêta tout à coup, puis revenant vers lui, avec le même élan, elle lui planta dans les bras le Teddy Bear et les paquets.

—Si vous voulez tenir Fred vous pouvez aussi bien garder Dicky et mes paquets, ce ne sera pas plus de une ou deux minutes ; n'écrasez pas les paquets, c'est du raisin pour Muriel, des gâteaux pour Jack, des rubans pour maman. Vous pouvez manger des raisins, vous savez, et aussi des gâteaux.

Et ce disant, elle disparut dans une envolée de jupes blanches et de cheveux fous, pendant que Fred s'étranglait dressé au bout de sa chaîne, en poussant des gloussements ridicules et inarticulés.

En essayant de le ramener à lui et à de meilleurs sentiments, le bon cop laissa dégringoler les paquets. Les rubans s'échouèrent au milieu des chous à la crême, les raisins s'éparpillèrent sur le trottoir, et Dick compléta la catastrophe, en tombant assis sur le tout.

Le résultat fut piteux car Dick était énorme. Heureusement, il restait parfaitement immobile et silencieux comme tout Teddy Bear qui se respecte.

Fred, qui était un bull facétieux, témoigna d'une joie délirante en voyant Dick vautré dans la crême. Après avoir manifesté hautement ses ses sentiments par une série d'aboiements discordants, il se livra à une danse frénétique, et ne s'arrêta qu'après avoir enroulé sa chaîne trois ou quatre fois autour du bon cop.

Celui-ci contempla le désastre d'un œil germanique et désespéré, puis il enleva doucement Fred par la peau du cou, et dégagea, comme il put, ses jambes embarrassées ; enfin il ramassa les débris de gâteaux, torcha Dick, et se mit en devoir de courir après les raisins, qui, semblables à des billes, fuyaient sous ses gros doigts.

Ce n'étaient pas de ces raisins de pauvres à dix sous la livre, comme les Italiens en traînent dans leurs petites voitures ; c'étaient d'énormes raisins de serre chaude à la peau fine comme une pellicule, crevant de jus, suant le sucre. Il faisait chaud..., le bon cop avait soif..., sa langue était comme enduite de sciure, de bois..., il hésita..., puis mit un grain dans sa bouche!

Délices! oh! délices! Alors, toutes ses résolutions s'évanouirent. Au diable, le prestige! Au diable, la tenue! et goulument, gloutonnement, il s'empiffa de raisin à un dollar la livre et de choux à la crême ; ou du moins de ce que les rubans de mama et le... dos de Dick n'avaient pas absorbé.

Le soleil ruisselait toujours et Fred, assis sur son derrière, soufflant et tirant la langue contemplait ironiquement cette débâcle d'une conscience.

Soudain le bon cop s'immobilisa, médusé! Laissant échapper de nouveau tout son chargement, il se mit à la station réglementaire, telle une statue de bronze. Il n'osait même plus avaler les grains qui gonflaient ses joues et la moitié du chou restée en travers dans son gosier. Il ne songeait pas à essuyer, d'un revers de gant, la mousse crêmeuse qui blanchissait sa moustache, non plus que les filets de jus qui coulaient de chaque côté de son menton.

Debout de l'autre côté de la rue, le fixant de ce regard inutilement sévère que prennent volontiers les gens élevés à un poste pour lequel ils ne sont pas faits, se tenait le chef ; l'homme au prestige!

Il est de fait que le bon cop n'avait rien de prestigieux à ce moment précis. La figure barbouillée, les joues gonflées d'une chique démesurée, son uniforme taché, piteusement planté au milieu des débris, avec Dick sous le bras et flanqué de Fred ironique, qui maintenant léchait les papiers traînant sur le trottoir, il ne rappelait que vaguement la "dura lex sed lex".

Mais ceci lui importait peu ; ce qu'il comprenait clairement, c'est, (en style de caserne) qu'il n'y "couperait" pas d'une suspension d'un mois et peut-être pire ; et cela "mein gott" n'avait rien de drôle!!

Le chef, après avoir suffisamment joui de la stupeur de son subordonné, traversa l'avenue.

—Qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-il les yeux à demi-clos, savourant d'avance le plaisir d'écraser de sa puissance un gaillard qui aurait pu quinze jours auparavant le "fourrer au bloc" sans discussion.

"Le bon cop" fit un effort désespéré ; engloutit les six grains de raisin et le demi-chou qui s'opposaient au libre jeu de ses cordes vocales ; mais comme il allait répondre probablement une bêtise, la petite miss tomba sur lui comme un tourbillon, et lui arrachant la chaîne de Fred, qui se livrait de nouveau à une pantomine vive et animée, elle interpella un vieux monsieur qui la suivait.

—Oh! Grand-Paw, remerciez l'officier qui a gardé Fred. Il est gentil Fred, n'est-ce pas? Et Dick? oh! le méchant Dick! il s'est mis très sale en mangeant les gâteaux. Et Fred aussi a mangé les gâteaux! vous êtes très mauvais Fred, très mauvais! Vous aurez le balai de houx. Et Dick aura le balai de houx parce qu'il a été très mauvais aussi.

Mais cela ne fait pas matière, Grand-Paw vous allez m'acheter des autres gâteaux, et des autres rubans, et un autre Dick, car il est très sale celui-ci. Tenez, M. l'officier, je vous donne ce Dick, là, pour vos petits enfants. Mais vous n'en avez peut-être pas?

Les trois hommes restaient ahuris par ce flot de paroles.

Le bon cop immobile, les talons joints, le petit doigt sur la couture du pantalon, ne pensait plus à rien, il avait trop chaud et un peu mal à l'estomac ; il était anéanti!

Son chef, à la vue du vieux monsieur, s'était obséquieusement découvert.

Muchgold, car c'était LUI, n'est rien dans la boutique municipale, mais il est "Muchgold", c'est-à-dire celui qui peut acheter plusieurs aldermen et des chefs de police par douzaines.

—Eh! bien, chef, dit-il, d'un air bonhomme, je vois que ma petite fille, non contente de faire marcher son vieux grand-père comme un toton, se mêle de donner des ordres à la police et d'employer vos hommes à garder son chien et ses paquets aux portes, c'est tout de même un peu fort, "my young lady", ce que vous avez fait là, savez-vous?

Mais, pour une fois, ajouta-t-il, autocrate et bienveillant, le chef n'aura rien vu. N'est-ce pas, chef, pour cette fois, vous n'aurez rien vu?

La bouche fendue jusqu'aux oreilles et l'échine pliée en cercle, le chef acquiesçait.

—Mais certainement, monsieur Muchgold, mais certainement, cet homme n'a fait que son devoir ; il faut du doigté pour l'application des règlements. Ce qui ne pourrait être toléré sur la 6ième Avenue, au milieu de la basse classe, est presque d'obligation sur la 5ème où nous avons affaire à la "Classe Supérieure".

Et s'adressant au bon cop toujours médusé: "C'est bien, mon ami, c'est très bien de savoir se rendre utile quand il faut... avec qui il faut."

Et ce disant il se précipita à la suite de Muchgold qui, avec un sommaire coup de doigt au chapeau s'éloignait pesamment.

Le bon cop, resté seul en compagnie de Dick, rassembla les deux ou trois idées éparses dans sa cervelle.

Puis, prenant un parti, il s'en fut, à grandes enjambées, vers la troisième Avenue, la région des bons bocks.

Chemin faisant, un gosse crasseux se jeta dans ses jambes ; d'un vigoureux coup de bâton, il l'envoya rouler hurlant dans le ruisseau. Il n'était pas de la classe "avec qui il faut".

Le bon cop avait enfin compris les règlements.

Pierre Lorraine.

Réponses au Cas de Conscience

Le point d'interrogation soulevé par Madame Marie-Marthe dans le dernier numéro du "Journal de Françoise", a fourni un courrier très volumineux.

Je ne puis, malheureusement, reproduire toutes les réponses qui nous sont parvenues. Celles que je publie, reflètent, à peu de nuances près, l'opinion de toutes les autres.

Disons, cependant, au triomphe de l'idée de Marie-Marthe que la grande majorité des correspondantes lui ont donné raison sur toute la ligne.

Ma chère Françoise,

Je ne crois pas qu'il faille être habile théologienne pour résoudre le cas de conscience proposé dans votre journal. Un grain de jugement ou un tant soit peu d'expérience rendra l'opinion unanime sur ce sujet.

Il n'y a pas à hésiter: une femme doit accompagner son mari partout et je n'ai jamais vu qu'agir ainsi endommageât en quoi que ce fut ses devoirs maternels. D'ailleurs, son bonheur personnel en dépend, et je connais plus d'une mère de famille qui eussent gardé toujours le père de leurs enfants près d'elles si elles avaient eu l'esprit de se faire auprès de lui sa compagne inséparable.

Dans tous les cas, le plus enfant dans le ménage étant toujours le mari, n'en déplaise à ces messieurs, je croirai la femme parfaitement justifiable de consacrer le plus de temps à celui de ses bébés qui réclame le plus impérieusement ses soins.

HEUREUSE EN MENAGE.

❖ ❖ ❖

A Françoise,

En ma qualité de femme mariée et de mère de seize enfants, puis-je vous dire ma pensée sur le sujet: "Un cas de conscience", dont vous parle Madame Marie-Marthe? Si oui, voici:

S'il fallait s'occuper des remarques que veulent bien nous faire, oh! bien charitablement, nos amies d'occasion, avec lesquelles il nous faut nous rencontrer souvent, l'on ne saurait plus que faire, il vaut mieux, je crois, se laisser guider par notre cœur avec toutefois une bonne dose de raison et laisser dire autour de nous.

Je crois que Madame Marie-Marthe a tort de se troubler pour si peu. Si toutes les jeunes femmes comprenaient que leur "premier devoir" est de rendre heureux leurs maris, il y en aurait beaucoup moins de malheureuses.

Je me demande dans ce cas-ci, ce que peut bien avoir besoin un bébé de quatorze mois ; le soir, quand il a reçu les soins éclairés de sa maman durant le jour, et qu'il est sous bonne garde, qu'il dorme ou non, son petit cœur d'ange ne peut pas souffrir de l'absence de sa petite maman, car à cet âge l'on oublie vite, et j'en connais de bien plus âgés qui sont bébés sous ce rapport ; donc, pourquoi la maman ferait-elle ennuyer son pauvre mari? qui, lui, a besoin de se distraire tout aussi bien qu'une mère de famille a besoin de changer un peu le cours de ses idées par quelques plaisirs qui lui redonnent plus de courage à la besogne qui, parfois, est assez dure en ménage.

Petite Madame Marie-Marthe, une vieille maman vous admire. vous êtes une vaillante.

Continuez votre ligne de conduite, en dépit de vos charitables amies, c'est la plus sûre, et je suis certaine que, jusqu'à la fin du chapitre, monsieur votre mari saura apprécier l'intelligente et affectueuse petite femme que le bon Dieu lui a donnée.

MADAME LEDA.

❖ ❖ ❖

Ma chère Françoise,

Madame Marie-Marthe me pardonnera de différer d'opinion avec elle, et j'en appelle à tous les vrais cœurs de mère qui en diront autant que moi.

Une mère se doit tout à son enfant: il est la chair de sa chair, le sang de son sang. Son premier devoir est pour lui, et bien qu'il soit très agréable d'aller au théâtre, ou de se procurer d'autres aimables distractions, elle doit sacrifier cela et jusqu'à son bien-être pour l'enfant qu'elle a mis au monde.

L'amour maternel est le seul amour qui survive à tous les autres amours. Il est le seul fort, le seul dévoué, le seul constant. Qui l'a jamais suspecté, qui l'a jamais ridiculisé, qui l'a jamais mis en doute?

C'est lui qui retient encore la femme au logis et la défend des tentations du dehors. Quand le mari, devenu indigne, infidèle ou alcoolique, fait de son foyer un enfer, qui retient la femme auprès de lui? Son amour pour ses enfants.

Ce doit donc être cet amour — l'amour maternel — qui doit primer l'affection conjugale allant sans cesse se refroidissant.

Voyez, dans cette triste catastrophe qui a eu lieu à Lisbonne dernièrement. La reine Amélie, partageait la voiture

avec son époux et ses enfants. Des coups de feu éclatent. Rien ne les faisait prévoir, et avant même de raisonner un seul de ses mouvements, la reine, ou plutôt la mère, se jette sur ses enfants pour leur faire un rampart de son corps. Tandis que l'époux courait le même danger, c'est à ses enfants que pense la mère......

Ainsi doit-il en être en tout et partout. Les enfants ne doivent pas être séparés de leur mère. UNE VRAIE.

Une lettre, signée Gertrude D. aurait dû être publiée à cause de sa grande valeur littéraire et de sa force de raisonnement, mais elle est beaucoup trop longue, et, on ne saurait l'imprimer en deux fois.

Françoise.

On demande

Une jeune personne désire une position en qualité de gouvernante dans une famille. Elle est munie d'un diplôme de garde-malade, et des meilleures recommandations.

S'adresser à Mlle L. Pays, "Journal de Françoise", 80, rue Saint-Gabriel.

A travers les Livres, etc.

J'accuse réception d'une conférence sur Jérusalem, faite, au profit des pauvres, par Henri d'Arles. Cette conférence, imprimée en une plaquette de luxe, est aussi intéressante à l'esprit qu'elle est agréable à l'œil.

Henri d'Arles, bien que ses écrits respirent l'exotisme, est un compatriote, et, dans le monde de nos lettres, il a conquis une place que les esthètes lui envieront peut-être.

M. ab der Halden a bien un peu plaisanté le genre supra-délicat du jeune écrivain, dans ses "Nouvelles Etudes de la Littérature canadienne", mais il y a en même temps grandement laissé percer sa sympathie pour son verbe poétique et gracieux.

Il est de fait que la manière d'Henri d'Arles respire le maniérisme et l'afféterie ; son style n'a rien de viril et de vigoureusement vertébré; il nage trop volontiers en plein bleu, et les cîmes où il se réfugie sans cesse touchent parfois aux nuées... Qui voudrait, cependant, le lui reprocher trop durement en ces jours de boue et de chair triste!

Peut-être aussi son genre est-il celui qui convient aux sujets qu'il traite. Il faut des pastels très légers pour décrire les théories de couleurs des "Propos d'Art", et les étoiles d'Orient ont des clartés si douces, elles donnent des rêves de beauté si irréelle, qu'il n'y a que des propos teintés de lune qui puissent les traduire...

Ce qui est aussi transparent à travers les écrits d'Henri d'Arles que le ciel oriental dont il nous entretient, c'est l'âme de l'écrivain: elle est pure, elle est limpide ; la poésie, l'art se la partagent et l'absorbent. Un parfum de naïveté toujours jeune se dégage de ces mots choisis, flous, vaporeux, et, ce parfum ne déplaît pas.

Je ne m'étonne donc plus qu'Henri d'Arles reste sympathique à ceux qui l'observent et l'étudient.

Deux Dominicains du pays sont entrés dans les lettres, et rien n'est plus curieux que le genre de chacun d'eux.

L'un, Henri d'Arles, trempe sa plume dans le miel, l'autre, Raphaël Gervais, plonge la sienne dans le vinaigre.

Ou plutôt, la plume du premier est un pinceau chargé des plus tendres couleurs ; le second manie la sienne à peu près comme fait de son gourdin, un robuste Hibernien, un jour de foire. Avec cette différence que l'escrime de celui-là, plus savante et calculée, ne frappe pas indifféremment ceux qui se trouvent à sa portée, mais attrappe surtout, les individus que, dans sa pensée, il a particulièrement visés.

Si j'ose, toute profane que je suis, exprimer ma petite opinion sur un sujet comme celui-ci, je dirai que j'admire deux choses, dans ce procédé: le talent avec lequel l'écrivain manie son arme, — bien qu'il la mette parfois au service d'idées étroites et ultramontaines,—et sa crânerie a déclarer franc et net, son opinion, au risque d'encourir les plus hautes disgrâces, ainsi qu'il lui est arrivé, il n'y a pas encore très longtemps.

Si, dans la position exceptionnelle où se trouve Raphaël Gervais, sa combativité grande est déplorable au point de vue de l'exemple à donner et de la charité à garder, elle repose, au moins, de cette "diplomatie à quatre pattes", — comme l'appelle Clémenceau — dont tant de gens, en notre pays, entortille leur dire.

Je me permettrai toutefois de faire remarquer à Raphaël Gervais, que, si des femmes ont trop souvent le tort de délaisser la quenouille pour des travaux intellectuels, en de certaines mains, une croix est plus à sa place qu'une plume, et que le plus beau geste est encore d'absoudre et de bénir.

❖ ❖ ❖

La "Revue Canadienne" change de maison. De la direction de M. Alphonse Leclaire, elle passe à celle de l'Université Laval, de Montréal.

Je dois avouer que j'attendais des merveilles de ce changement. Mais, hélas! la "Revue Canadienne" ennuyeuse, ah, combien — comme disent les décadents — sous le règne de son ancien directeur, continue de l'être, sous ses maîtres nouveaux, avec une constance que rien ne rebute.

Ce qu'il faudrait à la vieille Revue pour la reverdir un brin, pour lui donner de la vie et du mouvement, je ne le sais pas au juste.

Il ne m'appartient pas d'ailleurs de donner des conseils à mes supérieurs, je ne puis que constater un fait et me permettre de le regretter.

Françoise.

L'art dentaire il y a 2000 ans

Le professeur Galli publie dans la "Revista Italiana di Odontojatria", une magistrale étude sur "la prothèse dentaire chez les Etrusques au quatrième siècle avant l'ère chrétienne". Un crâne mis au jour dans la nécropole de Falerii, près de Civita Castellana, lui a permis d'établir que dès cet époque lointaine, la science et l'habileté des dentistes étrusques ne le cédaient en rien à celles des modernes ptraticiens. Dans ce qui fut, en effet, la bouche de ce crâne, on remarque quatre capsules d'or, dont deux, recouvrant des dents naturelles, servant à les protéger, tandis que les deux autres employées comme dents artificielles, tiennent la place et l'office de molaires absentes. C'est probablement le travail dit "en pont", le "Bridge Work".

L'étude et l'amitié sont les consolatrices qui nous accompagnent le plus loin dans la vie.—Sainte-Beuve.

Josellys le Troubadour

(LEGENDE DU MOYEN-AGE.)

QUAND Josellys arriva au seuil du Paradis, il faisait une claire matinée de printemps : il est toujours printemps au Paradis. Tandis qu'autour de lui voltigeaient oiseaux et papillons inconnus de la terre, que mille fleurs aux pétales exquisement ciselés s'épanouissaient à ses côtés, Josellys, fatigué de son long voyage, s'étendit sur le gazon, y posa son luth et, fermant à demi les yeux, songea.

Mon Dieu! qu'il est donc loin le Paradis! Comme il avait fallu cheminer longtemps et par de rudes sentiers! Quelles souffrances! Quel passé!

Le passé! Jossellys y pensait avec effort et vaguement. Noyée dans la brume de ses souvenirs, son existence sur la terre lointaine! Seule, une étoile perçait le voile épais, astre brillant, tôt disparu, hélas! C'était Mariella, la joie de ses yeux, le seul sourire de sa vie errante: sa douce enfant, morte à quinze ans, et qu'il allait revoir au paradis!...

Car c'était pour elle qu'il était là ; pour elle que, laissant la terre, il était parti, un jour, par ces sentiers mené au but de ses rêves! Si rudes et escarpés qui l'avaient, enfin, longues !lui avaient paru les deux années d'absence !

Et maintenant, comment entrer au Paradis? Comment ouvrir cette porte éblouissante qui se dressait entre lui et sa Mariella?...

Ah! Josellys n'avait pas réfléchi à tout cela! Il s'était dit en chemin que, là-haut, sa fille l'apercevant viendrait à sa rencontre...

Mais à cette heure, l'espoir s'évanouissait et, se voyant seul, sans une âme à qui dire sa peine, Josellys pleura...

Quand la douleur s'exhale de cœurs vulgaires, rude est la plainte, et âpre, et amère désespérément. Le poète, lui, avait son luth et il chanta.

Il chanta sa peine au seuil du Paradis, Josellys, le troubadour. Or, Pierre, ayant ouï des sanglots, vint à la porte d'or et l'entr'ouvrit.

Oh! la splendide vision! Une clarté sereine s'épandait à flots, et, dans les rayons de ce soleil éternellement lumineux, se jouait une foule d'anges et d'enfants.

Transporté de joie, Josellys oublia ses larmes, joignit les mains, se prosterna.

"Hé! beau chanteur! dit saint Pierre, que te prend-il de troubler les échos de l'Eden? Es-tu donc si pressé d'entrer au Paradis que tu t'arrêtes à muser au dehors?

—Ah! grand Apôtre, dit Josellys tout ému, merci de votre obligeance. Je n'osais frapper et vous m'avez ouvert ; grâces à vous!

—Halte-là! brave homme, reprit le saint portier : laisse-moi voir mon grand livre. Comme âne en moulin, on n'entre pas au Paradis."

Et, pour interroger son registre, Pierre sans façons, referma la porte.

Point longue ne fut la recherche ; et, rébarbatif, l'apôtre reparut.

"Entrer au Paradis! un mécréant pareil! Y connais-tu seulement une âme ?

—Grand saint, Mariella ma doulce y est depuis deux ans déjà.

—Eh bien! elle peut sortir, si elle veut te rejoindre, car de longtemps à tel païen je n'ouvrirai la porte dont le Créateur me confia la garde. Quels sont les titres dont tu te prévaux ?

—Hélas! je reconnais bien ne pas avoir beaucoup pensé à l'autre vie ; mais, du moins, jamais grièvement n'ai-je offensé le Dieu Très-Haut!

—Ah! vraiment? Eh bien! je te dis, moi, que grâces perdues pèsent dans ma balance. Or, Dieu, mon Maître, t'avait départi des dons précieux. Qu'en as-tu fait? Cherche dans ta mémoire!"

Josellys eut un frisson... Oui, certes, il avait parcouru cours et châteaux, rhapsode célèbre, contant de merveilleuses choses en s'accompa-

guant de son luth... Il avait chanté la guerre sainte, la lointaine équipée en terre de Jérusalem, le courage des preux, il avait exalté la magnificence des seigneurs et la beauté doucement fière des nobles dames.

Parfois, il est vrai, les louanges l'avaient grisé et un subtil sentiment d'orgueil s'était emparé de lui. Mais qu'importe? Est-ce pour cela qu'il se verrait repoussé et banni du séjour de la paix où habitait sa Mariella? Ah! s'il lui était donné de revenir sur terre, il emploierait mieux son talent! Chanter Dieu, sa gloire et ses bienfaits : voilà le thème sur lequel il composerait ses plus belles mélodies. "Ayez pitié! saint apôtre, ayez pitié! Laissez-moi vair ma chère Mariella qui, elle, si dévote fut toujours au Seigneur Jésus et à sa sainte Mère!"

Pierre le pêcheur n'est pas tendre: "Le Purgatoire est fait pour toi, mon ami ; c'est tout juste si tu n'es pas condamné à la Géhenne. Que mettent à ton actif les vertus de ta fille?... Passe ton chemin!"

La porte, lentement, se referma, et, désespéré, Josellys s'affaissa en sanglotant.

Tout à coup, une mélodie merveilleusement suave arriva du ciel jusqu'à lui. Où, déjà, avait-il entendu cette exquise cantilène? Une voix douce commençait ; le chœur répétait après elle des paroles qu'il ne parvenait pas à saisir, et, pourtant, il avait ouï cette voix et ce chant ; une pensée, rapide comme l'éclair, lui traversa l'esprit, et, avant que saint Pierre eût refermé le battant d'or, Josellys était là, plongeant son regard dans le Paradis.

Irrité de cette insistance, saint Pierre allait protester, quand, surpris il resta immobile! Josellys chantait avec les anges. Oubliant sa sévérité d'antan, le pêcheur apôtre écouta :

O Très haute et puissante Dame.

O douce Vierge, ô sainte Mère, Marie!

Ton nom est suave comme un chant d'amour.

Quand mes lèvres le répètent, je suis ravi par sa douceur ;

Quand ma pensée me le rappelle, je me sens voler à toi, ô Marie!

Mon cœur t'aime, douce Vierge, sainte Mère, mon cœur t'aime.

Si l'homme pleure, tu te penches pour le consoler,

Notre-Dame, Marie!

S'il est las, ta main le soutient.

Notre-Dame, Marie!

Sois bénie pour ta bonté, ô toi; Mère du Sauveur Jésus!

Que les Anges du Ciel unissent leurs concerts à mes faibles louanges et te disent :

Gloires, honneur et amour dans tous les siècles.

Et la voix de Josellys s'éleva seule, pure et joyeuse :

"Plaise à toi, divine Marie, miséricorde et douce Reine, faire entrer dans ton ciel Josellys le troubadour!"

Un frémissement parcourut les phalanges saintes, et tous les élus s'inclinèrent. Marie passait.

Vêtue de blanc, un lambeau de firmament lui servait de ceinture. Douze étoiles nimbaient son front, et des anges, la tête penchée, lui faisaient escorte.

Souriante, elle s'arrêta auprès de Mariella dont elle prit la main doucement, et toutes deux s'en allèrent à la porte du Paradis.

Josellys, les yeux brillants, les regardait venir en éternisant son dernier accord.

Elles approchaient... Plus qu'un pas... Et Marie, tendant à Josellys sa droite aux doigts fuselés, laissa tomber sur lui, douces comme le son du cristal, ces paroles que ravi, tout le Ciel écouta :

"Oui, mon fils, sois en paix. Nul n'a jamais invoqué mon nom en vain. Ta Mariella te sera rendue, et, pour cet hymne que tu m'as consacré, je t'octroierai le Paradis."

Pour répondre, Josellys ouvrit les lèvres : "A toi, pour jamais, noble Reine, mon cœur, ma voix et mon luth!" Et, dans l'ivresse de son bonheur, il voulut courir à sa Mariella...

Plus rien ne restait de la vision sublime... Une ville, non loin, s'annonçait, et, dans l'atmosphère limpide, une cloche, pieusement, tintait l'"Angelus".

Le troubadour, étonné, se leva : plus de Paradis, plus d'Anges, plus de Vierges, plus de Mariella.

Seul, son luth, tombant à ses pieds, rendit un son plaintif, comme s'il voulait, lui, résumer la réalité et le rêve.

Josellys regarda ce vieil ami, puis, levant les yeux, vit la première étoile qui s'allumait là-haut: "Doulce Reine!" fit-il. Puis, il reprit l'instrument, jeta autour de lui comme un muet et suprême adieu, s'acheminant vers la ville.

Le son de la cloche semblait le guider. Le voici, enfin, devant une porte de forme ogivale, dont il souleva l'énorme marteau de bronze. Un Frère accourut au guichet : "Le Père Abbé", demanda Josellys. Le lourd battant s'ouvrit et laissa passer le visiteur. Puis, sans mot dire, le convers l'introduisit dans une salle blanche et nue où le prieur ne tarda pas à le rejoindre :

"Mon Père, dit Josellys en s'agenouillant, je viens oublier ici tout ce qui, hier encore, faisait ma gloire. Si, fatigué de sa vie errante, un pauvre rhapsode ne vous est pas à charge, le laisserez-vous se faire céans le serviteur de tous et consacrer sa voix et son luth à la Vierge Immaculée?"

Le Père Abbé ouvrit ses grands bras: "Soyez le bienvenu, mon fils!"

Et c'est ainsi que Josellys, revenu du Paradis, laissa chansons et ballades pour servir, honorer et louer la très doulce Marie.

Lorsque, bien des années plus tard, il fut près de mourir, on entendit dans sa cellule de suaves accents qu'il semblait connaître ; ses yeux ravis contemplaient un invisible spectacle, et, dans un dernier effort, sa voix s'éleva, mélodieuse. "Plaise à toi, divine Marie, miséricordieuse et doulce Reine, réunir à tes pieds Josellys et Mariella!"

Et l'on dit qu'à l'heure où l'âme du moine s'envola, le luth, fidèle compagnon du troubadour, douloureux, brisa ses cordes.

Miss Keykell.

("Le Foyer".)

Premier astre, pemier œil

QUAND les premières brumes du soir commencent de paraître ; quand tout se pâme peu à peu, et que l'air devient de plus en plus coi ; alors, douceur de lever notre front brûlant vers un ciel rafraîchissant!... Mais n'y cherchons pas encore un bel essaim de charmantes étoiles, car une seule a osé sortir de cette vaste ruche d'azur crépusculaire. Mon Dieu, quelle étoile unique! On dirait que le crépuscule nous l'accorde en compensation d'un soleil ravi.. Tiens, voici que, un par un, cent par cent, d'autres astres viennent peupler cet immense désert de tout à l'heure. Alors, de cette étoile idéale tant caressée tout d'abord, nous détachons petit à petit notre regard ébloui pour vénérer uniquement les astres nouveaux.

❖ ❖ ❖

Et je pense au corps, ce mur de neige, derrière lequel s'abrite énigmatiquement l'âme de chacun de nous. Aussi, combien d'êtres, les uns aux autres destinés, ne se réuniront jamais sur la terre, parce qu'ils ne peuvent se deviner, se pénétrer, à travers l'énigme que renferme chaque physionomie.—Parfois, qui de nous ne voudrait posséder ce don : voir le fond dernier des autres âmes. — Mais il viendra un jour où le bon soleil du trépas fera fondre la neige de nos corps, et, alors, les âmes, restées les unes aux astres à jamais murées ici-bas, se rejoindront dans des rendez-vous insoupçonnés où elles se connaîtront et se confondront pour toujours! D'ici là, soyons aisément pénétrables, si nous voulons être pénétrants.

Jean de Canada.

Concours de popularite

Pour le recrutement des abonnés

1er PRIX, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

Un voyage en Europe et retour

2ième PRIX, (150 abonnements nouveaux),

UN PIANO DE $300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou dame.

3ième PRIX, (75 nouveaux abonnements),

Un phonographe Pathé

4ième PRIX, (50 nouveaux abonnements),

MONTRE pour MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet ; régulateur bréveté, ajusté.

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de $60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (35 nouveaux abonnements),

Un pupitre avec combinaison de bibliothèque

6ième PRIX, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à $25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Ste-Catherine-Est.

OU BIEN

7ième PRIX, (10 abonnements nouveaux). Un rédicule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pendule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

"LE JOURNAL DE FRANÇOISE",
80, rue Saint-Gabriel,
Montréal.

Notes sur la Mode

UN mot en passant sur une mode excentrique et bizarre,—car il y a une mode pour les chiens comme il y a une mode pour les gens — c'est la boucle d'oreille pour les toutous.

L'ornement en question est, en réalité, une bordure ciselée, en or, avec pierres fines, s'il vous plaît, maintenue par quatre boutons, deux en haut sur les deux côtés, deux dans le bas de l'oreille. Sachez qu'un chien quelle que soit sa beauté, n'est pas chic s'il ne porte pas de boucles d'oreilles.

Mais causons plutôt de modes pour les gens.

L'écharpe devient de plus en plus en vogue. "Ce plus féminin de tous les ornements" semble résister à toutes les innovations, et, sans elle, il n'y a plus de véritable élégance. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les fantaisies, de tous les tissus: tulle, voile, soie, crêpe de Chine et dentelle.

Les jupes continueront d'être très "cloche", collantes du haut et fort amples du bas.

La jaquette Empire est ressuscitée: le haut ressemble à un boléro avec plis à la taille ce qui n'est guère avantageux. La grande jaquette longue, style Louis XV, est plus chic, ainsi que celle échancrée sur les hanches.

La manche japonaise est sacrifiée ; on revient à la manche gigot, bouffant un peu sur l'épaule, et serrant un peu fortement l'avant-bras. Il y a des manches tellement longues qu'elles adoptent la forme mitaine, recouvrent une partie de la main.

Les teintes les plus en faveur sont le bleu japonais, un bleu assez foncé, puis les nuances de "violettes de Parme", les verts anciens et les kakis dont la vogue, quoique ancienne subsiste toujours.

Cigarette.

Propos d'Etiquette

D. --- Peut-on parler dans un salon à une dame près de qui l'on est placée et à qui l'on n'a pas été présentée ?

R.—Certainement.

D. — Peut-on ensuite, quand on rencontre dans la rue cette même personne à qui l'on a parlé sans présentation, la saluer ?

R.—Non.

D. — Si vous avez à vous nommer, devez-vous faire précéder votre nom de l'appellation de monsieur ou madame ?

R.—Une femme peut faire précéder son nom de l'épithète de: Madame. Un homme, jamais, ce serait ridicule.

Lady Etiquette.

Chronique

DEUX lettres de femmes, publiées dans les journaux, ont occupé l'attention publique de différente façon.

En effet, tandis que l'une a été encensée par tous nos confrères, l'autre a eu ce que l'on appelle une "mauvaise presse".

Sur l'initiative de M. Truffier, qui n'est pas seulement un bon comédien et un auteur distingué, mais aussi un homme d'esprit et de cœur puisqu'il est féministe — le Comité d'administration de la Comédie Française avait voté à l'unanimité l'admission de Mme Bartet. C'était un beau geste, bien fait pour réjouir les partisans du progrès féminin.

Dans une lettre rendue publique, Mme Bartet se récuse et invoque son peu de qualités administratives pour motiver son refus.

Les compliments sur sa modestie ne manqueront pas à la "divine" artiste. Elle me pardonnera d'ajouter à ce concert de louanges la note discordante du blâme.

A mon humble avis, Mme Bartet a eu tort de refuser, et, à moins que ce ne soit pour donner une leçon à certains de ses camarades masculins, le tort encore plus grand de déclarer ne pas se sentir les aptitudes qu'aucun d'eux n'a jamais avoué ne pas posséder pleinement.

Toutes les fois qu'une femme a l'air d'approuver la théorie de l'infériorité des femmes — que leur exclusion du Comité d'administration semblait ériger en principe, — elle commet une action blâmable. Et, dans le cas qui nous occupe, en refusant sous un pareil prétexte, l'honneur d'être la première femme admise au sein de ce Comité, elle en ferme l'accès aux autres, à celles qui, elles, se seraient peut-être senti les facultés administratives que sa pseudo-modestie lui fait décliner. Car il est à craindre que l'échec de cette tentative de féminisme ou plutôt d'impartialité de la part des membres du Comité d'administration n'y recule pour longtemps l'entrée des femmes.

Et il faut avouer que Mme Bartet, dont le talent nous a fait passer tant de soirées délicieuses, n'a aucun droit, cette fois, à nos applaudissements.

Il est plus difficile pour moi, plus délicat surtout, de blâmer notre éminente collaboratrice Marcelle Tinayre.

Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué, à la lecture d'une lettre très amusante,—je dois l'avouer—qu'elle a écrite au "Temps", bien imprudemment en tout cas, car elle n'était pas encore officiellement décorée, — pour dire qu'elle ne porterait pas sa croix d'honneur.

Je m'étais laissé dire qu'on n'accordait cette distinction qu'à ceux qui l'avaient sollicitée...

Qu'on l'ait demandée pour elle, puisqu'elle nous dit qu'elle n'a rien fait pour l'obtenir et qu'elle a même dissuadé ses amis de la demander, rien ne nous autorise à en douter.

On m'avait dit aussi que la signature de la personne pour laquelle on sollicite la croix est nécessaire. Il me semble qu'en ce cas, il était encore plus simple de ne point donner cette signature que de ne point porter le ruban rouge, ce joli ruban, au sujet duquel sa couturière fut si émue qu'elle lui enfonçait des épingles dans le dos, lui disant: "Madame, je vous en prie, portez le ruban rouge ; ça fera si bien sur votre "tailleur" noir!"

Madame Tinayre ajoute: "Cette profonde pensée, que je médite encore, ne me décide pas d'arborer, même sur le "tailleur" noir, cette "étoile des braves!"

"Car c'est l'étoile des braves, ô Napoléon! Mme de Staël, qui était presque un homme, ne l'a pas eue.

"L'empereur misogyne doit bien souffrir dans l'autre monde en voyant cette croix sur des poitrines qui ne ressemblent pas — heureusement! — aux robustes torses de ses grenadiers. J'épargnerai cette douleur aux mânes de Napoléon, fondateur

de l'Ordre. Je ne porterai pas ce joli ruban et cette jolie croix, parce que je ne pourrai plus aller en tramway ou dans le métro sans susciter la curiosité de mes voisins. "Tiens, penseraient-ils, voilà une femme qui a dû être religieuse et soigner des pestiférés... Elle est bien jeune tout de même, pour avoir été cantinière en 1870! Alors! Non, non, ça me gênerait!"

Cette profession de foi n'a pas eu le succès que son auteur en attendait peut-être et, en dehors de la véritable levée de boucliers qu'elle a suscitée contre elle, elle a amené un résultat sans doute plus inattendu encore par elle, c'est cette sentence inscrite sur son dossier, à l'examen de la proposition faite par M. Briand: "Ne peut être accueillie actuellement".

Certes, Mme Tinayre a perdu une bonne occasion de se taire... Mais la leçon est dure... Admettons que le désir de faire de l'esprit lui ait fait dire des bêtises, cela peut arriver à tout le monde. Mais vraiment! on eût dit que les journalistes avaient reçu une injure personnelle.

Après tout, Mme Tinayre avait bien le droit de ne pas porter la croix, après l'avoir ou ne pas l'avoir demandée. J'entends bien qu'en disant que cela la regarde, je m'expose à ce qu'on me réponde que cela ne regardait qu'elle et non le public qu'on a eu le tort de vouloir informer de ce grave évènement.

Mme Tinayre, par sa lettre, froissait trop de susceptibilité pour qu'on la lui pardonnât facilement.

Destinée, dans l'esprit de son auteur, à faire sourire, elle a fait fulminer. C'est qu'elle semblait s'attaquer — ce dont elle s'est fort défendue d'ailleurs — certaines institutions, voire même certaines opinions... et qu'en blessant les amours-propres, elle a mis contre elle deux catégories de gens: ceux qui sont décorés et portent — non sans fierté leur décoration, et ceux qui ne le sont pas mais voudraient l'être.... c'est-à-dire: tout le monde.

Pauvre Mme Tinayre, combien elle doit regretter des boutades qu'elle jugeait inoffensives!... Elle a appris à ses dépens la vérité du dicton populaire: "Trop parler nuit" et aussi qu'il est bien vrai que chacun ici-bas, qu'il le veuille ou non, est obligé de "porter sa croix!..."

Mais si l'élève Tinayre, "mise en retenue, comme l'a dit un des plus spirituels membres du Conseil de l'Ordre, pour avoir trop parlé et trop écrit," peut encore espérer pour la prochaine promotion, une distinction qu'en somme son talent méritait, il faudra pour cela qu'elle obtienne, par son silence, quelques notes de sagesse... C'est égal!... Je sais une grande tragédienne qui a dû bien s'amuser ces jours-ci . . . .

. . . .

Nous sortons à peine de la série des embrassades de janvier et les hygiénistes viennent nous faire frémir au sujet des dangers que cette série nous a fait courir.

Si ces messieurs continuent, non seulement nous n'oserons plus rien manger ni boire, mais, privés de toutes ces joies matérielles, nous n'aurons même plus le refuge des joies sentimentales; nous ne pourrons plus goûter ni amour ni amitié ou du moins il nous sera défendu de manifester ces sentiments par le baiser, car le baiser, c'est le piège du microbe.

Il y a déjà quelques années que l'on avait vaguement parlé de cette décevante découverte, mais aujourd'hui c'est avec des preuves à l'appui qu'une revue américaine, la "North American Review", la confirme.

Et c'est en France, paraît-il, que l'expérience dont parle la revue a été faite.

Deux jeunes gens de bonne volonté se sont présentés, l'un complètement rasé, l'autre pourvu d'une moustache épaisse. On les a laissés se promener dans Paris, au gré de leur fantaisie, dans les théâtres, dans les musées, partout où il leur a plu d'aller. On a mené ensuite ces jeunes gens de bonne volonté dans un laboratoire où les attendait une jeune fille de meilleure volonté encore, et cette jeune fille tendit ses lèvres, — qui avaient été, au préalable purifiées suivant les méthodes les plus scientifiques, — au baiser du jeune homme rasé. Tout aussitôt une brosse stérilisée enleva de ses lèvres les microbes qu'y avait apportés ce baiser, et ses lèvres de nouveau purifiées, ses lèvres auxquelles la science avait "refait une virginité" se tendirent vers celles du jeune homme moustachu.

Après ce nouveau baiser, nouvelle cueillette de microbes lesquels, suivant les prescriptions les plus rigoureuses, furent enfermés dans deux éprouvettes hermétiquement closes.

Au bout de quatre jours, on ouvrit les éprouvettes. On put constater alors que le résidu provenant du baiser du jeune homme sans moustache contenaient des germes et des fragments à peu près inoffensifs, tandis que le tube du jeune homme à moustache contenait les microbes les plus dangereux. Microbes de la tuberculose, de la diphtérie, germes divers de la putréfaction, presqu'aucun ne manquait à l'appel... pas même un horrible duvet provenant de la patte d'une araignée!!!

Malheureuse jeune fille!... "Qu'est-ce qu'elle avait pris?" comme on dit aujourd'hui.

D'ailleurs, il y a longtemps que Musset l'a dit:

"Il faut se méfier, ma chère, des moustaches..."

Mais s'il suffisait d'être imberbe, on aurait vite le remède, d'autant plus que la mode a une tendance marquée à imiter les Yankees qui, à quelques exceptions près, se font scrupuleusement raser.

Malheureusement les savants ont fait des expériences — très sérieuses cette fois — qui indiquent que le baiser — avec ou sans moustaches — porte son danger en lui-même. Et pour que l'amitié soit aussi mal traitée que l'amour, ils nous disent que la poignée de main est presque aussi dangereuse que le baiser. Oh! Mesdames, allons-nous être obligées de nous contenter du salut militaire?

PARRHISIA.

("La Française".)

PETIT CROQUIS

La bonne Pension

TROUVER une bonne pension, où la nourriture soit substantielle et saine, la nappe immaculée et le service satisfaisant, n'est point chose aisée. Je me faisais ces réflexions, errant par les rues, sous l'égide du hasard. Enfin j'avisais une maison de bonne apparence, qui se recommandait par une enseigne de lettres blanches sur fond bleu, aux gens de mon espèce. Je sonnai ; une dame accorte, me vint ouvrir. Après quelques renseignements réciproques, nous convînmes du prix.

Si la chambre était passable, les steaks résistaient parfois aux assauts d'un couteau pourtant courageux, et qui, s'il fallait en croire vraisemblablement son fil émoussé, en avait vu de durs. "A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire", pensai-je, dans ma douce philosophie ; par ailleurs, mon appétit ne décroissait point à ces luttes épiques. J'eus continué à absorber ces steakes qui se rébellaient nerveusement avant que de descendre dans mes profondeurs stomacales, si fortuitement je n'avais assisté à la préparation de la mixture innommable qui servait à confectionner les sauces. Un soir, donc, l'envie me prit d'inspecter la cuisine. Quelques mots d'une banalité automnale négocièrent mon entrée. Mon aimable emphytrionne et son cousin, — il y a des cousins partout — faisaient un travail étrange dont je m'expliquais mal le but. Le cousin agitait dans une baignoire d'enfant oxydée par les injures du temps, un mélange fumant dont l'odeur âcre incommodait. A crapeton, sur le plancher, madame maintenait tendue sur un récipient une toile grossière et grisâtre, sur laquelle, elle se préparait à recevoir pour le filtrer, le liquide louche.

L'opération s'effectua devant moi.

—Vous voulez, sans doute, une solution de savon noir, hasardai-je bénévolement?

—Oh! non, monsieur, reprit l'excellente dame, les yeux ronds, c'est de la bonne graisse que j'ai refondue. Il y avait des... petits vers dedans, et vous savez, je suis très propre, moi....

Je fus abasourdi et sentais gronder en moi, prêts à la restitution, les steaks si héroïquement découpés. Comme il arrive souvent dans les situations graves, je ne trouvai aucune répartie.

Le lendemain, ma note réglée, je prétextais un voyage lointain et de longue durée, pour m'évader de la.... bonne pension...

Paul de Briqueville.

Conseils Utiles

TACHES DE GRAISSE OU D'ENCRE SUR LES TAPIS. — On enlève les taches de tapis en les recouvrant avec de la farine ou du maïs sec, et en épinglant un papier au-dessus. Répétez ce procédé à six heures d'intervalles jusqu'à disparition de la graisse en ayant soin de brosser la farine précédente avant de remettre la nouvelle. Pour de l'encre, recouvrez immédiatement avec du papier buvard et renouvelez autant de fois qu'il est nécessaire.

IVOIRE SCULPTE. — On peut nettoyer l'ivoire avec une pâte composée de sciure et de quelques gouttes de citron. Recouvrir l'ivoire avec une épaisse couche de cette pâte et laisser sécher. Enlevez avec une brosse à ongles en brossant bien soigneusement dans tous les coins.

Recettes Faciles

NOUILLETTES AUX OEUFS MARGE, SAUCE PAYSANNE. — Faites cuire une boîte d'une livre pour six personnes de Nouillettes aux œufs Marge, dans l'eau bouillante pendant 10 à 15 minutes.

Faites un roux blond avec beurre et "Farine Marge", mélangez avec champignons et oignons sautés au beurre, ajoutez deux jaunes d'œufs, assaisonnez, versez sur vos "Nouillettes aux œufs Marge" bien égouttées, mélangez le tout et servez.

OEUFS AU MIROIR. — Mettez du beurre frais ou fondu dans un plat allant au feu, ou de très petites coquilles, tandis que dans le plat vous pouvez casser à la fois, mais doucement pour ne pas les écraser, huit ou dix œufs ; quand le blanc n'est plus glaireux, c'est cuit ; mettez sur chaque œuf un grain de sel et de poivre, et versez sur le tout un peu de crême.

GELEE D'AMANDES. — Prenez une once d'amandes douces, dix à douze d'amandes amères, deux onces de sucre blanc, un demiard d'eau. Broyez les amandes dans un mortier jusqu'à ce que le tout forme une pâte ; ajoutez l'eau graduellement en brassant, coulez. Faites ensuite fondre une once de gélatine dans un demiard d'eau. Mêlez le tout, ajoutez du sucre au besoin et des essences au goût.

C'est l'Angélica souveraine
C'est l'ardente et blonde liqueur
Fleur des monts et fruit de la plaine,
Neige au front et soleil au cœur.

RENE SAIB.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

Ce que fut, pendant trois heures, la défense du village par deux bataillons français entourés de canons allemands, de masses ennemies croissant sans cesse, l'histoire impartiale l'a noté. Tous le savent aujourd'hui. Mais dans l'apothéose dressée, Pierre revoit certains détails. l'agonie d'une poignée d'hommes conduits par son père, le capitaine Jean de Lestrac, de quelques soldats seuls survivants d'une compagnie chargée de la défense de la ferme.

Pendant les dernières minutes de la lutte, dans la salle enfumée où ils s'étaient retirés, où des blessés se relevaient pour faire une dernière fois le coup de feu, à la lueur du grand soleil d'août entrant par les brêches, crevant les murs et le toit, on vit tout à coup le capitaine, pâle, sanglant, hissé, soutenu, puis attaché par quelques fidèles exécutant ses derniers ordres, au long d'un pilier, sorte de colonne placée au centre de la salle, soutenant la poutre maîtresse du plafond.

Comme tous les anciens des Lestrac tombés pour leur pays, il avait eu cette idée: mourir debout, lui aussi, debout quand même. Dans un effort de volonté, il se raidit, releva la tête, dominant la lutte. Le corps était droit, les épaules remontées, es bras relevés, soutenus aux coudes. La main crispée sur la garde d'or du sabre esquissa encore quelques gestes, puis le bras s'abandonna inerte.

Ainsi dressé, et sentant l'heure venue, ses yeux voilés d'agonie eurent la vision totale du sacrifice accompli par tous ces humbles, ces soldats tombés qui n'avaient pas faibli et, simplement, au pays malheureux faisaient le don de leurs vies. Alors son âme de chef et de père heureuse, fière, eut un dernier cri:

—Merci... mes amis... mes enfants... cria-t-il. C'est bien!

L'ennemi pouvait paraître.

Tous ceux qui avaient pu se traîner vers lui en un suprême effort étaient là, sous son regard décoloré, à ses pieds, couchés, alignés comme pour un appel, une dernière revue qu'il aurait eu à passer.

Sur le seuil, les Allemands s'arrêtèrent, toute leur rage tombée subitement devant la grandeur du spectacle. Quelques officiers pénétrèrent dans la salle. L'un d'eux, plus hardi, un jeune, enjamba les morts entassés, s'approcha du pilier et, furieux, heurta le crucifié du pommeau de son épée. Mais le cœur ne battait plus. Le cœur mort ne répondit pas, ne sentit pas cette dernière insulte. Les yeux calmes, impassibles, où se lisait l'abnégation superbe qui avait fait ces héros, ne voyaient plus les choses d'ici-bas, et, entr'ouverts à la gloire, loin d'ici, dédaignaient cette petite lâcheté du vainqueur.

Le lendemain, très tard, presque à la nuit, dans le jardin on fit un grand trou et on les enterra tous, en tas. Le dernier jeté, ce fut lui. Comme il était resté attaché à son pilier, le regard toujours levé, semblant prier et veiller tous ces morts, "ses enfants", ses bras raidis gardèrent jusque dans la tombe leur grand geste entr'ouvert, ce geste qui fit dire plus tard au vieux sergent Frimaudeau revenu au pays:

—Comment est mort votre père, mon petit?... Comme un Jésus, vous dis-je... En croix!

Pierre avait dix ans lorsque ce récit lui fut fait. Dès lors, le but s'imposa. Il serait soldat, soldat comme son père. Et il se mit à l'œuvre.

C'était l'époque où la France mutilée, mais non abattue, non désespérée, pansait ses plaies, relevait ses ruines, où tous, les yeux fixés sur la frontière, ne parlaient que d'efforts à accomplir, de résurrection, d'espoir. On ne voulait pas rester sous l'affront. Une armée se dressa, munie de fusils, de canons nouveaux, très durement menée, assouplie, entraînée, instruite, guidée par des chefs éprouvés, revenus graves, résolus, des prisons d'Allemagne. Sur la frontière ouverte, des forts d'arrêt furent élevés. Le pays entier, uni, affirmant sa foi en l'aube nouvelle, se livrait à l'étude, au travail, avec une énergie, une persévérance, une méthode qui étonnèrent le monde. Plus de fêtes, plus de joies officielles. Les printemps, les étés se succédaient. Nul n'y faisait attention. Il n'y avait plus qu'une pensée élevée en les âmes de tous, implacable, — le souvenir.

Un peu de fièvre, une griserie lente venait, étreignant le pays. On travaillait à tout à la fois. Et dans la hâte il arriva que des mots prirent tout à coup la valeur d'axiomes, de nécessités absolues, surtout ceux ayant trait aux choses de là-bas. Ainsi on allait répétant que la défaite n'était pas l'œuvre seule du fusil à aiguille. C'est le maître d'école allemand qui a vaincu, disait-on. C'est bien. Au tour du maître français, fut-il répondu. Et de cette idée ainsi jetée dans la mêlée, à peine examinée, tout sembla subir l'hallucination.

Cet illustre inconnu grandit démesurément en les imaginations. On tailla, revisa, créa, créa beaucoup. Il fallait préparer la génération future, les "ouvriers de la Revanche". Et pour cela on ne voulait plus de ce qui avait été. Il fallait mieux. Les études furent doublées, les épreuves multipliées. Au sommet, des diplômes, un monde de diplômes à conquérir de haute lutte.

Et toute une génération inquiète, déjà sérieuse, se demandant tout bas pour quelle effrayante et forte destinée on la préparait, s'est usée à les conquérir.

Pierre fut de cette jeunesse labo-

[1] Ollendorf, Paris

rieuse, de cette génération anxieuse, assagie trop tôt, sur qui, malgré les ans, comme un peu de tristesse est restée, — le regret peut-être d'avoir vu trop haut et, l'effort accompli, de se sentir vivre inutile.

Mais en ce passé d'enfant une lueur se pose.

Entre son oncle et lui, perdus en cette demeure qu'animaient jadis les châtelaines élégantes et précieuses d'autrefois, si déserte maintenant, où des chambres restent closes comme sur des choses chères ensevelies, où bien des fenêtres ne s'ouvrent jamais, il revoit le sourire et les grands yeux d'une petite fille. C'était Christine, une enfant comme lui sans père ni mère, la nièce du vieux sergent Frimaudeau. Pour se l'attacher, garder avec lui ce fidèle qui avait suivi partout son frère, recueilli son dernier soupir, hoqueté du haut du gibet glorieux de Sainte-Marie-aux-Chesnes, le colonel l'avait paré d'une fonction honorifique. Il était régisseur.

C'est ainsi que Christine parut à Lestrac.

Cette petite fille aux regards doux, toute menue, délicate, dont les beaux cheveux flottaient sur les épaules, emmêlés, joyeux, cheveux blonds où palpitait de la lumière auréolant son teint pâle ; cette enfant en robe noire qui avait eu les mêmes larmes, les mêmes tristesses, qui courait à lui d'aussi loin qu'elle l'apercevait, l'accueillait d'un sourire, tendait si gentiment la main vers la sienne hésitante, émue, produisit sur Pierre une vive impression.

Elle fut l'aube, l'éveil charmant [illegible] inconnues, de tendresses imprécises, très chastes, idéales, qui tremblaient en son cœur. Elle fut la révélation lente, mais sincère du beau et du bien ici-bas, l'éclosion de pensées qui le guidèrent plus tard en la vie sérieuse, et, en attendant, le gardèrent des faiblesses communes, faciles, où s'enlizent les courages et les volontés.

Elle se pliait à tous ses caprices. Car il ordonnait, un peu despote, nerveux, presque heureux de la sentir se soumettre toujours, à peine hésitante, implorant d'un regard mi-rieur, mi-chagrin. Et c'était une grâce nouvelle qu'elle avait, une simplicité, une poésie en tous ses mouvements qui l'enchantait. Parfois, sans savoir pourquoi, — ce qui la faisait bien rire, —il l'attirait brusquement dans ses bras, l'embrassait et lui disait tout bas, comme lui demandant pardon :

—Je t'aime bien, ma petite Christine, je t'aime bien, vois-tu.

Alors, pour toute réponse, elle le prenait par la main et, détournant la tête, elle l'entraînait en courant. C'était sa façon de cacher son émoi, car elle l'aimait, son cher petit maître, si pâle et si triste, elle l'aimait avec cette douce inconscience des beaux cœurs d'enfants qui s'ignorent.

Le vieux sergent mourut.

Le soir même, le colonel revint au château la tenant par la main. Et Pierre trouva cela très naturel. On ouvrit une grande chambre de jeune fille, on mit des roses, des fleurs partout. Il semblait, malgré le deuil nouveau, que ce fût jour de fête en le manoir silencieux. Et réellement c'était elle qu'on fêtait, la chère petite, plus jolie dans ses larmes et la douleur de ses vêtements sombres. Elle prit place à table entre ces deux êtres qui ne se lassaient pas de la regarder, heureux de la sentir là, enfin présente, fille, sœur d'élection et de tendresse.

Les temps venus, il fallut se séparer. Pierre fut envoyé au collège. Christine, au couvent. Mais, chaque automne les vacances les ramenaient à Lestrac. Le château abandonné rouvrait ses portes et ses fenêtres au grand soleil, à la joie de ses hôtes. Tout revivait. Il y avait encore des cris, des éclats de rire sous les grands arbres.

Elle grandit, fut bientôt une jeune fille en qui toutes les délicatesses de l'enfant se réalisèrent, en qui le charme profond et ému de la jeune femme s'annonça.

Dans l'ombre des galeries, en l'or fané des vieux cadres, sous leurs glaces, les pastels anciens s'éclairaient à sa vue, la voyant passer, semblaient se pencher vers elle et lui sourire. On eût dit que les jolies mortes, dont elle avait le culte, gagnées à l'œuvre de paix et de bonheur qu'elle accomplissait si simplement, oublieuse d'elle-même, se réjouissaient dans l'au delà, l'accueillaient, elles aussi, et guidaient son âme, tous ses actes, même les plus infimes.

Bien souvent, arrêtée devant celle qui fut la mère de Pierre, comme plus proche d'elle par la grâce de son sourire et sa jeunesse blonde, elle songeait, semblait prier, triste parfois quand elle se posait le problème de l'avenir. Qu'adviendrait-il d'elle un jour?... Et le cœur très gros, ayant peur, comme un peu de défaillance, elle n'osait se répondre. Prévoyait-elle la douleur qui lentement venait en sa vie, enserrait son cœur trop aimant.? C'est vers elle qu'elle priait dans ces instants de recueillement, ce pèlerinage fait auprès de ces âmes envolées, femmes qui furent aimées, eurent leurs heures de joie et de rayonnement ici-bas, moururent en cette demeure où elle entra, un jour, humble, étonnée, pauvre, n'ayant que son cœur à donner, tout son cœur d'enfant reconnaissant et sincère. Et la chère image semblait écouter sa peine, lui dire : "Ne pleure pas, mon enfant. Laisse faire la vie. Attends seulement, Attends, petite Christine."

Pierre était heureux de la retrouver ainsi, chaque année. Il l'admirait se développant, s'affinant, bonne toujours, silencieuse, souriante, mais avec un peu de tristesse restée en la profondeur du regard. Alors, à la voir ainsi, sans penser plus loin, il se disait qu'elle songeait à ses morts, aux pauvres disparus, qu'elle avait si peu connus et aurait tant aimés... Pauvre Christine!

Mais un soir, le colonel devinant la douleur cachée en l'âme de cette enfant qui s'efforçait à lui sourire, révéla au cœur de Pierre, atterré, le sentiment qui si chastement était né en elle. Or il ne le fallait pas. Jamais elle n'avouerait, par pudeur, par fierté, oui, fierté de pauvre. Et puis, de toutes façons, pour lui, l'heure n'était pas venue. Ce n'était qu'un enfant. Que savait-il de la vie? Pierre avait fini sa deuxième année de Saint-Cyr. Dans quelques jours il devait partir, aller rejoindre en une petite fille de la frontière le régiment qu'il avait demandé, celui où son père avait servi, légué son nom par-

mi les faits d'armes inscrits au glorieux historique du corps.

Et c'était bien ainsi.

Il fallait laisser le rêve un instant, connaître la réalité, rencontrer le mal, subir les épreuves, garder son cœur toujours, malgré d'autres douleurs peut-être beaucoup plus hautes. Il fallait vivre enfin, d'abord ; Dieu ferait le reste.

Il avait de qui tenir.

Pour mieux mettre en lui cette acceptation de la destinée, le colonel lui conta l'histoire de ceux qui furent avant lui en la famille, qui aimèrent, subirent de violentes passions et moururent désespérés. Car rien de banal ne fut en la vie des Lestrac. Tous défilèrent : barons pillards des anciens temps, pages, courtisans insolents et libertins, gentilshommes spirituels, poètes, artistes, audacieux, tous gens de fière mine, de haute tenue, grands seigneurs toujours. Pour tous, il y avait un mot définissant l'être, dévoilant l'âme, pour beaucoup, ce fut tout un récit, de vraies légendes, tant étaient merveilleuses et fortes les données de leurs amours étranges. Puis, les beaux jours enfuis, c'était le retour au château où leur vie s'achevait dans le silence, les pénitences, une suite d'heures désespérées.. Ceux-là n'avaient pu aimer qu'une fois, et, fidèles, ils s'en étaient revenus au gîte, blessés à mort.

En son père, le capitaine Jean de Lestrac, l'âme des ancêtres s'affirma. Ce fut lui qui réalisa la pensée totale de la race. Artiste à ses heures, maniant les ébauchoirs et le ciseau comme l'un des leurs, pendant l'émigration, il laissa parmi de nombreuses figurines largement modelées, ce rêve obsédant qui l'avait brisé : la femme, mais la femme idole, la femme victorieuse. Et à ses yeux stupéfaits, l'âme éperdue, Pierre vit dans l'ombre d'une galerie close où il n'était jamais venu jusqu'alors, à la lueur de flambeaux que devant lui élevait son oncle, se dresser un marbre taillé d'après l'ébauche dernière. C'était "Phryné triomphante", Phryné absoute, se redressant dans un sursaut de joie et de vie intense, rêvant déjà d'amours nouvelles, de lèvres, de fronts à presser, de cœurs à briser.

Alors il comprit que, suivant la donnée des ancêtres qui aimèrent, eurent des sanglots et des désespoirs, il aimerait, pleurerait lui aussi, aurait des heures de tristesse infinie, des heures d'abandon en la solitude de longues veillées, qu'il allait souffrir enfin, connaître la vie, toute la vie..

...Et il accepta la destinée.

Les larmes le feraient homme.

C'est, élevé ainsi, très chaste, emportant en lui le regard calme, la vision charmante de Christine, mais passionné, généreux, ayant le très grand désir d'aimer, de se donner, qu'il s'en alla vers la vie.

La petite ville avait encore son enceinte de jadis, ses vieux remparts ébréchés, flanqués de tours, attaqués déjà sur certains points par la pioche des démolisseurs. Aux grandes portes, sur les ponts-levis, les jours de marché, comme autrefois, des soldats veillaient pour empêcher les encombrements, régulariser les allées et venues. Une rivière coulait au pied des murs dans les fossés larges, profonds, tapissés de grands roseaux frémissants.

Le ciel y était sombre, très bas, lourd de nuages indélébiles, comme noirci à la longue par la fumée des nombreuses usines du pays. Peu de soleil. Parfois une lueur pâle, lointaine, s'essayait à filtrer, à descendre en l'atmosphère immobile. Cela durait peu, à peine le temps d'un sourire, et le jour gris revenait, ramenant sur toutes choses cette tristesse douce, invincible, des pays du Nord.

Tous les matins, il surveillait l'instruction des recrues sur une petite place perdue à l'extrémité du faubourg, au bord de la rivière, dans le brouillard, la pluie fine, persistante, glacée. Aux mêmes heures, dans les premières teintes du matin indécis, des sirènes crevaient l'air, appelant les ouvriers au travail. Et de l'ombre, de partout autour de lui, se pressant, faisant un grand bruit de galoches sur les trottoirs ou clapotant dans la boue, ils surgissaient, traversaient la place et l'apercevant le regardaient de leurs yeux las, fatigués.

Il devinait leurs misères, leurs existences monotones, leurs griseries de la veille et les amours rudes, malsaines qu'ils se contaient à voix haute, cyniques, chemin faisant. Des femmes étaient avec eux, et il frémissait honteux, attristé, quand l'une d'elles, plus hardie, le frôlait et, un peu canaille, lui jetait à la face le désir qui lui venait devant sa jeunesse et ses grands yeux chastes.

Ce fut ainsi tout l'hiver. Une seule étoile en cet enfer : la vue d'une petite fille qui, chaque matin, à la même heure, accompagnée de sa gouvernante, traversait, s'en allant à quelque cours vers la Ville-Haute. Il ne la connut jamais, il ne lui parla jamais, mais de la voir, de pouvoir suivre longtemps du regards sa silhouette frêle, sa démarche gracieuse, élégante, d'enfant sage, bien élevée, lui était une joie. Puis il songeait à Christine.

L'exercice fini, il regagnait la Ville-Haute. Il allait à travers les faubourgs, comme il le faisait chaque jour, aux mêmes heures, prenant les mêmes rues, les mêmes gestes, les mêmes habitudes de fonctionnaire vieilli. Or souvent, dans la Grande-Rue, sur le seuil d'une demeure, une belle fille blonde se tenait immobile, l'attendant, regardant avidement vers lui. Il l'évitait, ce regard, mais, quoi qu'il fit, il le sentait planté en lui, le harcelant, le dominant. Et il pressait le pas.

Ce n'étaient pas de pareilles amours qu'il avait rêvées. Son imagination, son cœur l'avaient placée très haut, la bien aimée future.

Au reste, quand il l'évoquait, ce rêve du premier amour, malgré lui, depuis quelque temps, une physionomie de jeune femme se précisait en la vision. Et ce n'était pas sans un certain émoi, une douceur inconnue qu'il regardait vers elle — et tout bas, en son âme, lui murmurait ce qui sommeillait en son cœur d'enfant incliné devant sa beauté grave.

C'était une amie d'Odette ede Trécourt — Odette, cette fine Parisienne transplantée en ce pays noir, spirituelle et gaie, qui très vite, sur une lettre de son oncle au capitaine de Trécourt, fils de son ancien général, l'avait accueilli comme l'enfant de la maison.

C'est chez elle, qu'un soir où elle récita des vers, chanta, Pierre l'aperçut cette jeune femme. Odette lui avait dit, rieuse, devant son attitude d'adoration silencieuse:

(A suivre)

6ème ANNEE.—No 23 LE NUMERO : 10 CENTS SAMEDI, 7 MARS 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
Un an $2.00
Six mois - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL: MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



BONSOIR

SOMMAIRE

Revue Hebdomadaire

SOMMAIRE DU 22 FEVRIER

Partie littéraire :

Général Bonnal, "La Psychologie militaire de Napoléon" ; Jules Lemaître, Jean Racine: "Andromaque" (V) ; M. Costa de Beauregard, "1870-1871. Pendant et après les coups de fusil" (II) rin ; Charles Derennes, Nouvelle: "Les Ravisseurs de dieux" ; Édouard Rod, "Le Mouvement des idées: sur l'histoire, le mythe et l'art du théâtre à propos de "la Nave" ; J.-L. Vaudoyer, "L'œuvre de M. René Boylesve ; Louis de Préaudean, "Bachaumont, père des échos de Paris". — Les Miettes de la vie. — Revue des revues étrangères. — La vie mondaine. — La Vie sportive.

"Les Contemporains"

Bibliographies parues en février 1908 : Lord Palmerston, homme d'Etat anglais.—Bonnassieux, statuaire.—Rouher, homme politique.—Malesherbes, défenseur de Louis XVI.

Bibliographies à paraître en mars 1908 : L'abbé de l'Epée, premier instituteur des sourds-muets.—L'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets.—Marie-Jenna, poète français.—Tronchet, défenseur de Louis XVI.—De Sèze, défenseur de Louis XVI.—5, rue Bayard, Paris,

ème ANNEE.—No 23 LE NUMERO : 10 CENTS SAMEDI, 7 MARS 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN . . $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS . . . 1.00	TEL. BELL. MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

ANNIVERSAIRE

DOUZE mois qu'elle m'aime et que moi je l'adore!
Douze mois qu'elle verse en mon cœur de l'aurore,
Que je mis dans le creux de sa petite main
Ce que Dieu me donna de bon, de plus humain.
Du soir où je la vis, à chaque retour d'heure
Je l'aimai davantage et la trouvai meilleure.
J'ai vu ce que l'amour prête d'extase aux yeux,
D'éloquence aux instants les plus silencieux,
D'indicibles espoirs et de promesses franches
A la pression tiède et lente des mains blanches...
Et je veux, pour fêter ces jours de longs émois,
Prendre autant de baisers que sont passés de mois ;

Albert Lozeau.

[Extrait de "l'Ame Solitaire"].

LE NID

On dit que les petits oiseaux
Au temps des premières gelées
Accourent, joyeuses volées
Aux nids qui furent leurs berceaux,

Qu'au salon, c'est une charmille
Ou bien quelque fourré profond
Rossignol, fauvette et pinson
Se réunissent en famille.

Tout le jour, autour du vieux nid
On caquette, on chante, on jacasse
On rit, on bavarde, on s'embrasse
Et quand vient le soir, tout finit.

Les vieux souhaitent bon courage
"Aux oisetets frileux, tremblants
Ne craignez pas les frimas blancs
Au revoir, petits, bon voyage."

....

Le cœur ne peut rester blotti
Triste et craintif anachorète
Au fond d'une sombre retraite.
Tous, nous avons besoin d'un nid.

Jehanne.

Les Fetes du Tri-Centenaire

UNE correspondante du "Journal de Françoise", m'écrit le projet qui a germé dans son esprit,—et dans son cœur aussi, je crois, — relativement à la célébration des fêtes du tricentenaire.

La pensée est aussi généreuse que bonne. Je la soumets respectueusement au Comité des Fêtes de Québec, tout en regrettant que la modestie de la femme intelligente et noble qui l'a conçue ne m'ait défendu de livrer son nom aux applaudissements de tous.

"Ne croyez-vous pas, m'écrit-elle, qu'il serait patriotique et beau de faire représenter par des groupes de Canadiens, les huit régiments de Montcalm et de Lévis avec leurs drapeaux. Si cette idée vous paraît juste, voulez-vous l'émettre dans votre journal?

"Maintenant, Françoise, ceci doit rester entre nous. Faites ma pensée vôtre, je ne vous la permets pas autrement..."

Non, Madame, je puis vous envier d'avoir eu le noble projet de cette représentation, mais je ne la donnerai pas comme mienne; je préfère me ranger parmi ceux qui l'admireront et qui formeront des vœux pour que votre enthousiasmante suggestion soit adoptée.

Vive Montcalm et vive Lévis! Jamais on ne parlera trop de ces héros aux fêtes qui s'approchent. Que ce soient des réjouissances bien françaises. Tous les meilleurs souvenirs de notre pays ne nous viennent-ils pas des héros français?

Il m'a paru intéressant de reproduire, ici, la description des uniformes des huit régiments de Montcalm et de Lévis.

Combien de nos ancêtres ont combattu sous ces couleurs!

J'y songe aujourd'hui avec émotion, et quels cœurs ne battront pas plus fortement en voyant défiler les bataillons où nos grands-parents furent à la peine, à la défaite quelquefois, mais à la gloire et à l'honneur, toujours!

Françoise.

o o o

Description des costumes des huit régiments qui combattirent sous Montcalm et Lévis :

La Reine. — Création en 1661 ; uniforme : habit gris blanc, paremens rouges, boutons d'étain plats, façonnés, et chapeau bordé d'argent.

Six drapeaux, dont un blanc colonel et cinq d'ordonnance, vert et noir, par opposition, et les croix blanches semées de fleurs de lys d'or, avec quatre couronnes d'or au milieu.

La Sarre. — Création en 1651 ; uniforme : habit gris blanc, paremens bleus, boutons de cuivre et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel et deux d'ordonnance, rouge et noir, par opposition, et croix blanche.

Guyenne. — Création en 1684 ; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, vert et isabelle, par opposition, et croix blanche.

Berry. — Création en 1684 ; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre, doubles poches en long et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, violet et isabelle, rayés, par opposition, et croix blanche.

Béarn. — Création en 1684 ; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre ronds, trois sur chaque manche et trois sur chaque poche, en long, et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, isabelle et rouge, par opposition, et croix blanche.

Royal Roussillon. — Création en 1655 ; uniforme : habit gris blanc, paremens bleu de Roi, boutons de cuivre plats et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et croix blanche, semée de fleurs de lys d'or, ainsi qu'aux deux drapeaux d'ordonnance, bleu, rouge, vert et feuilles mortes, par opposition.

Artois.—Création en 1610; uniforme: habit complet gris blanc, boutons de cuivre, manches en bottes et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, jaune et bleu, par opposition, et croix blanche.

Languedoc. — Création en 1672 ; uniforme : habit gris blanc, paremens bleus, boutons de cuivre ronds et chapeaux bordés d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, violet et feuilles mortes, par opposition, et croix blanche.

Murs de Neige

LES jours neigeux suscitent toujours en moi une évocation de souvenirs des vieux passés. Je me rappelle, en effet, avec quelle gaieté tapageuse, les petits camarades qu'a chéris mon enfance, et moi, accueillions les premières neiges. Car elles servaient alors, à l'un de nos divertissements les plus favoris: élever des murs aussi blancs que des roses de Noël. C'est en nous livrant à ce jeu d'enfant, sans doute, que, pour la première fois, nous avons un peu goûté la poésie du mystère, parce que les passants paraissaient trouver ces murs aussi mystérieux qu'une âme...

. . . .

Hélas! je regrette, comme les avrils qui les ont fait disparaître à jamais, les murs de neige de mon enfance!...

Et je pense au corps, ce mur de neige, derrière lequel s'abrite énigmatiquement l'âme de chacun de nous. Aussi, combien d'êtres, les uns aux autres destinés, ne se réuniront jamais sur la terre, parce qu'ils ne peuvent se deviner, se pénétrer, à travers l'énigme que renferme chaque physionomie. — Parfois, qui de nous ne voudrait posséder ce don : voir le fond dernier des autres âmes. — Mais il viendra un jour où le bon soleil du trépas fera fondre la neige de nos corps, et, alors, les âmes, restées les unes aux autres à jamais murées ici-bas, se rejoindront dans des rendez-vous insoupçonnés où elles se connaîtront et se confondront pour toujours! D'ici là, soyons aisément pénétrables, si nous voulons être pénétrants.

Jean de Canada.

"Les Oiseaux du Couvent"

M. Kowalski, l'artiste de renom actuellement en visite à Montréal, a donné, la semaine dernière, un récital à Villa-Maria.

J'eus la joie d'y assister, et je vous prie de croire que j'appréciai à leur mérite l'exquise musique du maître et la faveur d'être conviée à cette audition.

Quel avantage de pouvoir connaître l'auteur de tant de délicieux morceaux! Qui me l'eût dit, quand, à mon couvent, je déchiffrais laborieusement, mais avec un grand goût pour le compositeur, la fameuse "Marche Hongroise"! N'est-ce pas que tout arrive?

Je ne m'attarderai pas à faire l'éloge de la virtuosité de M. Kowalski. D'ailleurs, sa remarquable carrière artistique lui a, depuis longtemps, mérité, toutes les louanges, et on les lui a toutes faites. Il ne reste donc plus rien de flatteur à ajouter, si ce n'est qu'on pourrait l'entendre aussi longtemps que l'ermite de la légende écoutait le chant de l'oiseau, et oublier, dans cette puissante distraction la durée du temps...

Quel délice que cette interprétation des œuvres de Chopin par M. Kowalski. Songez qu'il a connu le poète sublime de la musique, qu'il a puisé à la source même des traditions la façon d'interprêter ses œuvres, et, figurez-vous ce que l'on ressent en écoutant ces sonates passionnées, ces valses délirantes, qui deviennent sous les doigts de l'habile interprète, comme les échos du jeu émouvant du grand Chopin lui-même.

M. Kowalski a fait entendre plusieurs morceaux de sa composition. Son "Niagara" emplit la vaste salle du couvent, du bruit harmonieux de ses cataractes. "Le Cavalier rêveur" fit rêver aussi, je le crains, beaucoup de ces jeunes demoiselles, tandis que son conte musical, "Il était une fois..." plût à ce point de soulever d'enthousiastes acclamations.

Si tous les contes étaient aussi jolis, quelle tentation que d'y prêter l'oreille!

Nous étions, surtout — quelques rares invités et moi, — à Villa-Maria pour entendre la musique que M. Kowalski avait eu l'heureuse idée de composer, sur une pièce de poésie de notre poète national, M. Louis Fréchette.

La poésie s'intitule: "Les Oiseaux du Couvent". J'ai la satisfaction de la reproduire ici dans son entier:

"LES OISEAUX DU COUVENT"

Autour de ces calmes retraites
Qu'ombragent les grands murs jaloux,
Pinsons, linottes et fauvettes,
Mésanges et bergeronnettes,
L'été se donnent rendez-vous.
Par-ci par-là chacun se niche:
Un peu plus haut, un peu plus bas,
Parfois jusque sous la corniche...
Et la Vierge, au fond de sa niche,
Sourit à leurs bruyants ébats.

Refrain:

Blonde ou brunette,
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent.

Dès que le vieux clocher se dore
Aux premiers rayons du soleil,
Matinale comme l'aurore,
Du haut du toit leur voix sonore
Du couvent sonne le reveil.
Et que la fillette se penche
Sur sa prière ou sa leçon,
Où se livre à sa gaîté franche,
Tous ces gavroches de la branche
L'encouragent de leur chanson.
(Refrain.)

Qu'enseigne donc la voix si douce
De ces petits chanteurs joyeux?
—Avec le brin d'herbe qui pousse,
Un peu de plume un peu de mousse,
Nous bâtissons des nids soyeux.
Puis nous chantons par la charmille;
Car Dieu bénit dans sa bonté,
Ceux qui mêlent — sainte famille —
Sur la tuile ou sous la ramille,
Le travail avec la gaîté!
(Refrain.)

Malheureusement, je ne puis vous donner aussi bien l'air si doux, si agréable qui s'adapte sur ces jolies paroles. Il obtint d'emblée un franc succès de popularité. Le refrain fut saisi et répété avec élan par les jeunes élèves — ces autres oiseaux du couvent, — et je vous assure que jamais gazouillis ne fut plus délicieux à entendre.

Par une attention charmante, M. Kowalski a dédié le chant à Mlle Pauline Fréchette, la fille du poète, qui termine, en ce moment, son cours d'études à Villa-Maria. Et ce fut une autre fille de M. Fréchette, Madame Henri Mercier, dont nous connaissons tous la voix d'or, qui fit entendre, pour la première fois, les paroles et la musique de la nouvelle chanson.

Le poète assistait à la petite fête, un tantinet ému aux sons de la douce interprète et des applaudissements spontanés du sympathique auditoire.

Françoise.

"Tu" et "Vous"

Après que l'Empire romain eût été divisé en Haut et Bas-Empire, il y eut souvent deux empereurs, l'un en Orient, à Constantinople, et l'autre en Occident, à Rome. Il n'est pourtant qu'un seul Empire romain et les deux empereurs étaient censés ne faire qu'une seule personne, lors même qu'ils résidaient dans les deux capitales. En s'adressant à l'un d'eux on lui disait "vous" comme si on parlait à tous deux à la fois. Ainsi est né l'usage de dire "vous" car auparavant on tutoyait toujours, même les rois et les empereurs.

Un peuple qui n'a pas le culte du passé est un peuple indigne de vivre, car il ne lui reste aucune vertu pour les grandes actions futures.—Arthur Buies.

o o o

Un bohème, étudiant de 3ième année, est interrogé sur la physique:

—Quel est le meilleur isolant connu?

—La pauvreté.

H. JULIEN

Un étranger, me disait dernièrement, comme nous causions beaux-arts: Mais, pourquoi donc chercher ici des artistes, attendu que nous avons sur vous quatre cents ans d'avance.—Cette réflexion, sur le moment me parut fort juste, mais cependant, me ravisant, je ne pus croire qu'il en était ainsi. Il est évident que l'Europe nous envoie tout ce qu'elle a de meilleur, néanmoins n'y a-t-il pas chez nous des artistes de terroir comme il s'en rencontre ailleurs, voilà ce que j'ai essayé de découvrir. Dire que nous comptons des talents transcendants, de ces hommes qui font époque dans l'art et parviennent à le transformer pour faire école, cela serait difficile à admettre et nous ne le prétendons pas, du reste. Crémazie a suffisamment traité de la chose dans sa correspondance avec l'abbé Casgrain. Nous n'en voulons pas tant, ce que nous tenons simplement à prouver : c'est que l'art n'a pas de patrie et qu'on doit en le cherchant quelque peu le trouver partout. Pourquoi donc s'imaginer que nos paysages canadiens, nos types canadiens n'auraient pas pu impressionner une âme d'artiste ou de poète pour qu'il les idéalise dans une œuvre, comme Bernadin de Saint-Pierre ou Longfellow, l'ont fait en littérature par exemple?

J'étais à Québec, il y a quelques années et je me souviens, qu'en visitant un jour, la superbe collection de tableaux de l'Hon. S. Hughes, je fus frappé de quelques études canadiennes faites, d'après ce que l'on m'a dit, par un sourd et muet du nom de McNaughton et dénotant une connaissance du pays, pittoresquement parlant à la Balzac, d'une supériorité incontestable. Il faut toujours bien avouer que le génie, ou le talent, souffle n'importe où et dans tous les milieux. Ce McNaughton que je n'ai jamais connu, — il était mort je le crois à cette époque, — en avait quelque peu profité.

Aujourd'hui, je vais parler d'un artiste presqu'aussi inconnu, et qui cependant, dans une feuille quotidienne, donne au public journellement deux ou trois esquisses qui sont admirables dans leur genre. On se demandera de qui je veux parler? Quel est cet artiste, dira-t-on dans notre monde canadien, qui répondra à cette appelation? Les gens qui s'intéressent à tout ce qui touche l'intellectuel, et qui voient en observant, n'hésiteront pas à le nommer, mais si ce n'était que du titre de mon article, j'aimerais à les tenir en haleine jusqu'à sa fin.

Qu'est-ce que c'est donc que H. Julien? Beaucoup nous répondront à son sujet, qu'il est le premier dessinateur du "Star" et chef de ce département. Ce serait bien mal le connaître, que de l'apprécier sous ce titre seulement. H. Julien en a bien d'autres pour le recommander à notre égard que ceux que le grand quotidien qui l'emploie peut lui donner, et nous allons essayer autant qu'il nous sera possible, de les faire valoir, étant persuadé que l'importance de notre tâche est bien au dessus de notre bonne volonté et de nos capacités.

H. Julien, camme tous les vrais artistes, est un humble, ceci est peut. être vieux cliché, cependant c'est là l'exacte vérité et pour continuer sur ce ton nous dirons qu'il n'a pas d'histoire personnelle, où plutôt de biographie. Il est Canadien-Français avant tout, a voulu rester Canadien pour des raisons absolument privées, qui ont eu pour but en même temps que le sacrifice de ses aspirations artistiques, celui de la conserver à sa nationalité.

D'après ce que j'ai pu savoir de lui et ce n'est pas un grand parleur, c'est qu'il est né à Québec, qu'il a été tout jeune à Ottawa, qu'il a eu alors connaissance dans la Capitale, des efforts faits par l'abbé Chabert pour implanter ici le mouvement artistique, absolument inconnu alors, et que, de lui-même se voyant dans l'impossibilité d'apprendre le dessin, pour lequel il avait un goût prononcé, il se décida à rentrer comme apprenti chez un lithographe. Dans cet atelier, Julien fit rapidement sa marque, néanmoins ce n'était pas là que ses aptitudes toutes bouillantes et spontanées l'appellaient ; aussi délaissant Ottawa pour la métropole, il vint à Montréal, où sa réputation comme dessinateur ne tarda pas à le mettre en lumière..

Plusieurs feuilles du temps, passagères et d'une existence plus ou moins longues, sont couvertes de ses croquis. Il collabora presque à toutes. C'était aussi l'époque où sa décision devait devenir formelle et où, H. Julien devait s'affirmer comme dessinateur, en entrant dans la voie qu'il cherchait depuis longtemps et qui était véritablement la sienne, si l'on en juge par son succès dans la suite.

M. H. Graham, alors nouveau propriétaire du "Star", ayant remarqué le talent et la sûreté de main du jeune dessinateur, voulut s'assurer ses services, H. Julien qui, en bon Canadien, n'aurait pas voulu s'éloigner de son pays pour tout l'or du monde, accepta ses offres après le Carnaval de 1880 et depuis ce temps-là, notre compatriote est resté le fidèle employé du "Star" et nous croyons bien qu'il y finira ses jours.

En effet, c'est un curieux caractère que celui de M. H. Julien. Il aime son pays avant tout; on lui a offert, à maintes reprises des positions plus avantageuses aux Etats-Unis, où il est très connu, il les a toujours refusées, à son propre détriment. Non-seulement, il est amoureux de son art, mais il est patriote et je plains celui qui essayera de contrecarrer ses goûts. Comme Gérôme, et plus encore que ce maître, il est d'opinion, qu'on peut affirmer sa supériorité sans passer par aucune école. L'étude des arts par les moyens dont on peut aujourd'hui disposer, lui paraît suffisante pour former l'élève d'élite naturellement, que l'on rencontre, dans n'importe quelle nation civilisée. Jusqu'à un certain point, il a raison et sa vie toute de labeur est là pour nous le démontrer. Peut-être également va-t-il un peu trop loin, car il est incontestable que la technique jointe à la pratique donnent d'excellents résultats. Encore une fois je ne lui donnerais pas complè-

tement tort et je ne prendrais que lui comme exemple. On m'objectera sans doute, que c'est un sujet privilégié, à cela je ne répondrais pas, mon silence sera considéré, je l'espère comme un honneur à la race à laquelle il appartient.

H. Julien, aurait voulu mériter plus de son pays. Son ambition légitime eut été d'être peintre, il avait pour cela, tout le talent qu'il fallait, bien plus encore. Mais il le sait lui-même—, il s'y est pris un peu tard et s'il manie le pinceau d'une façon parfois surprenante, ce qui ne l'est pas moins c'est qu'il a tout appris de lui-même, la palette, le glacis, la touche. Là encore, il ne doit rien à personne. C'est comme dessinateur cependant qu'il restera, et quoique je sache lui dire une chose qui peut-être le froissera je la lui dis avec toute la sincérité qu'on me connaît. Chacun a sa marotte et l'on ignore pas qu'Ingres se pensait bien plus habile violoniste que peintre. C'est là un travers dont nous sommes tous rarement exempts.

Les croquis de H. Julien, sont d'une véracité frappante, et je ne connais pas d'homme qui soit capable d'esquisser sur le vif, avec autant de brio et de ressemblance une scène parlementaire ou judiciaire et de plus, avec autant de facilité et de rapidité que lui. J'ai connaissance, que quelques unes de ses esquisses ont été vendues à leur poids d'or et elles le méritaient, en passant devant le coup d'œil de M. H. Julien, vous passiez sous l'objectif du photographe.

Son trait est d'une pureté impeccable, comme portraitiste il n'a pas de rival, dans le journal. Gibson dont on a fait un dieu aux Etats-Unis et même en Europe, n'était pas plus fort que lui, si l'on en excepte, et gente à part, cette haute valeur morale qu'il a imprimé à toutes ses œuvres, dont la légende vaut mieux encore que le dessin.

On pourra me reprocher de n'apprécier en M. Julien que le coup de plume; beaucoup de personnes attachent une valeur considérable à l'œuvre soignée, en négligeant celle qui l'est moins et qui parfois lui est de beaucoup supérieure. J'ai vu de ce maître, car il est maître dans son genre, des peintures qui ont certainement d'incontestables qualités, dénotant un talent d'observation personnel poussé à son extrême limite et qui resteront comme des sortes de hors d'œuvre, dans sa vie artistique.

Son grand talent, je le répète encore, consiste à croquer et à croquer vite. H. Julien a travaillé à cette besogne, pendant un nombre considérable d'années, avec un succès sans égal, ce doit donc être pour lui, un orgueil, que de dire qu'il est arrivé sans études préalables à cette dextérité extraordinaire, qui fait que chaque page du "Star", que nous achetons autant pour ses illustrations que pour le journal lui-même les trois-quarts du temps, est un petit chef d'œuvre. Julien est le virtuose de la plume. Un artiste ne saurait jamais être plus fier, que d'avoir flatté l'opinion populaire, en même temps que celle des plus délicats.

Nous saluons donc, dans cet artiste le maître de la plume canadienne, c'est à ce titre qu'il a grandi parmi nous et qu'il restera grand. Comme Doré, qui a abordé presque tous les genres, sculpture, peinture, passera à la postérité comme l'illustrateur hors pair, dont le nom est actuellement inséparable de celui du Dante, de Rabelais et de Perreault dont il a été l'interprète si fidèle et si éloquent.

Il ne faut pas oublier, que J. J. Boissieu s'est acquis une notoriété en France, par quelques eaux fortes et quelques mines de plomb. Mais quelle notoriété ! J'ai resté moi-même en admiration pendant de longues heures devant quelques petits morceaux de ce maître lyonnais, comme cela m'est arrivé souvent devant les simples esquisses de Julien.

En terminant cet article—et en revenant sur ce que je disais à son début—on verra donc qu'il ne faut pas juger des choses trop rapidement et sans connaissance de cause. Nos artistes dans le pays, sont rares il est vrai, nous sommes si jeunes encore, mais cependant il y en a, pour peu qu'on sache les trouver, et Julien en est un.

F. J. L.

Montréal, 1er mars 1908.

Le député de Témiscouata

Un député de talent, M. Chs.-A. Gauvreau, à l'intention de demander au gouvernement fédéral, de prélever sur les fonds publics, une certaine somme d'argent destinée à l'encouragement des littérateurs canadiens.

Le gouvernement d'Australie accorde, chaque année, 2,500 livres pour venir en aide aux écrivains de son pays, et M. Gauvreau a pensé, avec raison, qu'un aussi noble exemple devrait être suivi par nos gouvernants canadiens.

Et, pour la première fois, depuis que les Chambres ont été instituées en notre beau Canada, elles ont entendu parler, sous leurs lambris, de secourir et de soutenir, par des moyens tangibles les malheureux qui, se croyant la vocation d'écrire travaillent, chacun selon la mesure de son talent, à édifier sur notre sol, le monument de la littérature canadienne.

Ce sera donc un grand jour que celui où un député de langue française, oubliant de demander des subsides pour la construction de ponts ou de chemins de fer, osera demander qu'on fournisse, au moins, de pain les forçats de la plume, et qu'on enlève aux soucis du mal d'écrire, la préoccupation paralysante du lendemain.

Je l'ai déjà dit, je le répète encore : il n'y a pas de pays au monde où les littérateurs sont plus laissés à leurs propres ressources que le nôtre.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que les productions littéraires soient, chez nous, ou si rares, ou si pauvres.

Tout est encouragé, ici, sauf les lettres. Il y a des prix pour tout: pour le meilleur fromage, pour le plus beau saucisson, il n'y a rien pour le bon livre. Toutes les races, chevaline, porcine, etc,—reçoivent, chaque année, aux foires et aux expositions, des sommes d'argent qui récompensent leur mérite, mais la race des littérateurs, elle, doit être la quantité négligeable, puisqu'elle est la seule oubliée dans la distribu-

tion des libéralités gouvernementales et municipales.

Le député de Témiscouata fait donc une œuvre non-seulement utile et nécessaire, mais encore humanitaire et patriotique. C'est par d'aussi généreuses initiatives qu'un politique fait sa marque dans sa carrière. Les talents dont il aura ainsi aidé l'éclosion, n'oublieront pas celui qui a si noblement plaidé leur cause auprès d'un ministère puissant.

Françoise.

Un beau succes

LE Conservatoire d'Art Dramatique a brillamment inauguré ses cours, au Monument National, par l'interprétation de la grande tragédie d'"Athalie".

On a pu croire, tout d'abord, que cette représentation extraordinaire, aux débuts d'un Conservatoire, était une tentative un peu téméraire. Le vaillant professeur qu'est M. Lassalle s'est chargé de nous prouver ce que peuvent tenter l'énergie, le travail quand ces deux qualités sont soutenues par le talent.

Le public a d'abord fait un accueil sympathique aux jeunes acteurs, Cette sympathie s'est bientôt accrue d'un sincère enthousiasme pour ces jeunes recrues qui venaient essuyer les feux de la rampe avec beaucoup de savoir-faire, et avec la crânerie de vieux vétérans.

Le Conservatoire Lassalle fait une œuvre vraiment nationale, en développant chez nos compatriotes l'art de bien dire, art qui est en eux, à un degré parfois supérieur, ainsi que l'attestent les représentations dont nous venons d'être les témoins charmés.

La critique est aisée, mais elle serait injuste, si elle recherchait avec trop d'empressement les légères imperfections inséparables de tout début.

Le Conservatoire d'Art Dramatique, sous la direction intelligente et entendue de M. Lassalle, a déjà donné beaucoup ; il fait espérer davantage encore ; félicitons-le de son succès, et félicitons-nous de le voir établi parmi nous.

L'Hopital Sainte-Justine

QUOIQUE je ne m'occupe plus dans le "Journal de Françoise" des Pages de la Jeunesse, cela ne veut pas dire, chères petites nièces, que je délaisse votre cause. Seulement, ne pouvant continuer auprès des plus grands l'apostolat commencé, je m'efforce d'aider de tout mon pouvoir au soulagement des tout petits. Voilà pourquoi je viens vous parler d'une œuvre à laquelle je voudrais vous voir vous intéresser, parce qu'il me semble qu'elle vous concerne plus particulièrement. J'ai nommé l'Hôpital des Enfants, fondé il y a quelques mois à peine.

Cet hôpital, placé sous le vocable de Sainte Justine, une petite sainte martyrisée à l'âge de 7 ans, était bien la vraie patronne à choisir pour une maison destinée à recevoir les petits martyrs de la souffrance. Cette œuvre est surtout établie pour le soulagement des enfants pauvres que les parents souvent voient mourir sous leurs yeux, faute de pouvoir leur procurer tous les médicaments dont ils ont besoin. Ils reçoivent à l'hôpital Sainte-Justine les soins les plus empressés comme les plus entendus. Déjà les meilleurs médecins spécialistes ont offert leurs services, et la maison sous la surveillance d'une infirmière diplômée, Mlle Larue, est déjà assise sur des bases qui font augurer favorablement de son avenir.

Un médecin féminin, le docteur Irma Levasseur, fait partie du conseil médical, et nous sommes heureuses de le proclamer bien haut, c'est elle qui la première eut l'idée d'une institution de ce genre.

C'est à ses démarches et à ses efforts, que les obstacles n'ont jamais rebutés, que les petits êtres qui habitent en ce moment l'Hôpital des Enfants lui doivent les soins dont ils sont l'objet. Dieu sait ce qu'il lui fallut travailler pour en arriver là, mais la Providence qui, sans nul doute, l'avait inspirée, lui fit rencontrer dans la personne de Mme L. de G. Beaubien l'aide efficace qui lui était si nécessaire.

Quoique la délicatesse nous défende les trop grands éloges lorsqu'il s'agit de la charité, nous ne pouvons passer sous silence le dévouement effectif dont Mme Beaubien fit preuve en cette circonstance.

Dans notre siècle d'égoïsme, il est doux et consolant de voir une femme de cet âge ne pas hésiter à charger ses jeunes épaules du poids d'une aussi forte responsabilité. Son zèle, secondé par celui non moins louable de Mlle Rolland, ne s'est pas un instant ralenti, et c'est à sa persévérance que nous devons ce personnel choisi de vaillantes et actives dames patronnesses que l'hôpital Sainte-Justine est fier de posséder.

Bref, l'institution est en bonne voie de réussite grâce aux dons de quelques âmes charitables qui ont aidé à meubler la maison, sans compter que notre municipalité s'est engagée à fournir une somme de $800.00 versée par trimestre. D'autres renforts monétaires ont été promis et... la Providence, distributrice des capitaux du Grand Maître, fera le reste.

Les demandes d'admission devenant de plus en plus nombreuses, un changement de local s'impose absolument, et en mai prochain, l'hôpital Sainte-Justine sera à même de recueillir un plus grand nombre de malades et par cela même, aura l'occasion de soulager beaucoup plus de ces pauvres petits malheureux.

Vous voyez, chères amies, à quelle œuvre je cherche à vous intéresser et réclamer votre concours. Oh! ne craignez rien, on n'est pas exigeant à l'hôpital Sainte-Justine, et l'on ne

songe pas à vous demander des choses bien difficiles.

Tous les vendredis, de 2 heures à 5 heures, une séance de couture a lieu à l'institution sise au No 644 de la rue Saint-Denis, et celles qui pourraient s'y rendre seraient les bienvenues.

L'idéal de Tante Ninette eût été de choisir un jour, le samedi après-midi, par exemple, qui est celui où toutes les élèves externes des écoles ont congé, et de les réunir, disons, deux fois le mois, à l'Hôpital des Enfants, et là, pendant une couple d'heures, nous travaillerions ensemble à confectionner layettes et vêtements pour les petits malades pauvres de la maison. Une lecture amusante pourrait être faite à haute voix, à moins que l'on aimât mieux causer, et nos réunions auraient le double but de vous apprendre à coudre, science si essentielle à la femme, et de vous faire faire la charité d'une manière agréable. Les fillettes de tout âge seraient admises à ces séances de couture, et les novices comme les plus habiles, y trouveraient de quoi s'occuper.

"Celui qui fera quelque chose à l'un de ces petits, je le considèrerai comme fait à moi-même", a dit Notre-Seigneur. Que cette parole sortie de la bouche d'un Dieu vous soit un encouragement, chères amies, et j'enrégistrerai avec plaisir le nom de celles de mes nièces qui feront ainsi preuve de cœur et de bonne volonté.

En attendant, rien ne vous empêche d'aller visiter l'hôpital des Enfants, et de leur apporter les jouets rejetés des benjamins de la famille.

Quel bonheur, chères nièces, si vos dons et vos visites pouvaient amener sur les lèvres décolorées de ces chers petits êtres, le sourire si naturel à leur âge et que la souffrance y a chassé. En retour, le Dieu des enfants y bénira vos études et votre avenir.

Pleine d'espérance dans le succès entrevu, j'attendrai sans inquiétude le résultat de la suggestion que je fais aujourd'hui à vos cœurs compatissants et à votre charité.

Tante Ninette.

MARTYRES

Le jour où Sabine Lacot vit pour la première fois le lieutenant Jean Claudin, il se passa dans le cœur de la jeune fille quelque chose d'étrange.

Elle éprouva comme un arrêt brusque de la vie. En une seconde, qui n'était qu'un éclair et qui dura un siècle, elle entrevit, dans un brouillard de rêve, ce même Jean Claudin, debout devant elle, le front bouleversé, les yeux hagards, les cheveux en désordre, ivre et brutal, le poing levé....

Elle crut chanceler, mais vite remise de cette impression, elle trouva Jean Claudin légèrement incliné vers elle, qui l'interrogeait d'une voix un peu tremblante:

—"Seriez-vous souffrante, Mademoiselle?"

—"Souffrante, non, Monsieur, mais plutôt incommodée par la chaleur. Et puis ces fleurs..."

Et véritablement attirée, elle appuya sa fine main gantée sur le bras de Jean Claudin qui la conduisit vers une fenêtre large ouverte, tandis que dans le salon, où parents et amis causaient par groupes, on chuchotait: Ça fera un beau couple!

***

Sabine Lacot était orpheline. Elle ne comptait autour d'elle que des cœurs dévoués. Sa douceur et sa bonté étaient devenues comme des termes de comparaison. Très intelligente, possédant une âme exquise d'artiste, elle était aussi très fortunée, et la grosse dot qui lui était assurée n'était pas pour diminuer l'admiration que soulevait la gracieuse jeune fille.

Jean Claudin passait pour un officier d'avenir, estimé de ses chefs. Grand, blond, avec une grosse moustache qui lui coupait en deux la figure, il avait l'allure un peu lourde, et quelque chose de dur dans sa personne. Mais il portait bien l'uniforme: c'était un beau soldat.

Toujours soigné, très recherché dans le monde qu'il fréquentait, il n'avait guère au soleil que sa solde et une modeste rente que lui assurait sa mère, veuve d'un major, dont la tombe était couverte d'herbes folles depuis longtemps.

On maria ces jeunes gens, et à voir ce mariage, plus d'un jaloux pensa: sont-ils heureux!

Leur hôtel luxueux s'égaya bientôt, au temps où fleurissaient les roses, du gazouillis charmant d'une fillette qui promettait de continuer toutes les grâces de sa mère.

Il ne manquait donc rien à ces heureux.

Mais Jean Claudin buvait.

L'alcool avait fait du soldat une brute, et la brute faisait de la jeune épouse et de la petite enfant deux martyres.

***

Germaine avait six ans. Dans son petit cerveau s'associaient des idées qui mettaient sur la physionomie de cette mignonne gamine un grain de mélancolie. Elle comptait les cheveux blancs qui un à un se mêlaient aux cheveux noirs de sa mère ; elle voyait souvent des larmes se former lentement dans les yeux de sa "petite maman", grossir et couler le long des joues un peu pâlies : tout cela c'était du chagrin, tout cela c'était l'œuvre du père, et l'enfant le devinait, le savait.

Pour adoucir la peine de celle qu'elle aimait par-dessus tout au monde, Germaine se serrait contre sa mère, lui prodiguait ses plus câlines cares-

ses et ses plus ardentes paroles d'amour, faites de ces mots charmants qui viennent éclore à la bouche des petits.

—"Je t'assure que je n'aime que toi et pas du tout papa!"

—"Tais-toi, ma chérie, tu dois aimer ton père..."

Car la malheureuse jeune femme, ayant la pudeur de sa souffrance, ne veut pas laisser soupçonner à qui que ce soit qu'elle a contre celui qui la torture l'ombre d'une rancune. Dans son entourage, les gens de service dévoués à leur maîtresse, et pleins de pitié, font semblant de ne rien voir.

Levé tôt pour se rendre à la caserne, Jean ne parait pas chez lui jusqu'à l'heure du dîner.

A peine a-t-il quitté l'étrier, qu'il se dirige vers l'un ou l'autre des établissements où des camarades causent déjà autour des consommations de premier choix, amers, bitters, et autres poisons. Quand Claudin paraît la cigarette au coin des lèvres, la cravache à la main, c'est un bonjour de toutes les bouches ; il n'y a qu'à la caserne et au logis que les sourcils sont hirsutes, les yeux méchants, la parole dure ; au café, tout cela s'efface.

Au café il pérore, il sourit, on l'écoute, on le "gobe" ; là il rayonne, il raconte des histoires drôles, et après maintes consommations il arrive à se rappeler qu'il a une femme et un enfant.

Alors, il se lève. Il est en forme pour la journée, Il pourra à présent faire plier au gré de son caprice les innocents qui ont un cœur pour l'aimer et ne savent plus que le craindre.

Un soir de juillet, Sabine pleurait, enfoncée dans un fauteuil. La fillette, à genoux devant sa mère, la regardait douloureusement à travers les larmes qui montaient à ses yeux.

Claudin arriva, poussant brutalement la porte suivant son habitude.

Il rentrait ivre, et avait eu des injures pour tous ceux qui se trouvaient sur son chemin.

En apercevant le groupe que formaient les deux malheureuses victimes, un flot de paroles ignobles afflua aux lèvres du soldat, comme on voit remonter la boue et les feuilles pourries dans l'eau remuée d'une mare.

Germaine, prise d'un tremblement, se blottissait contre sa mère qui, pâle, à présent, les yeux secs, brillants de fièvre, regardait l'ennemi en face. Claudin fit deux pas en avant.

—"Faites descendre votre fille dans le jardin, nous avons à nous expliquer seule à seul!"

Aucune réponse, mais le bras de la mère et les bras de l'enfant s'enlacèrent plus fortement.

La brute était exaspérée ; l'instant suprême d'un malheur irréparable était là...

Avec un juron, Claudin se jeta sur sa fille et d'une main il l'arracha à l'étreinte de sa mère pour l'envoyer rouler et se fendre le front contre le marbre blanc de la cheminée.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent un peu et restèrent fixes, rivés sur la fillette qui par terre paraissait morte.

Pendant une minute, on n'entendit plus rien que le tic-tac de la grosse horloge et dans le jardin, par la fenêtre grande ouverte, les petits cris des moineaux affairés.

Claudin ne bougeait plus. Il était livide. La sueur coulait de ses tempes. Il sentait quelque chose qui craquait en lui en même temps qu'il percevait bien nette à présent toute l'horreur de sa conduite d'ivrogne.

Il cria au secours, on accourut.

La fille n'était qu'évanouie, mais la mère était folle.

* * *

Depuis, Jean Claudin, qui en une année a vieilli de dix ans, passe sa vie aux côtés de sa femme, la soignant comme un petit enfant malade.

Germaine est toujours là, elle aussi, affectueuse et dévouée.

Quand son père l'attire près de lui pour l'embrasser et tout bas à l'oreille lui demander pardon, l'enfant, qui est presque une jeune fille, le console, mais chaque fois la cicatrice qu'elle porte au sommet de son front très pâle, se colore et Jean sanglotte...

Dans la chaise longue où elle demeure étendue, la folle sourit mélancoliquement.

Dans les cafés, où on ne voit plus l'officier, on causa quelque temps du malheur, puis le silence se fit.

A la caserne, Claudin est le plus doux des officiers, mais quand on lui signale un homme qui se laisse aller à boire, il le fait appeler, s'enferme avec lui dans une place, et plus d'une fois on voit sortir l'homme qui s'essuie les yeux du revers de sa manche, et celui-là ne boit plus.

Alb. Van de Kerckhove.

[Le Messager Canadien]

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

—La Rochefoucault.

Le Club Lyceum

"Le Journal de Françoise" a déjà annoncé la fondation d'un Club de Femmes, à Paris, dont l'inauguration a eu lieu en même temps que celle du "Women's Club", à Montréal.

Nous reproduisons le discours d'ouverture, prononcé, par la présidente, Mme la duchesse d'Uzès, parce que nous désirerions que le programme qu'il offre aux membres du Lyceum servit de modèle au nôtre.

Les femmes, pour s'amuser, "pour discuter chiffons ou bridge", ainsi que dit Mme la duchesse d'Uzès, n'ont pas besoin de fonder un cercle. Or, un cercle doit surtout avoir pour objet de s'instruire, de s'entr'aider, de faire une heureuse et effective propagande.

C'est ce qu'a compris le Lycéum Club féminin, qui veut bien s'intituler encore, "L'Association féminine d'Encouragement aux Lettres, aux Arts, aux Sciences et aux Oeuvres humanitaires".

Voici le discours de Mme la duchesse d'Uzès :

Mesdames,

Si, par hasard, il y a quelque 20 ans, on avait osé émettre l'idée de fonder à Paris un cercle de femme, que d'indignation elle aurait suscitée! que d'éclats de rire elle aurait fait naître!!

Aujourd'hui, nous nous trouvons devant un fait accompli; et tout le monde s'incline! — c'est que notre cercle n'est pas exclusivement un rendez-vous mondain, où l'on ne devra discuter que chiffons ou bridge ; c'est aussi une société d'encouragement à tout ce qui relève de l'intelligence humaine : les sciences, les arts, les lettres, et par-dessus tout, les œuvres humanitaires ; cependant il ne faut pas que l'on nous croie une réunion de bienfaisance, une œuvre de charité proprement dite, non ; mais, en ce temps de mutualités, je crois pouvoir employer ce mot en disant que nous sommes en quelque sorte une mutualité intellectuelle féminine!

Je crois que ce féminisme-là n'effarouchera personne, car il ne s'agit pas ici de prétendre à la supériorité pour un sexe ou l'autre du genre humain ; de cela, peu nous importe : la jeune fille, l'épouse, la mère ont ici-bas une place assez belle, une tâche assez noble à remplir pour n'avoir pas besoin de s'en chercher une à côté!

Soyons donc ce que nous sommes, simplement, franchement, loyalement, marchons la main dans la main, nous entr'aidant chaque fois que l'occasion s'en présentera, aussi heureuses et fières des services reçus que des services rendus.

Je pourrais ajouter qu'après le bon féminisme, nous faisons du bon internationalisme, car le Lyceum de France est heureux de communiquer constamment avec ceux de l'étranger, de recevoir leurs saluts et de les leur rendre!

Donc, nous existons.

Vous m'avez fait l'honneur, Mesdames, de me désigner comme présidente, croyez que j'en suis profondément touchée et que mon dévouement vous est absolument acquis.

Ma tâche, du reste, m'est rendue facile, entourée comme je le suis de tant de bonne volonté parmi les femmes d'élite qui sont mes collaboratrices du Comité.

Et quand on voit nos sections se former sous les auspices de noms aussi sympathiques que ceux de Mme Besnard pour la section Arts, Mme Dieulafoy pour la section Littérature, Mme Schmahl pour la section Sociologie, Mme la baronne de Bourgoing pour la section Oeuvres humanitaires, Mme la comtesse de Chabannes (Armande de Polignac) pour la section Musique, Mme Daudet pour tout ce qui touche à la bibliothèque, on ne peut que se réjouir d'un succès qui ira toujours grandissant, j'en ai la ferme conviction, et qui assurera la prospérité et la gloire du "Lyceum" de France.

Concours de popularite

Pour le recrutement des abonnés

1er PRIX, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

Un voyage en Europe et retour

2ième PRIX, (150 abonnements nouveaux),

UN PIANO DE $300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou dame.

3ième PRIX, (75 nouveaux abonnements),

Un phonographe Pathé

4ième PRIX, (50 nouveaux abonnements),

MONTRE pour MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet ; régulateur bréveté, ajusté.

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de $60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (35 nouveaux abonnements),

Un pupître avec combinaison de bibliothèque

6ième PRIX, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à $25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Ste-Catherine-Est.

OU BIEN

7ième PRIX, (10 abonnements nouveaux). Un rédicule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pendule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

"LE JOURNAL DE FRANÇOISE",
80, rue Saint-Gabriel,
Montréal.

L'Art et nos Canadiens

L'INTERPRETATION — par des amateurs — d'un opéra présentant comme celui de "Faust" les beautés exquises et les grandes difficultés de l'Art, donne plus de valeur au succès et au triomphe que viennent de remporter, sous l'habile direction de M. le Professeur Cartier, la Société Chorale Canadienne-française de Sherbrooke.

Que notre orgueil national s'en réjouisse, puisque ce sont des Canadiens-français qui ont eu cette ambition superbe de nous donner ce doux chef-d'œuvre de Gounod, et de nous l'avoir présenté en véritables artistes.

On sait que tout opéra, pour nous bien livrer sa mesure de nuances, demande —obligato — le concours d'un orchestre. Or, ce qui ne put être aussi scrupuleusement suivi, a mis en lumière l'habilité parfaite et du directeur et de tous les membres exécutants.

Il faut avoir entendu, en somme, après ce concert harmonieux, cet autre concert de louanges vraies, qui furent, d'un même élan, décernées à la sympathique Société Chorale, par l'auditoire d'élite qui était là. C'était vraiment à se demander si l'on pouvait rendre mieux vu les circonstances.

Les chœurs étaient d'un ensemble remarquable, et les accompagnatrices d'un accord si parfait qu'on eût dit d'un seul instrument. Mme L.-E. Codère déjà reconnue pour une artiste impeccable, est aussi compositeur de grand talent. On la sait encore collaboratrice de son mari, dans la musique religieuse. M. Achille Comtois, "Faust", a une voix superbe, ample et souple, mais malheureusement, pour ce soir-là, enrouée, un peu voilée, sans quoi c'eût été parfait. Mme Messier, "Marguerite", a une très belle voix, aux notes pures comme du cristal, et d'excellente diction. Dans le grand trio du 5ième acte, elle fut vivement rappelée.

Mme Arthur Authier, "Siebel", sœur de M. le Prof. Alexis Contant, maintient hautement le talent musical attaché à ce nom canadien. Elle a été ravissante dans "Faites-lui mes aveux". D'une voix vibrante, d'expression gracieuse, captivante, Mme Authier est très bien entrée dans son rôle. Mlle A. Codère est une "Marthe" à la voix sûre et agréable: et son rôle fut aussi bien rempli. M. Emile Rioux—Méphisto—a une voix expressive, de la diction, de l'assurance. C'est le plus enjôleur des diables ou le diable le plus enjôleur — comme on voudra. M. Antonio Genest, "Wagner" a la voix riche, belle et si sympathique qu'au grand désir de chacun, on eût aimé entendre "Wagner" deux fois. M. W. Légaré, — Valentin — que le succès présent et le beau talent devraient engager à poursuivre ses études, lesquelles lui assureraient une brillante carrière, a excellé dans le récit "O sainte médaille" et "Ce qui doit arriver".

"Le Journal de Françoise" se met au diapason général en applaudissant à ce grand succès des nôtres, heureux d'exprimer ici et à double titre, son orgueil et ses félicitations aux aimables artistes, dont la plupart sont du nombre de ses abonnés.

JOLIE AUDITION

Mlle Djan Lavoie obtient beaucoup de succès dans l'interprétation d'œuvres de Liszt

LE jeudi, 27 février, dans la salle de la Galerie des Arts, Mlle Djan Lavoie, d'Ottawa, élève de notre talentueux pianiste-virtuose et professeur Alfred Laliberté, a donné une fort jolie audition d'œuvres de Liszt.

Le concert s'ouvrait par la célèbre "Ballade No 2", interprétée d'une façon digne de tous éloge: Mlle Lavoie, qui n'a que dix-neuf ans, a montré une sûreté de doigté et une tranquille maîtrise que bien peu de pianistes ont possédées si tôt. Les "Fantaisie et fugue sur Bach", (1. Sombre-Agitato. 2. Mysterioso-dolente. 3. Animato. 4. Marziale-grandioso) ont été rendues avec une intelligence remarquable et une technique renouvelée pour chacune de ces parties. C'est surtout le si joli "Campanella" de l'"Etude d'après Paganini", qui a fait ressortir la façon admirable dont la toute gracieuse artiste comprend l'œuvre du maître : on ne pouvait rendre plus délicatement des phrases si délicates. La "Nocturne No 2" et la marche "Tscherkess", qui fermait le récital, ont été exécutées avec la même précision et le même bonheur d'interprétation.

Bref, le public, nombreux et select, qui se groupait, curieux, dans la petite salle du square Philipps, a été pris d'abord, par la jeunesse et la grâce de la pianiste ; puis, l'ayant entendue, il a applaudi, avec la délicieuse petite satisfaction d'amour-propre d'acclamer une artiste... de "chez nous". Toute jeune, Mlle Lavoie possède de sérieuses qualités, que, déjà, elle a très bien su développer ; inconnue hier encore, elle est dès maintenant classée — et en place fort honorable — dans la jeune génération de musiciens canadiens dont il nous plaît d'attendre beaucoup. Sans prendre l'air d'avoir "découvert" une nouvelle étoile, nous sommes heureux de signaler au public cultivé, le nom de Mlle Djan Lavoie ; et point n'est besoin d'être grand prophète pour affirmer qu'on en reparlera. N'est-ce pas, d'ailleurs, au "Journal de Françoise" qu'il appartient de se réjouir le plus de ce succès artistique et... féminin.

L. L.

Pour être heureux, il faut changer de place et tenir peu d'espace.— Fontenelle.

Arts et Grandes Dames

L'EXPOSITION des amateurs, hommes du monde et grandes dames, attire une fois de plus l'attention sur cette pléiade innombrable de peintres millionnaires et de sculpteurs qui manient l'ébauchoir pour leur simple agrément.

Où finit l'amateur et où commence l'artiste? C'est une question fort controversée dans le monde des ateliers et dans les salons, car légions sont les amateurs qui se disent artistes, et nombreux hélas les artistes qui ne sont au demeurant que de pitoyables amateurs.

Un financier qui peint, non sans brio, des paysages, semble avoir trouvé la définition exacte en disant :

—L'artiste est celui qui fait de la peinture et de la sculpture "vendables", et l'amateur est celui qui vend des toiles et des statues tout à fait médiocres.

Quoi qu'il en soit, sans s'arrêter à cette distinction de qualificatif qui suscite tant de polémiques dans certains milieux, cette exposition nous met à même, une fois de plus, de constater, que les heureux de la fortune, qui ne vivent ni de leur pinceau, ni de leur glaise, possèdent parfois de vrais tempéraments, et des qualités supérieures. Ils eurent au reste d'illustres devanciers, et longue à dresser serait la liste des princesses et des femmes de qualité qui se sont adonnées aux arts, en dehors des fonctions mondaines imposées, ou des fêtes fastueuses des cours.

Pour ne pas fouiller dans un passé trop oublié, si nous remontons seulement au XVIIe siècle, nous trouvons la belle Marie de Médicis gravant des estampes, et prenant même plaisir à gratifier Philippe de Champaigne d'une de ses œuvres, un joli portrait en buste, signé Maria Médici F. MDCXXVII. Et Champaigne flatté écrivait derrière la planche : "Ce vendredi 22 février 1627 la reyne mère Marie de Médicis m'a trouvé digne de ce rare présent fait de sa propre main — Champaigne."

Vers la fin du règne de Louis XIV quelques grandes dames se mirent à peindre avec ardeur. Louise Hollandine qui devint plus tard abbesse de Maubuisson dès l'âge de dix-sept ans étonnait les dames de la cour, et la duchesse d'Orléans, signale dans ses lettres un tableau, le "Veau d'Or" exécuté par Louise Hollandine d'après Poussin. L'abbesse de Chelles, une des filles du régent, modelait avant d'entrer en religion des portraits en cire, et brossait des toiles mystiques.

L'austère et douce Marie Leczinska, laide et pauvre princesse polonaise avant de devenir reine de France, touchait du clavecin, et dessinait passablement. Je sais bien que Mme Campan révèle dans ses Mémoires la singulière manière dont la reine peignait ses tableaux, se contentant de passer des couleurs, sur les traits indiqués par son maître, lequel en réalité exécutait le travail. Mais pour n'être point un artiste de mérite Marie Leczinska, n'en montra pas moins un goût prononcé pour la peinture.

Mme de Pompadour, reine rivale, gravait de petits sujets allégoriques, qu'elle priait Boucher de revoir et crayonnait à ses heures de loisir.

Et Voltaire surprenant un jour la favorite du roi à ce travail lui décochait galemment ce madrigal:

> Pompadour, ton crayon divin
> Devrait dessiner ton visage,
> Jamais une plus belle main
> N'aurait fait un plus bel ouvrage.

Au surplus, presque toutes les princesses de la maison de Bourbon s'essayèrent plus ou moins à peindre ou à sculpter.

Louise-Marie-Thérèse de Parmes qui signait Ludovica Maria esquissait de petits paysages, et Mme Clotilde, sœur de Louis XVI, qui fut duchesse de Piémont croquait à la plume des silhouettes de vieux châteaux.

Mme Vigée Lebrun était le professeur de Louise-Adélaïde, une fort piètre élève entre parenthèse. En revanche, la princesse Marie eut un vrai talent d'artiste ; si nous passons en revue les femmes de cette famille des Bourbons, nous trouvons la duchesse de Berry qui peignait avec rage lorsqu'elle se trouvait à son château de Rosny où elle vivait avec une simplicité extrême. Son album sous le bras elle parcourait ses domaines, crayonnant des taillis, des pelouses, des pièces d'eau, dessins qu'elle signait Marie-Caroline.

Plus près de nous la fille du roi Louis-Philippe, la princesse Marie d'Orléans sculptait d'une façon charmante, et dessinait non moins agréablement. Artiste dans l'âme, elle fut trop tôt prise par la mort et on ne conserve guère d'elle que la Jeanne d'Arc du musée de Versailles. Marie d'Orléans, sévère pour elle-même, jamais contente de ses productions, cachait avec soin ses œuvres, mais elle exécuta d'importants morceaux.

La critique lui fut favorable, et l'on pourrait retrouver dans les journaux de 1839 des appréciations justes sur les œuvres de cette princesse.

La duchesse de Chartres s'exerça à son tour à des peintures faciles, et nous rencontrons son nom dans le catalogue de la Société des amateurs. Elles signe de petites aquarelles généralement sans grande valeur artistique et qui ne dépassent point le mérite d'une bonne copie d'écolière.

Une nièce de la princesse Marie, la princesse Blanche d'Orléans peint des sujets religieux pour les églises ou les couvents. Les carmélites de l'avenue de Saxe possèdent une "Sainte Thérèse en extase" due à la princesse Blanche et l'on trouve à l'église de Saint-Louis-en-l'Ile du même auteur un "Saint-Jean appuyant sa tête sur la poitrine du Christ".

Parmi les princesse qu'on pourrait

appeler "princesses impériales" on glane encore des noms pour la liste déjà longue des "grandes dames artistes". Joséphine dessinait passablement, mais elle estimait les peintres et les sculpteurs qu'elle encourageait volontiers. Sa fille Hortense de Beauharnais travaillait aux Tuileries dans un petit atelier situé près de l'appartement de sa mère ; elle s'essayait dans le genre du portrait et avait même commencé le buste de son frère Eugène mais un incendie détruisit cette œuvre. La jeune fille étudiait du reste avec l'ardeur d'un peintre de tempérament ce qui faisait un jour dire à sa mère:

—Mais tu as donc l'intention de gagner ton pain avec tes pinceaux.

Et la jeune Hortense de répondre:

—A l'époque où nous sommes qui sait si cela n'arrivera jamais. Hortense de Beauharnais épousait en 1800 Louis Bonaparte, mais ne délaissait pour cela son chevalet, au contraire. Excellente musicienne elle écrivait des romances, des valses, des polkas qu'elle enluminait de sujets divers, et c'est à elle qu'on doit l'invention des encadrements et des vignettes placés en tête des morceaux de musique. Très romantique elle composait des airs alanguis, et des gravures allégoriques assez prétentieuses comme sujet.

L'impératrice Marie-Louise peignait et dessinait. Jeune fille elle possédait déjà un joli talent d'amateur, ornait ses lettres de petites aquarelles et promettait à ses amies de ses tableaux. Devenue la femme de Napoléon Marie-Louise continua pour se distraire ses travaux artistiques sous la direction de Proudhon, qui ne se montrait pas du reste fort enthousiaste de son élève.

—C'est une bonne personne, disait-il, mais ses progrès laissent à désirer, sa Majesté ne touche guère à ses crayons...

Et comme on l'interrogeait sur l'attitude de l'impératrice durant ses leçons, Proudhon soupirait pour répondre :

—Elle dort...

Quoi qu'il en soit, quelques musées, celui de Besançon entre autres, possèdent des toiles de la seconde femme de Napoléon.

Mais la famille Bonaparte compte d'autres artistes encore, la princesse Charlotte était une excellente lithographe, elle s'essayait à faire des portraits et elle a laissé une belle effigie de la mère de Napoléon Ier gravée, sous ce titre: "Portrait de Mme mère Napoleonis Mater" et signée Charlotte Napoléon del. Româ 1835.

Est-il besoin de rappeler que la princesse Mathilde exposa à nos salons de peinture de 1859 à 1886, et qu'une de ses œuvres eut les honneurs du Luxembourg. Théophile Gautier dans les "Emaux et Camées" consacre quelques strophes à une aquarelle de la princesse Mathilde, "la Femme Fellah":

> Caprice d'un pinceau fantasque
> Et d'un impérial loisir
> Votre Fellah sphinx qui se masque
> Propose une énigme au désir.

Les Goncourt dans leur "Journal" parlent longuement de l'atelier de Saint-Gratien où la princesse travaillait avec ardeur, brossant tour à tour des études d'après nature, des paysages d'Orient!

Et Sainte-Beuve, dans une étude qu'il écrivait sur la femme et sur l'artiste, parlait en ces termes de son talent: " Sa manière n'a rien de petit ni de lâché, ni qui sente le faire de la femme ; on croirait avoir plutôt devant soi les productions d'un jeune homme de talent qui s'exerce avec largeur et se développe."

La princesse Jeanne Bonaparte figure sur les listes du Salon depuis 1878, et en 1886, elle obtint une mention honorable.

Fille du prince Pierre Bonaparte elle accepta sans faiblesse la chute de l'Empire et voulut s'organiser avec son travail une vie indépendante. Elle s'appliqua à la gravure sur bois et exécuta des séries d'illustrations pour des journaux et aussi pour des livres de son mari, le marquis Christian de Villeneuve.

Faut-il ajouter à cette liste déjà si longue, les noms de l'impératrice douairière de Russie, de la reine Amélie de Portugal, de la reine régente d'Espagne, de la princesse Ferdinand de Bavière, de la comtesse de Flandre, de la princesse Stéphanie et l'archiduchesse Marie-Thérèse?

Dois-je mentionner encore Marguerite de Savoie, Elisabeth de Roumanie qui signe du nom de Carmen Silva, d'exquis poèmes, mais qui peint aussi son parchemin de magnifiques enluminures à la mode byzantine.

Je pourrais en citer beaucoup d'autres encore, mais l'énumération deviendrait par trop monotone.

Il resterait bien une question intéressante à examiner, celle de la paternité réelle de toutes ces œuvres, car vous savez ce que l'on raconte sur les coulisses de ces ateliers mondains. Il est si facile quand on est millionnaire d'avoir pour professeurs des Maîtres qui font la besogne, et qui sous prétexte de donner un avis, exécutent en réalité l'œuvre de l'élève.

Elle est d'hier l'histoire de cette grande dame à qui le jury refusa l'entrée du Salon pour un énorme monument fort bien conçu, mais dont l'auteur véritable était le professeur, M. Falguières.

Cet amour de l'art fournirait à l'observateur quelques scènes amusantes à conserver.

Ne chuchote-t-on pas aussi qu'une demoiselle archi-millionnaire et qui a fait construire un superbe atelier dans l'hôtel de son père, refuse de se marier pour se consacrer tout entière à la peinture. Elle affectionne surtout les scènes bibliques et pour éviter d'introduire des modèles dans son atelier, elle fait poser tous les matins trois ou quatre domestiques de la maison, cochers et valets de chambre qui offrent leurs torses nus — et même un peu plus — au pinceau de leur maîtresse, qui reprendrait volontiers le mot célèbre: "des modèles sont des statues, ce ne sont pas des hommes."

Que d'histoires on pourrait glaner à ce sujet, mais c'est assez pour aujourd'hui, comme commentaires de cette exposition des amateurs, si curieuse et si pittoresque.

Marie-Louise Néron.

Notes sur la Mode

La manche très courte est moins exclusivement portée. Elle s'arrête au-dessous du coude par un bracelet, un parement quelconque, à moins qu'une haute mitaine de dentelle n'enserre le bras.

La manche japonaise est changée et rajeunie. On obtient avec elle une ligne très tombante sur les épaules.

La manche très longue est portée. Dans ce dernier cas, elle est moulante, collant le bras, très garnie, couverte de guipures, d'incrustations, etc.

Les bretelles, les draperies continueront d'être portées sur le corsage.

Cigarette.

Propos d'Étiquette

D.—Corne-t-on les cartes de visites?

R.—Oui, si on les présente soi-même à la porte; non, si on les envoie par la poste,

D.—Combien de temps à l'avance doit être envoyée une invitation à dîner?

R.—La longueur du temps entre le dîner et l'invitation indique l'importance du dîner. Quand il s'agit d'un dîner intime, la question du délai n'existe plus. Mais une invitation de cérémonie doit être faite au moins huit jours d'avance.

D.—Le décolleté pour une femme et l'habit pour un homme sont-ils de rigueur dans un dîner de cérémonie?

R.—Certainement.

Lady Etiquette.

A la saison nouvelle, les chapeaux seront plus petits. C'est du moins ce qu'on dit à Mille-Fleurs, salon de modes, 527 rue S.-Catherine Est.

Recettes Faciles

SOUPE DE CAREME. — Faites bouillir quatre grosses pommes de terre avec deux oignons dans deux pintes d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Coulez-les à travers une passoire et remettez-les au feu, ajoutant poivre, sel et deux onces de beurre. Lorsque la soupe bouillera vous y verserez une tasse à thé de tapioca. Laissez-la mijoter quinze minutes en la brassant, ajoutez-y une chopine et demie de lait et laissez chauffer le tout.

HUITRES A LA CREME. — Faites bouillir à la vapeur une chopine de crême (moitié crême et moitié lait). Délayez une cuillerée de farine avec un peu de lait et jetez en brassant dans la crême chaude. Assaisonnéz de sel, poivre de cayenne et un peu de jus d'oignons (une cuillerée à thé). Faites chauffer les huîtres dans leur eau, coulez-les et jetez la crême sur les huîtres. Préparez sur un plat quelques toasts beurrées sur lesquelles vous jetterez ce mélange de crême et d'huîtres.

Servez immédiatement.

POTAGE CREME au "Vermicelle aux œufs Marge"— Vermicelle aux œufs Marge: une boîte d'une livre pour 8 personnes. Projetez dans l'eau salée bouillante votre "Vermicelle aux œufs Marge" brisé avec les doigts. Laissez cuire dix minutes, en remuant avec une stapule en bois. Retirez du feu, ajoutez-y de la bonne crême et servez.

Conseils Utiles

ENTRETIEN DU CUIR VERNI.— Cette recette s'applique aux souliers vernis. On commence par les débarrasser de toute poussière, de toute maculature, puis on y passe du lait frais, qu'on y laisse une minute. On frotte ensuite avec un linge bien souple et sec.

NOIX FRAICHES EN TOUTES SAISONS.—Plonger les vieilles noix dans de l'eau légèrement salée et les y laisser pendant cinq ou six jours. Le sel empêche l'eau de se corrompre et enlève aux noix le goût du tannin. L'eau pénétrant lentement à travers la coquille jusqu'à la chair, la gonfle et l'amollit comme aux noix réellement fraîches, la pellicule se détache aisément et le goût de ces fruits est délicieuxf

---

Près de $2,000,000 en locomotives

LE GRAND TRONC COMMANDE 100 LOCOMOTIVES

La direction du Grand-Tronc vient de donner des commandes pour cent locomotives nouvelles, qui représentent une dépense de près de $2,000,000.

Ces locomotives seront construites durant l'hiver, le printemps et l'été. La dernière sera livrée au mois d'août prochain, juste en temps pour prendre sa place dans l'aménagement des trains pour la saison des récoltes. Le fait que pas moins de soixante-dix sur ces cent locomotives sont construites en Canada est de nature à donner satisfaction à tous ceux qui sont intéressés dans le développement des industries locales.

La Sapho Manufacturing Co. qui vient de se fonder au No 61, rue Saint-Gabriel, offre au public une foule de produits nouveaux infiniment utiles au public en général, et à la femme en particulier. Mentionnons entr'autres découvertes, une fameuse préparation pour arrêter la chute des cheveux, appelée "Hygiène de la tête", et qui non-seulement rendra les cheveux souples et soyeux, mais qui, chez les enfants les débarrassera de pellicules, de poux et de lentes.

Nous trouverons encore à cette maison, l'Insecticide Sapho qui tue instantanément, les coquerelles, les punaises, les fourmis, les mouches et les insectes de toutes sortes. Elle enlève encore les taches de graisse sur les tapis. On y prépare encore un antiseptique désinfectant contre les fièvres et autres maladies contagieuses. La liste de tous les produits est trop longue à énumérer ici. Nous demandons seulement aux femmes de demander la circulaire sur le Protecteur Victoria. Il leur rendra un grand service.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

—Prenez garde, petit... Blanche a tout le charme voulu... et vous aimerez bien inutilement. Croyez-moi.

Dès cette minute, malgré cela, il comprit qu'il allait aimer, aimer follement. Et cela arriva tel qu'il l'avait rêvé. Blanche fut réellement pour lui la réalisation de toutes les délicatesses intimes qui vivaient en lui, Elle fut la bien-aimée douloureuse, touchante, qui eut beau se débattre, lutter contre l'inexorable. Elle finit, vaincue elle aussi, devant sa jeunesse implorant vers elle. Elle abdiqua, se donna par pitié, ce besoin de tendresse miséricordieuse qui, un jour, fléchit les plus inaccessibles, les plus sereines rencontrant de la douleur sur leur route.

Elle n'avait pas eu grand bonheur ici-bas. Son mari l'avait vite délaissée pour reprendre sa vie de garçon. Puis la maladie était venue. Depuis un an il gisait frappé d'ataxie, inerte, à moitié mort mais avec des réveils de brute hargneuse, égoïste. On le voyait sur les promenades, dès qu'un rayon de soleil se montrait, poussé en petite voiture. Toute la ville le connaissait. On n'ignorait rien non plus des drames intimes passés vécus en cette triste demeure où s'enfermait la jeune femme, seule entre ses deux enfants. Pierre habitait un pavillon, ancienne dépendance de l'hôtel occupé par Blanche. Un jardin les séparait. De ses fenêtres il apercevait souvent le brillant officier d'état-major de jadis s'essayer à marcher, soutenu à plein corps par un domestique, faire quelques pas puis tomber épuisé très vite dans la petite voiture toujours là. Au milieu de la nuit parfois Pierre s'éveillait en sursaut entendant des plaintes, des hurlements sinistres. C'était le malheureux en proie à quelque cauchemar qui gémissait.

Et pour toutes ces tristesses qu'elle avait eues, qu'elle subissait encore en l'odieux tête-à-tête forcé, des journées, des soirées entières., Pierre l'aima de toute son âme jeune et généreuse. Il semblait vouloir lui refaire une vie nouvelle.

Mais le malheur vint clore le cher poème. Un jour, son fils, un bébé de quatre ans, en jouant, tua sa petite sœur. C'est Dieu qui la punit, Dieu qui ne veut pas... Elle part emportant le cercueil de l'enfant qu'elle avait enseveli elle-même dans la belle robe blanche d'amour qu'il aimait tant, qu'elle gardait comme une relique précieuse. Elle lui dit adieu en une dernière lettre racontant toute cette épouvante et ce désespoir.

Et il ne l'a jamais revue.

Depuis, il est seul en la vie, très seul, essayant mais en vain d'oublier l'absente, la chère aimée douloureuse sur qui s'était acharné le destin. Odette de Trécourt qui avait deviné leur amour s'efforce d'atténuer ce désespoir. Elle n'est pas toujours la petite tête légère et folle que l'on pense. Elle fait le bien. Que ne l'aide-t-il? Il le peut.

Sans grande confiance il se laisse guider, et le voilà maintenant qui s'essaie à connaître et secourir la douleur des autres. Il donne sans compter. Ce sont des misères touchantes qu'il secourt, des petites ouvrières sans travail, des pauvres enfants qui souvent, l'hiver, sans feu, sans pain, dans une crise de délire, vaincues, allument un réchaud ou roulent à la rue. Oh! ces désespoirs de jeunes, comme il les comprend, lui le désespéré d'amour qui ne sait plus dans le printemps revenu pourquoi le ciel s'est fait bleu, pourquoi les nuits s'étoilent douces, sereines, quand il y a tant de larmes ici-bas, —que Blanche n'est plus, ne sera plus jamais la bien-aimée qu'il avait faite sienne!

—Père, père, moi aussi je souffre!.. criera-t-il un jour au vieux prêtre recevant ses aumônes.

Il se reprend à son métier, se crée des occupations, s'attache plus exactement à ses devoirs, vit plus près de ses hommes. Et peu à peu, les connaissant mieux, il les aima, découvrant en ses modestes fonctions de chef une portée haute, une action morale à exercer, du bien à faire. Il les étudie tous, ouvriers des villes ou paysans, tombés par le sort entre ses mains, et sa religion s'accroît de pitié et d'espérance.

Mais chaque soir enfermé dans la petite chambre si pleine de souvenirs de l'absente, de son âme toujours présente, la douleur ancienne revient. Blanche le garde. Il ne peut se guérir d'elle. Lointaine, elle vit mieux en lui, plus aimée, plus adorée. Les veillées succèdent aux veillées, silencieuses, désolées. Il vit, mais il n'existe pas. Son cœur ne sait plus, ne veut plus rien. Quoi qu'il arrive, il s'incline résigné, vaincu d'avance, et misérable il attend, subit la lente succession des jours et des nuits.

Il revient à Lestrac.

Deux années ont passé. Son oncle n'est plus. Le colonel est mort. Christine, adoptée par lui, seule maintenant, plus touchante en ses vêtements sombres, fidèle, garde la vieille demeure abandonnée. Mais vers elle il n'ose lever les yeux. Il ne se juge plus digne de cet enfant. En face de sa tendresse silencieuse et pure il lui semble qu'il y a quelque chose à racheter, des heures à effacer. L'idée du bien à faire, déjà posée par Odette de Trécourt, lors des premières épreuves, s'est fortifiée en lui. Et résolu, calme, il s'y adonne. Là est le rachat, la vraie dignité de vie.

Il s'en ira donc au loin, en quelque coin perdu de l'Afrique, se changera le décor, les données de la vie, tout, jusqu'à la lumière des jours et la douleur des nuits qui sur lui se pencheront. Il a sollicité des missions ingrates, obscures, sans grande gloire. Il sera le chef de tous les malheureux vivant dans les postes des sables, parmi les privations, les hallucinations des mirages et des fièvres. Et au milieu d'eux il passera, apportant son grand désir d'être utile, d'être bon, de se dévouer,— tout son cœur, toute son âme.

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.

III

Ce fut à la tombée du jour que l'ouragan fit trêve.

Un ciel de mélancolie, d'infinie pitié, descendait sur la terre, ciel trop pur, trop large, trop beau pour tant de débris, pour tant de solitudes, d'immensités mortes, surtout pour la trop grande détresse restée en les âmes.

Bien loin, la plaine désolée, rose, étendue sous son voile de lumière, se relevait, se frangeait d'une ligne dentelée bleue, nettement découpée, quelques montagnes hautes déjà à moitié disparues sous l'horizon. Mais c'était si loin cette ligne sombre déchiquetée, qu'elles apparaissaient toutes petites. Et derrière cette crête se durcissant rapidement, plus bleue, plus noire, plus aiguë de seconde en seconde, le soleil avait disparu. Il n'était plus. De l'au delà de grands rayons pâles fusaient, rayons attardés qui lentement descendaient, s'estompaient, se diluaient dans l'azur très doux, émouvant, de ce lointain où se mourait de la lumière.

Sur les monts la tempête s'adoucissait.

Par moments elle reprenait sa brutalité première, ses clameurs rauques, toutes ses violences, mais on la sentait épuisée, à bout de forces. Elle avait assez fait la méchante. Huit jours et huit nuits elle avait duré.

Une dernière rafale accourut qui s'arrêta net, brisée. Et ce fut fini. A peine si l'on perçut un frisson qui, quelques instants après, ondula tiède, passa comme une brise venue des oasis lointaines. Puis, le calme profond s'étendit.

Cependant les oreilles restaient bourdonnantes, comme collées à quelque coquillage. Elles gardaient en elles des rumeurs de mer démontée, tout ce fracas énorme de vagues échevelées au milieu desquelles ils avaient vécu, dans l'ombre des nuits et des tanières où ils avaient dû se terrer. Dans l'espace où ne couraient plus les nuages, un grand vide s'ouvrit, l'air se creusa, s'abîma, élargissant sans cesse ce vide qui les entourait. Et ils eurent un peu de vertige. Il leur semblait monter, monter toujours, s'élever dans le ciel silencieux qui lentement aspirait la terre et regardait vers eux.

Au pied des monts la grande plaine, dans le crépuscule rapide, sous les ombres courantes l'envahissant, oscilla, flotta indécise,puis descendit, s'enfonça lentement, comme une grande pierre blanche tombée dans la mer disparaissant sous les flots.

Une seconde, ce fut la magie du premier soir; l'angoisse de la terre roulant à la nuit, se mourant.

Une clarté plus pâle se diffusa dans l'étendue anxieuse. Le ciel frissonna, s'amplifia, s'illumina de toutes ses étoiles tremblantes. La lune apparut. Et la plaine, qui tout à l'heure avait sombré dans la nuit, sortit de l'ombre peu à peu,remonta, émergea silencieuse, s'étendit blanche, immobile, comme en un paysage des pôles.

De l'autre côté, des montagnes précisaient leurs contours, s'affirmaient en des arêtes blanches, de grandes ombres bleues décolorées. On distinguait chaque plan, chaque ligne. Dans la splendeur de la nuit inclinée sur elles, elles n'apparaissaient plus noires, menaçantes, dressées dans la tourmente comme une vision d'enfer Elles se tassaient plus petites et moins proches. Sur elles la grande paix descendait, y posait un charme grave, religieux, et ainsi rêveuses, pâles, elles semblaient attendre, regarder l'infini, prêtes pour quelque féerie solennelle.

Très loin, au-dessus de ce chaos, la Grande Kabylie dressait ses contreforts, ses cimes couvertes de neige.

Les hommes avaient quitté leur abri.

Ils allaient, venaient, grimpaient jusqu'au sommet, tournaient autour du signal géodésique. Ils regardaient l'étendue, cette solitude tourmentée où des ouragans avaient passé, bondissant, y puisant de nouvelles fureurs avant de venir jusqu'à eux, et cela les dzfendait contre toute émotion de se souvenir des heures vécues.

Le Parisien eut un mot énergique:

—Sale pays!... tout de même.

Et il s'en alla, haussant les épaules, maugréant.

Les autres ne disaient rien. Ils s'attardaient quelque temps et, quant ils avaient bien vu, ils redescendaient vers le trou, nonchalants, les mains en les poches, revenant parfois.

Le repas fini, ils mirent les appareils en station. Des rayons fouillèrent l'étendue. Cela les réveilla. Ils se reprirent.

Dans les montagnes, des feux kabyles s'allumaient. Mais on ne s'y trompa guère, ce soir-là. On attendit. Dans les fonds, passaient des rumeurs de bêtes, des aboiements, des cris. Les chacals glapissaient, s'appelaient. Rien d'énervant comme ces sanglots hoquetés. On eût dit des enfants qu'on égorgerait. Puis c'étaient des silences subits, et alors le rire d'une hyène s'élevait, strident.

Cela dura.

—Eh ben! quoi?... Pas fini, le concert? dit un homme.

Et dans le ravin il lança quelques pierres. Cela ne produisit aucun effet. Au contraire, les cris se rapprochaient. On eût dit que la bande entière, dans la nuit, montait vers ce sommet où se cuisinait quelque magie. A la lueur de la lune, on vit bientôt étinceler des yeux verts. D'étranges petits animaux parurent, se bousculant, se dépassant. D'autres, arrêtés, en contemplation, reniflaient l'air. On dut chasser à coup de pierre les plus audacieux. Ils s'éclipsaient derrière les roches, où on les entendait rire, comme s'ils se moquaient des maladroits.

Longtemps, tout autour, à travers les éboulis et les buissons, ce fût le frôlement de ces petites bêtes puantes qui s'arrêtaient parfois, et tranquillement posées, regardaient vers ces hommes maniant de si puissantes lumières. Puis plissant le nez, retroussant leurs babines, elles lançaient leurs plaintes sinistres.

Après, ce fut une bande de sangliers, de petits sangliers qui s'en allaient l'un derrière l'autre, grognant, sans se presser, se détournant à peine. Les chacals avaient disparu. Ils étaient loin. Quelque temps on les entendit encore suivre les grands ravins.

Tout à coup, bien loin, étoilé dans la brume blanche du décor, un feu clair, énorme, appela. Aussitôt les cœurs bondirent.

—Les voilà!...

Ce fut le cri de tous.

Enfin, on n'était plus seul! Et en des phrases brèves, saccadées, épelées d'un même ton monotone par celui qui avait l'œil à la lunette, ils apprirent ce qui s'était passé là-bas.

La colonne avait subi des pluies torrentielles. Chemins glissants, torrents grossis, débordés, obligeant à

prendre des sentiers de chèvres. Puis, la neige était venue. Une nuit, les petites tentes s'étaient effondrées sur les dormeurs. Les hommes grelottaient dans leurs pantalons de toile. Du col d'Afkadou, que l'on avait franchi dans la boue et la neige, les zouaves, dont les guêtres déchirées, pourries, bâillaient misérablement, perdaient leurs souliers presque à chaque pas. Les mulets ne tenaient pas le sol. Plusieurs avaient roulé dans les ravins. Il avait fallu aller les rechercher étalés au milieu des cantines brisées, des boîtes à pétrole aplaties.

Ah! ils s'en souviendraient du col d'Akfadou !

On avait fait peu de chemin. La colonne avait multiplié les arrêts, réquisitionnant chevaux et mulets dans les douars rencontrés. Ce n'était qu'à la nuit qu'on atteignait le point de campement désigné. Et le lendemain on n'osait pas repartir, sans avoir remis un peu d'ordre, fait les réparations nécessaires. Eisenmann, Baudu avaient la fièvre. On les traînait à cacolets. Le soir, quand on les descendait, ils étaient tout raides, glacés, incapables de faire un mouvement ou de parler.

Et de la même voix monotone, officielle, prise dans le métier, le télégraphiste ânonnait toutes ces nouvelles indistinctement. Autour de lui, pressés, les autres écoutaient sans mot dire, mais on les sentait devenus tristes à cause de tout ce dont les camarades avaient souffert.

Maintenant passaient les télégrammes officiels du colonel, commandant la colonne. Ils étaient immédiatement transmis, à l'aide du second appareil tourné de l'autre côté, vers la petite ville blanche posée au loin, au bord de la plaine. On n'entendait plus que le déclanchement des manettes heurtant les appareils et, à travers l'espace, les rayons parlaient, palpitaient, coupés d'ombres rapides.

Entre deux télégrammes, la conversation reprenait. Ils échangeaient leurs impressions, des choses à eux, mille faits les concernant, même sur ce qui s'était passé dans les postes de l'Oued-R'rhir et qu'une lettre reçue racontait. Pierre entendit vaguement l'histoire d'une chèvre volée, disparue après le passage d'un détachement de "Joyeux" allant vers le Sud.

Et, à ces souvenirs de leur pauvre vie d'exil entre les sables rouges en feu et le ciel embrasé les écrasant de ses mirages et de de ses fièvres, ils s'amusaient. Ils riaient, oubliant tout cela. C'était passé. Ils allaient partir, ayant fini leur temps. Ils allaient revoir la France.

—Demandez donc s'il y a une lettre pour moi, dit Pierre tout à coup, envoyée par erreur à la colonne.

Après un silence, l'homme répondit de la même voix dolente :

—Non, mon lieutenant. Rien pour vous.

Mais pour eux, le feu pâle épinglé dans la nuit se remit à trembler. Ils continuaient en leur langage étrange à se parler par dessus les monts et les ravins, les espaces blancs où le rayon éveillait des scintillements, de la poussière d'étoiles.

Les lauriers-roses des ravins, les buissons, toutes les herbes embaumaient. Des fleurs inconnues, dans l'ombre, s'entr'ouvraient. Un torrent, quelque part, faisait un bruit de cascatelles. La nuit était tiède, pleine de lumières et de parfums. Et Pierre adossé à la roche, levant la tête, regardait au-dessus de lui le ciel pâle s'agrandir, monter, monter dans l'infini.

— Au fait, songea-t-il, pourquoi m'écrire?...

Cependant malgré sa belle assurance, une tristesse germa en son cœur. Des figures chères passèrent en sa mémoire, coulèrent en sa détresse, dans le noir, le vide, l'isolement de tout où il était, — puis une autre, la dernière de sa vie, presque douloureuse, restée dans le mystère qu'elle avait voulu...

IV

"Si vous n'avez pas peur, venez," disait la petite lettre qu'il avait reçue un matin, à Constantine, deux jours après son arrivée.

Cela l'étonna. Supposant une plaisanterie des camarades, il avait souri et négligé le billet. Il ne rentra que fort tard en sa chambre d'hôtel. Là, sur la table, entr'ouverte, telle qu'il l'avait jetée, la petite lettre attendait, appelait.

(A suivre)

LES GRANDES CONFERENCES SUR RACINE ET SUR NAPOLEON

Les grandes conférences faites à Paris à la Société des Conférences sur Racine et sur Napoléon obtiennent un succès considérable. On sait que M. Jules Lemaître, devant l'affluence des auditeurs, a dû doubler son cours sur Racine. La "Revue hebdomadaire" s'est assuré le droit exclusif de reproduire chaque semaine in-extenso ces conférences qui paraissent, du 25 janvier à fin avril, illustrées hors texte avec des gravures ou estampes du temps. — Voici au surplus le titre des conférences sur Napoléon. La jeunesse de Napoléon, Napoléon et les femmes, les Missionnaires de Sainte-Hélène, par M. Fréderic Masson, de l'Acad. Franç. ; Le 18 Brumaire, par M. Albert Vandal de l'Acad. Franç. ; Psychologie militaire de Napoléon, par le gén. Bonnal ; le Théâtre sous l'Empire, par M. Mounet-Sully ; la Psychologie juridique de Napoléon, par M. Sabatier ; le Vol de l'Aigle par M. H. Houssaye, de l'Acad. Franç.

Rappelons que les principales chroniques de la "Revue hebdomadaire", qui ne publie que de l'inédit, sont tenues par MM. Hanotaux, de l'Acad. Franç., politique étrangère ; M. Ed. Rod, le mouvement des idées ; Paul Adam, l'Actualité; H. Bordeaux, La Vie au Théâtre ; Frantz Funck-Brentano, A travers l'Histoire ; Charles Le Goffic, la Poésie ; Peladam, Les Beaux-Arts. Chaque No 168 pages. supplément tiré sur papier couché illustre par l'image l'histoire de la semaine.

Prix de l'abt.: 3 mois 5 fr. 75 ; 6 mois, 10 fr. 50 ; 1 an 20 fr. Libr. PLON, 8 rue Garancière, Paris.

6ème Année.—No 24. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 21 Mars 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



EN PRIÈRE

SOMMAIRE



Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, ... un certain vin qui a au plus haut degré, comme le

Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.)

... effets toniques et fortifiants du bon vin ... de Quinquina, un de nos meilleurs toniques.

Tous les Pharmaciens et Partout

Revue Hebdomadaire

SOMMAIRE DU 7 MARS

Pasteur Charles Wagner, "Le Droit des morts"; Frédéric Masson de l'Académie française, "Napoléon et les femmes" ; François de Witt-Guizot, "Conférences et conferenciers"; François Herczeg, Le Mariage de Szabolcs": Traduit du hongrois par MM. Pierre Brun et Zoltzau Nagy (I) ; Mounet-Sully, sociétaire-doyen de la Comédie-Française, "Talma et le théâtre au temps de l'Empire" (II) (fin) ; Péladan, "Les Petits Salons"; L. Pervinquière, "Chronique scientifique.—Les faits de la semaine.—Revues françaises et étrangères.—La Vie mondaine.—La vie sportive.

Gaston joue avec le chat qui pousse des miaulements douloureux.

—Gaston, crie sa maman, as-tu fini de tirer la queue du chat?

—Mais, maman, je ne tire pas je t'assure. Je lui tiens simplement la queue, et c'est lui qui tire de toutes ses forces.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette.

Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

FLEURS FRAICHES

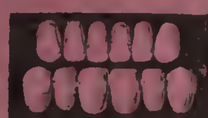
Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry — Tél. Bell Est 1736, Marchands 520

SEMAINE DU 23 MARS

L'"Arlesienne"

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDEE EN 1860

Prof. LAVOIE,

PERRUQUIER



AVANT

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornements véritablement artistiques pour la chevelure.

Une visite est sollicitée.



APRES

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656 N. Dame

Coin de Cote Saint-Lambert, MONTREAL

6ème Année.—No 24. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 21 Mars 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Myosotis

O pâle fleur du souvenir
Qu'une main chère m'a donnée,
Pourquoi t'es-tu sitôt fanée ?
Hélas ! ne pouvais-tu tenir
Jusqu'à la fin de la journée,
O pâle fleur du souvenir.

D'un amour qui devait durer
Aussi longtemps que le cœur même,
N'es-tu pas l'éphémère emblême,
Et me faut-il déjà pleurer
L'image de celle que j'aime
D'un amour qui devait durer !

D'un bonheur pour jamais perdu
Toi seule restes, fleur si tendre ;
Car si parfois j'ose descendre
Dans mon pauvre cœur éperdu,
Hélas ! je n'y vois que la cendre
D'un bonheur à jamais perdu !

O pâle fleur du souvenir
Dont le parfum mourant m'enivre,
Ephémère, tu vas survivre
Au serment que devait tenir
Celle pour qui j'ai juré vivre,
O pâle fleur du souvenir !

Adolphe Poisson.

Extrait " Sous les Pins."

A une femme détestée

VERS INÉDITS

Car dans ces jours de haine et ces temps de combats
Je fus de ces souffrants que leur langueur isole
Sans qu'ils aient pu trouver la Femme qui console
Et vous remplit le coeur rien qu'à parler tout bas

GEORGES RODENBACH.

Combien je vous déteste et combien je vous fuis :
Vous êtes pourtant belle et très noble d'allure,
Les Séraphins ont fait votre ample chevelure
Et vos regards couleur du charme brun des nuits.
Depuis que vous m'avez froissé, jamais depuis,
N'ai-je pu tempérer cette intime brûlure :
Vous m'avez fait souffrir volage créature
Pendant qu'en moi grondait le volcan des ennuis.
Moi, sans amour jamais qu'un amour d'Art,
[Madame
Et vous, indifférente et qui n'avez pas d'âme
Vieillissons tous les deux pour ne jamais se voir
Je ne dois pas courber mon front devant vos charmes,
Seulement, seulement, expliquez-moi ce soir,
Cette tristesse au cœur qui me cause des larmes.

Emile Nelligan.

Une page de Memoires

"LE NEPTUNE"

LE diable a été le cauchemar de mes premières années.

Je n'étais pas un poltron, au contraire; mais le seul nom du diable me donnait la chair de poule.

Ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses terribles ailes de chauve-souris, noires, gluantes, griffues, me faisaient frissonner rien que d'y penser.

Jugez si l'événement que je vais vous raconter était fait pour me rassurer.

Mon enfance a eu pour horizon l'amphithéâtre si pittoresque du bassin de Québec.

Mais de tout ce que j'avais sous les yeux, ce qui m'impressionnait le plus vivement, c'étaient les majestueux vaisseaux — navires à trois mâts, barques élégantes ou bricks légers — se balançant sur leurs ancres, avec leur ceinture blanche où se découpait une rangée de faux sabords, avec leurs pavillons pendant paresseusement aux drisses, avec leurs voiles soigneusement carguées ou séchant au soleil, avec leurs figures de proue ou leurs éperons en cagouille se mirant dans la vague, et surtout avec les chants mélancoliques de leurs matelots penchés sur les guindeaux ou les cabestans.

Ces grands vaisseaux venaient de si loin!

Ils avaient vu des tempêtes, des zônes inconnues, des climats dorés, l'immensité mystérieuse des mers.

Certains d'entre eux passaient même pour avoir fait le tour du monde... Imaginez!

Avec cela qu'ils avaient leur caractère.

J'en ai connu des bons et des méchants.

De très méchants, dont les vieux galfers, tout noirs de charbon, débarquaient la nuit, dans leurs longs canots à huit rames, pour enlever les moutards qui dérobaient des confitures, ou mordaient les doigts à leurs petites sœurs.

Mais aussi de très bons, dont l'équipage chantait de belles chansons marines, et apportaient — la nuit aussi — de jolis bébés roses aux mamans malades, pour les consoler.

Et puis, il y avait des histoires sombres, des légendes.

Des mousses volés à leurs parents, expirant sous la garcette, ou qu'on pendait aux antennes, quand ils pleuraient trop fort.

Des jeunes filles disparues pendant la messe du dimanche, pour s'être imprudemment promenées "sur le bord de l'eau".

Une vieille ballade relatait même la chose sur un air langoureux qui me rendait tout rêveur:

> Isabeau s'y promène
> Le long de son jardin,
> Sur le bord de l'île,
> Le long de son jardin,
> Sur le bord de l'eau,
> Sur le bord du vaisseau.

Et cœtera.

Enfin, ces arrivants des lointaines contrées, ces visiteurs exotiques qui apparaissaient ou disparaissaient comme de grands oiseaux de passage, et que, dans notre langage d'enfants, nous désignions sous le nom générique de "bâtiments", constituaient tout un monde pour mon imagination naissante.

C'étaient en même temps Croquemitaine et les bonnes fées.

Ils avaient le redoutable cachet des choses ténébreuses et l'attirante poésie de l'inconnu.

En somme, je n'avais qu'un rêve à la fois doux et troublant: voir un bâtiment de près.

Ce rêve se réalisa. Mais la racine des cheveux m'en fait encore mal quand j'y pense.

Un gros navire — tout noir celui-là, avec un air rébarbatif et des écubiers qui vous regardaient d'une façon inquiétante — était ancré à deux encablures de la ligne de roches qui bordait le chenal du Saint-Laurent à marée basse, qui s'appellent en France les accores, et que nous appelions les "Chaînes".

Je devais être alors dans les sept ou huit ans.

Le fils d'un pêcheur de notre voisinage, qui était de quelques années plus âgé que moi, avait mis la main sur une paire d'avirons, et vint me proposer une promenade en canot.

Ce luxe m'était absolument défendu par arbitraire paternel: mais après tout, il n'y avait pas de danger.

Michel savait manœuvrer; nous pouvions nous risquer au large, et même — qui sait? — nous approcher du gros bâtiment.

Le père de Michel était absent, le mien aussi; ils ne seraient pas de retour avant le soir; maman me croirait à l'école; personne n'aurait connaissance de notre escapade.

Et nous pourrions voir, tout près, tout près, le gros bâtiment noir.

Le gros bâtiment noir: la figure d'avant, le gouvernail, les ancres, les haubans, les mâts, les vergues, tout!

La proposition étant trop tentante, nous partîmes.

Il faisait un beau temps calme.

Le ciel était comme assoupi dans une transparence tranquille et sereine.

Et notre canot — un tronc d'arbre creusé — coulait comme sur une surface d'huile, où se réflétaient les mâts du grand navire, la pointe en bas, fichés tout droit dans je ne sais quels fantômes de nuages nageant au fond de profondeurs infinies.

J'ai encore dans l'oreille le clapotis sonore et délicieusement doux des gouttes d'eau qui tombaient de nos avirons, en dessinant de petits cercles concentriques et mobiles sur le miroir d'argent fondu dont nous troublions la limpidité opaline.

Le cœur me battait un peu ; et je sentais mon émotion s'accentuer, en voyant le haut-bord grandir, grandir d'une façon formidable, à mesure que notre canot s'en approchait.

Quand nous fûmes tout près, il nous parut énorme.

Le pont était désert, ou tout au moins nous n'y vîmes personne.

Tout avait l'air de sommeiller à bord ; le navire lui-même semblait un grand corps mort, oublié et flottant à la dérive sur le cours endormi du fleuve.

Pas un bruit, si ce n'est celui du flot jaseur qui, se brisant sur la chaîne de l'ancre et sur le taille-lame de l'étrave, glissait le long des grands bordages cuivrés, avec de petits chuchotements de filet d'eau filtrant dans les herbes.

Le courant nous entraîna tout naturellement en poupe.

Nous pûmes admirer les hanches colossales du géant, les puissants gonds de fer et les lourdes conassières du gouvernail, avec, au-dessus, le nom du vaisseau sculpté en relief, au milieu d'arabesques dorées.

Il s'appelait le "Neptune".

Ce nom ne nous disait absolument rien ; mais il n'en fut pas de même lorsque nous aperçûmes la figure d'avant — le dieu mythologique, allongé sous le beaupré, menaçant, couronne en tête et son trident au poing.

Pour nous, enfants de notre âge, ce ne pouvait être là que le Diable avec sa fourche!

De sorte que, soudainement effrayés, nous parions à virer de bord au plus près, quand, tout à côté de nous, éclata, subit, strident, sinistre, le plus épouvantable hurlement que j'aie jamais entendu de ma vie, et que j'entendrai jamais, bien sûr.

Au même instant, une face farouche, horrible à vous figer le sang dans les veines, nous apparaissait dans l'encadrement d'un hublot, comme une tête de Méduse menaçante et injectée de sang.

Le cri n'avait rien d'humain.

C'était un beuglement inouï, une vocifération féroce d'horreur et de rage, à laquelle se serait mêlé un appel de suprême détresse.

Cela, frappant tout à coup nos oreilles dans ce grand silence et dans l'inquiétude vague de notre équipée clandestine, nous atterra.

Plus morts que vifs, Michel et moi, nous nous écrasâmes dans le fond du canot.

Restâmes-nous longtemps dans cette position? Je ne sais.

J'ignore même comment nous regagnâmes le rivage.

Je me souviens seulement que, cette nuit-là, je ne dormis pas une seconde.

Aussitôt que j'osais fermer les yeux, j'apercevais toujours la terrible face du hublot, penchée sur mon lit, en même temps que l'inénarrable rugissement retentissait de nouveau, tout près de moi, dans les ténèbres.

Il en résulta une fièvre chaude qui retint ma mère à mon chevet toute la journée du lendemain.

Dans mon délire, je ne parlais, paraît-il, ni de Michel ni de notre promenade en canot — j'avais cet instinct — mais je voyais le Diable avec ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses ailes de chauve-souris, noires, gluantes, griffues... et sa fourche — la menaçante fourche à trois fourchons lancéolés et barbelés que j'avais vue un instant suspendue sur ma tête.

Le samedi suivant, les journaux de Québec racontaient les péripéties d'un terrible drame arrivé à bord du "Neptune", un navire de Liverpool, en rade dans les eaux de Lévis, vis-à-vis les Foulons.

Un arrimeur du nom de Vallée, qui avait travaillé à bord du vaisseau, et qui était au courant des faits, nous les raconta dans tous leurs détails.

C'était un grand miracle, ni plus ni moins.

Un miracle à frapper d'épouvante toute une génération.

J'en abrège le récit.

Un matelot italien, un de ces bandits sans foi ni loi, ne craignant ni Dieu ni Diable, coureur, ivrogne, batailleur, capable de tout, véritable gibier de potence, s'était, depuis que le bâtiment avait jeté l'ancre dans le port, gorgé de rhum et de whiskey, chaque fois que ses méfaits ne l'avaient point conduit à fond de cale.

Ce scélérat était la terreur des autres matelots, qui le fuyaient comme une peste, révoltés par ses blasphèmes et redoutant ses coups de couteau.

La discipline du bord était très relâchée, le capitaine lui-même ayant à cuver son alcool plus souvent qu'à son tour ; et les scènes d'orgie de l'Italien, encouragées par cet exemple, prenaient quelquefois un caractère démoniaque à mettre l'effroi au cœur des plus braves.

Quand on pouvait s'emparer du forçené, on l'attachait ; mais on n'y arrivait pas toujours.

Un soir qu'il avait bu plus encore que de coutume, au moment même où il proférait un de ses plus abominables blasphèmes, on vit tout à coup le chenapan, pris de hoquets, s'arrêter court, pâlir et finalement tomber sur ses genoux, les yeux fixes d'horreur, comme devant une épouvantable vision.

Puis il se releva et bondit en arrière en criant :

—Le diable! le diable!... Sauvez-moi!

Et, soudain, râlant de peur, se débattant comme un possédé, on vit le malheureux donner tête baissée et disparaître dans une écoutille.

Les témoins de cette scène, c'est-à-dire presque tout l'équipage, se précipitèrent aux échelles, tandis que l'ivrogne, fou de terreur, se réfugiait dans tous les coins, hurlant sur les tons les plus lamentables:

—Au secours! au secours!... Le diable! Sauvez-moi!... Il vient! il arrive! il m'empoigne! il m'enlève!.... Je suis damné!...

Et le maniaque se roulait par terre en sanglotant ; puis, avec des soubresauts de rage folle, se tordait dans des convulsions d'épileptique, la face et tous les muscles du corps hideusement contractés, s'accrochant désespérément à tout ce qu'il pouvait atteindre, surtout aux jambes de ses camarades, qu'il suppliait avec des

accents à déconcerter les plus impassibles :

—Attachez-moi! criait-il.

On l'attacha, solide.

—Enfermez-moi!

On l'enferma.

—Barricadez!

On barricada.

On entassa devant la porte du cabanon tout ce qu'on put y traîner de chaînes, de lourdes amarres, et de barres d'anspect.

On y roula même une grosse ancre et un canon.

L'énergumène hurlait toujours.

Durant trois jours et trois nuits on l'entendit se débattre et tressauter dans des accès furieux, se frappant la tête contre les parois de son cachot, luttant avec des cris de bêtes qu'on égorge, refusant toute nourriture et ne s'arrêtant pendant quelques minutes que pour reprendre haleine et recommencer de plus belle.

L'équipage — qui ne l'aimait guère. cela se conçoit — pris, du reste, de terreur superstitieuse, l'abandonna à son sort.

Le matin du troisième jour, on n'entendit plus rien.

Mais une puanteur nauséabonde, d'horribles émanations de chair grillée, qui venaient du cabanon où l'on avait enfermé le sacripant, se répandirent dans le navire.

C'était suffocant.

Les plus hardis ouvrirent la porte et reculèrent devant le corps du malheureux matelot, affaissé comme une loque informe, couleur de charbon et calciné jusqu'aux os, aussi répugnant à la vue qu'à l'odorat.

Le diable avait fait son œuvre, conclut l'arrimeur. Après s'être emparé de l'âme du blasphémateur, il n'avait laissé de lui qu'un paquet de cendres et de débris repoussants.

—Parlez-vous sérieusement ? fit mon père.

—Sur mon âme! répondit l'arrimeur.

—Un beau cas de "delirium tremens" et de combustion spontanée ! fit notre médecin de famille, qui se trouvait présent.

Je n'eus la clef du mystère que lorsque mes études m'eurent appris ce que c'est que le "delirium tremens" et la combustion spontanée.

De ce dernier phénomène, je viens de raconter peut-être l'unique exemple qui ait jamais été constaté en Amérique.

Celui qui en fut la victime, je l'ai vu. Je ne l'ai vu qu'une minute, et il y de cela plus de soixante ans ; mais le souvenir de la terrible vision n'est pas encore près de s'effacer de mon esprit.

Louis Fréchette.

Les dernières Cerises

M. HERVE des Aubépins, ancien capitaine aux zouaves pontificaux, s'était retiré dans ses terres, après l'année terrible, et s'y laissait exister dans la plus paisible retraite avec sa pupille, Eveline d'Aubley, une ravissante fillette d'une douzaine d'années aux yeux bleu de pervenche, aux lèvres de pourpre, aux cheveux ensoleillés.

Eveline était tout pour Hervé, comme Hervé était tout pour Eveline.

Seuls au monde, sans famille, ces deux êtres, si différents d'âge et de caractère, vivaient en véritables ermites au gentil castel des Aubépins, à Vaux-sur-Aubigny, à quelques kilomètres de Langres, dont on apercevait au loin l'imposante silhouette se profilant sur le ciel d'azur.

Dans les longues promenades que tous deux faisaient ensemble, la fillette gardait souvent le regard attaché sur ce point lumineux, sur cette ville aux blanches murailles, comme si, de là-bas, elle attendait pour l'avenir quelque heureux présage.

—Eveline, pensait Hervé, s'ennuie, s'étiole. La compagnie d'un vieux grognard comme moi lui devient pénible. Pourquoi diable notre retraite est-elle si éloignée de toute autre habitation?

Sur ces entrefaites, Hervé reçut une lettre d'un ancien camarade d'armes qui lui recommandait instamment son petit-fils, Georges Vernier, de quelques années plus âgé qu'Eveline. M. des Aubépins, par les hautes relations qu'il avait conservées dans l'armée, pourrait être de la plus grande utilité à Georges, qui se destinait à la médecine militaire.

Hervé se mit avec empressement à la disposition de son ami ; et, désireux d'être agréable à la fois à lui et à Eveline, invita le capitaine Vernier et Georges à venir passer aux Aubépins les vacances de la Pentecôte.

Le capitaine Vernier et Hervé s'embrassèrent joyeusement, heureux de se retrouver tous deux frais et dispos, après des années de séparation.

On présenta l'un à l'autre Georges et Eveline et on leur permit de s'ébattre à leur gré dans la campagne et dans le bois, toujours alertes, jamais las, cueillant fleurs et fruits, butinant comme des abeilles.

Ils n'avaient pas tardé à se prendre l'un pour l'autre d'une franche et loyale sympathie, exempte de toute arrière-pensée, mais qui devait laisser en leurs cœurs des traces profondes et indélébiles.

Ces journées passées en commun, familialement, habituaient peu à peu Georges et Eveline à ne plus vivre loin l'un de l'autre. Georges à la veille du départ, songeait:

—Comme ma gentille petite amie va me manquer!

Et Eveline:

—Quel charmant camarade de jeux que le petit-fils du capitaine Vernier! Comme les Aubépins me sembleront tristes sans lui!

Le jour même du départ, au déjeuner qui fut servi aux Vernier avant que la voiture les conduisit à la gare de Langres, par une suprême coquetterie de ménagère, Eveline disposa sur la table une coquette corbeille de cerises, cueillies dans son jardin personnel.

—Monsieur Georges, dit-elle, je viens de les détacher de l'arbre en votre honneur. Ce sont là mes dernières cerises et je sais que vous les adorez.

Georges remercia affectueusement son hôtesse de cette gentille attention. Mais pendant tout le repas une pensée triste le hanta :

—Les dernières cerises! se répétait-il à lui-même. Pourquoi les dernières ? Ne lui serait-il plus permis de

revenir aux Aubépins ? Cela lui semblait cruel. Vaguement l'idée d'un mariage possible avec Eveline miroitait devant lui. Puis, sagement, il jugeait :

—C'est folie ! je suis trop jeune ! Je viens seulement de passer mon baccalauréat. J'ai près de quatre ans d'école et de stage à faire avant de recevoir mon premier galon. D'ici là, Eveline, pour peu qu'elle eût songé à moi un instant, m'aura oublié! Et cependant, nous aurions pu vivre si heureux ensemble !

Dans les yeux l'un de l'autre, les enfants lisaient leurs secrètes songeries,

Les yeux ne reflètent-ils pas l'âme?

Mais, par un prodige de discrète réserve, ils se turent. Ils se quittèrent sincèrement émus, et devant les deux vieux amis échangèrent un chaste baiser.

Le train siffla, partit. Georges et Eveline étaient-ils séparés à jamais ?

Chaque année, au temps des cerises, Georges de son côté, Eveline du sien reparlaient affectueusement du bon temps passé aux Aubépins.

A dix-huit ans, Eveline hérita de plus de 300,000 francs d'un vieux cousin, et devenue un brillant parti vint passer les hivers à Paris, où elle rencontrait fréquemment Georges Vernier.

Celui-ci n'osait donner suite au cher rêve caressé et demeurait les lèvres closes.

Cependant, un chagrin le minait, une fièvre lente le faisait dépérir.

Avec ces yeux d'amour qu'ont les aïeuls pour leurs enfants, M. Vernier eut bientôt fait de le confesser. Il ne dit mot: mais, à l'insu de Georges, partit pour les Aubépins, dont il revint tout joyeux.

—Mon ami, dit-il à son petit-fils, je viens de recevoir une invitation pour aller passer quelques jours aux Aubépins, près de mon vieil ami.

Georges n'eut pas le courage de refuser.

L'idée des dernières cerises le hantait. Superstitieux comme tous les amoureux, il se disait:

—Si, dans le cerisier d'Eveline, je vois étinceler le rubis des cerises, j'espérerai, je parlerai; sinon, je me tairai!

Las! plus de fruits sur l'arbre.

Triste, le jeune homme ne dit mot. D'ailleurs pouvait-il, lui, chétif, prétendre à la main de la riche héritière ?

Le jour du départ arriva.

Georges avait le cœur bien gros et tenait les yeux fixés sur son assiette.

—Vous ne mangez pas, mon jeune ami, lui dit M. des Aubépins. Goûtez au moins au dessert qu'Eveline a préparé pour vous.

Dans une petite corbeille, sur de la mousse, rouge et tentatrice, une superbe cerise s'étalait.

—La dernière cerise, monsieur Georges. Je l'ai cueillie à votre intention; elle était cachée sous une branche.

Le jeune homme balbutia une phrase inintelligible.

—Allons, vous, docteur, vous reculez devant le danger; vous ne voyez donc pas de quelle gentille façon Eveline vous tend le fruit?

Georges poussa un cri de joie.

La cerise se balançait au bout des doigts roses de la jeune fille, et l'amoureux, en savourant le fruit délicat, crut y apercevoir comme un avant-goût du baiser de fiançaille.

Marinette.

Outre-Manche

Lord Curzon, s'il est élu par les pairs d'Irlande comme leur représentant à la Chambre des lords, va rentrer dans la vie publique anglaise. Il est permis, à ce propos, de rappeler une mésaventure qui lui advint, durant sa vice-royauté aux Indes.

Le vice-roi avait son franc-parler envers tous, mais plus particulièrement envers les indigènes. Un jour qu'il présidait, à Calcutta, une réunion de l'Université, en présence de l'élite intellectuelle des Indes, il fit l'éloge de la sincérité, "cette vertu occidentale" ; il laissa fort clairement entendre à ses auditeurs hindous qu'ils étaient portés à la flatterie et au mensonge par une tendance invincible.

Un des auditeurs trouva la réponse qui convenait : rentré chez lui, il prit un livre de Lord Curzon : "Problèmes d'Extrême-Orient", et copia la page suivante qui parut, le lendemain, dans le plus grand journal indigène, en regard des paroles offensantes du vice-roi :

"Avant d'être introduit chez l'empereur de Corée, écrivait Lord Curzon, j'obtins un interview avec le ministre des affaires étrangères. On m'avait bien recommandé de ne pas lui avouer que j'avais seulement trente-trois ans, âge auquel les Coréens n'attachent aucun respect. Aussi, quand il me posa tout de suite la traditionnelle question: "Quel âge avez-vous?" Je répondis sans sourciller : "Quarante ans." "C'est extraordinaire, répliqua-t-il, comme vous paraissez jeune pour cet âge. Comment est-ce possible?" — " Tout simplement parce que je jouis depuis un mois du magnifique climat de votre contrée." Finalement il me dit : "Je suppose que vous êtes un proche parent de Sa Majesté la Reine d'Angleterre?" — "Non, répondis-je, je ne le suis pas." Mais, observant le regard de mépris qu'il me lança aussitôt, je me hâtai d'ajouter : "Il faut dire toutefois que je ne suis pas encore marié", et par cette remarque mensongère, je regagnai complètement la faveur du vieil homme."

L'Inde tout entière éclata de rire et son vice-roi dut rire un peu, lui aussi.

—Joseph, si quelqu'un vient, vous direz que je suis à Québec.

—Bien, monsieur.

Un ami arrive un instant après.

—J'en suis fâché, répond Joseph au visiteur, mais monsieur est à Québec.

—Avec Madame.

—Non, monsieur, avec moi.

Avant de s'endormir, Bébé fait sa prière et recommande au Seigneur tous les membres de sa famille, particulièrement son oncle Emile qui le comble de cadeaux :

—Mon Dieu, je vous en prie, conservez mon bon oncle... au moins jusqu'aux étrennes.

Quelques femmes illustres

DE LA RENAISSANCE ITALIENNE

APRES les sombres années du superstitieux Moyen-Age, la Renaissance italienne arrive comme un épanouissement brillant de l'âme humaine, heureuse de se trouver libre enfin, fière de ses capacités, et surprise des mille sensations nouvelles qui l'agitent et la font vivre. Elle secoue, de ses ailes, la torpeur d'un sommeil léthargique qui a duré des siècles, et ce réveil soudain, cette effervescence, produisent des génies, tel qu'on en avait guère vus depuis l'âge d'or de Périclès. Ce n'était pas un art qui rendait ces hommes immortels, mais plusieurs à la fois.

Léonard de Vinci était poète, peintre et mathématicien. Michel-Ange créa des chefs-d'œuvre d'architecture, de poésie, de peinture et de sculpture. Pic de la Mirandole est resté le type du génie universel. Et les femmes de ce temps ont, elles aussi, un je ne sais quoi qui les distingue de toute autre époque. Chez ces brillantes créatures de la Renaissance, on trouvait une joie de vivre, une capacité et un désir effrénés de jouir unis à la plus profonde érudition. Ce n'était pas des Femmes Savantes à la Molière, car il n'y avait aucune superficialité dans leurs connaissances. Ce n'était point non plus des bas-bleus, car, tout en possédant à fond le grec et le latin, elles conservaient l'enjouement et la grâce féminine, si attrayants à l'autre sexe. Jamais depuis a-t-on vu tant de perfections réunies: la beauté idéale, la séduction captivante, jointes à un esprit cultivé et à une érudition rare. Tel est le type de ces femmes illustres, qu'elles se nomment Vittoria Colonna, Lucrèce Borgia ou Isabelle d'Este.

Parlons maintenant en détail de quelques-unes de ces doctes charmeuses.

La famille de Médicis, patronne de l'art et des belles-lettres inaugura pour ainsi dire la grande ère à Florence. Lucrèce Borgia (née en 1430), la mère du célèbre Côme, et Clarice, son épouse étaient des femmes pieuses et distinguées, la première surtout, qui eut son salon littéraire à la Villa de Cafaggiolo. Mais que de tragédies se jouèrent ensuite dans cette princière maison de Médicis! Songeons à Isabelle Orsini et Eléonore de Gonzague, périssant toutes deux, par la main de leur époux ; à Blanca Capello, (1548-1587), la belle et intrigante Vénitienne, qui, au décès de son premier mari par le glaive de l'assassin, épousa François de Médicis trois semaines après la mort de sa femme Jeanne d'Autriche, morte de chagrin, la pauvre. Le sort la vengea, car Blanche et son coupable époux, moururent empoisonnés, le même jour en 1587.

La maison d'Anjou régnait alors à Naples, mais les règnes des deux Jeanne furent alors marqués par des crimes terribles. La première de ces souveraines eut quatre époux ; dont le premier fut poignardé dans un guet-apens, tandis que Jeanne fut elle-même assassinée par son neveu et fils adoptif, Charles de Durrazzo. La maison de Ferrare a une histoire moins sanglante, bien qu'Alphonse d'Este devint l'époux de Lucrèce Borgia. Mais la fille du Pape Alexandre VI et la sœur de César Borgia n'était pas aussi méchante que le prétendent certains historiens. Elle se maria deux fois, il est vrai, avant l'âge de vingt ans, mais en somme elle était l'instrument et la victime de sa terrible famille. Après son troisième mariage, elle mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort.

Son fils Ercole épousa Renée de France. La fille de Louis XII, petite et difforme, formait un frappant contraste avec les radieuses beautés de la cour de Ferrare, et l'accueil qu'elle y reçut d'abord, fut froid au dire de Clément Marot qui adressa les vers suivants à Marguerite de Navarre :

> Ha! Marguerite, escoute la souffrance
> Du noble cœur de Renée de France
> Puis comme sœur plus fort que d'espérance
> Console-la.
>
> Tu sais comme hors son pays alla,
> Et que parents et amis laissa-la,
> Mais tu ne sais quel traitement elle a
> En terre estrange
>
> Elle ne voit ceulx à qui se veult plaindre
> Son œil ragant si loing ne peut attaindre ;
> Et puis les monts pour ce bien lui estaindre
> Sont entre deux.

Mais le corps fragile de la duchesse de Ferrare cachait une belle âme, et une rare intelligence, et bientôt elle sut attirer à sa cour tous les grands génies de l'époque. Sa fille cadette, Léonore chantée du Tasse, est descendue à la postérité par l'amour malheureux que ce barde immortel lui porta.

Le souffle de Réformation avait passé les Alpes, et pénétré même dans le petit duché de la famille d'Este : Renée de Ferrare devint protestante en 1554, et, après la mort de son époux, alla finir ses jours en France, près des Huguenots, au château de Montargis. Avant de quitter la cour de Ferrare, n'oublions pas de mentionner les deux ravissantes sœurs, Béatrice et Isabelle d'Este, dont l'une, la duchesse de Milan, mourut à la fleur de l'âge (elle n'avait que vingt-deux ans) regrettée de tous par son esprit et sa beauté, tandis que l'autre la marquise de Mantua (1474-1539) eût un brillant cercle littéraire, auquel appartenait sa belle-sœur et grande amie, l'intelligente et vertueuse Elisabeth de Gonzague.

Une autre grande dame de cette époque, Catherine Cornaro, reine de Chypre mérite plus qu'une mention passagère, car sa romanesque histoire semble plutôt tirée des Mille et une Nuits.

Le descendant de Guy de Lusignan, Jacques II, roi de Chypre, voulut consolider son alliance avec la puissante République de Venise, en épousant une de ses filles. Le choix tom-

ba sur Catherine Cornaro, jeune patricienne de grande beauté. On peut facilement s'imaginer l'ébahissement de cet enfant de quatorze ans, qui, le matin encore de la mémorable journée du 30 juillet 1468, folâtrait avec ses compagnes du couvent, dans son modeste costume de pensionnaire, et, que, l'après-midi de ce même jour, revêtue d'une éblouissante parure de mariée, était proclamée reine de Chypre, d'Arménie et de Jérusalem, dans le palais des Doges de Venise!..

Un contemporain nous fait un séduisant portrait de sa jeune compatriote: Elle avait, paraît-il, le port d'une déesse, de grands yeux noirs veloutés, un teint de lys et de rose, et une opulente chevelure dorée. Toutefois, Catherine ne fut reine que de nom, et au bout de quatre ans seulement, la flotte chyprienne amarra dans les lagunes, pour emmener la jeune souveraine. Le bonheur de notre héroïne passa comme un rêve sans lendemain: Son arrivée dans l'île enchantée, la rare séduction de son galant époux, le palais grec avec ses associations intéressantes d'Haroun-al-Raschid, des Templiers, et des princes de Byzance, les fêtes brillantes qui se succédaient de jour en jour, toute cette existence féérique s'écroula avec la mort prématurée du jeune roi, tué à la chasse.

Catherine déploya un grand courage dans son infortune et s'efforça de sauver le trône pour l'enfant dont elle attendait la naissance. Mainte intrigue fut ourdie dans le palais, pour la faire abdiquer: son médecin, fut assassiné, devant ses yeux par la faction ennemie, et son oncle eut le même sort. Le fils tant désiré naquit enfin, mais hélas un mal subit l'emporta dans sa première année. Sa mère demeura encore quatorze ans dans cette île de Chypre tant convoitée par les Vénitiens maintenant que la maison de Lusignan était éteinte. Catherine dut enfin céder aux importunités toujours croissantes de ses compatriotes, et abdiqua en faveur de la République (1488). Elle revint à Venise, une exilée dans sa propre patrie, et passa le reste de sa vie au château d'Asote, où elle réunit autour d'elle un groupe de personnes artistiques et littéraires.

On pourrait encore citer plusieurs adhérentes enthousiastes de la Renaissance italienne. Telles furent Blanca Sforza, impératrice d'Autriche (1471-1510), languissante dans le sombre castel d'Iunsbruck, loin de sa patrie ensoleillée, Catherine Sforza, qui déploya tant de courage dans la défense du château de Riario, et qui vit ses deux époux immolés sous ses yeux ; Olympia Morata, Lucrezia Crivelli, et bien d'autres encore. Toutes eurent leur roman et la plupart moururent jeunes, car on s'épuise vite dans ces âges d'effervescence et de transition. Mais aucune assurément ne goûta de plus vives jouissances, ni de si amers déboires que Caterina Cornaro, reine de Chypre.

Christine de Linden.

CHRONIQUE

"ELLE"

IL m'est venu deux lettres, traitant de son troublant sujet, dans lesquelles on me sommait très gentiment de donner mon avis sur le procès qu'on vient d'intenter à sa fluette personne.

Il est d'élémentaire loyauté de refuser d'entrer dans un débat lorsqu'on sait pertinemment que le jugement sera infirmé par des attaches avec l'accusé ou une prévention irraisonnée: c'est pourquoi les deux charmantes lettres ont dormi trois semaines — le temps d'assoupir mes scrupules.

Pauvre petite cigarette! Si jolie dans sa robe virginale, baguée d'or ou d'écorce, pour éviter la souillure des lèvres! pauvre petite cigarette roulée par des doigts familiers dans un modeste fourreau de mousseline unie: cigarette luxueuse fleurant le Levant, les chevelures parfumées des belles Orientales, cigarettes prolétaires piquant la langue, arrachant des larmes des yeux sensibles : cigarette quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle porte le nom fatal, elle subit un rude assaut.

Des dames très graves ont scientifiquement dressé un formidable réquisitoire contre la pauvrette et, estimant que les mesures radicales sont les meilleures, n'ont pas hésité à demander sa prohibition absolue. La petite cigarette a dû trembler à plus d'une lèvre!

Un monsieur, non moins grave, a reçu la délégation, avec une bienveillance chez lui proverbiale il a écouté ces dames, puis il a souri.

Ce sourire, c'était l'acquittement de la jolie prévenue!

La délégation des dames très graves n'aura, cependant, pas complètement échouée et tous se féliciteront si elle a pour résultat d'interdire la vente des cigarettes aux petits bonshommes qui en sont encore à l'âge des croqueurs de bonbons.

L'abus de la plante à Nicot chez les enfants était le seul sérieux grief ; tant qu'à prohiber la cigarette pour tous, c'est là une mesure qui ne devrait venir qu'après la prohibition de l'alcool, le véritable empoisonneur dont l'œuvre néfaste s'étend même sur l'avenir.

On a dit son action destructive des cerveaux, cela n'empêche que nous sachions qu'elle fut l'inspiratrice, la petite cigarette, de plus d'un chef-d'œuvre. Autour de nous ne connaissons-nous pas des "grilleurs" de cigarettes, ayant l'esprit alerte et le cerveau sain? La nation qu'on a coutume de désigner sous le nom de "phare de la pensée" n'est-elle pas le paradis des fumeurs de cigarettes? Et puis, je vous l'ai dit je suis prévenue! La vue et l'odeur de la fine cigarette française me seront toujours aussi agréable que l'odeur et la vue de la vie anglo-saxonne.

Magali.

"Le Courrier de l'Ouest".

Les Ouvrages de Dames au XVIIIe siècle

UN trait marque la psychologie de la femme au XVIIIe siècle: le perpétuel besoin qu'elle a de mouvement et de distraction. Contraste singulier! Jamais la société française n'a compté plus grand nombre d'oisifs, et jamais l inaction n'a paru plus insupportable. Dans l'existence turbulente et vide des petites reines du moment, pas une heure n'est donnée au calme. Une minute de recueillement leur semble le pire des supplices, et pour fuir cette extrémité, tout est bon: fêtes, spectacles, promenades... A tout prix il leur faut du bruit, de la gaieté, de l'agitation, de la vie—réelle ou factice.

Comme les yeux et les oreilles, les doigts féminins veulent aussi de l'occupation, et c'est afin de leur en donner que la mode invente, multiplie les ouvrages de patience et d'adresse qui fixent l'esprit sans l'absorber. Jamais, les mille jeux de ces aiguilles ne furent plus en faveur qu'au XVIIIe siècle. Non seulement le rouet, le dévidoir, le métier au tambour tiennent la place d'honneur sur la table des ménagères de Chardin, mais on les voit encore s'étaler dans les intérieurs élégants que peignent Moreau le jeune et Freudeberg, chez les marquises de Saint-Aubin et les petites maîtresses de Gravelot...

Et n'ont-ils pas conquis leurs grandes entrées à Versailles, le jour où Louis XIV, pour fêter la naissance du Duc de Bretagne, a offert comme cadeau de relevailles à la Duchesse de Bourgogne—comme Drageau en fait mention—un rouet de Chine et des ballots de soierie?

Le royal bibelot devait avoir une lignée nombreuse : sous le règne suivant, il n'est pas un salon, pas une chambre de femme où le rouet minuscule, le rouet à main pour filer la laine ou la soie, ne trône sur quelque guéridon. Parfois l'appareil est si petit qu'on peut le prendre sur les genoux.

C'est alors un objet charmant, que le peintre vernisseur Martin orne de ses légères compositions et que l'art du siècle enrichit d'incrustations et de ciselures.

* * *

Plus modeste, le métier au tambour se compose d'un court cylindre creux de bois d'éclisses, sur lequel on tend le tissu au moyen d'une boucle, d'une courroie ou d'une série de cerceaux. Une gravure d'après Lepeintre, "l'Amour du Travail", fait comprendre cette disposition. D'origine chinoise, le tambour n'apparaît guère en France que vers 1750. Les femmes l'emploient surtout pour les travaux de broderie fine; il leur sert à exécuter les chatoyantes décorations de soie et de paillettes, à fleurir les gilets, les écrans, les pochettes, tous les "souvenirs d'amitié" qu'on échange alors et dont l'inspiration est parfois si naïve—témoin certaine jarretière à rébus où nous déchiffrâmes, cette légende : une "aile" d'oiseau, la lettre M, le chiffre "100", un "dé" à jouer, une "tour" à créneaux. — Traduisez: "elle aime sans détour".

Pour les ouvrages plus importants, exécutés sur gros canevas, on préfère au tambour l'antique métier à tapisserie, formé d'un rectangle de bois monté sur deux pieds verticaux. Malgré ses dimensions encombrantes, ce meuble est d'un usage fréquent et partout il est admis. A la Chevrette, dans le salon de Mme l'Epinay, il voisine avec le clavecin et le chevalet de peinture.

A Chanteloup, mieux encore! les hommes se mettent de la partie: pendant que la duchesse de Choiseul écrit à Mme du Deffand, le duc fait de la tapisserie.

Encore l'ancien ministre n'a-t-il pas la main bien sûre et travaille-t-il "avec plus d'ardeur que d'adresse"—c'est sa femme qui nous l'avoue — mais le sexe fort compte des amateurs qui rendraient des points à la plus habile brodeuse. Si vous en doutez, lisez cette amusante tirade d'une pièce de Poinsinet, jouée à la Comédie Française, en 1764, "le Cercle" ou "la Soirée à la Mode": "Ismène et Cidalise, ennuyées d'un tri et ne sachant sur quoi médire, s'avisèrent de s'occuper. Araminte, à ce métier, achève une fleur de tapisserie; Cidalise prend non-chalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour et brode, en baillant, une garniture de robe, tandis qu'Ismène, couchée sur le canapé, travaille un falbala de Marly. On entend des chevaux hennir, l'écho retentit, un laquais annonce et le marquis paraît: "Que je suis heureux de vous trouver, Mesdames! Mais que "vois-je? Que ce point est égal! Com- "me ces fleurs sont nuancées! C'est "l'ouvrage des grâces, c'est celui des "fées, ou plutôt c'est le vôtre." Aussitôt, il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnait pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'ad-

mire; mais ce n'est rien encore: il quitte Aramis et son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déjà sa main légère achève le contour de la fleur à peine commencée... Puis, il s'élance sur le canapé, saisit un bout de falbala et accélère l'ouvrage d'Ismène... Peignez-vous la surprise, l'extase des trois femmes!"

* * *

A côté de ces ouvrages pour ainsi dire classiques—la tapisserie et la broderie,—les femmes du XVIIIe siècle en imaginèrent beaucoup d'autres dont la vogue fut immense mais courte, et qui se succédèrent de saison en saison, comme autant de modes excentriques, condamnées à vivre peu.

Ce fut sous la Régence que ces gentilles absurdités commencèrent avec la manie du découpage. Quel Vandale conçut le premier l'idée de réduire en charpie les plus belles, les plus rares gravures que le temps avait respectées, de silhouetter des personnages dans les estampes d'Abraham Bosse, dans les eaux fortes de Callot—dans celles de Rembrandt peut-être!—et de colorier tous ces bonshommes, de les vernir, de les coller, pour décorer des paravents, des bonbonnières, des abat-jour? Voilà pourtant ce que l'on fit en un siècle de grâce et d'esprit, à une époque où l'art français venait d'atteindre avec Watteau son plus haut degré de perfection! Pendant dix ans on découpa, pendant dix ans, vingt mille paires de ciseaux grincèrent! "Des gravures de cent livres y passent..." s'écrie Mademoiselle Aissé. Combien de chefs-d'œuvre perdus pour le Cabinet des estampes!

Beaucoup plus innocente, la mode des pantins et des pantines vint remplacer la manie des découpages, vers 1747. Je n'ose guère classer un jeu aussi puéril parmi les ouvrages de dames, mais il faut pourtant bien accorder un souvenir à ces petites figures en carton que les femmes promenaient avec elles, tiraient de leurs poches à tout propos et dont elles agitaient la ficelle pour les faire remuer bras et jambes. Pendant plusieurs hivers. Paris n'a d'yeux que pour les pantins, on les accroche aux cheminées, aux fenêtres, aux paravents.

On en fabrique de toutes sortes et à tout prix, depuis le vulgaire Scaramouche, l'Arlequin à vingt sols, jusqu'au joli garçon de berger que Boucher peinturlure, moyennant quinze cents livres, pour Mme la duchesse de Chartres. Riches ou pauvres, tous ces personnages se trémoussent avec une égale bonne humeur. Entre les mains des belles dames occupées à tirer leurs fils, on dirait des fantoches vivants, tous les petits-maîtres du siècle qui grimacent, rient et gambadent sur l'air connu :

> Que Pantin serait content
> S'il avait l'art de vous plaire !
> Que Pantin serait content
> S'il vous plaisait en dansant !

...A force de danser et de plaire, Pantin devait, un jour, finir par lasser les gens. Sa vogue tombée, la femme reprit son sac à ouvrage et se mit à faire des nœuds.

A vrai dire, ce travail charmant n'était pas tout nouveau pour elle. En 1732, Voltaire écrivait déjà à la marquise du Deffand: "Faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raison..." Et presque au début de la Régence, les religieuses Carmélites avaient offert un "sac à nœuds" à la duchesse d'Orléans. Mais ce fut seulement vers 1750 que la mode se développa. Alors on ne vit plus d'élégante qui ne passât le tiers de ses jours à "crochir le petit doigt" pour fabriquer des nœuds ; on promenait de salon en salon son petit sac et sa navette d'or, et comme on travaillait jusque dans les salles de spectacles, des flots de rubans multicolores s'amoncelaient sur le bord des loges.

* * *

Le caprice féminin n'avait pas encore dit son dernier mot. Après les découpages, les pantins et les nœuds, on inventa le parfilage:

> Vive le parfilage !

s'écrie un poète anonyme— peut-être bien le grave Necker...

> Vive le parfilage !
> Plus de plaisir sans lui.
> Cet important ouvrage
> Chasse partout l'ennui.
> Tandis que l'on déchire
> Et galons et rubans,
> L'on peut encore médire
> Et déchirer les gens.

En quoi consistait "cet important ouvrage"?

—A gagner cent louis par an, aux dépens de nos adorateurs", eussent répondu les parfileuses... Tel fut d'abord, en effet, l'unique intérêt du petit jeu, ainsi que Mme de Genlis nous l'explique dans ses mémoires.

"On demandait à tous les hommes de sa connaissance leurs vieilles épaulettes d'or, leurs vieux nœuds d'épées, leurs vieux galons d'or que l'on enlevait ainsi à leurs valets de chambre, et l'on parfilait toutes ces choses, c'est-à-dire que l'on séparait l'or de la soie pour le vendre à son profit."

L'indiscrétion des parfileuses ne connut bientôt plus de bornes. Quand un visiteur arrivait dans un salon, les mains vides, elles se précipitaient sur lui et se mettaient en devoir de découdre les galons de son habit, renouvelant ainsi l'opération que certain mendiant libre-échangiste avait fait subir jadis au manteau du bon roi René.

On prétend que, pour venger son sexe, un jour, le duc d'Orléans fit coudre à son costume des passementeries d'or faux et se présenta dans une assemblée de parfileuses. En un clin d'œil, le voilà dépouillé, les femmes se partagent le butin, et les navettes de marcher, et l'or faux de se mélanger avec les fils d'or véritable que ces dames avaient déjà recueillis. Jugez de leur dépit quand le duc leur avoua sa ruse!

Mais de pareils traits étaient rares. Le plus souvent les hommes se laissaient piller de bonne grâce, ou bien, pour sauver leur garde-robe, ils achetaient aux marchands merciers de menus objets en fil d'or destinés au parfilage, et les offraient à leurs amies. Les femmes goûtaient si bien ce nouveau genre de cadeaux qu'au jour de l'an de 1772 elles ne voulurent point d'autres étrennes. Alors les boutiques de Paris s'emplirent de mille babioles dorées: œufs, paniers, poules, canards, moulins, tasses à café, caves à liqueurs, meubles de poupées, carosses lilliputiens!

Sous ses formes les plus diverses, le précieux fil était l'objet de la convoitise générale... C'est tout au plus si

les demoiselles à marier ne demandaient pas à leurs mamans des fiancées en parfilage.

Et voyez le côté plaisant de l'aventure: au début, un désir de lucre avaient poussé les femmes à déchirer les vieux galons, tandis que maintenant le parfilage tournait contre leur intérêt. Si vraiment il se résumait à travailler une semaine pour tirer quarante livres d'un objet payé cent écus, ce n'était là—vous l'avouerez— qu'un piètre moyen de faire fortune.

* * *

Combien de regrets dut inspirer le souvenir de ces ruineux enfantillages, quand les mauvais jours arrivèrent, lorsque tout ce beau monde connut, après les horreurs de l'émeute, la détresse de l'émigration!

La scène se passe à Hambourg, vers 1795:

Dans un misérable grenier, la ci-devant comtesse de R... travaille avec ses deux enfants; elle tresse des chapeaux de paille, elle brode des ceintures de soie, elle colorie des cartons pour boîtes, pochettes et ridicules. Puis, l'ouvrage fini, les petits s'en vont de porte en porte, pour essayer de les placer. Quelquefois ils sont bien reçus, mais le plus souvent, les boutiquiers allemands les repoussent avec dureté. Et chaque soir, la mère guette avec anxiété leur retour, car le sort du pot-au-feu dépend des hasards de la vente. On serait mort de faim cent fois si l'on n'avait su tirer l'aiguille.

Nombre de femmes en étaient là. Dans cette même ville de Hambourg, Reinhardt, le représentant de la France, a vu mille détresses semblables. Il nous parle de Madame de V..., employée comme apprentie chez une ravaudeuse qui la bat ; de Mademoiselle de Neuilly qui fabrique des bagues de crin, des petits sacs à verroterie, et de sa mère, la bonne comtesse, qui passe ses nuits à broder des bonnets et ses journées à les vendre...

Voilà donc comment se termine l'histoire des ouvrages féminins, en cette fin du XVIIIe siècle! L'amusement tournant au gagne-pain, les mêmes petites mains qui jadis avaient fait courir la navette par plaisir ou désœuvrement, s'employant à ourler des draps et à tricoter des fichus pour les commères d'Outre-Rhin; — quelle cruelle ironie du sort, quelle douloureuse leçon de choses!

Jean Robiquet.

Le Récital Saint-Jean

L'Art de "bien dire" a ses charmants interprètes et de le voir s'échapper, vrai, de lèvres et de cœurs canadiens, nous en jubilons.

Mlle St-Jean est tout à fait heureuse dans le choix de ses morceaux de diction. Du Victor Hugo, du Sully Prud'homme, du Musset pour la note poétique; du Thomé, du Saint-Saëns, du Godard pour le sens musical.

L'aimable professeur, que les échos de la salle appelèrent... puis entendirent, tout religieusement, nous charma. On l'applaudit dans "La Fiancée du timbalier" dans sa "Madeleine" qui fut d'une expression vibrante en son appel désespéré. Aux adaptations musicales pour piano et violon dans "Le Cygne" et "Lucie" on eût la juste mesure d'une voix aussi harmonieuse que leurs accents doux et plaintifs. Et les encore ne manquèrent pas à Mlle St-Jean, qui sut nous les donner dans les nuances fines et délicates qu'exigent ces gracieuses fantaisies. Ajoutons que Mlle St-Jean excelle dans les descriptions.

Mlle Isabelle Moreau, jeune élève de Mlle St Jean, lui fit honneur en nous disant, de façon gracieuse, " Louis XVII" de Victor Hugo et en rappel "Le chevalier Printemps".

Nous ont aussi laissé le souvenir d'un charme exquis: Mme Damien Masson, MM. E. Taranto, G. Labelle, M. et Mme A. Leduc, Mlle Hanson, tous, aux noms connus et partout appréciés. Pour cette fête toute artistique, nos chauds remerciements et souhaitons bien à notre compatriote, qui travaille sérieusement, le succès toujours.

E. M.

Les salons de modes, "Mille-Fleurs" donnent les premiers le signal de la saison nouvelle, en mettant leurs chapeaux d'hiver à des prix étonnants de bon marché.

Petit Croquis

I

LE PARFAIT CONDUCTEUR

RIGIDE et glabre, les cheveux fixés de façon impeccable sous les coups d'une brosse savamment maniée, le képi rivé aux tempes et calé à la nuque, le conducteur monte sur son char. D'une saccade vive, il tire le cordon du signal et le char s'ébranle au ronflement de son moteur. Puis nonchalamment, mais pourtant d'un geste sans ambiguité, il vous tend une urne minuscule, où l'on fait descendre (pardon!) cinq cents. Deux minutes de marche ; une grêle électrique éclate à l'avant du char, qui s'arrête soudain. Des voyageurs de toutes les formes et de circonférences variées, montent avec une agilité en rapport inverse de leur tonnage. C'est à cet instant précis, que s'exprime le savoir faire, le talent, le doigté écrirai-je, du conducteur vraiment digne de ce nom — et il y en a.

Le visage éclairé par un sourire discret et plutôt traduit par l'expression du regard, il tend une main secourable aux poids lourds, frôle délicatement le bras potelé des "misses" plus légères et plus lestes, et presse le bras charnu de la dame mûre pour la hisser sans dommage. Ceci, ne semble rien, cependant comme en tout il y a la manière... Et quand le char a repris sa course aux arrêts brusques et fréquents, imperceptiblement, le conducteur explore des yeux les sujets qu'il a touchés. Et fixant le vague, énigmatique, dans un songe muet, Cuvier illusionniste, d'après sa sensation éprouvée au contact, il reconstitue un être pour lui. Heureux conducteur! il rêverait encore, si la sonnerie reprise par sa danse de St-Guy, ne le ramenait aux rails de la réalité.

II

L'ORGUE DE BARBARIE

Parmi le brouhaha des rues fait du roulement rauque des chars, du trot des chevaux, de la marche des piétons et des voix qui s'envolent, on entend parfois les sons d'une musique étrange. C'est tantôt un air plaintif, berceuse nostalgique, qui semblerait chanter par une vieille au timbre cassé et tremblotant; puis après, immédiatement, éclatant stridentes, les notes gaies et rapides d'une valse entraînante ou les refrains d'une polka épileptique. Et toute une suite incohérente de morceaux divers, est donnée par la même voix de l'unique vieille. Elle doit être folle certainement et sa mémoire sans direction se livre à cette débauche musicale et hétéroclite sous l'empire d'un cerveau à la dérive. On l'appelle "Orgue de Barbarie". Elle est en effet totalement tombée en enfance: aussi l'a-t-on mise sur une petite voiture. On pousse un "déclic" pour lui rappeler son morceau et elle le déroule jusqu'au bout de sa voix métallique aux cordes distendues. Ses exploiteurs la promènent ainsi de rue en rue et c'est par pitié pour elle, qu'un passant charitable et sentimental, leur donne une pièce de monnaie. Et pourtant, cela est un monstre! Ce n'est rien autre que le moderne enfer des musiciens, insoupçonné par toi, ô divin Dante!

III

Vous entrez chez le barbier, et vous allez au plus proche fauteuil qui vous tend les bras. A peine, y êtes-vous installé, crac, l'on vous bascule et vous vous sentez partir les jambes en l'air, comme si le plancher défonçait. Heureusement, il n'en est rien. L'on vous arrête à temps dans cette chute pour rire; et cependant que vous contemplez à l'aise, le paysage, du plafond, une main experte vous sature de mousse de savon blanche et légère. Le rasoir coupe à souhait. "Monsieur est prêt". — De grâce, ne vous laissez passer sur les yeux, cette serviette mouillée, utile seulement à enlever le savon qui reste sur le visage. C'est vous exposer à prendre... à l'œil une foule de maladies graves, n'est-ce pas, docteur? — qui ne s'en iront pas de même, n'est-ce pas, cher docteur? Mais, je vous conseille fort, si l'on vous le propose, d'y aller d'un "bon massage"; vous m'en direz des nouvelles. Etirement de la peau, compression du tissu conjonctif, ébranlement des méninges, etc., etc...—mais pourquoi vous initier? autant de sensations que vous serez charmés d'éprouver. Vous vous trouverez un homme nouveau, au sortir des mains de l'artiste capillaire. Avoir le cerveau vibrant, les oreilles bourdonnantes, la vue trouble, tels sont quelques- uns des signes auxquels se reconnaît, le parfait exécuté "au bon massage".

Paul de Briqueville.

Un livre excellent

"Le Travail à bon marché". — Etude de morale et de sociologie, par George Mény, avec préface de M. l'abbé Lemire, député du Nord.

COMME le dit dans sa lettre, la préfacier, "la première impression qui se dégage de ce livre, c'est le réalisme intense, et parfois navrant, des faits constatés. "L'auteur a fait une enquête minutieuse sur les conditions du "travail à domicile", et le compte-rendu de cette investigation est vraiment navrant. L'énumération des salaires que touchent ces ouvriers à domicile vous déconcerte. Cela nous semble invraisemblable à nous, habitants d'un pays où toute peine est largement rétribuée. Songez que les fabricants de ces jouets, vendus à "un prix défiant toute concurrence", ne gagnent (?), pour douze ou treize heures de travail, que de 75 centimes à 1 fr. 50 (de 15 à 30 cents) par jour. Il cite le cas d'un bambin de huit ans, occupé toute la journée à tremper des soldats de plomb dans la terrine aux couleurs, et qui reçoit un salaire quotidien de 10 cents.

L'auteur nous fait voir l'affreuse misère de tous ces parias du "travail à bon marché", qui s'esquintent pour gagner strictement de quoi ne pas crever de faim. Les deux petits faits relatés plus haut suffiront pour vous faire sentir ce que cette situation a d'abominable, et le besoin pressant qu'il est de l'améliorer. C'est le seul but de M. l'abbé Mény, et son aride travail sera bien récompensé s'il peut apporter à ces sombres "bohèmes du travail", quelque soulagement.

L'auteur ne s'est épargné aucune peine, n'a nullement compté son temps et son travail; il a voulu écrire un livre "réaliste", dans le sens le plus véredique du mot: et pour y arriver, il a compilé une foule de très sérieux ouvrages de sociologie; il a demandé leur collaboration et leur concours à des écrivains "sociaux" éminents tels que Mme Jean Brunhes, Du Maroussem, Charles Poisson, E. Allix, Hubert Valleroux, Wilfrid Monod, et plusieurs autres, dont les citations rapprochées donnent à son texte un caractère puissant d'exactitude.

Rectification

Dans le compte-rendu du concert de la Société Chorale canadienne-française de Sherbrooke, il s'est glissé, à notre grand regret, une erreur que nous tenons à réparer. Comment se fait-il que parmi les artistes qui ont prêté, tout gracieusement, leur concours le nom de Mme Lemaire-Bernard ait été ainsi omis dans les mentions.

A cette musicienne de talent incontestable, nous savons trop de sympathies réelles, pour qu'elle en ait souffert auprès du public-auditeur, mais nous lui devons, en toute justice, de mettre les choses au point. En plus, Mme Lemaire-Bernard ayant eu seule, la lourde tâche d'accompagner pendant tout le cours des exercices, il lui revient par ce fait même, sa grande part de mérites. Le rôle d'accompagnatrice pour ingrat et effacé qu'il semble être n'en tient pas moins, toute l'édification d'un triomphe.

Propos d'Etiquette

Q.---Voulez-vous donner une formule d'invitation à diner?

R.—Rien de plus simple:

"Monsieur et madame Une Telle prient Monsieur et madame Quelconque de leur faire le plaisir de venir diner, le jeudi, 12 mars, à 7 heures."

D.---Que faire relativement à la préséance de ses invités?

R.—Rapportez-vous en au protocole établi. De cette façon, personne ne pourra se froisser.

D.---Qui passe le premier dans la salle à manger?

R.—Quand le domestique a annoncé le diner, la maitresse de maison prend le bras de l'invité le plus qualifié, mais passe la dernière. C'est le maître de la maison qui passe le premier, en tête avec l'invitée d'honneur à son bras gauche.

Lady Etiquette.

Les Fleurs

"La fleur donne le miel; elle est la fille du matin, le charme du Printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes; elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre."

Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des Catacombes; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples.

Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs: l'espérance a sa verdure, l'innocence a sa blancheur, la pudeur a ses teintes de rose. Il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments, livre charmant qui ne renferme aucune erreur dangereuse, et ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur. — Châteaubriand.

❖ ❖ ❖

Lamartine avait une belle collection de roses dans le jardin de son Chalet du Bois de Boulogne.

"Ce sont mes amies, disait-il; je leur consacre tous les jours deux heures de soins; regardez comme elles me sont reconnaissantes et quelles belles fleurs elles prodiguent à leur vieux jardinier." Puis étendant la main du côté du Château de la Muette, il ajoutait: "Certes, il y a chez Mme E..., un parc magnifique et des charmilles princières, mais je la défie bien d'avoir des roses comme les miennes."

❖ ❖ ❖

Charles Nodier avait la passion des fleurs. On ne pouvait feuilleter un de ses livres sans rencontrer quelque feuille desséchée, rose, menthe ou jasmin, ce qui faisait dire à Mme Ancelot: "Mon Dieu, que les livres de Nodier sentent bon!"

❖ ❖ ❖

Alfred de Musset avait une prédilection déclarée pour les Roses blanches.

❖ ❖ ❖

Duranton, jurisconsulte, avait un culte pour la Rose et la Clématite. Un matin d'hiver, il arrive à son cours de l'Ecole de Droit.

"Messieurs, dit-il, d'une voix pleine de tristesse, vous me voyez très affligé. Il a fait, cette nuit, un froid glacial, et mon pauvre rosier du Luxembourg est gelé. Je n'ai plus que ma clématite."

Concours de popularite

Pour le recrutement des abonnés

1er PRIX, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

Un voyage en Europe et retour

2ième PRIX, (150 abonnements nouveaux),

UN PIANO DE $300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou dame.

3ième PRIX, (75 nouveaux abonnements),

Un phonographe Pathé

4ième PRIX, (50 nouveaux abonnements),

MONTRE pour MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur bréveté, ajusté.

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de $60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (35 nouveaux abonnements),

Un pupitre avec combinaison de bibliothèque

6ième PRIX, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à $25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Ste-Catherine-Est.

OU BIEN

7ième PRIX, (10 abonnements nouveaux). Un rédicule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pen-

dule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

"LE JOURNAL DE FRANÇOISE",
80, rue Saint-Gabriel,
Montréal.

Recettes Faciles

SOUPE BLANCHE A LA SUISSE. — Faites bouillir une quantité suffisante de bouillon pour six personnes. Battez bien ensemble trois œufs, deux cuillerées à soupe de farine et une tasse de lait, versez ce mélange graduellement à travers un tamis dans la soupe bouillante, avec sel et poivre.

MACARONI AUX OEUFS MARGE. — Macaroni aux œufs Marge : une boîte de 1-2 livre pour 6 personnes. — Faites cuire votre "Macaroni aux œufs Marge" en le projetant dans l'eau bouillante légèrement salée, après l'avoir cassé en morceaux de quatre à cinq centimètres. Laissez bouillir vingt minutes, retirez du feu, laissez gonfler et égouttez soigneusement.

CREME FOUETTEE AU CHOCOLAT. — Pour une demi-tablette de bon chocolat fondu dans un peu d'eau ou de lait, ayez environ une cuiller à pot de crême double et douce, fouettez-la à la fourchette ou fouet de buis, très ferme comme les œufs en neige ; puis mêlez le chocolat refroidi à cette crême, ajoutez un peu de sucre, la vanille ne gâtera rien, et puis, puisque vous ajoutez que l'on sert cette crème avec biscuit à la cuiller, on pourrait aussi pour changer, mettre ces biscuits taillés dans moule à charlotte ou verres gobelets, les bien serrer les uns après les autres et les emplir de cette crème, entourés de glace, ou les tenir au frais, et au moment de servir les retourner. Si on les fait dans des verres et les met au froid, veillez à ce qu'on ne touche pas aux verres ayant les mains chaudes, ce qui les ferait claquer.

Les tables les plus élégantes réservent la place d'honneur aux "Biscuits Pernot".

Ils sont également consommés dans les intérieurs les plus modestes, avec toutes les qualités qui ont fait leur universelle réputation.

Conseils Utiles

CHAUSSURES VERNIES.—Pour nettoyer les chaussures vernies, pour les empêcher de se fendiller et pour leur rendre tout leur brillant, il suffit de les laver avec du lait.

NETTOYAGE DES DIAMANTS.—Les bijoutiers se servent, pour nettoyer les diamants, d'une simple allumette qu'ils taillent en pointe ; puis, après l'avoir trempée dans l'ammoniaque, ils la promènent sur la surface à nettoyer. L'ammoniaque débarrasse le diamant de la couche de graisse qui s'y trouve déposée, et le frottement à la peau de chamois lui redonne son éclat.

HOQUET. — Un médecin russe a trouvé un moyen aussi simple que peu coûteux pour faire disparaître le hoquet le plus rebelle. Il consiste à prendre des prises de tabac jusqu'aux éternuements répétés. C'est un moyen, à la portée de tout le monde, et, dans tous les cas, bien facile à essayer.

Mme Pageau, la distinguée modiste de la rue Sainte-Catherine Est, se recueille. Elle est en ce moment à faire des achats pour la saison nouvelle qui demande tout son goût et toute son attention. Mais, les lectrices du "Journal de Françoise" peuvent s'attendre à une recrudescence de modes nouvelles, à un déploiement d'élégance et de beautés qui est sûr d'obtenir un énorme succès. Toutes ces femmes, et mêmes ces messieurs, ont hâte que les jolies nouveautés de la saison sortent enfin, sous le soleil devenu plus chaud, plus gai, plus pimpant. Les chapeaux délicieux complètent la grâce des silhouettes montréalaises. Jamais, paraît-il on a mis plus d'art dans la composition des modèles printaniers. Nous le constaterons en allant admirer les chapeaux de

Mme PAGEAU,
769, rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

Regardez "Mille-Fleurs". Ce salon de modes situé 527 rue Sainte-Catherine Est. C'est de là que viennent les créations les plus élégantes et les plus nouvelles.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

Il s'était bien défendu d'y penser. Les souvenirs anciens gardaient son cœur de toute débauche facile. Mais l'attrait du mystère, l'inconnu dressé tout à coup sur son chemin, en cette terre d'Afrique si rêveuse et grave dans ses infinis bleus, le décida. Puis, il aurait l'air d'avoir peur,, lui, un officier!...

Il se décida. A l'endroit indiqué, une petite fille juive, drapée en une étoffe brune, l'attendait. A la lueur d'un bec de gaz, elle regarda un instant sa face pâle, ses grands yeux tristes, et souriante elle dit :

—Oui, c'est bien toi... Viens!

Ils traversèrent des quartiers endormis, s'enfoncèrent en des ruelles tournantes, dallées en escaliers géants. Parfois ils passaient sous des voutes, des arceaux, devant des demeures closes d'où venait un chant de femme, le grondement d'un tambourin. Des senteurs fortes d'ambre et de musc traînaient en l'atmosphère. Plus de lumières, nulle part, mais les façades blanches des petites maisons sous la clarté des étoiles éclairaient le chemin.

Dans les coins d'ombre, la petite fille lui tendait la main. Il essayait bien de l'interroger, mais elle filait, baissant la tête, ne l'écoutant pas. Quand il devenait plus pressant, elle murmurait, rieuse :

—Tu verras, tu verras, lieutenant.

Des veilleurs de nuit accroupis au seuil des portes, en la masse de leurs vêtements amples, les regardaient longuement. D'autres, faisant les cent pas, les suivaient un instant.

Ils allaient toujours.

Visiblement elle l'amusait, le promenait à travers un dédale de rues où il lui serait impossible de se retrouver en plein jour, n'y étant jamais venu. Ils débouchèrent sous les arcades d'une petite place blanche.

Au fond, sur la dentelure des arceaux pâles filant sur le noir des galeries, un minaret grêle montait, implorait dans la nuit. Et sur le bleu sombre du ciel, cette vision avait la douceur des lointains. On eût dit une scène préparée attendant dans le clair obscur de la rampe baissée.

Après, il revit d'autres rues arabes silencieuses, étroites, assoupies en le même crépuscule lumineux. Ils traversèrent un jardin, un grand vide noir où leurs pas s'étouffaient sans écho. Puis ce fut une route serpentant au flanc d'un ravin. D'un seul côté montaient de hautes maisons dont il ne pouvait distinguer le faîte. Elles s'accrochaient dans les moindres anfractuosités, suivaient les ondulations du coteau. Des terrasses, des balcons échelonnés tombaient de chauds parfums qui se dissolvaient dans l'air calme, venaient de fleurs invisibles,, de massifs épanouis là-haut. En bas, dans le noir, un torrent roulait à travers des éboulis, divisant ses eaux en cascatelles sonores.

Subitement, la petite juive s'arrêta, ouvrit une porte. Il vit devant lui un escalier étroit, très raide. Sur le palier, une lampe éclairait la montée.

A l'extrémité d'un couloir la servante murmura :

—Ecoute. La madame ne parle pas. Mais cela ne fait rien.

Il n'eut pas le temps de répondre, une porte s'ouvrait. La petite main le poussa. Derrière lui une draperie glissa.

Où était-il?...

On n'y voyait pas beaucoup, sous ces petites lampes de couleur qui brûlaient suspendues dans des lampadaires en cuivre ajouré. Sous leurs éclats tremblotants, les choses se révélaient à peine.

Immobile, enroulée en des étoffes blanches très fines, une femme était là, accoudée parmi les coussins brodés, et très profondément vers lui elle regardait. Un bras nu, au long du corps, s'abandonnait. Un cercle d'or enserrait les tempes, posait au milieu du front un disque large où des perles et des brillants étaient sertis. Sur les côtés, des chaînettes descendaient emmêlées en ses cheveux où se reflétait la lueur bleue et rose des petites lampes. Un collier fait de larges plaquettes d'or ciselé avivait la pâleur de sa chair ambrée, nuançait de reflets fauves la ligne des épaules. Cependant ses yeux semblaient tristes, tristes comme des yeux qui ont beaucoup pleuré. Dans l'éclat pâle du visage, la bouche se dessinait rigide, close, sévère.

Elle n'avait pas eu un sourire depuis qu'il était là.

Tout en elle semblait se ramasser, se garder, et ses yeux, qu'il ne pouvait se lasser de contempler, les trouvant très beaux, ne l'appelaient pas...

Il n'avait pas à parler, puisqu'elle ne pouvait comprendre, ne répondrait pas. "La madame ne parle pas." Cependant, dans l'émoi qui le gagnait à se sentir si près d'elle, il en vint machinalement, à balbutier, dire des mots, des choses sans suite qui décelaient tout son trouble. Il exprimait son étonnement, rendait hommage à sa beauté. Il faisait cela pour lui, pour se donner contenance. Et d'eux-mêmes, repris par la passion éternelle sommeillant en son cœur, qu'il avait cru bien morte à jamais, voici que les mots d'amour venaient, chantaient naïfs et sincères.

Un moment il étendit le bras, voulut prendre la main qui se cachait parmi les voiles, mais elle frissonna toute. La main se retira, brusque, comme si elle eût craint ce contact à l'égal d'un danger. Les longs cils battirent sur ses yeux où une plus pure clarté s'étoila, comme des larmes silencieuses qui ne devaient pas couler, et son regard eut une détresse, une supplication dont il s'effraya.

D'un bond il se releva, fit quelques pas en arrière...

Quel mystère vivait-il?... Où était-il?... Que lui voulait-on?... Etait-il le jouet de quelque machination odieu-

(1) Ollendorf, Paris.

se?... Cette femme était-elle victime? Il s'assura de l'arme dissimulée en ses effets, écouta dans la nuit, fut plus calme.

Ses yeux ne pouvaient se détacher d'elle.

Alors, comme il avait déjà souffert, il lui vint au cœur instinctivement beaucoup de pitié, une tendresse délicate, consolante, et, s'étant approché d'elle, à ses pieds, dans l'attitude humble qui seule pouvait la rassurer, il sut trouver des mots, des images, des tendresses nouvelles.

Il parla longtemps.

Sa voix chaude s'émouvait au récit des choses dont il se grisait lui-même, et, comme si elle l'eût compris, le calme revenait en elle, une douceur tombait de ses grands yeux enfoncés en lui. Elle semblait écouter très attentivement, suivre le mouvement de ses lèvres d'où tombaient ces paroles qu'elle ne pouvaient comprendre, mais dont la douce musique la gagnait peu à peu, la berçait d'un charme très prenant, la lui donnait lentement.

Elle souriait maintenant dès qu'il arrivait. Et lui reprenait, au début, sa pose du premier soir, à ses pieds. Elle écoutait ce qu'il lui contait, mille riens, délicatesses très subtiles qui naissaient sur l'heure au contact de ce cœur dont il percevait les plus intimes frémissements et qui auraient été inutiles ou ridicules l'instant d'après. Mais elle, jamais ne parla. Il n'emporterait pas, chantant en sa mémoire, dans les solitudes où il allait s'enfuir, le timbre de sa voix,

C'était comme une très belle statue un instant animée, à qui il avait prêté une vie, une âme, des idées venues de lui et qui, lorsqu'il était parti, s'en revenait, ainsi enclose dans ce sanctuaire, en le silence et l'attitude des idoles très voilées.

Un jour, il avait bien essayé de refaire le chemin. Mais, sous le soleil, par les rues bruyantes, à travers une foule qu'il ne pouvait associer à ses souvenirs pleins de clartés d'étoiles, d'ombre bleue et de silence, il se perdit bien vite et revint lassé. Puis, à quoi bon? Ne valait-il pas mieux s'en aller après, disparaître, emportant la griserie de ces heures étranges ainsi tombées en sa vie, comme un beau rêve. La meilleure part était pour lui.

Il ne fallait pas forcer la destinée, mais attendre et se souvenir.

...Son dernier jour à Constantine était venu.

La veille, quand il l'avait dit à la petite servante le reconduisant, elle avait répondu:

—Madame le sait.

Et elle lui avait annoncé qu'elle irait le chercher, le lendemain, non à la nuit comme d'habitude, mais à la fin de la journée.

A l'heure dite, elle avait paru. A son regard la reconnaissant de loin dans la foule des passants, elle avait souri, puis elle était partie se retournant de temps à autre pour voir si elle était bien suivie.

Alors une grande douceur la gagna, un peu d'émoi grelotta en son cœur... Il allait savoir!

Chemin faisant, il repassa en sa mémoire ces nuits de rêve, y cherchant quelque indice qui pût déjà le guider vers la vérité. Son désir allait au-devant de ce qui allait être. Il regardait attentivement autour de lui, notait tous ses pas, pour plus tard, quand il reviendrait ici et qu'il voudrait revivre ces heures parfaites. Mais il ne retrouva plus les petites rues arabes, les arceaux, les terrasses penchées se rejoignant presque au-dessus de leurs têtes, apaisant la lumière et la chaleur du jour sur les passants glissant en la ruelle inclinée. Plus de minaret pâle dressé sur le ciel bleu; rien de la cité orientale endormie tout autour de la place blanche qu'ils avaient traversée. Le chemin n'était pas celui des nuits précédentes. Impossible d'en douter.

Ils avaient traversé la ville, descendu la grande rue, passé le pont du ravin. Maintenant ils montaient au Mansourah à travers la forêt de pins. Là réellement il n'était jamais venu.

Quand il se retournait il distinguait, à travers les branches pressées, des lambeaux de ciel bleu, d'un bleu idéal, très profond, et plus bas. par d'autres déchirures filtrait du blanc intense, quoique lointain, comme en un paysage d'Orient. C'étaient des murs de petites maisons arabes dressées au bord d'un rocher, accrochées, grimpant, s'escaladant, posant des terrasses en cascade l'une au-dessus de l'autre. Par-ci, par-là se plaquait la teinte rousse de vieux toits de tuiles aigrettés de cheminées hautes où sommeillaient des cigognes immobiles, haut perchées.

Puis il repartait, reprenait la montée.

Devant lui la petite fille qui le guidait s'arrêtait et semblait impatiente, ne comprenant pas ce qu'il avait à regarder ainsi. Mais elle n'osait pas trop montrer son mécontentement, encore moins le lui dire, très respectueuse de l'uniforme. Elle murmurait seulement:

—Allons, lieutenant, allons!...

Alors il lui souriait d'un air d'intelligence, obéissait à son appel.

Ils n'étaient pas seuls dans le chemin.

Plusieurs personnes les dépassaient. D'autres descendaient, parlant très fort, se disputant.

Dans une des villas de là-haut un crime, dernièrement, avait été commis; et l'on allait voir, par désœuvrement, cette petite maison où il s'était passé quelque chose, comme si les volets clos, les murs voilés de feuillages et de rosiers grimpants pouvaient conter le drame vécu. Là, un homme avait assassiné une femme.

Cela seul eût été banal en somme, mais la révélation des détails avait jeté le trouble dans la ville entière.

Lui: oisif, inutile, faisant commerce de vague littérature; le dilettante dans toute son horreur, l'être sans morale, raisonneur à vide, ivre de sophismes et de grands mots, produit complet de cette nouvelle génération scientifique qui veut des faits et n'oublie qu'une chose: avoir un peu de cœur et de simple bon sens. Subissant la poussée maladive d'un égoïsme et d'un orgueil froidement cultivés, entretenus avec toute la sollicitude cupide du vagabond avivant ses teignes et ses eczémas offerts à la sensibilité généreuse des passants, il se

voulut la triste gloire d'un Julien Sorel. Il fut à peine le héros de Barrès, "l'homme libre", à peine le thème initial du dernier venu dans cette série de névrosés, — de Robert Greslou.

Elle: très bien vue, tenue pour honnête, impeccable, mère de deux enfants qu'elle adorait.

Et lorsqu'on entra dans la villa attiré par les coups de revolver, cherchant parmi les chambres silencieuses, on vit cette horreur: lui, au pied du lit, évanoui, blessé seulement ; elle, morte sur le coup, mais nue.

Et c'est là, la tache ineffaçable, la honte totale que rien n'absoudra, pas même la justice des hommes, — ce souvenir de la pauvre femme ainsi montrée à tous.

On aime assez, de ce côté-ci de l'eau où le ciel est plus bleu, le regard des femmes plus charmeur, plus profond, ces violences, ces audaces d'amour. On le déclara: être d'intellectualité supérieure. Personne n'avança qu'il fût fou. Bien mieux, on accusa la littérature actuelle, la psychologie à l'ordre du jour.

Et sur elle, la pauvre sacrifiée, ainsi tombée, ignoblement, trahie, on discutait. Beaucoup lui jetaient la faute. Tout ce qui put être dit de bête et de lâche autour de cette seconde unique d'infinie pitié, si touchante chez une femme restée pure jusqu'alors, et que les larmes calculées du misérable avaient affolée, le fut largement. M. Homais eut là ses plus beaux effets.

Hélas!... ne pouvait-on glorifier cette morte, lui donner la vertu pour linceul? Il connaissait pourtant le cri superbe d'Antony. Mais ce sont là choses que comprennent seules les grandes âmes.

Il est des cris que le cerveau ne trouve pas.

D'entendre ainsi parler tous ces gens qui passaient cela gâtait la douceur des idées qu'il avait au début de sa route.

C'était le dernier jour d'un rêve qu'il vivait.

Il ne s'y était pas livré tout entier. L'inconnu gardé en cette aventure, même aux heures les plus émouvantes lui donnait une sorte de gêne, de retenue, faisait de lui un être qu'il ne connaissait pas. Et cela l'intéressait comme s'il eût joué un rôle. Cependant, après, quand il était de retour, seul en sa chambre, un peu de tristesse lui restait à la pensée qu'il ne saurait jamais quelle femme il avait aimée ainsi.

A ce moment, sans hésiter, la petite juive abandonna le chemin, le guida à travers les arbres. Bientôt une maisonnette blanche, un peu à l'écart, perça à travers la verdure. Ils franchirent la grille voilée de lierre, traversèrent un jardin où de grands rosiers encore épanouis immobilisaient sur leurs tiges d'énormes fleurs pourprées. Au seuil de la demeure, entr'ouvrant la porte, très mystérieuse elle dit:

—Maintenant monte, et entre...tout droit.

Il s'élança. Des tapis étouffaient le bruit de ses pas. Partout le silence, l'éternel silence qui avait veillé cet amour. Et sur le palier, les portières relevées, il s'arrêta, à deux mains étreignant sa poitrine, essayant de calmer son cœur bondissant... Il apercevait une pièce claire, ensoleillée, au fond de laquelle, assise en une profonde bergère, une jeune femme lisait. Parfois la jolie tête inclinée, nonchalante, se détournait vers la fenêtre, interrogeait rêveuse, l'espace découvert, Constantine qui, dans le lointain montait, montait blanche dans le ciel bleu. Mais il n'avançait pas, ne faisait pas un pas, s'immobilisait, le cœur défaillant. Cette jeune femme, vêtue à l'européenne, très naturelle en ses poses et ses gestes, c'était elle.

Chancelant, il étendit les mains, s'appuya au premier meuble rencontré. Très calme elle leva vers lui ses yeux, eut son beau sourire et lui tendit les mains.

—Vous!... Vous!... redisait-il, gardé en son saisissement.

Alors, à voir ce visage doux, mais obstinément fermé, posant aujourd'hui comme hier l'insoluble énigme de ces tendresses qu'elle avait voulues, mais où elle se gardait très haute, sereine, inaccessible, une douleur le crispa. Et il sentit tomber en lui comme un chagrin nouveau dont il ne pourrait jamais secouer l'amertume, le souvenir inquiet.

En ses bras, dans l'étreinte passionnée dont il l'entoura, elle perçut cette douleur qui tremblait en lui, voilait ses yeux, parlait en sa voix. Voulant le calmer, elle laissa aller sa tête sur sa poitrine en un abandon chaste, gracieux, et toute petite, très humble, reconnaissante, elle resta là.

—Parle!... parle!... répétait-il. Pourquoi me faire souffrir ainsi?...

Et ses yeux cherchaient en les siens, imploraient. Il y eut entre eux un instant de ferveur sublime.

A la tenir ainsi embrassée, toute en lui, il sentit un peu de pitié l'émouvoir. Elle souffrait, elle aussi. Son regard s'étoilait de larmes qu'il recueillit sur ses lèvres en un geste de dévotion profonde. Elle frémit, eut un geste égaré qui désunit leurs mains. Il crut qu'elle allait parler enfin...

—Non, non, fit-elle tristement de la tête, posant un doigt sur ses lèvres.

Il ne saurait jamais, jamais...

Le soir venait.

Par la fenêtre grande ouverte un souffle tiède, parfumé, pénétrait jusqu'à eux. Par-dessus les massifs, à travers les grands pins dévalant le versant, le regard s'en allait au loin vers la cité silencieuse et rayonnante, dressée vers le ciel.

Dans l'éther lumineux, calme, elle se dessinait avec une netteté de détails qui étonnait. Le rocher se couronnait de petites maisons arabes, audacieusement penchées sur le torrent, si petites, si légères, qu'un rien, une ligne, les précisait, les séparait l'une de l'autre. Au-delà les grandes maisons européennes s'élevaient et puis, dominant le tout, la Kasbah, silhouettée en d'autres masses plus blanches, fermait l'horizon, s'enfonçait dans le ciel. Des tours des aiguilles de mosquées fusaient au-dessus de cette agglomération.

(A suivre)

7ème Année.— No 1. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 4 avril 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
Un an $2.00
Six mois 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



LA POUPÉE EN PÉNITENCE

SOMMAIRE

Revue Hebdomadaire

SOMMAIRE DU No DU 14 MARS

Partie littéraire:

Jules Lemaître: "Jean Racine: "Bérénice. — Bajazet". (VIé).

Henry Joly, de l'Institut, "Les Manifestations des jurys".

Firmin Roz, "L'Allemagne nouvelle".

Louis Batiffol, "Une Présidente de province au dix-huitième siècle".

François Herczeg, "Le Mariage de Szabolcs". Traduit du hongrois par MM. Pierre Brun et Nazy Zoltan (II).

Jean Chantavoine, "Chronique musicale".

Les miettes de la vie. — Les Faits de la semaine. — Revue des revues étrangères.— La Vie mondaine. — La Vie sportive.

Les Contemporains

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages, in-8e.

Biographies parues en mars 1908:

L'abbé de l'Epée, premier instituteur des sourds-muets. — L'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets. — Marie-Jenna, poète français. — Tronchet, défenseur de Louis XVI. — De Sèze, défenseur de Louis XVI.

5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry — Tél. Bell Est 1736, Marchands 520

SEMAINE DU 6 AVRIL

"Le doigt de Dieu"

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

7ème Année.— No 1. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 4 avril 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois 1.00	Tel. Bell. Main 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

... INTERIEUR ...

Dédiée à ma chère petite femme Eva.

Logis, logis tout neuf, dont j'ai passé le seuil,
Qui n'abrita jamais nulle existence humaine,
Ni la mort, ni l'amour, ni la honte ou l'orgueil,
Que donneront tes murs de bonheur ou de peine ?

Ah! quand je suis assis, heureux, à mon foyer,
Sous le manchon du gaz, à la blanche lumière,
Dans la petite salle au buffet de noyer,
Avec ma jeune épouse, exquise et printanière ;

Je me dis : goûtons bien ces radieux instants,
Peut-être le malheur glisse aux fenêtres closes,
Comme pour tous, pour nous aussi viendra le temps,
Où, sous le vent aigu, s'effeuilleront les roses.

Ma bien aimée, oui, viens t'asseoir sur mes genoux,
Oublions ce que l'heure emporte dans sa course ;
Laisse baigner mes yeux dans tes clairs yeux si doux,
Mets sur mon cou tes bras frais comme l'eau de source

D'être ainsi savourons la longue volupté.
A l'oreille, ardemment, je te redis : je t'aime !
Que ne puis-je, furtif, pour parer ta beauté,
De l'étoile des nuits dépouiller le Ciel même!

Ne puis-je, quand demain me jette ses effrois,
Car le sort inconnu nous menace sans trêve,
Comme de ce manteau qui rend sacrés les rois,
T'envelopper de ma tendresse et de mon rêve.

Hector Demers,
De l'Ecole Littéraire de Montréal.

Montréal, 22 Octobre 1907

.. Ligue Antialcoolique ..

M. le docteur Lemieux, député de Gaspé a présenté, ces jours derniers, à la Législature provinciale, une requête de la Fédération Nationale de la Saint-Jean-Baptiste demandant certains amendements à la loi relative aux ventes de boissons enivrantes.

La Fédération Nationale, — ai-je besoin de le répéter? — comprend toutes les associations professionnelles ou charitables de femmes en notre ville, et ses représentations auprès de nos gouvernants méritent qu'ils lui accordent toute leur attention.

Qui plus que les femmes, grand Dieu! ont le droit de demander qu'il soit fait quelque chose pour enrayer les ravages sans cesse croissants de ce monstre qu'on appelle: alcoolisme?

Les statistiques, voix qui ne trompent jamais, nous révèlent, à son sujet, un état de choses effrayant.

Songez que durant l'année commerciale finissant le 31 mars 1907, il a été fabriqué au Canada pour seize millions et demi de whisky, et qu'il a été vendu, en fait de boissons fortes et de bière, pour au-delà de cent millions.

On reste épouvanté devant ces chiffres, et. c'est le cœur serré et angoissé qu'on se demande si les Canadiens, pour peu que ce terrible abus de liqueurs enivrantes ne soit énergiquement réprimé, ne finiront pas dans un épouvantable délire alcoolique.

Dans la seule province de Québec, il est bu pour vingt-cinq millions de boissons enivrantes. Vingt-cinq millions employés à s'abrutir l'intelligence, à détruire sa santé, à affaiblir sa race, quand on pourrait, avec cet argent accomplir de si belles et de si nobles actions en faveur de ses compatriotes et de son pays!

Dans toutes les villes de notre province, les deux tiers des criminels se composent d'alcooliques, car point n'est besoin d'être absolument ivrogne pour être un alcoolique invétéré.

Le nombre des boulangers à Montréal s'élève à cent; cette quantité suffit à fournir toutes les bouches de pain, cet aliment si précieux et si nécessaire. Eh bien, savez-vous, par contre, combien il y a de buvettes pour distribuer dans notre population le poison qui abêtit et qui tue? Cinq cents! Cinq cents buvettes, sans parler des épiceries, qui se chiffrent par centaines, où l'on vend des liqueurs fortes, et des autres endroits où le débit des spiritueux se fait sans autorisation, c'est-à-dire sans licence.

"Les hôteliers de Montréal eux-mêmes,—lit-on dans une des "tracts" publiées par Mme Leman, la présidente du comité de tempérance de la Fédération nationale, à qui j'ai emprunté les chiffres plus hauts cités, — les hôteliers de Montréal déclarent par leur organe officiel "Liqueurs et Tabacs" (No d'octobre 1907, page 6) que cette disproportion folle entre le nombre des boulangers et des buvetiers est évidemment une anomalie regrettable, et qu'il faut y apporter un remède."

Faudrait-il alors ramener le nombre des licences de buvettes au nombre des boulangeries? est-il proposé. "C'est une idée à creuser", continue le journal des hôteliers.

Embouteillons-la plutôt, c'est peut-être le meilleur moyen de la faire circuler plus largement.

"A Chicago, en 1906, un jury a accordé $17,500 de dommages aux enfants d'un malheureux ivrogne, comme punition aux propriétaires de buvettes convaincus d'avoir fait de cet homme un alcoolique. Les plaignants dans l'affaire étaient les cinq enfants d'un nommé John Hedund, et les défendeurs étaient trois restaurateurs de Chicago."

—Ah! si les restaurateurs de Montréal étaient forcés d'en payer autant aux familles de leurs malheureuses victimes, leur nombre serait vite diminué.

Les femmes de la Fédération Nationale sont déterminées de faire tout en leur pouvoir pour seconder les efforts tentés pour combattre l'alcoolisme, et ce que femme veut force, vous le savez, jusqu'à la volonté de Dieu.

Ah! les femmes ont assez souffert des effets de cette passion maudite, elles ont assez pleuré; si les prières, si les supplications, si leurs larmes ont été jusque ici impuissantes, elles leur substitueront des démarches, des efforts, des actes, et nous verront bien si les foyers resteront longtemps malheureux, si les enfants seront toujours débiles, rachitiques ou infirmes, et si la race canadienne continuera de perdre de sa vigueur et de sa vitalité.

Femmes canadiennes, mes sœurs, votre tâche est pénible, elle est ardue, mais qu'aucun échec ne vienne la rebuter. Le succès, infailliblement, attend votre énergie, votre persévérance, et quelle plus belle récompense voulez-vous que celle d'avoir ramené le bonheur dans les familles, d'avoir arraché vos compatriotes à une ruine physique et morale certaine, et d'avoir assuré à votre pays et à votre race, de grandes et hautes destinées?

Françoise.

Les petites filles de Cork (Irlande) sont bien aptes à surmonter les difficultés. Le mari d'une de nos amies avait fait cadeau à sa petite fille d'une belle poupée; le soir, en rentrant, il trouva la poupée sans tête.

—Qu'as-tu fait? dit-il à son enfant.

—J'ai coupé la tête, répond naïvement la petite, parce qu'elle était trop grande pour son berceau.

Vieilles Maisons

J'AI un penchant, une faiblesse pour les vieilles maisons. Elles ne sont jamais banales et je les aime, surtout lorsque l'élégante simplicité d'une sobre architecture me repose de l'incohérente ornementation de constructions modernes toutes laidement semblables.

Au centre du quartier Duvernay, le château Logan offrait ce spectacle réconfortant d'une demeure où le soleil entrait librement et où l'espace n'avait pas été mitigé. Mais le pic du démolisseur s'est attaqué à lui. On a tiré une ligne droite, parait-il, et le château s'est trouvé dans la ligne.

Tout de suite, sous prétexte d'embellissement, de cette vieillesse robuste qui portait allègrement le poids d'un siècle, on a fait un squelette pitoyable.

Dans la vie, les gens bien élevés s'écartent avec respect pour laisser la voie à une aïeule ; mais l'ambition n'a pas la même délicatesse pour les choses anciennes: elle passe en laissant des ruines.

Et chaque jour, dans notre pauvre ville, avec la bonne intention de moderniser, on détruit le pittoresque.

Quand toute l'île de Montréal présentera la physionomie désespérément régulière d'un échiquier et que ses habitants, marchant sans cesse entre des rangées de bâtiments déplorablement uniformes, auront l'attristante illusion de se promener dans une fabrique de boîtes, peut-être regretteront-ils ce qu'ils démollissent aujourd'hui avec une si étrange insouciance.

Alors, vieilles maisons que j'aime, vous serez vengées!

Notre histoire est courte, nous n'avons pas de monuments sacrés par les siècles ; chaque fois que nous dispersons des pierres qui marquent une étape ou qui puissent, ne serait-ce qu'un instant, arrêter l'attention du promeneur distrait, nous commettons une faute.

Gaétane de Montreuil

SIMPLE HISTOIRE

A mon ami, M. Albert Lozea

"ELLE vous aimait bien... pauvre Rose morte, vous savez de quoi?"

o o o

Avec ces lignes, l'enveloppe en deuil contenait une image funèbre.....

Un joli village perdu là-bas, dans l'encaissement de deux énormes montagnes, une fantaisiste rivière avait échappé son rire dans la vallée, et voilà que ses fusées avaient retenti joyeuses et appelantes, et de l'épais des fourrés énormes sortirent des ombres ; les génies des bois peuplèrent vite ce coin caché. Sauvage et gentille, la rivière chanteuse, courait, avec des petits sauts, sur les récifs jolis qu'elle tapotait au passage, avec les airs d'une fillette jouant à la maman grondeuse... et à sa voix, les échos répondaient des notes caressantes et la brise parfumait son souffle, de toutes les senteurs fines prises aux forêts belles......

Et l'on grandissait là, en pleine nature, ne connaissant que le beau du ciel bleu, l'arôme des foins troublants, la coquetterie des ondes, le secret des cavernes pleines de mystères, hantées d'énormes blocs et tapissées de plantes parfumeuses; on n'écoutait que la chanson du vent dans les blés frais, et les rossignolades des oiseaux amoureux ; on n'aspirait que les émanations pures des bois aux fées follettes, et des jardins verdis. C'était une caresse, un nid d'amour, le paradis, inconnu, enfin trouvé, où il faisait bon de découvrir le nid coquet des éternelles tendresses.

"Menez-moi. dit la belle,
A la rive fidèle,
Où l'on aime toujours"

Voilà ce que de tout son cœur Rose fredonnait à Pierre, le plus beau gars du village, solide, celui-là, avec ses énormes épaules et ses bras d'hercule, dans lesquels, il prenait la mignonne Rose, aux douceurs de la danse, et l'enfant heureuse entendait le toc toc de la délicieuse horloge du cœur de l'aimé.

Oh! ce qu'il jasait le cœur de son Pierrot... non... mais... a-t-on jamais vu pareil bavard... et la petite Rose ne se lassait pas d'écouter cette voix grave, qui répétait "je t'aime!" dans les yeux de Rose se lisait bien, je t'adore!

Il y avait si longtemps aussi, que cet amour-là, était descendu dans leurs âmes... c'était?... mais il ne pouvait se souvenir ni l'un ni l'autre... c'était toujours!

Les terres se touchaient et combien de fois, le jour, Jean-Pierre sautait la clôture, séparant les propriétés. Rose acclamait le nouveau venu de son rire frais, et de ses exclamations mutines, puis Jean grimpait dans les cerisiers. Il s'accrochait aux branches et cassant les grappes, les lançait dans le cou et les cheveux de la fillette qui riait follement. Il ébranlait les pommiers, et tous deux ensuite, dans l'herbe cherchaient les fruits pour y mordre à belles dents. L'hiver, c'étaient des interminables courses en raquettes, des parties de traineaux et des promenades en voiture. Pierre plaçait sa Rose au fond du grand "berlot", il entassait les peaux chaudes, autour de la mignonne, la jeune fille était perdue, là-dedans ; on ne voyait plus que l'éclat attendri des yeux doux. A l'époque des moissons, leur joie se faisait plus exhubérante, petits, ils jouaient à caché-cache, dans les blés mûrs; plus grands, ils escaladaient les immenses charettes à foins, et appuyée sur la "fourche" plantée au milieu de l'abondante récolte, petite Rose semblait avec sa grâce mièvre, une demoiselle égarée parmi ces paysans. D'eux, elle n'avait rien, son père, ce rude homme, dont les mains énormes et velues osaient à peine la toucher, de crainte de lui faire mal ; sa mère, cette femme aux façons tranchantes,

à la voix impérieuse, aux yeux sévères et qui s'adoucissaient pourtant pour regarder sa jolie rose.

C'est qu'elle les étonnait cette fleur pâle venue d'eux, ils ne savaient comment. Ils avaient pour elle des attendrissements subits, ils la caressaient doucement, trouvaient des noms charmants à lui donner: enfin ces fils de la terre, avec leur rudesse et leur sauvagerie, devenaient tendres et délicats pour cette petite "chose" qu'un regard méchant pouvait, peut-être, anéantir.

Pierre avait toujours subi cette délicate influence ; lui qui boxait les camarades à l'école, qui était passé maître dans l'art d'accommoder les yeux au beurre noir, qui, d'un coup d'épaule enfonçait les portes, et avec ses poings détruisait tout obstacle, Pierre devenait un mouton lorsque les yeux clairs de Rose tombaient sur lui.

—"Elle "m'empigeonne", disait-il, dans son rustique langage.

Et Rose souriait, pendant que les parents heureux, regardant le beau couple, songeait à les unir. Seul, le père de Pierre hochait la tête.

—Ce n'est pas avec des créatures "feluettes" comme Rose, qu'on fait une femme d'"habitant".

Et la mère et le fils se fâchaient alors.

⁂

—Bonjour, Rose, tu ne me reconnais pas?

—Oh! oui, mam'zelle Blanche ; Seigneur, que vous avez-t-y grandi! Et vous revenez pour tout de bon?

— Mais oui, regarde ma médaille d'or, et viens à la maison, je te montrerai mes prix et mon diplôme. Quel est ce beau garçon? interrogea-t-elle, pendant que la haute stature de Pierre apparaissait au fond de l'allée.

—C'est Pierre, s'écria triomphalement Rose, Pierre Bergeron; vous ne vous rappelez pas?

—Ah! c'est Pierre...

Elle le regarde maintenant, charmée par ce robuste gars qui lui sourit en tortillant sa casquette, gêné devant la demoiselle du docteur, qui revient du couvent.

—Dis donc, Pierre, tu m'amèneras encore en chaloupe, en voiture, nous grimperons encore sur les montagnes, nous chercherons de la gomme d'épinette,nous mangerons des bleuets, tu me casseras des merises, et tu me traverseras les ruisseaux?

—Vous viendriez encore avec moi?

—Et pourquoi pas? Voyez-vous, mes amis, je reviens, plus heureuse que jamais de reprendre ma vie champêtre. La terre, je ne connais que cela, et je n'aime que cela. La ville ne me tente pas, je la trouve insupportable, ce que j'aime, c'est ici, et je veux y rester toujours.

—Mais,vous vous marierez? fit Rose.

— Je l'espère bien — et des dents blanches se montrèrent dans un rire amusé—mais il y a assez de garçons par ici......

—Oui, mais c'est un monsieur que vous prendrez.

—Un monsieur! Non pas, je marierai un "habitant". Votre père l'a dit, Pierre, je suis taillée pour faire une femme d'"habitant", et je ne demande pas mieux que d'en faire une!

Et ses yeux noirs ensorcellaient le pauvre Pierre, plus rouge qu'un pavot.

Sans savoir pourquoi, Rose avait envie de pleurer.

—Vous ne ferez jamais une femme d'"habitant", vous êtes trop demoiselle pour ça, — protesta-t,elle nerveusement.

—Ah! bien, demoiselle! je marierai un homme à l'aise, et de nouveau son regard chercha celui de Pierre.

Pauvre petite Rose en saisit le rayonnement au passage!

—Et vos belles mains, fit-elle, soudain aigre.

—Mes mains, chère enfant, elles sont deux fois grosses comme les tiennes!

Puis elle s'en alla, bientôt, l'amenant, lui, pendant que l'enfant, soudain brisée, s'enfuyait vers la colline voisine, où dans une sente touffue, elle s'engloutit.

C'était leur coin favori, ils venaient souvent s'y reposer. Il sembla à la petite, toute pleurante, que la brise lui murmurait des mots chers ; ceux de la veille, sans doute, égarés dans les dentelures fines des feuilles, et que le vent enlevait pour les jeter dans l'âme malade de petite Rose. Les herbes caressaient sa tête blonde, et, dans les plis du cou penché, mettaient des baisers, tout cela lui parlait d'amour,et sur l'amour, elle pleurait,sensitive, qui avait compris tout de suite qu'on lui convoitait son bonheur.

On le lui volerait bien sûr. Elle se sentait impuissante à le défendre et pendant qu'autour d'elle, la nature chantait la joie et la beauté. Rose raconta sa peine aux plantes, elle la cria aux oiseaux, elle la jeta aux échos, et le nom de Pierre fut répété en vain. Une fée lui avait volé son amour...

⁂

—Vous vous consolerez, Rosette, et bien vite encore!

—Me consoler, non, jamais, mam'zelle. Pensez-y donc, ce garçon-là, je l'aime depuis que le connais. Lui aussi m'aimait bien sûr, mais pas comme moi, n'est-ce pas ; il m'abandonne pour l'autre parce que c'est une demoiselle, et ça fait plaisir de se voir préférer par la plus dame du village.

—Vous en trouverez une autre!

—Un autre! Ah! mam'zelle, un autre, ça ne sera pas Pierre ; croyez-moi, il a beau ne plus m'aimer, je l'aime moi, et je l'aimerai toujours... toujours... toujours...

Et ces "toujours" étaient des sanglots.

—Mais non, ma belle, je vous assure que l'été prochain, lorsque je reviendrai, vous aurez un bon petit mari...

Elle me ferma la bouche d'un geste suppliant.

—Me marier! Quand vous reviendrez, mam'zelle, je n'y serai plus.., certain... et je serai bien contente de partir. Dans un petit coin du cimetière, à côté de la croix noire du noyé, je serai là. J'ai si souvent prié pour ce pauvre homme que personne ne connaissait; il sera moins seul, lorsque je dormirai près de lui... les morts doivent sentir l'abandon... pas tant que les vivants... étouffa-t-elle.

—Vous ne mourrez pas, petite Rose, on ne meurt pas d'amour!

—On ne meurt pas d'amour! Ah! oui, mam'zelle, on en meurt. Et si vous saviez ce que je sens là, dans mon cœur, c'est comme si on me le rongeait... Ben sûr que l'on meurt de ça...et vous le verrez bien...

Ensemble, nous avons pleuré sur la tombe entr'ouverte.

⁂

"Elle vous aimait bien, pauvre Rose morte, vous savez de quoi!

⁂

On en meurt!

Madeleine.

JACQUES

Jacques a neuf ans, blond comme un ange, fin comme.... deux mouches, gentil comme un démon. C'est de plus, un poète.

Il a annoncé, l'autre jour, à sa petite mère le tourment que lui causait déjà la Muse, et lui a montré de longs manuscrits aux lignes inégales.

—Ne me raconte pas d'histoires, dit la maman qui avait, à ce moment, la migraine ; les poètes ont été de bons petits garçons, et tu ne l'es guère.

Je dois à la vérité de déclarer que Jacques n'est pas en sucre ; il est vif, il est remuant, et quelquefois taquin. Quand les mamans, donc, ont la migraine, les petits garçons qui sautent sur leurs genoux, qui les harcèlent de questions, qui les forcent à jouer avec eux, n'ont pas précisément pour elles l'allure du poète idéal dont le rythme berceur endort toute souffrance.

Quand à soutenir, ainsi que l'a affirmé la maman de Jacques, que les poètes ont toujours été de bons petits garçons, c'est une fière hérésie. Et Jacques l'a démontré victorieusement.

—Ah! tu crois que je ne suis pas un poète, s'est-il écrié, parce que je ne suis pas sage! Eh bien, tu vas voir. Tiens, assieds-toi-là et regarde-moi faire.

Et gravement, Jacques prenant un morceau de papier blanc et un crayon, s'installa à un secrétaire et se mit à écrire.

La maman, heureuse de ces minutes de paix, n'eut garde de déranger le jeune sonneur de lyre.

Au bout de quelque temps, — une demi-heure peut-être, est-ce que je sais? — Jacques courut lui faire lire ce que sa Muse venait de lui dicter.

J'ai été assez heureuse d'avoir une copie de cette inspiration. Je vous la soumets sans y avoir ajouté un mot, sans y avoir fait une rature:

LE FUTUR SOLDAT

Quand je serai grand
Je serai dans l'armée, pourtant
J'aurai un habit à boutons d'or
Et je porterai l'étendard.
Quand, sur le champ de bataille,
Mes troupes reculeront,
De ma voix de Commandant
Je crierai: En avant!—
Après une grande bataille,
Quand mes troupes seront victorieuses,
Nous chanterons d'une voix mélodieuse
Hourah! Hourah! Hourah! pour la (France.
Après une autre bataille,
Le Général ennemi
A mes pieds déposera son képi.
Quand j'aurai reconquis l'Egypte et l'A- (mérique,
Je retournerai en France comblé d'hon- (neur
Et je serai décoré par l'Empereur.
Et si une autre campagne se déclare
Je remettrai mon habit à boutons d'or,
Et je combattrai l'ennemi—
Jusqu'à ce que Dieu m'ait emporté
Dans son Saint Paradis.

Vous le voyez, Jacques a l'humeur militaire. Il est patriote aussi ; il est vrai que Jacques est Québecquois, n'est-ce pas tout dire?

Je propose, pour récompenser cette gloire future des lettres canadiennes, ce Paul Déroulède en herbe, que Jacques ait du dessert à discrétion, et que dorénavant, l'heure de son coucher ne soit réglée qu'après la visite du marchand de sable...

Françoise.

La scène se passe dans une sacristie, le jour d'une cérémonie nuptiale.

La mariée (à son mari).—Est-ce petit ici, on y étouffe.

Le mari (naïvement). — C'est atroce ; aussi je jure bien que c'est la dernière fois que je me marierai dans cette église.

Délicieuse exposition à Mille-Fleurs. L'avez-vous vue? Elle devance le printemps maussade et fait rêver des beaux jours.

Cités idéales

LORSQUE nous avons atteint le sommet de quelque montagne d'où l'on aperçoit là-bas une cité tout entière, notre regard s'arrête volontiers sur ce qui est à notre portée. En face de tant et tant de choses d'aspect si disparate, nous subissons le long éblouissement des unes, tandis que nous effleurons tristement les autres. Et alors, nous sommes près du désir de voir s'évanouir tout ce qui, dans cette ville, n'est pas de nature à charmer l'œil de l'artiste, du poète ou du rêveur. Et puis, l'idée nous vient, parfois, de n'entrevoir chaque logis qu'à travers des lianes ou des clématites, tels des nids bâtis dans de frais buissons verts...

***

De même, quand nous avons gravi les sublimes montagnes de l'Idéal, d'où l'on domine au loin toute la grande Cité Humaine, nous voudrions la voir s'étaler à nos yeux aussi éblouissante qu'un Eden. Oui, nous nous surprenons bien des fois à souhaiter de n'y trouver que des maisons aux murailles fleuries, que des chemins tout couverts de fleurs, où passeraient des êtres ayant sans cesse au cœur des joies d'aurore et à la bouche des sourires d'azur... Mais pourquoi ce désir de vivre dans les fleurs nous hante-t-il donc sans relâche?... C'est, sans doute, à cause que le premier destin de l'homme était de séjourner éternellement parmi les lis d'angéliques jardins.

Jean de Canada.

Les indigènes des îles Samoa (Océanie) possèdent contre l'insomnie, un remède qui ne manque pas d'originalité. Ils enferment un serpent d'une certaine espèce dans la tige creuse d'un bambou.

Le sifflement continuel et monotone du reptile prisonnier endort infailliblement.

APOLOGUE

SI vous avez cru jusqu'à ce jour que c'était seulement dans les cercles diplomatiques, dans les cours ou dans la "haute", qu'on se chamaillait pour des questions de préséance, laissez-moi vous détromper. L'autre soir, j'ai entendu de mes propres oreilles, des légumes se contester mutuellement le droit d'occuper le dessus du panier qui leur est réservé dans mon office.

J'étais là, seule, en train de laver, ma vaisselle lorsque dans le silence qui régnait autour de moi, s'éleva tout d'abord la voix de l'oignon qui fit valoir bien haut ses titres de noblesse. Puis, ce fut la pomme de terre qui prît la parole, puis vînt le tour du concombre, etc.

Vous souriez, cher lecteur, d'un petit sourire de doute, mais vous avez bien tort. Est-ce que tout ce qui vit n'a pas son langage? Vous ne voudriez douter un seul instant que l'âne de Balaam ait parlé et vous doutez que mes légumes puissent en faire autant? L'inimitable Lafontaine a bien entendu parler les minuscules fourmis, lui, et n'avez-vous pas aussi ouï dire dans votre plus tendre jeunesse que certain pot de terre et certain pot de fer s'étaient un jour vantés l'un à l'autre comme deux bons Canadiens?

Si les choses parlent, si elles ont une âme comme le veut Lamartine, à plus forte raison, les légumes doivent-ils en avoir une, et par conséquent un langage. Qu'importe si ce langage n'est pas l'Esperanto? Que je l'aie compris, voilà l'important.

La preuve étant faite que ce que j'avance n'est pas une gasconnade, je poursuis et voilà ce que disait l'oignon :

"Vous voyez des gens à trente-six quartiers qui croient leur famille bien ancienne parcequ'elle remonte jusqu'aux Croisades: que dire alors de la mienne dont plusieurs branches étaient au rang des Dieux chez les Egyptiens, bien avant l'ère chrétienne. Si vous doutez de la chose,vous n'avez qu'à consulter Juvénal. J'avoue que ce poète romain s'est moqué de moi et des Egyptiens, mais comme il a passé sa vie à dire du mal ou à se rire de tout le monde et de toute chose, je ne pouvais échapper à son sarcasme ou à ses médisances. Je ne saurais du reste lui en vouloir puisque sa satire confirme mon assertion.

Je pourrais parodier la célèbre phrase de Napoléon et dire que ma famille a contemplé l'humanité depuis plus de quarante siècles. Qu'on me trouve une famille royale capable d'en dire autant.

Et, on ne s'est pas contenté de contempler l'humanité comme ces inutiles pyramides—monuments de vanité — on l'a aussi nourrie de temps immémorial. Et voici à ce sujet une très jolie légende due à Fulbert Dumonteil et qui explique pourquoi l'oignon fait pleurer lorsqu'on le dépouille de ses premières robes :

"On raconte que pendant leur captivité, les Hébreux se rappelant les moutons de Judas, les chevreaux d'Israël et les belles génisses de la Galilée, arrosaient des larmes de l'exil, l'invariable oignon d'Egypte dont les Pharaons les nourrissaient. C'est depuis ce temps-là que l'oignon qu'on dépouille rend les larmes dont il a été abreuvé par les Juifs." Cependant ceux-ci regrettèrent l'oignon lorsqu'ils se trouvèrent dans le désert et n'eurent plus que la manne pour nourriture. "Il nous souvient des poissons que nous mangions gratis en Egypte et nous reviennent à l'esprit, les concombres, les citrouilles, les poireaux et les oignons. Maintenant nos âmes sont desséchées et nos yeux ne voient que la manne." De là vient l'expression : "Regretter les oignons d'Egypte", c'est-à-dire regretter dans une calamité plus grande, ce que l'on avait considéré comme un malheur insupportable. (1)

Et cette nourriture que j'offre aux humains est si exquise que quand l'on veut exprimer le haut mérite d'une chose, on dit qu'elle a été faite "aux petits oignons".

De même, donne-t-on aussi à la montre, ce bijou indispensable, le nom d'oignon. Jamais un gavroche dit: quelle heure est-il à ton chronomètre? mais bien, quelle heure est-il à ton oignon?

N'est-ce pas une grande preuve de popularité, ce fait de retrouver partout son nom donné à tout ce qu'il y a de beau de bon et d'utile?

Les oignons furent aussi la seule passion gastronomique de Napoléon. A Sainte-Hélène, ils firent ses délices et on les accuse même d'avoir causé sa mort. Comme si tous ses malheurs n'avaient pas suffi à le tuer! !

Voilà pour ma noblesse et mon utilité. Que dire maintenant de ma beauté? Que je sois vêtue d'or, de violet ou de blanc, est-ce que je ne suis pas toujours ravissant d'éclat? Il n'est pas une mondaine dont la robe de soie égale la mienne en splendeur. Aussi que de fois on a essayé d'imiter mes couleurs.

Il y a deux ans, toute personne qui se respectait était sensée avoir un chapeau garni d'un certain ruban de couleur dégradée dite "pelure d'oignon": puis vinrent les costumes violets qui étaient encore une imitation des miens.

De temps inmémorial, les grands couturiers ont cherché à faire des vêtements ayant le moins de coutures possibles et ils n'ont pas encore réussi. Que n'étudient-ils pas la confection de mes robes. Elles sont innombrables et nulle d'elles n'a un seul point ou couture.

Les humains disent souvent que tel vêtement fait comme un gant: quelle comparaison sotte! Le plut beau gant fait toujours des milliers de plis. Ne serait-il pas plus juste de dire. "Ce vêtement fait comme une pelure d'oignons."

Et quand on pense qu'avec tant de noblesse, de beauté et d'élégance, je suis obligé de frayer continuellement avec toi, plébéienne pomme de terre, et souvent avec toi, rôturier

---

(1). Larousse.

concombre! C'est ça qui s'appelle déchoir! Rangez-vous au moins ou faites-moi une litière ou un piédestal de vos corps!

Toi, pomme de terre, ton histoire date d'hier et tu es toujours sale et poussièreuse comme une paysanne que tu es. Tu ressembles à ces personnes dont parle l'Evangile: tu es pleine d'yeux et tu es incapable de voir l'état de ta personne. Secoue au moins la crotte qui te recouvre afin que tu n'en souilles point la soie de ma robe. Toi, concombre, j'avoue que tu es plus propre que la voisine, mais peut-on être plus stupide que toi? Aussi quand les humains veulent s'injurier, ils se donnent tout bonnement le nom d'une de tes espèces et ils se traitent de cornichons.

Osez maintenant me disputer mon droit à la plus haute place!...

—Je l'ose, dit la pomme de terre, et sais-tu ce que je fais depuis le temps que tu parles? Je me demande lequel est le plus désagréable, de ton haleine ou de ton discours? et je ne parviens pas à résoudre la question.

Tu me demandes de me ranger, veuille croire que je me tiendrai toujours aussi éloignée de toi que possible car si tu crains de souiller tes beaux atours, moi j'ai peur d'empeser ma robe de paysanne.

Tu t'es aussi moqué de la multiplicité de mes yeux, mais je sais bien pourquoi tu leur en veux: c'est parce que ce sont les seuls que tu ne puisses faire pleurer, et cette défaite blesse ton amour-propre.

Tant qu'à mon histoire, pour dater d'hier comme tu le dis, elle n'en est pas moins gracieuse pour tout cela et je préfère l'honneur d'avoir été portée en fleur et admirée par une reine de France à celui d'avoir vécu au temps des momies.

Je ne saurais au juste me représenter ce qu'était la cour des Pharaons, mais je suis tout de même sûre qu'elle n'a jamais eu ni la grâce, ni le joli, ni l'esprit de celle des Bourbons. Et j'ai été présentée et reçue, moi, à cette cour exquise, grâce à l'illustre Parmentier qui s'était fait mon Mentor et mon champion.

Je suis une parvenue, je date d'hier, mais pour monter, je n'ai pas attendu, comme bien des gens, ce grand nivellement qui s'est appelé la Révolution. La fine fleur de l'aristocratie française m'a accueillie alors qu'elle était dans toute sa puissance et la République m'a vue d'un bon œil sans que j'aie eu cependant à faire de l'opportunisme. De fait, tous les régimes qui se sont succédés en France—et Dieu sait qu'il y en a eu quelques-uns—m'ont très-bien traitée et ont su apprécier mes mérites.

Tu te flattes, pauvre oignon, de nourrir l'humanité, mais est-ce que je ne fais pas la même chose? et avec combien plus de succès que toi puisque je remplace même souvent le pain. Parmentier a déjà donné un banquet où je revenais à tous les services. Le potage, l'entrée, le plat de résistance, la salade, le dessert et voire même les liqueurs étaient faites de pomme de terre.

J'aide aussi à la toilette de l'humanité: ces dandies qui promènent avec importance la blancheur de leurs plastrons, de leurs cols et de leurs manchettes, à qui en doivent-ils l'empesage voulu et le reflet luisant, si ce n'est à la pomme de terre ?

La pomme de terre! mais c'est le délice du riche, la nourriture du pauvre, le sauveur de l'humanité quand manque le froment!

De nos jours, le haut du pavé n'est pas tenu par ceux qui n'ont pour tout mérite que des ancêtres illustres, mais bien pour ceux qui savent se rendre utiles, qui ont de la valeur personnelle, enfin par ceux qui ne se parent pas de la vieille gloire d'autrui parcequ'ils savent s'en créer de la nouvelle. Et moi, je suis non-seulement utile, mais encore indispensable. Peux-tu en dire autant orgueilleux oignon? Non, alors cède-moi la première place et veuille te taire......

—Savez-vous bien, dit le concombre, qu'on se croirait dans un carreau des Halles ou à la cour de Napoléon à vous entendre tous les deux. Si vous avez de l'ancienneté ou du mérite, vous n'avez guère de manières et vous êtes loin d'être aimables. Je réclame la première place au nom des bonnes manières qui vous manquent et que je possède à un haut degré. Je sais plaire, moi, et la preuve en est dans le fait qu'on me trouve sur la toilette-duchesse et dans la chambre de bain de toutes les jolies femmes. Je suis dans ces endroits charmants sous forme de savons, de lotions, de crêmes. On me considère comme une fontaine de Jouvence, comme une source de fraîcheur.

Ce que j'en ai surpris de secrets en ma qualité de médecin-spécialiste pour la vieillesse! Ce que j'ai essuyé de larmes furtives causées par l'apparition d'une première ride ou d'une tache rousse.

Quand le miroir brutal montre les outrages du temps, moi, faisant mentir Racine, je prouve que ces outrages sont réparables. J'efface la ride, la tache rousse, et les jolis yeux bleus ou noirs qui, tout à l'heure, roulaient des pleurs amers, rient maintenant d'une joie folle.

Et que de jolies choses aussi j'ai vues! Des bras d'un modelé charmant, des jambes exquises, des gorges d'albâtre et des contours ravissants! J'ai vu des chevelures blondes ou brunes se dérouler en cascades onduleuses ! chevelures qui auraient fait pâlir d'envie, la Madeleine de la Croix.

Vivant au milieu de toutes ces grâces et de toutes ces élégances, comment n'aurais-je pas acquis des manières aristocratiques?

Vous, l'oignon, et vous, la pomme de terre, vous n'avez toujours satisfait que les appétits grossiers de l'homme, moi je lui aide dans sa recherche du beau, dans sa conquête de l'idéal. Je me mêle à la rose, à la violette, au benjoin et je cesse d'être légume pour devenir parfum. Est-il existence plus raffinée et ne vaut-elle pas de vieux parchemins ridés?

Je suis l'emblême de la fraîcheur pour les humains. Quand une enfant a une robe bien propre, bien blanche, on lui dit: Ma chérie, tu es fraîche comme un concombre!......

De tout temps, la jeunesse a régné suprême et comme je symbolise cette période gracieuse de la vie, je réclame donc à ce titre le dessus du panier.

....

La carotte prenait la parole au moment ou un violent coup de sonnette se fit entendre. Je courus à la porte. C'était des élèves qui m'arrivaient. Il me fut donc impossible d'écouter ce qu'elle avait à dire. J'en suis fâchée et vous?

Blanche-Yvonne.

Chronique theatrale

Une première aux Nouveautés.—"Le cœur n'a pas d'âge", comédie de salon en 2 actes, par Mlle Mathilde Casgrain.

Mme Dumesnil, une ordinaire et banale veuve inconsolable, se consacre entièrement à des œuvres féminines de bienfaisance, et vit avec son frère, le docteur Bernard, célibataire convaincu. Mlle Osine Touton, vieille demoiselle d'un ridicule très poussé, amie de la belle veuve, vient prendre le thé chez cette dernière, et est très bouleversée par les compliments de pince-sans-rire du docteur. Un notaire, M. Auger, vient trouver le docteur Bernard, pour lui faire part de la dernière volonté d'une de ses clientes, Mme de la Feuilleraye, que le docteur a aimée autrefois: cette dame laisse une jeune fille et elle a confié au notaire qu'"elle s'en irait tranquille, si le docteur Bernard voulait épouser sa fille". Le docteur est troublé, touché, fort indécis. Ici, scène tendre — de la part du notaire, du moins — entre celui-ci et Mme Dumesnil. La veuve lui confesse qu'elle ne se remariera pas, et lui propose de le marier avec une agréable personne, entre deux âges, lui laissant entrevoir que Mlle Touton — c'est d'elle qu'il s'agit, on l'aura deviné — possède des avantages... matériels ; et le notaire, pour faire plaisir à sa chère amie, consent à être présenté à Mlle Osine Touton. Et voilà le premier acte.

Mlle Casgrain, qui a de l'esprit, ne m'en voudra de ma sincérité, car elle est bienveillante, si je lui déclare tout d'abord que les connaissances ou mieux, l'expérience de la scène lui fait quelque peu défaut.

En revanche, elle rachète ces petites imperfections, sensibles surtout aux gens du métier, par un style soigné, une langue toujours correcte.

Le dialogue est pétillant et d'une verve pleine de fraîcheur.

Les plaisanteries de la petite bonne sur le subit accroissement de l'estime de Mme Dumesnil pour son mari, depuis qu'il l'a laissée veuve, sont vraiment très amusantes: elles peuvent se résumer agréablement par ce vers, digne de Boileau, et par la forme et par la sagesse:

Il n'est d'époux parfait que celui d'une veuve

La pièce est émaillée de pensées d'une originalité frappante. Une entr'autres m'a beaucoup plu:

Mme Dumesnil, la belle veuve inconsolable, s'interrompt au milieu d'un monologue : "Allons, bon! voilà que je parle toute seule, maintenant!" Et elle ajoute, fort gentiment, que de penser à haute voix, c'est comme de se regarder dans une glace: on aperçoit, en quelque sorte, le fond de son âme.

D'aucuns ont chuchoté que "Le cœur n'a pas d'âge" — un fort joli titre, n'est-ce pas? — est une pièce à clé. Je ne le saurais affirmer puisque l'auteur habite Québec et que je n'ai pas l'heur de connaître beaucoup de concitoyens de cette ville. Je puis déclarer, cependant, que les personnages ont un air de déjà "vécu" qui ouvre un large champ à toutes les suppositions.

Un auditoire des plus nombreux assistait à cette première, et, a chaleureusement applaudi à l'œuvre de l'intéressant écrivain.

Mme Ryssler-Neumann a fait une Madame veuve Dumesnil très digne, bien dans le rôle du personnage ; Dumestre (le notaire Auger) a fait de louables efforts, et si M. Maüger (le docteur Bernard) était un peu maniéré et comptait trop sur la collaboration du souffleur, Mme Joly, (Mlle Osine Touton) était ridicule à ravir ; et Mlle Adry (dans Mlle de la Feuilleraye) avait toute la vocation voulue d'une jeune personne qui épouse un vieux monsieur, plutôt qu'un autre.

Admirateur.

A l'Ecole Ménagère Provinciale

La directrice du "Journal de Françoise" et présidente de l'Association des Femmes-Journalistes Canadiennes, a réuni, ces jours derniers, dans un déjeuner à l'Ecole Ménagère Provinciale, rue Sherbrooke, le cercle militant des journalistes féminins de cette ville.

Le menu, les décorations, dont les convives louèrent aux nues la science et le bon goût, avaient été exclusivement confiés aux soins des directrices, de l'Ecole Ménagère. La table ne présentait plus que l'aspect d'un énorme bouquet de verdure et d'œillets rouges, blancs et roses, et voici le détail du repas succulent:

Ecole Ménagère Provinciale
le 26 mars, 1908.

"Dans la profession du journalisme, il y a abondance de nobles cœurs."

Jules Simon.

Bouillon alphabétique
Mayonnaise Marguerite
Ris de veau en timbales
Filets aux petits pois
Pommes de terre Duchesse
Délicieuses au parmesan, céleri
Panais soufflés
Glace printanière
Gâteaux,
Olives, amandes salées, bonbons,
Café, Punch, Cidre.

Ce ne fut pas seulement un repas de corps mais une parlote amusante entre intelligentes camarades. On proposa de se réunir, chaque année, en un banquet fraternel, pour resserrer davantage les liens de solidarité professionnelle ; on ébaucha ensuite le programme des fêtes à l'occasion de la convention des femmes-journalistes, en septembre prochain, et surtout on s'amusa et rit beaucoup.

Après le déjeuner, les convives voulurent féliciter personnellement les directrices, Mlles Anctil et Gérin-Lajoie, du grand succès de leur menu. Désormais, toutes les femmes journalistes n'auront qu'une voix pour louer l'excellence des mets confectionnés à l'Ecole Ménagère.

Remarqué au nombre des invitées : Jean Deshayes, (Mme M. Saint-Jacques) et Margot, (Mlle de Montigny) du "Canada" ; Jeanne (Mme Dumont-Laviolette) et Colette (Mlle Lesage) de la "Presse"; Madeleine (Mme Huguenin), et Camille (Mlle Lanctôt) de la "Patrie"; Hélène Dumont (Mlle Marie Beaupré) du "Foyer" ; Gaétane de Montreuil (Mme Chs Gill), Colombine, (Mme Côté), Tante Ninette (Mlle C.-B. Barry) du "Journal de Françoise", Mlle Charbonneau, secrétaire au "Journal de Françoise".

Notes sur la Mode

LES grands chapeaux se feront encore ce printemps ; ils seront même immenses mais la forme cloche a à peu près vécu.

Les galons brodés seront beaucoup employés dans la garniture des chapeaux avec le tulle et le taffetas ; le galon d'argent aura aussi son heure de vogue.

Le crin cousu sera choisi pour les chapeau de haute élégance.

Les toques seront larges, toutes rondes, en paille de riz, en fine paille anglaise ou en grosse paille de couleur. Les garnitures seront de fleurs ou de plumes, sans compter les aigrettes si dispendieuses, hélas!

Les jupes restent ce qu'elles sont, c'est-à-dire, à peu près fourreaux. On prépare cependant des draperies, pour jupes, en tissus légers et souples, qui feront un très excellent effet.

Les étoffes sont unies et rayées et les rayures plus grandes que celles de l'an dernier.

Les bretelles restent en faveur ; seulement pour leur donner de la nouveauté, on les fera descendre en étole jusqu'à mi-jupe, ou jusqu'au bas de la robe.

Les épaules sont plus tombantes que jamais ; l'emmanchure reste toujours invisible et continue de se cacher sous une garniture, sous une bretelle, sous des plis.

Cigarette.

UNE PAGE DE MEMOIRES

Les dessous de l'Histoire

L'ANNEE 1849 fut une période d'agitation pour le pays, et surtout pour la ville de Montréal, à laquelle une bande de fanatiques firent perdre, pour toujours sans doute, son titre de capitale, qu'elle posséderait probablement encore aujourd'hui.

Le fanatisme conduit rarement à d'autres résultats.

Rappelons succinctement les faits.

A l'exemple du Haut-Canada, qui, avant l'union des Provinces, avait voté une somme de cent soixante mille dollars pour indemniser les citoyens paisibles dont les biens avaient souffert par suite des insurrections de 1837 et 1838, le gouvernement Lafontaine-Baldwin avait soumis aux Chambres un projet de loi affectant une somme de quatre cent mille dollars aux mêmes fins pour le Bas-Canada, où les désastres causés par les mêmes événements avaient été beaucoup plus considérables.

Cette action du gouvernement libéral souleva des tempêtes.

Les haines de races, encore brûlantes, se ravivèrent, et le brandon de la discorde se ralluma aux quatre coins du pays.

Ce fût une lutte acharnée. On vit de nouveau aux prises presque tous les acteurs du conflit qui avait ensanglanté les échafauds dix ans auparavant.

Cette fois, au moins, la victoire resta finalement aux partisans de la justice et du bon droit. La majorité en faveur du bill fut de vingt-cinq — vingt-quatre Anglais et vingt-quatre Français s'étant donné la main pour accomplir ce grand acte de politique réparatrice.

Des vingt-quatre Canadiens-français, hélas! pas un seul ne survit. C'est M. Chauveau qui s'est éteint le dernier, à l'âge de soixante-treize ans.

La bataille était gagnée, mais le fanatisme n'avait pas désarmé.

La loi votée, on essaya d'obtenir un désaveu de la part du gouverneur général, lord Elgin.

On n'y réussit point.

Les supplications, les menaces, les injures — on employa tout — furent sans effet sur cet homme aussi ferme que consciencieux ; et le 25 avril, lord Elgin sanctionnait la nouvelle loi, connue aujourd'hui dans l'histoire sous le nom de "Bill d'indemnité".

La huée fut sauvage. On siffla, on hurla, on poursuivit le représentant de la Souveraine avec des vociférations, des trognons de choux, des œufs pourris et des pierres.

Le soir, les députés s'échappèrent comme ils purent du Parlement mis à sac et incendié par un mob en furie.

Durant plusieurs jours, la ville fut au pouvoir des émeutiers, qui se livrèrent à des actes du plus odieux vandalisme.

Encouragés par certains journaux —le "Montreal Gazette" en particulier — ils brûlèrent et saccagèrent les propriétés et les demeures des premiers citoyens de Montréal, et entre autres, la demeure de M. Lafontaine.

On ne parlait rien moins que d'exterminer tout ce qui portait un nom français dans le pays.

Heureusement que ces énergumènes se contentèrent d'en parler. Pour des raisons connues, ils ne mirent à exécution que des projets moins dangereux pour eux comme pour nous.

Après la prorogation des Chambres, les attaques de nuit recommencèrent. Les femmes étaient insultées et bafouées dans les rues. Lady Elgin elle-même ne pouvait plus sortir en voiture, sans s'exposer aux injures d'une lâche populace, qui se targuait d'agir au nom de la proverbiale loyauté britannique.

Cette nouvelle manière d'entendre

la loyauté ne fut pas exclusive à Montréal. Elle se fit un peu générale dans tout le pays.

Partout où il avait quelque groupe d'Anglais fanatiques on organisa des assemblées tumultueuses, on prononça des discours incendiaires, et l'on brûla le gouverneur en effigie, quand on ne se livra pas à des désordres plus graves.

Ces exécutions en effigie ne furent pas toujours, il est vrai, couronnées du plus brillant succès. A Québec, par exemple, la comédie fit un four colossal, et tomba au lever du rideau.

La scène avait lieu en face de la cathédrale, sur la place du Marché. Elle fut épique.

Le bûcher venait à peine d'être allumé aux applaudissements de la foule et aux éclats des fanfares, lorsqu'une escouade de durs-à-cuire du faubourg Saint-Roch débouchèrent par la rue de la Fabrique, et, armés de manches de hache et de gournables, formulèrent avec énergie l'intention de prendre place aux premiers fauteuils d'orchestre.

De leur côté, les vaillants partisans de la loyauté britannique étaient bien armés aussi. Il en résulta un léger différend dans lequel les trouble-fête eurent le dessus.

Les statistiques officielles ne constatent pas combien il y eut d'yeux pochés, de têtes fêlées et de côtes enfoncées, mais il n'en reste pas moins acquis à l'histoire que, après quelques instants de pourparlers plus ou moins appuyés d'arguments "ad hominem", l'effigie du gouverneur fut enlevée haut la main et mise en sûreté derrière les verrous de la cathédrale, sans qu'un poil de sa perruque blanche eût été seulement roussi.

Les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent qu'à rentrer chez eux paisiblement, tandis que les dépouilles opimes—sous forme de la susdite perruque, d'un bicorne à plumet, de passementeries et d'épaulettes en or, d'éperons en argent et d'une épée de théâtre, sans compter une tunique, un pantalon, un gilet, des bottes et du linge superfin — étaient loyalement partagées entre les vainqueurs, qui n'ont, j'en suis bien certain, jamais songé à s'en confesser.

Les échos de ces désordres et de ces luttes arrivaient jusqu'à notre humble village de Lévis, et soulevaient de singulières effervescences dans mon petit crâne de neuf ans. Ils y réveillaient je ne sais plus quelles idées belliqueuses, réminiscences chevaleresques des premières lectures, inquiètes aspirations mal définies, mais encore vibrantes sous l'impulsion des récents ébranlements sociaux.

Les pères ne faisaient plus fondre leurs cuillers pour en faire des balles; mais les enfants ne s'avouaient pas vaincus.

Le nom de Papineau nous enthousiasmait toujours; et toujours et malgré tout, nos petites cervelles rêvaient de revanche, de bataille et d'indépendance.

Les hommes, auxquels l'expérience a enseigné l'inutilité de toute résistance, peuvent s'indigner, menacer, mais ils se soumettent devant la nécessité.

Pour l'enfance inexpérimentée, au contraire, rien ne semble impossible. Elle est toujours prête à tenter le sort, si implacable qu'il soit.

Or les Anglais de Lévis, guère moins fanatiques que ceux de Québec, voulurent avoir, eux aussi, leur petite démonstration la loyauté.

Le jour fixé, le lieu choisi—c'était à deux pas de chez mon père, au fond d'une anse formée par un retrait du rocher qui borde le Saint-Laurent à cet endroit—les invitations furent lancées.

Une belle occasion pour les déconfits de Québec de se refaire le moral!

Tout avait été mis en œuvre pour assurer un succès sans précédent. Dans l'après-midi, les barils de goudron s'échafaudèrent en pyramides, entremêlés de bottes de paille imbibée d'huile; et sur le tout, on dressa un mannequin à cheveux blancs, tout doré sur tranche, et tenant dans sa main un rouleau de papier censé représenter le fameux bill, prétexte à tout ce tapage.

Les préparatifs s'étaient faits sous la surveillance et la protection d'un piquet d'hommes armés de pied en cap, et qui, jusqu'au moment de la cérémonie, firent sentinelle autour de ce sentiment de loyalisme nouveau modèle, avec une bravoure que la postérité, si elle s'en rapporte à mon témoignage, ne saurait leur contester —bravoure mise du reste à l'épreuve par l'attitude menaçante d'une poignée de moutards qui regardaient faire avec une curiosité mal dissimulée.

Depuis quelques jours, des assemblées secrètes avaient eu lieu — mon père en était — dans le but d'aviser aux moyens à prendre pour repousser l'affront qu'on nous préparait.

Les habitants des "concessions" s'étaient armés et organisés à tout hasard; ceux des "chantiers" étaient prêts à marcher et n'attendaient que le signal d'agir.

Une bagarre sanglante était possible. Le jour arrivé, jusqu'à midi, elle

fut imminente. Un homme fit tourner les cartes.

Le curé, averti de ce qui se passait, parcourut les rangs, visita les chefs, défendit toute voie de faits sous les peines les plus sévères ; bref, tua le conflit dans l'œuf.

A la tombée de la nuit, chacun se claquemura chez soi, portes et contrevents hermétiquement clos ; et ce fut la rage au cœur et les poings crispés que mon père entendit passer, dans les éclats de rire et les acclamations gouailleuses, les équipages de luxe, les tambours et les cuivres en goguette, avec le petit canon qu'on s'était procuré à bord d'un navire pour rehausser l'éclat de la fête par d'aussi solennelles que loyales détonations.

Nous n'avions pas allumé de lumière. La maison était triste comme un tombeau.

—Couchons-nous! grommela mon père.

Tout le monde obéit, à deux exceptions près.

Pour moi, je ne fis que semblant, de même qu'un jeune garçon du nom de John Campbell — mort il y a quelques années, à Montréal — un orphelin de quelques années plus âgé que moi, que mon père avait recueilli à l'âge de trois ans, et élevé depuis comme son propre enfant.

A nous deux, nous avions formé un projet.

Ce projet était hardi pour des gosses ; mais il était en même temps bien simple, comme vous allez voir.

Au lieu de monter à nos chambres, nous filâmes par la porte de service ; et, sans plus d'hésitation, nous nous mîmes à gravir l'escarpement de la falaise qui se dressait à pic en arrière de notre demeure.

C'eût été chose impossible pour quelqu'un de moins expérimenté que nous, tant il faisait sombre ; mais nous étions familiers avec tous les détours des sentiers, toutes les anfractuosités du sol, et l'ascension ne fut pas longue.

Chemin faisant, nous emplissions nos poches de cailloux, de galets et de morceaux de tuf, de peur de ne pas trouver là-haut ce qu'il nous fallait pour mettre notre plan à exécution.

J'y allais consciencieusement pour ma part ; si consciencieusement, qu'en atteignant le sommet, je me trouvai tellement lesté que mon camarade dut m'aider à franchir le rebord hérissé de broussailles, qui surplombait au-dessus des profondeurs enténébrées dont nous émergions.

Grâce à cet appoint, je réussis tant bien que mal à me hisser auprès de mon compagnon ; et bientôt nous fûmes tranquillement accroupis dans les hautes herbes à deux cent cinquante pieds au-dessus de la foule des manifestants, dont les éclats de rire et les exclamations joyeuses arrivaient, sonores ou perlées, jusqu'à notre cachette.

Toup à coup:

Boum!...

Un coup de canon ébranla le rocher. Puis une sonnerie de clairons éclata dans la nuit.

Au même instant, un jet de flamme jaillit du bûcher, un formidable hourra retentit au loin, et une houle compacte de têtes grouillantes et rieuses apparut à nos yeux, massée en un cercle flamboyant, tandis que, parmi les roulements de tambours et les cris de triomphe, les cornets, les trombones et les ophicléïdes lançaient les premières notes du "God save the Queen".

Il y a de cela plus d'un demi-siècle, et j'ai encore le spectacle sous les yeux. C'était, autant que je me rappelle, magistralement beau.

Mais cela ne dura que quelques secondes. Presque au même instant, une clameur terrifiante traversa les airs. La foule, après avoir tourbillonné un moment comme un amas de feuilles sèches secouées par une rafale, prit la fuite de tous les côtés à la fois, et se dispersa au loin dans les espaces noirs, laissant la flamme du bûcher monter solitaire, avec sa colonne de fumée, vers les hauteurs où nous étions.

C'étaient nous, les malheureux! — la plume m'en tremble encore aux doigts en écrivant ces lignes — qui, sans songer un instant aux conséquences, sans réfléchir au poids terrible dont nous risquions de charger nos consciences pour la vie entière, sans nous rendre compte que nous commettions là un crime lâche et atroce, c'était nous, dis-je — mon camarade et moi — qui venions de lancer sur cette foule sans défense, sur cette foule inoffensive après tout, une volée de pierres dont la moitié d'une aurait pu tuer raide celui qui l'aurait reçue sur la tête!

Oh! la politique!

Par un hasard qui tient du miracle — Dieu sait si je le remercie souvent de m'avoir épargné un tel remords— nos projectiles, heureusement, n'atteignirent personne.

Mais la panique fut inexprimable.

On transporta des femmes évanouies jusque chez mon père.

Pauvre père! lui si humain, si compatissant, toujours hanté par la crainte de faire du mal à quelqu'un, s'il avait su!...

En somme, ce soir-là, si l'effigie de lord Elgin fut consumée, personne n'eut raison de s'en réjouir: la peur provoquée par deux gamins avait été telle que les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent plus même la pensée d'affirmer la solidité de leurs principes par d'autres démonstrations de ce genre.

Je suis bien convaincu que les survivants — s'il en reste — s'imaginent encore avoir été attaqués, cette nuit-là, par une armée de brigands.

Qu'ils ne me gardent pas rancune, au moins!

Je me suis repenti!

Louis Fréchette.

Une omelette dans un chapeau

Qui n'a été témoin de ce tour exécuté avec dextérité par les prestidigitateurs renommés. Si simple qu'il puisse paraître, il y a tout de même un tour de main que ne possèdent pas les débutants et qui peut leur faire rater l'expérience. L'aventure qu'on va lire et qui est arrivée à Robert-Houdin à ses débuts en est la preuve. C'est lui qui parle: "J'avais, dit-il, emprunté un chapeau pour y faire mon omelette. Les personnes qui ont vu exécuter ce tour savent qu'il est principalement destiné à provoquer la gaieté dans l'assemblée, et qu'il n'y a rien à craindre pour l'objet emprunté.

Je m'étais fort bien tiré de la première partie, qui, consiste à casser des œufs, à les battre avec du sel et du poivre, et à jeter le tout dans le chapeau. Il s'agissait après cela, de simuler la cuisson de l'omelette ; je posai un flambeau à terre puis, mettant au-dessus, à une distance où elle ne pouvait être atteinte, la coiffure qui devait simuler la poêle; je lui fis décrire de petits cercles, comme pour faire une omelette. En même temps, je débitais avec assez d'entrain des plaisanteries appropriées à la circonstance.

Le public riait si bien et si haut, que je m'entendais à peine parler. Je ne me doutais guère à ce moment, de la cause réelle de cette hilarité. Hélas! je ne tardai pas à la connaître. Une odeur forte de roussi me fit jeter les yeux sur la lumière; elle était éteinte. Je regardai vivement le chapeau; le fond en était entièrement brûlé et taché.

Il paraît que, n'ayant pas convenablement apprécié la hauteur de la bougie, j'avais commencé par rôtir le malheureux chapeau, puis, sans me douter de ce qui m'arriverait et continuant toujours à tourner, j'étais descendu un peu plus bas et je l'avais barbouillé de cire fondue. Tout interdit à cette vue, je m'arrêtai, ne sachant comment sortir de ce mauvais pas. Heureusement pour moi que mon désappointement, si véritable qu'il fût, passa pour une comédie bien jouée ; on ne doutait pas que cet accident ne fût un des agréments du tour et ne fût promptement réparé.

Cette confiance dans mon savoir-faire était un supplice de plus; car, pauvre magicien, mon pouvoir surnaturel s'arrêtait devant la simple réparation d'un chapeau. Je n'avais qu'un moyen, c'était de gagner du temps et de m'inspirer des circonstances. Je continuai donc l'expérience d'un air assez dégagé pour ma position, et j'exposai aux regards du public ébahi une omelette cuite à point, que j'eus encore le courage d'assaisonner de quelques bons mots. Cependant le quart d'heure de Rabelais était arrivé ; ce n'était pas assez de payer d'audace, il fallait rendre le chapeau et, faute de mieux, confesser publiquement ma maladresse. Je m'étais résigné à cet acte d'humilité et je cherchais déjà à le faire le plus dignement possible, lorsque je m'entendis appeler de la coulisse, par Antonio. Sa voix suspendit sur mes lèvres la parole prête à s'échapper et me rendit courage; car je ne doutais pas que mon compère ne m'eût préparé quelque porte de sortie. Je me rendis près de lui; il m'attendait un chapeau à la main. "Tenez, me dit-il, en l'échangeant contre celui que je portais, c'est le vôtre, mais peu importe; faites bonne contenance; brossez-le comme si vous veniez d'enlever les taches, et, en le remettant à la personne dont vous avez reçu l'autre, priez-la à voix basse de lire ce qui est au fond." Je fis ce qui m'étais recommandé. Le propriétaire du chapeau brûlé, après avoir reçu le mien, se disposait à me faire une réclamation, lorsque je le prévins par un geste qui l'engageait à lire la note fixée sur la coiffe. Cette note était ainsi conçue: "Une étourderie m'a fait commettre une faute que je réparerai. Demain, j'aurai l'honneur de vous demander l'adresse de votre chapelier ; en attendant, soyez assez bon pour me servir de compère et cacher ma mésaventure." Ma requête eut tout le succès que je pouvais désirer, car mon secret fut parfaitement gardé et mon honneur fut sauf."

Concours de popularite

Pour le recrutement des abonnés

1er PRIX, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

Un voyage en Europe et retour

2ième PRIX, (150 abonuements nouveaux),

UN PIANO DE $300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou dame.

3ième PRIX, (75 nouveaux abonnements),

Un phonographe Pathé

4ième PRIX, (50 nouveaux abonnements),

MONTRE pour MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet ; régulateur bréveté, ajusté.

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de $60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (35 nouveaux abonnements),

Un pupître avec combinaison de bibliothèque

6ième PRIX, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à $25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Ste-Catherine-Est.

OU BIEN

7ième PRIX, (10 abonnements nouveaux). Un rédicule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pen-

dule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

"LE JOURNAL DE FRANÇOISE",
80, rue Saint-Gabriel,
Montréal.

Recettes Faciles

POMMES DE TERRE EN GATEAU. — Faites cuire des pommes de terre à la vapeur ; épluchez-les ; écrasez-les et délayez-les avec des jaunes d'œufs et de la crême ; mettez le tout dans une casserole avec du beurre, du sucre et un peu de fleur d'oranger. Posez la casserole sur le feu et ne cessez d'en remuer le contenu jusqu'à ce que cette préparation forme une espèce de purée bien chaude (il ne faut pas qu'elle bouille). Beurrez un moule ; semez sur le beurre de la mie de pain émiettée, et versez la préparation dans le moule ; posez ce dernier sur un feu doux ; couvrez-le ; retirez-le au bout d'une heure ; renversez le moule sur un plat ; enlevez ce moule avec précaution et servez.

MACARONI MARGE AU GRATIN. — Faites cuire votre "Macaroni Marge", un paquet d'une livre pour six personnes, dans du bouillon ou de l'eau salée ; ajoutez poivre, au besoin une gousse d'ail écrasée et disposez dans un plat à gratin. Couvrez la surface d'une couche de fromage râpé et de beurre frais. Faites gratiner au four pendant dix minutes et servez.

Pour le Gratin au Maigre on remplace entre autres le fromage par de la crême et l'ail par de la noix muscade.

Synthèse où la nature offre ses ambroisies,
Nectar dont le désir a fait son Eureka,
Aux lèvres du Poète heureuse Angélica
Tu devais amener toutes les poésies.

ANDRE GOHE-

A Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine Est, le printemps y est réfugié, dans une merveilleuse exposition de chapeaux de la saison nouvelle. Allez-y faire une visite pour vous réjouir les yeux et vous égayer l'âme.

Conseils Utiles

MARQUES D'EAU SUR LES TABLES. — Le meilleur moyen de faire disparaître les taches faites par l'eau chaude sur une table, consiste à prendre de l'huile à salade et du sel, et à en faire une pâte légère. Recouvrez la tache avec cette pâte et au bout d'une demi-heure, polissez avec un linge sec. La marque sera entièrement disparue.

ECHARDE. — Lorsqu'un éclat de bois, une épingle ou un objet pointu quelconque pénètre dans la peau, il est bon, avant de l'enlever, de mettre une goutte d'huile sur l'endroit où l'objet a pénétré ; cette précaution facilite beaucoup l'extraction.

RACCOMMODAGE DE LA PORCELAINE. — Attachez les morceaux cassés bien solidement avec un gros fil ou une ficelle et on place l'objet à recoller dans une casserole pleine de lait de façon qu'il baigne complètement. On fait bouillir le lait et le vase est recollé très fermement.

Voilà le temps des expositions. Si vous voulez jouir du printemps, il faut surtout aller dans les salons de modes, et, un, entr'autres que nous vous recommandons, est celui de Mme Pageau. Le bon goût, l'élégance, les créations nouvelles s'y sont donné rendez-vous. Voulez-vous un de ces larges chapeaux qu'on appelle Gainsborough et que le pinceau d'un artiste anglais a mis en honneur? Il y en a, en dentelle, en tulle, en tissus les plus délicats. Préférez-vous pour votre genre de beauté, un toquet en paille, ou un simple chapeau de tout-aller? Vous trouverez tout cela et mille autres formes encore. Les fleurs, qui sont la rage cette année, sont en beauté chez Mme Pageau. Toute la flore y est représentée : roses, muguets, lilas, pensées, mignonnette, feuillages divers, etc., etc. Allez seulement vous donner le spectacle de ces merveilles et vous serez amplement satisfaites.

Mme PAGEAU,
769 rue Sainte-Catherine Est, entre
les rues Panet et Plessis.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

Peu à peu, un voile plus ardent, rose, enveloppait le décor. Des ombres subitement apparues violettes, bleues, s'allongeaient. Du ravin une buée pâle montait, tissait autour de la ville un fin brouillard, un crépuscule vague qu'à larges coups d'ailes crevaient des cigognes, et les vautours s'élevant de l'abîme en de grands ronds majestueux, très lents.

Le bleu du ciel se fonçait très vite. Le jour s'évaporait, s'enfonçait, s'évanouissait dans la nuit qui montait. Et sur le firmament assombri la ville rose et jolie jaillissait, grandie en cet air, portée sur son rocher mauve.

Un instant, très court, ce fut l'éclat d'une féerie.

Et dans la chambre, Pierre, étreignant toujours la jeune femme, répétait sa prière désolée:

—Parle!... Parle!...

Mais les belles lèvres ne s'ouvraient pas. Les beaux yeux voilés de détresse le regardaient, toujours de même, avec tout l'amour de leur âme.

Alors il s'abattit à ses pieds; et sur ses genoux, la tête en ses mains, — ces mains qui par moment passaient et repassaient sur sa tête, sur ses joues brûlantes, le caressaient très tendres, semblaient lui demander pardon pour tout ce chagrin qu'elle n'aurait pas voulu lui faire, — il pleura.

V

. . . .

La petite porte s'était ouverte d'elle-même.

Tout au moins, il lui parut ainsi. Mais il ne se leva pas pour aller la refermer. A peine s'il souleva le coin de la couverture qu'il avait rabattu sur sa tête, par habitude, depuis qu'il était en ce réduit, à cause de cette poussière qui, au moindre vent, descendait du vieux toit. Il ne fit pas plus.

Il était à peine éveillé et regardait, nonchalant, à travers les paupières mi-fermées.

Il devait être de très bonne heure. L'air était calme, ensoleillé. La lueur fraîche du matin entrait à pleins flots dans le marabout, et puis après, ce qu'il voyait par cette ouverture pas très haute, pas très large, c'était du bleu, du bleu invraisemblable. Un peu d'horizon limitait cet azur, un lointain silhouetté nettement, des montagnes roses, jolies, fines, une touche d'aquarelle posée en bordure.

Entre cette vision et lui, rien, de l'espace, et, toujours, cette inquiétude vague si proche du vertige, cette sensation de n'être plus sur la terre, de planer.

Dans le silence un chant d'oiseau s'élevait à intervalles réguliers, deux ou trois notes alternées, sifflées tout d'abord, cristallines, puis une roulade brève, aiguë, gaîment modulée.

Depuis quinze jours qu'il était là, c'était la première fois que cela arrivait. Les petits oiseaux ne montaient pas jusque-là. Les vents y étaient trop violents, trop froids, et puis c'était si triste, si désolé! Il fallait être soldat ou ermite pour y venir vivre. Des roches éboulées, pas une herbe, pas une fleur, pas un buisson, rien qui fût la joie des yeux, nulle verdure. Et voici que, parmi ces débris, un petit oiseau s'était posé, et dans le grand silence du matin, ébloui, éperdu, aspirant l'immensité bleue, découverte, grisé d'aubes et de rayons, chantait à plein gosier.

Aussi ténue, aussi débile qu'elle fût, cette existence ainsi manifestée, Pierre la sentait tressaillir, frissonner dans le rayon de lumière qui se glissait jusqu'à lui, et il ne se lassait pas d'écouter. Cette joie du petit être emplissait l'espace.

Tout à coup, sur l'ouverture de la porte une ombre passa. Une vieille femme arabe entra, courbée. Elle n'y voyait pas très clair non plus, cela se devinait à la façon dont elle tâtait le sol en avant d'elle, à l'aide d'un bâton qui tremblait en sa main amaigrie. Derrière elle se glissa une petite fille. Elles firent quelques pas vers lui, vers l'amas informe de couvertures qu'il devait paraître, et se mirent à genoux toutes les deux, côte à côte. La vieille femme eut des peines infinies à se courber, l'autre, comme un jeune chat, s'allongeait sur le sol, baisait la terre et se relevait avec des ondulations souples au long des reins, un frémissement de sa jeune poitrine à peine voilée.

C'étaient des Kabyles. Comme telles, elles allaient le visage découvert. La vieille marmonnait d'interminables psaumes; la jeune fille répondait, reprenait, et par saccades se penchait.

Il n'eut garde de remuer, ne voulant en rien révéler sa présence. Et puis, la petite était si jolie!

Sa robe était très primitive. Un fourreau, un sac fendu de chaque côté jusqu'à la taille où se tordait une corde en guise de ceinture. Le lambeau de devant, très échancré, posé au bord de la poitrine, se rattachait à la partie couvrant les épaules par deux grossières épingles de métal, épingles larges, en fer, reproduisant de bien loin, hélas! celles tout en argent et délicatement ciselées que portent les femmes de plus riche condition. C'est qu'elle n'était qu'une petite paysanne, elle, une fille de douar. Et à chacune de ces flexions du corps où elle s'allongeait vers lui, les bras tendus, se plaquait à terre en des à-coups de supplication ardente, passionnée, le front, les lèvres heurtant le sol, Pierre la voyait toute très finement modelée, élancée, gracieuse. Ses yeux noirs, frangés de longs cils,

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.

avaient un regard lumineux, et sa bouche s'entr'ouvrait sur des dents parfaites suivant le mouvement rapide des lèvres, exhalant sa prière monotone, indéfinie.

A un moment, elle se leva. La vielle s'accroupit sur les talons, le bâton à terre, les mains coiffant la pointe des genoux relevés, semblant attendre. La petite s'était glissée dans le fond. Il y avait là, dans la poussière, divers ustensiles en terre rouge ébréchés, sales, auxquels Pierre s'était bien gardé de toucher. Elle revint, en déposa un à terre devant elle, une sorte de plat où elle répandit une poudre. Puis elle approcha une allumette. Aussitôt un grésillement se fit entendre et un peu de fumée s'éleva, immobile, droite.

Elles avaient repris leurs poses de prières, mais elles ne parlaient plus. Elles regardaient cette petite fumée qui allait toujours, écoutaient le grésillement de la résine qui chantait dans la cassolette, et les yeux de la plus jeune s'extasiaient, étincelaient, anxieux, semblant attendre un miracle.

Ce qu'elle venait demander là au saint marabout devait lui tenir très à cœur; quelque histoire d'amour sans doute, leur seule grande préoccupation ici-bas, à toutes, même les plus misérables, les plus courbées sous la matraque du seigneur et maître. Sa poitrine tressaillait par fois et elle y portait la main, une petite main nerveuse qui griffait l'étoffe, dénudait la chair aux tons tièdes de vieil ivoire. En elle, en ce petit être à demi sauvage se débattait dé- à la passion,—de la passion, comme on sait en avoir dans sa race, généralement accompagnée de coups de poignards ou de coups de fusil. Et de l'angoisse venait en elle. De temps à autre une supplication tombait de ses lèvres, une formule jaculatoire bredouillée vite que devait certainement aimer fort le saint homme enterré sous Pierre.

Mais s'il aimait encore, de l'autre vie où il pouvait à loisir les contempler, ces manifestations d'une ferveur dont il était l'unique objet, Pierre, lui, ne pouvait aimer tant d'encens à la fois. La fumée, accumulée sous le toit en larges nappes suspendues, bleues, s'épaississait maintenant outre mesure et retombait mollement balancée, mais lentement asphyxiante. Alors, à regret, n'y tenant plus, il fit un mouvement, sortit une main, releva la couverture, se dressa. Il avait fait cela lentement, avec précaution. Cependant il avait produit un effet terrifiant. Les deux femmes s'étaient enfuies, hurlantes, l'une traînant l'autre...

Cela l'ennuya de leur avoir fait tant de peur. Il eût aimé voir de près la jeune femme et lui parler. Une fois dehors, il regarda. Dans le fond, la vieille, seule, déboulait, poussant de petits cris, se hâtant. Plus près, derrière une roche, la jolie tête brune de sa compagne dépassait un peu, l'observant. Alors il l'appela, il lui fit signe, et, comme elle ne venait pas, il éleva en l'air, fit miroiter une pièce d'argent. Du temps se passa, puis elle se décida, sortit de sa cachette, rampa vers lui, l'oreille aux aguets, prête à s'enfuir. A deux pas de lui elle s'arrêta, n'osant davantage, le dévisageant pas très confiante.

Cependant ce n'était pas un piège, Pierre lui tendait toujours la petite pièce si blanche en sa main ouverte, et il n'avait pas l'air bien méchant. Alors elle s'élança. Son bras se détendit brusque. Elle saisit la pièce, quoique sa petite main eût à peine effleuré celle de Pierre, et, poussant un éclat de rire, elle disparut, bondissant à travers les pierres.

Dehors la casselotte qu'il avait retirée du marabout continuait à exhaler son encens, une petite fumée bleue se dévidant toujours, montant droit vers le ciel. Plus bas, sous lui, quelque part dans l'éther pâle, lumineux, le petit oiseau lançait son cri, poursuivait ses roulades joyeuses. L'air était doux. Un rêve de bonté et d'amour passait en l'espace.

Le regard perdu dans l'infini souriant du matin, Pierre écoutait.

VI

Un matin, de très bonne heure, dans le ciel bleu réapparu, bordé de rose, du rose de la grande plaine se levant dans le jour, ils ont quitté la montagne.

Et il se souvient de ce dernier regard jeté d'en haut sur ce pays qu'il ne reverrait plus jamais, peut-être. Les hommes aussi, chemin faisant, se détournaient parfois. Les épreuves vaillamment supportées, toutes les tristesses vécues sur ce sommet perdu en l'immense chaos des monts de Kabylie ne pouvaient leur faire beaucoup regretter ce séjour. Tout de même, c'était quelque chose d'eux, de leur existence, un peu de leur âme qu'ils laissaient là.

Le lendemain, à Constantine, ils s'étaient séparés. Ils rentraient en France et étaient très heureux. Au moment de l'adieu, à la gare, ils vinrent lui serrer la main. Ils ne savaient pas bien exprimer ce qu'ils éprouvaient, n'osaient pas non plus à cause du respect qu'ils lui devaient, mais leurs gestes, leurs regards, leurs balbutiements étaient touchants.

—Adieu, mon lieutenant!... Merci!...

—Adieu, mes amis. Adieu et bonne chance! avait répondu Pierre.

Après, il avait erré à travers les rues, au hasard, indécis d'abord, et puis, il s'était aperçu qu'il allait s'essayant à refaire le chemin parcouru dans l'ombre, trois nuits de suite, un mois auparavant.

Le désir le reprit.

Il chercha en sa mémoire, erra longtemps, dévisagent chaque demeure, chaque jeune femme rencontrée. Peine inutile! Le soir allait venir. Alors, un peu las, le cœur lourd, il avait pris le sentier montant sous les pins du Mansourah.

Là, au moins, il savait où aller.

Comme la première fois, il y avait encore du monde dans ce sentier. Il saisit quelques mots au passage. On parlait toujours du drame accompli. Mais les choses s'étaient étrangement envenimées. Fatalement il devait en arriver ainsi. Maintenant la ville était divisée en deux camps.

Il y avait ceux qui étaient pour l'acceptation totale du sacrifice: la chute librement consentie, mais avec la mort immédiate, expiatrice. Et ils magnifiaient cette malheureuse qui avait cédé,—quel que soit le prétexte dont se fût étayé cet abandon, —mais qui n'avait pas voulu survivre. Puis, il y avait ceux qui n'admettaient aucune défaillance, rien que la violation brutale, le crime

complet. Obstinément ils fermaient les yeux, se bouchaient les oreilles. Tous ceux du parti religieux dont elle était, s'étaient levés. Cette femme qui était des leurs n'avait pu faillir. La belle raison!

Les autres ripostaient.

Et c'était l'étal douloureux, poignant, des faits les plus petits relevés par l'enquête immédiate, les constats les plus intimes, les rapports des docteurs fouillant en cette chair meurtrie, souillée, offerte aux yeux de tous.

De cette heure suprême d'amour on faisait une honte, et sur le beau corps, si pâle qu'on eût dû voiler de fleurs et laisser reposer en silence, on épiloguait, discutait avec passion.—des passions mesquines, des intérêts de clochers où elle était bien oubliée, certes, mais à propos de quoi toutes les turpitudes, toutes les boues soulevées, la couvraient de leurs éclaboussures.

Pauvre morte!... Il ne l'avait jamais vue, mais comme il en avait une douce pitié!

Bientôt il eut atteint le but.

C'était bien là, un peu à l'écart. Il ne pouvait s'y tromper. Mais la petite maison blanche était close, même elle avait un air d'abandon,d'oubli, qui l'étreignit. Un écriteau dépassait le mur. La propriété était à louer.

A la grille il se haussa. Sous les premiers vents froids, les feuilles s'étaient recroquevillées, jaunies. Beaucoup étaient tombées, couchées dans les allées. Il y en avait qui s'étaient prises en leur chute à travers les branches des massifs dépouillés et qui tremblaient suspendues, laissant échapper un murmure grêle de choses froissées, une petite plainte, très lointaine, allant toujours, et c'était comme l'écho d'une voix chère pleurant en lui.

Plus de fleurs non plus, plus de roses au cœur large, sanglant, dont le parfum montant dans le beau soir d'alors s'était glissé en la douceur du dernier baiser. Derrière ces portes et volets repliés, la vie n'était plus.

Et ce n'était qu'un rêve qu'il aurait eu, dont il ne pouvait rien rester, rien...

Pourtant!...

Alors il s'était assis sur le seuil de pierre, un peu adossé à la porte, et il avait attendu la tombée du jour, voulant revivre encore, d'ici, cette heure qui fut la dernière de cet amour inconnu, si beau, pendant que là-bas la cité dressée sur son rocher géant, grandie en l'air du soir, montait blanche sous le ciel rose.

DEUXIEME PARTIE

I

—Et Jacques Marelle, monsieur le major, vous inquiète-t-il toujours?

—Lui?... Pas du tout. Ce n'est pas parfait, mais le mieux s'accentue.

Et ses petits yeux clignotants se portaient tour à tour sur Pierre et la foule élégante qui passait dans la grande allée ensoleillée du parc, à Biskra.

—Au printemps, il pourra rentrer en France. C'est moi qui vous le dis.

—Oui, murmura l'intendant glissant son bras sous celui de Pierre pendant que le docteur s'éloignait .. nous verrons cela. Dieu sait que je lui souhaite de guérir, à ce pauvre garçon! J'en ai trop vu arriver ici, comme lui, à peine touchés soi-disant. Ils vivaient au milieu de nous. Quand on les interrogeait, eux ou leurs médecins, ils allaient toujours bien. Et, un beau matin, au train de Constantine, on accrochait un wagon plombé. Ils s'en allaient en effet, au printemps, mais dans leur triple boîte, enfermée elle aussi en une grande caisse, vous comprenez, à cause des paquebots qui mettent ça à fond de cale parmi les bagages et le fret. Ils s'en allaient comme une banale marchandise, un peu longue, un peu lourde, qu'on maniait avec précaution... et encore!

—Oh! monsieur l'intendant, Marcelle n'en est pas là.

—Non... pas encore... Dieu veuille que le docteur ait raison! C'est si triste de voir partir ainsi de la jeunesse... de la jeunesse qui aime.

Pierre, ému, regarda son grand ami. Sa figure fine, amaigrie, s'éclairait de deux yeux tristes dont le regard reflétait la douceur des fleurs épanouies dans les haies et la joie des enfants s'ébattant autour d'eux.

—Ne me croyez pas méchant, mon petit. J'aime au contraire tout ce qui, en la vie des autres, est une joie et une beauté. J'ai accepté l'existence telle que la destinée me l'a faite. Mais comme les errants, les abandonnés, j'ai observé, écouté, et j'ai pris mon bonheur aux bonheurs de mes semblables. Que faire ici, du reste: C'est le silence et la vie contemplative forcée. Des jeunes femmes qu'attire la tiédeur de nos hivers viennent chaque année. Il y en a que je retrouve fidèles à cette station parmi nous. Je les reconnais, les étudie,—oh! très discrètement. Je suis le passant. Ont-elles jamais jeté les yeux sur ce grand diable sec et morose qui va dans leur soleil? Je sais à quelle heure elles passent, sortent, s'assoient dans le parc, envoient leurs enfants jouer. Tout ce qui est d'elles m'intéresse. Je ne leur parle pas, mais je sais le charme de leur voix. Je surprends un écho, une intonation, un appel qui ramène les enfants auprès d'elles.

(A suivre)

Un règlement vient d'être adopté par la Chambre des Communes imposant une amende de $5.00 par minute sur tout convoi en retard, lorsque ce retard ne pourra s'expliquer.

Le train en retard est, en effet, un grand inconvénient et s'il peut être empêcher par un acte du Parlement, le public voyageur lui en saura gré. Les trains ne sont pas retardés simplement pour incommoder les voyageurs ou pour favoriser exclusivement les compagnies de chemins de fer. La vérité est que les compagnies de chemins de fer sont aussi anxieuses de voir arriver leurs trains en temps, et la plupart des accidents sont dûs à l'effort de ces compagnies pour faire arriver leurs trains à l'heure dûe. Il a été plus d'une fois suggéré de punir ces compagnies pour les dangers encourus par de telles tentatives.

Entre le choix à faire d'être puni pour n'être pas à temps ou par les efforts tentés pour y arriver les compagnies de chemins de fer ne savent pas quoi faire. Une chose cependant peut être faite pour accommoder le public c'est d'avoir un meilleur système de renseignements. Plusieurs de ces rapports fournis le sont à peu près, et il est de fait que l'homme doué du meilleur caractère peut changer après avoir attendu une heure et demie le train qui lui a été rapporté n'être en retard que de vingt minutes. — "Woodstock Sentinelle Review", February 25th, 1908.

7ème Année.—No. 2. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 18 Avril 1908

Le Journal de Françoise

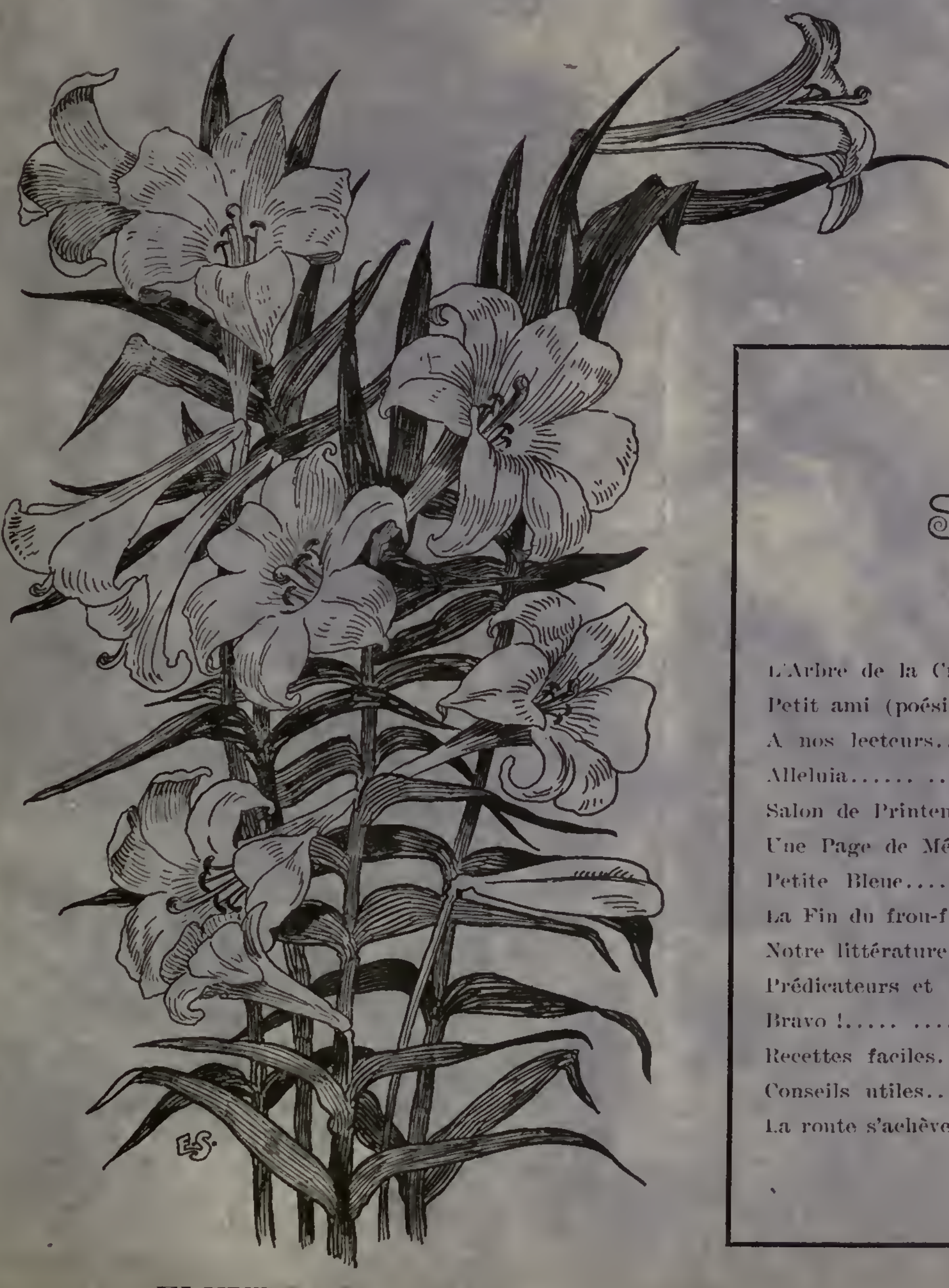
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance	80 Rue St-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue St-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795



FLEURS PASCALES

Sommaire

* * *

7ème Année.—No. 2. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 18 Avril 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00 Six mois 1.00 Strictement payable d'avance	80 Rue St-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue St-Jacques, - Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

L'arbre de la Croix

Arbre mystérieux, sous la dure cognée
Quelle forme prends-tu ? Que vas-tu devenir ?
Tes parfums vont manquer aux printemps à venir.
L'ouvrier jette loin ta branche dédaignée.

Qui saura de quels feux ta cime était baignée ?
De ton ombrage frais qui va se souvenir ?
Au vieil âge béni tu n'as pu parvenir,
Et l'injure, arbre mort, ne t'est pas épargnée.

Quoi ! tu renais toujours, bel arbre mutilé !
Dans le ciel obscurci ton faîte a scintillé
Comme, au-dessus des monts, un astre qui se lève.

Sur ton écorce rude un signe s'est gravé.
Voici qu'un sang divin est devenu ta sève,
Et ton ombre s'étend partout....O CRUX, AVE !

PAMPHILE LEMAY.

Extrait de " Les Gouttelettes "

Petit Ami

A Mademoiselle Georgette Lavoie

J'ai sur mon mur un tableau rare,
Au cadre noir tout craquelé :
C'est d'un dessin un peu voilé,
Une tête d'enfant bizarre,

Un portrait de gamin joufflu
Aux grands yeux sombres et très tristes...
Oeuvre de quelque obscur artiste,
Dont la griffe ne se voit plus.

Ce regard morne, ce front blême,
Ces lèvres qui ne sourient pas,
Ce jeune visage si las
Ont un charme triste que j'aime.

Je ne sais d'où vient cette chose :
Dans la chère maison des miens,
Depuis toujours, je me souviens
D'avoir vu cet enfant morose;

Et comme un trésor, je le garde.
Et quand pour travailler, le soir,
A ma table je viens m'asseoir,
Mon petit ami me regarde.

LEON LORRAIN.

A NOS LECTEURS

Le Journal de Françoise est entré dans sa septième année.

Nous avouons ressentir, en écrivant cette date, un sentiment de satisfaction que nous ne cherchons pas à dissimuler.

Sept ans ! c'est un chiffre pour un journal féminin, en notre pays surtout, où tout n'est encore que commencement. Sept ans de vie, sans subventions d'aucune sorte, sans secours d'aucune puissante compagnie, sans ressources personnelles, cela ne tient-il pas un peu du prodige ?

La seule aide—généreuse et efficace, celle-là !—que nous avons reçue, est venue de l'encouragement et de la sympathie d'un public intelligent et dévoué. Sans cet appui ferme et constant, nous n'aurions pu, en dépit de toutes les énergies, réussir dans la tâche que nous nous étions imposée.

Et nous sommes heureuses de le reconnaître hautement, et, d'en exprimer à nos amis notre vive gratitude.

Nous le reconnaissons humblement : le format du Journal de Françoise est encore bien modeste et il est loin d'atteindre notre idéal, mais nous espérons que le jour n'est pas éloigné, où nous pourrons offrir à nos fidèles abonnés une augmentation sensible, et une amélioration considérable dans la toilette du journal.

Quant à notre collaboration, nous pouvons hardiment affirmer qu'elle est forte, puisqu'elle compte parmi elle, les écrivains les meilleurs du pays. Nous devons au cachet-littéraire et honnête imprimé à notre revue, l'offre spontanée et flatteuse de la publication, en feuilleton, de "La Route S'achève", l'un des plus beaux livres du romancier estimable, Jean Saint-Yves. Nous apprécions à son juste mérite, l'hommage, du pays des lettres, à nos efforts constants vers le beau et le vrai.

Après avoir prouvé pendant six années entières, qu'une femme peut aussi s'entendre aux affaires, nous avons décidé de confier l'administration de notre journal, — lequel ne doit rien à personne—à MM. Valiquette et Dubé, les auditeurs et comptables bien connus de la rue Saint-Jacques.

Leurs soins intelligents et leur zèle dévoué donneront, nous n'en doutons pas, à la partie des affaires, une impulsion nouvelle et un développement plus grand, tandis que nous pourrons, de notre côté, consacrer plus de temps au domaine littéraire.

Nous espérons que nos abonnés et nos annonceurs continueront à MM. Valiquette et Dubé, cet encouragement tangible dont ils nous ont toujours honorée depuis la fondation du Journal de Françoise.

LA DIRECTRICE.

Alleluia

C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps.
V. HUGO.

Hier, tandis que par ma fenêtre ouverte, entrait, avec l'air pur et frais du printemps, la joyeuse sonnerie des cloches du Jeudi-Saint, un petit oiseau, tout duvet et plumes, vint se blottir dans mes blancs rideaux.

Un instant, le cœur suspendit ses battements, car, chez nous, un oiseau, qui, inopinément visite une demeure, est le héradt de la mort...... Est-il possible, pourtant, que ces mignonnes créatures, symboles de poésie et de grâce, servent de précurseurs à l'horrible mégère au teint blême !

Non, le gracieux oiselet, sans doute, était venu me parler, à cette heure matinale de la saison où tout se prépare à renaître à la joie et à l'espérance, de ces vastes espaces, de ces lointains sans bornes, que, plus heureux que nous, pauvres affamés de l'infini, il traverse à son gré.

Ah ! si j'avais pu comprendre son gazouillis, si j'avais su interpréter son langage, et les frissonnements de son aile !

Peut-être m'aurait-il décrit les pays du soleil qu'il a visités, tandis que la neige nous enveloppait de son manteau, et, que nous grelottions, transis, sous le flageller du gel.

Peut-être m'aurait-il dit les bercements sans fin sur les branches fleuries des amandiers, et ses épithalames à la face de la radieuse nature.

Et que m'aurait-il parlé encore ? D'amours fidèles ou de délaissements cruels ? Dans le monde ailé, on y aime assurément, alors on doit y souffrir et y pleurer aussi...

Que d'oiseaux j'ai vus au bord des nids désertés et que l'abandon avait rendu muets. Et quand venaient les brises d'automne, les pluies froides de novembre, ils se retenaient, tout recroquevillés, aux rameaux dénudés jusqu'à ce qu'un coup plus fort de l'aquilon, les jetât, éperdus, sur le sol dur et glacé.

Où se réfugiaient-ils alors, ces déshérités du sort, ces parias de leur race ?

Retrouvaient-ils la route qu'avaient suivie leurs frères ? parvenaient-ils jamais aux bosquets enchanteurs des rosiers d'Engaddi ?

Mais lui, mon gentil visiteur n'a pas à redouter de sitôt la morsure des frimas. La terre s'apprête à lui prodiguer ses plus beaux sourires ; bientôt, les fleurs, ses sœurs, ouvriront à sa becquée leur calice embaumé, et longtemps encore — un printemps n'est-ce pas une longue étape dans la vie d'un oiseau ?—il sera à l'abri de la mortelle inclémence de nos rigoureux hivers.

Doucement, je l'allai chercher dans les plis de la blanche mousseline où il s'était réfugié.

Je sentis, alors, dans ma main comme un cœur qui palpitait. Et ce cœur me regardait avec des yeux qui demandaient grâce, des yeux doux et tristes à la fois, derrière lesquels semble briller une âme.

Pauvre chéri ! crois-tu que je veuille toucher, autrement que par un baiser, à une seule de tes plumes ? Non, je te laisse libre. Vois, la fenêtre est ouverte, va où la fantaisie t'appelle. Si tu me restes, je te ferai un nid soyeux, capitonné comme une alcôve de marquise, et tu auras pour étancher ta soif l'eau la plus limpide et la plus fraîche. Trop heureuse encore, si tu me récompenses de mes soins par une chanson.

J'ouvris la main. Il ne manifesta nulle hâte de me quitter; il sautilla, ici et là, comme s'il eût voulu faire plus ample connaissance avec les êtres de son nouveau domicile.

Après avoir effleuré tout de son aîle caressante, il alla se poser sur le bord d'un vase en cristal, où des violettes achevaient de mourir.

A travers la croisée, grande ouverte, entraient les chaudes effluves du printemps naissant ; les arbres, commençant à secouer leur longue torpeur, dans l'esthétique de leurs enlacements, bruissaient, d'harmonieux frisselis...

Soudain, un cri inquiet d'oiseau, s'élèvent du dehors, troubla le silence de ma chambrette. Le cri se fit entendre une seconde fois ; on y répondit du dedans par une note de triomphe, éclatante comme une fanfare.

Et sans me dire adieu, sans même retourner la tête, mon hôte d'une heure, abandonnant sa retraite fleurie, rejoignit, en deux coups d'ailes, la compagne qui l'appelait, et, je les vis, tous deux se perdre dans la nue...

FRANÇOISE.

Quelques fautes typographiques se sont glissées dans la poésie, intitulée : Intérieur, de notre jeune poète, M. Hector Demers. Ainsi, on doit lire : Dédié au lieu de "Dédiée" ; abritas, au lieu de "abrita" ; "Ciel" et "Octobre", avec un c et un o minuscules.

Salon de Printemps

—La vingt-quatrième exposition de l'Association des Arts de Montréal, s'est ouverte le 24 mars, au square Phillips.—

Un autre aurait mis mon entrée en matière à la fin de son article, en "post-scriptum" ; mais je juge nécessaire de protester dès le début contre la déplorable, la pernicieuse habitude qu'ont les grands journaux d'encenser à tour de bras, et sans le moindre discernement, les pseudo-artistes, soit peintres, ou musiciens, ou sculpteurs. Cela s'explique par le fait que, dès qu'il s'agit d'une démonstration artistique quelconque, on expédie le premier reporter venu, ou mieux, le dernier arrivé, celui qui n'a pas l'expérience requise pour "faire" la morgue ou la cour de police. Et l'on arrive ainsi à fausser le goût naissant du public qui, s'il n'a en matière esthétique d'autre critère que son journal, en arrivera bientôt à juger des œuvres d'art d'une manière que je me dispenserai de qualifier. Veuillez ne pas croire que je me propose de rétablir l'équilibre à l'aide d'une sévérité outrée : je crois bon de vous prévenir, parce que la parcimonie de mes éloges, que soulignent les susdites feuilles louangeuses à outrance, pourrait vous porter à le penser. Et maintenant que vous êtes avertis, je donne libre cours à ma franchise d'opinion,

Tout d'abord, l'impression générale, la première qu'on éprouve en entrant au petit Salon du square Phillips, est plutôt mauvaise : pour quelques bons tableaux, que vous découvrez plus tard, il en est de fort méchants, qui vous sautent aux yeux, la porte à peine franchie — tel ce portrait de Mrs. J. K. L. Ross et ses enfants, d'un dessin laborieux et gauche et d'un coloris de peintre en bâtiments ; tel ce portrait de W. R. Baker, Esq., par M. G. Horne Russell, dont la palette semble avoir été abondamment enduite de pommade par quelque apothicaire bienveillant et prodigue ; tel enfin le portrait de Sir Thomas Shaughnessy, par M. Jolliffe Walker, qui ne le cède en rien, comme horreur, à celui par le même, de Sir Geo. A. Drummond.

M. Alfred Beaupré, avec sa "Première Romance", a fait une tentative hardie, où apparaissent de sérieuses qualités; le dessin n'est pas mauvais, mais le coloris est un peu recherché, et pas très heureux. "L'Enfant au Repos", de M. C.-R. Béliveau est d'une composition imparfaite que la couleur ne relève guère. La délicatesse de tons du "In the Sunlight", de M. William Brymner, est admirable, et le dessin, d'une apparence négligée, est très distingué. Malgré l'inexpérience que révèle la nature morte de M. Ernest Cormier, un talent naissant s'y dessine. Les "Deux Mères" de M. J.-C. Franchère ne sont pas bien dessinées, et la végétation (tropicale, sans doute) qui forme le fond du tableau est de mauvais goût ; son "Indiscrétion" est d'une meilleure couleur, bien que l'on puisse attendre beaucoup mieux de cet artiste. Même remarque pour M. Charles Gill : l'Effort n'est peut-être pas mal au point de vue de l'anatomie. Mais ce fond d'un brun uniforme n'est pas du meilleur goût, et le "Cap Trinité" est un bien mince tableau.

C'est le "Ruisseau" de M. Maurice Cullen que je préfère à toutes les œuvres exposées ce printemps : voilà de la bonne et franche peinture ! un paysage bien vivant, et quelle richesse de couleurs ! "Sur la Plage, à Dinard", est la meilleure toile de M. Clarence A. Gagnon, et c'est sans contredit l'une des bonnes du Salon, Sa "Fantaisie Japonaise", malgré de sérieuses qualités, est une grande machine à étonner le populaire et, comme tel, l'auteur a dû en forcer les effets ; et la "Vieille Rue, à Dinan", bien que le dessin et, surtout, la perspective laisse à désirer, se classe de suite après la "Plage". L'expression est assez bonne dans le " The Grief and Sorrow", de M. Charles Huot, il se dégage quelque chose de ce tableau, mais le dessin est bien flou, et les parties se rattachent entre elles tant bien que mal—et plutôt mal.

M. Henri Julien, l'habile dessinateur, expose une petite toile très curieuse, et d'un vif intérêt, et qui dénote une très fine observation : c'est un marché à volailles de l'ancien temps, à la criée publique. "La Tête de Zouave" de M. J. St. Charles nous fait regretter d'autres de ses œuvres.

Il se dessine, au Salon, ce printemps, un mouvement prononcé d'impressionisme, à la tête duquel se trouve M. W.-H. Clapp, avec sa "Matinée d'Automne", en France, ses "Baigneuses", sa "Matinée d'Espagne", et surtout son "Eglise de San Antonio", d'un coloris très osé, et qui a de solides qualités. M. Arthur D. Rosaire est un plus jeune disciple de Fantin-Latour. Il a peint une "Nuit" et un "Sugar Bush", où les tendances impressionistes s'affirment hardiment et où l'on peut discerner une sérieuse promesse de talent.

Rien de bien remarquable parmi les aquarelles, si ce n'est une "Etude d'enfant", une délicieuse tête de bambin, où le jeu de la lumière est ravissant. C'est signé (Mrs.) Millicent Anderson.

Quelques plâtres, dans la petite salle du milieu, s'offrent à l'admiration du public. M. Robert Harris expose deux bustes au-dessous de quoi, en sculpture, il n'y a plus rien, si ce n'est, peut-être,celui du Lt-Colonel A.-A. Stevenson, par M. Cœur de Lion MacCarthy. Le "Coureur des Bois," de M. Philippe Hébert, a plutôt l'air, et par sa mise soignée et par son mouvement, d'un comparse du Théâtre National. L' " Etude de Tête " et le buste de Thomas Gauthier, sont des œuvres le plus réussies de M. A. Laliberté, et " Notre Chimère, " du même, est une fort belle œuvre, bien qu'elle ne possède pas, toutes les qualités précieuses auxquelles se reconnaît d'ordinaire ce robuste artiste

LEON LORRAIN.

Mille Fleurs ! Quel plus beau titre à la veille de Pâques ! Il renferme tout le printemps et sent bon comme lui !

De toutes les prodigalités, la plus blâmable est celle du temps. —Marie Leczinska.

UNE PAGE DE MEMOIRES

La chasse a l'homme

Cet été-là—je parle de 1855—la population du village qui devint plus tard la ville de Lévis, vécut dans une alerte continuelle.

Il fut même un temps où l'on put craindre que les citoyens affolés ne se portassent aux plus regrettables extrémités.

Voici ce qui avait donné lieu à cette exaspération insolite dans un milieu d'ordinaire très paisible.

Un après-midi du commencement de juin, les habitants des environs de l'église Notre-Dame entendirent crier : "Au feu ! " et les grondements sinistres du tocsin portèrent l'alarme à plus d'un mille à la ronde.

On accourait de tous les points à la fois.

—Où est le feu ? demandait-on.

—A l'église ! C'est l'église qui brûle...

En effet, une épaisse fumée s'échappait par la fenêtre ouverte de l'une des sacristies latérales—celle qui servait de vestiaire aux enfants de chœur et aux chantres.

A cette époque, Lévis n'ayant pas de pompes à incendie, une organisation de pompiers avait paru superflue, et le public s'y trouvait complètement désarmé devant la possibilité d'un désastre. ...

Néanmoins, comme il est des hommes de cœur partout, de hardis jeunes gens pénétrèrent dans l'église ; et, grâce à leurs efforts, l'édifice — alors tout récemment construit—fut heureusement sauvé de la destruction.

Le feu avait pris en plein jour, dans une armoire à surplis : on en conclut naturellement qu'il ne pouvait être que l'œuvre d'un incendiaire.

Le doute ne fut plus permis, lorsque, deux jours après, le feu se déclara de nouveau dans l'église.

Il avait été allumé, cette fois, à deux endroits simultanément : sous l'un des autels, et au fond d'une stalle, dans le jubé de l'orgue.

Comme la première fois, le commencement d'incendie n'eut pas de suites sérieuses, matériellement parlant. Mais on conçoit sans peine dans quelle stupéfaction cette nouvelle tentative criminelle jeta la population de l'endroit.

On improvisa une espèce d'enquête : mais les plus habiles investigations restèrent sans résultat. Personne n'avait été vu. Rien de suspect n'avait été remarqué. Pas un indice, pas un soupçon, rien !

Il y avait pourtant là un incendiaire en chair et en os, c'était évident ; mais quel était le coupable ? Quel était surtout le mobile du crime ? On se perdait en conjectures.

Il va sans dire que des gardiens furents installés en permanence [illegible] l'église,—ce qui rendit impossible tout attentat du même genre, au moins de ce côté. ...

Les gens commençaient à respirer, lorsqu'un soir le tocsin retentit nouveau.

On se précipite au dehors. Le ciel était tout rose, et une grande lueur rousse éclatait du côté de Saint-Joseph. C'était l'écurie d'un nommé Ignace Bourget qui flambait comme une torche.

On sait la curiosité que provoque un incendie à la campagne. En un instant, le chemin conduisant à Saint-Joseph fut couvert de piétons qui hâtaient le pas, ou plutôt couraient à toutes jambes vers le théâtre de l'accident.

Point de sauvetage à opérer, cependant. Tout ce qu'on put faire fut de protéger les constructions avoisinantes, à l'aide de draps, de couvertures et de tapis trempés dans l'eau.

Mais à peine les flammes commençaient-elles à céder devant les efforts des travailleurs, et surtout devant le manque d aliments à dévorer, qu'une nouvelle clameur se fit entendre.

Un autre incendie venait de se déclarer du côté de Notre-Dame.

C'était la grange d'un nommé Hallé, si je ne me trompe, qui brûlait sur les hauteurs où s'étend aujourd'hui la paroisse de Saint-David.

De mémoire d'homme, on n'avait jamais été témoin de semblables choses.

Et ce ne fut pas tout.

Trois jours plus tard, la remise d'un charretier, aux environs de la gare du Grand-Tronc, était réduite en cendres dans des circonstances tout aussi suspectes.

On ne parlait plus que de cette épidémie d'un nouveau genre, qui loin de décroître, prenait au contraire de nouvelles proportions tous les jours.

A chaque soleil que Dieu amenait, on signalait de nouvelles tentatives de destruction. Dans les dépendances extérieures surtout, sous les hangars, dans les fenils, derrière les bûchers, les piles de planches ou de madriers, à chaque instant, la nuit, on voyait jaillir une lueur ou monter une petite fumée. C'était le feu !

Tout au moins découvrait-on de petits paquets de paille roussie, de légers amas de copeaux que la flamme avait noircis, avec quelques boîtes d'allumettes flambées.

Le tocsin nous éveillait presque toutes les nuits.

Une des pompes à incendie de Québec avait été laissée en permanence de notre côté du fleuve.

Tout le monde faisait la patrouille autour des bâtiments.

Nul besoin de dire que c'était là une fête pour nous, gamins de quinze à seize ans. Nous voir armés de pied en cap avec des sabres, des fusils, des pistolets, arpenter le trottoir et rôder autour des maisons, circonstances et dépendances, c'était, on en conviendra, une aubaine inespérée.

Jamais nous n'avions encore eu à jouer un rôle de cette importance, la nuit surtout.

Nous n'avions jamais rien rêvé de pareil ; et maints des nôtres n'étaient pas loin d'en savoir un certain gré au mystérieux incendiaire.

A la longue, cependant—tant il est vrai que les plus belles choses ont leur mauvais côté — ces factions nocturnes, trop nombreuses et trop prolongées, finirent par manquer de gaieté.

D'autant plus que, souvent, le feu prenait à deux pas de nous, presque sous notre nez, comme pour narguer notre vigilance.

En général, nous faisions notre apparition à temps pour l'éteindre—ce qui démontrait, après tout, que nos services n'étaient pas absolument inutiles—mais quelquefois aussi, suivant les invariables traditions de toutes les patrouilles du monde, nous arrivions trop tard...

Alors il fallait voir pleuvoir sur nos fronts les bénédictions des propriétaires lésés, qui, sous prétexte que nos services avaient pour objet de combattre les incendies, je suppose, trouvaient tout naturel de ne nous traiter qu'à l'eau claire.

On conçoit si tout cela faisait du potin.

Personne ne pouvait mettre la main sur le misérable ; mais on n'a pas d'idée comme tout le monde — les femmes surtout—le connaissait, ou tout au moins l'avait vu quelque part et l'avait parfaitement reconnu !

Seulement, les mieux renseignés ne s'accordaient point sur le signalement de l'individu.

C'était d'abord une vieille, horriblement laide — naturellement —l'air méchant et sournois, qui portait un paquet sur son dos—des allumettes, sans aucun doute.

On ne l'avait pas précisément vue mettre le feu ; mais elle avait—nombre de gens pouvaient l'affirmer — jeté un coup d'œil de travers par-ci par-là sur les granges, sur les appentis, sur les remises, sur les clos de bois, sur les maisons en construction... Qu'exiger de plus ?

D'autres, bien informés aussi, prétendaient, au contraire, que c'était un vagabond inconnu, tout noir, avec une figure de meurtrier et des yeux... des yeux... qui vous figeaient le sang dans les veines.

Pas l'ombre d'un doute pour celui-là. Il était entré chez un épicier, avait acheté quelques biscuits, et le commis lui ayant dit :

—Il fait chaud, n'est-ce pas ?

Il avait répondu :

—En effet, mais il pourrait bien faire encore plus chaud demain.

Or, le lendemain, un des "sheds" du Grand-Tronc avait brûlé. C'était bien la preuve, comme on voit...

Et ainsi de suite.

Il est vrai qu'il ne manquait point de gens un peu moins crédules, qui ne se laissaient point berner par toutes ces histoires à dormir debout.

Suivant ces derniers, c'était tout simplement la colère divine, punissant les citoyens qui faisaient des démarches auprès du gouvernement pour ériger la Pointe-Lévis en municipalité de ville. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ?

Il n'y avait pas à en douter, du reste : on avait trouvé un morceau de soufre dans la cour à Jacques Jobin, qui avait "passé par les maisons" pour faire signer les requêtes.

Ajoutez que Joe Bisson, en revenant de Saint-Henri, à deux heures du matin, la veille du jour où le feu s'était déclaré dans l'église, avait aperçu dans le ciel une drôle de lueur qui avait la forme d'un V.

Allez donc nier l'évidence !

Quoi qu'il en fût, la consternation publique ne diminuait pas, et les mystérieux incendies n'en continuaient pas moins leurs ravages.

Un dimanche, le curé ordonna des prières publiques.

A l'issue des vêpres, un enfant accourut avec une nouvelle : il avait vu un homme de mauvaise mine se diriger, avec une boîte d'allumettes, vers un petit hangar appartenant à Thomas Demers. En apercevant l'enfant, l'inconnu avait rebroussé chemin, et s'était enfoncé dans le "bois des Guenettes".

Nul doute, cette fois, on tenait l'infâme.

Il n'y eut qu'un cri de rage. Hommes, femmes et enfants, tous s'armèrent de bâtons, de tisonniers, de pierres ; et la chasse à l'homme commença.

Il serait trop long de raconter les péripéties de cette course folle à travers champs, où, durant plus de deux heures, les aboiements des chiens se mêlèrent aux cris de vengeance des trois ou quatre cents personnes engagées dans la poursuite du malfaiteur qu'on guettait depuis si longtemps.

Enfin, les acclamations de triomphe se firent entendre.

Traqué comme une bête fauve, cerné de toutes parts, épuisé par la course, à bout d'haleine, livide de terreur, le fugitif était tombé à genoux les maintes jointes, et demandait grâce dans une langue inconnue.

—Une corde ! une corde ! criait-on autour de lui.

Parole d'honneur, si l'objet se fût trouvé là sous la main, je crois qu'un cadavre se serait balancé à quelque branche d'arbre, moins de cinq minutes après cette singulière capture.

Heureusement qu'il ne se trouva que de la ficelle—des cordes de toupie, le "vade mecum" de tous les gamins de cette époque—qui servit à ligoter le prisonnier, lequel pliait le dos sous les huées, tâchant d'éviter les bourrades et même les soufflets de la marmaille, qui formait la majeure partie de cette populace exaspérée.

—Chez le juge de paix ! crièrent les plus sages.

—A la justice ! à la justice ! appuyèrent les autres.

Et la procession se mit en marche.

Sur une distance de trois milles au moins, le pauvre diable déambula, ou plutôt clopina entre deux forts à bras qui lui tenaient la poigne au collet, suant, geignant, trébuchant sous la bousculade, et tremblant comme une feuille sous la tempête d'invectives et de vociférations qui le suivait.

Enfin, on arriva chez le juge de paix — M. Louis Carrier qui fut le premier maire de Lévis—et l'interrogatoire commença, grâce aux services d'un interprète qui se rencontra dans une famille anglaise de l'endroit.

Hélas ! nous avions fait buisson creux, ou tout au moins, nous avions mis la main sur un innocent. Le prévenu n'était qu'un pauvre matelot déserteur, échappé d'un navire norvégien en rade de Québec.

Il s'était imaginé qu'on le poursuivait pour le livrer à son capitaine.

Quand il se vit libre, sa joie fut exubérante. Il nous serrait les mains, et semblait ne savoir que baragouiner pour nous remercier.

Franchement, c'était bien le cas ou jamais de répondre : Il n'y a pas de quoi !

Le lendemain était le 13 juillet 1855 ; et la "Capricieuse", le premier vaisseau de guerre français qui eût visité le Saint-Laurent depuis la cession du pays à l'Angleterre, jetait l'ancre dans notre port aux acclamations de tout un peuple.

Cela fit diversion pour quelques jours. Mais un soir la lueur fatale éclata de nouveau, et la foule se rua comme à l'ordinaire, vers le lieu du sinistre. La grange de Thomas Fraser était en feu.

Cette grange occupait un des sites les plus pittoresques de Lévis, couronnant cette pointe de rocher contourné par la " côte à Bégin", seule route qui conduisait du fleuve aux hauteurs de Bienville.

Point d'endroit plus avantageusement situé pour permettre à l'instinct destructeur d'un incendiaire tout le déploiement de majesté sauvage que doit ambitionner le crime, quand il n'est pas l'œuvre d'un criminel vulgaire.

Décidément, le nôtre—s'il faut en juger par la brillante féérie dont il se paya le luxe ce soir-là—était un artiste ; et les habitants de Québec durent avoir sous les yeux un spectacle dont ils se souviendraient encore, s'ils n'étaient pas un peu gâtés sous le rapport des conflagrations.

De notre côté, comme on commençait à se blaser, nous regardions assez froidement monter vers le ciel les grandes spirales de flammes et de fumée qui allaient se réverbérer au loin dans les eaux du fleuve au bénéfice des Québecois, des habitants de Beauport et des "sorciers" de l'Ile d'Orléans.

Tout à coup une vaste exclamation retentit :

—Les Français ! les Français !...

Cinq ou six longs canots (d'hommes s'étaient détachés des flancs de la corvette, avaient pris terre dans ce que nous appelions "l'anse à Beaulieu", et les hardis marins de la France gravissaient la côte au pas de course, avec une petite pompe, des boyaux, des seaux, des grappins et des haches d'abordage.

Et à l'œuvre !...

Ce fut une scène magnifique. Il fallait voir travailler ces braves gens ! On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer : leur courage, leur discipline ou leur intelligence.

La grange n'en fut pas moins rasée de fond en comble, mais l'incendie fut maîtrisé et restreint de telle sorte que le voisinage—menacé d'abord—fut préservé de tout dommages.

Le dévouement des marins français ne resta pas sans récompense.

La reconnaissance d'un vieux richard de l'endroit—un de ceux qui avaient eu le plus de crainte pour leurs propriétés — se manifesta sur le champ.

Je ne nommerai pas ce noble enfant du pays, de peur de suggérer aux citoyens de ma ville natale l'idée dispendieuse de lui élever une statue de bronze.

—Sapristi ! sapristi ! dit-il, y a il moyen de voir quelque chose de plus beau ? On ne peut pas laisser passer cela comme ça. Ces braves gens ne retourneront pas à bord sans qu'on leur ait servi quelque chose pour les rafraîchir !...

Un tremblement de terre n'aurait pas plus surpris ceux qui l'entendirent ; mais il fallait bien se rendre à l'évidence ; le vieux allait se fendre, de son propre chef, et sérieusement.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, et chacun accourut pour être témoin du miracle. On parlait des noces de Cana.

Quelques minutes après, les invités se massaient dans la cuisine du généreux citoyen, qui leur offrait à chacun, de ses propres mains, le contenu d'un gobelet de ferblanc, en leur disant d'une voix émue :

—Je m'en vas vous servir moi-même ; vous méritez ben ça. Buvez, buvez, nos gens ! Ça vous fera pas mal ; c'est de la bonne eau de " ressource " ; vous n'avez pas souvent d'eau si fraîche dans le voyage !

Est-il besoin d'ajouter, qu'après avoir été témoins d'une pareille largesse, les spectateurs ne se séparèrent pas sans pousser quelques hourras en l'honneur de l'étonnant amphytrion.

Quant aux marins français, ils s'en retournèrent à leur vaisseau sans murmurer, mais surtout... sans trébucher.

La seule remarque que j'entendis faire, fut celle d'un mousse qui disait :

—Nom d'un chien ! ils ne sont pas près d'en avoir, des incendies, après ce déluge-là !

Le plus drôle, c'est que le petit matelot disait vrai. Ce fut le dernier incendie qui affligeât Lévis pour des années.

Quel était l'incendiaire ? me demandez-vous.

On ne l'a jamais su d'une façon certaine.

On mit le tout sur le compte d'une monomanie.

C'est assez plausible ; mais plusieurs inclinent encore à croire que, si tout rentra dans l'ordre après l'incendie de la grange de Thomas Fraser, il faut l'attribuer à la prédiction du petit mousse de la "Capricieuse."

LOUIS FRECHETTE.

—Est-ce que ton journal paraît tous les jours ?

—Nous paraissons six fois par semaine.

—Et le dimanche ?

—Nous paressons.

Nous avons le plaisir d'annoncer que M. Gillet, le sympathique professeur de littérature, à l'Université Laval, donnera, la semaine prochaine, dans la salle des promotions, une conférence sur Saint-François d'Assise et l'Art, au bénéfice de la Bibliothèque d'Etudes de l'Université. Le sujet de la conférence et le talent de M. Gillet nous assurent déjà une très intéressante soirée. Les billets sont en vente au Secrétariat de l'Université.

Petite Bleue

I

Nous étions une vingtaine de saint-cyriens—pas plus—à ce bal de l'Elysée.

Hélas ! comme ils semblaient pâles, ces uniformes coquets vers lesquels, aux jours de grandes revues à Longchamps, s'en allaient les cris d'une foule enthousiaste ! Comme nous étions peu de chose près de tous ces officiers et personnages graves dont les broderies étincelaient au milieu des robes claires des femmes.



Jean Saint-Yves

Après avoir erré de salon en salon, j'étais revenu dans la serre, et là, près d'un massif, accoudé à la caisse d'un énorme latanier, je regardais dans la salle, plus convaincu que jamais de la médiocrité de mon unité.

Une voix me fit retourner.

C'était un commandant, "un ancien". Il se mit aussitôt à me parler Ecole et je l'écoutais avec tous les dehors d'une déférence naturelle. Je souriais aux bons endroits et plaçais quelques mots heureux. Mais je ne perdais pas de vue les jeunes filles qui passaient, où, chez toutes, dans l'éclat des yeux, le tremblement des narines et de la gorge, la valse qui finissait laissait une langueur et une griserie.

—Vous ne dansez pas ?

—Mon Dieu, non, je ne danse pas !

Le commandant me posait cette question, comprenant que sa conversation pouvait bien ne pas m'intéresser.

Et plus je me dérobais, plus il me taquinait.

—Ah ! cette nouvelle génération ! étonnante, étonnante, ma foi !...... Dire que je ne pouvais tenir en place, oui, monsieur, moi qui vous parle, quand j'entendais une valse et que de jolies femmes, de charmantes jeunes filles, comme ce soir... Vous souriez, je crois, jeune homme, vous n'écoutez pas !... Je comprends, c'est ma tête, mon crâne dénudé...

—Oh ! mon commandant...

—Ah ! vous regardez là-bas, dans ce coin, sous les palmiers, près de la porte, n'est-ce pas ?... cette petite bleue ?...

—Où donc, mon commandant ?

—Faites l'étonné ! Vous n'avez d'yeux que pour elle... Tenez, elle vient de laisser tomber son éventail; courez donc, précipitez-vous !...

—Mon commandant !...

—Monsieur "Bahut !"... de plus en plus étonnant !... Au fait, comment la trouvez-vous ?

—Fort bien, mon commandant.

—Ah ! vous y êtes... tiens !... tout de même... j'en suis heureux...... Et vous la trouvez bien, comme cela, simplement ?

—J'ai dit fort bien, mon commandant ; j'ajouterai même qu'elle valse à ravir.

—Voyez-vous ! Eh bien ! monsieur, j'aime surtout, sa figure de bébé, sa petite frimousse drôle...

—Oh ! drôle ! drôle, mon commandant... expressive, mobile... très mobile même.

—Comme vous l'entendrez. Et tenez, je dirai encore que rien n'est gai et jeune en elle comme ce petit nez planté là, en virgule, effronté, railleur, menaçant...

—Certes, mon commandant, un petit nez bien retroussé, bien parisien, et avec ça un air à part, un je ne sais quoi...

Et, dans cette atmosphère de bal, très lourde avec ses senteurs moites et ses effleuves où devaient papillonner des baisers volés, très discrets, les premiers accords d'une valse tombèrent lentement.

La salle fut bientôt envahie.

Les couples se balançaient un instant, puis s'élançaient emportés dans la mélodie.

—Une bonne occasion d'aller l'inviter.

—Mon Dieu !... mon commandant...

—Allez ! on va vous l'enlever...... Vous avez peur ?

—Je ne la connais pas.

—Qu'à cela ne tienne. Tous les mêmes, ces petits-là !... Suivez-moi, monsieur, et ne tombez pas.

A notre approche, la jeune fille eut un sourire et se leva dès les premiers mots, tendant déjà les mains.

—Mademoiselle ma nièce, permets-moi de te présenter un jeune "melon" de l'année, échappé de sa cloche pour quelques heures seulement. Je l'ai cueilli soupirant dans un coin. Il trouve que tu valses très bien.

II

En quelques mots, voici notre rencontre et j'en souris encore à l'heure qu'il est, comme si tout ce passé était hier seulement.

Nous avons causé beaucoup entre chaque danse, entre chaque valse, pourrais-je dire : car, sauf le quadrille, elle valsait tout.

J'ai su ainsi que son grand-père était un des généraux qu'illustra la conquête de l'Algérie, et que son père, colonel, grièvement blessé en 1870, avait dû se résigner à prendre sa retraite.

Elle était encore de ces créatures qui prennent au ciel toutes leurs croyances, qui cherchent les âmes absentes dans le scintillement des astres et croient à la vertu des étoiles filantes. Je ne pense pas cependant qu'elle pût être de celles qui s'en vont rêveuses toujours, mystiques, adorant les biscuits, les couchers de soleils et les longs peignoirs crème. Sa bouche mutine découvrait de fort belles dents faites pour des entretiens plus pratiques avec la vie. Du reste, il n'y avait qu'à l'écouter : n'avait-elle pas encore eu l'envie folle, dernièrement, de se barbouiller de confiture comme une enfant—pour voir.

Et vite, elle se reprenait, se disait très sérieuse pourtant.

Elle allait encore au cours.

—Je ne sais qui a mis cette idée dans la tête de ma chère maman, mais elle veut que j'obtienne mon brevet. Il paraît que c'est tout dans la vie d'une jeune fille, ce brevet. Quand on a dit ces simples mots : "Vous savez, elle a passé ses examens", on a tout dit.

—C'est un titre, en effet.

—Oui, ça flatte, ça pose, c'est reçu dans le monde.

—Avec cela on fait son petit effet.

—Oh ! pas du tout, un très grand, je vous assure.

—C'est ce que je n'osais dire, mademoiselle.

—Ainsi, ma sœur Jeanne a eu son brevet l'année dernière, eh bien ! la voilà fiancée maintenant.

—Je ne croyais pas le brevet très utile en pareil cas.

—Beaucoup trop, hélas ! grand'-mère me le dit : si je veux me marier—plus tard, surtout avec un officier—il faudra bien en venir là.

—Ah ! vous avez déjà établi une petite préférence ?

—Pas précisément, car c'est dans le sang. Rien que des militaires, chez nous. Tout le monde y passe de père en fils, hommes et femmes.

—Parfait ! parfait !

—Alors je travaille. Il faut être à hauteur dans le ménage. Ces messieurs apportent du régiment une habitude de commandement...

—Et il faut apprendre à leur tenir tête, n'est-ce pas ?

—Tout juste.

Loin de moi l'idée que je venais de rencontrer un bas-bleu. Elle me parut tout simplement très mauvaise écolière, frondeuse et terrible avec ses boutades d'enfant gâté.

Je crus comprendre que Louis XIV était son roi, mais elle s'y perdait en fin de compte et trouvant Colbert trop compliqué, Louvois trop remuant, les jansénistes trop grands rhéteurs, elle se passait de tous autres commentaires. Une seule chose l'intéressait au cours : la littérature, et encore avait-elle une façon toute particulière de l'interpréter. Il n'est pas question des classiques, bien entendu. Elle leur reconnaissait volontiers de grandes beautés, mais c'était une admiration de musée, quelque chose comme celle qu'on accorde à la galerie des Antiques, au Louvre. Elle trouvait le passé très beau et disait cela sans hésitation, sans réticences, comme une petite fille bien élevée.

Elle adorait Lamartine et raffolait de Musset—autant qu'elle pouvait en connaître — et c'était très amusant de l'entendre murmurer, au milieu de ces groupes aux teints décolorés portant tous les désirs flottant dans cette nuit de fête, allant les yeux mi-clos, cernés, alanguis d'émotions factices et malsaines.

—Oh ! ce pélican !... ce pélican !... c'est saisissant !

Nous étions alors au bout de la grande galerie, dans un charmant salon vieil or, où l'on avait laissé quelques jolis meubles Henri II, noirs, du plus pur style.

La fin du bal approchait et, avec, l'heure des conversations mêlées de confidences, heure où les mamans sont bien loin.

Et j'ai rêvé, là, d'une maisonnette blanche, bien close, oubliée dans la campagne pendant de longs mois d'hiver et vers laquelle on va, un matin de printemps, rouvrir les portes et les volets à la joie de l'ensoleillement.

La "petite bleue" fit comme toutes les jeunes filles. Elle ouvrit d'abord le petit volet, la fenêtre, puis le grand portail, tout son cœur d'enfant.

C'était une amie, en voyage de noces, qu'elle aimait et qui ne lui écrivait plus. C'était le petit Italien qui venait tous les jours avec son accordéon, et qui lui souriait quand elle lui jetait son aumône. C'était un flot de rubans qu'un jeune lieutenant, vainqueur dans un "rallye", avait épinglé à son ombrelle. Puis, à propos de l'artiste qui chantait "Mignon" quand on l'avait conduite à l'Opéra-Comique, avant-hier, pour sa fête, elle parlait de la Malibran et récitait une strophe de l'ode célèbre, s'étant souvenue, entre temps, d'un petit chien écrasé par un omnibus.

—Tenez ! voici là-bas Mme de Rochemauve, cette brune en bouton-d'or ; c'est elle qu'il faut entendre chanter "le Saule" ! C'est son morceau favori, son succès. Elle ne chante que cela, elle le traîne partout, elle en a fait son bien. Aussi en arrive-t-elle à se figurer je ne sais quoi. C'est un vrai saule à la fin. Et si j'ai le malheur de regarder mon frère Georges à ce moment-là, c'est fatal ! je pouffe. Miss fait des yeux effrayants et, le soir, j'ai mon sermon. Pauvre maman ! C'est plus fort que moi.

Et rien n'était plus jeune et charmant que ce visage de petite fille reflétant chaque phase de cette conversation, comme les étangs des prairies où le ciel se pose avec ses vols d'oiseaux et ses nuages errants.

III

Il me vient même à l'esprit, quoique ce ne soit guère la place d'une pareille évocation, ces trois lignes faites pour une autre :

Son nez dit : Qui sait ?

Sa bouche : Peut-être !

Ses yeux : Certainement.

Oui, certainement — il me semble l'entendre—je suis gaie. Je dis beaucoup de choses impossibles, cela se peut, car Miss n'est pas là. Mais je suis jeune, jeune comme un rayon d'aurore, jeune comme une prière d'enfant.

Peut-être... le serai-je toujours, car je me sens l'âme d'un oiseau, d'un oiseau ayant de longues ailes fortes et bien lisses, faites pour les grands vols, et malgré ma vivacité et l'air moqueur qui est écrit là, sur mon front, à travers mes boucles frisottées, je suis bonne, allez ! Je suis la petite bête à bon Dieu qui va cherchant la lumière et s'endormira ce soir au sein d'une fleur, lassée de bonheur. Et qui sait ?...

Sa toilette était très simple, une robe de gaze bleue plissée autour de la taille enserrée d'un ruban qui retombait sur le côté. Et de son corsage à la vierge sa jeune poitrine, ses frêles épaules, sa petite tête—rose délicate à tige d'ivoire — émergeaient comme ces fleurs des eaux qui montent lentement vers le jour s'ouvrir à la surface s'endormir bercées.

Elle était légère et merveilleusement souple. C'était moi qui la suivais, me laissais guider. Nous passions à travers les couples fuyant de tous côtés, évitant les heurts maladroits, tantôt ici, tantôt là et dans cette fièvre de la valse qui la prenait tout entière, je sentais son souffle passer sur mon visage, près de mes lèvres entr'ouvertes qui s'en parfumaient.

Sur ma poitrine, son cœur tremblait plein d'illusions folles, d'aspirations inconnues, avide, s'enivrant de ces premières innocentes voluptés de la vie, dont il avait soif, ne se raisonnant pas encore, allant tout entier, sans réserve, toujours comme une joyeuse envolée de cloches dans l'air matinal.

Elle faisait son entrée dans le monde, fraîche et jolie comme une pâquerette des grands chemins ou quelque fleur mignonne ayant vécu jusqu'alors dans le calme recueilli et les tièdes somnolences qu'ont les plantes des serres. La vie pour elle n'était qu'une chose bonne. Et cela se lisait tout au long à travers l'ombre des grands cils où, par instant, passaient quelques lueurs douces, étranges comme ce jour pâle qu'ont les jardins des cours intérieures en Orient.

Et elle parlait toujours.

C'était comme un babil, un gazouillis sans trêve, éclatant sous la feuillée où le soleil couchant se glisse, et il allait, le cher ramage, rythmé par la mélodie d'une valse, se traînant avec peine dans cet air troublé des fins de bal, éveillant en moi des félicités inconnues, des prières oubliées, des images sans nombre.

Et comme Dieu dans toute vie a placé un peu de bonheur, j'ai cru franchement le voir rayonner et venir à moi...

Vie d'amour tendre, vie à deux — promenades sans but, le soir au long des chemins creux plantés d'arbres où les feuilles tombées tournent dans le vent qui passe leurs valses de mort—veillées d'hiver dans sa chambre bien close, elle brodant quelque ouvrage, moi, lui lisant quelque poète qu'elle aime, tandis qu'au dehors la rafale gémit et nous fait tressaillir et regarder avec des envies folles de nous serrer bien près l'un de l'autre—douleurs du foyer, douleurs intimes bravement supportées à deux, bénies... J'ai vu, que dis-je ? j'ai vécu tout cela, un instant—trop vite.

IV

On m'envoya dans un régiment perdu en un pays du Nord, très triste.

La ville avait encore son enceinte de jadis flanquée de tours à mâchicoulis, de hautes murailles très anciennes, écroulées par endroits en d'étranges silhouettes mortes, ébréchées comme une mâchoire de vieille femme. On apercevait alors, à travers des rues très sombres et aux angles, des maisons à poivrières.

Dans les fossés, l'eau de la rivière coulait toujours, clapotant, glissant au milieu de tous ces débris et des broussailles qui les recouvraient, avec une plainte grêle comme un râle épuisé, très doux.

Et sur cette chose noire où des toits enchevêtrés se voyaient, des cheminées d'usines montaient, exhalant sans trêve une fumée épaisse.

Il y faisait très froid et sur dix mois de l'année le ciel n'avait pas un lambeau d'azur. Il se traînait très bas, chargé de nuages gris bien tassés les uns sur les autres, monotones, désespérants, accrochant la flèche de la cathédrale et les girouettes des beffrois.

Quand venait le soleil, c'était comme un reflet d'une nuit des pôles, tant la lueur pâlie qui essayait de percer jusqu'à nous était peu de chose.

J'ai rencontré là, pour la première fois, la solitude et les heures d'effroi et de doute.

C'est vers elle alors que j'ai tourné les yeux. Et de toute cette ombre, de tout ce passé de jeunesse, elle est sortie, la chère petite image, plus aimée à chaque évocation, plus pure, plus triomphante.

Un an après, de retour à Paris pour quelques mois, je la retrouvai au bal travesti donné par la jeune marquise de Sauves inaugurant son hôtel de la place Malherbes.

Elle représentait la violette.

Sa robe, très courte, qui lui allait à ravir, en était parsemée. Elle en avait aussi dans les cheveux, à la ceinture et aux épaules. Toutes ces fleurs étaient naturelles et très belles. Un rien les faisait trembler et je ne sais pourquoi je m'obstinais à leur trouver comme de petites figures, de grands yeux tristes ayant ces regards doux d'êtres qui s'inclinent et vont mourir.

Toutes ces pauvres fleurs l'entouraient d'un charme profond qui la rendait plus rougissante, plus jolie que jamais.

Cet hiver-là je la revis souvent. Nous passâmes plus d'une heure charmante au bras l'un de l'autre, et quelle que fût la couleur de sa robe —rose, blanche ou mauve—pour moi, c'était toujours la même, "ma petite bleue".

Au lendemain de quelque soirée, sentant tout à coup comme un grand isolement me peser sur le cœur, j'écrivais à une femme, écrivain très connu, spirituelle et très bonne. Elle

m'honorait d'une véritable affection maternelle. Je ne sais trop ce que je lui pouvais bien dire au juste et quels mots traçait ma plume, quelles images venaient de mes pensées du moment.

Rien de plus navrant que ces rêves des lendemains de bal où le cœur se serre et semble mourir peu à peu, larme à larme, alors que l'écho de la dernière valse chante encore d'une voix lointaine de morte bien-aimée, voix des choses intimes brisées, sans aurore.

—Allons, mon enfant, répondait-elle, décidément vous voilà en plein bleu, en plein azur. Rien de mieux pour un rêve de vingt ans, j'en conviens; mais ne négligez pas notre vie et sa réalité. Vous souffririez trop un jour ! Chaque pas vous ferait l'effet d'une chute, et rien n'est dangereux à votre âge, croyez-moi, comme ces bouffées de tendresse qui partent du cœur et grisent le cerveau !

Quelque temps après, dans une de ses nouvelles, intitulée "les Hirondelles", dont j'ai gardé le brouillon, je lisais ce passage :

"... Et, de départ en départ, les hirondelles fuient devant l'hiver de la vieillesse ; ni cages, ni barreaux n'y peuvent rien. Dieu veut que les hirondelles partent quand le froid arrive. Nulle ne reste, pas même la plus chérie — l'hirondelle couleur de rêve, l'hirondelle bleu d'amour ; — car si, parmi ses sœurs, l'homme gardait celle-là, il ne croirait plus à la vieillesse, ni à la mort.

" Penserait-on que l'hiver existe si l'on voyait, dans l'azur profond du ciel, malgré la gelée d'un matin de janvier, voler une seule hirondelle ! "

V

L'hiver est venu, en effet.

Les hasards de ma vie m'ont pris et jeté un peu de tous côtés, aux ronces des chemins comme aux flots des grèves. J'ai dit adieu à ces heures où j'ai grisé toute ma jeunesse et trouvé ma grande foi en la vie.

L'exil aussi est venu...

Où donc es-tu, hirondelle, bleu d'amour ?

Le soir, dans le silence, veillant sous ma petite lampe de travail qui jette sur chaque chose sa lumière rosée par l'abat-jour, j'ai souvent songé à quelque intérieur discret, à quelque nid tiède encore du dernier baiser, calme, plein d'amour, où lassée des grandes valses et des grands rayons, elle a dû s'arrêter un jour, toute tremblante

Peut-être encore s'est-elle perdue vers quelque radieuse aurore que nos yeux ne peuvent voir, vers ce coin du ciel où les âmes des Bien-Aimées emportées en plein rêve vont à Dieu d'une seule volée !

JEAN SAINT-YVES.

Il y aura, le mardi, 21 avril, une soirée de gala, au théâtre des Nouveautés, au bénéfice de l'hôpital Sainte-Justine. Les cours de cette œuvre intzressante y assisteront en grand nombre. On s'amusera tout en faisant le bien.

C'est un grand manque de tact, sinon de cœur, de dire qu'on les plaint de leur sort à ceux qui ne s'en plaignent pas.—Baronne Knorr.

Souvent Femme varie . . .
même de forme.

LA FIN DU FROU-FROU

Les femmes sont d'inlassables et minutieuses artistes. Sans défaillance, au cours des siècles, elles ciselèrent l'œuvre de leur beauté. Sans doute il nous apparaît aujourd'hui que, parfois, leur effort s'égara, et—pour ne point remonter trop haut—il est permis de déplorer qu'après la pure résurrection de la draperie antique tentée par le Directoire, elles aient voulu rendre leur grâce plus secrète en l'alourdissant d'inutiles artifices.

Ce fut d'abord la manche " à gigot", déformatrice de la ligne de l'avant-bras ; puis le ballonnement des jupes, qui s'éloignèrent du corps sous la poussée de rigides jup(mode qui s'enfla jusqu'à l'avènement de la crinoline pour aboutir à l'odieuse "tournure".

Pour tout dire, sous ces accoutrements même, les femmes, toujours, surent réaliser une beauté vivante, ondoyante, fugitive et toujours renouvelée.

Il semble maintenant que le souci d'assouplir la toilette à la forme se précise chaque jour. Les étoffes se lient plus intimement au rythme des gestes, et la houle souple des hanches ne se dissimule plus sous l'ampleur des jupons. Ainsi nos élégantes affinent une allure qu'elles daignent rendre plus révélatrice.

Une grande révolution s'accomplit : le jupon disparaît.

Jupons blancs, jupons de soie qui faisiez si joliment frou-frou, votre règne est fini. Le pantalon-jupon vous a détrônés. Nombre de femmes même se libèrent de ce détail de toilette, qu'elles remplacent par la culotte de soie ou de jersey de soie. Les plis de la robe, non doublée, épousent alors nettement les ondulations du corps. La poupée est morte ; la femme demeure.

Le soir surtout, sous une longue jupe de "panne" ou de peau de Suède, les femmes sont habillées—ou déshabillées—de fort seyante manière. Peut-être, dans l'après-midi, si l'on porte la "trotteuse", y aura-t-il quelques hésitations, mais, en tout cas, la vogue du jupon décline avec une grande rapidité, parmi les mondaines, s'entend.

Et si le frou-frou n'émeut plus les oreilles de son chuchotement câlin, vous aurez pourtant, droit, mesdames, à une gratitude nouvelle : celle d'avoir consenti à offrir l'harmonieuse joie d'une Beauté plus délicate et plus pure d'être moins entourée d'artifices.

CIGARETTE.

Notre Littérature Nationale

Sous ce titre, M. l'abbé Elie Auclair a donné, la semaine dernière, à l'Université Laval une conférence qu'un nombreux auditoire a écouté avec un vif intérêt.

Nul, mieux que M. l'abbé Auclair, peut-être, ne pouvait traiter ce sujet, devenu épineux pour notre amour-propre de Canadien, avec autant de délicatesse et de savoir. M. Auclair est un conférencier bien renseigné, qui étudie et s'instruit sans cesse et dont la réputation d'écrivain est établie parmi nous.

Je ne suis donc pas embarrassée pour faire de sa conférence tous les éloges qu'elle mérite, mais je n'imposerai pas ce supplice à sa modestie. J'ai plutôt une observation à faire, un point d'interrogation à poser, et bien que cela soit, dans le cas qui m'occupe, deux choses peu aimables envers une très estimable personnalité, je ne me déroberai point à ce devoir.

M. l'abbé Auclair a prouvé qu'il existe une littérature nationale canadienne, depuis 1760. Il a parlé de ses pionniers, puis de ceux qui ont continué ses traditions jusqu'à nos jours.

Pourquoi dans la nomenclature des poètes et des littérateurs, n'a-t-il pas fait mention d'aucune femme ?

La bienséance, la courtoisie, la morale ne s'y opposaient point. Et la justice l'exigeait.

Les femmes, au Canada, fournissent à la littérature nationale un apport qui ne peut plus s'ignorer. Elles sont déjà plusieurs en nombre, et, si, toutes n'ont pas consacré à nos lettres, un talent égal, chacune, du moins, a contribué, selon ses ressources, à l'édifice de ce monument impérissable, j'aime à le croire, de la littérature nationale canadienne-française.

Je suis peinée que M. l'abbé Elie Auclair ait pu l'oublier.

FRANÇOISE.

Prédicateurs et Prédications

Moi, j'aime les femmes.

J'aime leur esprit et leur beauté, leur grâce et leur malice et je n'ai pas de plus grand plaisir que de les entendre discuter entre elles, qu'il s'agisse de transformer la mode ou de réformer le monde : deux de leurs grandes préoccupations !

Elles ont deviné, ou je leur ai confié, ma faiblesse ; comme je suis un bon vieux garçon, pas encombrant, elles m'admettent volontiers à leurs petits caucus, où j'arrive à l'improviste, avec l'air de rien... Aucune ne se laisse prendre à la comédie que je recommence à chaque occasion......, oui ! hélas, une vilaine habitude prise à leur contact !

Hier, donc, j'arrive au milieu d'un élégant vacarme, et vrai, je remercier le Bon Sort de n'avoir pas à faire agréer mes sermons par ces dames.

Elles discutaient sur les prédicateurs et les prédications de carême. Les opinions étaient très partagées, les critiques malicieuses, certaines appréciations, très flatteuses, le tout présentant un ensemble de remarques justes et sensées, dites le plus drôlement de monde, et qu'il n'est pas du tout puéril de faire connaître ici.

Les pauvres vieux garçons calomniés cherchent malgré tout à se rendre utiles !

Ce fut d'abord le procès du rude prédicateur qui retrousse ses manches sur ses poignets pour asséner plus sûrement ses coups. Celui-là ne compte, pour impressionner les foules, que sur les éclats de voix, les déclamations aussi exagérées que passionnées. Tout occupé de son tapage, c'est-à-dire de lui-même, il ne sent pas, à mesure que se déroulent les descriptions flamboyantes des châtiments éternels, que les cœurs se calment, se glacent, se dérobent, refusant d'être remués par toute cette fantasmagorie.

Une très insolente petite personne osa même appeler ces énergumènes des "Remueurs de Croquemitaines". Je l'en blamai sévèrement, mais je n'eus pas le loisir de provoquer le repentir de la coupable,—elle était emportée avec toutes les autres dans la discussion passionnante.

Vint le tour de celui qui n'arrive pas à dire sa pensée : il tourne autour, piétine sur place sans avancer... et toutes ces charitables dames déploraient l'impossibilité, ou de lui dire le mot juste qu'il n'attrape pas, ou de lui crier : "c'est la grâce que je vous souhaite ! "

—Non, voyez-vous, faisait mon insolente petite personne, il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un tel sermon, si ce n'est deux sermons semblables !

—Alors quoi ! Vous faut-il du style, de l'éloquence ronflante, des images à la Châteaubriand ? criai-je exaspéré, et prenant la défense de mes pauvres frères en soutane.

—Brrr ! j'aime mieux les ennuyeux, car je ne connais rien de plus faux, de plus crispant que ce style ampoulé où des images, toujours les mêmes sont enchassées dans une phraséologie poncive et surannée. O ces trois points, subdivisés eux-mêmes en une infinité de points plus petits ! Et ces énumérations surtout ! Ces énumérations ascendantes et descendantes...

—Mais enfin, clamai-je, que voulez-vous ? Finirez-vous de critiquer ? N'avez-vous jamais admiré un prédicateur, et même beaucoup de prédicateurs ?

Que n'étiez-vous là, artistes de la chaire !—que n'avez-vous entendu le concert des ex-démonnes transformé en chœur de louanges ! Hélas, vous ne pouvez entendre que les échos que je recueille pour vous avec un zèle dont vous me saurez gré, j'espère.

—Ce que nous voulons, c'est la parole toute simple qui sort de la foi, passe par le cœur, et cherche à pénétrer l'âme.

Quand cette parole est éloquente, quand la chaleur, la couleur, l'élégance s'unissent pour nous ravir, tant mieux, mais malgré ce que vous pensez de notre sagesse, elle est trop réelle pour nous rendre aussi exigeantes que vous voulez bien le dire. A défaut d'éloquence, nous demandons un enseignement solide, une prédication plus méditée qu'apprise, des pensées profondes au lieu des redites banales qui reviennent périodiquement à chaque fête, au commencement de chaque saison, à la fin de chaque année !

—Et vous en avez entendu de ces sermons, mesdames ?

—Certes ! Et les paroles et les pensées de ces apôtres, partant vraiment de leurs cœurs, ont réveillé d'autres cœurs endormis, d'autres consciences assoupies.

Oh ! oui, nous en avons entendu, et nous en entendons parfois, des hommes à la parole douce, persuasive et harmonieuse. On se décide à aller les entendre par mode ou désœuvrement, par curiosité ou pour faire comme les autres, on revient emportant, avec le sentiment de la vanité de nos actes quotidiens et le néant de nos agitations terrestres, le désir de revivre encore cet idéal entrevu, et le mot des disciples d'Emmaüs est murmuré dans certaines âmes inquiètes : " Comme notre cœur était embrasé lorsqu'Il nous parlait dans ce chemin ! "

La voix très douce semblait prier dans un silence recueilli, les plumes frissonnantes elles-mêmes avaient une allure pieuse... O les femmes ! les femmes !

IL TROUVARDIR.

Une Jolie Fête

Pour célébrer la vingt-cinquième année de professorat de Mlle Cartier, notre artiste canadienne, ses élèves ont donné à la salle Y.M.C.A. un récital de piano.

Ce fut une soirée brillante. Un auditoire nombreux et select, fit le plus aimable accueil aux jeunes pianistes dont le talent est dirigé et développé par un enseignement supérieur.

Depuis vingt-cinq ans, Mlle Cartier, a non-seulement été un professeur aussi compétent qu'admirable, mais, elle a de plus, fait une œuvre méritoire et patriotique en consacrant beaucoup de son temps au développement de l'art musical parmi nous.

Nous félicitons donc, l'artiste et la vaillante femme que personnifie à la fois Mlle Cartier, et nous lui souhaitons tous les succès dans sa carrière de professeur, toutes les sympathies dans sa vie de femme, que ses talents, son énergie, sa force d'âme lui ont mérités.

BRAVO !

Les Chambres provinciales et fédérales ont entendu, cette année, des accents nouveaux, auxquels, jusqu'à nos jours, aucune députation ne les avait habituées.

Elles ont entendu un éloquent plaidoyer, en faveur des lettres canadiennes, et de pressantes sollicitations auprès de nos gouvernants pour que chaque année, il soit officiellement distrait quelques parcelles du trésor public, envers nos littérateurs.

M. Charles Gauvreau, député de Témiscouata, à Ottawa, et M. Mousseau, député de Soulanges, à Québec, ont présenté cette étonnante requête à leur gouvernement respectif.

Bravo !

M. le député de Soulanges suggère même quelques moyens à prendre pour donner à notre littérature un encouragement tangible :

Un recueil d'œuvres primées parmi les plus méritantes ; un concours permanent, ouvert à tous les écrivains, —cette idée fut d'abord préconisée par l'hon. M. Robidoux—; puis, enfin, des bourses de voyage.

Je fais des vœux pour que la proposition généreuse de M. le député de Soulanges soit écoutée. Et pourquoi ne le serait-elle pas ? Elle est humanitaire autant que nationale. Car, ceux qui s'adonnent exclusivement à la carrière des lettres, en notre pays, ne sont pas même assurés du pain quotidien !

Et pourtant les gouvernements qui ont passé à la prostérité sont surtout ceux qui ont favorisé la culture des lettres et des arts.

Si le ministère Gouin est destiné à être le premier, dans notre histoire, à aider au développement intellectuel de ses compatriotes, ainsi qu'à l'éclosion de chefs-d'œuvre littéraires et artistiques, qu'il s'en réjouisse !

FRANÇOISE.

Les gens timides sont ceux qui, très occupés d'eux-mêmes se demandent sans cesse ce qu'en pensent les autres.—Mme Calmon.

RECETTES UTILES

(Pour Pâques).

SALADE AUX LEGUMES.— Prenez en égale quantité des betteraves, des navets, des patates et autres légumes cuits si vous en avez, coupez-les en parties carrées de la grosseur d'un dé ; mettez-les dans un plat et ajoutez du céleri, coupez fin, environ un tiers de céleri pour deux tiers de légumes, mélangez avec votre préparation à salade.

GATEAU MERVEILLEUX DE PAQUES.—Ajoutez à une livre de "Farine Marge" autant de sucre en poudre et autant de beurre que vous faites fondre, huit œufs, 1-2 livre de raisins de Malaga épépinés, quelques raisins de Corinthe, une once de cédrat et un verre à liqueur de rhum ; mélangez bien le tout ensemble. Beurrez votre moule et faites cuire à petit feu.

SUCRE A LA CREME. — Pour 2 tasses de sucre, mettez une tasse de crême. Faites bouillir pendant vingt minutes. Tournez et faites refroidir dans un plat. Coupez avant qu'il soit trop dur.

CONSEILS UTILES

POUR LES NEZ ROUGES. — A ceux qui souffrent d'un nez rougeoyant : Mêlez vingt grammes d'eau de fleurs d'oranger à la même quantité d'eau de rose et faites-y dissoudre trois grammes environ de borax, puis humectez-vous fréquemment de ce liquide en ayant bien soin de le laisser sécher sur votre nez, et vous le verrez reprendre ses primitives couleurs.

POUR ENLEVER LES TACHES DE MOUCHES. — Nous recommandons des rondelles de pomme de terre pour enlever les taches de mouches. Frottez-en longtemps les parties tachées, et appliques ensuite de l'alcool. Polissez ensuite avec une flanelle ou une peau de chamois.

Concours de Popularite

Pour le recrutement des abonnés

1er **PRIX**, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

Un voyage en Europe et retour

2ième **PRIX**, (150 abonnements nouveaux),

un piano de $300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Ahchambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou dame.

3ième **PRIX**, (75 nouveaux abonnements),

Un phonographe Pathe

4ième **PRIX**, (50 nouveaux abonnements),

Montre pour Monsieur

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis) ; spirale Bréguet ; régulateur breveté, ajusté,

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats, avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de $60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième **PRIX**, (35 nouveaux abonnements),

Pupitre avec combinaison de bibliotheque

6ième **PRIX**, (20 nouveaux abonnements(, un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à $25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Ste-Catherine-Est.

7ième **PRIX**, (10 abonnements nouveaux), un réticule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8ième **PRIX**, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pendule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

" LE JOURNAL DE FRANCOISE "

80, rue Saint-Gabriel,
Montréal.

Propos d'Etiquette

D.—Est-il vrai que l'on porte des bagues jusque dans le pouce?

R.—La mode le permet ainsi.

D.—Combien de prix donne-t-on dans un "bridge" ?

R.—Cela dépend tout à fait du nombre de tables, et, — faut-il le dire ? — de la générosité de la maîtresse de maison.

D.—Les gants se portent-ils pour jouer aux cartes ?

R.—Oui, si l'on veut, mais cela doit être fort incommode. D'ailleurs, la mode permet que l'on joue ses cartes sans gants, et ne pas oublier ses bagues.

LADY ETIQUETTE.

Nous recommandons à nos abonnés de lire l'annonce de "La Patrie", dans notre journal, afin de bien profiter des avantages offerts par ce grand quotidien. Faire le tour du monde, sans se déranger en aucune façon, c'est être plus heureux que le héros de Jules Verne. Nous serons charmée, pour notre part, de saisir la magnifique occasion proposée à tous par notre généreux confrère.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(suite)

Et c'est une musique qui m'accompagne. Je les reconnais, si loin soient-elles, posées dans la lumière des décors merveilleux d'ici. Et je les admire. Elles me deviennent très chères ; elles me sont amies, des amies silencieuses et belles ; et je les aime ainsi, très lointaines, avec tout le mystère des gestes qu'elles accomplissent et que je m'imagine. Je leur pardonne le bonheur qu'elles donnent à d'autres en retour de quelques minutes de beauté et d'infinie tendresse, très délicate, qu'elles mettent en ma vie de solitaire. Grâce à elles, la route s'éclaire. Je prouve que tout est bien, que tout est beau. Chacun a son lot ici-bas. Il y a à l'accepter bravement, en homme, surtout quand le devoir l'impose, à le transformer, à l'embellir si possible par le rêve et non à blasphémer. " Tout ce que j'ai fait, c'est la vie réelle qui l'a fait naître," a dit Gœthe. Moi, suivant cette idée, je puis dire que tout ce que j'ai là au cœur, c'est la vie vécue autour de moi, admirée et aimée, qui l'y a mis et qui fait ma force.

A ce moment, il se tut. Une jeune femme passait.

Sur le fond de l'ombrelle déployée la tête blonde se nimbait de reflets roses et dorés. Une quiétude se lisait sur ses traits, dans la manière dont son regard errant autour d'elle se posait sur les choses et les êtres rencontrés. Bien faite, vêtue d'une étoffe claire, souple, trahissant le rythme calme de chacun de ses mouvements, elle présentait un ensemble de lignes parfaites, et elle allait, en l'atmosphère tiède, parfumée, comme une harmonie vivante, l'andante lent et berceur d'une symphonie émouvante. La jeune femme était dépassée qu'ils marchaient encore côte à côte, silencieux.

Quelque chose vivait en son ami que Pierre commençait à percevoir.

—Et celle-là, murmura-t-il à la fin, la connaissez-vous ?

—Oui, ce n'est pas la première fois qu'elle vient ici......

Et sa voix, à ce moment, eut une hésitation ; puis il avoua, le regard perdu, comme écoutant son cœur :

—C'est celle que je préfère. C'est pour elle surtout que vous me trouvez ici...... Sans cela...... Ce n'est pas mon habitude. Je suis un peu loup, vous savez. Je rôde à l'écart... Mais elle, c'est une de mes plus pures joies. Elle a l'air si bon, si sincère !... Et puis, plus vivement que d'autres elle me rappelle la France... et une affection qui n'est plus.

Là, il se reprit, releva la tête :

—Hier, sa petite fille passait ici, tenez. Moi, j'étais sur ce banc et je l'observais depuis longtemps. Je cherchais à démêler, en l'enfant, les signes futurs, à percevoir dans ses façons d'être et de s'égayer ce qui me révélerait la femme qu'elle serait un jour. Tout à coup elle fit un faux pas et tomba. J'eus vite fait de la relever. Il n'y avait pas de mal. Elle éclata de rire et je fis comme elle, quoiqu'en moi il y eût une seconde d'inquiétude. Au reste, n'était-ce pas son enfant ? N'avais-je pas, perdant la tête, failli la serrer en mes bras?... Son enfant !... quelle délicieuse chose !... La bonne accourue maugréait, tapotant la robe, rajustant la ceinture, le chapeau déplacé. Nous restions là sans nous rien dire, elle, un peu rose, confuse de sa maladresse ; moi, admirant ses gestes, ses façons déjà coquettes de tourner la tête, de se cambrer et se prêter aux soins empressés d'une inférieure, en vraie petite femme. Quand tout fut bien en ordre, elle me tendit la main, me remercia. Et comme elle allait s'éloigner :

—Au revoir, dis-je, charmant bébé.

—Pourquoi m'appelez-vous bébé ? reprit-elle, retournée brusquement, en un ton vif, tranchant. Sa petite bouche se plissait froide, méchante.

—Mon Dieu, murmurai-je interloqué, parce que je vous trouve réellement charmante, et que, il faut bien l'avouer, vous n'êtes pas encore une très grande personne.

Elle me regardait toujours, hautaine, en des mines adorables, s'essayant à deviner si le sourire dont s'accompagnaient mes paroles ne voilait pas quelque ironie. Elle me plaisait ainsi. Cela prolongeait l'entretien et pour savoir, par elle, un peu de sa mère, je tins à préciser :

—Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

Alors son regard grandit, sa petite personne se haussa, eut une tenue fière, un geste de souveraine élégance affirmant la gloire d'ancêtres évoqués, de marquises du grand règne subitement apparues la regardant passer. Et sa voix bien timbrée, nette, martelant les syllabes, laissa tomber un des plus beaux noms de France :

—Je m'appelle Marie-Antoinette de......

Et elle passa. Mais le bon petit cœur qui était en elle lui dicta plus de gratitude. Elle revint gentiment vers moi.

—Merci encore, monsieur. Vous avez été bien bon de faire attention à moi.

En cette minute, c'était tout le regard charmant et jeune de sa mère. Et je songeais encore, voyant s'ouvrir et se fermer ses jolies lèvres : " Elles doivent s'entr'ouvrir et s'éclairer ainsi, quand cette jeune femme murmure des mots de bonté et de prière. " J'étais heureux. En son enfant je la retrouvais toute, l'écoutais et l'admirais à loisir. Et elle, la chère petite, croyant que je ne comprenais pas la bonne pensée qui lui avait dicté ce retour, elle s'excusait encore :

—C'est que... je croyais vous avoir fait de la peine.

Mais à conter ces quelques minutes de sa vie, dont il sollicitait le charme et le souvenir précieux pour la conduite morale de son jeune ami, l'intendant avait oublié l'heure. Ils se séparèrent.

—Je vous ai dit tout cela par très grande sympathie. Je serais navré de vous voir, ici, vous laisser aller au découragement, à la tristesse qui, infailliblement, dans une telle solitude s'empare des nouveaux arrivés,

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.

surtout quand on porte en soi une douleur chère, un regret...... Je sais bien cela, moi...... Je vous enverrai des livres, vous viendrez me voir, et nous ferons de longues courses à cheval, n'est-ce pas ?...... A bientôt.

...Je sais bien cela, moi.

Pierre n'avait pas eu besoin de cet aveu tacite pour démêler en son grand ami un passé de tristesses. Aux premiers jours, il lui avait fait, comme à tous, une première visite d'arrivée. De plus, M. l'intendant Chevallier était chef de service. Il la lui devait. Mais il ne pouvait nier qu'il eût mis beaucoup plus de curiosité que de déférence en cette première visite.

Il avait été vite renseigné sur les faits et gestes de chacun. Quoiqu'il n'y eût pas grand'chose à dire sur l'intendant, — et pour cause, — on lui avait parlé de cette existence de moine-soldat, faisant très noir, très égoïste cet officier qui ne pouvait vivre " comme tout le monde. "

Tout le monde, c'était la bande joyeuse qui courait les oasis avec les touristes et "faisait" les trains assidûment.

Il est vrai que, sans se rendre chaque matin au départ et chaque soir, vers cinq heures, à l'arrivée du train de Constantine, la vie se trouvait prise peu à peu dans le mouvement de tous.

Après quelque temps de séjour, on avait des étrangers de passage à recevoir. Ils arrivaient, recommandés par quelque camarade ou ami resté en France et l'on s'ingéniait pour leur faire fête. On était chez soi. C'était bien le moins qu'on en fît les honneurs, surtout quand les jeunes femmes étaient élégantes et jolies.

Les années suivantes, les amis des amis se multipliaient en de telles proportions que la saison devenait des plus animées. On se quittait parfois avec regret. Des relations s'établissaient, très aimables et chères. Il y avait aussi des coups de cœur, des passions, des drames silencieux qui s'élaboraient. Le ciel était trop pur, trop profond. La nature ardente, épanouie en l'ombre tiède de l'oasis, embaumait toute, voluptueuse, grisante... Pourquoi les blâmer ?

L'épouvantable été qui s'en venait après, les murant tout le jour en quelque petite chambre sombre, étouffante, se chargeait, huit mois durant, de leur faire expier, et rudement, ces quelques heures de beauté et d'amour où s'était prise un instant leur jeunesse.

L'intendant, lui, n'avait jamais qui que ce soit qui le demandât. On eût dit qu'il n'avait rien laissé derrière lui, en France, qu'il n'avait plus sur terre ni parents, ni amis, un seul être s'intéressant à lui. Quand il s'en allait seul au long des allées écartées, les jeunes, l'apercevant, le montraient à leurs amis. On le citait comme une bizarrerie, une curiosité de l'endroit, une "impression" à noter.

Il ne venait jamais au cercle. Quand il s'y donnait une fête, inutile de l'inviter. Très correct, il envoyait sa cotisation, mais s'abstenait de paraître. La première fois, on avait insisté.

—Un deuil, peut-être ?...

—Oui... oui, un deuil, avait-il répondu d'une voix brève.

Pierre osa une seconde visite ; puis, prétextant des questions de service, il revint, et toujours il trouva en lui un supérieur bienveillant, un être bon, dont la rimplicité de cœur le charmait. Il s'ingénia aussi à le rencontrer presque chaque jour dans les promenades qu'il faisait ; et ils r traient à la ville, ensemble, au grand étonnement de tous.

Au cours des conversations nées dans le silence recueilli et la beauté des sentiers clairs glissant sous les palmiers inclinés, peu à peu, Pierre, dans son grand désir de le gagner, s'était livré, avait dit son vœu, le dernier but mis en sa vie douloureuse. Il ne parlait jamais plus du passé, ne précisait pas davantage. Mais il avait de la douceur à le faire, se sentant profondément écouté. Parfois l'intendant murmurait : " Mon pauvre petit ! " hochant la tête et le regardait. Une émotion faisait trembler sa voix adoucie, affectueuse. Mais il ne disait rien de lui, ne se livrait pas. Jalousement, il gardait son secret.

Et, devinant, l'un chez l'autre, une même peine restée là, au cœur, indélébile, ces deux êtres s'unissaient en une communauté de foi et d'idéal dont le côté généreux agissait profondément sur Pierre.

—Comment avez-vous fait pour l'apprivoiser ? demandaient les camarades.

L'apprivoiser ?... Pauvre homme !

Pierre le regardant s'éloigner, songeait à tout cela.

Là-bas il s'en allait, atteignait le fond du parc, la rue où il allait disparaître. Pierre remarquait sa haute taille, mince, flottante dans le crépuscule descendu, observait ses pas lents, affaissés, comme portant toute la douleur et la fatigue de la vie. Et il se souvenait d'une phrase, belle entre toutes, qu'il lui avait citée, telle que le maître l'avait écrite :

" Je vous enseigne le surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ? "

II

Devant la petite église nichée dans la verdure, Pierre s'arrêta. Une jeune fille, vêtue de blanc, en sortait et descendait les marches, lentement.

Il l'avait déjà rencontrée à travers l'oasis, toujours seule, elle aussi. Il s'écartait un peu pour la laisser passer. Quand elle arrivait à sa hauteur, elle avait un beau regard franc illuminant la matité grave de son teint. Elle esquissait même un mouvement de tête, comme pour un salut, un merci qu'elle n'osait dire. Puis, quand elle avait passé, il s'arrêtait quelque temps, presque malgré lui, et il écoutait décroître dans le grand silence le bruit de ses pas.

C'était " la demoiselle blanche du Vieux Biskra. "

Les Arabes l'appelaient ainsi parce qu'elle vivait au milieu d'eux dans une masure en terre, réparée, aménagée tant bien que mal. Une vieille gouvernante lui servait de dame de compagnie. Et c'était tout. On n'en savait pas davantage.

Sous le porche, en haut des marches, Jacques Marelle apparut à son tour, un étui à violon sous le bras.

—Oui, nous venons de faire un peu de musique. Ah ! mon cher, quelle voix !... Le Père Flavien tenait l'orgue, extasié.

—Mais alors tu la connais ! Tu sais qui elle est ? ...

—Pas du tout. Elle est entrée à l'église, nous a écoutés quelque temps, puis s'est offerte à chanter ce que nous jouions. Le dernier morceau fini, elle s'est inclinée devant le

Père et très vite, dans l'ombre des bas-côtés, elle s'est éloignée. Quel style ! Quelle voix !... Un de ces jours nous irons à sa recherche à travers l'oasis, mais... adieu ! Le soleil se couche. Je me sauve.

—As-tu reçu de bonnes nouvelles de France ?

—D'excellentes. Deux lettres ! ...... Une de ma fiancée l'autre de " maman Jeannette. "

Et à ce nom d'affection donné dans la famille à une jeune femme jolie et bonne que tous adoraient, la figure de Jacques Marelle, si pâle d'habitude, eut une lueur de joie, se colora quelque peu.

—A tout à l'heure, ajouta-t-il, dans le "petit coin".

Ils se séparèrent.

Pierre regarda autour de lui. Le jardin s'éteignait. L'ombre venait plus fraiche, dangereuse. On se hâtait de rentrer. Il n'y avait plus personne en vue dans la grande allée. Un petit vent froid y glissait, descendant des montagnes, agitant les massifs, et il n'aurait pas fallu rester là longtemps dans la tenue claire et légère des après-midi.

Le " petit coin, " c'était la chambre de Pierre, une installation provisoire qu'il avait au fort Saint-Germain, une manière de campement.

Dans le fond, il y avait un grand lit bas couvert de freschias, fait de deux lits de soldat juxtaposés. Devant la fenêtre qu'il avait drapée de haïks blancs, cette étoffe soyeuse, légère, dont les femmes d'ici font leurs plus intimes vêtements, il avait poussé une large table. Là-dessus, autour du buvard et de l'encrier, s'accumulaient des livres, quelques bibelots, des photographies et des fleurs. Une pendule de voyage dans sa gaîne rouge laissait aller son tic tac dans le grand silence. Quelques photographies égayaient la cheminée où d'autres livres encore s'entassaient. Les murs, de grands murs badigeonnés d'une teinte rousse, un peu sombre, restaient nus. Mais cela importait peu. Toute sa vie tenait en ce réduit, sur cette table de travail, surtout le soir quand il se retrouvait sous la lueur de la lampe.

Elle avait éclairé toutes ses veillées, cette petite lampe ; elle avait vu tant de choses de sa vie passée que ce n'était pas une étrangère. Certes, non ! C'est Christine, un jour de vacances, jadis, qui confectionna l'abat-jour, lui fit cette parure de soie et de dentelles. Ainsi drapée, plus douce, elle avait eu sa part des intimités de là-bas. Les beaux yeux bleus de la chère petite s'étaient remplis de sa lumière et, près d'elle, souri, rêvé... pleuré peut-être, aux heures où il n'était pas là.

A vivre seul maintenant et à songer ainsi sous son reflet, Pierre, peu à peu, retrouvait le charmes des heures enfuies.

Aussi cette petite chose, très banale, pour lui avait une âme qui lui parlait, le veillait, simple et fidèle. Sa petite flamme immobile réjouissait sa vue, réchauffait son cœur. Dans ses heures de solitude, il ne se sentait plus si perdu, si loin de tous, si loin de France, dès qu'elle s'illuminait. Sur le livre entr'ouvert, sur les portraits d'êtres chers, placés là pour les avoir plus près de lui, le cercle blond se posait comme attendant, et tout autour, par la pièce close, l'abat-jour au transparent rose mettait une ombre tiède, bienfaisante, attendrie.

Alors Pierre s'asseyait là, tout près, aimant cette minute d'intime recueillement, évoquant ses souvenirs ou lisant.

Dehors, tout autour de la petite chambre, on devinait le noir épais de la nuit ; on sentait s'étendre le silence des solitudes, monter le mystère du grand désert pâle sombre dans l'infini, par delà l'oasis endormie. Quand les vents du nord passaient les montagnes, tombaient sur Biskra on entendait un grand bruit de vagues déferlant sur les galets d'un rivage. C'était le bruissement des palmiers balancés, heurtant leurs branches, cliquetant.

Et ce murmure berçait sa pensée.

Souvent il faisait encore jour quand Jacques Marelle entrait, accompagnant Pierre. Mais cela importait peu. Vite, il tirait les volets, joignait les rideaux, faisait l'ombre et allumait la petite lampe au regard rose si doux. Et Jacques souriait, plaisantait un peu cette innocente manie.

—Va toujours, répondait Pierre, mais avoue que maintenant nous serons mieux pour causer, que nous nous sentirons plus intimement unis. Cette lumière réchauffe le " petit coin. "

Et Jacques acquiesçait, bon garçon, se laissant gagner. Puis il se sentait en confiance auprès de Pierre. Les deux jeunes gens n'avaient pas mis longtemps à se comprendre et s'apprécier.

Jacques Marelle n'était pas militaire. C'était un touriste. Il voyageait non pour son agrément, mais pour sa santé. Trouvant le pays très beau, des camarades parmi les officiers qui l'avaient accueilli à leur cercle, puis à leur table comme un des leurs, il était resté.

Il était venu soigner un rhume qui, chaque hiver, obstinément, reprenait dès les premiers froids. Le climat de Nancy, à cette époque, ne lui était guère favorable. Mais ce qui doublait l'épreuve de la séparation, c'est qu'il avait laissé là-bas sa fiancée. Le père de la jeune fille avait conseillé cette cure avant le mariage, avait presque imposé ce voyage comme condition à son assentiment. Il ne doutait pas de sa bonne santé. Jamais il n'avait été malade. Cependant il préférait le voir se guérir d'abord. Qu'il ait le courage de s'en aller passer l'hiver dans les pays chauds, en Sicile, à Malte, à Madère, à Biskra, où il voudrait. On les marierait après. Peu à peu, les siens avaient pensé de même.

Alors Jacques avait cédé.

Il fallait l'entendre conter ce départ ; le courage de la jeune fille, sa chère Marguerite, s'étouffant le cœur pour ne pas trop pleurer en sa présence, pâle, le dévisageant anxieusement aux dernières minutes, à la gare, ne parlant plus, incapable, brisée, mais s'efforçant de sourire pour lui donner un peu de courage. Il en avait tant besoin ! Et toute la famille pressée l'embrassant dans un dernier élan !...

(A suivre)

7ème Année.—No. 3. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 2 mai 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00	80, Rue St-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
Six mois 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue St-Jacques, - Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795



Femmes et Fleurs

Sommaire

* * *

7ème Année.—No. 3. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 2 mai 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00 Six mois 1.00 Strictement payable d'avance	6 Rue St-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue St-Jacques, - Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

Lettre

Non, ce n'est pas en vous " un idéal " que j'aime,
C'est vous tout simplement mon enfant, c'est vous-même.
Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux.
Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,
Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,
Bien que ma passion ait pris sa source en elles.
Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut;
Pourtant, c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut.
Je ne poursuis pas là de chimère impossible;
Non, non! mais seulement, si vous êtes sensible
Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré,
Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,
Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,
Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare,
C'est d'avoir à toujours chérir et protéger
Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.
Je vous sais le coeur bon, vous n'êtes point coquette;
Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,
Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,
J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.
Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,
A l'ardeur de l'amant l'indulgence du père,
Et devenir plus doux quand vous me ferez mal.
Voyez, je ne mets pas en vous " un idéal,"
Et de l'humanité je connais la faiblesse;
Mais je vous crois assez de coeur et de noblesse
Pour espérer que, grâce à mon effort constant,
Vous m'aimeriez un peu, moi qui vous aime tant!

FRANÇOIS COPPEE.

Intimite

En attendant le jour où vous viendrez à moi,
Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,
Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche,
Qui sembleront un air de musique qui touche
Et dont je goûterai le charme à vos genoux...
Et ce rêve m'est cher comme un baiser de vous!
Votre beauté saura m'être indulgente et bonne,
Et vos lèvres auront le goût des fruits d'automne
Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,
Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,
Tandis que feuilletant les pages d'un vieux livre,
Dans les poètes morts je m'écouterai vivre;
Ou que, songeant depuis des heures, revenu
D'un voyage lointain en pays inconnu,
Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,
A mon côté veillant, la fidèle tendresse!
Et notre amour sera comme un beau jour de mai,
Calme, plein de soleil, joyeux et parfumé!
Et nous vivrons ainsi, dans une paix profonde,
Isolés du vain bruit dont s'étourdit le monde,
Seuls comme des amants qui n'ont besoin entre eux
Que de se regarder, pour s'aimer, dans les yeux!

ALBERT LOZEAU.

(Extrait de l'Ame Solitaire)

L'Amour passa...

—Adjugé ! cria le commissaire-priseur.

Et l'on me remit quelques vieux livres attachés ensemble par un bout de ficelle.

C'était tout ce que ma bourse modeste m'avait permis d'acheter des restes d'une riche bibliothèque, livrée aux enchères publiques.

J'emportai le paquet chez moi, et, le déposai au fond d'une armoire. Puis je partis et l'oubliai. Des mois se passèrent.

L'autre jour, en cherchant un catalogue, les vieux livres, encore ficelés, me tombèrent sous la main. Je les détachai sans beaucoup de curiosité.

Le premier volume, dont la couverture déchirée avait été remplacée par une épaisse feuille de papier gris, se trouva être "Caroline de Litchfield" par Isabelle de Montolieu,—un vieux roman qui faisait jadis les délices de nos mères. Entre "Le Siège de La Rochelle" aux pages défraîchies, et "Maleck—Adel",—un épisode du temps des Croisades,—un cahier était placé.

C'était un de ces cahiers dont les jeunes pensionnaires se servent, ou pour prendre des notes, ou pour écrire leur journal. Les premières pages avaient été arrachées; celles de la fin, au ton jauni, n'étaient pas écrites. Les autres feuillets, couverts d'une écriture ronde, un peu grosse, dont l'encre avait pâli, attirèrent, puis fixèrent mon attention, car voici ce que je lus :

..............et je suis de plus en plus faible !

14 mai.

L'inutile docteur est venu me faire tirer la langue et prendre ma température : "Ah ! docteur, j'ai de la fièvre toujours !" Il m'ausculte, il prend l'air important ! Le ridicule homme ! je ne l'aime pas ! "C'est le printemps pluvieux et froid" dit-il. Oui, et si ce n'était pas ça, ce serait autre chose, car je sens que j'ai la gorge d'une extrême délicatesse et que tout me fait mal, le vent, la pluie, la poussière,—oh ! l'horrible poussière! Et dire que nous sommes poussière! C'est un peu difficile à croire, que mes yeux sont faits de poussière; j'ai beau les regarder minutieusement, ils semblent faits de plus jolies choses !

16 mai.

Je me lève et je descends pour mes repas, mais je me sens malade! Rien ne me fait rien!

Je ne puis lire, ni faire de la musique, ni même penser sans fatigue. Je pleure pour une paille en croix, et je dors, quand je le puis.

On va m'envoyer au bord de la mer quand je serai un peu plus forte. Ce projet de voyage me laisse insouciante, moi qui ai tant désiré voir la mer quand je ne le pouvais pas ! Horrible petite fille, va !

Marie vient souvent me voir, elle me parle un peu de son frère. Je l'écoute sans faire ni remarques ni questions. Hier, elle me dit :

—Je crois bien que l'étoile de Jean décline et que tu t'en occupes pas !

—Tu crois ? — fis-je languissamment. — Elle se mit à rire. — Oui, fit-elle taquine, tu te seras aperçu que c'est un homme et non un dieu, comme tu as vu que j'étais pétrie d'argile !

—Que veux-tu dire ?

—Que tu me juges et m'analyses trop pour m'aimer autant qu'avant!

Je ne répondis pas. Elle insista.

—Réponds, sage de seize ans ! Quand tu seras vieille comme moi, tu auras appris qu'il faut prendre les gens comme ils sont !

—Mais quand ils se font voir à nous pires qu'ils sont, comme toi, affreuse petite Marie !

—Alors il faut les deviner et les percer à jour.

—Ce serait plus simple pour eux d'agir simplement.

25 mai.

Tous les jours, Marie arrive en courant, après la classe, et me distrait une demi-heure, puis elle repart, me laissant un peu de son animation et de son énergie. Comme elle est vivante et que je voudrais, mais non, je ne veux pas être elle... elle est intelligente, bien plus que moi, elle a une force de caractère étonnante, mais elle n'a ni tendresse, ni ardeur. Elle raille et rit de ce qui me fait pleurer, elle prétend ne pouvoir jamais aimer... elle parle des siens avec une indifférence qui n'est pas jouée, et j'aime mieux être moi, passionnée, aimante, impressionnable et faible !

4 juin.

Quel orage ! tout est secoué et semble devoir être arraché. C'est superbe, et je me sens toute petite, et cependant, bien confiante en Dieu si grand mais si miséricordieux, ou plutôt miséricordieux parce qu'il est grand !

Quel bon moment ! où je me sens et me vois croire, où je suis comme sortie de moi et en présence de Dieu. Que je voudrais vivre ma petite vie, en votre présence toujours, Seigneur !

Je vais quelquefois au couvent, je m'ennuyais tant à la maison, mais je travaille peu, et mon année ne me vaudra pas beaucoup, j'ai peur. Cette grande faiblesse persiste, et même mes parents ne se doutent pas de l'énergie qu'il me faut employer pour ne pas m'étendre, fermer les yeux et ne plus bouger.

Je partirai pour la mer, à la fin du mois, avec mademoiselle Julie. Comme j'ai hâte de la voir, cette mer, dont j'ai rêvé ! ...

Marie me dit que son frère ne reviendra de ce côté qu'en août; il doit aller à la Malbaie, pour le mois de juillet. Je vois ses lettres à Marie, qui a pitié de mon orgueil, ou qui est fatiguée de taquiner. De jolies longues lettres ; on le sent très ardent à ses études, satisfait et heureux. Que le bon Dieu le bénisse et le protège et qu'il le garde aussi bon qu'il est intelligent. Et pour moi ? Je ne sais trop—c'est comme s'il s'éloignait dans le vague, comme si tout notre joli passé était très loin. J'y pense très doucement mais bien tranquillement, et si Marie ne me passait pas ses lettres, je n'en souffrirais pas !

Est-ce contradiction ?... suis-je si insouciante parce que je suis faible ? je ne sais trop. J'y pense peu et cela sans m'y forcer comme déjà !

15 juin.

Je renonce à me trainer au couvent — à quoi bon en savoir un peu plus, si je dois mourir... Car cette idée me vient souvent quand je me vois changer si rapidement. J'ai dit au docteur, hier : Dites donc, vous, allez-vous me guérir, ou bien m'expédiez-vous dans les étoiles bientôt ?

—Veux-tu te taire ! tu n'es pas malade — c'est de la faiblesse !

—Ben, si je ne suis pas malade, je serais curieuse de voir comment on est malade ! Savez-vous que je ne puis plus me coiffer seule ?

—Trop de cheveux, grogna-t-il, faudrait les couper !

Je me pris la tête à deux mains.

—Jamais, vous m'entendez, jamais ! Vous m'enterrez avec mes cheveux !

—Ta, ta ta, je t'envoie à la mer, et aussitôt que possible, et tu reviendras grasse et bien forte, tu entends, fillette ?

—Tant mieux, car j'ai beau ne pas être malade, docteur, je n'en puis plus de vivre si peu ! — et de grosses larmes descendirent malgré moi, et le lâche docteur se sauva.

Je pars bientôt et en attendant je ne remue plus, je suis trop, trop fatiguée !

22 juin.

C'est donc bien vrai, et je partirai la semaine prochaine pour aller très loin, un vrai voyage aux Etats-Unis, et je verrai la vraie mer, et je m'y baignerai ! Quoique molle et paresseuse, je me berce doucement dans ce beau rêve, et quand il me vient une grande frayeur que ce ne soit qu'un rêve, j'écoute les propos à la maison, je regarde le joli costume de baigneuse et les gentilles petites toilettes qu'on me prépare avec un intérêt qui me gagne, les jours où je ne suis pas alourdie par la chaleur et la fièvre. Car j'ai de mauvaises journées, où je me traîne......

Je me fais un singulier effet de petite personne champignon ; il me semble que mon passé, si peu long encore, est loin, et mon passé c'est un an, trois mois... il ne me tient plus, il est comme un rêve fini. L'avenir, c'est ce voyage en pays inconnu, avec des personnes qui me sont indifférentes — je ne tiens donc pas, non plus, à cet avenir. Je ne me l'imagine pas, parce que je suis trop fatiguée — je sais que je pars, je suis contente parce que c'est du nouveau, et que peut-être je trouverai dans ce là-bas où l'on m'envoie, cette vie qui me manque et qui me laisse si... si champignon, que je suis un peu dégoûtée de moi et de tout. Je dis cela, à toi tout seul, cher petit confident discret. On m'a déjà grondée et, oui, ridiculisée, pour avoir dit tout ce si vrai sentiment. " C'est ridicule à mon âge de parler ainsi " — Pourquoi ? " Parce que je suis jeune ", parait-il. C'est peut-être justement pour ça, pourtant, que je m'embête. Je vis dans ma chambre comme une religieuse, et je ne fais jamais ma volonté. Si j'étais plus vieille—et quand je serai plus vieille, j'ai idée que ça changera — je ne puis croire que tout sera terne et ennuyeux comme maintenant ! J'aurais dû être un garçon, et s'il n'y avait aucun moyen de me faire garçon, cher bon Dieu despotique, n'aurais-tu pu me faire oiseau ? O les jolis et les heureux !

Marie se trouve bien à plaindre parce que je pars, et je me trouve à ce propos une bien vilaine petite égoïste, puisque je contemple son chagrin avec... oui, hélas, avec ravissement ! Je lui ai avoué hier ce monstrueux sentiment. Elle fut indignée, et moi, lui passant les bras au cou : " Si tu as tant de peine, petite Marie, c'est que tu m'aimes, et j'aime que tu m'aimes." Cela a calmé son indignation, elle a même paru satisfaite. N'empêche que j'ai un cœur laid !

J'apporte mon cahier avec moi là-bas, ce sera mon seul confident.

2 juillet.

Comme je suis malade, mon Dieu, puis-je bien guérir et devenir forte ? —j'en doute quand je m'éveille après une nuit comme la dernière, agitée par la fièvre, et, tour à tour, brûlante et glacée. Je n'ai plus de ressort, d'intérêt à rien. Que je voudrais ne plus être malade, d'une manière ou de l'autre, guérie ou morte.

Pauvre docteur insensé, ou menteur comme un démon, qui dit que je ne suis pas malade ! Je croirais plutôt que je me meurs... L'horrible mot et la triste chose, mon Dieu, aidez-moi ! Je ne veux pourtant pas mourir—mais si Lui, le grand Dieu le veut et l'a décidé, cela se fera puisque je suis sa chose. Ces pensées tourbillonnent dans ma tête et me font mal, parce que je ne me sens pas bien bonne au fond.

Saco, (Maine), 9 juillet.

Depuis trois jours ici, je vis dans un rêve, contemplant la mer, respirant ce bon air parfumé de varech, me demandant si je suis bien moi, l'ex-petite misère, la petite loque, partie il y a quatre jours de Québec, tenant à peine ensemble ! Que tout cela est beau, et que c'est bon de vivre et de me dire que la vie me revient par toutes ces belles choses. Mes yeux sont ravis, mes oreilles sont charmées, je ne me lasse pas de l'entendre, et le jour et la nuit elle me berce, elle engourdit en moi toute la sourde souffrance, les petites agitations, les inquiétudes vagues qui accompagnaient mon grand état de faiblesse. Et tout ce grand apaisement se manifeste par un sommeil qui m'anéantit le matin, l'après-midi, et toute la nuit. Couchée à neuf heures, hier soir, je ne m'éveillai ce matin qu'à neuf heures, ayant dormi ces douze heures sans interruption. De mon lit je vois la mer. Je me suis habillée en poussant des exclamations admiratives qui faisaient sourire mademoiselle Julie, entrée pour s'informer de la "petite malade."

Elle est un peu pincée cette si petite et si importante mademoiselle Julie ! Loulou que j'ai retrouvée ici, a sa chambre, vis-à-vis la mienne, sous la surveillance directe de sa solennelle mère. Elle sera ma compagne habituelle et nous laisserons nos vieilles chaperonnes se faire des mines dans leur glace, changer de toilette quatre fois par jour pour faire la conquête des Yankies.

J'ai passé la matinée avec Loulou, couchées sur le sable, à l'abri d'un rocher, un peu éloignées de l'hôtel... sans causer, sans lire—à regarder, à écouter, à rêver, dans un état de béatitude absolument ravissant ! Les bonnes heures ! La bonne vie où il n'y a qu'à se laisser vivre dans le beau !

10 juillet.

Je viens de faire une superbe acquisition.

Une plume toujours prête à écrire, où l'encre ne s'épuise pas. Juste ce qu'il faut pour écrire sans m'enfermer dans ma chambre. Je vis sur la grève. Pris mon premier bain ce matin. C'est un enchantement et le bon vieux docteur McKenna dut gronder pour me faire sortir de l'eau. Je suis brisée, moulue, je n'ai pu nager, je ne suis pas forte encore—mais je sais que dans peu de jours je suivrai Loulou qui plonge comme un poisson.

Je suis, en ce moment, avec elle sur un rocher d'où nous voyons très loin, et aussi loin que nous voyons, c'est la mer toute verte, les grandes vagues frangées d'argent, et j'entends sa continuelle plainte si triste et que j'aime. Je n'entends plus qu'elle en dehors, et elle fait tout taire en dedans aussi. Mon âme est engourdie,—c'est à peine si je me sens vivre, ou plutôt, je vis d'une vie si idéale, si loin de tout ce qui froisse et de tout ce qui fait mal, que je voudrais devenir une petite huître, habitant le sable doré, baignée par la mer verte, sans âme, sans cœur, sans rien que ma coquille jolie !

Je viens de m'interrompre pour répondre à Loulou qui s'informe curieusement de ce que j'écris. — Rien, répondis-je sans me compromettre.

—Dis simplement que tu ne veux pas me le dire.

—Eh bien, je ne veux pas te le dire — et, de plus, ça ne se dit pas ; ce sont des mots et je n'arrive pas à leur faire dire mes impressions. C'est si beau, si beau, que je remercie dix fois par jour le bon Dieu d'avoir créé la mer... et moi !

—Petite rêveuse, va !

J'ai voulu penser à Jean, mais j'essaie de ne pas céder à la tentation—cela me remettrait dans ma vie et je veux être une huître et heureuse !

11 juillet.

Hier, une soirée inoubliable. Très fatiguée, le bon docteur m'avait installée dans une chaise longue, sur la véranda qui ressemble au pont d'un navire. Un clair de lune superbe éclairant ma mer fériquement, elle chantait très doucement, et du côté du salon, un jeune musicien jouait des nocturnes de Chopin dont j'ai joui à en avoir mal. Ça semble une contradiction... c'est ainsi pourtant. J'étais sortie de moi-même ! En laissant le piano, il vint à la porte-fenêtre, près de laquelle j'étais étendue.

—Thank you so much, and do play again ! — fis-je d'un ton suppliant, oubliant que je ne le connaissais pas. Il s'approche, et constatant qu'il avait affaire à une enfant, il s'assit près de moi et me demanda si j'aimais la musique, si je jouais, si j'étais malade depuis longtemps. Enfin, dix minutes de causerie à laquelle Loulou vint se joindre, et avec son sans-gêne habituel, elle lui demanda son nom. C'est un monsieur Lewis. C'est un grand nonchalant, très pâle, qui a des yeux tristes et flamboyants, une main très fine et très blanche, un sourire un peu dédaigneux — je le crois malade — il a la voix douce et parle lentement. Il ne sait pas le français et je me demande comment un Anglais peut jouer avec tant d'âme ! car il n'est pas Américain. Il est ici, au même hôtel que nous. Il m'a promis de jouer demain matin tout ce que je voudrai. Mademoiselle Julie me fait un discours pour me prouver que j'ai eu tort de lui parler... Bah ! je suis une enfant — et c'est un Anglais !

Quelle vie de paresse ! Ne rien faire de tout le jour que manger, se baigner, dormir, jaser, et rêver ! Je suis si mieux, déjà !

Reçu une jolie lettre de Marie où je trouvai un souvenir gentil de Jean, qui est à la mer aussi, mais la mer froide d'en bas de Québec. Il est si loin, si loin ; j'aime trop à y penser pour réussir toujours à ne pas y penser. Comme ce serait joli de le voir ici, de causer avec lui comme je viens de le faire avec ce bel Anglais qui daigne être aimable pour Loulou et pour moi.

12 juillet.

Ce matin, monsieur Lewis me fit jouer, ce qui m'intimida beaucoup, mais je ne me fis pas prier. Il m'offre de me faire travailler un peu avec lui, tous les matins. Il dit que j'ai de l'âme ! (?) et qu'en travaillant, je deviendrai musicienne. Que tout cela m'a rendue heureuse ! j'ai accepté avec enthousiasme ses offres de m'aider. Il a fait très chaud, si j'en excepte l'heure de musique, j'ai sommeillé presque tout le temps, sur la véranda dans un hamac, sur la grève couchée sur le sable. J'ai fini ma toilette pour le dîner et je griffonne pendant que Loulou chante le duo de Faust et Marguerite. " Je t'adore, etc."—Adorer un homme ou une femme, cela se fait-il ? ou bien est-ce une phrase, comme il s'en fait tant !

Loulou et moi sommes sur notre rocher, loin des baigneurs, et respirant un peu. Il fait chaud encore aujourd'hui. J'ai fait un peu de piano avec mon Anglais. — M. Lewis est curieux de savoir où Loulou et moi passons nos après-midi. J'allais le lui dire, bien simplement, quand Loulou intervint et m'en empêcha. J'en suis bien contente maintenant, il voulait peut-être nous retrouver et nous perdions alors la possession exclusive de notre si joli rocher ! J'y passe des heures délicieuses... Je ne suis plus moi, j'ai des ailes, et en moi, des voix qui chantent. Je n'avais jamais senti tant de vie et tant de joie de vivre ! Et j'aime Dieu, je le sens là, tout près, je le vois, je le touche et tout mon ravissement est une grande et longue prière.

Loulou a lu par dessus mon épaule ; elle rit de mes " extases " et m'ordonne d'écrire des faits. Quoi, par exemple ?

—Eh bien, notre promenade de ce matin, nos connaissances ! parle de moi, dis que je lis la " Revue des deux Mondes " en cachette.

La sorcière ! c'est vrai pourtant. Et ce matin notre promenade en longeant la mer a été charmante. Oui, j'ai connu trois Américains, assez ronds d'allures, mais très intelligents et qui ne se croient pas des phénix, parce qu'ils savent parler d'autre chose que du temps. Ils se prétendent émerveillés de ma connaissance de l'anglais, de mon accent si pur ! Je sais qu'ils me flattent — n'importe, j'avale tout gloutonnement au risque de m'étouffer avec leurs compliments.

Voilà qui jure un peu avec mes extases, et Loulou rirait encore plus de moi si elle savait. Avec son nez fourré partout, elle le lira peut-être un de ces jours. Ah ! les phrases ! Petite moi, tiens-toi bien, n'écris que

du vrai, ne cultive que du beau ; la vanité, c'est laid, et bien plus, c'est bête !

16 juillet.

Rien reçu de Marie encore, malgré ses promesses ! C'est une affreuse petite Marie, et je lui en voudrais si je l'aimais moins. Je me console de mes déceptions en écoutant monsieur Lewis. Il joue comme un ange —du Chopin aujourd'hui ! C'est si beau, j'en ai l'âme toute vibrante et un peu meurtrie aussi !

Comme il a dû souffrir ce Chopin, pour que l'écho de sa souffrance nous fasse aussi mal, et je suis si étrangement faite que je jouis à être ainsi remuée.

M. Lewis s'aperçoit de l'effet de sa musique.

—Child, child, how intensely you feel music !—m'a-t-il dit tout à l'heure.

Ça m'agace qu'il soit Anglais... je lui pardonnerais d'être Américain. Ils me plaisent assez, eux... et les Irlandais !—oui, comme les Français!

18 juillet.

J'étais si fatiguée aujourd'hui que le docteur m'a condamnée à la chaise longue, et je n'ai pu me joindre aux autres qui sont toutes allées chez madame Long passer l'après-midi, dîner et ne reviendront qu'après la soirée. Que c'est bon ne rien faire, ne pas penser, voir les nuages en haut, la mer en bas, les sentir si grands et soi si petite... les sentir des choses, et soi une âme... c'est-à-dire que je puis monter, m'élever, arriver un jour jusqu'à Dieu, jusqu'à l'infinie grandeur, et la mer sera toujours là, roulant ses eaux vertes, chantant, se plaignant ou hurlant, une chose bien belle, mais une chose !

Et cela me rend heureuse, parce que le beau me sort de moi, me donne des ailes et un immense désir de tout ce qui est plus beau que tout, et qu'on voudrait voir sans savoir ce que c'est !

Interruption de deux heures, ce sera bientôt l'heure du dîner. Monsieur Lewis est venu s'asseoir près de moi, installé en anglais, avec une minuscule petite table à tiroir, d'où il a sorti du papier à musique, une plume-fontaine et l'intention bien arrêtée d'écrire la petite berceuse à laquelle je devais trouver un nom. Il n'a pas travaillé et il m'a empêchée d'écrire ce qui n'est pas un grand malheur en ce qui me concerne. Je le croyais avec les autres chez madame Long. Il dit que cela l'ennuie ces "family affairs". J'ai ri de lui ; sept étrangères chez une étrangère, c'est une singulière affaire de famille.

Nous avons beaucoup causé. C'est un vieux bonhomme, il a vingt-sept ans ! Je m'en doutais ; au commencement de nos conversations il m'appelle cérémonieusement Miss...... puis quand il s'anime, il lui arrive souvent de dire "Child"—ce que j'aimais plus ou moins avant de savoir son âge. Je lui ai très gravement dit cela, ce qui l'a fait rire immodérément. Alors, mademoiselle Julie m'avertit qu'elle va se préparer pour le dîner.

—N'allez-vous pas faire votre toilette aussi ?—demande ce sage.

—Ne me trouvez-vous pas bien, ainsi ?

—Non, votre robe de mousseline sera trop légère d'ici à une heure.

—Je mettrai un tricot, et je ne monte pas, je suis trop fatiguée.

—Raison de plus pour ne pas vous exposer à prendre froid. Soyez raisonnable et allez mettre une robe chaude.

Je refuse, il insiste, je me fâche, il persiste avec son ton tranquille exaspérant... alors je prends mon livre et ne lui réponds plus. Il voit le docteur, et va lui demander si ce ne serait pas plus prudent, etc.—Le docteur vient de suite m'ordonner le changement de toilette. Je pars enragée d'être forcée de suivre, non ses conseils mais presque ses ordres, à ce grand Anglais !

Me revoilà sur la véranda, j'écris sans lever les yeux et je me garde bien de regarder le vieux Lewis qui m'observe par dessus son journal. Il ne me fera pas sourire, le vilain monsieur ! Je lui apprendrai à se mêler de ce qui le regarde. Il vient de ce côté. Rien ne me fera lever la tête. Bon ! voilà la cloche... et l'Anglais à deux pas qui me parle.... je n'entends pas !

10 heures.

Elles n'arrivent pas ; je suppose qu'elles s'amusent bien, moi je suis dans ma chambre et même dans mon lit, j'écris parce que je ne puis dormir avant leur retour. Après dîner, monsieur Lewis a porté la grande chaise longue dans le coin près du piano, puis il m'a dit : Mettez-vous là, je jouerai pour vous tout ce que vous voudrez." Comment continuer à être fâchée ? Aussi j'y ai renoncé, et je lui ai fait payer sa dette en musique superbe.

A neuf heures, il cesse :

" You look very pale and tired, child, you ought to go to bed,"—et docilement je suis montée. Il est amusant avec ses airs de despote ! Quand je serai moins fatiguée, je connais une petite personne qui regimbera un peu, beaucoup, s'il s'avise de vouloir la conduire ainsi!

Il m'adoucit et m'assouplit avec sa musique. Je suis peut-être une espèce de " petite crocodile ! "

Eh bien, je m'endors et je renonce à attendre Loulou et les autres. Je ne me plains pas de ma journée.

21 juillet.

Je n'écris pas bien souvent dans le cher petit cahier. Le temps passe à rien et avec une rapidité étonnante. J'étudie bien avec monsieur Lewis. Comme je comprends ce que je n'avais jamais soupçonné avant !... je lui devrai ma première vraie révélation de la musique. Il profite de son rôle de professeur pour exercer tranquillement son autorité et sa surveillance ("paternelle", je lui dis en me moquant) sur ma petite personne qui suis toute saisie de ne pas plus me révolter contre cette étrangeté !

Je le crois bien malade, il me semble pas devenir mieux, et il est triste souvent à faire pitié !

23 juillet.

Monsieur Lewis nous a procuré à Loulou et à moi, un plaisir charmant. Il a obtenu de nous emmener avec lui pour une promenade à cheval. Et sur cette belle grève, si unie, nous avons eu une promenade inoubliable.

Ce vieux tyran ne permettait pas les galops trop prolongés, et nous l'écoutions avec une docilité aussi comique que rare !

Nous sommes revenus pour l'heure du bain — et après le lunch j'ai dormi toute l'après midi d'un sommeil de plomb. Monsieur Lewis a passé

la soirée avec nous, il parlait si peu que je lui demandai ce qu'il avait. " Nothing, darling, I feel a bit tired. " Loulou me pinça le bras à me faire presque crier. — Il était distrait, il a oublié à qui il parlait. " Darling "... chérie... le mot français est bien plus joli. Cela m'ennuie qu'il m'ait appelé " darling "— je ne veux être la chérie de personne.

25 juillet.

Grand émoi dans l'hôtel ce matin. Ce pauvre monsieur Lewis a eu une hémorrhagie, on a fait venir un médecin de Portland. Je viens de m'informer, on le dit mieux ce soir. Sa sœur doit arriver bientôt ; on lui a télégraphié.

Pauvre homme ! je me demande s'il a peur de mourir, ou bien s'il est tellement affaibli qu'il ne se soucie ni de vivre ni de mourir.

Loulou et moi avons passé la journée tristement, dans l'inquiétude. Penser qu'il peut mourir, disparaître pour toujours de ce monde si beau et qu'il ira... où ?

mardi matin.

J'ai vu monsieur Lewis. Il est d'une pâleur livide — ses yeux sont immenses, ils impressionnent par leur éclat et leur... inquiétude. Il passe la journée étendu sur une chaise longue — sa sœur est ici. Elle a une bonne figure sympathique. Elle est venue me chercher au salon, envoyée par son frère, car je n'avais pas osé approcher.

—Venez mon enfant et ne le laissez pas parler trop. Il vous demande. Ne le contrariez pas, — a-t-elle ajouté presque bas.

Et me voilà près de lui, un peu émue de le voir si changé. Il me dit de rester là, près de lui et de lui parler. Mais quoi lui dire ? On ne parle pas sur commande !

Alors je lui offre de lire..., Il m'envoie chercher un volume de Longfellow. De la poésie !... Mais il ne fallait pas le contrarier. Je commençai avec peu d'assurance... puis j'arrêtais en le regardant, craignant je ne sais quoi... de mal lire, mal prononcer... l'ennuyer.

—Why do you stop, child — go on, I love to hear your pretty little broken accent. It is music, dont be afraid, read on.

Rassurée, je lus longtemps. Puis je partis en promettant de le revoir demain comme il m'en priait. Étrange homme ! Il me fait pitié, et j'ai prié ce soir pour que Dieu lui vienne en aide.

Loulou et moi ne savons que faire de nous depuis quatre jours......... Le temps a été un peu gris... est-ce cela, ou la maladie de notre ami ? Je ne sais trop... mais la mer ne chante plus, elle pleure et il nous arrive souvent d'avoir envie d'en faire autant. Pourtant je suis mieux — je ne tousse plus et je rosis en attendant d'engraisser !

mercredi.

J'étais fatiguée aujourd'hui, l'air est lourd, nous aurons de l'orage, et je suis à l'orage, c'est à dire, un peu nerveuse, agitée, mal à l'aise. Après le lunch, je me suis endormie au salon dans un grand fauteuil ; je m'y étais réfugiée avec Loulou pendant que tout le monde va faire la sieste.

Je m'éveille tout d'un coup et je vois monsieur Lewis dans un fauteuil, pas loin. Il sourit de mon effarement, m'assure qu'il est presque guéri et qu'une séance de Longfellow lui fera grand bien. Il propose d'aller sur la véranda où il y a un peu d'air. Il marche bien et malgré sa pâleur semble presque comme avant.

—Now for a reading ! fait-il, en s'étendant dans sa chaise longue. You are a dear little darling, you know !

Alors prenant mon courage à deux mains :

—Pourquoi (j'écris français, ça m'ennuie en anglais.) m'appelez vous ainsi, monsieur ? Je ne suis pas si enfant que vous puissiez m'appeler " Chérie " sans que cela me paraisse étrange ?

—Vous n'aimez pas que je vous appelle ainsi ?

—Non, et vous ne devez pas le faire.

—Et pourquoi, enfant ?

—Parce que je ne suis pas votre chérie, et vous le savez bien.

—Je sais le contraire, je vous aime bien, et je voudrais avoir une délicieuse petite sœur comme vous. Alors, reprit-il en taquinant, il faut vous appeler mademoiselle ?

—Mais oui, comme tout le monde !

—Je ne suis pas tout le monde moi, je suis un pauvre diable qui mourrai au premier jour et si cela me fait plaisir de vous parler tendrement, sans m'en apercevoir, d'ailleurs, je vous demande quel inconvénient cela peut bien avoir !

Je ne répondis pas de suite... ne sachant trop quoi dire et émue à cette idée de mort évoquée si tranquillement.—Enfin :

—Vous ne le croyez pas que vous allez mourir ?

—Mais oui, je le crois !

—Cela ne vous fait pas bien peur ?

—Peut-être un peu... mais vous voilà très sérieuse, petite chérie. Ah ! pardon, mademoiselle !

Je ris franchement.

—Allons soyez bonne, passez-moi cette fantaisie de malade et laissez-moi vous dire ce que je voudrai.

Moi, avec un gros soupir: Mes permissions vous importent peu et je sais que vous ferez comme d'habitude, your own sweet will !

Et voilà où nous étions quand je me remis à lire Longfellow. Oui il est malade, mais il est capricieux et autoritaire au moins autant que malade. Aujourd'hui la mer est sombre et plus belle que je ne l'ai jamais vue... et je suis un peu triste, comme dépaysée, je n'ai pas encore éprouvé cela ici. Est-ce de l'ennui déjà ?...

C'est vendredi ou samedi, ah ! vendredi, car nous n'avons pas mangé de viande à midi. La vie s'écoule si douce et si monotone, je suis devenue une si vraie petite huître que je ne tiens plus compte des jours. Je me laisse vivre béatement, un peu bêtement aussi. J'aime moins à écrire, c'est un effort et ma nouvelle nature s'y refuse. Je suis tout occupée à refaire ma coquille, je suis bien fermée, et, les impressions n'entrent pas plus qu'elles ne sortent de la petite boîte brillante que la mer baigne, que l'odeur de varech parfume et que le sable doré tient chaude.

Loulou continue à dévorer les revues qu'elle vole très adroitement à sa mère ; elle en est si occupée qu'elle cause peu. Nous sommes deux petites sauvages sur notre rocher où personne ne nous dérange. Elle lit... je dors ou je rêve éveillée... le tout se ressemblant si bien, que je ne suis jamais certaine, en revenant du rocher, d'avoir rêvé endormie ou éveillée.

Notre grand ami est mieux, presque bien. Tous les jours, il trouve le moyen de nous retrouver et il parle avec moi sans plus s'occuper de Loulou que si elle était à dix lieues. Hier, elle a repris ses éternelles revues et a lu sans interruption, pendant que nous causions, c'est-à-dire causer ! que je m'évertuais à répondre aux innombrables questions de mon vieil ami. En nous quittant, il s'inclina narquoisement devant Loulou.

—I beg to be excused, miss Loulou, if you read all the time ?

Loulou lui répondit vertement, et il s'en alla, aussi calme qu'un dieu, la laissant indignée de ce qu'elle appelle son insolence. Moi, j'ai bien ri de la petite scène !

4 août.

Mon pauvre petit cahier, te voilà bien négligé, n'importe si tu as un bout d'âme, réjouis-toi, quand je n'ai pas besoin de toi c'est que tout va bien, que mon âme est paisible, mon cœur heureux et on ne parle plus de la santé avec la mine que j'ai ! Je suis rose, noire, ronde, je ris à propos de rien comme une petite folle, je chante en m'éveillant et je ne trouve pas les journées assez longues pour y mettre tout ce que je voudrais faire !

Nous montons à cheval quelquefois, Loulou et moi, avec notre grand ami anglais qui est presque bien maintenant, je travaille mon piano tous les matins. Loulou et moi marchons comme des trappeurs. Nous nageons, nous nous éloignons des gens civilisés et nous marchons nu-pieds dans le beau sable fin !

Quelle vie heureuse ! C'est un bon petit bonheur un peu bête et ravissant !

C'est une autre partie de ma vie qui recommence ; j'étais une enfant, je suis une jeune fille qu'on traite avec des égards, pour laquelle on fait des frais ! Ce sont des découvertes, faites aux Etats-Unis cela !

Au fond, je me sens un peu bien jeune encore et je me le fais répéter sur tous les tons par Loulou, qui est très fière de la supériorité que ses trois ans de plus lui donnent sur moi. Ce qui est consolant, ma mie, c'est que tu la rattraperas... quand elle cessera de vieillir, comme mademoiselle P. qui a trente-cinq ans depuis huit ans !

Monsieur Lewis devait partir demain, il vient de me dire qu'il changeait ses projets et passerait encore "some time". Nous sommes bons amis et nous avons de belles petites querelles quand il veut me mener au doigt et à l'œil, comme au commencement. Ah ! les Anglais ! et comme il est bien de sa race, lui !

Eh bien, il a trouvé une petite Canadienne capable de lui tenir tête !

Loulou et moi avons attrappé une belle gronderie parce que nous sommes des sauvages ! rien que cela ! Pauvres de nous ! la solennelle Mlle Julie nous a servi un froid mépris, très rafraichissant par cette chaleur. J'ai laissé Loulou méditer sur nos erreurs dans sa chambre, et je me suis enfuie ici sur mon rocher, sur lequel je suis perchée très haut et où je veux oublier ce petit ennui.

Bah ! je n'ai pas dix-sept ans, je me fais dire et redire que je suis une enfant, et je ne me sens pas du tout, mais du tout " amoindrie par ces enfantillages. "

Bon ! voilà M. Lewis qui vient de ce côté — il me découvrira dans mon aire, il m'y joindra et je causerai avec lui au lieu de jaser toute seule. Rien en cela de désagréable et pourtant..

L'étrange entrevue, est-il singulier cet homme ! Il s'est tranquillement installé sur mon rocher, sans paraître étonné de m'y voir, sans demander la permission, tout à fait à l'anglaise ! Puis, silence complet. Il m'examinait, me tenait sous son regard inquisiteur... j'en éprouvai d'abord du malaise, puis de la gène, enfin, toute troublée, je me lève pour partir. Il s'objecte, je m'entête et je commence à descendre. Il se lève, me touche légèrement le bras : " You must remain here, I cannot lose this opportunity of speaking to you, alone, before I go, and unfortunately this is very soon ! "

Indécise, j'hésitais... — " Child, be kind ! " — Il implorait, ma révolte s'apaisa et je consentis à m'asseoir près de lui, j'y passai une heure. Il parla de musique, de sa vie manquée à cause de sa santé délabrée, de son isolement, de sa tristesse habituelle, et ensuite bien doucement, il me remercia d'avoir mis de la joie dans sa vie par " ma seule présence " du souvenir qu'il garderait de moi — et les mots tendres revenaient, les mots caressants, "darling", "little one", "little love", j'en étais tout intimidée et quand je pus parler, je lui dis qu'après tout j'étais pour lui, une petite étrangère et qu'il ne devait pas me parler ainsi. Il sourit tristement et m'assura que cela n'avait aucune conséquence, car bientôt, peut-être, il serait mort. — Il en parle si tranquillement de cette terrible chose !

Nous sommes revenus ensemble à l'hôtel, lui, grave, moi, émue et attristée. — Ce soir, il joua longtemps et quand il commença la marche funèbre de Chopin, je m'enfuis sur la galerie afin de cacher mes larmes ! C'est affreux de penser, non seulement qu'il va peut-être mourir, mais qu'il le sait, qu'il attend tous les jours l'accident, fièvre ou hémorrhagie, qui le tuera. Dans l'amitié et l'intérêt que je lui porte, il y a, surtout une immense pitié pour ce condamné si beau, si artiste, et si débordant de vie encore malgré ses sinistres prédictions. Je suis montée doucement à ma chambre, sans attirer l'attention de personne.

6 août.

Je porte au cou, habituellement, une chainette à laquelle est suspendue une petite médaille en or de l'Immaculée. Hier je la manquai au retour du bain, j'étais désolée, croyant l'avoir perdue dans la mer. Ce matin, mon grand ami me la rapporta ; un domestique l'avait trouvée dans l'escalier. Toute heureuse, je remis chainette et médaille à mon cou. M. Lewis me questionne : " Pourquoi je porte cette médaille, si je crois à cette protection de la Vierge. Pourquoi j'y crois, " etc !

Une longue causerie dans le beau soleil qui mettait des rayons tout autour de nous. — M'aiderait-elle votre Vierge si je la priais, moi ?

—Oui, elle console tous ceux qui souffrent.

—Voulez-vous... non, je n'ose vous demander......

—Quoi ! vous n'osez pas ! Allons, monsieur, on est anglais ou on ne l'est pas ! Osez ! c'est la première fois que je vous vois hésiter !

—Voulez-vous me donner cette petite médaille ?

—Pour... quoi faire ?...

—I shall pray your Virgin, she will help me perhaps ! —

Je détachai chaine et médaille et les lui donnai, pendant qu'il se confondait en excuses et en remerciements attendris.

Il est protestant, mais sainte Vierge mienne, vous le protégerez, vous lui adoucirez la mort, vous l'aiderez, comme il le dit !

7 août.

Notre ami est parti ce matin, et demain ce sera notre tour. Je suis triste, singulièrement triste et inquiète. Je ne m'habitue pas à l'idée, qu'un être fort et jeune, doive renoncer à tout avant d'avoir joui de rien, et qu'il ira Dieu sait où, après avoir été si malheureux.

Le soir.

Loulou et moi avons visité tous nos jolis coins d'ombre ou de lumière : le petit bois, notre rocher, la source, et enfin notre belle grève ! Nous laissons un peu de nous dans ce morceau de monde ! Nous avons peu parlé, attristées toutes les deux par nos adieux à cette belle nature que nous ne reverrons peut-être jamais. Je suis arrivée toute frêle et blanche, une pauvre petite ombre qui faisait pitié—je pars vigoureuse et forte, pleine de vie et de gaieté quand tout va bien.

8 août.

Affreuse nouvelle ! on nous apprend, au dîner, que M. Lewis est mort, cette nuit, après une hémorrhagie.

9 août.

Départ retardé par ce que je suis un peu malade.

12 août.

Une journée triste, un ciel gris, une mer noire, un grand vent ! Je voudrais m'en aller loin, loin, où personne ne me verrait et où je pleurerais toutes les larmes qui m'étouffent. Pourquoi ? Ah ! pourquoi ! Pourquoi le ciel est-il lourd comme du plomb, la mer noire comme de l'encre, le vent triste comme un sanglot ? J'ai l'âme lourde et noire et triste et je voudrais de bons grands bras caressants qui m'entoureraient et dans lesquels je serais tranquille et consolée. Ça, c'est le rêve inutile ! O Dieu, ne pourrais-tu pas me prendre vraiment à toi et me garder en toi, à travers tout, que je le veuille ou non, que je le sache ou que je l'ignore ? Ah ! sois l'ami puissant et tendre et pitoyable de la petite âme en détresse qui crie vers toi ce soir.

Pourquoi ce grand trouble, cette angoisse qui me fait si mal. Je suis lasse, lasse... Si je mourrais aussi !

13 août.

Je le sens, c'est à jamais...

....

Le manuscrit s'arrêtait là.

FRANÇOISE.

Si on ôtait l'amour-propre de nos plaisirs et de nos chagrins, on les diminuerait de moitié.—Mme Necker.

—Une cueillérée de ce sirop, matin et soir, vous enlèvera ce gros rhume en un rien de temps.

—Mais vous me paraissez enroué aussi, docteur ?

—Oui, un fichu rhume qui ne me laisse pas de repos depuis un mois ; pas moyen de m'en débarrasser.

* * *

Propos d'Etiquette

D.—Une jeune fille peut-elle accepter une invitation d'un jeune homme au théâtre?

.—Oui, quand la pièce est bonne ; la jeune fille doit être accompagnée, à moins qu'elle ne sorte avec son fiancé.

D.—Une jeune fille peut-elle accepter d'aller souper, avec son fiancé, après le théâtre, dans un restaurant à la mode?

R.—Non, certes !

D.—Peut-on mettre sa serviette à son corsage?

D.—Non. Pas dans un dîner de cérémonie.

Lady Etiquette.

* * *

Notes sur la Mode

Je ne sais si on a jamais vu une mode aussi persistante que celle de la blouse. Il y a plus de quinze ans qu'elle a fait son apparition, nous venant d'outre-Manche. Mais comme nous avons su la rendre bien française, l'orner, la varier à l'infini ! Cette mode a tout de suite paru si pratique que les esprits chagrins ont déclaré qu'elle ne saurait durer ! Ils ont eu un éclatant démenti ; il est vrai que les blouses, et même leur usage, ont évolué. Depuis quelques années, on a jugé qu'une femme comme il faut ne pouvait être vue, dans la rue, en corsage et jupe différents. La blouse est devenue, en quelque sorte, un accessoire du costume tailleur ; on l'aperçoit à peine sous la jaquette, on ne la voit tout à fait que dans l'intimité du salon. Cette année, on les recouvre en partie par les bretelles de même tissu que la jupe ; c'est plus élégant et habillé dans l'ensemble. Dans ce cas, la blouse peut être jolie comme étoffe employée, mais toujours de façon simple. La blouse chemisier est celle du matin ; facile à mettre avec le trotteur ; elle se fait en flanelle blanche ou à raies en taffetas quadrillé, en surah. Mais toujours à plis, ce qui permet une infinie variété de combinaisons : plis ronds, plis couchés, plis-crête alternés, opposés, etc. Pour la blouse un peu plus habillée en satin souple ou en ottoman, il faut avoir soin de faire le dos aussi orné que le devant ; rien n'est disgracieux comme une blouse fanfreluchée devant, et dont le dos est simplement coupé de deux ou trois plis.

Avec la blouse, on porte moins le col empesé ; on l'a remplacé par toute la variété des fantaisies de tulle linon, broderie, dentelle, terminant en petit jabot. Toute femme saura se faire ces petits riens, utiliser un reste de dentelle ancienne et donner ainsi un cachet particulier à la blouse la plus simple.

CIGARETTE.

Jamais deux personnes n'ont lu le même livre ni regardé le même tableau.—Mme Schwetchine.

NAMASCHAUG

SUR LAC SPOFFORD, NEW HAMSPHIRE

Après neuf mois de vie intense que faire ? Venez au lac Spofford, vous installer dans d'excellents hôtels, des cottages pittoresques, et là, jouir d'un repos bien mérité, respirer dans une atmosphère calme, l'arôme des grands pins qui, comme autant de gigantesques tuyaux d'orgue, apportent l'harmonie des cieux.

......................." voix argentines
Echos limpides et purs de ces eaux cristallines,
Musique des grands bois où tout semble chanter,
Egayaient jusqu'à l'air qui l'entendait monter.

Un écrivain de renom, William Dean Howells, y passa ses plus beaux jours ; même il osa comparer cette goutte d'eau échappée des mains créatrices, aux lacs si poétiques de l'Italie.

Un îlot jeté, comme une corbeille de verdure, au milieu du lac, en fait une retraite favorite à ceux qui aiment camper. Cet endroit est si doux à l'âme, si enchanteur aux yeux, qu'il semble qu'en y déployant sa tente, on pourrait se dire " je vais voir bien mieux que l'Italie ".

LE BUT DU CAMPEMENT.

Ménager des vacances attrayantes et profitables aux jeunes gens, une vie en plein air, dans l'atmosphère si pure du lac et des bois environnants, loin des miasmes des grandes villes.

La liberté de toute contrainte qu'impose la vie de citadin, la compagnie de camarades désireux d'obtenir tout le bien que peut procurer la vie en plein air, n'est-ce pas le songe de la jeunesse collégienne qui veut développer son corps et fortifier son esprit ?

Trois mois dans les bois, sur les bords d'un lac, après une année, passée entre quatre murs, ne peuvent manquer de renforcer la santé—jamais trop bonne—d'un jeune homme et le mettre en meilleur état de retourner, avec profit, à ses livres et à la discipline mentale de ses études.

Les bois, l'eau, les animaux qui les habitent, sont autant d'objets d'observation, autant de nouveaux horizons, pour un étudiant. Sous la direction de professeurs distingués, camarades de vacances, comme lui, cette étude pratique rend l'intelligence plus vive et plus brillante. En outre, la vie du camp, soigneusement réglée, perfectionne la courtoisie, la personnalité et le respect de soi-même.

EQUIPEMENT.

La maison est vaste, bâtie sur le rivage, adossée à la forêt. La salle de réunion est gaie ; dans une large cheminée, aux jours de pluie, pétillent de grosses bûches, qui illuminent tous les visages et répand la joie et la chaleur. Au second étage, une véranda donne accès aux différentes chambres. La salle à manger, ainsi que la bibliothèque, ont une vue sur le lac. La lecture, l'écriture, l'appétit même, y gagnent quand de l'embrasure de larges fenêtres, on peut contempler la mer, les bois, le ciel aux tons si délicats du New-Hampshire.

D'ailleurs, le ciel est tout près. Nous avons une chapelle, elle s'ouvre sur la véranda, entourée de lierres. Les visiteurs catholiques peuvent donc assister à la messe le dimanche, et même tous les jours, s'ils le désirent.



LE CAMPEMENT

Il n'y aurait point de campement parfait sans une cuisine, un chef et une office. La nôtre regorge de tant de bonnes choses ! ! !

Il y a chambres et bains pour les timides qui craignent de coucher sous une tente ou de se plonger dans l'eau froide du lac.

Le jour, comme partout ailleurs, je le suppose, c'est le beau soleil qui luit sur nos têtes, et quand il a fui, un gaz discret, projette sur le fond sombre de la forêt, la silhouette des tentes majestueusement alignées : bivouac inoffensif, où nos jeunes soldats de demain se font des poumons

plus forts, en dormant dans une atmosphère de nitrogène et d'oxigène que distillent les sapins, les érables et les chênes.

Toutes les tentes ont un parquet et des lits de pachas. Soyez sans crainte, bonnes mamans.

La jetée sur le lac sert à aborder, à déborder, à faire le plongeon.



LAC SPOFFORD

Des petits bateaux, comme une légion de merveilleux oiseaux blancs, ouvrent leurs ailes et nous transportent dans des baies féeriques, sous un ciel toujours bleu.

Le soir quand le grand hôtel et les nombreux cottages de la rive opposée s'allument, ces lumières réflétées dans le lac, en font une fête de nuit toujours mystérieuse, toujours admirée : elle porte à la prière.

ORDRE DU JOUR.

Il est bien simple et fait pour les jeunes. A sept heures, le son de la trompette annonce le réveil, il avertit :

> Qu'il est de mise,
> Quand il fait beau,
> D'ôter sa chemise,
> De sauter dans l'eau.

Le déjeuner vient après ce bain matinal mais libre : puis chacun se met à l'ouvrage ; il faut ranger les tentes, mettre les embarcations à l'eau, réparer, fabriquer différents articles nécessaires au bon fonctionnement d'un camp. A onze heures, leçon de natation, elle est suivie du dîner. Une sieste, des jeux athlétiques, une excursion dans les montagnes, une seconde leçon de natation, suffisent pour occuper l'après-midi. Le souper fini, on appareille pour une promenade sur le lac, puis les pensionnaires sont libres de s'amuser comme bon leur plait, dehors, à bailler à la lune, dedans, à faire de la musique, du chant, des lectures, des jeux de société, jusqu'au coucher, à dix heures. Bonne journée, bonne nuit, mais il faut en remercier Dieu avant de fermer l'œil.

Cet ordre n'est pas toujours observé, car il y a souvent de longues excursions, des parties de pêche, de chasse, des pique-niques, voire même des réceptions au grand hôtel où tous sont invités.

AMUSEMENTS.

Ils sont insurpassables. Le lac est renommé pour ses pêches miraculeuses ; le brochet, la carpe, la perche y abondent.

Manœuvrer un navire à voiles, le tenir en ordre parfait, ramer, quel beau passe-temps, quelle utile leçon pour un Québecois et un Montréalais, destinés probablement à vivre sur les rives du fleuve Saint-Laurent.

Un professeur de natation surveille et encourage les commençants, leur communique la confiance, l'habileté requise pour se sauver et sauver la vie des autres en cas de futur péril sur mer.

Un beau jeu de paumes, à l'ombre des grands arbres, et un immense terrain, pour le golf, auront leurs fervents, ou bien, des régates animeront le lac ; à certains jours, des parties de base-ball, contre des équipes locales, mettront les aleutours en émoi pour le reste de la semaine.

L'ascension des montagnes est parfois longue, tout le camp se met alors en marche, précédé de la batterie de cuisine et des marmitons. Les plus beaux endroits sont choisis pour y reposer la tête, l'organisateur de ce camp, le bon Docteur



ILE WESTMORE

Griffin, les connait tous. Tels sont les monts Monadnock, Wantasiquet, d'où l'on voit la ville de Bratelboro, Vt., le mont Pisgash, renommé pour ses pins vierges, le lac Sunapi, la rivière Connecticut, le parc de la

montagne de Corbin, peuplé d'animaux sauvages.

INSTRUCTION.

Quelques heures, chaque semaine, sont consacrées à l'étude, sous la direction du Docteur Griffin et de ses assistants ; car il ne faut jamais cesser d'apprendre, au contraire.

Un professeur initiera gratis et gracieusement ceux qui s'intéressent à l'art de la photographie. Que de beaux paysages, que de délicieuses scènes animales peuvent être prises sur le vif. Pensez au Naturaliste. Un phonographe héroique vous apportera souvent comme les échos des grands opéras de New-York, les gazouillis d'une Sembrich, les scherzos d'une Nordica, les soupirs de piccolo



LES BORDS DU LAC, LE SOIR

d'une Melba, les mugissements d'une Schuman-Heink, les divines harmonies d'une Albani, et les voix si fraîches, si remuantes si cultivées de Dippel, Plançon, Caruso. Dans les bois, l'effet est merveilleux, au large, ce chant semble venir du ciel.

Le temps perdu au collège peut se réparer ici en repassant, préparant les examens. On ne paie rien pour cet important service, mais si l'enfant veut une instruction plus régulière, plus systématique, pas lui, mais ses parents, des arrangements se feront avec le Docteur Griffin.

La région du lac Namaschaug est une belle page d'histoire naturelle, la flore y est variée ; un herbier, fait tout en se récréant, sera plus tard, peut-être, utile ; vous le lèguerez à votre collège ou à l'université. Non moins intéressante est l'étude des insectes, des oiseaux, des bêtes de la forêt.

Un cours d'histoire et de sciences est donné au camp chaque année, illustré au moyen de projections, dans un amphithéâtre naturel qu'un bois, voisin du camp, a merveilleusement aménagé.

Au lac Spofford le temps est beau, ils sont rares les jours de pluie ; s'il en survient il fera bon se réunir auprès de l'âtre flamboyant, la bibliothèque et le gymnase sont bien pourvus.

DISCIPLINE.

Comme c'est un rendez-vous de gentilshommes qui passent les vacances ensemble, dans le but de reposer leur esprit, de fortifier leur corps, on s'attend à ce que chacun apporte sa part de bonhommie, d'amabilité et contribue ainsi au succès d'un pareil campement.

La règle n'est ni dure ni compliquée ; une surveillance paternelle s'exerce sur l'éducation et la morale, mais d'une manière discrète, charitable.

Ceux dont la conduite et les manières laissent à désirer ne sont pas retenus au camp, les directeurs se réservent le droit, dans l'intérêt général, de les prier de se retirer.

ADMINISTRATION ET DEPENSES.

On devient membre de dix à dixneuf ans. Le camp s'organise vers la fin de juin et dure neuf semaines. Le prix d'une saison est de $125.00 toutes les dépenses y comprises, sauf celles des transports et des tuteurs spéciaux.

De plus amples informations seront données à ceux qui voudront bien écrire au Rev. J. J. Griffin, Université catholique, de Washington, Brookland, D. C.



VUES ANIMEES

Les enfants seront reçus dès le 10 juin et pourront demeurer jusqu'au 25 septembre.

Les étudiants de Québec et de Montréal viennent ici en dix heures. La voie de New-York et Brattleboro est la plus directe. Leurs parents et amis trouveront à l'hôtel " Pine Grove " une résidence d'été de première classe.

Il n'y a pas d'uniforme, chacun doit apporter des habits de tous les jours, et de bains, des serviettes, des chemises de flanelle, des camisoles, une couverture en caoutchouc pour les campements au loin, deux couvertures militaires ; une forte paire de chaussures à la semelle de caoutchouc, est indispensable dans les excursions à travers les bois.

Les élèves prendront note de toutes leurs expériences, revues et corrigées par un professeur.

Même enseignement pour les sciences physiques.

Ces travaux, ni fatigants, ni réguliers, seront un agréable passe-temps quand la pluie ou la bise visitera Namaschaug ; car, après tout, il faut qu'il pleuve là, comme aux autres places d'eau.

Les plus avancés des élèves, qui ont fait leur cours de géométrie, peuvent s'initier au génie civil : chaines, compas, niveaux, mappes les aideront à mesurer sous la direction d'un ingénieur civil, des montagnes, des rivières, à faire des tracés de chemin de fer. Comme l'a dit Virgile : "Omne tulit punctum", qui, grâce au bon et savant Docteur Griffin, miscuit utile dulci ".

E. B. G.

1er mai, 1908.

Brookland, D. C.



EN CANOT

Ceux qui ont des appareils de balle, de paume, des cameras, des instruments de musique feront bien de les apporter.

Les places d'eau du Canada sont belles, salubres, mais bien mondaines, trop bruyantes ; ici, loin de tous ces inconvénients, vous vous reposerez tout aussi bien, si non mieux, vous vous familiariserez avec la langue anglaise, puis, quand vos vacances finiront, celles du bon Père Griffin commenceront, jusqu'à votre retour, l'année prochaine.

E. B. G.

P. S.

Il y a un laboratoire de chimie, où l'on prépare les élèves à l'admission aux différents collèges du pays.

Je ne reconnais aux catholiques qu'un seul droit, c'est de faire mieux que les autres.—Mme Schwetchine.

A l'honneur d'un Poete

M. Pamphile LeMay, le vieux barde canadien et le très apprécié collaborateur du " Journal de Françoise " a lu, dernièrement à l'Institut Canadien de Québec, un opéra-comique, " La Grosse Gerbe ", sa dernière œuvre.

Le succès qu'il a remporté ne nous étonne pas. Celui qui, de tous nos poètes, a le mieux chanté notre " chez nous ", a dû traduire les sentiments de sa belle et grande âme en d'inoubliables accents.

Ne nous serait-il pas permis de former le vœu que nous puissions aussi à Montréal, entendre cette œuvre charmante ? Nous serions si heureux de pouvoir y applaudir et en féliciter sincèrement l'auteur.

Le Maitre de la Mort

Nous avons le regret de ne pouvoir donner à la représentation de ce chef-d'œuvre le compte-rendu enthousiaste auquel il a droit.

Au moment où nous allons sous presse, nous n'avons que, tout juste, l'espace et le loisir de marquer notre sincère admiration pour la pièce, son auteur, et les interprètes, — de jeunes Canadiens ! — qui ont vécu les temps bibliques avec un talent dont nous ne saurions trop les louer.

Une musique délicieuse accompagne le chant des vers. Elle est aussi, la douce mélodie, de facture canadienne. Qu'il nous soit permis d'en féliciter le compositeur M. F. Pelletier.

Espérons que la scène canadienne est enfin fondée, grâce au dévouement d'un artiste français, M. Lasalle, aidé, je veux le croire aussi, de tous ceux qui comprennent l'importance de la fondation d'un conservatoire parmi nous.

On perd beaucoup de soi quand on n'acquiert rien.—Mme Necker.

LE BOUDOIR

Si l'on se fiait à l'étymologie, le mot " Boudoir " devrait désigner l'endroit où l'on se retire quand sous l'influence de la mauvaise humeur on cherche à s'isoler de ses contemporains les plus rapprochés. Il dérive évidemment en effet du verbe bouder, lequel désigne une action peu gracieuse par elle-même. Ce n'est pourtant pas pour donner des commodités à ce travers que l'on inventa ces petites pièces dont l'origine relativement moderne ne laisse pas que d'être assez incertaine, et en dépit de son appellation, le boudoir n'évoque rien de maussade ni de grognon, bien au contraire. Cet asile intime où la femme est chez elle, reçoit ses familières, en négligé, sans cérémonie, tient le milieu entre le cabinet de toilette et le salon.

Il est moins solennel, moins d'apparat que ce dernier. C'est l'écrin capitonné, aux meubles bas et confortables, aux tapis épais, aux tentures soyeuses, où se chuchotent entre amies les bonnes histoires et les commérages malicieux, où trainent sur les petites tables les auteurs préférés. On y cause, on y rit, on y goûte, ou bien on y rêve, on s'y délasse dans la lecture, des contraintes du monde et des visites sérieuses.

Il est assez difficile de fixer avec quelque précision la date à laquelle ces petites pièces firent leur première apparition. Balzac dans un de ses romans (La Peau de Chagrin) nous donne bien la description minutieuse d'un boudoir gothique ; mais elle est sortie de toutes pièces de son imagination. C'est une pure fantaisie d'écrivain. Le lieu où les princesses et les châtelaines du moyen-âge se retiraient volontiers pour méditer et pour se recueillir, c'était l'oratoire, petite chapelle qui n'avait rien de commun avec la pièce dont nous nous occupons.

Au seizième siècle on installait dans les riches demeures, à côté des chambres de dames, un cabinet de dimensions restreintes. Comment était-il meublé, quelle était sa décoration et son rôle ? Nous l'ignorons. Nous n'avons de renseignements exacts que sur un seul ; celui de Louise de Vaudemont. Il était tendu de noir, un prie-Dieu occupait la place d'honneur, de graves portraits d'ancêtres garnissaient les murs ; c'est là que la veuve inconsolable venait chaque jour pleurer un époux regretté. Ce séjour peu enchanteur n'a rien d'un boudoir.

Etaient-ce des boudoirs ces multiples cabinets dont le Palais de Versailles était rempli, et à son exemple les hôtels et les châteaux des grandes dames. Les " précieuses " donnèrent tout à coup une importance considérable à ces pièces. Les chambres où l'on se réunissait jusqu'alors, les "ruelles" avec ce meuble vulgaire, le lit, ne pouvaient suffire à ces idéalistes ferventes et pudiques. Le cabinet s'imposa comme un indispensable asile. Le bon ton exigea qu'on en eût un, ne fut-ce, comme dans la comédie de Molière, que pour y faire de "la pommade pour les lèvres". "Je voudrais que dans toutes les petites maisons, écrit madame de Motteville, il y eût des chambres lambrissées de bois tout uni, et que chacune de nous eût un cabinet qui fut rempli de livres......" Cette simplicité champêtre était peu goûtée des belles dames.

Mademoiselle de Montpensier, la fameuse Julie d'Angennes, la fille la marquise de Frontenac, celle qu'on appelait la "Divine" préféraient les orner de peintures, de miroirs, d'objets d'art remarquables. Louis XIV, toujours fastueux, galant et généreux, offrit à mademoiselle de la Vallière, à la princesse de Conti, des ameublements somptueux destinés à des cabinets de ce genre ; fauteuil et lit de repos, chaises et tabourets garnis de brocart lamé d'or. Les beaux esprits venaient là rivaliser d'éloquence, deviser subtilement sur toutes sortes de questions.

C'étaient à vrai dire des petits salons plutôt que des boudoirs. Mais, modifiez un peu ces pièces. Enlevez-leur le côté cérémonieux et sérieux, faites-en un lieu de conversations à prétentions moins élevées, plus frivoles et plus galantes, meublez-les de bergères aux coussins moelleux, de canapés commodément arrondis pour recevoir le corps, ornez-les de grandes glaces, de mille futilités féminines, et vous aurez le boudoir tel que le réalisa le dix-huitième siècle.

" A-t-on un palais ? il faut y trouver appartement d'hiver, appartement d'été, appartement de bains, entresols, cabinets, boudoirs !......" Qui écrit cela ? le marquis de Mirabeau. Ce farouche "ami des hommes" considérait déjà le boudoir comme un accessoire obligé de l'habitation moderne. Nous sommes en 1759. Il a suffi des quelques années de la Régence, de cette époque coquette, gracieuse et corrompue pour généraliser une innovation qui s'adaptait si bien aux goûts du nouveau siècle.

On en est aux petits appartements. L'élégante y installe pour elle ce réduit charmant où elle reçoit les visites de ses intimes, écoute les anecdotes de la ville et de la cour, fait sa correspondance. Le marquis, le chevalier, le petit abbé sémillant et remuant, que l'on consulte plus sur les questions de toilette que sur celles de piété, font cercle autour de la chaise longue où elle est à demi étendue.

Marivaudages, plaisanteries ; les bons mots se croisent, entrecoupés par les airs à la mode, les cris ou les cabrioles de l'animal familier du logis, petit chien, angora ou sapajou que la maîtresse de la maison garde auprès d'elle sur un coussin.

C'est là encore qu'elle se livre aux petits ouvrages si fort à la mode qui n'occupent guère que les doigts et laissent à l'esprit toute sa liberté.

Découpage des estampes, enluminure, parfilage ; occupations commodes qui permettent de s'abandonner coquettement à la grâce des attitudes nonchalantes, de se donner une contenance en écoutant les confidences ou les galanteries.

La décoration et l'ameublement de :

" Ce temple fastueux qu'on appelle un boudoir", s'inspirent des idées légères du temps. Ce siècle épris de plaisirs écarte même en art les pensées attristantes.

Sur les panneaux qui ornent les murs se déroulent des paysages souriants, des pastorales ou des scènes qui n'ont rien de morose.

Des petits amours grassouillets folâtrent au milieu des guirlandes de fleurs, en compagnie des divinités court vêtues d'un Olympe séduisant où Vénus et les nymphes apparaissent de préférence.

Il faut bien le dire, en passant, le boudoir se fait alors une réputation un peu équivoque. Si nous avions l'indiscrétion de prêter l'oreille aux portes de quelques-uns d'entre eux, les conversations que nous pourrions surprendre ne nous rappelleraient guère les dialogues quintessenciés des précieuses; et si la soubrette malicieucieuse de madame nous ylaissait glisser un regard... Mais respectons l'intimité de ces intérieurs où glaces, tableaux, sofas, tout parle de tendresse, comme écrit l'auteur du "Tableau de Paris", de ces boudoirs conçus selon le goût de ce M. de Ménars qui écrivait à Natoire que comme cette pièce devait être "fort petite et fort chaude" il ne voulait que des nudités. Constatons seulement que ce n'est ni sous la régence, ni sous le règne de Louis XV comme on pourrait le supposer, mais sous le règne du tranquille et vertueux Louis XVI que les actrices donnèrent le ton un peu risqué du boudoir "aux jeunes femmes de qualité et aux bourgeoises des étages supérieurs". Quand on remania les appartements du château de Fontainebleau en 1786, on y réserva un boudoir pour la reine Marie-Antoinette.

Mademoiselle Coutat s'étant "amusée d'y commettre des indiscrétions et de tenir des propos qui auraient dû la faire punir plus rigoureusement" la reine s'en réserva l'accès et garda la clef sur elle.

Cette mauvaise réputation explique, sans la justifier pourtant, cette réflexion de Mme de Genlis, qui s'étonnait d'entendre les femmes de la Restauration "appeler leur cabinet un boudoir, car ce mot bizarre, dit-elle, n'était employé jadis que par les courtisanes".

Exagération évidente. Toutes ne se laissaient pas entraîner à ces imitations scabreuses. La plupart étaient fort convenables.

Entrons à Bellevue, chez Mme de Pompadour, nous n'y verrons rien qu'un arrangement parfait qui révèle le goût raffiné de la maîtresse du logis. Chaises, fauteuil, divans sont recouverts de perse brodé d'or. Au-dessus des portes, Boucher a peint, "avec les grâces qui caractérisent tout ce qui sort du pinceau de ce grand maître", deux de ces vues chinoises si fort à la mode.

A l'hôtel Lambert, le plafond du boudoir est décoré par Le Sueur, d'une toile où il a représenté "la lune dans son char sous la figure de Diane précédée de Lucifer, qui marque le point du jour".

A Bagatelle, Greuze, Fragonard, Lagrenée, prodiguent les compositions aimables.

Chez Mlle Duthé, un miniaturiste célèbre, Van Spaendouck, sème sur les panneaux clairs, des guirlandes de roses et de myosotis, des torches enflammées, des flèches entrelacées, des arcs, des carquois.

Dans l'habitation que le trésorier de Saint-James avait fait bâtir au bois de Boulogne, le boudoir de "Madame sa femme, écrit Bachaumont, peint sur glace, coûtait plus à lui seul que la salle à manger qu'on évalue à plus de cinq mille louis".

Tel était le succès de ces petites pièces qu'on installait dans les demeures les plus anciennes, les plus sévères. Le souci du confortable l'emportait sur toute autre considération. Plus modestement, beaucoup qui ne pouvaient ou ne voulaient faire appel au talent des maîtres de l'époque, se contentaient de tentures d'étoffes, de ces lampas aux couleurs tendres, bleu et blanc, de ces soieries brochées si harmonieuses de tons; ou bien encore de tapisseries. Souvent le boudoir de la danseuse de l'Opéra était d'une correction aussi parfaite que celui de la plus grande dame.

Comparez l'ameublement, que nous connaissons, de celui de Mlle Guimard, tendu de taffetas vert, garni de canapés, de bergères et de chaises en tapisserie au petit point, à celui de la princesse de Lamballe, à Versailles, orné d'un meuble de gros de Tours broché à fond blanc, et dites s'il y a rien dans la tenue du premier de plus osé que dans celle du second.

Chose certaine, par exemple, jamais la vogue du boudoir ne fut plus considérable qu'au dix-huitième siècle, qui en vit à la fois l'éclosion, l'apogée et le déclin. Il convenait bien à cette époque alerte, dénuée de préjugés, peu préoccupée du qu'en dira-t-on, dédaigneuse d'un formalisme étroit et guindé. Le changement des mœurs, sans en amener la disparition complète, devait forcément en restreindre l'usage. On pourrait presque dire de l'ameublement ou de l'habitation ce que les physiologistes disent de la nature: le besoin crée l'organe. Chaque âge, selon son idéal, ses désirs, ses croyances, ses vertus ou ses défauts, s'installe à sa guise, au gré de ses préférences.

On ne bâtira plus désormais d'églises comme au moyen-âge; Versailles restera un exemplaire unique de magnificence et de grandeur. Chaque chose a son temps. Il en fut ainsi du boudoir.

Il passa, ou presque, avec le siècle, gracieux et séduisant entre tous, détrôné, remplacé peu à peu par une création nouvelle, le petit salon, qui, avec moins d'intimité, se prêtait en somme aux mêmes usages. Sa réputation un peu équivoque, fut-elle pour quelque chose dans sa transformation? C'est possible; quoi que nous ayons montré qu'il y eût là une évidente exagération.

Quoi qu'il en soit, il n'est plus guère de nos jours qu'une exception. Il apparaît bien cependant encore, dans quelques intérieurs coquets, et l'on pourrait citer comme le modèle du boudoir moderne, celui du comte Muischeck, qu'un journaliste de la fin du Second Empire décrivait ainsi: "Petit boudoir rococo, chef-d'œuvre du genre, entièrement tapissé de glaces le long desquelles se jouent des arabesques d'or formant consoles et supportant une collection de porcelaines de Saxe, dont la répercussion double encore le magique effet. Une pendule et des candélabres de Saxe complètent cette collection de grande valeur. Le plafond même est en harmonie avec l'ensemble, et tous les types populaires de la comédie italienne y luttent de fraîcheur et de gaîté avec leurs frères en céramique".

Voilà qui ressemble plutôt, il est vrai, à un cabinet de curiosités. Et puis, un boudoir pour homme?...... Ne manque-t-il pas à cet intérieur, la présence de la femme, de l'élégante, qui met un peu d'elle-même dans tout ce dont elle s'entoure, dans ces fantaisies où se reflètent ses goûts?...

Mais la liste serait vite close, si nous voulions faire la nomenclature de ces petites pièces, de nos jours. Il est même probable que leur rareté ira encore s'augmentant.

Le goût du plein air n'a pas sévi qu'en peinture. Il y a les sports, il

y a l'automobile, qui nous arrachent aux langueurs des doux fauteuils capitonnés. Celles qui ne se confient pas aux hasards d'une quarante-chevaux, vont à pied, font des marches, jouent au tennis, au nom de l'hygiène, divinité qui contrôle nos plus petites actions. A quoi bon un boudoir ? Quel besoin d'une pièce intime, où l'on ne serait jamais, puisqu'on ne songe qu'à sortir. C'était bon pour ces petites marquises poudrées qui ne savaient faire que quelques pas, de leur chaise longue à leur chaise à porteurs.

Il faut être de son temps.

FULANO.

Vivre dans le provisoire, c'est toute sa vie faire antichambre. — Comtesse Olga.



" La réflexion mûrit la pensée "

Sur la tombe d'Yvonne

Elle est partie la jeune amie ! Elle est partie l'élève docile, pleine d'intelligence, de souplesse, d'ambition, elle est partie......

Au milieu d'une fête splendide de draperies, de lumières, de chant, de musique, d'enfants ; au milieu de parents, d'amies sincères, suffoqués par les larmes, elle est partie dans son beau cercueil blanc, couvert de fleurs; elle est partie à dix-huit ans !—heureuse comme elle avait vécu, soumise à la volonté de Dieu comme elle n'avait su que l'être à celle des siens, de ses professeurs.

" Si Dieu veut votre vie, vous la lui donnez ? " demanda le saint prêtre.

" Oui ! " — fut sa réponse ferme, sans un moment d'hésitation.

Pourtant sa vie, c'était la route grande et parfumée que son imagination vive lui faisait toute couverte de jouissances pures, d'enthousiasmes, de possessions ! Sa vie ! c'était sa famille qu'elle adorait ; ses amies avec lesquelles elle ne comptait jamais ; sa vie ! c'était l'avenir,—le bonheur !

Chère Yvonne, vous que que j'ai aimée d'une affection particulière que vous me rendiez bien, les yeux pleins de larmes, j'écris ces lignes à votre souvenir. Vos compagnes les attendent, mon cœur en a besoin : — priez là-haut pour ceux que vous avez quittés trop soudainement.

Yvonne Gratton était la gaieté même. Puis elle n'était que joies, prévenances, activité. Elevée par des parents chrétiens, — tels qu'il s'en rencontre encore quelques-uns de nos jours, — douée d'une aussi belle intelligence que d'une belle âme, droite et pieuse, elle était toute à tout. Elle faisait de la musique délicieuse, de la bonne littérature, de l'anglais à souhait ; de l'histoire, des sciences, des chiffres même, toujours avec cet esprit enjoué, dispos, ardent à l'étude. Son bon père, dont elle était le pinson bavard, se rappellera combien de fois elle l'a pris à récompenser ses succès. Sa mère désolée n'oubliera pas ses rentrées bruyantes après les examens où elle avait eu la première place.

Graduée l'an dernier aux cours particuliers que j'ai fondés, éprise de l'enseignement qui s'y donnait alors, Mlle Gratton a lutté vaillamment avec ses compagnes ; elle a brillé dans les revues de fin d'année et enlevé le prix de littérature " Madeleine " par un travail d'une remarquable délicatesse.

Mais que font au ciel les triomphes de la terre... Dieu a regardé cette âme de son choix ; il l'a trouvée prête ; il l'a prise... En quelques jours, la typhoïde l'a vaincue... Nous ignorions qu'elle était souffrante, nous l'attendions avec son bon sourire et son regard ouvert: elle n'était plus...

Pleurons.........

Pleurez avec sa famille, compagnes qui avez connu et apprécié sa riche nature ; pleurez avec moi la petite amie du cœur, messagère de plus d'une de VOS DISCRETES MISSIONS ; pleurez l'élève reconnaissante, qui, pressentant peut-être, ma retraite, a donné toute son émulation au mouvement qui vous a fait m'offrir un superbe souvenir.

Ah ! celle-là, j'en étais sûre, se serait jointe au noyau d'élèves restées fidèles qui me viennent voir régulièrement plusieurs fois l'année ; élèves affectueuses qui, à travers les temps, depuis vingt ans, trente ans, gardent mon souvenir. Elle aurait été de celles qui me vienent raconter leurs joies mondaines, leurs conquêtes, — leurs premières désillusions. Elle serait venue, ou rieuse, ou l'œil grave, m'ouvrir son bon cœur.

Enfant bien-aimée, Dieu vous a épargné les ennuis de la terre ; il vous a prise au printemps et au printemps de la vie, comme au printemps vraiment on tend la main pour cueillir une fleur. L'alleluia de Pâques, c'est au Paradis que vous l'avez chanté ; et vos doigts de musicienne ont peut-être effleuré le clavier des célestes demeures, — tandis qu'ici-bas nous vous regrettons en vain......

HERMINE LANCTOT.

L'inauguration de la "PATRIE"

C'est avec un vif empressement que je me suis rendue, le 21 avril dernier, à l'inauguration officielle du nouvel édifice de la "Patrie".

Cet édifice est l'une des plus belles et des plus vastes constructions modernes à l'honneur du journalisme canadien-français, et de par tout le Dominion, peut-être même, de par toute l'Amérique, je ne crois pas qu'il en existe de plus luxueux et de mieux aménagé.

Joyeusement décoré pour la circonstance de plantes vertes, de faisceaux de drapeaux, la bâtiment offrait un spectacle aussi agréable à l'œil que réjouissant à l'esprit. Des fleurs partout : les invités mêmes, étant pressés, par de gentilles fillettes de blanc vêtues, à se fleurir, l'auditoire bientôt ne fut plus qu'un immense bouquet.

Mesdames Louis-Joseph et Eugène Tarte, gracieuses, jeunes et jolies, recevaient au grand salon, avec leurs maris, les propriétaires de ce remarquable établissement, puis il y eut discours, félicitations, échanges de souhaits et de compliments.

Certes, les jeunes et entreprenants possesseurs de la "Patrie" peuvent être à juste titre, fiers de leur splendide installation, et leurs concitoyens ont le droit d'être orgueilleux de l'essor superbe d'un journal montréalais.

Le développement et le progrès de la "Patrie" depuis quelques années, tiennent presque du prodige. Il y a loin de la feuille illustrée à seize et trente-deux pages que publient aujourd'hui les propriétaires actuels, à la modeste "Patrie" de quatre pages, dirigée, naguère encore, par Honoré Beaugrand.

Et, en admirant le grillage artistique en bronze et en fer forgé, les colonnes richement sculptées, les comptoirs de marbre, le plancher en mosaïque, qui ornementent si luxueusement les six étages et demi de la "Patrie" actuelle, en visitant ses grandes presses rotatives, ses bureaux nombreux et ses superbes salles de rédaction, je songeais aux trois pièces mal éclairées de la rue Saint-Jacques où s'écrivait, se composait, s'imprimait la "Patrie" d'autrefois.

J'y songeais, dis-je, avec un sourire un peu mélancolique, où nulle envie n'entrait pour toute cette magnificence, car, dans le local exigü et obscur de jadis, la lumière intellectuelle entrait et circulait largement, la pensée se développait à son aise, et les opinions demeuraient fortes et courageuses.

C'est là encore que parut la Page des Femmes, la première, de ce genre, dans le journalisme canadien. Aujourd'hui, ces pages féminines sont devenues nécessaires et qui oserait leur nier l'heureuse et salutaire influence qu'elles sont appelées à exercer ?

Mais la "Patrie" du passé ne me fait pas oublier celle du présent et de l'avenir. J'aime à me croire toujours de la maison, bien que d'autres devoirs me retiennt ailleurs, et, c'est de tout cœur que j'offre à MM. Tarte mes vœux de prospérité et de succès constants.

FRANÇOISE.

Le président interroge un assassin dont les allures sont celles d'un parfait gentleman.

—Qu'avez-vous fait, lui demande-t-il, après avoir tué votre femme ?

Et l'assassin, avec une extrême courtoisie :

—J'ai pris le deuil.

CONSEILS UTILES

REMEDE CONTRE LE MAL DE TETE.—Un violent mal de tête vous torture, loin de tout secours médical, il faut vous résigner. Si cependant vous possédez une petite pharmacie d'urgence voici un procédé facile de préparation d'eau sédative qui vous apportera un grand soulagement. Faites fondre à part un peu de sel de cuisine dans un verre d'eau. Lorsque la solution est limpide, ajoutez une cuillérée à bouche d'alcool camphré et quatre cuillérées d'amoniaque, versez dans une bouteille d'un litre, remplissez avec de l'eau et vous obtenez une excellente eau sédative. Ne pas oublier d'agiter le flacon avant de s'en servir.

NETTOYAGE DES VETEMENTS DE LAINE.—Chacun sait combien il est difficile de laver les bas, les camisoles, les jupons de laine, par exemple, sans les voir se rétrécir et se durcir. Faire une bonne eau de savon chaude, y ajouter de la térébentine et de l'ammoniaque. Dans la moitié de ce liquide, verser de l'eau froide; y mettre tremper pendant 10 minutes les vêtements de laine, les presser et les serrer pour les nettoyer; éviter de frotter, on foulerait la laine, et les objets se rétréciraient. Recommencer la même opération dans l'autre eau, rincer à l'eau chaude, serrer et étendre à l'air ou à la chaleur. Bien étirer les vêtements, pour qu'ils ne se déforment pas, et les repasser avec un fer modérément chaud.

Soufrer les vêtements de laine blanche : prendre une grande caisse avec un couvercle, planter des clous à l'intérieur, de 3 côtés et y suspendre les vêtements ; du côté vide placer une petite assiette avec une mèche soufrée qu'on allume, fermer la caisse et laisser les vêtements quelques heures. La caisse doit être assez grande pour que les objets ne risquent pas de prendre feu.

COBALT, le pays des Mines d'Argent

Depuis quatre ans que les mines de Cobalt ont été découvertes, elles ont été développées au point qu'elles sont maintenant les plus riches mines d'argent de l'Amérique. On va à Cobalt par le chemin de fer du Grand Tronc. Les wagons Pullman se rendent au cœur même du campement. Le territoire est situé à environ 100 milles au nord de North Bay, soit 326 milles au nord de Toronto.

Demandez des brochures illustrées de ce district à M. J. Quinlan, gare Bonaventure, Montréal.

* * *

Recettes Faciles

SOUPE AU BLE-D'INDE.—Prenez une pinte de blé-d'Inde sortant de l'épi avec trois chopines d'eau. Faites bouillir jusqu'à ce que le blé-d'Inde soit tendre. Ajoutez ensuite une chopine de lait frais avec sel, poivre et un ou deux œufs battus. Continuez à faire encore bouillir quelques minutes et épaississez avec un peu de farine.

CREPES AU PAIN.—Trois tranches de pain blanc émiettées, ébouillantez-les avec de l'eau puis jetez cette eau ajoutez 1 bol à thé de lait et 2 œufs bien battus, de la farine dans laquelle vous mettez 1 cuillérée à thé de poudre à pâte, juste assez de farine pour faire tenir les crêpes que vous ferez par cuillérées dans une poêle très chaude.

GATEAU SUPREME à la " Semoule Marge "—Faites bouillir du lait, puis versez-y lentement un paquet de une livre de " Semoule Marge " en remuant constamment jusqu'à ce que vous ayez obtenu ainsi une pâte fluide. Faites cuire en ajoutant : une livre de sucre en poudre, huit œufs, vanille et zeste de citron pilé ; mélangez bien le tout ensemble. Beurrez votre moule et faites cuire à petit feu. Ce gâteau se sert généralement froid.

Si vous voulez être aimé, commencez par être aimable.—Mme de Blocqueville.

L'homme que l'on approfondit est rarement l'homme que l'on choisit.—Mme Riccoboni.

Chacun sort de la discussion convaincu par ses propres arguments.—Mme Calmon.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(suite)

Puis le train était parti, l'emportant, l'emmenant loin de tous, loin de ces bonheurs, jusqu'en l'exil d'ici.

—Ah ! mon brave Pierre, si je ne t'avais pas, comment vivre !...... Ne pas parler d'elle, ne pas m'épancher, dire ce qui, par moment, me gonfle le cœur !......

A Marseille, quelques heures avant de s'embarquer, il avait reçu une lettre d'elle, très courte mais touchante, belle comme un acte de foi. Elle lui dévoilait tout son cœur, l'assurait de sa tendresse constante, lui portait son âme fidèle toujours présente en son air, aussi loin irait-il, et la douceur de son regard levé vers lui. Quand il parlait d'elle, il avait des mots caressants, émus, et il parsemait ses récits de détails qui aidaient Pierre à se la représenter mieux, cette jeune fille restée là-bas mais dont le souvenir dominait tous les actes, toutes les pensées du malheureux venu au grand soleil des oasis à cause d'un mauvais rhume dont il ne pouvait se débarasser.

Il avait toujours sur lui sa photographie. Elle l'avait fait faire dernièrement et, suivant ce qu'elle avait écrit dans la lettre accompagnant l'envoi, Jacques Marelle ne se lassait pas de la contempler.

" J'ai tant pensé à toi, en cette seconde, que mes yeux ne voyaient plus rien d'ici, je t'assure, mais te devinaient, te voyaient, toi, mon cher aimé, dans ton beau pays de là-bas. N'est-ce pas qu'ils regardent vers toi ? "

Et, sous l'éclat de la petite lampe, la physionomie de l'enfant s'animait.

Un moment, là, elle se dressait réelle.

Les cheveux étaient blonds ; la bouche petite, assez régulière, semblait s'entr'ouvrir pour parler, lui dire ces choses d'affection si légères et rares que l'on ne sait bien qu'à cet âge ; l'ovale du visage était un peu resserré dans le bas, mais du reflet de vie, d'âme charmante, d'infinie tendresse, tombait de ces grands yeux qui, selon la belle expression qu'elle avait trouvée, à travers l'espace, très profondément regardaient vers lui.

De sa petite vie d'enfant, — car il la connaissait depuis très longtemps, — de sa vie de jeune fille, sur ses goûts, ses occupations préférées, ses désirs, il contait mille anecdotes, petits faits insignifiants mais sincères qui complétaient l'impression qu'il voulait en donner.

Et pendant ces conversations ainsi tenues en cette petite chambre de Pierre la jolie figure évoquée semblait apparaître, passer en l'ombre tiède qui les entourait, venir au milieu d'eux, prendre elle aussi sa part de cette intimité des deux jeunes gens qui mettaient tant de foi, l'un à parler, l'autre à écouter, — sentant en son cœur trembler un émoi vague, imprécis, s'épandre une volupté amère.

Il n'y avait pas de jours que Jacques ne reçût plusieurs lettres car, outre celles de sa fiancée, il y en avait de sa famille, assez nombreuse, toute groupée là-bas autour de la mère, inquiète, pas tranquille malgré les belles assurances qu'il leur donnait. Mais il avait une préférence pour cette délicieuse " maman Jeannette " femme de son frère aîné, dont Jacques avait reçu une lettre, le matin même.

" Maman Jeannette ", c'était son fils qui l'avait appelée ainsi. Et ce diminutif si affectueux de son petit nom, Jeanne, lui allait si bien que tous, dans la famille, ses amis mêmes, ne l'appelaient pas autrement.

Pour Jacques c'était là l'intérieur rêvé.

—Quand on est au milieu de ces deux êtres-là, vois-tu, disait-il, on trouve tout beau, tout bon. Tout est bien dans la vie. Et on voudrait devenir meilleur pour pouvoir aimer, aimer comme eux, avec cette simplicité, cette beauté d'âme qui les caractérisent.

Grande, souple, harmonieuse, de beaux cheveux sombres, lourds, des yeux larges, lumineux, encore soulignés par l'ombre de grands cils, la bouche d'une pureté de lignes, d'un dessin invraisemblable, à l'antique, le nez droit au profil de médaille mais sans rien de sévère à cause des narines petites, très mobiles, aidant à l'expression de joie et de bonheur éclairant cette tête charmante, " maman Jeannette " donnait à Pierre toujours, quand il l'apercevrait dans les nombreuses photographies que Jacques avait dispersées chez lui sur tous les meubles, une impression de beauté et d'amour dont il tressaillait parfois.

C'est que ces grands yeux avaient toute la lumière, toute la joie — comme ils auraient toute la douleur aussi, si Dieu le voulait, — contenue en ceux de la pauvre disparue. Et sans bien le définir, il aimait à entendre parler d'elle, cette inconnue qui, en son rêve se précisait en les mêmes traits que Blanche, et il s'émouvait à toutes ces phrases d'affection qu'elle avait, dans ses lettres, pour son jeune beau-frère. A une idée, un mot, une tournure de phrase il sentait tout à coup son cœur s'arrêter. " Blanche avait de ces mots... Blanche écrivait comme cela... " songeait-il. Alors pour atténuer le souvenir cruel s'éveillant, il regardait encore la photographie, négligemment, causant avec Jacques. Non, ce n'était pas elle — de bien peu ; une ligne, un rien. Mais, inconsciemment, la jolie vision participait au culte voué à celle qui se gardait en son cœur. Et délicatement il reposait dans l'ombre la jolie tête brune qui lui parlait de la bien-aimée perdue.

—Maman Jeannette !... Tu la connaîtras, un jour, disait Jacques, tu viendras là-bas, chez nous. Et tu verras !...,

Lui aussi, aux confidences de Jacques, répondait par des confidences, laissait aller sa vie par bribes, son cœur par lambeaux.

C'était toujours pendant ces heures calmes du soir, encloses dans le "petit coin" qui, par cela même, tout triste et sévère fût-il, lui devenait cher. Rien ne s'entendait au dehors dans la nuit descendue sur l'oasis

rien, pas un écho. On eût dit qu'autour d'eux la vie n'était plus, qu'il n'y avait de réel ici-bas que les douleurs et les espoirs qu'ils se confiaient lentement, à mi-voix.

Souvent, à la fin de la journée, Pierre se promène dans le parc. Il fait tiède. Le soleil, très loin sur l'horizon, par delà l'oasis, pose des reflets mauves sur les troncs maigres des grands palmiers dominant les massifs. Les perspectives s'allongent, montent dans le ciel clair, et dans la buée d'or qui s'attarde dans la grande allée des jeunes femmes, en vêtements clairs, passent et repassent.

Les touristes reviennent de leurs excursions à travers l'oasis ou à celles des environs. Des groupes traversent, nonchalants, heureux, baignés dans cette lumière plus belle. Ce sont des jeunes ménages en pleine lune de miel. D'autres se hâtent de rentrer, des êtres pâles, attristés, jeunes encore, dont les regards semblent implorer ce soleil, cet azur merveilleux où déjà leurs âmes s'en vont, se perdent chaque jour plus avant, parmi les rêves trop graves qu'ils vivent au seuil de ces solitudes bleues.

Et c'est cela que Pierre regarde maintenant, non plus la beauté des choses qui l'environnent, mais la vie des autres. C'est ce qu'il aime, en ce pays de palmes et de rayons, pouvoir ainsi au hasard des routes cueillir un regard, un geste, une intonation de voix, un rien qui lui sera pour plus tard, une joie très précieuse et chère.

Dans cette grande allée il a sa place préférée. C'est non loin du massif d'où émerge la petite église blanche. Il y a là un banc adossé à un buisson de lauriers-roses. Au-dessus passe un arbre de Judée, au feuillage grêle, poussé à l'ombre des palmiers qui l'abritent. Le banc est un peu en retrait, placé de biais, à cause d'un petit sentier peu fréquenté qui débouche là. Et cela fait un coin paisible avec un peu d'ombre et beaucoup de verdure d'où monte ce parfum un peu spécial, qu'exhalent toutes les plantes et les fleurs d'ici.

Là-bas, parmi les promeneurs, une silhouette de jeune femme se détache. De suite Pierre a reconnu Lucette, l'amie de Louis Normont, un camarade, lieutenant de spahis.

Elle marchait à grands pas.

Par excentricité, pour faire comme les Anglaises dont elle s'amusait parfois, entre amis, à imiter les intonations et les attitudes, elle avait passé son ombrelle repliée derrière le dos et la maintenait horizontale en ses deux bras coudés, les poings ramenés en avant, à hauteur des hanches. Cette manière de faire n'était pas très gracieuse mais effaçait les épaules, jetait tout le buste en avant, faisait saillir la poitrine. Elle allait s'occupant peu des personnes rencontrées. Sa silhouette élégante se posait sur le lointain bleu. Elle était grande, de proportions justes, et très jeune.

Pierre et elle n'avaient pas eu jusqu'à ce jour, de très grandes ni très sérieuses conversations. Elle l'effrayait un peu par ses exhubérances, par l'entourage constant surtout d'amis trop empressés qui lui faisaient une cour assidue. Mais elle le rencontrait toujours avec plaisir. Aussi cela l'étonnait un peu de la voir s'approcher, arriver bientôt à sa hauteur sans avoir paru l'apercevoir. Elle passait, toute à sa démarche détraquée, comme si elle eût été absorbée par ce seul mouvement de ses jambes. Il l'appela :

—Lucette !... Lucette !

La jeune femme s'arrêta net, regarda vers lui, eut un mouvement d'hésitation puis, décidée, sans qu'un sourire eût éclairé son visage, elle s'approcha.

—Pardon, dit-elle, la voix basse, je ne vous voyais pas.

Pierre l'observait, gardant en la sienne la main qu'elle lui avait tendue et qu'elle lui laissait, distraite.

—Mais moi, reprit-il après quelque silence, je vous voyais venir, petite Lucette. Oui, je vous voyais et d'aussi loin que vous avez paru je me suis dit : Lucette a quelque chose... Ce n'est plus notre Lucette,... notre rayon de soleil.

La jeune femme restait debout, le visage fermé, le regard perdu.

—Tenez,... Voyez-vous. J'ai raison. Vous avez du chagrin... Si !... Ne niez pas. Vos yeux sont presque noirs, ces jolis yeux bleus pailletés d'éclats verts. Je lis en eux, de mieux en mieux maintenant. Il y a de l'orage sur cet océan-là. Les flots deviennent gris, gris sombres,...... votre regard perd son reflet... Non. Ce ne sont plus les beaux yeux de gaieté.

Il avait dit cela en souriant, mais avec une petite nuance affectueuse, à cause de cette tristesse qu'il voyait en elle. Il ne put continuer. Au bord des jolis yeux qui s'obstinaient à ne pas le regarder, une larme était venue, et descendait maintenant sur la joue pâle de la jeune femme.

—Ah ! ma pauvre petite... C'est donc sérieux ?

Sans mot dire elle s'assit à côté de lui.

—Oui, dit-elle alors en un ton d'infinie lassitude... c'est sérieux...... J'ai mal... très mal.

—Voyons, Lucette,... calmez-vous, de grâce !

Un silence passa. La jeune femme était toujours là, immobile, regardant au loin, absente. De temps en temps, d'un geste brusque, elle arrêtait les larmes prêtes à tomber.

—Mon Dieu, que vous dire ? murmura Pierre... Si vous saviez quelle bonne sympathie, très franche, très loyale, j'ai pour vous !...

—Oui, je sais.., merci... je l'avais deviné... Ah ! je n'en vaux guère la peine !...

Il n'eut pas le temps de protester. La voix nette, accentuant chaque mot, elle acheva :

—Ce que j'ai ?... moi ?.., Il y a que j'en arrive à l'immense dégoût de la vie... de tout... de moi surtout.

Puis elle se renversa sur le dossier du banc en éclatant de rire, un pauvre rire froid, cruel, qui s'arrêta court, étranglé en la gorge barrée d'un sanglot.

—Oui, je n'ai que ça !... J'ai la honte, le dégoût absolu de moi.

Elle répétait, insistait, mauvaise.

—Cependant !... laissa-t-elle tomber après un instant de silence. Et sa voix était montée comme en une prière, un appel d'une douceur émouvante... Cependant !...

Le joli visage attristé se tourna vers Pierre. Les grands yeux gris étoilés de feux verts, l'interrogeaient anxieux. Elle semblait vouloir se reprendre. Etait-il sincère en sa pitié offerte ? Elle-même, la croyait-il sincère ? Et ce regard tombait en lui, douloureux, comme chez les êtres restés bons naturellement, très jeunes malgré la vie rencontrée, semblait celui d'un enfant, d'un enfant qui souffre, en avaient la profondeur et la supplication.

Alors par charité, et puis aussi

parce qu'il le pensait réellement, il dit :

—Pourquoi vous désoler, vous compliquer la vie à plaisir ? Consolez-vous, petite Lucette. Vous valez mieux que vous ne le dites,... mieux que la vie que vous avez... Courage !...

Comme si cela eût débridé la plaie secrète dont elle étouffait, elle eut un soupir.

—Ah merci... Cependant je ne vaux pas grand'chose maintenant... J'avais rêvé mieux que cela, jadis,........ plus grand, plus beau... Ah ! les rêves de jeune fille !... Non, je n'étais pas faite pour l'existence que j'ai trouvée... On ne sait pas... on ne peut pas savoir, non plus.

Devant eux, à ce moment, passaient deux enfants, deux petites filles blondes suspendues au bras d'une jeune femme qui leur contait en anglais quelque histoire très captivante. Et ce groupe blanc, lumineux, était bon à regarder. Lucette, silencieuse, regardait, elle aussi, et ses lèvres tremblaient, mordues parfois en une seconde d'émotion très violente.

Elle était arrivée ici avec Louis Noirmont, lieutenant de spahis.

Louis était le second fils du général comte Noirmont que l'empereur aimait tant. Jamais affection ne fut plus complètement payée de retour. On sait ce que fut ce dévouement qu'aucune intrigue, aucun malheur ne put affaiblir.

Au reste cette fidélité à la cause de Napoléon était de tradition dans la famille. Quand Louis parlait de son père, mort quelque temps après son empereur, il liait intimement son souvenir à celui d'un des leurs, plus obscur, qui fut capitaine dans la garde, sous l'autre. Celui-là fut à l'île d'Elbe mais, à son grand regret, il n'eut pas l'honneur d'être parmi les fidèles de Sainte-Hélène. Alors il s'enrôla dans toutes les sociétés secrètes qui rêvèrent la délivrance du captif, Il sema sa fortune, largement, sans compter. Quand la nouvelle de la mort de Napoléon fut officiellement confirmée, il se retira à la campagne. Au fond de son parc il fit élever une statue à son idole. Et jamais plus on ne le vit. Il s'enferma, vécut parmi les souvenirs de l'épopée immortelle, attendant la mort.

Suivant ses intentions, il est enterré dans son parc, en grand uniforme, juste au pied du monument, la bière mise debout, de façon que les pieds reposent à terre et que son corps soit droit, le sabre à la main, montant une garde éternelle auprès de son Empereur.

A sa sortie de Saint-Cyr Louis Noirmont fut envoyé à Saumur. alors que Lucette apparut dans sa vie. Là, toutes les exhubérances de la jeunesse s'excusent. Mais, par la suite ils firent un peu trop de bruit dans les garnisons où ils passèrent. Cela lui valut quelques désagréments. On le déplaça fréquemment. Or c'était une vraie aubaine que l'arrivée de Louis et de Lucette en les horribles petites villes où on se reléguait successivement. Ils avaient vite fait de réveiller le régiment, de le réveiller par trop même. Ils donnaient des fêtes un peu bruyantes et cette petite femme, délicieuse vraiment, simple mais naturellement élégante et jolie, excitait vite de féroces inimitiés chez les bonnes dames de l'endroit où Louis se refusait obstinément à faire la plus simple visite. Finalement on l'expédia en Afrique, le grand remède des familles. Lucette le rejoignit. Alors ils reprirent les grands chemins. D'Alger on l'envoya à Sétif, et de là, ici, dans le Sud, avec ordre de lui faire faire colonne le plus possible.

C'était un cœur très jeune, très bon, que la persécution fortifia en toutes ses affections. Lucette lui fut plus chère.

Ici elle avait été très entourée de suite.

En attendant que leur installation fût achevée, ils prenaient leurs repas à la popote, avec les camarades et dès ce jour, les repas y furent très gais. L'après-midi, c'étaient des parties à cheval dans l'oasis et des petits " cinq à sept " tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, où tout un cercle intime se retrouvait.

Pierre s'était tenu à l'écart.

Il n'aimait pas ces libertés un peu trop " camarades " prises en public vis-à-vis d'une jeune femme, même comme Lucette. Et cela le froissait aussi de la voir accueillir toutes les histoires qui se racontaient le plus naturellement du monde en sa présence et faire comme eux, en rire. Il avait même fui le cercle, le matin, après déjeuner, sachant qu'elle venait là, avec eux, dans le jardin. Mais un jour il les rencontra tous les deux seuls à travers l'oasis. La présentation fut bien obligée. Dans la conversation qui suivit, le ton de très grande intimité qui était entre les deux officiers, camarades de la même promotion, étonna la jeune femme.

—Que voulez-vous ? avouait-elle. Il y avait plusieurs jours que nous étions ici. Je croyais connaître tout le monde. Et voilà que vous apparaissiez seulement, parliez à Louis en toute confiance, en vieil ami.

—C'est vrai, nous le sommes, mais je suis un sauvage, moi, un silencieux. Mettez que je le sois devenu ici, si vous voulez, que plus que d'autres j'ai subi l'influence du pays. Je n'y pourrais rien changer, même au passage d'une jeune et jolie femme comme vous. Et puis, vos amis me font un peu peur. Ils sont trop bruyants.

—Oui, je comprends, achevait-elle acquiesçant lentement de la tête. Cependant vous m'avez conquis de suite. Vous étiez plus sérieux qu'eux. Et je ne sais pourquoi j'ai eu le désir d'avoir en vous un ami.

—Un de plus.

—Non. Un tout seul, un à part. Et je ne me suis pas trompée, vous voyez. Vous avez vite démêlé en moi la petite bourgeoise que je suis au fond, très simple, un peu naïve sous toutes ses apparences de folies.

Pierre sourit.

—Apparences ? murmura-t-il. J'accepte... Cependant...

Un jour Louis Noirmont avait dû partir pour le Sud. On l'envoyait en mission dans le Souf. Trois semaines de séparation.

Quelque temps Lucette disparut, eut une réserve édifiante, se fit prier, refusa toute invitation à reparaître à la popote. Ce n'était pas convenable. Elle disait cela gravement, presque sans rire, d'une façon charmante. Mais, ajoutait-elle très vite, rien ne l'empêchait de recevoir. Elle serait ravie si on voulait bien accepter de venir s'ennuyer avec elle et presque chaque jour on voyait son petit arabe, espiègle pâle, malicieux, qu'elle employait à faire ses courses, porter de douces missives. Elle n'avait pas peur d'écrire. Au contraire.

(à suivre)

7ème Année.—No. 4. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 16 mai 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue Saint-Jacques, Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795



Sommaire

Théatre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry — Tel. Bell Est 173, Marchands 520

SEMAINE DU 18 MAI

La Grace de Dieu

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

ADJ. MENARD

IMPRIMEUR

38 Boulevard St-Laurent

MONTREAL.

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

CONSULTATIONS GRATUITES

GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnu par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous entreprenons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès :

La Dyspepsie, la Constipation, la Faiblesse du sang, les Cancers, les Tumeurs, le retour de l'Age, les maladies vénériennes, les Boutons au visage, la Paralysie, l'Eczéma, les Hémorroides, le Ver solitaire, les Vers, l'Asthme, la Bronchite, le Diabète, le Catarrhe, la Consomption, la Coqueluche, le Rhumatisme, les Maux de Reins et de la Vessie, l'Hydropisie, Etc., Etc.; Etc.

Les malades sont priés de venir directement à nos bureaux, et ceux de la campagne devront écrire une description de leur maladie (en détail) et nous l'adresser ainsi (en ajoutant un timbre de 2 c. pour la réponse).

MADAME D. BEAUDIN,

862, RUE CADIEUX, Pres de l'Avenue Duluth. MONTREAL

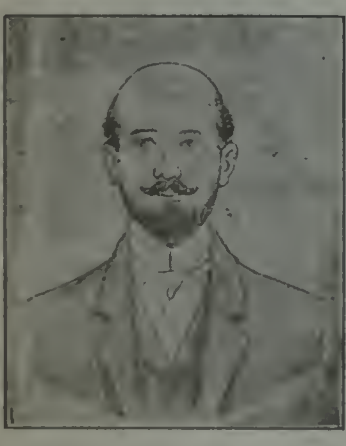
AVIS—Sur demande nous fournirons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

MENTIONNEZ CE JOURNAL EN ECRIVANT

MAISON FONDEE EN 1860

Prof. LAVOIE

PERRUQUIER



AVANT

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornements véritablement artistiques pour la chevelure,

Une visite est sollicitée.



APRES

8, Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1856 Notre-Dame

Coin de la Cote St-Lambert, MONTREAL

7ème Année.—No. 4. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 16 mai 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE).

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue St-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	Tel. Bell Main 3795
20 rue St-Jacques, - Montreal	VALIQUETTE & DUBE	

Le chagrin du Printemps

Le jour plus longuement discute avec le soir,
Et change en bonne humeur sa rancune première.
Levons nos yeux lassés! Levons les yeux, pour voir
le printemps qui descend dans la blonde lumière!

Car, c'est l'adolescent choyé du paradis!...
le bel ambassadeur des heures plus heureuses!...
Il vient nous dispenser des clartés chaleureuses
et nous dire des mots que nul n'a jamais dits.

Le Printemps porte un front léger sur un corps frêle;
il a de minces bras et de longs cheveux blonds
et sa voix est chantante... Il a des yeux profonds
dont la douceur évoque un ciel bleu d'aquarelle;

et, comme s'il était une fillette, il a
l'imprécise candeur d'une allure un peu gauche :
devant nous, admirez le salut qu'il ébauche...
et nous l'aimons de grand amour, pour tout cela!

Le Printemps, très longtemps, ne voulut rien entendre.
Oh! la peur de rougir, dans le froid, son pied nu
et de givrer de blanc sa robe lilas tendre!...
Mais notre appel était si fort qu'il est venu.

Et voici qu'une joie immense, sur le monde,
s'est répandue, à son approche. Tout un jour,
des enfants radieux et purs ont fait la ronde
et, de fleurs couronnés, l'ont chanté tour-à-tour.

Déjà, le couchant d'or resplendit sur les pierres.
Mais, les coeurs de bonheur étaient si palpitants,
que nul n'a remarqué le chagrin du Printemps...
Car, des pleurs ont perlé, dans ses grandes paupières,

et son jeune visage est maintenant couvert
d'un ruisseau qui s'augmente et, plus rapide, coule :
C'est qu'il a vainement cherché, parmi la foule,
ceux que la mort brutale a gelés dans l'hiver.

Tant de sombres maisons gardent closes leurs portes,
d'où l'accueillaient jadis, avec leurs bras tendus,
des hommes, depuis lors, dans l'horreur descendus,
parmi les vers du sol et sous les feuilles mortes.

Et, rempli de leur deuil, l'ineffable Printemps,
consolateur des fils sans parents et des veuves,
se dérobe et s'en va, de ses doigts odorants,
bénir, pour les fleurir d'abord, les tombes neuves!...

LUCIEN RAINIER.

Montréal, avril, 1908.

Sourire

Sourire, c'est une habitude à prendre......

Ne vous récriez pas, ne dites pas : " Comment les lèvres peuvent-elles sourire, quand au-dedans de nous tout sanglote et tout pleure ? "

Le sourire est souvent le fils des larmes. C'est pour cacher des pleurs, pour jeter un voile sur des intimes douleurs qu'il a été créé.

L'âme, ce n'est pas l'étalage vulgaire où le boutiquier fait montre de sa marchandise. L'âme, c'est la retraite inviolable et sacrée où l'on est à l'abri des indifférents et des envieux ; c'est le sanctuaire dont l'entrée est défendue au profane, c'est la cité inexpugnable qui ne se rend jamais et dont la meilleure arme est encore le sourire.

Si la vie vous maltraite pourquoi imposer votre mélancolie à ceux qui vous entourent ? C'est parce que la vie est dure, c'est parce qu'elle est triste qu'il faut y mettre ce rayon lumineux qui est le sourire.

Il faut sourire, sourire quand même. Pour que les chers yeux de ceux qui vont partir en gardent la vision.

Le sourire ! la mort elle-même le fige à jamais, dans un geste suprême, sur les lèvres décolorées de ceux qui ne sont plus.

Songez ! un sourire, c'est petite et si grande chose. Petite à vous-même, il ne coûte qu'un effort. Si grande, parce qu'il est fait de bonté et de charité. Parce qu'il console, encourage et pardonne. Parce qu'il est beau et doux à voir. Parce que partout où on le promène, il porte avec lui sa récompense......

Sourire, c'est une habitude à prendre...

FRANÇOISE.

———

Un oculiste, à un de ses clients qui a perdu la vue, et qu'il va opérer :

—Vous avez confiance en moi ?

—Une confiance... aveugle !

Le secret du Chalet clos

I

C'était à Banff, la villégiature à la mode d'Alberta, en septembre 19..

Selon l'habitude que nous avions contractée, entre hommes, nous venions, le dîner achevé, de passer au fumoir et groupés en demi cercle devant la large baie ouverte, nous causions.

...La nuit était adorable, nuit lumineuse et tiède d'été finissant, saturée de l'âcre senteur des sapins dont l'immortelle verdure plaquait, tout là-bas, de taches sombres les versants estompés dans une buée bleuâtre.

Les mesures lentes d'un lied, joué au salon voisin par quelque villégiaturiste à l'âme mélancolique, nous parvenaient assourdies par l'étoffe lourde des portières. La volonté aidant, on pouvait croire la mélodie apportée par le vent d'une vallée voisine ; il y avait un charme enveloppant dans l'ambiance.

Peu à peu gagnés par l'emprise, nous nous étions tus. Quelqu'un, moins enclin à la poésie, troubla le recueillement :

—Vous savez que l'on organise une excursion pour demain soir ? On va au "Mont Emeraude" assister au lever de la lune. Il paraît que c'est un spectacle merveilleux ; d'ailleurs c'est l'excursion classique, j'espère que personne ne va la manquer ?

Quoique tirés à regret de notre rêverie sentimentale, tous applaudirent au projet, à l'exception de mon voisin de gauche, Autrane, un Montréalais, avec qui je m'étais particulièrement lié.

Demeuré obstinément silencieux, je l'interrogeai.

—Et vous, Autrane ne viendrez vous donc pas ?...

—Aller !... où cela ?... demanda-t-il comme s'il fut sorti d'un rêve profond.

—Au Mont Emeraude.

—Assister au lever de la lune, ajouta un autre.

Je vis Autrane tressaillir.

—Au Mont Emeraude, fit-il, quand cela ?...

—Demain soir, viendrez-vous ? répétai-je.

Autrane secoua lentement la tête en signe de négation.

—Non ! et vous ? Serez-vous de l'excursion ?

—Certainement, Darting assure que le coup d'œil est féerique, la lune paraît émerger d'une mer de cuivre en..

Autrane posa la main sur mon bras.

—Je sais...

Surpris, je regardai mon compagnon. Son visage très pâle revêtait une émotion singulière, tout à fait inexplicable, je lui demandai :

—Qu'avez-vous ?

—Rien.

Puis voyant les yeux de tous les autres fixés sur lui, Autrane m'expliqua brièvement en français :

—Un léger malaise qu'un peu d'air pur va dissiper ; voulez-vous venir avec moi sur la terrasse ?...

Sans répondre, je me levai et lui offris mon bras pour sortir du fumoir.

Je pressentai vaguement qu'Autrane avait quelque chose à me dire, qu'il ne voulait qu'aucun autre n'entendit...

Nous nous promenâmes quelques minutes dans l'ombre des arcades, puis je demandai pour troubler le silence qui m'était une gêne :

—Vous sentez-vous mieux ?...

—Bien mieux, merci.

Avec un visible effort mon ami reprit :

—Alors vous irez au Mont Emeraude ?...

Je répondis évasivement.

—Je ne sais. Si vous ne venez pas vous-même, je resterai, nous causerons...

—Non ! non ! allez-y.

Plus bas, si bas, qu'à peine l'entendis-je, Autrane ajouta :

—...Je voudrais vous charger d'une mission !

Sa voix était devenue tremblante... mouillée tout à coup.

Nous étions parvenus à l'extrémité de la galerie, pour ne point repasser sans doute dans l'orbe lumineuse que faisait la baie du fumoir, Autrane s'arrêta.

Une émotion intense m'étreignit ; je devinai quelque douleur intime gardée secrète jusqu'alors, et qu'un irrésistible désir le poussait soudain à me confier. Mais le Mont Emeraude... quelle corrélation...?

Je pris ses mains qui s'abandonnèrent.

—Parlez, Autrane, ne suis-je pas votre ami ?...

Cette assurance affectueuse l'encouragea.

—Je le sais, répondit-il, c'est précisément en raison de la sympathie que nous avons éprouvée l'un pour l'autre, dès le début de notre commune villégiature que j'ose vous adresser... une prière... vous charger d'une mission... d'une mission dont je vous prie de ne pas vous étonner de l'étrangeté... Vous n'êtes jamais allé au Mont Emeraude ?...

—Jamais.

—De sorte que vous ne connaissez pas le Chalet Clos...,—Autrane se reprit : — ce que l'on nomme maintenant le Chalet Clos ?...

J'avouai mon ignorance.

—C'est un minuscule chalet de bois adossé à un rideau de sapins qui l'isole du lieu où vont à l'ordinaire les touristes pour admirer le lever de lune... C'est là que je vous prie d'aller...

—Là !...

Prévoyant l'objection, mon compagnon dit vivement :

—Le chalet m'appartient !... C'est une fantaisie que j'eus autrefois...... un caprice que m'inspira la beauté du site. Je le fis construire pour y séjourner durant la saison estivale... Voici la clef !...

Il me tendait une mignonne clef d'acier ciselé.

Je ne sais si j'hésitai à la prendre ou si mon visage trahit quelque surprise ; Autrane répéta avec une douceur très triste :

—Je vous ai demandé de ne point vous étonner de l'étrangeté de ma prière... vous saurez......

Je pris la clef.

—Le chalet se compose d'une chambre unique, à droite de la porte au pied d'un chevalet il y a quelques fleurs... ce sont ces fleurs que je voudrais...

Il y eut à ce moment un bruit de pas sur le parquet de la galerie, quelqu'un s'approchait. Autrane dit très vite, de son ton bas et pressant :

—Vous irez n'est-ce pas ?...

—Je vous le promets.

II

Le lendemain, dans la voiture qui m'emportait en nombreuse compagnie, le long des pittoresques lacets du Mont Emeraude, j'avais un peu la notion de rêver, en me remémorant la singulière conservation qui précède.

A maintes reprises, je me surpris serrant entre mes doigts la petite clef du chalet pour me bien convaincre de la réalité.

J'étais évidemment fort intrigué par la teinte romanesque de l'aventure où je jouais un rôle, mais respectueux d'un secret que l'on ne m'avait pas confié, je me fusse fait un scrupule de chercher à le percer.

Pour échapper à la tentation, j'absorbai mon esprit dans la contemplation du paysage incomparable que nous traversions.

...Vers trois heures de l'après-midi, nous parvînmes au but de notre excursion, le sommet du Mont.

Je quittai aussitôt la bande joyeuse de mes compagnons ; j'avais résolu d'agir avec l'extrême discrétion que comportait la particularité de ma mission.

Je demandai à l'un des guides le chemin du Chalet Clos. On me désigna un sentier à peine frayé, qui s'écartait à angle droit de la route et gravissait une légère rampe boisée.

...Lorsque j'atteignis le rideau de sapins derrière lequel une masse confuse entrevue me faisait pressentir le chalet, j'eus une palpitation je l'avoue, je dus ralentir le pas...

Et soudain, il m'apparut le Chalet Clos ; je compris alors pourquoi les habitués de ce lieu l'avait ainsi dénommé !...

Avec ses fenêtres et sa porte closes obstinément, oui, c'était bien là le logis où l'on ne revient plus, le logis dont une douleur mystérieuse a causé l'abandon et qui dégage une impression navrante de ruine neuve..

La beauté sauvage du cadre en exacerbait encore le saisissant effet.

Les aiguilles sèches des sapins avaient tout envahi ; elles recouvraient d'un tapis jaune l'étroite galerie, s'accrochaient aux fragiles découpures !...

Inconsciemment, durant que je gravissais le sentier, j'avais sorti la petite clef ciselée de ma poche ! Je m'approchai en proie à une singulière émotion, ma main trembla en cherchant la serrure... j'ouvris...

Tout d'abord, je ne distinguai rien. La pénombre qui régnait à l'intérieur du chalet ne laissa entrevoir que des formes confuses à mes yeux éblouis par l'irradiante clarté du soleil.

Puis, les objets se précisant sous le flot lumineux du jour, j'entrai.

Dois-je le dire ?..., j'éprouvai aussitôt une légère déception.

Non, certes, que je m'attendisse à voir quelque chose de merveilleux ou de tragique, mais peu à peu et cela en dépit du frein que je tentais de mettre à mon imagination, l'idée s'était faite en moi, obsédante, que dès la porte du chalet ouverte, un peu de "l'énigmatique" frapperait mon regard.

Et que voyais-je ?... Aux murs, accrochés, un grand nombre de tableautins représentant des sites environnants, l'œuvre d'Autrane sans nul doute—je me souvenais l'avoir vu fréquemment, installé dans quelque coin du parc de l'hôtel et brossant des après-midi entiers—je voyais un lit de repos surmonté d'un baldaquin, quelques tabourets de chêne sculpté, un chiffonnier, et là, à droite, le chevalet au pied duquel devaient être ces fleurs qu'Autrane avait eu l'étonnant, désir de m'envoyer chercher...

Je les vis.

Elles gisaient en désordre sur le parquet, comme si elles se fussent échappées brusquement d'une gerbe...

Je me baissai, je les pris. Quelques tiges sèches craquèrent sous la pression un peu nerveuse de mes doigts..

C'étaient de ces sortes de clochettes roses qui affectionnent pour croître, l'ombre fraîche des gorges...

Tandis que je les contemplais, immobile, un léger bruit extérieur me fit tressaillir...

Je crus entendre les aiguilles sèches des sapins bruire sous des pas nouveaux. Je posai rapidement les fleurettes et j'allai sur la galerie craignant que quelqu'un de mes

compagnons eût suivi le sentier délaissé du Chalet.

Je m'abusais, il n'y avait personne ; le vent, qui s'était levé subitement, ainsi qu'il arrive en ces hautes régions, avait brisé quelque branchage...

Rassuré, je rentrai : je voulus reprendre les fleurs, mais je ne fis qu'esquisser le geste.

Je venais de constater un détail qui jusque là m'avait échappé.

Le chevalet supportait un tableau voilé !... Ce fut à la cause de mon passager émoi, au vent, que je dus cette remarque.

Sous un léger souffle, que laissait pénétrer la porte ouverte, le voile du tableau frémissait, comme mû par une invisible main...

Un impulsif mouvement de curiosité intense me rapprocha du chevalet, certain qu'une corrélation existait entre les clochettes roses et ce tableau... j'étendis le bras...

Oui !... je le confesse, humilié, j'étendis le bras... Mais le démon de la curiosité m'épargna l'acte indélicat ; comme je demeurais là pétrifié, à deux pas du tableau, le bras levé, hésitant, un souffle de vent plus violent, une rafale, s'engouffra dans le chalet, fit claquer le voile, le souleva et, complice de ma curiosité coupable, le rejeta en arrière laissant à nu le tableau mystérieux...

Cette toile était un diptyque assez bizarre à première vue, car il n'existait aucun point de rapprochement apparent entre les sujets des tablettes.

L'une représentait le fameux lever de lune. D'ailleurs un superbe morceau de peinture, le sujet, extrêmement difficultueux par suite de la prodigieuse surcharge de teintes, était rendu avec une touche délicate, un coloris chaud mais non criard, qui décélait chez l'artiste qui avait osé reproduire cette sublimité, non plus une facilité d'amateur, mais bien un véritable talent.

L'autre tablette était consacrée à un sujet intime :

Une jeune femme en blanc à l'exquise joliesse idéalisée par l'auréole d'un boa de plumes était assise sur la galerie même du Chalet Clos. Les mains croisées, appuyées sur la balustrade légère, le regard perdu au loin, elle rêvait...

Il y avait au bas du diptyque une signature et une date :

" G. Autrane, 27 août ".

C'était tout ; l'étrange tableau ne livrait point son secret.

Cependant, à l'examiner d'un peu plus près, je m'aperçus que la jeune femme tenait entre ses mains enlacées un bouquet de clochettes roses, et ce bouquet traité avec une minutie de détail qui était une faute de technique, tirant l'œil dès qu'on la remarquait, ce bouquet était à demi délié, et l'on eut juré qu'une partie des fleurs s'en était échappée...

D'un geste lent, sans quitter le tableau des yeux, je rabattis le voile ; il me sembla alors que l'irrésistible lien qui me retenait dans le chalet se brisait, j'eus hâte de repartir.

Je serrai précieusement les fleurettes dans mon portefeuille, et après un dernier regard au tableau voilé, qui disparut dans l'ombre quand je fermai la porte, je repris lentement le sentier pour rejoindre mes compagnons dont les éclats de l'exubérante gaieté montaient maintenant jusqu'à ce chalet de douleur et de mystère......

III

Lorsque nous rentrâmes à Banff le lendemain, mon premier désir fut de voir Autrane.

Dès le hall, je priai qu'on allât le prévenir de mon retour.

La réponse, que me fit la personne à laquelle je m'adressai, me stupéfia :

—Monsieur Autrane n'est plus ici, Monsieur.

—Plus ici !... Depuis quand ?...

—Monsieur Autrane est parti ce matin même, par l'express de Montréal, et a laissé une lettre que je suis chargé de vous remettre.

Je pris la lettre que l'on me tendait et d'un geste machinal je l'ouvris.

Voici quelle en était la teneur.

" Cher Ami — Quand vous lirez " ces lignes je serai sur la route de " Montréal.

" Pardonnez-moi de vous quitter " ainsi sans adieu......

" Hier lorsque je vous ai prié de " vous rendre au Chalet Clos, je pen- " sais vous confier à votre retour le " douloureux secret ; vous eussiez " alors compris pourquoi je ne pou- " vais moi-même aller chercher ces " fleurettes si ardemment désirées.

" Je le pensais sincèrement... à " cette heure, je ne le puis plus......'

" La nuit dernière la " Morte " a " parlé... Elle ne veut pas...

" Je vous le demande, mon cher " ami, au nom de notre amitié mu- " tuelle, n'en veuillez point savoir " davantage.

" Gardez en souvenir de moi, en " souvenir des heures courtes que " nous passâmes ensemble, ces pau- " vres fleurs, je vous les donne, c'est " ce que j'ai de plus cher au monde!

" Encore une prière, la dernière !... " jetez la clef, la petite clef ciselée " que je vous ai remise, dans quel- " que gouffre insondable de ces Ro- " cheuses maudites et tant aimées. " On ne doit plus aller au Chalet " Clos, la "Morte" ne veut pas... "

Jean de NOBON.

VINGT-CINQ ANNEES DE VIE LITTERAIRE

Aurait-on jamais pensé, il y a six ans, que le JOURNAL DE FRANÇOISE pénètrerait un jour sous la coupole de l'Institut et retiendrait, ne fut-ce qu'un instant, l'attention de l'un au moins des quarante Immortels de notre chère vieille patrie?

Oh, la reconnaissance dont nous nous enorgueillissons si fort est encore bien modeste, il s'agit d'un simple envoi, d'un humble service de librairie. Mais, enfin, c'est déjà quelque chose de savoir que notre existence n'est pas complètement ignorée, même, du plus jeune, je crois, des académiciens, M. Maurice Barrès, qui n'est pas un féministe, tant s'en faut, puisque, dans son oeuvre, il a choisi cette pauvre petite Bérénice comme sujet de son analyse de l'inconscient et en a éclairé la dissection mentale, des lueurs que pouvaient lui prêter quelques canards "mystères dédaignés" et un petit âne, "mystère douloureux" auquel il veut bien attribuer "de beaux yeux de grandes amoureuses".

M. Maurice Barrès a eu la délicate attention d'adresser à notre journal un exemplaire de son dernier ouvrage *Vingt-cinq Années de Vie Littéraire*, (1) pages choisies de ses oeuvres, jusqu'aux plus récentes; et comme personne n'a poussé aussi loin que l'auteur le "culte du moi", dont il est le grand-prêtre, le choix à faire ne pouvait certainement pas tomber entre des mains plus renseignées ni mieux intentionnées.

Cette oeuvre entière est essentiellement mâle, les écrits en sont virils et les idées fécondantes, profondément imprégnées de ces deux sentiments symboliques de la Patrie : la Terre et les Morts; aussi ne faut-il pas s'étonner si les livres de M. Barrès ne sont pas aussi généralement connus, du public féminin en particulier, que ceux des autres maîtres de la littérature moderne. D'ailleurs, les titres eux-mêmes font rarement pressentir l'ineffable tendresse et la richesse de sentiments dont le contenu déborde. *Sous l'Oeil des Barbares; Du Sang; de la Volupté, et de la Mort; Les Déracinés; L'Appel au Soldat,* etc, sonnent un peu durement à nos chétives oreilles de femmes et déroutent nos esprits disposés à rechercher chez les auteurs français le charme et la grâce, et des passions d'une nature moins violente.

Avouons-le, les oeuvres de ce genre ne sont pas encore beaucoup lues en Canada et ce serait une joie intense pour moi, qui viens de parcourir religieusement ce recueil, de provoquer la curiosité de nos lettrés sur ces poèmes de force et de fougue.

Ce n'est pas en lignes mièvres ni langoureuses que sont tracés ces merveilleux tableaux de vie sociale intense et d'exaltation nationaliste. Un feu brûlant traverse et entraîne la pensée; les maximes maîtresses sont frappées commes des médailles et se burinent en phrases "heurtées et elliptiques" dans les cerveaux enfiévrés. Le luxe des images est merveilleux, la sensibilité dont elles sont inondées est tellement terrienne qu'elles semblent toutes des devises sur des étendards aux couleurs fleurdelysées. "Il est des lyres, dit M. Barrès, sur tous les sommets de la France", et, de ces lyres, il tire des accents qui vont au coeur de toutes les femmes dans les veines desquelles coule du sang gaulois.

Ce Lorrain patriote n'est pas un écrivain pour femmes, — disons pour femmelettes — . Dans aucun de ses livres, la femme ne tient une grande place, sauf dans ce *Jardin de Bérénice,* dont je parlais au début où cette compagne un peu flou, comme une brume sur les étangs d'Aigues-Mortes, ne joue pas un rôle beaucoup plus important qu'un cobaye sur la table d'un vivisecteur.

Mais, à côté de cela, quelle élévation sublime atteint l'auteur, quand il dépeint la femme suivant son coeur, l'Héroïne, la Bonne Lorraine Jeanne d'Arc, dont il trace, dans *Les Amitiés Françaises,* cette image adorablement sainte : "Les chroniqueurs la virent grande et belle, avec des formes très féminines; le visage plutôt rond, les cheveux noirs, les yeux bleus, un peu à fleur de tête, sous de longs cils bruns. Elle a tout de notre terre et de notre race; mais, ce qu'elle a du ciel, c'est son visage rustique, l'enthousiasme et la compassion."

Toutes les autres femmes lui sont indifférentes, lui paraissent même dangereuses. C'est de Bonaparte qu'il dit : "ayant su trouver le but le plus convenable à son ardeur, il s'y réserva tout entier, jusqu'à refuser de distraire, en faveur de l'amour, rien de sa résistance secrète". Combien souvent le souvenir de ce grand "Professeur d'Energie" — car, c'est M. Barrès qui a frappé pour Napoléon ce terme retentissant que développait ici, il y a quelques jours, M. Madelin, — combien de fois, dis-je, ce souvenir dut lui revenir à l'esprit au cours de cette campagne boulangiste dont il fut un des acteurs principaux et qu'il a si puissamment décrite dans *L'Appel au Soldat,* campagne éteinte au cimetière d'Ixel, par le suicide du chef sur la tombe de celle qui avait, elle, "brisé sa résistance secrète".

Ce combatif ne sacrifie rien de ses passions nationalistes au désir de plaire aux femmes, même intellectuelles; ses coups de patte sont quelquefois lourds et d'un goût peu sûr. Il fait le récit de la grande séance de la dénonciation des Panamistes par son ami Jules Delahaye, dans *Leurs Figures,* et ponctue l'incident final par cette remarque dont nos amis anglais diraient certainement qu'elle eût été *better left unsaid* : "C'est dans de pareilles circonstances qu'on voit quels inconvénients entraînerait l'éligibilité des femmes : les huissiers ne suffiraient point à délacer les corsets de nos belles et furieuses élues."

Soyons bonne princesse, et pardonnons cette boutade dédaigneuse, en échange de la joie intime que nous procure tant d'autres beautés!

La partie descriptive de chacun de ces ouvrages est captivante, il y a de ces peintures qui flamboient, qui vous empoignent. L'auteur s'y dépouille de toute préoccupation didactique et peint avec son âme, avec son coeur. Tel paysage lorrain, Sainte-Odile, par exemple; tel panorama, Aigues-Mortes; tel croquis, le Taygète; telle toile, les jardins de la Lombardie et Combourg, et l'Ile de France, et Domrémy, tout cela est prestigieux, d'un coloris aussi somptueux que le meilleur Pierre Loti.

Je n'ai ni le talent, ni la prétention, de vouloir déceler à mes lectrices en ces quelques lignes, tous les trésors d'une oeuvre aussi nourrie, dont la moëlle est tellement quintessenciée que l'on se prend quelquefois, à la lecture de ces pages, à soupirer comme la pauvrette de *Sous l'Oeil des Barbares* : "Ah, tu sais trop de choses!" Cependant, je voudrais bien leur inspirer le désir de se pénétrer de quelques unes de ces maximes héraldiques dont notre propre situation nationale

peut solliciter l'application. Ce n'est pas à une faible femme de développer ici la comparaison à établir entre le nationalisme du Lorrain conquis par les Allemands et celui du Canadien-Français cédé aux Anglais; pourtant, que j'aimerais donc voir nos Canadiennes lire elles-mêmes et faire lire à leurs fils ces pages d'*Un Alsacien au service de l'Allemagne* où l'on découvre à chaque instant tant d'analogies avec notre propre existence. Je voudrais pouvoir citer ici toutes les idées vitales qui affluent dans ce volume: l'exposition de la doctrine si frappante de l'acceptation agissante, en opposition à celles de la résignation passive et de la résistance verbeuse. "Les conquis, dit Barrès, conquerront par l'esprit leurs rudes conquérants", mais, "Quelle obstination à considérer les villages de Lorraine comme une grenaille que se disputent les aimants de Paris et de Berlin. Amenons notre esprit à un état plus lucide et plus doux. Pourquoi ce territoire ne poursuivrait-il pas un développement ni parisien ni berlinois ?" Mettez province de Québec au lieu de Lorraine et Londres au lieu de Berlin, puis, méditez ces mots : "Qu'importe si le rossignol chante sur un arbre étranger!" Ecoutez aussi cette leçon aux trop pressés et aux exigeants : "Est-il au monde une tragédie plus noble et plus éducatrice que les mouvements d'un instinct qui s'arrête et raisonne les obstacles?"

Maintenant, je m'arrête car je tournerais à la politicienne, rôle que M. Barrès nous interdit et je tiens à ne pas démériter de son immortalité. "Un Français, a-t-il dit quelque part, est un individu pour lequel les autres individus existent", aussi ai-je confiance qu'il tiendra compte d'une bonne volonté même d'outre-mer et acceptera, en remerciement de son précieux volume, l'hommage d'une Canadienne-française heureuse de faire connaître, et d'imposer si c'est possible, à notre peuple des vérités saines, morales et profondément nobles, au sens le plus large de la trilogie Amour-Honneur-Nature, dont le parfum s'exhale si fortement de son oeuvre toute entière.

FEMINA.

(1) MAURICE BARRES, de l'Académie française. " Vingt-cinq années de Vie Littéraire ", pages choisies, introduction de HENRI BREMOND, Paris, Librairie Blond et Cie., 4 rue Madame, 1908. Prix fs. 3.50.

CORRESPONDANCE

Montréal, 8 mai 1908.

Chère Françoise,

Vous deviez pourtant assister à la dernière soirée de la saison, à l'Université Laval ? Je n'ai pu vous apercevoir, et je le regrette, parceque j'ai perdu quelque chose de joli. Devinez-vous que j'aurais voulu voir votre joie dans l'étincellement de vos yeux parleurs quand on annonça le triomphe des deux toutes jeunes filles, Mlles Gérin-Lajoie et E. Saint-Jacques, qui décrochèrent les lauriers au nez de leurs rivaux déconfits !



Mademoiselle MARIE GERIN-LAJOIE

Oh ! je sais bien qu'ils prétendent être indifférents à cette victoire, et la preuve qu'ils en donnent, c'est qu'ils n'ont pas cherché à l'obtenir.

A cela je réponds, que si leur indifférence est vraie, elle les classe... et assez mal ! Ensuite que quelques uns, au moins, ont fait leur gros possible, ce dont je les félicite, et ont été bel et bien battus, — ce qui est triste pour eux mais glorieux pour nous !

J'ouvre ici une parenthèse, pour dire aux vaincus que je les admire pour leur bon goût et leur travail soutenu au milieu de l'apathie de leurs compagnons. Tout le monde ne peut avoir le premier prix, la différence entre les points est faible, et le fait d'avoir pris part au concours est déjà un beau succès.

Françoise, vous qui savez si bien dire des vérités utiles — sans préjudice aux autres — dites et redites donc à nos chers compatriotes, que malgré nos énormes prétentions, nous sommes des mollusques quand il s'agit du mouvement intellectuel ! Nous sommes tous d'accord sur ce point : monsieur Gillet est un conférencier très distingué, l'un des meilleurs que nous ayons eus. Nous le condamnons, tout de même, à parler devant des chaises vides, et la semaine de Pâques, je rougissais de la preuve évidente que donnaient les canadiens par leur absence, de leur manque de goût et de culture. Il me semble, pourtant, sans nous flatter, qu'un grand nombre de ceux qui négligent de venir aux conférences seraient capables de les apprécier. Si c'est parce qu'ils n'y pensent pas, que vous et toutes vos sœurs journalistes le leur crient sur tous les tons !



Mademoiselle EMELIE SAINT-JACQUES

Si c'est parcequ'ils préfèrent les vues animées, ce sont des sauvages, il faut encore le leur dire !

Mais il faut à tout prix les secouer, les sortir de leur torpeur, de leur ignorance, de leur positivisme qui devient de la vulgarité.

J'espère que ma lettre ne vous fait pas dresser les cheveux sur la tête. Mettez-la dans un moule, donnez-lui un relief et du velours et, ainsi parée, servez-en la substance à vos lecteurs pour faire plaisir à une de vos lectrices assidues.

WHO ?

Les Cloches de Domremy

I

" Jeannette allait faire ses fontaines comme ses compagnes, — dit un camarade d'enfance, Michel Leluin,— mais je ne crois pas qu'elle ait été à l'Arbre d'autres fois et pour une autre cause, car elle était toute bonne. "

Toute bonne, quel mot délicieux qui vêt et fleurit de soleil la petite fille ! Quel enchantement parmi tous ces détails ! Nul ne me fera de reproche si je ralentis notre pas. On est près de la terre : on entend respirer cette belle campagne et sa fidèle population ; on voit les points de suture qui relient le monde gaulois au monde catholique romain. Dans ce paysage qui n'a pas bougé, si l'on médite ces vieux textes, on s'enrichit d'une intelligence qui ne diffère pas de l'amour.

C'est à ces lieux que la vierge pensait quand elle dit telle parole qui nous mène, à mon jugement, le plus près de son âme. Elle était prisonnière ; les plus durs légistes la tenaillaient de leurs subtils arguments, car ils eussent voulu qu'elle mourût en doutant d'elle-même et désespérée. Ses apparitions, disaient-ils, étaient diaboliques et l'avaient trompée, puisqu'elles l'abandonnaient. D'un élan sublime de simplicité, elle répondit à ces tentateurs : " Si j'étais au milieu de mes bois, j'y entendrais bien mes voix."

Quel silence nous courbe après un tel éclair ! Nous sommes contraints de méditer. Ce n'est point Jeanne seule qu'il illumine. Il nous aide à discerner parmi d'épais nuages le caractère et la formation des faveurs surnaturelles. " Si j'étais au milieu des bois..." Cette parole s'empare de nous, saisit notre cœur et notre intelligence pour toujours. Ce n'est point, comme tant de mots où nous nous définissons, une lointaine traduction, c'est de l'âme nue sous nos yeux. La vierge a révélé son secret et les moyens de son ascension. Il semble que par une fissure nous voyons sourdre la source. Voilà donc comment s'émeut la part divine, pour ainsi parler, qu'il y a dans l'homme. Une jeune fille de dix-neuf ans, illettrée, nous oriente vers la plus poétique et la plus forte conception de la vie ! Souvent nous fûmes dans le sillage de telle femme éclatante, privés de cœur et de cerveau, mais par qui nous entendions les sourdes raisons de l'espèce ; rien ne peut être comparé au bénéfice qui nous augmentera si nous suivons la pure vierge que l'exaltation de son cœur et de son cerveau semble animer de folie : elle nous mène au trésor mystérieux, aux réserves de la Nature. Dans ces paroles de Jeanne franchissent les nappes souterraines de la vie, de la vie commune à tous les êtres. Le pauvre oiseau captif qui, dans sa cage, n'entend plus sa volonté de vivre, l'enfant qui s'hébète au collège par manque de tendresse, l'artiste que stérilisent les salons, sentent confusément ce qu'exprime avec une sereine puissance cette vierge pour qui le monde surnaturel existait. Ils se définissent dans son cri : " Si j'étais au milieu des bois, j'y entendrais mes voix... "

Quel délice si nous mettons nos pas dans ses pas, faciles à suivre, car, depuis qu'elle s'éloigna, son village vit pour se souvenir ! Quelle approche du mystère quand nous retrouvons, défaillants de vieillesse mais tels encore que sa jeunesse les connut, les humbles objets inanimés dont son âme fut cliente !...

Les chroniqueurs la virent grande et belle, avec des formes très féminines ; le visage plutôt rond, les cheveux noirs, les yeux bleus, un peu à fleur de tête, sous de longs cils bruns. Elle a tout de notre terre et de notre race, mais ce qu'elle a du ciel, c'est, sur son visage rustique, l'enthousiasme et la compassion.

De l'héroïne à sa vallée natale, c'est un tel échange d'influences que je ne m'étonne point si l'image que je garde aujourd'hui de ce canton béni répète les grands traits moraux que j'ai toujours cru voir au visage de Jeanne d'Arc. Oserai-je le dire ? Quand je ferme les yeux pour repenser tous mes plaisirs d'un jour d'automne à Domremy, j'invente des collines rustiques où serpentent les eaux vives de la compassion et que couronnent, pâlies par les clartés du crépuscule, de longues flammes d'enthousiasme. Terre de repos, car elle a fait sa tâche ; terre d'exaltation, puisqu'elle fit prophétiser la sibylle française. C'est la douceur brisante d'un appartement que la mort a vidé de l'être cher qui l'animait. Certain jour j'ai souffert dans Metz d'une atmosphère analogue, mais la belle tige lorraine, là-bas, fut arrachée, qui n'est ici que défleurie. Dans l'un et l'autre lieu, la saison héroïque a passé, mais à Domremy Jeanne se respire encore.

Pour jouir du soleil couchant, nous étions remontés sur la sainte colline...

Sous la feuillée du Bois-Chesnu, quand nous marchions silencieux, "l'Angelus" de la paroisse commença de tinter. Ces sons limpides agrandirent subitement nos méditations et le paysage. Ils animaient dans ma conscience les documents qu'y accumulèrent de fréquentes lectures du double procès de condamnation et de réhabilitation. Nous n'avons jamais lu les interrogatoires de l'héroïne ou les réponses des témoins sans être frappé de la puissance qu'avait sur elle le son des cloches.

Au procès de réhabilitation, un laboureur de Domremy dépose. "Quand elle était dans les champs et qu'elle entendait sonner la cloche, elle s'agenouillait." Le marguillier ajoute que Jeanne lui avait promis de la laine (de ses brebis, sans doute) pour qu'il mît du zèle à sonner les cloches de complies (pour qu'il sonnât longuement au coucher du soleil).—Dunois raconte : " Elle avait cette coutume, à l'heure des vêpres, au crépuscule de la nuit, de se retirer à l'église et de faire sonner les cloches pendant une demi-heure."—Elle-même, au cours de son procès, sur interrogation déclare que dans ce jour ses voix la visitèrent trois fois, à savoir : le matin, à vêpres et tandis qu'on sonnait "l'Ave Maria" du soir."—Mais il lui fallait le grand silence. " Plusieurs fois, est-il dit au procès, Jeanne ne parvint pas à comprendre ses "voix" à cause du

bruit de la prison et au milieu du tumulte de ses gardiens." C'est même là-dessus qu'elle prononça la phrase sublime : "Quod si esset in uno nemore, bene audiat voces venientes ad eam." — Le vendredi 30 mai 1431, étant " à sa fin et en l'article de la mort", elle fut interrogée par plusieurs de ses juges avant que d'être emmenée au bûcher, et la pure victime dit qu'elle entendait ses voix surtout à l'heure des complies (qui sont le dernier office du jour), et aussi le matin, quand les cloches sont en branle. Alors maître Pierre Maurice, un des misérables habiles hommes qui l'épiaient, l'obsédaient, la poussaient dans des pièges, dit que " diverses personnes, lorsqu'elles entendent sonner les cloches, croient entendre et comprendre des paroles."

Quel méchant homme ! Je me demande s'il fut jamais rien chuchoté de pire que cette phrase grisâtre qui voulait " in extremis " dépouiller Jeanne de toute confiance dans son passé et de tout espoir dans son avenir.

S'il s'associe à notre passion de méditer respectueusement sur le secret de Jeanne d'Arc, le lecteur m'excusera d'avoir ici rassemblé les textes qui prouvent le rôle des cloches dans la vie de cette voyante.

Dans ce long calme et ce désert, dans ce jour privilégié qu'est un voyage à Domremy, qu'avons-nous entendu des cloches sous les arbres ? Je connais que le frémissement des branches fait une vie, un geste, une phrase. Mais qu'y puis-je distinguer ? Je ne pénètre point leur domaine mystérieux où la vierge était familière. Les forêts lui proposent d'agir. Elles m'apportent les enchantements de la mélancolie.

Force sublime de la virginité, qu'avaient reconnue nos aïeux les Celtes, que soupçonnent les physiologues et que parfois je crus comprendre. Donner de la vie, c'est aussitôt connaître dans une lassitude le vrai sentiment de la tombe. Il se mêle aux vertes ramures, à l'audace joyeuse des oiseaux, à notre émoi de la beauté, le roman vaporeux de la mort. C'est qu'à certain philtre on ne fait pas sa part une fois qu'il s'est glissé dans nos veines où nos puissances ne sont plus intactes.

Empêché de s'introduire au monde céleste avec les ramures, mon esprit du moins s'ébranle à l'appel du clocher dont les fondements s'assurent au milieu des tombes. "Deum cano", dit la cloche dans les airs, sans que je suive sa louange, mais son " Defunctos ploro" se répercute dans mon âme pensive. La cloche mène au cimetière comme elle convoque au baptistère ; de la même voix qui proclame : " Ils ont gagné leur repos", elle annonce à la société de nouveaux collaborateurs. Son joyeux carillon nous assure d'un prochain glas funèbre, mais pour l'entre-deux va-t-elle nous avertir ?

Les cloches disaient à Jeanne un large chant de confiance : "Tu marcheras..." Et l'enfant soumise s'enivrait des rêveries d'une action glorieuse. Mais trop vite la cloche se taisait... La cloche qui nous fait connaître, puisqu'elle ébranle notre émotivité, ne nous dit point les événements. Dès l'aube, je sais ma vocation ; seul mon couchant connaîtra mon destin.

" Sonne, sonneur ; pourquoi t'interrompre ? avec toi je partagerai la laine de mes brebis, si ta cloche claire achève de me dévoiler mon sort..." Hélas ! le battant a cessé de frapper ; des ondes continuent à vibrer dans les airs qui décroissent, se taisent. Extrêmes confidences que Jeanne agenouillée longuement essaie de surprendre. Les sons vaporisés se fondent avec les vapeurs du ciel. Beaux nuages indécis et multicolores, mouvantes constructions sur ma curiosité vous demeurez suspendus...

L'ignorance est tiède à ceux que glacerait une vue nette des lointains. Je ne paierai point le sonneur pour que les prophétesses plus longtemps au clocher se balancent, puisque ces grandes semeuses de bruit ne peuvent pas jeter sur la terre de la semence de bonheur.

J'ai connu leur psaume, qui n'est qu'une implacable affirmation de la dure nécessité. Quand survinrent la mort de mon père et puis la mort de ma mère, et que je marchai derrière leur corps vers le cimetière, la cloche de ma paroisse soudain commença publiquement à me parler. Je tremblai quand son premier coup ébranla l'air et qu'au milieu de mes parents et de mes amis je passai le seuil familial, la porte de la maison où désormais j'étais le maître. Grâce à cette annonciatrice, je n'étais plus seul dans une nature indifférente. Les airs retentissaient de ma plainte. Ne te taie pas, glas de terreur ! Après toi commencera l'affreux silence, et quand, mon tour arrivé, tu devras retentir pour moi, nul ne saura plus les mots ni les vertus des miens. Leurs portraits même seront brutalement maniés et rejetés parce qu'ils manquent de valeur artistique. Sur cette mer d'anéantissement, tout le salut, c'est un petit garçon, s'il porte dans son cœur l'essentiel que je lui propose....

Cependant les cloches se sont tues, et Philippe, qui n'aime pas qu'on rêve, veut que je lui dise comment furent punies les méchantes gens qui brûlèrent Jeanne au Vieux Marché. Je n'assombrirai pas son imagination. C'est d'un autre qu'il connaîtra l'une des pages les plus dures de l'histoire. Plusieurs des bêtes féroces par qui la Lorraine avait été martyrisée jouirent de la faveur et même de l'amitié royale. Quand Charles VII fit son entrée solennelle à Paris, l'un des tortionnaires le harangua au nom des Facultés. Ce ne serait pas la peine que je me fusse mêlé à quelque politique, si je devais là-dessus me scandaliser. De tels faits, à les bien comprendre, donnent sa véritable couleur à la vie, qui est cruelle. Mais ils ne font point une nourriture pour un pauvre petit garçon.......

Il est des jours qui sont des îles.... Au bord d'une telle journée de l'automne en Lorraine, viennent battre les sombres flots de l'hiver parisien. Mais plus sombres l'entourent les nuages, les neiges et les pluies de toutes nos vies médiocres. Divine douceur de ce chétif paysage si mol et si fort, racinien et cornélien ! Il brise le cœur et l'affermit. Perpétuel attendrissement, mais qui formerait des héros.

MAURICE BARRES.

Extrait de " Vingt-cinq années de Vie Littéraire ".

A propos de l'Hopital Ste-Justine

Je savais bien, chères Enfants, que je ne ferais pas un vain appel à votre générosité et à votre charité lorsque dans le dernier numéro de mars du Journal de Françoise, je vous demandais de vous joindre au comité de couture que j'avais l'intention de former, et vous faire par là participer à la belle œuvre du soulagement des enfants pauvres et malades de l'hôpital Sainte-Justine.

Grâce à votre bonne volonté et grâce aussi à celle de vos mères qui ont encouragé vos efforts, le personnel de petites couseuses promet pour l'avenir. Une trentaine de fillettes qui travaillent ne fût-ce qu'une heure tous les quinze jours viennent à la fin à confectionner des choses qui comptent, et je suis heureuse de le dire, toutes font preuve de cœur et de bonne volonté. Avec ces deux bases fondamentales, l'œuvre du Comité de couture des Enfants ne peut aller qu'en progressant.

Plusieurs fillettes de Montréal ou d'en dehors de la ville, notamment de Québec et la Beauce, m'ayant exprimé le regret de ne pouvoir faire partie de notre comité, il a été décidé de les admettre à titre de "membres honoraires" moyennant vingt-cinq sous par année pour chaque famille, ou encore, à la condition qu'elles confectionnent, chacune selon son habileté, un morceau de lingerie à son choix ; chemise de nuit ou de jour, voire même une serviette pour les plus petites. Ce projet a rencontré une approbation que je suis heureuse de signaler, et tout fait espérer que, l'année prochaine, membres actifs et membres honoraires rivaliseront de zèle pour le succès de l'œuvre entreprise. Parmi les dons reçus par ces volontaires de la charité, je citerai tout particulièrement, à cause de la manière dont le don a été fait, huit paires de petites pantoufles en laine, tricotées fort joliment par deux élèves du couvent de la rue Rideau à Ottawa ; ces chères enfants, pour augmenter le mérite de leur aumône, ont demandé de ne pas publier leur nom.

Je prie les parents de mes industrieuses fillettes de recevoir tous mes remerciements pour les contributions supplémentaires et de nulle obligation qu'ils ont envoyées en gâteaux et bonbons pour être distribués au goûter de nos gentilles ouvrières. J'ai été bien heureuse de ces attentions dont la délicatesse m'a émue et je les prie de croire à toute ma reconnaissance.

Afin de récompenser, chers enfants, votre zèle et votre bonne volonté, une petite séance sera donnée samedi le 6 juin prochain, à 4 heures très précises de l'après-midi, dans les salles de l'édifice de la "Patrie" que les MM. Tarte ont gracieusement mises à notre disposition.

La maison Valiquette se charge aimablement de nous fournir les sièges qui nous sont nécessaires.

Tous les enfants, garçons et filles, y seront admis au taux de cinq sous chacun.

Il ne sera pas demandé plus cher aux grandes personnes qui seront obligées d'accompagner les enfants. Pendant la représentation, il sera passé dans les rangs des spectateurs des petites boîtes de bonbons dont la vente non plus ne dépassera pas cinq sous.

Ce n'est pas onéreux, comme vous voyez, et je m'attends à ce qu'il y ait foule à la matinée du 6 juin prochain ; je puis vous assurer que vous ne regretterez pas de vous y être rendus, grâce au dévouement généreux de M. LeMarquand, commerçant français bien en vue de cette ville, qui, met au succès de l'Oeuvre des Enfants une bonne volonté dont les dames patronnesses de l'Hopital Sainte-Justine sont très touchées.

Voici, chers neveux et nièces, une bonne occasion de faire la charité, car je compte que vos parents — et j'insiste sur ce point — exigeront de vous que la somme demandée soit prélevée sur vos petites épargnes.

Les produits de cette matinée seront consacrées à acheter toile et flanellette pour vos futures assemblées de couture de l'année prochaine.

En attendant, j'espère que l'ambition de mes industrieuses ne se ralentira pas et que les mères continueront à nous prêter le concours de leur influence, en maintenant chez leurs filles l'amour des pauvres petits malades de l'Hôpital des Enfants.

TANTE NINETTE.

Le Tutoiement

L' "Echo de Paris" vient de poser un référendum concernant le tutoiement conjugal. Il a reçu une série de réponses, tantôt jolies, tantôt sensées, tantôt bizarres et inattendues.

Voici l'une de ces dernières :

Si le tutoiement est choquant, c'est surtout entre époux !... Pourquoi, grands dieux ?... "Parce qu'il devient la preuve de l'intimité, et que tout ce qui peut l'évoquer est vulgaire et déplacé." En vérité, voilà une âme bien sensible et une pudibonderie bien exagérée... C'est ce manque de simplicité qui amène souvent l'usage du VOUS devant le monde et même dans la vie coutumière. Le VOUS est un masque, un vêtement d'apparat, qui nuit à l'intimité saine et normale, et nous semble parfaitement prétentieux.

En réalité, le tutoiement est soumis au génie de la langue. Il n'est pas d'usage en anglais. On ne l'emploie qu'en poésie, dans la grande passion, et aussi en s'adressant à la divinité. On se sert en lui parlant d'un langage spécial pour bien indiquer comme on la place en dehors de l'humanité et combien nous nous humilions devant Dieu.

En Allemagne, au contraire, le tutoiement s'emploie quand on parle aux enfants, aux égaux et aux inférieurs. Dès que l'on s'adresse à une supériorité quelconque, le tutoiement est abandonné ; l'on dit VOUS et ce serait faute grave d'y manquer.

En italien, comme dans toutes les langues d'origine latine, le tutoiement est fréquent.

Mais l'Italien marque le respect par une formule différente : il parle alors à la troisième personne, dont il fait un emploi fréquent.

Or, le VOUS, dans la langue française, apparaît évidemment, non pas comme la marque nécessaire et obligée du respect, mais comme une simple marque de déférence. De là, presque toujours, dans l'ancien temps, et souvent encore aujourd'hui, le VOUS des enfants à leurs parents, et même entre frères et sœurs, dans les familles plus particulièrement attachées à l'habitude

du respect ou tenues, par leur situation sociale, à en déployer le drapeau d'une façon plus ostensible. Voilà qui explique très suffisamment et très respectablement, sans aucune autre raison, l'emploi du VOUS entre mari et femme dans les familles plus particulièrement traditionalistes. Ce n'est plus alors du snobisme, car on se dit VOUS même encore aujourd'hui dans certains ménages de paysans.

Les traditions, en France, se confinent à certains départements : c'est un usage spécial. Ce n'est pas contre celui-là que nous nous élevons, mais contre le VOUS simplement employé pour la galerie, le VOUS en public, alors que dans l'intimité on supprime trop facilement l'urbanité, la déférence, voire même la simple politesse.

En résumé, il ne faut approuver ou condamner ni le VOUS ni le TU, mais le sentiment qui les dicte.

Le tutoiement vient si naturellement à la bouche des petits, qu'il me semble cruel de les contraindre aux formules cérémonieuses.

Il vient un âge, toutefois, où il est bon d'imposer certaine réserve : il est très déplaisant d'être exposé au tutoiement familier de personnes mal élevées ou qui cherchent à établir une intimité que vous ne leur avez point proposée.

Le tutoiement est une des formules où le tact, les finesses de l'éducation ont sans cesse à intervenir. Ce qui est le plus à considérer, c'est uniquement la sincérité, l'esprit ou la tradition avec lesquels on l'emploie.

Quelque soient les questions de savoir-vivre que nous examinions, nous voyons toujours qu'elles reposent sur une base de cordialité et de bon sens qu'il importe avant tout de respecter. On y brode plus ou moins d'astragales, mais le fond est toujours très simple en même temps que très élevé, comprenant les égards que nous devons à autrui.

Avez-vous vu les chapeaux de paille " pain brûlé " ou les toques en taffetas gris " taupe ", au salon de modes Mille-Fleurs ? C'est le dernier cri de la saison.

LETTRE OUVERTE

" Ma chère Françoise,

En lisant votre intéressant article sur l'inauguration du nouvel édifice de " La Patrie ", vous me voyez tout surpris et quelque peu peiné de n'y pas trouver un mot — un seul — à l'adresse du journaliste à l'immense talent que fut Israël Tarte, disparu, il y a si peu de temps.

La plume prodigieusement fertile et toujours si entraînante qui faisait de Tarte l'écrivain de toutes les circonstances, méritait qu'on fit au moins mention de son nom, à l'occasion de l'inauguration de son œuvre : le magnifique monument qui fait la gloire de votre ville. Un tout petit souvenir, venant de vous, qui avez vécu si près de lui, s'imposait à votre plume, il me semble.

A vous,

Le Passé ".

Je répondrai à mon correspondant que, moi aussi, " je me souviens ". Si j'ai surtout parlé de Beaugrand dans le compte rendu de la fête, c'est que de tous les noms que l'on y a évoqués, le sien seul a été oublié.

Et c'est vers les déshérités du souvenir que va tout d'abord le cœur d'une femme.

FRANÇOISE.

Ceux d'Autrefois

Ce soir-là, la grande Mélie rentra des champs de très méchante humeur et comme son bon'homme de père, le vieux Michel Latendresse, questionnait, elle lui dit tout d'une haleine : " Le grain est perdu, on s'en va à la misère. J'ai pus d'argent et le goret est pas à point. Faut pas manger." Le vieux opina: " Ça coûte gros le manger, mais y a pas moyen de s'en passer."—" On peut quand on est pas feignant", lança la grande Mélie, en colère pour tout de bon. Puis, les lèvres serrées, elle se mit à son métier et l'on n'entendit plus, dans la grande pièce sombre, que le bruit de la navette et les soupirs du vieux qui avait faim.

Depuis que la vache avait été trouvée morte la tête dans sa provende, les repas avaient été écourtés ; maintenant, à la récolte perdue, c'était la famine si Mélie ne sortait pas les écus amassés dans les ans passés ; et Mélie ne les sortirait pas. Silencieusement, le vieux mit sa veste à manches et s'en fut, par la route chez les Grandpré, demander un pain pour l'aider à jeûner, mais en chemin il se ravisa en songeant à la mine qu'il eut fait à quiconque lui en eut demandé autant et prit par les champs.

Le lendemain matin, il manquait une miche dans la huche des Grandpré et Michel Latendresse ne paraissait pas plus mal de son jeûne. Mélie rangeait dans la maison avec des mouvements brusques et regardait avec des yeux de jeune louve le goret qui s'avançait jusque sur le perron. "Dites donc, le père" hazarda-t-elle, "on pourrait voir à le vendre dans le village", et le père, goguenard, répondit : " Ben, on serait mieux d'attendre le boucher de la ville qui va passer après demain, y donne plus cher." La pauvre Mélie sentit les forces lui manquer à la perspective des deux jours à venir, et avec un soupir admiratif murmura : " N'y a que les anciens au jour d'aujourd'hui pour être de rudes gens. "

CHAHOH.

OISEAUX ET POETES

Tous les printemps, les bois reverdissants m'attirent, et, alors, j'y vais rôder, les matins.... A peine en ai-je franchi l'orée, que les bourgeons récemment éclatés et les feuillées fraîchement écloses m'envoient au visage leur exquise senteur verte. Puis, en cheminant parmi les jeunes verdures et en entendant résonner à travers bois le refrain d'avril des oiselets nouvellement arrivés, j'ai des délices d'une intensité grisante... Mais soudain, en songeant à tant de milliers de mignons oiseaux qui chantent dans les forêts, et qui partiront, quand souffleront les premiers vents automnaux, sans avoir, peut-être, enchanté nulle oreille et attendri nul coeur..., je suis triste!

* * *

En plongeant aussi à travers la forêt toujours renaissante du monde, en respirant les odeurs printanières qu'elle exhale parfois, j'éprouve un charme mystérieusement troublant. Et je m'y arrête, bien souvent, pour écouter la voix suavement sonore des poètes, ces oiseaux aussi, — voix qui s'élève comme l'écho vibrant de toutes choses... Oh! alors, c'est comme si j'avais toutes les harmonies du Paradis dans le coeur!... Mais bientôt, en pensant à tant de ces malheureux qui battent des ailes pour prolonger leur chant jusque dans l'âme des générations, et qui passeront, peut-être, sans en être jamais entendus..., je souffre!

JEAN DE CANADA.

Subtilité de Langage

La plupart des grammairiens disent qu'il ne peut exister de synonymes parfaits, c'est-à-dire ayant exactement la même signification ; ils soutiennent que lorsqu'on se rend bien compte de la valeur propre des mots les plus rapprochés par le sens, on finit toujours par trouver entre eux des différences. C'est cette différence qui en certaines circonstances donne du piquant au langage ; en voici quelques exemples.

Lors de l'entrevue de Tilsitt, où Alexandre ler et Napoléon se présentèrent réciproquement les personnages marquants de leurs états-majors, Napoléon demanda quel était le général qui avait commandé la cavalerie russe dans la dernière affaire : " JE, Sire ", répondit un aide de camp d'Alexandre. Un sourire se dessina sur les lèvres des officiers de Napoléon qui le réprima aussitôt par cette réponse : " Général, vous ne maniez peut-être pas "très bien " la langue française, mais vous vous entendez "admirablement" à faire manœuvrer vos troupes".

Et cet autre : " Un député littérateur et fonctionnaire, venait d'être appelé à de nouvelles fonctions. Soumis à la réélection, il demanda à un des principaux électeurs de son arrondissement s'il pensait qu'il serait renommé." "Renommé " ! c'est possible, répondit celui-ci, si vos œuvres, que je n'ai pas l'honneur de connaître, le permettent, mais réélu, non."

Un Allemand apprenant le français, vit dans son dictionnaire que juste et équitable étaient synonymes. Il essaya des bottes qui le gênaient. " Vous m'avez fait, dit-il à son cordonnier des bottes qui sont par trop équitables."

Manies d'Hommes célèbres

Ampère regardait toujours fixement, en faisant son cours, un bouton d'habit d'un de ses auditeurs.

Bacon tombait en défaillance pendant les éclipses de lune.

Beyle avait des convulsions quand il entendait le bruit de l'eau sortant d'un robinet.

Le maréchal de Brézé s'évanouissait à la vue d'un lapin.

Crébillon écrivait ses tragédies en ayant deux corbeaux sur sa table.

Cujas travaillait couché par terre.

Daumesnil a eu sa vie empoisonnée par la terreur des comètes.

Erasme était pris d'un accès de fièvre à la vue d'un poisson.

Haendel ne composait que dans l'ivresse.

Lavoisier buvait souvent dans son encrier.

Le Nôtre prisait de la sciure de bois.

Catherine de Médicis ne pouvait supporter l'odeur de la rose.

Méhul plaçait une tête de mort sur son piano :

Mignard ne pouvait dormir qu'avec une poule dans sa chambre.

Propos d'Etiquette

D.—Garde-t-on ses gants à l'église?

R.—Certainement, mais on doit les ôter quand on va communier ou que l'on entre au confessionnal.

D.—Le cadeau de noces peut-il s'envoyer avant la signature du contrat?

R.—Le cadeau est toujours acceptable; qu'il vienne avant, pendant ou après le contrat.

D.—Faut-il le nouer avec une faveur blanche?

R.—Pas nécessaire. Si on y attache sa carte, elle peut être retenue à l'article envoyé par une faveur blanche.

LADY ETIQUETTE.

Un jeune homme moderne

Plus j'étudie les manières des jeunes gens modernes, plus je comprends pourquoi les femmes disent que la société d'un homme est rarement agréable avant qu'il ait atteint la trentaine. Le jeune homme moderne est poseur, suffisant, blasé. Il résout les questions du jour d'un air d'autorité suprême ; il prend un air protecteur avec les femmes, croise les jambes, moitié assis, moitié couché dans un fauteuil, et il croit qu'il fait un grand honneur aux femmes en condescendant à danser avec elles ou à écouter leur conversation.

En France et en Allemagne, il est absolument intolérable. En Amérique, il est assez mal élevé, mais Dieu merci, il n'est rien de tel qu'une américaine pour savoir remettre un homme à sa place.

Le jeune homme moderne tape sur l'épaule des jeunes filles de sa connaissance, il leur envoie la fumée de sa cigarette à la figure, et leur fait un petit salut de la main, quand il les rencontre dans la rue.

Dans les tramways, c'est généralement l'homme de quarante, cinquante et soixante ans qui se lève pour offrir sa place aux dames, le jeune homme. lui, reste assis. Les jeunes ne se laissent rien dire par les gens âgés et sont souvent presque impolis. Ils n'écoutent rien, n'apprennent rien, ils édifient leurs armes avec leurs souvenirs et leurs impressions.

J'aime le jeune homme de vingt ans qui ne croit pas qu'une femme ne peut lui résister, qui est attentif et respectueux avec les femmes et les gens âgés, qui admet qu'il est de dix ans plus jeune que son père, qui garde son chapeau à la main lorsqu'il parle aux dames, qui s'amuse comme la jeunesse doit s'amuser et qui réussit à se rendre agréable et utile partout où il va.

Max O'Rell.

Qu'en penserait le Féminisme ?

Faut-il croire le fait, ou n'est-ce qu'un racontar ? En Angleterre, jusqu'au commencement du XXe siècle, on condamna les femmes bavardes à porter une muselière. Pour bien prouver qu'il ne s'agit pas d'une fantaisie humoristique, on a reproduit et gravé l'image de quelques-uns de ces engins qui existent encore en assez grand nombre. Dans le Cheshire, il y en a treize ; dans le Lancashire il y en a cinq ou six et autant dans le Staffordshire.

Le Derbyshire n'en possède qu'un. Quelques-unes de ces muselières sont de véritables instruments de torture. La dernière fois que ce singulier ustensile fut employé, ce fut en 1824, à Congleton, dans le Cheshire. Les personnes qui prétendent qu'on n'a rien fait durant le XIXe siècle pour l'amélioration des femmes ont donc tort.

Pour vos vacances d'Eté

Si vous aimez la pêche, le canotage, la vie de campement, l'étude des animaux sauvages, choisissez pour vos vacances d'été l' " Algonquin National Park ", d'Ontario. Une réserve de 2,000,000 d'acres de terre, avec 1,200 lacs et rivières, vous offre toutes les attractions que la nature peut donner. Magnifiques endroits de canotage. Altitude de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Air pur. Endroit par excellence pour un jeune homme qui veut jouir de ses vacances d'été. Hôtels pour accommoder tout le monde. Une intéressante publication illustrée vous expliquera tout cela. Vous pourrez obtenir cette publication en vous adressant à M. J. Quinlan, D.P.A., gare Bonaventure, Montréal, P.Q.

Madame Bennati

Il y aura le vendredi, 22 mai prochain, une audition d'élèves et un concert de Madame Bennati, l'artiste bien connue du public montréalais. En effet, nous connaissons tous, non-seulement les talents de Mme Bennati comme professeur de chant et de diction, mais encore le charme pénétrant de sa riche et belle voix. Nous aurons le loisir de l'entendre à nouveau et de l'apprécier dans la seconde partie du programme, où après avoir constaté les progrès des élèves, nous pourrons goûter et applaudir aux succès de l'artiste. — Cette intéressante soirée aura lieu dans les salles du Y. M. C. A. square Dominion.

Concert Charmant

La Compagnie des Gramophones Berliner a donné, il y a quelque temps, dans la spacieuse salle du Lyric, un concert charmant auquel assistaient des milliers d'auditeurs.

Parmi les noms d'artistes qu'annonçait le programme, on lisait ceux de Caruso, de Pol Plançon, de Campanari, de Mesdames Calvé, Melba, Letrazzini, Marcella Sembrich, Schumann - Heink - toute la phalange des célébrités artistiques, quoi !......

C'est au moyen d'un appareil, que l'on nomme auxétophone, lequel grossit le son sans lui faire perdre de sa souplesse, que l'on peut faire entendre ces artistes quelque grande que soit la salle du concert.

L'accompagnement orchestral, harpes, violons, flutes, cors et clarinettes ne perdent rien de leur valeur et sont entendus très distinctement.

Quelle belle chose que la science qui nous permet d'aller écouter des artistes fameux, qu'il serait impossible d'entendre tous dans une seule soirée à Montréal.

Les directeurs de la Compagnie Berliner méritent toutes les félicitations pour cette inauguration intéressante de leurs concerts phonographiques.

Notes sur la Mode

Disons un mot de la mode pour enfants, car il y a aussi une mode pour les petits ; ainsi, on remarque qu'ils n'ont plus tout à fait la même allure qu'il y a quelque temps. La taille est, maintenant, à peine au-dessous de la ligne normale. Les jupes, très courtes, sont assez juponnées ; les manches, toujours demi-longues, sont amples. Voici les indications générales quant à la silhouette.

Ajoutons, comme indication pratique, qu'il est important de faire porter aux fillettes des robes de dessous — ou jupons — dont la taille soit un peu plus longue que celle de la robe de dessus ; il faut tenir compte aussi que la jupe doit être un peu plus longue devant que derrière.

Comme couleurs, le blanc est toujours le plus joli, le blanc lavable bien entendu. On choisira une forme simple, afin de ne pas compliquer le repassage de la robe.

Si on trouve le blanc par trop salissant pour l'été et les plaisirs champêtres, on peut employer la toile écrue avec dentelle assortie.

Enfin, si l'on tient au lainage de couleur, il y a la serge bleue marine et les écossais.

Comme chapeaux, cet été, nous ferons porter à nos enfants de petites cloches souples, en panama, en fine paille anglaise ; ou plus modestement en paillasson souple, en jockey. Toujours ces pailles seront garnies de fleurs ou de soies aux tons vieillots et éteints.

Comme chaussures habillées, chaussures et chaussettes blanches. On fera aussi beaucoup de lasting (prunelle) à petits damiers, avec bouts vernis, et la chaussure de toile grise. Mais toujours la forme sera la même, c'est-à-dire très aisée et carrée du bout, de manière que les pieds de l'enfant soient très à l'aise.

CIGARETTE.

Il y a trois choses que la plupart des femmes jettent par la fenêtre : leur temps, leur argent, leur santé.— Mme Geoffrin.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES ECHARPES DE SOIE BLANCHE.—Voici un procédé qui conserve au foulard après le lavage le blanc et l'apprêt du neuf. Il suffit pour cela de la laver dans de l'eau de savon, sans le rincer et de le repasser pendant qu'il est humide. Il en est de même pour les lainages des petits enfants ; avec un peu de tour de main, on nettoie ces bibelots très facilement.

SOUPLESSE DE LA CHEVELURE.—La chevelure est la première parure de la femme. Elle est celle aussi qui réclame les soins les plus minutieux. On fera de fréquents lavages à l'eau chaude dans laquelle on aura fait fondre gros comme un œuf de pigeon de bi-borax ; on rince à grande eau, toujours chaude jusqu'à ce que l'eau reste tout à fait claire. Le séchage opéré, on frictionne le cuir chevelu avec un mélange d'huile de ricin, de rhum, d'extrait de quinquina et d'eau de Cologne.

Recettes Faciles

BLANQUETTE DE VEAU.—Vous faites une blanquette de veau, soit avec une poitrine de veau coupée par morceaux, soit avec ce qui reste d'un rôti de la veille, coupé également en morceaux minces et petits. Vous mettez un morceau de beurre fondre dans une casserole ; avec une pincée de farine, sel, poivre, persil, vous faites une blanquette. Vous mettez votre beurre dans cette cette blanquette ; vous laissez mijoter, vous mouillez avec du bouillon ; liez avec des jaunes d'œufs et servez.

LAZAGNES MARGE sautées au beurre.—Lazagnes Marge : un paquet de une demi-livre pour 6 personnes.

Faites cuire vos "Lazagnes Marge" en les plongeant pendant dix à quinze minutes dans l'eau bouillante légèrement salée. Retirez du feu ; laissez gonfler et égouttez avec soin.

Faites-les ensuite sauter au beurre avec assaisonnement (poivre et noix muscade) et servez.

GELEE D'AMANDES.—Prenez une once d'amandes amères, deux onces de sucre blanc, un demiard d'eau. Broyez les amandes dans un mortier jusqu'à ce que le tout forme une pâte ; ajoutez l'eau graduellement en brassant, coulez. Faites ensuite fondre une once de gélatine dans un demiard d'eau. Mêlez le tout, ajoutez du sucre au besoin et des essences au goût.

PAIN DES ANGES.—Cinq blancs d'œufs battus. Quand les blancs d'œufs sont à moitié battus, ajoutez le quart d'une cuillérée à thé de crême de tartre. Continuez de battre les blancs jusqu'à ce qu'ils soient durs. Ajoutez une pincée de sel, 3-4 d'une tasse de sucre granulé, 1-2 tasse de farine sassée 6 fois, 20 à 30 minutes de cuisson, le feu ne doit pas être trop ardent.

Le passant.—Quelles oreilles! quelles oreilles !

L'insulté.—Elles sont peut-être un peu longues pour un homme, mais les vôtres sont certainement trop courtes pour un âne.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(Suite)

Elle avait de la littérature et n'était pas fâchée de le montrer. "Venez, écrivait-elle refaisant le billet célèbre de Ninon. Si la tête me tourne nous verrons à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous sera possible." Ninon s'en tirait à merveille, dit la chronique. Lucette n'y avait guère plus de peine que sa très spirituelle et si aimable patronne.

Mis en belle humeur, montés au diapason, les camarades s'ingéniaient.

" Venez, chère, répondaient-ils, " nous vous dirons que vous êtes " belle et ferons les pires folies pour " vous distraire."

Et alors, peu à peu, entraînée, très fêtée, elle reparut au cercle, eut bientôt son couvert mis chaque soir à la popote.

Ce qui devait arriver, arriva.

Là, certains soirs, après une course aux Ouleds, un peu étourdis de kif et de bruits, on revenait souper, boire le champagne. Les têtes s'échauffaient. On chantait. Et Lucette endiablée, grisée, montait sur la table pour débiter quelque refrain de Paris, dernier style. Après, la fête finissait comme toutes ses pareilles.

Louis était loin.

Le lendemain Lucette disparaissait. Cela durait deux jours. Elle restait enfermée dans la petite maison arabe que Louis avait juste fini d'installer avant son départ. Et c'était inutile d'aller frapper à sa porte. Elle se refusait à ouvrir à qui que ce fût. Elle pleurait, réellement honteuse d'elle-même.

Dans ces ténèbres qu'elle faisait autour d'elle, dans le silence reconquis, sa pensée la ramenait vers son enfance.

Elle revoyait le petit village de France où elle était née, avait grandi,—sa famille pauvre ; le père menuisier, lourd, paysan dont les rudesses, les éclats de voix après boire, lui faisaient peur ; la mère effacée, soumise, silencieuse, l'aimant trop, voulant faire d'elle une demoiselle, se tuant de travail pour la bien vêtir et lui faire donner des leçons par l'institutrice de l'endroit.

Le parc du château où vivait la famille Noirmont s'en venait border la route, à la sortie du village et rien de la vie de cette demeure ne passait inaperçu. Souvent courbée sur quelque ouvrage, près de la fenêtre, elle voyait passer Louis et s'était mise à l'aimer, le trouvant très-beau. Et lui ne fut pas sans s'apercevoir de la présence de cette jeune fille qu'il retrouvait toujours, le regard levé vers lui avec tant d'adoration, quand il revenait au château, chaque année, aux vacances. Aussi n'eut-il qu'un signe à faire.

Elle accourut le retrouver à Saumur.

Là, dans ce milieu mondain, très expert, elle fut vite débrouillée, lancée comme les autres. Elle put paraître dans les fêtes que se donnaient entre eux les petits ménages semblables. Son esprit très vif, tout neuf, le charme de ses yeux lumineux, très doux, lui assurèrent des succès dont elle ne se prévalut certes pas, rapportant tout à Louis Noirmont, heureux, qui la choyait, l'aimait comme une grande enfant.

Or c'est là qu'est la faute. Elle n'était pas faite pour cette vie factice, cette vie de fêtes, de courses, de soupers, vide agitée, en laquelle il l'avait mise. Par moment la lassitude venait. Elle se reprenait. Cette seconde nature qui l'envahissait la révoltait. Mais le pli était pris. Et l'on roulait de garnisons en garnisons, exaspérés, bruyants à plaisir, par défi presque, gâchant la vie, jetant l'argent, fous, ne songeant pas à l'avenir.

Maintenant c'était la satiété complète, le dégoût.

Simplement, sans fausse honte, parce qu'elle le savait indulgent, capable de la comprendre, elle lui avoua tout cela en des paroles brèves, heurtées, coupées parfois par un sanglot, se mordant les lèvres, fermant les yeux où des larmes obstinées s'amassaient lui brûlant les paupières.

—Non, voyez-vous, répondait-elle au dernier mot de Pierre...... je n'ai pas l'âme très compliquée. Mon âme est restée celle de l'enfant que j'ai été, une âme de petite bourgeoise, très ordinaire, je vous assure.

Et après un instant de silence, comme si une vision, un regret de plus eût passé en elle.

—Oui, c'eût été là ma vie : être cette petite bourgeoise restée en les rêves étroits de son village, comme elle, avoir son homme, bien à soi, des enfants... et ne vivre que pour eux... Oui,... des enfants entendez-vous ? Et tout cela, je ne l'aurai jamais...

Pierre, écoutait, incapable de rien dire, rien trouver devant cette détresse qu'il n'aurait jamais soupçonnée en cette jeune femme si rieuse. Alors mettant en son geste une douceur, un respect infini, il porta à ses lèvres la petite main crispée, abandonnée en la sienne.

Aussitôt le visage défait de la jeune femme s'éclaira. Elle eut un faible sourire, fit un geste, voulut parler puis, ne pouvant pas, elle se leva, et s'enfuit par le petit sentier glissant sous le couvert des lauriers roses.

IV

...Le ciel est immense et toute lumière.

Comme il l'avait rêvé, un jour, il marche dans cette lumière énorme, dans cette splendeur muette.

Seul, avec son spahi, il va vers les grands sables, les chotts lointains effondrés dans le mirage bleu des horizons tremblants, Biskra s'est caché derrière sa forêt de palmiers. L'oasis n'est plus qu'un trait vert, une lisière de bois qui s'abaisse, s'enfonce au pied des collines roses posées dans le fond.

Devant lui, c'est du feu, des éclairs partout et d'étranges ombres dures, faites de lueurs roses ou bleues.

Toujours, toujours la lumière, et le rayonnement intense de la terre et des cieux !......

(1) Ollendorf. Paris. Repdod. interdite.

Pas un murmure, pas un cri, pas un souffle, rien... rien que le pas cadencé des chevaux éclaboussant les sables, faisant jaillir des étincelles. Dans la solitude, il semble qu'une prière monte de cette terre accablée, maudite, où rien ne peut plus venir, ne viendra jamais plus. Une émotion grave saisit le cœur concevant tout à coup cette éternité de désolation et de mort. La gorge se serre, les yeux s'embuent comme si des larmes y étaient venues. Mais cette désolation d'ici est d'une telle beauté que le regard se lève, s'épure dans une contemplation large, passionnée. L'immense paix descend sur l'âme, vous étreint......

Le ciel est toute splendeur et lumière.

...Des heures et des heures passent.

Même splendeur, même lointain bleu perdu, tombé dans le ciel, dans le grand vide de l'au delà.

Les montagnes qui étaient à gauche, si jolies sous leur voile rose, se sont abaissées. L'Ahmar-Kaddou s'éloigne peu à peu. Tout est calme, immobile, nu, tel qu'au premier moment. Rien n'est changé, et cependant il semble que la solitude se soit agrandie. Ce n'est plus lui qui marche. C'est le désert qui monte, s'en vient l'enserrer, le prendre... Autour de lui, le cercle bleu de l'horizon va se fermer !......

Une tristesse le berce, un émoi qu'il ne connaissait pas. Maintenant c'est fini. Il peut se retourner. Biskra n'est plus. A peine si la crête des petites collines disparues dentelle le lointain. La vie s'en va, s'efface d'autour de lui. Bientôt il n'y aura plus rien, rien que la terre et le ciel et eux, tout seuls... Deux êtres dans cette immensité. L'ombre qu'ils font est bien peu de chose. Il se dresse sur les étriers, regarde... Quant ils seront là-bas, au bord de l'abîme bleu, ne semble-t-il pas que le moindre souffle les balaiera, les emportera comme fétu de paille !... Les emportera où ?......

Et ses yeux, son âme, tout l'être s'en vont vers ce lointain d'où le vertige monte, ce lointain vers lequel il marche, oubliant tout ce qui fut sa vie passée, dominé, pris par la beauté grave de ces solitudes, de ces horizons bleus qui semblent monter, se perdre dans le ciel, — le grand ciel ardent qui l'enveloppe et l'attire.

V

Quelques dunes apparaissent parmi les herbes, des façons de dunes, des tas de sables longs, faisant le gros dos comme des bêtes au repos. Sous le vent les crêtes filent, une poussière blanche où le soleil met des lueurs de feu. Il y en a beaucoup, enchevêtrées un peu partout. mais elles ne valent pas la peine qu'on y fasse attention. Ahmar sourit quand il en parle.

—Demain, tu les verras, les dunes, répond-il invariablement. Tout petit, tout petit ça, achève-t-il dédaigneux.

Il marche devant, juché sur un petit cheval noir, emmaillotté dans ses burnous, bien assis, ratatiné dans sa selle à haut dossier, courbé sous le vent. Un moment Pierre s'était retourné. Il n'y avait plus rien sur l'horizon, ni la bande rose de l'Aurès, ni celle de l'Ahmar-Kaddou lointaine, si haute cependant. Tout cela avait disparu, s'était abaissé sous la terre.

Autour de lui le cercle s'était refermé.

Le désert prenait un aspect plus ingrat. La teinte jaune des sables apparaissait monotone. La terre nue, désolée, semblait un grand disque pâle suspendu dans l'immensité bleue.

Ils allaient toujours.

Ahmar était heureux. Il chantait. Sa voix montait au diapason aigu suivant la mode arabe, chevrotait, se lançait en des trilles invraisemblables et, subitement, descendait finir sur une note grave longuement soutenue. Aprés quoi il recommençait, les sons heurtés, en le même bêlement plaintif. Pierre suivait sans mot dire, amusé d'abord, les yeux gardés en ce lointain immuable dont la désolation et l'attrait douloureux le prenaient lentement. Et il remarqua que la voix du spahi se perdait en l'espace, sans écho.

Enfin, du haut d'une dune où la silhouette du spahi s'était immobilisée, l'attendant, Pierre aperçut un lac bleu, très grand, dont les rives opposées baignaient une petite oasis lointaine. La lumière était si pure, là-bas, que l'on distinguait, au-dessus de la masse violette de l'oasis, les palmiers les plus hauts, immobiles, nettement découpés.

C'était très beau.

Tout autour, les sables tressaillaient et l'on ne pouvait dire où la terre finissait, où le ciel commençait. Sur le bord, une maison blanche, un borhj carré, bas, étincelait sur ce fond de verdure. Ahmar la lui nomma. C'était Ourir, très loin, très loin d'eux, sur la ligne de Tuggurth, qu'ils avaient abandonnée à Chegga, deux jours auparavant.

Assis dans la dune, à l'abri du vent. Pierre ne pouvait se lasser d'admirer cette petite oasis mauve posée à l'horizon, debout sur une ligne de sables pâles tendue entre le ciel et ce bleu du lac plus épais, plus violent que celui d'en haut.

—Et tu dis que ce n'est pas de l'eau, cela ?

Non, ce n'était pas de l'eau. Il ne pouvait y en avoir encore dans les chotts tant qu'il n'aurait pas plu dans les montagnes. Il n'y avait là, desséchée, qu'une couche épaisse de sel, et dans l'éloignement, sous le soleil, cette surface lisse du fond découvert transparaissait bleue dans un merveilleux mirage.

—Mais la pluie va venir, dit Ahmar. Regarde.

Au-dessus de la dune, dans le ciel, une barre grise s'avançait, des nuages en tas, pressés, s'appesantissant sur la terre. Dans l'espace resserré, les vents semblèrent aller plus vite, désordonnés, lâchés dans l'immensité nue.

Ils repartirent.

Mais la vague d'ombre descendant du Nord les gagna. Le voile se développa, glissa au-dessus de leurs têtes, atteignit l'horizon, ferma le ciel. Et la terre s'éteignit. Une petite pluie fine, glacée, commença de tomber. Les sables s'arrêtèrent, le sol se fixa. Les dunes se levèrent en formes vagues, grises, enfoncées dans le ciel plus bas, plus lourd, descendu sur elles.

Courbés sur l'encolure de leurs chevaux, cinglés par la pluie et comme poussés par ce grand vent qui s'était levé, ils allaient côte à côte maintenant, profitant des moindres facilités du sol pour accélérer l'allure, trotter quelque temps. Plus d'éclats. Le grand rayon posé sur l'horizon n'était plus. Tout se perdait en une même teinte grise des ciels d'hiver. Ils ne se parlaient pas, n'avaient plus même l'idée de se détourner, re-

garder ailleurs que droit devant eux. La nuit allait venir. Peu à peu, la lumière se mourait. Le cercle d'ombre montait, se resserrait.

Enfin, dans une éclaircie se posant au loin comme un nuage pâle, ils aperçurent la masse blanche d'un bordj perché sur une hauteur.

C'était Stah-el-Hammeraïa, planté là sur une pointe qui s'avance sur les chotts. De là, quelques secondes, il put contempler l'étendue.

Ce n'était plus la nappe bleue étincelante qu'il avait aperçue quelques heures auparavant, endormie sous le grand soleil de midi. C'était un sol de boue, de fange brune, où de grandes taches noires luisantes se voyaient, une sorte de marais. Il y avait même sur les bords de grands roseaux desséchés, cassés qui, sous le vent et la pluie, se courbaient et geignaient doucement.

Et, presque sous ses yeux, tout cela s'effaça tout à coup. Il releva la tête, regarda le ciel noir, disparu.

C'était la nuit.

VI

—Aujourd'hui, avait dit Ahmar au moment du départ, tu vas voir les sables.

Selon lui, jusqu'à ce jour, Pierre n'avait rien vu du désert. Il commençait seulement. C'était par là, dans ces parages, qu'il était, là que s'en gardaient l'âme et les épouvantes. On entrait dans la région des grandes dunes mouvantes du Souf. Et le chaos commença.

Elles se pressaient maintenant enchevêtrées, toutes proches, barrant leur horizon. Et eux, ils se glissaient à travers, les contournaient en des fonds, des ravins étroits où ils plongeaient comme au creux de grandes vagues bondissantes. Parfois, à cause de la direction qu'il fallait suivre quand même, ils montaient, franchissaient toutes celles rencontrées, redescendaient pour remonter encore, toujours. Ils laissaient les chevaux se placer d'eux-mêmes sur les crêtes, réunir les quatre pieds et, d'un coup d'épaule, se lancer, rigides, dans l'éboulement du sable qui peu à peu se tassait sous eux.

Rien dans l'espace resserré, rien que le ciel triste, là-haut, rayé de pluie, chassant toujours ses nuées grises parmi les crêtes jaunes tendues sur le peu d'horizon qu'ils pouvaient découvrir. Devant, derrière, tout autour, partout, du sable, des masses soulevées, des dunes toujours plus hautes, — et puis, le ciel tout de suite.

Dans la monotonie des heures, subissant peu à peu la détresse de cette terre, l'émoi de ce silence énorme abattu sur eux, Pierre s'inquiétait. Il lui tardait de voir poindre enfin le poste optique, ce fameux Bir bou Chama des légendes.

La première fois qu'il en avait entendu parler, ç'avait été dans cette nuit de tempête, en Kabylie, il y avait quelques mois. Un homme avait dit, voyant Tanchot grelotter: " Il vient de Bir bou Chama. " Et cela avait paru naturel. Depuis, chez tous ceux qu'il avait interrogés, il avait remarqué cette impression de fatalité, de résignation à la douleur, aux souffrances subies en ce pays des grandes dunes. Le seul souvenir en mettait encore dans leur voix comme un écho de tristesse. En leurs yeux, subitement plus graves, semblait passer quelque vision d'effroi.

Puis il songeait aux découvertes faites dans le bureau du poste optique de Biskra, dernièrement.

Toute une journée, il avait feuilleté de vieux cahiers entassés en une caisse, sortes d'archives du service. Là, toutes les dépêches passées étaient inscrites. Il y avait des ordres, des notes de service, des dépêches privées, des télégrammes aux bureaux arabes du Sud, et parmi tout ce fatras officiel, il découvrait des lignes comme celle-ci : —" Ne pas oublier de nous envoyer de la quinine par le prochain convoi. " De la quinine, tous en demandaient, aussitôt les grandes chaleurs venues, et pourtant, chaque hiver, on renouvelait les provisions. Mais voilà, parfois il n'y en avait pas assez. Une dépêche disait : " Taboureau est pris d'accès violent, et nous n'avons plus rien à lui donner. " Une autre : " Depuis dix jours, le sirocco souffle sans interruption. Nous ne pouvons plus communiquer avec El-Berd. Ici on étouffe. La "grande rôtissoire" craque de partout. " C'était Kef-el-Dor qu'ils appelaient ainsi ; un poste bâti au seuil des grands chotts étincelants avec des murs blancs peu épais, et beaucoup de fenêtres ; une petite maison de la banlieue de Paris.

Puis c'étaient encore d'autres appels : " Martin ne va toujours pas. De plus, Fiévet est malade, mais il ne veut pas rester au lit. Il se traîne, tourne en rond, suit les murs, ne boit plus, ne mange plus... "

C'était toute la vie des postes, cela.

Et de ces vieux cahiers feuilletés, une évocation de ces lointains de souffrances lui venait. Il se représentait encore, telle qu'il l'avait eue à ce moment, la vision de cette chambre où, malgré toutes portes et fenêtres closes, une lueur rouge se traîne, où le vent de feu met une atmosphère étouffante. Là, sur des lits, il y a des êtres qui s'essayent à dormir, se tournent et se retournent, fiévreux, rêvent, ou brusquement levés, commencent une marche étrange, interminable dans cette ombre rouge, hallucinés, grattant les murs.

—Non, on ne parle plus à la longue, voyez-vous, mon lieutenant, lui disait le sergent qui lui expliquait ces archives. J'ai passé un été là-bas, dans les sables. Je sais. On ne peut plus, et puis vraiment on n'a plus rien à se dire. Tout est dit. Chacun pour soi... A moins d'une crise violente. Mais alors, c'est la folie.

Pendant ce temps, il avait pris un autre cahier, cherché quelque temps.

—Tenez, mon lieutenant. Lisez.

" Mauvaise nuit. Huchon a des hallucinations. Il faut se mettre à quatre pour le tenir. Le sirocco souffle toujours. Notre provision de quinine s'épuise. "

(à suivre)

7ème Année.—No. 5. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 6 juin 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue Saint-Jacques, Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795



LE POETE NATIONAL DU CANADA

M. LS. FRECHETTE, Lauréat de l'Académie Française, Chevalier de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint Georges, membre de la Société Royale du Canada.

Sommaire

7ème Année.—No. 5. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 6 juin 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00 Six mois 1.00 Strictement payable d'avance	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

... La Riviere ...

(BALLADE)

I

Loin de la source et du rocher
Loin des souples roseaux, de la sombre ramure
Par la friche et les blés, avec un gai murmure
La rivière aime chevaucher.

La rivière aime chevaucher
Loin de la source et du rocher.

2

Pour baiser l'aile qui l'effleure
Pour voir sur les sillons passer le vieux semeur
Entendre des vallons l'endormante rumeur
Et sentir la branche qui fleure

La rivière aime chevaucher
Loin de la source et du rocher.

3

Pour consoler le nid, sans amours, sans frissons
Le rameau sans chansons
Pour emporter au loin les feuilles desséchées
De l'arbre abandonnées

La rivière aime chevaucher
Loin de la source et du rocher.

4

Pour entendre chanter les joyeuses nichées
Et les seigles jaunis
Dans son eau refléter les têtes veloutées
Des épis et des nids

Loin des souples roseaux, de la sombre ramure
Par la friche et les blés, avec un gai murmure

La rivière aime chevaucher
Loin de la source et du rocher.

JEHANNE

NOTRE POETE NATIONAL

Notre poète national, Louis Fréchette, n'est plus.

Soudaine, cruelle, consternante, la mort est venue le ravir au milieu de nous, alors que rien ne faisait prévoir l'imminence de ce malheur.

Pour lui, cependant, ce fut la fin qu'il a souhaitée : partir ainsi sans s'attarder, sans connaître les déchirantes angoisses des adieux, sans éprouver le martyre douloureux d'une longue maladie.

Sa dernière soirée parmi les vivants, il la passa chez son vieil ami, le sénateur David. Au cours de sa visite, madame David le chargea de présenter pour elle, un bouquet à madame Fréchette. Il était parti sans l'emporter, quand, se le rappelant tout à coup, il retourna sur ses pas, sonna de nouveau à la porte de ses amis, et réclama en souriant les fleurs. Il ne devait pas, hélas ! les remettre à leur destinataire, et le mal foudroyant le prit,—ô poésie!—des roses dans les mains. Mais sa dernière pensée, sa dernière attention furent pour la compagne de sa vie, et ce souvenir restera cher à la femme si admirablement dévouée que fut sa tendre et sainte épouse.

M. Fréchette savait ses jours comptés, mais la vision de la mort ne l'effrayait pas. En allant, ces jours derniers reconduire au cimetière sa petite-fille, l'enfant de sa Jeanne, de celle qui fit si souvent vibrer son luth et à l'occasion du mariage de laquelle, il fit, il y a quelques années à peine, les vers si touchants qui parurent dans le " Journal de Françoise ", il dit à ceux qui l'entouraient : " Bientôt, je l'espère, ce sera moi. "

Hélas ! il s'ennuyait de vivre. Des chagrins, des soucis que des affections chères allégeaient sans doute, sans réussir à les faire disparaître tout à fait ; une neurasthénie fatigante, lui faisaient aspirer à l'éternel repos.

Je ne saurais, encore sous le coup de l'émotion vive que me cause le brusque départ de celui qui m'honora d'une affection vraiment paternelle, faire une revue détaillée de ses productions littéraires.

Son œuvre, abondante et variée, aux qualités si françaises, peut d'ailleurs se résumer en quelques mots : Il fut le plus robuste pionnier de notre littérature canadienne, dont il restera à jamais la gloire et le plus beau fleuron.

Il écrivit à une époque difficile, où bien des préjugés n'étaient pas encore vaincus, époque où le livre français n'était guère répandu parmi nous. Il a ouvert la voie, les autres ont suivi. Rendons hommage à ce vaillant de la première heure ; nous avons bénéficié de ses efforts, de ses travaux, combien nous serions ingrats de l'oublier un instant !

Louis Fréchette a été le premier encore à réveiller, là-bas, notre souvenir. Le premier, il a touché le cœur de notre ancienne Mère-Patrie en lui révélant que, les enfants de ses enfants, fidèles quand même au vieux drapeau, ne prononçaient plus son nom qu'à genoux.

Il le lui apprit dans une langue sonore, harmonieuse, dans le doulx parler de France, même, dans des chants immortels, qu'en un jour de grande fête, elle couronna sous la coupole de son Académie.

Et ce fut un spectacle inoubliable, grand et fier pour le Canada que ce contact glorieux des feuilles de lauriers aux feuilles de nos érables.

Le premier encore, parmi nous, il eut les honneurs du Grand Dictionnaire et des Anthologies modernes. A l'étranger, il incarna vraiment le génie de la nation ; plus que Crémazie même il donna aux lettres canadiennes un éclat, un relief, qui n'ont pas encore été dépassés.

Pourtant, c'est à l'apothéose de Crémazie, qu'il appelait son maître, que notre poète lauréat a consacré ses dernières années.

C'est grâce à ses soins, à ses démarches, à ses conférences aux Etats-Unis et dans nos différentes provinces, que le buste de Crémazie s'élève aujourd'hui sous les ombrages gracieux du square Saint-Louis. Maintes fois, l'auteur de "La Légende d'un peuple" manifesta le désir de faire de ce parc délicieux le jardin des poètes. Autour de l'étang où se mirent nos érables, il ferait bon sans doute à nos doux chantres de suspendre leurs lyres... Fréchette, en assurant cette place à Crémazie pouvait songer à la sienne. Les lettres canadiennes le lui doivent. Il l'aura.

J'aimerais à dire ce que furent pour moi son amitié, ses encouragements au début de ma carrière, ses conseils, sa collaboration abondante et précieuse à mon modeste journal... Combien de fois monta-t-il les longs escaliers qui conduisent à nos bureaux, pour m'apporter ses poésies, sa prose, ou pour me témoigner simplement l'intérêt qu'il prenait à mon œuvre ! Ah ! la mort brusquement heurtée à la vie produit un terrible déchirement ! C'est pour les siens un deuil irréparable, c'est pour moi une tristesse...

J'offre à la famille en pleurs, à laquelle me rattache à jamais le lien de sa grande amitié, mes condoléances profondement ressenties, en même temps que je dépose un dernier hommage de gratitude, d'amitié émue et d'admiration constante sur la tombe du grand Poète canadien qui vient d'entrer dans l'immortalité.

FRANÇOISE.

UNE AIEULE DU ROI EDOUARD VII

Eléonore d'Olbreuze, duchesse de Brunswick, Zell.

Eléonore d'Olbreuze n'est certainement pas une inconnue pour les lecteurs du "Journal de Françoise", qui ont un peu étudié la généalogie Brunswick-Hanovre. Ceux-là savent tous que Georges II qui devint roi d'Angleterre en 1727, et dont les descendants occupent encore le trône à l'heure actuelle, était son propre petit-fils.

Mais bien des calomnies ont été répandues à l'étranger au sujet de la famille à laquelle elle appartenait, et qui, sans valoir certainement la maison de Brunswick, n'était cependant pas aussi indigne de lui être alliée que certains envieux ont bien voulu le dire. Parmi ces envieux que la bonne fortune de Mlle d'Olbreuze lui attira, nous ne craindrons pas de nommer en première ligne l'électrice Sophie qui ne cessa jamais de poursuivre sa belle-sœur d'une haineuse jalousie, et sa nièce la duchesse d'Orléans, connue sous le nom de la "Palatine". Cette dernière a laissé un nombre fantastique de lettres ; mais les jugements qu'elle a portés sur ses contemporains sont en général malveillants et inspirés par une grande partialité.

Ainsi, lorsqu'elle veut faire croire que Mlle d'Olbreuze était d'une si basse extraction qu'elle était digne d'épouser tout au plus "Colin, premier valet de chambre de monsieur"; elle accrédite là une fable qui ne mérite aucune créance et dont il n'est pas difficile de démontrer la fausseté.

Sans parler ici du témoignage d'un consciencieux généalogiste allemand, Mr. de Greiffeucrauz, contemporain de la duchesse de Zell, et qui la fait descendre de Charlemagne, par les femmes ; il est certain que du côté paternel elle descendait d'une très ancienne et puissante famille de la province de Poitou, que de très belles alliances avaient encore rehaussée. Elle était fille d'Alexandre Desmier, chevalier, seigneur d'Olbreuze. Sa mère, Jacquette Poussard de Vandré, était très proche parente des Poussard du Vigean qui occupaient alors à la cour de France de très hauts emplois ; et, pour quiconque a lu l'histoire de l'hôtel de Rambouillet, ce nom ne peut manquer d'évoquer le souvenir de la touchante idylle qu'ébauchèrent ensemble le duc d'Enghien, plus tard le Grand Condé, et la charmante Marthe du Vigean. Le jeune prince ayant été forcé par son père d'épouser la nièce du Cardinal de Richelieu, Claire Clémence de Maillé Brézé, Mlle du Vigean, brisée de cet abandon, entra au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, à Paris.

De bonne heure, Eléonore d'Olbreuze avait perdu sa mère. Elle fut élevée dans la religion protestante qui était celle de sa famille paternelle, et passa son enfance au milieu des siens dans le vieux manoir d'Olbreuse qu'ils habitaient en Poitou. Dès son jeune âge, elle promettait d'être fort jolie, et elle devint en grandissant une très belle personne qui ne passait nulle part inaperçue.

La princesse de Tarente, entendant parler d'elle manifesta le désir de la voir. Immédiatement séduite par ses manières, sa grande beauté et son esprit, elle voulut se l'attacher en qualité de demoiselle d'honneur, et ses parents ne firent aucune difficulté pour accepter la flatteuse proposition qu'elle leur fit de se charger de la jeune fille.

A mesure qu'elle la connaissait, la princesse l'apprécia davantage, et à la cour de France où elle l'emmena à sa suite, la grande beauté de Mlle d'Olbreuze fut extrêmement admirée. Cependant le séjour qu'elle y fit ne fut pas de longue durée.

Les Tarente professaient la religion protestante qui était alors à Versailles un obstacle insurmontable aux faveurs que par leur naissance ils étaient en droit d'obtenir. Ils se rendirent vite compte que de ce côté ils n'avaient rien à espérer, et prirent le parti de s'expatrier pour se rendre en Hollande. Là, les états généraux accordèrent au prince de hautes fonctions militaires.

Eléonore n'hésita pas à suivre sa protectrice à l'étranger, sans se douter qu'elle quittait ainsi la France pour toujours. Ce fut en effet à la cour du landgrave de Hesse, où elle accompagnait la princesse de Tarente, qu'elle fut remarquée par le prince Georges Guillaume de Brunswick qui se trouvait alors à Cassel avec un de ses frères.

Ici se place un petit retour en arrière, nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

A ce moment là, les Etats de Hanovre étaient partagés entre les quatre fils qu'avait laissés le duc Georges : le prince Christian-Louis qui mourut peu après ; le duc Georges-Guillaume qui nous occupera plus particulièrement ; le prince Jean-Frédéric qui se convertit au catholicisme en Italie, et n'eut qu'un rôle très effacé ; enfin le prince Ernest-Auguste, titulaire de l'évêché d'Osnabrück duc de Hanovre.

Il n'est pas besoin de faire l'historique de cette célèbre maison de Brunswick à laquelle appartenait le duc Georges-Guillaume. Personne n'ignore qu'il descendait des illustres princes Guelfes, et que des revers successifs avaient seuls pu abattre à la longue l'importance de cette maison qui avait été si puissante. Quelques années auparavant, le duc Georges-Guillaume avait dû épouser la princesse Sophie, fille de Frédéric V, électeur palatin, roi détrôné de Bohême ; et d'Elisabeth Stuart, petite-fille de Jacques 1er Stuart, roi d'Angleterre. Mais au bout de quelques mois, ce prince inconstant et volage oublia ses promesses et, croyant ainsi réparer sa légèreté, il proposa à son plus jeune frère, le prince Ernest Auguste d'épouser sa fiancée.

La princesse était charmante et l'une des personnes les plus accomplies de son temps. Tous deux acceptèrent. Alors, d'un élan irréfléchi, emporté par son désir d'effacer sa faute et sa grande affection pour son frère, Georges Guillaume lui assura une pension considérable, promit de ne jamais se marier, et garantit formellement à ses neveux la succession de ses Etats.

Ayant ainsi calmé ses remords, il continua de vivre gaiement et resta très lié avec sa belle-sœur et son frère. Le moment approchait cependant où il allait regretter et sa folle jeunesse, et les imprudents engagements qu'il avait contractés.

La duchesse Sophie, connaissant le

caractère de son beau-frère, ne vit d'abord, dans la vive passion qui lui inspira Mlle d'Olbreuze qu'un passe-temps sans importance et seulement momentané. Cette dernière ayant fini par céder aux instances du prince et s'étant résolue à venir vivre avec lui comme il le désirait, la duchesse fut la première à favoriser la réunion des deux amoureux, à la cour de Hanovre et reçut même aimablement la jeune fille. Georges Guillaume, par suite de la mort récente de son frère aîné portait alors le titre de duc de Zell. Mlle d'Olbreuze reçut celui de madame d'Harbourg, et ils continuèrent de vivre fort paisiblement, de plus en plus heureux.

Cependant madame d'Harbourg ne se lassait pas de faire auprès du duc des tentatives sans cesse répétées, afin qu'il régularisa sa situation par un mariage morganatique qui lui était toujours refusé. Une fille vint au monde en 1666 ; elle reçut les prénoms de Sophie-Dorothée, et sa naissance resserra encore les liens qui unissaient ses parents en augmentant l'amour du duc de Zell pour "la d'Olbreuze" comme la duchesse Sophie l'appelait déjà avec dépit. Son caractère jaloux et orgueilleux constatait en effet, avec un vif déplaisir, une entente de plus en plus complète qui pouvait, si madame d'Harbourg, avait un fils, devenir une menace, pour les intérêts de ses enfants. Son beau-frère était absolument méconnaissable, ne vivant plus au monde que pour la compagne qu'il s'était choisie. Chaque jour, il l'aimait et l'appréciait davantage, elle avait pris sur lui un empire considérable, et l'intimité dans laquelle ils vivaient au château de Zell était de plus en plus douce et entière.

Peu à peu, il s'était formé autour d'eux une coalition en faveur de Madame d'Harbourg et de sa fille, ayant pour but d'élever leur condition ; ces efforts persévérants devaient être couronnés de succès.

En 1675, l'Empereur voulant reconnaître les services que les armées des ducs de Brunswick lui avaient rendus, accorda à madame d'Harbourg pour elle et ses enfants, le titre de comtes et comtesses de Wilhemsbourg, nom d'un fief qui leur appartiendrait. Sophie Dorothée obtint en plus l'autorisation de porter le nom et les armes de la maison de Brunswick, au cas où elle épouserait un prince. Enfin en 1676, malgré l'opposition énergique de la duchesse Sophie, le mariage qu'Eléonore et les siens réclamaient depuis si longtemps fut célébré. A cette occasion, la nouvelle duchesse de Brunswick. Zell et sa fille étaient autorisées à porter le titre de princesses, et en même temps, cette dernière était fiancée au prince Frédéric-Auguste de Wolfenbuttel. Cependant, malgré ces victoires remportées contre la volonté de sa belle-sœur, le duc de Zell ne voulut rétracter en rien sa parole à l'égard de ses neveux.

Protestante, Eléonore favorisa à la cour de Zell tous les réfugiés de sa religion chassés de France par la révocation de l'Edit de Nantes ; ils trouvèrent auprès de la duchesse de Zell la plus généreuse hospitalité. Du reste, comme elle n'avait pu s'habituer à parler facilement en allemand, sa cour était presque exclusivement française, ce dont quelques-uns de ses sujets se montrèrent mécontents, et bien à tort, puisqu'il ne fut jamais rien tramé contre leurs intérêts. D'ailleurs, son intelligence supérieure et son tact parfait lui permirent de conserver longtemps sur son époux l'influence que dès les premiers moments de leur union, elle avait su prendre sur lui. Au point de vue de la politique extérieure, au moment de la signature du traité de Nimègue et de celui de Zell en 1678, elle prit une part active à la correspondance qui s'échangea entre la cour de France et celle de Zell.

De même, bien des années après, lorsque la souffrance et le chagrin auront remplacé les heureuses années qui s'écoulèrent jusqu'au moment du mariage de sa fille ; la duchesse de Zell usera sans compter de son influence sur Guillaume III d'Orange, pour faire aboutir les négociations, qui ont lieu entre ce prince et son mari ; négociations qui ont pour but de mettre les Electeurs de Hanovre en possession de la couronne d'Angleterre, en leur qualité de descendants des Stuart. Et pourtant, à ce moment-là, sa fille est déjà prisonnière à Albden, c'est seulement pour son petit-fils qu'elle travaille, puisque le dernier espoir qu'elle a eu d'obtenir une amélioration de son sort s'est évanoui dès le début des pourparlers.

Sans parler cependant encore de ces pénibles événements qui assombrirent la vieillesse de la duchesse de Zell, on peut dire que nous sommes arrivés à présent au point culminant de sa puissance ; et, sans qu'elle s'en doute, elle va voir peu à peu pâlir son étoile.

En 1676, le jeune prince fiancé à Sophie Dorothée avait été tué d'un coup de mousquet au siège de Philippsbourg. Charmante, jolie, spirituelle et fort bien élevée, cette princesse malgré son origine, n'était pas un parti à dédaigner, aussi son extrême jeunesse n'empêchera pas les compétitions à sa main d'être nombreuses et ardentes.

A la cour de Hanovre, on commença aussi à se mettre sur les rangs. Le duc Jean-Frédéric venait de mourir, ses états étaient revenus à son frère Ernest Auguste qui devenait ainsi plus puissant que son aîné, et intriguait déjà pour obtenir le chapeau d'Electeur que l'Empereur lui accorda en 1692. Il ne s'agissait donc plus que de se faire payer bien cher pour la mésalliance, et l'unité de la maison de Brunswick se trouverait ainsi entièrement reconstituée ; tandis qu'au contraire, les états que le duc Georges-Guillaume donnerait en dot à sa fille échapperaient irrémédiablement au fils aîné d'Ernest-Auguste, si cette princesse venait à épouser un prince étranger. Il importait donc de s'assurer cette riche proie, et c'est bien ainsi que l'entendit la vindicative duchesse Sophie qui englobait sa belle-sœur et sa nièce dans le même mépris, et ne désirait nullement que cette dernière devint sa belle-fille.

Jamais d'ailleurs le duc Georges-Louis n'oubliera les calomnies et les malveillants propos tenus par sa mère sur le compte d'Eléonore et de sa fille. D'avance, ce caractère froid et dépourvu de cœur n'a que du dédain pour cette cousine que ses parents, sont en train de marchander à son intention. Comme eux, il ne considère dans cette union que les avantages qu'il doit en retirer.

Et la pauvre petite princesse qui vit à Zell, insouciante et gaie, entourée de la tendre affection de ses pa-

rents ; est pendant des mois, l'objet et le but de honteuses discussions, pendant lesquelles ses futurs beaux-parents insistent avec âpreté pour faire augmenter, une dot qui, selon eux, n'est pas encore assez considérable.

La duchesse de Zell ne peut se laisser prendre aux témoignages d'intérêt et aux avances que lui font alors le duc et la duchesse d'Hanovre, pour vaincre ses répugnances. Elle connaît trop bien les sentiments de la duchesse Sophie à son égard. Aussi est-ce avec une joie forcée et une tranquilité affectés qu'elle se soumettra aux désirs de son mari qui, moins clairvoyant qu'elle, croit par ce mariage assurer l'avenir de sa fille et le désire très vivement.

Cette triste union fut célébrée à Zell le 2 décembre 1682, la nuit et sans aucune pompe. Georges-Louis avait alors vingt-deux ans et Sophie-Dorothée seize. Pour elle, c'est le commencement d'un long calvaire de douleur et de hontes qu'elle va gravir désormais, et dont sa mère subira le contre coup.

La pénible situation faite à la jeune princesse d'Hanovre, délaissée par son époux, traitée par sa belle-mère avec indifférence et mépris, entourée d'ennemis qu'une pareille position encourage, fournit certainement, comme nous dirions à présent, des "circonstances atténuantes" à l'entraînement que lui inspira le comte Philippe de Kœnigsmark, sans cependant l'excuser complètement. D'ailleurs, quoi qu'il en soit, elle était devenue inutile et gênante à cette cour de Hanovre, à présent qu'on avait ses enfants pour assurer la succession au trône. L'acharnement que la duchesse Sophie mit à prouver sa culpabilité au cours du procès auquel donna lieu le mystérieux assassinat de Kœingsmark en 1694, montre bien à quel point on avait hâte de se débarasser d'elle.

Aussi, aucune prière ne devait venir à bout de l'inflexible rigueur que le prince Electoral Georges-Louis témoigna toujours à sa femme à partir de sa condamnation. Devenu roi d'Angleterre en 1714, il demeura sourd aux prières que ses enfants lui adressèrent en faveur de leur mère. Jamais il ne pardonna.

La captivité de Sophie-Dorothée, déchue de son rang, devait durer trente-deux ans. En 1705, son fils Georges-Auguste, plus tard Georges II roi d'Angleterre, épousa la princesse Wilhemine de Brandebourg-Auspach-Baireuth. L'année suivante, en 1706, sa fille, la princesse Sophie-Dorothée qui devait être la mère du Grand Frédéric, épousait le prince royal de Prusse, Frédéric-Guillaume. Elle n'assistait pas au mariage de ses enfants qu'il ne lui fut jamais permis de revoir. Il ne lui restait que la consolation de pleurer avec sa malheureuse mère qui bravera jusqu'au bout la fatigue de longs et difficiles voyages pour venir adoucir son sort.

Les relations du duc de Zell avec son frère Ernest Auguste durèrent jusqu'à la mort de ce dernier qui survint en 1698. Rien ne put les refroidir. En quittant ce monde, l'Electeur légua à son aîné le soin de la grandeur de leur maison, tâche à laquelle celui-ci n'eut garde de faillir. Avec les années, la faiblesse de son caractère avait pris le dessus ; il n'avait pas le courage de résister à l'Electrice Sophie, ni d'intervenir en faveur de la princesse Electorale sa fille qu'il n'essaya jamais de revoir. La duchesse de Zell n'avait plus sur lui le même ascendant. Sans cesser de l'aimer et de lui être fidèle jusqu'à la fin, peut-être eut-il des regrets de l'avoir épousée. Sa préoccupation constante fut cependant d'assurer son avenir et de lui sauvegarder par tous les moyens en son pouvoir les dons qu'il lui avait faits. Il mourut le 28 août 1705, et Eléonore resta désormais seule avec le souvenir de cet époux qui l'avait tant aimée, et les navrants séjours qu'elle faisait au château d'Alsden auprès de sa fille.

La triste uniformité de ses dernières années fut seulement rompue par les mariages de ses petits-enfants, et les visites qu'ils vinrent ensuite lui rendre dans sa retraite. Encore ces courtes joies étaient-elles bien assombries pour elle, par la pensée de leur mère que la haine toujours vivante de son mari, retenait dans une si humiliante captivité.

Vers la fin de son existence, la duchesse de Zell perdit presque complètement la vue tant elle avait versé de larmes auprès de sa fille, en cherchant à la consoler de la rigueur dont elle était l'objet. En 1722, elle s'éteignit à Zell, âgée de quatre-vingt cinq ans, lui laissant le soin d'exécuter ses dernières volontés et de faire distribuer en son nom tous les nombreux legs et donations que contenait son testament. Sa généreuse bonté était bien connue et fut plus d'une fois exploitée ; à tous elle laissa le souvenir d'une grande vertu, et tous ses historiens sont unanimes à cet égard.

La princesse d'Alhden ne survécut que quatre ans à sa mère. En 1726, elle disparut à son tour. Toutes deux furent alors réunies dans la mort, et le roi d'Angleterre ordonna que leurs cercueils fussent placés dans les caveaux de l'église de Zell où ils se voient encore aujourd'hui, tranchant par leur extrême simplicité sur les luxeuses sépultures environnantes qui sont celles des ducs et duchesses d'Hanovre. Mais cette différence même, voulue par celui qui les a ainsi poursuivies et humiliées jusque dans la tombe, les désigne encore d'avantage à l'attention et à la sympathie du visiteur.

M. A. de LAUZON.

Définition du baiser

Un échange mutuel de microbes.

Une corde qui fait résonner harmonieusement deux âmes.

La monnaie courante de l'amour.

L'arrêt complet dans le dialogue des amoureux.

Le sceau qui marque plus d'une vie future.

Un baiser est un thermomètre par lequel on mesure l'affection.

Télégraphe sans fil des lèvres à la bourse de son mari.

Cachet de Cupidon.

Le bruit retentissant des lèvres qui suit l'éclair des yeux.

Une chose d'aucune utilité à une seule personne mais hautement appréciée par deux.

Quelque chose qui, une fois donnée, ne peut être reprise, mais qui est souvent remise.

Sir Louis Napoleon Casault

L'ancien juge-en-chef de la Province est décédé le 18 mai, à l'âge de 86 ans.

Tel que prescrit dans son testament, il a eu l'enterrement de l'humble et du pauvre : cercueil en pin noirci, un corbillard traîné par un seul cheval, six cierges autour de sa tombe et une cloche pendant le service funèbre.

Le Banc et le Barreau de Québec ont, dans une séance solennelle de la Cour, rappelé la longue, utile et brillante carrière de ce grand magistrat

Le Batonnier, L'Honorable M. Flynn, Sir François Langelier et l'Honorable Juge Lemieux ont, dans des termes émus, énuméré les qualités de ce distingué jurisconsulte et homme de loi.

Voici les remarques faites par M. le juge Lemieux :

Monsieur le Batonnier,

Le tribunal vous est reconnaissant pour l'éloquent tribut d'éloges que vous avez placé sur une tombe autour de laquelle il y a place pour toutes les sympathies.

La mort de Sir L. N. Casault, ex-juge en chef de la Cour Supérieure de la Province, jette dans un deuil profond une famille honorable qui avait tant de droits à son respect et à sa tendresse, et inspire aux amis de la science légale un regret profondément senti, car nous perdons en lui un des plus fidèles conservateurs des vieilles traditions d'honneur et de probité judiciaire.

Aussi le Banc se joint au Barreau pour déposer sur cette tombe l'expression de sa douleur, comme dernier hommage à une mémoire respectée.

C'est presque une loi que ceux qui meurent soient honorés par des larmes : l'ami est pleuré par l'ami, l'épouse par l'époux, le père par ses enfants.

Le grand magistrat, lui, est pleuré par une brillante famille, celle du banc et du barreau, dont les membres unis par des sentiments d'étroite confraternité, déplorent toujours et avec raison le départ éternel d'un ancêtre qui a jeté sur eux du lustre et de l'éclat.

Les panégyriques ne sont pas de mise en pareille circonstance. Nous pouvons tout au plus synthétiser la vie de ce grand disparu.

J'ai déjà eu l'honneur de dire que M le juge Casault offrait une existence judiciaire des plus honorables de notre époque, que ses titres à l'attention de la postérité ne seront jamais usurpés et que son nom sera indispensable à une galerie des illustrations légales de notre pays.

Un des traits les plus accentués de son caractère a été l'amour du travail incessant.

En effet, ce magistrat n'eut jamais la témérité ni la présomption de s'en rapporter aux seules lumières de sa puissante raison, car il comprenait que celui qui ne veut relever que de sa raison, se soumet, sans y penser, à l'incertitude de sa volonté et au caprice de son tempérament.

Le juge Casault savait aussi que l'esprit naturel, la science et l'expérience ne suffisent pas dans la recherche de la justice et de la vérité, mais qu'il faut encore et surtout un travail pénible, consciencieux et constant. Aussi fut-il un travailleur puissant, jamais fatigué et toujours courbé sur son œuvre.

C'est de cette façon qu'il a ajouté, chaque jour une pierre au monument de jurisprudence que, lui seul, a élevé.

Le travail, pour ce grand juge, fut le gage le plus puissant de sécurité, d'indépendance et de fierté.

Le juge Casault a fourni une carrière légale de 61 ans, et pendant tout ce temps et jusqu'au dernier jour de sa vie, il a été homme de loi, non pas seulement au point de vue spéculatif, ou en se reposant dans la méditation et l'étude, mais au contraire, actif et en apportant dans les moindres détails ce soin minutieux et cette exactitude que nous nous sommes trop habitués à dédaigner.

Lorsque l'heure des défaillances physiques arriva, il dit adieu à ses collègues qui le respectaient et au Barreau qui le vénérait ; mais, au fond de sa retraite il trouva encore dans le travail cette consolation qui a dû prévenir chez lui de fréquentes larmes de nostalgie judiciaire.

S'il ne voulut pas donner de repos à sa vieillesse indomptable, c'est qu'il comprenait, comme il a été dit par un grand homme, qu'il aurait l'éternité pour se reposer, — mot sublime qui peint si bien les magnificences de la foi chrétienne !

On aurait pu lui appliquer les paroles de l'Evangile en disant que "la justice était la ceinture de ses reins, et la foi dans la loi son baudrier" ; car doué d'une fermeté inébranlable et d'un rare courage, il avait horreur des moyens termes entre le juste et l'injuste, des ménagements et des transactions, des équivalents ou des à peu près.

Sa devise était que la loi ne se prête à rien si ce n'est qu'à rendre justice.

Ces gens là laissent plus de gloire que de fortune, tant il est vrai que, souvent — aux petits hommes des mausolées, et aux grands hommes, une pierre et un nom.—(Chateaubriand)

Ses contemporains et la postérité s'accorderont à vanter sa réputation professionnelle, la droiture de son caractère, la sûreté de sa science et la généreuse ampleur de sa nature.

On a pu faire passer la justice de ce dévôt de la Loi pour rigueur, sa délicatesse pour scrupules, son exactitude pour singularité. On a peut-être ajouté qu'il était trop rigide observateur des textes et qu'il réduisait tout à la règle simple et uniforme du devoir.

Tout cela est vrai. Mais ce sont des reproches précieux que tous les juges devraient désirer et avoir la force de mériter.

Le juge Casault avait l'amour de son état, un bien précieux, la grandeur d'âme, si nécessaire dans les hautes fonctions de la Magistrature et du Barreau, l'amour de la science, préférable à l'esprit, du moins pour l'homme de loi, et l'impartialité qui exclut la prévention.

Dans un autre ordre d'idées plus intime, j'ajouterai, et je crois parler avec connaissance de cause, qu'il savait toute la valeur et le prix des mots "loyauté" et "amitié". Aussi les amis du juge Casault avaient plus que de la vénération pour lui.

ils professaient à son égard le culte que l'on a pour le sage, le fidèle et le courageux.

Je ne sais, M. le Batonnier, si vous me permettrez de faire, à ce propos, une digression qui m'aiderait à mettre sous son vrai jour le caractère de l'ancien juge-en-chef.

C'était en 1884, année où Sir Wm. C. Meredith donna sa démission comme juge en chef.

Cette démission revêtit un caractère presque pathétique.

J'en tiens les détails de Sir Louis-Napoléon Casault, qui fut l'ami, le confident et le co-opérateur le plus assidu et le plus fidèle de l'œuvre judiciaire de l'ex-juge en chef.

Sir W. C. Meredith fut, pendant toute sa vie, obsédé et hanté par une idée fixe qui exerça une grande influence sur la carrière de ce grand magistrat : c'était celle de grandir, embellir et conserver intacte sa belle réputation de jurisconsulte.

Souvent, dans son entourage, il disait : " Je considérais comme un acte de loyauté et de sincère amitié si l'on me disait, au déclin de ma vie, et au cas où je me ferais illusion que je ne suis plus propre à l'administration de la justice. "

Il avait peur, voyez-vous, de l'attardement sur le banc, qui a gâté tant et de belles réputations !

Or, il advint un temps où les forces physiques commencèrent à le trahir, et sa mémoire quelque peu affaiblie le soumettait à des travaux successifs et peut-être inutiles.

Alors, il se tourmentait et se désespérait de ne pouvoir accomplir sa tâche et faire ses travaux avec la même facilité qu'autrefois. Il dépensait ses nuits presque entières à compulser des dossiers, à l'étude d'auteurs, à la rédaction de ses jugements, le tout au grand détriment de sa santé.

Sa famille, dont il était l'oracle, s'alarma de cet état de choses, dont le public ne souffrit pourtant jamais.

Mais le respect dont il était entouré empêchait qu'on lui dise que l'heure du repos était arrivée. On craignait de briser le dernier ressort de la volonté et de l'âme de cet infatigable travailleur, en lui parlant de retraite.

Dans ces moments d'hésitation, on songea au juge Casault. On savait que son tact et son courage, son amitié et sa loyauté le rendaient apte à remplir la délicate mission d'informer le vieux juge qu'il devait dire adieu à la magistrature.

Le juge Casault accepta cette pénible tâche, avec regret, mais comme l'accomplissement d'un devoir.

Un matin, le juge en chef s'était rendu au Palais de Justice, apparemment alerte et dispos au travail. Il songeait, il n'en faut pas douter, à bien employer la journée et à dispenser la justice à qui de droit.

Tout à coup, le juge Casault, sans se faire aanoncer, entra dans sa chambre. Après les salutations d'usage, il posa, sans détour, au juge Meredith, la question suivante : —

—" Monsieur le juge en chef, avez-vous jamais douté de mon amitié ?

—" Douté de votre amitié ? Pourquoi cette demande ? Quelle est la raison de ce préambule ? Parlez donc, mon ami, j'ai hâte de vous entendre.

—Si je vous disais quelque chose qui vous serait pénible, me promettez-vous, ajoute le juge Casault, que vos sentiments à mon égard n'en seraient nullement affectés ?

—Non, jamais de la vie, répondit le juge en chef. Parlez, et tout de suite.

—Eh bien ! Monsieur le juge en chef, n'avez-vous pas souvent déclaré que vous considéreriez comme un acte de loyauté et d'amitié si quelqu'un vous disait que l'heure du repos est arrivée pour vous ? "

Le pauvre juge Meredith resta tout interloqué pendant un moment, durant lequel un monde de pensées parut refluer à son esprit ; puis, se levant tout à coup, avec la vivacité du jeune homme, les mains tendues vers son ami, il l'étreignit avec toute l'effusion de l'amitié, en s'écriant: " Casault, vous êtes non-seulement un grand, mais vous êtes surtout un loyal ami ! Quel immense service vous m'avez rendu ! Pour vous montrer combien je l'apprécie, sous vos regards, je vais de suite signer mon dernier arrêt !

Et d'une main tremblante et agitée par l'émotion, il écrivit, séance tenante, sa démission comme juge.

Sir Wm C. Meredith était entré ce jour-là au Palais comme juge en chef ; lorsqu'il en sortit, il n'était plus magistrat !

Quelque temps après, pour témoigner sa haute appréciation d'un noble procédé et d'une vieille amitié, l'ex-juge en chef adressa sous forme de présent, au juge Casault, un riche chronomètre en or, sur lequel étaient inscrits les mots suivants :

To the

Honourable Napoléon Casault,
J. S. C.

As a mark of esteem and gratitude
from his sincere friend,

W. C. Meredith.

Vous parlerai-je de la dignité du juge Casault ?

La magistrature tenait du sacerdoce, à ses yeux, et il voulait que le juge qui en est le prêtre fût constamment à la hauteur de sa mission. C'est pour cela qu'il avait ce cachet de gravité, cet esprit de recueillement et cette invariable dignité qui ont tant contribué à donner à ses arrêts de la force et de la solidité.

Le juge Casault n'a chancelé que sous l'étreinte de la mort, qu'il a vue cependant approcher sans effroi et sans défaillance. Humilié sous la main de Dieu, il a eu la soumission tranquille du chrétien, sachant qu'il pouvait, sans crainte, se présenter devant le Juge Eternel, car il était muni de la plus recommendable lettre de créances, celle d'une vie dépensée dans le devoir et pour la justice.

En disant adieu à ce grand magistrat, nous ajouterons :

Qu'il dorme en paix, tandis que son nom vivra parmi nous comme le symbole de notre profession et comme résumant les qualités du véritable jurisconsulte !

Diogène disait : Quand j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que je demande.—Mme de Lambert.

* * *

Le cœur veut bien plus déterminément que l'esprit.—Mme de Graffigny.

* * *

Les blessures faites par les indifférents ne laissent pas de cicatrices.—Comtesse Diane.

LA MODE

Lorsqu'il s'agit de définir la mode, il me semble qu'il est plus facile de dire ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est.

La mode, ce n'est ni la beauté, ni l'élégance, ni la grâce, ni le bon goût, ni la symétrie, ni l'harmonie. —La mode ce n'est qu'un engouement, un usage passager, qui règle la forme des objets matériels particulièrement des vêtements et de la parure, mais qui affecte aussi nos mœurs et nos sentiments.

S'il est difficile de définir la mode, il n'est guère plus facile de déterminer l'époque où elle prit naissance, Ce qui est certain cependant, c'est que le jour où nos premiers parents furent chassés du paradis terrestre, Eve appela à son secours, de je ne sais quelle planète une certaine déesse pour lui aider à confectionner ses vêtements : Cette déesse c'était la mode.

Eve, après le mauvais coup qu'elle venait de faire dans le jardin d'Eden, désirait se parer aussi coquettement que possible afin de rentrer dans les bonnes grâces de son mari :—de là, le goût de la parure et le désir de plaire dont ses filles ont hérité. Depuis ce temps la mode a eu sur les femmes un empire absolu. Comme l'a dit Boileau : "Une femme surtout doit tribut à la mode".

Sur les hommes, qu'on appelle à tort ou à raison, le sexe fort, (tort il me semble puisque la femme les mène), la mode exerce beaucoup moins de pouvoir.—C'est sans doute parce que les hommes, dans leur vanité, se trouvent très bien comme ils sont, et qu'étant moins nombreux que les femmes dans presque tous les pays, ils ne voient pas la nécessité d'avoir recours à l'art de la mode pour plaire au beau sexe.

La mode est une affaire de goût, de caprice ; ce qui est à la mode a plu d'abord à quelques personnes, et tout le monde, poussé par l'habitude de l'imitation (que nous tenons de nos ancêtres !) s'est mis ensuite à trouver cela charmant. Il n'est pas moins vrai qu'une femme serait au désespoir si la nature l'avait faite telle que la mode l'arrange.

La mode diffère de l'usage comme l'espèce du genre. — L'usage n'est qu'une longue mode—la mode n'est qu'un court usage. Tous deux étendent leur pouvoir sur toutes les manifestations de l'activité humaine.

Les productions des arts, sculptures, monuments, airs de musique, poèmes, romans, ont des modes plus durables que celles des vêtements, mais enfin des modes. Il n'y a que les chefs-d'œuvre qui échappent à cette tyrannie.

Le goût général pour la beauté du visage et du corps dépend lui-même de l'usage et de la mode.

La blancheur du teint passe pour un défaut sur la côte de Guinée ; les lèvres grosses et un nez écrasé y sont des beautés. Chez certains sauvages de l'Amérique une tête carrée comme un dé à jouer, chez certains autres, des oreilles pendantes jusqu'aux épaules excitent l'admiration.

Combien de fois, chez nous même, l'idée de la beauté n'a-t-elle pas changé ?

Au XVIIe siècle, la beauté chez une femme consistait à être grasse, fraîche, forte même, tandis qu'au siècle suivant, il n'y avait plus que les femmes mignonnes, presque frêles qui fussent admirées.—Les hommes sous l'Empire, on les voulait grands, forts, d'apparence vigoureuse, avec un air de gaieté et d'insouciance, en 1830, ce fut autre affaire—les hommes pâles, d'apparence maladive, qui étaient tristes et rêveurs pouvaient seuls prétendre à des succès.

Donc, mesdames, si la mode le veut, chacune de nous peut avoir son tour et se réveiller—"belle", un beau matin—ce qui est très consolant.

" Maman " disait un jour une petite fille à sa mère—" étais-tu jolie, toi quand tu étais jeune ? ".—La mère réfléchit un instant: "Si j'étais jolie, moi—certainement que j'étais jolie—mais vois-tu, je n'étais pas à la mode."

Qu'elle est puissante la mode !

En vérité c'est un torrent qui nous entraîne. Un tyran dont rien ne nous délivre ! Elle parle ! et l'ancien devient nouveau, le nouveau devien ancien, le beau devient laid—le laid devient beau.

Elle parle : et les chapeaux qui s'élèvent comme des pyramides sur la tête de femmes s'aplatissent comme des galettes, les manches où on peut à peine glisser le bras, s'enflent comme des ballons—les couleurs les plus criantes s'harmonisent comme par enchantement !

La mode parle, et la femme au teint de safran découvre tout-à-coup que le violet et le rose lui sient à merveille ; celle dont la taille mesure 40 pouces de circonférence se revêt hardiment d'étoffes à larges carreaux !

J'ose donc affirmer que si la mode l'ordonnait, les carottes et les navets, ces humbles légumes qui n'ont jamais aspiré à rien de plus élevé que la casserole et la marmite, ces modestes légumes, dis-je viendraient se percher triomphalement sur le chapeau des dames élégantes, et tout le monde de s'écrier : " Que c'est beau ! "

Mais si la mode a son côté ridicule, elle offre cependant de grands avantages, et de vrais plaisirs. — Quelle joie d'aller chez la modiste quatre ou cinq fois par année, essayer devant le miroir une douzaine de chapeaux. Sans la mode, songez-y, une femme serait condamnée à porter le même chapeau cinq ans, dix ans, enfin jusqu'à ce qu'il soit usé—à la grande satisfaction de son mari, il est vrai. Mais au détriment de sa propre santé, porter le même chapeau dix ans, quel supplice, quelle monotonie, ce serait assez pour en perdre la raison.

La mode en réglant jusqu'à un certain point la manière de s'habiller, assure une certaine conformité dans la toilette. Si chacun s'habillait à sa mode, imaginez-vous l'aspect qu'offriraient nos rues un beau samedi après-midi, ce serait un vrai carnaval.

De plus, changement de modes alimente le commerce et les différentes industries, c'est un impôt que le pauvre met sur la vanité du riche.

Le pauvre profite aussi des changements de la mode par le fait qu'il en coûte peu de donner un vêtement démodé. C'est là souvent ce qui grossit le paquet qu'on envoie à la Maison de Refuge ou aux missions étrangères. Dans quel pays la mode va-t-elle se renouveler chaque saison ? Je réponds à cette question par ces mots de Delile auxquels vous applaudirez tous :

" Par la mode du moins, la France est encore reine ".

LOUISA VESSOT-KING.

Montréal, juin 1908.

SUR UNE PENSEE DE LA BRUYERE

"Il y a des lieux qu'on admire, d'autres qui touchent et où l'on aimerait vivre."

LA BRUYERE.

Le soir descendait lentement... Au bout de la grande route, loin derrière la montagne des Erables, le soleil disparaissait... Les vieux arbres qui bordaient le chemin s'emplissaient d'ombre, devenaient indistincts, et peu à peu, le silence, le grand silence impressionnant des nuits, se faisait...

Nous regardions tous les deux ce pays devant nous. Cette nature si calme, ce paysage qui s'endormait, ce parfum grisant qui s'échappait des mousses et des feuilles, tout cela nous émouvant beaucoup... "Il y a des lieux qui touchent !" Nous regardions toujours, et nous étions si parfaitement heureux... La grande paix de cette fin de jour nous entrait dans l'âme et le soleil qui se couchait là-bas se levait dans notre cœur ! Depuis ce soir, nous avons parcouru souvent cette route, et toujours, à cet endroit, la beauté de cette scène nous étreint le cœur et nous sentons le même bonheur de nous revoir "là" encore ! Nous aimons ce tournant du chemin qui borde le lac Nominingue, — oh ! d'ailleurs, comme nous aimons tout le pays ! C'est un coin de terre au nord du Canada. Les montagnes sont hautes et boisées, les lacs ont des eaux tranquilles et pures, et le ciel est toujours bleu," d'un bleu de légende et de rêve ! " Les oiseaux y chantent l'éternelle chanson du bonheur et les jolis chevreuils s'enfuient, à notre approche, avec des bonds légers et vifs.

Les soirs, dans un petit canot, nous faisons le tour de la baie profonde et mystérieuse, sans bruit, pour ne pas faire peur aux... loups et aux ours ! Oh ! oui, il y a de tout cela dans ce pays... c'est un charme de plus, et nous n'entreprenons jamais une excursion sur les eaux paisibles ou dans la grande forêt silencieuse, sans rêver aventures extraordinaires, combats avec les fauves et sauvetage héroïque !

Le soleil, "qui se couche dans l'eau" comme disent les petits, transforme le lac en une grande nappe d'or, et les nuages au-dessus se déroulent en dessins fantastiques qui nous émerveillent toujours... Vous ne me croirez pas, je suppose, si je vous dis que la lune aussi est plus belle que partout ailleurs ? Et quand, la nuit, elle se lève lentement derrière les sapins, j'ai toujours envie de chanter ces vers un peu fous de Pierrot :

> Je chante pour la lune,
> Qu'elle soit blonde ou brune, etc.

Les gens qui habitent ce coin des Laurentides sont comme le pays. Ce sont de beaux et braves paysans aimant beaucoup Dieu et la terre : la petite cloche, au son un peu grêle, de l'église les réunit tous les dimanches et fêtes, et leurs grands champs sont magnifiques à voir. Ce sont de bonnes âmes qui vous saluent toujours avec un : Bonjour, Mam'zelle" plein de chaleur et de bienveillance. Ils aiment beaucoup leurs bois, leurs lacs et trouvent leur pays le plus charmant de tous les pays !

Il me semble que je deviendrais meilleure, moi aussi, sous ce ciel profond et entourée de gens si simplement bons. Oui, c'est vrai que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments ! Ces paysans juchés sur leurs hautes montagnes, se sentent plus près de Dieu, et l'air qui leur apporte les sauvages senteurs de la forêt rend leur cœur, comme leur corps, sain et fort.

Dans ce pays " où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger " il nous vient naturellement à l'idée cette chanson de Mignon :

> C'est là que je voudrais vivre,
> Vivre, aimer et mourir !

Les sites les plus grandioses de la nature que nous admirons sans qu'ils nous touchent toujours, ne nous laissent pas cette impression de douceur et de paix que peut causer une jolie scène champêtre, ou la vue d'un petit village rustique tout rempli de calme et de silence....Oh ! oui, il y a beaucoup de lieux que l'on admire et encore plus que l'on voudrait admirer. Je n'ai guère vu que le Canada, mais j'y ai connu les choses qui étaient les plus belles du monde. Depuis le Yukon, " le pays de l'or " que l'on a appelé : " the land of the midnight sun and the land of the long shadow ", jusqu'au golfe où se jette notre grand fleuve Saint-Laurent, combien de choses, oh ! combien de choses trop belles pour être décrites :

Nos prairies du Nord-Ouest, nos grands lacs, nos montagnes qui sont, a-t-on dit, plus jolies que celles de la Suisse, la chute Niagara dont les eaux frappent le roc ébranlé et dont les tourbillons d'écume " s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. "

Je confesse que le pays des " Désenchantées " de Loti, que tout l'Orient, que la Norvège, que l'Algérie, me tenteraient beaucoup. La France, que je connais presque comme si j'y avais demeuré, parce que beaucoup des miens sont français, me ferait grand plaisir à voir, j'y admirerais, il me semble, Biarritz, Cannes, et Paris surtout, pour les belles architectures et les musées qu'il contient.

Voir tous ces lieux-là, un jour, c'est mon rêve depuis que je suis toute petite, mais ça n'a jamais été mon rêve d'y demeurer. Non, j'aimerais mieux le calme d'un petit village, un coin sauvage dans les montagnes......

MARGALI.

Le roi du monde, c'est un petit mot en deux lettres qui ne dit plus qu'il n'est gros : On.—Mme A. de G.

* * *

—Quel est votre métier ?

—Je... je suis...

—Voyons, remettez-vous... vous rougissez...

—Oh ! non, monsieur, au contraire, je blanchis... je suis blanchisseuse.

* * *

Le directeur.—Je veux un article vigoureux sur la situation politique Pouvez-vous me faire cela pour demain.

Le rédacteur.—Oui ; de quel côté ?

* * *

—Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il porte.

—Pourquoi ?

Il est si rare que ce soit le sien !

Un Artiste

Emiliano Renaud est un génie qui doit laisser son nom à la postérité. Mardi soir, le 7 avril dernier, à la salle Lyrique il nous a exécuté du Brahms, du Chopin, du Schumann, Tschaïkowsky Liszt, avec un art, une âme, une harmonie n'appartenant qu'aux plus grands maîtres. Ses doigts nous ont versé le nectar des dieux, nous faisant quitter la terre pour ne rêver qu'aux cieux....., Tantôt, c'étaient des ondulations des vagues à peine effleurées du baiser des zéphyrs, interrompues par un brillant trille de velours que répétait l'écho, plus doux encore, dans un lointain vaporeux. Ou bien, il nous donnait l'illusion de la tempête grondant au loin : le tonnerre, l'éclair sillonnant la nue, ou le cri ému d'une voix qui pleure, nous faisant tour à tour éprouver les sentiments les plus divers, prostration douloureuse, délicieuse émotion de tendresse, frisson d'admiration nous tenant toujours sous le charme des beautés musicales qu'il rend. Renaud est le successeur de nos plus grandes gloires européennes.

Il y a trois ans, j'écrivais un article dans lequel je vantais le vrai mérite de cet artiste en des termes que je croyais justes sans flatterie, comme sans exagération ; mais on trouva l'éloge trop louangeur, l'on biffa une partie de mes remarques pour les remplacer par ces mots : " Avec de la persévérance et du travail, Renaud réussira. " Habituée à savoir que mes compatriotes attendent toujours l'opinion des pays étrangers pour juger des belles choses, je me contentai de sourire, mais lorsque les Etats-Unis proclamèrent à haute voix ce que j'avais dit avant eux, un journal quotidien de Montréal fit cette remarque : " Les Canadiens ne savent pas apprécier le vrai mérite, il a fallu que nos frères d'Amérique nous montrassent l'exemple ".

Oui malheureusement, au Canada, on ne veut rien encourager, rien faire pour les arts, les sciences, la littérature sans que notre voisin nous ait crié : " Mais vous ne voyez donc pas ce que vous avez l'avantage de posséder chez vous ".

—Combien de temps, disait Buies, les Canadiens resteront-ils un troupeau de moutons, qui va, tête basse, se jeter à la rivière dès que le premier des siens s'y précipite.

Faudra-t-il toujours dire noir lorsque c'est blanc parce qu'une infinité de nullités disent noir. Quel lamentable état de choses ! Pourquoi dans notre pays des hommes de mérite n'osent-ils protéger les talents de leurs compatriotes ? De peur de la critique d'un peuple qui ne juge que par son voisin. Cela me rappelle la spirituelle anecdote d'un savant : " J'étais, disait-il, à écouter un éloquent orateur, discutant une cause importante qu'il voulait gagner ; me penchant vers mon voisin, je lui dis : —Eh bien, qu'opinez-vous ?

—Ah ! répondit-il, copinez, vous, d'abord, monsieur, après, moi je copinerai. "

Comme il rendait bien le caractère de son peuple celui-là. Quelle tristesse d'être forcé de reconnaître que le Canadien est un copineur, ou copieur si le mot va mieux.

Jusqu'à quand conserverons-nous ce manteau d'arriéré qui nous laissera encore des années dans l'ombre ? Que les hommes de talent et de mérite n'aient pas peur de proclamer haut leur opinion, pour protéger les leurs, qu'ils se lèvent en groupe afin de nous tirer de cette apathie qui est l'abaissement des nations.

ADELE BIBAUD.

Notes sur la Mode

La mode pour les chapeaux d'été est bien fixée maintenant et nous ne verrons plus de nouveautés avant l'automne. Tous les styles d'ailleurs se coudoient : les toques, les plateaux de crin destinés à être relevés et chiffonnés, les cloches qui ont diminué leurs bords, les chapeaux amazones, etc., etc.

A côté des chapeaux trop tapageurs, on peut dire en général, les chapeaux ont un bord ne dépassant pas les cheveux. La calotte a gagné ce que les bords ont perdu, et elle est haute quelque fois démesurément.

Toujours beaucoup de plumes d'autruche, des aigrettes et des fantaisies de tous genres.

Les fleurs, cependant, ont une plus grande vogue que les plumes. Parmi les fleurs, la royauté appartient à la rose. On en pare les chapeaux de façon à leur donner l'aspect d'un buisson de roses. On voit aussi des fleurs faites en tulle plissé en double, massé autour d'un cœur fait de différentes teintes, posé en guirlandes autour d'un chapeau.

Dans la coiffure que le chapeau soit grand ou petit, haut ou bas, c'est toujours le même luxe de chevelure qui est obligatoire. Les faux cheveux sont en vogue, et les perruquiers courent rapidement à la fortune.

CIGARETTE.

Séance littéraire

J'ai passé une heure très agréable, samedi dernier, à l'académie Marchand, que dirige aujourd'hui avec un rare succès, la présidente de l'Association des Instutrices, Mlle Bibaud.

Les élèves finissantes ont discuté devant un auditoire restreint mais imposant, les mérites des XVIIe et XIXe siècles au point de vue littéraire.

Je l'avoue en toute sincérité, et chacun sait que je n'ai jamais été atteinte de la contagion de l'adjectivite laudative, j'ai été littéralement émerveillée de la façon simple, intelligente et renseignée avec laquelle ces jeunes filles ont tour à tour, plaidé et défendu la cause qu'elles avaient choisie. Tous les littérateurs, poètes, prosateurs, philosophes, et orateurs, ont été cités et appréciés avec un jugement et une impartialité qui font autant d'honneur à leurs connaissances qu'à leur raisonnement.

Pour parler de chacun de ces hommes de lettres avec cette sûreté, il fallait au préalable une étude sérieuse et approfondie des sujets. Je les félicite d'y avoir consacré quelques-unes de leurs meilleures heures, et d'avoir ainsi développé en elles ce goût de haute culture littéraire. Quelles pures jouissances intellectuelles, l'avenir pourra désormais leur procurer !

Le voilà, le plaisir, qui selon l'expression de Fontenelle " fait rire l'esprit ".

" L'avantage de la littérature, c'est de donner des goûts nobles " écrivait Mérimée à Panizzi. Et à mesure qu'elles avanceront dans la vie, que les années apporteront leur cortège de désillusions, de souffranfrances et de larmes, elles comprendront davantage les bienfaits de ces distractions intellectuelles " qui consolent de tout et sont l'ami des heures douloureuses ; qui forment autour de celles qui les aiment un rempart contre les choses éphémères où les satisfactions médiocres ne peuvent trouver place...... "

A toutes les élèves qui ont pris part à cette intéressante discussion, je présente l'expression de mes sincères compliments. Je ne nie pas mes sympathies prononcées pour la littérature du XIXe siècle, mais, je rends hommage à la façon dont on a fait ressortir les mérites du XVIIe siècle et je suis prête à répéter avec la jeune élève qui, en quelques phrases heureuses, synthétisant l'étude des deux siècles, a dit que si le XIXe plaît, le XVIIe est le plus complet.

Mes félicitations aux concurrentes, félicitations meilleures encore, peut-être, aux directrices de cette maison d'éducation où l'on encourage et développe de si nobles travaux.

FRANÇOISE.

TROISIEME CENTENAIRE

(Nous appruntons à " La Vigie " cette boutade rimée très amusante d'un Raoul Ponchon québecois. — Note de la Rédaction)

Pour fêter son tricentenaire
Québec, depuis un mois ou deux,
Travaille comme un mercenaire
Et se trémousse de son mieux.
Pristi ! c'est qu'il veut bien paraître
Durant ces temps d'amusements,
Qu'il ne pourra revoir peut-être
Qu'dans trois cents ans.

Car—il faut bien qu'on le comprenne
Et qu'on l'admette une bonn' fois,—
De tout' la race canadienne,
L'plus orgueilleux c'est l'Québecois.
Chez lui jamais rien d'flasque ou lâche ;
Qu'il se sente morose ou gai,
Il a toujours, mêm' quand il s'fâche,
L'air distingué.

S'il s'conduit d'même en sa colère
Ou quand il est dans le malheur,
Qu'on juge un peu ce qu'il peut faire
Quand il se sent de bonne humeur !
Il faudrait en faire une étude
Pendant les fêtes de Champlain,
Car c'est là qu'sa fière attitude
Battra son plein.

Oui, l'Québecois a d'la largesse
Qu'il laisse voir à tout instant ;
Si bien, parfois, que d'politesse
Il vous assomme à bout portant.
Pour l'étranger son coeur est ample ;
Si l'on en doute quelque part,
Que l'on questionne, par exemple,
Sarah Bernhardt !

Aussi verra-t-on, dans ces fêtes,
Sans même avoir beaucoup de flair,
Que d'aucuns ne sont pas si bêtes,
A vrai dire, qu'ils en ont l'air.
Chacun reconnaîtra bien vite
Qu'ils sav'nt, au moins, r'cevoir les gens
Qui veul'nt bien leur faire visite
Avec d'l'argent.

Il est vrai que la fermeture
Des "bars" à sept heures du soir
N'est pas beaucoup, de sa nature,
Un moyen de bien recevoir.
Pareil décret, il faut l'admettre,
Est un coup pour... qu'on en prenne pas.
On n'pourra guèr' beaucoup s'en mettre
Après les r'pas !

Empêcher d'boire... encore, passe !
Mais ce qui fait rire à crever,
C'est qu'on veut mettr' de place et place
Des coins pour... se désabreuver.
Penser qu'il peut v'nir du liquide
De gens qui s'ront toujours à sec !...
On s'dit, devant c' projet stupide :
C'est ben Québec !

N'importe ! une chose est certaine,
C'est qu'on aura de quoi manger
Et que sur l'solide, sans peine,
Chacun, du moins, pourra s'venger.
Nous aurons pois, fèves, blés d'indes,
Lard, saucisson du meilleur goût,
Sans compter que dindons et dindes
Viendront d'partout.

D'ailleurs, de se tenir à table
Personne ne pourra penser,
Avec le désir effroyable
Qu'on aura d'voir c'qui va s'passer.
Y'aura des sports de premièr' classe
Avec d'autres amusements.
Et puis y'aura, de plus, la chasse
Aux monuments.

Car, à Québec—je dois vous dire,—
Ça n'se trouv' pas là comme ailleurs.
Il faut s'tortiller pas pour rire
Afin d'découvrir les meilleurs.
Je n'parle pas d'ceux qui sont d'pierre
Et que du doigt l'on peut toucher,
Mais d'ceux qu'ont pas encor sur terre
Fini d'figer.

Le plus récent parmi ceux d'pierre,
Celui de Monseigneur Laval,
Pour le choix de son coin de terre,
On a beau dir', n'a pas d'égal.
De tous les points, même en temps sombre,
On pourrait l'voir, la nuit comm' l'jour,
Sans les maisons en si grand nombre
Qui sont autour.

On l'apercevrait d'la Terrasse
Et d'autres sites enchanteurs,
Si du Bureau d'Poste la masse
Avait été fourrée ailleurs;
Et, d'l'autr' côté, l'Hôtel civique
Pourrait sur lui jeter les yeux,
Si ce n'était d'la Basilique
Qu'est entr' les deux.

Au nord, des arbr's cachent la vue,
Alors c'est inutile d'y aller;
Au sud, ça s'trouve que y'a pas d'rue
Qui vaill' la peine d'en parler.
A bien dire, le seul bon poste
Pour le voir, l'hiver comm' l'été,
C'est des fenêtr's du Bureau d'poste,
Tout à côté.

N'import'! Nos fêtes seront belles.
Pour qu'ordre et servic' soient parfaits,
D'nos sommités parlèr'nt entre elles
D'avoir un Ange de la Paix.
Mais après, d'un soir à l'aurore,
Avoir discuté l'spécimen,
On décida de s'fier encore
Aux polic'men!

Québec, 1908.

A travers les livres

" Dictionaire Historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest ", par le R. P. Morrice, O.M.I.—M. Granger Frères Editeurs, rue Notre-Dame, Ouest, Montréal. Prix du volume : $1.00).

C'est l'histoire des Canadiens de l'Ouest. Histoire fortement documentée, vigoureusement écrite et d'un intérêt de tout premier ordre. L'auteur dit qu'il a voulu élever "un petit monument au genre canadien", et il y a réussi. L'âme canadienne lui en sera éternellement reconnaissante.

Nous avons eu beaucoup de plaisir, pour notre part, à lire ce volume. Au mot Riel, notre intérêt vivement excité, a pu se renseigner à son aise sur les ascendants de ce grand agitateur, sur sa vie et ses œuvres.

Que de héros, obscurs et ignorés, n'avons-nous pas encore rencontrés en feuilletant ce volume ! Que de récits dramatiques, que d'épopées touchantes ces pages ne nous ont-elles pas révélées ! La romance n'y est pas non plus étrangère ; telle, par exemple, l'histoire de ce Louis Cadot, qui, à la tête d'une troupe de sauvages, joua, en Angleterre, le rôle d'un prince indien. Une Anglaise, de très bonne famille, l'aima au point de vouloir l'épouser. Elle le suivit dans sa hutte de trappeur, et lui demeura fidèle jusqu'à la mort, en dépit des misères qu'elle endura, et, ce qui est pis encore, des mauvais traitements qu'il lui infligea.

Le " Dictionnaire Historique " n'est donc pas une nomenclature aride et sèche de noms, mais un livre à parcourir aussi bien qu'à consulter. A tous les titres, l'auteur, qui demeure à Kamloops, B. C. voudra bien accepter nos sincères félicitations.

M. Ulric Barthe vient de traduire en français des chapitres, de l'œuvre de Francis Parkman, extraits d'un de ses volumes, intitulé " Montcalm et Wolfe " et qui forment un magnifique volume que le traducteur intitule à son tour : " La Prise de Québec ".

Les ouvrages de Parkman méritent d'être plus connus qu'ils ne le sont des Canadiens-français. Nous qui avons hélas ! si peu de livres sur l'histoire de notre pays, devrions connaître pour mieux les apprécier, les patientes recherches, les savantes documentations, les récits émouvants qu'a faits de notre pays, depuis les exploits des pionniers français, jusqu'à la conspiration de Pontiac, ce doux et érudit historien qu'est Francis Parkman.

De tous ces ouvrages, M Ulric Barthe a choisi les pages qui forment l'époque romantique canadienne : le récit de la bataille des Plaines d'Abraham et de Sainte-Foye, puis les évènements de la reddition du pays jusqu'à la fin de la guerre de Sept ans. Cela forme un instructif et intéressant volume de plusieurs centaines de pages, dans une couverture élégante et proprette.

Nous souhaitons à M. Barthe beaucoup de lecteurs pour son excellent et patriotique travail.

LISEUR.

Recettes Faciles

MOUSSE AUX FRAISES.—Ecrasez en purée une livre de belles fraises très saines. Passez la purée à l'étamine et mêlez-y une once de gélatine que vous aurez clarifiée avec un demiard d'eau et le jus d'un citron. Ne faites le mélange que lorsque la gélatine sera refroidie. Ajoutez à celle-ci le jus filtré de deux oranges et d'un citron et enfin le jus des fraises et versez le tout dans un bol placé sur de la glace pilée. Liez le mélange jusqu'à ce qu'il soit bien lié, versez-le dans un moule huilé à l'intérieur et posez-le sur de la glace pilée mélangée d'un tiers de son poids de gros sel de cuisine. Une heure et demie sera suffisante pour rendre la mousse aux fraises suffisamment consistante. Démoulez sur un joli plat de service garni d'une serviette pliée. Vous pouvez entourer la base de la mousse d'une couronne de petits pains de la Mecque ou présentez en même temps des fraises entières à peine cuites dans un clair sirop de fruits. On sert cette sauce dans une jolie saucière. Cet entremets est connu également sous le nom de " Délicieuse aux Fraises ", mais alors on incorpore le jus de fruits à de la crème Chantilly avant de le mettre à la glace.

L'élégance est l'union de la grâce et de la distinction. Ce n'est donc pas la fortune qui fait la femme élégante, mais le goût. C'est ce qui caractérise les chapeaux de Mille-Fleurs, 527, rue Saint-Catherine Est.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES CHAPEAUX DE PAILLE.—Les chapeaux de paille blanche se nettoient avec du soufre, mais en répandant une odeur si pénible que nous n'en conseillons guère l'emploi. On peut les frotter avec du citron ; ils se nettoient parfaitement bien avec de l'eau salée, le seul inconvénient est que l'eau déforme. Il faudrait pourvoir remettre en forme ensuite. Un moyen plus simple est encore l'essence de térébentine ; on frotte la paille avec une petite brosse trempée dans l'essence.

EMPLOIS DU JUS DE CITRON.—Avez-vous des taches de rouille sur votre linge. Le jus de citron décolorera ces vilaines taches, sans brûler votre linge. Prenez et exprimez le jus d'un citron dans une cuillière d'argent ; faites chauffer au-dessus d'une lampe ou d'une bougie, et lavez l'endroit taché dans ce jus chauffé. Le résultat est immédiat. Le jus de citron est bien efficace aussi pour blanchir l'épiderme des mains, mais surtout pour les préserver des douloureuses engelures. Il suffit de se frotter les mains tous les soirs en se couchant, avec un citron ouvert en deux.

Le train de luxe du Canada

Le premier train du Canada, l' " International Limited " fait l'admiration de tous ceux qui ont voyagé par ce train. Il part de Montréal tous les jours de l'année à 9.00 a.m., arrive à Toronto à 4.30 p.m., à Hamilton à 5.30 p.m., à London à 7.48 p.m., à Détroit à 10.00 p.m., et à Chicago à 7.42 le lendemain matin. C'est un train-vestibule solide, avec aménagement moderne, chars-dortoirs Pullman jusqu'à Chicago ; un wagon salon-café et librairie y est attaché. Prenez ce train à votre prochain voyage.

Fete champetre

Le comité des dames amies de l'Ecole Apostolique ont organisé, en faveur de l'Ecole Apostolique, fondée par l'abbé Gustave Bourassa, une fête champêtre, à laquelle le public est instamment prié d'assister.

Les personnes qui désirent, en souvenir d'une très chère mémoire, collaborer à son œuvre et contribuer au succès de la fête, pourront envoyer des articles de vente, loterie, "pêche", décoration, ou commestibles pour les tables de rafraîchissements, en les adressant, soit à l'Ecole Apostolique, 28, Chemin Sainte-Catherine, (tél. 1206 Est); soit à la Présidente, Madame Lamy, 614, rue Saint-Denis, (tél. Est 1605).

Ces fêtes auront lieu, les 15, 16 et 17 juin, à Outremont, angle du chemin Sainte-Catherine et de la rue Saint-Louis. La campagne est en ce moment, délicieuse. Remercions les dames organisatrices de cette kermesse de nous procurer le prétexte d'aller réjouir nos yeux et délasser notre esprit au spectacle ravissant de la belle et bonne nature. La fête sera ouverte le soir. On s'amusera aux étoiles.

Mme Pageau est assurément la plus française des modistes, et c'est toujours avec un plaisir nouveau qu'on admire les superbes chapeaux exposés dans ses salons de modes de la rue Sainte-Catherine. Nos lectrices peuvent aller chez elle admirer la grâce et l'art de la garniture, et un étonnement se manifeste quand on apprend le prix modéré de ces belles choses. D'ailleurs peu d'élégantes économes doivent ignorer cette adresse précieuse, où elles savent trouver, à des conditions exceptionnelles des chapeaux adorablement seyants, des modèles ravissants et de la plus haute nouveauté. Nous espérons que madame Pageau aura tout l'encouragement qu'elle mérite de la part de son sexe. Une couturière sans doute est nécessaire pour faire valoir les avantages d'une bonne taille, mais une modiste compétente est d'avantage appréciable puisqu'il n'y a pas de toilette complète sans un beau chapeau, ni de beauté parfaite si elle est mal coiffée.

Mme PAGEAU,
769, rue Sainte-Catherine Est,
entre les rues Panet et Plessis,

Toujours au premier rang

Le premier train mis en opération au Canada le fut sur un chemin de fer qui fait aujourd'hui partie de la ligne du Grand-Tronc et cette compagnie s'est toujours forcée de rester au premier rang. A propos de cette politique de progrès on peut dire que l' " International Limited", le train par excellence du Grand Tronc, est aussi le train le plus beau et le plus rapide en Canada, et l'un des trains parcourant la plus longue distance dans l'univers. Il part de Montréal tous les jours à 9.00 a.m., Toronto à 4.40 p.m., arrive à Détroit à 10.00 p.m., et à Chicago à 7.40 a.m.

Le salon de modes " Mille-Fleurs " a un très légitime succès avec ses chapeaux, capotes et toquets de saison. Une toilette, même sévère est toujours égayée par un chapeau frais et seyant.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Après trois jours d'interruption, probablement à cause de ce vent dont il était question, la dépêche suivante disait : " C'est fait. Huchon est fou furieux. D'abord il a fallu l'attacher sur son lit. Avant-hier il a fini par se défaire et il a brisé tout ce qui lui tombait sous la main. Après, c'est à nous qu'il s'en est pris. Il courait avec son fusil et voulait nous tuer. Nous l'avons enfermé dans la chambre et nous avons attendu. Vers le soir, il a eu une faiblesse. Il s'est évanoui. Alors nous avons pu l'approcher. Il a dormi un peu. Mais, au réveil, il s'est jeté sur nous. Il a fallu nous y mettre tous encore pour le maintenir. Nous sommes si peu forts. Alors nous l'avons attaché et nous l'avons descendu dans le vieille citerne abandonnée. Il y a beaucoup de sable dans le fond. Et par l'ouverture nous le surveillons. Mais il ne peut pas remonter. Et puis il ne peut pas se faire de mal non plus. Il se roule par terre et il hurle à faire peur, nous appelle, pleure...... Que faut-il faire ? "

Que faut-il faire !

Ce sont quatre hommes enfermés en une masure blanche, perdue entre les sables rouges et le grand ciel en feu, quatre hommes épuisés, pâles, les yeux hagards, que la même folie guette qui demandent cela ! Et dans l'air mort, dans l'infini merveilleux mais terrible qui les environne, rien que des cris, des râles, des sanglots, ceux d'un des leurs devenus fou et qu'ils ont rendu inoffensif en le descendant dans une fosse comme une bête malfaisante. Eux, ils attendent ...... quoi ?

—Le lieutenant est parti dans la nuit même où on reçut cette dépêche. Le sirocco soufflait en tempête. Malgré cela, le lieutenant s'est risqué à travers les sables, il a forcé les étapes, en pleine nuit, et il est arrivé là-bas le surlendemain. Après quelques soins, Huchon fut plus calme, alors on a pu le transporter ici, voyageant de nuit, toujours. Mais les docteurs n'ont pu le sauver. Il a eu de nouvelles crises. Il est mort. Quant aux autres, le lieutenant les a fait changer de poste. Et ils pleuraient en se séparant. Il les a répartis un peu partout. C'était nécessaire, vous comprenez. S'ils étaient restés là-bas, à se regarder, à tourner en rond après ce qu'ils avaient vu, ils seraient devenus fous, eux aussi. Et il n'aurait pas fallu longtemps.

Il lui donna encore d'autres détails, puis il acheva :

—Il est question d'abandonner la ligne d'El Oued. La communication est trop difficile entre El Berd et Bir bou Chama. C'est trop près des chotts, pas assez élevé. Quand le brouillard s'en mêle dans les nuits froides, ou s'il souffle simplement un peu de vent à travers les sables mouvants, il n'y a plus moyen de se voir. On reste des semaines isolés, inutiles. Et c'est si triste Bir bou Chama au milieu des grandes dunes ! En voilà un qu'on ne regrettera pas si jamais on l'abandonne !

Ah ! ce poste perdu quelque part, là, dans ces dunes, comme il lui tardait de l'apercevoir ! Ahmar avait bien dit que la marche serait longue, pénible. Il n'avait pas cru cela possible à ce point. Les heures passaient. Il n'y aurait bientôt plus assez de lumière pour les guider. Au ciel, parfois, dans le choc des masses en mouvement, d'étranges lueurs se montraient. Le soleil devait s'en aller par delà ces nuages agglomérés. Le jour se voilait. Tout prenait une teinte grise d'effacement, de nuit imminente. Du haut de chaque crête, dans la seconde du franchissement, à cet arrêt du cheval se ramassant sous lui, sentant le sol s'écouler vers la pente découverte, il avait beau lever les yeux, interroger en avant, se dresser sur les étriers : rien, rien...... toujours rien.

Cela devenait obsédant, affolant à la longue. Le ciel s'assombrissait, descendait de plus en plus sur la terre obscurcie. Le spahi se serait-il trompé ! Serait-on passé à côté du poste et du bordj sans voir l'un ou l'autre ? Cela arrive, paraît-il. A ce moment, sur une crête, Ahmar maintint son cheval.

—Ecoute, lieutenant, dit-il. Il y a des chameliers qui passent, pas loin de nous.

Et il faisait signe, montrait les dunes qui se profilaient sur la gauche. Pierre s'arrêta, enleva le capuchon du burnous, écouta dans le vent. Mais il ne perçut rien que le bruissement de la pluie tombant sur les sables, la plainte grêle du vent glissant sur les dunes et puis, l'écho lointain, profond, de son cœur angoissé qui battait, battait lourdement en sa poitrine. Ahmar avait dû se tromper. Ils étaient bien seuls en ce désert monstrueux. Cependant il s'obstinait, affirmait de la tête, lentement, ne voulant pas parler à cause de ce grand silence qu'ils interrogeaient. Tout à coup, dans le vent, des sifflements, des cris éclatèrent, pas très loin, ces cris qu'ont les sokrars guidant leurs bêtes. Oui, il y avait là une caravane qui passait, mais on ne la voyait pas. Bêtes et gens filaient par des fonds inaperçus. Rien ne dépassait en l'étendue, tourmentée.

—Voyez-vous, lui avait dit Tanchot, dans les nuits de Kabylie, il faut tomber juste dans ce pays-là. Sans ça, on ne se retrouve pas. On passe très bien à côté les uns des autres sans se voir, sans s'en douter.

Il comprenait maintenant ce qu'avait voulu dire le pauvre garçon. Eux, se retrouveraient-ils, ce soir?... Il regarda sa montre, calcula les heures de route passées... Comme c'était loin, Bir bou Chama ! Mais il n'osait interroger le spahi, paraître avoir peur. Il rajusta les burnous lourds de pluie qui avaient glissé, se plaquaient sur ses jambes mouillées. Il frissonna, s'enveloppa du mieux qu'il put ; mais l'humidité, le froid, le prenaient de plus en plus, malgré cet amas de laines à la senteur aigre et de nouveau ses yeux contemplèrent l'étendue grise, les crê-

---

(1) Ollendorf, Paris. Rep. interdite.

tes indistinctes se levant devant eux toujours, toujours... Une tristesse indicible montait. Malgré lui, comme un enfant, il se demandait où il allait, où il était. Le vide, le grand vide assoupi tout autour, coulé en ces dunes, glissé en ces ravins, invisible, traître, se dressait attirant, vague, effroyable.

...Et comme ils débouchaient en un fond plus vaste, le spahi étendit le bras vers la droite. Il regarda. Là-haut, sur la dune, presque à côté d'eux, une petite bâtisse blanche, longue, étroite, se profilait. C'était le poste optique. Trois dunes plus loin, en face, le bordj se levait.

VII

Il était seul dans la chambre du bordj. Le convoi n'était pas encore arrivé. Il n'avait rien, pas même de la lumière ; mais un grand feu flambait dans la cheminée, éclairait un peu autour de lui, traînait des éclats rouges tremblants sur les murs de ce réduit. Pas de fenêtres ; des meurtrières qu'on avait voulu boucher avec quelques poignées de drinn. A travers cette paille tassée, le vent passait quand même en geignant. Et il n'entendait rien autre, rien dans l'immensité noire qu'il sentait monter autour de lui, rien que cette plainte qui grelottait dans l'ombre. Au long des murs, par places, il y avait des cornes de bouc et de gazelle enfoncées, prises à même la maçonnerie. Ses deux burnous y séchaient pendus, loques brunes à longs plis rigides. Et lui se tenait devant le feu pour se réchauffer.

Tout à coup, la porte grinça. Ahmar parut.

—La caporal du poste est là, lieutenant.

—C'est bien, dit Pierre. Fais-le entrer.

Dans l'ombre le spahi disparut et celui qu'il avait annoncé entra. Il s'arrêta sur le seuil, fit le salut militaire, puis s'approcha, vint de lui-même se placer en pleine lumière. Il était brun, pas très grand ; mais ce qui frappa Pierre aussitôt, c'est qu'il avait de grands yeux lumineux, mobiles, inquiets, le teint fort pâle, et dans toute sa personne, dans son maintien digne, respectueux, il y avait un air de lassitude infinie. Tout de suite, après les généralités du début, il dit :

—...Et puis, il y a Farou qui est malade... Oui, très mal... Voilà quatre jours que ça l'a pris...... Et ce n'est plus une vie, là-haut, voyez-vous, mon lieutenant.......

Il hésitait dans le début de ses phrases, les lâchant par lambeaux, à bout de souffle entre chacune, une suite de mots heurtés, lourds, semblant retenus par quelque chose qui tremblait en son gosier. Pierre s'approcha plus près de lui, comme pour lire en ce regard éperdu qu'il avait par moment.

—Auriez-vous par hasard de la quinine, mon lieutenant ?

—Non, balbutia Pierre, comprenant tout à coup.

—Ah ! mon Dieu... murmura l'autre. Et son regard trembla, angoissé.

—Voyons, mon ami... Tenez, conduisez-moi de suite au poste. Je veux voir Farou.

Dehors dans la nuit lourde, odieuse, plus triste que le ciel nuageux qui, tout le jour, avait étreint ces solitudes, ils se lancèrent tête basse dans la tourmente, fonçant dans le vide, à travers le sable qui glissait, alourdissait leurs pas. Ils marchaient vers une petite lumière calme, éclose dans les dunes, en face d'eux. Du haut du bordj, en la lui indiquant, le caporal avait dit :

—C'est une fenêtre du poste,...... la chambre de Farou.

Quand ils furent dans le fond, la lumière avait disparu. Un instant Pierre erra dans le noir.

—Où êtes-vous, mon lieutenant?... Pas par là.., C'est le puits... Faites attention !

Pierre revint, guidé par la voix, et comme il n'y voyait absolument rien, le caporal le prit par le bras. Ils remontèrent. Au sommet de la dune, le feu apparut, mais ils durent encore descendre en un fond....Sur la troisième dune, plus haute et large, le poste était construit. Ils montèrent lentement, ne parlant pas. Pierre allait les yeux levés vers cette petite fenêtre si étroite d'où un peu de lumière filtrait jaune comme au sabord d'un navire passant dans la nuit. La porte ouverte, le caporal s'effaça, disant à mi-voix.

—C'est à gauche.

Une baie lumineuse s'ouvrait dans l'ombre du vestibule étroit, un seuil, qu'il franchit en se courbant, et il fut dans une très petite chambre aux murs blancs passés à la chaux. Sur une étagère en encoignure, une lampe d'appareil était posée éclairant ce réduit. Il n'y avait là que deux lits très étroits. On ne pouvait réellement en mettre plus ; à peine s'il y avait entre eux un passage suffisant pour traverser la pièce. Sur l'un Pierre vit un homme couché, c'était Farou, le malade qui reposait. Sur le rebord du lit voisin, un télégraphiste était assis, la tête en ses mains. Un autre, au pied du lit de Farou, était debout, adossé au mur, les mains dans les poches, pâle, et regardait. De temps en temps, celui qui était plus proche se penchait, examinait le visage du malade, puis, avec un gros mouchoir à carreaux bleus tamponné, roulé, gauchement, mais avec d'infinies précautions pour ne pas le réveiller, il essuyait la sueur qui perlait sur les tempes et sur le front. Après il se rasseyait, reprenait sa tête à deux mains, et la veillée continuait silencieuse, comme si Pierre n'eût pas été là. On sentait les deux hommes accablés, à bout de forces, mais résignés, avec cette simplicité d'âme qu'ont les humbles devant les trop grandes douleurs subies. Parfois, quand le vent faisant trêve, on entendait le tic tac régulier d'un réveille-matin placé sur une planchette, dans un angle. Là, il y avait leurs affaires, à ces deux qui habitaient cette chambre ; tout, un petit bagage de soldats, très simple. Aux murs ils avaient cloué quelques chromos aux enluminures violentes, naïves, sujets patriotiques, almanachs-réclame de quelque fournisseur, et il y avait aussi des portraits ; amis, parents, enfants, fiancées vers lesquelles ils regardaient pendant les heures de lassitude et de découragement. Tout cela, c'est tout ce qui leur est cher, ce qu'ils ont laissé derrière eux, là-bas, au pays de France, quand ils sont partis. Et les rêves qu'ils en prennent les soutiennent dans la monotone faction qu'ils passent ici.

Du regard Pierre mesura la pièce ; un cube à la manière arabe ; à peine trois pas dans chaque sens. L'homme qui est debout touche presque au

plafond. De l'autre côté du vestibule il y a deux autres petits cubes semblables bout à bout. A l'extrémité de la chambre où était Farou une porte donnait sur un escalier montant à la tour des appareils ; la tour, c'était deux cubes semblables superposés.

Et voilà toute la demeure.

Toutes ces cellules communiquaient par des ouvertures sans portes. Et il fallait se baisser quand on les franchissait pour ne pas se heurter au faîte, éviter aussi le seuil un peu surélevé, resté là, rude, grossier, comme un vestige des légères fondations de cette étrange demeure bâtie économiquement parmi les sables.

Dans chaque chambre il y a une fenêtre, et encore est-ce beaucoup dire en appelant ainsi le trou fait dans le mur, au-dessus d'un lit, fermé par un carreau pas très grand, fixé dans un châssis qu'on ne pouvait pas toujours ouvrir. Quant aux lits, ce sont de simples couchettes supportées par des soubassements en pierre, assez étroits à cause du passage qu'il fallait garder entre les deux. Cela faisait sous chaque couverture brune comme de grands cercueils en pierre, à la mode antique, ayant juste leur longueur, pauvres gens, et pas toujours assez de largeur. Dire aussi que ces soubassements blancs, ces blocs, étaient en pierre, est une façon de parler. Ce devaient être des tas de sables englués, renforcés de plâtre.

—Avez-vous la communication avec El Berd ? demanda Pierre au caporal.

—Je ne crois pas, mon lieutenant. Ce sera bien difficile ce soir. Nous allons voir.

Il fallut traverser la chambre. Le télégraphiste, assis sur le second lit dut se déranger pour les laisser passer.

Dans la chambre aux appareils, il y avait deux chaises, une table sur laquelle était posée une lampe, quelques casiers à registres étaient cloués sur le mur, puis il y avait aussi une horloge. Dans un coin, juché au haut d'une échelle supportant l'appareil optique, un soldat veillait, interrogeait la nuit.

C'était en effet là-haut, aussi haut que possible, près du toit, que l'on avait découpé la fenêtre pour l'appareil, un trou carré que l'on bouchait dans le jour avec un morceau de planche.

—Rien de nouveau ? demanda le caporal.

—Non, caporal, rien, dit l'homme. Et il descendit.

—Reynaud, dit le chef de poste en le présentant. Il grelottait, était blême de froid.

—C'est que c'est ouvert là-haut. On a la figure en plein vent et il fait froid ce soir.

Pierre grimpa à l'échelle, mit l'œil à la lunette. Il ne vit rien d'abord, rien que du noir.

—Cependant El Berd est allumé..... Vous ne voyez pas, mon lieutenant? Regardez bien......

En effet, à la longue, il lui sembla que, là-bas, un brouillard rouge s'amassait en un coin, un reflet d'incendie, très lointain.

—Oui, il y a de l'eau dans l'espace, voyez-vous, et les dunes sont couvertes de rosée. Le feu est " enrhumé. " Ça se débrouillera peut-être.

Puis le caporal expliqua que l'on n'était pas placé de part et d'autre à des hauteurs convenables ; le rayon passait trop près de terre. Aussi les seuls brouillards venus des chotts voisins, sans beaucoup de pluie comme aujoud'hui, suffisaient pour l'absorber. Et dans les grandes nuits d'été, quand les dunes s'étalaient blanches dans l'étendue, le rayon se perdait dans la réverbération pâle des dunes, dans la radiation de la terre. Ah ! on ne pouvait pas dire qu'il y avait beaucoup de travail sur la ligne d'El-Oued ! Ils en auraient volontiers désiré un peu plus.

On passe des semaines sans pouvoir se parler. Ce n'est pas gai, je vous assure. On est trop seul, trop séparé de tout. C'est à devenir fou, surtout l'été.

Mais, en bas, il se faisait du bruit, des voix s'élevaient.

—Mon Dieu ! murmura le caporal, c'est Farou qui recommence.

Et il disparut par la trappe, descendit. Pierre le suivit. Dans la petite chambre, trois hommes étaient penchés sur le lit de Farou et lui parlaient tout en le maintenant de force. L'autre gesticulait, s'efforçait, geignait.

—Je ne veux pas mourir ici. Entends-tu ?......

Et il les appelait par leurs noms, tous les trois, tous ceux qui le tenaient, et même Reynaud, qui n'était pas là. Il voyait aussi, parmi eux, des absents, des anciens, qui avaient quitté le poste depuis longtemps, étaient ailleurs, quelque part, dans d'autres postes. Et il les appelait, les adjurait de le laisser se lever. Mais les autres ne le voulaient pas. Il s'était déjà sauvé du poste, le matin même, à moitié nu, sous la pluie. Aussi, maintenant, accourus tous à ses cris, les uns le maintenaient sur son lit et les autres gardaient la porte.

—Le voyez-vous, mon lieutenant, disait le caporal, s'échappant en ce moment, dans la nuit... Comment le retrouver ?... Qu'est-ce qu'il deviendrait ?...

—Oh !... toi !... toi !... toi aussi !.. disait Farou, sanglotant, les reconnaissant tour à tour à travers son délire, les nommant... toi, aussi tu viens me faire souffrir ?... Tu ne vois donc pas que je vais mourir ?...Oh ! laisse-moi me lever... Mais j'étouffe... j'étouffe... ô mon Dieu !...

Ses dents claquaient. Sa respiration sifflait ; sa voix rauque, cassée, s'épuisait. Il se tut. Et, après une série d'efforts où s'usèrent ses quelques forces, il retomba inerte, gardant en ses yeux, ses grands yeux fixes de désespéré, des larmes épandues, tremblantes. Alors autour de lui, sans mot dire, ses camarades se relevèrent. Leurs faces étaient plus pâles. A leur front une petite sueur perlait. Ils l'essuyaient d'un geste lent, fiévreux déjà. Leurs mains tremblaient indécises.

(A suivre)

7ème Année.—No. 6. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 20 juin 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00 Six mois 1.00 Strictement payable d'avance	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

GROUPE DES PETITES BIENFAITRICES

De l'Hopital des Enfants, organisé, par Tante Ninette, en un Comité de Couture.



Sommaire

7ème Année.—No. 6. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 20 juin 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
Six mois 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue Saint-Jacques, Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

Solitude des Soirs

Scène.—Au fond des grandes forêts de là-bas, auprès d'un lac épandant l'onyx de ses eaux profondes qu'immobilise le repos des choses, un "chantier de bois rond" fait tache noire dans la transparence de la nuit. Sur le seuil, qu'effleurent quelques touffes de mignonnettes et de pensées polychromes, un jeune défricheur regarde et songe, tandis que s'éteignent les derniers tisons d'un feu de terre neuve, allumé dans la tourbe.

La lenteur des soirs bleus tombe dans le silence
Où chantent des sapins, des ailes et des fleurs;
Sans brise, sur les nids, la feuille folle danse;
Les étoiles d'opale ont des beautés de pleurs...

Asseulé dans la nuit dont la paix m'environne,
Je songe à l'au-delà qui peut sourire encor;
Et mon âme, moins lasse, aime, espère et pardonne,
En un rêve d'oubli qui la berce et l'endort.

Comme un acier bruni, le lac aux reflets sonores,
Tremble en anneaux d'argent quand la truite bondit;
Les lourds sapins y vont baigner leurs lourdes ombres
Avec les monts lointains que l'espace noircit.

Et je rêve des yeux noirs comme ces pensées
Que l'Eté, de son aile, endeuille de velours;
D'un sourire plus doux que l'éclat des rosées
Que le fil de la Vierge enlace en son parcours...

J'attends l'âme inconnue où mon âme, à toute heure,
Sans se lasser jamais pourrait se regarder;
Je voudrais qu'une main de sa caresse effleure
Un front où la tristesse aime tant s'attarder...

Dans la tourbe qui fume en agrandissant l'âtre
Où l'ombre, dans la cendre, étend des larmes d'or,
Le brin d'herbe qui brûle et s'affaisse, blanchâtre,
Semble dire: "L'amour est plus fort que la mort"...

Et mon rêve pressent l'extase qui peut être
Dans les doux pleurs qu'à deux l'on savoure et l'on boit,
Et voici que je sais où le bonheur, peut-être,
Attend que j'aille à lui pour s'incliner vers moi...

La lenteur des soirs bleus tombe dans le silence...

Finale:—Les dernières gerbes d'étincelles d'or s'affaissent dans la cendre grise et la grande nuit plane immobile, sur l'envolée des rêves et le repos des choses.

Gaston DeMONTIGNY.

CAUSERIE

Nous causions, l'autre soir, autour d'une table—, n'avez-vous pas remarqué combien les tables sont admirables pour provoquer et alimenter les conversations ? — quand la porte s'ouvrit pour donner passage à une étrange personne, dont les théories extraordinaires avaient déjà plus d'une fois provoqué notre étonnement.

—De quoi parlez-vous donc avec tant d'animation ? dit-elle.

—De l'ingratitude humaine, dîmes-nous.

—Vraiment, fit-elle, et vous en médisez, je le parie ? Moi, je trouve que si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, ne fut-ce que pour punir les gens des excès de leur obligeance......

Et, pendant une demi-heure, nous eûmes de cette étrange personne, à ce sujet, un cours d'une bizarre philosophie dont je vais essayer de vous donner ici le pâle résumé.

(Peut-être feriez-vous mieux de ne pas le lire. C'est tout à fait cynique, je vous préviens. Tant pis, si vous y tenez absolument ; je déclare ne pas prendre sur moi la responsabilité des conséquences.)

—Si vous voulez, dit l'étrange personne, que les gens vous apprécient, ne faites pas trop pour eux. On exige tout des natures dévouées ; on accepte d'elles les services, les prévenances, les attentions, les sacrifices même, comme s'ils nous étaient dus, sans se soucier de leur en témoigner la moindre reconnaissance. Tandis que la moindre faveur de la part d'un égoïste a le don d'attendrir jusqu'aux larmes.

Dans presque chaque famille, il existe un membre plus choyé et mieux servi que les autres. Non, qu'il soit le plus aimable, mais il a eu le talent de savoir faire comprendre qu'il a tout à recevoir et rien à donner.

C'est ordinairement un fils, un frère, et celui-là est toujours sûr de trouver son linge rangé dans un ordre parfait ; d'avoir à table le meilleur morceau, sans qu'il ait le mal de le demander ; le fauteuil qu'il a choisi est respecté religieusement et personne n'ose lire avant lui le journal du soir.

Un bon jour, si le caprice lui vient de promener sa mère en voiture ou de conduire sa sœur au théâtre, toute la famille s'extasie et la reconnaissance ne connaît pas de bornes.

Pourtant, chacun se dévoue pour lui tous les jours, mais ceci ne compte pas ; les actes d'abnégation, trop de fois répétés perdent de leur valeur et de leur rayonnement. Les faits isolés seuls ont du relief.

L'essentiel est d'habituer votre entourage à l'idée qu'on vous doit des égards, des attentions et qu'il n'a rien à attendre de vous en retour.

La moindre faveur alors, de votre part, comblera de joie, et,—chose à peine croyable quand vous y réfléchissez,—un sourire, une bonne parole suffisent pour dédommager amplement de continuelles immolations.

Remarquons que c'est sur les âmes naturellement bonnes et dévouées que retombe le poids de tous les fardeaux.

Il semble tacitement convenu que la besogne, les choses désagréables leur reviennent de droit, comme si elles avaient à leur disposition quelques mystérieux moyens, pour leur rendre tout plus faciles et plus agréables qu'aux autres.

C'est toujours la même qui cèdera, volontiers, en faveur d'une autre, sa place dans une voiture, qui renoncera à ce théâtre, à ce concert, auxquels pourtant elle tenait beaucoup, et cela sans qu'on s'en étonne le moins du monde, sans qu'on ait pour la dévouée une parole de sympathie ou de louange adoucissant l'amertume de son sacrifice.

Etes-vous obligeante ? Chacun réclame vos services : c'est pour votre famille une paire de gants, — qu'on abîmera— ; un bijou—qu'on perdra probablement — à prêter. Et pour les étrangers, un message à donner, une course à faire, voire même un paquet à porter.

Il y a cependant un moyen,—continuait toujours l'étrange personne,—de ne jamais refuser un service, et, de ne jamais le rendre.

Je connais un mari qui doit la paix et la tranquillité dont il jouit présentement, à ce petit expédient.

Quand sa femme lui donnait une lettre à jeter au bureau de poste, il l'acceptait avec empressement. Mais, quinze jours plus tard, en recousant un bouton au paletot, Josette retrouvait la lettre dans une des poches.

Il l'avait oubliée, avouait-il, et la désolation de cet homme faisait mal à voir.

Une autre fois, on lui confiait des échantillons, pour acheter telle et telle étoffe. Le soir, il revenait au logis les mains vides. Il avait perdu les échantillons en route. Etait-il assez malheureux !

Fallait-il, de retour à son bureau, téléphoner au boucher et à l'épicier, il était sûr de n'y pas penser, et le soir même, en faisant une honnête confession à sa femme, de son défaut de mémoire, il offrait de s'amender le lendemain.

—Ah ! bien, non, par exemple, répliqua sa femme, dorénavant, je ferai mes messages moi-même, ce sera plus sûr.

Il ne désirait rien d'autre, et c'est de cette façon qu'il a acheté son repos.

Et qui peut dire qu'il a eu tort !

L'étrange personne avait fini de parler que nous l'écoutions encore...

—Mais, dit une de nous, rompant tout à coup, un long silence, votre morale est immorale, savez-vous ? N'y a-t-il pas plus de plaisir ou plus de mérite à sacrifier constamment quelque chose de soi au bonheur des autres ?

L'étrange personne haussa les épaules d'un air de pitié, et sortit sans autrement répondre.

FRANÇOISE.

J'aimais tellement ma femme, les six premiers mois, que j'aurais voulu la dévorer.

—Et maintenant ?

—Je regrette de ne pas l'avoir fait.

Dans quelques années, quand les femmes seront éligibles :

Monsieur sort pour aller voter. Madame, qui est très soupçonneuse, lui recommande, d'un ton jaloux :

—Tu sais, je te défends de voter pour une femme !...

Chagrin d'enfant

J'étais alors une écolière étourdie, à cet âge où l'on a pas encore fini de s'étonner que l'existence offre tant de contrariétés et que le mot de Devoir revienne si souvent à nos oreilles, comme un refrain fastidieux. En un mot, je n'étais pas disciplinée au point d'admettre "qu'on n'est pas dans le monde pour s'amuser".

J'avais obtenu ce soir-là, en considération d'une extraordinaire circonstance, la permission de veiller au salon. Certains préparatifs qui bouleversaient l'ordre accoutumé de la grande pièce : la profusion inusitée de lumières, l'arrivée des amis, qui allaient se ranger dans l'alignement des chaises—sans parler du petit bruit, si impressionnant, pour de jeunes oreilles, des cristaux heurtés et de la vaisselle qu'on apprête à l'office ravissaient absolument ma curiosité toute neuve, qui d'habitude, à cette heure, s'occupait au pays des rêves.

Or, il y avait, parmi les hôtes familiers, un jeune homme étranger — grand, mince et bien tourné que je savais devoir être le héros de la soirée. Tout ce que j'avais appris de lui depuis le matin avait au dernier point aiguillonné mon intérêt. Après quelques années d'absence au pays voisin, il revenait de ce que, dans sa langue de poète, il appelait : la "terre d'exil". Son nom, que déjà soulevait l'aile de la Renommée, venait au devant de la gloire.

Tout près de la frontière qu'il avait la veille repassée, elle lui souhaitait la bienvenue, sous le toit d'un ami.

Au milieu de tant d'incidents infiniment intéressants pour une fraîche recrue, mon regard s'emballait littérallement comme une cavale indomptée.

Mais mon attention, surmenée par la foule des notions nouvelles qu'elle collectionnait avidement fut soudain accaparée par l'événement attendu. Le bourdonnement des conversations cessait. Mes yeux suivant la direction qu'indiquaient tous les yeux s'arrêtèrent sur la personne du poète. Debout au milieu de la pièce, il se recueillait un instant. Il semblait faire l'appel intérieur de ses facultés et en rassembler les rênes avant de les faire donner toutes, en une charge vibrante.

Il releva la tête et prononça :

—"La voix d'un exilé !..."

Je ne sais plus ce que je retins et ce que je compris de cette musique des vers qui faisait à mon âme fraîche l'effet d'un bain d'ambroisie.

La mélodie du rythme, l'élégance noble de la phrase rimée, le "leitmotiv" des souvenirs intimes alternant avec l'éclat d'un hymne patriotique, ou la vision mélancolique des paysages de la patrie lointaine—tout cela grisa mon imagination à un point d'enthousiasme inédit.

J'en demeurai comme hypnotisée, en proie à une espèce de fièvre morale qui résista même à l'effet du sommeil acharné de cet âge inconscient...

Toute fête a son lendemain. L'axiome avait alors pour moi, la saveur intacte d'une nouveauté. Il fallut donc, le jour suivant reprendre le harnais de l'école.

Par un effet de la miséricorde providentielle cependant, ce lendemain était un "jour de composition". c'est-à-dire un moment de détente dans les "galères" qu'était alors l'école.

La mélopée endormante des récitations—que j'entends encore accompagnée du bourdonnement des grosses mouches libres et tapageuses qui semblait la revanche de notre silence et de notre immobilité douloureux —cette fastidieuse ritournelle des leçons ânonnées, se taisait au moins pendant une demi-journée.

En face de notre papier immaculé nous étions censé nous recueillir pour saisir au vol et fixer les réflexions ingénieuses que devait nous suggérer le thème donné par la maîtresse.

Elle nous avait dit ce jour-là—voulant tenter peut-être, un stratagème qui stimulât notre paresse :

—Je vous laisse à vous-mêmes le choix de votre sujet.

Quand d'habitude approchait la fin de "la classe", le silence... très relatif et la méditation étaient interrompus par la bonne sœur qui enjoignait à quelques élèves prises au hasard, de lire tout haut leur composition.

Mon ardente application à la tâche—parce qu'inusitée peut-être — avait dû intriguer notre professeur. En tous cas je fus la première appelée. Ramassant les feuilles encore éparses de mon travail, je me levai avec une sorte d'exaltation contenue et je le lus tout d'une haleine. Le sujet que j'avais choisi était : "La voix d'un exilé..."

Je sentis bien que le ton nouveau de ma voix faisait lever la tête à mes camarades. Moitié surprise, moitié intérêt, on finit par se taire tout à fait et quand je terminai au milieu d'un silence flatteur, je me figurais en toute sincérité avoir fait "un effet".

Ce fut un moment de triomphe véritable... mais court. Je m'étais rassise, et n'attendais plus que la sanction du censeur autorisé. Sa voix en effet se fit entendre :

—Ce que je vous avais demandé mademoiselle, c'était un travail personnel, original, et non une "copie !"

La classe toute entière eut un rire qui donnait l'impression d'un allègement.

L'une des plus paresseuses murmura avec un soupir de satisfaction.

—Il me semblait bien, aussi...

—S'il fallait se mettre à travailler comme ça, par exemple ! s'exclama ma voisine.

—C'était trop bien. Il y avait des mots extraordinaires, comme "nostalgie !"

—Non, ce n'était pas naturel......

Telles étaient les réflexions échangées de côté et d'autre. Tout ce temps-là, je gisais, sur le sol, moi, précipitée du Capitole à la Roche Tarpéïenne ; humiliée, révoltée, ravalant mes larmes et tâchant de toutes mes forces, en dépit de mon émotion, de garder une attitude digne et protestataire.

Je n'avais pas encore lu la maxime de Pestalozi qui dit qu'il faut apprendre aux enfants "à supporter l'injustice"...

C'est égal, pour une fois qu'on faisait un effort dans notre classe, l'ex-

périence n'était pas encourageante !

La méfiance pourtant qu'on m'avait témoignée n'était pas sans excuse. Et je l'ai pardonnée à la pauvre bergère d'un troupeau ingrat et indiscipliné dont les innombrables méfaits autorisaient toutes les suspicions.

Mon effort littéraire, ai-je besoin de le dire ? était d'un mérite tout relatif. Il fallait vraiment que nous eussions accoutumé notre malheureuse institutrice à une bien pauvre chère pour que ce premier essai spontané la trouvât à ce point sceptique.

Ce souvenir m'est revenu au sujet de la disparition de notre poète national, Fréchette qui fut la cause indirecte et involontaire de ce gros chagrin d'enfant.

A sa mémoire j'offre l'hommage de ce souvenir. Il m'est cher comme les choses du passé dont l'amertume en vieillissant s'adoucit et se fond dans le lointain de l'âge heureux.

Madame DANDURAND.

SUR LE BORD DU LAC SAINT-FRANCOIS

(Saint-Zotique).

"Villa Swastika".

Notre nature, cette partie incorrigible ou tout au plus dirigeable de notre personne, qui fait que nous pouvons avoir des dispositions, des jalousies, des faiblesses, des haines ou des préférences, ne met-elle pas entre notre âme et cet instinct un contraste perpétuel ? Ce qu'on dit ce qu'on ne dit pas ; ce qu'on prétend être ce qu'on est réellement ; ce qu'on pourrait souhaiter et ce qu'on exige ?... Et n'est-ce pas cette autre nature, celle des êtres et des choses desquels nous vivons et qui s'imposent à nous ; celle des oiseaux, des fleurs, de l'eau, de la musique, qui nous façonne selon nos tempéraments et selon les lieux et qui fait, de nous d'autres gens dès que nous modifions un peu notre routine de vivre ? Cela occasionne beaucoup de grandes et de petites fugues... Ce sont sans doute, d'après ces irrémédiables effets et causes, de la fatalité que naissent les vastes projets et tant de choses et... que les citoyens épuisés d'air enfumé de poussière, de théâtres, de demoiselles poudrées et de montagnes cultivées et soignées, ressentent le besoin de plaisirs ruraux : faire la sieste sur le bord de la côte ; devenir propriétaire d'un chalet où on peut entrer par une porte et sortir par l'autre, d'un jardinet où poussent à foison les muguets et les lilas; être amis d'une petite poignée, de monde qui a moins de passions, moins de défauts, moins de qualités, mais plus de préjugés...

C'est étonnant comme on court à la recherche des émotions et comme on dépense, à profusion ses forces et sa sensibilité ! Il y a tant de choses inabordables malgré la bonne volonté qu'il fait bon, parfois, il me semble de tenter l'impossible pour se satisfaire...

Et voilà que ce sont ces raisons infinies. de pschycologie qui m'ont poussée sur les bords du lac Saint-François, tout, comme vous, à Sainte-Agathe, Rivière du Loup, Sainte-Rose, Sorel ou ailleurs...Nous sommes chacun de notre côté, en excursion pour quelques mois, à regarder le soleil du coin de l'œil, à tirer du fusil sur les étourneaux et les corneilles, à s'étourdir du chant des reinettes, à se faire des projets pour des volières à pigeons et des attrappe à rats... Pendant ce temps, la vie marche autrement, un voile se tisse sur les monotonies qui s'éloignent et l'on se leurre de paysage, de fleurs épanouies, d'odeurs de pousse de sève de trèfle et de flirt et on met tout ça en sérénade, qu'on joue sous les fenêtres au moment où les maringouins vous assiègent et vous font mal à la peau...

Qu'importe. Il faut subir l'égrènement des saisons et à la campagne s'il y a des désagréments, il y a des compensations pour tous. Des hamacs pour les coquettes et les paresseux, de la chasse et de la natation pour les sports ; des nids d'hirondelles qui se cachent partout dans les fleurs, pour les fiancées et les rêveurs de roman ; des poules, des chats, des enfants barbouillés, des champs, de l'immensité pour les amateurs d'art pastoral ; des statuettes, des vide-poches, des fleurs artificielles que les collectionneurs peuvent se procurer moyennant une poignée de sous... C'est un peu partout les mêmes jeux et les mêmes distractions. je crois. C'est pourquoi, cette année, au lieu d'aller au plaisir dispendieux, j'ai préféré un coin tout vert, tout frais, avec des saules sur la grève et des nids de grives, voulant savoir de ces places paisibles le secret, de ce qu'on en disait et de ce que j'en imaginais...

Oh ! c'est beau, je vous l'affirme, Saint-Zotique avec ses allées plantées d'ombre et de vergers, de Côteau-du-Lac, à Vaudreuil !... Les terres sont ou en friche ou en culture... sur le parcours, des usines électriques mues par le pouvoir des rapides des Cascades, qui fera bientôt concurrence aux hauts prix de la M. L. H. P. Co. Les habitations et les mannequins se ressemblent ; tous deux imprégnés de la physionomie et de la manière de l'habitant du logis... Vues d'extérieur, les mansardes sont reposantes. Si la porte s'ouvre, vous entendez comme dans une baraque de cirque, des cris, des tapages d'assiettes, de menaces, d'animaux voisins, de la table ; et la femme n'ayant pas de place parmi cette progéniture remuante, vient se peigner, dans l'embrasure d'une fenêtre ou sur le bas de la porte, en mantelet ou en caraco... C'est très rustique...... C'est la campagne, à l'état brut, la vraie campagne, comme je l'aime, excitante et pas profanée, où vous pouvez avoir des blanchisseuses pour un écu et du beurre frais pour trente sous, à part le poisson gratuit... Le lac est infini, comme la mer ; doux quand la brise est suroît, furieux, imposant, quand le vent souffle du large, majestueux quand il renvoie la houle sur la digue et projette des frissons sur les feuilles et sur le gazon...

Il y a une jolie heure à ma campagne... celle qui suit le coucher du soleil. On se promène en canot, en regardant le va et vient de l'aviron qui se baigne avec les canards, écoutant au loin, repercuté vingt fois par l'écho, le teuf teuf d'une auto ou d'un yatch, genre de locomotion pratique dans les parages, à cause de la rivière très navigable et des chemins de sables unis, larges et toujours secs, malgré les orages... Pêcheurs, ouvriers, pilotes, tous se reposent sur le seuil de leur confortable maisonnette, en fumant leur pipe de tabac, tandis que les cabaleurs sont partis pour la campagne électo-

rale la plus voisine... Et le soleil se couche derrière toutes nos idées tranquilles qui se réflètent dans le calme du lac comme dans nos regards ; et dans le reflet du ciel, nous voyons le silence jusqu'à l'heure du brouillard et du frais, moment où les lucarnes s'allument une à une avec les étoiles, où les petits sont derrière les rideaux rêvant aux anges, invisibles, absents, oubliés... Le vacillement est bon, consolant, fait oublier et presque pardonner tant on dirait qu'il est habité par l'âme des nôtres, par des vies chancelantes.

Si nous entrons nous bercer, c'est que sur l'eau, nous éprouvons les malaises que doivent éprouver les autres là-haut à se sentir suspendus dans l'obscurité au-dessus de tous les vides. Nous fuyons le vertige et le mirage, pour la nuit fraîche et saine pour l'abri de nos galeries entourées de papillons en chrysalides que la brise balance audessus de nos têtes comme de minuscules lanternes éteintes...

C'est, emmitouflées dans des collerettes de laine jusqu'aux yeux, qu'un soir, en quête, de sensations, nous fîmes le projet téméraire, hardi, trois d'entre nous, de sauter les rapides sur des radeaux, appelés communément "les cages".

Oh ! le charmant voyage féérique que vous nous envieriez !... Au milieu de cet élément terrible, attirées par la destinée, ballottées comme dans la vie mauvaise, sur quelques plançons de bois, sans rampe, mais solides, qui craquent et obéissent aux moindres ondulations des vagues.... A travers ce spectre blanc et tragique nous ne voyons les côtés et le monde que par échappées, et par contre, nos imaginations nerveuses hallucinées nous font voir dans chaque goutte d'eau des monstres qui s'agitent, qui écument et qui nous hypnotisent, de qui nous ne pouvons détacher les yeux. Cette bacchanale devient une puissance : elle nous enveloppe, nous englobe, nous fait croire à des êtres vivants pris de panique qui se mordent, se grouillent, s'entredéchirent, surgissant de toute part, se bousculant pêle-mêle...

Se voir entraîner ainsi, à bon escient, loin du monde, loin des siens, dans ce gouffre qui a avalé tant d'honnêtes gens ! Et voilà que les nerfs agacés d'être à jeun se replacent après bon et vigoureux repas pris sur la cage et à voir les guides, directeurs du spectacle, si calmes, se mettre à genoux par terre comme des pèlerins en terre sainte et faire à tour de rôle un bout de prière, au son de l'Angelus, le travail de la pensée s'élargit, s'étend, devient immense ; bouillonnante comme ces furies, notre sensation en désarroi, se précise ; la crainte du danger disparaît, devant le sublime et le grandiose et l'enchaînement fantasque nous met au cœur quelque chose qui nous oppresse et nous dévore, divinement.

Parmi les chaleurs d'en haut, le froid d'un automne qui siffle dans les vagues ; la neige de l'hiver qui se gonfle et s'éparpille, s'étend sous nos pieds, nous remplit le cœur qui était devenu tout-à-coup très petit, le soulève, le fait battre et se briser comme les cascades dans une tempête. A peine, pouvons-nous saisir notre émotion... Sous nos pieds, notre piédestal oscille comme les vagues énormes qui nous amènent au fond du ravin, avec un sabbat d'enfer, et qui s'aplatissent jusqu'au bord des frisons de nos jupes, nous cinglant les joues et les yeux. A quelques pas, les chutes bouillonnent et nous, petite population flottante, sentant la frénésie de l'air, éprouvons du plaisir à cette griserie d'être dans un espace sans limite, d'aller au galop, avec le vent dans une course désordonnée vers l'Irrémissible, vers le prestige des décors, vers la beauté nouvelle.

Et durant cet espace de temps, (le voyage dure de l'aurore à midi), nous avons frappé un écueil qui a donné le hoquet à la cabane, aux provisions et fait renverser la soupe et les petits plats. Dans ces accidents, il arrive souvent que le radeau se brise, mais nous en sommes sorties indemnes après avoir été traitées par le cuisinier comme des enfants gâtés en voyage de noce....., Cela ne vaut-il pas une course effrénée en automobile ou le tourbillon d'une salle de bal, ou... toutes les attractions supplémentaires des places d'eau ?......

NINE.

Chronique de Paris

Cette semaine a été marquée par une série d'incidents plus ou moins importants, mais qui tous ont fait scandale.

Cela a été d'abord l'affaire de Longchamp où quatre jeunes femmes tentèrent de ressuciter les modes Directoire, avec des robes dont les tissus transparents et la façon indiscrète ne laissaient rien à deviner. Cette manifestation ne fut pas très heureuse pour celles qui l'avaient tentée à leurs risques et périls, mais aussi pour le compte d'une grande maison de couture.

Moins heureuses que Mme Tallien et que Joséphine de Beauharnais — que la légèreté de son costume et de ses... idées n'empêcha pas de devenir impératrice, — ces pauvres filles, simples mannequins, furent trop admirées des sportsmen qui, dans leur enthousiasme, faillirent les étouffer, et trop malmenées par la foule qui les hua. De sorte que la conduite que furent obligés de leur faire les gardiens de la paix, les protégea à la fois contre trop d'admiration et d'indignation.

Décidément, le moment de ressuciter les Merveilleuses n'est pas encore arrivé chez nous.

L'est-il, chez la pudibonde Angleterre, où la mode "Directoire" a fait son apparition sur la personne d'une élégante jeune femme miss Titcombe, écuyère d'un music-hall de Londres ?

Est-ce aussi par ordre que cette jeune femme a revêtu ce costume léger ? C'est probable, car cela a constitué une excellente réclame pour l'établissement où chaque soir elle s'exhibe...... Et le petit scandale se traduira sûrement par une augmentation de recettes... d'autant qu'elle a fait tourner la tête... non pas seulement au figuré, à un personnage — et non des moindres.

Le ministre du commerce, Winston Churchill, en se retournant pour contempler la gracieuse amazone, se heurta à un autre gentleman, également amateur des modes collantes. Ce fut le ministre qui reçut le choc..

et dut se retenir en se cramponnant au cou de sa monture.

Il paraît que l'attitude du ministre en cette minute critique où il faillit tomber comme un seul ministère, fit beaucoup rire les assistants, mais celle de la néo-merveilleuse ne leur fit même pas dire : "Shocking ! "

Le deuxième scandale fut provoqué par les étudiants — ô folle jeunesse— sortant du bal des Quat'z'Arts.

Des jeunes gens — que je me refuse à croire ni étudiants ni artistes, mais qui se trouvaient dans la troupe, revenant — à l'aube — du bal où ils firent ce qu'ils voulurent, puisqu'il est fermé aux profanes, traversaient les Champs-Elysées.

C'était leur droit ; mais où ils se mirent dans leur tort, c'est quand ils jugèrent à propos de saccager les arbustes et les plates-bandes, de briser les vitres à coups de pierres et de démolir un fiacre et — presque — un cocher. Cela, ce n'est pas chic!...

Cela rappelle pourtant une aventure qui date de plus de cent ans, puisqu'elle se passa en 1802. A cette époque, où le port de la moustache était une exception — même chez les militaires — quelques élèves du peintre David, qui avaient arboré la barbe, par archaïsme ossianique, entreprirent, une nuit, de brûler un arbre du bois de Boulogne. Arrêtés et conduits à la Préfecture de police, on ne les relâcha qu'après les avoir fait raser.

Depuis ce jour — et cela dura jusqu'à 1825 ou 26, personne n'osa plus sortir sans avoir fait sa barbe...

Mais revenons à notre actualité et parlons du troisième scandale de la semaine. C'est à la représentation organisée par M. Alfred de Vigny qu'éclata ce scandale. On avait eu l'étrange idée de faire jouer un vaudeville de café-concert par Mlle Polaire, qui n'offre qu'une ressemblance lointaine avec Kitty-Bell ou Eloa.

Qu'un admirateur du poète, mécontent de voir le nom de cette artiste sur l'affiche se fût abstenu d'aller l'applaudir, je l'eusse compris, mais puisqu'il savait ce qu'il allait voir, sa protestation était peut-être de mauvais goût...

Au surplus, il paraît que Mlle Polaire — toujours distinguée — y a vertement repliqué.

Pauvre Alfred de Vigny, "chaste et divin cygne" que le père Dumas s'étonnait de n'avoir jamais vu à table, il méritait peut-être un autre programme...

Un autre écrivain, notre grand Balzac, va avoir son musée, comme Victor Hugo.

Ce musée sera installé rue Raynouard, une des rues les plus pittoresques de Passy, au numéro 47, que Balzac habita de 1842 à 1848. Il y a écrit ses chefs-d'œuvre, et c'est pour cela qu'on l'a choisie. Mais ce n'est pas là qu'il est mort. C'est dans l'hôtel qu'il avait fait construire, avec amour, pièce à pièce, très longuement, faute d'argent, pour y amener la femme qu'il aimait depuis dix-neuf ans, la comtesse Eveline Hanska.

Pour passer quelques heures auprès d'elle, dans le fin fond de la Pologne, il n'hésitait pas, lui dont le temps était si précieux, à passer huit jours et huit nuits en chaise de poste.

Et quand il fut uni à cette femme adorée, ils firent ensemble le plus mauvais ménage du monde...... Et quand il fut entré dans la maison de ses rêves, il tomba malade et ne tarda pas à mourir... justifiant ainsi le proverbe :

" Quand la maison est construite et prête à être habitée, la mort y entre. "

En dépit de la fragilité des projets humains, la reine d'Espagne a conçu celui de faire de son bébé d'un an un futur soldat... et même un soldat tout de suite... Par un enfantillage... royal, elle a fait à son mari la surprise de lui présenter son fils, le jour de sa fête d'un an, vêtu en militaire. Pas un détail, paraît-il, ne manque à l'uniforme de l'enfant de troupe princier... il ne diffère de celui des simples troupiers que par le collier de la Toison d'or, le grand cordon de Charles III et la plaque d'Isabelle la Catholique.

Toute cette ferblanterie sur le petit cœur d'un enfant d'un an !...

Voici l'ordre d'incorporation du jeune soldat, résultat de plusieurs conférences du roi Alphonse avec le ministre de la guerre :

' Filiation de S. A. R. le prince des Asturies Don Alfonso-Pio-Cristino-Eduardo, etc., etc., fils de S. M. Alfonso XIII et de Dona Victoria-Eugenia-Cristina, reine conjointe, né à Madrid, commune du même, province du même district militaire du 1er corps d'armée, le 10 mai 1907 Age auquel il est entré au service : un an Religion : catholique. Célibataire. Signalement "encore en blanc."

Cela me rappelle cette brave provinciale à qui le maire présentait son enfant, et qui ne trouva rien de plus flatteur à dire que ces paroles :

"—Si jeune !... Et déjà le fils de monsieur le maire !... "

PARRHISIA.

(La Française).

DESESPERANCE

Je suis revenu des funérailles de Louis Fréchette, infiniment triste, dans un tel état de dépression morale que ces lendemains glorieux qu'on promet à notre race, les jours de Saint-Jean-Baptiste, m'apparaissent à cette heure douloureuse comme des plaisanteries amères.

Douleur d'avoir vu disparaître, si soudainement, un ami très cher, un maître très admiré ; oui, mais aussi tristesse profonde de constater l'indifférence sans excuse de notre race envers ce grand disparu qui a tant fait pour elle.

Pourtant ne devions-nous pas nous attendre à cela ? c'étaient les funérailles d'un poète, c'est-à-dire les funérailles de l'Art et de la Poésie, de l'Idéal. Est-ce que cela pouvait émouvoir nos gens ?

Qu'une voix s'élève sur les tréteaux d'un husting pour jeter au vent quelquefois des paroles de discorde, la foule s'amasse et applaudit. Mais la voix qui chante tout ce qu'il y a de beau dans la vie, tout ce qui console, élève, rend meilleur ; la voix qui se hausse parfois jusqu'à sembler même la voix de la Patrie, celle-là, c'est à peine si quelques-uns l'entendent. Et lorsque cette voix se tait, le peuple ne perçoit pas le grand silence, l'irréparable silence qui, tout à coup, s'est fait.

Quand Victor Hugo mourut, la France lui fit des funérailles telles que le monde n'en avait jamais vues encore ; quand Tennyson mourut, tout un peuple s'inclina devant son

cercueil ; quant Carducci descendit dans la tombe, la nation italienne vint en longs cortèges rendre un hommage suprême à son génie. Il y a à peine quelques jours plus de cinquante mille personnes suivirent le charriot funèbre qui portait à sa dernière demeure le doux poète des humbles et des petits, François Coppée.

C'est qu'en France, en Angleterre, en Italie, l'âme des foules est en communion avec l'âme des poètes, c'est que cette lampe divine qui brûle dans le cerveau des penseurs, comme la flamme sans cesse renouvelée des sanctuaires, éclaire ces humanités pétries d'Idéal.

Jeudi matin, aux obsèques de Louis Fréchette, nous n'étions que quelques centaines d'amis et d'admirateurs. Deux institutions seulement étaient représentées par des délégations dans le cortège ; le Mont Saint-Louis,—et je lui offre l'hommage de ma gratitude—avait envoyé un groupe d'élèves, et l'Ecole Littéraire de Montréal, ainsi que le Conseil Législatif et l'Association Saint-Jean-Baptiste avaient offert un tribut de fleurs funéraires ; la première, une lyre brisée, symbole doublement vrai dans les circonstances.

De l'Etat, de la ville de Montréal, des grands corps constitués de la Province, des universités, rien, pas même une violette pour marquer leur part, si minime fut-elle, aux funérailles d'un homme qui vivra éternellement. O consolante antithèse des mots !

De grâce, laissons de côté, un instant, les comparaisons pour ne nous souvenir que d'une chose ; c'est que nous nous glorifions avec emphase d'être une nation, et que celui qui vient de mourir était notre poète national, consacré tel, non par l'Etat, —mais par le sens populaire qui ne se trompe jamais.

Notre poète national, c'est-à-dire l'artiste au cœur de patriote qui a su fixer en la forme pure des beaux vers, les légendes et les exploits de notre âge héroïque, exprimer mieux qu'aucun autre les sentiments, les rêves et les idéals de l'âme canadienne.

Je n'entreprendrai pas d'analyser, dans cet article jailli de ma légitime indignation, l'œuvre de Fréchette. Tous ceux qui liront ces lignes avec quelque sympathie, la connaissent. Ce que je rappellerai, c'est que ce fut Fréchette qui révéla le Canada-français intellectuel à nos compatriotes de langue anglaise et à nos frères de là-bas. Son œuvre releva notre race méconnue aux yeux des premiers ; aux autres elle apprit que les roses de France pouvaient s'épanouir encore, après tant d'années, dans le jardin boréal si dédaigneusement abandonné. Je veux dire aussi que Fréchette fut, selon le mot de Barrès, un professeur d'énergie. Il le fut en prouvant aux siens que dans cette Province, malgré l'épais matérialisme des âmes,—qu'on me passe le mot, il est, hélas ! trop juste,—malgré surtout la coupable indifférence, pour ne pas dire le mépris de notre monde officiel, pour les rares hommes de lèttres qui sacrifient ledrs jours à leur famille et leurs nuits à l'Art, malgré la politique dévorante et quelquefois dégradante, malgré tous les Zoïles, malgré toutes les excuses, malgré tous les prétextes, le bon travail littéraire est possible à qui a reçu le don, et veut et peut travailler.

D'autres nous ont donné quelques œuvres, Fréchette nous a donné une œuvre. C'est peut-être le seul Canadien-Français, à de très rares exceptions, dont on peut dire cela avec exactitude.

Et c'est cet homme qu'on a laissé s'en aller à sa dernière demeure, sans lui rendre au moins les hommages qu'on accorde à un politicien adroit ou à un Arlequin de husting.

Fréchette avait demandé des obsèques humbles, mais la reconnaissance et l'admiration d'un peuple ont le devoir d'ignorer la modestie des grands morts lorsqu'il s'agit de les honorer ! Est-ce qu'on n'aurait pas dû de partout, dans cette Nouvelle-France, organiser une souscription pour envoyer une couronne à celui dont les vers ont éveillé, chez chaque écolier, le sens de la Beauté et accru l'Amour du pays natal ? Ne s'imposait-il pas à chacune de ces associations qui cavalcadent et processionnent aux jours de fêtes nationales de désigner quelques délégués pour les représenter en ce jour de deuil profond pour nous ? Ne pouvait-on voter quelques milliers de dollars—donner au moins aux poètes morts ce qu'on refuse aux vivants,—pour les funérailles d'un homme en qui se sont incarnées depuis quarante ans toutes nos aspirations ?

Est-ce que sa dépouille mortelle n'aurait pas dû être exposée à l'Hôtel-de-Ville, aux derniers hommages de la foule ? Est-ce que le 65ème n'aurait pas dû former une garde d'honneur autour du cercueil de celui qui chanta les soldats de notre épopée ? N'aurait-on pas pu faire pour le plus grand de nos penseurs ce que l'on fait pour le plus humble de nos pompiers ?

On n'a rien fait de tout cela, et ce qu'il y a de plus triste, peut-être, c'est ceci, qu'on n'y a pas songé. Pourtant ces honneurs "rendus"—et ici le mot est doublement exact—à un poète qui a honoré notre race et notre pays, n'eussent pas été vains. Du spectacle émouvant de funérailles nationales faites à un écrivain canadien-français, seulement, uniquement parce qu'il avait écrit de beaux livres, il se serait dégagé, je crois, une impression salutaire pour un peuple trop absorbé jusque-là par la poursuite exclusive de la prospérité matérielle.

Mais chez nous—et Fréchette le savait mieux que personne, lui qui avait, au prix de tant d'efforts, organisé, avec moi et quelques autres, la réparation du Canada-Français à Crémazie, — il est essentiel d'être mort depuis longtemps pour obtenir de la foule indifférente l'expression d'une admiration qui vient trop tard.

Dors en paix, mon vieux maître ; ton peuple, ce peuple que tu as chanté, que tu as glorifié dans tes vers et par tes vers, n'a pas cru devoir te faire les suprêmes adieux qu'il te devait, mais l'avenir,—je veux le croire pour ne pas désespérer,—te paiera cette dette méconnue ; tu as passé, mais ton œuvre demeure, elle apparaîtra plus méritoire et plus belle encore dans le recul du temps, elle restera comme un modèle et un stimulant pour les esprits de ta race et aussi pour ceux qui t'ont oublié hier, comme une cause de bon remords ; ce que tu as fait pour Crémazie, d'autres le feront pour toi, et en un jour de fête dont je vois déjà poindre l'aube, la foule aussi t'offrira la réparation en acclamant ton œuvre et ton nom environnés désormais de la majesté de la mort.

GONZALVE DESAULNIERS.

(La Presse.)

Un Lycée de Jeunes Filles

La nouvelle est étonnante, mais elle est vraie. Ce sont mes bonnes collègues elles-mêmes, Gaëtane de Montreuil et Colombine qui me l'ont apprise : une école de hautes études commerciales est fondée à Montréal sous leur direction, au no 126 de la rue Saint-Denis.

Le programme de ce nouveau lycée a été arrêté après l'étude sérieuse des divers systèmes d'enseignement, tant aux Etats-Unis qu'en Europe. La durée du cours d'études sera de trois ans, plus une quatrième année pour celles des élèves qui désireront se spécialiser dans un genre particulier.

Le français, l'anglais, la sténographie seront enseignés dès la première année. Voilà pour l'essentiel, mais les sciences et les arts ne seront pas négligés non plus. La jeune fille, qui se destine à la lutte de la vie, recevra, dans ce lycée, une éducation aussi complète que brillante, lui offrant tous les avantages possibles dans la bataille où doit s'engager son avenir. Les directrices, qui ont elles-mêmes connu de quels outils il faut être munis pour affronter les difficultés de l'existence, protégeront à leur tour, celles de leurs congénères vouées aux vississitudes de la fortune.

Le Lycée des jeunes filles sera en même temps un pensionnat pour les élèves de la campagne ; le nombre des pensionnaires sera forcément restreint dès le début, mais on saura bientôt hospitaliser autant d'élèves qu'il s'en présentera.

Le programme du Lycée comprend encore l'enseignement des langues étrangères, ainsi que celui du grec et du latin, et les professeurs seront choisis parmi les meilleurs et les plus érudits.

Enfin, il m'est agréable de constater que tandis que les études des garçons doivent recevoir, par la fondation de l'école technique, une impulsion nouvelle, celle des jeunes filles ne restera pas en arrière.

Je souhaite à mes collègues, Mesdames Gill et Côté, les femmes de lettres bien connues dont tant de lecteurs ont apprécié les articles, tous les succès que méritent leur esprit d'initiative, leurs louables efforts et leurs excellentes intentions.

FRANÇOISE.

L'ORIGINE DU MOT "J'Y SUIS, J'Y RESTE"

attribué à MacMahon

(Souvenirs du Mis de Castellane sur l'Assemblée Nationale.)

La "Revue Hebdomadaire" publie sur l'Assemblée nationale d'intéressants souvenirs du Marquis de Castellane, ancien membre de cette assemblée.

En voici un curieux passage, où l'auteur nous raconte la véritable origine du mot historique attribué au Maréchal de Mac-Mahon, à Malakoff "J'y suis, j'y reste".

Je dois, dit-il, au lecteur de cette Revue, le récit d'un fait qui a précédé le vote de la Constitution de 1875, et qui lui montrera le peu de cas qu'il faut souvent faire des mots attribués aux grands hommes.

C'était au cours de la discussion à laquelle donna lieu la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, prélude obligé de la constitution qui allait suivre. Je n'avais aucun motif de refuser mon acquiescement à une création d'essence parfaitement conservatrice. Et, comme j'y voyais même un moyen de retarder l'effondrement définitif de nos espérances, je résolus de la défendre publiquement à la tribune. Je m'aperçus alors que le discours préparé par moi manquait tout à fait de relief, et, la veille du jour où je le prononçai, je confiai à ma femme ma désolante constatation.

" Il me faudrait, lui disais-je, une phrase, un mot à l'emporte-pièce qui corroborât mon argumentation ! "

Et nous nous mîmes à remonter ensemble la vie du glorieux soldat qu'il s'agissait de magnifier. Elle se rappela que Mac-Mahon avait tenu bon dans la tour de Malakoff au risque de sauter avec elle. Le lendemain, je prononçai mon discours et je le terminai ainsi :

" Faites aujourd'hui pour la France ce que Mac-Mahon fit il y a seize ans pour l'armée. C'était à Malakoff ; le premier il entre dans la citadelle, elle est minée, elle va l'ensevelir sous ses ruines, n'importe : il se jette sur le télégraphe et il écrit à son chef cette parole sublime dans sa simplicité : " J'y suis, j'y reste ". (Séance du 18 novembre 1873).

L'effet fut indescriptible ; toutes les mains se tendirent vers moi, je fus littéralement acclamé. Je connus un moment l'ivresse de la parole. Dès le soir, les journaux se chargèrent d'apprendre au monde le mot désormais historique que le Maréchal n'avait jamais dit, dont seule ma jeune femme m'avait suggéré la formule, et de l'effet duquel seule par conséquent elle méritait de bénéficier !

IN MEMORIAM

La semaine dernière, je suis allée reconduire à sa demeure dernière, une très bonne et très dévouée amie du Journal de Françoise, qui le fut aussi, un peu, j'aime à le croire, de sa directrice.

Mlle Laura Letendre était la sœur de cette douce petite écrivain, morte à vingt ans, qui signait de remarquables pensées déjà, du nom harmonieux de " Karoli ". Ce fut l'une de mes premières correspondantes à "La Patrie", et cette parenté intellectuelle s'étendit, bientôt, à la sœur de prédilection qui devait, hélas ! la suivre trop tôt dans la tombe.

Mlle Laura Letendre était non moins admirablement douée que la chère Karoli. Profondément instruite, possédant un esprit fin et délié, elle ajoutait à ces remarquables qualités de l'intelligence, toutes les qualités d'un cœur sensible, délicat et généreux. On ne pouvait la connaître sans l'apprécier et l'estimer à sa juste valeur.

Elle a été l'amie modeste mais encourageante des débuts de notre journal, et, elle en aurait été la constante collaboratrice si la maladie cruelle lui en eut permis le loisir.

Comme ils partent vite, les uns suivant de si près les autres, les êtres chers que nous voudrions garder toujours auprès de nous ! J'y songeais tristement, douloureusement, près de cette tombe prématurément ouverte qui devait engloutir une sympathique affection......

Le soleil, à l'horizon, dorait, de rayons roses, la belle campagne au sein de laquelle, la morte devait dé-

sormais reposer. Je lui enviais ce décor enchanteur : l'église pittoresque et vieille, dont la lampe éclaire constamment le champ des morts ; l'herbe du cimetière fleurant le trèfle et le thym ; les grands arbres murmurant leur chant berceur ; et, tout près, la petite rivière aux méandres gracieux, coulant ses ondes claires à travers les vertes prairies......

Que cette terre du village natal où elle voulut être ramenée, que cette terre, qui reçut, avant elle, les membres aimés de sa famille, lui soit légère, et qu'elle y dorme, dans la grande paix du Seigneur et l'oubli des soucis de la vie, son long et dernier sommeil !

FRANÇOISE.

L'ECRAN

Voilà un objet d'ameublement dont le nom définit bien clairement la fonction et qui au surplus est tellement connu qu'il est inutile d'en donner de longues descriptions.

Il a perdu, sans doute, beaucoup de son utilité pratique ; il n'est guère qu'un élément agréable de décoration dans nos intérieurs. Mais autrefois il n'en allait pas de même. Son invention (vers le XVI siècle) fut accueillie avec enthousiasme, et cette faveur méritée s'explique. Il était d'un grand secours dans ces appartements composés de pièces monumentales, si riches d'aspect, si pauvres de confortable ; où les vents du dehors se glissaient sournoisement par mille fissures mal closes, où les cheminées, bien que hautes et profondes au point de contenir des troncs d'arbres en guise de bûches, ne suffisaient pas à répandre une chaleur égale et à lutter victorieusement contre les courants d'air. Les dorures et les belles décorations des murailles et des plafonds n'empêchaient pas nos ancêtres d'être fort mal logés. Les pieds sur les chenêts on se rôtissait la figure tandis qu'on avait le dos gelé. Deux inconvénients fort désagréables.

Les crânes des hommes étaient garantis par les lourdes et encombrantes perruques qui les coiffaient. Mais les bras et les épaules nues des belles élégantes devaient cruellement souffrir des vents coulis indiscrets qui les venaient caresser d'intempestive façon. Pris entre ces maux il fallut aviser. Pour se garantir contre l'excès de chaleur on inventa l'écran ; pour s'abriter du froid on créa le paravent.

> Qui n'est ni arbre ni plante,
> Qui porte feuilles en tout temps,
> Que l'on ne voit que quand le froid augmente
> Et qui disparaît au printemps,

selon les termes d'une énigme que publiaient les journaux du temps. Et les nobles dames purent désormais se mettre à leur aise chez elles, sans risquer rhumes ou bronchites. Outre cet avantage hygiénique, pourrions-nous dire, le paravent, grâce à sa mobilité, permettait aussi de faire en un instant une sorte de petite chambre dans la grande, un recoin intime où l'on avait tout loisir de s'occuper à son gré dans un isolement relatif.

Certains visiteurs ne se laissaient pas toujours arrêter par cette cloison fragile. Tels ceux plutôt indiscrets et inattendus qui pénétrèrent un beau jour chez la marquise de Rambouillet. Celle-ci avait fort contribué à lancer la nouvelle invention; elle en avait garni les pièces de son appartement, et trouvait derrière cet abri la tranquilité nécessaire à ses lectures et ses méditations. Tallemand des Réaux raconte qu'un jour: " Voiture, l'écrivain, ayant rencontré deux meneurs d'ours dans la rue Saint-Thomas avec leurs bêtes emmuselées, les fit entrer tout doucement dans une chambre où Mme de Rambouillet lisait, le dos tourné aux paravents. Ces animaux grimpent sur les paravents ; elle entend du bruit, se retourne et voit deux museaux d'ours sur sa tête ; n'était-ce pas pour guérir de la fièvre si elle l'avait eue ? "

La plaisanterie était peut-être un peu forte et d'un goût douteux. Encore était-elle bien innocente à côté d'autres aventures plus scabreuses qui se déroulèrent derrière le meuble dont nous nous occupons.

Les services que rendait le paravent étaient tels que l'usage devait forcément s'en répandre très rapidement. Ceux qui l'avaient adopté étaient des patrons puissants dont le goût avait force de loi. Leurs demeures, ces palais immenses et glacés de Versailles et de l'Escurial l'appelaient impérieusement. Et quand la Marquise, le Cardinal ou le Roi-Soleil s'étaient prononcés en sa faveur, seigneurs, courtisans et bourgeois ne pouvaient que suivre l'exemple.

On vit alors des paravents de dimensions énormes, comme on n'en fait plus aujourd'hui, qui déroulaient sur les parquets des zigzags de leurs dix ou douze feuilles articulées. Hauts en proportion. De vrais monuments, assez vastes pour servir d'alcôve et entourer un lit, et que l'on utilisait également dans les chapelles privées et dans les églises pour abriter le prêtre qui officiait à l'autel. Construits solidement aussi; épais et lourds, recouverts de préférence des étoffes les plus résistantes, velours cramoisi, draps, brocarts de toutes sortes et de toutes couleurs, cuirs repoussés et dorés. Ceux dont les panneaux étaient garnis de tapisseries étaient particulièrement appréciés. Les Gobelins, Beauvais, la Savonnerie en fabriquaient de charmants qui trouvaient place chez les plus hauts personnages. Les bois étaient dignes des tissus. Quelques spécimens échappés à la destruction nous permettent de juger ce qu'étaient ces riches accessoires ; tel celui qui orne encore au château de Fontainebleau la chambre de Marie-Antoinette. Inutile d'ajouter qu'ils atteignaient des prix considérables ; certains furent payés 2,000 et 3,-000 dollars.

Vers 1660, nous voyons apparaître les paravents chinois et japonais. Ces produits de l'Extrême-Orient sont apportés à Versailles par les ambassadeurs siamois qui les présentent au Grand Roi comme un gracieux hommage de leur souverain. Ils font sensation par l'étrangeté et la richesse de leur décoration et tout le monde veut s'en procurer. Ils sont bientôt si nombreux à la Cour que l'expression "Chinois de paravent" devient d'un usage courant pour désigner les gens qui ressemblent à des magots. Et par-dessus le marché, des poètes plus enthousiastes que bien informés at-

tribuent avec aplomb aux habitants du Céleste-Empire l'invention de ce meuble utile, et le célèbrent en de lyriques élans :

> Le mobile rempart qu'inventa le Chinois,
> Près de nous pour abri déployé sous nos toits,
> Interdisant au froid l'accès de nos asiles,
> En écarte des vents les atteintes subtiles....

Nous n'avons retrouvé de nos jours de pareils accents que dans les quatrains lyriques consacrés à la glorification de quelques produits célèbres...

Le paravent aurait dû, semble-t-il, disparaître en même temps que les inconvénients qui l'avaient fait inventer. Dans les appartements plus petits du XVIIIe siècle on ne craint plus le froid, on est mieux enfermé et mieux chez soi. Son emploi va cesser : pas du tout ; il ne fait que se répandre davantage.

Son office pour tout dire est légèrement différent. C'est que ce "mobile rempart" n'arrête pas seulement les courants d'air ; il offre aussi, et ce n'est pas son moindre mérite, un obstacle aux regards indiscrets. Un coup d'œil glisse si vite par une porte qu'on a oublié de fermer ; et les jolies marquises n'aiment pas toujours être surprises à l'improviste. Le paravent devient le complice des marivaudages et des galanteries qui s'abritent à son ombre. Mais par une juste compensation il sert aussi la morale en sauvegardant les convenances. Il dissimule les gestes trop compromettants, atténue l'éclat des conversations trop enflammées. Les mœurs licencieuses font à la vertu cette concession de se cacher un peu ; et voilà pour notre meuble un emploi nouveau et inattendu.

A combien d'aventures scabreuses ou tragi-comiques ne fut-il pas ainsi associé ! On ferait un livre des histoires piquantes dont il fut le témoin.

Un jour, c'est le lieutenant général de la Châtre, celui qu'on appelait "le beau berger", qui, pris d'un accès de folie chez le prince de Conti, passe son épée à travers le paravent, derrière lequel le prince reposait sur une chaise longue.

La duchesse de Bourgogne en usait de façon moins terrible. Cette jeune princesse, vive et enjouée, égayait par ses fantaisies d'enfant gâtée la vieillesse morose de Louis XIV. Elle en avait pris une indépendance de manières dont rien n'approchait. Elle se croyait tout permis et se permettait tout. N'alla-t-elle pas, se servant avec adresse de l'abri tutélaire du paravent, jusqu'à se livrer en présence du monarque, qui ne se doutait de rien, à une cérémonie intime—ce que Molière appelle clysterium donare—pour laquelle on se retire d'ordinaire loin de tout regard. Un jour pourtant, le vieux roi surprit le manège de la jeune femme de chambre qui, armée de l'instrument cher à monsieur Purgon, le glissait avec mystère... Son étonnement fut extrême, dit Saint-Simon, et il trouva cela fort plaisant.

N'appuyons pas sur ces détails. Taisez-vous, paravents du temps jadis, meubles charmants et précieux, chers aux Agnès et aux Rosalindes. Nous admirons vos boiseries finement sculptées, vos satins et vos panneaux si délicieusement ornés. Mais vous avez vu trop de choses et vos histoires sont un peu lestes ; vous feriez rougir nos lectrices.

Dites-nous plutôt le rôle noble et élevé que vous fit remplir Madame de Genlis, laquelle eut l'idée ingénieuse ou baroque comme on voudra—du paravent pédagogique, instructif et némotechnique.

Chargée de l'éducation des jeunes princes d'Orléans, elle les avait installés dans une maison de la rue de Bellechasse, aménagée dans un style sinon pittoresque, du moins original et plein d'enseignements.

" J'avais tâché, écrit-elle, de rendre utile à l'éducation jusqu'à l'ameublement. La tapisserie de la chambre des princes représentait, peints sur toile à l'huile, sur un fond bleu, les médaillons en grisaille, d'après les médailles ou les bustes des sept rois de Rome, des empereurs et des impératrices jusqu'à Constantin-le-Grand. Les dessus de porte représentaient des traits de la même histoire ; à chaque médaillon se trouvaient la date et le nom des personnages. " Deux grands paravents" représentaient les rois de France ; les écrans montés, les écrans de main et le dessus de la porte de la salle à manger représentaient des sujets mythologiques."

Si les jeunes princes ne firent pas dans ce séjour enchanteur les progrès les plus rapides, c'est qu'ils y mirent vraiment de la mauvaise volonté.

Méditez ces lignes, chères lectrices ; vous y trouverez des inspirations pour décorer le chambre de vos enfants.

Si le cœur vous en dit, vous pourrez faire mieux. Comme toutes les choses humaines, la trouvaille de Madame de Genlis est perfectible. En renouvelant de temps en temps les tentures et les motifs, on arriverait à passer successivement en revue les diverses matières d'enseignement. La géometrie, par exemple, ou les sciences naturelles, fourniraient une mine inépuisable de sujets...

Laissons ces fantaisies et revenons à nos moutons, c'est-à-dire au paravent.

Nous avons dit quels tissus somptueux on employait pour les habiller. De plus, les artistes en renom couvraient souvent leurs feuilles de peintures décoratives où l'imagination la plus amusante s'alliait à la couleur le plus séduisante.

Audran, Watteau, Desportes, Oudry, n'ont pas jugé ces travaux indignes de leurs pinceaux. Les paysages, les fleurs, les attributs mythologiques et champêtres, voilà les éléments favoris de ces décorations. Tout ce qui évoque la légèreté, la grâce, fait naître le sourire, récrée l'esprit, charme le regard. Un art aimable qui s'associe à des intérieurs pimpants, à des locataires élégants et raffinés, qui ne vise qu'à plaire et atteint le but sans efforts. On n'en trouvera pas de longtemps de plus parfait, en ce sens, de mieux approprié à sa destination. En dépit des variations de la mode, le goût viendra toujours s'y régénérer. Ajoutez-y nos emprunts à l'art japonais et vous aurez dans cet ordre d'idées le meilleur de notre art décoratif contemporain.

Dans nos appartements si exigus, aux jointures hermétiquement closes, chauffés par les appareils les plus perfectionnés, le paravent est un meuble à peu près inutile. Il n'a guère de raison d'être au point de vue pratique. Mais, pour être purement décoratif, son rôle n'est pas sans importance.

Il y a peut-être dans le goût qui nous attache à lui un peu de cette passion pour le bric-à-brac du passé, qui est un des traits caractéristiques de notre époque. C'est bien possible. Tel quel il fait bien dans un coin de pièce. Il encadre joliment un siège, sert de repoussoir agréable à une figure. Il se prête à la décoration la plus variée, est ainsi le prétexte de travaux personnels toujours intéressants.

Si la confection de la monture n'est pas un ouvrage de dames, l'ornementation des panneaux en est un au premier chef.

Vous, Mademoiselle, qui peignez à l'huile ou à l'aquarelle, voilà pour votre talent naissant un emploi à essayer. Voyez le parti admirable que les Japonais ont su tirer des plantes, des végétaux de toute espèce, dans leurs panneaux décoratifs.

Nous ne vous disons pas de les copier ; mais inspirez-vous de leurs exemples, de leurs méthodes. Les matériaux que nous offre la nature sont innombrables, il n'est que de savoir les employer. Il n'y a rien au monde de plus attrayant et de plus délicat que les fleurs. Il n'est personne qui n'aime à en garnir son intérieur. Ces colorations variées et adorables sont toujours une joie pour les yeux. Fixées avec art sur les panneaux de notre meuble, elles évoqueront d'une façon durable les splendeurs printanières. Les pivoines, les iris, les chrysanthèmes, les plantes grimpantes, comme les glycines, offrent mille ressources d'arrangements et de tons.

Vous, Madame, qui savez si adroitement broder sur la soie éclatante les arabesques et les dessins les plus gracieux, vous pouvez aussi contribuer, de cette manière, à l'embellissement du home.

Nous n'avons pas besoin, n'est-ce pas, chères lectrices, de vous vanter les avantages de ces travaux qui enrichissent le mobilier d'éléments originaux.

On n'est jamais mieux servi que par soi-même, dit le proverbe. Combien ont recours à la chose toute faite, à la routine d'un artisan, qui pourraient souvent s'en passer et faire mieux en n'écoutant que leur inspiration.

Tout est permis qui fait bien. Les seules fantaisies blâmables, ce sont celles qui se passent derrière le paravent.

FULANO.

NOTRE GRAVURE

La gravure de la couverture de notre journal représente le groupe de petites filles, organisé par Tante Ninette, qui ont travaillé, l'hiver dernier, à la confection d'objets destinés aux enfants de l'hôpital Sainte-Justine. Ces jeunes patronesses de l'institution, ont le costume de leurs aînées : bonnet et tablier blancs, ainsi que le brassard à croix bleue.

Notre journal aura à Québec un correspondant qui écrira, pour nos lecteurs, un récit des fêtes en l'honneur de Monseigneur de Laval.

Quelques traits de Curiosité.

La curiosité poussée à l'excès est-elle un défaut ou une qualité ? Lorsqu'on emploie la curiosité dans un but louable elle ne peut être incriminée. Qu'est-ce, sinon une curiosité insatiable, qui pousse nos savants à chercher le pourquoi des phénomènes qui nous entourent ? Les natures peu curieuses ne feront jamais faire de progrès à la science ; au contraire, les gens curieux sont des chercheurs dont les découvertes peuvent être utiles.

La Condamine était doté d'une curiosité prodigieuse. Lors de l'exécution de Damiens qui fut, comme on sait, tiré à quatre chevaux, La Condamine pour mieux voir, s'était glissé jusque parmi les valets du bourreau. Les archers voulurent l'écarter ; mais l'exécuteur dont il avait sans doute acheté la protection le retint en disant : " Laissez Monsieur, c'est un amateur."

Il périt victime de cette faculté extraordinaire. Ayant su qu'un jeune chirurgien proposait une opération nouvelle et très hardie pour une des infirmités dont il souffrait, il le fit appeler et le pria d'opérer sur lui. Le praticien hésitait. "Cela ne peut avoir aucun inconvénient pour vous, lui dit La Condamine ; si vous me tuez, je suis vieux et malade, on dira que la nature ne vous a point secondé ; si au contraire, par impossible, vous me guérissez je rendrai compte moi-même de votre méthode à l'Académie, ce qui vous fera le plus grand honneur." Le jeune praticien cède enfin et commence à opérer. "Allez doucement, je vous prie, Monsieur, disait La Condamine, malgré la souffrance ; laissez-moi bien examiner, bien voir, sans quoi, je ne pourrais pas faire mon rapport." Il succomba aux suites de cette dangereuse expérience.

Il eut d'autres fringales de curiosité moins justifiées. A Constantinople, où il avait eu mainte occasion dans le bazar, vole ostensiblement une babiole, est appréhendé au corps, conduit au cadi, et a enfin la satisfaction de recevoir vingt-cinq coups de bâton.

Il ne faut pas dire : " Fontaine... "

Une amie de notre Journal nous communique cette chronique, premier essai, d'une jeune Trifluvienne. Nous sommes heureuse de l'insérer dans nos colonnes, à titre d'encouragement, d'abord, et parce qu'il révèle un talent naissant qui vaut la peine d'être développé et cultivé—(Note de la Rédaction.)

" Ah ! la jolie pluie de printemps ! " me suis-je écriée hier matin, en mettant le nez à la fenêtre— " Comme la température doit être adoucie, maintenant qu'elle a fini de tomber—Le soleil ne tardera pas à montrer sa frimousse ; il faut que j'aille en jouir ! "—

C'est en faisant ces réflexions que je me préparai à sortir. Je m'étais éveillée de fort bonne humeur, oh, mais ! d'une humeur plus que charmante ! En prédisant la prochaine apparition de Monsieur le Soleil, je n'avais pas remarqué, dans mon entrain, que le ciel était gris, gris, comme du plomb. Tant il est vrai de dire qu'il suffit d'avoir la joie dans le cœur pour la lire dans les yeux du voisin.

Mais, j'avais compté sans "la dolce familla", comme disait Marie Bartsketchief. " Quoi, tu sors par un temps pareil ? Mais tu vas "t'étendre", ma pauvre ! te casser le cou, ou tout au moins un membre, sur cette épaisse couche de glace qui fait des trottoirs un vrai patinoir. On te rapportera sur un brancard ! "— " Bah ! ai-je répliqué, laissez-moi faire ! Je ne suis pas tombée " une seule fois, cet hiver". J'ai confiance en mon étoile !— " et, brave jusqu'à la fin, je sortis.

Pendant un quart d'heure, ce fut un enchantement. Elle avait opéré des merveilles, la " jolie pluie du printemps ! " — La gelée, s'en mêlant un peu, elle avait décoré les toits des maisons, les fenêtres, les balcons. Avec des banderolles de glaces découpées comme une fine dentelle, elle avait transformé les branches des arbres en de superbes cristaux que la brise en passant, faisait frôler doucement les uns contre les autres et tinter comme des clochettes de verre. Les globes des réverbères semblaient enjolivés avec de fantastiques abat-jours japonais en perles enfilées — ...... L'atmosphère commençait à se faire plus chaude et la surface glacée des trottoirs, se couvrir d'une mince couche d'eau transparente. Tout cela me grisait, en quelque sorte, et j'aurais chanté volontiers, pour peu qu'on m'y eut invitée. Je regardais les rares passants avec un air qui voulait dire ! " Mais riez donc ! ne voyez-vous pas que je suis de bonne humeur ? "

Soit dit en passant, c'est une singulière machine, que la nature humaine ! Il suffit qu'on ait le soleil dans l'âme pour croire que tout le monde le possède, aussi. Ami lecteur, je vois sur vos lèvres, un sourire d'incrédulité. Dites-donc, est-ce que ça ne vous arrive pas tous les jours, à vous ? Combien de fois, étant peiné, inquiet, préoccupé, vous avez rencontré un ami qui vous a accueilli avec de joyeux bonjours, et vous a quitté de même, tandis que vous le regardiez s'éloigner, en murmurant : " Espèce d'imbécile, qui n'a pas vu, qui n'a pas "su" que j'avais du chagrin ". Et qui vous dit que votre ami ne s'attendait pas à un air réjoui de votre part et qu'il ne s'est pas dit en lui-même : "Singulier personnage, qui a envie de pleurer quand tout le monde rit ".— Que voulez-vous ! nous sommes ainsi faits ! " Such is life ! " dirait philosophiquement notre ami l'anglais.

Pour en revenir à ma promenade, j'étais enthousiasmée par tant de jolies choses, et... " qui fait un pas, en fait deux, " dit le proverbe—j'entrepris une excursion sur un certain petit sentier fort invitant avec son air inoffensif. J'avançais toujours, sûre de moi-même, souriant au danger comme le dompteur dans la cage du lion — (songez bien que " je n'étais pas tombée une seule fois, cet hiver ! "). Chemin faisant, il me passait de plaisantes réflexions sur la naïveté des gens qui " osaient croire que je pouvais tomber " et sur la sottise de ceux qui se laissent choir tout bêtement, comme si la glace était assez jolie pour se métamorphoser en coussins moëlleux, pour recevoir leur auguste personne!

—Allez donc, nigauds on se tient !—là—est-ce que je ne suis pas solide, moi, sur mes jambes ? — Emportée par l'ardeur de mes pensées, j'avais pris le pas accéléré et je filais le nez au vent, quand tout à coup... patatras........... ! Ça y était ! je me trouvai étendue, sans façon sur quelque chose qui n'était pas un coussin en plume d'oies, et qui ressemblait fort à de la glace vive. Au bruit de ma chute, une corneille, perchée sur un arbre voisin, s'envola lourdement, avec un certain croassement moqueur que je ne pris pas pour un compliment, et qui me fit plus mal au cœur que mon membre endolori—Pensez donc ! une pauvre misérable corneille avait eu l'audace de crier je ne sais quoi (probablement des sottises) à cette "invincible" qui venait de prendre le petit sentier de l'Avenue Laviolette, pour un divan !

Je me redressai, tant bien que mal, et je repris, clopin-clopan, le chemin de la maison—Je rentrai chez moi salie, mouillée, froissée, fripée, plus honteuse que le " renard qu'une poule aurait pris ! " et de tout mon cœur

" Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y
(prendrait plus".
(Lafontaine).

Cher lecteur, voulez-vous un conseil d'expérience ? Défiez-vous de " la jolie pluie du printemps ", de la brise tiède, du soleil qui va paraître, des petits "sentiers" inoffensifs et... de votre présomption !

Il ne faut pas dire : Fontaine je ne boirai pas de ton eau !—Croyez-moi, j'en sais quelque chose !—

MARGUERITE

Trois-Rivières.

Allez à Mille-Fleurs. Le nom seul est une inspiration et un hommage.

Recettes Faciles

POUR DESOSSER UNE DINDE OU UN POULET. — Enlevez d'abord la peau de la volaille, coupez-là et faites-là bouillir dans un peu d'eau jusqu'à ce que la chair laisse les os. Assaisonnez de poivre, sel, sauge ou sarriette. Enlevez toute l viande des os et placez-la dans un moule en lits de viande foncée et claire, humectez-la avec le reste du liquide de la lèchefrite et mettez dessus un plat et une pesée et laisse-la reposer jusqu'au lendemain. Le matin, elle sortira du moule tout d'un morceau et vous pourrez le couper en tranches avec un couteau bien tranchant.

ASPERGES A LA SAUCE BLANCHE.—Grattez les asperges, lavez et coupez de la même longueur ; attachez par petites bottes.

Faites bouillir dans une casserole, avec un peu de sel, une quantité d'eau assez grande pour que les asperges y baignent complètement ; lorsque l'eau bout à gros bouillons, mettez-y les asperges ; laissez cuire, il faut un quart d'heure environ ; égouttez, servez dans une serviette pliée en losange, accompagnées d'une sauce blanche.

DESSERT AUX FRAISES.—Faites bouillir un sirop de sucre très épais, jetez-y des fraises de moyenne grosseur et bien mûres. Retirez les fruits dès qu'ils sont complètement enduits de sirop.

Mettez fondre de la gélatine dans un peu d'eau, ajoutez du sucre au goût ; mettez au feu et faites bouillir.

Lorsque la gélatine est bien dissoute, versez-là sur un tamis et mélangez avec une neige de six blancs d'œufs, battez et remuez avec soin.

Versez une couche légère du mélange au fond d'un moule ; dès qu'elle sera prise, disposez au-dessus une rangée de fraises et recouvrez d'une nouvelle couche du mélange. Au fur et à mesure qu'une couche a pris suffisamment de consistance, ajoutez-en une nouvelle.

Placez au frais, dans la glace ou de l'eau très froide.

Dans les chapeaux du salon de modes bien connu, 527 rue Sainte-Catherine Est, vous trouvez les plus agréables fantaisies, les goûts les plus distingués qui puissent jaillir des doigts habiles des jeunes modistes.

Conseils Utiles

La mode des galons d'or et d'argent sévit partout, depuis les coussins de notre salon jusqu'à notre plus nouveau chapeau ! Et cette mode, paraît-il, va durer. Mais ces galons s'oxydent très rapidement à l'air, prennent des taches et des marbrures. Voici une recette pour leur rendre un nouvel éclat, les envelopper dans un morceau de toile que l'on coud de façon que ce paquet ne puisse se défaire. Le mettre sur le feu dans un vase contenant de l'eau et du savon blanc râpé — faire une eau épaisse — et faire chauffer jusqu'à ébullition. Retirer les galons de leur enveloppe et les rincer dans de l'eau tiède pure. Les endroits fanés seront humectés avec de l'alcool. Laisser sécher et frotter avec une peau de daim ou de vieux gants de suède.

* * *

COINS DE FENETRES.—Pour bien nettoyer les coins des fenêtres, on peut employer un petit pinceau plat. Le vinaigre chaud enlève les taches de peinture, et la térébenthine est excellente pour enlever le mastic.

ODEURS DE POISSON SUR LES COUTEAUX.—On enlève l'odeur de poisson des couteaux et des fourchettes en les frottant avec un citron.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Lassés par cet effort qu'ils avaient dû faire, eux qui avaient si peu de forces, ils se laissèrent tomber à côté, sur le second lit, silencieux, abattus, le regard profond, suppliant, tourné vers lui qui venait d'apparaître, lui, le chef, leur soutien. Et ils semblaient redire la parole sainte : " Maître, sauvez-nous ! "

Pierre s'approcha du lit.

Un silence énorme était dans l'infini déroulé autour d'eux. dans la nuit lourde tombée par delà ces murs frêles, si blancs sous la clarté rude de la grosse lampe de cuivre. Il se pencha sur le malade, écouta sa respiration, plongea en ce regard fixe désolé, que l'autre avait toujours en sa rigidité, sa prostration de résigné ou de vaincu sentant la lutte inutile. Mais Farou ne bougea pas. Bien mieux, il abaissa ses paupières et il sembla s'en aller en un évanouissement ou un demi-sommeil inquiétant. Pierre, resté debout, attendit un instant, puis, comme les autres, sans mot dire, il s'assit au bord du lit voisin. Une douleur lui venait.

—Et dire qu'il eût suffi d'un peu de quinine, se répétait-il à mi-voix, étreignant sa tête lui aussi avec ce même geste de lassitude et de tristesse que les autres avaient.

Là-haut, Reynaud était remonté à l'appareil. Pierre le rejoignit.

—Voit-on El Berd maintenant ?

—Presque, mon lieutenant.

—Pouvez-vous communiquer ?

—On peut essayer.

Reynaud fit des appels, puis commença. Mais aussitôt la transmission fut coupée.

—Eh bien ? demanda Pierre.

—Ils ne peuvent pas lire...... Je vais pourtant bien doucement...... Il est vrai que ce n'est pas "riche"...... Tenez... Regardez...

La zone rougeâtre de tout à l'heure s'était changée en un globe énorme, halo rouge, nuageux, sans consistance. Par moments cela tremblait, c'était El Berd qui faisait des appels. On le devinait par habitude, car autrement, dans ce brouillard, il était impossible de nettement distinguer. Non, réellement il n'y avait rien à faire.

—Attendons encore, murmura Pierre.

Du temps passa. Il faisait très froid dans ce petit poste perché sur une haute dune, au milieu de l'étendue où le vent filait sans cesse. D'en bas aucun bruit ne montait. On n'entendait que les battements réguliers de la grosse horloge accrochée au mur allant dans le silence d'un même heurt monotone et doux. Cela seul, cette petite chose qu'un rien, un grain de sable eût suffi à arrêter, semblait avoir une vie et bercer leur douleur. Ils s'oubliaient. Pierre, redescendu de l'échelle, s'était assis sur une chaise et accoudé à la table. Là-haut, réinstallé à son poste, sur le dernier échelon, Reynaud se tassait, ayant froid. Parfois il s'essuyait les yeux, parce que, sous le vent qui filait aux flancs de l'appareil, par l'ouverture, ils s'emplissaient de larmes glacées, très gênantes. Il faisait cela très vite, naturellement, et replaçait après sa main dans sa poche. Son dos se courbait large ; les épaules étaient remontées, la tête enfoncée dans l'encolure ; ses oreilles rouges, mordues par la bise, dépassaient sous le képi enfoncé bas sur sa bonne grosse tête brune. Tout à coup, il se redressa, déclancha la manette de l'appareil.

—On voit un peu mieux, murmura-t-il... Ah ! si l'on pouvait nous lire, là-bas......

—On voit ? souffla Pierre.

—Oui,... je crois... cette fois, on pourra... mais pas longtemps...

—Enfin ! dit Pierre.

...Pas longtemps !... C'était le salut pour le malade,... un seul mot, le salut... cette seconde de communication à travers l'espace.

—Vite, demandez s'ils ont de la quinine.

L'appareil vibra, heurté de coups sourds à intervalles mesurés. Car il fallait aller lentement si l'on voulait être lu du premier coup, ne pas perdre ce temps si précieux, si rare où la communication s'offrait inespérée. Et le soldat y mit toute sa patience et son attention. Il étreignait l'appareil du bras gauche, l'œil à la lunette ; la main droite posée sur la manette cadençait les ombres et les rayons. Et, par moments, il s'arrêtait de respirer, ayant peur...

—Oui, mon lieutenant, dit-il, la voix plus affermie... Oui, ils ont de la quinine.

—Alors... qu'on laisse le feu allumé toute la nuit... Tu peux encore transmettre cela ?... Bien... Ahmar va partir tout de suite.

Quand la transmission fut achevée, il s'attarda un instant, immobile dans la même pose.

—C'est fait, mon lieutenant. On veillera là-bas.

Et il se redressa, se secoua, puis sourit. Il en avait eu chaud. Pierre prit sa place à l'appareil, heureux. Son cœur délivré de l'odieuse angoisse qui, dès son arrivée au poste, l'avait étreint, battait à larges oscillations en sa poitrine dégagée. Demain, à la même heure, Ahmar serait de retour et Farou serait sauvé. Ah ! ce brave Reynaud !... Mais comment avait-il pu !... Réellement, c'était inouï. Là-bas c'était le même nuage, rouge, la même boule lumineuse embroussaillée, échevelée comme une rose des buissons, s'évaporant dans la nuit... Et il avait lu en ce lointain diffus... et ceux de là-bas l'avaient compris aussi ! Certes, il ne devait guère être plus beau, le feu de Bir bou Chama... Mais au premier mot peut-être, à El Berd, ils avaient saisi l'appel envoyé dans la nuit...... et comme Reynaud, ici, ils avaient étreint l'appareil, arrêté leur respiration, déculé l'acuité de leur regard... Ah ! les braves gens !...

—Oh ! c'est encore bien beau, cela, mon lieutenant. Pourvu que la lu-

---

(1) Ollendorf, Paris. Repdod. interdite.

mière se condense en un nuage immobile, ça va encore. On peut suivre les signaux lentement faits. L'été, on n'en voit pas toujours autant, quand passe le sirocco. Un sacré brouillard de sable, celui-là. Oui, tout ça ne vaut pas les beaux feux clairs, puissants, de l'Oued R'rhir. Il n'y a pas tant de mirage par là-bas. Ils n'ont qu'à mettre l'œil à la lunette.

Pierre descendit. Le caporal et les deux hommes avaient repris leur faction.

—Qu'on aille me chercher Ahmar, dit-il.

Un homme partit en courant. Quand le spahi parut, glissé en le cadre étroit de l'ouverture, montrant sa face bronzée, sombre, parmi ces êtres pâles, chétifs, qui étaient là, attentifs, ne sachant ce que cela voulait dire, Pierre dit lentement :

—Tu vas partir de suite pour El Berd. Il le faut absolument. Le feu restera allumé toute la nuit pour te guider. Tu y arriveras demain matin. On te donnera de la quinine. Prends-en beaucoup. Repose-toi quatre heures, toi et le cheval. Et puis reviens... Tu vois ce que je veux ?....

Et il montra Farou. Le spahi s'inclina :

—Ah ! " li por bougre ", murmura-t-il. Je pars.

—Bien... Attends, on n'a plus besoin de moi, ici.... Ramène-moi au bordj. Mes affaires sont arrivées ?

—Oui, lieutenant, le convoi est là. Tout est prêt. Tu pourras manger.

Manger ? C'est vrai... Il n'avait pas mangé. Est-ce qu'il avait faim ?... ...

Il regarda sa montre. Il était dix heures.

Autour de lui les télégraphistes s'étaient levés. Ils avaient compris. Leurs faces crispées s'étaient détendues. Quelques-uns souriaient. Il n'y avait plus d'abattement en ces pauvres regards, mais une espérance, une joie, qui les prenait lentement. Puis c'était comme une touchante affection, un désir de témoigner, de dire leur reconnaissance qui les poussait vers lui. Il y avait des larmes au bord des cils et leurs voix tremblèrent un peu quand ils lui dirent : merci.

Et, en s'en allant, Pierre leur avait tendu la main, à tous. Autour de ce lit d'agonisant, il n'y avait plus ni supérieur, ni inférieur. Il n'y avait que des âmes douloureuses, des êtres sentant venir l'effroi, l'épouvante de la mort en la solitude énorme où ils vivaient, passer dans la détresse des horizons immuables où se perdaient chaque jour leurs pauvres rêves obstinés. C'étaient des êtres obscurs, très jeunes, donc très bons ; des humbles, êtres de tout dévouement et d'abnégation silencieuse que le service avait liés, menés là... et oubliés.

Que savait-on, en effet ? Quand on parlait d'eux : " Un tel est dans le Sud, disait-on. " Et c'était tout. Il fallait bien qu'il y en eût puisque la France s'étendait jusque-là. Nul ne pouvait trouver cela étrange. Eux-mêmes — braves gens ! — pensaient ainsi. Ils faisaient leur temps comme les autres.

En s'en allant dans la nuit, vers le bordj, guidé par le spahi, Pierre songeait à toutes ces choses qui, ici, dans le désert mort, prenaient une si émouvante beauté.

Oui, tous ces malheureux étaient bien des petits soldats de France, frères de ceux qu'il avait appris à connaître et aimer, dans son ancien régiment, là-haut, très loin d'ici.

Et un peu de fierté lui venait d'avoir su, parmi eux, se trouver un rôle de bonté et de justice, d'avoir donné à son existence inquiète ce but, cette solution qui lui donnerait peut-être un jour plus d'espérance et de foi en la vie.

VIII

...De temps à autre, Farou s'arrêtait de parler... Une lassitude le prenait. On le voyait à certain mouvement des paupières, plus fréquent à mesure que la fatigue augmentait.... Il respirait lentement, les lèvres entr'ouvertes... Sa parole devenait lente, difficile. La langue s'embrouillait, hachait les mots... Ce n'était plus que des notes, des sons indistincts haletés dans la poussée de la fièvre... Alors il tournait la tête vers le mur, l'inclinait un peu sur l'épaule et s'en allait dans un demi-sommeil calme d'être abattu où passait très peu de souffle.

Le caporal assis tout près, semblait continuer d'écouter encore toutes ces choses naïves, si touchantes que le malade venait de conter, pauvres choses qu'il avait dû leur avoir déjà dites maintes fois. Et ce n'était que bien longtemps après que Farou s'était endormi qu'il se reprenait, faisait un premier mouvement. Tout de suite ses yeux s'en allaient vers Pierre. Et sous l'interrogation muette du regard de son chef il inclinait la tête, acquiesçant, murmurant tout bas, d'une voix frêle, décolorée :

—Oui,... je sais... je sais déjà tout cela. ...

De l'autre côté au pied du lit, un autre était assis sur une chaise. Pelotonné sur lui-même, à cause du froid, il se tenait la tête à deux mains, les coudes sur les genoux remontés, les pieds calés sur les hauts barreaux de la chaise. Il ne bougeait pas, lui non plus. Son regard immobile, sans avoir, était plein de cette infinie détresse qu'ils ont tous ici, au fond de leurs pupilles tranquilles. Lui aussi, sans rien déranger de sa pose, sans qu'un muscle bougeât en son visage, dit lentement :

—Oui... je sais... je sais...

Alors Pierre, comme lui, prenait sa tête à deux mains et regardait dans le vide... regardait le malade endormi, cette pauvre forme grêle saillant à peine sous les couvertures... C'est étonnant comme ce corps paraissait mince, long, et si peu de chose !...... Est-ce que quand on meurt on se réduit ainsi ?... Et cette laine brune, si banale des lits militaires paraissait minable, sentait toutes les misères de l'hôpital et la mort obscure, très pauvre, ainsi posée sous la lueur chétive d'un jour d'hiver.

Il songeait aussi, faisait comme les autres.

Il s'efforçait surtout à ne pas laisser s'abattre en lui cette douleur qui planait en ce pauvre réduit. Il devait rester fort. Il fallait qu'il le fût, quand même, lui, le chef, le père de tous ces malheureux, seuls devant l'infini immuable, terrifiés, sentant venir la mort sur l'un d'entre eux. Alors il cherchait à se rappeler des choses heureuses, des choses de jadis, de France...

Il revoyait les grandes allées vertes de Lestrac, les déesses de marbre blanc posant sur l'ombre des massifs la grâce de leurs gestes et de

leurs attitudes. Puis, c'était Christine enfant accourant vers lui et, tremblante, se jetant en ses bras. Comme un peu de la caresse de ses beaux yeux passait en lui, réchauffait son cœur.

Etait-ce bien lui qui avait vécu tout cela, tous ces bonheurs ?

Il lui semblait lire en l'existence d'un autre. Peu de jours étaient passés depuis, et cependant ce temps lui paraissait loin, très loin...... Des figures chères se dressaient en lui comme des fantômes de sa jeunesse bien morte maintenant...... Il se sentait vieux, aïeul solitaire perdu au soir de la vie en des songes de jadis, seul en quelque coin de la petite maison blanche où il s'était retiré pour attendre et mourir oublié, comme il le désire.

...Depuis le matin, c'était ainsi.

Tels ils s'étaient placés dès l'aube autour de ce petit lit tendu au long du mur, tels ils se retrouvaient.

Des heures, des heures très lentes, étaient passées... Combien ?... Maintenant la journée devait être très avancée. Mais ils ne le savaient pas au juste. Et puis, cela leur importait peu. Ils n'y faisaient aucune attention. Le jour qui venait à eux était peu de chose. C'était comme dans une cave. La fenêtre, haut placée, derrière, s'ouvrait sur un ciel gris. Un petit carré de lumière pâle se découpait dans la vitre poussiéreuse, malpropre.

Du point où ils étaient placés, ils ne pouvaient voir la terre, l'étendue morte environnante, mais on la sentait là, toujours, épandue dans l'espace assombri comme un grand linceul, et sa tristesse dominait leurs pensées, s'imposait en toutes leurs visions, quoi qu'ils pussent faire.

Ils étaient seuls, tous les trois, avec ce malade entre eux. Les autres n'avaient pu rester. Au reste, qu'auraient-ils fait de mieux ? Pierre préférait les savoir loin.

Deux, c'était assez de souffrance.

Il les avait renvoyés et, depuis, on ne les avait plus entendus. Parfois une tête apparaissait glissée dans l'entre-bâillement de la porte doucement poussée. L'homme regardait, écoutait un instant, puis disparaissait. Le sable étouffait le bruit des pas.

Et le silence en lequel ils se tenaient tous les trois veillant ce malheureux qui ne voulait pas mourir, se tassait plus lourd, plus dense, les pénétrant d'une douleur qui montait, montait comme un flot noir sous lequel leurs cœurs, leurs pauvres cœurs abandonnés, éperdus, avaient des secondes d'effroi subits et des frémissements d'agonie.

Au fond de la pièce, la porte de la tour était close, mais à travers on entendait l'horloge de la salle des appareils continuer, là-haut, le jeu régulier de son balancier. Son tic tac monotone allait, allait toujours, inexorable. Le timbre, d'une voix claire, scandait les demies, les heures... Que lui importait ces douleurs, ces angoisses, cette détresse humaine !...

Et l'écoutant, Pierre songeait que, au même instant, par delà les sables, sur la terre, le monde entier emporté, ces mêmes heures tombaient auportant de la joie, beaucoup de joies douces, émouvantes et fières... oui, qu'il y avait sûrement parmi elles, des heures d'amour et de paix dont s'auréole toute une vie, de ces heures de foi sereine où les cœurs se haussent, où l'âme exaltée, tout l'être, se tendent vers de nouveaux efforts et de plus pures beautés. Ici, entre eux, ces mêmes heures passaient et mouraient sans écho. Elles se perdaient dans le mystère couché en l'étendue déserte, assis sur le seuil, guettant cette poignée d'hommes débiles, vaincus, étreints d'une peine indicible, trop haute.

Entre deux crises, Farou avait ainsi des moments d'accalmie. Cela durait une heure, deux... parfois beaucoup moins. Et ils n'osaient bouger pour mieux le laisser à son sommeil.

Dès qu'il devait s'éveiller on voyait ses mains, ses longues mains jaunes amaigries, s'agiter, errer sur le drap, les doigts courbés, la paume relevée, courir à la façon des crabes, interroger, tâter le vide. Alors Pierre glissait sa main sous la pauvre main inquiète qui s'en allait ainsi à sa recherche. Le malade s'en saisissait, poussait un soupir, s'éveillait, tournait vers lui son regard endolori.

—Ah ! merci... merci,... mon lieutenant, exhalait-il... Ça me fait du bien... Tant que vous êtes là, tant que je tiens votre main, il me semble que vous me gardez, que le mal ne peut me prendre.

Mais à parler ainsi, à dire cette inquiétude qu'il avait, il s'animait peu à peu. La voix se pliait brève, rauque, caressante, désolée tour à tour suivant ce qu'il contait, toujours la même chose, hélas ! des incidents de sa vie d'avant, en France, qu'il revoyait avec cette lucidité parfaite des moribonds.

—Oui,... vous me gardez, n'est-ce pas ?... Je ne peux pas mourir... dites, mon lieutenant ?

Il se dressait à demi, les yeux hagards, fixes, interrogeaient des espaces tout à coup apparus et de lui seul visibles......

(A suivre)

7ème année.—No 7. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 4 juillet 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
Un an $2.00
Six mois 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION
80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze franc
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance



Sommaire

MONUMENT DE MGR. DE LAVAL,
Inauguré à Québec, le 22 Juin 1908
(Œuvre du Sculpteur Canadien, M. Ph. Hébert)

7ème année.—No 7. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 4 juillet 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue Saint-Jacques, Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

Peur de Nuire.

(Poème inédit)

Si je n'avais peur de t'ouvrir
L'abîme où se perd ma pensée,
Si je pouvais, sans t'assombrir,
Te prendre, amie humble et sensée,
Pour fiancée,

Si mon coeur n'avait pas souffert
Des refus qui l'ont fait sauvage,
S'il n'avait, hélas! découvert
Que l'espoir d'un nid à notre âge
Est un mirage,

Je te dirais: "Viens m'apaiser.
Viens, je n'aurai l'âme assouvie
Que par ton virginal baiser;
Enseigne au songeur qui l'envie
Ta simple vie."

Mais il me faut demeurer seul,
Penché sur des livres moroses;
J'ai fait ma tente d'un linceul:
Laisse-moi le fond noir des choses,
Garde les roses.

SULLY PRUD'HOMME.

A la Muse des Soirs.

Pour Le Journal de Françoise.

Je dépose à tes pieds, ô muse hospitalière,
Ces modestes refrains à mes veilles volés;
Daigne abaisser sur eux ta fervente paupière
De ton chevet de gloire, aux azurs constellés!

Que le vent qui s'élève à ta demeure altière,
T'apporte un chant d'amour en ses échos voilés,
Qu'un peu de ma pauvre âme atteigne ta clairière,
Ta clairière de ciel dont tu portes les clés!

Malgré les jours obscurs où mon être s'abuse,
Je persiste quand même à t'appeler, ô muse,
Comme fait pour sa mère un tout petit enfant;

Car si la vie est brève et pleine de misère,
L'art divin nous console avec son grand mystère
Où s'abrite mon coeur par l'espoir triomphant!

LOUIS-JOSEPH DOUCET,
Membre de l'Ecole Littéraire.

A Travers la Ville

Aurons-nous, enfin, une bibliothèque publique, ou ne l'aurons-nous pas?

Notre jeune édile, M. Honoré Mercier repreud à nouveau, à l'Hôtel de Ville, cette question tant discutée, et, tout en le félicitant de cet acte de civisme et de courage, je me demande quelle sera l'issue de ce projet.

Il est tout simplement inouï, inconcevable, — "siècles futurs vous ne pourrez le croire" — qu'en une ville comme Montréal, qui se vante d'être la métropole du Canada, qu'en une ville si populeuse, si riche, et si orgueilleuse de l'être, on n'ait pas encore de bibliothèque publique, quand Québec compte depuis longtemps déjà son Institut Canadien.

Les plus humbles bourgs aux Etats-Unis, ont, aux frais de leur municipalité respective, leur salle de lecture gratuite ; les citoyens de Montréal ont des " bars " où se distribue le "free lunch", mais d'endroit où se livre le pain intellectuel, point.

Je me suis souvent demandé à quoi tenait cette singulière mentalité. Evidemment, il y a, parmi nous, des gens qui ont peur de se décrasser l'intelligence, comme il existe de ces malpropres qui, par aversion innée, redoutent, sur leur personne, les trop fréquentes ablutions d'eau pure. Et ni l'une, ni l'autre de ces catégories n'osent avouer leur morbide préférence.

Qui est ouvertement contre la fondation d'une bibliothèque publique ? Personne. Peut-on citer des noms? Aucun. Cependant, à chaque fois que ce projet est agité devant le public, il est remis à plus tard, ou renvoyé tout à fait, sous un prétexte ou sous un autre.

De quelle part viennent donc ces menées mystérieuses et sourdes agissant dans l'ombre, et empêchant constamment l'opinion publique de se manifester ?

Quelles sont ces phalènes qui s'interposent avec tant de persistance entre nous et la lumière ? Il serait grand temps que le peuple sût leur nom, afin de juger s'il doit renvoyer encore, à l'Hôtel de Ville et remettre en de telles mains le développement et le progrès intellectuels de la ville.

Quand Carnegie a voulu nous faire don d'une bibliothèque — un cadeau, rien que ça ! — la majorité de notre édilité l'a refusé. Il paraît que c'était dérogatoire à notre dignité, à notre fierté nationale, — cher et malheureux adjectif employé trop souvent, de nos jours, à couvrir les pires inepties, — qu'il était indigne de nous, dis-je, d'accepter ce présent d'un étranger. On le refusa. Très bien. Mais après ce geste désinvolte, la fierté et la dignité civiques ne devaient-elles pas, à leur tour, se hâter de construire cette bibliothèque si nécessaire, afin de leur épargner, dans l'avenir, l'humiliation d'une offre semblable et la honte d'avoir pu sembler l'attendre ?

Loin de là, l'édilité a continué à s'occuper de pavage. Pavés, pavés, on n'entend parler que de cela, et on nous donne que cela, avec ou sans jeu de mots.

Il se trouve donc, sans que nous puissions, au juste, préciser pourquoi, que M. Honoré Mercier, en présentant le projet pourtant si simple et si nécessaire de la bibliothèque publique fasse un acte de civisme d'un héroïsme peu ordinaire.

Réussira-t-il ? Aura-t-il assez de courage, d'énergie, de persévérance pour mener ce grand œuvre au succès ?

Nous pouvons y compter. N'est-il pas le fils de son père ?

Les Montréalais, qui ont un sentiment si élevé de leur ville, ont-ils le souci de sa tenue, de sa beauté ?

Si l'on peut obtenir que les fils du télégraphe et du téléphone soient mis en des conduits souterrains, ce sera un grand pas de fait en faveur de l'embellissement de Montréal. Paris, la plus belle ville du monde, n'offre pas la vue choquante de ces multiples réseaux aériens et de ces forêts de poteaux disgracieux.

Et puis, ce qu'il nous faudrait encore, ce seraient des arbres le long des rues. Le charme principal des plus belles villes américaines nous vient de la sensation causée par ces ombrages frais et sains.

Il semble qu'autrefois, on avait, plus qu'aujourd'hui, le soin d'orner les trottoirs de feuillages. Dans les anciennes rues, devant les vieilles résidences, on voit encore des arbres. Hélas ! ils s'en vont rapidement, et jamais ne sont remplacés.

Je voudrais encore, à Montréal, de la musique dans quelques-uns de nos squares publics.

Aucune fanfare joyeuse ou belle ne claironne sous notre ciel, et pourtant, la musique, la grande, la divine musique est le bon réconfortant du cœur et de l'âme. Voilà une lacune à combler avant que nous puissions lutter avec avantage contre beaucoup de plus petites villes dans notre Dominion.

Lévis, la ville natale de notre regretté poète national, Louis Fréchette, vient de donner le nom de son illustre enfant à l'une de ses rues principales. Un comité vient aussi de se former, au même lieu, pour l'érection d'un monument au barde canadien.

J'espère que Montréal, où le poète a vécu et où il est mort, suivra ce touchant exemple.

A notre édilité appartiennent le droit et le devoir de donner à l'un de nos grands boulevards le nom de celui qui jeta tant d'éclat sur nos lettres canadiennes.

A ses amis et ses admirateurs revient la douceur chère de donner à sa mémoire l'hommage d'un monument.

Ils ne s'y déroberont point.

FRANÇOISE.

Les progrès du féminisme.

Des petites filles, d'ordinaire très sages, sont en train de se disputer et de se battre. Les mamans interviennent :

—Qu'est-ce que vous avez donc, aujourd'hui ?

Alors, une des bambines :

—Nous jouons aux élections !

On n'a jamais pris longtemps l'ombre pour le corps : il faut être si l'on veut paraître.—Mme de Sévigné.

Souvenir des fetes de Mgr de Laval

Ce n'est pas un compte rendu de nos fêtes que je vous envoie, ma chère Françoise, ce sont tout au plus les impressions d'une québecquoise émerveillée des spectacles grandioses qui ont passé sous ses yeux, dans cette ville où les démonstrations religieuses et nationales ont un caractère particulier de beauté et de grandeur qui se surpasse encore cette année.

Le premier des tableaux dans lesquels nous apparaîtront plus tard les fêtes de Laval, c'est la procession du Saint-Sacrement, cette splendide manifestation de la foi du peuple canadien. Dans nos rues pavoisées et décorées comme dans les plus grands jours, le cortège s'avance grave et recueilli au milieu de la foule attentive et respectueuse. La présence de tous les ordres religieux lui donne un éclat inusité : ce sont nos anges protecteurs qui ont laissé pour une heure leurs couvents et leurs cloîtres et qui viennent implorer pour nous la miséricorde et les bienfaits du ciel. C'est la longue suite des lévites et des prêtres en dalmatiques, en chasubles et en chapes ; ce sont les évêques dans toute la majesté des emblêmes de leur autorité épiscopale ; puis, les thuriféraires qui jettent des flots d'encens et des fleurs effeuillées devant le dais où rayonne l'ostensoir d'or qui est le trône visible de Notre Roi invisible sur le passage duquel même les incroyants se prosternent. Toutes les sommités de notre monde politique, universitaire et social le suivent avec une foule compacte, un flot humain qui lui fait une escorte triomphale.

Quand le timbre retentissant des cuivres ne redit pas des marches solennelles, les voix humaines s'élèvent vibrantes dans une prière magnifique.

Au retour, c'est l'Apothéose. En haut du grand portail de la Basilique, au son d'une combinaison très ingénieuse de bois et de cuivres, qui simule les sons majestueux de l'orgue un chœur puissant chante les hymnes latines ; puis au moment où Mgr Sbaretti s'avance avec l'hostie pour bénir le peuple, les tambours battent, les clairons sonnent, et sur les têtes inclinées il passe une brise rafraîchissante comme un souffle de paix et d'amour.

....

Je pourrais dire un mot de la collation des diplômes, à l'Université Laval qui clôture ce grand jour, de l'éloge éloquent du premier évêque de Québec " le fondateur des petites écoles où se forme l'âme de la patrie " mais cela m'entraînerait trop loin. Je ne veux noter ici que les démonstrations populaires, celles qui resteront à jamais gravées dans l'âme canadienne.

La seconde nous amène au pied du monument Laval que des draperies de pourpre et d'or recouvrent. On a beaucoup critiqué l'œuvre de notre sculpteur. On lui a reproché de n'avoir pas donné une allure assez fière à un Montmorency-Laval, que sa chape semble un peu écraser et qui, suivant la croyance commune, était un caractère énergique jusqu'à la raideur. Or des érudits, qui ont fouillé la vie du fondateur de l'Eglise canadienne, contredisent cette légende ; ils prouvent que notre premier évêque, s'il était grand par la naissance, n'avait accepté un évêché que parce qu'il était perdu dans un pays sauvage où il n'aurait aucune satisfaction humaine.

Quand on parle de ses retentissants démêlés avec les gouverneurs français, on n'appuie pas assez sur les horribles faits qui motivaient ses sévérités : des bourgades entières endormies dans une bestiale ivresse et qui, au réveil, retrouvaient la moitié de leurs membres blessés et défigurés.

L'on cite l'exemple effrayant d'un sauvage qui donna le fruit de trois années de chasse, avec sa femme et sa fille pour une seule bouteille de l'infernale liqueur.

Quoi d'étonnant que Mgr de Laval ait lutté avec l'énergie de sa très grande âme contre de tels abus et cela n'empêche pas le sourire de mansuétude qui se joue sur ses lèvres de bronze d'être véridique et sincère.

Le groupe placé à ses pieds explique son attitude : l'Indien qui se dresse dans sa superbe indépendance et auquel la religion indique la chapelle de Notre-Dame de la Recouvrance qui fut l'objet de sa constante sollicitude ; le jeune écolier rappelle ce qu'il fut pour la jeunesse et ce que nous lui devons ; l'Ange qui lui tend la palme de la gloire est l'interprête de la postérité reconnaissante.

Lorsque les bombes annoncèrent que la cérémonie du dévoilement était proche, on vit de gracieuses fillettes, couronnées de fleurs, descendre du monument au pied duquel les derniers Hurons étaient assis et conduire des rubans aux couleurs de Laval jusqu'à la tribune où le Gouverneur Général attendait. La foule immense qui couvrait alors les environs vit les draperies s'agiter et remonter jusqu'à une couronne au-dessus de la statue, tandis que des colombes s'échappaient de leurs plis et semblaient porter jusqu'aux cieux l'allégresse et l'enthousiasme de cent mille poitrines, tandis qu'un peloton d'honneur saluait de salves de mousqueterie la figure héroïque de François de Montmorency-Laval et que montaient dans l'air les refrains patriotiques de sa cantate, de " O Canada " et de " France ".

Et le soir, pendant que l'évêché, les églises, les communautés et les places publiques se paraient de girandoles éblouissantes et brillaient de mille feux, que les fanfares jouaient leur plus joyeux répertoire, le peuple venait se reposer sur les estrades et causer familièrement sous le regard bienveillant du saint évêque.

....

Il ne me reste qu'un mot à dire de la Saint-Jean-Baptiste, du long défilé de canadiens-français fiers de leur origine. Des discours patriotiques des grands orateurs de chez nous, de la bienveillance et de l'admiration de nos compatriotes anglais pour des fêtes exclusivement canadiennes.

Je voudrais rapporter aussi chacune des paroles de Mgr Roy lorsqu'après la messe il appela d'un geste de pasteur et de père, la foule que les soldats maintenaient à grande peine à distance respectueuse pour lui prêcher le règne du Christ et les moyens de conserver le précieux dépot de la foi que nous avons reçue en héritage. Il eut des accents émus pour parler de la France catholique qui fut notre mère et à laquelle nous tenons enco-

re, et les applaudissements soulignèrent toutes les allusions à nos gloires qui sont aussi les siennes.

Nos évêques sont les dignes successeurs de celui qui se dresse dans sa chape de métal ; ils ont le même zèle pour le salut des âmes et le même patriotisme éclairé. Notre peuple en les suivant ne peut ni s'égarer ni s'amoindrir et ces inoubliables fêtes sont un nouveau lien entre tous les membres de la grande famille canadienne.

GINEVRA.

Québec, 24 juin 1908.

UN FRANCAIS D'OUTRE-MER

LOUIS FRECHETTE

Il y a, en ce moment, de l'autre côté de l'Océan, dans un pays qui fut créé par l'intelligence, le dévouement et l'abnégation totale des nôtres, au Canada, de grandes fêtes. A Paris même, le tri-centenaire de la fondation de Québec par Samuel Champlain, sera célébré dignement en Sorbonne. On rappellera les efforts de jadis, le sacrifice des derniers soldats français tombant autour de Montcalm dans les plaines d'Abraham, fidèles quand même à l'honneur de la mère-patrie oublieuse.

Et ce sera tout.

Au reste, inutile de discuter. On connait le mot de ce plat Voltaire, courtisan pensionné du roi de Prusse, sur les " quelques arpents de neige " dont il n'y avait pas à se soucier. Malheureusement pour nous, il s'en trouva qui jouèrent un peu moins au bel esprit et jugèrent que ces " arpents de neige " étaient bons à prendre et à garder. Eternelle réfutation, inévitable, du sophisme trop connu : " cedant arma togoe ", sous le mensonge duquel on voudrait nous faire revivre.

Vaincus, abandonnés, les Français de là-bas n'ont pas déserté. Ils se sont attachés à ce sol fécondé par les larmes de rage et le sang des leurs et, aujourd'hui, l'âme de la France vit encore par les plaines et les villes de la patrie canadienne. Là où est le drapeau, là est la patrie, dit la fière et saine devise qu'on apprend aux jeunes soldats. Les Canadiens, à travers le temps, en ont fait la leur. Fidèles malgré l'épreuve, actuellement encore, aux fêtes de chez eux, sur chaque demeure ils arborent le drapeau français.

Mais voici qu'au milieu de la fête des fleurs de deuil sont jetées. Un des plus dignes, un des plus aimés, je dirai même : un des plus grands, vient de mourir. La nouvelle de la mort de Louis Fréchette vient de nous parvenir. Or celui-là était bien, comme on l'appelait, le poète canadien national.

Par ses écrits, par ses beaux vers, si purs de forme, si vibrant d'une âme haute et généreuse, en lui, notre génie, notre langue, notre pays revivait et se prolongeait sur la terre abandonnée. Il n'y a pas un enfant du Canada qui ne sache une page de lui, car c'était le Simple, le Juste par excellence. Il n'y a pas un lettré, dans tous pays, qui ne connaisse son admirable : Légende d'un Peuple.

En 1880, sous la coupole de l'Institut, en séance solennelle, Camille Doucet faisait l'éloge du poète canadien, de ce Français de vieille roche, et aux applaudissements de tous couronnait son œuvre. En France, on fut heureux de ce beau succès, car, par lui, la mère-patrie envoyait à ses enfants perdus un gage d'affection et de foi, gage discret d'aïeule attendrie qui se souvient d'avoir pleuré. Et aussitôt, là-bas, dans les plus humbles demeures des bourgs, comme dans les plus sauvages huttes des hardis trappeurs, la nouvelle se répandit déchaînant une vraie allégresse. Il semblait que les ancêtres, ceux de jadis, morts pour la patrie, avaient dû tressaillir dans leurs tombes. On s'en allait répétant :

—Ceux de chez-nous se souviennent. Notre Louis Fréchette est lauréat de l'Académie française.

L'année dernière, en septembre, j'osai lui adresser un de mes livres, hommage de mon admiration respectueuse. C'était un de ceux que j'aime le mieux, " La Route s'achève ", parce que là j'y conte ma vie errante dans les grands sables du Sud, ma vie plus mêlée, plus attentive, plus dévouée à mes hommes, à tous ceux de France qui, avec une tenue admirable, accomplissaient leurs années de service militaire dans ces solitudes brûlées que j'ai tant parcourues et aimées.

En octobre, par l'intermédiaire de mon éditeur, je reçus de lui quelques lignes sur une carte postale. Il était au Sanatorium de Blois, à Trois-Rivières, et trop souffrant pour écrire longuement. Mais avec quelle bonté, d'un seul mot, il appréciait cet humble livre qui était allé le trouver sur son lit de douleurs !

" Votre envoi a fait les délices d'un pauvre malade. Merci, merci mille fois ! "

Quelques semaines après, en novembre, je recevais un de ses derniers : " La Noël au Canada ". Des quelques lignes trop flatteuses qu'il avait eu la très grande bonté d'inscrire sur la première page, à mon adresse, je ne citerai que ceci qu'il savait bien devoir éveiller en moi de profondes et émouvantes résonnances : " Hommage d'un Français d'outre-mer. " Ah ! aussitôt, comme je fus gagné à toute l'œuvre et comme je l'aimais déjà ce grand poète — qui se souvenait et se réclamait de nous !

Et ce livre est bien toute son âme, livre plein de contes charmants, plein des légendes de là-bas, — hélas ! livre aussi d'un homme que la maladie terrasse, qui se sent arrivé au soir de la vie et veut fixer inoubliables, comme pour lui seul, de chers et touchants souvenirs.

Noëls de joie, Noëls de deuil, il les dit tous avec son cœur. Chacun de ses enfants y a sa page, sa page de " quand il était petit ", page délicate, émue, où se révèle toute sa tendresse de père, — et qu'ils ne pourront relire maintenant qu'à travers leurs larmes.

Quelle mélancolie dans la dédicace: " A mes enfants qui ont grandi trop vite " ! Et comme on se prend à l'aimer déjà, sans l'avoir jamais vu, ni encore lu !

Aussi, est-ce avec respect, avec piété, — je ne crains pas de l'écrire, — que je lus " Noël du Canada ", en famille, un soir, dans le grand calme de mon cabinet de travail. Je dus même la faire à haute voix. Les enfants ravis, en voulaient leur part.

Après, je ne sais au juste ce que je lui écrivis, mais voici sa réponse. Comme tout son cœur adorable et charmant s'y donne et dans la plus belle simplicité !

Montréal (Canada), 24 décembre, 1907.

Mon cher capitaine,

C'est aujourd'hui veille de Noël et j'en prends occasion pour vous remercier de votre aimable lettre et de la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli mes modestes contes. Jeannette, aujourd'hui mère de famille, a été ravie en apprenant, le jour même où son mari venait d'être élu député, que vous vous étiez intéressé à elle ; de même que " Ouise " mariée, elle aussi, depuis un an ; et " Petite Pauline " qui achève ses études. Vous voici donc familier avec presque tous les miens. Hélas! si vous avez lu " Le violon de Santa Claus ", vous avez fait aussi connaissance quelque peu avec mon premier né, mon seul garçon, qui est mort à vingt-quatre ans, des fièvres contractées aux Indes. Tant il est vrai que le sourire se mouille d'une larme.

Dites à votre petite chérie que je suis tout ému de savoir qu'elle a pensé aux miens en me lisant, et remerciez votre chère femme, de ma part et de celle de ma femme, à moi, d'avoir bien voulu se glisser un peu dans notre intimité si lointaine, mais bien sincère. Tous nous avons conservé un si bon souvenir de notre passage à Amiens !

Fervents souhaits de bonne année de la part d'un pauvre neurasthénique !

LOUIS FRECHETTE.

Quelle chose délicieuse que cette jolie lettre du poète à un inconnu, d'un Maître à un débutant, — et quelle tristesse de penser que ce pauvre grand cœur ne bat plus ! Maintenant, comment répondre ? Je ne pouvais continuer à me faire mieux connaître qu'en lui adressant un autre livre, encore un très vécu, celui-là, livre où j'ai noté mes impressions de la frontière, crié bien haut qu'avec le petit soldat français, tel que je l'ai vu à l'œuvre, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, de désespérer jamais. Et cela, il ne se pouvait pas qu'un Canadien n'aimât pas à l'entendre..

Il me répondit en février. Ce fut la dernière lettre reçue. Mais, hélas! la signature seule était de sa main. Elle m'est très chère, cette pauvre lettre, cependant ce n'est pas comme l'autre, toute de son écriture, où à travers chaque ligne je sentais son regard, son âme, venir à moi et me parler si affectueusement. Un tiers est là, entre nous. Il me faut descendre au bas du feuillet, jusqu'à sa signature, pour le retrouver. Et c'est bien peu, quand on aime, même en pensée.

Montréal, 10 février, 1908.

Mon cher capitaine,

Il y a déjà quelque temps que j'ai reçu votre livre : " Sur les côtes de Meuse ", et j'aurais voulu vous en remercier avant aujourd'hui, mais je désirais vous lire auparavant, et puis j'avais trop de choses à vous dire en réponse à votre charmante lettre, tant au nom de mes enfants qu'au mien. Malheureusement mon atroce neurasthénie me défendait tout travail cérébral. Aujourd'hui même une insurmontable nervosité m'empêche de tenir une plume. C'est à peine si je puis dicter quelques lignes à un clavigraphiste charitable. Incapable même de lire deux pages de suite. Pas besoin, n'est-ce pas, de vous exprimer mes regrets de ne pouvoir mieux répondre à vos courtoisies. Une rechute que j'ai eue vers le jour de l'An m'a terrassé.

Pardonnez-moi. Croyez à toute mon affection. Embrassez Anne-Marie pour Jeannette, pour Ouise et ses autres amis d'Amérique, et que Dieu vous préserve des tortures de la neurasthénie !

Un qui vous connaît trop tard.

LOUIS FRECHETTE.

Maintenant qu'il n'est plus, — à mes chères amies de là-bas, Jeannette, Ouise, Pauline ! — voici que ma pensée s'en va vers un autre grand poète de chez nous, parti lui aussi tout récemment, homme de cœur ardent, de pitié immense, de tendresse délicate. Je veux nommer notre cher François Coppée dont le portrait, le bon regard, en ce moment veille mon travail pendant que j'essaie à faire de mon mieux pour apporter au pied du grand mort que vous pleurez, l'hommage de ma respectueuse et fervente admiration.

Tous deux ont aimé la France et les humbles, tous deux ont dit la sincérité et la beauté de la vie noblement acceptée, avec ses peines et ses sacrifices, tous deux ont magnifié l'effort même dans ses manifestations les plus infimes. Aussi leur œuvre est-elle saine et féconde. Les petits enfants peuvent la lire. Ils ne pourront qu'y puiser des leçons de foi et d'énergie pour plus tard.

Oui, Louis Fréchette, le bon poète canadien, était bien de la vieille souche française. Il avait raison de se dire Français, — Français d'outre-mer avec cette nuance de regret que l'on sentait en lui, d'exister, d'écrire, si loin de la terre des aïeux. Et nous sommes fiers de lui.

La neige des quelques arpents dédaignés par Voltaire et sa séquelle, la neige de là-bas, si tragiquement ensanglantée jadis, n'a pas étouffé l'âme de l'alouette gauloise transportée sur les bords du Saint-Laurent il y a trois cents ans par nos pères. Elle a chanté en lui et par lui. Et par delà les mers nous l'avons entendue.

JEAN SAINT-YVES.

Lauréat de l'Académie française.

" LES OISEAUX DU COUVENT ".

M. Henry Kowalski, le compositeur et pianiste bien connu, vient de faire éditer la musique qu'il a composée sur la poésie, " Les Oiseaux du Couvent " de notre regretté poète national, Louis Fréchette.

La musique particulièrement entraînante s'adapte bien à la douceur des strophes. Le morceau est dédié à la fille du poète, Mlle Pauline Fréchette.

Le morceau est en vente chez Nordheimer, 589, rue Sainte-Catherine ouest. Nos remerciements à M. Kowalski pour l'envoi d'un exemplaire.

A " Mille-Fleurs ", 527, rue Sainte-Catherine-Est, on voit, en fait de chapeaux, des genres tout à fait nouveaux, créations importées, remarquables par leur cachet particulier.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

Il paraîtra peut-être étrange aux lectrices du "Journal de Françoise" que je vienne leur parler d'un livre américain.

Je répondrai d'abord que ce livre traite de la France et ce devrait être ce me semble, une raison suffisante; il y en a une autre: ce livre est le seul que j'aie lu où la France moderne soit dépeinte, expliquée, comprise, d'une manière impartiale et claire. La lecture en sera profitable aux Canadiens au même titre qu'aux Américains, car les préjugés qui existent contre la France sont identiques dans les deux pays.

Combien de fois m'est-il arrivé d'entendre un touriste, retour de Paris, déblatérer contre tout ce qu'il avait vu et entendu, — sans même se demander s'il avait bien vu et si la mauvaise impression rapportée de son voyage ne venait pas de sa faute lourde.

Toujours je cherchais à le faire causer. Qu'avait-il vu? Notre-Dame en courant; un coup d'œil au Louvre; peut-être même était-il entré aux Invalides; mais... il avait fait de longues stations aux terrasses des cafés du boulevard à l'heure de l'apéritif, il avait été trois fois au Moulin Rouge, cinq fois aux Ambassadeurs où il avait entendu la petite Chose chanter... Ah! mon cher!.... une bonne!... je vais te la dire!... tout bas!! puis les cabarets de Montmartre, quelques pièces des Nouveautés ou des Bouffes; et dans l'innocence de son âme, il croyait avoir vu le fonds et le tréfonds de la Grand-ville. Il n'en avait vu que les bas fonds, et jugeait comme pourrait le faire un homme qui se serait promené huit jours dans les égoûts.

Je me rappellerai toujours la stupéfaction d'un de ces bons apôtres qui racontait ses équipées à une française de beaucoup d'esprit échouée au Canada. "C'est bien parisien tout ça, ajoutait-il en terminant.

—Si parisien, répondit la dame, que moi qui ai vécu, à Paris, dix huit ans, je n'ai jamais mis les pieds dans aucun des lieux que vous venez de me dépeindre d'une façon si réaliste.

Le grand malheur est que les gens vont en France uniquement pour s'amuser et alors, on leur en donne pour leur argent; ils s'amusent jusqu'à l'écœurement.

S'ils avaient eu le pouvoir et le vouloir de pénétrer dans la vie réelle de la France; s'ils avaient su tourner le dos à ce vaste Casino où le Monde vient se rassasier de plaisirs faciles; ils auraient compris que cette Maison de joie n'est pas même une infime partie de la France; qu'elle n'est qu'une sorte de microscopique enclave peuplée d'étrangers, qui s'est formée là, par hasard, parce que le ciel y est clément, les hommes courtois, leurs œuvres belles, la cuisine supérieure et les femmes spirituelles et jolies.

Ce jardin d'Epicure n'est pas la France, pas plus que le Bowery de New-York n'est l'Amérique, ou que White Chapel n'est l'Angleterre.

M. Barrett Wendell, professeur d'anglais à Harvard et, précédemment "Lecturer" au Trinity College de Cambridge, fut envoyé en France vers 1904 pour faire des conférences sur l'Amérique, à la Sorbonne et dans diverses Facultés de province. Cette mission avait été organisée par Mr James Hazen Hyde, qui avait créé à cet effet une bourse connue sous le nom de "Hyde Foundation".

M. Wendell resta en France au delà d'un an, et, par ses fonctions mêmes, put entrer en contact intime avec presque toutes les classes de la population. Il les étudia soigneusement et il les comprit bien. Il les a peintes d'une plume alerte, avec franchise et impartialité.

Voici la division de son remarquable livre:

Les Universités.—La Structure de la Société.—La Famille.—Le Tempérament Français.—Les Rapports de la Littérature et de la vie.—La Question religieuse.—La Révolution et ses effets.—La République et la Démocratie.

1. — LES UNIVERSITES.

M. Barrett Wendell a enseigné dans nos Universités; il a vécu avec nos professeurs et nos étudiants à Paris et en Province; ses impressions ne sont donc pas celles d'un touriste, mais celles de quelqu'un qui sait.

Dans l'organisation générale de notre corps enseignant, ce qui l'a tout d'abord frappé, c'est la corrélation absolue qui existe entre les divers degrés d'enseignement, et entre les Universités.

En France, tout l'enseignement est centralisé par l'Etat. Le territoire est divisé au point de vue Universitaire en un certain nombre de districts à la tête de chacun desquels se trouve une Faculté ou Université comprenant quatre sections: Droit, Médecine, Sciences et Lettres et leurs subdivisions ou annexes.

Ces Universités sont indépendantes les unes des autres, mais toutes sont dépendantes d'un pouvoir central; le Ministère de l'Instruction publique.

Elles constituent l'enseignement supérieur.

Au-dessous d'elles et sous leur contrôle absolu, sont les lycées ou collèges qui dispensent l'enseignement secondaire.

Enfin, au-dessous encore, sont les écoles primaires.

Tous ces rouages de l'organisation enseignante sont dans le ressort d'une même Faculté, dépendant, les uns des autres. Tous sont soumis au pouvoir central. Cette conception est complètement différente de la conception Anglo-Saxonne où les Universités, collèges et écoles, sont des organisations autonomes, sans liens entre elles, vaguement surveillées par l'Etat quand elles le sont, et peu ou point subventionnées par lui.

Nous laissons de côté l'enseignement libre dispensé par les collèges religieux et autres. Ces institutions ont joué et jouent encore un très grand rôle en France, mais M. Barrett Wendell ne s'en est pas occupé.

Le résultat de cette organisation si soigneusement systématisée et centralisée semble satisfaisant à M. Barrett Wendell. Il reconnaît volon-

tiers que, le niveau des études est plus élevé en France qu'en Amérique; mais il n'est pas autrement enthousiaste. A son point de vue, la vie des Universités manque de liant, de sympathie, " d'humanité ", pour employer son mot. Les relations des maîtres avec les élèves et des élèves entre eux, sont sans camaraderie ; elles sont essentiellement " professionnelles ".

Le côté social de la vie Universitaire si développé en Angleterre et en Amérique n'existe pas en France. Les étudiants ne vivent pas en commun, se mêlent peu les uns aux autres, et quand ils se lient, c'est par suite de relations antérieures, de situations sociales, de similitudes de goûts.

En Amérique, le seul fait de sortir de la même Université constitue un lien ; en France, pas du tout. Et cela paraît très étrange à M. Barrett Wendell surtout étant donnée la sociabilité du peuple français.

Aussi " l'esprit d'Université " est-il inconnu en France. En Angleterre, il y a une sorte de parenté intellectuelle entre tous les élèves de Cambridge et entre tous les élèves d'Oxford, et conséquemment des différences sensibles de manières de voir entre un " Oxon " et un " Cantab " ; différences qui résultent bien plus de la vie journalière dans un milieu imbu de certaines idées, que de l'instruction proprement dite. C'est un phénomène " d'imprégnation " morale.

En Amérique le même fait se reproduit : Yale et Harvard ont leurs traditions qui ne sont pas celles de Princeton ou de Cornell.

En France, qu'un jeune homme ait étudié à Paris, à Nancy, à Aix où à Poitiers, sa formation intellectuelle est la même au point de vue des études, et sa formation morale dépend entièrement du milieu social où il est né, et un peu aussi du collège où il a été élevé ; et quand je parle ici du collège, j'entends simplement l'établissement d'enseignement secondaire d'où il est sorti.

Une autre caractéristique des étudiants français est la conscience avec laquelle ils poursuivent leur travail. Parmi eux, l'on trouve peu de ces " amateurs " si nombreux dans les Universités anglaises ou américaines, et qui sont là, seulement, pour tuer agréablement quelques années de jeunesse, et acquérir une certaine " culture", avant d'embrasser une carrière. Les études étant très fortes dans les collèges secondaires français, la "culture" que l'on y acquière est suffisante pour quiconque ne désire pas se spécialiser.

Tous les jeunes gens qui fréquentent les Universités sont donc là, dans un but déterminé, qu'ils doivent forcément atteindre s'ils ne veulent pas manquer entièrement leur vie. Car il est bon de faire observer ici, qu'une foule de carrières sont fermées en France à celui qui n'a pas tel ou tel grade Universitaire. Pour être pharmacien, il faut être bachelier. Et il est inutile de se présenter à l'Inspection des Finances, sans être licencié.

En ce qui concerne les professeurs, l'observation est la même ; non seulement ils travaillent beaucoup pour arriver, mais encore ils continuent toujours à travailler ; leur carrière est une carrière de concurrence intense et celui qui se relâche est vite distancé.

Ceci tient à l'organisation même du corps Universitaire, à l'union des Facultés entre elles, à la dépendance de toutes au pouvoir central. Le jeune maître de conférences sait qu'il lui faut travailler énergiquement pour arriver à obtenir une chaire dans quelque Faculté de Province. Mais là ne s'arrêtent pas ses ambitions. Il veut se rapprocher de Paris, la ville Lumière de la Science, et, si faire se peut, enseigner à son tour dans une de ces institutions illustres : la Sorbonne, Le Collège de France, l'Ecole des Hautes-Etudes : Pour cela il faut travailler, travailler encore, travailler toujours.

C'est à cette émulation, à cette concurrence que la France doit d'avoir un corps d'enseignement supérieur absolument hors de pair.

En Amérique la situation est autre. Quand un professeur a obtenu une chaire dans une Université, il y reste généralement ad infinitum. Les Universités n'étant reliées entre elles par aucun lien, il n'y a pas de cours régulier pour l'avancement ; il en résulte que celui qui est casé dans une ville et un milieu qui lui plait, s'y attache, s'y acoquine pour ainsi dire, et alors se relâche et perd le feu sacré.

Nous ne prétendons pas qu'il n'y ait pas en Amérique de bons professeurs, et M. Barrett Wendell ne l'insinue pas davantage, mais il regrette que le manque de stimulus permette à tant de beaux talents de s'alourdir dans la douce sérénité d'un repos venu avant l'heure.

M. Barrett Wendell conclut en disant qu'il serait grandement profitable pour le haut enseignement Américain, de s'inspirer des idées directrices de l'enseignement Français, comme il s'est inspiré précédemment des principes de l'enseignement Allemand et autrefois de ceux de l'enseignement Anglais.

Ce vœu émanant d'un Américain, professeur lui-même, est certainement le plus bel éloge que l'on puisse faire de notre organisation d'enseignement supérieur.

II. — LA STRUCTURE DE LA SOCIETE.

Dans son chapitre sur la Structure de la Société française, M. Barrett Wendell est loin d'être complet, à moins que l'on ne comprenne société

dans son sens restreint : Les classes supérieures.

Il avoue franchement ne connaître les ouvriers que par des récits, et quant à la classe agricole, il ne nous en dit rien.

Ceci est une grave lacune ; mais il faut lui savoir gré de ne nous parler que de ce qu'il a appris par lui-même. Son étude gagne en vérité et en précision, ce qu'elle perd en ampleur.

M. Barrett Wendell divise la Société en trois classes : l'Aristocratie, la Bourgeoisie et le Monde des Lettres et des Arts.

C'est de la Bourgeoisie qu'il nous entretient le plus longuement parce que c'est elle qu'il a le mieux étudiée.

Il a été frappé par la façon très franche avec laquelle le bourgeois français admet appartenir à la " bourgeoisie " à la " classe moyenne ", reconnaissant ainsi implicitement qu'il existe d'autres classes en dehors de la science et d'autres classes qui peuvent être supérieures.

L'auteur fait à ce sujet une réflexion extrêmement intéressante. Un des préceptes les plus chers aux Américains est l'égalité absolue de tous les hommes entre eux, et partant la négation de toute supériorité sociale. Un bon américain croirait manquer de dignité s'il ne se posait pas partout comme l'égal des plus haut placés. Il en résulte donc qu'ils doivent forcément se considérer comme supérieurs à ceux qui admettent franchement, ne pas appartenir à la classe la plus élevée de leur pays.

Le résultat est doucement grotesque, au moins, aux yeux des étrangers devant lesquels se joue la comédie.

Il est en effet plutôt risible de voir un brave homme, qui a fait une fortune honorable, dans la fabrication des boutons de culottes ou la vente du porc salé, prétendre partager les préjugés aristocratiques de sociétés anciennes, dans lesquelles le fait d'être " dans le commerce " était une raison péremptoire pour que l'on ne vous invitât pas à diner.

Un Américain ne comprendra jamais qu'un Anglais ou un Français, dans une situation très prospère, puisse admettre franchement qu'il appartient à la " middle class " ou à la " Bourgeoisie ". Aussi presque tous les Américains parlent-ils avec mépris de cette " bourgeoisie ", absolument comme s'ils étaient tous des ducs et pairs.

Remarquez-bien que je ne fais pas ici d'ironie aux dépens des Américains, je cite l'auteur presque textuellement.

Pourquoi les Américains ont-ils de la " bourgeoisie " une idée fausse, le terme étant pour beaucoup d'entre eux synonyme de vulgarité, de mesquinerie, d'étroitesse d'idées, etc ?

Simplement, parce qu'ils ne la connaissent pas, ou ne la connaissent qu'indirectement, par des intermédiaires malveillants. Les classes de la Société auxquelles les Américains qui vont en France, se mêlent le plus facilement sont : le corps diplomatique, les artistes, un certain monde soit disant à la mode, " le high life" où vous rencontrerez cinq étrangers pour un français, et enfin la colonie américaine. Or, dans tous ces milieux, très restreints d'ailleurs, la " Bourgeoisie " n'est pas en odeur de sainteté.

Les Américains connaissent encore la bourgeoisie par la littérature et surtout par les mémoires anciens, les romans et les pièces modernes, qui sont, en français, leurs lectures favorites. Les auteurs d'anciens mémoires sont pour la plupart des aristocrates ; les auteurs de romans et de pièces modernes appartiennent au monde artistique ; les uns comme les autres nourissent à l'égard du "bourgeois " des préjugés divers mais, dans tous les cas, peu bienveillants.

Les Américains, qui parfois traitent la France de pays " partiellement civilisé ", ne réfléchissent pas que dans toute civilisation complète, il y a et il y aura toujours des classes ; et que c'est simplement parce que leur civilisation est encore trop récente, mal dégrossie, qu'il n'y en a pas chez eux de généralement reconnues. Car, il ne faut pas qu'ils s'y trompent, des classes sont en train de se former dans leur pays ; et tel ou tel membre des " four hundred " serait absolument suffoqué, si vous lui laissiez entendre que vous le considérez comme étant de la même classe, non pas que son bottier, mais que tel ou tel industriel, encore modeste, qui est son voisin de campagne ; quand bien même le dit petit industriel appartiendrait à une famille plus ancienne et plus honorable que celle du dit milliardaire.

En Amérique, tout le monde n'est pas " capitaine d'industrie " ni " chevalier du travail " ; il y a entre les deux une énorme portion de la population, qui va des plus éminents dans les carrières libérales, jusqu'aux plus petits boutiquiers : ces gens là sont les " bourgeois ". La chose existe comme partout ailleurs, si elle n'a pas de nom, c'est par suite d'un sot amour-propre envieux de toute supériorité.

J'ajouterai même ceci : c'est que si l'Amérique a une aristocratie de l'argent c'est simplement par le fait qu'une aristocratie de naissance n'a pas pu s'y créer ; rien ne dit qu'elle ne s'y créera pas. Et si elle s'y était créée, les orgueilleux ploutocrates qui n'auraient pas eu la chance d'y entrer, ne seraient ni plus ni moins que des "bourgeois" — C'est ce qui faisait dire à un diplomate qui s'ennuyait à Washington, vers 1840 : " L'Amérique n'est qu'une Angleterre dont on aurait supprimé les trois classes supérieures. "

Les impressions de M. Barrett

Wendell au contact du " bourgeois " français ont été essentiellement favorables. Elles lui ont prouvé surabondamment à quel point étaient faux les préjugés des " bourgeois " américains, à l'égard de leurs confrères d'outre-océan.

Bien que prévenu, il ne peut s'empêcher d'admirer leur simplicité parfaite, la franchise avec laquelle ils admettent leur situation sociale "réelle", sans prétention comme sans fausse honte. Il a été frappé de leur absolue honnêteté intellectuelle, de la façon ouverte avec laquelle ils professent et soutiennent leurs opinions et même leurs préjugés, et à ce sujet, il dit en propres termes :

" Quelque étroites que puissent " parfois paraître les manières de " voir d'un Français, elles ne sont " jamais incompatibles avec une con-" sidérable activité intellectuelle. " L'esprit français est alerte et lo-" gique. "

Et l'auteur démontre que beaucoup de soit disant défauts reprochés au " bourgeois " français sont la résultante directe de ces habitudes de logique, qui veulent qu'autant que faire se peut, tout soit en accord dans une même vie.

Leurs moyens sont minces : donc leur vie sera modeste. N'est-ce pas plus digne que ce bluff perpétuel, cette manie de jeter de la poudre aux yeux, qui est un des plus abominables défauts de l'américain de certains centres.

Une autre qualité est l'amour du travail, le goût inné de la tâche journalière bien exécutée, le besoin de toujours faire quelque chose d'utile. Et l'auteur avoue n'avoir jamais vu un Français s'amuser durant des heures à taillader un morceau de bois.

Une autre caractéristique du bourgeois est son goût de la respectabilité, son horreur des écarts de conduite, son profond attachement aux traditions familiales. Il est particulièrement intéressant de constater à quel point ce fait a frappé l'auteur ; il y revient à plusieurs reprises avec insistance :

" Je doute en vérité, dit-il, que vous puissiez trouver nulle part, une classe sociale plus solidement, plus profondément, plus tranquillement, plus admirablement persistante que ces mêmes bourgeois de nos jours...... Plus vous connaissez la classe moyenne, la bourgeoisie de France, plus profonde devient votre conviction qu'une nation dont le cœur est aussi sain doit être essentiellement vigoureuse. "

Et plus loin !

" Sans aucun doute, c'est une impression répandue, que la Société française est moralement gangrenée. Sur une question aussi délicate, il est difficile d'exprimer une opinion arrêtée, tendant à contredire formellement ce lieu-commun. Quoiqu'il en soit, un fait reste vrai. Plus vous voyez comment les Français vivent entre eux, quelque soit leur rang, moins votre attention est appelée sur ces irrégularités de conduite auxquelles les bavardages étrangers vous avaient porté à vous attendre. Vous êtes au contraire de plus en plus impressionné par la régularité de leurs vies et aussi par ce fait surprenant, que cette régularité leur tient prodigieusement à cœur. Et bientôt, vous en venez à vous demander comment on peut pénétrer dans leur affection, sans une compréhension sympathique de l'intensité avec laquelle ils chérissent leurs relations domestiques. "

Ces quelques lignes, d'une plume aussi autorisée, sont certainement une bonne revanche des histoires scandaleuses et ordurières, inventées, arrangées et publiées presque chaque semaine sur la société française, dans certains grands journaux américains. Il faut, d'ailleurs, pour être juste, reconnaître qu'ils n'épargnent pas davantage leurs compatriotes et qu'ils ne nous laissent rien ignorer des divorces, élopements, (le mot est trop joli pour ne pas le franciser) et autres frasques de leurs belles mondaines ; elles sont si nombreuses qu'ils pourraient vraiment, ne pas y ajouter celles des voisins.

Enfin, le bourgeois français est bien élevé ; il est courtois ; il sait vivre ; il est un " gentleman ".

C'est avec intention que je ne dis pas " gentilhomme ", car, sans s'en douter, M. Barrett Wendell donne en anglais une petite leçon de français, qui pourrait s'annexer aux excellents conseils de Fréchette ou de Buies.

" Gentilhomme " ne veut pas dire du tout " un homme bien élevé ", ce qu'on appelait au 17eme siècle, un " honnête homme " ; cela veut dire simplement un homme qui est né "noble" ; le mot n'implique aucune vertu personnelle mais bien un rang social. Aussi quand Molière a intitulé une de ses comédies " Le Bourgeois Gentilhomme " il a fait un jeu de mots qui, à son époque, a dû paraître extrêmement comique.

Que nous dit maintenant M. Wendell des aristocrates ? A vrai dire, assez peu de chose. Il a souvent constaté qu'entre eux et les bourgeois les sympathies sont minces.

Au sujet de cette méfiance réciproque, l'auteur nous cite une anecdote amusante.

Un jour, discutant je ne sais quelle question avec un noble très authentique, ce dernier lui fit une réflexion si spirituelle et si juste, qu'il la casa dans sa mémoire pour la replacer au besoin. A quelque temps de là, causant avec un ami bourgeois, il répéta le bon mot. L'autre de s'esclaffer et de demander l'auteur. M. Barrett Wendelll le lui nomme. Aussitôt sa figure se renfrogne et il semble que son opinion se modifie en apprenant l'aristocratique origine de la plaisanterie. " C'est drôle, ajoute-t-il, je ne dis pas, mais... c'est trop noble ! "

Cependant, dit l'auteur, ces préjugés semblent diminuer peu à peu. Les nobles, dont la puissance réelle a disparu en 89 et dont les fortunes vont chaque jour en diminuant, s'allient de plus en plus aux bourgeois, qui n'ayant plus rien à redouter de leurs privilèges abolis commencent à les considérer avec moins d'envie. D'autres, jetant leurs titres aux orties, mettent la main à la pâte et se consacrent à des professions qui auraient été une absolue "dérogéance", il y a seulement un siècle. Et si chez quelques nobles héréditaires demeure encore un peu de dédain pour l'inférieur traditionnel, il n'en est pas moins vrai, que la majorité semble maintenant reconnaître chez leurs voisins bourgeois, un idéal, des vertus, même des défauts, qui ressemblent singulièrement aux leurs. Ils se rendent compte de leur communauté d'intérêts et comprennent qu'ils doivent demeurer ou tomber ensemble.

Les relations de la bourgeoisie avec

l'autre classe qui la touche de plus près, le Monde artistique et littéraire, sont encore moins cordiales.

Les artistes, littérateurs, peintres, sculpteurs, musiciens, etc, sont pour la plupart des hommes d'origine bourgeoise, qui par tempérament ont jeté par dessus bord la rigidité de conduite qui caractérise la bourgeoisie.

Dans leur vie artistique, ils évitent absolument la trivialité et la frivolité ; ils croient foncièrement à leur art, et sont aussi profondément et sérieusement dévoués à leurs devoirs d'éducateurs. Mais ils forment une classe par eux-mêmes ; ils ne sont pas des aristocrates et pas davantage des bourgeois, et leur position ressemble assez à celle des acteurs dans la société Américaine ou anglaise. Leur monde sent un peu la Bohême. Parfois, ils imitent la grâce aristocratique, ou parfois la respectabilité bourgeoise, mais au fond du cœur ils chérissent sûrement la maxime de Rabelais : " Fais ce que vouldras ".

Le bourgeois se venge de ce mépris des conventions en les traitant de " Bohêmes ", et ils lui rendent la monnaie de sa pièce en l'appelant " Philistin ".

Nous ne suivrons pas M. Barrett Wendell dans ses considérations sur certaines institutions françaises, comme la Légion d'Honneur ou l'Académie, ce sont des sujets trop spéciaux.

M. Barrett Wendell ajoute qu'il ne connaît pas en France les masses populaires, mais que l'Union des trois éléments de la classe supérieure lui paraîtrait infiniment désirable pour leur permettre de faire face " aux flots montants de la démocratie ". (Ce n'est pas de moi, qu'on m'excuse !)

Il lui semble que ce mouvement est en train de se faire ; peut-être toutefois n'est-ce qu'une erreur de sa part; mais :

" Ce qui est sûrement pas une erreur, c'est que toutes les classes supérieures ont en commun plus de qualités, plus de force, plus de vertu, dans le bon vieux sens du mot, qu'elles ne sont encore prêtes à l'admettre.

Parmi les nobles, parmi les bourgeois, parmi les artistes, vous reconnaîtrez partout cette honnêteté dans le but, cette dignité de vie, cette abnégation au devoir qui se combinent dans le caractère du vrai " gentleman ". Et si tous ceux qui ont en commun le même idéal peuvent apprendre à parler le même langage du cœur, il y a peu à craindre. "

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.

LE PREMIER MEDECIN D'ARTHABASKA

C'est pour me rendre à votre désir, chère Françoise, que je vous livre ces lignes, où la piété filiale se sent quelque peu mal à l'aise de confier au public des réminiscences qui n'étaient point destinées à voir le grand jour de la publicité.

Laissez-moi vous dire d'abord que l'existence aisée de nos jours ne peut guère donner une idée exacte de l'extrême endurance et de l'abnégation dont les premiers colons ont fait preuve. Et si nous étions tentés de regretter la disparition de ces vastes forêts qui ont été témoins de tant d'héroïsme, contemplons les petites villes surgies depuis, grâce aux efforts de deux générations à peine.

La colonisation, causée par l'irrésistible expansion de notre race, se faisait un peu au hasard, et suivant le caprice du colon, attiré soit par le voisinage de parents ou d'amis, soit par la situation avantageuse ou la fertilité du sol.

Ce ne fut qu'en 1852 que les colons, groupés au pied du mont Christo, virent arriver leur premier curé résident, Mgr Suzor, alors jeune abbé de 24 ans, et dont la robuste vieillesse provoque aujourd'hui l'admiration de tous. Dans le même temps, mon père venait se fixer ici, laissant courageusement les rives du grand fleuve pour habiter les bords sauvages du Nicolet, partager la rude existence des défricheurs et leur prodiguer les secours de sa profession. Dans ces premiers temps de la colonisation, le curé et le médecin étaient les avant-gardes de la civilisation. Leur ministère devenait un véritable apostolat, et chacun dans sa sphère, rivalisait de zèle et de dévouement pour la classe agricole.

Le cadre restreint qui m'est assigné ne me permet pas de développer longuement le sujet. D'ailleurs, je n'ose pas non plus évoquer trop bruyamment une mémoire qui m'est chère. Qu'il me suffise de dire que c'était bien là le médecin qu'il fallait à ces populations portées au découragement. Aussi, que de malades il a réconfortés autant par un bon mot que par les remèdes qu'il leur prescrivait ! Homme de société, ayant un goût très vif pour la musique et pour le chant, cette vie toute d'action et de fatigue devait d'abord lui être pénible, mais il se fit vite à ses nouveaux devoirs. Il avait à parcourir un vaste espace complètement boisé et dont les voies de communications étaient tout-à-fait primitives. Les routes carossables d'aujourd'hui n'existaient pas alors. Un sentier trop étroit pour une voiture ne laissait passer que le cheval portant son cavalier. Il s'en suivait souvent des rencontres désagréables pour le voyageur qui se trouvait face à face avec un ours, qui de son pas lourd traversait le sentier sans se presser, comme le véritable maître de ce territoire. C'était encore le temps où ces bêtes l'emportaient par le nombre sur les colons. Dans ces tête-à-tête dangereux, il fallait avoir le poignet vigoureux pour maîtriser la monture effarée qui se câbrait à la vue de cet hôte redoutable des bois.

Par ci par là, tantôt à droite, tantôt à gauche, apparaissait une clairière indiquant les premiers efforts de la colonisation et de nouveau pendant des milles on se retrouvait en pleine forêt dont la solitude imposante n'était troublée que par le chant des oiseaux et le hurlement des fauves.

Cette vaste étendue de territoire avec ses établissements épars et souvent fort éloignés les uns des autres renferme aujourd'hui douze municipalités, et celui qui fait le sujet de cette esquisse fut pendant de longues années le seul médecin de cette région. Aussi que de fois était-il quatre ou cinq jours sans revoir le foyer où l'attendait, inquiète, sa jeune femme québecquoise, nullement accoutumée à cette vie de solitude et de sacrifices. Ces longues absences s'expliquent par le fait que, d'un endroit à l'autre, on le relançait sans

lui donner le loisir de revenir au foyer. D'ailleurs, la grande distance qui le séparait de chez lui rendait son retour impossible à moins de perdre un temps précieux.

Les fatigues éprouvées dans ses courses par des chemins impraticables n'étaient point le seul inconvénient qu'il eut à subir. On aura peu de peine àcroire que ses patients n'étaient pas des Crésus : aussi, bien des fois, au lieu de recevoir de l'argent péniblement gagné, il en donnait dans la faible mesure de ses ressources. Cependant, il n'oubliait point de faire ses entrées dans ses livres, plutôt pour avoir une idée de ses premières années de pratique que dans l'espoir de collecter plus tard...

De nos jours, on entend souvent dire que la pratique de la médecine est pénible, or, si ceux qui se plaignent retournaient pour un instant à cette époque ils verraient quels avantages ils ont sur les pauvres créanciers d'autrefois. De nos jours, la population est plus stable et partant plus aisée, tandis qu'à cette époque de défrichements parfois infructueux, le colon perdait courage et vendait ses améliorations à un nouveau venu, qui, à son tour déguerpissait. Presque tous partaient si précipitamment qu'ils oubliaient de payer le médecin.

Aussi, les conditions de l'existence étaient tellement défavorables qu'elles devaient provoquer des cas typiques, et je crois que j'intéresserai peut-être le lecteur en lui racontant le trait suivant que je garantis être authentique. Comme je l'ai dit plus haut, les voies de communication étaient de simples trouées à travers la forêt, souvent obstruées par des troncs d'arbres barrant le passage, dernier effort de la nature sauvage contre la civilisation. Aussi les courses du médecin se faisaient toujours à cheval. Or une nuit on vint chercher mon père pour une malade demeurant à vingt milles. Le cas paraissait urgent, disait le messager dont la bête toute haletante indiquait que la course avait été très rapide. Mon père enfourcha son cheval et partit, précédé de son guide. Il faisait une nuit noire, une de ces nuits d'octobre lorsque le ciel orageux nous dérobe ses étoiles et rendue plus sombre encore par la haute futaie qu'il fallait traverser. A cette époque, je n'ai pas besoin de vous le dire, la lumière électrique était inconnue. La lampe à pétrole elle-même n'avait pas encore fait son goût nos raffinés d'aujourd'hui. ler plus familièrement, la chandelle de suif jouissait d'une vogue incontestée. Les doigts chez un bon nombre de colons servaient de mouchettes pour le nez comme pour la chandelle, double opération dont le souvenir déjà lointain fait frissonner de dégoût nos raffinés d'aujourdjhui. Après tout, ces rudes mains n'en donnaient pas moins une cordiale étreinte.

Pour les travaux de la ferme et pour les voyages de nuit, on se servait du fanal qu'il ne faut point confondre avec l'élégante lanterne de nos jours. On se fabriquait un tube en fer-blanc ouvert au sommet pour laisser s'échapper la fumée et on en perforait les parois de multiples trous pour laisser filtrer la lumière, puis on fichait au centre une chandelle de suif. C'est muni de ce rustique appareil que mon père, par cette nuit d'octobre, se dirigeait vers sa malade. Après plusieurs heures d'une course qui, grâce aux aspérités de la route, les avait secoués comme des mannequins sur leur monture, ils arrivèrent à l'humble chaumière où gisait la patiente. C'était une jeune femme qui relevait difficilement d'une maladie grave et dont la langueur et l'épuisement inquiétaient la famille...

Le médecin eut vite constaté que la malade se mourait d'inanition et il prescrivit un bouillon. " Préparez-le au plus tôt, dit-il, et faites lui en prendre une tasse à thé. Deux heures plus tard vous me réveillerez et je pourrai en constater l'effet ". Il était une heure du matin, et quoique le grabat dissimulé dans un coin l'y invitât guère, il s'y jeta et s'endormit. Les deux heures expirées, on le réveille et il se rend auprès de la malade dont l'œil plus vif, le teint moins pâle indiquaient qu'elle n'avait pas besoin d'autres prescriptions que celle-là.

" Vous sentez-vous mieux, lui dit-il, et avez-vous pris le bouillon avec goût ? "

" Ah oui, répondit-elle et je sens qu'il me fait du bien. "

Alors mon père prescrivit à la famille de continuer à la soigner ainsi en lui faisant prendre du bouillon toutes les deux heures. Sa présence n'étant plus nécessaire, il songea au départ et demanda son fanal. Mais cette demande si raisonnable sembla les jeter dans un grand embarras et ils se regardèrent les uns les autres comme s'interrogeant anxieusement sur ce qu'ils devaient répondre. La mère de la malade, rompant enfin le silence, balbutia : " Il fait bien noir, docteur... la route est bien longue... vous feriez mieux d'attendre au jour qui va poindre dans une couple d'heures. " Et mon père insistait pour partir, elle balbutia encore : " Mais votre fanal, docteur,... votre fanal, docteur,... votre fanal... ça me fait bien de la peine... Il ne peut plus vous servir... — " Mais, repartit mon père, comment ne me rendrait-il pas au retour le service qu'il m'a rendu à l'aller ? "

" Parceque... parceque... voyez-vous... pour faire le bouillon on a pris la chandelle... "

Jugez de la surprise de mon père et de la pitié qui le secoua à l'aspect d'une telle misère.

Force lui fut donc de passer le reste de la nuit sous ce toit, car il eut été imprudent de s'aventurer sans lumière à travers la forêt.

Il reprit donc sa place sur le grabat et au point du jour il laissa ce misérable foyer après avoir constaté que la malade était en bonne voie de guérison. Mais songeant que la chandelle ne pouvait point durer longtemps à la faire ainsi fondre par les deux bouts, il glissa dans la main de la patiente les quelques petites pièces blanches qu'il possédait afin qu'elle put se faire un bouillon plus nourissant et surtout plus agréable au goût.

Voilà un des épisodes de la pratique de mon père, et vous conviendrez avec moi, que c'est à titre de souvenir qu'il en faisait une entrée dans ses livres. Seulement cette entrée ne figurait pas dans la colonne des recettes, mais dans celle de la dépense.

Beaucoup d'autres traits seraient à citer encore. J'arrête cependant car je ne veux pas abuser de l'hospitalité qui m'est offerte et je termine

avec la conviction que si les médecins d'Arthabaska lisent ces lignes, ils se féliciteront de pratiquer à une époque plus clémente où les ours et les mauvais payeurs ont disparu.

ADOLPHE POISSON.

Lettre Parisienne

Toute la presse — et le public, avec elle, — ne s'est occupée dernièrement que du départ du président de la République pour l'Angleterre, que de son séjour en Angleterre, que de son retour d'Angleterre. Ce fut un évènement, en réalité.

Bien que point Normand, et ne rappelant Guillaume le Conquérant — d'adipeuse mémoire — que par la rotondité de sa silhouette, notre excellent président vient de conquérir, à son tour, la Grande-Bretagne.

Pour lui prouver leur sympathie, les Anglais les moins lettrés apprirent à crier en français (?) Vi-ve-Fal-li-ère !... Partout, la "Marseillaise" alterna avec le " God save the King !"... Drapeaux aux couleurs françaises flottant sur tous les monuments, dans tous les coins, toast en français prononcé par le roi Edouard au banquet de Buckingham-Palace, où parmi la vaisselle d'or brilla la rose connue sous le nom de " la France ", et par le lord-maire au Guild-Hall, prouvèrent l'attachement de nos voisins à l'entente cordiale.

Elle fut prouvée encore de la façon la plus gracieuse et la plus somptueuse à la fois, à la représentation de gala de " Covent-Garden " où l'on fit des merveilles.

Le grand vestibule avait été décoré et meublé de satin blanc broché de roses, de style Louis XV. La salle de spectacle avait été transformée en un vaste bosquet de roses, au moyen d'un treillis vert pâle tapissant les murs et sur lesquels grimpaient des roses à profusion. Toutes les tentures étaient roses, toutes les lampes et tous les feux de couleur rose.

Depuis les galeries jusqu'aux fauteuils, les teintes roses se succédaient par gradation. La loge royale était tout enguirlandée de roses, et à peine fût-il permis à quelques pâles orchidées d'en rompre l'harmonie pourprée.

Cette symphonie en roses était l'emblême de la sympathie anglaise pour " la France ".

Les menus des divers festins—délicats et variés—depuis le suprême de truite froide à l'Edouard VII jusqu'à la mousse de jambon Fallières, nous prouvent surabondamment que ces deux chefs d'Etat ne s'engraissent pas uniquement de la sueur du peuple. Ils ont d'ailleurs tous deux la réputation " d'excellentes fourchettes ", ce dont je les félicite, et, comme disent les nourrices, ils ont "profité".

Un souverain, moins en point et plus jeune, le roi Manoël, est plongé dans la mélancolie. Ce pauvre jeune homme a un cœur — et ce cœur s'est permis de battre. Ce prince, depuis son enfance, éprouve une grande affection pour la fille d'une dame de compagnie de la Cour. Aujourd'hui, cette affection douce s'est transformée en un violent amour. Et lorsque la reine Amélie s'entretint avec son fils, il y a quelques jours, de lui choisir pour fiancée une princesse anglaise, l'aveu de cet amour éclata.

Le jeune roi déclara nettement à sa mère qu'il épouserait la jeune fille qu'il aime ou qu'il resterait célibataire, et qu'au surplus, il aimait mieux abdiquer que de renoncer à son amour. Une telle affirmation a fortement ému la reine Amélie qui a prié la dame de compagnie et sa fille d'aller faire un petit tour à l'étranger.

Pauvre Manoël !... Risquer sa vie à chaque instant et ne pas même avoir le droit d'être amoureux ! Ah! bien ! vous savez, ce n'est pas drôle, tous les jours, le métier de roi !......

Quelle destinée tragique semble présider à certaines vies !...

Est-ce aussi la fatalité qui empêcha Lemoine de tenir sa promesse de fabriquer avant le 2 juin un diamant " gros comme le poing " ?

Et, d'ailleurs, à quoi servirait un diamant gros comme le poing ?

Aucune poitrine, si opulente futelle, ne voudrait se charger d'un pareil bouchon de carafe. Aux oreilles, il n'y faudrait pas même songer. Seul, le front d'une reine pourrait-il le supporter ?... Et encore, il est déjà lourd de soucis et d'angoisses, le front d'une reine !...

A propos de diamants, il en est un qui a beaucoup fait parler de lui cette semaine. C'est la fameuse "hope diamond", autrement nommée "Tavernier bleu", dont on disait que le sultan Abdul-Hamid venait de rendre acquéreur.

Le " New York Herald ", qui avait annoncé cette nouvelle, avait commis une erreur. C'est un collectionneur bien connu, M. Salomon Habib, de New-York, qui en a fait l'acquisition.

Ce brillant fut rapporté des Indes par l'explorateur Tavernier, et Louis XVI l'acheta pour l'ajouter aux joyaux de la couronne.

Pendant la Révolution, le diamant fut volé. Afin d'être mieux dissimulé, on lui fit subir une taille nouvelle, et il fut acquis par le Trésor royal d'Angleterre, d'où il partit pour New-York ; on ignore à la suite de quelle combinaison.

Ce brillant possède cette particularité d'être bleu, mais d'un bleu intense......

Alors, vous et moi, n'est-ce pas ? nous l'aurions pris tout bêtement pour un saphir......

Eh bien ! non, ce qui fait sa grande valeur, c'est qu'il a l'aspect d'un saphir, la couleur d'un saphir......... et que ce n'est pas un saphir......

Par exemple, ne me demandez pas de vous dire à quoi cela se reconnaît; tout ce que je sais, c'est que cela lui donne une valeur inappréciable.

PARRHISIA.

On sait qu'en fait de chapeaux coquets, le salon de modes, " Mille-Fleurs " ne le cède à personne ; nous conseillons vivement de l'aller voir. Les femmes y passeront une heure délicieuse.

Recettes Faciles

Pour un déjeuner, voici un hors-d'œuvre chaud assez original, combinant à la fois le plat d'œufs obligatoire et le hors-d'œuvre non moins classique :

SARDINES A LA COQUE.—Préparez des canapés, c'est-à.dire des croûtons de pain rassis rectangulaires rôtis au beurre. Recouvrez-les d'une purée de sardines, obtenue en débarrassant quelques sardines à l'huile de leur peau et de leurs arêtes et en pilant les chairs. D'autre part, hachez le blanc et le jaune de deux ou trois œufs durs, étendez-les sur la purée, saupoudrez d'un peu, très peu de persil haché. Mettez au four pendant quelques minutes. Posez sur chaque canapé une belle sardine dans sa peau argentée et servez promptement.

Un légume exquis à cette saison · les CHAMPIGNONS AUX TOMATES.—Faites revenir de très petits morceaux de lard, coupés en dés avec un morceau de beurre, formez un roux léger par l'adjonction de quelques pincées de farine. Ajoutez les champignons. Mouillez d'une cuillérée de bouillon et assaisonnez de sel, de poivre, de racines de persil. D'autre part, coupez en quartiers quelques belles tomates que vous joignez au ragoût de champignons. Ajoutez quelques cuillerées de très bonne huile d'olive, du persil, de la ciboule, un quart de gousse d'ail, quelques échalottes hachées, encore un peu de sel et de poivre, faites cuire à grand feu, dégraissez, servez brûlant (recette provençale).

MONTREAL et QUEBEC

Le Grand Tronc vient de publier un pamphlet de luxe sur les gloires de Montréal et Québec.

Il est bien imprimé, fait dans un style artistique.

Il est aussi bien écrit ; il donne une description intéressante des deux villes les plus importantes du Canada avec illustrations inédites.

On l'expédie à toutes adresses sur réception d'un timbre de deux centins. Ecrivez à J. Quinlan, Station Bonaventure, Montréal.

Projets d'été.

—Quelle joie !... Voici venir le moment de golf, du tennis, du polo, du footing, du foot-ball...

—Enfin, on va pouvoir se reposer!

CONSEILS UTILES.

Voici une recette pour garder frais le beurre et les œufs pendant les fortes chaleurs.

Placez le beurre dans un grand pot de grès. Laissez à l'orifice du récipient un espace que vous remplissez d'eau fraîche fréquemment renouvelée, au moins une fois par jour et mettez le pot de grès dans une cave très froide. C'est tout.

Pour les œufs, placez-les au frais dans du sable ou du son sec.

—

On prétend que le moyen le plus simple de faire cesser le hoquet, cette désagréable contraction du diaphragme, est d'éternuer. Essayez à l'aide de quelques grains de tabac.

—

Pour rendre la souplesse au cuir, il suffit de le mouiller légèrement en passant dessus une legère couche d'huile de baleine ; l'eau ramollit les fibres de cuir et l'huile a pour but de conserver cette rouplesse.

Madame Bennati, le professeur de chant, nous prie d'annoncer à nos lecteurs, qu'elle a ouvert, deuuis le ler juin, un studio, au No 602, rue Sainte-Catherine Ouest, vis-à-vis les grands magasins d'Ogilvie.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES (1)

—Ahmar est en route...... il ne va pas tarder à rentrer... et je serai sauvé... sauvé !...

Puis, tout l'effort donné, le buste se ployait: Il retombait las sur le lit en poussant un soupir. Et, comme si ce mot eût apporté en lui tout un cortège de visions bénies, il reprenait la voix légère, chantante, comme nuancée d'infinie tendresse :

—Sauvé... sauvé...ô ma chère Madeleine !

...Madeleine, voyez-vous, mon lieutenant, c'est ma petite amie de là-bas, une amie d'enfance. Aussi loin que je regarde en mes souvenirs, c'est elle que je vois constamment à mes côtés, elle, toute petite et blonde, avec ses grands yeux de violette. Son père a la ferme qui est à côté de la nôtre. Un herbage nous sépare, enclos d'un fossé large, sur lequel, à la mode normande, s'élèvent droit dans le ciel de grands ormes robustes.

Quand j'allais à l'école et qu'elle commença d'y aller à son tour, c'est à moi qde la mère Annette la confiait chaque matin, au départ : " Prends bien garde à Madeleine !... Ayez pas peur ! " répondais-je. Et, tous les deux, très sages, nous allions sur la grande route qui mène à Torcy, là où était l'école. Nous allions seuls, car nous n'aimions pas nous mêler aux autres garnements du pays, filles et garçons, qui traînaient volontiers, maraudaient un peu partout. Nous avions toujours quelque chose à nous dire, et moi j'avais pris mon rôle très au sérieux. Je lui faisais réciter ses leçons, tout en marchant. Les jours de pluie ou de neige, les jours où elle était trop lasse, je la portais juchée sur mes épaules. Elle riait. Son rire égayait la route. Elle n'était pas lourde du tout, et puis, j'étais solide alors.

Un jour, j'ai compris que je l'aimais et qu'elle serait ma promise quand les temps seraient venus. Et j'ai osé le lui dire. Oui, j'ai eu cette audace. Seulement voilà, c'était trop tôt. Les filles, c'est pas comme nous. Cela la fit rire tellement qu'elle n'en pouvait plus parler. J'aurais pu être froissé, n'est-ce pas, faire le fier après ça ? Je ne demandais pas mieux... mais elle se développa tout à coup, devint grande fille pour son âge et ses yeux mauves avaient trop de douceur quand elle regardait vers moi. Alors mon idée m'a repris. C'était plus fort que moi. On verrait bien si elle rirait encore. Je pouvais toujours oser. C'est si bête, quand on s'aime, de ne pas se le dire.

Ce jour-là, il faisait un soleil doux. Le ciel était bleu, il y avait des fleurs blanches sur tous les arbres et les buissons. Pas de vent. Pas de brise. Un grand calme... Dans les campagnes silencieuses, aussi loin qu'on pouvait découvrir, c'était comme un grand reposoir dressé pour quelque Fête-Dieu invisible......

Et le pays si tendrement évoqué apparut. La fièvre s'adoucit. La face morte du malade resplendit, en un calme émouvant. Il voyait réellement toutes ces choses lointaines, au milieu desquelles il avait vécu et qu'il avait tant aimées. Pour les dire, ce simple eut des mots de poète d'une humilité, d'une touche pleine de clarté et de parfums.

Et, subissant l'appel de cette pauvre âme inquiète suivant un dernier rêve de lumière et d'amour chaste, les trois hommes qui le veillaient écoutaient tristes, plus tristes encore, à mesure que le récit s'élevait.

Ils n'osaient pas se regarder, ayant des larmes plein les yeux, sentant s'étendre en eux lentement la griserie chère d'un charme inattendu, très prenant.

...Il y avait eu réellement grande fête à l'Eglise ce jour-là, un dimanche, une de ces fêtes de campagne où les filles vont en robe blanche et grand voile. Et il l'avait vue revenir toute blanche et plus jolie en ces vêtements qu'elle avait dû revêtir pour la circonstance. Ainsi parée, elle l'intimidait bien un peu. Son petit bonnet lui seyait à ravir. Sous le grand voile l'enveloppant, lui faisant une atmosphère très mystérieuse, sa jolie figure transparaissait comme en une buée pâle d'éloignement.

Vers le soir, allant à la ferme voisine, il la rencontra dans le sentier qui, à travers l'herbage, unissait les deux fermes. Les pommiers inclinaient leurs fleurs, émiettaient au passage des pétales blancs et roses qui se prenaient en ses cheveux. Dans les coins, des vaches rousses, au piquet, ruminaient paisibles, les regardaient passer et repasser en cette pètite allée blanche. Alors il avait appelé à lui tout son courage et il avait parlé d'avenir. Il tremblait bien en lui disant cela. Mais tout le cœur de l'enfant, ce jour-là, lui répondit. Il lui sembla que le petit bras appuyé sur le sien avait eu un tressaillement. D'abord elle avait baissé la tête, confuse. Du silence était passé. Ils avaient continué quelque temps à travers l'herbage, allant, venant. Lui, par contenance regardait les petites fleurs nouvellement écloses en l'herbe drue. Jamais il n'en avait tant vu. jamais il lui sembla ne les avoir trouvées si belles, si bonnes à regarder, à interroger.

Tout à coup, par pitié peut-être de le sentir malheureux, très émue, elle avait levé la tête, et les yeux en ses yeux, un peu inclinée sur son bras qui, l'avait aussitôt saisie toute, mieux rapprochée de lui, elle avait dit simplement :

—Oui, Jean, si tu restes toujours celui que j'ai connu jusqu'à cette heure.

Des printemps se sont succédé.

Pas un ne fut aussi beau que celui-là.

Des avrils nouveaux ont refleuri les pommiers de l'herbage, étoilé les buissons, bien des années ont passé là-bas en la vallée normande, sur les deux fermes amies cachées dans la verdure et l'ombre des grands ormes plantés sur les hauts fossés : Jean est resté le même. Et Madeleine est toujours sa promise. On le sait au pays. Personne ne s'aviserait à lui parler. C'est une fille sage qui n'a qu'une parole. C'est aussi qu'à dix

(1) Ollendorf, Paris. Repdod. interdite.

lieues à la ronde il n'y a pas de gars plus travailleur, plus digne que le fils du père Farou.

...Mais c'est le passé cela, la pauvre joie d'une vie qui tient du rêve, semble-t-il, l'histoire d'un temps qui se recule, s'efface, se perd dans la nuit qui vient,... qui vient très vite...

Le voilà qui tremble. Sa langue se prend. Les mains se crispent, recommencent dans le vide leur même effort odieux, ce geste des mourants qui semblent vouloir remonter le drap...

...Un jour Jean Farou s'en est allé.

Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,

chantaient les filles et les garçons qui l'avaient accompagné un bout de chemin, sur la route... Jean Farou s'en est allé bien loin, au delà des mers,... petit pioupiou, soldat d'un sou.

—Oh ! les sables.., les sables ! halète-t-il, angoissé.

Il étouffe. C'est comme une mer qui monte, va le submerger !... Alors il se dresse sur son lit en un sursaut de révolte. Et la lutte recommence entre les trois hommes et le malade, ce spectre qui se tord, lance ses bras raidis, fonce de la tête dans le vide, donne de la voix comme un chien blessé, s'efforce de se lever pour fuir, fuir cette chambre, ce poste perdu dans les sables maudits où sa force et sa raison s'en sont allées...... Un moment, dans cette petite chambre, sous le jour blafard les éclairant, on n'entend plus que des respirations brèves d'êtres luttant en silence, pâles, désespérés, crispant les lèvres, abattus sur ce lit, où on le maintient de force.

Lui, les reconnaissant, les supplie.

—Oh ! toi.., toi aussi !... oh ! mon lieutenant, vous qui êtes si bon !... laissez-moi me lever... m'en aller...... Madeleine m'attend, vous savez bien !

Puis il retombe... Un dernier soupir... C'est fini... L'étreinte qui lie ses bras, ses jambes, pèse sur ses épaules, partout sur son corps meurtri, se desserre, s'allège... Il dort...... ou se meurt un peu plus,...... lentement... Et les trois autres, brisés, les membres tremblants, fébriles, plus pâles, reprennent leurs poses d'avant, leurs même attitudes frileuses, machinalement, inconscients, sans rien dire, presque heureux de ce grand silence revenu.

Au plus fort de la lutte, attirés par les cris de Farou, les autres sont venus, gardant la porte, prêts à donner leur aide s'il l'eût fallu. La scène passée, ils ont disparu. Par la porte restée entr'ouverte, Pierre les a vus se glisser hors du poste.

Eux, restent seuls, toujours seuls en cette petite chambre, écoutant le tic tac de l'horloge accrochée là-haut, s'essayant parfois à vouloir en compter les battements s'amusant à ce bruit saccadé de termite en travail, mais incapables de lui donner sa réelle signification, de suivre les heures, les heures qu'ils ne savent plus ne comprennent plus.

Il y a des siècles qu'ils sont là. Ils y ont toujours été, leur semble-t-il, tant ils sentent un tassement, un vieillissement se faire en eux.

Au-dessus du malade, au mur, dans son petit cadre déteint, Madeleine, Made, la fiancée dont le rêve l'a si longtemps soutenu, comme une petite idole pâle, avec ses grands yeux calmes d'enfant, semble veiller avec eux, prier, attendre elle aussi.

Pierre a les tempes glacées, le front barré, dur, insensible. Ses mains tremblent par moment. Quand il les passe sur son visage où les muscles se sont raidis, sur ses yeux trop longtemus fixes, las de cette même contemplation de fièvre, il frissonne. C'est à peine s'il en perçoit le frôlement. La caresse lui en semble étrangère. Ce n'est pas sa main qui a ce contact. C'est une autre près de lui, là derrière peut-être, qui fait tous ces gestes et l'a frôlé en passant. Il s'aperçoit que les deux soldats le regardent. Qu'a-t-il donc? Il se sent pâlir. Un froid, une humidité de caveau lui descend des épaules, lui coule à travers le corps. Une douleur le prend au creux de l'estomac... Il a peut-être faim... C'est vrai... Il est ici depuis l'aube et il n'a rien pris depuis. Il a fait comme les autres. Il a oublié. Alors il se lève. Mais il est obligé de se tenir debout quelque temps, cramponné au montant de la porte pour s'équilibrer, donner à ses jambes un peu d'assurance. Tout tourne autour de lui, tressaille, comme pris d'une fièvre subite au brusque déplacement de sa tête endolorie, restée trop longtemps immobile, sans pensée, vide. Se tenant aux murs, il va par les autres chambres. Il a vite fait le tour du poste. Il n'y a personne. Sur une table traîne un crouton de pain biscuité, durci. Il le prend, s'assied sur un lit, et mange. Après, il revient, pousse la porte extérieure.

Le vent a cessé.

Sur les dunes échevêtrées, jaunes, écroulées à l'horizon, le ciel pose ses nuages. Pas un frémissement, pas un glissement perceptible en ces masses sombres surplombant. C'est l'arrêt total.

Terres et cieux stupéfiés semblent attendre.

Une même teinte grise, livide, s'épand dans l'espace. C'est un jour las, incertain, un vrai jour d'hiver.

On n'entend plus la vieille plainte incessante du vent effritant les dunes, ni le murmure de l'éternel glissement des sables, allant en sourdine, reprenant après chaque rafale, toujours, comme un chant lointain, très mystérieux montant de l'étendue apaisée. Sur le désert mort plane un silence plein d'une tristesse indicible, accablée.

Mais Pierre ne voit pas ses hommes. Il s'inquiète, s'aventure, erre par les dunes. Il va ; le grand air lui fait du bien. Le froid excite sa marche.

Tout à coup il s'arrête. En voilà un, là, dans le fond, sous lui.

L'homme va, vient, fait les cent pas, tête basse, les mains dans les poches. Un son de voix frappe son oreille. C'est lui qui parle, par saccades, très vite parfois. Il discute, semble répondre à quelque interlocuteur. Il dit des choses que Pierre ne peut saisir. Mais il marche toujours d'un même pas scandé, comme à la parade.

Comme il n'y a pas beaucoup de place en largeur dans ce fond resserré entre les deux dunes qui le dominent, à chaque extrémité de ce minuscule vallon, il est obligé de se retourner. Et il revient l'air absorbé, convaincu, sur la même piste, très occupé à reprendre les mêmes traces, à remettre les pieds en les mêmes trous faits dans le sable par ses pas précédents.

Bien loin, comme un point dans l'étendue indécise, un autre vient d'apparaître, montre sa silhouette noire. Pierre l'observe, laissant le

premier tourner en rond dans son trou. Quelque temps, l'homme se tient immobile, semble interroger l'horizon, puis comme dans une trappe qui s'effondre, disparaît. Au même point, un instant après, il reparaît, reprend sa pose rigide, puis disparaît à nouveau et ainsi de suite. Lui aussi, comme accomplissant une tâche, descend et remonte sa dune. C'est le point solitaire qu'il s'est choisi pour vivre, penser si possible, seul à seul, loin des autres, loin de l'épouvante du petit poste blanc.

Derrière le poste, assis à terre, adossé au mur, Pierre découvre le dernier.

—Eh bien, Raynaud ! Que fais-tu là ?

—Rien... rien... mon lieutenant.

—Pourquoi restes-tu là.. tout seul?

—Seul ?... C'est vrai... Je ne sais pas... Je regarde.

Puis il reprend sa faction. Dans ses grands yeux se reflète la morne étendue. Et sa voix sonne au cœur de Pierre : " Rien, mon lieutenant... Je regarde. "

Lui aussi regarde.

Les dunes s'échelonnent, s'en vont en des plissements qui semblent les flots de la haute mer, de cette mer qui sommeille à l'horizon, dans la brume, là où le ciel et la terre se rejoignent, sombrent dans l'au delà. Ses yeux interrogent l'étendue. C'est de ces fonds perdus que le spahi doit sortir. Il est en route depuis longtemps déjà. Il n'est pas loin, sûrement, mais rien ne l'annonce. Pour eux, le désert ne soulève pas son linceul pâle. Ils ne savent pas, comme les Arabes, voir et entendre au loin:

—Vous le sauverez, n'est-ce pas, mon lieutenant ?... Vous le sauverez, car... autrement... s'il mourait, ce pauvre Farou,...... il faudrait le mettre... l'enterrer par là, près du poste,...... dans un trou fait dans le sable !...

Et à cette seule idée il se relève, s'approche de Pierre, le regarde anxieux, les yeux pleins de larmes, balbutiant :

—Et ce serait aussi triste qu'à Tamerna.... qu'à El Berd,..... Car, vous savez, ils ont des tombes là-bas, en face des fenêtres... Oh ! ces tombes!.. non... vous le sauverez, mon lieutenant !... Il le faut... Nous voyez-vous, seuls, murés dans ce poste étouffant, si étroit, par les jours de sirocco, avec cette tombe blanche, en face, au pied de la dune... Ce serait à devenir fou. Non. Ce n'est pas possible, pas possible... répétait le malheureux se pressant la tête à deux mains, la balançant de droite et de gauche... Non, non... c'est affreux... mon lieutenant !...

Oui, Farou serait sauvé. Pierre était sûr du dévouement du spahi. Dans quelques heures, il serait là.

...Et la nuit vint.

Elle tomba soudaine, nuit noire, appesantie.

Alors Pierre fit allumer l'appareil tourné vers El Berd afin que le spahi vît mieux sa direction, ne s'égarât pas, comprît surtout qu'il eût à se hâter.

On fit même quelques appels.

Et le long rayon crevant la nuit, trembla, souleva des scintillements de poussière, d'atomes humides suspendus, mettant dans l'espace, à travers, comme la tombée fine de larmes pleurées doucement..

IX

Tout à coup, dans le noir de la porte grande ouverte, la silhouette du spahi s'encadra.

Tous bondirent, puis s'arrêtèrent, de leurs places, le considérant anxieusement. Lui, immobile, d'un coup d'œil ayant vu qu'il arrivait à temps, souriait, très bon, heureux, n'accusant pas la fatigue de cette chevauchée énorme. Dans sa face brune les dents mettaient une lueur blanche ; les yeux, deux éclats noirs. Ses mains tendaient des objets, une petite boîte, une fiole, que Pierre recueillit avec ferveur. Ceux d'El Berd avaient donné beaucoup de cachets tout préparés, mais surtout, don inestimable en l'occasion, un peu d'alcoolé de quinine.

Alors ce fut chez tous un soupir, une détente profonde. Ce n'était pas une hallucination nouvelle apportée par la fièvre extrême et l'épuisement qui les tenait tous ; le spahi était là réellement.

C'en était fait de l'angoisse qui les tenaillait. Les mains fébriles, incertaines, maniaient le dossier des chaises, s'égaraient dans le vide, se détendaient souples, heureuses d'agir. Les regards brillaient, puis s'estompaient dans la buée lourde de larmes qui n'avaient pu monter et éclater jamais jusqu'alors. Les lèvres s'entr'ouvraient pour parler, sourire. Mais ce n'était que balbutiements informes, rictus. Ils ne le pouvaient pas encore très bien. Ils ne savaient plus. Ils s'efforçaient. Les figures hâves grimaçaient comme de vieilles images fripées.

Et ils se regardaient les uns les autres accablés par cette joie inespérée comme s'ils se découvraient, se reconnaissaient après une séparation, étonnés d'avoir vécu si proches et pourtant si loin, si isolés les uns des autres dans leur douleur, haineux presque, se cherchant un coin perdu, un fond où geindre, pleurer, penser, vivre seul à seul.

Pierre prit les médicaments.

Autour de lui tous se rangèrent, se rendirent utiles, très vite en silence. L'un d'eux soutenait la tête de Farou un peu relevée. De peur d'une crise subite, s'il venait à s'éveiller, deux autres l'avaient pris par les poignets. La lampe fut approchée. Tout autour, derrière, des ombres dures sautèrent aux murs, se plaquèrent sur l'éclat blanc du plâtre. Ils regardaient Pierre préparer la dose, verser la précieuse liqueur dans une cuiller.

(A suivre)

7e année.—No 8. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 18 juillet 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795



Feu M. Fred. Gelinas

Sommaire

7e année.—No 8. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 18 juillet 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00.	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze franc
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue Saint-Jacques, Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

Le Billet

Non, demain, pas encore!
Cher billet! Je l'ai là, je le tiens, je le vois.
Et je mets sur les mots l'accent de votre voix,
Qui m'est restée au coeur si tendrement sonore.

Le mot divin: "Je t'aime", à moi qui vous adore,
Vous l'aviez murmuré tout bas un soir, je crois,
Mais vous me l'écrivez pour la première fois,
Et c'est la certitude et l'orgueil; c'est l'aurore.

Du mot, à peine dit, l'on se prend à douter....
Il vous déplaît toujours de me le répéter,
Quand ma mémoire a peur, et se nie à elle-même.

Vous le rendre? Oh! jamais! car je peux, à présent,
Seul à mon gré, partout, toujours, le relisant,
Vous forcer mille fois à me dire: je t'aime...

JEAN AICARD.

Reverie

A l'heure où monte à Dieu la prière du pâtre,
Agenouillé dans l'herbe, au sommet du talus,
L'émigré, que le soir ramène au coin de l'âtre,
Songe au pays qu'il aime et qu'il ne verra plus.

Au pays où l'hiver la prairie est si blanche,
Où les champs sont si verts quand l'été va venir;
A sa mère au logis qui regarde et se penche
Vers le chemin par où son fils peut revenir.

A tout ce que là-bas, il chérissait naguère:
—A son chien qui s'attriste au foyer qu'il défend;
Jusqu'au dernier sillon que traça son vieux père,
Qui mourut sans pouvoir embrasser son enfant.

Au vieux pont qui passait le ruisseau de la ferme,
D'où l'on voyait surgir sa chaumière au toit noir;
Au sentier raboteux qu'il suivait d'un pas ferme,
Quand il menait jadis ses boeufs à l'abreuvoir.

Mais quand son rêve ainsi, du foyer solitaire
S'envole, et va s'abattre au pays regretté,
L'émigré comprend mieux qu'il est seul sur la terre,
Et pleure au souvenir du sol qu'il a quitté.

EUDORE EVANTUREL.

Les Injouguées

A traverser le grand store de soie rose, le soleil se colorait ; le gamin, un commissionnaire de l'imprimerie, s'arrêta sur le seuil du cabinet n'osant s'avancer dans la lumière joyeuse. Ebloui, et honteux de sa veste bleue toute grasse d'huile, il tendait le paquet, maculé par ses doigts tachés d'encre.

—Les épreuves de Monsieur... Madame...

—Robert Delys, tout court, mon garçon ! vint à son secours la jeune femme très mince et très droite qui se leva du grand bureau encombré de papiers.

Le gamin répéta, rouge jusqu'à la frange blondasse de ses cheveux.

—Robert Delys... Quand faudra-t-il venir les chercher ?

Robert Delys étouffa un baillement, lasse déjà du labeur ingrat et rebutant.

—Je téléphonerai ! répondit-elle, heureuse d'avoir trouvé une échappatoire à la date fixe qui la harcèlerait et l'empêcherait de donner tout son esprit à la correction.

Dans la main du gamin, elle mit un pourboire généreux et, quand la porte fut fermée, s'installa de nouveau à son bureau.

Elle eut un geste vers le paquet d'épreuves, mais presque machinalement, ses doigts prirent le porte-plume d'écaille, et sur une enveloppe ouverte dont la souscription portait : Mademoiselle Jeanne Méry, elle se mit à écrire dans un angle, alternativement, la pensée pas du tout là : Jeanne Méry, Robert Delys ; Jeanne Méry, Robert...

—Pauvre Robert ! Jeanne t'a vaincue !...

Et, cette fois très décidée, elle déchira le papier d'emballage cacheté par des pains d'une couleur douteuse.

L'impression première fut celle qu'elle ressentait toujours en présence de ses œuvres dans la toilette décevante des épreuves.

Le titre barbare, " Les Injouguées ", ressortait monstrueux, non laminé, sur la feuille de papier de mauvaise qualité, l'épigraphe, suspendue au dessous, lui apparut soudain ridicule en désaccord avec la thèse soutenue.

D'un doigt rapide, elle feuilleta les cahiers, assemblés par un point de brochure, reconnaissant au passage les phrases qu'elle avait ciselées avec passion, les mots neufs qui étaient le charme de son talent original, mais, désappointée qu'ils eussent ce visage-là, qu'ils exprimassent aussi imparfaitement sa pensée. La grande crainte lui vint, la torture du mal d'écrire, d'être inférieure à ses écrits passés, d'être en baisse, en baisse.

Son regard tomba sur l'enveloppe gribouillée — Robert prend sa revanche ! Elle sourit en songeant que Jeanne, elle, pourrait broder tranquille, sans pensée sous le front, dans l'embrasure endentellée d'une fenêtre, loin du souci des épreuves, des frayeurs que causent les mots qu'on a créés et qui, brutalement, semblent étrangers. Hors de quelle vie calme Robert l'avait entraînée !

Il suffit souvent d'un mouvement pour échapper à un cauchemar ; d'avoir souri, détendit l'esprit de Robert et sa verve de bohême reprenant le dessus.

—Bah ! fit-elle, le sujet peut m'avoir mal inspirée ! Ça m'apprendra à me défier de Jeanne et de son romantisme. Quelle dualité !

Et revenant aux premiers feuillets, elle commença à lire l'œuvre inspirée par Jeanne Méry.

Robert Delys possédait une délicatesse exquise en tout ce qui concernait l'intime d'elle-même ; mais, il a été dit : qu'il n'est point de femme tenant une plume, à qui n'échappe un sentiment dont son cœur a battu, un tombeau de ses rêves. Un jour ou l'autre, le roman douloureux ou joyeux sort de l'alambic du cerveau transformé, méconnaissable, palpitant de vie parce que " vécu ". L' " histoire " écrite de Robert ressemblait étonnamment à celle de Jeanne Méry.

Comme son héroïne, Jeanne avait eu une enfance triste, loin des siens, dans un couvent où grâce à une tante religieuse, on l'avait acceptée pour un prix modique.

Dans ce milieu de petites bourgeoises entichées de leur fortune, par la position d'élève pauvre, mise en dehors de ces petits à-côté qui sont le charme de la vie au couvent : Jeanne aurait pu s'aigrir, devenir jalouse et envieuse, si, d'elle-même, elle ne s'était mise à part, consciente qu'une barrière la séparait de ses compagnes ; que sa vie future, ainsi que celle présente, serait différente de la leur. Curieusement intéressée, pendant douze ans, elle demeura spectatrice au théâtre plus grand du monde, elle conserva, d'abord, " son rôle de fauteuil d'orchestre ", ainsi qu'elle disait, et, là encore son bon sens la classa. Sa mère, tout ce qui lui restait de famille, une petite maman si faible, pour qui ses bras se faisaient maternels, inquiète de la laisser bientôt seule, usa ses dernières forces à paraître dans le monde, comptant sur la beauté de Jeanne pour trouver un fiancé peu exigeant sur la dot.

Jeanne, elle, ne mit pas longtemps à s'apercevoir qu'elle n'était pas de celles qui se marient.

Son intelligence, son esprit joints à sa beauté attiraient à son entour une cour flatteuse faisant verdir de rage le bataillon serré des petites oies blanches, bleues ou roses ; mais, bientôt le rang s'ouvrait et l'admirateur le plus passionné allait glisser l'anneau des promesses au doigt de la petite oie rose, bleue ou blanche.

Ces défections ne lui firent jamais éprouver un autre sentiment qu'un peu de dégoût et une vague pitié.

Et la petite maman s'en fut un soir, laissant sa Jeanne seule.

Libre de sa vie, Jeanne se sentit intensément attirée par le mouvement féministe. La rectitude de son jugement, la prévenant des écarts grotesques, des prétentions ridicules, grâce aussi à son talent littéraire, elle acquit bientôt une notoriété don[t] elle se montra digne.

Avec une foi d'apôtre, elle se donna toute à l'œuvre de relèvement moral et social de la femme : payant de sa personne dans les faubourgs malsains, où l'intellectualité de la femme ne s'élève guère au-dessus de zéro, où la compréhension de ses droits et devoirs se borne à subir le joug bru-

tal de l'homme ; fustigeant, à l'aide de ses romans, les mondaines, celles qui pourraient, et qui s'amollissent dans un luxe décadent. Les premières adoraient Jeanne Méry, la " bonne féministe " qui bâtissait des crêches, fondait des bibliothèques et des caisses de secours pour les femmes ; les secondes dévoraient les livres de Robert Delys, avec ce plaisir bizarre qu'éprouvent certaines personnes à se planter des épingles dans la chair...

Alors, qu'elle était dans toute l'ardeur de son apostolat, sans la prévenir, elle qui n'avait jamais éprouvé le sentiment qu'elle excellait à analyser dans ses romans, l'amour fit irruption dans sa vie. Ce fut une déroute contre laquelle elle essaya en vain de réagir. Plus encore que son cœur, son intelligence était asservie.

Un soir, plus troublée que ses héroïnes favorites, les vierges douces de dix-huit ans, elle reçut le serment d'éternel amour.

Et voici pourquoi, commencé dans une heure de révolte contre la tyrannie de l'homme, " Les Injouguées ", finissait par un chant d'une tendresse infinie, par des accents d'une impressionnante beauté, vibrant d'amour et de vie révélée.

Juin 1908. MAGALI.

—Si j'étais aussi chauve que vous, je porterais une perruque.

—Mon cher jeune homme, si jamais vous devenez chauve ne gaspillez pas d'argent pour une perruque.

—Pourquoi ?

—Ça équivaudrait à mettre une couverture neuve sur une grange vide.

—Je vous en prie, Madame, ne prenez pas la peine de me reconduire jusqu'à la porte.

—Oh ! ce n'est pas la peine, cher monsieur, c'est un plaisir.

En cour.

Le juge.—La sentence est que le prisonnier soit emprisonné pour la vie.

Le prisonnier.—Mais, Votre Honneur...

Le juge.—Pas un mot ou j'ajoute quatre années.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

III. — LA FAMILLE.

La famille a, en France, une importance primordiale ; elle est pratiquement l'unité base sur laquelle est fondée la Société. En Amérique au contraire, cette unité base est l'individu. De là, des divergences d'opinions, des malentendus sans fin entre les deux peuples, différences et malentendus que M. Barrett Wendell a su remarquablement expliquer et dissiper autant qu'il lui a été possible.

La première notion de cette importance de la famille lui vint tout naturellement de ses rapports sociaux. Aussitôt admis dans l'intimité d'un membre d'une famille française, il se sentit admis, au même titre, par les autres membres de cette famille. Tous se croyaient obligés de le mettre au courant d'une foule de faits, de détails qui, au premier abord, lui paraissaient oiseux. Mais il comprit bientôt. La famille étant une organisation complète en elle-même aux yeux de ses hôtes, ne fallait-il pas que lui, nouveau venu, soit initié aux particularités et aux caractéristiques des divers membres de cette organisation.

Pour se maintenir, cette organisation doit obéir à des règles propres, auxquelles chacun de ses membres doit se soumettre. Ils le font de bonne grâce ; et en le faisant, ils abandonnent sans s'en apercevoir d'ailleurs, un peu de cette chose si chère au goût Anglais et Américain, la " personal privacy " (je ne trouve pas de mot traduisant bien l'idée). Le " foyer " français (qui n'est pas tout à fait le " home " anglais), n'est pas le lieu où vous pouvez vous conduire avec un complet sans gêne et suivre votre fantaisie personnelle sans considération pour les autres occupants. C'est un petit organisme social très restreint, très fermé, absolument indépendant par rapport au reste du monde, mais qui, dans ses limites étroites, a son code, son étiquette auxquels il faut se plier.

En France, la vie de famille, l'existence journalière au " foyer " est pleine de charme. Elle est profondément amicale, continuellement animée par la conversation, empreinte de bonté, de gaieté, de " grâce sociale ". Mais il ne faut pas en oublier les règles. Chacun y a sa place, ses devoirs, ses droits. Personne ne discutera l'amour paternel ou l'amour filial du Français ; il est si intense que l'on serait volontiers tenté de dire qu'il est plus profond là que partout ailleurs ; mais il ne permet jamais au père d'oublier qu'il est le père ; à l'enfant d'oublier qu'il est l'enfant. L'autorité paternelle implique un droit absolu au respect et à l'obéissance les plus formels.

Le père est chef, et a pour ainsi dire, le contrôle absolu des relations avec l'extérieur ; la mère est souveraine maîtresse à l'intérieur ; les enfants quelque soit leur âge, quelque soit leur position, ont vis à vis de leurs parents une attitude de déférence si ce n'est de dépendance absolue.

A ce sujet une anecdote :

Un jeune Américain dont la famille était en Europe ne réussissait pas au gré de ses désirs dans la carrière qu'il avait choisie. Une position absolument différente se présenta inopinément à lui, avec des chances d'avancement et de succès. Sans hésiter, il saisit l'occasion ; et une fois le changement effectué en avisa ses parents qui se déclarèrent enchantés.

Beaucoup de Français auxquels M. Barrett Wendell raconta l'épisode, considérèrent l'acte du jeune homme comme absolument imprudent, et, en tout cas, irrespectueux à l'égard de sa famille. Si un jeune Français s'était trouvé dans la même position, il n'aurait fait que son strict devoir en consultant " d'abord " ses parents, qui probablement auraient pris l'avis de plusieurs de leurs proches avant de se prononcer. Et s'ils avaient opiné pour la négative le jeune homme serait retourné avec

soumission à son occupation antérieure.

L'histoire, nous n'en doutons pas, est exacte ; les commentaires le sont aussi. Beaucoup de Français auraient probablement pensé ainsi ; mais il ne faudrait pas trop généraliser, depuis quelques vingt ans, bon nombre de jeunes Français sont devenus plus indépendants que cela et bien des parents moins autoritaires.

Dans la famille française il semble que toutes les fois qu'une décision est à prendre, les résultats sont considérés davantage, en autant qu'ils peuvent affecter la famille, qu'en autant qu'ils peuvent affecter l'individu particulier auquel cette décision se rapporte. Ceci est absolument logique, car l'individu passe mais la famille reste ; elle peut se perpétuer à travers les siècles.

C'est certainement de cette conception spéciale que sont venues les restrictions si étroites au droit de tester qui existent dans le code français. Il ne fallait pas permettre que l'individu " transitoire " put léser, dans un moment d'aberration, la famille " permanente ".

Une question spécialement intéressante est la question de la " dot ", si mal comprise par les Américains en particulier. Voici comment l'explique M. Barrett Wendell.

Quand un Français désire épouser une Américaine, il s'intéresse non seulement à sa séduisante personne, mais aussi à sa fortune ; et la plupart du temps, sa famille entame des négociations dans le but d'obtenir qu'une certaine " dot " soit constituée à la jeune fille, à l'occasion du mariage ; laquelle dot, (croient les Américains), passe entièrement sous le contrôle du mari, qui en fait ce que bon lui semble, sans que personne ait rien à y voir. Dégoûtante rapacité !

Le Français raisonne tout autrement. En se mariant, il va essayer de créer une famille. Si cette famille se fonde, il faudra pour la maintenir, pour affermir sa position, des moyens en rapport avec ses devoirs sociaux, ses prétentions et ses aspirations. Il est possible qu'à lui seul il n'ait pas ces moyens. Il est parfaitement disposé à fournir tout ce qu'il peut, mais pour garantir les intérêts de cette famille en perspective qu'il veut établir, il est nécessaire que ses moyens à lui, qui selon toute probabilité lui seront fournis par sa famille propre, soient augmentés d'une quotité suffisante fournie par la famille de sa future femme.

La dot, bien entendu, sera payée entre ses mains, mais il va assumer les charges de chef de famille, et l'un de ses principaux devoirs sera de gérer la fortune de la maison, de diriger sa prospérité matérielle et toutes ses relations extérieures. Il est le maître des possessions familiales, mais il s'en faut de beaucoup qu'il les considère comme son bien personnel ; pas plus qu'un souverain constitutionnel ne considérerait les revenus de l'Etat comme étant sa liste civile.

Moralement, les biens de la famille, composés de l'apport du mari et de la dot de la femme, sont comme une sorte de fidéi-commis constitué pour le bénéfice des enfants à naître. Si ces enfants surviennent, la dot de la mère devient évidemment une part de leur héritage. Tant que le père vit, il en a évidemment la disposition et la gérance ; et, dans la majorité des cas, il est gérant très fidèle. Mais si la femme meurt sans enfants, sa dot, sauf stipulations spéciales dans le contrat de mariage, revient à sa famille à elle. Le veuf, qui était le maître absolu durant le mariage, perd tous ses droits.

En effet, cette dot avait été donnée à la femme, non pas tant en vue de l'union elle-même, qu'en vue de la famille devant surgir de cette union. Cette famille ne s'est pas fondée, l'espoir a été déçu, la dot revient donc à la famille qui l'avait originairement constituée.

M. Barrett Wendell néglige de dire, que dans une foule de contrats de mariage entre Français, des clauses spéciales sont insérées tendant à limiter la liberté de disposition du mari et parfois même, comme dans le " régime dotal ", à limiter la liberté de disposition du mari et " de la femme ". Et très généralement, ces clauses ne sont pas considérées injurieuses pour le futur époux, car il comprend qu'il faut que la famille se protège.

Nous sommes amenés ici à traiter un sujet délicat, mais M. Barrett Wendell n'a pas hésité à le faire, il n'y a donc pas lieu d'être plus prude que lui ; nous nous contenterons d'ailleurs de le citer, ou à peu près.

" Les jugements que les Français " portent les uns sur les autres sont " au moins aussi sévères que ceux " que nous portons ici entre nous. " Mais ils savent mieux que nous que " l'humanité n'est jamais parfaite. " Leur monde est bien plus vieux " que le nôtre, pas plus compliqué " mais plus systématique. Il est " plus habitué aux conditions qui " peuvent entourer et affecter la na- " ture humaine. Il admet plus vo- " lontiers l'inévitable. Il accepte les " peines, les fautes, les erreurs, si " poignantes, soient-elles, parce " qu'elles sont comme la mort et le " déclin, les conditions de toute ex- " istence humaine. Aussi, quand il " considère la vie entière d'un hom- " me, est-il plus disposé à être aveu- " gle sur ses fautes et bienveillant " pour ses vertus. Il ne juge pas de " la même façon que nous.

" Parmi nous, à moins que nous " n'ayons un audacieux mépris des " conventions, le premier devoir est " la rectitude conjugale. Aussi long- " temps qu'un homme respecte fidè- " lement les promesses de son maria- " ge, la bénévole opinion Américaine " ne critiquera pas trop sévèrement " sa conduite vis à vis de ses parents, " de ses enfants, de ses frères et de ses " sœurs. Par dessus tout, on ne " s'inquiètera guère de savoir s'il se " conduit chez lui d'une manière " agréable, et si " portes closes ", il " ne se donne pas le luxe de mettre " absolument de côté tout contrôle " sur lui-même. En France, où l'a- " mour de la famille est si profondé- " ment enraciné, aucun homme ne " peut négliger ses devoirs domesti- " ques sans braver l'opinion publi- " que. Cette sévérité a un semblant " de compensation. Aussi longtemps " qu'un homme fait de son mieux en " ce qui concerne ses relations do- " mestiques, ses erreurs conjugales " seront peut-être tenues comme se- " condaires ; absolument comme se- " raient tenues chez-nous ses erreurs " domestiques. Je ne prétends pas " soutenir qu'un point de vue est su- " périeur à l'autre. Mon seul but est " de définir autant qu'il m'est possi- " ble, l'extraordinaire intensité de " l'amour pour la famille qui existe

" dans toutes les classes de la socié-
" té, en France. "

Un autre résultat de ce sentiment, de cette organisation, est la façon dont en France est contracté et compris le mariage.

En Amérique, le mariage implique bien quelques vagues changements dans les relations de famille, mais le point important est le bonheur et l'avenir du nouveau couple, bonheur et avenir qui ne concerne qu'eux.

Le Français a, tout autant que l'Américain cette préoccupation de bonheur, mais le mariage est avant tout pour lui une réorganisation des relations de famille ; et quand un projet de mariage se présente, chaque membre de la famille, — depuis le grand père jusqu'au plus jeune frère, — est disposé à le considérer comme une grave question d'intérêt commun.

La loi elle-même, contribue à faire du mariage une question familiale. En Amérique, l'on peut se marier en cinq minutes ; mais, en France, aussi longtemps que les parents vivent, leur consentement est obligatoire. En cas d'opposition absolue de leur part, l'on a, il est vrai, la ressource des " sommations respectueuses ", au moyen desquelles on peut passer outre à leur refus — et cela seulement à partir d'un certain âge. — Mais ce procédé est considéré comme scandaleux, et il faut des circonstances absolument exceptionnelles pour qu'un homme respectable consente à en user.

Pour les enfants comme pour les parents, le mariage est une affaire sociale bien plus qu'une affaire individuelle.

De temps immémorial, les Américains ont parlé du mariage comme d'une association, mais à leurs yeux, ce n'est pas avant tout, cela. Pour un esprit français, il semble que c'est avant tout, cela.

Pour eux le mariage est une affaire trop sérieuse pour être dominée par des considérations romanesques d'inclination satisfaite. Il comporte trop de questions de rapports journaliers qui ne peuvent être résolues que par le plus froid bon sens. Il n'y a aucune raison pour qu'une association, même au sens littéral du mot, ne soit pas pleine de cordialité, de confiance, d'amitié ; il n'y a aucune raison pour que l'on entre dans une association en faisant violence à ses inclinations ; ces considérations sont encore plus puissantes quand l'association en vue doit durer toute la vie et entraîner les rapports intimes du lien conjugal. Mais ces considérations rendent encore plus claire cette vérité, que l'idéal français du mariage, si admirablement tendre qu'il soit, est avant tout un idéal d'association domestique, cordiale et amicale. Aussitôt le mariage accompli, surgissent des devoirs : devoi conjugaux qui ne concernent que le couple plus ou moins heureux ; devoirs domestiques et sociaux nés de leurs relations avec leurs parents, leurs enfants, leurs amis, leurs serviteurs, etc, et de leurs rapports avec l'extérieur. Tout le monde, partout, reconnaît ce fait. Tout le monde, reconnaîtra aussi que plus ces deux catégories de devoirs divergents s'harmoniseront, mieux cela vaudra pour les intéressés. Mais en Amérique la phase " conjugale " semble la plus essentielle ; en France, ce serait plutôt la phase " domestique ". La différence est profonde. C'est une question de tradition immémoriale, renforcée par toute la puissance des instincts affectifs. En Amérique, l'on croit que le plus fort des liens humains est l'attraction d'un être pour un autre. En France, l'on considère que le plus durable, le plus solide des liens est celui du " sang commun ", celui de la parenté. Les deux conceptions sont belles et nobles, ajoute l'auteur en s'abstenant de juger.

M. Barrett Wendell avant de conclure nous fait de l' " honnête femme " une peinture qu'il serait dommage de ne pas reproduire :

" Celles qui méritent ce nom sont légion en France. C'est non seulement le plus beau type de femme française, c'est aussi le plus fréquent et le plus profondément caractéristique. Des yeux étrangers, des yeux artistes ne les distingueront peut-être pas tout d'abord, parce que, comme l'air et la lumière, on les rencontre partout, et aussi parce que leur inlassable dévouement à leurs devoirs absorbants les tient dans l'obscurité. Elles ne seraient pas elles-mêmes si elles n'étaient pas de fidèles épouses; fidèles non seulement au point de vue conjugal, mais aussi, fidèles dans leur sollicitude à partager avec leurs maris les charges d'une incessante responsabilité ; " l'amour " conjugal ne serait rien, sans une "amitié" conjugale de toute la vie. Mais toute l'amitié et tout l'amour conjugal ne seraient pas davantage suffisante, sans la fidèle observance des devoirs domestiques parfois si compliqués. L' " honnête femme " n'est pas seulement une bonne épouse ; elle reste comme dans son enfance une bonne " fille ", affectueusement fidèle à la famille d'où elle est sortie. Elle est une bonne sœur et une amie sûre, non seulement pour ceux qui lui sont attachés par les liens du sang, mais aussi pour ceux à qui elle s'est alliée par son mariage, et qu'elle considère comme des parents propres. Elle est bonne mère et chérit les enfants, à qui elle a donné le jour, avec un amour qui est la plus pure et la plus intense des passions humaines. Elle est encore une bonne " femme de ménage ", car ses devoirs mêmes, envers ces enfants et leur père, l'obligent à ne négliger jamais les détails fatigants de la vie journalière. Sa vie n'est que l'accomplissement sans fin d'occupations prosaïques et compliquées ; et elle continue de la jeunesse à la vieillesse, généreusement, heureusement, joyeusement. Car elle sait qu'elle doit rendre la vie agréable autour d'elle. Négliger aucun de ces détails serait pour elle manquer d'un des attributs de " l'honnête femme ", et tout aussi bien, si cette négligence affectait ses devoirs domestiques, que si elle affectait ses devoirs conjugaux.

Dans l'opinion de M. Barrett Wendell, plus on connaît les Français, plus on constate qu'ils ne se considèrent pas avant tout comme individus, mais plutôt comme membres de leur petite société propre : la famille.

La famille est une association, une corporation, un clan. C'est quelque chose de plus que la somme des membres qui la composent. Elle a, en elle-même et par elle-même, un droit inéluctable à leur amour. Les êtres humains, qui en font partie, comme ceux qui font partie d'une nation, mourront un jour, mais la famille, elle, survivra.

Avec une telle conception, les devoirs de l'homme ne sont pas indi-

viduels ; il doit faire abstraction de lui-même car ses devoirs deviennent sociaux. Les Français sont admirablement loyaux à cette règle idéale ; s'ils ne l'avaient pas suivie au travers des siècles avec une fidélité persistante, désintéressée, convaincue, leur société n'existerait pas telle que le passé la leur a léguée, et telle qu'ils la transmettent chaque jour à l'avenir.

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.



MON JARDIN

Mon jardin n'est pas grand et c'est mon seul domaine. Quelques mètres de superficie (à peine plus large qu'un " merry widow " de pure extraction) deux érables, deux tiges de lilas, deux rosiers grimpants, deux corbeilles, d'amarantes vertes, l'ombre d'un pavillon et le murmure du lac... Chose curieuse que tout pour moi tienne dans ce petit enclos, cette marche de pierre, ces allées ratissées et, ces humbles fleurs !...

Si, toutefois, voyageur intermittent, vous voyez au détour de votre chemin, une abondance de fleurs, en groupe, de papillons sauvages en tourbillon, comme un immense bouquet dans un cortège allégorique, clôturé, contre les intrus et rempli de soleil, regardez et si vous apercevez à la devanture, en banderolle gothique : " Villa Swastika " vous entrerez — au lieu de vous égratigner les doigts pour me voler mes roses à travers les barricades... C'est hospitalier chez moi. Ça ne sent pas l'eau-de-vie comme dans une auberge, ni la " peau d'Espagne " comme chez votre amie, mais les senteurs des pois fleuris, et des mignonnettes valent bien ce qu'on vend ailleurs ; plus que tous les spectacles et tous les oscopes du monde.

Car, quand mes fleurs sont animées, c'est une vraie petite kermesse en délire où dansent et repassent, transformées, masquées, intriguantes, des existences illusoires ; des êtres de fantaisie, de légende et d'histoire. Les " cœurs sanglants " se griment pour vous plaire, car las de souffrir, ils seraient trop pâles ; la " menthe " rampe à vos pieds et tend ses bras enlaçants et serrés comme pour étouffer le monde ; les " dahlias " se préparent dans les coulisses pour l'exercice militaire ; les cigales portent la redingote comme des chefs d'orchestre et font frétiller d'aise les arbustes qui remuent, remuent comme des bébés hésitants et restent toujours à la même place. Jusqu'aux branches d'appui qui posent en sentinelles et que les fleurs en fête dérangent souvent de leur poste.. Que voulez-vous ? Il y a des débauches, dans ce petit monde, comme, dans la grande humanité, et quand le vent souffle et grise mes plantes, elles chancellent comme des hommes ivres. Elles dansent des ballets d'opérette, font des tours et des sauts d'équilibre dans leurs costumes bariolés et fantasques. Et dans la vélocité de leur serpentine leurs contours deviennent imprécis, troubles ; on n'aperçoit plus qu'un tourbillon en ronde avec une infinité de petits yeux d'amour qui demandent grâce, tristes, pleins d'eau, à demi-pamés et fous et les dendelions de ouate qui neigent autour de nos têtes et s'abattent en confetti...

C'est un petit labyrinthe que mon jardin, parce que une fois entré, on ne vous y laisse plus sortir. Mais n'ayez crainte de vous y égarer. Il ne fait jamais totalement obscur et il y a toujours de bonnes âmes pour vous remettre dans la bonne voie. Il n'y entre pas de génies malfaisants. C'est moi qui ai la clef et qui en suis la fée. Les étoiles vis-à-vis sont à moi. J'ai loué le terrain avec le ciel dessus, comme la clôture et la véranda ; il est limité, mais j'en suis propriétaire. Et je n'ai pas besoin que la lune y passe et y prenne toute la place. Il y a de ses étincelles, dans le creux de chaque corolle, des mouches-à-feu qui filent comme des étoiles, des vers brillants qui s'en vont aux bois. Il ne faut pas qu'on touche aux oiseaux qui logent chez moi. Il ne faut pas non plus marcher trop fort dans mon jardin ; il faut avoir le pied léger, car le cœur de mes fleurs est là sous vos pieds qui bat comme dans ma poitrine.

C'est une petite société de confiance que mes fleurs, car elles ne sont pas menteuses. Chacune d'elles regarde loyalement dans le calice de l'autre. Elles n'ont pas de travestissements, s'épanouissent tout le jour, attendent que l'on ait soif d'el-

les et se réjouissent de se voir en holocauste à votre boutonnière, à notre ceinture, au baiser de vos lèvres, au flottement de nos cheveux mêlées à nos pensées intimes qui s'entassent et qui leur sont devenues familières, parceque souvent suggérées. Elles meurent volontiers pour notre bonheur. parce qu'elles ne sont nées que pour ça. Et nous les tuons inconsciemment, ces pauvres petites choses nées de nous, pour des souvenirs, des bagatelles le plus souvent sans nous inquiéter s'il n'y a rien de nous qui reste encore au fond et que nous tuons avec elles.

Je n'aime pas aller chez les autres, quand je suis triste, mon jardin m'est un sanctuaire. Je reste parmi mes sujets, je m'assieds au milieu d'eux. je leur dis des voluptés et je sais qu'ils m'aiment. Je les sens trembler avec les feuilles du frêne, comme si mon jupon de soie prenait une course sur les cailloux; je les entends bruisser à mes oreilles; ils me donnent tout leur parfum, — puisque c'est leur sentiment — tout leur baume, toutes leurs sympathies, fondent leur frêle existence, avec mon existence de grillon qui s'en trouve étourdi et s'endort...

Médicaments puissants que la poésie et le soleil ! Je voudrais avoir beaucoup d'argent, pour m'en acheter beaucoup, en grande quantité, autour d'une immense montagne, dans des allées tortueuses, des avenues de peupliers, des vastes gazons. Pouvoir mettre un peu de secret dans chaque ombre, sous le taillis, dans le sapinage ! Avoir des étangs, des statues qui s'animent et qui vous parlent, des chevaux qui vous traînent en triomphe !... Mais peu importe ! Je fais en quelques pas le tour de mon royaume, je campe tout près des poules de mon voisin et je ne suis pas pour cela maniaque ni sujette à la loi de subjectivité dont parle Daudet qui me ferait voir tout rétréci chez les autres, parce que je n'ai qu'une cage où je n'entre qu'en me coupant les ailes... Vous voyez bien que non puisqu'un seul ami à moi vaut toute votre société, puisque mes plate-bandes me valent des montagnes, puisque mes allées sont unies comme vos landes et que j'y promène ma tête en équipage, tout aussi bien coiffée que la vôtre...

Mes affections sont plus solides que vos bustes de marbre ; la pluie m'est une immensité. Et avec tout ce qui s'engouffra, en galopades, à travers l'espace — c'est pour mes fleurs et pour moi autant que pour vous, n'est-ce pas ? Et je ne vois pas que le firmament bleu cobalt ait pour vous des nuances plus à la mode : rouge cerise, ou bleu canard.

Après tout mon jardin est plein de gaietés. Il y a bien à gauche, à l'ombre entièrement, enseveli sous la menthe, un petit coin de mon âme dont on ne parle jamais et où rien ne pousse.—Les branches de roses, remplacent les saules-pleureurs ; les araignées tissent continuellement leurs toiles de bas en haut et de gauche à droite, en signe de paix. C'est le mausolée de mes rêves défunts. Si vous le remarquez, découvrez-vous je vous prie, autant par respect pour vous que pour moi, car, un jour, peut-être, ce sera là que j'y ensevelirai votre souvenir et votre abandon.

Même avec son petit cimetière, mon jardin est un petit village dont les cloches de muguet ne carillonnent qu'aux beaux jours. Les religieuses capucines ont leur retraite sur une longue étendue, sans impôt. J'en ai fait un pays libre, à ma façon, émancipé où les érables flottent en étendards sous aucune domination étrangère. Pas de taxes, c'est moi qui y enseigne mes principes, qui suis l'influence et on y bâtit que des châteaux en Espagne.

Fière comme les filles de la race du rêve, ayant d'elles la fougue, la mine, les manières, le goût, la vivacité, mon imagination en a aussi la manie de construire des chimères sans limites. Peut-être serait-il plus pratique de nos jours où les lots du cœur suivent le courant de la foule et ne se vendent qu'à prix d'or, de construire à l'Américaine. Si les bases ne sont pas solides et si au moment de la dégringolade, vous êtes au vingt-sixième, c'est un sûr moyen de n'avoir pas à recommencer.

Je serais tout de même curieuse de savoir comment s'y prend le propriétaire vis-à-vis pour faire des châteaux en Espagne, avec ses immenses plantations de choux et de pommes-de-terre et ses huit enfants qui y courent !......

NINE.

M. Fred. Gelinas

Nous avons encore à déplorer la perte d'un de nos collaborateurs dans la personne de M. Fred Gélinas, l'auteur d'articles si délicats, si pleins d'atticisme et si éminemment goûtés des lecteurs du " Journal de Françoise ".

M. Gélinas a succombé à la maladie, presque soudainement, à sa résidence, à Ottawa, dans la nuit du deux juillet dernier.

Ceux qui ont lu " La Mort du Précurseur " et son étude sur "Mozart" se rappellent avec quelle précision de détails, quel heureux choix de mots, quel parfum de poésie, l'écrivain a décrit le charme de la danse d'Hérodiade, la beauté de son visage et la grâce de ses attitudes, tandis qu'il sût trouver des notes d'une harmonie toute nouvelle pour chanter, en une prose exquise, le talent du divin Mozart.

Il n'y a pas longtemps encore, il nous écrivait :

" Je rêve d'écrire pour le "Journal de Françoise " des aperçus sur l'art. Je les ai tous là, dans ma tête et dans mon âme, mais, le temps, voyez-vous, est mon maître. Il me commande en ce moment et ne me permet pas la distraction douce d'une collaboration assidue... "

Le temps aurait pu se laisser fléchir, la mort, jamais ! Implacable à tous, cruelle surtout aux jeunes, elle glaça à jamais la main qui pouvait encore tracer de si belles choses. M. Gélinas avait à peine trente-neuf ans quand il cessa de vivre.

Nous ne saurions mieux clore ces quelques lignes à sa mémoire qu'en citant celles qu'il écrivit, dans ce journal même, le 17 août, 1907 — il n'y a pas un an encore ! — en terminant son article sur Mozart.

Il parle des fervents du grand maître, lesquels, à la maison de Salzbourg, où il est né, sont allés déposer des fleurs :

" Puis, la nuit venue, quand on entend bruire dans la ramée les ombres des chers disparus, tout bas, dites-lui, ô pèlerins de l'harmonie, l'adieu d'Horatio à Hamlet, le malheureux

prince du rêve, expirant sur la terrasse d'Elseneur :

" Good night........ ....
" And flights of angels sing thee to thy rest........ "

Distribution des Prix aux Cours Lanctot

Cette année 1907-8 s'est ouverte pour les Cours Lanctot sous de nouveaux auspices. Mlle Beaupré en est devenue, comme chacun le sait, la directrice et la propriétaire, en août dernier. Elle avait compté, dans cette entreprise, sur un appui constant qui lui a fait défaut...... Mais soutenue puissamment d'un autre côté, Mademoiselle Beaupré a tenu tête aux mille difficultés d'une premièreannée de direction.

Nous avons pu en juger principalement à la séance de fin d'année.

Grâce à Dieu, les Cours jusqu'ici connus sous le nom de Mademoiselle Lanctot n'ont évidemment rien perdu de leur valeur. La méthode en usage dans le passé, qui a fait leur bon renom a été suivie cette année scrupuleusement, sur les indications précises de la fondatrice ellemême aux sous-maîtresses formées par elle.

Les familles assez intelligentes pour faire la part des circonstances, et qui n'ont pas voulu douter avant de voir comment la direction novice allait subir l'épreuve, se félicitent à présent. Beaucoup l'ont dit tout haut et il y a lieu de le croire. En cette solennelle circonstance de la distribution où chacun recevait son dû, Mlle Beaupré a tenu à rendre un témoignage public à ses fidèles institutrices qu'elle proclame de tout son cœur des vaillantes et des personnes de haut mérite.

C'est en partie grâce à leur zèle et à leur esprit de devoir, qu'elle a pu surmonter les multiples obstacles d'un début de carrière.

Depuis dix mois, tout le personnel s'est chaque jour efforcé d'instruire les enfants sans les fatiguer, rencontrant en cela les vues des parents si tendres qui avaient confié leurs trésors avec mille recommandations, comme des petits oiseaux frêles et rares, de petites fleurs précieuses et délicates.

Hâtons-nous de le dire : plusieurs d'entre ces élèves ont su vaincre la faiblesse de leur constitution et s'imposer assidûment la tâche quotidienne d'apprendre.

D'autres ont différé jusqu'aux époques de concours pour se mettre au travail.

Parmi ces dernières, le talent quelquefois a suppléé à l'inconstance de l'effort. Chaque élève sortant triomphante d'un examen remporte le prix de sa division.

Comme par le passé, la maison n'accorde que des premiers prix : deux ou plusieurs à mérite égal.

Les journaux quotidiens ont proclamé les noms des gentilles lauréates.

Au " Journal de Françoise ", le présent aperçu du progrès de l'institution d'après la lecture faite en la séance solennelle du 19 juin.. Ce rapport était bien dû à un auditoire de parents si intéressé à la marche intellectuelle de l'établissement.

D'abord, sans diminuer en rien le nombre ou la beauté des récompenses, on a vu que Mademoiselle Beaupré a fondé, l'automne dernier, avec l'aide d'amies généreuses, une bibliothèque, dans le but de développer chez les jeunes filles le goût de la lecture, et d'étendre sans efforts de leur part le champ de leurs connaissances,—partant le cercle de leurs idées, — d'enrichir leur vocabulaire et de fortifier leur esprit. Elles trouvent dans ces livres à leur portée des récits propres à leur faire admirer le beau et le bien. Les institutrices elles-mêmes y prennent une agréable récréation, aussi bien qu'un aliment à leurs plus hautes facultés. "

Au matériel des Cours, vont s'ajoutant peu à peu des cartes murales : il a paru absurde et suranné de faire apprendre les divisions des provinces, des pays, états et continents sans l'aide de cartes convenables. La nouvelle Directrice s'est en conséquence adressée au gouvernement fédéral, qui lui a généreusement expédié, pour commencer, une vaste carte du Dominion datant de 1907. De plus, l'étude de la géographie désormais, ne saurait aller sans les populations ni les superficies au moins approximatives. De même la composition historique devra se compléter de ladémonstrat ion obligée dans l'Atlas. Toutes choses élémentaires, mais auxquelles il fallait songer.

Des cours supplémentaires ont été inaugurés cette année : tout à fait gratuits, groupés, suivant les matières à l'étude, par séries de quatre cinq et six, ils ont réuni plusieurs fois chaque mois, depuis février, les élèves les plus avancées.

Par ordre de dates : pour les mathématiques, Mlle Forget, professeur dans la maison, a bien voulu dispenser les lumières ce qui a beaucoup fortifié l'enseignement régulier et beaucoup aidé au succès des jeunes filles ayant déjà quelque aptitude aux chiffres.

La Directrice, Mlle Beaupré, a fait un cours pratique de littérature traitant surtout de l'art épistolaire, qui est on le comprend, d'une utilité immédiate.

Mlle. Turgeon, une généreuse amie est venue aussi tendre la main aux étudiantes, leur faisant part de ses copieuses lectures : l'histoire du Canada sous la domination française a défilé devant le vibrant auditoire avec ses luttes sanglantes, ses triomphes, ses héroïsmes.

Grâce à cette parole chaude et pittoresque, on a cru vivre les évènements de cette époque, et les jeunes cœurs ont battu noblement.

Enfin, des traités précieux pour l'enseignement des hautes mathématiques ont été ajoutés aux anciens ; des dictionnaires géants et à toutes sortes de fins sont venus grossir le répertoire de référence.

Il nous parait amplement démontré qu'une impulsion énergique et intelligente a donné aux Cours Lanctot un nouvel essor. Nous tenons de la Directrice que déjà bon nombre d'élèves ont demandé leur entrée pour l'année prochaine.

Il y a donc sujet de féliciter notre amie " Hélène Dumont " d'avoir entrepris une œuvre d'éducation et d'y avoir déjà si bien travaillé.

Académie Marchand

La distribution des prix aux élèves de cette académie dirigée par Mlle Bibaud, eut lieu le 22 juin, sous la présidence de Monsieur le curé Charrier.

Parmi les médailles et les prix spéciaux qui ont été accordés aux élèves des différents cours, mentionnons les suivants : — Médaille de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, obtenue par Mlle C. Martel, pour mérite exceptionnel. Médaille d'or offerte par l'Hon. M. Gouin, premier-minis-

tre, décernée à Mlle A. Juneau, pour son application constante et ses excellents succès dans toutes les matières du cours académique. Médailles d'or offertes par M. Donat Marchand et Madame Lafontaine, méritées par Mlles M. Desmarais et C. Martel, pour l'excellence. Médaille d'or offerte par Madame Beauvais : Mlle J. Lesage, dessin. Médailles de l'Alliance française accordées à Mlle H. Villeneuve, pour l'analyse littéraire et les préceptes, à Mlle M. Desmarais, pour la composition et l'histoire littéraire. Médaille et diplôme d'arithmétique présentés par M. Ludger Gravel, à Mlle A. Juneau, Médailles d'argent offertes par Mesdames Lesage et Paquin, décernées à Mlle R. Tremblay, pour la théorie musicale, à Mlle M. McKenna pour la politesse et l'application. Prix de droit usuel, don de Madame Gérin-Lajoie : Mlle M. Jetté. Prix de composition littéraire présentés par Madame Huguenin à Mlles A. Pepin et A. Soulard.—Quatorze élèves ont reçu des médailles d'or et des certificats d'études, pour avoir réussi dans tous les examens préparatoires au brevet académique, et trente-cinq ont reçu des médailles d'argent pour leurs succès dans tous les examens préparatoires aux brevets d'école modèle ou d'école élémentaire.—Cinquante-sept ont reçu des diplômes de sténographie.

Diplômes obtenus au Bureau central des Examinateurs catholiques.—

Ecole élémentaire :—Mlles L. Bellefleur, A. Papillon, C. St.-Onge, J. Bissonnet, A. Lussier, B. L'Allier, P. Demers, A. Verville.

Ecole modèle :—Mlles M. Labranche, E. Marceau, R. Tremblay, H. Paiement, B. Desjardins, F. Lefebvre, M. Menarque. Pour l'anglais : Mlles E. Marceau, M. Tremblay, M. Labranche.

Ecole académique :—Mlles M. de Longchamp, L. Gélinas, I. Beaudoin, C. Dutrisac, B. Dumont, A. Racette. Pour l'anglais : Mlle M. de Longchamp.

Aux examens de l'Académie de Musique de Québec, qui ont eu lieu le 20 juin, 27 élèves ont obtenu des diplômes.

Cours préparataire :—Mlles A. Martin, A. Cutras, L. Roth, M. Farrell, L. Garnon, L. Lefebvre, F. Aubé, E. Marceau.

Cours moyen :—Mlles R. Tremblay, A. Grégoire, M. Asselin, D. Donaldson, N. Gohier, F. Chauret, E. Villeneuve, I. Provost.

Cours supérieur :—Mlles Y. Lamarche, E. Généreux, A. M. Grégoire, C. Lesage, F. Lacoste, R. D. Paquin, B. Larochelle, A. Soulard, E. Brûlé, B. Methot.

Lauréat :—Mlles A. Deneault, A. Tremblay, J. Chénard.

Académie Sainte-Marie

La distribution des Prix aux élèves de cette Académie, a eu lieu, le samedi, 20 juin ; présidée par le R. M. Charrier, curé, assisté du R. M. Guibert, chapelain de l'Institution, de plusieurs membres du clergé et amis de l'éducation.

Outre les récompenses distribuées aux élèves des différentes classes, plusieurs prix spéciaux, la plupart offerts par de généreux donateurs, ont été décernés aux élèves dont les succès ont été remarquables.

Mlle Blanche Chauvin élève finissante, a mérité la médaille de son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, Sir L. A. Jetté.

Dans les premiers jours de juin, avait eu lieu l'Exposition des travaux des élèves, consistant surtout, en coupe et couture, méthode Boudet. Son Honneur le Maire de Montréal a bien voulu offrir un prix à l'élève qui s'est signalée dans cet art; il a été mérité par Mlle Alice Perrault.

McNIDER

CHOEUR :

Avec amour, notre voix chante
Tes bords aimés, ô fleuve Saint-Laurent !
Tes flots d'azur, glace charmante,
Où McNider se mire bien gaîment.

Au fond d'une agréable baie,
Comme un bouquet, McNider se fait voir ;
Et sa nature, toujours gaie,
Se réflète dans le vaste miroir.

Sous le vocable de Marie,
Monte en l'azur notre clocher pieux,
Et par son Assomption bénie
Notre-Dame pense à nous dans les cieux.

Dans une aisance bien modeste,
Vivent ici nos pieux riverains.
Quoiqu'on en dise, leur cœur reste
Celui de vrais et vaillants Canadiens.

L'onde que la barque sillonne
Remplit les rets de ruisselant poisson ;
Et par les champs, quand il rayonne,
Le chaud soleil prépare la moisson.

On combat, ici, la " licence "
L'alcool est, sans merci, prohibé.
Et la loi de la tempérance
Protège encore notre cher Sandy Bay.

Que n'ai-je le puissant génie
Ou la plume de certains grands rhéteurs !
Je voudrais, comme Crémazie,
Chanter mon fleuve et ses bords enchanteurs.

O fleuve-roi ! de mon enfance
Tes flots ont bercé les rêves heureux,
Loin des soucis de l'existence !
Ils passeront, ces instants précieux !

Joyeux, sur ton onde dormante,
J'erre parfois, sans crainte, sans danger,
Et devant la vague chantante,
Je vois s'enfuir mon aviron léger.

J'aime le sable de tes grèves,
Fleuve, berceau de mes premiers plaisirs !
J'y semai, jadis, bien des rêves,
J'y recueille encor d'heureux souvenirs !

Oh ! qu'il dit vrai, le vieil adage :
" Rien, rien, n'est beau comme son cher pays ! "
Tout est riant sur l'humble plage
Où je suis né, où je chante, où je vis.

Que Dieu bénisse l'humble barde
Osant chanter, quoique pauvre rimeur,
Sur les bords du fleuve qui garde
En un seul coin la moitié de son cœur.

CENDRILLON.

Sandy Bay, 1er mai 1908.

A Travers les Livres

M. Alfred Descarries vient de publier une modeste plaquette qu'il intitule " Variétés Canadiennes ", écrit en vers et en prose, dont la composition typographique a été faite par l'auteur lui-même.

Certes, nous aurions mauvaise grâce à refuser à M. Descarries " l'humble part de mérite " qu'il réclame dans sa Préface au lecteur. Si le travail et la persévérance comptent encore des admirateurs, ils ne ménageront pas leur encouragement à l'auteur des " Variétés Canadiennes ".

Nous extrayons de ce petit volume, la courte page suivante, racontant d'une façon intéressante : " La légende des Chutes " :

" Les Chutes Niagara ont leur légende. Elles furent jadis l'objet d'un culte superstitieux de la part des bourgades d'Indiens, dans les régions encore vierges des grands lacs.

Une bizarre coutume, en usage à cette époque, voulait que chaque an-

née, une jeune Indienne, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, fut offerte en holocauste au " Dieu courroucé ", nom que les sauvages donnaient aux Cascades, qui leur inspiraient une religieuse terreur.

Voici comment se pratiquait ce sacrifice qui réunissait sur les bords du gouffre, toutes les tribus des alentours, saisies d'un farouche respect à la vue de l'abîme : la belle Indienne choisie comme victime, était ligotée soigneusement, et attachée ensuite à un canot d'écorce qde l'on précipitait dans les chutes, pendant que les guerriers, brandissant leurs " tomahawks ", poussaient des cris gutturaux et clamaient l'hymne de mort. Et, longtemps après que la frêle embarcation ait été engloutie dans les chutes, ce charivari éveillait les échos des bois où les cris des guerriers Indiens se repercutaient, implorant la clémence de leur Divinité.

Ce devait être là une scène grandiose et terrible. "

Les " Variétés Canadiennes " sont en vente partout, au pris modeste de vingt cents.

LE LISEUR.

Le Matelot

Nous allions d'Ajaccio à Propriano à bord du " Vautour " croiseur de l'escadre. Aux deux côtés du navire, attachés pour ainsi dire à ses flancs, deux torpilleurs, le " 126 " et le "127", suivaient. Le temps de terre était superbe ; un magnifique soleil et une jolie brise, que la vitesse de la marche rendait encore plus fraîche. Nous étions tous à l'arrière, regardant filer vertigineusement les côtes de Corse, regardant surtout nos deux braves petits compagnons, les torpilleurs, qui tantôt plongeaient sous la lame, ou semblaient s'élancer hors de l'eau, dans des mouvements désordonnés à la fois comiques et terrifiants.

Soudain, sur le torpilleur "126", une rumeur formidable s'élève : nous voyons tous les marins se précipiter en avant, lever les bras en l'air et un même cri sortant de toutes les poitrines :

—Un homme à la mer ! un homme à la mer !

D'un même mouvement, nous sommes tous debout : le "Vautour" vient de stopper, et à toute vitesse il fait machine en arrière ; l'amiral a quitté la passerelle, et il est là, à l'arrière, au milieu de nous, donnant ses ordres d'une voix brève. La figure pâle, fouillant de sa lorgnette cette grande mer que le soleil rend éblouissante, et où l'on cherche l'homme, qui se débat... Le voici, enfin, si l'on peut appeler un homme ce point noir qui s'agite au loin, tout au loin... Car on ne l'avait pas vu tomber du " Vautour " : il était à l'avant, par-dessus le bastingage, tout entier à son travail. Un coup de mer l'a emporté, et quand le torpilleur l'a signalé, il avait déjà filé le long du navire, et nous donnions à ce moment quinze ou seize nœuds !

Mais enfin on le voit ; on aperçoit, dans la lumière d'or, par-dessus les grandes vagues, des bras qui s'agitent désespérément, au-dessus d'une toute petite tête... Cela ressemble de loin à une épave ballottée par les flots ou à quelque oiseau de mer blessé qui s'est abattu pour mourir........ Mais les deux torpilleurs ont fondu sur ce point noir : comment ne se sont-ils pas heurtés ? par quelle extraordinaire manœuvre sont-ils arrivés juste sur lui sans écraser cet homme sous leur hélice, sans le prendre sous leur remous ? Je n'en sais rien. Demandez-le aux admirables marins qui sont la gloire de notre pays, à ces vaillants et modestes dont toute la vie n'est qu'un long dévouement ; demandez-le au commandant du "126e" ; au commandant du "127" ; demandez-le surtout à l'amiral, leur chef à tous, brave cœur, dont il fallait voir l'émotion quand il nous dit, de sa voix saccadée, les yeux toujours ardents derrière sa lorgnette : Il est sauvé !

—

Il est sauvé, en effet, et sans même avoir eu besoin de s'accrocher à la bouée ; car vous pensez bien que les bouées étaient à la mer. Jour et nuit, sur ces bateaux, il y a à l'arrière, de chaque côté du navire, deux hommes armés d'une hachette et qui, dès que le cri lugubre : " Un homme à la mer ! " a retenti, coupent la corde qui retient les bouées. En tombant à l'eau, la bouée s'enflamme à son extrémité pour qu'on puisse la voir même dans la nuit, et rien n'était saisissant, dans ce plein jour, sous ce clair soleil, comme ce flambeau allumé dans la mer, ainsi qu'une chandelle de mort... Mais déjà, du "127", un petit canot s'était détaché, un berthon, comme ils les appellent, de ces petits youyous qui se replient sur eux-mêmes comme des cha-

peaux claques. En deux ou trois coups d'avirons, on arrive près de l'homme qui, toujours sur l'eau, se débattait gaillardement : un des marins l'empoigne vigoureusement par le cou, le hisse tout ruisselant à bord du berthon, et on le ramène sur le "127", où les matelots poussent un hourra en son honneur.

Puis le "127" vient sur nous à toute vitesse, accoste presque le " Vautour ", nous voyons l'homme qui se secoue, ses cheveux collés au front, ses vêtements trempés, marchant lourdement dans ses souliers remplis d'eau. C'est un petit blondin, à figure rose, aux yeux clairs. L'amiral l'interpelle :

—Eh bien ! mon garçon, tu as pris un bain ?

—Oui, amiral...

—Allons ! reprend l'amiral, que cela ne t'arrive plus.

Et s'adressant au commandant :

—Quand vous l'aurez bien fait sécher, qu'on lui donne un bon verre de vin.

Et, tandis que le torpilleur ralentit sa marche :

—Signalez : Témoignage de satisfaction au "127", commande l'amiral.

Puis, soulignant ses paroles d'un geste affectueux :

—C'est bien, Senès, c'est très bien, crie-t-il au commandant.

Et, sur le " Vautour ", je regardais tous ces hommes, à qui pareil accident peut arriver chaque jour, et qui, durant quelques minutes venaient d'avoir comme le froid de la mort. Ils étaient calmes, émus, sans doute, mais résignés, car les gens de mer croient à la fatalité, et, pour eux, ce qui doit arriver arrive à l'heure dite... Si l'homme n'était pas mort, c'est qu'il ne devait pas mourir, mais le jour où elle le voudrait vraiment, la mer saurait bien le reprendre... D'autant qu'ils ne lui gardent pas rancune, les braves enfants ! Le lendemain, en repartant de Propriano, je demandai des nouvelles de notre homme......

—A-t-il passé une bonne nuit ? Il n'a pas eu de fièvre ?

Et comme je demandais si on pouvait le voir :

—Mais parfaitement, me dit le commandant vous n'avez qu'à lever les yeux.

Et suivant la direction de son doigt, je reconnus, en effet, mon blondin à la figure rose et aux yeux clairs... Il était encore à l'avant du navire, toujours penché en dehors du bastingage, continuant le travail interrompu la veille.

Z.

ERRATUM

Au cours de l'agréable article de M. Adolphe Poisson, une ligne échappée à l'attention du typographe, gâte le sens de tout un paragraphe.

Nous rétablissons la phrase pour l'agrément du lecteur : A cette époque, je n'ai pas besoin de vous le dire, la lumière électrique était inconnue. La lampe à pétrole elle-même n'avait pas encore fait son apparition et la bougie ou, pour parler plus familièrement, la chandelle de suif jouissait d'une vogue incontestée.

Un grand nom sans mérite est une épitaphe sur un cercueil.—Mme de Puisieux.

* * *

Une dame fort laide et à la figure très rébarbative monta un jour dans un tramway et s'assit dans un des sièges à l'arrière, où se trouvait déjà un monsieur qui fumait. C'était le droit du monsieur de fumer, et il ne se dérangea pas pour la dame revêche. Elle se mit à renifler dédaigneusement pour montrer son mépris, et en reniflant, crut s'apercevoir que le monstre ne sentait pas seulement le tabac, mais encore la bière et les oignons. Elle ne put contenir son indignation plus longtemps.

—Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix vinaigrée, si vous étiez mon mari, je vous donnerais une dose de poison.

Le monsieur la regarde en face.

—Madame, dit-il avec placidité, si j'étais votre mari, je la prendrais.

DE L'OMBRELLE

Quoique Montaigne ait dit : " Nulle saison m'est ennemie que le chaud aspre d'un soleil poignant ; car les " ombrelles ", de quoi, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus le bras qu'ils ne déchargent la tête ", nous sommes d'avis que la délicieuse ombrelle est nonseulement un objet de coquetterie et de luxe, mais une sauvegarde hygiénique qui préserve le teint de nos élégantes contre le hâle néfaste, et le cerveau contre les atteintes d'un soleil brûlant. Il est vrai que l'ombrelle avant Louis XIV était lourde et disgracieuse et la France n'a pas adopté facilement cet accessoire de la toilette. Catherine de Médicis y faisait opposition. Mais elle devint plus légère et plus élégante déjà à l'époque du Grand Roi, et les coquettes de la Régence, comme plus tard les Merveilleuses, possédaient de véritables chefs-d'œuvre du genre. On les a couvertes successivement de peau de daim, de paille, de toile cirée, de taffetas, de satin, de moire, de blonde, de dentelle, de guipure, avec des broderies, de flots de rubans, d'autres ornements variés : certaines ombrelles de grand luxe étaient décorées de miniatures. Le manche, la pomme et la crosse, enrichis d'or et d'argent et de pierreries, d'ivoire sculpté ou de rares bois des Iles, tout a servi de motif pour flatter la vanité des femmes.

Tantôt très grandes, tantôt minuscules, deux variétés d'ombrelles ont

eu leur période de vogue : la "marquise" et la "pompadour" à manche brisé.

La marquise, en dentelle, ou ornée d'effilés, au manche d'ivoire uni ou sculpté, était en grand honneur avant le second empire ; en 1875, les ombrelles-cannes ont eu du succès ; elles garantissaient des rayons du soleil ou soutenaient la marche des élégantes rendue difficile par l'abus des hauts talons.

Actuellement, l'ombrelle est aussi jolie que pratique, de grandeur modérée, de soie unie pour les courses du matin ou la promenade à pied, elle s'agrémente de dentelles, de ruchés, de délicieuses peintures pour la promenade en voiture. Elle s'harmonise avec les nuances de la toilette, elle s'assortit au teint du visage qu'elle éclaire délicieusement. La science de l'ombrelle est un des triomphes féminins, et nos élégantes semblent porter de grandes fleurs épanouies, dont l'éclat les fait paraître plus belles et plus charmantes.

L'usage de l'ombrelle remonte à la plus haute antiquité. Les Chinois, vingt siècles avant le Christ, les Egyptiens, les Juifs, les Perses, tous les peuples de l'Orient, plus tard les Grecs et les Romains, s'ent sont servis pour se protéger contre l'ardeur du soleil.

Les femmes, comme les grands seigneurs, les faisaient porter au-dessus de leur tête par un esclave. Les ombrelles des dames romaines étaient montées sur le bambou des Indes ou l'ivoire incrusté d'or et de pierreries. Elles avaient la forme du dais encore en usage dans nos cérémonies du culte, comme nous le voyons dans les collections de peintures sur vases anciens.

En Chine, le parasol est une marque de distinction. Les mandarins seuls ont le droit de porter des parasols à deux ou trois étages. Le parasol à quatre étages est réservé à la majesté impériale.

Parfois, modestement formé de bambous et de papier huilé et colorié, orné de sentences de Confucius ou d'allégories religieuses, le parasol oriental prend souvent une haute valeur ; les étoffes précieuses, les broderies, les perles s'y mêlent aux plumes d'oiseaux rares, à l'or, à l'argent, aux bois précieux, à l'ivoire. Au Japon, dans presque toute l'Asie, le parasol ne figure pas seulement dans la vie ordinaire, il est l'ornement obligé des cérémonies publiques religieuses. Les dieux et les fétiches, les rois et les princes, sont protégés par de splendides parasols. On les admire, ornés de perles et de pierres précieuses, portés par les bramines marchant autour du char triomphal de Vichnou dans la célèbre procession de Saggrenat. Dans la fête solennelle de Sapan Gianchei, au royaume de Pégu, les plus beaux éléphants du roi sont couverts d'immenses parasols faits avec les étoffes les plus éclatantes. La reine Victoria envoya en présent au sultan Mahmoud une ombrelle qui ne coûta pas moins de 16,000 dollars.

L'usage s'en est répandu dans tous les pays de l'Europe, et le marquis de Custine nous les signale portées par les paysannes russes des environs de Nijni-Novgorod. En Espagne, et dans l'Amérique du Sud, la mode de l'ombrelle se substitue à celle de l'éventail dont se servaient jadis uniquement les Espagnoles.

Le peuple, dans nos pays, fait rarement usage du parasol, au Japon, au contraire, l'ambition de l'ouvrière agricole est de se parer d'une jolie ombrelle ! Mais dans nos classes élégantes, la mode en est universelle, et nous devons nous en réjouir, car elles constituent une des plus jolies prérogatives de la coquetterie féminine.

ETINCELLE.

—Tu me rends la vie insupportable.

—Hé bien, retourne chez ta mère, va... va... la rejoindre.

—Tu sais bien qu'elle est morte !

—Raison de plus...

A propos de Montre

On ne sait qu'inventer pour tenter l'acheteur en excitant sa convoitise. En ce moment, on vend des bagues-montres. Ce doit être charmant au point de vue montre, mais comme bague une perle ou une jolie pierre serait préférable à un cadran. Et puis, il y a dix à parier contre un que ces objets-là ne sont bons à rien, car une montre de cette dimension n'offre aucune garantie. La plus petite montre qu'on ait jamais fabriquée est actuellement en vente chez un horloger de Londres. Elle avait été exécutée pour la défunte marquise d'Anglesey, célèbre par son goût pour les bijoux originaux.

Cette montre liliputienne est en or ; le boitier est enrichi de brillants. Sa largeur est inférieure à celle d'une pièce de cinquante centimes ; l'aiguille des minutes a tout juste trois millimètres de long.

Niepce ne mangeait qu'une fois par jour, avant de se coucher.

Pascal voyait un gouffre à côté de lui.

Priestly était pris de fou rire quand passait un enterrement.

Scaliger frémissait à l'odeur du cresson.

Tcho-Brahé s'évanouissait quand il apercevait un lièvre.

Recettes Faciles

CONCOMBRES CUITS AU FOUR.—Pelez ; enlevez la pulpe à pépins ; hachez très fin avec des pistaches roussies, deux grandes cuillerées de chapelure, une petite cuillerée de vinaigre, deux de beurre fondu, une petite cuillerée de sel, le quart d'une petite cuillerée de poivre ; faites cuire au four pendant vingt minutes arrosez de beurre fondu ; servez sur des tranches de pain grillé découpées en losanges.

RIZ FRAPPE.—Faites cuire une tasse de riz jusqu'à ce qu'il soit tendre ; ajoutez ensuite un litre et quart de lait, trois quarts de livre de sucre, une demi-tasse d'amandes émondées, les jaunes de trois œufs et le jus de six oranges ; faites cuire de manière à former une pâte; faites refroidir et prendre sur la glace. Servez dans des verres frappés avec des petits gâteaux.

CONTRE L'INVASION DES FOURMIS.—Emietter du borax, en le mélangeant de sucre en poudre, et mettez-en pendant quelques jours, partout où les fourmis se montrent. Celles-ci disparaissent immédiatement.

NECTAR.—Prenez une livre de raisins de Malaga haché, deux livres de sucre en pain, et placez le tout dans un pot. Versez dessus, quatre livres d'eau bouillante. Le jour d'après, lorsque le mélange est froid, ajoutez-y les tranches d'un citron. Laissez reposer pendant cinq jours en remuant deux fois par jour. Laissez reposer cinq autres jours pour la clarification, puis mettez en bouteilles, déposez dans une cave bien fraîche, et, au bout de dix jours, l'on aura une boisson d'été excellente.

Un Paradis dans les Montagnes

Parmi "Les Montagnes d'Ontario", il y a plusieurs districts qui appellent l'attention des touristes et de ceux qui voyagent l'été, mais le plus populaire et probablement le plus enchanteur de ces districts est celui connu sous le nom de "Lac des Baies".

Ce district charmant est situé sur le chemin de fer du Grand Tronc et l'on s'y rend par Huntsville, 145 milles au nord de Toronto.

Un nouvel hôtel avec accomodations pour 200 personnes, a été construit et l'on admet que c'est le meilleur des hôtels d'été dans les districts du nord. Un livre magnifique donnant la description du territoire ainsi que toutes les informations nécessaires : guides, taux, routes, aussi description complète du nouvel hôtel, sera envoyé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande à M. J. Quinlan, D. P.A., gare Bonaventure, Montréal.

La réputation très grande de Mille-Fleurs l'oblige à ne faire figurer dans ses salons de modes que des chapeaux bien au-dessous de tout ce qu'on peut voir ailleurs.

Conseils utiles

L'huile de ricin est si répugnante à prendre que l'on doit quelquefois y renoncer pour les enfants nerveux et que bien des adultes se refusent à la prendre.

Pour les premiers, il suffit de mouiller les parois et les bords du verre avec du jus d'orange.

On en verse un peu au fond du verre, on y met la dose d'huile de ricin nécessaire que l'on recouvre d'un peu de jus encore. L'enfant avale le tout et s'aperçoit à peine du goût de l'huile masqué par celui de l'orange.

Pour les adultes, on passe une goutte de cognac ou de rhum dans le verre jusqu'à ce que les parois en soient humectées ; on se mouille la bouche avec ce même liquide. Une fois la liqueur rejetée, on verse l'huile dans le verre, dont elle ne pourrait imprégner les parois déjà mouillées d'alcool : on peut avaler l'huile sans que le palais en sente le goût, même en s'y reprenant à plusieurs fois : l'alcool forme enveloppe et dérobe complètement l'huile au sens du goût et du toucher.

LOTION NOUVELLE CONTRE LES TACHES DE ROUSSEUR. — Faire bouillir du gruau dans de l'eau pendant quelques minutes, passer à travers un linge fin, ajoutez quelques gouttes d'eau de Cologne et se laver le visage avec cette préparation deux ou trois fois par jour.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Quand, devant tous, ayant desserré les dents du malade, il parvint à glisser dans la bouche les premières gouttes de la potion, ce fut un moment très émouvant, la tombée d'une seconde solennelle. Une paix, une joie profonde descendait, un souffle d'ardente foi courbait les fronts. Réellement une chose très grande allait s'accomplir.

Et leurs cœurs tremblaient, étreints d'une reconnaissance presque religieuse, car c'était la Vie, ce peu de liquide venu à eux, cette nuit, presque miraculeusement à travers les sables ; c'était la vie pour l'un d'entre eux, comme cela serait aussi pour eux, un jour peut-être, si le mal les prenait.

......Il a bien eu encore quelques crises, mais moins violentes et plus courtes. L'apaisement se fait. Le pouls se régularise.

Farou est sauvé.

Ils n'auront pas l'été, dans la splendeur étouffante de leur solitude bleue, parmi le rayonnement des sables mouvants, la vision de défaite qui se dressait implacable déjà dans tous leurs rêves. Il n'y aura pas de tombe coulée au fond de la dune, devant la porte du poste, sous les fenêtres, étalant sa pierre sans cesse lustrée, polie par le sable passant et repassant, pâle, désolée comme un regard d'infinie pitié et de détresse du pauvre mort enfoui là, rigide, boutonné en sa misérable capote bleue.

...Non, ce n'est pas possible, voyez-vous, mon lieutenant, redisait en la mémoire de Pierre une voix grelottante... Non... ce n'est pas possible... on serait bientôt fou.

Il est resté auprès du lit, à la même place.

Parfois, il glisse sa main dans celle du malade. C'est machinal, un reste d'habitude. Il a tant serré cette pauvre main en la sienne durant tout le jour !... Mais, maintenant, ce n'est pas tant pour lui qu'il fait cela.

En face, au mur, dans son cadre de peluche rouge fanée, la petite fiancée blonde regarde vers lui de toute la force de son âme. Les grands yeux mauves si jolis qu'elle a, là-bas, dans la grâce des décors en fête de son pays, semblent lui dire : " J'ai foi en toi... Sauve-le !... Tu es le chef... Tu es le père... Et nous nous aimons ! "

Et chaque fois que vers elle son regard se lève, Pierre murmure :

—Sois tranquille, petite Made...... Tu reverras ton Jean. Ton amour l'a sauvé autant que nous. J'ai veillé pour toi. Tu as prié pour nous...

Les autres, se voyant inutiles, s'en sont allés.

Ils sont dans la chambre des appareils. Comme ils l'ont pu, par bribes, entre deux éclipses du feu lointain éclatant tout à coup, énorme comme une lune, puis s'étirant, se couchant sur l'horizon en un grand éclair, finalement s'éteignant, laissant dans le ciel le reflet clair d'une aube indécise, ils ont annoncé la bonne nouvelle à El Berd. Maintenant ils causent, rient, mais à mi-voix, n'osant pas encore le faire bien franchement. Si Farou allait s'éveiller et hurler !... Si l'agonie de ces trois jours allait recommencer !

Très tard, dans la nuit, Pierre se retira.

Dehors c'était comme un grand trou où dominait toujours l'énorme sensation, l'attirance du vide invisible où il allait, buttant à chaque pas, glissant dans tout ce sable, frissonnant, mordu par le froid.

Sur la dune du bordj il renvoya celui qui l'avait guidé. Ils ne se voyaient pas, mais il entendait l'homme respirer fort, frémir par moment comme après un grand chagrin.

Bien loin, quelques étoiles apparaissaient rasant la terre. Là-bas, le ciel s'ouvrait. A l'aube, la terre ensoleillée monterait dans le ciel bleu. La joie serait complète. L'étendue bouleversée s'apaiserait dans la brume des matins clairs. Le malade rouvrirait ses yeux à cette espérance.

Et Pierre regardait, sans pouvoir se lasser, seul, debout dans le désert noir, vers ces étoiles du Sud si grosses, dont les palpitations, les longs cils d'or frémissants, appellent, supplient comme des regards aimés penchés dans l'ombre.

X

Le jour s'annonçait.

Une traînée pâle frangeait les dunes lointaines arrêtées au bord de l'horizon. C'était peu de chose que cette lumière, l'éclair d'un regard encore lourd de sommeil s'essayant à percer à travers les cils, les paupières à demi-soulevées. Et sous cette lueur douce qui gagnait, montait dans le bleu sombre de la nuit épuisée voilant ses étoiles frissonnantes, le ciel s'évasait, s'ouvrait blanc, lisse comme la surface glacée d'un grand étang réverbérant l'infini.

Sur la terre, tout était blanc.

On eût dit de la neige. Un fin brouillard tassé dans les fonds, posé au ras de terre, s'étendait immobile, abaissant les sommets, diminuant les reliefs. A travers, très peu, les dunes tendaient leurs crêtes, striant la plaine vaporeuse de traits bleus, comme des revers de vagues légères.

Là-bas, au point où le soleil allait apparaître, la terre éclairée semblait s'élargir, se pencher au bord du vide, regarder cette aurore qui, si lente et sereine, continuait son ascension.

Il faisait très froid.

Au ciel deux étoiles blanches s'attardaient.

—C'est celle-là, avait dit Ahmar, au départ, montrant celle de gauche. L'autre t'emmènerait au pays des " vouleurs ".

Et ils allaient sous cette petite étoile précieuse qui s'obstinait jusque dans l'éclat du matin.

D'eux-mêmes, sans plus rien se dire, ils avaient repris leur place de

(1) Ollendorf, Paris. Repdod. interdite.

route. Ahmar était en tête. Le petit cheval noir cinglé par ce froid, la bise âpre qui les assaillait dur chaque fois qu'ils pointaient sur une hauteur, allait hennissant, nerveux, la peau lustrée, la croupe frémissante. Ses pieds attaquant les pentes, d'un seul coup détachait des avalanches. Des lambeaux de dune, par morceaux larges, glissaient et s'écroulaient dans les fonds. Le grésil éclaboussé mouchetait ses jambes fines, poudrait ses flancs. Ss longue queue noire traînant dans cette poussière blanche comme une chevelure bouclée pleine d'ombres et de reflets.

Quand Pierre se retournait il apercevait le bordj et le poste optique en traits blancs s'enlevant sur le ciel encore sombre de ce côté-là. La vision était nette. Et très longtemps il aperçut en points noirs, immobiles, devant le poste, les télégraphistes suivant sa route. Ils étaient tels qu'il les avait laissés au moment de l'adieu. Car tous, malgré l'heure matinale, s'étaient levés, avaient voulu le voir encore, lui dire merci. Ils l'avaient fait très simplement, balbutiant un mot, un rien accentué d'un geste gauche, comme si ce qu'ils s'étaient essayé à dire n'avait pu assez profondément lui exprimer tout leur cœur.

Lui, il avait voulu revoir le malade.

Dans la petite chambre blanche Farou dormait épuisé mais d'un sommeil calme. Il avait fait bien doucement pour ne pas l'éveiller. Il l'avait regardé un instant, puis il était monté à cheval. Il avait à visiter d'autres postes échelonnées dans ces sables. Sa route était à peine commencée. D'autres auraient peut-être encore besoin de lui.

—Adieu, mes amis !...

—Adieu, mon lieutenant !...

Et il était parti. Eux, n'avaient pu rentrer. Ils étaient restés sur la dune, tant qu'ils avaient pu distinguer la silhouette des deux chevaux dressés sur les sables, pointant dans ce désert blanc couvert de givre.

C'en était fait.

Ils redevenaient les solitaires, les oubliés, les êtres perdus au milieu desquels il était passé. Mais ils ne se sentaient plus aussi isolés qu'avant. De le savoir veillant sur eux, prêt à accourir au premier appel, cela mettait en eux une douceur. Et puis il avait promis des changements. Il y aurait un roulement établi entre tous les postes. On ne seraei plus des années cloué sur la même dune.

Et là-bas, très loin, d'une dernière crête, quand Pierre s'efforçant, n'arait plus des années cloué sur la mé-blanc tombé derrière l'horizon, il avait eu comme un frémissement au cœur, une petite tristesse se logeait là, en un coin, inoubliable et chère.

Sous le soleil levé les sables se réveillèrent.

Le givre s'évapora.

Un petit vent froid passa, avant-coureur, très léger, arrachant à peine un frisson. Et peu à peu il s'imposa incessant, grandit.

Il soufflait en tourmente maintenant bondissant parmi les dunes, se plaquait sur eux brutalement, sifflait à leurs oreilles bourdonnantes.

Et très vite le désert changea d'aspect.

Aux premières rudesses les grandes dunes eurent comme un frissonnement elles aussi et peu à peu, partout, les sables se mirent en mouvement. Une poussière fine, une fumée blonde sortait de chaque crête, s'étendait horizontalement dans le sens du vent. Le sable emporté, retombant en pluie, dévalait les pentes à toute vitesse, grésillait dans l'espace. Sous les pieds des chevaux le sol se creusait, cédait plus facilement. Il s'éclaboussait en parcelles aussitôt dissoutes, évaporées en la même poussière dorée.

A chaque franchissement d'une crête, parvenus au faîte, un instant ils dominaient ce délire, debout sur ces nuages roux scintillants qui se brisaient sur eux avec un bruit d'averse. Et sous leurs yeux l'étendue blanche filait, fumait ; on eût dit un pays d'usines en pleine activité subitement apparu. Mais le moment le plus désagréable était quand il fallait plonger à travers tout ce sable en débâcle, descendre dans les fonds qui séparaient les dunes. Là, le sable grêlait sur la figure, sur les mains. les enveloppant de poudre, se coagulait à l'angle des paupières, se prenait dans les larmes qui se suspendaient aux coins des yeux blessés.

Pierre dut faire comme Ahmar, A la manière des coureurs de sables il se voila la figure, laissant à peine le haut des yeux à découvert. Et la chevauchée continua ainsi à travers ce désarroi de la terre, ce vide mouvant dont on percevait quand même nettement la sensation malgré cette surface lisse, frémissante qui glissait dans l'étendue, cette vision d'une plaine blonde, égale, à peine ondulée.

Plus de sommets, plus de relief. Tout était nivelé, râtissé par le souffle violent. Au-dessus, immobile, dans sa splendeur glacée, le grand ciel se courbait.

Et il n'y avait pas d'horizon, même pas cette jolie teinte bleue, délicament estompée qui d'habitude joint la terre au ciel et donne le rêve d'une mer assoupie dans les sables lointains. Tout marchait, tout courait, se précipitait. Pas un tertre fixe, pas un arbre, pas un être debout dans la vague bouillonnante pour reposer la vue, atténuer l'atmosuhère de naufrage qui tourbillonnait autour d'eux.

Ils marchèrent ainsi toute la matinée, toujours l'un suivant l'autre, sans se voir davantage ni pouvoir se parler.

Un moment Ahmar s'arrêta. Et Pierre entendit sa voix étouffée, derrière le burnous, dire :

—Voici Guémar.

Très loin dans la direction indiquée, une ligne noire aux reflets ardoisés bordait l'horizon. Puis l'oasis monta sur le ciel, grandit. La vision filtra à travers une teinte bleue violente qui peu à peu, avec la distance diminuée, s'apaisa, s'adoucit, s'estompa en un léger voile derrière lequel de grands palmiers rigides s'élançaient. A travers, le ciel bleu de l'au delà étincelait.

Pierre rejoignit le spahi.

—Enfin !... nous voilà arrivés, lui cria-t-il.

Ahmar secoua la tête nonchalamment.

—Ecoute, lieutenant. Il y a encore longtemps... Il y a cette dune, encore cette autre, toutes celles que tu aperçois et beaucoup d'autres encore que tu ne vois pas.

Le spahi avait dit vrai.

Deux heures après ils marchaient encore. Sous eux le sable fuyait toujours. Et plus ils allaient, plus l'oasis fantôme se reculait, montait dans le ciel.

XI

Deux mois après. un matin, dans l'aube, une ligne rose s'ébaucha sur l'horizon, coupant le ciel bleu...... Il y reconnut des montagnes, l'Aurès dressé au seuil du désert. Et c'était tellement inattendu que son cœur sauta en sa poitrine. Il faillit crier. Il avait une joie d'enfant à les revoir.

Ahmar, à quelques pas devant lui, allait bercé au pas de son cheval, chantant. A quoi bon le déranger dans son rêve, lui faire voir son émoi ? Il ne l'aurait pas compris, même il eût souri avec un peu de pitié. Pourquoi y aurait-il plus de joie sous les palmiers de Biskra, que là d'où ils venaient ?... Tout cela, cet infini aride, ce désert, ces nuits blanches étoilées, c'est son pays, l'âme de son âme. Il n'en perçoit pas la douleur ni l'étreinte mystérieuse.

Les montagnes se précisaient, se plaquaient sur le ciel, plus bleu, en une silhouette large nettement découpée, rigide, faisant penser à des choses de théâtre. Dans quelques heures elles monteraient encore et à leurs pieds, dans le poudroiement d'or des sables, se tendrait la ligne de l'oasis. Alors c'en serait bien fini de l'éternel, de l'odieux silence qui l'enserre, lui étouffe le cœur.

Il se retourne, regarde vers le sud, le désert d'où il sort. Il y a un peu de bravade dans le geste, mais il se veut une dernière vision des solitudes bleues qui rampent dans le lointain. Et sa pensée s'en va, non sans un peu de mélancolie, à travers toute cette lumière, vers les petits postes des sables où il a vécu quelques heures, où il a tâché de faire un peu de bien, d'être bon.

Et puis il est las, il en a assez de cette tristesse jetée en l'espace trop beau, dormant en le vide énorme des horizons bleus.

Cependant il avait eu des heures parfaitement belles.

...Parfois d'étranges visions avaient surgi de ces solitudes, — des oasis au loin desquelles on passait et qui, dans le rayonnement des sables, palpitaient indécises, se balançaient en une oscillation lente.

De grands ossements blancs jalonnaient les parcours.

Le jour, pas autre chose que l'éternel glissement des dunes ou l'éclair des grands chotts coulés dans les sables. Et dans les nuits, sous la lune, le désert se couvrait de rosée, ondulait pâle sous le regard des étoiles comme un grand linceul tombé des cieux.

...De loin en loin, en un fond des dunes, près d'un puits, il s'arrêtait, plantait sa tente. Il restait là plusieurs jours faisant des expériences, cherchant de nouvelles directions.

Chaque nuit, ayant repéré les dunes les plus hautes, hissé les appareils, à l'heure dite, il lançait des fusées. De très loin, sous l'horizon, d'autres fusées s'élançaient, puis des feux s'allumaient. Mais souvent on n'en voyait que la lueur. Le foyer restait caché. Le point n'était pas bon. Il fallait aller ailleurs, recommencer. Alors, à tâtons, on redescendait les appareils, déboulait parfois au moindre faux pas, aveuglé de sable, puis on regrimpait d'autres dunes. Et cela durait bien avant dans la fruit froide.

Ils se dressaient sur les crêtes, dominaient l'ombre pâle tassée dans les fonds, écoutaient ce long recueillement du vieux désert respirant aux étoiles. Parfois on entendait des sifflements de sokrars guidant quelque caravane invisible, leurs cris rudes, brefs, puis tout s'éloignait, se perdait peu à peu. Mais on aurait pu dire si c'était proche ou très loin. Dans cette limpidité merveilleuse de l'air les sons vibraient décuplés, couraient de dune en dune réfléchis à des distances insoupçonnées.

Une nuit, quand ils regagnèrent leurs tentes, Ahmar raconta qu'une caravane venait de passer. Les hommes lui avaient dit qu'ils avaient vu le diable en personne lancer du feu. A cause de cela, ils avaient fait un grand détour. Impassible il les avait écoutés et il s'était bien gardé de les détromper.

Il y eut cependant d'autres émotions.

Une fois, alors qu'ils étaient en attente à la crête d'une dune, l'appareil en équilibre, eux-mêmes se tenant perchés sur tout ce sable qui s'effondrait sous eux au moindre mouvement, un petit vent s'était mis à souffler, très peu d'abord, et la dune avait commencé de filer. Ils se sentaient descendre lentement quand, tout à coup, une bourrasque passa, un tourbillon qui les saisit, les précipita dans le noir, eux et leurs appareils.

Ils se tirèrent de dessous le sable comme ils purent, toussant, crachant, à demi asphyxiés. Ils s'appelèrent. Les uns étaient tombés en deçà, les autres au delà de la dune. D'un commun accord ils abandonnèrent les appareils enfouis, dispersés, et ils s'en allèrent.

Le lendemain comme ils revenaient les chercher ils s'arrêtèrent amusés du spectacle découvert. Deux Arabes, deux loqueteux, faces rudes, décharnées, de coureurs de sables, contemplaient de loin et avec prudence l'appareil dont l'énorme caisse en tôle verte fichée dans le sable, se levait audacieute comme la carapace d'une bête mauvaise. A la vue de Pierre et de ses hommes ils bondirent et disparurent dans le dédale des dunes. Impossible de les rejoindre, même de les apercevoir.

Ahmar à qui on conta l'incident, haussa les épaules, et, avec ce ton de mépris que peut seul avoir un Arabe pour un de ses coreligionnaires moins civilisés, il murmura :

—Tout ça, c'est des sauvages.

...Puis c'est l'accueil en la zaouïa sainte de Guémar.

(à suivre)

7e année.—No 9. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 1er août 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
Un an $2.00
Six mois 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION
80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance



LE MONUMENT CHAMPLAIN

Qui s'élève sur la terrasse Dufferin, à Québec.

Sommaire

7e année.—No 9. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 1er août 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue Saint-Jacques, Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

Hommage a Champlain

I

Dans un rêve un archange aux fulgurantes ailes
M'enlevait du présent d'un vol vertigineux;
Et pour marquer des temps les phases immortelles
Se dressaient du passé les sommets lumineux.

Dans cette vision sublime, éblouissante,
Dans ce vol à travers les âges disparus,
Je vis de mon pays la fortune naissante,
Et c'est toi, vieux Québec, c'est toi qui m'apparus.

. . . .

C'est alors que naquit cette ville héroique,
Ce glorieux berceau de tous les dévouements,
Ce foyer qui devra sur toute l'Amérique
Sans trève projeter ses purs rayonnements.

Des remparts de Québec à la rive lointaine
Où l'Erié déverse avec fracas ses eaux
Cet homme promenait, superbe capitaine,
L'antique fleur de lys, orgueil de ses drapeaux.

Il créait, il fondait, il luttait sans relâche,
Jetant partout l'espoir dont son coeur était plein,
Et mes yeux, éblouis de cette immense tâche,
Lisaient au livre d'or des nations: Champlain!

II

. . . .

Tant qu'un souffle de vie enflera nos poitrines,
Que nos lèvres diront le franc parler normand,
Un peuple survivant à toutes les ruines
Sera ton plus durable et plus beau monument.

Orgueilleux de ton nom, fidèle à ta mémoire
Qu'il fera rayonner aux siècles à venir,
Le Canoda français prendra soin de ta gloire
Et dans tous ses grands jours saura se souvenir.

Car grâce à toi, la France ici se renouvelle;
Elle retrouve ici son vieux sang rajeuni;
Sa vigueur d'autrefois sur nos bords se révèle,
Et pour cette oeuvre sainte, ô Champlain, sois béni.

Oh! qui t'eut dit qu'après deux grands siècles de lutte
Les deux races mêlant leurs drapeaux glorieux,
Sans faiblesse oublieraient leur si longue dispute
Dans un commun hommage au premier des aieux?

Que des marins anglais salueraient ta grande ombre,
Qu'un vice-roi debout acclamerait ton nom,
Et qu'au pied de ton socle une foule sans nombre
Mêlerait ses bravos aux clameurs du canon?

Dresse-toi, noble et fier; voici l'apothéose.
Un monde devant toi défile en s'inclinant;
Et, gardien de la ville en ta virile pose,
L'ampleur de ton regard embrasse un continent.

Voici que, déployant son aile frémissante,
L'Eloquence sur toi plane avec majesté;
Pour ne pas regretter la Poésie absente,
Père de la patrie, ému, je t'ai chanté.

ADOLPHE POISSON.

(Extrait de "Sous les Pins").

Echos des Fetes du IIIe Centenaire de Quebec

“Oyez ! oyez ! oncques ne vist à Kebec de plus grandes et de plus belles festes que celles de l'an de grâce 1908,” aurait pu crier l'homme du guet, chargé d'annoncer dans la cité de Champlain, en souvenir d'un lointain passé, l'heure du couvre-feu, si ce personnage ne s'était, lui aussi, évanoui avec les heures émouvantes des solennités.

Finie, la supra grandiose démonstration d'un anniversaire trois fois centenaire ; éteinte l'illumination féerique, qui, douze soirs durant, ceignit d'un bandeau étincelant le front de l'antique promontoire ; muettes, les sonneries claires dont les sons se répercutaient sur les vastes plaines ; mais j'entends encore, en moi, chanter la joie de tout un peuple en cette glorieuse célébration et ce chant “qui se sent dans l'âme ”, y laissera à jamais son harmonieux souvenir.

Disons-le tout de suite : les fêtes du troisième centenaire ont accompli ce qu'elles avaient promis, ont dépassé même tout ce qu'on en attendait, et pour les décrire s'épuiserait bien vite le trésor des mots.

Oh ! la chère et gaie vision que je rapporte de la vieille ville, — le cœur du Dominion — recouverte, comme d'une voûte, de drapeaux multicolores, tressaillant au vent et frémissant de l'âme de la patrie ! Combien nous devons nous féliciter d'avoir fait aimer le Canada par ces milliers d'étrangers accourus sur nos bords, aux lieux où le Canada se trouve tout entier !

Je n'eus pas le bonheur d'être le témoin des premiers jours des réjouissances, mais, j'étais dans les murs de la vieille cité à l'arrivée du “ Don de Dieu ”.

Ce fut par un soleil radieux jetant ses flammes d'or sur tous les points qu'il éclaira, que le vaisseau si petit d'apparence et si grand pourtant, puisqu'il a tenu les destinées d'un pays immense, fit son entrée dans le port de Québec.

A ses mats flotte le drapeau blanc, le drapeau fleurdelisé qui régna, jadis, sur la Nouvelle-France ; l'équipage, au milieu duquel se dégage l'imposante figure de Champlain, est acclamé par la foule massée au-devant de lui. L'enthousiasme général se traduit par de vifs applaudissements et de joyeux vivats. A ce moment commence la répétition de la grande scène qui fit pour toujours de Québec, le boulevard de la religion et de la nation française. Le spectacle non-seulement était pittoresque, mais impressionnant et touchant par la brusque remontée de souvenirs auquel il donnait lieu.

C'est au quai du Roi que s'opéra le débarquement. Et c'est de là encore que se forma la procession historique devant aller déposer aux pieds de la statue de Champlain une immense couronne de fleurs de lys.

Tandis que le défilé se faisait aux bruits approbateurs d'une foule charmée, une autre cérémonie s'accomplissait sur la terrasse autour du monument élevé au fondateur de notre patrie ; les citoyens présentaient à leur hôte royal, le prince de Galles, ainsi qu'aux personnages de distinction, envoyés par la France et les Etats-Unis, une adresse de bienvenue.

Des estrades avaient été élevées de chaque côté du monument où s'étageaient, parmi les belles dames emmousselinées, l'habit noir des légistes et les uniformes chamarrés des militaires. Des drapeaux français, anglais et américains flottaient dans la brise, la musique des différents régiments se mêlaient aux acclamations des milliers de spectateurs. Jamais, de mémoire de Québecois n'a-t-on vu d'affluence plus considérable circuler dans les rues de la capitale. Jamais aussi peut-être ne vit-on plus d'ordre régner dans une agglomération si nombreuse et si diverse.

Les fêtes se sont passées sans qu'aucun accident pénible ou regrettable n'ait jeté de deuils irrémédiables sur leur éclat. Il n'y a qu'un désir et qu'un but : admirer les merveilles qu'on déroule aux yeux et rehausser par une belle attitude l'éclat de ces uniques démonstrations.

Ce n'est pas mon intention de détailler par le menu le programme extraordinaire qu'offrait à l'admiration publique le comité des fêtes. Il convient cependant, que le “ Journal de Françoise ” garde les échos de ces inoubliables heures, et que j'en enrégistre, pour lui, les incidents principaux.

A cet effet, je ne pourrais passer sous silence le discours magistral de l'Hon. A. Turgeon, accueillant au nom du Canada les représentants des autres pays aux fêtes du troisième centenaire.

Je sais l'impression profonde créée par ce discours, l'admiration vive qu'il a soulevée, même, chez des adversaires politiques, et un triomphe comme celui-là doit dédommager, il me semble, des ennuis qui passent...

Trois nations — les premières du monde — étaient réunies à la fois. Il incombait à l'orateur de les accueillir en termes appropriés à l'honneur qu'elles venaient ajouter par leur présence, à notre pays. Le sang d'une de ces nations coule encore dans nos veines, tandis qu'un droit de conquête nous retient à une autre allégeance. Il fallait parler au cœur de l'une, à la générosité de l'autre sans perdre de vue ni la fierté de nos origines, ni la loyauté due au régime actuel... Certes, la tâche était difficile et délicate et nombreux en étaient les écueils.

Qu'eussions-nous éprouvé, nous, Canadiens-français, d'une défaillance, d'une hésitation dans l'exposé des justes sentiments que l'on doit, d'abord, à la France de qui nous tenons notre existence, notre foi, notre langue ? L'heure était grave.

Mais quand après avoir rendu hommage aux vertus d'une patrie en allée, quand après avoir déclaré que cette affection pouvait se concilier avec notre loyauté à la couronne britannique, quand après avoir affirmé que “ chaque élément, chaque groupe ne peut se développer qu'en développant ses dons naturels et ses qualités propres ”, l'orateur s'est écrié : “ Ne cherchez pas à le séparer de son passé, à lui donner une autre âme, car, suivant un mot justement célèbre, vous n'en feriez que des déracinés ! ” Je ne sais pas un

cœur canadien français, dans ce vaste auditoire, qui n'ait battu et plus vite et plus fort, en écoutant cette noble et vaillante apostrophe.

Or, qu'est-il résulté d'une déclaration si digne et si belle ? Elle a mérité à l'orateur non-seulement l'admiration de ses concitoyens, mais les félicitations les plus chaleureuses des représentants officiels de la couronne britannique. C'est à qui du prince de Galles, du duc de Norfolk, de lord Roberts complimenterait le mieux le ministre des Terres et des forêts, et je me dis que ces fières paroles, qui n'avaient rien d'impérialiste, ont plu, plus que toutes les courbettes et que tous les aplatissements.

Au soir de ce jour eut lieu, sur les hauteurs de Lévis, un feu d'artifice. Il ne réalisa pas toutes les splendeurs que l'on en espérait ; plusieurs pièces furent manquées, peut-être à cause de leur éloignement ; d'autres, enfin, brillèrent... par leur absence. Mais l'illumination de la ville elle-même et de ses principaux édifices nous dédommagea de cette légère déception.

Il serait difficile de décrire d'une façon adéquate la splendeur de ces illuminations et le bon goût qui y a présidé. L'Abitation éclairait la Basse-Ville de ses faisceaux de lumières. Quel fulgurant anachronisme quand on songe que Champlain composait à grand'peine son luminaire de pauvres torches de pin ?

La basilique, l'archevêché, l'Université Laval se détachaient comme autant de foyers incandescents sur la densité bleuâtre du firmament.

Des boutons lumineux couraient sur les arêtes vives du Chateau Frontenac, et l'Hôtel des Postes, ainsi que les monuments de Laval et de Champlain brûlaient en une apothéose de mille feux.

Mais la palme, doit, je le crois, être décernée aux édifices du Parlement. Seize piédestaux, sur les pelouses, portent les armoiries des villes principales de France, qui ont joué un rôle dans la fondation de notre ville ; des lumières en dessinent les contours. Seize mats vénitiens, d'où pendent de longues banderolles, entourent la façade principale ; au centre, la fontaine ruisselle des lumières, à la tombée de la nuit.

Des cordons lumineux accentuent les grandes lignes architecturales du Palais Législatif, des girandoles étincelantes, aux couleurs bleues, blanches et rouges, disposées aux angles de l'édifice, et rattachées au sommet de la tour centrale, semblent annoncer aux foules que là siégerait à perpétuité le gouvernement par excellence de langue française.

Les chères trois couleurs, avec quel plaisir je les ai saluées partout, étalées à profusion le long des rues, entourant les fenêtres, les arches ou claquant au vent sur le faîte de la plupart des maisons !

A Saint-Roch, le grand centre de la population canadienne-française, les décorations fleurissent tout, depuis la façade des magasins les plus somptueux jusqu'à celle de la plus humble maisonnette. C'est gai, c'est riant, le cœur et l'esprit, pour se mettre à l'unisson, sont en liesse.

Des inscriptions appropriées traversent les rues, couvrent les murs. Elles se rapportent toutes aux héros de la Nouvelle-France, à leurs fondations, à leurs exploits, à leurs actions. Une d'elles surtout retient mon attention. C'est une parole de Champlain qui devrait nous servir de motto :

" J'ay fait mon devoir en ce que j'ay pu ".

Heureux ceux qui, à l'exemple du père de la patrie, peuvent se rendre ce précieux témoignage.

Au matin du 24 juillet, les troupes furent passées en revue par le prince de Galles, sur les Plaines d'Abraham. La température était idéale ; — je regrette de me servir de ce vieux cliché, mais il rend si bien la situation.

C'est d'ailleurs le trait remarquable des fêtes que la constance de ce clair soleil qui rit partout et verse sa clarté sans faire souffrir de sa chaleur. Quelques jours de pluie seulement, et tout était compromis, puisque les principaux spectacles avaient lieu en plein air. Mais rien ne vint gâter la beauté du programme. Evidemment—cela va bien amuser les Montréalais—il y a un bon Dieu pour les Québecois.

Plus de 18,000 hommes de troupes, — marine, infanterie, artillerie et cavalerie — ont défilé devant la foule massée sur les estrades et sur la pelouse.

Rarement, il a été donné d'assister à une démonstration semblable : on se serait cru subitement transporté à Longchamps à la revue du 14 juillet.

La richesse et la variété des uniformes, l'allure martiale des soldats, l'ensemble et la précision des mouvements, formaient un tableau des plus intéressants à contempler.

Tout à coup, les clairons sonnent, les troupes se mettent sous les armes : c'est le prince de Galles qui arrive sur le terrain accompagné d'un brillant état-major.

Il se rend d'abord à une estrade particulière où prennent encore place les personnes de sa suite. Je vois Lord Gray qui lui lit je ne sais trop quoi, écrit sur un parchemin quelconque. Je m'informe et l'on m'apprend que le gouverneur-général nous fait don officiellement des plaines d'Abraham et de Sainte Foye.

Je trouve la cérémonie un peu ridicule. Depuis longtemps les plaines appartiennent à vous, à moi, à Jean-Baptiste, je veux dire, et, le cadeau qui nous est fait d'une chose qui nous appartient ne m'émeut pas outre mesure. Heureusement, la cérémonie ne dure pas longtemps ; le prince a hâte de monter son magnifique coursier noir qui l'attend, en piaffant au bas de l'estrade. Quelques minutes encore et il est en selle, la main au chapeau, saluant les étendards des différents régiments qui défilent devant lui.

Les musiques militaires remplissent l'air de leurs harmonies. Presque toutes ont adopté le chant " O Canada ", et le font entendre sur ce coin de terre qui a bu le sang de nos aïeux. L'hymne reçoit par là même sa consécration et, désormais, cet air d'une inspiration si haute, si entraînant, est reconnu comme le chant national canadien. Les fêtes de Québec n'auraient-elles eu que ce résultat qu'elles ont déjà mérité de notre reconnaissance.

Un personnage fort remarqué et toujours acclamé où qu'il se dirige, c'est lord Roberts. "Our Bobs" a la part du lion dans toutes les ovations ; on lui fait fête plus encore qu'au prince de Galles. Il fallait le voir, le jour de la revue, dans tout l'éclat de son uniforme de commandant en chef, portant dans la main gauche son bâton de maréchal. Ce bâton de maréchal l'accompagne

également dans les cérémonies officielles d'ordre mondain, telles que réceptions d'état, bals, etc. Nous ne sommes guère habitués à voir les maréchaux se mouvoir, parmi nous, le bâton de commandement à la main, et, cette nouveauté est fort appréciée.

Le soir de la revue eut lieu le bal officiel donné au prince de Galles par le premier ministre et les membres du Conseil Exécutif. Les salles d'assemblée du Palais Législatif avaient revêtu leur plus belle toilette ; des cartouches aux écussons français et anglais marquaient le caractère spécial de la fête ; ces décorations, jointes à la noblesse des draperies, à la grâce des guirlandes fleuries piquées de lumières produisaient un ensemble du plus saisissant effet.

Le premier ministre, qui venait d'être créé chevalier, recevait en même temps que ses invités, les félicitations empressées.

—Votre chevalerie laissera-t-elle longtemps un titre en souffrance ? lui souffle, en passant, une spirituelle Québecoise.

Mesdames Turgeon, Taschereau et Devlin font, avec les ministres, un accueil aimable aux hôtes du gouvernement.

C'est aussi la fête de la dentelle et de la gaze. Canadiennes, Anglaises et Américaines ont revêtu pour la circonstance les toilettes les plus fraîches et les plus coquettes. La musique joue en sourdine dans le frémissement des robes de soie. Le coup-d'œil est séduisant. Il a dû plaire aussi au prince et le mettre en gaité, car il est particulièrement aimable ce soir-là.

Plusieurs dames lui sont présentées et ont l'honneur de causer quelques instants, avec lui, sous le dais royal. Parmi celles-ci, je nomme Mme François Roy, dont le mari, médecin, a soigné un des membres de la famille royale — je ne sais plus lequel — lors d'un séjour au Canada. Le prince se le rappelle et demande que la veuve lui soit présentée.

Quelle différence entre le prince qui nous visita en 1901, et celui que l'Angleterre nous envoie pour les fêtes du troisième centenaire. C'est à croire que ce n'est pas le même. Ceux qui l'ont rencontré alors s'exclament sur la différence. Que lui est-il arrivé, dans l'intervalle entre les deux visites, pour le métamorphoser en le personnage souriant et causeur que nous voyons aujourd'hui ? La bonnification qu'apporte les années ? Peut-être.

—Ah ! s'écrie un Calino à mes côtés, ce qu'il sera parfait au prochain centenaire !

L'heure du souper est arrivée. C'est le moment où le prince doit conduire à table une dame que le protocole lui désignera. Tous les yeux se braquent vers le dais royal, et, maintes gentes petites femmes voudraient sans doute que l'honneur leur échouât. Mais il revient de droit à Mme Turgeon, qui accepte le bras du futur souverain avec la grâce et l'amabilité ordinaires qu'elle met au service de ses connaissances. La Canadienne-française est chez elle partout et ne se laisse pas éblouir par l'éclat d'un titre. Le prince sera son roi un jour, mais, en ce moment, il est surtout son hôte, voilà ce qu'elle n'oublie pas et ce qui fait que sa grâce garde un ton de dignité qui fait plaisir à voir. Le prince s'est souvenu, je l'espère, de cette attitude et de ce maintien, quand, deux jours plus tard, dans une excursion à la campagne, des touristes étrangères à notre nationalité s'emparent de vive force de ses mains pour les lui baiser.

Le prince de Galles adressa tout d'abord la parole en anglais à madame Turgeon.

—Son Altesse, réplique en souriant celle-ci, me permettra de lui répondre en français.

L'Altesse acquiesce avec une visible bonne grâce. Et durant le défilé et tout le temps du souper, c'est le doulx parler de France qui aura raison de l'idiome d'Albion.

Le prince ne doit pas l'oublier car, à chaque fois que, par la suite, il rencontrera son hôtesse du Parlement, c'est en français qu'il lui adressera dorénavant la parole.

Allez et instruisez-vous, ô vous qui croyez que le respect et toutes les attentions ne vont pas à celles qui gardent la fierté de leurs origines et qui ne craignent pas d'affirmer leur nationalité.

Le programme du lendemain annonçait la représentation officielle des "Pageants". Quel dommage de ne pouvoir donner un nom purement français à ces scènes descriptives et historiques, mais il ne s'en trouve aucun qui réponde parfaitement à ce genre de représentation. L'académie canadienne a donc créé ce néologisme en francisant le mot : pageant ; puisse-t-il recevoir la sanction et les honneurs du Grand Dictionnaire !

Je ne surprendrai pas les personnes qui ont assisté aux fêtes de Québec si j'affirme que les Pageants ont véritablement été ce qu'il y a eu de plus magnifique et de plus intéressant au programme. Pour moi, ils ont gardé quelque chose d'intraduisible à force de grandeur, de poésie et de sentiment.

Les scènes, vous le savez, se déroulaient sur une partie des plaines, dans une harmonieuse atmosphère au charme pénétrant et languide, au milieu d'un décor unique au monde.

Au fond, à l'horizon, la triple rangée de collines s'étageant jusqu'aux Laurentides. Au milieu, le fleuve Saint-Laurent roulant ses eaux profondes au milieu de vertes prairies et de coquets villages. A droite, à gauche, en face, des clochers d'églises profilant leur silhouette à travers le ciel bleu, et, planant au-dessous de tout, l'âme des plaines prêtant au paysage sa grave beauté, sa douceur et ses prestiges.

Je renonce, malgré tout le plaisir que j'en aurais, à la narration des différentes scènes des Pageants. Déjà, je me suis laissée entraîner dans des longueurs qui dépassent le cadre assigné par le journal. Ce serait pourtant une tâche bien douce d'en consigner ici les détails attachants et je déplore la nécessité qui me force à y renoncer.

Ce dont je ne pourrais passer sous silence, c'est l'émerveillement où me jette la rapidité avec laquelle le travail gigantesque de cette organisation s'est accompli. En quelques mois, on a monté des pages d'histoire qui auraient exigé des années d'application et de répétitions.

Trois mille figurants aux costumes les plus compliqués ont pris part à ces représentations. Il fallait de tous ces artistes-amateurs une forte dose de bonne volonté, une intelligence très ouverte et très vive pour saisir, comprendre et apprendre leur rôle.

Aussi, le directeur, M. Lascelles, auquel revient le mérite de cette organisation, disait à chaque nouvelle recrue qu'on lui présentait : " Surtout qu'on la choisisse parmi les Canadiens-français ; ils sont plus que tous les autres capables de me comprendre et de me seconder.

Ces représentations traitaient des différents événements de notre histoire toute française. On ne voyait rien qui fut de nature à blesser nos sentiments ou à nous humilier dans notre nationalité. Au contraire, il était plutôt hardi de faire avaler au prince et à sa suite la réponse de Frontenac au parlementaire anglais. Et pourtant des bravos de la loge royale soulignèrent la fière attitude et l'énergique réponse du gouverneur de la Nouvele-France.

L'arrivée des Ursulines et des Hospitalières forma le motif touchant d'une des plus belles représentations. Une communicative émotion s'empara de l'auditoire à la vue de ces femmes qui furent les premières héroïnes de notre histoire, ouvrant les bras aux petits sauvages qui s'y précipitent et les refermant ensuite sur eux dans une maternelle étreinte. Une charmante collègue, Ginevra, du " Soleil ", personnifia la figure à jamais sainte et glorieuse de Marie Guyart de l'Incarnation, la fondatrice des Ursulines de Québec.

L'Orchestre Symphonique, habilement dirigé par M. Vézina, à qui je suis heureuse de faire mon compliment en passant, jouait gentiment, durant ce tableau, l'air aimé, tant doux ! de la berceuse du roi Loys, dont la musique et les paroles ont été composées par une religieuse ursuline. Ce n'est pas sans un battement de cœur que les anciennes élèves du vieux monastère ont retrouvé la mélodie qu'elles chantaient dans leur enfance et à l'âge heureux de leur printemps.

La Grande Parade d'Honneur vint clore les Pageants.

C'est le défilé des armées française et anglaise, celles de Montcalm et de Wolfe réunies, lesquelles, côte à côte, drapeau français avec drapeau anglais, passent devant nous.

Le moment est solennel. La majesté de l'histoire, ainsi décrite, fait passer dans les veines le frisson auguste des grandeurs du passé, et les pensées communient dans un même et douloureux souvenir.

Il est sept heures du soir. Cependant qu'à tous les clochers sonne l'Angelus " qui semble pleurer le jour qui meurt ", la plaine s'estompe de voiles légers, tandis qu'une grande boule en fusion, là-bas, au bord de l'horizon, disparaît parmi les nuages roses et mauves.

Au cadran aérien, la pâle aiguille du crépuscule indique que le soir va venir, et, c'est dans cette mélancolie du jour expirant que les voix et les souvenirs du passé montent en longs soupirs jusqu'à nous.

Et nous assistons, muets, émus, à cette parade où les drapeaux blancs et les drapeaux rouges se confondent et fraternisent dans une même apothéose.........

J'aurais fini s'il était possible de pouvoir ne pas mentionner la messe solennelle chantée en plein air sur les Plaines.

Une foule immense et recueillie assistait à l'imposante cérémonie.

Les marins français, au nombre de 460, accompagnés par la plupart de leurs officiers, assistaient pieusement au saint sacrifice de la messe et témoignaient, par leur attitude respectueuse, de la sincérité de leur foi.

La veille, l'amiral Jauréguiberry avait été, en personne, au palais archiépiscopal offrir, pour les cérémonies du lendemain, les services des braves marins du " Léon Gambetta" et de l' " Amiral-Aube ". Le malentendu qui a résulté de la demande si spontanée, si sympathique du représentant de la mission française parmi nous restera comme une ombre à ces fêtes religieuses où la France n'a pas eu la place qui lui était due.

A l'issue de la messe, le Te Deum, cet hymne du triomphe et de la reconnaissance, fut entonné. Oh ! comme il est imposant et grand ce chant, le plus beau de notre liturgie ! Mais c'est un hymne d'allégresse et d'actions de grâces et nous remercions Dieu d'être prospères et heureux sou une domination étrangère, à l'endroit même où nos pères versaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang dans une lutte contre la nation que nous servons si volontiers ?

Mais les ombres de nos morts, de nos chers morts, n'en sont point offensées : elles sont dépouillées de toute considération mesquine. Si le plus pur sang de leurs veines répandu en holocauste a valu à leurs fils la paix et la prospérité dont ils jouissent aujourd'hui, leurs sacrifices ont trouvé leur récompense et leur dernier sommeil ne connaît ni les stériles regrets, ni la basse jalousie, ni l'amertume des haines......

La fête champêtre à Spencer Wood, les réceptions à bord des croiseurs-cuirassés français et américains, le bal costumé et la réception civique à l'Hôtel de Ville ont clos, et superbement, la série des fêtes du troisième centenaire.

Québec a droit de s'enorgueillir de son succès. Elle vient d'attacher à sa couronne séculaire une étoile lumineuse dont les rayons ont déjà projeté sur tout le monde entier.

FRANÇOISE.

Elle est bien jolie ce soir, ta femme, dans son costume de marquise.

—Tu trouves ?

—Ravissante ! Mais pourquoi la regardes-tu de cet air désolé ?

—Elle me donne faim.

—Comment, faim ?

—Oui : Elle a payé son costume sur nos économies de nourriture.

—

Il y a eu soixante-cinq ans ce mois-ci que Mme Adelina Patti est née à Madrid.

On sait que la grande cantatrice, qui fut longtemps l'idole des Parisiens, est illustre dans le monde entier. Elle a chanté devant de véritables " parterres de rois ", et plusieurs souverains ont daigné tracer quelques mots sur son éventail.

Le tsar Alexandre III a écrit : "Rien ne calme comme votre chant."

La reine Christine : " A l'Espagnole, une Reine qui est fière de la compter parmi ses sujets. "

L'empereur Guillaume : " Au rossignol de tous les temps. "

Au centre de l'éventail, se trouvent ces mots : " Reine du chant, je te tends la main. A. Thiers, président de la république française. "

—C'est très gentil, disait récemment la célèbre cantatrice. Mais voila une main que je ne suis pas pressée d'aller serrer. "

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

IV. — LE TEMPERAMENT FRANÇAIS.

D'après ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, on pourrait être porté à croire que les Français manquent d'individualité.

Il faut analyser certaines caractéristiques de leur tempérament national pour bien comprendre à quel point ils sont personnels, nonobstant leur acceptation volontaire du système traditionnel.

Malgré la cordialité de leur accueil, malgré leur sensibilité extrême, les Français sont réticents quand il s'agit de livrer le fond de leur pensée; et cela, non seulement avec des étrangers mais même entre eux, même avec leurs amis les plus chers. Ce sentiment est très difficile à définir, ce n'est pas absolument de la réserve, c'est " une sorte " de réserve, qui ferait considérer comme un manque de décence, de révéler l'intimité de l'âme, intimité qui devrait rester sacrée jusqu'à l'heure des confessions religieuses ou mondaines. En agir à ce point de vue spécial, ainsi que le font l'Anglais et l'Américain, leur semble en quelque sorte l'exposition éhontée de leur nudité spirituelle. Ce sentiment est une pudeur instinctive de l'esprit. Cette réticence délicate, indéfinie, en matière spirituelle seulement, fait un contraste piquant avec leur franchise verbeuse quand il s'agit d'autres objets; et le tout est profondément caractéristique.

Il est une vertu que les Anglais et les Américains d'un côté et les Français de l'autre se refusent mutuellement la sincérité. Tous sont certains que le voisin se trompe en portant sur eux ce jugement défavorable.

Il y a une cause à cette erreur. Les deux peuples ne conçoivent pas la sincérité de la même manière.

Pour l'Anglo-Saxon, la sincérité doit être personnelle. Un homme sincère est celui qui, à tout moment, sera prêt à révéler son moi intime, avec sa complexité d'émotions et de pensées. Aussi longtemps qu'il ne nous cache pas cela, nous ne voyons pas de raison absolue pour qu'il se torture, afin, par exemple, de mettre sa vie en accord avec ses principes, ou de faire concorder ses assertions et les faits qu'elles concernent. S'il se laisse connaître lui-même, sans réserve, nous le considérons comme parfaitement sincère.

L'idéal Français de la sincérité est bien plutôt intellectuel que personnel. Cet idéal admet et même demande un degré de réticence personnelle qui, aux yeux des Anglais, dépasse l'extrême prudence; mais quand il s'agit de confronter des problèmes de vie ou de philosophie, il impose impérieusement une franchise intellectuelle que les habitudes mentales anglo-saxonnes moins alertes, leur ont jusqu'à présent permis de négliger avec une parfaite indifférence.

Cette divergence n'est pas une contradiction, c'est une différence d'accent dans la compréhension morale.

Français et Américains admettent volontiers que la sincérité idéale, dans sa céleste perfection, devrait être intellectuelle et personnelle. Pour le Français, la phase intellectuelle semble plus importante; pour l'Anglo-saxon, la phase personnelle est la plus essentielle. Les Français, en tant que nation, ne sont pas plus des menteurs que les Américains ne sont des hypocrites.

Une difficulté surgit bien vite pour qui prétend étudier le caractère français. Les Américains se plaignent parfois de ce que les étrangers les considèrent comme étant tous semblables, alors que de très grandes différences existent entre le " down East Yankee" et l'homme de l'Ouest, l'habitant du " Middle West " et celui du Sud. Quand il s'agit de la France, cette diversité est encore plus grande, et elle a des siècles d'existence; le Celte de Bretagne et le Wallon du Nord, le Basque des Pyrénées et le Bourguignon, le Gallo Romain de Provence et le Parisien composite, sont des types autrement divergents; et cependant, après les avoir bien connus, on en vient à conclure qu'ils se ressemblent sur beaucoup de points. Ceci dû, probablement, au rôle prédominant joué par Paris et à la centralisation intense. Malgré cela, l'idée que se fait fréquemment l'étranger d'un type français unique est erronée; et ce type même est également faux, la plupart du temps.

Le personnage caricaturé par John Leech et resté populaire en Amérique, avec sa taille de guêpe, ses pantalons à la hussarde, son chapeau à bords plats, sa moustache cirée en pointes d'épées et sa coupe de cheveux invraisemblable, est aussi inconnu à Paris qu'à New York.

A un autre point de vue, le type de Français frivole, gai, incapable de se fixer, bruyant et papillonnant est un type également inexact.

Les Français actuels, surtout ceux de la jeune génération, sont désespérément sérieux, mais cette gravité n'est nullement incompatible avec le courage et la courtoisie qui ont illustré l'ancienne France. A ce sujet, Mr. Barrett Wendell cite quelques anecdotes qu'il serait trop long de rapporter ici: l'une d'elles l'amène à parler du duel.

Le Français et l'Anglo-Saxon, s'accordent sur un point: quiconque n'a pas un sens profond de l'honneur, n'est pas un " gentleman ".

Autrefois, tout " gentleman " qui se croyait atteint dans son honneur appelait l'insulteur en champ clos pour une rencontre à mort.

Durant le XIXe siècle, cette coutume est tombée en désuétude en Angleterre et en Amérique. En France, elle s'est tellement modifiée que dans les duels modernes il n'y a généralement pas même de blessés. D'où les Anglo-Saxons en sont venus à conclure que toute l'affaire n'était qu'une comédie; absolument comme les Français ont été amenés à penser que le sens de l'honneur s'était oblitéré chez leurs voisins. Ils se trompent, cela est certain; et les Anglo-Saxons aussi.

La différence gît au fond même des deux tempéraments nationaux; les Français sont d'une intelligence plus curieuse et sont bien plus disposés à ajouter de l'importance au système établi.

La seule chose qui nous frappe dans les duels modernes est qu'ils sont généralement inoffensifs. Alors que pour un esprit français le fait est, que, quand bien même un duel n'aurait aucun résultat fatal, il n'en est pas moins vrai que tout homme allant sur le terrain, risque délibérément sa vie. Son acte, probablement, n'est que conventionnel ; mais il peut être mortel. Et même quand cet acte n'est qu'une simple formalité, il constitue une courageuse reconnaissance du fait que tout homme se prétendant membre d'une société civilisée, doit se considérer comme responsable de toute infraction au code de conduite prescrit par ses traditions.

Comme résultat, il y a peu de différence entre les deux peuples. Le mépris du point d'honneur n'a pas occasionné un accroissement d'inconduite chez les Anglo-Saxons durant le dernier siècle ; et le respect du point d'honneur chez les Français, ne fait pas que leur manière d'être soit toujours irréprochable. — Ni les uns ni les autres d'ailleurs, ne tuent aussi facilement que leurs ancêtres les gens qui ont l'infortune de ne pas penser comme eux. Mais les Anglo-Saxons ne seraient pas eux-mêmes, s'ils ne remarquaient pas avant tout et brutalement, ce qu'il y a de conventionnel dans cette fidélité des Français à observer un système établi. Et les Français ne seraient pas ce qu'ils sont, s'ils ne considéraient pas comme répréhensible ce mépris du système.

Cet esprit systématique est une des caractéristiques profondes du caractère français, autant que cette sensibilité à ressentir toute atteinte à leur personne ou à leur dignité.

Une chose qui étonne énormément les Anglo-Saxons est de voir que cette susceptibilité ne s'applique pas seulement à cela, mais aussi, parfois, à des questions abstraites.

Tout le monde peut comprendre l'émotion violente causée chez qui que ce soit par une atteinte à sa dignité personnelle ou à ses intérêts, mais cela paraît plus étrange quand il s'agit de pures abstractions ; cependant rien n'est plus fréquent en France, si vous en venez à attaquer, à mettre en question la validité ou l'efficacité de tout système établi ou idéal, qui leur tient à cœur.

M. Barrett Wendell cite à ce sujet une discussion sur le divorce avec une femme Française.

Pour prouver la vérité de sa théorie, c'est-à-dire combien le divorce était contraire au bien de la famille et de la société, elle avait pris un cas hypothétique, et son récit l'avait amenée à reconnaître des faits d'inconduite masculine et féminine, que, dit l'auteur, une femme Anglo-saxonne aurait feint d'ignorer ou essayé de voiler. Pour un esprit français, ajoute-t-il, cela n'implique aucune effronterie ; pas plus que l'inverse n'implique aucune hypocrisie consciente pour un esprit anglais.

C'est une caractéristique de la sincérité intellectuelle française de ne pas faire de compromis avec les faits.

Les Anglo-Saxons sont confortablement disposés à croire, ou à affecter de croire, que les choses sont comme elles devraient être. Pour les Français, c'est hypocrisie de ne pas reconnaître les choses telles qu'elles sont ; et ils ne voient aucune valable raison de feindre que les choses sont telles qu'elles devraient être.

Les deux peuples ont pratiquement les mêmes conventions ; la différence gît dans le fait que l'Anglais ne regarde jamais en dessous ; qu'il ne les considère pas simplement comme conventions et qu'il leur donne rarement leur juste valeur excepté dans les cas où il les trouve bénévolement conformes aux faits.

Le Français regarde au fond des choses avec une singulière acuité d'observation et il dit carrément ce qu'il voit. Et ce qu'il voit, il le considère comme trop dangereux pour n'être pas réprimé par toute la puissance du système conventionnel. Les conventions ne sont pas pour lui des vérités et pas davantage de simples formes ; ce sont les remparts de la Société que l'on ne peut abandonner ou négliger qu'au risque d'un péril social.

Une autre caractéristique profonde du Français est son attachement passionné à ce que l'on peut appeler la généralisation et l'abstraction philosophique.

Ce trait a pour origine son activité intellectuelle qui dépasse de beaucoup la conception anglo-saxonne. Il résulte de cette inclination qu'aucun peuple n'est moins disposé à rester placidement dans un accord unanime.

Deux affirmations lui sont particulièrement chères ; la première est que les phases de la vie, avec toute leur variété et leur complexité, peuvent être généralisées ; la seconde est que l'on ne doit jamais hésiter à reconnaître un fait, si gênant qu'il soit.

Ils ont un besoin absolu, impérieux, de simplifier jusqu'à ce que l'on puisse concevoir les faits d'une manière claire, sûre, finale, avec toute la précision d'un système immuable et fixé.

Leur centralisation, l'organisation de leurs universités, la structure si parfaitement ordonnée de leur vie sociale, jusqu-à ce conservatisme foncier que l'an découvre sous les divagations de leurs partis radicaux, tout montre combien cet amour du système est profondément enraciné dans l'âme française.

Cette " réticence personnelle " même, dont nous parlions plus haut, et qui fait un si piquant contraste avec leur sincérité philosophique, marque elle aussi, leur dévotion au système: même dans les rapports les plus intimes, les écarts du tempérament individuel sont soumis aux grands principes, aux grandes vérités que nous devons reconnaître comme les vrais guides de la vie.

Ces deux inclinations : l'amour de la généralisation philosophique et le respect du fait amènent parfois un résultat paradoxal.

Et il est extrêmement curieux de voir les peines prises pour les concilier.

Il n'y a pas de formule philosophique qui puisse embrasser tous les faits. Des faits imprévus se produisent chaque jour. Et l'on ne peut pas toujours sauver la formule en disant que l'exception confirme la règle, car la formule idéale ne devrait pas admettre d'exception.

Il ne reste plus que trois partis à prendre : ou bien faire entrer de force le fait dans le système ; ou bien ignorer virtuellement le fait en le traitant de négligeable ; ou bien réformer le système pour le rendre conforme aux faits. Quel parti prendra le Français ? C'est difficile à dire ; mais il prendra sûrement l'un des trois, et une fois qu'il l'aura pris, il s'y attachera avec une telle passion, une telle ferveur, qu'il verra un ennemi dans tout adversaire.

Pour donner un exemple tangible,

M. Barrett Wendell nous parle des troubles dans les lycées de Paris, à propos de Jeanne d'Arc et aussi de l'affaire Dreyfus.

Voici ce qu'il dit de cette seconde.

Le fait lui-même fut presque aussitôt perdu de vue. La question devint une question absolument abstraite, une question de principes. La France se divisa en deux camps, Pour les uns, le précepte primordial était " De minimis non curat Lex " En comparaison du bénéfice que nous dérivons du respect des institutions, en considérant combien la civilisation est fatalement ébranlée par tout ce qui affaiblit ce respect, les intérêts d'un individu unique sont négligeables. L'intérêt particulier doit céder à l'intérêt général." De minimis non curat Lex ".

Pour les autres la maxime était : " Fiat justitiâ ruat cœlum ". Les gens disposés à s'intéresser plus aux personnes qu'aux institutions, ceux pour lesquels les droits de l'individu priment ceux de la Société considérée en un bloc, adoptaient forcément cette seconde manière de voir :

Que le ciel croule mais que justice soit faite.

Et les Français de prendre parti avec précision, logique, et intense animosité.

Cela est bien conforme avec leur caractère. Ils sont passionément épris de système ; leur intelligence alerte est passionnément éprise de raisonnement ; ils tiennent passionément à tout généraliser dans un ordre abstrait ; et par dessus le marché ils veulent avec la même passion à reconnaître tous les faits.. Quand les faits et le système sont, en désaccord, le Français est ému à un degré qui rend profondément vifs, et qui concentre indument ses procédés de raisonnement. Et c'est pour cela que dans tout le cours de leur histoire nous rencontrons de si tragiques antagonismes de convictions.

" Un Français ne haïra jamais un étranger avec une haine aussi profonde que celle qu'il nourrit à l'égard d'un compatriote qui professe d'autres opinions que les siennes " ; cette parole d'un écrivain anglais qui connait bien la France a un grand fond de vérité.

Mais ce serait mal comprendre les Français que de s'arrêter à ces dissentions qui surgissent de la profonde individualité de leurs caractères.

Ils restent unanimes dans certains sentiments, dans certaines impulsions. Cette tendance vous la découvrez dans beaucoup de faits, dans bien des phases de leur vie nationale. En Asie, les missionnaires et les diplomates les plus radicaux, oublient sciemment leurs différences foncières de principes, pour ne se rappeler que d'une chose c'est que les uns et les autres sont de loyaux Français. En pénétrant dans leurs familles on se convainc de la profonde tendresse de leurs sentiments.

Nulle part ailleurs au monde, on ne constate dans tous les rangs de la société, une semblable sympathie, si profonde, si consolante devant la mort. Les Anglo-Saxons sont souvent enclins à trouver macabres, ou prétentieuses, les pompes dont on entoure, en France, les funérailles. Mais qui ne serait profondément touché de la courtoisie respectueuse et tendre avec laquelle la foule, chez eux, se découvre durant que passe la triste procession. L'impulsion peut être momentanée ; l'acte de sympathie aussitôt oublié qu'accompli ; mais le fait reste singulièrement significatif.

Quand pour un instant les Français se trouvent à l'unisson, en présence d'une grande émotion humaine, l'on peut être assuré qu'ils le sont avec une singulière intensité de tendresse.

C'est pour cela qu'on les aime tant quand on les connait bien.

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.

Lionel Duvernoy (1)

Lionel Duvernoy, homme de science, et de génie véritable, encyclopédie vivante cherchait une âme ; une âme qui fut sienne, où ses pensées, ses sentiments, ses goûts, ses aspirations, ses enthousiasmes se retrouveraient enfermés, tel qu'en un coffret d'or ; où tout ce qu'il éprouverait se refléterait ; phonographe parfait répétant ses paroles ; idéal introuvable, que depuis des années, aussi malheureux que Byron, il s'acharnait à découvrir. Car il n'était pas banal, Lionel, avec sa belle figure, sa stature d'athlète, ses manières attrayantes, son esprit fin se révélant au dehors par le timbre séduisant d'une voix chaude, mélodieuse, sachant dire.

Lionel savait ce qu'il savait, son érudition profonde ne lui laissait ignorer que peu de choses. Son grand savoir le faisait isoler des masses qui le fatiguaient. La bêtise humaine l'ennuyait souverainement ; il était l'exception sur le cent collectif ; sur cent individus, quatre-vingt-dix neuf sont des niais, donc il était l'homme à plaindre, celui qui voit, qui sent, qui souffre ; qui souffre de l'isolement de son génie, le faisant un peu ressembler au malheureux voyageur égaré dans une contrée sauvage, où tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, parait étrange, ridicule, à ces incivilisés le regardant avec des yeux surpris, étonnés.

Pauvre Lionel ! Oui, il souffrait de se voir perdu au milieu d'un entourage toujours nombreux qui le recherchait, le cajolait, le flattait. Il était riche, savant, puissant ; on l'entourait, on le voulait ; les femmes se le disputaient. Lui restait charmant, mais impassible et froid ; son bel œil noir était trop profond, lui révélait trop vite la petitesse des caractères, la ruse, le mensonge, l'hypocrisie. La psychologie humaine n'avait pas de secret pour lui.

Au début de sa carrière, il avait étudié la médecine, il avait vu couper bien des corps, des bras, des jambes, sans vouloir lui-même opérer. De toutes ces boucheries humaines, il avait conclu que pour sauver trois individus, on en faisait mourir six.

Ce problème résolu, il abandonna la science d'Esculape pour l'étude du droit ; là encore, il trouva des mécomptes ; le droit c'était la raison du plus fort ; la justice un mythe. Il se livrerait donc à la sculpture, le marbre froid et dur, il saurait par la seule force de sa volonté, en faire une œuvre d'inspiration sublime.

Il se mit à l'ouvrage, travailla fort et en peu d'années réussit. A l'exposition des Arts, à Paris, il obtint le premier prix pour sa statue de l'Attente. Il eut un succès monstre, on l'acclama dans un délire d'enthousiasme, les hommes l'enviaient, les femmes le couvrirent de monceaux de fleurs. Un prix fabuleux lui fut offert pour son chef-d'œuvre, il refusa, et, tel qu'un mari jaloux, courut s'enfermer avec son trésor.

Comme Pygmalion il se mit à aimer sa statue. Il rêva de ses yeux, de cette bouche, de cette âme, qui semblait s'échapper de ses lèvres : il entendit d'elle les paroles qu'il voulait entendre de l'être aimé, il lui sourit et vécut ainsi du rêve assez heureux pendant quelques semaines ; mais un beau jour, malgré toute la séduction de la déesse, il trouva vides les pièces qu'il habitait. Le mal dont il avait beaucoup souffert le reprit. Il résolut de voyager, il parcourrait le monde, il la trouverait cette âme fraternelle qu'appelait son âme ; elle existait, mais où ? S'il ne l'avait pas rencontrée en France, pays des lumières, du sentiment, de toutes les grandes idées, n'était-ce pas une utopie d'espérer la trouver ailleurs ? Cependant, poussé par le désir de se sentir compris, il obéit à la force irrésistible qui l'entraînait toujours vers l'inconnu.

Il avait déjà visité le continent européen sans succès, il voyagerait vers le nouveau monde, sol natal des Atala, des Evangéline. Oui, il irait jusqu-en ces terres lointaines. Avant, toutefois, il verrait l'Afrique ; il voulait étudier toutes les femmes, les blanches, les noires, les jaunes ; trouverait-il plus de noblesse chez les nations sauvages, chez l'être n'étant pas l'esclave des conventions mondaines, nées pour étouffer la droiture des sentiments, rapetisser les natures en les assujétissant à une loi commune, éteignant dans leur âme ces élans spontanés de générosité, de sacrifice, de désintéressement que l'homme du monde appelle exaltation. La civilisation portée à son paroxisme, n'est-ce pas la décivilisation ? n'est-ce pas l'engloutissement de toutes les aspirations, l'obstacle au vrai bonheur avec ses faux préjugés ? n'est-ce pas le berceau des maux de la société, le berceau de toutes les souffrances, les haines, les jalousies de toutes les démoralisations humaines ? C'est le rieur éternel qui fait entendre son cynique ricanement devant la naïveté de la vierge émue croyant encore à la vertu. Ah ! oublier le monde entier, s'enfoncer dans la profondeur des forêts, des déserts, affranchi de toutes les fausses idées d'une société fausse ; être franchement soi, en pressant la main d'une autre soi-même ; oser dire ce que l'on pense, se laisser être heureux, voilà la vraie sagesse !

Ce bonheur, il le voulait : à tout prix il le trouverait. Avec cette détermination, il entreprit ses longs voyages.

Sa première étape fut au Caire ; arrivé à l'endroit où le plus grand des généraux harangua ses soldats, le sculpteur, impressionné, s'arrêta devant la face sinistrement triste du sphinx, monstre de l'antiquité, placé entre les trois pyramides dont la majestueuse grandeur lui forme une garde royale ; dorées des rayons jaunissants d'un ciel où le soleil s'endormait, elles lui parurent d'un faste légendaire.

Le génie des siècles passés le laissait saisi d'enthousiasme. En contemplant la figure morne, le regard sombre du colosse, qui semble reprocher au temps d'avoir enfoui ses griffes dans le sol, d'avoir assoupi sa force en l'enlisant jusqu'au cou, de l'avoir presque désarmé en lui enlevant son prestige d'incompris, Lio-

(1) Cette nouvelle a reçu une mention honorable au Concours Littéraire à l'Alliance Française. — Note de la Rédaction.

nel se sentit envahi d'une triste mélancolie. Lui aussi, depuis des années, était incompris ; il ne pouvait trouver celle qu-il cherchait. Au fond de son âme, il demandait la lucidité du malheureux fils de Laüs, vainqueur de l'être fantastique. Où est-elle ? Avec ce but fixe de sa vie, il entra dans le désert, non sans avoir auparavant escaladé avec l'aide des Bédouins, les Pyramides, voulant éprouver la terreur vertigineuse que l'étranger ressent en visitant ces masses imposantes.

Le désert, n'était-ce pas l'image de sa vie ? Ses pas s'y enfonçaient géométriquement, systématiquement.

Les collines, les vallons qu'il y découvrit, il les comparait aux émotions violentes qu'il avait quelquefois éprouvées aux heures où il avait cru enfin pouvoir réaliser son rêve ; les courants ondulés, aplanis, sans trêve, c'était la réalité, c'était la vie qui passe où le sable poudreux efface toutes les illusions ; l'oasis où, quelquefois, sur sa route, il abreuvait ses lèvres desséchées ; c'était les douces rêveries de cet amour idéal qui l'avait jusqu'alors préservé des amours vulgaires, lui conservant toute l'ardeur de ses nobles tendresses pour cette femme souhaitée, pour cette nature devinatrice, vers qui tous les élans passionnés de son cœur le poussaient. Ainsi, il avait passé sa première jeunesse, ainsi il avait souffert, ainsi il avait aimé, soutenu par cette flamme mystique, le faisant une exception aux autres hommes.

Sa grande érudition, son ardeur pour l'étude des choses abstraites l'avaient aidé à supporter cet isolement volontaire, dont saignaient toutes les fibres de son âme. Parce qu'il était plus noble, plus grand que la généralité des êtres humains, il ressentait une douleur immense de se sentir toujours seul au milieu de son entourage.

Découragé, il se demandait amèrement si le Gardien Suprême de tous les mystères physiques, métaphysiques, hiératiques, systématiques, l'avait jeté dans l'océan universel, lui infime atôme, pour suivre le sentier déjà battu des primitives générations, qui acceptaient comme un legs héréditaire les jouissances matérielles sans préoccupation du véritable idéal nous rapprochant du Souverain des mondes ; si toutes ses aspirations devaient s'éteindre, faute d'aliment, comme les pâles rayons de l'astre des heures sombres à l'approche du jour.

Sa mélancolie augmentait ainsi que les ombres de la nuit, qui, elle aussi, plus que jamais, était entrée dans son cœur avec les mornes solitudes des régions environnantes. Cet homme, si brave, si courageux pour affronter les périls, pour supporter les douleurs physiques les plus cuisantes, avait parfois, ainsi qu'une petite femme nerveuse, des défaillances, des désespérances devant son impuissance à trouver le remède au mal moral qui voilait tout son œil.

Parfois, au milieu du Sahara il s'était arrêté ému, surpris aux accents de sa voix répétant à son insu : où es-tu, où es-tu ? interrompant soudain le calme oppressant de cette mer de sable, qu'il parcourait ; puis tout rentrait dans l'angoissant silence, ou pas un bourdonnement d'insectes, pas un frémissement de feuille, pas un gémissement de l'air ne se faisait entendre, immobilité complète de tout ce qui respire ; tel qu'un léthargique sommeil vous clouant rigide, impuissant, vivant, mais ne respirant plus ; image réelle de la lugubre mort, vous pénétrant d'un sentiment indéfinissable, vous saisissant aux entrailles d'un frissonnement de terreur, vous clouant sans force, sans énergie, éprouvant des tourments inconnus, ébloui de vertige comme si la dernière heure allait sonner, oppression sans égale causée par la nostalgie aigue de pouvoir sentir quelque chose vibrer autour de soi.

....

Après le désert, Lionel passa en Arabie, se dirigea vers l'Inde, visita le Japon, traversa le grand océan, puis enfin posa ses pieds sur le sol d'Amérique.

Chose étrange, en respirant, à Victoria, les premières bouffées d'air, il éprouva les douces sensations de l'amoureux éconduit recevant un bouquet lui annonçant qu'on le regrette, qu'on le rappelle.

Tout lui plaisait au Canada. La chaine des Rocheuses, avec ses pics, ses glaciers, ses pierres cristalines aux mille couleurs, l'émerveilla. Il retrouvait là une infinité de petites Suisses, avec des montagnes plus hautes, des lacs plus grands. Le site poétique de Banff à plus de quatre mille pieds d'élévation, entouré de pics hérissés, le captiva plus que tout autre endroit ; ce fut à regret qu'il s'en éloigna pour traverser la prairie.

Il fut surpris de trouver cette vaste région de l'Ouest si florissante, sillonnée de villes d'hier, bien bâties, si jolies, si coquettes possédant un commerce étendu, des industries manufacturières importantes. Les ranches aux nombreux troupeaux l'étonnèrent ; il se laissa séduire par la vie libre, affranchie de toute considération mondaine que menaient ces éleveurs de bestiaux, et passa plusieurs semaines au milieu d'eux ; il put ainsi constater la richesse du sol, dont la luxuriante végétation a valu à ces contrées le titre de Grenier du Canada.

....

Bour che, bour r che, bour r che, la roue du navire frappe la vague qui vient mourir au loin sur la grève. Le " St. Irénée " fend mystérieusement les eaux du Saint-Laurent. On arrive à la Malbaie, sur la rive nord du fleuve, endroit où les touristes jouissent d'un superbe panorama. L'œil ne saurait se lasser d'admirer ce littoral enrubanné de routes ombrées, offrant aux regards mille tableaux variés, les ascensions subites s'y multiplient avec une splendeur de décor qui vous saisit, vous empoigne ; toute la rive ainsi escarpée, accidentée se continue jusqu'au Cap Diamant, que couronne la vieille citadelle.

Assise à l'arrière du paquebot une jeune fille aux formes gracieuses, accusant toute la sève de la première jeunesse, au teint pâle, mais frais, aux traits d'une expression unique, suivait de ses beaux yeux couleur noisette, le vol téméraire de deux petits oiseaux que l'inexpérience de la vie avait fait s'aventurer, en chantant un duo bien parfait, trop près d'une vague mugissante. La lame furieuse ils ne le voyaient pas, traitresse elle les couvrit de son écume blanche, quelques secondes encore, on vit leurs ailes se débattre, puis la force des eaux les retint dans son antre.

Anxieuse, la jeune fille plongea plus avant ses regards dans le fleuve, espérant les voir reparaître, mais

en vain, ils étaient bien ensevelis, tous deux.

Pauvres oiseaux, qui, tout à l'heure avez noté dans l'air une musique si joyeuse, vous voliez, vos cœurs battaient à l'unisson. Imprudents ! vous ne saviez donc pas que tout l'univers vous en voulait ? Jaloux de votre bonheur, mille lutins vengeurs vous poursuivaient ; vous ne pouviez plus vivre, vous vous aimiez d'un amour trop parfait ; tous les esprits malins demandaient votre vie. Votre crime était grand, vous avez oublié le monde entier, il fallait disparaître ; tous les fluides magnétiques, diaboliques, déchainés contre vous en même temps, vous précipitèrent dans ces eaux perfides qui vous guettaient.

Emue, ainsi pensant, la jeune fille entra ne voulant plus regarder cette onde méchante ; impressionnable et tendre, cette mort l'attristait. Lentement, elle se dirigea vers le piano, inconsciente de tout ce qui l'entourait, ses doigts firent vibrer sur l'instrument les tristesses de son âme. Les impressions qu'elle venait d'éprouver, elle n'aurait pu les dire, mais elle les exprimait avec une telle expression, une harmonie si suave, elle rendait des sons si réels qu'on eût cru entendre une voix, des paroles, des soupirs, des gémissements, puis enfin des sanglots noyés dans un complet délire.

Perdue dans sa rêverie, elle jouait, jouait toujours, sans s'apercevoir qu'on avait fait cercle autour d'elle, qu'on l'écoutait avec extase. Enfin elle s'arrêta au contact tremblant d'une main qui inconsciemment s'était posée sur la sienne, un beau visage mâle et fier, le regard humide de larmes penché vers elle, la contemplait et Lionel murmura : Pardon, mademoiselle, je me suis oublié, ce que vous venez de dire est si beau ! où avez-vous donc appris tout cela ? vous êtes si jeune ! Il me semble qu'il faut bien de l'expérience, avoir vécu, avoir souffert pour rendre ainsi !

—Peut-être, monsieur ; mais il y a des choses que l'on conçoit sans les avoir apprises, des choses qui nous font pleurer sans les avoir souffertes, des joies que l'on rêve sans les avoir éprouvées ! Le plus petit incident fait vibrer tous nos nerfs, nous, pauvres femmes susceptibles aux moindres émotions ; mais vous allez rire de ma réponse ; peu d'hommes nous pardonneront de nous laisser ainsi dominer par les impressions du moment, sans nous classer dans la catégorie des exaltées.

— C'est là où ils ont tort, mademoiselle, reprit Lionel ; moi, je vous comprends, ayant trop souvent souffert du faux jugement des hommes. Je vous admire de ne pas penser comme tout le monde.

Les yeux de la jeune fille se levèrent sur lui avec surprise.Oh ! alors, ivresse du moment, qui vaut toute une vie, il se dit : c'est elle ! quand elle pensait : c'est lui !

Puis, comme d'anciens amis, ils échangèrent leurs pensées, exprimant ensemble les mêmes goûts, les mêmes sentiments ; les phrases qu'elle commençait, il les achevait. Que d'éloquence dans l'accent des paroles de la jeune fille ! sa voix avait des harmonies inconnues jusqu'alors, mais rêvées. On eût dit qu'elle se sentait vraiment heureuse de pouvoir enfin parler avec confiance, sans restrictions, de ce qu'elle aimait, de ses inclinations, de ses sympathies. Il l'écoutait exprimer les saintes croyances que malgré les années il chérissait encore, quoi qu'il les eut cru éteintes dans son âme ; elle les faisait vibrer de nouveau ; il se sentait, avec bonheur, rajeuni en compagnie de cette enfant ; elle lui révélait que ce qu'il avait cru mort n'avait fait que sommeiller, enseveli sous un monceau de cendres amassées autour de lui par les railleries et le scepticisme du monde.

Suave ivresse, ravissement ! elle existait. Il l'avait espéré sans le croire ; et elle était canadienne-française, sœur par l'âme, elle était sa sœur cadette, envoyée pour lui dans ce beau Canada, sol fertile, où fructifie la bonne semence.

Il la retrouvait dans tout son épanouissement, dans toute sa beauté juvénile, n'attendant plus que son frère aîné pour la conduire par la main dans les grandes routes déjà frayées par lui, route de tout ce qui est noble et beau......

O France, mère patrie notre amour, notre orgueil vogue vers nos rives, nous te souhaitons avec ardeur. Nous avons besoin que tu nous guides dans le sentier du savoir ; nous voulons nous appuyer sur ton bras généreux pour marcher sur tes traces et devenir comme toi, s'il est possible, dans l'avenir, un foyer de lumière éclairant l'univers tout entier.

ADELE BIBAUD.

Retour de Chasse

AU Dr G. LATOUR

Mademoiselle Jeanne n'avait pas encore rencontré son Idéal. Elle avait vingt-deux ans.

Un dimanche après-midi — un de ces beaux dimanches de juin, qui font rêver d'être deux — elle jugea que c'était bête d'étrenner une robe de soie à se bercer seule sur la galerie. Elle prit le tramway pour le Parc Dominion. Là, afin de mieux voir et d'être vue elle marcha en sens inverse de la foule. A sa rencontre, les couples joyeux tournaient la tête. Jeanne comprit son succès et que c'en était fini des veillées solitaires. Elle ouvrit plus grands les yeux, elle venait d'apercevoir deux jeunes gens arrêtés à regarder un acrobate en frais de contorsions, et Jeanne pensa que l'un—celui qui avait la moustache brune et fumait une cigarette—pourrait bien être l'Idéal désiré, et elle vint se placer près d'eux dont les yeux se rivèrent à elle. Jeanne, timide, lança un regard vers le ciel en se détournant un peu. En même temps, elle sentait qu'on lui touchait l'épaule. C'était une voisine charitable qui lui disait : Pardon, mademoiselle, votre blouse est dégraffée et votre corset fait jour......

AMEDEE JASMIN.

Terrebonne.

Les lectrices en quête de créations délicates et rares goûteront fort les chapeaux que l'on offre en vente, actuellement, au salon de modes "Mille Fleurs", 527, rue Sainte-Catherine Est.

Wolfe et Montcalm

O Wolf ! soldat heureux, tu voulus, sur tes pas,
Par un coup téméraire enchaîner la victoire ;
Tu voulus buriner une page d'histoire,
A quel prix ! un vaillant ne s'en occupe pas.

Dans ta fierté de preux, Montcalm, tu te drapas,
Car ton nom résonnait sur plus d'un territoire.
Ton glaive s'est brisé sur notre promontoire,
Mais dans quel flot de sang d'abord tu le trempas !

La foudre à votre voix éclate sur nos cimes.
Albion va remplir les rangs que tu décimes,
O Montcalm ! et la France, hélas ! nous laisse seuls.

Et vous tombez tous deux sur le champ de bataille
Mais la mort vous grandit, et la gloire vous taille,
Dans vos drapeaux aimés, deux immortels linceuls.

PAMPHILE LEMAY.

(Extrait de "Les Gouttelettes")

Chez lse Francais du Canada

LES EMIGRANTS — QUEBEC — MONTREAL — OTTAWA — LE GRAND-OUEST—VANCOUVER PAR JEAN LIONNET

Fondateur et président de la société "la Canadienne", à Paris, passionné pour l'étude des êtres et des choses de cette France lointaine que Montcalm essaya si héroïquement de conserver à notre domaine national, M. Jean Lionnet a pensé que le moment était bien choisi pour opposer aux spirituelles critiques de M. Forestier dans "la Pointe aux Rats", qui ont vraiment trop l'allure d'un pamphlet, des assertions soigneusement contrôlées, des notions précises, propres à appuyer des conclusions plus optimistes. Il est allé faire sur place une enquête sérieuse, dont les résultats forment un livre attrayant, coloré, vivant, plein de faits et de révélations. Non, la France n'a pas eu tort de conclure avec le Canada sa récente convention commerciale, et nos émigrants des provinces de l'Ouest et des régions montagneuses trouveront là-bas l'équitable récompense de leurs efforts, à la condition d'apporter la dextérité du travail manuel, les fortes traditions qui font la prospérité des paysans français. Ceux qui échouent sont des déclassés des carrières libérales. On suivra, avec sympathie et intérêt, l'auteur dans son exploration d'un milieu où notre langue, nos mœurs, notre influence ont survécu à la défaite de nos armes, malgré les progrès de l'américanisme, et où la bonne nature offre à l'activité humaine des ressources d'une variété infinie. Nulle leçon de choses ne saurait être plus féconde.

Un volume in-16. Prix : 1 fr. 50.—Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris — 6e.

Hôtels d'Eté d'Ontario

La Cie du Grand Tronc annonce que des arrangements ont été complétés concernant l'addition de deux magnifiques hôtels à la chaîne d'hôtels dans la province d'Ontario.

L'hôtel Wawa sur le lac des Baies (Lake Bays) un des plus vieux hôtels d'été dans le nord du Canada, est presque achevé ainsi que l'hôtel Highland situé sur le parc Algonquin regardant le lac Cache (Cache Lake). L'hôtel Highland nous procurera la vie aimable et confortable de la chaumière avec toutes les comodités modernes et la plus charmante vue sur le lac, la montagne et les forêts, en effet tous les conforts de la civilisation sont réunis dans cette région vierge. Une double malle journalière, télégraphe, express, et d'excellents trains feront de cet hôtel un unique et beau séjour de repos, éloigné du bruit des villes et en même temps pourvu de toute la facilité nécessaire pour la communication avec le dehors. L'hôtel Highland est situé environ 1500 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui lui donne plus d'élévation que tout autre hôtel d'été dans l'est du Canada.

Recettes Faciles

LE LAIT CAILLE POUR LES ESTOMACS DELICATS. — On sait que le lait caillé ne doit pas avoir bouilli : il est préférable de faire cailler le lait par parties, afin que l'on consomme en une seule fois le contenu d'une tasse ou d'un bol, par exemple. Le lait sera donc mis dans des tasses et tenu non loin du feu, mais pas tout à fait au chaud. On reconnaît qu'il est caillé quand il épaissit, ce qui demande plus de 24 heures. Les médecins ont constaté que le lait caillé est plus assimilable que le lait frais, il est digéré par les estomacs les plus délicats et aussi par bien des personnes qui ne peuvent supporter le lait ou qui ne l'aiment pas. Ceci est à retenir si, le lait étant prescrit, le malade ne peut le digérer. Une autre manière de faire cailler le lait consiste à acheter chez le pharmacien ou chez le droguiste une plante sèche appelée chardonnerette ; une forte pincée dans un nœud de mousseline suffit pour faire cailler un litre de lait.

—

PUNCH.—Ajoutez au jus de douze citrons une livre et demie de sucre raffiné et un litre de fraises ou de framboises. Pelez un ananas bien mûr, coupez-le en tranches minces, et couvrez-le d'une demi-livre de sucre. Mélangez le sucre et le jus de citron, écrasez les fraises et hachez l'ananas. Placez le jus de citron dans un grand bol et ajoutez-y trois litres d'eau glacée ainsi que le jus de l'ananas et des fraises ; remuez, jusqu'à ce que le sucre soit dissout et mettez de côté sur la glace. Ajoutez-y une bouteille de sauterne, une ou deux de soda-- ou ce qu'il y a de mieux, encore, une bouteille de champagne et servez dans des verres.

—

THE GLACE.—Préparez le thé au matin et faites-le plus fort et plus sucré que d'habitude. Passez le liquide, versez-le dans une jarre de terre ou un carafon, et mettez-le de côté dans la glacière pour rafraîchir. Servez sans crème dans des goblets. Le thé glacé peut-être fait d'une infusion de thé vert ou noir ou des deux mélangés. Un petit plateau en porcelaine, garni de feuilles de vigne, et contenant de la glace brisée, doit être passé avec le thé.

—

PUDDING DE PECHES. — Pelez des pêches. Faites une pâte de tarte, enveloppez chaque pêche dans un morceau de pâte, mettez ensuite dans un linge enfariné et faites cuire à la vapeur pendant trois-quarts d'heure ; mettez sur un plat chaud ; servez avec de la crême, du sucre en poudre et du beurre ou de la sauce au citron.

—

" Dorothy Dix ". dans le "Boston American". " C'est une œuvre bien grande et glorieuse que de faire un homme ; mais cette tâche demande deux femmes : la mère et l'épouse. "

Rien de plus vrai !

—

Il faut reconnaître que le bon goût le meilleur a toujours présidé, en même temps que la recherche du nouveau, à la composition des chapeaux de " Mille Fleurs ".

Conseils utiles

LOTION CONTRE LA ROUGEUR DES MAINS. — Mélanger quatre parties de glycerine à cinq parties de jaunes d'œufs, délayez dans de l'eau tiède additionnée de jus de citron. Se frotter les mains avant de se coucher et mettre des gants assez larges pour ne point tacher le linge.

—

SAVON POUR TAPIS. — Faire une pâte épaisse avec quatre parties de terre à foulon, une d'essence de térébenthine et huit de perlasse. Ajouter une quantité suffisante de savon mou.

—

L'orgelet est un petit accident très désagréable dont on peut se débarrasser facilement. Il suffit d'appliquer sur l'œil un cataplasme chaud de farine de riz que l'on maintient au moyen d'un bandeau. Le bouton disparaîtra au bout de quelques heures.

Les objets nickelés ou en nickel se recouvrent parfois de taches d'oxyde. Pour enlever ces taches, on commence par enduire l'objet d'une graisse animale quelconque qu'on laisse appliquée pendant plusieurs jours ; si l'oxydation n'est pas profonde, on termine l'opération en frottant simplement le métal au moyen d'un linge trempé dans de l'ammoniaque, qui enlève en même temps la graisse et les taches.

Si celles-ci résistent, on applique une solution diluée d'acide chlorhydrique sur les taches mêmes, et uniquement sur celles-ci, on frotte ; finalement, on lave et on polit comme de coutume.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Des êtres pâles, aux visages drapés en de fins burnous blancs ou bleus rehaussés de broderies d'or, au nom du marabout et de leur prophète, maître des fidèles et des âmes, lui ouvrent la chambre des hôtes.

Sous ses pas sont de larges tapis de mosquée à longue laine, épais, lourds, sentant le musc, l'ambre, le fauve, la pourriture arabe et l'encens. La salle est longue et haute comme une nef de basilique. Du reste, comme en nos églises, le jour descend d'en haut. En des enfoncements voilés, qui sont comme de petites chapelles dans l'ombre des bas-côtés, on lui choisit sa chambre. Là, du plafond descendent des lampes de sanctuaire en cuivre ajouré où s'allument, pour lui, des petites veilleuses tremblant en des verres colorés. C'est là qu'il passera la nuit.

Il prend son repas en une salle voisine dont les murs se rejoignent en dôme au-dessus de lui formant une pyramide quadrangulaire. Dans le plâtre épais revêtant les murs des artistes ont découpé au couteau des arabesques égales et légères qui pendent, descendent de la voûte en vagues larges. On dirait de très vieilles dentelles attachées haut qui frissonnent parfois sous un souffle invisible. Et ce sont les reflets incertains et les ombres de grands cierges bruns, minces, allumés çà et là en son honneur qui, sur elles, passent et repassent.

Il y a beaucoup de monde autour de lui, beaucoup de ces êtes blancs aux grands yeux noirs, silencieux, les pieds nus, accroupis sur le sol. Ils sont venus pour le voir manger.

A cause de lui, dans cette salle merveilleuse on a apporté une table, chose rare, acajou émaillé, banal, d'un faubourg Saint-Antoine à faire pleurer, dans ce milieu grave où la pensée s'élève, où le rêve se meut comme en un conte des Mille et une nuits.

Sur un signe du marabout un Arabe se lève et dépose sur la table un grand coffret verni qu'il tenait précieusement sur ses genoux.

—Tu vas voir, dit l'Arabe. C'est de ton pays.

Un déclic ; des engrenages qui bruissent ; et l'air de " La Grande Duchesse " s'envole devant l'auditoire immobile. Puis cela continue sans qu'on y touche. Pierre alors s'est accoudé, les yeux sur cette horrible chose qui grince en son honneur. Et cela va toujours. Voici " la Mère Angot, les Cloches de Corneville ", et de grandes phrases de valses.

En face de lui tous, impassibles, l'examinent profondément et le marabout demande :

—Es-tu content ?

Oui, il est content. Il le faut bien. Le moyen de répondre autrement, d'attrister ce vieillard si bon qui, à l'enfant errant, perdu dans les sables, a voulu rappeler le pays lointain.

Après il regagne la petite chapelle, l'alcôve mystérieuse où les veilleuses mettent des lueurs mouvantes sur les murs criblés de sentences, versets du Coran, de grands signes noirs rehaussés d'or et de couleurs violentes. Des parfums flottent en son air, très doux, dont à la longue une griserie lui vient......

Il est loin de tout. Il marche sur des nuées, dans du bleu du bleu merveilleux. Il est au seuil de quelque temple superbe. Et au milieu de l'émoi sincère qui l'étreint sonne le rire argentin, moqueur, de la petite boîte à musique, passent et cabriolent des petites femmes qui, leur chanson dite, lui font un pied de nez et puis s'en vont...

Il s'éveille... Un souffle a passé près de lui... le souffle d'un être humain... Il se dresse, glisse doucement vers les rideaux lourds qui le ferment en sa chapelle. Il regarde... Une masse blanche, un Arabe est là, allongé en travers le seuil, qui le garde. Il dort pressant en ses mains un grand moukalah noir incrusté d'argent.

Maintenant Pierre songe à ceux qu'il va revoir ; Lucette, Jacques Marelle, l'intendant Chevallier... Et il sourit.

Il se rappelle la grande allée du parc où des jeunes femmes et des jeunes filles passent nonchalantes, jolies la plupart, jetant parfois les yeux sur lui qui, de son banc, suit leurs pas, épie la grâce de leurs mouvements et les admire. Même le voilà qui se souvient de détails très infimes auxquels il n'avait pris garde d'abord, témoin ce regard que, au jour du départ, une jeune femme rencontrée à la lisière de l'oasis, avait eu, le voyant passer,... regard bleu, très doux, qui l'avait charmé.

La retrouvera-t-il cette jeune femme inconnue ? Reverra-t-il ses yeux calmes de jeune épousée, bercés de tendresses, disant toute son âme heureuse, toute sa foi en la vie nouvelle où elle semblait faire les premiers pas ?

Mais à quoi bon !...

Combien passeront ainsi, étrangères, dont il percevra le charme et la beauté, aimera en le secret de son âme, et ne reverra jamais, jamais plus !......

Un cavalier se profile tout là-bas, très loin. Quelque officier qui chasse. Cependant il est seul. On ne voit pas autour de lui les sloughis bondir dans les sables. Il semble se hâter les ayant aperçus. Alors Pierre lance le cheval. Il lui tarde de serrer la main d'un camarade, d'un ami... Et c'est réellement un ami qui vient au-devant de lui.

—Comment, vous... monsieur l'intendant !...

—Oui... moi... Eh bien ! petit, croyez-vous que je n'ai pas grand plaisir à vous revoir ? Croyez-vous que vous ne m'avez pas manqué pendant ces deux mois ?

Et vite, pendant la marche vers Biskra, Pierre l'interroge. Quoi de nouveau ? Comment vont les camarades ? Jacques Marelle surtout ?

—Jacques ? dit l'intendant...... Il est malade depuis quelques jours. Pour mieux le soigner, le docteur l'a pris à l'hôpital, avec lui.

---

(1) Ollendorf, Paris. Repdod. interdite.

—Jacques malade !... murmure Pierre... sérieusement ?

—On ne sait pas. On ne sait jamais.., Une rougeole...

—Une rougeole !... Mais ça n'est rien, cela.

—Rien ?... Le grain de sable, peut-être.

Ceci dit, ils cheminent côte à côte, quelque temps, sans parler. Ils n'osent pas se regarder.

Les yeux perdus, vers l'oasis lointaine s'élevant à l'horizon, Pierre songe à l'ami souffrant, aux heures d'intimité douce passées dans le "petit coin". Il y sera bientôt, dans quelques heures. Mais sous la lampe fidèle, ce soir, il sera seul. Jacques y reviendra-t-il jamais !...

Maintenant, il faut que Pierre se raconte.

Sous la douleur nouvelle il semble que le passé fut peu de chose. Son grand ami sait l'histoire de Farou telle qu'elle lui fut écrite, mais Pierre n'a pas tout dit. A quoi bon ? Il n'a fait que son devoir, en somme.

Et pendant qu'il parle, l'intendant le regarde. Ses yeux gris, si tristes toujours, comme des yeux fatigués, des yeux où beaucoup de larmes auraient passé, ont une lueur émue.

—C'est bien, petit, dit-il lui tendant la main. La vie s'apprend ainsi, durement, et dans l'ombre. C'est le vrai courage, cela.

XII

On ne l'avait pas mis dans la salle commune, mais dans une chambre séparée, une chambre d'officier, grande pièce nue aux murs lavés d'une teinte vert d'eau.

Dès qu'on entrait on apercevait en face, la fenêtre devant laquelle, à certaines heures, l'infirmier glissait le long rideau blanc où s'en venait aboutir toute la grande lumière du dehors. Et c'était le rayonnement de cette chose blanche, imprégnée de soleil, tombant droit, calme, presque sans plis, qui éclairait l'intérieur. A droite et à gauche, il y avait un lit. Lui était dans celui de gauche. L'autre restait vide.

Il n'y avait pas autre chose en cette chambre qui semblait si grande et il tenait si peu de place, remuait si peu, qu'on eût dit, au premier abord, qu'elle n'était pas habitée. Il fallait bien regarder pour l'apercevoir dès l'entrée, distinguer sa tête pâle posée sur l'oreiller.

—Mon pauvre Jacques !... dit Pierre courant à lui.

Et il s'arrêta. L'autre dérobait sa main, faisant signe que non. Et de sa voix cassée, étranglée par l'émotion, il murmura :

—Non... j'ai la rougeole, tu sais... Ça se gagne.

—Bah !... la belle affaire !... une rougeole.

Il balbatiait, cherchait ses mots.

—Toi qui allais si bien !........ Tu avais déjà fait tes malles, paraît-il.. Mais ce n'est qu'une affaire de temps... très peu..,

Il parlait d'une voix qu'il avait peine à assurer, qu'il fallait cependant raffermir, coûte que coûte, et très vite, sentant le regard de Jacques arrêté sur lui, fouillant son âme, ce regard de malade interrogeant toujours.

Lui faisait : Non, non, de la tête.

—Mais si, voyons... tu ne vas pas me faire croire que c'est dangereux... Une maladie d'enfant...... on n'en meurt pas, acheva-t-il le ton haussé, presque moqueur, souriant, pendant qu'en lui une détresse coulait en son cœur alourdi.

—Vous verrez, lui avait dit l'intendant. Il peut à peine parler. C'est le soir des courses que ça lui venu. Il a dû prendre froid. Une fois le soleil couché il aurait dû s'en aller. Et puis, le soir après dîner, il est allé à la fête donnée au cercle militaire. Là, en riant avec les camarades, il est pris d'une quinte de toux assez violente après quoi sa voix paraît voilée. On n'y fait guère attention. Lui non plus. C'est un enrouement passager. Il a toussé trop fort et beaucoup trop parlé. Mais le lendemain il avait encore cette voix éraillée, terne. Il ne pouvait parler longtemps. Ça lui faisait mal. Et on ne le voyait plus qu'aux heures de repas. Il restait chez lui à faire ses malles parce qu'il devait partir. Il se disait très heureux de cette détermination, car il trouverait à Nancy des spécialistes qui lui remettraient la gorge en état. Il n'y avait plus que cela qui le préoccupait. Cependant il semblait triste, mangeait à peine. Et au lieu de partir, le voilà couché dans un lit d'hôpital. Il a la rougeole. Vous voyez ça d'ici, dans l'état où il est......

(A suivre)

Une
Merveilleuse Découverte
LISEZ CECI

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame, après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussi à découvrir un remède infaillible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et l'a surnommé

"La Joie du Peuple"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé *La Joie du Peuple*, que *Madame Seguin* m'a vendu pour la maladie du *Foie* et des *Rognons* dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir esayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Seguin qui m'a rendu la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Seguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Seguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvillier, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et les Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

CHAMBRE DU
RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL.

Montréal, 30 Avril 1897

D'après les informations prises à bonne source je n'hésite pas à recommander Mde Victoria Séguin comme digne de toute confiance — Ses remèdes sont considérés comme efficaces pour certaines maladies.

B. A. T. de Montigny
Recorder de la cité de Montreal

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau ;

de 8 à 10 a. m.
de 7 à 10 p. m.

EN VENTE DANS TOUTES les PHARMACIES
et MAGASINS GENERAUX

Dépot principal : 412 Cuvillier, Près Ontario
Hochelaga.

Mme. V. SEGUIN

7e année.—No 10. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 15 août 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00 Six mois 1.00 Strictement payable d'avance	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795



L'ETE

Sommaire

7e année.—No 10. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 15 août 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

CANZONE.

Voyageur qui fus aux rives lointaines,
Dis-nous, qu'as-tu vu sous les autres cieux?
—Deux astres brillaient dans mes nuits sereines,
Je n'ai vu qu'eux seuls, et c'était ses yeux.

Quand tu repliais ton aile lassée
A quoi pensais-tu sur les rives d'or?
—Un seul souvenir hantait ma pensée,
Un rêve obstiné, la revoir encor!

Voyageur qui fus aux rives vermeilles,
Aux bords où l'on voit s'éveiller le jour,
Nous rapportes-tu de rares merveilles?...
—Un seul diamant, mon unique amour!

GUSTAVE RIVET.

A UN BÉBÉ

Pour sa Première Risette.

Des profondeurs du mystère
Voyageur nouveau venu,
Qui, pour un but inconnu,
As mis hier sur la terre
Ton frêle petit pied nu.

Sois béni pour la risette
Que je viens de recevoir!
En elle il m'a semblé voir
Ces roses que l'aube jette
A quelque vieux donjon noir.

Que ta route, droit suivie,
S'allonge, aux chants enjôleurs
Des baisers ensorceleurs!
Doux chemineau de la vie
Chemine au milieu des fleurs!

PAUL PIONIS.

MES NEVEUX

J'en demande pardon à toutes les tantes de la terre, mais il n'y a pas, de par le monde, de plus charmants neveux que mes neveux.

J'en ai deux — deux seulement, — et pas de nièces, le siècle et la vie sont aujourd'hui trop durs aux pauvres femmes.

L'aîné de mes neveux a six ans, déjà. C'est donc un vieux garçon. A cet âge, on a cessé d'être intéressant, et comme l'intérêt ne reprend que beaucoup plus tard, je reviendrai alors vous en parler.

En attendant, souffrez que je vous entretienne de Tappy, le cadet, qui n'a que quatre ans, et qui est bien le plus délicieux paquet rose de chair à caresses que vous puissiez rêver.

Vous croyez que j'exagère ? combien pourtant je reste au-dessous de la vérité !

Ah ! le joli ! je voudrais que vous le vissiez campé sur ses deux petites jambes, droit comme un i — un i encore minuscule, — les épaules rondes, bien effacées, la poitrine bombée, et une allure ! je ne vous dis que ça.

Et j'écrirais jusqu'à demain que je ne saurais vous donner une juste idée de la beauté des yeux qui fleurissent cette figure fraîche et satinée, ornée d'un nez mutin — un bouton de nez— au-dessous duquel s'ouvrent des lèvres si facilement disposées au sourire.

Ah ! ces yeux, ces grands yeux clairs, vivants expressifs ; ces yeux qu'il tient de ses ancêtres, les Celtes, — bleus, et si doux, aux heures de joie et de paix sereine, gris, et si fulgurants, aux heures de révoltes et d'orages.

Ces yeux, qui s'emplissent de mirage et de poésie, qui sont, parfois, couleur de tendresse, et, parfois, couleur de foudre, feront sans doute faire des folies plus tard... Quelle folie ne feront-ils pas eux-mêmes ? Je me pose cette interrogation sans trop m'alarmer, car, au fond, tout au fond, couve l'étincelle de l'honneur et de la loyauté qui me rassure pour l'avenir.

En attendant, ce sont les tantes qui font des folies pour ces beaux yeux-là. Elles ne savent qu'ingénier pour leur plaire.

Ainsi, tante Robertine, qui ne chante plus depuis des années et des années, a, dès que Tappy a eu deux ans, ressuscité pour lui la berceuse de La Poulette. Vous vous en souvenez de cette poulette de votre enfance, aux couleurs multiples, qui, complaisamment féconde, pond un coco pour tous ceux que vous lui désignez ?

—Un chant banal, vous écriez-vous avec un haussement d'épaules.

Que non ! Il suffit d'y mettre la note qui convient, de le chanter, par exemple, à la manière d'Yvette Guilbert, qui sait mettre tant d'expression à la plus anodine de ses chansons. Suivez-moi :

C'est d'une voix un peu blanche qu'il faut commencer le premier vers,

> C'est la poulette grise

Il s'agit, vous le voyez, du simple exposé d'un fait : il y a une poulette et elle est de couleur grise.

> Qu'a pondu dans l'église

Ah ! voilà qui n'est pas banal. Pondre dans une église ! Evidemment, c'est une poulette pieuse. Au lieu donc de donner à votre voix la légèreté, l'envol qu'elle prendra tout à l'heure quand la poulette pondra "dans la branche", il faut chanter l'événement d'une façon grave, respectueuse, — permettez-moi d'appuyer sur ce dernier adjectif, — et presque solennelle ; — tel un son d'orgue majestueux et recueilli.

> Elle a pondu un petit coco

Ceci est une fanfare qui éclate, l'hymne de triomphe et d'allégresse d'une jeune maman. Ayez soin que la note soit retentissante.

> Pour l'p'tit Tappy qui iera dodo

La voix prendra ici un accent doux et tendre : un cadeau de ce genre ne vaut-il pas la peine d'une reconnaissance à laquelle se mêle un peu d'émotion ?

> Dodiche, dodiche

Ces mots sonnent un gai carillon ; ils égrennent dans l'air leurs syllabes en notes argentines, puis, brusquement, en sourdine, tombe le troisième

> ...., dodiche,

et le

> .... do-do

qui suit, traine lentement, langoureusement comme expirant dans le rêve.

Tante Zizitte, qui l'écoute de loin, avoue que ce do-do là lui fait cogner des clous.

Tappy ne se lasse pas d'écouter le chant qui a bercé, avant lui, d'autres petits Tappys.

Successivement, la poulette — tantôt blanche, tantôt rouge, ou verte, ou jaune — pond un coco pour chacune de ses connaissances. C'est pour grand'maman, c'est pour sa petite mère qu'il aime tant, c'est pour le papa qui le gâte, c'est, enfin pour tous ceux qu'il aima.

La première fois, cependant, que tante Robertine lui cantiléna la berceuse, elle fit une importante omission.

Les yeux de Tappy, ces yeux parleurs qu'on comprendra dans toutes les langues, s'emplirent d'attente, puis de reproches.

Vainement, la tante désolée de ces nuances, nommait tous ceux auxquels elle pouvait songer ; la famille sûrement y avait passé, elle y ajouta le Dr Gabry, qui, ayant soigné Tappy avec des remèdes sucrés, s'était attiré son inaltérable affection ; elle n'oublia pas même ce pauvre Octave en faveur de qui la poulette descendit jusque dans la cave, mais les yeux continuaient toujours d'attendre et de crier : encore.

Alors vint le tour de la vieille Cécile, qui fut la nurse du père de Tappy et qui aime maintenant celui-ci autant que son premier nourrisson ? Oui, mais il y avait encore quelqu'un d'autre.

Odile ? la petite bonne à la dévotion de Tappy et qui le sert avec des agenouillements.

—Encore, réclamaient toujours les yeux.

—Mais qui, exclame, à la fin, la pauvre tante à bout d'haleine.

—Jack ! répond laconiquement Tappy.

La poulette n'avait rien pondu pour Jack, le chien, Jack ! Avec quel empressement elle se remit à la besogne, et les yeux de Tappy redevinrent heureux et sa poitrine oppressée se déchargea en un long soupir de satisfaction.

Avec ses quatre ans, la science est venue à Tappy. Ce goût du savoir, il le manifesta longtemps même avant de parler, alors que s'emparant d'un morceau de journal, il le lisait à voix haute : bele, bela, bele, bela, et c'était d'autant plus habile qu'invariablement la feuille était à l'envers.

Aujourd'hui, si vous le voyez lire couramment dans son livre de lecture, se jouant des difficultés et des mots les plus longs, vrai, un tel savoir vous mettrait les larmes aux yeux.

Puis, il faut l'entendre dans sa table de multiplication.

Je ne veux pas être désagréable à personne, mais, ce n'est pas vous, monsieur, qui avez appris le grec et le latin, ni vous, madame, qui êtes au courant de la littérature moderne, qui pourriez dire, là, tout d'un coup, sans calcul, sans hésitation, comment font 7 fois 9, ou 9 fois 8 ? Tandis que Tappy, lui, peut le faire promptement, et comptera comme en jonglant avec les chiffres, jusqu'à 12 fois 12. Parfaitement.

Quand je songe que dans notre famille, nous avons maintenant quelqu'un qui sait compter, je suis suffoquée d'orgueil et d'émotion.

—Tappy, alors, est une perfection ? me demande-t-on.

Non, Tappy est mauvaise tête à ses heures, je l'avoue sans honte, d'ailleurs. Ne me parlez pas d'un homme, ou d'un petit garçon parfait. Ça n'est pas naturel, d'abord, puis ça doit être bien ennuyeux. Tappy, donc, n'est pas fait de sucre, et ne craint point la casse. Par conséquent, il se bat—et fréquemment—avec ses camarades, voire même avec son petit frère qu'il aime pourtant et qu'il châtie en conséquence. Tappy n'a que quatre ans — je ne me lasserai pas de vous le dire, — et pourtant, il rosse des gaillards de six et de huit ans. Et pas fier pour tout cela.

Tappy a mauvaise tête si vous le voulez, mais le cœur d'un fondant de chocolat.

Une fois qu'un vilain temps l'empêchait de sortir pour une promenade qu'on lui avait promise, Tappy devint tout à coup très méchant. Comme sa grand'maman l'exhortait à la résignation chrétienne, il dit, sur le compte du bon Dieu, qu'on lui avait présenté comme l'auteur de la pluie et du soleil, des choses... plutôt désobligeantes.

Bientôt, il rentra en lui-même et pour réparer sa faute, il demanda à sa petite maman, qui lui offrait un goûter merveilleux à l'occasion de son anniversaire, de mettre le bon Dieu, le premier, en tête de ses jeunes amis sur sa liste d'invitation.

Sa petite maman, combien il l'aime ! Plus gros que la maison, plus grand que dehors ! Avec ses façons câlines, ses deux bras potelés qu'à tout propos il jette autour de son cou, et par-dessus tout, ses yeux qui demandent les caresses, il est tout simplement irrésistible. (Je plains les femmes de son temps. Pourtant non, elles ne seront pas à plaindre, du tout, du tout.)

Quand Tappy est venu l'an dernier, en visite, seul, chez grand'maman, une tante lui fit cadeau d'un gros et gras " teddy bear ". Tappy, tout de suite, s'en éprit. Le " teddy bear " devint son compagnon inséparable partagea son oreiller, le suivit à table, dans le tramway, partout, vous dis-je. Mais quand sa mère vint le chercher, il se blottit amoureusement dans ses bras, et la bouche sur son oreille, il lui soufflait entre deux baisers : " Petite maman, tu es mon " teddy-bear ".

Les bons mots de Tappy ne sont pas, hélas ! tous aussi tendres. Il en a même de cruels. L'une de ses tantes qui l'avait constamment bourré de bonbons durant cette même visite, et qui eut, il est vrai, l'indélicatesse de le lui reprocher en constatant le peu de chagrin de Tappy à l'heure des adieux, lui dit :

—Comment, tu ne sembles pas fâché de me quitter, moi qui t'apportais si souvent des grandes boîtes de chocolat.

—Les boîtes n'étaient pas encore assez grandes, répliqua froidement Tappy.

....

Que pensez-vous que nous ferons de Tappy quand il sera grand ?

Sa grand'maman, qui est dévote, désire qu'il soit un évêque.

Mais, je vous le demande un peu, fait-on un évêque de quelqu'un qui ne veut pas dire ses prières ?

Car Tappy, je rougis de l'écrire, se coucherait volontiers sans donner son cœur à Dieu. A la rigueur, on réussit à lui faire balbutier des mots, mais il le fait d'un air suffisamment éloquent pour prouver que cela ne l'amuse en aucune façon. Quant à le faire mettre à genoux, la croix et la bannière ne suffisent pas.

Chère petite âme qui, ne comprenant pas encore que l'hommage est dû à la divinité sainte qu'il invoque, ne voit dans cet acte qu'une humiliation contre laquelle sa fierté native se révolte.

Intérieurement, je me réjouis de cette disposition qui garantit sa carrière future contre les compromissions et les bassesses.

Moi, je ne suis pas ambitieuse pour Tappy. Ou plutôt, mon ambition suprême est de faire un honnête et fier Canadien, de cette graine d'homme quand elle aura germé.

FRANÇOISE.

Elles causent......

—Délicieuse, notre amie X..., jolie, spirituelle, distinguée.

—Et avec cela honnête...

—Ah ! c'est ça ; je me disais aussi : qu'est-ce qui lui manque donc ?

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.—Mme de Lambert.

On corrige plutôt les défauts d'autrui en les supportant avec patience qu'en les reprenant avec vivacité. —Mme de la Sablière.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

VI — LA QUESTION RELIGIEUSE

Les questions de politique et de religion sont partout brûlantes et dangereuses à aborder. Il est presque impossible d'être impartial, et plus on est impartial, plus on a la chance de voir son attitude interprétée ; car si vous ne vous rangez d'aucun parti, chaque côté prétendra de bonne foi que vous soutenez l'autre.

Le peuple français est un peuple essentiellement religieux dans le sens large du mot. Il en a toujours été et il en est encore ainsi.

Il n'y a qu'à contempler le prodigieux essor de l'architecture du moyen-âge pour se rendre compte de ce qu'a été l'intensité de ce sentiment.

Vous pouvez oublier les détails de structure et d'ornementation ; les chefs d'œuvre de la statuaire peuvent flotter vagues et imprécis dans votre mémoire ; jamais ils ne perdent la vie. Vous êtes de plus en plus conscient de l'immensité de cette inspiration. Les lourdes arches des temps les plus anciens ne s'écrasent pas sous le faix, elles s'élèvent au contraire, éclatant en une efflorescence toujours plus fournie, de rude et splendide sculpture. Bientôt, elles dressent leurs pointes vers le ciel, laissant la lumière filtrer à travers les ogives et les orbes qui s'ouvrent comme des fleurs dans les murailles ajourées. Les espaces se remplissent de glorieuses irradiations ; la clarté du soleil s'enrichit des images austères des patriarches, des saints, des Anges, de la vierge Marie ou de Notre Seigneur lui-même. Les aspirations s'élèvent plus haut, toujours plus haut, inlassables, surhumaines. Les arceaux et les colonnes, les feuillages sculptés et les dentelles de pierre s'enlacent comme des lianes, jusqu'à ce que peu à peu elles perdent la vigueur qu'elles puisaient par de profondes racines dans l'immuable terre.

Elles tremblent, elles chancellent croyez-vous ? et cependant cette luxuriante végétation continue à se dresser dans l'azur.

Cet élan devait avoir une fin. Mais si vous l'avez observé jusqu'au bout, vos yeux restent, malgré vous, plus avidement tournés que jamais vers le ciel et les éternités. La splendeur de cette floraison qui les avait mille fois ravis, vous rappelle seulement quelle force vitale inexhaustible il a fallu pour produire une croissance si incessante, si immortelle même en ruine.

La vie la plus vraie, la plus intimement proche du centre de la vie qui nous embrasse tous, se trouve seulement dans une ferveur semblable à celle qui anima la France dans les siècles constructeurs d'églises.

Aucun peuple, aucune race, ni aucune fusion de race n'aurait pu nous laisser une telle œuvre, s'il n'avait été dominé par le pouvoir du sentiment religieux.

Et ce sentiment religieux se retrouve dans les luttes âpres, poignantes, passionnées, de l'heure actuelle.

Au début de son séjour, M. Barrett Wendell eut rarement l'occasion de rencontrer des membres du clergé français. Peu à peu, néanmoins, la connaissance se fit, et il en retira l'impression que le prêtre français n'était pas ce que les traditions protestantes et les vieux mémoires pourraient donner à penser.

Il y a eu des Richelieus et des Mazarins, des Rohans, des Talleyrands et des petits abbés de cour, mais ce n'est pas parmi ceux-là que l'on chercherait fructueusement l'image du prêtre moderne ; on le trouvera plutôt parmi ces ministres dévoués, qui, cachés dans la foule, risquant leurs vies, bénissaient les condamnés allant à l'échafaud sous la Terreur ; parmi les martyrs fusillés sous la Commune alors qu'ils cherchaient à prévenir les luttes fratricides ; c'est aussi ce bon abbé Constantin d'une foi si émouvante et d'une si profonde charité. " Le clergé français moderne mérite le titre de révérend tout autant qu'aucun clergé qui ait ja- jamais sanctifié le monde. "

Mais si en contemplant ces dévoués Pasteurs, ces martyrs désintéressés ces apôtres du bien, on se sent disposé à exécrer les sectaires misérables qui les ont massacrés pour le triomphe d'une idée : tout d'un coup, surgit la vision des Foxes, des John Rogers, des Rowland Taylors, des Hoopers, des Latimers, des Ridleys des Cramners, des Colignys et des huguenots de la St.-Barthélémy, qui sont des martyrs eux aussi, et qui furent sacrifiés par les dévots de cette foi qui anima les héros dont nous venons de parler plus haut. Alors ? Les partisans de la Commune étaient-ils si coupables de vouloir brutalement supprimer une croyance qu'a pu produire de si sanglants holocaustes.

Cela prouve simplement que toutes les fois sont intransigeantes ; que la négation de la foi est en elle-même une foi. Et que les guerres de religion planent encore sur nous avec leurs horreurs de la chair et leurs gloires de l'esprit.

Le conflit est un conflit d'idéal. Les adhérents de chaque parti se croient absolument dans le droit ; donc leurs adversaires ne peuvent être qu'absolument dans l'erreur. Ce qui ne veut pas dire qu'ils en sont conscients. L'erreur de bonne foi est presque aussi respectable que la vérité même. Toutes deux jouissent de la grâce spirituelle d'une absolue dévotion.

Cette dévotion imprègne toute la France sous une forme ou sous une autre bien plus généralement et plus profondément qu'on ne pourrait le supposer tout d'abord.

La netteté de l'esprit français lui permet de définir sa foi en termes extrêmement précis, et alors à en chérir la formule. Cet amour excessif de la formule, les amène à se ranger au point de vue religieux en partis très tranchés.

De là, leurs terribles difficultés, leurs inconciliables malentendus. Somme toute, à l'heure actuelle, la question religieuse en France est une lutte entre le catholicisme et les dissidents, que ces derniers soient protestants, juifs ou libres penseurs, peu importe ; tous désirent exercer, à divers degrés, la " libre-pensée " dans

un pays où jusqu'à ce jour le catholicisme et le christianisme ont été considérés comme une seule et même chose.

C'est probablement de là que vient le manque de compréhension des Américains à ce sujet. Imbus de principes essentiellement protestants, ils ne peuvent aisément saisir la pensée intime de gens, qui instinctivement considèrent comme légitimes, les revendications de l'autorité ecclésiastique. Ces revendications de l'Eglise catholique, formulées en langue vulgaire, sont à peu près ceci : l'Eglise considère que depuis l'époque de son origine, elle a possédé en matière spirituelle des pouvoirs similaires à ceux qui sont inhérents en matière temporelle aux gouvernements dûment reconnus. Ces pouvoirs sont complètement indépendants des personnes qui les exercent. Il est à présumer et à espérer que les souverains, les juges, les soldats et les "policemen" sont d'honnêtes gens, dévoués à leur devoir ; mais qu'ils le soient ou non, l'autorité du gouvernement et de la loi, demeure entière. Le fait qu'un policeman est ivre ne lui ôte pas son droit de vous arrêter, et un collecteur des douanes peut parfaitement vous empêcher de faire de la contrebande quand bien même il serait bigame.

Le cas de l'Eglise est quelque peu le même.

Les protestants, comme les libres penseurs, ont toujours été enclins à s'étendre sur la conduite ou l'inconduite de certains ecclésiastiques catholiques. Historiquement, cela peut être vrai. Et il est certain que Dieu châtiera ses serviteurs indignes aussi sévèrement que n'importe quel souverain temporel pourrait le faire. Mais quoiqu'il en soit, aussi longtemps qu'ils sont en charge, ils représentent l'autorité divine. Quelque désagréable que puisse être cette affirmation pour un protestant ou un libre penseur, elle n'en est pas moins non seulement compréhensible, mais sensée.

Les adversaires de l'Eglise ont dénoncé tout le long de l'histoire les méfaits de ses chefs ; mais ils se sont rarement arrêtés à considérer tout le bien spirituel que cette Eglise a fait en dépit de ces erreurs.

Si elle n'a pas été la seule source de réconfort moral, elle a été sûrement la plus grande, la plus sûre, la plus compréhensive et la plus générale. Le simple bon sens aurait peine à nier son pouvoir en toutes matières spirituelles.

Mais de même que l'homme a une âme et un corps, de même l'Eglise a elle aussi, un côté temporel. Son organisation actuelle, sa hiérarchie visible sont aussi humaines que l'Empire romain le fut, temporellement.

Suprême en religion, elle a été naturellement portée à se croire également suprême en politique, et sa gestion des affaires publiques n'a pas toujours été assez heureuse pour imposer le respect aux dissidents et même parfois aux adhérents de sa doctrine.

Néanmoins, cette inclination est essentiellement humaine. Jouissant de la suprématie en matière spirituelle, il n'y a rien de surprenant à vouloir étendre plus loin cette autorité.

Mais où l'inspiration cesse, la faiblesse commence.

Cet homme pense bien, il parle bien, il en concluera qu'il doit également gérer sagement. Et il le devrait, sans les diaboliques contradictions de ce monde.

Tous, nous nous demandons pourquoi l'on ne choisirait pas tel ou tel économiste impeccable en théorie, pour diriger des chemins de fer ou des banques, jusqu'au moment où ces chemins de fer ou ces banques font faillite, sous la direction honnêtement déplorable de ces hommes aussi savants que droits ; et cela arrive tous les jours. Cette infortune semble toute naturelle aux esprits qui méprisent le système pour le sens pratique tels que les Américains. Mais pour des intelligences plus alertes, plus désireuses de mettre de l'ordre dans tout, cela semble paradoxal et le paradoxe répugne à l'intelligence.

Les Français sont essentiellement de ces esprits là.

Cette inclination de l'Eglise à se mêler des affaires temporelles est certainement défendable en principe: un bon homme devrait être plus digne de confiance qu'un mauvais ; et bien plus encore une hiérarchie inspirée devrait être capable de diriger l'éducation ou la politique mieux que des hommes ou des femmes ordinaires ne pourraient prétendre le faire. Qu'ils le fassent ou non, n'est pas la question car nous sommes ici dans l'empire de l'abstraction si chère et si familière à l'esprit français.

Pour un Français clérical ou révolutionnaire qui voudra bien faire une distinction entre l'activité spirituelle et l'activité temporelle de l'Eglise, vous en trouverez cent qui s'y refuseront. Notre bon catholique admettra au moins en principe le droit absolu de l'Eglise de se mêler d'affaires temporelles. Notre révolutionnaire lui refusera ce droit et ne voulant pas faire de compromis avec lui-même, proclamera que l'Eglise est infâme à tous les points de vue.

En France, l'unité de l'autorité de l'Eglise semble s'imposer également à ses disciples et à ses adversaires.

Il est évident qu'à l'heure actuelle, la dispute est envenimée par une foule d'éléments étrangers à la question, mais au cœur même du conflit vous trouvez des deux parts une conviction qui l'ennoblit.

Les chefs, comme les troupes, sont absolument dévoués à leur idéal de vérité ; ils sont héroïquement sincères dans leur loyauté à leurs philosophies respectives : La philosophie de l'Eglise, et la philosophie de la Révolution. Ces deux écoles basent leurs raisonnements sur des prémices absolument opposés en ce qui concerne la nature de l'homme.

L'homme est un mélange de bien et de mal. L'Eglise soutient qu'en lui le mal domine. Les hommes sont naturellement mauvais ; tous sont des pêcheurs ; et comme de méchants enfants ou des brebis égarées, ils ne peuvent être guidés vers le bien que par une puissance supérieure. Pour vaincre le mal, il faut une autorité. Et tout au long de l'histoire, cette conception de la nature humaine et de ses faiblesses s'est imposée à des millions d'âmes honnêtes et pieuses.

La doctrine Révolutionnaire est tout aussi dogmatique mais moins sinistre. L'homme est bon. Si perdu soit-il, on retrouve toujours en lui quelque sentiment noble. Le fait que cette aspiration vers le bien a persisté à travers les tragédies de l'existence, montre indiscutablement

la divinité de ce feu qui brûle en nous. La source du mal n'est pas dans la nature humaine, mais dans les entraves à son libre développement. Cherchez la vérité et la vérité vous fera libres. Une fois libres vous ne cesserez pas de devenir meilleurs et plus bienfaisants. Cette théorie, pour hérétique qu'elle soit, aux yeux des orthodoxes, ne s'en est pas moins imposée à des milliers d'êtres humains, également honnêtes et pieux à leur manière.

Cette divergence absolue a été exceptionnellement marquée chez les Français parcequ'ils sont profondément religieux et passionnément enclins à réduire toutes leurs connaissances en systèmes philosophiques. Un Français adoptant la doctrine de l'Eglise, se mettra immédiatement à construire un système dont la conclusion logique est l'obéissance de toute l'humanité à l'autorité ecclésiastique; une soumission heureuse à une tyrannie bienfaisante qui ne serait pas nécessairement rétrograde, mais toujours sagement prudente.

L'autre Français rejettant la doctrine orthodoxe, bâtira lui aussi, un système logique, aboutissant à une sorte d'anarchie céleste; liberté de tout contrôle rendue possible par la fortifiante harmonie des libres aspirations individuelles vers un idéal toujours plus élevé.

Ces deux systèmes impliquent chacun une négation absolue et dogmatique de la vérité de l'autre.

Toute tolérance, tout compromis seraient un crime de l'esprit. La manière de penser des deux partis est passionnément la même; de là, leur irréductible et consciencieuse discorde.

Sous la Révolution ce conflit a pris une forme plus évidente qu'à aucune autre époque. Au cours des siècles l'Eglise était devenue très riche, une partie du sol lui appartenait ainsi que de nombreux droits féodaux. Le clergé formait un des ordres privilégiés. Au point de vue Révolutionnaire les privilèges temporels de l'Eglise devaient être supprimés, et le chemin le plus court pour y arriver était de supprimer l'Eglise elle-même et de confisquer ses biens au profit de la nation et de l'humanité. Sans entrer dans les détails de cette confuse histoire, on peut admettre que cette suppression et cette confiscation eurent lieu. On en trouve des traces partout. Et l'auteur raconte comment il vit une une vieille église normande convertie en entrepot; une église gothique, près de Paris, devenue un marché; et un ancien monastère roman de Provence qui n'est plus rien du tout.

Mais ce qui l'a le plus frappé, c'est l'église Sainte Geneviève, maintenant le Panthéon, dédié "aux grands hommes de la Patrie" et après avoir vanté la noble ordonnance du monument et l'admirable décoration artistique des murailles "couvertes de peintures aussi parfaites que les meilleurs peintres du monde les peuvent faire"; après l'avoir comparé à Westminster, à Santa Croce, à St Pierre de Rome et à St Paul de Londres, il ajoute :

"Vous ne trouverez plus là ce que vous avez trouvé ailleurs. Ils l'ont enrichi avec un art plus intelligent que vous n'en pouvez rencontrer dans tous les autres réunis. Néanmoins, d'une manière indéfinissable il est étrangement, désespérément sans vie, comme le sont dans leurs cercueils ouverts les souverains momifiés de l'ancienne Egypte. Vous êtes dans un temple dont l'esprit s'est enfui. Vous êtes dans le cœur du vide."

Ces impressions peuvent n'être que personnelles, elles n'en sont pas moins un indice de l'effort futile fait par la Révolution pour déraciner une religion millénaire.

Les changements faits par la Reforme étaient bien moins radicaux ; c'était un schisme et non une suppression ; et cependant il a fallu que des siècles s'écoulassent pour que l'on puisse sentir le protestantisme solidement enchassé dans les lieux saints de la première foi ancestrale. Vous pouvez persécuter une religion aussi cruellement que vous le voudrez, si elle n'est pas par elle-même moribonde, vous n'éteindrez pas le feu de vérité qui brûle en son sein. Jetez la à la porte de ses sanctuaires, si elle n'est pas mourante, ils ne paraîtront jamais complets sans elle.

C'est ce qui amena le rétablissement de la Religion car on ne supprime pas la Chrétienté par une loi.

L'Eglise abandonne ses privilèges temporels, mais réclama la liberté et les droits que la Révolution prétendait accorder à tous les êtres ; peu à peu, elle les obtint.

Le Concordat n'était qu'un compromis très simple.

Trois croyances étaient reconnues: le Catholicisme, le Protestantisme, le Judaisme. Le gouvernement s'était saisi de tous les biens de main morte, et jugeait impraticable et impolitique de les rendre, mais il assuma l'obligation de payer les traitements des divers clergés. Il reconnaissait aux institutions religieuses le droit d'acquérir et de gérer des biens. Il leur accorddait le libre usage des locaux nécessaires au culte, mais... en ce qui concerne les évêques il se réservait dans une certaine mesure, le droit de les nommer. Et là est le paradoxe de cet arrangement simple et systématique d'autre part. Les plus hautes dignités de l'Eglise ne pouvaient être atteintes qu'avec le concours d'un gouvernement qui pouvait, par suite des bouleversements de la politique, tomber entre les mains des libres penseurs. Et comme question de fait, il y est tombé souvent.

Sous le régime du Concordat, l'Eglise prospéra. L'état ecclésiastique, toutefois, devint moins tentant pour les classes priviligiées, et d'autre part l'essor des carrières scientifiques accapara peut-être un certain nombre d'esprits studieux, qui, sans cela seraient entrés dans les ordres. Le clergé du 19ième siècle a donc été en grande partie, composé d'hommes d'extraction moyenne, de caractère simple, honnêtement dévoués à leurs devoirs, et, la plupart du temps, d'une intelligence plus haute que leurs compatriotes ne sont souvent disposés à le reconnaître. Tels qu'ils étaient, ils ont su conquérir parmi les Catholiques plus de respect et d'estime que leurs prédécesseurs de haut parage n'en avaient pu gagner.

Leur position d'ailleurs était affermie par la " Mode ". La mode joue un grand rôle en matière de religion comme en toute autre matière, et en Amérique comme en France. Il n'était pas et il n'est pas encore bien porté en France de se marier ou de se faire enterrer civilement.

Bien que le Catholicisme soit en France la religion de la majorité, la Bourgeoisie avait été longtemps la portion la plus hostile à son action.

Avant la révolution, les classes priviligiées, tout naturellement, et les masses populaires étaient ses appuis les plus solides, mais maintenant, beaucoup par " mode ", la Bourgeoisie devint orthodoxe.

Ceci était un des grands griefs des libres-penseurs, non moins que la richesse croissante de l'Eglise obtenue, disaient ses adversaires, par des machinations ténébreuses. Les Jésuites, en particulier, étaient l'objet de dénonciations violentes. Il fallait pour le salut de la Société et de la République se débarrasser de tout cela.

L'auteur remarque ici qu'en fait de procédés déloyaux les adversaires de l'Eglise n'avaient pas grand chose à reprocher à ses adeptes, car, pour employer ses propres termes " the oponents of the Church could match them at every turn " ; et à ce propos, il cite la fameuse affaire des "fiches" de l'armée dont nous ne parlerons pas autrement.

Il est bon de tenir compte que le livre de M. Barrett Wendell a été écrit à la veille de la dénonciation du Concordat et publié quelques mois après, il ne peut donc traiter cette question au long, ni en apprécier les résultats, voici d'ailleurs, en résumé, ce qu'il en dit :

" La question était de savoir si le Concordat devait être dénoncé. Ceci, comme on le sait, a été fait depuis et la situation religieuse de la France a subi de graves perturbations. Je n'ai pas la compétence suffisante pour entrer dans les détails de l'Etat actuel. Une chose cependant est certaine : la conduite des libres penseurs, maintenant au pouvoir, a été ce que l'on a toujours nommé dans la tradition historique, une persécution. Evidemment, ils n'ont massacré personne, mais ils ont virtuellement confisqué de grands biens ; ils ont fait tout ce qui a été possible pour empêcher que d'autres ne soient acquis ; et bien que réclamant hautement pour eux-mêmes une complète liberté de conscience, ils ont pratiquement édicté des lois contre la liberté de conscience des orthodoxes. Jamais intolérance cléricale n'a été plus sincère, plus implacable que l'intolérance anti-cléricale de cette époque. "

Cette intolérance n'est surprenante nulle part et en France moins qu'ailleurs.

Le Français aime le système, croit dans la logique, respecte l'autorité. Il est emporté par ses vertus mêmes. L'orthodoxe exagère la puissance de

l'autorité, l'hérétique ou le libre penseur exagère ses dangers. La tolérance, la vraie liberté, ne fait pas encore partie de l'honnête foi d'aucun des deux.

Pour corriger cette erreur, — si erreur il y a — il n'y a qu'à étudier les faits de l'histoire spirituelle. Toutes les fois que l'autorité religieuse s'est exercée sur d'autres questions que les questions spirituelles, elle s'est heurtée à un insuccès ; toutes les fois que l'autorité temporelle s'est mêlée d'affaires spirituelles, elle est également tombée dans le chaos. L'autorité spirituelle a pour elle tout l'appui de la logique et du système ; l'autorité temporelle ne l'a pas moins. Toutes deux, nous devons l'admettre, ont agi avec une parfaite bonne foi. Toutes deux ont échoué.

Nous ignorons ce que peut être le cours des choses dans le ciel, mais la leçon de l'expérience humaine nous apprend qu'en dépit des protestations de la raison systématique, la conduite la plus avisée sur terre est la tolérance mutuelle. Il ne semble pas que les Français soient encore disposés à apprendre cette leçon ; jusqu'à ce qu'ils le fassent, la question religieuse chez eux, sera une question d'action et de réaction ; une recrudescence d'intolérance d'un côté ou de l'autre, suivant que l'un ou l'autre parti sera au pouvoir.

Si les anti-cléricaux avaient actuellement le chemin entièrement libre, nous verrions les catholiques persécutés comme ils ont persécuté les protestants à la révocation de l'Edit de Nantes. Et si les catholiques revenaient au pouvoir ce serait une répétition de la même page d'histoire. Et ainsi jusqu'à la fin ; à moins que la merveilleuse intelligence de la France ne comprenne enfin la véritable sagesse d'une tolérance qu'elle ne saisit pas encore.

" Ils croient qu'ils croient en la " liberté. Et ils ne semblent pas " comprendre que la liberté en ma- " tière spirituelle veut dire qu'il faut " rendre à César ce qui est à César, " et à Dieu ce qui est à Dieu. "

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.

l'Education de Philippe

Je doute si le petit garçon Philippe aimait naturellement les bêtes. A deux, trois ans, il se jetait sur le caniche et sur les chats avec une sorte de fureur nerveuse. Les chats filèrent sous les meubles, gagnèrent la porte et bientôt cessèrent leurs visites. Il continua de poursuivre et d'étreindre Simon, dit le " Velu ". "Bonne bête... il est beau... pas méchant." Le reste de ses propos s'étouffait dans la fourrure de ce fameux caniche, où il plongeait sa figure. Puis, tout à coup, on entendait deux cris : de l'animal, qui n'aime pas qu'on froisse ses longues oreilles, et de Philippe, qui mordillé un peu trop fort, s'épouvantait.

—Je veux qu'on le punisse—disait-il.

—Non, c'est lui qui a raison : tu l'ennuies toujours.

" Je l'ennuie ! " Quelle injure ! quelle idée insupportable à un petit garçon que les grandes personnes ne peuvent pas regarder sans sourire et sans dire en ouvrant les bras : " Bonjour, Philippe ; viens un peu avec moi, Philippe ! "

Dès lors il mit son orgueil à séduire ce caniche que les siècles ont préparé au parasitisme et qui dit à tout venant, avec sa queue, ce que chante Kundry, dans Parsifal : " Servir ! servir ! "

Est-il mordillé ? Sans se plaindre, il donne deux, trois petites tapes au coupable, qui en profite pour faire mille grâces.

—Tu as encore fourré tes doigts dans sa gueule ?

Nulle réponse, sinon, après quelques minutes, une petite main posée sur mon bras et une réprimande d'une douce fermeté :

—Je te dirai que ça n'est pas très poli de dire " gueule " ; ça se dit seulement d'une bête féroce.

Ainsi Philippe, qui ne sait nommer encore que très peu de choses, éprouve auprès de son chien les riches complications de sentiment que créent en s'associant la propriété et l'amour.

Cette belle éducation parut pourtant incomplète et, comme Philippe atteignait sa cinquième année, l'on fit venir d'Allemagne une Fraulein. Elle aimait les enfants, savait comment leur plaire et ne doutant point d'apprivoiser ce petit Français, encore qu'il eût de tout son corps les mêmes mouvements de méfiance qu'elle-même trahissait devant le caniche.

Après trois jours de complaisance, elle obtint de son élève qu'il s'allât promener avec elle. Mais, en descendant l'escalier, il appelait : " Simon ! Simon ! " bien qu'il l'eût dans les jambes. Tel un chevalier, au début d'une chaude journée, dit à son écuyer, qui jamais ne le quitta d'une semelle : " C'est aujourd'hui, camarade, que nous marchons botte à botte."

Nous étions encore loin du goûter, heure fixée pour le retour, quand j'entendis la porte d'entrée, puis la voix de Philippe, celle du "Velu", puis tous leurs pas pressés. Enfin, ils apparurent ; lui, en tête, très rouge et qui trébuchait dans l'animal idiot et joyeux, suivis l'un et

l'autre de la demoiselle méconnaissable, comme Perrette quand elle eut tout son pot par terre.

—Eh ! qu'y a-t-il, Fraulein ?...... T'essouffle pas, Philippe !... A bas les pattes, Simon !

—Mais. monsieur, c'est une chose impossible...

—Ecoute, petit papa, c'est une chose que je vais te dire...

Tous les deux parlaient ensemble, comme on chante à l'Opéra. Et quels bras pathétiques ! Représentez-vous, sur la plaine de Hollande, deux moulins, l'un tout proche, l'autre petit, à cause de la distance, agités par le même vent de la mer. J'essayai vainement de dompter cette tempête.

—Le petit peut le dire, monsieur.

—Je vais te raconter... C'est à cause de Simon. Fraulein prétend que les chiens n'ont pas d'âme.

—Monsieur comprend bien : c'est une chose que je ne puis pas dire... Je sais que je ne dois pas contrarier le petit, mais les animaux, ils n'ont pas d'âme.

—Tu vois !—criait le féroce Philippe, la désignant du doigt comme une hérésiarque, tandis que la pauvre demoiselle, infiniment digne dans cette catastrophe, semblait dire : "Je vois que monsieur admet l'âme des bêtes ; je prévois que je retournerai dans la grande Germanie, mais il y a ma conscience ! "

Magnifique document sur la naissance des guerres de religion ! Une fois de plus, la répugnance à accepter une étrangère se couvrait de prétextes théologiques. J'aurais bien voulu me dérober, mais Philippe me pressait :

—N'est-ce pas que tu m'as dit qu'un chien avait une âme ?

Il fallait que j'en convinsse ; j'essayai de tout sauver par une distinction :

—Ça dépend des climats !

—Ah ! ça dépend des climats, — répétait-il avec ses yeux honnêtes pleins d'angoisse ; — mais, enfin, Simon, tu es sûr qu'il a son âme ?...... Vous voyez bien, Fraulein.

La maison a perdu sa paix. Philippe s'est fait expliquer "climats". Il admet qu'en Allemagne les chiens n'ont pas d'âme, mais il tourne contre l'étrangère cette pensée que je croyais conciliatrice.

—Ces Allemands ! Qu'est-ce que ça peut être que leurs chiens ? C'est moi qui ne voudrais pas aller dans leurs climats !

Parfois on rit de ses grommelages, parfois on le punit, quand il hausse les épaules et rectifie avec mépris l'accent de sa Fraulein. Ces gros événements rendent celle-ci sombre ou caustique. Elle a repoussé quelques élans du caniche—c'était un jour de boue—en disant :

—Appelez votre fidèle Simon.

Fidèle ! fidèle ! De quel ton moqueur elle a prononcé cela ! Philippe m'en fait mille plaintes.

—Mais,—lui dis-je, c'est un compliment. Fidèle, c'est pour désigner une personne qui a promis de ne jamais vous abandonner et qui se ferait tuer plutôt que de vous peiner exprès. Ainsi tu es mon fidèle petit Philippe.

—Ah ! dit-il, la tête inclinée sur l'épaule,—c'est un compliment, tu en es sûr ?

Mon affirmation le rend plus aimable, et comme l'amabilité sur le visage de Philippe est aussi conquérante que le charme d'une matinée d'avril sur un jardin de Lorraine, la Fraulein se déraidit.

—Moi aussi, dit-elle, j'ai connu de bons chiens. Dans mon pays, quand j'étais petite comme vous, il y avait un terre-neuve...

Philippe est juste. Il sait que c'est une race excellente, et toute la soirée il a questionné la Fraulein sur ce terre-neuve, qui, un jour, a retiré de l'eau son petit maître. Je les crois réconciliés.

Le voilà dans son lit, la veilleuse allumée ; sans doute il commence à dormir ; de la pièce voisine où je travaille, j'entends la Fraulein qui, sur la pointe des pieds, gagne la porte. Mais tout d'un coup, dans cet heureux silence, la petite voix, comique à la fois de sommeil et de colère, se lève :

—Ces Allemands ! c'est stupide, qui disent que leurs chiens n'ont pas d'âme. Le terre-neuve, alors, avec quoi qu'il aurait eu sa fidélité ?

Je ne veux pas qu'on punisse Philippe pour cette réflexion. Ça pourrait le dégoûter de raisonner logiquement. Et pourtant on désirerait que la Fraulein ne se fît pas de chagrin. Or, voici qu'au matin elle a préparé sa malle. Philippe pleure sous une table, d'où sa petite figure boursouflée, ses grands yeux et ses boucles trempées de larmes apparaissent, de temps à autre, pour surveiller, presser, humilier ma complicité honteuse.

Si la politique, c'est l'art de faire vivre des gens côte à côte, voilà qu'à propos d'un chien, d'une demoiselle protestante et d'un petit garçon, je dois résoudre un vrai problème de gouvernement. La belle occasion de relire l'édit de Nantes, qui fixait et limitait avec tant de sagesse les droits de deux grands partis !

Après le plus sombre des déjeuners, j'emmène dans mon cabinet les parties belligérantes.

—Eh bien, Fraulein ?

—Monsieur j'en suis fâchée. Je n'ai rien à dire contre la maison ni contre les égards. Et le petit est doux. Mais il se bute sur l'âme des chiens. Monsieur, c'est contre ma conscience. Les bêtes n'ont pas d'âme. D'ailleurs, je n'en suis pas au premier enfant que j'élève, mais jamais je n'aurais pensé qu'un caniche me ferait tant de misères.

—Permettez, Fraulein, vous jugez la croyance à l'âme des bêtes déraisonnable et inacceptable pour votre conscience... Soit ! mais le petit est

catholique romain. Saint Thomas d'Aquin, qui déclare que notre âme est immatérielle et immortelle, accorde que les animaux possèdent une âme immatérielle ; il nie seulement qu'elle soit immortelle. Vous admettrez bien que Philippe suive la doctrine de l'Ange de l'Ecole ?

—Je n'ai rien à discuter contre la religion de l'enfant ; mais, moi aussi, j'ai ma conscience ; il ne faut pas qu'il me presse toujours pour que j'accorde que ce chien a une âme, car cela, jamais ! jamais !

C'est une martyre, avec un fort accent.

— Vous avez mille fois raison, Fraulein. Je suis partisan de la plus absolue liberté des croyances. Vous ne serez ni obligée ni chicanée en rien pour ce qui touche l'âme immatérielle des chiens... Philippe en va prendre l'engagement et vous dire ses regrets pour vos contrariétés...... Et toi, petit écoute : je ne t'ai pas acheté pour que tu sois internationaliste. C'est-à-dire qu'il faut que tu cesses de t'occuper des chiens d'Allemagne. Tant pis pour ces étrangers si leurs "velus" n'ont pas d'âme. Cela ne te regarde pas. Borne-toi à t'occuper des chiens français. Et mademoiselle non plus n'aura rien à faire avec Simon. Comment parlerait-elle à son âme, puisqu'elle ignore qu'il en possède une ?

—C'est vrai,—dit Philippe,—qu'ils n'en ont pas dans ces climats.

Nous délimitons les droits et devoirs du petit garçon et de la demoiselle.

—Il appartient à toi seul de veiller au "Velu".

—J'ai seul le droit de le battre alors ?... Doucement, avec la main.

—C'est ton serf. C'est pour toi qu'il vit, mais c'est à toi d'examiner sa pâtée, de remplir son vase d'eau et d'étendre son tapis. S'il est bien coiffé et obéissant, tu en auras des compliments quand tu le promèneras ; mais si tu oublies de lui essuyer le museau après ses repas, ou les pattes les jours de boue, et s'il salit les belles robes de Fraulein, elle pourra te reprocher ton "sale chien".

—Je le sais, dit simplement Philippe en baissant par deux fois ses paupières sur ses grands yeux sincères et en agitant la tête de bas en haut.

—Que monsieur m'excuse, — dit l'Allemande,—mais je n'ai jamais vu quelque chose de si original.

Philippe, lui, ne me trouve pas original.

C'est parfaitement vrai ce qu'il vient de me répondre : tout ce que je lui ai dit, il le savait de toute éternité. Petit-fils d'une longue suite de propriétaires lorrains, il sait qu'un caniche, petit-fils de chiens de moutons, a une âme pour servir et pour être aimé ; il sait aussi de naissance ce principe capital : que chacun s'attache à sa bête et repousse la bête du voisin.

On ne peut pas parler exactement d'idées innées, mais l'hérédité nous transmet une disposition physique à certaines affinités. Philippe pense par nos prédécesseurs communs, et dans les raisonnements que je mets à sa portée il reconnaît des moyens pour nommer ses ébranlements nerveux. Je lui rends un grand service : je lui donne les mots pour les vérités qu'il a dans le sang, les mots pour dégager cette conception de l'univers "à la lorraine" qu'il porte dans les brouillards de sa conscience.

Fraulein est montée dans sa chambre pour défaire sa malle, Philippe, content qu'elle l'ait embrassé, construit sur mon plancher, avec mes livres, un long tunnel que le "Velu" en trépignant risque de renverser.

J'observe avec complaisance leur société. Ah ! comme un être vivant est commandé par les siècles ! Comme Philippe et le "Velu", dans tous leurs rapports, sont appropriés l'un à l'autre par la série de leurs aïeux ! Simon semble toujours enthousiasmé quand son petit maître se met à quatre pattes, mais celui-ci, dans cet abaissement, demeure magnifique d'autorité. Je suis très frappé de la majesté qu'il y a sur la figure des petits enfants... Philippe contenant son frère inférieur Simon forme vraiment un groupe d'expression royale.

Il a vu que je ne travaillais pas. Il s'approche, il baisse la voix et secoue la tête comme un sage.

—Ecoute, je vais te dire une chose... En Allemagne si les chiens n'ont pas d'âme, crois-tu que les personnes en aient ?

—Philippe !

—Ce n'est pas pour Fraulein,—se hâte-t-il d'expliquer en niant avec son doigt levé,—mais je pensais cela à cause de ce que tu as dit des climats.

Je l'embrasse, et à voix basse, moi aussi, je lui réponds :

—C'est un peu bête, ce que tu penses là, mais, que ce soit un secret entre nous, moi-même, je pense comme toi.

MAURICE BARRES.

Vingt-cinq années de Vie Littéraire.

UN ROMAN CANADIEN

COEUR MAGNANIME

" Cœur Magnanime ", le roman canadien que vient de publier Rose de Provence, est un livre qui sait conquérir nos sympathies par sa donnée simple, sentimentale autant qu'on le peut désirer, mais d'une sentimentalité ne pouvant porter qu'aux actions nobles, au dévouement le plus chrétien.

Par cela, cette œuvre d'inspiration, jeune et fraîche, plaira surtout aux âmes neuves, à celles que n'a pas défloré la lecture des romans dont l'idéal est de ravaler au terre à terre le plus décevant.

Le " cœur magnanime " c'est celui d'Anne Marie Solier, la belle Québecquoise, dont la foi s'est donnée, dans toute la confiance des vingt ans, à Rodrigue Delanglade, son frère adoptif.

La pure idylle éclose à Québec, se brise à Paris où Rodrigue, étudiant, s'éprend de la jolie parisienne Odile, " si fragile et si frêle qu'instinctivement on se sent porté à la protéger."

L'épreuve d'amour abat, un moment, le courage de notre héroïne, mais ce courage est trempé suivant la formule antique, fièrement il se redresse, et c'est dans la sincérité de son cœur qu'Anne Marie rend à Rodrigue la parole qui lui permettra d'épouser Odile.

Et ce ne sera point là, le seul dévouement du " Cœur Magnanime ". Ce sacrifice d'elle-même, Anne Marie le sanctifiera, l'élèvera, en acceptant plus tard, après l'admirable fin de Rodrigue, d'accueillir et de protéger la faible Odile et son enfant, sur la terre canadienne.

" Cœur Magnanime " est un bon livre et un livre bon.

Il prêche ce détachement de soi-même auquel de plus en plus répugne notre nature égoïste et veule.

Il élève et fait penser ; il faut remercier Rose de Provence de l'avoir donné aux Lettres Canadiennes.

Jean de NOBON.

Outre l'œuvre principale, "Cœur Magnanime", le livre de Rose de Provence contient plusieurs nouvelles et poésies.

On le trouve en vente, au prix de 75 cts, par la poste 79cts, à Québec, chez M. P. H. Masson, Propagande du Livre, Chemin Ste. Foye, et dans les principales librairies de Montréal.

MON FIANCÉ

(Monologue pour Jeune Fille.)

Non, non — je ne me marierai pas.., A-t-on jamais vu cela, par exemple ?... Mes parents voudraient me marier, unir ma destinée comme ils disent, à un homme que je ne puis sentir, que je ne puis voir même en peinture.

Oh ! cet homme !... Il est affreux... un vrai pot à tabac, large comme ceci, pas plus haut que cela et dedans pas deux sous d'intelligence. Mais, me dit-on, c'est un noble, il a un grand nom : Monsieur Julien de Lapie. Je vous demande un peu ce que cela peut me faire.

S'ils m'avaient consulté encore !— Mais non, ils lui ont promis, accordé ma main, avant même de me le présenter...... oh ! mais, mon parti est pris et bien pris... je n'en démordrai pas... Je ne veux pas,... entendez-vous, je ne veux pas l'épouser.

Madame de Lapie ! En voilà-t-il un joli nom. Je préfère cent fois m'appeler Mme Chose, Mme Machin, enfin Mme N'importe qui, ou N'importe quoi... Mme de Lapie...... Jamais ! ! !

Voyez-vous la belle existence qui m'attend avec ce phénomène, presque aussi muet qu'une carpe ; auquel il faut arracher les mots, qui passe toute la journée à contempler stupidement, bouche grande ouverte, le plafond de ses appartements ? N'est-ce pas ce serait drôle ?

Tenez, il faut que je vous raconte notre premier entretien. Nous étions tous deux dans ce salon. Papa et maman nous avaient naturellement laissés seuls. Songez donc, une première entrevue... Mon phénomène (c'est le nom que je donne à ce monsieur) était assis dans un fauteuil, moi dans un autre, juste à l'opposé. Nous gardions le silence. C'était lugubre. Je me croyais à une veillée mortuaire. Tout-à-coup, qu'est-ce que j'entends ? — Il fait chaud, n'est-ce pas, Mademoiselle ? C'était mon phénomène qui recouvrait l'usage de la parole. — Oui, monsieur, lui répondis-je. — Plus chaud qu'hier. — Oui monsieur. — C'est la plus chaude journée de l'année. — Oui monsieur.

Ce fut tout. Là-dessus, il s'enfonça dans son fauteuil pendant que j'ouvrais " La Dame aux Camélias". Je savourais la prose d'Alexandre Dumas quand je fus rappelée à la réalité de ma situation par ces questions intelligentes : Vous aimez la lecture, mademoiselle ? — Oui monsieur. — C'est très bon de lire.—Oui, monsieur ; mais je vous en prie, laissez-moi tranquille.

Cela dit, je reprends ma lecture, et lui son silence. Bientôt, un bruit insolite attire mon attention : Mon phénomène s'était endormi, et il ronflait comme un orgue ; je le réveillai. Il paraissait revenir de la lune. Après quelques instants d'hésitation, il prit son chapeau, et me dit d'un air penaud : —J'espère avoir le plaisir de vous revoir encore Mademoiselle. — Certainement, Monsieur quand vous voudrez.

Au fond je pensais : : Reste donc chez toi, nigaud... Bref, il partit. Mais par malheur, il revient presque chaque jour, pour me dire toujours les mêmes choses : " Il fait chaud.— Vous aimez la lecture ? "

Pendant ces intéressantes visites, j'ai toujours un livre que je ne quitpas des yeux ; aussi j'ai déjà lu près de dix romans depuis quinze jours qu'il me poursuit de ses assiduités ; vous le voyez, j'emploie bien mon temps.

Voilà l'homme, le soliveau qu'on voudrait m'imposer. Il est vrai, papa et maman commencent à s'en fatiguer : ils ne tiennent plus guère à ce mariage ; mais ils se sont tellement avancés qu'ils ne savent plus comment reculer. Non, mais me voyez-vous condamnée jusqu'à la fin de mes jours ou des siens, à vivre avec cet homme ? avec ce phonographe qui ne parle jamais que quand

on l'a remonté, qui redit toujours les mêmes choses si l'on n'a soin de changer de rouleau ! !

Pourquoi me presser de me marier? Je ne suis pas en peine. Je n'ai que vingt ans, je puis attendre. J'ai l'espoir de rencontrer tôt ou tard un jeune homme gentil, beau parleur, intelligent, il n'aura peut-être ni particule, ni blason, mais que m'importe, pourvu qu'il m'aime comme je suis décidée à l'aimer moi-même. Cela me suffit, et je serai parfaitement heureuse.

G. CHANU

Les cours particuliers de mademoiselle Lanctôt, dont Mademoiselle Marie Beaupré est successeur, annoncent leur ouverture pour le premier septembre prochain, au No 632 rue Saint-Denis, angle de l'avenue des Pins.

Hygiene de la Toilette

(Le mouchoir)

Si nos premiers pères avaient l'habitude de se moucher, ils ne connaissaient pas pour cela l'usage du mouchoir. Ne soulevons point ce mystère... non plus que la coutume de certains Asiatiques de ne se servir d'un tissu richement brodé que pour s'essuyer les doigts — en semblable circonstance !... Passons délicatement et arrivons au temps des Grecs, quand les " petits crevés " de l'époque portaient deux "soudarion", ou petits carrés d'étoffe somptueuse, l'un à la main et l'autre à la ceinture, mais dont ils ne se servaient cependant que pour s'essuyer le front et la figure. Les Romaines et les Romains, imitateurs des Grecs, avaient des sudarium qu'ils agitaient aux jeux du cirque en signe d'enthousiasme comme le font encore aujourd'hui nos élégantes. Ce n'est que peu à peu qu'on transforma l'usage du sudarium : le mouchoir fit sa première apparition à Venise, vers le milieu du Ve siècle. Ce n'est qu'en 1580 que l'Allemagne se familiarisa avec cet accessoire de toilette. Il ne servait qu'aux princes, aux personnes de grande richesse ou de rang élevé. C'était aussi un cadeau qu'on faisait aux fiancés illustres. Il fut l'objet de lois somptuaires, et un édit publié à Dresde en 1595 en interdit formellement l'usage aux gens du peuple.

L'introduction du tabac à priser rendit le mouchoir indispensable. Ce fut la mode d'amples foulards de couleur sombre dissimulant les traces de nicotine. Les dames se servaient du mouchoir blanc généralisé aujourd'hui.

A notre époque, les femmes élégantes poussent le luxe du mouchoir à un degré inouï : sur la fine batiste se déroulent les arabesques de délicates broderies ; le chiffre, les points clairs en rehaussent le prix. D'autres sont ornés de jolies dentelles : Valenciennes, Malines, point de Flandre, Alençon, le rendent parfois un objet précieux.

Le mouchoir eut sa place en littérature. N'est-ce pas le mouchoir de Desdémone qui servit à Iago pour exciter la jalousie du More ? Molière, dans "Tartufe", comme Victor Hugo, dans la célèbre scène de " Ruy-Blas", Octave Feuillet, dans " Dalila ", se servent du mouchoir comme d'un moyen scénique bien caractéristique. Voyez, ce qu'il signifie à Ruy-Blas qui se croit déjà le maître du monde. Celui-ci, devenu premier ministre d'Espagne, dit à son ancien maître en lui exposant la situation de la patrie :

> Daignez voir à quel point la guerre est malaisée.
> Que faire sans argent? Excellence, écouter.
> Le salut de l'Espagne est dans nos probités;
> Pour moi, j'ai, comme si notre armée était prête,
> Fait dire à l'Empereur que je lui tiendrai tête,

Don Salluste, l'interrompant froidement :

> ...Pardon, ramassez mon mouchoir.

Mais rappelons-nous notre but, et étudions le côté hygiénique de cet objet de toilette.

De quel tissu doit être fait le mouchoir ?

N'employez jamais de mouchoir de coton, susceptible d'échauffer le nez, de produire des rougeurs et des boutons. Ce sont surtout les mouchoirs grossiers, aux dessins de couleur, aux fils mal préparés, qui possèdent cet inconvénient. Dans le coryza principalement l'emploi des tissus de coton est un danger d'inflammation.

Donc, en cas de rhume, ne vous servez jamais que de mouchoirs de lin un peu usés, — et changez-les fréquemment, — car si l'on employait un mouchoir mouillé, les dangers d'inflammation augmenterait considérablement par le contact des sécrétions de la muqueuse et se communiqueraient à la lèvre supérieure.

Il faut d'ailleurs toujours se servir de tissu de lin. Les mouchoirs de chanvre ne furent employés en Europe que vers la fin du XVIIIe siècle. On emploie aussi le mouchoir de soie qui ne constitue qu'un délicieux ornement de toilette, car le lavage en est plus difficile.

C'est dans des détails aussi minimes que le mouchoir de poche qu'on reconnait la femme véritablement élégante. Finesse du tissu, fraîcheur exquise, délicat parfum, dimension exigue, chiffre délicieusement brodé, dentelles de prix, tout fait deviner la femme soigneuse et distinguée dont la coquetterie charmante se montre dans tous les objets de la toilette.

Le mouchoir, et surtout le mouchoir de soie, est un agent fréquent de contagion dans les maladies microbiennes. Le typhus, les fièvres infectieuses, la gale, d'autres maladies plus terribles encore et plus intimes, peuvent être communiqués par l'usage inconscient d'un mouchoir dont se serait servi le malade, même pour ne s'essuyer que le visage. L'ophtalmie des nouveaux-nés se propage quelquefois par le mouchoir qui aurait été employé à frotter les yeux. Il faut veiller à la propreté méticuleuse des mouchoirs et ne jamais les laisser traîner. Le seul moyen de les désinfecter est une bonne lessive[1] après ébullition dans l'eau de savon.

Certaines personnes ont l'habitude d'arroser le mouchoir de parfums plus ou moins violents. Quelques gouttes discrètes de fine eau de Cologne, de violette, de lavande peuvent être agréables. Mais proscrivez impitoyablement le musc et ses congénères qu'une femme distinguée n'emploiera jamais.

ETINCELLE.

Recettes Faciles

CREME NECTAR. — Cinq blancs d'œufs battus en neige, versez dessus une pinte d'eau bouillante, quatre livres de sucre blanc, lorsque c'est bien fondu, séparer en deux parties égales. Dans une, mettez un quartron d'acide Tartaric, et dans l'autre, un quartron de soda à pâte et une grande cuillerée d'essence de citron ; ne pas trop brasser pour pouvoir l'embouteiller, ayant soin d'étiqueter celle du soda. Cette recette donne quatre bouteilles. Pour servir, vous ne prenez que deux petites cuillerées de chaque bouteille différente, vous battez vivement au moment de servir. Cette crême s'emploie comme liqueur, pourvu que vous mettiez les cuillerées plus grandes dans un grand verre et après avoir battu, vous le remplissez d'eau bien froide. Ce sirop se garde à l'année, pourvu qu'il soit mis à la fraîche.

—

La vraie formule de l'eau de Cologne de Jean-Marie Farina.—A cent parties d'alcool absolu (le meilleur alcool de vin) ajoutez et faites dissoudre dix parties d'essence de bergamote, dix parties d'essence de citron, dix parties d'essence de cédrat, cinq parties d'essence de romarin, cinq parties d'essence de néroli et autant d'essence de lavande. Achevez par l'adjonction de deux cent cinquante parties d'alcool de romarin.

Mme Pageau a le plaisir d'informer sa nombreuse clientèle qu'elle a commencé depuis quelque temps déjà l'organisation d'une exposition de modes et de chapeaux qui fera sensation dans le royaume de l'élégance. La première modiste de son établissement est allée à New-York pour étudier les modes nouvelles et les créations les plus belles dont la grande métropole est le centre par attraction. Elle en est revenue avec des modèles charmants, d'un chic tout à fait neuf et d'un art très savant. Les chapeaux, cet automne seront curieux à voir, quelques-uns bizarres, d'autres extraordinaires, mais tous seyants et enjolivant jusqu'à la laideur la plus rebelle.

Allons admirer cela chez

Mme PAGEAU,
769 rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

---

A Travers les Livres

—

Il n'est pas trop tard — il n'est jamais trop tard au remerciement — pour accuser réception de l'album caricaturiste, fait par M. Charlebois, à l'occasion des fêtes du tricentenaire. Le succès qu'il a remporté, d'ailleurs, prouve mieux que toutes les phrases le savoir-faire du dessinateur. M. Charlebois est notre Caran d'Ache canadien. Certes, nous ne pouvons approuver toutes les caricatures qu'il a déjà faites, mais on ne saurait refuser à la grande majorité d'elles, l'esprit, l'humour, et le talent qui les caractérisent.

—

Une revue mensuelle illustrée vient de naître. C'est " Montréal qui chante ". Nous n'y voyons que de l'inédit : vers et musique, et le tout forme un joli album, qu'on aimera sans doute à se procurer. On pourra s'adresser à l'éditeur propriétaire, 333, rue Amherst, Montréal.

Le Département des passagers du chemin de fer du Grand Tronc a reçu une lettre d'un citoyen éminent de New-York, félicitant cette compagnie du buffet attaché à ses convois.

Il écrit : " Ma femme et moi avons quitté New-York sur un de vos convois à 5.40 p. m. lundi dernier ; hier matin nous avons eu à déjeuner dans votre char à dîner, et tout a été si bien — la nourriture, la cuisine, le service — que je crois de mon devoir de complimenter la compagnie du Grand-Tronc sur ce département en particulier. "

Le Journal de Françoise accuse réception d'une lettre de faire part de monsieur et madame Auguste Milhau annonçant le mariage de Mademoiselle Marie-Louise Milhau, leur fille, avec monsieur Jules L. Puech, docteur en droit.

Conseils utiles

CONTRE L'INVASION DES FOURMIS.—Emiettez du borax, en le mélangeant de sucre en poudre, et mettez-en pendant quelques jours, où les fourmis se montrent. Celles-ci disparaissent immédiatement.

* * *

Un remède bien simple pour guérir les piqûres de guêpes : appliquez sur la partie piquée un simple nouet de linge mouillé contenant du bleu de blanchisseuse de bonne qualité. La douleur cesse instamment et n'a aucune suite.

* * *

TABAC A PRISER.—Mettez dans votre tabatière un petit tronçon de laitue ; le tabac ne perdra rien de sa qualité et se conservera frais.

—

Le salon de modes qui provoque, en ce moment, toutes les admirations c'est celui de " Mille-Fleurs ", 527, rue Sainte Catherine Est. Son élégante originalité le différencie de tous les autres.

—

Le Tricentenaire.

Dans un article sur le tricentenaire de Québec, M. Hector Fabre écrit dans le " Paris-Canada " :

"La première place appartient à Champlain. Avec une sorte d'ombrage patriotique, quelques-uns eussent voulu que cette place fût à lui seul, que seul il remplit l'horizon. Mais alors, les grandes choses qui ont suivi les siennes propres se dérobaient à l'acclamation universelle, restaient dans l'ombre! D'un concert unanime, on ne l'a pas voulu. Et dans le cadre grandiose, Montmorency-Laval, Frontenac, Montcalm, Lévis, sont venus prendre place, non loin de Wolfe et de Murray. Ils n'enlèvent rien au fondateur de Québec; ils font ressortir chacun d'un trait plus marqué l'indestructibilité de son oeuvre qui a résisté à toutes les tourmentes, à la Conquête elle-même! Champlain en reçoit un surcroît de gloire. Nos seuls tributs n'eussent pu atteindre à cette hauteur."

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Pierre songeait à cela en serrant cette pauvre main débile, étroite, où les os saillaient sous la peau mate, tirée, parmi de longues rigoles livides, creusées entre eux. Il avait réussi à la prendre, épuisée, posée sur le drap, ne se débattant plus. Il approcha une chaise, s'assit tout près.

—Voyons, mon bon Jacques......... qu'es-tu devenu depuis mon départ ?

Ce qu'il était devenu ?... C'était facile à deviner.

Et sa tête se détournait, sa joue, son front se caressaient en l'oreiller, se cachaient en un mouvement d'enfant qui a trop de chagrin, et son regard se fermait, voilait des larmes subitement apparues, pendant que le bras relevé esquissait un geste de fatalité, d'indicible douleur et après, retombait lourd sur le lit.

Alors un peu de silence passa. L'un et l'autre, ne pouvant plus rien dire, s'attendaient, s'écoutaient respirer, s'observaient.

Enfin il expliqua la manière dont le mal était venu. Il disait des choses sans suite, des lambeaux de phrases, la tête encore un peu perdue par la trop violente émotion qu'il avait ressentie en voyant Pierre. Et très vite il fut à court de souffle, la gorge serrée, cette gorge où grelottaient des syllabes que sa pauvre voix trouée pouvait à peine laisser tomber.

Pour faire diversion Pierre conta ses chevauchées, non pas l'épouvante subie auprès du lit de Farou, mais la seule pitié qu'il avait de savoir ses hommes restés là-bas, seuls, entre le ciel et les sables.

—Pauvres gens ! murmura Jacques.

Puis ce furent les nuits glacées dans les dunes, les puits rencontrés, la marche des sables sous le vent. Il n'eut garde d'oublier l'histoire de la boîte à musique.

Jacques, plus calme, eut un sourire.

—Oui, pas très couleur locale, cela. Que veux-tu ? J'ai dû témoigner ma joie, remercier de l'attention qu'on avait eue. Alors on a emporté la boîte. Tout le monde est parti. Et je suis resté seul, longtemps, sous cette coupole tendue de dentelles que je ne me lassais pas d'admirer.

Sur la petite table placée à côté de lui, à portée de sa main, il y avait des livres, un encrier, d'autres menus objets encore, et debout, le cadre contenant le portrait de Marguerite, la fiancée si tendre et sincère qui attendait et priait, comme l'autre, Madeleine, la jolie petite fille aux yeux mauves que Farou aimait tant. Souvent pendant que Pierre parlait, le regard du malade s'en allait vers elle. Une tendresse passait en ses yeux tristes, sans grande lueur déjà, pauvres yeux abattus qui se caressaient à la chère vision reflétée en eux.

—Chère petite, dit Pierre. Elle a dû avoir une secousse en recevant ta lettre... Car tu as écrit aussitôt, n'est-ce pas ?

—Oui, fit-il de la tête.

—Et qu'a-t-elle répondu ?

—Que nous n'avions pas de chance.

—Non,... vous n'avez pas de chance... Mais aussi... le jour du retour..

Pierre acheva d'un geste. Le sourire commencé se crispa sur ses lèvres. Jacques le regardait anxieusement. Toujours ce même regard silencieux, infini, semblant contenir déjà l'immensité des cieux, regard las, découragé, qui disait : “ Ne mens pas... A quoi bon !... ”

Il s'en alla sur une dernière parole d'espoir, une plaisanterie bête, bruyante, qu'il exagéra encore, prolongea le temps de gagner la porte, la refermer... et puis le rire cassa en sa gorge, ses jambes fléchirent. Un banc était là. Il s'y laissa tomber.

Une petite sœur parut derrière lui, prête à entrer.

—Ne vous désolez pas, monsieur le lieutenant. Votre ami est aussi bien que possible. Nous y veillons.

Et sur le visage pâle, si doux, où se reflétait l'abnégation superbe que donne la foi, le calme des prières et des adorations longues passées en l'ombre des chapelles où cette femme encore jeune s'était réfugiée, Pierre lut tant de bonté intelligente et de délicatesse exquise, qu'il s'inclina et dit :

—Oui, je sais... Il ne peut être mieux... Merci, ma sœur. Mais, c'est si triste :... si vous saviez !...

Le médecin-chef traversait la cour.

—Alors, monsieur le médecin-major, voilà Jacques Marelle malade ?.. fini ?...

—Fini !... Comme vous y allez, jeune homme. Une simple rougeole, vous dis-je. Ce n'est pas toujours méchant.

—Oui, mais chez lui... si épuisé déjà ?

—Qu'en savez-vous ?... Il y a huit jours, je lui avais donné congé. Il pouvait partir. Du reste, il a expédié ses malles à Alger.

Et le docteur s'éloigna.

—Pas trop de visites ! cria-t-il de loin, pas longues surtout... Il a besoin de calme, de beaucoup de calme.

Chaque matin Pierre envoyait son ordonnance se mettre à sa disposition, porter ses lettres, faire ses courses. Lui, il n'y allait qu'après le déjeuner.

Souvent un camarade l'accompagnait. La conversation plus active et diverse égayait Jacques. Et Pierre le voyant toujours de même, très calme, se reprenait à espérer. Tout le monde s'intéressait à lui. Il était si bon, portait si superbement en ses yeux le rêve de bonheur vivant en son cœur.

Lucette lui avait écrit un mot charmant, toujours dix-huitième siècle, spirituel, badin, mais tempéré, sur la fin, par une note de bonne sympathie affectueuse, de gaieté touchante. A la lettre était jointe une immense gerbe de fleurs que Pierre avait dû mettre lui-même en de grands vases blancs que la bonne sœur avait été dénicher à la phar-

---

macie. Et dans cette lumière pâle, ce clair obscur de la chambre, toutes ces fleurs s'inclinant apportaient le rêve du dehors ensoleillé, joyeux, apaisé dans l'air attiédi montant de l'oasis silencieuse.

—J'ai reçu une lettre, disait Jacques souriant, tournant en ses mains pâles la petite feuille satinée.., une lettre de femme... oui, mon cher...

—Une déclaration ?...

—Tiens... sens d'abord... Hein !..... une jolie femme sûrement.

Mais il dut s'arrêter ; sa voix ne pouvait plus aller. Alors il la lui donna.

—Lis, exhala-t-il.

Pierre sourit, heureux pour le brave garçon de cette aumône de gaieté et de tendresse miséricordieuse de la jeune femme. Et il la reconnut là, toute, telle qu'elle s'était révélée à lui, l'autre Lucette. Comme c'était bien elle, cela !

—Prends garde ! La prochaine fois, si cela continue, elle va te faire une déclaration.

Mais Jacques ne rit pas. Ses grands yeux s'essayaient à le bien considérer, à épier le moindre tressaillement de son visage. Enfin, quelque temps avant qu'aucun son ne sortit, ses lèvres remuèrent. Pierre sentit l'attaque, se raidit aussitôt.

—Tu sais, articula-t-il à la fin, monsieur le curé est venu me voir.

—Ah !... mais... est-ce qu'il n'est pas en même temps aumônier de l'hôpital ?.., Alors ça se comprend... il vient voir ses malades......

Rien... Pas un mot. Du silence très lourd, poignant, et des yeux qui s'obstinent, ne se détournent pas...

Pierre fit un pas vers la fenêtre, souleva le rideau comme pour l'arranger, mieux disposer les plis. Jacques n'avait pas bougé. Mais maintenant il regardait vers le cadre dressé où souriait sa fiancée. Il regardait en une extase, une foi profonde, un anéantissement de tout son être en elle, n'écoutant plus ce que Pierre disait, s'isolant seul à seul avec l'enfant évoquée. C'est à peine si sa main répondit à la pression de celle de son ami. Sur le seuil, prêt à fermer la porte, Pierre le vit encore en la même pose. Malgré la distance, la mer, l'énorme espace tissé entre eux, en cette minute il sentait que les deux fiancés se parlaient...

Le lendemain il aperçut Lucette sortant du fort Saint-Germain. Elle allait vite. Derrière elle les Joyeux du corps de garde riaient, les mains dans les poches, la regardant s'éloigner. Il alla au devant d'elle, la rejoignit en une petite allée de traverse.

—Ah ! vous... vous ici... mon ami !

Elle n'en put dire davantage, elle suffoquait. Et tout à coup elle éclata en sanglots. Pierre glissa son bras sous le sien, l'emmena un peu à l'écart.

—Voyons, voyons, Lucette !..: Encore un coup de tête, je parie..... un chagrin en tout cas, rectifia-t-il très vite en voyant la jeune femme étonnée lever vers lui ses grands yeux bleus pleins de larmes.

—Moi ?... un coup de tête ?... Ah ! mon pauvre ami, si vous saviez...

Et elle avoua.

—J'ai voulu aller voir Jacques Marelle. Je pensais que je le pouvais... Est-ce que je ne le connais pas assez ?... Et puis, est-ce que ça les regarde ?... voyons.

—Mais quoi ?

—Eh bien, à l'hôpital, on m'a mise à la porte. Oui, au moment où j'allais entrer dans sa chambre...... On me l'avait indiquée, de loin, et je m'y rendais seule à travers la cour. J'allais arriver sous la galerie. Je voyais déjà la porte lorsqu'un soldat courant après moi m'a interpellée grossièrement. — Vous n'êtes pas de sa famille... sa sœur, sa cousine, sa fiancée, sa mère ?... ah ! l'ignoble insolent... sa mère !... Et il souriait moqueur... alors vous n'avez pas le droit d'entrer ici.., Il faut filer. Comme j'insistais, faisais mine de passer outre, il m'a prise par le bras — cette brute ! — ... là... et il m'a ramenée ainsi vers la porte. Ses camarades riaient de le voir faire. On ne reçoit pas de femmes ici, fit-il en refermant la grille sur moi. C'est la règle. Je suis restée un moment hébétée, plantée sur le chemin, puis je suis partie... et me voilà... moi..... la femme !... la femme... ah! ah! ah!...

(à suivre)

Une Merveilleuse Découverte

LISEZ CECI

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame, après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussi à découvrir un remède infaillible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et l'a surnommé

"La Joie du Peuple"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé *La Joie du Peuple*, que *Madame Seguin* m'a vendu pour la maladie du *Foie* et des *Rognons* dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir esayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Seguin qui m'a rendu la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Seguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Seguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvillier, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et les Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

CHAMBRE DU
RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Avril 1897

D'après les informations prises à bonne source je n'hésite pas à recommander Mde Victoria Séguin comme digne de toute confiance — Ses remèdes sont considérés comme efficaces pour certaines maladies.

B. A. T. de Montigny
Recorder de la cité de Montréal

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau ;

de 8 à 10 a. m.
e 7 à 10 p. m.

EN VENTE DANS TOUTES les PHARMACIES
et MAGASINS GENERAUX

Dépot principal : 412 Cuvillier, Près Ontario
Hochelaga.

Mme. V. SEGUIN

7e année.—No 11. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 29 août 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
Six mois 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue Saint-Jacques, Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795



MES NEVEUX

Sommaire

7e année.—No 11. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 29 août 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance		Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44	ADMINISTRATEURS	
20 rue Saint-Jacques, Montreal	VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

L'INTERMEZZO

(FRAGMENT)

d'après Henri Heine.

Tu ne m'aimes pas, malgré tes aveux:
Ce n'est pas cela qui fait mon émoi;
Pourvu que je puisse admirer tes yeux,
Je suis content comme un roi.
Tu vas me haïr, tu me hais; ta lèvre
Rose essaie un mot inarticulé;
Tends ta lèvre rose à ma bouche en fièvre,
Et je serai consolé.

Oh! ne jure pas, et embrassons-nous,
Car je ne crois pas aux serments des femmes.
Tes chers mots d'amour, chère, sont bien doux,
Mais plus doux encore est à nos deux âmes
Le baiser brûlant que nous échangeâmes;
Car je te possède, et sais qu'il est vain,
Le serment d'amour, et n'engage à rien.
....Jure, mon Aimée, oh! jure quand même,
Jure, et je croirai, chère, à ton serment:
Sur un simple mot, je crois que tu m'aimes,
Que tu m'aimeras éternellement.

LEON LORRAIN.

l'Ecole Ménagère

L'Ecole Ménagère Provinciale est à la veille de rouvrir ses portes, et, à cette occasion, qu'il me soit permis d'attirer de nouveau l'attention des abonnés du " Journal de Françoise" sur l'apostolat que cette école est véritablement appelée à exercer parmi nous.

Tout le monde connaît aujourd'hui la mission d'une Ecole Ménagère. Elle peut, d'ailleurs, se résumer en ces quelques mots : l'art de tenir une maison.

Certes, on peut soutenir que nos grand'mères possédaient cet art mieux que personne, sans avoir, pour l'acquérir, fréquenté les écoles ménagères. Mais, si elles le possédaient au point de vue du confort et peut-être de l'économie, le côté hygiénique ne laissait-il point à désirer ?

Il est permis de le croire quand on songe aux estomacs débiles ou dyspeptiques des générations qui les ont suivies.

Depuis leur temps, la science domestique — car, c'est une science, — a fait des progrès avec les autres sciences. Si, jusqu'à nos jours, elle a été la plus négligée, elle n'en est pas moins restée la plus utile et la plus nécessaire : utile à la santé, nécessaire au bonheur du foyer.

Ne l'a-t-on pas assez chanté sur tous les tons qu'un bon dîner contribuait plus à l'harmonie conjugale que les plus belles pages de notre littérature ?

Dernièrement, "Tid-Bits", journal londonnien, a proposé aux hommes un referendum conçu en ces termes :

" Quelle est la qualité que vous appréciez le plus chez une femme ? "

Sur 17,300 réponses, il y en a plus de 16,000 qui peuvent se résumer comme suit :

" Les qualités d'une bonne cuisinière. " O poésie...

Les hommes étant, — parait-il — des êtres habitudinaires, on les gouverne par l'habitude, ce qui faisait dire à madame de Flahaut, dont le fils voulait contracter un mariage d'amour seulement :

—Souvenez-vous qu'il n'y a qu'une chose qui revienne chaque jour dans le mariage, c'est le dîner.

A celles, cependant, qui trouveraient — et je les comprends — que plaire aux hommes par une bonne cuisine uniquement, n'est pas un motif assez noble pour engager à l'étude approfondie de l'art culinaire, je citerai comme supérieur encouragement l'axiome de Mme de Girardin :

—Le pot au feu d'une femme d'esprit est toujours meilleur que celui d'une sotte.

—

L'Ecole Normale Ménagère de Montréal a réveillé en beaucoup d'endroits de notre province l'ambition aussi louable que légitime d'établir chez eux une école du même genre.

Presque partout, on demande d'ajouter à l'enseignement primaire des notions de science ménagère, et, à plusieurs reprises, j'ai constaté, durant l'année qui vient de s'écouler, que le gouvernement provincial avait été sollicité d'accorder des subventions à des fondations nouvelles d'écoles ménagères.

L'œuvre d'utilité de ces institutions commence donc à être comprise et à s'imposer, et le gouvernement semble tout disposé à encourager cet humanitaire mouvement. On m'a parlé de sommes, que je qualifierai de fabuleuses, qui ont déjà été accordées aux écoles ménagères du Lac Saint-Jean et de Saint Pascal.

Mais avant de continuer ses largesses en faveur de nouvelles fondations, le gouvernement ferait bien de s'inquiéter de la compétence des directrices de ces écoles ménagères en perspective.

Ne peut s'instituer qui veut maîtresse ménagère, même avec la meilleure volonté et les plus grandes aptitudes.

Les directrices de l'Ecole Ménagère de Montréal ont suivi des cours complets d'enseignement ménager dans les institutions les plus autorisées de l'Europe, elles en ont remporté des diplômes et des brevêts qui consacrent leur talent et leur savoir. Elles peuvent donc aujourd'hui former des élèves-maîtresses d'une science sûre. De plus, l'Ecole Ménagère de Montréal a, seule, reçu du gouvernement, les droit et privilège de conférer des diplômes, ainsi d'ailleurs que l'indique le mot de " normale " attaché à son titre d'école ménagère.

Le gouvernement doit donc, avant d'octroyer de nouvelles subventions, s'assurer que les écoles ménagères que l'on veut créer, ici et là, ont des maîtresses qualifiées pour cette sorte d'enseignement.

On ne songerait pas à confier une école primaire à une femme qui n'aurait pas ses brevêts d'institutrice, n'est-ce pas ? Eh bien, l'art culinaire a ses règles et ses exceptions comme la grammaire ; il importe que celles qui l'enseignent le possèdent à fond.

Ces villes, ou ces villages, qui désirent posséder une école ménagère ne pourraient-ils pas envoyer à l'Ecole Normale Ménagère de Montréal des jeunes filles de leur localité et les y laisser le temps voulu pour en faire des institutrices suffisamment instruites des devoirs de leur charge ? Ces localités seraient ainsi pourvues d'un enseignement ménager compétent et supérieur appelé à faire le plus grand bien à la population canadienne-française. Car les bienfaits d'une école ménagère entendue sont incalculables. On n'a pas idée de tout ce qu'ont fait déjà, en faveur de la population ouvrière, les cours du soir de l'Ecole Ménagère, à Montréal. J'ai vu cela de près, donc, je sais.

Ces cours, commencés avec une assistance de quelques personnes au commencement de l'année, comptaient plus de 70 femmes à la fin du terme. Elles venaient de partout: d'Hochelaga, du Mile-End et des extrémités ouest de la ville.

Les témoignages de reconnaissance donnés par la plupart de ces femmes à leur maîtresse, Mlle Gérin-Lajoie, étaient véritablement touchants dans leur grande sincérité.

—Permettez-moi de vous embrasser, dit, une fois, l'une d'elles, je vous dois mon bonheur. Jusqu'à mon mariage, j'avais travaillé dans une fabrique, où, je n'avais rien appris de

la science du ménage, comme bien vous le pensez. Après être mariée, j'ai fait comme j'ai pu, mais c'était de la cuisine va-comme-je-te-pousse et trop souvent, il m'a fallu recourir aux soupes préparées et aux viandes en conserves. Petit à petit, mon mari abandonnait, à mon profond chagrin, la maison pour les restaurants, et les " bars " qui s'en suivent, hélas ! Aujourd'hui que vous m'avez enseigné la bonne cuisine, hygiénique et économique, mon mari m'est revenu et si fier, si content de sa petite femme !

Je pourrais multiplier à l'infini les exemples et reproduire même des lettres donnant à l'Ecole Ménagère, et à ses directrices, les preuves les plus convaincantes de leur action utile et bienfaisante mais je sais que je n'ai pas à prêcher dans le désert et que toutes les sympathies sont déjà acquises à cette œuvre par excellence.

Le programme de l'Ecole Ménagère est des plus complets. En dehors de l'art culinaire proprement dit, les élèves apprennent encore :

Le blanchissage et le repassage ;

La couture, la coupe et le raccommodage ;

L'économie domestique dans toutes ses branches ;

L'hygiène, les pansements, les premiers soins aux blessés, aux malades, surtout aux enfants ;

La chimie alimentaire ;

La comptabilité domestique ;

L'anatomie ;

La formation physique et morale de l'enfance ;

L'instruction religieuse.

Des médecins dévoués donnent en plus des cours sur la manière de soigner les malades, d'administrer les remèdes, de prévenir les maladies — les contagieuses surtout, — et mille autres détails d'utilité première aux femmes et aux maîtresses de maison.

Vous le voyez ; notre école ménagère normale est merveilleusement outillée pour rendre service aux femmes, à quelque classe de la société qu'elles appartiennent.

Il faut donc encourager une institution comme celle-ci.

Les jeunes filles qui ont terminé leurs études dans les couvents, qui savent résoudre des problèmes d'algèbre et construire des syllogismes feront bien d'ajouter à leur bagage scientifique la vertu pratique de diriger leur ménage en perfection. Un stage à notre école ménagère mettra le comble à leur érudition comme à leurs charmes.

La morale et la famille n'y perdront rien non plus.

FRANÇOISE.

N.-B.—Les cours du soir ne coûtent que 10 sous chacun ; les cours du jour sont un peu plus cher. Les personnes qui voudront obtenir de plus amples renseignements pourront s'adresser à madame Béique, 540, rue Sherbrooke Ouest, ou à l'Ecole Ménagère Provinciale, 22, rue Sherbrooke Ouest, Montréal. Pour les élèves normales, les cours s'ouvriront le 15 septembre, et, le 1er octobre pour les élèves du dehors.

F.

Congrès et Progrès

La catastrophe de la tour de Babel ne semble pas près de se renouveler. Nous vivons en un temps pratique où l'importance de s'entendre devient primordiale et où une grande part de ce temps est consacrée aux moyens de s'entendre. C'est l'âge des Congrès.

Peu cependant sont plus utiles que celui dont je reçois le programme. C'est le Congrès de l'Education Familiale.

Il est d'usage de nos jours de dire que notre civilisation est si parfaite qu'elle a touché le point maximum. Le progrès nous presse, nous bouscule, nous surmène ; pour un peu on demanderait grâce !...

J'ai pourtant là un petit " prospectus " qui fait réfléchir. C'est encore un coup de cravache à notre instinct d'amélioration, mais inédit celui-là, et d'une utilité si manifeste qu'on reste confus pour l'humanité, qu'elle ait attendu si tard pour se préoccuper de pareilles réformes.

La simple nomenclature des sujets à l'étude nous ouvre des horizons :

Etude de l'enfance
Education en famille
Education avant l'âge d'école
Education pendant l'âge d'école
Education après l'école
Enfants anormaux
Oeuvres diverses ayant trait à l'enfance. Documentation.

L'étude projetée de la première section, seulement, offre un champ de réflexions illimité.

Ce sera l'examen des qualités, des défauts, des tendances des enfants ; la valeur des diverses méthodes de détermination de la fatigue mentale. C'est l'observation des branches qui fatiguent le plus ou le moins les élèves ; de la durée normale des cours ; de l'ordre dans lequel les branches doivent être enseignées ; la limitation de la sédentarité tant à l'école que dans la famille, aux divers âges, l'initiation du personnel enseignant aux notions de psychologie expérimentale. C'est encore l'urgence de l'étude de l'enfance par les cercles de parents. L'objet qu'on a ici en vue, je suppose, serait de n'assujettir plus des générations entières à l'instinct naturel ce qui veut dire : irraisonné et parfois illogique, des pères et mères ; la recherche des causes premières de la peur chez l'enfant ; l'enquête et les statistiques au sujet des suicides d'enfants ; l'observation de certaines tares héréditaires et les moyens d'en prévenir les inconvénients.

Ces graves sujets seront traités non pas au point de vue spéculatif, mais avec documents et conseils pratiques à l'appui d'observations expérimentales.

Tel est le système des renseignements pour la première section qui concerne " l'Etude de l'enfance ", seulement, vingt autres mesures aussi importantes occuperont les congressistes, tels sont les sujets des jeux des enfants en rapport avec leur formation ; comment la famille peut contribuer à l'entrainement civique et aussi, à l'éducation pacifiste comme à l'expansion économique ; l'hygiène et l'esthétique du vêtement, de l'habitation, de l'ameublement.

Comme on le voit, les considéra-

tions pratiques répondront aux constatations et aux conclusions morales. Par exemple, le remède sera donné aux maux et aux abus qu'on relèvera. On proscrira, au sujet de l'alimentation, du vêtement du premier âge, et l'on donnera des règles pour l'éducation des sens des jeunes enfants, les jeux qui favorisent l'éclosion des qualités, le développement de l'esprit d'observation, de l'initiative, de la responsabilité.

La question de l'internat et l'opportunité de lui imprimer un caractère familial et pratique, l'urgence de donner une part plus grande à la formation du caractère comme aussi à l'éducation esthétique figurent parmi les problèmes à approfondir.

Le perfectionnement après l'école fera, à coup sûr le sujet de la discussion capitale de ce concile en vue des intérêts familiaux, tous ceux que préoccupe le salut de la société comprennent en effet que le court moment qui s'écoule entre les années d'étude et le mariage est l'époque déterminante, la REPETITION GENERALE avant le lever du rideau sur le drame de la vie.

L'un des neuf articles de cette section sera celui qui s'intitule : " Préparation des fiancés à l'association morale. Conseils pour prévenir des conflits, pour renforcer l'union morale et assurer le bonheur des époux et de la famille. "

Pour les écoliers les vacances sont censées être une époque de plaisirs ininterrompus. A combien d'entr'eux et pour combien de parents, cependant, n'est-elle pas ou une période de désoeuvrement malsain ou un temps de lourds soucis. Le cas est prévu et les travaux manuels à la maison pour les garçons sera l'une des questions étudiées.

Le champ d'exploitation du Congrès d'Education familiale est, comme on le voit, fort étendu et fécond en projets d'étude, aussi sérieux qu'inédits.

N'en voilà-t-il pas assez d'ailleurs pour retenir l'attention des parents, des éducateurs et éducatrices de notre pays. Les problèmes capitaux relatifs à l'évalution morale du peuple sont ici mis à l'étude par des personnalités éminentes de la politique et du monde social. Je me demande pourquoi celles qui ont le monopole de la formation des filles de notre pays — les religieuses enseignantes — n'enverraient pas à ce congrès des représentantes déléguées ? N'ont-elles pas au même degré que les mères, la responsabilité des citoyennes de notre patrie. La proposition n'est pas aussi exorbitante que d'aucun pourraient le prétendre. L'expérience, ou mieux, les expériences comparées des autorités en matière d'éducation, l'énoncé des réformes apportées par les instituteurs et les organisateurs de l'Instruction Publique dans tous les pays, ne seraient-ils pas d'une inspiration précieuse pour nos excellentes religieuses. Nulle part, elles ne seraient sur leur terrain mieux que là. Le respect de tous d'ailleurs paverait la voie à ces femmes dévouées dont les facultés — sans restriction — sont consacrées à l'éducation technique et morale de la jeunesse.

Si vieux que soit le monde il semble que sous le rapport de la maîtrise des instincts et de l'harmonieux équilibre de nos DEUX NATURES, nous soyons encore à l'enfance du monde.

Les lacunes de notre prétendue civilisation que nous montre le programme de ce Congrès — aussi fécond qu'un gros livre — nous font un commandement péremptoire de commencer sans tarder la réforme de nos mœurs encore, pkrès tant de siècles, si primitives.

Madame DANDURAND.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

LA REVOLUTION.

Le fait le plus saillant de l'histoire de France moderne est la Révolution. M. Barrett Wendell ne nous en parle pas au point de vue historique et bien il fait ; il traite seulement des modifications apportées au tempérament français par cet évènement. Ses aperçus sont trop curieux pour être passés sous silence.

Les résultats immédiats de cette "catastrophe" ont été probablement moins radicaux qu'on ne serait généralement tenté de le croire. Néanmoins son souvenir et les traditions qui en sont nées, se retrouvent partout, et le tempérament national en a été si profondément troublé, qu'à l'heure actuelle on ne peut les considérer sans passion. L'enthousiasme et le ressentiment sont intenses ; et il n'est pas de Français disposé à admettre les conclusions d'une Etude sur la Révolution, à moins que ces conclusions n'aient été les siennes dès l'abord.

A ce sujet, M. Barrett Wendell rapporte une discussion avec un de ses amis, radical, libre penseur honnêtement convaincu.

Il était question d'élever un monument à Taine dont la valeur comme penseur et comme écrivain ne peut être mise en doute par personne, quelles que soient les opinions que l'on professe.

Cet hommage rendu au talent semblait éminemment justifié à M. Barrett Wendell, aussi fut-il très surpris de voir son interlocuteur homme de science et d'intelligence, protester violemment, passionnément contre le projet. La raison de cette opposition l'étonna davantage.

Taine dans ses ouvrages d'histoire a blasphémé l'esprit de la Révolution ; il a coupé les ailes à la légende.

Glorifier sa mémoire, ce serait s'élever contre Les Droits de l'homme, détruire le travail humanitaire d'un siècle entier, rabaisser la France.

Tout ceci, découle des caractéristiques du tempérament français que nous avons analysées plus haut : amour intense d'un système logique, sincérité intellectuelle à admettre tous les faits ; propension irréductible à vouloir mettre d'accord les faits et le système, soit en supprimant le fait, soit en l'ignorant, soit en modifiant le système.

Ajoutez à cela cette sensibilité plus vivement émue par ce qui peut atteindre le corps social considéré en

son entier, que par ce qui peut toucher l'individu pris isolément, et vous aurez la clef des réactions produites sur l'âme française par la Révolution.

Pendant les siècles qui précédèrent la Révolution, un système social et politique inflexible, s'était constitué. Une foule de faits avaient surgi, absolument incompatibles avec le système. Le 18ème siècle philosophe et philantrope, admettait ces faits, et la tendance était de les ignorer en s'en vengeant par l'épigramme et la satyre. Mais nombreux étaient les esprits à qui ce palliatif platonique ne suffisait pas et qui songeaient à altérer le système.

De là, conflit entre les partisans du système traditionnel qui négligeaient joyeusement les faits et ceux qui voulaient reconstruire le système pour le bien de l'humanité.

Pour donner un exemple concret, M. Barrett Wendell raconte sa visite au Château de Rabutin en Bourgogne.

La vieille demeure est encore telle qu'elle était au temps où Louis XIV y exila le spirituel et immoral Bussy-Rabutin, que Mme de Sévigné nous dépeint d'une plume alerte toujours et acerbe parfois. Il domine encore le village occupé à cette époque par les vassaux.

Nous y pouvons voir les décorations que le courtisan blasé fit exécuter pour charmer ses involontaires loisirs. Il y a la galerie des Rois : de Hugues Capet à Louis le Grand ; celle des grands Capitaines : d'Hector à Bussy Rabutin car il se rangeait dans la catégorie. Il y a celle des Dames ; mais ce qui est suggestif ce sont les commentaires qu'il a fait ajouter aux portraits " Isabelle d'X, " marquise de XXX, laquelle person- " ne ne pouvait refuser ni son cœur " ni sa bourse et qui faisait peu de " chose de la bagatelle. "

Une chambre entière est décorée de dessins emblématiques exécutés dit-on, par Bussy lui.même et qui dépeignent son désappointement de n'avoir pu décider la femme d'un autre à le suivre dans son rural exil.

Peu nous importe que les légendes inscrites au dessous des tableaux soient vraies. Elles indiquent un état moral ou plutôt immoral très particulier chez ce haut et puissant seigneur dont les fenêtres, les jardins les parcs et les chasses dominaient le village.

Dans ce village besognaient des paysans qui n'avaient pas la moindre chance de partager jamais les privilèges compliqués de leur maître, et qui étaient obligés de payer des taxes toujours croissantes. Ils devaient sûrement se demander si ces taxes n'étaient pas destinées à pourvoir au bien être des vertus si bien représentées sur les murs seigneuriaux.

Voilà les faits et le système en conflit. La seule excuse du système eut été que Bussy et ses semblables fussent infiniment supérieurs à la plèbe.

Et celui-là même qui nous occupe, passa sa vie à tenter de prouver à la postérité qu'il n'était qu'un drôle. Après tout, peut être n'était-il qu'un réformateur mécontent.

M. Barrett Wendell en choisissant Bussy Rabutin comme type a certainement oublié qu'il ne peut être considéré comme représentant sa classe dans son intégrité, pas plus que quand il nous cite comme exemple du haut clergé de l'époque, le cardinal de Rohan et Talleyrand.

Bussy était un " modèle " dans son genre et Louis XIV l'exila non seulement à cause de sa plume venimeuse, mais encore à cause de sa conduite, dont l'impudence scandalisait la cour, et la cour de Louis XIV n'était pas facile à scandaliser !

Il ne serait donc pas historiquement exact de vouloir généraliser.

Il est certain qu'un courant d'opinion considérable s'était créé, même dans les classes priviligiées, tendant à la réforme du système. Témoin la popularité de Beaumarchais dont le théâtre contient les critiques les plus sanglantes des privilèges de naissance.

Le succès de la Révolution américaine eut certainement aussi une grande influence sur les esprits français de cette époque. Personne toutefois ne s'avisa de comprendre la différence fondamentale des deux évènements ; pas même Lafayette qui cependant connaissait l'Amérique mieux que personne, mais qui fut aveuglé par son enthousiasme philantropique et sa bonne foi.

La liberté pour laquelle luttèrent les Américains n'était nullement celle pour laquelle combattirent les Révolutionnaires français. Il s'agissait seulement pour eux de libérer leur société et leur gouvernement d'une ingérence étrangère. Durant les cent-cinquante ans qui s'étaient écoulés depuis la fondation des colonies de Virginie et de la Nouvelle Angleterre, une sorte de droit commun, de constitution politique et sociale s'étaient créés ; ils avaient été confirmés par une expérience ancestrale virtuellement immémoriale.

C'est pour protéger cette constitution et cette loi que les Américains combattirent. Ils ne se soulevèrent pas contre une tyrannie exaspérante et surannée, ils s'opposèrent à la remise en force d'un pouvoir, depuis si longtemps hors d'usage, qu'il avait perdu l'autorité de la tradition. La constitution des Etats demeura la même, sauf l'allégeance à la couronne. Ce qui est plus, la substitution de la forme républicaine à la forme précédente qui n'était monarchique que de nom, ne fut guère un changement ; elle consista simplement à étendre à la plus haute charge du pouvoir exécutif le principe de l'élection populaire qui existait déjà de temps immémorial pour presque toutes les autres charges ; car dans plus d'une des colonies les gouverneurs eux-mêmes étaient élus par le peuple.

En réalité cette révolution était avant tout conservatrice. Elle n'inaugura pas un nouveau système de droits et une nouvelle politique ; elle protégea simplement le système qui s'était fortifié par la tradition et le cours régulier des évènements. De là sa force et sa vitalité.

Mais en France personne ne remarqua la différence entre une révolution conservatrice et une révolution destructive ; entre une révolution basée sur des droits depuis longtemps exercés, et une révolution réclamant des droits dont l'usage constituait une expérience. Néanmoins les idées révolutionnaires de la France furent encouragées, par l'heureux résultat de la Révolution Américaine. On y voulut voir une preuve pratique de la justesse des conclusions purement spéculatives de la philosophie philantropique.

Ce côté philantropique de la Révolution souleva un immense enthou

siasme. L'humanité souffrait inutilement. Elle était torturée par ce système qui l'opprimait, et qui justifiait son oppression en affirmant que la nature humaine était dépravée. Mais l'exemple de l'Amérique prouvait à quel point était trompeuse cette moyennageuse illusion. Laissés à eux-mêmes, les hommes deviendraient bons ; abandonnés à leur sagesse collective, ils se gouverneraient mieux que les prêtres et les rois ne l'avaient jamais pu faire. Le système usé, l'engourdissante tradition, devaient être rejetés. Un nouveau système basé sur la saine raison admettrait les faits, les conditions, que les anciens âges avaient cyniquement ou stupidement ignorés. Et alors l'humanité enfin libérée ne souffrirait plus.

A ce point de vue, les intentions de la Révolution étaient indiscutablement généreuses et nobles, mais on ne peut nier, contemplant les évènements à un siècle de distance, que certains autres aspects semblent justifier l'opinion de ceux qui prétendent qu' " elle fut le premier saut de la civilisation dans le flot de barbarie qui continue à monter. "

Cette philantropie se trouva face à face avec des croyances millénaires. Alors, sa rage de destruction ne connut plus de bornes. Il fallait briser tous les obstacles, vaincre toutes les résistances. Le nouveau système se révéla plus tyrannique que l'ancien qui réunit ce qui lui restait de force pour une lutte obstinée ; lutte qui à vrai dire, dure encore.

La devise de la Révolution : Liberté, Egalité, Fraternité sonne généreusement, et l'idée philosophique qui l'inspira est d'une indubitable pureté, néanmoins les sentiments qu'elle éveilla se transformèrent bientôt en une haine féroce de tout ce qui s'opposait à son cours arbitraire, de tout ce qui en discutait la légitimité. Non seulement les institutions politiques et les privilèges légaux furent assaillis, mais la religion fut supprimée d'un trait de plume, un décret législatif faisant un crime de ce qui la veille était un devoir.

Si un réformateur passionné de nos jours imaginait de jeter en prison tout couple qu'il pourrait prouver avoir été marié légalement, il ne bouleverserait pas davantage la société.

Quiconque voyage en France trouve sur son passage à tous les pas des preuves tragiques, du pouvoir destructeur de la Révolution ; les églises sécularisées, les ruines des gentilhommières campagnardes, jusqu'aux noms bizarres des propriétaires actuels des châteaux qui échappèrent au désastre. Nous avons déjà parlé du néant colossal du Panthéon, ce sanctuaire sans divinité, mais combien d'autres !

L'Hôtel Carnavalet, le Musée municipal de Paris en est encore un frappant exemple, vous y trouvez des reliques de Lutèce, le Paris Romain ; de la cité du moyen âge ; du Paris de la Renaissance ; de celui de l' " ancien régime" de Henri IV à Louis XVI. Puis, un changement brusque. Les reliques de l'Epoque Révolutionnaire semblent venir d'une autre race, d'un autre temps.

Les œuvres anciennes étaient à la fin tombées dans l'insignifiance mais, elles avaient toujours gardé un quelque chose d'exquis : le style.

Les œuvres nouvelles sont frustes, pédantes, infirmes. Elles dénotent une incalculable force ; mais elles ont la prétention bruyante de la jeunesse affectant la sagesse de maturité, ou la grossièreté posant aux belles manières simplement par droit du poing le plus lourd. Elles incarnent un pouvoir indiscutable qui doit persister et durer, mais la première manifestation de ce nouveau pouvoir est encore plus transitoire que les choses qu'il prétendait à remplacer.

Un autre exemple : à Lyon sur la Place Bellecour, se dresse la statue équestre de Louis XIV ; sur le socle une inscription: Chef d'œuvre de Lemot, sculpteur lyonnais. De ce que représente la statue ? Pas un mot.

L'orgueil local pour l'artiste a sauvé l'effigie du Roi Soleil. Et personne n'a songé que le voyageur désintéressé se rappellerait toujours la magnificence de Louis le Grand, mais qu'il lui faudrait chercher dans son " guide " pour se souvenir de Lemot.

Cette tendance à vouloir ignorer le passé et dicter l'avenir est enfantine.

Et quand vous réfléchissez à l'esprit qui anima la Révolution, vous lui trouvez beaucoup des qualités qui rendent les enfants exquis et exaspérants tout à la fois.

Il avait une perception superficielle admirablement précise ; il voyait ce qu'il y avait et croyait savoir exactement ce qu'il avait à faire ; d'une générosité angélique d'intention il était férocement cruel pour qui lui faisait obstacle, Il n'avait aucune idée du fait que l'expérience prouve souvent l'utopie des rêves, et que l'on ne peut guère bâtir sûrement que sur les fondations du passé. Il ne lui semblait pas nécessaire que la loi, le gouvernement, la morale aient aucunes bases.

Ces caractéristiques sont aussi évidentes dans les efforts convaincus de la Révolution pour changer le cours de l'histoire nationale et humaine, qu'elles le sont dans la séduisante futilité de l'enfance avec ses puretés charmantes et ses odieuses méchancetés.

L'entreprise devait sûrement échouer ; mais ce n'est pas tout. Un idéal irréalisé n'en a pas moins une vitalité propre. La Révolution avait détruit, elle voulait rebâtir. Elle avait proclamé les vérités, bases du nouveau régime ; mais que devait être ce régime ? Il ne devait pas être l'ancien, c'est tout ce que l'on savait clairement. L'anarchie était menaçante mais la Révolution n'alla pas jusque là.

Au nom du peuple, les partis, les uns après les autres, les hommes, à tour de rôle, édictèrent des lois d'une manière plus autocratique que ne l'avaient jamais fait les anciens souverains.

Cette ébullition volcanique ne pouvait durer et néanmoins on ne peut l'oublier.

Son pouvoir destructeur est un fait ; sa futilité est un fait ; sa générosité est un fait ; son existence, quoique passagère, est un fait, car quand bien même vous n'avez pu arriver à vos fins, vous ne pouvez empêcher l'effort de s'être produit.

La réaction devait venir. Un peuple qui aime le système autant que le peuple français ne peut suivre longtemps la route de l'anarchie.

Mais quand la réaction survint elle ne trouva plus la vieille France mais une nouvelle France.

L'ancienne France n'avait qu'une tradition : la tradition d'autorité de

l'Eglise et de l'Etat. La nouvelle France avait une seconde tradition, celle de l'aspiration philantropique révolutionnaire. Aucune des deux ne pouvait plus être toute la France. Et tout système prétendant durer dans l'avenir devait tenir compte des deux.

Alors vint la prodigieuse épopée napoléonnienne. Le système réactionnaire du premier Empire était moins transcendant que les deux autres, mais sa puissance était supérieure et son bon sens colossal. Il était basé sur un principe éminemment terre à terre : La société sera plus améliorée et mieux servie par un système qui ouvrira toutes les carrières au talent.

Napoléon fut le César des temps modernes. Ces deux hommes surhumains furent à la fois généraux, administrateurs, législateurs. Ils avaient essentiellement le génie de la souveraineté. La postérité se rappelle surtout leurs retentissantes victoires, mais leur organisation fut plus durable que leurs conquêtes.

En ce qui concerne Napoléon, il est indiscutable que le nouveau système qu'il inaugura, changea l'aspect politique et matériel de l'Europe entière. Il est si profondément enraciné maintenant au cœur de la coutume française qu'il semble découler d'une tradition millénaire. Du Code Napoléon, aux larges routes qui traversent les Alpes, partout vous trouvez sa trace indélébile, survivant au bronze et au marbre, comme au tonnerre de ses canons.

Néanmoins cet incomparable génie échoua dans son entreprise ; il ne put réconcilier les traditions opposées qui divisaient alors la France. Bien plus, il créa une troisième tradition, une troisième légende, qui ne peut se confondre ni s'allier avec les autres.

La discorde intérieure a été pour ainsi dire l'état normal de la nation française tout au long de l'histoire. Cette nation était maintenant divisée en deux clans absolument distincts, embrasés d'une intense et idéale dévotion à deux systèmes complètement opposés : d'un côté, le système du droit divin royaliste, sanctionné par la tradition ; de l'autre, le système de la philantropie révolutionnaire, sanctionné par la philosophie. Si une note pouvait faire vibrer à l'unisson ces cordes discordantes ce n'était qu'une note aussi pure spirituellement qu'elles l'étaient elles-mêmes dans leurs plus généreuses aspirations.

Cette haute supériorité d'ordre moral n'était pas à la portée de l'Empire. Il lui fallait pour se maintenir s'appuyer sur des serviteurs de circonstances, tandis que les serviteurs de l'Eternité se tenaient à l'écart, comme ils se tenaient aussi à l'écart les uns des autres. Il ne put résister. La force lui avait donné l'existence politique qu'il garda une douzaine d'années, puis il succomba à la force, tout comme l'ancienne monarchie avait été renversée par la force de la Révolution qui succomba à la sienne propre. La Restauration se trouva en face d'une France entièrement différente de celle sur laquelle régnait Louis XVI vingt-cinq ans auparavant.

Avec elle revinrent au pouvoir les anciens détenteurs de la souveraineté, les anciens ordres privilégiés. Durant leur infortune ils n'avaient (comme dit une épigramme célèbre) rien appris, ni rien oublié ; ils avaient en leur système la même confiance illimitée, le croyant assez solide pour résister aux forces qui allaient se liguer contre lui. L'expérience n'avait pas détruit leurs préjugés ; bien plus cela avait été un point d'honneur pour eux de conserver dans leur malheur les mêmes préjugés qu'ils nourrissaient dans leur puissance.

Cependant ils ne purent ni supprimer, ni ignorer impunément les trois nouvelles traditions qui s'étaient superposées à la leur : la tradition ré-

volutionnaire, la tradition impériale, et la tradition de leur propre gouvernement, qui pour le pays était comparativement nouveau, et basé en dernière analyse sur l'heureux emploi de la force brutale.

Quinze ans ils restèrent au pouvoir donnant, somme toute, au pays, la prospérité et la paix. Charles X succéda normalement à Louis XVIII comme si la monarchie n'avait jamais subi d'interruption, mais les forces combinées de ses adversaires furent irrésistibles et la Révolution de 1830 termina l'ère de la Légitimité en France.

Un nouveau système lui succéda auquel manquait la pierre de touche de l'expérience. La monarchie constitutionnelle par la volonté du peuple.

Sous Louis-Philippe, dit-on, la Bourgeoisie s'essaya à remplacer la Noblesse. L'effort fut consciencieux mais sans grâce.

Enfin cette tentative s'effondra et la Révolution de 1848 amena la seconde République. Vinrent quatre années de gouvernement Républicain, qui tomba bientôt sous la Présidence de Louis Napoléon, tout comme la première République était tombée sous le consulat du plus grand des Bonapartes. Enfin le Coup d'Etat de 1852 ramena l'Empire.

Napoléon III était au fond un idéaliste et un philantrope qui rêvait de régénérer la Société. Mais il manquait encore plus que le fondateur de sa dynastie du haut pouvoir moral qui eut fallu pour réconcilier les factions opposées, auxquelles s'étaient ajoutées la faction Orléaniste ce qui en faisait trois contre lui.

L'histoire poursuivit son cours ; et en 1870, l'année fatale, le second Empire succomba à la force dans des circonstances si particulièrement tragiques qu'aucun Français ne les peut oublier.

La nation était écrasée sous une invasion armée et cependant la tradition impériale avait amené la France à penser qu'elle seule pouvait infliger semblable désastre à ses voisins.

Surgit la Troisième République qui, comme tous les autres gouvernements depuis Louis XVI, naquit au bruit des armes, et qui dut reconquérir sa capitale au milieu des horreurs de la guerre civile.

La Troisième République a jusqu'à présent échappé à la Révolution.

Pour montrer, par un exemple, l'effet de cette page d'histoire sur le tempérament de l'homme, M. Barrett Wendell fait la comparaison suivante : Un de ses compatriotes bien connu, M. George Ticknor, naquit en août 1791 sous la Présidence de Washington ; il mourut en 1871. Durant sa vie, dix-sept présidents succédèrent régulièrement au fauteuil de Washington ; et durant ces quatre-vingts ans la tradition nationale, une tradition unique, ne fit que s'affermir d'année en année. Eut-il été français, il eut vécu sous six gouvernements différents : La République, l'Empire, la Restauration, la Monarchie Constitutionnelle, la Seconde République et le Second Empire. Tous nés d'une Révolution armée ; tous renversés par la force. Nous rappelons encore ici l'amour du Français pour l'ordre et le système et la franchise intellectuelle avec laquelle il admet tous les faits. Chacun de ces six systèmes de gouvernement peut être regardé comme un nouvel effort pour réconcilier le système et les faits. Tous s'imposèrent aux convictions honnêtes d'un bon nombre de Français. Tous ont leurs adeptes et leurs dévots. Ainsi qu'il en a été des querelles religieuses, l'ardeur et la sincérité de ces convictions politiques les a fait considérer par leurs adhérents comme empreintes d'une divine vérité ; et il est clair que transiger sur des questions de conscience est indigne d'honnêtes gens.

Résultat inévitable de la Révolution : les Français du 19ième siècle sont plus qu'intolérants vis-à-vis les uns des autres en matière politique comme en matière religieuse, et sont en apparence incapables de s'entendre. Les Royalistes, les Révolutionnaires, les Impérialistes, tous fidèles à leur idéal particulier, ont toujours été mortellement opposés, mais encore avec la ferveur enthousiaste du tempérament français, ont " moralement " horreur les uns des autres.

Mais cette complexité d'idéal, n'est pas la seule résultante de la Révolution. Une autre est le fait que tous ces gouvernements ont été basés sur l'emploi de la force armée, et que par conséquent ils se présentent à l'esprit bien moins sous le caractère d'un établissement national que sous le caractère d'une tyrannie de parti.

L'effort de la Révolution à supplanter un ancien système par un autre plus nouveau et plus juste a été incessamment copié, si bien que tout système semble maintenant expérimental, doctrinaire, transitoire et incertain.

Et cependant la France n'a été que bien rarement au seuil de l'anarchie. Au milieu de ces convulsions politiques, sous la Terreur même, la vie matérielle, intellectuelle et sociale de la nation s'est continuée presque sans modifications.

Le gouvernement de la France peut changer, mais ses méthodes de gérer ses affaires et de faire face à ses plus minimes obligations ne changent pas. A ce propos, M. Barrett Wendell cite l'exemple d'un serviteur de Charles X qui après de bons et loyaux services fut gratifié par le roi d'une modeste retraite. Il mourut presque centenaire en 1906 et pendant cette longue période, malgré la révolution de 1830 et celle de 1848, malgré le coup d'Etat de 1852, malgré la chûte du Second Empire, sa pension lui fut régulièrement payée.

Et ajoute l'auteur :

" Aucun changement de gouvernement, d'idéal ou d'aspiration n'a pu affecter l'inlassable persistence nationale de la France. "

S'il en eut été autrement, la France ne pourrait être ce qu'elle est.

Le désastre de 1870 était en apparence écrasant, néanmoins quelques années après, ce n'était plus qu'une page d'histoire comme la Révolution de juillet, la Terreur ou le Calendrier Républicain.

Les faits de la vie française que nous venons d'exposer, révèlent partout une admirable, persistante et sérieuse dévotion au système dans les affaires privées ; c'est le témoignage indiscutable d'un état d'existence aussi éloigné de l'anarchie qu'aucun autre au monde.

(à suivre)

PIERRE LORRAINE

Nos Compagnes les Fleurs

En cette fin d'été, les roses et les géraniums, les œillets et les lys, toutes sortes de variétés de fleurs ornent les parterres, parfument l'atmosphère, réjouissent les yeux. Parlons donc des fleurs et de la place qu'elles tiennent dans notre vie. A notre époque, plus qu'à aucune autre, elles sont recherchées des amateurs, figurent dans les fêtes et les cérémonies. Dire pourquoi nous les aimons, ce sera une façon de leur payer en partie notre dette de reconnaissance.

—

Jamais on n'avait aimé les fleurs autant que nous les aimons aujourd'hui ; jamais on n'en avait si profondément goûté le charme et la poésie. Il semble qu'il n'y ait aucune des circonstances de notre vie à laquelle nous ne voulions les associer. Envoyées à la jeune maman, les fleurs saluent notre premier jour, elles entendent notre premier cri ; demain elles recevront les confidences des premiers battements de notre cœur. En France, le premier envoi est une corbeille garnie de dentelles, de tulle ou de satin blanc, où les roses, les lys, les œillets, les gardénias, les tubéreuses, tout est blanc, d'une blancheur virginale. Une gerbe de fleurs suivra. Pas un jour ne se passera sans que la chambre de la fiancée ne se pare à nouveau, jusqu'à l'heure où la jeune fille recevra le bouquet traditionnel de boutons d'oranger, de roses et d'orchidées blanches, montées sur des feuilles de pervenches.

En 1904, à Londres, on vit le fils d'un riche financier faire acquisition d'une superbe orchidée de trois mille dollars,—une odontoglossum crispum Cookson—entourée de quatre autres fleurs de la même espèce, un peu moins rares, mais valant cependant plus de mille dollars chacune, et offrir le tout en "corbeille" à sa fiancée.

M. W. Reston, un Australien, ne fut pas moins galant ; la corbeille de fleurs dont il fit cadeau à sa fiancée était si vaste que les lys, les roses, les orchidées, les œillets qui la composaient durent être transportés au domicile de la jeune fille dans onze grands fourgons. Cette corbeille avait coûté huit mille dollars.

Récemment, une jeune Hongroise en recevait une de quatre mille dollars exclusivement formée des fleurs de montagne les plus rares ; une seule des fleurs avait exigé cinq semaines de recherches dans les Alpes. On n'ose estimer à quel prix revient cette invraisemblable fantaisie.

En certains cantons suisses, celui de Glaris par exemple, il n'est pas admis qu'un couple s'unisse sans que le fiancé ait offert à la jeune fille un bouquet d'eldeweiss, par lui-même cueilli.

Au jour de la cérémonie, la jeune fille ne quittera les fleurs de la maison que pour les fleurs de l'église.

D'après un calcul du Munsey's Magazine, rien que la décoration des églises, pour les cérémonies nuptiales, représente à New-York une dépense annuelle de plusieurs millions de dollars. Quand Miss Kingsland se maria à Saint-Bartholomey, de New-York, l'église disparaissait sous une éblouissante parure de branches fleuries de pommiers. Pour le mariage de miss Dillon, à la même église, des branches de pommiers s'élevaient encore en gracieux arceaux, mêlées à de grosses pivoines blanches. Lors des noces de miss Stevenson, les salons de l'hôtel paternel, à Madison-Square, avaient leurs moulures, leurs lustres, leurs cheminées, leurs moindres ornements décorés de guirlandes de fleurs ; 60,000 roses blanches, 25,000 roses roses, 40,000 lys furent ainsi employés ; cet amoncellement parfumé de fleurs coûta au père de la mariée la somme de 40,000 dollars environ. A Chicago, un autre milliardaire avait fait venir des milliers et des milliers de fleurs tropicales, aux formes étranges, qui s'accumulèrent dans son hôtel en guirlandes, en corbeilles, en tapis ; la note à payer s'éleva à la somme de 150,000 dollars. Marseille, en 1907, eut le privilège d'un spectacle bien moderne : les jeunes mariés revenant de la cérémonie sur un tandem ! Le guindon, le cadre, les jantes de la machine étaient enguirlandés de fleurs d'oranger fixées par des coques de satin ; le bouquet de la mariée était attaché au guindon, les demoiselles et garçons d'honneur, les témoins, toute la noce suivait sur des bicyclettes fleuries !

—

Les fleurs sont de toutes les fêtes. Ce sont elles qui vont nous aider à accueillir les hôtes d'honneur.

A l'Elysée, sous la présidence de Félix Faure, la table était toujours ornée d'une garniture d'orchidées merveilleuses. Lors d'un dîner donné à Washington, un lac était creusé au milieu de la table et un bateau lourd de roses y évoluait. Mais tout cela n'est rien à côté du luxe des fleurs aux dîners d'apparat de la cour de Russie. A chaque service correspond une garniture florale différente. Le repas commencé avec les violettes, puis se continue avec les muguets ; c'est ensuite le tour des lilas et des jacinthes. Aux roses succèdent les bleuets et enfin au dessert d'autres roses, différentes des premières, les roses "la France", les fleurs préférées de la tsarine.

Beaucoup de maîtresses de maisons ont adopté aujourd'hui une jolie coutume. Avant de passer dans la salle à manger, elles offrent à chacun des couples qu'elles ont placés côte à côte une fleur différente qu'on met à la boutonnière ou au corsage, et chaque homme, reconnaissant sa voisine, la conduit à table à la place que marque un bouquet des mêmes fleurs.

Récemment, dans un grand dîner, les invités se divisaient par groupes de fleurs. Chaque table, de douze couverts, était présidée par une dame qui vous ralliait à la fleur qu'elle portait à la ceinture.

Une des plus jolies trouvailles des fleuristes parisiens est la "décoration champêtre". Des plaques de glace à contours sinueux simulent sur la table de minces ruisseaux argentés que bordent des lycopodes piqués dans la mousse des rives, tandis que des grappes capricieuses d'orchidées se penchent et se reflètent sur le miroir de l'eau.

Un dîner merveilleusement fleuri fut celui que donna à Paris, il y quelques années, un des plus riches représentants de la colonie étrangère. Sur une double rangée, au milieu de la table, des arbres fruitiers en miniature se dressaient dans des pots que dissimulaient des guirlandes fleuries, quatre vignes formaient un dôme et des arcades, d'où retombaient de lourdes grappes de raisin. Entre chaque arbre les orchidées, les violettes et les glycines dessinaient leurs festons fleuris et mettaient la délicatesse de leurs tons mauves à côté de l'éclat des beaux fruits mûrs.

Et ce fantastique "souper des Roses" qu'un clubman de Londres donna en 1899, à quarante de ses amis ! Les roses tapissaient les murs, le plafond, le plancher. On en servit de confites comme entremets. Ce souper, digne de Néron, coûta 15,000 dollars !

D'énormes chrysanthèmes en bouquets monstrueux, descendant du plafond en guirlandes, décorèrent un dîner donné récemment par un Américain J. T. Godsen. Ce dîner eut pour pendant celui où M. Stenhouwer, immigré d'origine hollandaise et naturalisé citoyen américain, avait fait venir de son pays natal, pour décorer la table, 40,000 dollars de tulipes choisies parmi les plus belles et les plus rares.

Il y a quelques années, le directeur d'un des plus grands hôtels de l'Engadine a eu ainsi l'idée d'établir un concours de garnitures de table parmi ses hôtes qui partaient le matin moissonner aux flancs des Alpes.

Au théâtre, la fleur naturelle met dans ce milieu tout artificiel sa grâce incomparable.

C'est elle qui rend hommage au triomphe de l'artiste, au succès de l'écrivain et à celui de la comédienne. Quand notre fameuse chanteuse d'opérette, Mme Théo, qui était allée jouer en Amérique, reprit le paquebot pour rentrer en France, les quatre immenses tables de la salle à manger du bord pouvaient à peine recevoir les fleurs qui lui avaient dit au théâtre les adieux de l'Amérique. Un de ses admirateurs avait envoyé une petite frégate de fleurs.

Aussi pas plus que les fêtes privées les fêtes publiques ne peuvent se passer d'elles. Jusque dans la raideur de la politique elles mettent une note de grâce et de poésie.

Madame de Sévigné, dans une de ses "Lettres", parle avec stupéfaction de mille écus de jonquilles dépensés dans une fête à la cour de Louis XIV. Qu'est-ce que ces mille écus de jonquilles à côté de ce que la France dépensa en 1896 pour recevoir les souverains russes ? A Versailles, dans la seule galerie des Glaces, il y avait trois mille bouquets. Le salon d'Hercule était une immense serre d'œillets et de primevères. Le grand salon Louis XV, réservé à l'Impératrice, n'était qu'orchidées; le petit cabinet de toilette était fleuri exclusivement de maréchal Niel et de violettes de Parme ; et dans le Salon des Lustres, destiné à l'Empereur, tout disparaissait sous les crotons et les caladiums.

Une Parisienne connue dépense 5,000 dollars pour la garniture de ses salons et de sa table dans les trois mois de réceptions annuelles.

Pour les fêtes de l'Indépendance américaine, M. Vanderbilt donna à New-York, en 1884, un bal qui est resté légendaire. Le vaisseau qui avait amené la statue de la Liberté destinée à la rade de New-York était représenté par un navire tout en roses et en pieds-d'alouette. Plus de 50000 roses forcées décoraient les salons.

Le bal que le duc de Portland donna, en juin 1898, en l'honneur du duc et de la duchesse d'York, lui coûta 14,000 dollars de tapisseries et 10,000 dollars de fleurs !

—

Les plus touchantes journées de la fleur sont celles où elle offre aux œuvres de charité le sacrifice de sa grâce et de son parfum. C'est pour les "Victimes du Devoir" que, chaque année, dans la semaine qui précède le Grand Prix, des millions de fleurs jonchent les allées du Bois de leur hétacombe odorante. Jamais la fête ne fut plus brillante qu'en 1884, lors de sa création. On se bombardait déjà autour des lacs, que la queue des voitures, impatientes de prendre part à la bataille, dépassait l'Arc de Triomphe ! La recette atteignit 26,000 dollars !

La plus maigre décoration d'une victoria, la plus simple parure de fleurs de saison vaut 40 et 50 dollars ; avec des roses et des iris, 100 dollars. Les voitures chargées de 200 dollars de fleurs ne sont pas rares. Il y a quelques années, le directeur d'un journal parisien, M. Fernand Xau, triompha avec une voiture japonaise, toute de pivoines blanches, roses et rouges ; deux parasols de mêmes fleurs couvraient l'un la voiture et l'autre le cheval. En 1904, Mme du Gast avait son au

tomobile recouverte d'un dôme d'œillets magnifiques. Une victoria disparaissait sous 1000 dollars d'orchidées.

A Luchon, le clou de la journée, en septembre 1903, ce fut une énorme voiture paysanne, traînée par des bœufs : char et attelage étaient exclusivement ornés des fleurs simples et candides des champs de blé. Une autre voiture représentait toute la flore des Pyrénées. Dinard a eu une idée charmante : réunir dans la même fête ces deux grâces, l'enfance et la fleur. Ce sont les bébés qui défilent dans leurs voitures fleuries. Une voiture d'enfant, en 1904, avait été ingénieusement transformée en " cygne de Lohengrin ".

Il n'est pas un pays au monde qui n'ait pas sa journée des fleurs. Au mois de mai, Bruxelles a son "Longchamp fleuri" au long de l'avenue Louise, à l'entrée du Bois de la Cambre. Dès les premiers jours du printemps, Constantinople a sa fête des tulipes. Téhéran et Ispahan ont leur fête des roses. Le Japon a sa journée de la " fleur du pêcher ".

—

Pourquoi donc faisons-nous aux fleurs une si large place dans notre vie ? Pourquoi les associons-nous à tous les événements et aux plus intimes ? Et d'où vient que nous les aimons tant ? Est-ce seulement pour leur prestigieux coloris et leur ineffable parfum ? Non pas. Les raisons de notre sympathie sont singulièrement plus profondes. Nous les aimons avec tout notre être, car elles éveillent en nous-mêmes d'intimes et mystérieuses correspondances et vont émouvoir le tréfond de notre cœur.

Chacune symbolise pour nous une joie, une douleur, un désir ou une plainte ; chacune a une sensibilité différente, et chacun de nous, suivant son âme, a sa fleur préférée en harmonie avec elle. N'est-ce pas que vous êtes l'orgueil, lourdes et éclatantes pivoines, tulipes inflexibles et royales ? N'est-ce pas, que vous êtes la fantaisie romanesque ou bizarre, capricieuses, étranges orchidées, et que vous, frêles narcisses, lilas blancs et jasmins, vous êtes toute la douceur et toute la tendresse ?

Tous les sentiments humains, des plus simples aux plus complexes, elles les expriment dans leur muet langage. Aux fleurs blanches, lys ou orangers, l'innocence et la pureté ; aux rouges l'ardent amour ; aux bleues les éternels souvenirs et les regrets éternels. Né du rouge et du bleu, le violet dira tout ensemble l'amour et le souvenir, et voilà pourquoi les lilas mauves sont les fleurs des veuves, de celles qui ont aimé et gardent au cœur l'image du passé.

Il est des bouquets qui sont des lettres, spirituelles ou tendres, ironiques ou féroces. Une gerbe de roses et de cyclamens est un compliment à la beauté et à la jeunesse ; mais qu'il s'y glisse quelques pieds d'alouette et c'est un reproche à l'inconstance.

Une solliciteuse enragée importunait une grande dame de ses visites, l'accablait de ses demandes et de ses supplications ; quand elle ne rencontrait pas sa victime, elle laissait à son adresse un bouquet de myosotis. La dame répondit, symbole pour symbole, en envoyant à son bourreau un bouquet de fleurs de bardane. Au dictionnaire parfumé, cela n'a qu'un sens. " Vous m'importunez ! " La femme aux myosotis ne crut pas devoir insister.

Les fleurs en arrivent — qui l'eût cru ? — à parler politique. Pendant la fameuse rivalité de la maison d'York et de la maison de Lancastre, chaque partisan arborait la rose blanche ou la rose rouge.

L'œillet rouge, cher, il y a vingt ans, aux boulangistes, a chanté la gloire napoléonienne, et quand l'Empereur s'embarqua sur le Bellérophon, les jeunes filles et les jeunes gens, dit Las Cases, lui en apportèrent des gerbes. Par antithèse de couleur, l'œillet blanc en devint du coup l'emblème des royalistes. Mais la fleur bonapartiste par excellence, c'est la violette. Sous la Restauration, Mlle Mars reçut un soir une bordée de sifflets pour avoir paru en scène avec un bouquet de violettes.

Sur la frontière de l'Est, la fleur naguère a dit aussi son mot. Un paysan alsacien, dépouillé de ses biens, imagina une spirituelle vengeance. Avant son départ, il sema dans le champ qu'on venait de lui ravir des coquelicots, des marguerites et des bleuets. L'année suivante, on vit sortir de terre les trois couleurs et le champ s'envelopper d'un grand drapeau vivant.

—

A ces fleurs, si charmantes nous n'attribuons pas seulement un sens symbolique, nous leur donnons une âme qui participe de la nôtre. Les vieilles légendes ont fait palpiter en elles tous les sentiments qui sont en nous.

Si l'amour est leur thème favori, si elles en disent si bien les attentes, les joies ou les désespoirs, c'est qu'elles ont vécu souvent elles-mêmes un de ses romans ou un de ses drames. Elles ont été, avant leur métamorphose actuelle, des jeunes filles ou des amoureux. L'anémone est née du sang d'Adonis qui aimait Vénus et qu'un sanglier déchira. Daphné, aimée d'Apollon, pour lui échapper se transforma en laurier.

Plus d'une doit son nom à quelque aventure romanesque ou tragique, à laquelle elle fut mêlée. C'est un récit d'amour malheureux qui est écrit sur les pétales bleus du myosotis.

Deux fiancés se promenaient sur les bords du Danube. La jeune fille aperçoit au flanc escarpé de la rive une touffe fleurie, couleur d'azur ; elle la désire, en souvenir de la chère promenade, et déjà, son fiancé s'empresse pour la saisir. Mais son pied glisse, le courant l'entraîne, et dans un suprême effort, il lance à son amante désespérée les fleurs et un déchirant appel : "Ne m'oubliez pas!"

L'imagination du Moyen Age a même attribué aux fleurs le don de dévoiler cette chose insaisissable et attirante : l'avenir.

Le monastère de l'abbaye de Corvey sur les bords du Weser, avait reçu de Dieu une grâce particulière. Chaque fois qu'un des frères devait trépasser, trois jours avant l'heure fatale un lys se détachait de lui-même d'une guirlande d'honneur suspendue dans le chœur et se montrait sur la stalle de celui qui allait mourir. Le frère avait trois jours pour offrir à Dieu une âme candide.

La mandragore, au dire des vieux contes, quand on veut l'arracher de terre, pousse des gémissements si insupportables que celui qui la déracine meurt sur-le-champ. Mais si la fleur est bien soignée dans le petit coffret qui doit la recevoir, baignée tous les vendredis et enveloppée à chaque lune d'une nouvelle petite chemise de soie blanche et rouge, elle sera la providence de la maison, elle parlera, elle répondra à toutes les questions et révélera à ses hôtes les secrets de l'avenir.

—

C'est à l'instant du malheur que nous connaissons nos véritables amis. Dans la tristesse et dans la souffrance, la fleur ne nous abandonne pas : elle nous offre la consolation de ses pétales éclatants et de son âme odorante.

Captive à la Conciergerie, Marie-Antoinette a pourtant une joie : le bouquet d'œillets, de juliennes et de tubéreuses, ses fleurs favorites, que la brave Nichard, la concierge, lui apporte chaque matin. On arrête la femme, mais son geste trouva grâce. Le pardon naît des fleurs.

Une fleur au chevet d'un malade suffit à égayer la tristesse de sa chambre, et aux heures de convalescence il aura plaisir à y fixer longuement ses regards ; il lui semblera qu'il y a quelque analogie entre sa langueur et la vie languissante de la fleur. Sully-Prudhomme l'a joliment dit :

> Quand la vie a pour nous ses portes demi-closes,
> Les plantes sont nos sœurs,
> Nous comprenons alors le sens obscur des roses,
> Et ses vagues douceurs.

Ce qu'il s'est dépensé de fleurs aux grandes cérémonies funèbres est inimaginable. Mais jamais la profusion et le luxe des fleurs n'atteignirent ce que Paris vit, en 1894, aux funérailles de Carnot. En trois jours, les fleurs avaient eu leurs prix quintuplés. Les prix de gros de certaines orchidées des oncidiums, allaient jusqu'à un dollar. Les lys rouges se vendaient 25cts. pièce. Quinze cents couronnes défilèrent, représentant un million de francs de fleurs.

La tombe de la famille Worms de Romilly, au Père-Lachaise, qui est constamment fleurie de fleurs fraîches, coûte pour sa parure éphémère, 6,000 dollars chaque année. Quand le milliardaire américain Mackay perdit son fils de passage à Paris, il donna d'outre-mer l'ordre à un fleuriste de recouvrir de fleurs les plus belles le cercueil du jeune homme déposé dans le caveau de Saint-Augustin, en attendant son transfert à San-Francisco. La facture se monta à 15,000 dollars pour deux mois.

Et n'est-ce pas une touchante pensée qu'a eue, cette année même, au mois de juin, Mme Suzannah Ibsen, la veuve de l'illustre auteur dramatique, lorsqu'elle envoya les premières fleurs cueillies sur la tombe de son mari à ses deux plus célèbres interprètes, Mme Eleonora Duse et Mme Suzanne Desprès ?

Aimons donc les fleurs ! Pas une heure elles ne cessent de nous enchanter de leurs couleurs et de leurs parfums. Aimons-les encore, parce qu'elles savent tour à tour nous réjouir et nous consoler.

ETINCELLE.

A Travers les Livres

Le ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries de la Province de Québec vient de publier une brochure, à toilette coquette qui a pour objet d'attirer en nos plaines fertiles et non cultivées encore l'immigration française.

On applaudira à ce beau geste de notre gouvernement si français de cœur et d'esprit, on applaudira encore à ce patriotisme de bon aloi qui consiste à faire connaître au loin les ressources agricoles et industrielles de notre pays, et, comme ces brochures seront surtout distribuées en France et en Belgique, elles ne sauront manquer d'encourager les colons belges et français à choisir entre tous les pays, le Canada qui leur offre tant d'avantages.

La nouvelle brochure est imprimée sur papier de luxe et contient une foule de gravures très bien faites qui donnent la meilleure idée des principaux endroits du Canada et surtout des régions colonisées et à coloniser. La brochure est, de plus, pourvue, d'une carte géographique très complète de la province de Québec. La partie littéraire de l'œuvre a été confiée au publiciste attaché au ministère de la Colonisation, M. Alfred Pelland, à qui nous adressons nos compliments sincères pour la façon intéressante, récréative et utile tout à la fois, avec laquelle ces pages ont été écrites.

—

Nous accusons aussi réception d'un recueil de poésies écrites par M. Louis-Joseph Doucet de l'Ecole Littéraire de Montréal. Ce livre, intitulé " La Chanson du Passant ", sera l'objet d'une plus longue étude un peu plus tard.

LE LISEUR

———

Le salon de modes " Mille-Fleurs " est à préparer une ouverture de modes d'automne qui éclipsera loin derrière elle toutes celles qui l'ont précédée. Ce sera un plaisir délicat que ces surprises fleuries à une époque où l'été qui se meurt jette une note mélancolique dans toutes les âmes. Allons donc s'égayer au No 527 rue Sainte-Catherine Est.

Recettes Faciles

CONFITURE DE MELON.—Prendre des melons bien mûrs ; les couper d'abord en côtes pour les peler, puis ensuite les diviser en tranches aussi minces que possible.

On les met alors dans une terrine, et on les recouvre du sirop suivant, tout chaud :

Deux livres de sucre dans une bouteille de bon vinaigre (proportion pour trois livres de fruits). Laisser bouillir un peu. Ecumer.

On fait macérer le melon dans ce sirop tout un jour. Le lendemain, on réchauffe le dit sirop, qu'on reverse sur le fruit. Le troisième jour même opération. Seulement, cette fois, on additionne le sirop d'un peu de cannelle et de clou de girofle : on les passe ; on le laisse réduire à consistance, et on en recouvre presque à froid les filets de melon rangés dans les verres à confiture ou à conserves.

Clore avec du papier trempé d'un peu d'eau-de-vie.

—

GELEE DE POMMES (CONSERVES).—Peler et couper en quartiers minces, ôter les cœurs, jeter à mesure dans de l'eau froide. Mettre sur le feu ensuite dans une bassine, avec juste assez d'eau pour que le fruit baigne. On peut ajouter un peu de jus de citron. Quand les pommes s'amollissent, arrêter la cuisson. Les placer sur le tamis ou dans une chausse de laine, faite exprès, au-dessus d'une terrine dans laquelle on recueille le jus qui tombe, sans presser ni écraser les fruits.—Peser ce jus, et le mélanger à un poids égal de sucre concassé. Faites cuire encore, passez au tamis très fin ; ajoutez des filets d'écorce de citron confits et mettez en pots. Si l'on veut une gelée très ferme, on met une proportion de sucre plus grande.

Modernisons ! c'est la devise du salon de modes, Mille-Fleurs, qui offre à sa clientèle que les dernières modes, les plus élégantes comme les plus récentes.

ERRATA

Dans la nouvelle, Lionel Duvernoy, écrite pour notre journal par Melle Adèle Bibaud, nous devons lire :

" Le désert, n'était-ce pas l'image de sa vie ? Ses pas s'y enfonçaient géométriquement, systématiquement, réguliers, uniformes comme tous les jours de son existence. "

Dans un autre paragraphe, au lieu de : " ... qui voilait tout son œil, " il faut lire " ... qui voilait tout son ciel. "

Mme Pageau est en ce moment occupée à préparer l'exposition de chapeaux d'automne qui doit s'ouvrir bientôt dans ses artistiques salons. Nous croyons, connaissant le bon goût et le talent de cette remarquable modiste que peu de spectacles pourront rivaliser avec celui qu'offrira cette exposition nouvelle aux yeux ravis des élégantes. Il y aura des surprises qui feront ouvrir de grands yeux à celles que les fluctuations et les caprices de la mode intéressent supérieurement. Toutes ces créations ont été étudiées et conçues dans les meilleurs salons de modes de New-York. Le tout Montréal élégant sera anxieux d'en connaître jusqu'aux moindres détails.

Mme PAGEAU,
769 rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

—

UN PROFESSEUR DE MUSIQUE.

Nous apprenons avec plaisir que Mme McMillan, le professeur de musique bien connu en cette ville, sera de retour de son voyage d'Europe vers le dix-huit de reptembre. Mme McMillan est à Paris, l'élève du célèbre Delaguerrière, de l'Opéra Comique, lequel se déclare tout enthousiasmé des talents et des aptitudes musicales de sa jeune élève canadienne. Nous félicitons Madame McMillan de ces éloges flatteurs et nous nous réjouissons des succès de l'une des nôtres dans la Ville aux harmonies, par excellence.

—

—M'avez-vous assez considérée ? disait brusquement une dame à Piron qui la regardait.

—Madame, riposta le poète, je vous regarde, mais je ne vous considère pas.

Conseils utiles

FEUILLES DE CASSIS.—On dit que les feuilles de cassis appliquées sur des plaies amènent la guérison en peu de temps. Pour les employer, on les hache comme du persil et on les applique directement sur la plaie. Si les feuilles sont séchées ; on les fait tremper quelques minutes dans l'eau tiède.

NOUVELLE ANGLETERRE ET LA MER.

Tel est le tire d'un petit pamphlet publié par la compagnie de chemin de fer du Grand Tronc et adressé sur demande à tout agent de la compagnie. Il décrit les beautés et les attractions des parties montagneuses des Etats de la Nouvelle Angleterre et des côtes de l'Atlantique. Les places d'eau ou bord de la mer sont des plus belles, sur la rive américaine et ce petit pamphlet intéressera au plus haut degré, ceux qui n'ont pas encore eu l'avantage de passer quelques jours au bord de la mer. La Compagnie du Grand Tronc fait circuler des chars dortoirs Pullman de Chicago, Toronto, etc. et des trains complets comprenant chars salon, restaurant et bibliothèque, sur des convois de jour et des wagons dortoirs sur des trains de nuit entre Montréal, Portland, Old Orchard et Kennebienk port.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Je suis une femme, vous entendez, petit... Je n'ai pas le droit d'avoir du cœur, d'aller voir Jacques Marelle malade...

Et elle étendait les bras, se tordait les mains, déchiquetait son mouchoir.

—De grâce, Lucette !...... calmez-vous... C'est stupide !... C'est idiot, cruel...

Il lui avait pris une main, la serrait en la sienne, essayait de la calmer. C'en était trop. Le visage caché en l'autre main, le mouchoir posé sur la bouche, sur les yeux, elle sanglotait, ne voulait rien entendre. Alors il la prit sous le bras, la guida pour la forcer à marcher, l'éloigner de ces Joyeux qui les regardaient toujours, plantés en travers de la porte, derrière eux. Dans l'allée voisine, des camarades passèrent, et les apercevant tout près l'un de l'autre, allant lentement, ils sourirent. L'un d'eux cria même :

—Mes compliments !

A quoi un autre, bêtement, ajouta :

—Ne vous embêtez pas, mes enfants !

Lucette s'était arrêtée, avait relevé la tête.

—Imbéciles !... murmurait Pierre entre ses dents.

—Pourquoi ! dit-elle durement, la voix brève, essuyant ses yeux, les larmes noyant ses joues devenues pâles subitement... Pourquoi ?... Je suis la femme... la femme après tout... bête à plaisir, machine de joie, pas autre chose... quoi que je fasse, jamais je n'effacerai cela... Alors, à quoi bon laisser voir qu'on a du cœur ? Ils ont raison. Il ne faut pas qu'on " s'embête " avec moi... Tenez, disons-nous adieu. Aux yeux de vos camarades je vous compromets, mon bon Pierre... ....

—Lucette !...

—Aussi, c'est votre faute, vous m'écoutez trop complaisamment. Dieu sait pourtant que ce que nous échangeons n'est pas toujours d'une gaîté folle... Allons, adieu !...

Pendant qu'elle parlait, Pierre la sentant se monter, devenir mauvaise, resserrait son étreinte, lui barrait le chemin, s'obstinait à vouloir rencontrer son regard, mettre ses yeux en ses yeux qui le fuyaient, glacés.

—Non !... laissez-moi, vous dis-je... Adieu !

D'un brusque mouvement elle se libéra, s'enfuit, fit quelques pas dans le sentier. Jamais elle ne lui avait parue si pathétique et jolie. Dans l'ombre verte descendant sous les palmes immobiles voilant le ciel, sa silhouette jeune, alerte, éclairait le chemin. Alors, comme si elle eût senti le regard de son ami qui la suivait, ne pouvait se détacher d'elle, elle se retourna et gentiment, presque gaie, lui cria :

—Plus tard !... Un de ces jours !

—Pauvre fille ! murmura-t-il. Comment cela finira-t-il ?

Il n'eut pas à songer trop longtemps à l'incident. Une pensée autrement grave le préoccupait. Le matin même, dans son courrier, il avait trouvé une lettre de la mère de Jacques Marelle. En désespoir de cause, elle s'adressait à lui. Qu'en était-il au juste de cette maladie ? Que disait le médecin ? Mais surtout, par pitié, que Jacques ne se laissât plus aller à écrire des lettres aussi désespérées à sa fiancée. La pauvre enfant faisait peine à voir. Maintenant, mère, elle gardait l'invincible espoir du retour. Il ne se pouvait pas qu'il mourût là-bas, si loin des siens qui l'adoraient. Dieu ne voudrait pas pareille épreuve. Cependant, si cela devait arriver, elle suppliait Pierre de veiller, en grand frère aîné, à ce que le pauvre garçon qui toujours, sa vie durant, fut un bon chrétien, ne fût pas surpris par la mort. Si Dieu devait lui prendre cet enfant, que ce soit pour l'emporter en son paradis. Il ne fallait pas le laisser rouler à l'éternité douloureuse. Et la pauvre mère faisait appel à son cœur, au souvenir de ses bien-aimés disparus, à lui, à sa mère, à son père, le héros martyr. Surtout, ne rien dire à Jacques de cette lettre.

—Oui, très facile tout cela, songeait Pierre errant à la recherche du bon curé.

Dans son petit coin, sous un massif de palmes et de lauriers-roses, le prêtre lut la lettre de madame Marelle.

—Bien, fit-il, hochant la tête. J'irai. Je l'ai déjà visité, mais je n'osais. Maintenant je le préparerai doucement. J'espère que Dieu qui est si bon m'aidera à lui gagner cette âme qu'attendrit la douleur, la solitude et le rêve d'un abandon total, d'un adieu déchirant. Vous m'aiderez aussi, lieutenant. C'est votre devoir, votre devoir de plus intime ami, d'homme surtout.

Pierre promit, puis s'en alla, le cœur serré, le front barré d'une douleur lancinante, une migraine qui lui venait sans doute, à cause de toutes ces larmes qu'il sentait s'amasser en son cœur goutte à goutte, chaque jour davantage, et qu'il ne pouvait pleurer.

L'amener à accomplir ses devoirs religieux et à ne plus désoler sa fiancée, répétait-il inquiet, effrayé de sa tâche... Comment arriver à tout cela sans lui donner l'éveil ?... Comment dire les mots nécessaires, si graves, d'un air calme quand on se sent guetté par ce regard aigu !...

Le lendemain, sa main posée sur le bouton de la porte, avant d'ouvrir, tressaillit. Son cœur eut une oscillation violente, puis s'arrêta net, glacé, au grincement de la serrure Et comme la veille, il entra souriant dès le seuil, criant :

—Bonjour, bonjour... Toujours calme ?... pas de fièvre ?

—Non, non, fit le malade, la tête boursouflée, rouge... Un peu faible seulement, acheva-t-il.

—Ah ! oui,.., je comprends...... ça suit son cours. Te voilà en pleine floraison. Un vilain moment à passer, acheva-t-il négligemment, regardant les fleurs nouvelles apportées par la petite sœur qui le soignait.

—Dis donc ?... fit la voix étouffée de Jacques...

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.

Il se retourna.

—Le bon curé est revenu.

—Ah !...

—Oui... il m'ennuie... Il veut que je me confesse.

Pierre sentit un vide énorme se creuser en lui, quelque chose y grelotter. Et puis, une idée jaillit.

—Cela m'étonne qu'il ne t'ait pas proposé la chose plus tôt. C'est son métier, en somme... Ensuite... ensuite... c'est la semaine sainte... Pâques est dimanche prochain... Tout bon chrétien, mon petit, doit s'exécuter à ce moment...

Et le voyant incrédule :

—Voyons... tu savais bien que nous étions dans la semaine sainte ?... .... Alors...

Jacques ne faisait plus un mouvement, abattu, dans une prostration complète, étiré, long, si long dans son lit blanc !... Et ses mains aussi ne bougeaient pas, comme si elles eussent été trop lourdes et qu'il eût fallu une peine énorme pour les soulever, en faire mouvoir les doigts.

—Moi,... je ne trouve rien d'étonnant à cela... Sans ce que tu viens de dire, ajouta-t-il d'un air dégagé, j'allais oublier la chose... Je t'engage à m'imiter... Tu n'as que ça à faire...... Ça te distraira.

Oh ! les mots quelconques, les choses mesquines, les détours qu'il faut prendre pour l'accomplissement d'une chose si parfaitement sévère et grande.

Il se leva pour s'en aller. Le portrait de Marguerite, toujours là, debout, lui rappela l'autre devoir... Encore !... Il eut une défaillance... Non. Pas ce soir !... demain !

Et puis la regardant mieux, la chère petite, en arrangeant les bibelots épars sur la table, il lui sembla, malgré ce sourire d'alors qu'elle avait gardé dans la pose saisie, que les beaux yeux bleus, sous le verre avaient des reflets, des lueurs de larmes, toutes ces larmes que la pauvre enfant versait chaque jour, là-bas, recevant quelques lignes tracées au crayon — lignes tremblées, descendant, se chevauchant... qui, plus que les mots informes qu'elle avait peine à déchiffrer, lui disaient toute la détresse de son Jacques si loin, si loin d'elle et de tout.

—A propos, dit-il résolu. Tu ne me parles plus de Marguerite. Elle t'écrit bien chaque jour ?... Oui !..... Pauvre petite !... j'espère que tu ne vas pas la désoler inutilement... que tu es un garçon de cœur... un homme... Les larmes de femme... ça ne soulage pas, vois-tu... à pareille distance, surtout. Et les siennes te doivent être plus précieuses que tout. Si tu lui as déjà écrit des lettres découragées, arrête-toi... Crois-m'en..... Et puis ça ne sert à rien, je t'assure. Notre vie ne nous appartient pas...... S'il faut partir, partons loyalement, honnêtement, en gens de cœur... et non avec le dur regret d'avoir fait du mal, beaucoup de mal, — inutile, — à ceux que nous avons aimés le plus ici bas... Et puis, que diable !... ce n'est pas ton cas.

Là-dessus, très vite, il lui serra la main et partit le laissant toujours de même, inerte, avec son immense regard sombre, immobile, perdu devant lui.

Le lendemain, vers la fin de la journée, au cercle, le docteur s'approchait de lui.

—Vous savez l'adresse de la famille de Jacques Marelle ?

—Oui, monsieur le médecin-major.

—Alors, télégraphiez de suite. Et encore, ils n'arriveront jamais à temps.

Quelques heures après, une petite feuille bleue s'abattait au milieu de la famille assemblée, après dîner, pour la veillée, là-bas.

" Complications subites. Rougeole hémorrhagique. Docteur dit état grave. Venez absolument. "

—Je sais comment cela se passe dans la famille, lui avait dit un soir Jacques Marelle, dans le " petit coin ". Je suis prévenu. Le jour où je verrai un de mes frères arriver, je serai fixé.

(à suivre)

A Propos d'Etiquette

J'ai reçu des lettres me demandant l'étiquette à suivre dans un salut ou dans une présentation.

Notre code d'étiquette, ici, diffère sensiblement du code d'étiquette française. Ainsi, par exemple, en France, c'est au monsieur à saluer le premier une dame, tandis qu'en notre pays, c'est la dame qui doit, tout d'abord, incliner la tête. Il n'y a donc, comme on le voit, de règle absolue. Mais dans le cas d'un vieillard rencontrant un jeune homme, c'est au jeune à saluer le premier, parce qu'alors, c'est à lui à donner le premier, le signe de respectueuse salutation auquel le grand âge est en droit d'exiger de plus jeune que lui.

Quant aux présentations, c'est l'inférieur qu'on présente au supérieur en sollicitant d'abord la permission de celui-ci de la manière suivante :

Madame Une Telle, voulez-vous me permettre de vous présenter Monsieur Richmond ?

La présentation est ainsi faite.

LADY ETIQUETTE

Une
Merveilleuse Découverte

LISEZ CECI

C'est dans votre intérêt: Pour cette raison, une dame, après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussi à découvrir un remède infaillible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et l'a surnommé

"La Joie du Peuple"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé *La Joie du Peuple*, que *Madame Seguin* m'a vendu pour la maladie du *Foie* et des *Rognons* dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir esayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Seguin qui m'a rendu la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Seguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Seguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvillier, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et les Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

CHAMBRE DU
RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL

Montréal, 30 Avril 1897

D'après les informations prises à bonne source je n'hésite pas à recommander Mde Victoria Séguin comme digne de toute confiance — ses remèdes sont considérés comme efficaces pour certaines maladies.

B. A. de Montigny
Recorder de la cité de Montréal

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau;

de 8 à 10 a. m.
de 7 à 10 p. m.

EN VENTE DANS TOUTES les PHARMACIES
et MAGASINS GENERAUX

Dépot principal: 412 Cuvillier, Près Ontario
Hochelaga.

Mme. V. SEGUIN

7ème année.—No. 12. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 12 sept., 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
Un an $2.00
Six mois 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION
80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques, Montreal

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



TAPPY

Sommaire

7ème année.—No. 12. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 12 sept., 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00 Six mois 1.00 Strictement payable d'avance	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

IDYLLE

Ta beauté radieuse illuminait mon rêve.
Des flûtes et des chants résonnaient sur la grève;
Les pins embaumaient l'air de leur vive senteur;
Et des couples erraient avec grâce et lenteur
A travers les bosquets mystérieux de l'île.
Que cette après-midi fut joyeuse et tranquille!
Tandis qu'une mer bleue aux flots étincelants
Mouillait mon front d'écume et baisait tes pieds blancs,
Non loin de nous, l'essaim des Dryades légères
Dansait pudiquement dans les hautes fougères.
Couché sur le rivage et regardant tes yeux
Je laissais mon amour pur et silencieux
S'élever jusqu'à toi pendant ces heures saintes.
Tes cheveux, couronnés de grappes de jacinthes,
D'un flot brillant et noir baignaient ton cou neigeux.
Bercée au bruit lointain des chansons et des jeux,
Ton âme apparaissait dans ton vague sourire;
Et les flûtes mêlaient aux accords de la lyre
D'harmonieux sanglots et des plaintes d'amour.
Tu me l'abandonnais, ton âme, sans retour,
Et mes profonds désirs perdaient leur violence,
Car je pouvais baiser le virginal silence
Des lèvres qui m'avaient tenté cruellement.
Les saphirs de la mer et le beau ciel clément
Rayonnaient au soleil immortel de la Grèce;
De longs soupirs passaient dans l'air plein de tendresse;
La souffrance et le mal nous étaient inconnus,
Et moi, comme la mer, je baisais tes pieds nus.

MAURICE BOUCHOR.

PREFACE

Mes dits ne sont, hélas! que des fagots de grève
Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier;
Mais qu'importe! du moins la cendre de mon rêve
Ne sera pas entière enfouie au aravier.

Qu'importe que l'on soit dans l'ombre et la poussière,
Que nous vivions de fièvre et maigres loqueteux?
Mes loques sont à moi comme aux grands la lumière,
Je vais sous ma guénille et n'en suis point honteux.

Si le guignon partout charge notre carrière,
Notre sincérité peut nous venger un jour:
Si les fardeaux sont lourds l'âme est ardente et fière,
Avec tout son espoir, avec tout son amour...

Contentons-nous de peu, mon âme, sur la terre,
Car la terre qu'on raille, hélas! attire à soi!
O monde, si j'ai ri de ta vaine poussièrre,
Ce fut en me sentant de vil prix, comme toi!

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

(Préface à "La Chanson du Passant").

... LE GRAND ART ...

Un jour, madame Necker, la mère fameuse d'une fille plus fameuse encore, invita chez elle un certain M. de Chastellard.

Ce monsieur se méprenant sur l'heure où il était attendu entra dans le salon de son hôtesse bien avant que celle-ci eût fait son apparition.

Pour charmer les longueurs de l'attente, l'invité s'amusa à regarder les peintures, les albums et les curiosités dont les étagères étaient garnies, quand, tout à coup, apercevant un petit livre dissimulé derrière les coussins d'un divan, il l'ouvrit au hasard, croyant y voir un recueil de poésies.

A sa grande surprise, il y lut des notes écrites de la main de madame Necker sur tous les sujets dont elle s'était proposée de parler ce soir-là.

Chaque invité y était spécialement mentionné ainsi que le sujet convenable à son goût et à ses aptitudes.

Le nom de M. de Chastellard figurait aussi sur la liste, mais il n'eut pas le temps de lire la nuance que l'on devait observer avec lui, car en ce moment un léger frou-frou annonça l'arrivée de la maîtresse de maison et le petit volume fut prestement remis à sa place.

Si une femme aussi éminemment douée que l'était madame Necker apportait tant de soin à se rendre agréable à ses hôtes, il faut que la conversation, soit un art bien difficile, en vérité, et nécessitant une étude de tous les instants.

Car il ne suffit pas de parler. La parole est assez facile aux femmes, — du moins chacun le dit, — et ce serait grand dommage que ce flux pro. verbial de paroles coulât toujours sur un désert d'idée.

On ne saurait guère donner de règles précises sur l'art de la conversation ; on n'en peut poser que des principes généraux qui tous s'appuient sur une grande qualité, — la plus rare de toutes et qui s'acquiert difficilement — le tact.

C'est lui qui vous conseillera tel sujet de nature agréable à certaines personnes et fera éviter celui-là même qui pourrait blesser la susceptibilité de quelques autres.

Que le rôle d'une maîtresse de maison devient parfois délicat et quelles ressources elle doit déployer vis-à-vis de ses hôtes dont les opinions diverses peuvent se heurter violemment au moindre choc.

Quand les réunions sont nombreuses, tant mieux : ceux qui ont des idées qui leur sont communes se retrouvent infailliblement ; il y a des affinités secrètes qui attirent les uns avec les autres les âmes sympathiques ; mais si la conversation est générale, la tâche de la soutenir et de la diriger devient alors très ardue.

Il y a des femmes qui croient que l'amabilité consiste dans un flot intarissable de paroles et, qu'à l'instar des orateurs politiques, plus elles parleront, plus elles seront intéressantes.

Le plus grand art est plutôt de savoir faire parler les autres et écouter comme si l'on était bien intéressé à ce que l'on vous raconte.

Ce n'est pas vous condamner au mutisme complet, loin de là ; une phrase habile, une observation judicieuse, placées à propos, donnera au discours tout l'entrain et l'impulsion nécessaires.

Il ne manque pas d'occasion d'ailleurs où vous ayiez à soutenir toute seule le poids de la conversation, et c'est alors que vous avez à déployer toutes les ressources d'un esprit bien cultivé.

Et pour cela, la femme doit avoir préalablement reçu une forte dose d'instruction.

Ce ne sont que les ignorantes qui affligent l'humanité de phrases frivoles et vides de sens.

Deux choses surtout sont absolument essentielles à notre instruction: une connaissance parfaite de la littérature et de l'histoire.

Avec ces deux sciences et le jugement pour les bien employer, toute femme peut aisément se tirer d'affaire.

Rien de ce qui doit ajouter au charme de la conversation ne doit être négligé, car rien n'exerce sur les esprits une plus grande influence. L'art de bien causer séduit encore plus que la beauté qui passe et dont on se lasse si vite quand elle n'est accompagnée des dons de l'intelligence.

Les auteurs nous parlent beaucoup de la beauté et des attractions personnelles de madame Roland, et on ne manque jamais d'ajouter qu'elles ont beaucoup aidé à l'influence qu'elle exerçait sur son entourage.

Cependant, il semble, en étudiant bien les mémoires de l'époque, que le principal charme de cette remarquable femme résidait surtout dans l'expression intelligente et animée que prêtait à sa figure tout l'éclat de sa spirituelle conversation.

M. de Montléon, qui n'est pas un critique sympathique, après avoir parlé de sa physionomie piquante et de son éloquence remarquable, ajoute : " En vérité, elle parlait bien, trop bien. "

La tradition veut même que madame Roland fut petite, robuste et n'eut aucun goût dans sa toilette, mais l'intelligence que reflétaient ses traits, jointe à la douceur et à la sonorité de sa voix, exerçaient sur tous ceux qui l'approchaient une véritable fascination.

Elle-même, dans ses mémoires semble attribuer sa principale attraction à la puissance de sa parole.

Dans un de ses passages où elle s'étend assez complaisamment sur de petits détails personnels, elle répète une remarque que Camille Desmoulins avait faite à son sujet :

—Je ne comprends pas, avait dit le célèbre Jacobin, comment une femme de son âge, et dépourvue de beauté, peut se faire autant d'admirateurs.

Et elle ajoute naïvement :

—Il ne m'a jamais entendu parler.

FRANÇOISE.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

VI — RAPPORT ENTRE LA LITTERATURE ET LA VIE.

(Cet article aurait dû précéder le dernier. N. de la R.)

En commençant son chapitre sur les rapports de la littérature et de la vie française, M. Barrett Wendell nous fait remarquer, que la peinture qu'il nous a donnée jusqu'à ce point, est certainement loin de concorder avec ce que les étrangers s'attendent à trouver en France. C'est un lieu commun anglo-saxon de prétendre que les Français sont corrompus, "je les ai peints, dit-il, aussi fidèlement que mes pouvoirs d'expression et de longues relations avec eux m'ont permis de le faire. Aurais-je écrit spécialement "virginibus puerisque" que je n'aurais pu être plus réservé.

Il exprime alors la même idée que j'exprimais moi même au début de cette étude : les étrangers ne connaissent de la France qu'un aspect mensonger, car, "le Paris des touristes, ses hôtels et ses théâtres, ses rues, ses musées, (ceci à mon avis est une grave erreur), ses restaurants et ses innombrables lieux de divertissement public — est le Paris le moins Parisien et le moins Français que l'on puisse concevoir. Ce n'est, ni plus ni moins, qu'un de ces vastes endroits de plaisir ouverts pour le bien ou le mal de l'humanité, dans tous les coins du monde."

L'étranger sans relations qui vient passer quelque temps dans un pays quelconque et dont l'existence évolue autour d'un hôtel, d'un restaurant et de quelques théâtres, rapporte presque toujours cette même impression défavorable.

L'auteur cite alors un exemple :

Un respectable New Yorkais de sa connaissance se rendit au Brésil pour affaires. Il passa quelques trois semaines à Rio Janeiro et n'y connaissant personne, vécut dans le milieu indiqué plus haut. Il en revint avec l'impression qu'il n'existait pas un seul être, dans tout le Brésil, ayant la plus vague notion de décence. Le pays était intéressant, mais les hommes et les femmes qu'il lui avait été donné de rencontrer avait laissé voir un moral parfaitement vil où se mêlaient "la corruption de l'Europe et la grossièreté de l'Amérique."

Bref, le Brésil n'était pas "sweet in the nostrils" de cet honorable citoyen qui croyait le bien connaître par expérience personnelle.

Je n'ai pu m'empêcher d'employer les mots mêmes de l'auteur parce qu'ils ont été pour moi une révélation ; j'ai compris d'où venait cette expression si amusante des bons habitants canadiens : "Il lui pue au nez".

A quelque temps de là, ce monsieur traversa l'Atlantique ; parmi ses compagnons de voyage se trouvait un Brésilien de même situation sociale que lui, et qui, quoique Brésilien, lui plut particulièrement. Ils se lièrent.

Or, ce Brésilien venait justement de passer quelques semaines aux Etats-Unis, dans des conditions absolument semblables à celles qui avaient entouré le voyage de notre Yankee dans l'Amérique du Sud. Et il s'en retournait avec la conviction que rien ne pouvait dépasser l'inconcevable corruption de Boston ou de New York !

Tous deux étaient intelligents ; au lieu de se quereller, ils s'expliquèrent, et en vinrent à convenir qu'ils avaient mal vu tous les deux. Ils comprirent que s'étant trouvé dans des circonstances particulières, communes cependant à tous les voyages superficiels, ils n'avaient vu que l'envers de la médaille, le vice infiniment moins varié et moins individuel que la vertu ; le vice qui de toutes les vulgarités est la plus déplorablement monotone. Laissons donc de côté les impressions des touristes sur la France, elles sont sans valeur.

Ce qui est plus difficile à expliquer est l'existence de cette littérature pornographique, journaux, cartes, bas romans, que l'on trouve dans les restaurants, les boutiques de coiffeurs, les cafés et les salons de lecture des clubs, ailleurs qu'en France, (car en France je ne les y ai pas vus) ajoute l'auteur.

Quand on a vécu longtemps avec de ces Français respectables, qui composent l'immense majorité de la population, on constate avec étonnement et joie tout à la fois que cette littérature ne les intéresse en aucune façon, pour la plupart, ils l'ignorent totalement ; absolument comme la majorité des bons Américains ignorent ces prodigieuses annonces par lesquelles d'astucieux industriels essayent d'amener les teetotalers à consommer des alcools sous des formes déguisées.

Le sentiment des Français qui trouvent certaines de ces publications dans les salles de lecture de clubs Américains est d'abord la stupéfaction ; ensuite ils deviennent soupçonneux et se demandent s'ils ne se sont pas fourvoyés dans un mauvais lieu.

Cette littérature honteuse ne donne donc pas plus que les histoires des touristes, une idée ou un élément d'idée exact sur ce qu'est réellement la France. Les notions ainsi acquises sont "simplement stupides."

Le problème qui reste à élucider es[t] infiniment plus complexe, plus consi[-] dérable.

Il réside dans les romans écrits pa[r] les auteurs les plus éminents, aus[si] bien aux yeux du monde entie[r] qu'aux yeux de leurs compatriotes dans les pièces auxquelles tout Pari[s] se presse et que tout Paris discute [et] le monde après lui ; dans cette im[-] mense littérature qui est à bien de[s] points de vue la plus remarquabl[e] des temps modernes et que toute per[-] sonne se piquant de connaître l[e] français doit étudier sérieusemen[t] avidement.

Beaucoup de ces œuvres, à certai[ns] points de vue, peuvent paraître da[n-] gereuses. Dans tous les cas, elles p[ei-] gnent un état social profondém[ent] différent de celui décrit dans les œ[u-] vres des auteurs anglo-saxons d'u[ne] renommée pareille.

Un lecteur étranger en conclu[t] tout naturellement que la Socié[té] Française est infiniment plus co[r-] rompue que la société anglo-saxonn[e].

Il est possible qu'elle le soit. M[ais] il est certain aussi que celui qui p[é-] nétrera dans l'intimité des França[is]

les trouvera complètement différents des personnages dépeints dans leurs livres, de même que vice versa celui qui pénètrera dans la société anglaise ou américaine ne la trouvera pas aussi exemplaire qu'il avait été amené à le croire en lisant des "romans anglais".

Ce que l'auteur a voulu montrer est d'où vient cette différence. Un auteur anglo-saxon admet implicitement que ses livres seront lus par tout le monde, par les jeunes filles comme par les vieux garçons.

La meilleure preuve de ce fait est la mauvaise grâce avec laquelle certains auteurs anglais se plient à cette convention et les protestations aigres qu'il faut entendre à ce sujet.

En France, il est admis en principe que l'auteur n'écrit que pour les adultes.

Les deux peuples conçoivent semblablement le respect que l'on doit avoir pour les jeunes âmes. Seulement ce respect se manifeste de manières différentes :

Les Anglo-Saxons n'écrivent (ou peu s'en faut) que des livres " pour jeunes filles " ; les Français ferment à double tour la clef de leur bibliothèque. Ceci nous ramène à la façon dont les deux nations comprennent l'éducation.

Dans la société individualiste de langue anglaise, on élève les enfants pour qu'ils fassent leur chemin, qu'ils se tirent d'affaires tout seuls. On leur donne le maximum d'expérience compatible avec leur pureté.

Dans la société française familiale et systématique, on élève les enfants en vue du rôle qu'ils auront à remplir dans la famille, dans l'organisation sociale; on les entoure du plus haut degré de protection compatible avec la prudence. Des deux côtés on est sujet à exagérer. Il est difficile de dire quel système est le meilleur ; les deux produisent dans leurs cercles respectifs de très bons résultats, mais ce qui donne généralement de mauvais résultats est de vouloir élever à l'américaine les enfants destinés à vivre dans le milieu français ou vice-versa.

C'est en grande partie de ces conceptions différentes en matière d'éducation que viennent ces expressions différentes, en matière de littérature. Les Américains sont tenus par leurs usages à plus de réserve que les Français. L'usage semble aux deux peuples une sorte de loi naturelle ; les Français considèrent donc naturellement les romans anglais comme étant hypocrites, et les Anglo-Saxons considèrent les romans français comme étant corrompus. Les uns comme les autres sont dans l'erreur.

Si l'on comprend bien que la littérature française ne s'adresse qu'aux adultes, on commence à la mieux juger.

Une des qualités les plus élevées de cette littérature est due à cela. Ecrivant pour des gens à même d'être bons juges, les auteurs français sont tenus de bien écrire, et ils écrivent admirablement bien. Quelque soit leur sujet, le style est soigné, correct, clair, fini.

Malheureusement on ne peut en dire autant de la majorité des écrivains anglais.

A côté d'œuvres exquises, combien d'autres écrites à la diable ? combien d'autres dont certaines parties sont charmantes, d'autres inoffensives, d'autres composées... n'importe comment.

La différence des publics explique la différence des œuvres.

Aux yeux de certains, cette perfection de style semble conventionnelle, artificielle, en quelque sorte, en désaccord avec la vie ; certains détails des pièces de théâtre françaises également.

Par exemple, cette conversation " générale " aussitôt que plusieurs personnages sont en scène ; cette habitude de ne jamais entrer dans un salon que chapeau et gants à la main ce qui certainement permet de jolis jeux de scènes, mais...

Mais, c'est justement là que l'auditeur américain tombe dans une complète erreur. Ces usages, ces conventions, sont la vie française, rien de plus et rien de moins.

Et c'est ce respect des usages qui rend en France les rapports sociaux si pleins de grâce civilisée, tellement plus agréables qu'en Amérique où ils sont si souvent rendus pénibles par une négligence de conduite parfaitement insociable.

Mais d'autre part cette précision, cette similitude, cette étiquette rend aussi la vie un peu monotone.

Cette petite comédie de société ne perd jamais son charme c'est vrai, mais au bout de quelque temps elle n'a plus celui de la nouveauté. Tous les intérieurs se ressemblent plus ou moins, l'aisance et la grâce de la vie française n'existent qu'au dépend de la variété.

Ceci nous fera comprendre le sens vrai du mot de Maupassant : "l'honnête femme n'a pas de roman ".

Une telle formule parait absolument paradoxale aux Américains familiers seulement avec leur propre état social. Là, les jeunes filles peuvent avoir d'innocents romans préliminaires réguliers, d'unions fidèles et heureuses ; les femmes — jeunes et vieilles — ont leurs amitiés, leurs intérêts absolument indépendants de leur vie domestique, et aussi innocents que les " affaires de cœur " de leur jeunesse. Comment alors comprendre que la femme ne peut être intéressante qu'au moment où elle se jette dans les chemins de traverse ?

Simplement parceque cette remarque s'appliquait à une société entièrement différente de la société américaine.

L' " honnête femme " de France telle que l'auteur l'a si admirablement, si dévotieusement dépeinte dans son chapitre de " La Famille ", n'a pas trop de sa longue journée pour remplir ses multiples devoirs. Il lui faut être bonne épouse, bonne mère, bonne fille, bonne parente, bonne femme de ménage, et elle est tout cela. Elle est, à vrai dire, le pivot de la vie nationale, mais au point de vue du romancier sa vie n'est pas intéressante.

L'intérêt d'un problème littéraire peut toujours se résumer à ceci : un conflit, plus ou moins mêlé de passion personnelle, entre l'impulsion individuelle et le milieu social.

Plus le milieu est rigide, plus violemment il comprime et refrène les tendances de l'individu.

Ce qui serait normal dans un milieu individualiste devient exceptionnel dans une société systématique.

Cette pression de l'entourage si forte dans une telle société devient une sorte de loi naturelle désespérément opprimante.

Pour un peuple qui depuis des siècles a vécu sous une stricte règle de vie, les accès d'indépendance de l'individu semblent sinon miraculeux du moins merveilleusement fascinants.

Et l'auteur nous avoue qu'à l'époque où la Nouvelle Angleterre vivait dans une grande sévérité religieuse, les petits garçons pensaient que c'était très beau, très brave et prodigieusement intéressant de dire "damn". Maintenant que ces austères pratiques se sont relâchées, cette... exclamation a perdu tout son charme; elle est passée de mode.

Les problèmes les plus intéressants pour une telle société si éprise de conventions sont donc les cas où l'impulsion individuelle vient se heurter contre la rigidité du système. Lequel doit céder ?

Il est évident que les fantaisies de l'individualisme sont sujettes à prendre une forme licencieuse; et la sincérité intellectuelle des Français les oblige à constater des faits qui pour être fâcheux n'en sont pas moins indéniables et à traiter dans leur littérature de sujets que s'interdiraient les Anglo-Saxons.

Comme question de fait, il est certain partout, que les sujets les plus passionnants ne sont pas, n'ont jamais été et ne seront jamais, les détails de la vie journalière. Autrement, les livres de comptes d'un boutiquier pourraient être matière à roman. La littérature, en général, s'occupera toujours plutôt de l'exception intéressante que du lieu commun.

Les plus passionnantes parmi ces exceptions sont certainement les cas d'affection irrégulière entre hommes et femmes. Si ces cas n'étaient pas exceptionnels, ils ne seraient pas intéressants; on pourrait même s'imaginer un monde où la monogamie aurait tout le charme d'une fascinante intrigue mais... ce n'est pas la société civilisée d'Europe. Nier ces vérités évidentes serait, au point de vue français, dangereux; bien plus, ce serait sot.

Nous arrivons donc à cette conclusion, en apparence paradoxale, mais certainement vraie dans les faits, à savoir :

Pour qu'un sujet de roman soit réellement intéressant, il faut qu'il soit non pas la règle, mais l'exception; par conséquent, cette licence qui parait imprégner toute une phase de la littérature française ne prouverait pas. le moins du monde, que la nation est licencieuse, mais bien plutôt le contraire.

Une autre considération vient renforcer cette théorie.

Le Français moderne possède une intelligence exceptionnellement alerte par don naturel et par entrainement dérivant d'une concurrence ardente; nous l'avons constaté par ce qui est dit au sujet des Universités.

L'attachement au système social demande lui aussi un travail sans répit, une lutte incessante. Un bon Français fait non seulement tout ce qu'il peut pour maintenir et augmenter sa position dans le monde, mais il lui faut encore voir aux intérêts de sa famille, donner des carrières à ses fils et des dots à ses filles, s'occuper de sa maison, grande ou petite, et faire que chaque année lui apporte un peu plus de sécurité que l'année précédente. Il ne peut jamais relâcher son attention.

La position de sa femme est exactement la même.

Tous deux à la fin du jour sont terriblement fatigués et excédés.

Il leur faut une distraction, une récréation, un amusement. Pour récupérer leurs pouvoirs d'attention, il leur faut quelque chose de différent de ce qu'ils ont fait hier et aujourd'hui et de ce qu'ils feront demain. Et avec leur esprit précis il faut qu'on leur offre ce délassement sous une forme concrète; ils aiment à généraliser mais la généralisation doit être basée sur des faits. Et avec leur extrême sincérité intellectuelle, ils n'hésiteront pas à reconnaître l'existence de faits que des Anglo-Saxons prétendraient vouloir ignorer; et à affirmer cette déplorable et indéniable vérité, que ces faits ont un pouvoir intrinsèque d'exciter l'intérêt, de retenir l'attention, de nous faire oublier un instant la monotonie de l'existence journalière; et cela, justement et surtout, parce qu'ils sont exceptionnels.

Quand les Français veulent se délasser, ils demandent à leur littérature quelque chose qui les changent de ce qu'ils trouvent autour d'eux dans leur vie, tout comme les ouvriers de fabrique aiment à lire des aventures de duchesses, de comtes et de marquis.

Ce phénomène n'a rien d'exclusivement français. Dernièrement, un bibliothécaire nous révélait qu'un sénateur américain, célèbre par son austérité, remarquable pour son travail assidu au Congrès, avait l'habitude de se reposer l'esprit en lisant des livres, dont les titres seuls auraient fait dresser les cheveux sur la tête de sa famille comme de ses électeurs.

Et l'auteur ajoute :

" Je crois sincèrement que les irrégularités de conduite que l'on rencontre à toutes les pages de la littérature française, doivent être regardées comme la contre partie intellectuelle de vies qui s'engourdissent dans une régularité générale. "

Une autre explication apportée par l'auteur est que ces livres sortent de la plume de gens appartenant au monde artiste où les systèmes ne sont guère en honneur et dont les membres se font gloire de placer l'individu au-dessus de toute règle.

L'artiste, littérateur ou autre, vit, comme il a été expliqué plus haut, dans une classe à part, d'ailleurs extrêmement restreinte, et dont les conventions consistent à ne pas en avoir. Naturellement, ils considèreront comme normale la phase de vie qu'ils connaissent le mieux. C'est ainsi que Dumas fils, fils d'un père dont la conduite était d'une fantaisie aussi fantastique que son génie littéraire était étourdissant, nous a donné encore enfant pour ainsi dire, " La Dame aux Camélias ". Et devenu plus tard un moraliste dont les conclusions sont presque austères, il employait pour montrer les inconvénients de l'irrégularité de vie, la peinture de cette irrégularité même dans ce qu'elle peut avoir de plus cru et parfois de plus séduisant.

Nous apprécions moins cette partie du raisonnement sachant par expérience personnelle que de consciencieux artistes peuvent être aussi régulièrement admirables dans leur vie privés, que supérieurs dans leurs œuvres; et cependant très libres dans leurs expressions, très réalistes dans leurs peintures. Mais voici une comparai-

son qui nous fera mieux comprendre :

Qu'est-ce qui frappe d'abord l'étranger qui débarque aux Etats-Unis : l'abus des journaux. Il ne peut pas faire un pas dans la rue sans qu'on l'importune pour les lui vendre. S'il monte en tramway, il constate que tous, jeunes et vieux, filles et garçons, ont le nez plongé dans une feuille quelconque. Ces journaux, agrémentés d'illustrations macabres et d'en-têtes fantastiques, ne vous parlent que de meurtres, de vols, d'enlèvement, de lynchs, de divorces, d'accidents, d'escroqueries ; plus il y en a, plus on les achète. Qu'un crime survienne, si les détails peuvent être bien révoltants, la vente double ; si, pardessus le marché, ils sont immoraux, alors c'est du délire, la vente triple. N'importe quel étranger lisant de pareilles gazettes conclura immédiatement que l'Amérique est une terre où son voisin le plus respectable doit être probablement un pick-pocket.

La richesse y est partout regardée comme le produit du vol agrémenté de corruption ; le succès en politique n'est qu'une arrogance démagogique qui se dévoue entièrement à l'oppression du pauvre ; la principale occupation des fabricants de produits alimentaires est de maintenir un juste équilibre entre leur rapacité et l'empoisonnement du public ; et ainsi de suite.

Il ne faut pas se dissimuler l'impression produite sur les étrangers par tout ce remuement de boue. Elle est désastreuse et injuste ; et cependant, elle est justifiable, car cette presse " jaune " est prodigieusement populaire d'un bout à l'autre des Etats-Unis.

Comme question de goût, il n'y a rien à dire sur ce genre de dépravation. Mais psychologiquement, c'est à la fois intéressant et instructif.

C'est un exemple vulgaire de ce même penchant humain que l'on retrouve dans beaucoup de sujets littéraires en France.

Considérer la société qui nous donne cet exemple comme tellement corrompue qu'elle est à la veille de se dissoudre totalement, serait erroné.

C'est simplement le cas d'êtres humains, fatigués par la consciencieuse régularité de leurs vies, qui cherchent une distraction à contempler quelquechose qui les change de la routine journalière. La littérature leur donne cela ; en France elle a toujours une grande valeur intrinsèque ; en Amérique, elle n'a que la vivacité du journalisme populaire. La vie américaine n'est pas telle que les journaux américains pourraient le faire croire à un étranger. La vie n'est pas en France telle qu'un étranger pourrait être amené à le penser en lisant les romans français.

Dans les deux cas, les faits cités sont vrais ; dans les deux cas, ils sont exceptionnels ; dans les deux cas, la force de la régularité sociale a pour un moment été ignorée ; dans les deux cas, au fur et à mesure que l'on connait mieux le pays, on comprend que cette force de régularité est si puissante, si continue, que quand on vient à considérer à un point de vue général la vie sociale qu'elle amène, on ne voit plus qu'elle, car elle prime tout.

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.

La Revue Hebdomadaire publiera très prochainement le dernier roman inédit de Maurice Barrès, de l'Académie française, " Colette Baudoche " ou histoire d'une jeune fille de Metz. La Revue Hebdomadaire a acquis la propriété du Monde Moderne fondé en 1894. Cette publication est fusionnée, à partir du mois d'août avec la Revue Hebdomadaire.



... CONTE INDIEN ...

PRINCESSE FRAGILE

Quelle erreur étrange l'avait fait naître sous le " ti-pi " de cuir enfumé, au hasard d'un cheminement sans but dans la grande prairie morne ?...

Parceque, de tout temps, une délicatesse morbide, ou une affinité native inexpliquable la différenciait tellement des autres jeunes filles de son âge, les gens de sa tribu, avec le sens inné d'harmonie des âmes primitives, lui avaient donné un nom gracieux : " Princesse Fragile ".

Et ce nom la synthétisait toute...

C'était une Indienne menue, ravissante comme un bibelot de fantaisie, encore petite fille et déjà si exquisement femme, avec de grands yeux, trop noirs, trop profonds, que noyait une mélancolie prenante.

Quand on voyait sa silhouette, aux lignes exigues mais si parfaites, glisser légère dans le cadre luxueux des bois automnaux, on faisait inconsciemment un rêve très pur, qu'accentuait encore l'art prescient avec lequel elle drapait son châle banal de traitant...

On rêvait l'ombre évoquée des princesses rouges de jadis, des petites princesses de légende, affinées et délicates comme elle, ainsi qu'il dût en exister aux temps splendides et d'incertain éloignement, quand les nations indiennes, à l'apogée de leur civilisation, promenaient une suzeraineté sans conteste d'un océan à l'autre.

Mais ce qui faisait la Princesse Fragile si troublante aux yeux de ses compagnons, ce n'était pas seule l'affinité physique !...

Plus encore que sa grâce ignorante, ses sentiments singuliers, ses tristesses pensives déconcertaient ces frustes...

On disait, sans comprendre, que pendant très longtemps, elle était allée chaque jour soigner une vieille femme, que l'horreur d'un mal avait fait reléguer loin du camp, dans une clairière déserte.

Puis aussi, les jeunes squaws contaient avec un étonnement profond, qu'elle avait donné, une fois, ses jolis mocassins brodés pour que des gamins cruels rendissent à la liberté un daim capturé dans les bois.

. . . .

Pouvait-elle vieillir, la petite Princesse Fragile, devenir, qui sait, une femme âgée, très laide et vulgaire peu à peu ?.., ...

Le Grand Manitou la voulait aux Prairies Bienheureuses dans la plénitude de sa grâce étrange...

La princesse de rêve allait mourir..

Elle partait, en proie d'un mal mystérieux, rebelle aux jongleries des " Forts de médecine ".

Un soir, déjà glacé du retour prochain des froidures, elle s'était étendue sur une épaisse fourrure, son corps frêle secoué d'un âpre frisson, sous l'abri imparfait de la tente...... Et depuis elle était demeurée silencieuse, comme abîmée en un songe ; ses yeux immenses, démesurément, faisant deux grands trous sombres dans le menu visage de bronze clair...

Et de jour en jour sa joliesse morbide s'exacerbait jusqu'à l'invraisemblance.

Les gens de la tribu, qui parfois, entraient dans l'atmosphère enfumée de la tente, se taisaient, immobiles, impressionnés jusqu'à la peur de cette agonie non pareille...

L'immanquable survint.

Un jour d'hiver, un jour radieux, baigné de soleil blanc qui mettait à toutes les branches des pendeloques de cristal, l'énigmatique agonie s'acheva.

Dans un souffle tenu, la petite âme, qui semblait faite de l'ombre mélancolique des grands yeux brûlants s'en alla aux jouissances paradisiaques....

Quelle étrange erreur l'avait fait naître, la petite Princesse Fragile, sous le " ti-pi " de cuir enfumé, au hasard d'un cheminement sans but, dans la grande prairie morne ? ......

Jean de NOBON.

OH LES MANNES !

A l'aurore de juillet, au temps de la pêche et de ma fête ; il passe malheureusement des nuages de mannes près des lacs — n'importe le ciel—des mannes-à-esturgeons, des mannes à l'anguille, des mannes à mites, des mannes de toutes sortes qui pleuvent tout-à-coup, comme un ouragan et prennent vos places d'assaut comme une troupe de cavalerie en bataille.

Oh ces mannes ! Tout le monde en parle. Personne n'entre dans l'église sans en avoir sur les épaules. Les arbres ne se balancent plus seuls, le village entier danse la farandole. Tout le monde enrage, surtout celles qui portent le blanc parcequ'elles s'écrasent sur les dentelles et les ombrelles, sur les chiffons et les jupons. Ensuite parcequ'elles vont à l'aveuglette comme l'amour, parcequ'elles entrent dans les yeux, dans la bouche, dans le cou, sur les nerfs : nous font des colliers, des couronnes, des ennuis ; qu'on en pince, quand on gesticule, qu'on les entend éclater sous nos pieds comme des pétards : on dirait que même les plus "chic" sont munis de bottines qui craquent.. C'est un envahissement, on en respire, on en mange ; l'air en est empesté de ces vilaines petites voiles qui voguent à plein ciel après le coucher

du soleil. Cette année, elles nous cachent la lune, s'engouffrent dans ses rayons comme devant la plus vile chandelle et, dans nos yeux comme dans les cours d'eau. Elles vous tapotent les joues, sans se soucier des rencontres, s'abattent par milliards, en régiment, dans les arbres, les fleurs et les fenêtres. On suffoque comme si on était déjà au tricentenaire de Québec.......

Dommage qu'elles viennent dans le temps des roses qui sentent bon ces vilaines petites bêtes collantes qui fleurent la peste et nous étouffent le cœur !

A travers les moustiquaires, elles font un bruit d'animal sauvage rugissant à travers les barreaux de sa cage. On dirait que tout ce qu'il y a d'insectes a rendez-vous autour de la lumière qui reflète dans votre miroir. Aussi, amateurs de tapage et remplissant l'air et vos oreilles comme la voisine criant à ses poulets et à ses petits... Il me semble que ce sont elles qui me répètent ce que je lui entends dire à travers le grillage, à cette machine, ces minuscules bêtes qui se tuent à plaisir pendant les trois nuits de leur règne ! Elles se hâtent tant ; elles volent si audacieusement; elles voudraient tant avoir à elles seules tout l'espace, ces êtres chétifs de camelote ambulantes, où chacun joue son rôle et parle pour la fortune du patron, lequel fait, par en arrière, le souffleur et le gros bourdon..

La voix continue étourdissante, hachée : bégaiement accentué de coups de bec et d'ailes, avec des bruits de griffes et des yeux immobiles qui vous poursuivent comme le regard du portrait du défunt qui est mort là, pourtant lui, dans cette même chambre où elles regardent comme des âmes en peine, des âmes qui viennent de l'eau, qui naviguent comme des pilotes et dont l'équipage en déroute recherche leur maître. C'est bien les yeux caves du disparu que j'ai vus dans cet appel impatient contre les vitres et qui m'ont donné la peur. C'est bien son souffle qui m'a ébouriffé les cheveux et éteint la petite veilleuse qui éclairait ma prière !

Plus de feu, ces mouches de l'autre monde parurent soulagées et quand elles se furent éloignées, je me fis à moi-même, seule, derrière ce cloître, l'effet d'une carmélite assiégée de tentations, regardant vivre le monde et agir Dieu. “ Quelle est cette foule qui va d'une poussée à tout ce qui brille et qui, aveuglée, sur son chemin, s'en va évangélisant partout, s'y imposant, y infusant ses droits, sans ordre, ni loi, ni principe, ni morale, ni discipline, envahissant la place se rendant maître du ciel et de la terre ! ”

—“ Nous sommes la beauté, la toilette, l'amour, la liberté, les honneurs et la gloire. Nous sommes descendants d'une race maudite, disciples de la parole qui combat le Seigneur. Nous venons tous les ans, à la même époque inculquer à nos missions, sur les grèves, nos doctrines et regimber contre la vie patiente, faire jurer le chrétien, renverser ses pouvoirs. Partout où vous tournerez, nous vous ferons face et vous tiendrons tête. ”

Quelle controverse que la vie vue par des yeux exercés et prévenus ? Et quelle hantise, de dévotion peut en trouver le remède et la fin !

Mon cerveau obsédé par ces fantômes ne pouvait s'apaiser : le moindre bruit m'arrêtait le cœur. Le moulin à vent de mon frère qui tournait en dehors me sillait dans les oreilles, comme des maringouins et des ailes de fièvre contre lesquels je me défendais et me protégeais. La girouette me semblait un éventail chimique qui renvoyait de côté et d'autre, dans ma fenêtre et qui faisait toc-toc dans les vitres, des araignées, des petits monstres, des moustiques... et toujours des mannes !..... Les petits garçons qui s'amusaient à jouer du peigne sur un papier de soie me faisaient grincer des dents comme si j'eus entendu la flûte du jugement dernier et que j'eus à rester au milieu de ses ingrédients vivants, enlacés éternellement par de tels moucherons frémissants et malpropres......

Et ce fut trois jours ainsi de neurasthénie, à avoir le cerveau surchargé de papillons gris qui pèsent et rongent toutes vos idées, qui s'emparent de votre tête et la promènent comme une citrouille allumée, contre les parois, à travers les ronces, sur les rochers, s'enivrant de la lumière qu'ils y trouvent et vous prenant pour la lune... Pauvres gens de là-haut, prenez garde à vos têtes ! Si ces ailes vous atteignaient et vous enfourchaient il n'y aurait plus de belles nuits pour nous ! Mieux vaut encore que vous éclairiez ces bêtes que d'êtres conduites par elles !...

Serait-il possible que la fin de l'esprit du monde serait apporté par des mannes, ces mannes à grandes queues de fil, aux yeux fixes à peine tenus aux corps, aux ailes qui chatouillent, par ce rien, par cette masse, par cette peau, ce squelette, cette dépouille de mannequin qui, même après le jour de ménage, dans notre tête, on retrouve oubliés là ou apportés par le courant des heures...

NINE.

“ Villa Swastika ” juillet 1908.

OUVERTURE DE MOEES

LES NUAGES

En ce moment, où l'été nous enveloppe encore de son influence et de son charme rénovateur, tous cherchent le repos, la trêve, la halte rêvée si souvent au cours du rigoureux hiver de notre beau pays ; et c'est le cœur gai, l'imagination jouissant à l'avance des paresseuses rêveries projettées, qu'on boucle à la hâte les malles remplies de fraîches toilettes, pour aller vers la plage choisie.

A part le bienfait physique indiscutable de ces vacances à la campagne, il y en aurait long à dire aussi me semble-t-il, sur l'action salutaire exercée sur le moral par ces jours ensoleillés alors que l'âme se retrempe, se reprend, se déplie laissant la lumineuse chaleur la pénétrer toute, l'assainir et chasser les idées noires, les diables bleus, les pensées moroses comme autant de microbes pernicieux ; chose étrange mises ainsi en plein jour, ces chimères se métamorphosent, diminuent, puis se dissolvent un peu à la façon des tous petits nuages blancs, que je suis des yeux parfois jusqu'à ce qu'ils se perdent dans l'infini.

A l'autre bout du grand vérandah assise sur un "rocking" une jeune femme plutôt jolie, l'ouvrage sur les genoux, le livre gisant à terre, est perdue en une profonde songerie.

Il me semble que je devine ses idées qui s'agitent confuses, sous le rouleau de cheveux blonds savamment crêpelés. Mon Dieu ! sans être grand clerc, on s'aperçoit de bien des choses. En ce monde, hélas, il n'y a pas que les nuages blancs dont je parlais tout à l'heure, il y en a d'une autre sorte, et peut-être ma gentille rêveuse pense-t-elle à de petits accrocs, survenus, on ne sait comment, dans la limpidité de son ciel conjugal. Mais voyez les miracles de la fée "Eté" : voici les yeux bleus qui brillent, sous le chaud soleil les chimères s'évaporent un sourire passe rajeunissant le visage tantôt fatigué, elle se dit sans doute : Où avais-je donc la tête de me tourmenter ainsi ? la vie a du bon et mon mari qui travaille tant, après tout, est bien généreux de me donner de si belles vacances. Faisons-nous "chic" pour l'arrivée du bateau, et ramassant à la hâte son ouvrage elle rentre toute joyeuse.

Va-t-il être surpris, le monsieur en question de retrouver comme par magie la petite femme, attirante, aimante et gaie qu'il pensait partie pour le pays des rêves.... dangereux. Quelle ivresse, après le labeur du jour de se reposer tranquille et d'écouter le délicieux babil disant les menus faits de la journée. Monsieur, ceci est l'œuvre de l'été, ne perdez rien, croyez-moi, de ces rayons d'or.

Oui, si nous y songeons sérieusement la vie en pleine nature est pour l'âme un bain de repos de détente : pour les femmes surtout, une bonne visite à l'humble chapelle suivie d'une promenade sous les arbres ou sur la plage sont aussi profitables à l'âme qu'au physique.

Mesdames, si nous laissions de côté pour ces semaines, au moins, les romans décevants ou trop crus, ces minutieuses analyses du cœur humain écrites parfois mais toujours subtilement pernicieuses dans lesquelles on ne trouve que regrets inutiles ou désillusions. Il y a mille manières charmantes de passer agréablement pour soi et pour les autres, ce bon temps qui ne reviendra jamais plus ! Oh ! jouissons de tout cœur de ces minutes exquises avec les êtres aimés, redevenons simples, naturelles, oublions les ennuis passés ou présents et pour l'avenir confions le au bon Dieu .... "vivons" au jour le jour. Alors nous puiserons un regain de vie, un courage nouveau pour reprendre à l'automne la tâche quotidienne. Puisque la nature est si radieusement belle, même de ce côté du voile bleu...... avec les nuages blancs ou gris que sera donc, l'autre rive qui nous attend pour les vraies vacances pleines de vie sans fin.

MATHILDE CASGRAIN.

La rue Sainte-Catherine, partie Est, doit un attrait de plus au salon de modes exquis établi sur son parcours, et qui a nom "Mille-Fleurs".

BRUNE OU BLONDE

Comme les femmes du moyen âge et de la Renaissance, les Italiennes de nos jours préfèrent les cheveux blonds aux cheveux noirs. On sait par quels moyens chimiques les Vénitiennes, entre autres, obtenaient cette précieuse couleur. La vogue des chevelures blondes commença à décliner vers 1574, époque où Henri III, à son retour de Pologne, visita Venise et fut reçu avec tant de pompe. Dans la description des deux cents plus jolies et plus jeunes femmes qui allèrent saluer le roi très chrétien au palais des Doges, on n'observe aucune mention de cheveux blonds. Ce qui semble confirmer la déchéance des cheveux blonds à cette époque, c'est que les brunes eurent enfin leur revanche au dix-septième siècle. En effet, le "Bérolas" du "Grand Dictionnaire", Bary le précieux, qui n'a pas manqué, dans son livre de l' "Esprit de Cour" de faire une conversation "de la Belle Coiffure", vante une beauté brune comme la "Sulamite". De son côté, le cavalier Marin a chanté une autre Sulamite, dans un de ses meilleurs sonnets, que le recueil des "Muses illustres" a imité.

Quoi qu'il en soit, la vogue des cheveux blonds parvint à son apogée sous le règne de Louis XIV, à la

cour duquel presque toutes les femmes étaient blondes. Or, qui donc eût osé décemment porter une chevelure brune ? Eh bien ! ce qu'aucun courtisan n'osa faire, quelques femmes courageuses l'entreprirent ouvertement, car, comme l'a remarqué M. Lebrun-Dalbane, dans son " Etude sur Mignard ", malgré qu'au siècle de Louis XIV il y ait plus qu'en aucun temps des blondes et des blondes adorables, il y avait aussi des brunes qui s'obstinaient, malgré la mode, à rester brunes ". Elles auraient été vraiment héroïques, si leurs succès n'eussent contribué à soutenir leur courage, et si leur beauté n'avait mérité à leur vaillance des alliés aussi fidèles que dévoués. Parmi ces belles récalcitrantes, citons d'abord Marie de Mancini, cette brune Italienne, qui fut bien près, malgré le cardinal, de monter sur le trône de France, et qui, au rapport de Bussy-Rabutin, " avoit de l'esprit comme un ange et des yeux tendres et si languissants ". Vient ensuite la duchesse de Montbazon, qui, au dire de Tallemant, avait le teint fort blanc et possédait une beauté si éclatante " qu'elle desfaisoit toutes les autres au bal ". Puis, Charlotte Saumaize, comtesse de Flécelles-Blégy, qui s'est peinte en tête de ses " Oeuvres poétiques " avec des cheveux noirs et lustrés comme l'aile du corbeau ; et enfin cette beauté orientale, brune comme la Sulamite, la belle Soyou, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, qui, sans posséder, de l'avis de Mme de Motteville, "toutes les grandes beautés qui, selon les règles, composent la beauté ", avait cependant, d'une volée de ses beaux yeux noirs, rendu le duc d'Orléans fou d'amour. Ce n'était pas comme la duchesse de Chastillon, qui, regrettant d'être aussi brune que Proserpine, effaçait la couleur originelle de ses cheveux sous des tresses blondes, rehaussées d'un œil de poudre.

Aujourd'hui, les blondes vivent en paix avec les brunes. Une belle chevelure, de quelque couleur qu'elle soit, est toujours admirée lorsqu'elle couronne élégamment la tête d'une jolie femme. En effet, suivant le félibre Aubanel, dans le discours provençal prononcé jadis aux fêtes d'Avignon, en l'honneur de Pétrarque, " la beauté, c'est tout ! Malheur à qui n'a jamais été pris dans le fouillis amoureux des longs cheveux d'une jeune fille ! Malheur à celui qui, devant le visage d'une blonde, n'a senti tressaillir son cœur ; devant les yeux transperçants d'une brune, n'a pas senti son âme s'enflammer, mille pensées hautes et généreuses fermenter dans sa tête et la fièvre brûler son sang ! "

Des raffinés, il est vrai, préfèrent aux simples brunes les brunes qui se blondissent. Blondir une brune, disent-ils, c'est lui jeter de la poussière d'or dans les cheveux pour illuminer son visage ; c'est éclairer son teint avec un rayon de soleil. Victor Hugo a dit :

> Que m'importe, Juive adorée,
> Un teint d'ébène, un front vermeil !
> Tu n'es ni blanche ni cuivrée,
> Mais il semble qu'on t'a dorée,
> Avec un rayon de soleil !

Telle était la célèbre Marie Stuart. " Quant aux agréments personnels de Marie, dit Robertson, tous les auteurs s'accordent à donner à la reine d'Ecosse l'air de la plus grande beauté et la taille la plus avantageuse qui puissent se rencontrer dans une créature humaine. Elle avait les cheveux noirs ; mais, suivant la mode de son temps, elle portait souvent des cheveux empruntés et de couleurs différentes... "

C'est qu'en effet, la brune aux cheveux blonds a des rayonnements dans la physionomie. Ses traits resplendissent comme ceux de la sainte qui porte l'auréole ; sa figure, à l'aspect un peu dur, se féminise, pour ainsi dire ; ses chairs acquièrent une douce morbidesse. C'est bien la fille d'Eve, la brune dorée, aux attraits irrésistibles, la beauté qui éblouit et que l'homme, cet Adam séculaire, regarde dans une douce extase.

En d'autres termes, c'est l'histoire du XXIVe madrigal du Ve livre des " Oeuvres " de M. de la Sablière :

> Souvent la belle Iris, d'une tresse dorée,
> Couvre le brun de ses cheveux.
> . . . .
> Est-elle brune, est-elle blonde ?
> Rien ne l'égale dans ce monde,
> Rien n'égale aussi mon amour,
> Et sans être inconstant, j'ai la bonne fortune,
> D'être amant, en un même jour,
> Et d'une belle blonde, et d'une belle brune.

Maintenant, si l'on vous demandait quelle serait notre préférence entre deux sœurs, dont l'une aurait les cheveux roux ou blonds rutilants comme l'or et l'autre une coiffure noire comme le jais, nous répondrions par ce quatrain d'un poète aimable de l'époque du Directoire :

> J'admire également et la blonde et la brune ;
> Point de choix où l'on sait également charmer.
> On pourrait choquer l'autre en lui préférant l'une :
> J'aimerais celle, moi, qui voudrait bien m'aimer.

LOTTE.

NOUVELLE

Dans son élégant bureau aux portes capitonnées, aux fauteuils de cuir, aux meubles d'acajou et aux nombreux casiers, le jeune Noël Mercille ouvre sa correspondance d'un air content. Sans doute les affaires sont bonnes ; peut-être aussi que le rêve intérieur que tout être humain caresse au-dedans de lui est près de se réaliser pour ce favori du sort car sa figure reflète décidément l'expression du bonheur.

—Monsieur Mercille peut-il recevoir le père Deslauriers ? demande le garçon de bureau, entr'ouvrant discrètement la porte.

—Faites entrer, répond le jeune homme. Et aussitôt sa figure de prendre une expression de gravité qui contraste tout-à-fait avec celle de la minute précédente.

Le père Deslauriers, un grand vieillard sec, entre d'un air timide, salue plusieurs fois en tournant et retournant son chapeau dans ses mains.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, le père, et dites-moi ce qui vous amène.

L'air engageant du jeune patron met le bonhomme à son aise.

—Avez-vous le temps de m'écouter pendant plusieurs minutes, M. Mercille ? J'ai bien des choses à vous dire.

Sur un signe affirmatif, le vieux approche son siège et commence : " Je vais avoir soixante-douze ans, l'hiver qui vient ; c'est un grand âge pour un ouvrier ; nécessairement on n'est pas aussi vif pour l'ouvrage qu'autrefois et votre contremaître qui est un bon garçon et qui a soin de vos intérêts veut me mettre dehors. Je suis donc venu vous demander de lui dire un mot pour qu'il patiente et me garde encore au moins six mois.

"Je sais qu'en affaire,les sentiments ne comptent pas ; cependant si aujourd'hui, je ne vais pas aussi vite à l'ouvrage qu'un jeune, je fais encore l'ouvrage tout aussi bien et il fut un temps où je travaillais plus vite que tous les autres hommes. Et comme ça fait vingt cinq ans que je suis dans votre manufacture de meubles, il me semble que ça me donne un peu le droit de vous demander cette faveur, ma dextérité et ma rapidité des années passées devant compenser pour mes lenteurs d'aujourd'hui.

"La raison pour laquelle je vous demande de me garder encore six mois, est que j'ai une fille au Brown (1) qui doit finir ses études au printemps prochain et si je suis mis dehors, je ne pourrai payer les cours. Il lui faudra abandonner ses études pour gagner la vie et tous ses rêves d'avenir s'en trouveront brisés. Et c'est une si bonne enfant ma Léda ! si travaillante, si studieuse et si polie pour son vieil ignorant de père qui doit lui faire honte bien des fois, mais elle n'en laisse jamais rien voir. Aussi quand il vient des jeunesses chez nous, je me donne toujours une raison pour sortir afin de ne pas commettre de bévues, ou faire une exposition de mon manque de belles manières. C'est déjà trop beau qu'elle ait insisté pour continuer à tenir maison avec moi, alors que j'ai voulu la mettre en pension avec des demoiselles comme elle, ce qui lui aurait donné plus de temps pour étudier et lui aurait permis de rencontrer plus de jeunes gens comme il faut. Ça aurait été plus intéressant pour elle, que de passer veillée après veillée avec un vieux radoteur comme moi.

"Et il faut la voir, le soir, m'apportant mes pantoufles, mon tabac, ma pipe, mes journaux, plaçant tout, près de moi, avec un joli sourire, montant la mèche de la lampe, baissant l'abat-jour, tout comme si j'étais un monsieur. Dans ces moments-là, je pourrais me mettre à genoux pour la remercier de tout le bonheur qu'elle me donne. Et ensuite, quand l'idée me vient que je puis manquer avant que ses études soient finies, je me retiens pour ne pas pleurer comme un enfant, et maintenant si on me remercie de mes services...... eh ! bien, j'aime autant mourir.

" Votre père qui était un bien brave homme, ne souffrirait pas s'il vivait qu'on me renvoie, car je suis entré ici quand il a fondé la maison.

" Nous sommes venus à Providence ensemble : lui, déjà ambitieux, avec l'idée d'apprendre l'anglais et de faire de l'argent, moi par besoin de mouvement, pour voir du pays, par. ce que c'était la mode de " monter aux Etats ". Aussi dès son arrivée, votre père se mit à piocher sur l'anglais ; tous les soirs, il se faisait donner des leçons par un garçon de la " High School " et les dimanches, il les passait à la bibliothèque publique. Moi le soir j'allais à l'auberge boire ma chopine de bière — oh ! je n'ai jamais été un ivrogne, mais j'aimais mon petit coup — ou faire ma partie de " poker " avec des amis. Comme vous voyez, lui ramassait de l'argent et s'instruisait pendant que moi je dépensais mon temps et mon argent.

"Un soir, votre père me dit: Antoine, j'ouvre un atelier à mon compte, veux-tu venir travailler pour moi ? Il n'y avait pas de danger que je refuse !

"D'abord, je n'ai jamais été jaloux de ma nature et ensuite je comprenais que si votre père était patron à son tour, c'est qu'il avait su profiter de tous ses instants de loisir. Seulement ça m'a fait ouvrir les yeux et j'ai pris la résolution de me ranger. J'ai lâché la partie de poker, j'ai dit adieu à la bière, mais comme je ne savais pas étudier comme votre père et qu'il fallait que je passe mes veillées quelque part. je me suis marié. Ah ! la bonne femme que j'avais ! Je vous en souhaite une pareille ! Mais voilà le malheur : elle était trop bonne, elle ne pouvait pas vivre. Elle est partie, me laissant la petite Léda à qui j'ai servi de père et de mère. Cette enfant a été ma consolation et sa mère en mourant ne pouvant lui laisser de dot lui a donné sa bonté, ce qui vaut mieux que de l'argent et de la joliesse aussi, car elle est jolie, ma fille.

" Le dimanche, quand je sors avec elle, tout le monde se retourne pour la regarder. Elle ne s'en aperçoit pas, mais moi, j'en suis tout fier et j'ai envie de crier à tous les farauds qui la reluquent : c'est ma fille, vous savez et elle est aussi bonne et aussi instruite que jolie. "

Sur ces mots le vieux se leva.

—Mon histoire était longue, M. Mercille, je vous en fais bien des excuses, mais j'ai pensé que si je vous la disais toute, vous me garderiez à

la boutique. Dites le voulez-vous ?

—Mon ami, dit Mercille en se levant, ce que vous m'avez raconté, je le savais, Léda me l'avait dit. Je la rencontre de temps à autre chez des amis et j'ai même poussé souvent une pointe jusqu'au collège pour la voir sortir et pour la reconduire.

—Comment vous connaissez ma Léda et elle vous a parlé de moi ?

—Oui elle m'a dit comme vous étiez bon, de quels soins vous l'avez toujours entourée, comme elle vous aimait et comme elle se proposait, une fois ses études finies d'entourer votre vieillesse de conforts et d'agréments. J'ai trouvé que la tâche de faire vivre deux personnes serait lourde pour une femme, et j'ai proposé, hier soir, de lui aider à titre de mari. Elle a bien voulu consentir et j'ai l'honneur, cher et brave père Deslauriers, de vous demander la main de votre fille.

. . . .

Le vieux, les yeux agrandis par la surprise, s'appuya contre la chambranle et dit : Non ! c'est trop de bonheur. Je dois rêver !

—Vous ne rêvez pas, mon père, et dès aujourd'hui vous avez deux enfants qui vont travailler à vous rendre heureux. Maintenant courez dire mille bonnes choses de ma part à Léda.

Le père Deslauriers sortit, titubant comme un homme ivre mais revenant tout aussitôt, il balbutia, des sanglots plein la gorge :

—Dites donc, M. Mercille, vous serez toujours bon pour ma Léda, hein ?

BLANCHE-YVONNE.

—

(1) (Collège de Providence, R. I.)

———

Un mari et sa femme descendent le boulevard en se disputant. A la fin, le mari, pour changer de conversation :

—Je ne serais pas étonné, dit-il, s'il pleuvait avant ce soir...

Et la femme, toujours grinchue :

—Oh ! toi, d'abord, tu ne t'étonnes jamais de rien !...

LE SAULE-L'ACADIE

(De l'Impartial)

Avez vous contemplé déjà dans nos campagnes, dans les villes mêmes où passèrent les premiers nos aïeux, ces arbres tortus, anguleux, à l'allure recueillie, modeste sans bassesse ?

Ils n'ont point l'orgueil du chêne, la noblesse du hêtre, la beauté de l'érable. Le tronc est trapu. Chez les vieux, il semble brisé. Mais quelle vigueur, quelle force dans les branches ! Souvent les branches mères sont des arbres véritables retenus au tronc par des liens puissants.

A l'encontre de ceux que nous citons et qui exigent un sol à leur convenance, le saule se plaît partout, se contente de tout, ne coûte de peines à personne. Il porte au loin ses branches robustes, abritant les plantes mêmes qui l'étoufferont peut-être. S'il est maltraité, si les méchants lui cassent des branches, il continue de vivre, il ne refuse pas son ombre au persécuteur.

La bonté est son partage. Il sait pleurer. Vous le trouvez dans nos cimetières. Il adoucit, là, la robustesse de ses formes. Il se fait plus tendre, plus gracieux. Son bois, c'est comme des rubans délicats le long desquels les feuilles pendent et scintillent comme des larmes et qui, comme la douce chevelure d'une amante éplorée, caressent quand murmure la brise les tombes que les vivants oublient...

Le saule est patient. Il est tenace. Le tronc semble vide : on croirait qu'il ne reste que l'écorce. Quand viendra l'automne dont les rafales emporteront pour les semer jusque sur les océans les feuilles de nos saules, ils paraîtront morts à tout jamais.........

Mais aux premiers rayons du soleil du printemps, au premier sourire de bonheur de la nature, le saule qui semblait mort) renaît, une nouvelle vigueur circule, monte de son tronc délabré sans qu'on s'explique comment jusqu'aux branches qui lui font une vaillante et solide couronne.

—

Il bordait les chemins tracés par nos aïeux. Dans leurs riants villages, plantés, des deux côtés de la rue principale, ils faisaient une allée voûtée de verdure d'un effet adorable.

Avez-vous vu les dômes qui restent, indiquant seuls l'endroit où fut Grand'Pré ?

Sur la plaine superbe, dernier vestige de l'écrin soyeux dans lequel se couchait voluptueusement la perle si pure, Grand'Pré, ils se tiennent, vieillards affaissés, pleurant les bonheurs qu'ils abritaient. Ils sanglotent aux jeux des zéphyrs. Ils pleurent éperdûment à la brise de mer qui, passant sur la sauvage quoique délicieuse Baie Française, leur apporte un écho jamais affaibli des dernières désespérances de nos pères déportés......

Dans leurs branches séculaires, toujours hospitalières, les petits oiseaux enfouissent leurs nids, se blottissent apeurés devant le lugubre isolement de la plaine jolie. Les tempêtes se détournent à l'aspect de tant de douleur. La foudre n'ose pas détruire tant de fidélité......

—

O ma douce Câdie ! Ton emblême notre saule à nous, n'est-ce point là l'image de ton peuple !...

M. SEBASTIEN

Acadie, 1908.

Recettes Faciles

CONFITURES SANS SUCRE.—Prenez une bonne quantité de prunes rouges et blanches mélangées. Enlevez les noyaux et mettez dans des grands pots de grès avec cinq ou six cuillerées de cognac; fermez hermétiquement et laissez macérer pendant trois ou quatre jours; mettez vos pots à four doux pendant cinq ou six heures.

Il faut faire quelques pots en plus de ceux que l'on veut garder pour remplir ceux-ci qui auront beaucoup réduit.

Couvrez vos pots avec soin et mettez dans un endroit sec: les confitures se conserveront indéfiniment.

—

CONFITURES DE GADELLES.—Faites crever les gadelles dans une bassine avec un peu d'eau; puis faites-les égoutter sur un tamis. Prenez ensuite une livre de sucre par livre de jus et faites un sirop avec un verre d'eau par livre de sucre. Quand le sirop fait la perle, ajoutez-y le jus de gadelles, tournez sans laisser bouillir et mettez en pots.

—

PRUNES A L'EAU-DE-VIE.—Choisir les prunes mûres, mais fermes encore et les piquer d'une dizaine de trous avec une aiguille. Jeter dans l'eau froide. Poser sur le feu jusqu'à ce que l'eau soit très chaude. Retirer et saler imperceptiblement. Laisser reposer et remettre au feu doux en remuant un peu jusqu'à ce que l'eau frémisse. Remettre dans l'eau fraîche. Egoutter, s'il est possible, avec une petite grille. On aura composé un sirop de sucre en faisant fondre environ trois livres de sucre par chopine d'eau. On en couvrira les prunes pendant qu'il est encore tout bouillant. Repos de 24 heures. Le lendemain, nouvelle cuisson de sirop, même opération. Repos, 48 heures. Enfin, mise en bocal dans de la bonne eau de vie.

Si tu ne veux pleurer...

—

Dans un vieux coffret, qui de nous ne garde, aussi précieusement enclos que des camées en leurs écrins, les plus divers souvenirs d'autrefois. Ce sont des bijoux fins portés naguère par une toute délicieuse personne inlassablement aimée; ce sont de charmants cheveux, blonds ou bruns, d'un être perdu par la mort ou l'inconstance; ce sont des fleurettes fanées cueillies jadis par une main suprêmement chérie; ce sont encore des billets, doux ou amers, des passés amoureux, — billets tant de fois relus, et relus, chaque fois, avec des frissons délicats ou des larmes aux yeux!...

—

Comme le vieux coffret enferme, dans son sein, diverses reliques des lointaines années; l'homme déjà vieilli renferme, en son cœur, maintes choses des passés morts. Oui, tu rouvriras, tel un reliquaire, ton cœur si tôt ancien, tu y reverras, ainsi que des objets précieux ou des objets de rebut enfermés pêle-mêle sous d'antiques perles fines, les choses, aimables ou exécrables, de tes vies passées... Eh! bien, alors, si tu ne veux pleurer..., ne touche pas à celles qui rappellent le clair-obscur des jours d'angoisses; mais choisis, oh! choisis, plutôt celles qui font songer à l'ensoleillement des jours d'ivresse!...

JEAN DE CANADA.

Conseils utiles

POUR FACILITER LE NETTOYAGE DES TENTURES.—Voulez-vous tendre, de façon à pouvoir facilement retirer les teintures pour les nettoyer, un petit salon, un boudoir, ou toute autre pièce? Placez tout autour de la frise, au plafond, des tringles laquées de blanc sur lesquelles seront enfilés des anneaux également blancs supportant l'étoffe, crétonne ou autre, qui séduira votre goût. Vous aurez ainsi une tenture démontable, ce qui n'est pas à dédaigner au point de vue de l'hygiène.

—

POUR FAIRE DISPARAITRE L'ENFLURE DES PIEDS.—Lorsque à la suite d'une marche un peu longue ou pour cause de chaussures trop étroites, vos pieds sont gonflés, prenez un bain de pieds assez prolongé dans une décoction de sureau additionnée d'une forte poignée de sel; vous serez soulagé presque instantanément.

—

LA MANIERE DE RENOUVELER LES CADRES.—Les cadres dorés peuvent être entièrement renouvelés au moyen du mélange, dont nous allons donner ici la recette, et qui, appliqué avec une brosse, ne pourra produire que d'excellents résultat. Mettez assez de poudre de soufre dans une chopine d'eau, pour donner à celle-ci une teinte jaune, ajoutez deux oignons coupés en morceaux, et faites bouillir. Faites passer ensuite par un tamis, et laissez refroidir dans un plat.

—

Le règne du ciel! — Il s'agit de classer divers mots dans les trois règnes.

Une petite élève met fort bien en dehors les mots ange, âme, et aussi l'enfant Jésus, saint Antoine, etc.

—Mais, dit l'instutrice, l'enfant Jésus, saint Antoine, avaient un corps et appartiennent au règne animal.

—Fi donc! Jamais!

—A quel règne alors?

—Au règne du ciel!

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Il en vint un en effet. Il eut le temps d'arriver. Et même, comme si Dieu avait pitié du pauvre garçon, l'hémorrhagie s'arrêta. Quelques jours se passèrent. Etonné, Pierre interrogea le docteur.

—Mais alors, ce calme... serait-ce la guérison ?

—Non. N'espérez pas. Cela peut se prolonger. Et subitement le malade meurt, sans souffrir, épuisé, de lui-même.

Il était plus assidu à son chevet. Les deux jeunes gens se relayaient. Lui, il demanda aussitôt des nouvelles de là-bas, de tous, de Marguerite surtout.

—Ah ! ta pauvre Margot... va, disait le frère, ne lui écris plus de lettres désolées.

—Oui, tu as raison. Je ne le ferai plus. Tu lui donneras de mes nouvelles, toi.

—C'est ça. Je lui écrirai pour toi.

—Oui, oui, faisait Jacques fermant les paupières arrêtant quelque larme qu'il ne voulait pas montrer.

Depuis le soir où il lui avait parlé de cela, de l'adieu total, courageux, qu'il fallait être prêt à donner à tous si la destinée l'exigeait, Pierre remarquait que le cadre contenant le portrait de la jeune fille n'était plus dressé mais abattu sur la table. Il l'avait relevé chaque fois, essuyant la poussière qui la recouvrait et chaque fois qu'il revenait, comme par un hasard étrange, il retrouvait le portrait abattu.

Une nuit, il s'éveilla en sursaut. On frappait à sa porte.

—C'est moi, dit une voix. Tout est fini. Venez, car je n'aurai jamais la force d'entrer seul.

La grande chambre, aux murs si nus, est à moitié voilée d'ombre.

Là-bas, sur la table, un christ et deux flambeaux dressés éclairent le coin où il a souffert, veillent le pauvre Jacques immobile à jamais maintenant, les yeux clos pour toujours, ces grands yeux de fièvre, de désespoir qui si longuement l'interrogeaient, plongeaient en lui, fouillaient en son âme. Jamais il ne s'était plaint, jamais un cri de regret. Il avait tout gardé en lui. Et même,—sublime beauté,—quand il s'était senti perdu, ayant peur de n'avoir pas assez de courage, il avait éloigné de lui, caché à son regard, le portrait de sa fiancée.

Il était là en effet, couché sur la table, encore abattu, une dernière fois. Alors Pierre, tremblant, le prit. Sur la glace, parmi la poussière, au centre, une tache miroitait, très nette. Et, s'étant approché, à la lueur des cierges, Pierre s'aperçut que c'était la trace d'un baiser. Deux lèvres avaient fait ce sillon. Après quoi elles s'étaient fermées pour l'éternité.

Très ému, Pierre redressa le cadre.

Sous les lumières, la jolie tête de la jeune fille s'enlevait plus blanche, plus pâle sur le fond noir de la photographie. Le regard s'illumina, s'agrandit, émouvant. On eût dit qu'une vie latente aiguë, y venait. C'était comme si elle eût été là réellement, par derrière, et eût regardé à travers ces yeux de l'image, fixes, désolés, tendus vers ce lit d'agonie.

Et vraiment pour les deux jeunes gens elle était là, au milieu d'eux.

Son âme passait en le mystère qui les entourait. Ils la sentaient présente à ce chevet. Ainsi posée elle semblait veiller pour tous, mieux que quiconque. Le pauvre mort, c'était son bien. Ils pouvaient partir, aller achever leur nuit. Sous le regard de la bien-aimée Jacques reposait moins seul. Il n'avait plus cet air de cadavre anonyme abandonné en cette chambre d'hôpital où il était venu échouer, finir si loin d'elle et des siens.

—Oui... je comprends, dit la petite sœur à genoux au pied du lit, égrenant son rosaire... Je sais... Pauvre jeune fille !... Soyez tranquille. Nous serons deux à prier pour lui... Je dirai aussi une prière pour elle.

La veille, Jacques avait dit au prêtre :

—Vous viendrez à l'heure du déjeuner, n'est-ce pas ? Comme ça, nous ne serons pas dérangés.

Quand il eut rempli ses devoirs très calme, il remercia, croisa les mains.

—Maintenant, avait-il dit...... Je peux mourir tranquille... Adieu à tous... Merci.

Dans sa sacoche qui était restée pendue au mur, à portée de sa main son frère faisant l'inventaire de ses quelques affaires retrouva cinq lettres de sa fiancée, les cinq dernières reçues.

Elles n'étaient pas décachetées.

Cinq jours durant il avait eu l'effroyable volonté d'en recevoir une chaque matin, de la contempler, de la caresser, la tourner en ses doigts lents à demi paralysés, de la presser sur son cœur, sur ses lèvres peut être... et de ne pas la lire, de n'en lire aucune autre non plus, — pour avoir tout son courage, mourir sans jeter un dernier cri qui eût pu désespérer à jamais l'enfant qu'il avait tant aimée.

Il fallut télégraphier à Constantine pour avoir le triple cercueil nécessaire et l'on se mit en quête d'un linceul. L'hôpital ne pouvait le fournir. Il fallut courir les quelques mercantis du pays. Mais on ne trouva pas une paire de draps, un seul même à acheter. Ils n'en avaient pas. Ce n'était pas marchandise courante.

Alors ils décidèrent de lui acheter ce qu'ils avaient découvert, une grande pièce de toile blanche, très fine toile soyeuse, un peu orientale, comme toutes les étoffes d'ici, fleurant l'ambre et le musc.

Et ce furent les filles du commissaire de police, deux grandes belles filles blondes que Jacques connaissait très peu et n'aimait pas, les critiquant volontiers, en ayant vaguement peur, qui s'offrirent de tout cœur en voy-

(1) Ollendorf, Paris. Repdod. interdite.

ant l'embarras des deux jeunes gens, pour coudre ce linceul du mort.

Elles s'y occupèrent tout le jour, très actives, parlant à peine.

Vers le soir, passant par là, Pierre entre et les trouva de même, penchées sur leur ouvrage, toujours silencieuses, le regard perdu en elles, songeant à celui qui s'en irait couché en cette étoffe légère embaumée, mais qui avait été aimé, avait connu les meilleurs espoirs. Et plus agiles, plus touchantes, elles se hâtaient parmi les rêves qui leur venaient presque malgré elles, le cœur errant parmi tous ces lambeaux, débris de bonheur épars, là, sous leurs yeux, s'envolant de chaque pli couché en l'étoffe souple, bonheurs, joies charmantes d'amour qu'elles n'auraient peut-être jamais, elles, pauvres filles sans dot, trop belles.

Alors Pierre, attristé, comprenant toute la mélancolie enclose en ces prunelles bleues qui, de temps à autre, dans le silence de la pièce, se levaient vers lui, s'en alla.

Le lendemain le service eut lieu.

A l'autel le bon curé officiait, psalmodiait d'une voix lente ses prières. Autour de lui, devant ce cercueil, tous se taisaient. Tout à coup, là-haut, le petit orgue s'éveilla, lança quelques notes, se plia à la voix du prêtre, l'accompagnant, la soutenant et quand vint l'Elévation les sons reprirent et par dessus s'envola la note vibrante et douloureuse d'un violon.

C'était le Père Flavien et " la demoiselle blanche du Vieux-Biskra. "

Une dernière fois ils se trouvaient réunis, comme jadis, pour faire un peu de musique. Mais aujourd'hui c'était pour lui qui si vite était parti.

Au bord de la tribune, élancée, blanche, frêle comme une grande fleur de ces pays bleus si mystérieux et graves, venue dans l'ombre, fleur fragile oscillant à la brise, la jeune fille jouait à plein cœur, se grisant à même la mélodie dont elle épuisait toute la douleur. Des sanglots, des larmes, tombaient de l'instrument, se diluaient en l'atmosphère chaude, la grande lumière dorée du dehors qui, par les vitraux entr'ouverts, s'épandait dans le sanctuaire.

Elle aussi peut-être, à sa manière, se souvenant de celle qui, là-bas se dressait en le rêve de tous non plus dans la robe des jeunes épousées, mais enroulée en les voiles d'ombre et de douleur, elle apportait l'hommage de sa pitié profonde.

La cérémonie achevée, quand Pierre voulut la rejoindre, la remercier, elle n'était plus.

Le Père Blanc aussi avait disparu.

...Au train du matin, il y a beaucoup de monde.

On se hâte de rentrer en France.

La chaleur monte du désert en feu plus ardente, plus enfiévrée chaque jour. Déjà tout le jour précédent, toute la nuit, un vent violent s'est abattu sur l'oasis, vent de sable étouffant avant-coureur des grands siroccos de l'été. On fuit.

Dans quelques jours Biskra désertée se posera sans vie, accablée, sous le grand ciel lumineux et, comme une chose précieuse très blanche d'Orient, rayonnera dans l'étendue rouge, fatidique et rêveuse.

Dans le fond, l'Ahmar Kaddou se lève plus rose. Les petites collines semblent grandir dans l'air vibrant, se rapprocher. Tout près, l'oasis se recueille, plus mystérieuse sous son voile de palmes...

Et le train part, lentement. La dernière voiture approche, un wagon de marchandise..., passe devant eux... Ils se découvrent... C'est lui, là dedans. Vous voyez ; on a écrit : "cercueil", comme d'habitude.

Et Pierre, qui ne peut détacher les yeux de ce train qui s'en va, tourne là-bas, près de la colline, va bientôt disparaître, entend la voix de l'intendant murmurer à son oreille.

—Très beau... oui, très beau, ce courage... cette mort silencieuse... ... pour ne pas trop la désespérer...

XIII

Il n'allait plus à la popote que le soir, pour diner. Inutile en effet d'absorber quoi que ce soit vers midi, au moment de la plus grande chaleur. L'estomac avait de la peine à s'y faire et, à la longue, se révoltait.

Il aimait mieux chaque matin, de très bonne heure, errer quelque temps dans le quartier des Ouleds. Il entrait chez un kaouadji, allait s'asseoir dans le même coin sombre qu'il avait adopté et se faisait servir du café, plusieurs petites tasses de café épais, lourd, aromatisé, qu'il avait appris à aimer et qu'on lui servait avec un petit pain, une galette arabe dorée, parfumée à l'anis.

(à suivre)

7ème année.—No. 13. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 26 septembre, 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00 Six mois 1.00 Strictement payable d'avance	80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

Sommaire

7ème année.—No. 13. LE NUMERO : 10 CENTS. Samedi, 26 septembre, 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN $2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION
80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques, Montreal

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

REVERIE

A l'heure où monte à Dieu la prière du pâtre.
Agenouillé dans l'herbe, au sommet du talus,
L'émigré, que le soir ramène au coin de l'âtre,
Songe au pays qu'il aime et qu'il ne verra plus.

Au pays où l'hiver la prairie est si blanche,
Où les champs sont si verts quand l'été va venir;
A sa mère au logis qui regarde et se penche
Vers le chemin par où son fils peut revenir.

A tout ce que là-bas, il chérissait naguère:
—A son chien qui s'attriste au foyer qu'il défend;
Jusqu'au dernier sillon que traça son vieux père,
Qui mourut sans pouvoir embrasser son enfant.

Au vieux pont qui passait le ruisseau de la ferme,
D'où l'on voyait surgir sa chaumière au toit noir;
Au sentier raboteux qu'il suivait d'un pas ferme,
Quand il menait jadis ses boeufs à l'abreuvoir.

Mais quand son rêve ainsi, du foyer solitaire
S'envole, et va s'abattre au pays regretté,
L'émigré comprend mieux qu'il est seul sur la terre,
Et pleure au souvenir du sol qu'il a quitté.

EUDORE EVANTUREL.

Le Parfum Imperissable

Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor,
De son âme odorante a rempli goutte à goutte
La fiole d'argile ou de cristal ou d'or,
Sur le sable qui brûle on peut l'épandre toute.

Les fleuves et la mer inonderont en vain
Ce sanctuaire étroit qui la tient enfermée:
Il garde en se brisant son arôme divin,
Et sa poussière heureuse en reste parfumée.

Puisque par la blessure ouverte de mon coeur
Tu t'écoules de même, ô céleste liqueur,
Inexprimable amour, qui m'enflammais pour elle!

Qu'il lui soit pardonné, que mon mal soit béni!
Par delà l'heure humaine et le temps infini,
Mon coeur est embaumé d'une odeur immortelle!

LECONTE DE LISLE.

Un fait extraordinaire

Vous connaissez le phénomène des grêlons de Saint-Dié ?

Les journaux canadiens en ont beaucoup parlé, il y a quelque temps, et je le résume pour le rappeler, aujourd'hui, au souvenir de mes lecteurs.

C'était au soir du dimanche de la Sainte Trinité. Un orage violent éclatait sur la petite ville de Saint-Dié, à l'heure où une procession de la Sainte-Vierge aurait eu lieu, si elle n'avait pas été interdite par les autorités civiles.

L'orage se termine par une pluie de grêle inouïe. Les grêlons sont extraordinaires par leur grosseur ;la plupart ont la dimension d'un œuf de poule.

Bientôt dans la ville, une rumeur s'élève : " La Vierge a eu tout de même sa procession ! Car, Notre-Dame était sur les grêlons ! "

En effet, des centaines de témoins viennent déposer, sous la foi du serment, la présence de l'image de Notre-Dame du Trésor sur les grêlons. Ce n'est pas une forme vague que ces personnes ont vue, c'est une effigie absolument nette, minutieusement détaillée et rigoureusement conforme à la médaille frappée à l'image de Notre-Dame du Trésor, avec l'Enfant-Jésus, la couronne et la robe.

Ces grêlons, malgré leur grosseur, n'ont causé aucun dommage aux légumes et aux fleurs des jardins, on les ramassa dans les allées, car sur les plates-bandes ou dans les carrés potagers, il n'y en avait point.

L'authenticité des grêlons-médailles a été pleinement justifiée, et la matérialité du fait ayant été constatée, les autorités religieuses ont consulté des professeurs de sciences, dans plusieurs Universités, pour avoir la solution de ce fait. Tous se sont prononcés en faveur de l'intervention d'une cause surnaturelle.

" Les grêlons-médailles, a déclaré, entr'autres, M. Pierre Duhem, correspondant de l'Institut de France, professeur de physique théorique à la Faculté des sciences de l'Université de Bordeaux, n'ont pu être frappés sans l'intervention d'une volonté intelligente, qui ne peut provenir d'une cause humaine, c'est-à-dire, d'une supercherie. "

Voilà pour les grêlons-médailles.

Vous doutiez-vous que nous avons eu au Canada, un phénomène tout aussi merveilleux ?

Je causais dernièrement, avec la mère de notre malheureux poète Nelligan, et la conversation vint à tomber, je ne sais comment, sur les grêlons de Saint-Dié.

Mme Nelligan ignorait les particularités de cet évènement, mais à son tour, elle me raconta un fait étonnant, qui intéressera autant que moi, j'en suis convaincue d'avance, les lecteurs du " Journal de Françoise ".

Il y a quelques années, — on ne sait plus au juste à quelle époque — dans une paroisse des environs de Sorel, — à Sorel même peut-être — les organisateurs de la procession de la Fête-Dieu, pour éviter une côte fatigante, avaient résolu de passer à travers champs. Deux prairies facilitaient ce nouvel itinéraire, mais elles étaient également ensemencées de fèves, et le propriétaire de l'un de ces prés refusa le droit de passage à la procession, dans la crainte que la récolte en souffrît beaucoup. L'autre, par esprit de foi, accepta, afin que le Saint-Sacrement le bénît ainsi que sa moisson.

Au lendemain de la procession, le cultivateur qui avait, si généreusement, offert son champ au parcours de la cérémonie, constata avec satisfaction, que le terrain n'était resté nullement abîmé par la foule qui suivait le Saint-Sacrement.

—On dirait, ajoutait-il en riant, que tout ce monde eût des ailes, car on ne voit, nulle part, la trace des pas.

Cet incident fut bientôt oublié. L'été se passa. A l'époque de la récolte des fèves, récolte, qui, par parenthèse, ne fut jamais aussi abondante que cette année-là pour le cultivateur dont nous nous occupons ici, quelle ne fut pas la surprise et l'étonnement extrême du propriétaire du champ en question, de contempler, gravée sur chacune des fèves moissonnées, de la couleur d'un brun-rougeâtre, la reproduction exacte de l'ostensoir au milieu duquel se détachait, nette, précise et en relief, la rondeur blanche de l'hostie...

Depuis ce temps, toutes les fèves de la récolte miraculeuse, en quelque terrain qu'on les ensemence, portent ce signe miraculeux.

Je puis l'affirmer, j'en ai vu, hier encore, chez Mme Nelligan. Ces fèves phénoménales ont poussé dans la cour qui avoisine sa maison, et c'est le bon vieux qui les a mises en terre qui lui a raconté leur prodigieuse provenance.

Avis à nos savants.

FRANÇOISE.

Les petites filles de Cork (Irlande) sont bien aptes à surmonter les difficultés. Le mari d'une de nos malades avait fait cadeau à sa petite fille d'une belle poupée ; le soir, en rentrant, il trouva la poupée sans tête.

—Qu'as-tu fait ? dit-il à son enfant.

—J'ai coupé la tête, répond naïvement la petite, parce qu'elle était trop grande pour son berceau.

—

Pour faire tomber les dents... agréablement. — Toto, qui souffre beaucoup d'une canine mauvaise, se rappelle les observations maternelles.

—Maman, dit-il avec feu, moi je veux que cette dent s'en aille.

—Eh ! bien, mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

—Non ! non ! pas le dentiste ; ça me ferait du mal.

—Comment faire, alors ?

—Tu sais bien !... Donne-moi beaucoup de dragées, puisque ça fait tomber les dents toutes seules.

—

Différence de point de vue. — Jacques rentre en classe avec peu d'enthousiasme.

—Mon fils ! lui dit son père pour l'encaurager, tu ne te doutes pas comme on regrette l'école quand on est grand.

Et Jacques de répondre :

—Oui, mais moi, je suis petit !

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

VII. — LA REPUBLIQUE ET LA DEMOCRATIE.

Si nous comparons la République actuelle aux autres gouvernements qui se sont succédés en France depuis la Révolution, nous constatons qu'elle s'en distingue à deux points de vue.

D'abord, elle a été imposée par la force des circonstances. La chute de l'Empire était une résultante directe de l'invasion étrangère ; un gouvernement quelconque devant être établi de nécessité absolue — aucun autre, royaliste ou impérialiste, ne se présenta sous une forme pratique, la République fut donc choisie tout naturellement comme étant la seule chose à faire.

Mais, ne l'oublions pas, à l'origine son caractère fut essentiellement provisoire ; sa forme se détermina par la suite d'une façon plus précise, par des procédés de discussion bien plus que par des méthodes violentes. Elle est probablement depuis l' "ancien régime", la forme de gouvernement la plus normale qu'ait eu la France. Elle fut imposée par la dure logique de la nécessité, alors que les autres se basant sur le précédent révolutionnaire, avaient supplanté par la force, l'autorité régulièrement constituée.

La république, sans aucun daute a une doctrine propre tout comme la monarchie et l'empire, mais cette doctrine est plutôt la défense de son pouvoir, qu'elle n'en est la base.

Un vieux dicton prétend, qu'en France, il n'y a que le provisoire qui dure.

La république était provisoire, elle a duré, c'est sa seconde caractéristique.

Aucun des gouvernements qui ont suivi la Révolution n'a vécu plus de dix huit ans ; et, en 1888, la république dépassait déjà l'âge qu'ont atteint le second empire et la monarchie constitutionnelle de Louis Philippe, ses deux prédécesseurs les plus persistants.

A l'heure actuelle, son existence dépasse déjà presque la mémoire humaine, car pas un Français, âgé de moins de quarante ans, n'a pu connaître autre chose. Elle arrive donc insensiblement à être sanctionnée par la tradition.

Ce fait tendrait à donner à la troisième République une probabilité de survie sur tous ses devanciers.

Quand les gouvernements, à l'instar des enfants, ont passé la période des maladies infantiles, leurs chances de parvenir à un âge avancé sont infiniment plus grandes. Restent les tares organiques.

Quand il s'agit d'un gouvernement la question est bien difficile. Les statistiques de toutes sortes entrent en jeu et les hommes politiques sérieux, tout comme les politiciens de bas-étage, ont un talent particulier pour les embrouiller. Il en est d'eux comme des charlatans ; leur grand art est de faire croire à la foule qu'elle est malade pour la décider à employer leurs panacées.

Si en dépit de cela, la foule parait en bonne santé, c'est que probablement malgré tout elle se porte bien.

Or, le voyageur est frappé par l'apparence de saine prospérité que présente la France en l'an 38 de la IIIème République.

D'autres pays sont plus entreprenants, plus modernes, plus affairés, mais nulle part vous ne constaterez une plus constante évidence de bien-être substantiel et solide.

Cette impression n'est peut-être pas une preuve irréfutable de la sagesse du gouvernement ; mais on ne peut la négliger. Aucun gouvernement ne pourrait en effet produire cette prospérité, si le peuple qui lui est soumis n'était pas vigoureux, intelligent et économe ; mais toute l'intelligence, toute la vigueur, toute l'économie d'un peuple, ne pourraient la produire davantage si le gouvernement n'était pas à tout prendre, salutaire.

C'est une toute autre question de savoir s'il a été "plus ou moins salutaire" que telle ou telle autre forme de gouvernement n'aurait pu l'être. A d'autres époques et dans d'autres pays, la question n'aurait eu qu'un intérêt théorique, mais durant toute l'existence de la IIIème République elle eut toujours un intérêt politique pratique.

Comme nous l'avons dit plus haut, la République au début n'avait été qu'un expédient ; pour beaucoup de bons Français, elle n'était qu'un pis-aller, auquel on se pliait plus ou moins volontiers pourvu qu'il ne soit que temporaire. L'empire était tombé mais sa tradition restait, tout comme la tradition légitimiste et la tradition orléaniste. Il est sûr qu'à certains moments l'existence de la République fut probablement menacée.

Malheureusement pour ses adversaires, aucun des prétendants au trône ne possédait une de ces personnalités qui s'imposent à l'imagination des masses.

Loin de nous, la pensée de les critiquer, mais on ne peut nier qu'ils n'ont pas su exciter l'enthousiasme. A l'heure actuelle, la branche ainée des Bourbons est éteinte ; le représentant de la tradition orléaniste ne descend même pas en ligne directe de Louis XIV ; et pour retracer la parenté du champion de la cause impérialiste avec le grand empereur, il faut remonter à un avocat corse du XVIIIe siècle. L'un et l'autre sont parfaitement estimables, mais, pas plus que leurs prédécesseurs, ils ne sont doués des qualités brillantes qu'il faudrait pour entraîner et conquérir un peuple.

Un prétendant dont il faut rechercher l'existence dans l'Almanach de Gotha ne constitue pas un danger bien sérieux.

Les traditions opposées au gouvernement actuel de la France sont donc moins menaçantes qu'elles n'ont jamais été depuis 1815.

Elles n'en existent pas moins. Leur effet est évident dans tout le pays et pendant des années encore, elles joueront un rôle dans la politique pratique de la France. Ces traditions sont en contradiction absolue avec la tradition Révolutionnaire qui est celle de la République :. Et fait particulier, la République a tout mis en œuvre pour exagérer cette contradiction. La politique inverse eut été sûrement plus avisée mais elle eut été certainement moins française.

Ce sentiment se retrouve dans les plus petits détails.

On restaure le Château de St.-Germain, partout décoré de la salamandre (devise de François Ier) et de son initiale F. La décoration terminée, la salamandre y est toujours mais elle se tord autour d'un R. F. qui ne fera tout de même pas oublier le plus artiste des rois.

Par ses actes mêmes, la République se présente donc à ses partisans aussi bien qu'à ses adversaires non pas comme un gouvernement national, mais comme un gouvernement du parti temporairement au pouvoir.

Mais ce serait une grave erreur de vouloir l'assimiler à ce que serait, par exemple, le gouvernement d'un parti qui aurait été capable de se maintenir au pouvoir sous un régime semblable à celui de la République Américaine.

Le gouvernement de la République est parfois tombé en des mains réactionnaires, si réactionnaires mêmes que le rétablissement de la monarchie semblait être imminent.

Si donc nous considérons la République comme le gouvernement d'un parti et non comme un système de gouvernement, nous sommes obligés d'admettre que ce parti n'était pas vigoureusement uni en vue d'un but à atteindre du consentement de tous, mais qu'il était au contraire composé de factions discordantes. On serait tenté de croire que toute faction se trouvant au pouvoir aurait suivi une politique de conciliation. Loin de là. Cette forme de courtoisie semble absolument étrangère aux Français. Et partout où vous irez vous trouverez des preuves matérielles de ce besoin de s'affirmer agressivement qui a possédé tout à tour les factions au pouvoir.

Le Paris de la république ressemble beaucoup à ce qu'était la capitale du Second Empire, cependant l'œil est frappé au premier abord par deux monuments modernes qui le dominent aujourd'hui : La Tour Eiffel, colossal et hideux jouet, qui amusa les foules, énerva les artistes et fut une assez bonne affaire ; l'autre, qui peut-être attire plus encore le regard, est l'église du Sacré-Cœur de Montmartre.

Un moment, les réactionnaires furent au pouvoir ; ils étaient bien disposés à l'égard de l'église et autorisèrent la construction de ce temple énorme et fastueux consacré à une dévotion particulière et extrêmement française.

Evidemment, à un point de vue, on ne peut qu'admirer la foi persistante et désintéressée des catholiques de France. Mais n'aurait-il pas été plus sage de se souvenir que, pour bon nombre de Français, la religion catholique est un éternel obstacle aux progrès de l'humanité. Cette dévotion même, au Sacré-Cœur, est pour eux le comble de la superstition. Elle excitera l'antagonisme plus encore qu'une autre. Et l'on ne songea pas un instant, que ce monument grandiose tant que l'on voudra, devait rappeler continuellement à tous que pour un temps la République avait été aux mains des cléricaux et qu'ils s'étaient empressés de célébrer ce triomphe momentané de la manière la plus " voyante ", la plus persistante, partant la plus exaspérante pour leurs adversaires.

Ceux-ci, d'ailleurs leur ont rendu au centuple la monnaie de leur pièce: Tous les monuments modernes, glorifient exclusivement les bienfaits de la révolution et ses héros.

Dans la cour du Louvre, Gambetta attend qu'on lui donne pour vis à vis un Lafayette, resté à l'état de projet. Une des avenues allant à l'Arc de Triomphe de l-Etoile et qui portait autrefois le nom d'une victoire mémorable du grand Empereur a été débaptisée et appelée Avenue Victor Hugo. Parce que Victor Hugo fut un grand poète ? Du tout. Parce qu'il fut un médiocre politicien et un adversaire acharné de l'Empire.

A Dijon, il y avait une place Saint Bernard, on l'a transformée en place Etienne Dolet ! Saint Bernard était un enfant du sol, il avait fait de grandes choses, son nom était familier à tous, sa mémoire respectée. Peu importe, il était " Saint ". Tandis qu'Etienne Dolet était un inconnu qui n'avait rien à faire avec Dijon, mais était mort sur le bûcher pour avoir embrassé les idées de la Réforme à une époque où l'on était pas tolérant non plus. Et raison suffisante, c'était désagréable aux catholiques.

A Lyon, il y avait trois rues qui portaient trois noms distincts, on les a renommées, Rue, Avenue et Boulevard Emile Zola.

C'est moins commode, personne n'en doute, mais Zola au moment de l'affaire Dreyfus a pris une attitude dramatique et violente qui lui a valu l'horreur du parti clérical et conservateur — Inde : la Rue, Avenue et Boulevard Zola — car ce n'est même pas parce qu'il avait été un éminent pornographe qu'on lui fit cet honneur. Cela ne nuisait pas ; mais cela n'ajoutait rien ; sa gloire politique suffisait.

D'autres villes ont encore poussé les choses plus loin.

Dans une sous préfecture quelconque, il y avait une rue Saint-Pierre, on la débaptisa pour l'appeler la rue Jean Duval, mais comme le dit Duval était un illustre inconnu même dans sa propre ville on ajouta sur la plaque : (maire 1882). La population trouva ce changement incommode et protesta. Tout le monde connaissait Saint-Pierre et ignorait Duval. Les membres du conseil municipal, qui au fond étaient un peu de cet avis, consentirent volontiers à retirer leur décret ; mais ne voilà-t-il pas que le curé apprenant la chose, fait le dimanche suivant un sermon délirant de joie, dans lequel il félicite hautement ses ouailles d'avoir déjoué les manœuvres des impies qui voulaient déloger Saint-Pierre. Les conseillers municipaux se levèrent comme un seul homme, reprirent leur décret, et le pauvre Saint-Pierre dut faire place à Jean Duval (maire 1882)...... rien que pour ennuyer le curé !

Dans toutes les cours de justice françaises, il y avait autrefois un crucifix. Qu'est-ce que ce crucifix avait à faire avec l'administration de la justice dans un pays sans religion d'Etat ? Probablement rien. Et le supprimer sans bruit aurait été plutôt une mesure de conciliation. Au lieu de cela, les autorités républicaines, choisirent pour procéder à cet enlèvement le jour le plus sacré de toute l'année pour les catholiques : le Vendredi Saint !

Comme question de fait, les radicaux se sont montrés aussi intolérants, aussi hostiles, aussi insolemment triomphants qu'ont jamais pu l'être leurs adversaires. Ils se sont conduits comme s'ils étaient les partisans forcenés d'une tyrannie de par-

ti ne différant en rien des tyrannies traditionnelles de l'histoire, si ce n'est, qu'au lieu d'être la tyrannie d'un homme, c'était la tyrannie d'une classe spéciale, qui se qualifie elle-même "le peuple".

Si la République avait été réellement aussi radicale et aussi tyrannique que ses proclamations et ses étroitesses pourraient le donner à penser, la France ne serait pas aussi prospère et aussi saine qu'elle parait être. La République après tout, est profondément française, étant un système très logique. C'est un système nouveau et partant elle est en conflit avec un minimum de faits contradictoires ; néanmoins ces faits existent, entre autres et principalement les traditions issues des régimes antérieurs. Et d'après la manière indiquée, plus haut, elle tente de les ignorer ou de les supprimer. Elle n'est pas conciliante. Elle veut imposer ses principes par la force de l'assertion ou celle de la loi. Ces principes sont ceux de l'extrême démocratie théorique et autant qu'un étranger peut le comprendre, ils sont très différents des principes démocratiques américains.

En pratique, la démocratie américaine a toujours prétendu que l'Etat devait tenir ses pouvoirs du consentement de ceux qu'il gouverne. Elle a maintenu plutôt qu'affaibli les traditions de son système constitutionnel. Elle n'a pas essayé la tyrannie d'une classe. C'est un gouvernement pour le bien commun par l'assentiment de tous.

La Démocratie en France est aussi un gouvernement pour le bien commun, mais l'assentiment de tous est certainement subordonné. Il semblerait en théorie au moins que c'est un système de gouvernement dans l'intérêt des masses populaires considérées comme distinctes des classes élevées. Elle a condamné violemment les classes priviligiées de l'ancien régime, et elle semble maintenant vouloir tout faire pour créer une sorte de privilège en faveur des basses classes.

Comme question de fait, cette ambition ne parait pas s'être réalisée, car les classes supérieures ont vigoureusement persisté en France ; et cette suprématie arbitraire des basses classes semble aussi loin que jamais.

Il n'en est pas moins curieux de constater par quels moyens les avocats de cette doctrine d'égalité contredite par l'observation scientifique, la loi divine et l'expérience humaine, cherchent parfois à faire prévaloir leurs théories.

L'anecdote suivante fut racontée à M. Barrett Wendell, par un professeur d'enseignement secondaire. Il faisait passer des examens d'histoire de France à des "boursiers". Aussi longtemps qu'il les interrogea sur les époques qui précédèrent la Révolution, ces jeunes gens firent preuve d'une ignorance crasse, totale ; ils confondirent les rois, les reines, les cardinaux, les poètes, les guerres et les rebellions ; la seule chose qui paraissait être claire dans leur esprit fut, que durant ces diverses périodes, la France avait végété dans un indescriptible chaos. Il les interrogea alors sur la Révolution : les voiles se déchirèrent, plus rien ne leur était étranger, les faits les plus insignifiants, les héros les plus obscurs leur étaient familiers.

Ce cas peut être unique ; il indique cependant à quel point les apôtres de la Démocratie sont anxieux de n'apprendre aux enfants ignorants que la doctrine, les légendes et les pieuses histoires des Droits de l'homme. Leur sincérité philantropique peut être digne de respect, c'est probablement un effort consciencieux pour diriger les enfants vers la justice. Il n'en est pas moins vrai qu'un enseignement historique qui néglige des siècles entiers, rejette délibérément un inappréciable trésor de tradition et de gloire nationale. Et cette manière de voir, quelque pures qu'en soient les intentions, fait un tort plus grand encore à la nation ; elle tendrait à rejeter en dehors des fonctions publiques, tous ceux pour lesquels la tradition ancienne aurait une valeur égale ou supérieure à la tradition révolutionnaire.

Pour qui connait ceux qui détiennent actuellement le pouvoir en France, si doctrinaires et tyranniques qu'ils soient parfois, ils n'en sont pas moins des hommes de sérieux dessein, d'intelligence alerte, de dignité morale ; mais leurs adversaires le sont tout autant.

Que cette politique de défiance ait été justifiable alors que la République n'était pas encore solidement établie ; c'est possible ; mais il semble que maintenant, une sympathie plus magnanime, une confiance plus grande, seraient compatibles avec l'habileté politique tout autant qu'elles le seraient avec la générosité.

La France semble être encore un pays d'antagonismes irréconciliables mais l'auteur croit qu'à l'heure actuelle cette réconciliation n'est plus inconcevable.

Il y a, en effet, des symptômes qui feraient penser que les Français commencent à mieux saisir la situation et à se rendre mutuellement justice.

M. Barrett Wendell durant son séjour, avait écrit sur divers sujets dans différentes revues. L'un de ses articles traitait de la Démocratie telle que les Américains la comprennent.

Un soir, il se trouva dîner dans un hôtel de province à la même table qu'un groupe de jeunes professeurs français qui ne le connaissaient pas. Ils discutèrent cet article, et se demandaient entre eux si l'opinion de M. Barrett Wendell—qu'aucune vraie et viable démocratie ne peut co-exister avec un malentendu persistant entre les classes sociales—n'était pas de nature à jeter un peu de clarté sur les dissentions actuelles de la France. La démocratie américaine avait fait preuve d'une endurance supérieure à celle montrée jusqu'à présent par la Démocratie Française. Cette dernière avait toujours professé d'une intolérante méfiance à l'égard de la vieille classe priviligiée : la noblesse. Eux-mêmes avaient suivi cette ligne de conduite parce qu'aucune autre ne leur avait paru possible. Etait-il concevable qu'ils se soient trompés, et que la nation française ne puisse être complète à moins qu'elle ne consentisse à compter comme partie intégrante d'elle-même cette noblesse qui, après tout, était aussi française qu'aucun d'eux ? Ils commençaient à entrevoir qu'aucun gouvernement national ne peut être stable, s'il n'embrasse pas la totalité des traditions profondément enracinées au cœur du pays.

En Angleterre, par exemple, vous trouvez à Londres des statues de Charles I et de Cromwell ; et l'Angleterre ne serait pas ce qu'elle est si aucun parti de quelque importance désirait renverser les unes ou les autres.

En Amérique, des monuments ont

été élevés aux soldats du Nord et à ceux du Sud ; leur inauguration fut souvent honorée de la présence amicale d'anciens adversaires, et avant longtemps, leurs descendants seront disposés à payer un égal tribut aux héros Fédéraux et aux héros Confédérés. Ce jour-là, la tradition de l'Amérique sera une fois de plus, la tradition d'un Etat vraiment uni.

Il est inadmissible qu'une démocratie durable puisse exister quand une seule portion du peuple — une seule classe sociale — domine à l'exclusion du reste. Ce n'est alors une démocratie que de nom, c'est, en fait, une oligarchie ; et une oligarchie est une oligarchie que la classe dominante soit considérable ou restreinte, qu'elle soit haute ou basse. Et ce qu'il y a de plus, est que le bon sens tend à nous rappeler, que la tyrannie oligarchique des masses populaires est infiniment plus dangereuse que la tyrannie oligarchique des classes supérieures. En mettant les choses au mieux, il faut admettre que les masses ont moins d'intelligence et plus d'instabilité.

En Amérique, l'idée de se soumettre à une petite classe priviligiée est odieuse, mais l'idée de s'incliner devant la souveraineté absolue des basses classes qui n'ont pour elles que le nombre, ne l'est pas moins. Les Américains sont aussi peu disposés à se soumettre au joug de la ploutocratie qu'à laisser leur pays à la merci des unions ouvrières.

Une vraie démocratie, on ne pourra trop la répéter, doit avoir pour tous une bienveillante tolérance. Et c'est seulement quand ce principe sera bien compris que l'on pourra entretenir de grandes espérances pour l'avenir.

Et ces espoirs seront d'autant plus hauts, d'autant plus certains, que la nation qui se confie en cette démocratie est un pays comme la France, riche de tant de nobles traditions. Extérieurement, ces traditions vitales semblent fatalement divergentes, mais elles ont au moins en commun une dévotion enthousiaste à l'idéal le plus élevé.

Un mot célèbre semble faire entrevoir que ces diverses sortes d'idéal peuvent se fondre en un seul.

Le plus grand désastre de la guerre de 1870 fut la capitulation de Metz et la reddition d'une armée intacte par le Maréchal Bazaine.

Après la campagne, il fut traduit devant un conseil de guerre. Ses vrais motifs on ne les connaîtra jamais ; quelles furent ses excuses ?

" L'Empire était tombé — pourquoi se battre ? Il n'y avait plus rien ! "

Alors le Duc d'Aumale, l'exilé, qui était venu offrir à la patrie en danger l'appui de son épée, se dressa : " Il n'y avait plus rien ! M. le Maréchal, il restait la France ! "

Oui il y avait la France ! Il y a la France ! Il y aura toujours la France !

La France a été la France de l'Empire ; celle d'aujourd'hui est la France de la Révolution ; mais aucun Français ne saurait embrasser dans leur entier les grandes traditions du passé, s'il oubliait aucune de ses gloires ; ni l'une ni l'autre ne comprennent toute la France, pas plus que ne le faisait la monarchie orléaniste et constitutionnelle de juillet.

La vraie France les embrasse toutes trois et beaucoup plus encore. Il y a la France de la Chanson de Roland, la France de Saint-Louis, la France de Jeanne d'Arc ; il y a la France de la Renaissance et la France d'Henri IV ; la France de Richelieu et celle qui se dressa comme un impérial modèle devant l'Europe civilisée ; la France du " Grand siècle ", la France de Louis XIV. Il y a la France de l'Ancien Régime, la France de Louis IV. Il y a la France de l'Ancien Régime, la France de la Révolution et la France de l'Empire.

Aucune de ces mémoires, prise en particulier, n'a fait la France d'aujourd'hui.

Toutes, combinées ensemble, contribuent à faire la France héroïque. La France s'appauvrit, s'amoindrit à négliger une des gloires de son admirable passé : toutes confondues, mêlées, brillant ensemble d'un inextinguible éclat font de la France, cette chose si admirablement noble que tous ceux qui apprennent à la connaître apprennent aussi à l'aimer.

Parfois l'étranger est surpris d'entendre appeler la France : la République. Le mot République lui semble souvent désigner plutôt l'accident de la souveraineté actuelle que la nation dans son entier. Aux yeux des Français eux-mêmes, la République est plutôt un parti que la nation. Le temps viendra où elle sera la nation et non plus un parti.

Mais, même alors ce sera rendre plus vraiment justice à la splendeur du passé, de saluer la République comme France, que de saluer la France comme République. Rien de moins que l'ensemble complet, ne peut l'embrasser toute entière.

PIERRE LORRAINE.

L'ADIEU DU LIEUTENANT

A la tête de son peloton de spahis, le lieutenant Senneterre menait une reconnaissance dans les environs de Timmimoun. Une simple promenade, cette randonnée à point d'aube. On avait bien signalé, deux jours auparavant, l'apparition de quelques groupes de Touaregs appartenant aux " harkas " dissidentes ; mais, à supposer qu'ils fussent encore dans la région, ils ne se hasarderaient certainement pas à portée des spahis de Senneterre.

Celui-ci, néanmoins, n'avait négligé aucune des précautions indispensables dans ce désert plein de traîtrises qui semble, à première vue, uni comme la mer, et dont chaque vague cependant peut recéler un danger. Les flancs et les derrières de sa troupe couverts par de petites patrouilles, il était protégé en outre par une avant-garde de dix hommes, placée sous le commandement du maréchal des logis, Bressut, qui ne devait laisser passer aucun pli de terrain sans le faire fouiller consciensement.

Et, rassuré de la sorte contre toute éventualité fâcheuse, le lieutenant Senneterre se laissait aller au charme de l'heure matinale, en vieil Africain qu'il était, amoureux d'air et d'espace. Son pur-sang, Sélim, encensait et mâchait son mors avec un petit bruit clair ; il l'enlevait parfois d'une pression, et le bel animal partait d'un galop souple, content de se détendre, de faire voler sous ses sabots fins le sable du désert.

Il arrivait ainsi jusqu'à l'avant-garde.

—Rien de nouveau, Bressut ?

—Rien, mon lieutenant.

Senneterre repartait, piquait sur l'une ou l'autre des patrouilles, dont

les minces silhouettes se détachaient sur le ciel rose.

—Rien de nouveau, brigadier ?

—Rien, mon lieutenant.

L'officier allumait alors une cigarette, revenait vers le gros de son peloton, un refrain aux lèvres, joyeux de vivre, de se sentir alerte et fort. Cependant le soleil montait, et il allait falloir songer au retour.

L'avant-garde arrivait en ce moment à une crête de sable, qui barrait l'horizon de sa longue ligne onduleuse.

" Mahmadou ! dit l'officier à l'un des spahis qui étaient derrière lui, va-t-en dire au maréchal des logis qu'il ne dépasse pas cette crête: nous allons le rejoindre. "

Le soldat rassemblait déjà ses rênes pour partir, quand il se haussa tout à coup sur ses étriers, une main en abat-jour sur les yeux.

" Pas besoin d'aller là-bas, mon lieutenant : y en a un qui vient." On commençait en effet à distinguer un des cavaliers de l'avant-garde, qui lancé à toute allure, revenait vers le peloton. Un peu inquiet, Senneterre partit à sa rencontre.

" Les Touaregs ! cria le spahi, dès qu'il fut à portée de voix.

—Nombreux ?

—Plus de trois cents ! Derrière ça... "

Du geste, le soldat désignait la crête qui barrait l'horizon. Immédiatement, des coups de feu crépitèrent, de petits claquements secs que la distance rendaient pareils à des détonations de pistolets d'enfant. L'officier comprit que son avant-garde était engagée, probablement malgré elle, et que, pour l'instant, il n'y avait pas à réfléchir. Il se retourna vers le peloton en agitant son képi : " Au galop ! "

Il retint un instant Sélim, qui piaffait. Puis s'étant assuré que son sabre jouait bien dans le fourreau, il rendit la main.

Là-bas, la fusillade crépitait de plus belle. Les spahis de l'avant-garde avaient mis pied à terre et, couchés en avant de leurs chevaux, tiraient sans discontinuer.

" Halte ! " commanda Senneterre, au moment où le peloton arrivait à cinquante mètres de la crête.

Puis, seul, il continua à s'avancer vers le groupe des tirailleurs. D'un coup d'œil, il vit la situation. De l'autre côté de la crête, le terrain s'étalait, bossué et raviné, en pente insensible. Sur cette pente, à moins de cinq cents mètres, un fort parti de Touaregs galopait et tourbillonnait. D'autres, à droite, beaucoup plus près, abrités dans un ravin, dirigeait sur la petite troupe un feu nourri, heureusement plus bruyant que dangereux. A peu de distance en avant du ravin, on voyait les corps de deux spahis, avec leurs chevaux, étendus sur le sable.

" Ils étaient tous cachés là-bas tout à l'heure, expliqua Bressut. En arrivant ici, j'ai eu l'idée d'y envoyer deux hommes en reconnaissance ; ils les ont laissés approcher, et les ont tirés à bout portant. "

Très calme, l'officier écoutait et regardait. Le maréchal des logis n'avait pas fini de parler que sa décision était prise.

" Nous allons leur faire payer cela, Bressut. Faites reculer de quelques pas vos chevaux, qui sont trop en vue, et ouvrez un peu plus les intervalles entre vos tirailleurs...... Bien maintenant écoutez-moi ! Je vais vous faire renforcer par une douzaine d'hommes, et vous allez faire un feu d'enfer. Pendant ce temps, avec le reste du peloton, je vais filer par là, derrière la crête, et leur tomber sur le dos. C'est compris ?

—Compris, mon lieutenant.

Mais ce mouvement ne devait jamais s'exécuter. A peine, en effet, était-il commencé que les trois spahis de la patrouille de gauche accouraient à bride abattue, avec de grands gestes.

" Mon lieutenant ! mon lieutenant ! ils arrivent, là-bas, à gauche !

—Qui ? demanda Senneterre, les sourcils froncés.

—Les Touaregs ! Toute une harka ! Tenez, on commence à les voir. "

C'était vrai. Au lointain, un nuage de poussière dans lequel on distinguait confusément des flottements de burnous, des formes de chevaux et de méharis, s'avançait rapidement eux.

" Avant vingt minutes, ils seront ici, pensa l'officier. Deux tribus sur les bras, c'est trop, décidément. Il s'agit de sortir de là, et de regagner Timmimoun au plus vite... C'est égal, c'est vexant ! "

Mais la harka avec laquelle les spahis étaient aux prises avait vu, elle aussi, le renfort qui lui arrivait. Son feu avait cessé, et elle commençait à se rapprocher, menaçante.

" Allons à cheval, garçons ! dit Senneterre avec un soupir. Et au galop, derrière moi ! "

Timmimoun n'était qu'à une dizaine de kilomètres. La retraite commença, calme d'abord, mais bientôt accélérée par le feu des Touareg qui avaient garni la crête à leur tour, et qui tiraient avec rage. Trois spahis tombèrent qu'il ne fallut pas songer à secourir, et dont on dut abandonner les corps aux " coupeurs de têtes ".

" Allongez ! " commanda l'officier.

Les gens de la crête, désormais distancés, n'étaient plus à craindre. Le danger venait maintenant de la seconde harka, qui avait changé tout à coup de direction, et cherchait manifestement à couper la retraite aux spahis. Mais Senneterre, dont le coup d'œil était rarement en défaut, n'était point trop inquiet.

" Naus avons bien six ou huit cents mètres d'avance sur eux, songeait-il. Nous allons leur filer devant le nez comme une lettre à la poste. "

Et, comme il lui semblait que le galop de Sélim se ralentissait, il donna légèrement de l'éperon. Mais, au lieu d'augmenter son allure, le cheval la diminua encore. Puis il eut un brusque fléchissement de l'arrière-main, et son galop se désunit. L'officier voulut lui caresser la croupe, par un geste dont il avait l'habitude, il retira sa main pleine de sang. Et avant qu'il eût pu réfléchir à ce qui arrivait, son pauvre Sélim s'abattait comme une masse, lui prenant la jambe droite sous la selle. Le peloton s'était arrêté net. Le maréchal des logis et deux spahis avaient sauté à terre et cherchaient à relever leur chef. Mais, au premier effort qu'ils firent, celui-ci poussa un cri de douleur :

" J'ai la jambe cassée !... "

Le sous-officier et les deux hommes se regardèrent, puis leurs yeux involontairement se portèrent sur le nuage de poussière qui, là-bas, avançait toujours. Le lieutenant vit la direction de leurs regards.

" Laissez-moi, mes amis, dit-il. Vous n'avez pas de temps à perdre.".

Bressut bondit.

" Vous laisser, mon lieutenant ! Aux coupeurs de têtes ? Jamais ! Ma jument est solide ; on va vous mettre dessus, et je monterai en croupe... Allons ! vous autres ! "

Les deux spahis dégagèrent l'officier et le mirent debout ; mais lorsqu'il s'agit de le hisser sur la jument du maréchal des logis, celle-ci se mit à pointer et à lancer des ruades, comme si elle eût compris qu'elle allait avoir tout à l'heure à porter double charge. Là-bas, la harka ennemie se rapprochait toujours...

" Encore une fois, mes amis, laissez-moi ! dit Senneterre. Vous pouvez passer encore, mais, dans cinq minutes, il sera trop tard.

—Jamais ! mon lieutenant, " répéta Bressut.

Ils essayèrent de nouveau de soulever l'officier et de le mettre en selle, mais cette tentative fut encore vaine. On commençait à entendre les hurlements de triomphe des Touaregs, qui n'étaient plus qu'à cinq cents mètres.

" Maréchal des logis ! dit le lieutenant, c'est un ordre que je vous donne : vous allez remonter à cheval et partir immédiatement. "

Bressut se retourna vers les spahis.

" Vous voulez laisser le lieutenant ici ?

—Non ! non ! crièrent cinquante voix.

—Vous voyez, mon lieutenant ! fit Bressut. Nous nous ferons tous tuer ici, s'il le faut, mais nous ne vous abandonnerons pas aux mains de ces sauvages !

—C'est bien ! dit l'officier. Vous êtes tous de braves garçons...... Je vous aime bien. Adieu, Bressut !

Et avant qu'on eût pu l'en empêcher, le lieutenant Senneterre avait tiré son revolver et s'était fait sauter la cervelle.

. . . .

Une heure plus tard, le peloton, qui avait pu échapper à la harka ennemie entrait à Timmimoun. Tous les spahis pleuraient.

Francisque PARN.

On sait combien la vie a renchéri depuis quelques années. Tout a augmenté, tout, excepté les chapeaux à Mille-Fleurs, le salon de modes de la rue Ste-Catherine Est. Que celles qui en doutent veuillent bien aller s'en assurer ; elles seront pleinement édifiés.

M. le lieutenant Lanrezac

Dernièrement, a eu lieu, à l'Université Laval de Québec une touchante cérémonie. Des cultivateurs, descendants directs des fameux colons établis dans la province de Québec, et qui depuis deux cents ans ont conservé à leur possession le bien des ancêtres, sont venus recevoir une médaille fort belle, dessinée par un Québecquois de talent : Monsieur Taché, l'honorable sous-ministre des Terres eaux et forêts, et exécutée à Paris par un maître médaillier, monsieur Abel Lafleur.

Il était touchant de voir ces hommes aux mains rudes contempler d'un œil attendri le bijou fort joli, qu'on venait de leur remettre.

Mais ce ne fut pas le seul attrait de cette cérémonie du souvenir. A côté de l'abbé Gosselin, curé de Charlesbourg et Président du comité des anciennes familles, à côté de Monseigneur Roy orateur éloquent, un officier français monsieur le lieutenant Lanrezac prit la parole.

Monsieur Lanrezac est un de ces officiers, dont l'armée française compte un si grand nombre qui ne se contentent pas de monter une longue garde face à la frontière des Vosges: c'est là un rôle trop passif pour ces jeunes gens actifs et entreprenants qui ont soif d'action, et veulent jouer un rôle utile à leur pays.

Rédacteur d'un journal scientifique le lieutenant a été amené à étudier le Canada. Notre immense pays aux ressources si variées, l'a passionné et il est venu l'étudier.

Persuadé que trop souvent l'âme française est méconnue, monsieur Lanrezac, donnera, nous le savons, à la fin d'octobre une série de causeries sur l'âme française.

Il nous pardonnera de donner ici le programme qu'il compte bientôt lancer dans le public.

Les sujets qu'il traitera seront tous accompagnés de projections obtenues à l'aide de clichés, pris par le conférencier lui-même dans le voyage, car, grand mérite à nos yeux, il ne parle que des pays qu'il a vus.

L'AME FRANÇAISE.

1o.—Au pays enchanté des contes et des légendes.—Vieilles chansons. Similitude de littérature populaire et cependant originalité. — Légendes normandes et bretonnes ; comment on peut en les lisant saisir les caractères propres de ces deux races.

2o.—La Normandie.—Les villes. — Vieilles coutumes disparues. — Le paysan français. — Ses qualités.

3o.—La Normandie.—La femme. — L'âme paysanne. — Fermière, laitière de la vie à la mort. — Fiançailles, mariage, mort. — Confréries de charité, etc.

4o.—La femme française.—Dans le roman et la société. — Une méconnue. — L'intérieur familial chez l'ouvrier, dans la bourgeoisie.

5o.—Paris.—Coins inconnus. — Petits métiers. — Le monde des Humbles. — Les Eglises.

6o.—L'armée de France.—Hier et aujourd'hui. — Vieux costumes. — Vieux uniformes. — Souvenirs glorieux.

7o.—Coins ignorés de la littérature.—Roman d'aventures et policiers.—Roman scientifique.

8o.—Coins ignorés de la littérature.—Roman historique, Hugo, Dumas, Flaubert.

Presque toutes ces causeries sont des souvenirs vécus. Ainsi par exemple, larsque M. Lanrezac parle de camelots parisiens qu'on méprise trop souvent, humbles vendeurs des rues de Paris, il les connaît pour avoir vécu au milieu d'eux plusieurs jours, s'assujettissant à gagner sa vie comme eux.

Pour ces causeries, le conférencier dont les Canadiens ont déjà pu apprécier le talent à l'Université Laval, inaugure un système spécial. Il délivre dès maintenant des cartes d'abonnement de six tickets que le titulaire peut user à son gré soit en emmenant avec lui plusieurs amis, soit en assistant à six conférences.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à assister à ces conférences, qui seront un des évènements littéraires de la saison.

Nous donnerons dans notre prochain numéro une " Lettre à ma fille " écrite spécialement par M. Lanrezac pour les lectrices du " Journal de Françoise ".

Pour se procurer des cartes il suf-

fit d'envoyer un mandat à Monsieur Lanrezac, 45 rue Saint-Vincent, Hôtel Cartier. (Le prix de la carte pour six places est de trois dollars.)

Costumes Historiques.

On l'a dit souvent, connaître le costume d'une époque, c'est la voir vivre : et le culte du chiffon n'est pas chose si futile que certains pensent. Il n'y a point là une simple question de coquetterie ou de vanité. Une mode correspond à certaines manières de penser ou d'agir. La coupe de nos habits, la forme de nos chapeaux sont révélatrices de nos goûts, de nos habitudes, de nos manies, de notre tour d'esprit.

Aussi retrouvons-nous dans les modes d'autrefois non seulement des éléments de pittoresque disparus et des motifs d'inspiration nouvelle mais des notions sur la vie et les mœurs de nos aïeux. Il ne nous est pas du tout indifférent de connaître depuis Adam et Eve — époque de simplicité un peu nue — les multiples transformations du vêtement. On est toujours de son temps par le costume, et les esprits les plus détachés des contingences terrestres, ne sauraient eux-mêmes se soustraire complètement aux exigences de la mode.

L'habit ne fait pas le moine — mais il y contribue. Il est une partie de l'histoire, un des accessoires, non le moins intéressant et le moins curieux, de cette comédie humaine dont les péripéties se déroulent depuis des siècles. La scène est vaste et animée ; les acteurs s'y renouvellent sans cesse. Chacun veut pour lui l'attention, grossit la voix et le geste, s'habille et se chamarre de son mieux. Et comme dans tout théâtre le magasin du costumier n'est pas la chose la moins importante ni la moins amusante. Quand chacun, grand ou petit, a joué son rôle il rentre dans la coulisse, dépose sa défroque somptueuse ou pauvre — et disparait.

D'autres viennent, différents, et qui se croient plus originaux, plus élégants... L'habit reste là, oublié souvent dans un coin. Puis un beau jour un fureteur avisé et curieux ramasse ce témoin du passé, en secoue la poussière, et l'accroche, précieux document et pieuse relique à la fois, dans la vitrine d'un musée ou d'une collection particulière.

Qu'ils sont puissamment évocateurs et suggestifs ces débris que nous pouvons toucher du doigt et comme pâlissent à côté d'eux toutes les documentations imprimées ! Un peu de l'âme d'autrefois semble attachée encore à ce bric-à-brac somptueux, un peu du parfum des formes éphémères et gracieuses dont ces ajustements furent la parure...

Etrange destinée parfois que celle de ces costumes historiques. Une jupe de la Du Barry, en soie brochée bleu de France, ornée de guirlandes de fleurs et portant le chiffre L. D. formé de roses et de myosotis entrelacés fut retrouvée en 1868 à Marly-le-Roi, en la possession d'une marchande de salades. Les bas ajourés encore tachés de sang que portait Lucile Desmoulins lorsqu'elle monta à l'échafaud, sont aujourd'hui dans la collection de M. Jules Claretie. Quelles mains nous ont transmis ces saisissants souvenirs ?... La Révolution, et après elle le Directoire et l'Empire s'acharnèrent à l'imitation des Grecs et des Romains.

Ce fut une anticomanie aigue et persistante, doublée d'un louable retour à la nature. L'intention était excellente de vouloir donner à la femme l'aspect d'une statue, d'un de ces chefs-d'œuvre aux lignes pures et souples, aux draperies flottantes et légères. Le vêtement idéal c'est bien celui qui épouse et ennoblit la forme du corps, mais encore faut-il que celui-ci soit élégant et svelte. Et la nature, nous ne le savons que trop, hélas ! n'est pas parfaite. Combien purent se vanter comme madame Tallien de n'avoir pas même connu la compression de la bande de lin que les femmes s'enroulaient autour de la taille pour soutenir les "appas grenadiers" alors à la mode ? Les Vénus sont rares ; et sans être trop sceptique, il est à présumer que pour beaucoup la ressemblance avec l'antique se borna au costume. Mode dangereuse d'ailleurs, car le décolletage exagéré fit, parait-il, mourir de fluxions de poitrine un grand nombre de jeunes femmes.

Napoléon lui-même qui porta jusque dans les affaires de la toilette son goût de tout réglementer ne pouvait décréter la beauté obligatoire.

On sait combien l'empereur se préoccupa du cérémonial et des costumes d'apparat que femmes et hommes devaient porter aux réceptions et aux cérémonies officielles. Le musée des Arts décoratifs conserve une série de costumes provenant du musée des Souverains et ayant appartenu à Napoléon Ier ; habits de cour en soie amarante, en velours pourpre, chamarrés de broderies d'or sur toutes les coutures. Pour la cérémonie du sacre, l'impératrice Joséphine avait revêtu une robe de satin blanc semée d'abeilles d'or et brodée d'argent et d'or.

Sur le corsage et le haut des manches étaient piqués des diamants. Les souliers de velours blanc brodé d'or, avaient coûté plus de 120 dollars. Le manteau de velours pourpre était tout doublé d'hermine de Russie, qui avait coûté 2,000 dollars.

Ces prix d'ailleurs n'avaient rien d'exagéré si l'on songe qu'il s'agissait d'une parure exceptionnelle. Les couturiers de l'époque paraissent s'être contentés de bénéfices modestes. L'un des plus réputés, Leroy, quand on lui fournissait les étoffes et broderies, prenait trois dollars de façon pour un vêtement de gala. Une robe de cour portée par Joséphine, en tulle blanc pailleté d'argent avec au bas une frange d'argent, et un manteau assorti, a dû d'après les tarifs du temps revenir à cent dollars environ. Il y a là de quoi faire rêver nos modernes fournisseurs... et surtout leurs clientes.

Le costume à l'antique n'eut qu'une vogue éphémère. Il était trop indiscret, dévoilait les beautés, ce dont personne ne se plaignait ; mais aussi les imperfections, ce qui plaisait moins aux intéressées. La coquetterie ramena la dissimulation. On continua à porter la taille courte et sans corset, mais on revint à la jupe raide, aux jupons empesés qui ne laissaient pas deviner les formes. Puis vers 1810 l'impératrice Marie-Louise commençant à prendre un léger embonpoint et désireuse d'y mettre bon ordre remit le corset à la mode.

Cette fois adieu l'antique et les voiles transparents ! Souplesse, grâce, silhouette élégante, il ne faut plus chercher rien de tout cela dans la nouvelle toilette et ce n'est pas la Restauration qui va réparer le mal, bien au contraire. Il est peu d'épo-

ques où le cosume féminin ait été aussi mesquin de formes, aussi morne de tons, aussi vieillot d'aspect. Peut-être n'est-il pas assez ancien, est-il trop près de nous pour nous produire la même impression que celui du XVIIIe siècle par exemple, et le jugera-t-on mieux dans cinquante ans. Toujours est-il que si nous comparons cette robe de bal de la Duchesse du Barry en mousseline de soie rayée rose et crème aux splendeurs des règnes précédents nous la trouverons bien simplette et étriquée. Ce vêtement princier a l'air d'une robe de petite pensionnaire. Imagine-t-on une jeune fille vêtue d'une de ces robes dont nous donnons la reproduction et qui ne semblent faites que pour servir d'éteignoir à la beauté : jupes étoffées, manches à gigots dans lesquelles le corps et les bras disparaissent comme dans un sac, chapeaux à larges auvents, à vastes capotes qui encerclent et assombrissent le visage comme une cornette de religieuse. Mine sérieuse, maintien décent et compassé, voilà tout ce qu'évoque pour nous la vue de ces ajustements si sobres. Qualités solides sans doute, mais que ne gâterait pas, au contraire, un grain de séduction.

Les toilettes du règne de Louis-Philippe, où règne la mousseline imprimée du Second Empire nous paraissent à côté, pleines de sveltesse et de grâce.

Et pourtant ces jupes si amples, si longues, compliquées de volants soutenus par l'empoi des jupons, bientôt par l'armature rigide de la crinoline, ces corsages à pointe qui amincissent la taille étranglée dans le corset ne réalisent pas l'idéal.

Mais l'artifice des poètes et des artistes leur prête à nos yeux une auréole de charme et de sentiment. Les grisettes qu'ils ont chantées dans leurs vers s'habillaient ainsi. Lisette, Mimi-Pinson, Bernerette, coquettes et souriantes, se sont parées de ces cachemires, de ces percales de couleurs tendres, de ces chapeaux de paille d'Italie. C'est ainsi qu'elles allaient déjeuner à Robinson avec leurs adorateurs, promener dans les bois de Verrières, l'envolée de leurs châles, de leurs écharpes de mousseline. Saluons ces gracieux fantômes que l'art et la littérature ont immortalisés ! Quelle marquise galamment poudrée revêtit un jour ces grandes robes étoffées et bruissantes, soies brochées aux claires couleurs, aux fleurettes multicolores ? Quelle soubrette se para de ces frais tabliers de moires changeantes, de fanfreluches vertes, roses, bleues, gorge de pigeon ? Est-ce le cœur de Manon, de l'inconstante amie de Desgrieux qui palpita sous ces fins corsages, sous ces mousselines transparentes ? Avant les nôtres, quelles mains frôlèrent ces taffetas et ces satins ? De quelles fêtes furent-ils ! quels doux entretiens entendirent-ils ?

Tout un siècle charmant et léger, amoureux de plaisirs et de folies, revit là pour nous dans ces étoffes aux tons un peu fanés, et comme teintés de mélancolie. C'est une des plus jolies époques du costume de la femme. La raideur compassée ou la majestueuse grandeur des règnes précédents ont fait place à une grâce plus pimpante et alerte. Tout contribue à donner une impression aimable et souriante.

Alors, comme aujourd'hui, la France donnait le ton de la mode, et pour répandre celle-ci, avant la création des journaux, on usait d'un curieux moyen. On confectionnait à Paris des poupées de dimensions énormes ; on les habillait d'après les indications mûrement délibérées d'un comité féminin et on les expédiait ensuite à l'étranger où elles faisaient connaître les modèles créés par le goût parisien. Il est vrai que par compensation sans doute, tandis que l'on s'inspirait partout de nos modes, nous étions déjà sous Louis XVI possédés d'une anglomanie qui depuis a fait les progrès que l'on sait. On faisait même blanchir son linge à Londres : nos élégantes modernes, on le voit, n'ont rien inventé.

Sous Louis XVI s'assagit aussi la désinvolture fêtarde du costume Louis XV. Marie-Antoinette dont le goût exerça beaucoup d'influence, rejeta les paniers comme trop encombrants. Bergère de Trianon elle fit adopter des modes plus simples inspirées par ce culte de la nature qu'avaient fait naître les écrits de J. J. Rousseau. A l'anglomanie nous devons les manches longues, la jaquette qui rappelle le costume masculin, les couleurs sombres, gris chiné, puce, noir, que le roi pourtant déclarait " ignobles ". Aux paniers succédèrent les tournures postiches, et le " fichu menteur " accentua encore le renflement de la poitrine.

Nous avons écrit plus haut le mot de crinoline. Sans doute à ce moment un sourire moqueur a dû naître sur les lèvres de nos lectrices. C'est le seul sentiment qu'éveille désormais en nous cette héritière attardée des vertugadins et des paniers d'autrefois. Mode baroque s'il en fut, et qui compta pourtant nombre de fidèles. Comment des femmes jolies, élégantes, purent-elles s'affubler de cet accessoire qui les faisait ressembler à des cloches ? Mode que nous avons toutes les chances de ne plus revoir parce que les conditions de la vie ont tellement changé depuis trente ans que la femme ne saurait, sans se condamner à une immobilité presque absolue, s'embarrasser ainsi. En un temps où l'on sortait moins de chez soi qu'aujourd'hui, où les promenades à la mode étaient le Palais-Royal, le boulevard de Gand, le Luxembourg, les Tuileries, plutôt que le Bois de Boulogne et les Champs-Elysées, où les voyages en automobile n'existaient pas plus que les courses à bicyclette, la vie de la femme était bien plus sédentaire et renfermée. Peu importait la commodité. C'était très majestueux et encombrant une robe à crinoline ; c'était bien peu pratique.

Si la toilette moderne fait, et à juste titre, des emprunts aux temps passés, nous ne croyons pas que ce soit jamais de ce côté qu'elle aille chercher ses inspirations. Il est inévitable d'ailleurs que tous les efforts ne soient pas également heureux. Si nous sourions de quelques excentricités de mauvais goût, nous avons bien des créations remarquables à admirer. A travers tous les temps, dans tous les pays, la femme a su faire servir à sa parure les inventions de l'art et les ressources de la science, les ressources sans cesse plus étendues de l'industrie et du commerce.

FULANO.

Les ceintures

Ah ! les jolies choses que nous voyons maintenant, et combien gracieuses les adorables ceintures de cuir aux teintes de rêve, aux fleurs fantasques et merveilleuses !. Quelle fantaisie dans le domaine de la ceinture ! Tantôt souple et de tissu léger, elle retombe sur la robe en élégantes draperies, tantôt elle enserre la taille d'un cuir artistique et roide; ou fin comme une peau de gant, le cuir forme des plis gracieux rehaussés de boutons et d'une boucle esthétique.

La coquetterie féminine a trouvé beau jeu dans le port de la ceinture. Malheureusement, elle ne reste pas toujours dans les limites discrètes, et la tyrannie de la mode fait trop souvent tomber la femme dans des erreurs déplorables. C'en est une et des plus grossières, de se serrer la taille au point de manquer à toutes les règles de l'hygiène et à l'eurythmie de la ligne. La ligne !... Combien la respectaient les antiques, et combien les Grecques et les Romaines avaient plus que nous le respect de la nature... Elles n'auraient pas souffert ces engins cruels et barbares qui dénaturent le corps de la femme, la sveltesse élancée, l'heureuse proportion... Ne parlons pas pour quelques coquettes disgraciées qui cherchent à réparer les défauts de la nature par des artifices de toilette, mais pour la femme simple, élégante. et naturelle, qui ne recherche dans la mode qu'un éclat de plus à la beauté.

On peut dire que la ceinture a été le premier ornement féminin, car la Bible nous raconte que lorsque Eve eut conscience d'elle-même, elle s'entoura la taille d'une ceinture de feuillage... Ne remontons pas si haut, et écoutons plutôt le divin Homère qui nous dépeint harmonieusement la ceinture de Vénus et nous montre Junon voulant charmer Jupiter, qui supplie la mère d'Eros de la lui donner, tant était sûre la puissance de sa beauté.

Passons rapidement sur la zona et la castula des Romaines, qui se plaçaient d'ailleurs sous la gorge. Au temps de la république, les Romaines ornaient la castula d'un bijou placé entre les seins et ornementé d'or, de perles et de pierreries. Ce bijou fut l'origine de la boucle de ceinture où se jouèrent, dans tous les temps, la richesse et la fantaisie.

L'antiquité nous laisse encore le souvenir de la ceinture virginale en laine de brebis.

Les Gauloises et les Gallo-Romaines introduisirent l'usage des ceintures en métal dont la rudesse convenait à leur beauté et à leur esthétique un peu barbare. Elles deviennent bientôt de plus en plus riches, se rehaussent de pierreries, de plaques d'or. Les hétaïres du temps s'empressèrent de multiplier les marques de richesse, et saint Louis dut leur défendre le port de la ceinture dorée. Cet ostracisme somptuaire donna naissance au proverbe : "Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée."

Sous Louis XI, les dames et les demoiselles de la cour portèrent des ceintures de soie et amenèrent, sous Charles VI, le demi-ceint ou petite écharpe enroulée autour de la taille, pour se nouer en rosette sur le devant, et la ceinture terminée également sur le devant par deux longs bouts pendants. La richesse des ceintures se montre à nouveau sous Henri IV et l'on commença à y suspendre au moyen de chaînettes d'or des étuis, de minuscules et précieux ciseaux, des bourses en velours. Cette mode a été reprise de nos jours avec de légères modifications, mais avec autant d'exagération.

Anne de Bretagne fit de la ceinture une marque de veuvage. Elle se porte à la taille et ne reprend un instant son ancienne place que sous le Directoire et le Consulat où la mode subit les idées, et où l'amour des mœurs romaines amena la vogue de leurs coutumes. Cette mode change totalement sous la Restauration où l'on voit, comme à présent, de délicieuses ceintures de gaze, de crêpe chiné, de rubans de soie. Seulement, autant notre goût épuré recherche les nuances douces, éteintes et fines, autant la vogue était aux couleurs éclatantes. Les effilés, les quadrillés de velours en terminent les bouts en 1840. Puis on vit apparaître la ceinture en cuir de Russie, la ceinture brodée de soutaches d'or et de perles ; la ceinture Médicis en velours ; la ceinture corselet, la ceinture postillon, la ceinture impératrice, la ceinture bébé, et bien d'autres, pour arriver enfin à nos ceintures de cuir ou de ruban.

Nous lisons dans le charmant ouvrage d'Octave Uzanne sur l' "Art et les artifices de la beauté", une dernière flatterie dédiée à la pauvre Marie-Antoinette. Les évènements l'avaient contrainte à renoncer, parmi tant d'autres, au droit appelé ceinture de la reine. Un poète populaire lui écrivit :

Vous renoncez, charmante, souveraine,
Au plus beau de vos revenus :
Mais que vous servirait la ceinture de reine !
Vous avez celle de Vénus.

Comment dinaient les anciens Romains

Couchés, tout d'abord sur des lits de bronze revêtus de coussins et de matelas moelleux. D'ordinaire il y avait trois lits autour de la table, ce qui faisait donner le nom de triclinium à la pièce où l'on servait les repas de famille ou de cérémonie. Il y avait trois convives sur chaque lit et ils étaient placés de la manière suivante : Chaque convive appuyait la partie supérieure de son corps sur son coude, soutenu assez haut par les coussins dont nous venons de parler ; le reste du corps était étendu sur les matelas. Le premier convive avait les pieds derrière le dos du second et la tête de celui-ci était vis-à-vis le milieu du corps du premier, avec un coussin entre eux, et ainsi de suite. Au pied des lits s'asseyaient les "parasites", gens sans conséquence que l'on tolérait dans les festins, ainsi que les enfants. Dans les temps tout à fait primitifs de la République, les repas étaient ceux d'un peuple vertueux et sobre. Un plat de viande bouillie, du miel, du fromage, des œufs et c'était tout. Plus tard, les repas furent plus copieux et plus recherchés ! On compte trois services. D'abord des "hors-d'œuvre" que les Romains nommaient "gustus", propres à éveiller le goût. Presque toujours on y joignait des œufs. C'est ce qui fait dire à Horace : "Cantare ab ovo usque ad mala" : "Chanter depuis les œufs jusqu'aux fruits", [illegible] dire pendant tout le repas. Ensuite venait le fond du repas dont le principal mets était nommé : chef de table. Puis en troisième lieu étaient servis les fruits et les sucreries, le dessert de nos jours, chers aux enfants et aux gourmets.

Conseils utiles

POUR RECONNAITRE LE COTON DANS UNE ETOFFE.—Un moyen fort simple est de couper un petit bout de l'étoffe, de l'effiler, et puis de brûler, l'un après l'autre, tous ces fils à la flamme d'une bougie. Les fils d'origine animale, laine, soie, brûleront avec difficulté et formeront un petit charbon en répandant une odeur de corne brûlée ; les fils d'origine végétale, au contraire, brûleront facilement, sans donner ni résidu ni mauvaise odeur.

—

POUR ENLEVER DES TACHES DE GRAISSE OU D'HUILE SUR DES GRAVURES.—Lavez l'endroit taché avec de l'éther et faites sécher à l'air. Il faut faire cette petite opération loin du feu et loin d'une lumière, l'éther étant très inflammable.

Le Blond se Meurt.

Le professeur Mason publie dans les " Nouvelles de Munich " une étude scientifique sur la disparition des chevelures blondes.

Car, il ne faut pas se le dissimuler, le blond, en dépit des teintures et de l'eau oxygénée dont se servent savamment nos coquettes compagnes, le blond devient rare. Dans dix siècles, déclare le professeur allemand, le dernier blond aura disparu de la planète. La chose est déplorable à tous les points de vue. S'il n'y avait là qu'une question de couleur on pourrait ne point s'en alarmer.

Mais écoutez le professeur Mason.

" Le blond est dans l'histoire universelle le type du fort et du vaillant. Toutes les races conquérantes ont des cheveux blonds. En Europe, les Gaulois, les Teutons, les Slaves, les Scandinaves, les Germains, En Asie, les Mèdes et les Perses. Tous les héros et toutes les héroïnes d'Homère ont des chevelures blondes ; les Macédoniens avaient les yeux bleus et le teint clair, de même que les Samnites qui tinrent tête si longtemps à la puissance romaine. Les fondateurs de Venise et les premiers Génois, les Berbères qui envahirent l'Espagne étaient encore des blonds.

" Le blond s'en va parce que sa force, supérieure dans la vie de nature, l'abandonne bientôt dans la vie civilisée.

" La disparition du blond coïncide donc avec la dégénérescence physique.

Encore quelques siècles, et nous serons tous bruns... si nous avons encore des cheveux !

L'origine des hamacs

Hamac vient de l'allemand "hangematte", ce qui signifie "natte suspendue" ; de "hawgen" "être suspendu", anglo-saxon "hangan", et de "matte", natte, anglo-saxon également.

Les hamacs n'étaient dans l'origine qu'une natte suspendue qui servait de lit aux matelots.

L'invention du hamac est attribuée à Asclépiade. Les hamacs des Caraïbes sont les plus renommés. Ils se composent d'un grand morceau d'étoffe de coton, ayant l'épaisseur du drap, d'un tissu égal, serré, affectant la forme d'un parallélogramme de 3 verges de longueur et de 2 verges de largeur. Sur chacun des bords des longs côtés, les fils de l'étoffe dépassent la lisière de vingt lignes formant des espèces de boucles. De petites cordes, appelées filets, sont introduites dans ces boucles et sont réunies par une de leurs extrémités, pour former une grosse boucle à chacun des bouts. Ces boucles reçoivent le ruban qui sert à suspendre le hamac aux branches des arbres au haut des cases.

Le hamac sert de voiture aux colonies. Les femmes riches de ces contrées, où le climat porte plus que partout ailleurs à l'indolence, se font transporter dans ces couches mobiles que deux nègres portent sur leurs épaules ; en voyage, elles ont quatre nègres au lieu de deux.

Le hamac du matelot est un morceau de grosse toile rectangulaire, il est suspendu dans les entreponts. Il est assez large pour qu'on puisse y placer un matelas, des draps et une couverture.

Recettes Faciles

CANAPES AU CAVIAR.—Sur de petits croûtons grillés légèrement mettre au milieu un peu de caviar frais ; entourer ce caviar de jaunes d'œufs durs hachés ; puis autour du jaune, le blanc durci également haché. Se sert comme hors-d'œuvre élégant.

—

CREME FOUETTEE AU CHOCOLAT.—Pour une demi-tablette de bon chocolat fondu dans un peu d'eau ou de lait, ayez environ une cuiller à pot de crême double et douce, fouettez-la à la fourchette ou fouet de buis, très ferme comme les œufs en neige ; puis mêlez le chocolat refroidi à cette crême, ajoutez un peu de sucre, la vanille ne gâtera rien, et puis, puisque vous ajoutez que l'on sert cette crème avec biscuit à la cuiller, on pourrait aussi pour changer, mettre ces biscuits taillés dans un moule à charlotte ou verres gobelets, les bien serrer les uns après les autres et les emplir de cette crême, entourés de glace, ou les tenir au frais, et au moment de servir les retourner. Si on les fait dans des verres et les met au froid, veillez à ce qu'on ne touche pas aux verres ayant les mains chaudes, ce qui les ferait claquer.

—

CONFITURES DE PECHES.—Pelez des pêches peu mûres, coupez-les par quartiers dans une bassine pleine d'eau bouillante, laissez-les deux ou trois heures, retirez-les, laisdeux ou trois heures, retirez-les, laissez-les égoutter et jetez-les dans un sirop fait avec quantité de sucre égale à celle du fruit. Donnez quelques bouillons et mettez dans vos pots.

—

MELON AUX POMMES.—Faites cuire trois pommes sans mettre d'eau. Pelez-les, écrasez-les et sucrez-les au goût. Battez deux blancs d'œufs en neige. Mêlez les œufs aux pommes, en y ajoutant une cuillérée à thé d'essence de vanille. Battez le tout pendant une heure et disposez ensuite en forme de melon sur un plat.

La Route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Là, souvent, les Ouleds, au réveil, nonchalantes, venaient s'étendre sur les nattes qui recouvraient le sol de terre battue, fumer et se conter les hasards de leurs nuits. Ce babillage, le cliquetis des colliers de sequins et des bracelets accompagnant chacun de leurs gestes lents et mièvres, l'amusait quelque temps. Il notait l'éclair des bijoux tremblant sur leur chair ardente aux reflets de bronze, à peine voilée. Il aimait leurs costumes souples aux vives couleurs, les voiles pailletés scintillants dont elles s'enveloppaient. Elles s'asseyaient en rond, autour de lui, chantaient une de ces mélopées étranges d'ici, à l'allure berceuse, qu'elles se transmettaient de générations en générations ; parfois aussi elles riaient à propos d'un rien, se moquaient de lui ou se disputaient. Alors il leur jetait des cigarettes, ces petits pains à l'anis qui entouraient sa tasse, d'autres sucreries encore et elles les attrapaient au vol comme de jeunes chats, amusées, très souples. Leurs petites mains, à la paume jaunie, rousse de henné, de vraies petites mains de singesses, griffaient quelquefois en passant.

Après, il rentrait s'enfermer en sa petite chambre bien close. Et là, tout le jour, il s'essayait à étudier, étudier n'importe quoi, attacher l'esprit, le reprendre, le soustraire à l'envahissante torpeur qui l'accablait. L'anémie, la fièvre mauvaise le guettait et il ne voulait pas se laisser aller au lent découragement, à la perte de toute énergie. Ne devait-il pas se garder ? Ne s'était-il pas promis d'agir de toute son âme? Il n'avait donc pas à se laisser aller aux siestes interminables qui les courbaient tous autour de lui, les détraquaient, les brisaient peu à peu. Il avait à lutter et à ne pas désespérer. Et pour cela toute occupation, tout travail, tout livre était bon. C'était le secours inestimable.

Vers huit heures, le soleil tombé, il traversait le parc désert, pétrifié, mort, semblant se tenir debout par miracle. De grandes ombres mauves et roses glissaient au long des palmiers, caressaient les grands buissons de lauriers-roses immobiles.

A la popote il retrouvait ses camarades.

Le dîner était servi dans une grande salle blanche, haute, qui étant close tout le jour, semblait fraîche. Au-dessus de la table un large panka se balançait. De l'autre côté de la porte, dans le couloir, un Joyeux tirait la ficelle qui le faisait mouvoir.

Et l'on mangeait, très peu, n'ayant pas faim. On n'avait jamais faim, du reste. On faisait cela par habitude, et pour s'aider, on buvait un mélange de champagne sec et de limonade servi dans un saladier plein de glace pilée. Comme cela, les mets passaient sans trop de dégoût.

Il arrivait que la ficelle du panka glissant au-dessus de la porte, sur une roulette, échauffée au même endroit par l'incessant va-et-vient, cassait tout à coup. Inerte au-dessus des têtes, le panka retombait alors tous s'arrêtaient de manger, regardaient anxieux le Joyeux qui se hâtait à rattraper sa ficelle, à joindre les deux bouts.

—Vite ! criaient-ils, sentant une lourdeur venir en l'estomac, une angoisse les étreindre, une petite sueur froide mouiller les tempes.

Et quand le panka était remis en mouvement ils restaient un temps sans baisser la tête, aspirant l'air violemment agité qui passait et repassait sur leurs fronts pâlis.

Le dîner fini, le café pris, ils sortaient, s'en allaient à travers le parc. Dans la nuit blanche filtrant à travers les palmes, rigides, ils se promenaient longtemps, allaient, venaient, s'asseyaient, puis repartaient causant de choses et d'autres, mais tous, sans se l'avouer, ayant la peur de rentrer chez eux, en ces petites chambres étouffées où ils ne pouvaient dormir.

Quand onze heures approchait ils s'acheminaient vers la gare. C'était l'heure où le train de Constantine arrivait. Et ils allaient voir, morts d'ennui, le mouvement de ce train, pas très grand, qui arrivait si doucement, dont la locomotive avec ses grands yeux clairs et son sifflet avait cependant un air important, comme dans les gares de France. Naturellement il n'y avait jamais personne, rien d'intéressant ; quelques mercantis, quelques soldats ou officiers, très peu, obligés à ce voyage. Or ceux-là ne comptaient pas.

Après ils s'en allaient à travers la plaine, dans le soir, face au désert, baissant la tête, dans les temps de sirocco, à cause de ce vent de sable qui les frappait au visage, leur brûlait les paupières.

Là, au bord d'un chemin, un Espagnol tenait un débit, une masure en planches où ils n'auraient jamais osé se rendre en plein jour. Mais on y servait de la limonade et de l'eau très fraîches. A côté, en plein air, il y avait des tables et des bancs, tout ce qu'il y a de plus primitif ; des planches mal équarries, tordues, éclatées par la chaleur, clouées sur des piquets enfoncés dans la terre. Jamais de lumière. La lune ou les seules étoiles éclairaient suffisamment.

Il y avait toujours beaucoup de monde ; des amis à lui, des Espagnols, puis des Maltais, des Piémontais, d'autres encore, tous manœuvres ou terrassiers employés à la gare et le long des voies, une vraie Babel de voix rudes sonnant haut. Ils s'assemblaient là chaque soir, traînant leurs familles, un tas d'enfants endormis ou criants, buvant comme leurs parents, et leurs femmes, beaucoup de femmes en cheveux et camisoles sales, débraillées, accoudées parmi eux. A la lueur des pipes, d'une allumette enflammant une cigarette, on apercevait leurs ombres énormes, des dos larges, d'étranges coiffures. Dans l'ombre, toute cette population grouillait, toussait, riait ou jurait. Cela sentait le gros vin répandu, l'odeur âpre des pipes brûlées, le fauve ayant chaud, la bête humaine. Et comme eux, lassés,

---

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.

Pierre et ses camarades s'accoudaient sur les tables rudes.

Ils s'amusaient à voir l'Espagnol, très actif, apparaître en tous les coins et là-bas, près de sa cahute, remuer ses verres et ses bouteilles précipitamment, les arroser sans cesse. En effet elles étaient enveloppées d'une chemise de drap et posées debout sur le fond d'un tonneau dressé où il maintenait constamment le même niveau d'eau. Les enveloppes de drap, incessamment mouillées, évaporaient très vite leur humidité sous la violence du vent ou la simple chaleur, ce qui rafraîchissait ainsi le contenu. Mais il fallait se hâter de boire aussitôt servi. Le vent qui accourait du désert desséchait, chauffait le verre qui mettait alors aux lèvres une sensation de brûlure. Quand ils ne buvaient pas, ils le tenaient à pleines mains, cherchant à le préserver de ce souffle torride qui venait.

C'est là, dans ce noir et ce brouhaha guttural, qu'une nuit, ayant conduit un camarade descendu de Constantine, Pierre entendit ces mots tomber dans la conversation.

—Ah ! à propos... Lucette... Vous savez bien ?... Lucette qui était ici, cet hiver, avec Louis Noirmont ?..... elle est morte.

—Ah ! bah...

—Oui. Il y a quelques lignes dans les journaux à son sujet... Il paraît qu'elle s'est empoisonnée.

Comme une pierre vient de rouler sur son cœur... un écrasement net.... Il reste étourdi, le souffle court....... Puis, dès qu'il le peut, il se lève et s'en va, seul, tout seul dans le noir.. marche longtemps...

Il se retrouve sur la route de Tuggurth, à l'opposé de Biskra, la route blanche qui se perd en le brouillard bleu-pâle de l'oasis endormie sous la nuit claire.

Devant lui marche son rêve, une forme gracieuse de jeune femme qui fuit et, dans les vapeurs se balance. Il voit son sourire, ses pauvres yeux inquiets où la pensée violente sommeillait embusquée. Oui, c'est elle avec toute sa folie nerveuse, ses audaces et son cœur demeuré, comme elle le disait si bien, celui de la jeune fille modeste qu'elle avait été, de la petite bourgeoise décente et dévouée qu'elle aurait dû être. Et une voix, la voix de tout à l'heure, redit : " Elle s'est empoisonnée ! ... "

Dans l'ombre brûlante, sous les étoiles énormes palpitant, semblant pleurer toujours, Pierre regarde, tend les bras, joint les mains. Une pitié immense se lève en son cœur. Des idées, des mots charmants, comme une prière lentement balbutiée, fervente, passe en lui...

Et il reprend sa marche, rentre chez lui.

Là, sous la lueur rose de l'abat-jour, le petit coin s'éclaire et vit, éveillant un monde de souvenirs. Tous sont là pieusement gardés. Sur la table un livre est resté entr'ouvert, attendant. Sa main distraite tourne les pages. Il songe. Des lambeaux de phrases, des mots passent devant ses yeux, un vol de feuillets blancs. Tout à coup il tressaille, s'arrête, lit, relit le passage qui l'a frappé. C'est une phrase de Flaubert. Et lentement, à mi-voix, pour mieux s'en pénétrer, il en reprend la lecture :

Cette nouvelle " a rouvert le sépulcre où dormait ma jeunesse momifiée ; j'en ai ressenti les exhalaisons fanées, il m'est revenu dans l'âme quelque chose de pareil à ces choses oubliées — que l'on retrouve au crépuscule durant ces heures lentes où la mémoire, ainsi qu'un spectre dans les ruines, se promène dans les souvenirs. "

—Pourquoi es-tu venue te joindre à eux, petite Lucette, avec toute ta tristesse et tes grands yeux noyés de larmes ? murmure-t-il. Car c'est ainsi que tu m'es chère, vois-tu. C'est comme cela que tu es en moi, toi qui me fus si lointaine et dont je n'eus que la douleur, la seule part que j'aie jamais voulue.

Peu à peu le souvenir du pays, devenu si pâle, si pâle en son esprit qu'il s'étonnait parfois de ne pas y songer assez, se glissa en lui.

Et ce fut Christine qui apparut.

Son cœur s'illumina, se fondit en une tendresse imprécise mais très pure. Il l'admira. Etait-ce l'heure?....

Une inquiétude lui vint. Il regarda sa vie, mit ce qu'il avait fait en regard de ce qu'il avait voulu faire.. Non. L'étape silencieuse n'était pas accomplie, l'ascension de son âme vers la souffrance des autres n'avait pas été totale.

Il fallait attendre encore.

TROISIEME PARTIE.

I

Pierre s'arrêta.

Il venait d'apercevoir là, subitement, au détour de la dune, un marabout en ruine. C'était le même petit cube blanc, coiffé en dôme, semblable à tous ceux qui, sur cette terre d'Afrique, étoilent l'horizon des solitudes. Trois ou quatre loqueteux à la face desséchée, minables, semblant garder cette ruine, tombe de quelqu'un des leurs qui fut aimé et vénéré parmi eux, étaient venus audevant de lui, sortis de masures enfoncées dans le sable. L'un, très vieux, prit son cheval par la bride et lui souhaita la bienvenue.

C'était dans la région des grandes dunes mouvantes.

Il était las. L'étape avait été longue et pénible.

Le soleil, un instant immobile, très bas, s'était mis à descendre, roulé à l'abîme dans un ciel en feu. Et sur son passage, la terre se relevait rouge sur l'horizon, puis se frangeait aussitôt d'ombres bleues, violentes, allant en s'assombrissant.

La nuit venait.

Le vent s'était apaisé. Les dunes ne filaient plus. Leurs crêtes enchevêtrées, arrêtées dans leur glissement, se dressaient menaçantes. Et le ciel, dans l'ombre, s'inclinait lentement, descendait se poser sur elles.

Pas un murmure. Pas un souffle.

Et sur cet infini qui les dominait de toute sa puissance mystérieuse, accoudé à ce sépulcre en ruines, Pierre regardait la nuit venir.

Dans le petit gourbi où on le mena quelques instants après, il prit un léger repas, fit semblant de manger. Le vieux cheik s'était accroupi en face de lui, adossé au mur et suivait tous ses mouvements, prêt à satisfaire ses moindres désirs. A la fin, le voyant immobile, fatigué, ou mieux, repris par le charme douloureux de ce grand silence, ses yeux eurent un sourire très doux, sa main fit vers lui un geste d'adieu, de bénédiction peut-être, et il s'en alla gfissant comme une ombre.

Pierre resta seul.

Par la petite ouverture basse servant de porte, ouverte dans la nuit, le reflet pâle des dunes argentées s'en venait jusqu'à lui. La flamme tremblante du photophore dressé sur le

table éclairait un livre que sa main distraite caressait. Autour de lui, dans l'ombre, les objets de son campement étaient épars à même le sol de sable.

Et il se félicitait de l'aubaine.

C'est dans ce réduit heureusement trouvé qu'il allait dormir et non quelque part, au flanc d'une dune glacée, roulé en ses burnous, comme cela lui était arrivé déjà plus d'une fois. Le lendemain, dans le rayonnement des sables, la chevauchée lente des jours précédents recommencerait. Et il rêvait d'oasis lointaines enfin apparues, bleues, tremblantes, s'étirant dans le mirage qui les portait sur un rayon de lumière. Il y avait si longtemps qu'il n'en avait aperçu ! Tout ce sable subi ainsi, des jours et des nuits depuis son départ du Djebel-Hong où de grands cèdres séculaires avaient ombragé sa tente, l'affolait de sa désolation trop haute, trop persistante.

Il se secoua, ouvrit le livre qui était là sous ses yeux, attendant, mais dont il n'avait encore tourné ni lu une seule page. Il voulait s'arracher à l'étreinte qui le tenait. Rabelais ce soir était son compagnon. Il essaya de sa joie. Et dans cette solitude si belle où se garde solennelle et pure la donnée simple des premiers temps, il écoutait chanter en lui les souvenirs de sa petite enfance.

Il recherchait sous leurs cendres les joies lointaines, il les voulait toutes, même les plus infimes, et, de sa mémoire elles s'élevaient et lui parlaient. C'était là l'oubli momentané tant désiré. Il écoutait, selon le maître, les " paroles gelées " qui, un jour, dans la vie " fondent et se sont ouïes. "

Le pays !... Comme il était loin !...

Tout à coup une ombre passa sur la porte Le cheik venait d'entrer. Ahmar et quelques autres aussi étaient là.

On apercevait au loin deux grands chameaux coureurs, deux méharis qui venaient vers eux. Ces deux-là servient sans nul doute suivis de toute une bande tombant au milieu de la nuit. C'étaient des Targuis en quête d'un rezzou. Pierre les suivit au dehors.

Les dunes immenses, sous les étincellements des énormes étoiles blanches du Sud, sommeillaient endiamantées de givre comme en un paysage des pôles. Leurs flancs moirés se perdaient en des fonds invisibles. Et Pierre ne voyait rien, rien des êtres annoncés allant à travers ce chaos. Cependant les grands yeux noirs de ceux qui l'entouraient avaient vu et même suivaient leur marche.

Ce ne fut qu'une alerte.

Les deux méharis étaient montés par des Chaambis de Ouargla rejoignant leurs tentes, à qui le commandant supérieur de Tuggurth avait confié un paquet pour Pierre. Pour le trouver, ils s'étaient détournés de leur route, avaient fait trois jours de sables en suivant ses traces.

Et les voilà, remis en selle, s'enfonçant, se perdant dans la poussière blanche d'étoiles éclaboussée au pas de leurs grands coursiers maigres.

Du paquet, vite ouvert, s'échappèrent des livres, quelques lettres... Et son cœur tressaillit, s'arrêta, soulevé en une émotion exquise.

Parmi elles il venait d'en découvrir une d'Odette de Trécourt.

Oui, c'était bien le timbre de la Ville-Haute. Il le reconnaissait ; même il aurait pu dire en quel endroit cette lettre avait été jetée. Il revoyait la rue boueuse, noire, mal pavée de là-bas ; le ciel sombre, l'atmosphère malsaine chargée de brouillard d'où sortait continuellement en un même mouvement lent, indéfini, une petite pluie blanche, glaciale, qui se collait aux effets, s'attachait aux visages gras et luisants des gens du pays.

Une joie lui venait.

Il souriait maintenant aux images, aux souvenirs réveillés qui apparaissaient d'eux-mêmes. Il la voyait surtout, elle, la petite amie qui lui fut si généreuse et dévouée. C'était bien son écriture haute et penchée, allant tout droit avec une jolie hardiesse, une honnêteté simple et sans pose, comme toute sa personne blonde et précieuse qu'il aimait tant.

L'évocation était si puissante qu'il avait une grande douceur à tourner et retourner en ses mains la frêle enveloppe, à la regarder avant de l'ouvrir. Un parfum très discret, un mélange d'ambre et de violette, quelque chose bien à elle d'infiniment léger et pénétrant, se dégagea des feuillets mauves étalés sur sa table.

(à suivre)

7me Année—No 14 LE NUMERO: 10 CENTS Samedi, 17 octobre 1908

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT:
Un an - - - $2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION:
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER:
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



LE BENEDICITE
(Gravure exécutée dans l'atelier de L.-A. Morrissette, Graveur-Imprimeur, 22 rue Notre-Dame-Est.)

...SOMMAIRE...

7me Année—No 14 LE NUMERO: 10 CENTS Samedi, 17 octobre 1908

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - $2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :
80, Rue Saint-Gabriel, Montreal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

NEIGE DE SOUVENIRS

Dans la sérénité de ce ciel de mystère
Où baignent des clartés d'or et de diamant,
Sous le geste alangui du chêne solitaire,
Les rêves du passé reviennent lentement.

L'ange des anciens jours vers mon âme se penche
Avec ses yeux pensifs aux sourires défunts
Et voici que sur moi tombe la neige blanche,
La neige des printemps frissonnants de parfums....

. ..Sous la neige des fleurs et des feuilles mourantes,
Voici venir, avec leurs gestes de douceur,
Les fantômes légers aux ailes transparentes
De celles qui m'ont pris des lambeaux de mon coeur.

Ils inclinent vers moi – miracle de tendresse —
Leurs doigts frêles, chargés de printaniers lilas;
Ils effleurent mon front de leur tiède caresse
En murmurant des mots que je ne comprends pas.

La prière d'amour s'élève vers la nue,
Aussi douce qu'un chant d'enfant à son réveil;
Puis des soupirs tremblants d'une ivresse inconnue.
Vibrent sous les lueurs du mystique soleil.

Mais l'astre va s'éteindre en les nuages roses;
Sur les vierges s'étend le paisible linceul
Et rien ne reste plus que des parfums de roses;
..Comme aux temps écoulés me voici calme et seul.

Regardant s'envoler dans le ciel de mystère
Où baignent des clartés d'or et de diamant,
Sous le geste alangui du chêne solitaire,
Les rêves du passé qui meurent lentement...

Fernand Richard.

PENSEE D'AUTOMNE

Tout ce qui dort en nous trouve un jour son réveil,
A l'heure d'espérance ou de mélancolie,
Tout ce qui chante à l'ombre ou rayonne au soleil,
Les oiseaux qu'on délaisse et les fleurs qu'on oublie.

Mais quelquefois, laissant les beaux jours un à un,
Eteindre à l'horizon leur clarté douce et rose,
Les âmes bien longtemps gardent chant et parfum
Dans le gosier muet, dans la corolle close.

Pour les unes, la vie eut trop de beaux rayons
Pour que la fleur d'un rêve y put vivre ignoré;
D'autres ont vu la neige emplir tous les sillons
Où leur espoir semait quelque moisson dorée.

Puis la saison passée et le printemps éteint,
En ces âmes les fleurs et les chansons tardives
Eclatent tout à coup, mais aux pires destins
Les rameaux sont sans force et les voix sont plaintives.

Mme Alphonse Daudet.

"Les Yeux qui s'Ouvrent"

J'ai lu un livre admirable, si humain, si plein de vie, aux enseignements si puissants qu'il m'est un devoir de le recommander à mes lectrices.

Toutes doivent en prendre connaissance: les jeunes filles qui, du seuil de leur maison d'éducation, se préparent à entrer dans le monde aussi bien que les femmes mariées, qui n'ont pas encore appris, peut-être, qu'un bataillon de vertus conjugales ne suffit pas toujours pour garder un mari à son foyer.

Chose curieuse à constater, l'homme, cette créature si raisonnable, — c'est lui qui l'affirme, nous devons le croire,— l'homme, dis-je, est encore celui qui obéit le plus à un caprice, à une fantaisie.

Pourquoi? il ne le sait pas luimême, et peut-être ne se l'est-il jamais demandé ; un minois agréable, une jolie taille, un sourire plein de promesses savent attirer ses regards, enflammer son cœur. "Déraisonnant l'amour", ainsi que dit Musset, qui connaissait son sexe, il lui faut ce jouet dont le prix est l'anneau de mariage.

Hélas! la poupée ne contient souvent que du son, et, quand il en a fait la navrante constatation, adieu bonheur! adieu, amour!

Ce qui prêchera mieux que toutes les théories, c'est le livre de Henry Bordeaux, "Les Yeux qui s'ouvrent" dont on me permettra de donner ici, une courte analyse.

Ces yeux fermés, tout le monde va les reconnaître en regardant dans son entourage. La description qu'en fait Henry Bordeaux est applicable à un si grand nombre de ces aveugles, qu'il vous semble, — tant elle est palpitante d'actualité et de vérité — les avoir toujours connues.

Je songe au bien qu'une telle lecture va opérer dans quelques intelligences et j'ambitionne à l'écrivain, plus encore que j'envie son style qui me charme et me subjugue, les résultats consolants que son enseignement ne manquera pas de créer.

Le roman s'ouvre dans l'étude de Maître Tabourin, avocat à Grenoble. On vient d'y recevoir l'avis d'une instance en divorce de M. Derize, historien très en vue dans le monde des lettres, et de sa femme, la jolie Elizabeth Derize.

Les clercs en causent en l'absence du maître. Il n'y a qu'une voix pour célébrer l'impeccable correction de Mme Derize, aussi vertueuse, assure-t-on, qu'elle est belle.

Cependant un saute-ruisseau affirme :

—J'avais prévu ce procès.

On se récrie hautement.

—"Voilà, fait le jeune Malaury. Un jour, au musée, M. Derize montrait les tableaux à sa femme. J'étais derrière eux. Ils s'étaient arrêtés devant le tableau d'un vieux, tout ridé..... "Regardez cette figure disait M. Derize, comme elle résume toute une vie de paysan, avec ses luttes quotidiennes, avec de la tristesse, de l'épargne inscrites dans les crevasses de sa peau et du songe dans l'œil vitreux, et peut-être aussi un peu d'alcool..." C'est moi qui profitais de la leçon; Mme Derize, elle, belle et immobile ne bougeait pas plus qu'une borne... A côté du vieux, il y avait le portrait d'une dame à robe rouge, avec toutes sortes de fanfreluches. Mme Derize détaillait de l'œil la toilette, vous comprenez ; elle a répondu: "La dentelle sur le velours c'est un heureux effet." Alors, son mari, furieux a fini sa tournée sans un mot de plus.

—Après, réclama Vitrolle.—Après? reprit Malaury, après? Rien. Le divorce, c'est ça."

Combien il a raison, ce jeune saute-ruisseau! "Le divorce c'est ça!" et combien de ces divorces ne sont pas inscrits par des requêtes au tribunal dans des études d'avocats! Il y a de ces séparations, tout aussi douloureuses que les premières, et qui s'effectuent dans le silence et l'ombre. Divorce intellectuel de deux êtres appelés à vivre côte à côte, mur invisible mais réel qui isole à jamais de l'une de l'autre deux âmes qui devaient n'en former qu'une!...

Ce qui a amené le procès de séparation de corps d'Albert et d'Elizabeth, c'est une lettre compromettante écrite au mari par Anne de Sezery, et qu'Elizabeth a ouverte, en l'absence d'Albert ainsi qu'elle en a eu l'autorisation. Cette lettre contient une preuve manifeste d'une liaison entre les deux correspondants.

Vive surprise et profonde indignation de la part de la jeune femme, justement blessée de l'infidélité d'Albert.

Ce qui aigrit davantage Elizabeth, ce qui l'aide à la rendre implacable et sans pardon envers son mari, c'est que dans sa conscience, elle peut se rendre le fier témoignage de n'avoir rien à se reprocher.

N'a-t-elle pas été une honnête femme, dans la plus rigoureuse acception du mot? N'a-t-elle pas été maîtresse de maison modèle? N'a-t-elle pas entouré ce mari infidèle d'un dévouement à toute épreuve?

Soignée dans sa mise, ne lui a-t-elle pas fait toujours honneur? Belle comme elle l'est,—il lui est permis de ne pas ignorer la possession de cette qualité, — pourquoi lui a-t-il préféré Anne de Sézery, qui n'est plus jeune, qui a dû travailler pour vivre, et qui lui est inférieure en distinction et en élégance?

Combien de femmes font avec une même indignation un semblable raisonnement.

Le terrible pourquoi de ce drame conjugal, Elizabeth va l'apprendre par la lecture du journal d'Albert Derize qu'il a confié à son ami, Philippe Lagier. Celui-ci le remet à la jeune femme dans le but secret de l'éclairer sur l'âme de ce mari qu'elle n'a jamais devinée. De cette façon indirecte, elle comprendra encore—car Elizabeth est intelligente—que, sans le vouloir, sans s'en apercevoir, elle a contribué pour une large part au malheur qui vient d'arriver.

D'abord, Elizabeth feuillette ce journal sans intérêt; dès les premières pages ce ne sont que notes d'histoire, projets d'articles, observations de voyages qu'elle juge en-

nuyeux et indignes de son attention.

Elle va en abandonner tout à fait la lecture, quand, de petites croix tracées au crayon bleu éveillent sa curiosité.

D'abord, ce sont les idées maîtresses d'une conférence sur le mariage prononcée à Paris et dont le succès a été retentissant:

"...La femme considère le mariage comme un fait immuable, comme une solution définitive. Elle ne comprend pas que le bonheur s'acquiert ou se perd chaque jour et réclame des soins constants, une attention permanente. Elle s'imagine naïvement que la propriété de son mari lui est assurée une fois pour toutes par acte authentique. Dès lors, il n'y a plus qu'à se laisser couler dans une existence sans effort. Dans ce ménage, on y mange à l'heure, mais intellectuellement, moralement, l'homme est seul...

"Une jeune fille qui n'est pas décidée à développer son intelligence, n'a pas le droit d'accepter la demande en mariage d'un homme de valeur..."

Elizabeth avait assisté au développement de cette conférence. Elle se souvenait des applaudissements qu'elle avait soulevés, des félicitations même de ses bonnes amies. Chose étrange, ce qu'elle avait entendu alors l'avait beaucoup moins frappée que ces bribes qu'elle lit en ce moment.

Elle recherche avidement les petites croix bleues qui se multiplient. Ses yeux, son esprit, tout son être courent à chacune d'elles avec un émoi de plus en plus saisissant.

A la date du 15 août, elle voit:

"Que de femmes éprouvent plus d'ennui d'un changement de servante que d'un chagrin véritable... J'aimerais mieux faire mon lit et balayer ma chambre comme un moine, que de supporter, dans le luxe, cette diminution de toute sa personne que provoquent à la longue les conversations oiseuses et les tracas domestiques...

Quelques jours plus tard:

"19 août.—J'aime l'imprévu, mais Elizabeth le déteste. Philippe Lagier est venu nous voir ce matin. Naturellement, je l'ai gardé à déjeuner. Il y a longtemps que je n'avais pas causé avec autant de plaisir. Ensemble, nous avons laissé courir nos imaginations comme des chevaux sur un champ libre.... Seulement, il ne nous a pas prévenus de sa visite, et nous avons mal mangé, paraît-il. Je ne m'en suis pas aperçu, ni Philippe. Et après son départ, j'ai dû subir des plaintes, comme si j'avais commis quelque méfait, en retenant un ami..."

Les commentaires sont ici superflus. Tous les jours, si nous prêtions l'oreille, nous pourrions entendre de pareilles doléances de la part d'excellentes ménagères mais de piètres compagnes dans la route de l'intellect et de l'idéal.

Un peu plus loin dans le journal d'Albert Derize:

"Dieu que l'on demeure seul dans la vie à deux!"

Terrible et crucifiante constatation!

Quel est cet auteur qui, en une heure de frémissante et de vibrante inspiration, écrivit une page en des mots qui lui semblaient éternels. Il éprouva le besoin d'épancher le trop plein de son enthousiasme en communiquant à sa femme ce qu'il venait d'écrire. Elle écouta attentivement en apparence ces accents où vibrait un luth de divine beauté. Puis quand il eut fini:

—C'est joli, fit-elle. Mais, excuse-moi de te quitter tout de suite. J'ai rendez-vous chez la modiste.

Et la femme de Rodenbach qui s'endort tandis que son mari lui lit les œuvres de son cerveau génial...

Je n'ai guère oublié la pénible impression que me causa la femme d'un de nos tribuns à qui je faisais compliment du discours prononcé par son mari en une circonstance particulière et que les journaux avaient reproduit à l'envie.

—Vous lisez cela! me dit-elle. étonnée, et d'un ton où perçait un peu de mépris.

Oh! ces yeux fermés qui jamais ne s'ouvriront!

A chaque page du journal d'Albert Derize s'accentue la fêlure faite à son bonheur, à son amour.

Je dois cesser mes citations qui allongeraient trop cette analyse. mais je sais que j'en ai rapporté assez pour mettre en goût celles qui aimeraient à en lire davantage.

Nous voyons encore dans les pages intimes d'Albert Derize de quelle façon il a remarqué Mlle Sezery qu'il n'avait pas revue depuis plus de dix ans.

Dans une promenade avec elle, à travers les monuments de Londres, il se laisse aller à expliquer, avec une sorte d'ivresse et d'exaltation, l'historique de ces reliques magnifiques des temps passés.

Tout à coup, il se rappelle qu'il parle à une femme, qu'elle est sans doute comme la sienne et ne peut le comprendre, et que son enthousiasme va le faire paraître ridicule à ses yeux.

—Je vous ennuie sans doute, dit-il, en la regardant pour la première fois.

Mais les yeux qui rencontrent son regard lui révèlent une compréhension si parfaite, une similitude de goûts et de sympathie si grandes pour ces études captivantes qu'il en reste ébloui.

Ce n'est pas seulement avec le sourire complaisant, auquel Elizabeth l'a habitué, que ses explications sont écoutées, mais il voit sur la figure de Anne de Sézery, le reflet de la flamme qui le brûle. Elle vibre à l'unisson, elle est transformée, elle est belle d'intelligence, de compréhension.

Voilà comment Albert s'est tout d'abord attachée à Anne de Sézery.

"Aux âmes vulgaires, a écrit la comtesse Diane, l'amour vient par les yeux ; aux âmes d'élites, l'amour entre par les oreilles."

Un voile épais s'est déchiré devant les yeux d'Elizabeth après la lecture du journal d'Albert. Elle comprend tout, maintenant: le bonheur était entre ses mains, elle n'a pas su le retenir, et aujourd'hui, il est trop tard. Mais au moins la leçon portera des fruits.

Son apathie se dissipe et elle se jure qu'une vie différente va commencer pour elle.

Elle se retire du tourbillon mondain où jusque là, elle a puisé ses meilleures distractions, et, se consacre exclusivement à l'éducation de ses deux enfants.

Ce n'est pas sans éprouver des ennuis, des déboires qu'elle se livre à une tâche si nouvelle, et partant si ardue. A tout moment, elle constate son ignorance.

"Tu ne sais pas, toi, lui dit un jour sa fillette, une enfant de huit ans, Papa savait. Et puis, il ne lisait pas, il racontait, c'est plus agréable...

Malgré les difficultés de la tâche et ses défaillances, Elizabeth poursuit le but qu'elle s'est imposé en expiation de son passé. . C'est ainsi que nous assistons, petit à petit à son développement intellectuel et à son complet épanouissement.

Ah! comme sa beauté, affinée par l'étude et le recueillement, a gagné dans cette atmosphère purifiante. L'expression de placidité et de banale amabilité a disparu de sa physionomie; ses yeux noirs ne reflètent plus qu'une vie plus intime, des pensées plus profondes. La statue s'est enfin animée: elle a une âme:

Après des pérépéties, des luttes, des épreuves et un enchaînement de circonstances d'un intérêt extrême, pour le lecteur, les deux époux se réconcilient près du lit de mort de la mère d'Albert.

L'union désormais sera forte, invincible, constante. Ils retrouveront ensemble mieux que "l'amour qui n'a jamais comblé toute la vie d'un homme."

Dans une longue étreinte, Albert ne laisse échapper qu'un nom :

"Ma femme!"

"Ce mot pour Albert contiendrait son cœur, désormais, et les yeux qui peu à peu s'étaient ouverts sur la vie, il les ferma avec ses lèvres..."

FRANÇOISE.

Les instints des fleurs

Un naturaliste allemand qui a étudié longuement la psychologie florale (?) prétend que les fleurs ont des passions. Elles connaissent la haine et l'amour; rien que cela! Ainsi la rose et le réséda ne peuvent pas se sentir. Rapprochées l'une de l'autre ces fleurs se faneront avec une rapidité surprenante, au milieu d'autres fleurs restées fraîches. Au contraire, l'héliotrope et l'œillet ont l'un pour l'autre une sympathie très vive. Enfin, il existe des fleurs égoïstes, violentes, qui tuent tout ce qui a approche d'elles. "Se non e vero e bene trovato".

La moquerie est souvent indigence d'esprit,
LA BRUYERE.

LETTRE A MA FILLE

Ma chère Monique,

Dans ma dernière lettre je t'ai conté comment les petits Soudanais, ces grosses poupées toutes noires s'amusaient ; je t'ai montré qu'elles aussi elles aimaient les contes où la bonne fée corrige le vilain nain, où il n'est question que de festins splendises, de voitures dorées, de richesses fabuleuses.

Aujourd'hui nous laisserons de côté si tu le veux bien tout ce petit monde, et traversant la grande brousse embaumée par les senteurs que répandent les acacias en fleur, nous irons le long des sentiers, vers les villages des noirs, enfouis dans la verdure.

Quand on veut voyager il faut dans le pays où vit ton papa, emmener tout une suite avec soi. On ne trouve pas là-bas, d'auberges accueillantes, à l'enseigne alléchante; il faut camper souvent à la belle étoile, se grouper autour d'un grand feu et là, roulé dans une bonne couverture s'endormir, alors qu'au fond du ciel bleu très sombre, mille étoiles brillantes ouvrent leurs yeux.

Au Soudan comme en France, ma chère mignonne, les étoiles, sont, dit-on, des âmes de tout petits que Dieu a rappelés auprès de lui ; quand la lune argente de ses rayons les lacs tranquilles, quand elle déverse sur les forêts et sur les champs sa lumière douce et sereine, alors là-bas, bien loin, les petits anges s'éveillent.

Bien des fois, petite Monique, assis sur un tronc d'arbre renversé, alors que les flammes d'un bon feu dansaient une sarabande fantastique, j'ai conversé avec eux.

Ils me disaient que vous les aviez contemplées, ta maman et toi. Ils me rappelaient son doux profil, ils évoquaient devant mes yeux la tête rieuse de ma petite fille, et faut-il te l'avouer, plus d'une fois en pensant ainsi à vous deux une larme, oui, mon cher petit diablotin, une belle larme toute brillante, a coulé lentement sur ma joue hâlée par le soleil brûlant.

En Afrique occidentale, les chemins de fer sont rares, et le seul moyen que l'on ait de voyager, c'est de s'en aller à pied, de monter sur un cheval, de s'asseoir à la turque sur un chameau, d'enfourcher à la manière indigène, c'est-à-dire les jambes pendant jusqu'à terre un bœuf porteur, ou tout simplement un âne.

Les pauvres gens, et ils sont la majorité, emploient le premier moyen, les bourgeois, c'est-à-dire les commerçants et les cultivateurs, se servent du bœuf porteur ou de l'âne. Quant au chameau, ce sont les nomades du désert, aux grandes têtes ébouriffées et jamais peignées, qui les utilisent.

Les chameaux en effet ne peuvent guère vivre au Soudan français, surtout, dès que les pluies ont commencé, car ils ont pour ennemi une terrible mouche, dont la piqûre est mortelle pour eux, et cette mouche ne vit que pendant la saison humide.

Aussi, dès que les premières pluies commencent à tomber, les nomades quittent-ils les bords du Sénégal et du Niger, ces deux grands fleuves de l'Afrique occidentale, pour s'enfoncer vers le nord dans leurs dunes de sables au milieu desquelles ils campent la plus grande partie de l'année.

Je ne t'ai rien dit du cheval: c'est en effet le moyen de transport noble: celui que prennent les hommes de guerre, et les gens de qualité.

Ton rêve à toi, c'était s'il m'en souvient bien de posséder une immense poupée, qui, à l'aide d'une ficelle disait, "papa et maman". Les grandes personnes et les Soudanais plus que les autres, ont aussi leurs désirs, mais ce ne sont point des poupées, si belles soient-elles, qui hantent leur imagination. Arrivé à l'âge où il n'est plus un enfant, le Soudanais veut avoir deux choses: un sabre qu'il portera fièrement sous le bras, suspendu à l'épaule par une

co... de cuir, et enfin un cheval, qu'il lancera en des galops fous, afin de se griser d'air et de mouvement.

Chef d'une province, grande comme trois départements français réunis, ton papa, ma chère petite Monique, est ici un homme important, presqu'un petit roi. Aussi voyage-t-il à cheval, suivi d'une escorte imposante.

Tu devineras qui marche en tête. Plein de son importance, ce seigneur, ainsi qu'il convient, fait piaffer son superbe coursier.

Il n'est pas armé, comme le terrible Tartarin, et le sabre qui bat les flancs de Badiara (c'est le nom de mon cheval), n'est là que comme signe distinctif de ses hautes fonctions.

Monsieur Amadi Diallo, mon interprête, vient ensuite. C'est un solide gaillard, qui aime à rire et à plaisanter.

Pour un oui ou pour un non, un large rire épanouit sa figure, sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, s'ouvre énorme ainsi que celle d'un four, mettant à découvert une mâchoire toute blanche, qui, au milieu de cette face toute noire, paraît encore plus brillante. Quand je regarde à ce moment-là mon interprête, un petit frisson parcourt mon échine dorsale, car je ne puis m'empêcher de penser à la gueule d'un hippopotame ou à celle d'un caïman.

Au demeurant c'est le plus brave homme du monde. Sa maman, malheureusement pour lui, ne lui a pas appris les belles manières, il mange sans cuiller ni fourchette, avec ses doigts, et a la rage de montrer tout du...... bout du doigt.

Ce n'est pas lui qui aurait déchiré, comme une personne que je connais, tous les mouchoirs qu'on lui confiait, pour la bonne raison qu'il ne les utilise jamais, employant pour se moucher la main que le bon Dieu lui a donnée.

Cet homme simple, n'est cependant pas un ignorant. Il parle le français, le toucouleur, le bambara, le wolofe, le maure, le soninke, (je t'expliquerai plus tard ce que sont les cinq dernières de ces langues.)

La tête pleine d'histoires. Aussi bien qu'un griot, un barde chanteur, il connait les vieilles légendes guerrières, qui sont les seuls documents anciens existant sur l'histoire des races et des tribus soudanaises.

D'une main malhabile sur de bouts de papier ramassés un peu partout, il griffonne des caractères arabes : c'est ainsi qu'il transcrit mes ordres.

Tout cela lui donne une réputation bien établie de savant et ses compatriotes bien qu'il n'ait aucun titre religieux le décorent du nom très respecté de "marabout".

Derrière cet important personnage marche gracieusement son épouse Tatimata, qui en femme soumise suit son mari partout où il lui plaît d'aller. La taille est bien cambrée et cependant cette jeune personne ne se ruine pas en achat de corsets.

A côté d'elle, Ali N'Diage, mon palefrenier, un heureux mortel qui passe son temps à souffler dans une sorte de flûte indigène, qui ne peut donner que deux pauvres petites notes.



SAMORY,
(Ancien chef indigène.)

"Kui...tuit", kui-tuit." Ainsi qu'un chant de grillon, cette suave mélodie berce mes porteurs et mon escorte.

Parfois Ali N'Diaze cesse de jouer de son roseau, il fredonne alors un vieil air de son pays, dans lequel il est question des exploits fabuleux

N'Diage était un grand fama,
D'un coup de sa lance il perçait les roches.

N'Diage était fort,
D'un coup de son sabre, il coupait un homme en deux.

Mais où Ali N'Diage devient épique c'est quand il est arrivé au point où nous devons nous arrêter. Il soigne son cheval, va lui couper dans la brousse, une bonne botte d'herbes sèches, puis revient s'installer près de ma case.

Gravement, sur le sol nu, il s'accroupit, et là tandis que les femmes préparent le couscous, le plat national des noirs (farine de mil cuite à l'étouffée avec des feuilles), il commence à redire les grandes légendes de sa tribu.

J'aime alors à me rapprocher, et j'écoute avec plaisir ce grand enfant noir, qui, avec des gestes d'acteurs, conte à mes soldats ravis les exploits de Semba Galedgi. Le conte dure longtemps: c'est un véritable poème, œuvre d'un barde inconnu, vrai chef-d'œuvre de la poésie populaire.

Pour toi, chère petite Monique, je veux la résumer ici cette héroïque histoire d'un roi malheureux qui sut triompher de ses ennemis, parce qu'il fut honnête et persévérant.

Semba Galedgi doit succéder à son père qui vient de mourir. C'est lui qui commandera les tribus nombreuses des hommes noirs. Ainsi le veut la loi de succession de sa race. Yas Abou Moussa son oncle, veut prendre l'héritage de son neveu pour lui, et ce dernier indignement spolié est obligé de s'enfuir.

Sur un mode mineur en sourdine, Ali N'Diage chante:

"Il est parti Semba Galedji,
"Il est parti le valeureux,
"Nul ne sait quand il reviendra.
"Il est parti Semba Galedgi,
feu.
"Gala le guide pour accomplir sa vengeance."

Derrière le jeune homme, marche sa vieille mère qui chancelle, ses sœurs éplorées, son captif fidèle.

Après une longue marche pénible, car il ne faut pas s'arrêter, Samba arrive chez un de ses amis. Il lui confie sa mère, son bien le plus précieux, ses sœurs, ses jeunes frères, une partie de ses trésors qu'il a pu sauver. Ayant rempli ce devoir, tranquille sur le sort de ceux qu'il aime plus que lui-même, il part, pour conquérir des richesses afin de pouvoir lever une armée.

Il arrive chez un roi. Là, un lion de taille colossale désole le village.

Nul n'ose lutter contre l'animal furieux, les chasseurs les plus habiles tremblent quand Niabaudidolo (c'est le nom qu'on a donné à ce lion,) fait entendre sa voix. Notre héros lui n'a peur de rien. Il marche à l'animal et le tue après un combat singulier:

Le roi (le Fama ainsi que disent les indigènes) est naturellement plein de reconnaissance et il adopte Semba La Galedgi. Ce dernier continue le cours de ses exploits. Un jour les nombreuses tribus d'hommes blancs, de Maures, venues du désert fondent sur les villages des noirs. Les sofas (soldats) se sauvent devant leurs terribles ennemis. Semba rallie les fuyards et bat les Maures.

"Que veux-tu de moi, maintenant demande au héros, le roi du pays. Veux-tu de l'or, des troupeaux.

Et Semba répond: "De l'or je n'en veux pas, ce qu'il me faut c'est une armée afin d'aller combattre Aboua Moussa mon oncle qui m'a pris tous mes biens".

"Cette armée, ô grand soldat, tu l'auras". Mais vainement Semba attend que le roi tienne sa promesse. Ce dernier pressé finit par dire:

"Une armée certes je veux te la donner et si nombreuse que tu ne pourras la compter. Mais auparavant je veux posséder les beaux bœufs blancs de Biram Gaour, ces beaux bœufs au poil luisant". Biram Gaour est le chef des Peuls ; ces gens au teint noir, mais au visage comme le nôtre, qui s'occupent surtout de l'élevage des animaux. Ils s'en vont, ainsi que les anciennes tribus, parcourant les steppes soudanaises.

Biram Gaour est un chef puissant. Avec lui marchent des guerriers nombreux et puissants. "Semba ne pourra jamais prendre les bœufs pense le roi et je n'aurai pas à tenir ma promesse." Comme tu le vois, ma chère petite Monique, ce roi était un triste personnage. Outre qu'il n'était guère reconnaissant des services rendus, il n'aimait pas à tenir ses promesses, et il ne faut pas l'imiter.

Mais Semba n'a pas peur, il part et est assez heureux pour trouver dans la plaine les bœufs qu'il veut conquérir.

Les soldats qui sont avec lui lui disent de les enlever par surprise et de se sauver ensuite, car un seul pâtre garde les animaux. Mais notre héros répond:

"Je ne suis pas un voleur de nuit. Le bien que je convoite je le prends les armes à la main, et non par traitrise." Puis il se tourne vers le pâtre et lui dit.

"O pâtre qui garde les beaux bœufs blancs de Biram Gaour, va et dit à ton maître que Semba Galedgi l'Invincible veut avoir une paire de ses animaux. Qu'il vient les lui gagner dans une lutte sans merci. Va et dis à ton maître que Semba l'attend près du haut baobab que tu vois près d'ici dressant ses hautes branches au-dessus du maïs qui penche sous le poids des épés mûrs."

Ainsi que tu peux le deviner une lutte épique s'engaga entre les deux adversaires. Semba blesse Biram et soigne aussitôt son adversaire blessé qui lui donne, les bœufs qu'il voulait prendre. Semba obtient donc son armée, il part et après une lutte sanglante, il reprend tous les biens de sa famille.

L'histoire, petite Monique, ne s'arrête pas sur le tableau final: Le vainqueur entrant triomphant dans le village d'où il avait dû s'enfuir honteusement jadis.

Notre héros devient trop fier. Il ne se contente plus de déclarer qu'il est l'Invincible, il le croit et l'insensé défie Dieu.

Dieu irrité, envoie un homme combattre Semba qui voit toute sa puissance mise en échec par ce seul homme. Ce dernier adjure le chef de rentrer en lui-même de ne plus être orgueilleux. Semba la rage au cœur veut attaquer lui-même celui qui prétend le ramener au bien.

Autour de lui, tous ses amis tombent frappés par des flèches invisibles ; en vain une dernière fois Dieu adjure Semba de faire acte d'humilité.

L'insensé ne répond pas. Il s'élance contre l'homme de Dieu et tombe à son tour:

"Ainsi finit la dynastie de Semba.
"De Semba Galedji l'Invincible.
"Loin, loin, au pays de la mort,
"Il est parti, et ne reviendra plus,
"Semba Galedji l'Invincible.

Ainsi chantait tous les soirs mon palefrenier indigène et je t'assure que ton papa s'amusait beaucoup en entendant dire et redire cette belle histoire, par une grande poupée noire, aux yeux brillants qui mimait les choses qu'il contait, tandis que la flamme d'un grand feu jetait autour de lui des lueurs fantastiques.

Revenons maintenant à notre convoi. La brave Nette une bonne chienne fidèle, termine la première partie du cortège imposant qui suit ton papa.

A quelques pas en arrière, suivent mes braves porteurs sept hommes au torse à moitié nu, qui portent les caisses de provision, ma table mon fauteuil pliant, car là-bas ma chère petite fille quand ton papa s'est bien promené il doit beaucoup travailler. Il faut qu'il rende la justice, lève des impôts, toutes choses très fatigantes, quand on a fait déjà auparavant vingt à vingt-cinq milles à cheval.

Enfin pour fermer la marche mes soldats, surveillant tous mes gens, braves gens qui m'obéissent aveuglement et qui sur ce point pourraient donner bien des leçons à certaine petite tête folle de ma connaissance.

Voilà ma chérie, comment ton papa voyage dans l'immense pays qu'il commande souverainement......

....

HENRI LANREZAC.

Commandant du Cercle de Nioro et de la Compagnie des gardes-frontières à Nioro Lake, et lieutenant au 29e d'Infanterie de France.

Le Progrès de Wainright

Wainright est une petite ville située dans l'un des districts les plus fertiles de l'Ouest du Canada, à quelque distance à l'est de la rivière Bataille, et sur la ligne du Grand-Tronc. Bien que cette ville ne compte que quelques semaines d'existence, elle promet déjà de devenir des plus importantes. Elle possède déjà cinq magasins généraux, deux magasins de ferronnerie, trois clos de bois, et plusieurs autres maisons commerciales qui suffisent à une population de plusieurs milliers de personnes. Le site de la ville a été choisi avec soin et est dans un très bel endroit. Les alentours sont peuplés de colons, en grande partie Canadiens et Américains. Le Grand-Tronc-Pacifique aide beaucoup à l'agrandissement et à la prospérité de la ville. Un endroit spécial, très en vue, a été fixé pour l'érection d'un hôtel du Grand-Tronc-Pacifique qui fera honneur à son chemin de fer. On construit beaucoup d'autres édifices, et il y en a beaucoup d'autres de projetés.

—(Du "Free Press", Manitoba.)

L'amour est la poésie du cœur. — X.

Cours d'enseignement supérieur pour les jeunes filles

J'ai assisté, un jour de la semaine dernière, à l'ouverture officielle des cours de la nouvelle Ecole d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles, fondée par les dames de la Congrégation Notre-Dame. Cette fondation vient à son heure et, les félicitations comme les encouragements ne doivent pas lui être ménagés.

M. le chanoine Gauthier a prononcé le discours d'ouverture, et s'inspirant de Fénelon et de Mgr Dupanloup, — ces deux féministes avant la lettre, — il nous a dit, en un langage très classique, les plus agréables et les plus justes raisons motivant le besoin qu'il y a d'outiller la femme, non seulement pour la lutte mais pour le commerce ordinaire de la vie. Espérons que tous les yeux féminins vont s'ouvrir à la lumière d'une instruction solide et éclairée.

Je savais M. F.-D. Monk favorable au développement intellectuel de la femme, mais j'ai été heureuse de lui en entendre faire la déclaration publique à la séance d'ouverture, en ces termes éloquents et persuasifs qui lui conservent la fidélité de ses constituants.

Deux jeunes élèves de l'institution lurent ensuite des adresses dont je n'ai pas compris les paroles à cause de mon éloignement de l'estrade.

Puis, il y eut chant et musique. Bref, la séance fut charmante.

Je connais peu les Dames de la Congrégation. Mais d'anciennes élèves de leur couvent m'ont assuré que ces religieuses avaient à cœur de suivre le développement et le progrès modernes dans l'enseignement, et à ces titres, elles ont droit à tous les encouragements et à toutes les sympathies. Cette fondation d'Ecole Supérieure d'ailleurs, affirme hautement leur esprit d'initiative et d'avancement.

J'ai devant mes yeux la liste des professeurs et conférenciers à la nouvelle école. J'y relève le nom de Mme Gérin-Lajoie en qualité de professeur de droit usuel, et, j'en suis ravie. A tous égards le choix s'imposait. Il y a quelques autres personnalités laïques que j'aurais aimé voir figurer au programme, surtout parmi la liste des conférenciers d'histoire et de littérature, mais, patience, cela viendra, quelque jour, je l'espère. Le nouveau cours d'enseignement supérieur aura tout à gagner à recruter son personnel enseignant aussi bien parmi les laïques que parmi le clergé.

Cette école supérieure pour les jeunes filles est affiliée à l'Université Laval.

FRANÇOISE.

PAGES OUBLIEES

(Une abonnée au "Journal de Françoise", Mme J.-C. Duckett, nous communique les pages suivantes que le Congrès Eucharistique à Londres a mises d'actualité. Mme Duckett tient à signaler le respect extraordinaire dont les armées anglaises, alors stationnées à Québec, entouraient le Saint-Sacrement dans la procession de la Fête-Dieu. Ce souvenir d'une époque déjà loin de nous, est de la plume de M. Alfred Aubert de Gaspé, le fils de l'auteur des "Anciens Canadiens". C'est à Mademoiselle Blanche de Gaspé que nous sommes redevables de la publication de ces lignes. — Note de la Rédaction.)

LA FETE-DIEU EN 1842.

Vers 1842, Québec était une ville fortifiée, ayant murs, cinq portes, etc. Chacune de ces portes avait un corps de garde sous la charge d'un sergent (sargent's guard), en caserne de trois à cinq régiments de ligne de l'armée anglaise, en outre un régiment d'artillerie, le génie, et le commissariat.

Dans ce temps, il n'y avait à Québec qu'une seule procession le jour de la Fête-Dieu. Elle se formait et elle partait de la cathédrale, (aujourd'hui la Basilique). Elle se rendait, une année à l'église du faubourg Saint-Jean, l'année suivante à l'église de Notre-Dame-des-Victoires à la basse-ville, et la troisième année à l'église du faubourg Saint-Roch. Chacune de ces localités formait une procession qui se joignait et faisait partie de la procession principale.

Dès huit heures du matin, les troupes prenaient sous garde les rues par lesquelles devait passer la procession. Elles étaient alignées le long des trottoirs, de chaque côté des rues, sur tout le parcours que devait suivre la procession, à distance l'une de l'autre, afin de pouvoir au besoin, joindre leurs armes avec ordre d'empêcher toute personne ou voiture de traverser ou circuler dans les rues. Les rues étaient pavoisées sur tout le parcours et ornées de cinq à six arches de triomphe.

Le Très-Saint Sacrement sortait de la cathédrale vers neuf heures.

La procession se formait dans l'ordre suivant: en tête, une escouade de sapeurs du génie, portant leurs haches, pelles, pics, etc., puis les différentes sociétés avec bannières, les citoyens, avocats, juges, le clergé, douze enfants de chœur, habillés de blanc, la tête poudrée ; six ayant des ceintures en ruban rose pâle, les six autres un ruban bleu pâle, (appelés anges); ils marchaient à reculons et ils encensaient. (Dans ce temps-là on faisait faire à l'encensoir au bout de ses chaînes un demi-tour, ce qui était beaucoup plus élégant et majestueux.)

Précédant immédiatement le dais, une garde d'honneur (commandée par un officier et composée d'environ vingt-cinq soldats) marchait à reculons les armes présentées ; lorsque cette garde était fatiguée, une seconde garde d'honneur la remplaçait. L'état-major suivait le dais, généraux, colonels, etc., etc., tous en grande tenue, portant leurs insignes et décorations.

Aussitôt que le clergé apparaissait à la porte de la cathédrale, l'officier en charge de la compagnie alignée le plus près, donnait les commandements: "Attention!..." "Shoulder, arms!..." "Present, arms!...", et, les soldats tenaient les armes présentées jusqu'à ce que le Très-Saint-Sacrement fut passé ; les mêmes commandements étaient donnés et ils étaient exécutés par la seconde compagnie, et ainsi de suite jusqu'à ce que le Très-Saint Sacrement fut arrivé à destination. La même chose se répétait pour le retour.

La garde d'honneur prenait sa po-

sition dans la procession à la sortie du dais.

Les corps de musique des régiments étaient placés en différents endroits dans la procession, d'où les musiciens jouaient des hymnes appropriées à la circonstance, telles que: "Adeste fideles", "O Salutaris Hostia", etc., que les colonels avaient la courtoisie de leur faire apprendre pour cette fête.

Quand le sous-officier gardant la porte de la ville par où la procession passait voyait apparaître le clergé, il criait: "Guard turn out!..." puis il commandait: "Shoulder, arms!", "Present, arms!", et le poste tenait les armes présentées jusqu'à ce que le Très-Saint Sacrement fut dépassé.

Les catholiques se mettaient à genoux, lorsque le Très-Saint Sacrement passait. Je dois rendre ce témoignage aux protestants d'alors, la plupart d'eux mettaient genou à terre, et ceux d'entr'eux qui ne le faisaient pas se découvraient la tête au passage du dais. Le bon maintien, le recueillement et la piété des fidèles étaient louables et admirables.

Il m'a été donné d'assister, en maintes occasions à des processions à New-York, à Montréal, etc., en divers temps, cependant, je n'ai jamais vu de solennité aussi imposante et aussi majestueuse que celle de la Fête-Dieu d'alors.

Autrefois, le soldat anglais épaulait sa carabine à gauche, il présentait les armes en trois temps: au commandement: "Present arms", il frappait l'arme avec la main droite, (elle rendait un son métallique tout à fait martial), puis il ramenait sa carabine en l'air en avant de lui, il la rabattait en retournant le chien vers lui, en même temps il reculait le pied droit de neuf pouces. Les troupes anglaises du temps exécutaient les commandements avec un ensemble, et avec une précision vraiment militaires.

Alfred Aubert de GASPE.

Il y a une règle sûre pour juger les livres comme les hommes, même sans les connaître, il suffit de savoir par qui ils sont aimés et par qui ils sont haïs.—F. de MAISTRE.

Un jeu interessant

Il vous est parfois arrivé, je le sais par expérience, de rester absolument embarrassé sur le choix d'un cadeau à offrir à un enfant.

Je veux parler de ces petits personnages, trop vieux pour jouer au cerceau ou à la poupée, et qui sont justement arrivés à la période où l'on aimerait à leur donner un objet, à la fois utile au développement de leur intelligence et agréable à leurs heures de loisir.

Combien de fois n'êtes-vous pas resté perplexe, et n'avez-vous pas déploré qu'une invention nouvelle ne vint combler les lacunes existant dans la liste de "cadeaux pour enfants".

Eh bien, cet amusement a été trouvé, et, par une Canadienne, encore! Mme Eugénie Pouliot, née Lemieux, vient de faire paraître un nouveau jeu, qu'elle a appelé "Qui sait", et qui aura bientôt, toute la popularité qu'il mérite.

Il consiste en une série de questions disposées sur une carte et que le liseur donne à répondre à ceux qui prennent part à ce jeu. Chaque joueur a devant lui une carte divisée en petites cases. Le liseur pose une question; le premier à y répondre reçoit un coupon et le premier à remplir tous les cadres est le gagnant.

Je crois que l'on opère dans le "Qui sait?" à peu près comme dans le loto.

Je choisis, au hasard, quelques questions et réponses du jeu: "Qui sait" afin de démontrer tout l'intérêt qu'il offre et la sympathie qu'il peut inspirer.

Q.—Combien de races distinctes sur la terre?
R.—Cinq.
Q.—Qu'est-ce que du parchemin?
R.—De la peau de mouton préparée pour l'écriture.
Q.—Nommez le petit de la biche.
R.—Un faon.
Q.—Epelez: Sympathiquement.

Je ne sais rien de plus instructif en même temps que de plus récréatif ; organisez-le parmi des enfants assez vieux pour le comprendre, et vous m'en direz des nouvelles.

Mme Lemieux Pouliot, a fait, sur les mêmes principes, une série de questions et de réponses historiques à l'occasion du tri-centenaire, qui fera apprendre sans effort les dates et les principaux événements de notre belle histoire aux enfants, et qui sait? (c'est le cas de le dire) à de plus grandes personnes encore.

J'espère, d'un grand espoir, que le "Qui sait" se répandra non-seulement dans les familles mais dans les maisons d'éducation. C'est de toutes mes forces que je le recommande surtout à ces dernières. On ne saurait rendre aux écoliers et aux écolières de meilleur service.

Et je félicite de toute mon âme encore, Mme Eugénie Lemieux-Pouliot qui, pour doter notre pays d'une invention heureuse, a puisé si largement dans son cerveau de femme intelligente et dans son cœur de mère dévouée.

FRANÇOISE.

Association nouvelle

Une nouvelle association connue sous le nom de "Société pour l'avancement des Sciences, des Lettres et des Arts au Canada, vient de se fonder à Montréal. Elle est composée de lettrés, d'artistes, d'ingénieurs et de médecins.

Cette association est liée, en France, à un groupe semblable qui s'engage à nous envoyer les conférenciers dont nous aurons besoin.

M. Marcel Dubois, professeur à la Sorbonne et le premier géographe de France, se fera entendre cette semaine, à l'Université Laval, dans une conferences sur les questions économiques.

Réjouissons-nous de l'organisation d'une Association destinée à nous faciliter des études dont nous avons tant besoin.

SOMMAIRE

DU NUMERO DE LA "REVUE HEBDOMADAIRE" DU 3 OCTOBRE.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire :

Louis Madelin: "Une conquête pacifique: l'Alliance française en Amérique" ; Léon Séché: "Lamartine et le roman de "Raphaël"; Brada: "Les Demoiselles à crinoline" ; Louise Chasteau: "L'Avenir de Claire", roman ; Charles Verrier: "Un peintre officiel et mondain sous l'Empire et la Restauration: Isabey" ; Jules Laroche: "Poésie" ; L. Pervinquière: "Chronique scientifique". Faits de la semaine. La Vie mondaine.

L'ART D'ENCADRER

Le cadre est d'invention et d'emploi relativement modernes. Le mot lui-même, qui semble dériver de "Carré", ne fut employé qu'au dix-septième siècle dans le sens que nous lui donnons maintenant. "Bordure" était le terme le plus couramment répandu autrefois et l'usage s'en est conservé encore chez les encadreurs et chez les artistes.

Le tableau encadré que l'on peut suspendre à la muraille, là, où l'on veut, déplacer au gré de sa fantaisie, n'était point connu avant le moyen-âge. Nous avons depuis, rattrapé le temps perdu. Il existait bien à cette époque des tableaux portatifs ; les grands seigneurs du quatorzième et du quinzième siècle donnaient dans leurs châteaux places d'honneur aux peintures de chevalet. "L'inventaire de Charles V" (1380) nous apprend que ce prince possédait une véritable galerie de tableaux, et nous décrit notamment "ung tableau de boys que l'on pend au chevet du Roy, ouquel a ung demi image de Nos-tre-Dame."

Cette peinture, qui provenait de Marguerite de Sicile, était entourée d'argent doré, avec des perles et des saphirs. Mais le plus souvent, ces tableaux étaient enchâssés dans des fermetures à volets, qui constituaient une sorte d'écrin et d'enveloppe protectrice plutôt qu'une cadre proprement dit ; dispositif qui s'explique facilement par l'habitude qu'on avait alors de faire voyager avec soi ses meubles et ses objets précieux...

Après l'invention de la peinture à l'huile, quand le changement des mœurs, devenues plus sédentaires, fit laisser les tableaux accrochés d'une façon continue, quand les miroirs et les glaces furent connus, l'usage des cadres se généralisa. On sentit le besoin de compléter les peintures, de les protéger et en même temps de les faire valoir en les isolant à l'aide d'une bordure qui fût en harmonie avec l'éclat de leur coloration et le précieux de leur exécution. C'est vers le seizième siècle, à l'année 1538, que nous trouvons dans le régistre des "Dépenses secrètes de François Ier", mention du premier cadre. Les peintures décoratives à la fresque ou à l'huile appliquées directement sur les cloisons comportaient certes des encadrements, mais l'architecture en faisait tous les frais. Ces pilastres, ces entre-colonnements de pierre ou de marbre, parfois simplement peints en camaieu, tous ces motifs divers par lesquels on isolait ces décorations faisaient partie intégrante de la construction, ne constituaient dans aucun cas le cadre tel que nous l'entendons. C'est pourtant à l'architecture qu'est empruntée le plus souvent l'ornementation lourde et surchargée des premiers cadres, qui semblent conçus comme un encadrement de porte ou de fenêtre. Il en est qui sont surmontés de frontons compliqués, de sculptures en bas-relief, où figurent des masques, des chimères, des oiseaux, des guirlandes de fruits. D'autres sont plus simples, faits de moulures d'un goût plus sobre, de silhouettes moins heurtées.

Au dix-septième siècle, les modifications du style de l'ameublement ont leur répercussion sur l'ornementation des cadres. Louis XIV imprime là, comme ailleurs, la souveraine impulsion de son goût du fastueux et du grandiose.

On fabrique alors pour les tableaux et surtout pour les miroirs de glace de Venise les cadres les plus magnifiques, où brillent les matières précieuses, l'or, et les pierreries. "L'inventaire général des meubles de la Couronne", dressé le 20 mars 1684, cite des cadres en argent massif, enrichis de palmes, de feuillages, de cartouches, voire même de figures allégoriques. Ces splendides ouvrages eurent le sort des meubles et des vaisselles de même métal et finirent dans les creusets de la Monnaie.

Si leur description seule nous permet de nous en faire une idée, nous possédons par contre de la même époque un grand nombre de cadres d'une matière moins riche, mais d'un goût aussi raffiné et d'une exécution artistique aussi remarquable. Ce sont ces belles bordures, en bois sculpté et doré, dont la vogue n'a point cessé depuis, qui sont si recherchées aujourd'hui des amateurs et constituent pour nos fabricants modernes une source inépuisable de modèles. Le roi, la cour, toute l'aristocratie se disputaient ces productions sorties des mains de sculpteurs et d'artisans dont les noms sont venus jusqu'à nous avec l'éclat et la célébrité. Incomparables par le soin et le fini du travail, ils ne le sont pas moins par le style, par la variété des ornements qui les décorent.

Nicolas Massé, émule et rival de Boulle, fournit un grand nombre de cadres pour l'appartement de la reine mère au Louvre. En 1670, Caffieri et Lespagnaudel sculptent les grands cadres à Trianon. A côté de ces illustres artistes, qui ne travaillaient que pour une clientèle choisie, il y avait dans Paris de nombreux marchands de cadres tout faits, dont les prix convenaient mieux aux bourses modestes.

Pendant le dix-huitième siècle le style se modifie, mais la conscience artistique reste la même. De majestueux, le cadre devient léger et pimpant. Il se courbe en lignes sinueuses, en volutes élégantes ; il se garnit de guirlandes légères, d'envolées de rubans, de trophées, d'attributs champêtres ou musicaux délicatement ouvrés.

Nous trouvons encore des artistes de premier ordre comme Oeben, Guibert, parent du peintre Joseph Vernet, le fameux Slootz, auteur du cadre magnifique qui entourait le portrait de Mlle Clairon, par Carle Vanloo, et dont Louis XV voulut

payer les frais d'exécution, montant à 5,000 livres.

Mais en 1765 paraît une invention nouvelle. Un sieur Renaud, maître-peintre de la communauté de Saint-Luc, invente les pâtes moulées et les substitue à la sculpture en plein bois. Ce nouveau procédé n'eut pas d'abord grand succès auprès du public. Mais peu à peu il se développa tellement qu'il fit cesser la fabrication des cadres en bois sculpté et en fit disparaître presque entièrement le commerce. Au point de vue de l'art il n'y avait point lieu de se féliciter de cette innovation. Jusqu'alors le cadre était par lui-même un bibelot précieux, une véritable création artistique dont la valeur représentait une somme considérable dans le prix d'un tableau. De nos jours, la facilité offerte par les procédés de reproduction a avili les prix et du même coup abaissé le niveau de la fabrication jusqu'à la vulgarité. Que dire de ces médiocrités affligeantes pour tous les gens de goût, dont l'industrie moderne nous a imposé la vision tapageuse? En ces derniers temps seulement une rénovation s'est opérée, due précisément à cette recherche et à cette imitation des modèles anciens remis à la mode. On s'est aussi mieux rendu compte des qualités que doit posséder une belle bordure, des conditions décoratives dans lesquelles il convient de l'employer.

Combien de personnes, en effet, observent ou connaissent bien les règles qui devraient présider au choix et à la confection du cadre ? On se remet volontairement de ce soin à l'encadreur. Bien peu ont le don de voir juste et rapidement ce qu'il faut faire pour l'œuvre qu'on leur confie. C'est que bien faire valoir une peinture, un dessin, une estampe, les exposer convenablement, n'est point chose aussi commode qu'on se le figure généralement.

La forme, l'ornementation, la matière même de la bordure, ne sont pas choses indifférentes, tant s'en faut. Elles doivent s'adapter à la nature de l'œuvre encadrée, s'harmoniser avec elle, en mettre en relief les tons et les valeurs.

Quel artiste ne tient à montrer ses œuvres placées dans leurs cadres? Et l'on a pu dire d'un tableau présenté sans bordure qu'il est un peu comme une femme surprise à sa toilette avant d avoir pu l'achever.

On comprend ainsi l'opinion solennellement exprimée, du fameux critique Charles Blanc, que l'art de l'encadrement, loin d'être une affaire de caprice, est assujetti à plusieurs conditions essentielles dictées par les lois du sentiment.

Il y a en décoration une loi — découlant de l'observation et de l'expérience, qui veut que chaque surface tourmentée se trouve en contact direct avec un "repos", c'est-à-dire une partie plus simple de forme ou de couleur. C'est en somme la loi des contrastes: le simple faisant valoir et ressortir le compliqué et réciproquement. Suivant le cas, c'est la peinture ou le cadre qui doit former le "repos". Ainsi, un tableau traité largement, par grandes taches s'accommodera fort bien d'une ornementation un peu chargée qui en accentuera l'effet.

Autre fait d'observation aussi incontestable, le cadre richement orné et doré ajoute à l'éclat de la peinture et en soulignant pour ainsi dire la valeur de l'œuvre prédispose le spectateur à l'admiration. Les marchands de tableaux connaissent bien cette impression et l'exploitent adroitement en plaçant toujours leurs toiles dans des bordures d'un luxe souvent excessif et éclatant. Le cadre doré, on peut le dire d'une façon presque absolue, convient à toute œuvre quelle qu'elle soit et se trouve à sa place au milieu de tout ameublement.

Son défaut principal est un éclat parfois exagéré. A cela il est facile de remédier en patinant l'or ou le bronze à l'aide de terre d'ombre délayée d'essence additionnée de siccatif. Avec une brosse un peu forte on passe une couche légère sur toute l'étendue de la bordure en tamponnant les creux qui doivent conserver plus de couleur en frottant légèrement les saillies. Cette application donne au métal un ton plus profond, moins neuf, et bien pratiquée permet d'obtenir très facilement une bonne imitation de l'ancien.

Il n'est pas de règle absolue — surtout en art. Les principes sont des sentiers utiles, non des barrières infranchissables, au-delà desquelles il n'est que fautes et erreurs. Si l'encadrement par contraste satisfait les yeux et le goût, il est des cas où l'application du principe contraire donne des résultats également intéressants. Considérons par exemple un portrait de tonalités un peu sombres, comme les tableaux des maîtres flamands ; il s'accommodera fort bien d'un large cadre de bois noir aux moulures simples. La gravité de l'œuvre s'en trouvera augmentée. La peinture dans ce cas aura été encadrée par similitude. Indépendamment de l'effet produit sur la peinture elle-même, il y a lieu de tenir compte de sa destination. La même toile placée dans un cadre doré prendra place facilement dans un salon ; dans un cadre sombre, conviendra mieux à une bibliothèque ou à un cabinet de travail tendu de vieilles tapisseries ou de vieux cuirs de Cordoue.

Il y a des profils de cadres qui font venir le tableau en avant ; d'autres qui le renfoncent, et en l'éloignant du spectateur semblent lui donner plus de profondeur.

D'autres moulures sont légèrement convexes et couvertes dans toute leur longueur de fines cannelures parallèles dont les saillies accrochent la lumière.

Ces derniers cadres, simplement peints en blanc, ont été fort à la mode pendant ces dernières années. Les peintres de l'école impressionniste en ont usé et abusé. Ils ne conviennent guère qu'aux tonalités claires, mieux encore aux aquarelles ou aux estampes en couleurs. Exemple d'encadrement par similitude.

L'effet obtenu est parfois heureux; mais il est sage de ne les employer qu'avec mesure et dans certains intérieurs dont la décoration est conçue dans une gamme très lumineuse.

Autrefois, les peintres, sauf pour

les sujets religieux ou historiques où les conventions et les licences étaient d'ailleurs nombreuses, ne peignaient que peu de sujets de genre rétrospectif. Ils reproduisaient des scènes de leur temps et les encadraient selon le style du mobilier et de l'architecture de leur époque. Cela était logique, de même qu'il l'est également de donner à une esquisse de Watteau ou de Boucher une bordure dans le style du dix-huitième siècle, telle que le peintre aurait pu la choisir lui-même.

De même il sera très légitime de placer une œuvre d'artiste moderne dans un cadre du style de l'époque où se passe l'épisode représenté ; à la représentation d'une bataille de Napoleon Ier, par exemple, rien ne s'adaptera mieux qu'un cadre à palmettes du premier Empire.

S'agit-il d'une aquarelle, d'un dessin, d'une gouache, d'un pastel, d'une estampe, l'encadrement se complique. Une glace pour protéger l'œuvre, un châssis ou carton pour la soutenir deviennent indispensables, de même que des marges pour en compléter l'isolement, ce dernier genre d'encadrement est de beaucoup le plus moderne. On ne pouvait point le pratiquer avant que l'industrie eût permis de se procurer à bon marché des verres assez nets et assez blancs pour ne pas nuire à l'aspect du dessin ou de l'estampe. C'est seulement à partir de XVIIe siècle que l'encadrement sous verre a été en usage et ce n'est qu'au siècle dernier qu'il est devenu général.

Au choix de la bordure s'ajoutent ici les dimensions à donner aux marges. La largeur et la coloration de celles-ci parfois leur suppression sont choses délicates, qui contribuent dans une grande mesure à l'effet désiré.

Une marge claire sert à faire ressortir les vigueurs du dessin ou de la gravure. La marge bleutée — qu'inventa, dit-on, le célèbre collectionneur Mariette — a le même office. Mais cette dernière, que l'on doit surtout réserver aux dessins et aux esquisses, fait valoir les vigueurs aussi bien que les lumières.

Ici le principe de l'encadrement par contraste s'impose presque toujours. Une marge teintée, qui lutte avec les demi-teintes d'un original peu vigoureux, accentue la mollesse de l'ensemble, dont le ton semblera plus intense au milieu d'une page blanche. Un croquis, une aquarelle de tonalités très claires perdront une partie de leurs qualités si on les entoure de blanc. Plaçons-les, au contraire, sur une marge teintée, assez large, avec une bordure un peu sombre, l'aspect sera tout différent. La tache du dessin prendra toute son importance et nous fera l'effet d'une fenêtre ouverte sur la nature.

La largeur des marges n'est pas non plus indifférente. C'est ainsi qu'un dessin, très petit de préférence, peut supporter une marge égale à ses dimensions, double, triple et même quadruple. Il convient de s'arrêter à cette extrême limite. Il sera nécessaire aussi, dans ce cas, de laisser un peu plus de largeur dans le bas que dans le haut. L'égalité des proportions laisse, en effet, le regard indécis et inquiet, et l'œil réclame instamment une base plus importante. Ajoutons que cette façon de présenter les œuvres leur donne une importance exceptionnelle, un caractère de préciosité très particulier, mais n'est plus applicable quand elles sont de grande ou de moyenne dimension. Elle deviendrait alors ridicule et impossible même à réaliser.

L'utilité des marges est même mise en question par quelques-uns. Ici, encore, les avis sont partagés et suivant les cas, chacun a raison. Quelques graveurs comme Calamatta, Bracquemond, d'autres encore, ont exposé leurs œuvres sans marges, dans le but de faire valoir les blancs. De même un grand nombre d'estampes en couleurs modernes s'accommodent fort bien de cette suppression. Le mieux est donc d'accommoder les principes aux circonstances et aux cas particuliers, en ayant toujours présent à l'esprit que le problème de l'encadrement se résume en ceci: faire ressortir les tonalités, faire exprimer aux noirs et aux blancs leur maximum d'effet.

Ce tableau cette gravure, qui ne font plus qu'un avec leurs cadres, il faut maintenant les mettre en place. Dans cette harmonie complexe dont se compose, un intérieur, ils vont venir donner leur note particulière. Encore, faut-il qu'elle ne détonne point dans l'ensemble et que et que le voisinage n'en modifie point la nature. Les tableaux, comme les décorations, fixes , devraient toujours être faits et encadrés spécialement en vue de l'emplacement qui leur est destiné. Champfleury disait souvent qu'on ne devrait placer chez soi qu'un seul tableau sur chaque panneau. C'est qu'en effet l'isolement produit un effet de concentration tout à l'avantage de l'œuvre. Mais la place manque le plus souvent dans nos modernes appartements pour que tout le monde puisse appliquer de semblables théories.

Il est possible dans les expositions ou dans les musées d'organiser une mise en scène qui donne aux chefs-d'œuvre toute leur valeur par une habile distribution de la lumière. La célèbre "Ronde de nuit", de Rembrandt est ainsi exposée au musée d'Amsterdam, d'une façon qui peut servir d'exemple. Entourée d'une bordure d'ébène, isolée dans une salle où la lumière vient tomber sur elle seule, l'admirable toile resplendit de toute son éclatante beauté.

Nous ne pouvons recommander à nos lectrices des installations aussi coûteuses et aussi compliquées. Tout le monde, hélas! n'a pas des Rembrandt à accrocher à son mur. Cependant, dans la mesure du possible, éviter l'entassement, ne rapprochez point les tableaux ou les dessins au point que les bordures se touchent. Elles se nuisent et se superposent pour le plus grand dommage de l'œuvre et du spectateur. Il est bon qu'entre les cadres on puisse apercevoir une large bande de la tenture murale. L'ensemble d'un panneau offrira, par là, un ensemble plus agréable et plus pondéré. Sans les considérer comme intangibles, inspirez-vous des conseils géné-

raux que nous avons donnés, en vous attachant plus à l'esprit qu'à la lettre de ces principes. Suivant les circonstances, écoutez aussi votre goût personnel. Dans l'art d'encadrer comme pour le reste, il est le grand facteur et la ressource suprême. Nous vous indiquons la route à suivre ; mais il vous est permis d'en franchir parfois les limites...., sans la perdre de vue.

FULANO.

Recettes Faciles

CERVELLES DE MOUTON FRITES. — Faites cuire les cervelles dans un court-bouillon d'eau vinaigrée, salée, poivrée, aromatisée de thym, laurier, avec persil, oignons, etc. ; égouttez-les et trempez-les ensuite dans une pâte à frire. Placez-les alors dans la friture bien chaude. Portez sur table avec accompagnement de sauce-tomate, avec sauce piquante (dans une saucière) ou simplement avec citrons coupés en quartiers. Il faut une cervelle par personne.

POTAGE EXCELLENT. — Prenez trois oignons de moyenne grosseur et coupez-les en quatre, mettez-les bouillir dans une chopine d'eau. Faites-les cuire jusqu'à ce qu'ils soient tendres, environ une demi-heure. Mêlez une cuillerée à dessert de farine dans un peu de lait pour l'epaissir ; ajoutez ensuite un morceau de beurre de la grosseur d'une noix et environ une tasse à café de bon lait, du sel et du poivre. Faites bouillir tout de suite. Prenez des tranches de pain et beurrez-les bien, coupez-les en petits carrés et mettez-les dans un bol ; versez dessus la soupe bouillante. Froid, c'est excellent.

PECHES A LA CONDE. — Faites cuire lentement du riz dans du lait sucré, retirez du feu, ajoutez deux ou trois jaunes d'œufs en tournant quelques instants, puis placez le riz ainsi préparé dans un compotier.

Faites une petite quantité de sirop de sucre assez épais dans laquelle vous mettez cuire quelques pêches coupées en deux, retirez-en la peau et placez sur le riz dans le compotier, arrosez le tout du sirop dans lequel auront cuit les pêches.

CHAUSSONS AUX POMMES. — Préparez une livre de pâte feuilletée, faites environ dix ou douze ronds égaux de quelques lignes d'épaisseur. Posez sur chacune de fines tranches de pommes cuites, saupoudrez légèrement de cannelle, ajoutez-y du sucre et un peu de beurre. Repliez chaque rond de pâte sur elle-même pour qu'elle recouvre entièrement la pomme autour de laquelle vous formerez un bourrelet de pâte.

Dorez les chaussons avec une légère couche de jaune d'œuf battu avec un peu de sucre, faite cuire à un feu moderé.

La préparation de ces excellents gâteaux est facile et peu coûteuse.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES FOURRURES BLANCHES. — Placez les objets à nettoyer dans un sac ou taie d'oreiller que vous aurez rempli d'un demi-litre de farine de gruau et d'une égale quantité de farine ordinaire. Frottez, pressez, tournez vos fourrures, comme pour les laver, pendant une demi-heure environ. Au bout de ce temps, examinez-les, et si elles ne sont pas absolument propres, recommencez l'opération qui finalement amènera un succès complet.

POUR NETTOYER LES GANTS DE PEAU. — Prendre du lait écrémé, le faire bouillir en y faisant fondre assez de savon pour produire une mousse abondante. Laissez refroidir; humecter une flanelle dans cette mousse, frotter les gants étendus sur la main, ou mieux sur une main en bois, et sécher avec un linge après le frottage.

POUR PRESERVER LES CONFITURES. — On emploie généralement du papier imbibé d'eau-de-vie. Mais celle-ci s'évapore bien vite, de là vient que le sucre se cristalise à la surface de façon désagréable. Pour éviter cet inconvénient, employez la glycerine. Imbibez votre papier de glycerine des deux côtés et posez-le sur la confiture. La glycerine ne s'évapore pas, empêche l'évaporation de la confiture, et naturellement aussi la cristallisation du sucre.

Les Collections bizarres

Quand il s'agit de collections, on sait que l'imagination vagabonde à travers les objets les plus saugrenus. Il y a des gens qui collectionnent des gants, des chaussures, des bouchons, des billets de chemin de fer et des correspondances d'omnibus (!).

Les dames américaines, et il n'y a qu'elles pour cela, ont trouvé une nouvelle mode excentrique. Celles qui voyagent beaucoup, et presque toutes sont dans ce cas, collectionnent des cuillères.

De chaque ville où elles séjournent, elles en emportent une. Or, pour satisfaire à cette rage de collection, un industriel a commencé à fabriquer des cuillères spéciales destinées à être collectionnées.

Les dames qui rentrent de leur voyage ornent les murs de leurs pièces de cuillères, comme nous y mettons nos Rouen, nos Moustiers, nos Nevers. Seulement nos faïences sont généralement artistiques ou tout au moins décoratives, tandis que des cuillères!

Ne jugeons pas les hommes sur ce qu'ils ont dit, mais d'après ce qu'ils font.—Chateaubriand.

Bibliographie

CHAMPLAIN, QUEBEC HISTORIQUE, MONTCALM, LEVIS, quatre plaquettes illustrées d'anciennes gravures, par Jean du Saguenay, 1 franc chaque. Libraire Bloud et Cie, 7 place Saint-Sulpice, Paris (VIe), et chez tous les libraires.

L'éclat des fêtes du tricentenaire de Québec ramène l'attention vers la Nouvelle-France si longtemps négligée. A cette occasion, Jean du Saguenay, dans sa collection canadienne, publie quatre élégantes plaquettes. Avec l'inlassable et avisé Champlain, nous voyons s'installer la civilisation chrétienne et la puissance française sur les rives du Saint-Laurent ; l'histoire de Québec, la plus noble cité du Nouveau-Monde, nous présente en raccourci l'histoire même du Canada ; enfin Montcalm et Lévis conduisent l'héroïque et dernière épopée...

C'est tout un passé glorieux et passionnant qui revit à nos yeux dans ces récits clairs et bien ordonnés où les héros nous disent souvent eux-mêmes leurs pensées et leurs actions ; même de son crayon, Champlain les illustre...; en grand nombre d'anciennes et précieuses gravures viennent dans chaque volume ajouter au charme de l'illusion. Le Canada, ce joyau oublié de notre patrimoine, réclame sa place dans toutes les bibliothèques ; on ne saurait mieux l'offrir qu'à cette grande dame, Québec, à ce fondateur d'empire, Champlain, à ces chefs, galants seigneurs et généraux illustres, Montcalm et Lévis.

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

(Suite)

"La petite sœur est au milieu de nous. Cela ne peut vous étonner. Il faut bien que ses amis pensent à à elle, — et pour elle, — puisque vous n'y songez pas, ne prévoyez pas ce que peut être sa vie. Je n'ai pas voulu l'abandonner toute seule à Lestrac, dans votre bibelot de château, très joli peut-être, mais horriblement triste maintenant. Ce n'est pas une vie, cela, pour une enfant. A son âge, la société d'une vieille cuisinière, un peu gouvernante, et du curé de l'endroit, ne suffit pas à une jeune fille, même aussi raisonnable et résignée que Christine. Il n'est pas bon de rester seule en tête-à-tête avec soi-même. Je l'ai donc ramenée et je vais m'efforcer de la distraire.

"Elle est là près de moi, pendant que je vous écris, monsieur le vagabond. Elle coud, car elle s'est aussitôt mise de toutes les bonnes œuvres de la ville, et elle a je ne sais combien de layettes et de vêtements d'enfants pauvres à confectionner dans son hiver. Il paraît qu'elle s'ennuierait si elle ne travaillait. Je la laisse dire. Je n'en pense pas moins. J'interroge souvent ce joli front pâle penché sur l'ouvrage, je heurte à ce petit cœur que je sens si près du mien et pourtant si loin d'ici, si lourd par moment. Mais le joli front et le pauvre cœur ne répondent pas. Je ne sais rien.

"Son regard est toujours celui de la petite fille sage et sincère que vous connaissez, de la petite fille qu'elle a été tout enfant et sera encore longtemps. Cependant, il me semble que cette limpidité d'aube qui l'éclaire, si fraîche et souriante, se trouble parfois... Tenez, comme en ce moment où, ne se croyant pas observée, elle suspend son ouvrage, arrête le geste de sa main, et regarde vers moi à la dérobée.

"Elle vous écrira peut-être, elle aussi, ajoutera quelques lignes au bas de cette lettre, ce qui sera très beau de sa part, car c'est beaucoup plus que vous ne méritez, monsieur. Mais rien de ce qu'elle vous dira et de ce que je peux écrire, ne vous portera l'expression de douceur et d'affection émue que contient ce là-bas, où que vous soyez, qu'elle voit, et ses jolies lèvres s'entr'ouvrent comme pour murmurer un frais et gentil: bonjour."

Il y avait aussi, après, des choses de leur vie, de leur entourage, des menus faits sur l'existence des gens qu'il avait connus, de quoi le faire rire un peu. Mais toujours, par des incidentes heureuses, la lettre s'en revenait à Christine, parlait d'elle en nuances délicates. On devinait toute la tendresse de la jeune fille qu'elle avait appelée : la petite sœur. Mais on sentait qu'elle n'osait trop insister, aller plus avant.

Elle ne savait rien de Pierre.

Depuis qu'elle était partie il avait à peine écrit, et rien de son cœur ne se livrait à travers les récits de sa vie errante ou des descriptions ensoleillées de son oasis. Elle effleure simplement, cite des faits insignifiants, très ordinaires en apparence. Pierre, s'il le veut, en saura bien découvrir le charme profond, toute la mélancolie.

Et à écrire ainsi on sent que la jeune femme a de la peine, qu'un peu de douleur passe en son âme qui lui dicte ces douceurs pour celui qui est si loin, si seul, qui lira cette lettre, Dieu sait où!... Et elle ne lui en veut pas.

"Où êtes-vous, mon pauvre ami ? disait la chère petite lettre. Où la passerez-vous encore cette nuit où vous recevrez ces quelques lignes ? En quel poste perdu, suant la fièvre et l'épouvante, serez-vous encore?..."

Pierre se reprend, lève les yeux.

Des murs de terre, des murs de sable sont là, tout près, l'enserrant comme en une niche de cantonnier creusée dans le talus des routes. Il fait froid. Par la petite ouverture basse de la porte glisse un rayon blanc. Là-bas, sur le désert, la lune traîne sa lumière pâle. Sur les dunes affaissées se pose une poussière d'étoiles, une rosée fine, tremblante, qui semble un large suaire. Et, aussi loin que peut aller son regard, il ne voit rien autre que ce blanc intense de la terre. Le ciel lui-même, à l'horizon, reflétant cette pâleur, se lève comme en un voile blanc, lumineux.

Et la nuit semble ne pouvoir venir.

Il regarde, mais, depuis un instant, il ne voit plus tout cela qu'il connaît trop bien. "Où êtes-vous, voix de jeune femme qu'il a rencontrée jadis et admirée. Où la passerez-vous encore cette nuit où vous recevrez ces quelques lignes?..."

Il la revoit à sa place préférée, dans ce coin bien à part qu'elle avait su s'organiser, se créer dans le salon.

C'est là qu'est son bureau, une table légère, élégante. Voici l'écritoire, la lampe voilée, quelques violettes épanouies en un vase de cristal ancien, quelques bibelots d'ivoire et d'argent, puis le petit cartel posé dans l'angle qui, à travers la pièce, dans le silence recueilli des deux femmes, sonne, sonne, précipite son tic tac joyeux.

Son siège est un fauteuil bas Louis XVI, bois blanc, étoffe pâle, du bleu, du rose adouci Marie-Antoinette, et de de temps à autre, quand la phrase se rebelle ou que sa pensée s'inquiète d'un mot, d'une image qu'elle n'ose accueillir, elle se redresse songeuse, se rejette en arrière sur le délicat dossier qui la reçoit, l'enveloppe et la pare,

---

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. Interdite.

elle si frêle et menue, comme une petite marquise blonde du siècle passé. Souvent Pierre l'a aperçue ainsi. Même elle avait des moments d'impatience, de ses dents fines mordant le manche de son long porte-plume d'ivoire effilé, piqué d'une mouche d'or. Et cela le faisait rire alors.

Mon Dieu, comme tout cela est loin!.... ...

Maintenant Christine vit en ce cadre. "Petite sœur..." Elle l'a voulue ainsi. Cela permet à sa bonne affection de se donner, de se faire accepter en un ton de charmante intimité. Et près d'elle, humble, ne se croyant pas plus pour cela, Christine est venue continuer sa vie silencieuse, effacée, prête à tous les dévouements.

Elle se souvient de sa jeunesse, de la petite fille qu'elle a été. Les temps n'ont rien changé en elle. Parfois, quand son rêve la prend trop vivement, — ce rêve éternel qui sommeille en son cœur et derrière ses prunelles limpides, — elle s'en va dans sa chambre, s'agenouille devant quelque petit cadre contenant le portrait d'un des siens.

Elle n'est qu'une Frimaudeau, la nièce du vieux sergent qui vit tomber à Sainte-Marie-aux-Chesnes le capitaine Jean de Lestrac. Le grand nom qu'elle porte maintenant l'effraie un peu. Elle le murmure, et il lui en vient comme un écho attristé. Elle ferme les yeux, abaisse ses beaux cils tremblants où se prennent quelques larmes. C'est le don d'un mourant qui l'aima comme sa fille. Ce n'est pas l'amour de Pierre, de son cher petit Pierre, qui a fait cela.

Odette, avec cette intuition des jeunes femmes qui étudient les choses d'amour, a eu vite fait de découvrir le chagrin tombé de cette jeune fille.

Mais Christine n'a jamais rien révélé. Jamais elle n'a eu un cri, pas même dans les moments de tendre intimité, d'abandon, où les deux femmes s'étreignaient et avaient une infinie douceur à le faire, à rester là, enlacées, dans le silence de la pièce et le crépuscule des soirs d'hiver lentement descendu autour d'elles.

La sensitive se renferme dès qu'on l'effleure.

Seulement Odette a su lire dans les yeux de l'enfant. Elle sait, et malgré toute sa volonté d'attendre, de laisser faire le temps, de laisser Pierre s'assagir, se fortifier dans les épreuves et les solitudes rencontrées, on sent, quoiqu'elle ne veuille rien en écrire, que la pensée en vibrait en son âme, s'étoilait en ses yeux penchés sur le papier mauve où s'allongeaient calmes, affectueuses, ces lignes à travers lesquelles Pierre cherche ce soir avec ferveur. Elle s'y reflète, y vit tout entière, sincère, discrète, s'offrant à son cœur avec la même douceur triste qu'avait la jeune femme en cette heure où elle écrivit cette petite lettre qu'a parfumée sa main élégante.

Et Pierre ne se lasse pas de la relire. En travers il y a aussi quelques lignes de Christine, pas beaucoup, comme d'habitude.

"Pardonne-moi, mon bon Pierre, si j'ai accepté de venir me réfugier auprès d'Odette de Trécourt avant de te consulter. C'est que, vois-tu, je ne pouvais plus vivre en cette demeure où tu n'es plus, où je ne peux m'habituer à ne plus t'entendre, à ne plus te voir."

C'est simple, gentil, un peu "petite fille". Mais Pierre comprend. Ainsi se cache mieux son cœur. Dans ce langage qui, pour lui, garde le charme du passé alors qu'ils étaient deux enfants et se disaient à tout propos de grandes tendresses sans en savoir toute la profonde signification, elle voile sa détresse de jeune fille et ne croit pas se livrer, avouer le sentiment gardé fidèlement par celle qui fut la petite amie d'enfance et doit le rester toujours.

—Toujours?... murmure-t-il.

Et ce mot tombant dans la nuit d'isolement de tout, sonne étrangement. Il songe et rêve d'une petite fille aux yeux bleus, très blonde, qu'il a bien aimée jadis.

Dehors, toutes les heures, une prière, une voix de marabout forte, limpide, tombait dans le vide immense. "Dieu est grand!" chantait-elle. Sur la dernière note aiguë, filée, mourant comme un sanglot, un cri de désespérance qui semblait appeler Dieu, le prendre à témoin de tant de désolation, le mot se suspendait heurtant à son cœur... Toujours?... toujours?...

Ah! les "paroles gelées" qui, un jour, dans la vie "fondent et se sont ouïes!" En un coin des grandes dunes, en un coin inconnu, sans nom, il les percevait enfin.

Elles chantaient sous les étoiles, alternant avec la plainte d'hommes seuls, debout devant cette immensité nue, ravagée, âmes d'ici-bas restées fidèles à la foi ancienne, rêvant d'infini meilleur devant cette négation de tout.

Le lendemain, aux premières teintes du jour, il repartit salué par ses hôtes.

Et dans le désert glacé, dans l'immensité morte, il marche. Devant lui le petit cheval noir du spahi grimpe les dunes, éclabousse les crêtes, bondit, disparaît et reparaît, va d'une même allure balancée. Ahmar chante, impassible, ne se retournant jamais.

...Et des jours, des mois, ainsi, la chevauchée lente de ces deux êtres, lancés à travers le désrt, se poursuit dans l'éternel silence.

II

Cependant certaines choses sont restées en lui ; des lambeaux de souvenirs.

...C'est la vision d'un lac découvert tout à coup, étalé en travers de sa route...

Le soir vient.

Le soleil s'incline sur les sables.

C'est l'heure émouvante où, sous les derniers rayons, dans la plus belle lumière, la terre se hausse, monte palpitante, comme attirée vers ce grand ciel qui va mourir. Sous les rayons ardents courant au ras de terre, les dunes s'échelonnent dans une transparence merveilleuse ; toute la gamme des roses attendris. Au milieu, le lac sommeille, bleu, d'un bleu inouï, métallique, rigide.

On ne dirait pas que c'est de l'eau. Et c'est plus beau que le ciel.

Il continue sa marche, approche.

Alors insensiblement le décor se

modifie, pâlit. Autour de lui, la splendeur des dunes s'apaise. Des lignes bleues posent sur elle un réseau d'ombres qui va grandissant. Déjà dans les lointains opposés, la terre s'efface, se couvre de cendres.

Un seul point vit encore: le lac, là, plus beau.

Il semble qu'il a recueilli toute cette lumière qui s'en allait et maintenant, illuminé, il flambe rouge et or, tressaille sous le vent comme un grand lac de feu.

Au delà, les dunes relevées dressent une haute falaise où se posent les reflets tremblants de cette eau de lumière. Deux marabouts blancs à coupole pointent à la crête. Plus à gauche, sur le ciel clair, les palmiers de Bledet-Amor, trop bleus, apparaissent presque noirs, minutieusement découpés. Une digue traverse ce lac, un trait pâle où défilent, bleus et noirs, étrangement grandis dans l'air vide du soir, des êtres, des animaux informes, très hauts, qui lentement s'éloignent, portés sur cette nappe d'or.

C'est une caravane qui passe.

...Après le poste de Dra el Kesdir, il y a un point appelé Chaab ben Lakdar. d'autres disent: Chaab el akdar. Alors, cela signifierait: les ravins bleus. Et cela se comprendrait. En effet, dans la lueur du matin aussi bien qu'aux derniers feux du jour, dans cette région, sur tous les fonds, traîne une brume bleue, très légère, estompée.

Là, des Joyeux et des Disciplinaires sous la conduite d'un lieutenant de génie construisent un poste optique. Il a avec lui, pour toute compagnie, le médecin-major attaché au détachement.

Au moment du coucher du soleil, tous les trois montaient sur la dune du poste regarder le désert bleu qui tombait à l'horizon. Alors, invariablement, un de ses camarades tendait le bras vers ces lointains et lui répétait:

—Ouargla est là-bas.

On ne voyait rien, mais ils regardaient longtemps, silencieux, nonchalants, s'essayant à se figurer ce que pouvait être cette oasis qui les hantait, qui n'était pas très loin, mais qu'ils ne pourraient jamais aller voir à cause de ce travail et de tous ces mauvais gars qui leur donnaient déjà bien assez de peine à tenir en respect.

Après dîner, le café pris lentement, ils prolongeaient la veillée le plus possible autour de la table, puis, sous la nuit blanche, ils se séparaient. Et, suivant leur recommandation, Pierre n'oubliait jamais, avant de se glisser entre les couvertures de son petit lit de cantines, de le découvrir d'un coup sec, à cause des vipères cornues et des scorpions qui pullulaient dans ce camp et aimait bien la chaleur.

Souvent, au milieu de la nuit, il s'éveillait, s'éclairait d'une allumette, et faisait une ronde autour de lui, sur lui et sous le lit. Il en avait pris l'habitude. Cela ne lui faisait plus d'effet, mais l'occupait, l'aidait à passer la nuit. Car ne pouvant se rendormir, il s'accoudait et lisait.

Et il continua vers le Sud.

V

Bir bou Chama, Delilah, Négrine, n'existent plus. On trouvait les communications trop incertaines, trop irrégulières, et cela ne valait pas les souffrances et les privations subies par ces quelques hommes perdus dans les dunes mouvantes.

Il a eu cette joie de les faire évacuer.

Il en a réparti les hommes dans les postes de l'Oued R'rhir. Les plus malingres montèrent à l'Ahmar-Kaddou,, trois durent être recueillis ici même.

Ils arrivèrent un jour, en plein sirocco, épuisés, amaigris, avec leurs grands yeux tristes, ces yeux qu'ils ont tous à la longue, et qui semblent contenir toute la désolation des horizons maudits de là-bas. Cependant ils souriaient, heureux de se retrouver à Biskra. Farou était du nombre, pas très solide lui aussi. Alors Pierre les avait conduits au docteur.

(A suivre)

L'amour est la poésie du cœur.
X.

UNE...

MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infaillible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facillite la digestion, et la surnommé

"LA JOIE DU PEUPLE"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé "La joie du peuple", que "Madame Séguin" m'a vendu pour la maladie du "Foie" et des "Rognons" dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

CHAMBRE DU
RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL.

Montréal, 30 Avril 1897

D'après les informations prises à bonne source je n'hésite pas à recommander Mde Victoria Séguin comme digne de toute confiance — Ses remèdes sont considérés comme efficaces pour certaines maladies.

B. A. T. de Montigny
Recorder de la cité de Montréal

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES
Heure du Bureau :
de 8 à 10 a. m.—de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :
412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.

7me ANNEE.—No 15. LE NUMERO: 10 CENTS Samedi, 7 Novembre 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - $2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avauce

REDACTION :
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

CONCOURS LITTERAIRE HISTORIQUE

du JOURNAL DE FRANCOISE

Sous le patronage de Son Excellence Sir Alphonse Pelletier, Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec- -:- -:- -:- -:-

Dernier Echo du IIIe Centenaire

(Voir page intérieure)

...SOMMAIRE...

7me ANNEE.—No 15. LE NUMERO: 10 CENTS Samedi, 7 Novembre 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - $2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

Grand Concours Litteraire et Historique

Sous le patronage de Sir Alphonse Pelletier,
Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec

DERNIER ECHO DU IIIe CENTENAIRE

Le JOURNAL DE FRANCOISE donne en concours la composition d'une courte nouvelle dont l'action devra prendre place à Québec, au temps de Champlain et de madame de Champlain.

Nous annoncerons dans le prochain numéro les prix accordés aux heureux concurrents.

CES PRIX SONT CONSIDÉRABLES,

CONDITIONS

1. La nouvelle ne devra pas dépasser deux mille mots.
2. Autant que possible, elle devra être écrite au dactylographe et sur un côté seulement du papier.
3. La nouvelle sera signée d'un pseudonyme.
4. Le concours, commencé le 7 novembre, se terminera le 31 décembre.

La Directrice.

Novembre

Entre la vie qui, durant des mois, nous éparpille et nous entraîne, se dresse, aux premiers jours de novembre, la vision dominante de la mort.

Et, c'est, tout enveloppés de son ombre mystérieuse, que nous allons rendre visite à ceux qui ne sont plus.

C'est la Toussaint. C'est la fête des trépassés. Les plaisirs ont fait halte, et on ne résiste pas à l'appel des tombeaux.

Longue, très longue s'est succédée autour d'eux la théorie de ceux qui se souviennent, de ceux qui aiment, de ceux qui pleurent.

Et chacun a apporté au grand cimetière, où les appelaient ceux qui ne sont plus, l'offrande de sa prière, de sa pensée, de son regret.

Pendant ces heures, on a moins songé à soi pour songer plus à eux ; au lieu de la complainte incessante des douleurs humaines est montée du champ de la mort, la poésie douce, grave et profonde du Miserere.

Et, qui sait, si, parmi ces pélerins à la cité des disparus, tel front, courbé sous les piqûres douloureuses de la vie, n'a pas envié à ceux qui dorment, la paix inaltérable, la grande tranquillité de leur sommeil sans rêves.

Car les croix ne sont pas toutes au champ des morts... Il en est d'individuelles, que, silencieusement, des vivants portent dans le mystère des jours.

Répétons donc avec le poète (1) :

Ne plaignons pas les morts: c'est nous les misérables.
Ils ont l'éternité pour royaume, ils sont rois.
Ils ne subissent plus les terrestres effrois
Et la perte des grands bonheurs inexorables.

En sa demeure fixe au sein des temps durables,
Délivré de la sombre horreur des jours étroits,
Celui qu'on nomme mort, dont on clôt les yeux froids,
Contemple la beauté des choses adorables.

Etre fait d'ombre hier, de lumière demain,
Hier, rampante larve, ignoble ver humain,
Demain, clair papillon aux triomphantes ailes!

Ils ont, quittant la terre, hérité du ciel bleu,
Passé de l'heure brève aux heures éternelles,
Les morts, ces vrais vivants du beau pays de Dieu!

FRANÇOISE.

(1) Albert Lozeau: "L'Ame Solitaire".

Qu'est-ce ?

Nous causions, mon vieil ami, le docteur, et moi, dans le silence de la grande salle où nous étions attablés pour le réveillon accoutumé.

Comment la conversation fut-elle amenée à rouler sur des sujets psychiques, tels que dédoublement de notre être, forces occultes, phénomènes inexplicables? je n'en sais rien. Peut-être la grande ombre de la Toussaint planant sur nous, à ce moment nous invitait-elle à l'étude de graves problèmes, et disposait-elle l'esprit aux explorations dans le domaine du surnaturel.

Une pause se fit dans la conversation... Les yeux distraits du vieux médecin suivaient les spirales indécises que dessinait dans l'atmosphère tiède de la pièce, la fumée de son cigare.

—Mais, fis-je tout à coup, n'avez-vous pas eu dans le cours de votre longue vie de ces expériences personnelles si intéressantes à écouter, parce qu'elles, au moins, vous reposent un peu des inventions des romanciers et des nouvellistes?

J'avais frappé juste. Evidemment, mon vieil ami venait d'être surpris en pleine songerie à ces "expériences personnelles", qui le troublaient un peu et le rendaient perplexe.

—Ecoutez, me dit-il, en secouant d'un geste vif, la cendre de son cigare, je vais vous raconter deux incidents assez singuliers dont je puis vous garantir l'authenticité. J'en ai rarement parlé, mais ce soir, ils me reviennent, obsédants à l'esprit. Les relater me débarrassera, je le sais, de leur hantise. Voici:

Je venais d'être admis à la pratique de la médecine et la clientèle n'était pas encore abondante. Heureusement, que "l'aurea mediocritas", vantée par les anciens et appréciée de bien des modernes, me permettait, non-seulement d'attendre les clients fortunés, mais de soigner les malades dénués et malheureux.

Il y avait alors—je vous parle d'une époque qui remonte à cinquante ans—une cour, entourée de logements misérables et obscurs, qu'on appelait "la cour à Leclaire", contenant une vingtaine, environ, de pauvres familles dont les chefs se recrutaient, pour la plupart parmi les "journaliers".

Dans le plus petit de ces misérables logements habitait une femme que ses voisins ne désignaient jamais autrement que par le nom de "veuve Gaspard". J'ai trouvé plus tard, que c'était Kaspar et que son mari était Allemand. Je n'ai jamais pu connaître, au juste, son véritable nom de famille.

Son logement consistait en deux chambres, une sur la façade, recevant la lumière par la porte et une étroite fenêtre; tandis que la chambre à coucher ne recevait les rayons du jour que par la première pièce.

La veuve Kaspar gagnait misérablement sa vie en blanchissant le linge; sa petite fille, âgée de huit ans, une enfant très intelligente, commençait à lui rendre quelques services.

C'est cette enfant, malade de la scarlatine que je fus, un jour, appelé à soigner, et c'est ainsi que j'appris les détails du récit que je vais vous faire.

La veuve Kaspar, une brave et honnête femme, avait bel et dûment épousé à l'église Saint-Patrice, un Allemand catholique. C'était, paraît-il, un bon mari, sobre et laborieux,

L'enfant qui naquit de cette union avait à peu près deux ans, quand les voisins apprirent que Kaspar avait décidé de retourner en Allemagne, voir ses vieux parents. Naturellement, l'opinion générale fut que Kaspar ne reviendrait plus. Cependant, après son départ, Kaspar écrivit à sa femme de temps en temps et lui envoya même de l'argent, "ses parents, disait-il, étant des bourgeois aisés."

Tout à coup, les lettres cessèrent, Puis, des nouvelles parvinrent à la femme annonçant que son mari avait été arrêté pour avoir refusé de faire son service militaire, qu'il avait été condamné à six mois de prison, après quoi, il ferait les trois ans obligatoires.

Je vous laisse à imaginer le désappointement et la désolation de la pauvre femme.

Six mois plus tard, elle apprit que Kaspar ayant tenté de s'évader de son cachot, qu'ayant été repris, il avait été incarcéré plus sévèrement encore que la première fois.

La fillette avait alors quatre ans. Un soir, elle s'éveilla sur l'heure de minuit, et sortant de la chambre à coucher, elle essaya vainement d'ouvrir la porte de dehors ; sa mère, que le bruit fit accourir, demanda à l'enfant la raison de cette action.

—Ne vois-tu pas, répliqua l'enfant, l'homme au dehors qui essaie d'entrer?

Puis, elle fit une description fidèle de la personne qu'elle voyait, et bien qu'elle ne pût se rappeler son père, attendu qu'elle était encore trop jeune quand il partit, la description qu'elle donna de l'individu qu'elle voyait, correspondait exactement avec son signalement.

La pauvre mère, effrayée, se mit à pleurer.

—Ne pleure donc pas, maman, repartit l'enfant, il a l'air si bon... il veut rentrer et il nous sourit...

Puis, l'enfant se prit à crier:

—Maman, maman, il a une grosse tache rouge qui recouvre tout le devant de sa chemise!

Elle avait d'abord dit que l'homme, qu'elle seule voyait, était nu-tête et qu'il ne portait ni veston, ni gilet..

L'enfant continua de le fixer attentivement pendant quelques minutes encore, puis, elle ajouta:

—Il est parti, je ne le vois plus. Quel dommage, je voulais tant lui ouvrir la porte!

Elle s'en alla tranquillement se remettre au lit, où elle ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond, tandis que la pauvre mère ne put clore l'œil ni cette nuit-là, ni les autres suivantes.

Jamais plus elle ne reçut de lettres de son mari. Longtemps après, elle entendit raconter qu'un déserteur de l'armée allemande avait été fusillé. D'après ce qu'elle me dit, je n'eus aucun doute que l'infortuné Kaspar devait être le déserteur en question et que sa famille avait préféré laisser la veuve dans l'ignorance de son triste sort.

Si l'on prend en considération la différence de l'heure entre l'Allemagne et le Canada, l'apparition eut lieu sur les six heures du matin, heure à laquelle l'infortuné fut conduit à la mort. Son apparence sans veston, ni gilet, concorde avec la coutume militaire qui veut que le soldat que l'on fusille soit dépouillé de son uniforme. Sans aucun doute, à cet instant solennel, la pensée du malheureux Kaspar s'envola avec sa femme et sa fille, dans ce modeste et lointain logis où le bonheur l'attendait fidèlement. Et par des moyens au-dessus de notre pouvoir de compréhension, il apparut à l'enfant afin d'épargner à sa femme un choc et une émotion qu'elle n'aurait pu supporter.

La femme Kaspar est morte depuis une dizaine d'années; sa fille, bien mariée, est aujourd'hui une heureuse grand'mère, mais cette apparition de son enfance ne s'est jamais effacée de sa mémoire, et si vous interrogiez, Lizzie, la jeune bonne qui a servi la table, tout à l'heure, vous constateriez qu'elle en a transmis les détails minutieux jusqu'à ses petits enfants.

Ma seconde expérience est celle-ci: cette fois, j'y ai joué un rôle.

Durant l'été de 1886, mon frère passait la belle saison à un endroit, près de Nicolet, appelé Bulstrode. Ce village est situé à cent milles de Montréal.

Un soir, de cette année, je revenais d'une promenade dans la rue Sainte-Catherine, en compagnie d'un ami. Nous causions avec beaucoup d'animation et d'entrain, quand, arrivés à l'angle de l'Avenue Union, le cadran du clocher de la cathédrale anglaise sonna onze heures... J'écoutais distraitement la musique chantante de l'heure qui passe, quand soudain, tout ce qui m'entourait et jusqu'à mon ami disparurent à mes yeux.

Je ne vis plus qu'une longue route déserte, éclairée par la lune, et, sur cette route, mon frère Arthur, traîné sur le sol rocailleux, par son cheval qui avait pris le mors aux dents...

Je ne puis affirmer que j'ai réellement vu cette scène, car, je me rendais compte que la vision était à demi mentale, à la façon des images que l'imagination réussit à se représenter comme vivantes. Cependant, je vis, de mes yeux, la route comme si elle s'étendait devant moi, tandis que le cheval, la voiture et mon frère semblaient plutôt appartenir à une illusion créée par l'esprit. Je ne trouve pas d'autres termes pour décrire la différence entre cette vue physique et si nette de la route, et cette autre, toute spéculative des acteurs de la scène. Ces manifestations extraordinaires défient, nous le savons, la puissance des mots.

Pendant quelques secondes—qui me semblèrent des heures—j'eus l'âme suffoquée par la sensation du danger que courait, à ce moment mon frère, puis, je me sentis rassuré et soulagé par l'impression que le danger était tout à fait passé.

Je crois que toute cette scène ne dura pas plus de dix secondes, car, mon ami ne sembla pas remarquer mon silence subit.

Je lui dis: "Arthur vient d'échapper à un malheur ce soir; il a été traîné, par un cheval emporté, sur un chemin désert éclairé par la lune, mais grâce à Dieu, il a réussi à maîtriser la bête, et, il s'est relevé sans blessure grave".

Mon ami me répondit fort irrévérencieusement: "J'espère que tu ne viens pas fou!" et, comme je n'insistai pas, il se mit à parler d'autre chose.

Je ne me rappelle pas si je sus alors tous les détails de cet inci-

dent, ou si cela ne me revint qu'en y songeant, mais, en regagnant ma chambre peu après ce que je viens de vous raconter, j'avais l'impression nette qu'Arthur était tombé sur le côté droit et que le cheval courait du côté du sud, ce qui indique que dans l'instant fugitif et court où m'apparut cette vision, je fus au fait de plus de détails que si j'en eusse été le témoin oculaire. Ceci eut lieu un jeudi soir.

Le samedi matin suivant, je fus brusquement réveillé par mon frère Arthur qui entrait chez moi. Quelle ne fut pas ma surprise de remarquer qu'il avait le côté droit de la figure tout couvert d'égratignures et quelque peu enflé. Il allait m'en donner la raison, quand je lui criai:

—Arrête! Je sais comment tu as eu ces écorchures. Ton cheval a pris peur, jeudi soir, vers onze heures, sur une route déserte, éclairée par la lune, tu es tombé et il t'a traîné quelque temps...

—Qui a pu te raconter cela, exclama Arthur ; c'est exactement la chose, mais, je n'en ai parlé à personne!

—Je l'ai vue, lui répondis-je.

Vous vous imaginez la stupéfaction d'Arthur

Et maintenant, pour me résumer: j'ai vu ou j'ai eu la connaissance, alors qu'il était à cent mille loin de moi d'un accident survenu à mon frère. Je ne pensais pas à lui à ce moment, je n'étais ni inquiet, ni souffrant de dépression nerveuse ; au contraire, mon humeur était excellente. Tout ce que j'ai vu ou cru voir est arrivé de la façon la plus parfaitement exacte: l'heure, l'endroit, et jusqu'à la sensation très juste du danger évité... Peut-on expliquer ce phénomène? Est-ce télépathie?... est-ce dédoublement de l'être?... Qu'est-ce?...

Mon vieil ami ne fumait plus ; son cigare, à peine consumé, était éteint depuis une demi-heure déjà, sans qu'il songeât à le rallumer... Et c'est une bien forte émotion que celle qui peut faire oublier à mon vieil ami de finir le cigare qu'il a commencé.

FRANÇOISE.

Le cœur aime mieux souffrir que d'être insensible.—Fénélon.

PARCELLES DE VIE

J'eus dernièrement, une longue discussion avec une femme dont l'intelligence semble avoir été ficelée, après vingt ans de développement normal. Elle a donc, dans l'âge mûr, peu d'expérience réelle, un esprit étroit, et cet "absolu" dans le jugement, qui est le défaut des très jeunes et des bornés; les premiers, parce qu'ils ne voient dans les questions que le côté qui se présente d'abord, les seconds, parce qu'ils ne soupçonnent pas, qu'en dehors de leur petit rayon visuel, il existe tout un monde.—J'aurais dû me douter que l'entente était impossible: notre discussion fut inutile, et je crois même, avoir scandalisé un peu cette très bonne dame!

Nous discutions l'initiative prise par une de nos connaissances, qui réunit chez elle, chaque semaine, quelques jeunes filles pour leur faire la lecture.

Moi, j'admirais franchement; mon interlocutrice prétendait que ces lectures sont destinées à faire plus de mal que de bien.

—Mais, madame, si elles sont choisies avec discernement, goût et conscience?

—On y lit, probablement surtout, des œuvres d'imagination, et parmi ces jeunes filles, il y a des têtes folles que ces lectures troublent et exaltent.

—J'admets que ce serait un danger, si on n'apportait pas un soin minutieux à écarter les ouvrages propres à produire ce résultat, et si ces jeunes filles étaient trop jeunes. Mais, ces précautions prises, s'il se trouve, par hasard, parmi les invitées, une déséquilibrée à qui d'ailleurs tout ferait mal, doit-on pour cela priver toutes les autres de ce très délicat plaisir. Parce qu'un enfant frêle, exposé au soleil trop chaud, contracte une maladie de cerveau, s'en suit-il que le soleil soit nuisible?

Peines perdues, je ne réussis pas à la convaincre, mais comme l'idée de la dame lectrice me semble excellente, j'ai voulu vous faire part des pensées que cette conversation m'a fait remuer.

La bonne dame prudente, renfermée dans ce qu'elle croit sa sagesse, n'a voulu voir que le danger possible de cette œuvre, dont j'aperçois, moi, les avantages certains.

J'insiste d'abord sur le choix des livres, qui doit être fait avec autant de conscience que de tact, car il est inutile de nier que l'influence de la littérature est immense, et qu'elle nous entraîne fatalement vers le mal comme vers le bien. J'irai plus loin: un mauvais livre fait plus de tort qu'un bon livre ne fait de bien. à cause de notre perversité instinctive et de notre lâcheté qui redoute l'effort.

Il fautdonc, en faisant son choix, se souvenir que la vraie beauté est, de sa nature, une grande moralisatrice.

Il me semble facile de reconnaître la beauté et la santé intellectuelle et morale d'un livre, par l'impression qu'il nous laisse. Si, après l'avoir lu, on ne se sent pas plus mou, plus lassé, plus souffrant, mais meilleur, relevé au-dessus de soi, animé de générosité et de sympathie pour les autres; si le livre a fait vibrer ce que nous avons de meilleur en nous, conservons une reconnaissance attendrie pour l'auteur qui nous a passé un peu de son âme dans un accroissement de force.

Défions-nous, au contraire, de la lecture qui nous laisse rêveur, inquiet et troublé, même si elle n'est pas franchement mauvaise, elle a distillé en nous un poison subtil qui a peut-être commencé à voiler notre conscience ou à affaiblir notre volonté.

Ce point important étant réglé, je ne vois plus que les bons côtés des réunions dont il est question.

Cette lecture en commun, après avoir transmis et suggéré des idées, en favorise l'expression, elle alimente des discussions intelligentes, d'où jaillit la lumière pour ces esprits

neufs qui ne cherchent qu'à s'éclairer. Car, chacun, voyant les questions sous un jour spécial, qui n'est pas le nôtre, il résulte de l'échange des impressions, qu'un esprit, ouvert et droit, recueille à droite et à gauche, les parcelles de vérité qui finiront par lui former une opinion raisonnable et personnelle.

Un autre avantage qu'offrent ces lectures, si celle qui les dirige est sérieuse et intelligente et le fait de s'y consacrer en est le sûr garant, c'est que la lectrice est en quelque sorte un porte-lumière.

Tous les esprits ne sont pas susceptibles au même degré de vibrer au contact de la beauté; il incombe à la lectrice de mettre ces beautés en relief, de faire constater les faiblesses, d'accentuer la partie morale du livre, de faire voir, comprendre et sentir les idées de l'auteur, qu'un esprit léger et inexpérimenté n'eût pu apprécier tout seul.

Et voilà, alors, que cette femme s'élève jusqu'au rôle d'éducatrice, et cela, précisément vis-à-vis de celles dont on néglige tant la formation. dans l'intime et reposante conviction que leur éducation est faite.

Avant de terminer, je proteste, de toutes mes forces contre l'idée qu'il y ait danger à sortir ces jeunes intelligences de la routine du trivial. de la frivolité stupide qui forment. en général,la trame et le tissu de leur vie.

Sans fausser la réalité, on peut chercher à l'embellir en élargissant les horizons, et cela se fait en prenant contact avec l'humanité pensante, l'humanité laborieuse et l'humanité souffrante.

Je ne vois pas de danger à exercer l'imagination et la sensibilité, si on est prudent et modéré. Ce sont les deux foyers de lumière et de chaleur qui colorent et animent notre vie grise, la rendent supportable et productive.

DANIELLE AUBRY.

Le rêve en toute chose est de rencontrer ces deux qualités réunies: l'utile et l'agréable. Ce rêve se trouve réalisé dans les chapeaux de Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine-Est.

Triomphe peu banal

On ne peut pas être plus féministe qu'à l'"Action Sociale" de Québec.

J'y lisais tout dernièrement le récit détaillé du triomphe fait à l'honorable François Lemieux, il y a plus d'un demi-siècle, par les femmes de Lévis.

M. Lemieux venait de subir une lutte électorale très acharnée contre un redoutable adversaire, le docteur J.-G. Blanchet, et avait remporté la victoire par une majorité de 421 voix.

"L'Action Sociale" cite un compte-rendu du "Canadien" d'alors, de la fête très féminine qui eut lieu, le 30 décembre 1857, au lendemain même de l'élection:

"Que les amis de l'honorable M. Lemieux, disait le "Canadien", se soient réjouis de leur victoire ; qu'on lui ait fait un triomphe éclatant, cela est tout naturel ; en effet, il est si doux de se rejouir après la victoire et de se reposer à l'ombre des lauriers qu'on vient de conquerir, mais ce que nos lecteurs ne savent peut-être pas et que vos aimables lectrices surtout apprendront avec plaisir, c'est qu'après le magnifique triomphe fait à M. Lemieux par ses partisans, il y eut une autre démonstration, plus pompeuse encore, préparee par les dames, qui voulaient aussi manifester leur joie à leur digne représentant et lui montrer par là qu'elles n'avaient pas été tout à fait indifférentes à la lutte électorale. Ce fut l hommage rendu à M. Lemieux, par une centaine de dames d'origine française et anglaise, de Notre-Dame et de Saint-Joseph, qui vinrent le lendemain, dans un convoi de 20 voitures, féliciter l hon. M. Lemieux, sur sa réélection, en lui présentant un magnifique bouquet. Madame Déry, étant la plus ancienne des dames, avait été choisie pour présenter ce bouquet au nom de toutes les autres...

"M. Lemieux fut très heureux dans sa réponse à l'adresse des dames, et quoiqu'ému à la vue d'un mouvement de reconnaissance si spontané. son improvisation fut admirablement bien appropriée à la circonstance, et après avoir exprimé toute la joie et le plaisir dont son cœur était rempli en ce moment il parla d'une manière admirable de la destinée de la femme et du rôle qui lui est destiné dans nos sociétés chrétiennes......

"Le convoi parcourut une partie de la paroisse Notre-Dame, au milieu des hourrahs des nombreux amis de M. Lemieux, et sur les cinq heures du soir chacune de ses aimables dames entrait dans ses foyers..."

Il y a cinquante ans que ces choses se sont passées. Je me demande si, nous, les femmes, nous avons progressé ou rétrogradé depuis cette époque.

Je vous avoue que, pour ma part, j'aurais aimé manifester dernièrement, en faveur de sir Wilfrid Laurier.

Mais vous figurez-vous bien le scandale que nous eussions causé, si, au lendemain des élections générales du 26 octobre dernier, les femmes eussent organisé un triomphe en faveur de l'élu de leur choix!

Tout de même, le souvenir d'un triomphe aussi flatteur est assez pour rendre encore heureux celui qui en a été le héros. Peu de députés peuvent se vanter d'en avoir eu autant.

FRANÇOISE.

Les Soirees de Famille

Le Conservatoire Lassalle a décidé de donner au public montréalais une série de représentations théâtrales, chaque semaine, et nous le félicitons chaudement de cette intelligente initiative.

Ces représentations, qui seront choisies avec un goût et un tact très sûrs, seront fort appréciees de la population canadienne française, car les distractions d'ordre supérieur ne sont pas trop fréquentes à Montréal.

Le Conservatoire d'Art National a débuté, mardi, 2 novembre, par une pièce de Théodore Botrel, "Notre-"Notre-Dame Guesclin", qui a continué la tradition des succès obtenus par le Conservatoire dans "Athalie" "Le Maître de la Mort".

Nous osons nous permettre de demander à l'intelligent professeur qui dirige avec tant d'habileté les élèves confiés à sa science artistique, de nous donner, de temps en temps, quelques comédies dont nous lui laissons volontiers le choix. La vie, hélas! n'est pas toujours très gaie. C'est déjà un grand triomphe que de la forcer, parfois, à sourire.

Peu de spectacles peuvent rivaliser avec celui qu'offre aux yeux ravis des élégantes, le salon de mode, Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine-Est. Il y a des surprises et des surprises encore.

Les
Deux Ménétriers

Sur deux noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Dans le royaume des morts
Vont deux blancs ménétriers.

Ils vont d'un galop d'enfer
Tout en raclant leurs crins crins,
Avec des archets de fer
Ayant des cheveux pour crins.

Au galop des lourds sabots,
Au rire des violons,
Les morts sortent des tombeaux :
"Dansons et cambriolons !"

Et les trépassés joyeux
Suivent, par bonds essoufflants,
Avec une flamme aux yeux
Rouge dans leurs crânes blancs.

Soudain les chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Font halte et voici qu'aux morts
Parlent les ménétriers.

L'un leur dit à haute voix,
Sonnant comme un tympanon :
"Voulez-vous vivre deux fois?
Venez, la vie est mon nom".

Et tous, même les plus gueux
Qui de rien n'avaient joui,
Tous, dans un élan fougueux,
Les morts ont répondu : Oui !

Alors l'autre d'une voix
Qui soupirait comme un cor,
Leur dit : Pour vivre deux fois,
Il vous faut aimer encor.

"Aimez donc ! Enlacez-vous !
Venez ! l'Amour est mon nom !"
Alors, même les plus fous,
Les morts ont répondu : Non !

Tous, de leurs doigts décharnés,
Montrant leurs coeurs en lambeaux,
Avec des cris de damnés
Sont rentrés dans leurs tombeaux.

Et les blancs ménétriers
Sur leurs noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étriers,
Ont laissé dormir les morts.

Jean Richepin.

On se bat à coups d'épée, puis on se donne la main, on se pique à coups d'épingles et l'on se sépare à jamais. —X.

"DANS LES JONCS"

Le lac est à peine ridé, comme si quelqu'un de très loin, du côté de l'ouest, soufflait lentement dessus. Après avoir erré ça et là, dans les vapeurs légères et le vague du soir, je m'en revenais en canot, poussée par la brise qui gagnait la côte, sans chagrin, sans idée précise, l'âme dans le passé, dans le sillon de la petite pirogue indolente et capricieuse... Comme un enfant qui aime à toucher l'ombre de ses doigts mouillés, je traînais dans cette limpidité, un grand cordon qui venait de la poste, ne voyant autre chose sur ces stries de sable que les deux pivoines de ma coiffure s'effeuillant dans les joncs et mon image qui s'y promenait aussi... Soudain, sans crier gare, comme un accident, comme l'amour, je sentis trois ou quatre coups de dents à ma ligne improvisée et je vis mordant à cet appas sans malice et qui fleurait bon, une petite huître que je tirai à moi.

—Imprudente! Le piège tentait donc tes deux lèvres de nacre? T'ennuyais-tu dans cette eau douce et fade à ne plus te faire ballotter par la grande mer que tu ne peux retrouver?... Jadis, une de tes soeurs toute enjolivée, m'a servi de porte-monnaie de luxe ; je t'ai brisée autrefois sur les pierres de la grève et j'ai marché sur tes débris, ne crains-tu pas ma rapacité?...

Et l'écaille se verrouilla en se glissant dans ma main ouverte et j'eus pitié de cet être inoffensif qui se cachait de moi... qui sait?...

A mesure que la vague des réminiscences allait de plus en plus se rapprochant, il arrivait dans ma mémoire fidèle, avec les années, une cargaison de coquilles sèches, de coquilles vides dont les voyageurs sanguinaires avaient, avant de les rendre à la nature, dévoré tout le sang. Ces coquilles qui m'apportent tant de souvenirs m'étaient des jouets ordinaires que j'emplissais de terre et d'eau et dont je me faisais des digues contre le torrent. Pauvres petites! Depuis, les roulis et les tangages les ont fait glisser tout au fond et à les regarder de si loin, mon âme s'est perdue. L'eau l'a submergée de son immensité qui écrase, mais à travers laquelle elle voit comme s'il n'y avait rien d'inconnu. Il lui semble avoir toujours été là, dans ses petits souterrains de sable. Je crois vraiment, qu'elle sortait il y a quelques années du gros colimaçon de mer qui était caché, au logis paternel, dans la chambre d'amis et dont j'allais instinctivement écouter le bruit à la sourdine. Son humeur s'était familiarisée avec ces variétés, ces calmes et ces furies, ou plutôt s'était-elle façonnée—car c'était aussi le coin des pénitences.—Combien de fois, aurait-elle voulu s'y voir tout au creux, avec sa rage et ses curiosités!... Peut-être avait-elle vécu des siècles auparavant, dans cet entourage froid, ce pays fabuleux des syrènes! C'étaient les moines qui chantaient jadis qui lui sifflaient des gamineries et se riaient du printemps.

Si, comme je le crois, le vieux colimaçon rose fut le berceau de mon cœur, il y grandit, avec lui, en secret, effarouché de tout ce qui lui touche, se repliant et s'enfouissant, dès la première alerte, dans les profondeurs d'où il est venu. Nos vibrations s'unissent, s'amortissent dans les spirales et ne semblent qu'une annonce de tempête. Pourtant, nous pleurons ensemble, lui la mer et moi le monde et sous ce poids qui m'oppresse, j'ai peur de mourir là, quand il fera beau clair de lune et que d'autres riront et me broieront à leurs pieds......

Comme longtemps, longtemps après, on vit plus fébrilement ces petites passions de la jeunesse! Quand réellement, l'éclosion de nos sentiments exige une coquille solide pour où les placer; il nous semble, qu'au fond de ce petit ballot tout de même, une main nous a trouvé et nous étouffe, que l'enveloppe est trop rétrécie qu-on va éclater sous cette étreinte ! On sanglote tout

comme si l'Atlantique entrait en bouillons dans notre coquille et on croit bien de tout son courage, qu'on est dans un précipice, à la suite d'un transatlantique, dans les houles engloutissantes, sauvée d'un naufrage, cramponnée à une épave, qui nous secoue et nous déchire et dont on revient toute meurtrie d'avoir voulu voir autre chose. C'est dans cet océan de la vie que notre cœur se noyant, voulant se raccrocher au coin de la chambre où il a vécu, rencontre parfois, en se débattant un ami tout semblable qui a un faible pour les rubans roses venant de la terre et qui nous fait pleurer.

Je suis devenue d'une sensibilité touchante pour tout coquillage à la dérive. N'arriverait-il pas quelque jour que je rencontrerais en voyageant sur quelque rivage, la petite cabane où mon cœur se tient. Quelle surprise de le voir dans mes mains ce petit membre qui me réchaufferait et qui n'a pas vieilli, me répondre tendrement mon nom quand je lui souîflerais le mot de passe. J'ai tout de même souvent peur de le voir revenir... Que me dirait-il de ses voyages? Ne serait-il pas épuisé? Et qui sait, puisque, sans cœur on ne vieillit pas, ne le renverrais-je pas au large, avec tous les revers et toutes les années qu'il apporte... Les sentiments intimes et qu'on ne communique pas s'épanouissent, se développent, craignent le monde et la côte et se dilatent un jour violemment. Pourquoi alors? Ici, la foule mugit, rit, bavarde au point qu'on n'entend rien autre chose ; là-bas, il n'a jamais été bercé plus harmonieusement. La mer est une cure merveilleuse et ne parle pas toujours rien que de fleurs et d'amour. Il va où il veut et où il ne faut pas toujours prendre garde...

Et j'entends mon cœur qui se débat dans son caveau:

"Mais cette petite tanière n'est pas un gîte, dit-il. Il n'y a pas de dentelles pas de grâce: il n'y a rien de flou, de léger, de moëlleux. Je ne suis pas un être pratique. Je suis d'un naturel nomade, il me faut courir, voler, et je suis las d'avoir à rouler dans les précipices. Exilé, je m'attache à la mousse et je crains le reste. De jour en jour poussent autour de moi, des racines plus profondes, dont personne ne dérange le cours et qui m'enlacent et dont j'étouffe. Je chancelle là-dedans au choc des flots grouillant de tarentules et de crabes. J'entends continuellement la voix des mêmes esprits que moi, déçus, emprisonnés, menant une vie artificielle et le grincement de ces milliers de petites dents qui veulent mordre et qui se meuvent avec passion. Les mystères qui gîtent dans ces recoins d'ombre se suivent furtifs et silencieux. Les bruits qui nous arrivent semblent une foule agressive dont la masse roule autour de nous et nous emporte. Tout ce monde,pour nos goûts prématurément et forcément sauvages, nous est une infinité de marionnettes et de momies emmitoufflées qui viennent prendre leur récréation au bain et qu'on ne peut admirer. Reprends-moi, j'ai peur Penses si un jour, une de ces furies de la mer s'imaginait tout à coup de rentrer chez moi, si un de ces géants se mettait à sentir la viande fraîche et que d'autres diraient comme celui-là... Je servirais de pâture, sans merci à quelque reptile et j'irais battre dans la poitrine d'une anguille, d'un crapaud, d'une couleuvre..."

—"Non! Non! que le ciel me préserve d'une telle calamité! Nager, nager toujours, sans jamais naviguer avec bon sens, craindre toujours les malices et les badauds. Avoir un tel logis; de grands yeux fixes et stupides, une grande bouche qui ne sourit jamais, pas de nez et le dos peinturluré de barioles. Non. Non! Je ne me ferais pas à organes d'amphibies, à cette constitution, à cette métamorphose! Je veux revenir à mes misères, pour ne pas sentir ces organes croches se replier sur ma vie, pour ne pas devenir cet insecte plein d'arêtes qui peut échouer à n'importe quel pêcheur, être vendu dans les foires et dépécé, sans aucune raison funèbre, pour ne pas sentir son squelette croustiller sous les crocs du chat, avec tous les autres restes de la table. Oh ces supplices de bagne pour un cœur qu'on veut punir de trop de subtilités!...

Vous tous qui flânez, vagabonds, reîtres, polissons, votre aide, un instant: faites la grève et rapportez-moi, je vous prie la carapace qui me charroie mon cœur!"

Au premier moment de faiblesse, je sentis que le malin, avait sans secours, réintégré le domicile, parce qu'il défonçait ma poitrine en chantant la liberté...

Avec lui, tous les petits êtres en grève qui, comme lui, à force de larmes s'étaient créé un océan où ils vivaient en tapinois, se mirent à danser joyeusement, certains de déserter, un jour leur villégiature forcée et leur retraite pour encore la bohème, les douceurs des caresses et des dentelles, dès, que la marée les ramènera, quelque part, au soleil, aux chansons et à l'amour.

De là, de toutes ces désespérances guéries, de ces folies tempérées, de ces douleurs adoucies et réconfortées, autant sur nos rivages et partout, de petites valves abandonnées qui attendent de nouveaux locataires... Elles sont là aux avaries de tous les temps, plus nombreuses que les tentes de bain les petits sanitorium des bafouages et des mauvais coups de la vie...

Pendant ces réflexions anodines, je nouai autour de l'huître, la faveur rose à laquelle elle s'était prise et je la renvoyai avec son secret. Si elle avait pu seulement parler, la petite, si Neptune n'avait pas passé un décret sur ses ex-forçats: de ne jamais rien dire de leurs révolutions, peut-être aurait-elle aussi trouvé son maître!... Car, pour m'avoir parlé à l'âme si franchement, c'était un cœur humain, j'en suis sûre, qu'elle emportait dans sa coque, en voyage à travers le monde!...

NINE.

Le salon de modes, Mille-Fleurs, si réputé pour ses chapeaux, vient d'avoir de nouvelles créations qui seront de gros succès d'élégance et de prix.

Aménités de tramways.

—Merci bien, monsieur, dit la dame au monsieur qui lui a offert sa place...

—Oh! madame, le fait est assez rare et vous m'étonnez bien en me remerciant!...

—Vous m'avez encore plus étonnée, monsieur, en me donnant votre place!

- - L'AUTRE - -

Jack est assis sur sa petite chaise près de la fenêtre où le jour descend. Il a les deux coudes appuyés sur les genoux et ses poings s'enfoncent dans ses joues des deux côtés de son menton. Méditatif, il résume en lui-même ses méfaits de la journée. Et, au fur et à mesure de cet examen que rend plus mélancolique l'ombre qui s'étend peu à peu, il sent sous son tricot rayé de marin son cœur se gonfler et s'alourdir.

Il est triste de penser combien Jack, qui chaque soir demande au bon Dieu de le rendre très sage, entasse de délits, chaque jour, depuis l'instant matinal où il ouvre les yeux dans son petit lit blanc. En vain, il se jure quotidiennement à lui-même, il jure à toutes les autorités légitimement constituées qu'il sera tout à fait gentil et obéissant. La coalition d'une fatalite sans merci et d'un malin démon intérieur réduit à néant ses meilleures résolutions.

Ainsi, aujourd'hui, c'est effrayant ce qu'il a accumulé d'actes répréhensibles. Par hasard, le lever et le petit déjeuner s'étaient passés sans accident. Bien que Lizzie lui ait comme d'habitude donné son tub trop froid et cruellement tiré les cheveux en le peignant, Jack n'a pas grogné. Et il n'a pas fait une tache sur sa serviette en mangeant son chocolat. On pouvait le croire pour de bon dans la voie droite. La venue de Fraulein a tout bouleversé.

Ses devoirs, à dire vrai, Jack n'en était pas absolument sûr, il y avait une multiplication et un exercice de grammaire qui lui causaient de sourdes inquiétudes. Mais il était certain qu'il se rattraperait avec ses leçons. Il les avait si bien apprises hier au soir ; même pour que maman fut tout à fait contente, il les avait encore relues après dîner... Eh bien, tout à l'heure, quand, un peu troublé déjà par les résultats, à vrai dire désastreux, de la multiplication et de l'exercice, il a dû les répéter, voilà qu'il n'en a presque plus retrouvé un mot. Il a placé le cap de Bonne-Espérance à l'ouest du lac Michigan et fait de Melbourne un roi des Philistins. Après quoi, il a proféré sur l'adjectif possessif des choses tellement épouvantables que Fraukein a dû se boucher les oreilles qu'elle a grandes. Et elle lui a déclaré qu'il était un vrai âne et n'avait pas appris ses leçons.

C'est ici que les choses ont achevé de se gâter. Que Jack soit un âne, on le lui a dit si souvent qu'il serait ridicule d'y contredire. Mais il a soutenu mordicus qu'il avait appris ses leçons: il les avait même tellement apprises qu'hier soir, en s'endormant, cela lui bourdonnait dans les oreilles: l'adjectif possessif... l'adjectif possessif...

Hélas! Jack a mis trop de véhémence dans ses protestations: d'où il est résulté qu'à la paresse et à l'ignorance il a ajouté l'impertinence. C'est ce que Fraulein lui a fait remarquer en pinçant les lèvres avec cette grimace qui rendrait si agréable de lui donner un bon coup de poing au milieu de la figure. Et elle a marqué un zéro sur le cahier de notes.

Quand elle a été partie, Jack s'est disputé avec Lizzie parce qu'elle se moquait de lui. Il s'était vanté de savoir sa géographie sur le bout du doigt. Et voilà que Lizzie a aperçu le zéro, tout frais et tout rond, au beau milieu de la page blanche.... Quel petit menteur!

En vain Jack a voulu s'expliquer. Il avait très bien appris sa leçon ; d'ailleurs, il l'apprend de toutes ses forces presque tous les jours. Seulement, dès que Fraulein entre et s'assied, ça s'en va. Et ça s'en va plus vite encore et plus loin les jours, où, comme elle dit, elle a sa "mikraine..." Mais Lizzie hausse les épaules: un petit menteur, voilà ce qu'il est...

Un petit menteur!... Jack n'est pas particulièrement convaincu de ses mérites. Mais être traité de menteur, c'est trop. Il a répondu à Lizzie: "C'est vous qui êtes une menteuse." Sur quoi s'est engagée une controverse dont le diapason a monté jusqu'au moment où maman, entrant à l'improviste, y a coupé court. Et Jack a été privé de dessert.

Justement, il y avait une tarte aux pommes. Jack l'aime beaucoup. Pourtant ce n'est pas cela qui lui a été le plus dur. Au déjeuner, maman a dû révéler à papa que Jack avait de nouveau été méchant ce matin. Ce malheureux papa, qui a tant travaillé et qui rentre si fatigué chez lui, a été accablé par cette nouvelle. Il a eu vers Jack ce regard doux qui donne un peu mal au cœur et a murmuré une fois de plus: "Eh quoi, mon pauvre Jack, toujours la même chose!" Et maman, qui n'est jamais bien gaie, a été encore plus triste que de coutume... Jack n'a rien trouvé à dire pour se justifier. Il avalait difficilement les bouchées et s'est étouffé d'une manière horrible avec les pommes de terre, ce qui a montré comment il mange salement, malgré les observations qu'on lui fait.

L'après-midi de Jack a été mélancolique. Pendant la promenade, il n'a rencontré aucun des chiens qui sont ses amis. Et, comme il n'avait pas envie de parler, Lizzie lui a déclaré que c'était bien vilain d'être aussi boudeur. Ignorant, paresseux, impertinent, menteur, malpropre et boudeur, ah! maître Jack est un joli monsieur! Et ce n'est pas tout. En rentrant, il a tiré si fort le cordon de sonnette qu'il lui est resté dans la main. Violemment arrachée à ses comptes, la vieille Félicie lui a dit d'un ton fâché: "Vraiment, monsieur Jack, comment pouvez-vous être si brusque? Si vous saviez comme notre petit Fred était doux et obéissant!"

Car Jack a eu un frère aîné qui s'appelait Fred. Il était venu au

monde à peu près un an avant Jack. Mais le bon Dieu l'a repris chez lui quand Jack était encore presque un bébé. Et malgré tous ses efforts, Jack n'est pas tout à fait sûr de se souvenir de lui pour de bon. Quelquefois, tout au fond de sa mémoire, il lui semble bien apercevoir un visage rose cerclé de boucles blondes qui lui sourit. Mais qui sait si c'est Fred lui-même, ou seulement le pastel qui est accroché dans la chambre de maman, à côté de son lit?

Sur une très petite tombe blanche qu'entourent des fleurs toujours fraîches, le nom de Fred est gravé au cimetière. Et il est gravé plus profondément dans le cœur de Jack. Jack n'a guère d'amis — cela fatiguerait sa maman, et peut-être lui ferait de la peine que d'autres enfants viennent à la maison. Mais il n'en a pas besoin: puisqu'il a Fred. Fred est l'ami, le frère aîné, qu'il chérit et qu'il vénère de toute sa tendresse. Fred était si doux, comme disait Lizzie tout à l'heure. Il était si sage, si obéissant. Il ne cassait pas ses joujoux dont Jack a hérité avec tant de respect. Il n'était pas gourmand. Jamais il n'ennuyait ses parents, ni les bonnes. Il était très caressant. Et il était joli, ah! si joli que les anges qu'on met sur les tableaux le sont moins que lui. Aussi le bon Dieu l'a très vite repris chez lui. Et il l'a laissé à la maison que le pauvre Jack, avec ses vilains défauts, ses taches de rousseur, son nez en trompette et sa bouche qui est encore plus laide depuis qu'il y manque quatre dents.

Il ne faut jamais, jamais parler de Fred à maman. Mais, quand par hasard Félicie n'est pas de trop mauvaise humeur, Jack va s'asseoir à côté d'elle. Et tandis qu'elle écosse ses petits pois, il lui demande très poliment de lui raconter quelque chose de Fred. Et, recueilli, il demeurerait des heures à écouter ce que Fred disait, quels étaient ses jeux, l'histoire de sa grande maladie, et comment un matin d'avril des hommes noirs l'ont emporté. Et Félicie ne manque jamais de conclure: "C'est depuis cette époque que votre maman est toute changée."

Jack acquiesce avec componction. Lui qui n'a pas connu Fred, il peut un peu se consoler en pensant à lui. Mais, pour maman qui l'a bercé dans ses bras, ce n'est pas la même chose. Pauvre maman, on comprend bien pourquoi, si souvent, quand elle cause avec vous et semble vous regarder, tout à coup sa pensée s'envole, sa voix s'éteint et peu à peu ses yeux se couvrent d'une buée. Elle est là-bas, très loin, près de l'autre. Il paraît qu'autrefois elle était très gaie. Du matin au soir, son rire clair résonnait comme un tas de petits grelots. Maintenant elle ne rit plus. Elle parle très peu. Elle est toujours habillée de noir. Elle est très souvent étendue. Et qui croirait que cet étourdi de Jack augmente sa fatigue en bavardant trop haut près d'elle ou en ayant des jeux qui font du bruit!... Pauvre maman! Avoir un Fred si parfait et un Jack qui l'est si peu, et ne garder que le Jack, il faut dire que ce n'est pas de chance. Si seulement le bon Dieu avait laissé Fred et pris l'autre, c'est ça qui aurait arrangé les choses. Mais qu'est-ce qu'il aurait bien pu faire de Jack, dans son paradis, le bon Dieu?

. . . .

Voici que Lizzie apporte la lampe. Et, avant de ressortir, elle engage Jack à venir jouer avec ses soldats. Jack répond, un peu distrait: "Tout à l'heure, Lizzie." Mais il demeure plongé dans ses pensées. Cette journée qui a été si mauvaise lui pèse sur le cœur. Il n'a pas d'entrain. Lizzie le lui répète bien souvent: "Il n'est bon à rien." Elle a raison. Comme c'est bête de n'être bon à rien!

Une voix, une chère voix, le tire de son rêve:

—Eh bien! Jack! Qu'est-ce qu'on me dit! tu as boudé cet après-midi?

Jack lève la tête. Sa maman s'est laissée aller dans son grand fauteuil. Mince dans sa robe noire, elle paraît encore plus lasse que de coutume. Sa figure toute blanche est à demi inclinée sur son épaule, contre le dossier. On dirait une fleur brisée. Jack ouvre la bouche, mais il ne trouve rien à répondre. Seulement, quelque chose lui serre la poitrine et il a très mal. Maman répète la question:

—Eh bien, Jack, est-ce vrai? Tu as boudé cet après-midi?

Il n'y a point de colère dans la voix de maman. Quelquefois, il faut bien qu'elle se fâche contre ce malheureux Jack et qu'elle le gronde un peu. Mais, ce soir, elle est toute douce; seulement, peut-être encore plus triste, et toujours par la faute de Jack. Il se lève et s'approche du fauteuil:

—Maman, je vous assure que je n'ai pas voulu bouder. Seulement je n'avais pas très envie de parler.

Il a dit cela tout bonnement, en affermissant sa voix qui tremblait un peu. Le visage dolent de maman se tourne à demi vers lui, et la bouche aux lèvres amincies esquisse un pâle sourire.

—Mon Jack qui n'avait pas envie de parler! Viens me raconter cela!

Jack va chercher le grand tabouret, le pose à terre à côté du fauteuil et s'assied. Il est rare qu'il ait ainsi sa maman pour lui tout seul. Et trop souvent, quand il est avec avec elle, il n'a pas les gestes ni les paroles qu'il faudrait. Dans ce moment même, il ne trouve pas de mots sur sa langue bavarde. Mais la main blanche et maigre est allongée sur les genoux. Timidement, Jack l'effleure de ses doigts, et, comme elle ne le repousse pas, il la soulève et y dépose un baiser.

—Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Jack? Est-ce que ce sont toutes les sottises que tu as faites qui te rendent si tendre?

Jack sent ses joues qui deviennent chaudes et il ne répond pas tout de suite. Il aurait été si heureux, si heureux, si, en ce moment, il n'avait pas été question de ses sottises! Ç'aurait été très bon de demeurer ainsi tous les deux, sans aucune histoire. Mais, quand on a été méchant, il est bien juste, n'est-ce pas? qu'on en subisse les conséquences. D'ailleurs, ce n'est pas une

gronderie qui sort des lèvres de maman ; seulement une sorte de causerie, où elle lui explique qu'il faut absolument qu'il tâche d'être plus sage pour qu'on puisse l'aimer et qu'il ne soit pas malheureux.... Le cœur de Jack se gonfle, et il balbutie d'un accent un peu étranglé:

—Je tâche déjà, maman, je vous assure, mais je tâcherai encore plus.

Qu'a donc maman ce soir? Voici qu'elle penche un peu la tête, et tout à coup ses lèvres viennent effleurer le front de Jack. D'habitude elle l'embrasse seulement une fois le matin et une autre fois au coucher. Brusquement, Jack se sent très drôle. Il a envie de crier de joie et de rire ; mais peut-être que s'il desserrait les dents il éclaterait en sanglots.

—Alors mon Jack sera toujours un bon garçon!

Oh! il voudrait être un si bon garçon! A demi-voix et s'arrêtant de temps en temps pour baiser la main qui toujours ne se dérobe pas, Jack laisse à petits coups déborder son cœur... Il voudrait tant être gentil. Il essaye, mais ce n'est pas commode... Quelquefois les leçons sont difficiles. Et il a la tête dure, Fraulein le lui dit souvent. Mais peut-être qu'elle deviendra molle... D'ailleurs il se repent très fort tout de suite après ses méchancetés. Seulement il vaudrait mieux se repentir avant. Il a inventé une nouvelle prière pour demander qu'il ne fasse pas de peine et que tout le monde l'aime.

Maman ne répond plus que par monosyllabes, et puis elle ne répond plus du tout. On entend seulement sa poitrine qui se soulève à peine de temps en temps. Et peu à peu voici que la voix de Jack s'éteint aussi. C'est très bon de rester ainsi tous les deux ensemble, sans rien dire. C'est meilleur que tout. Il a posé sa joue sur la main qui est à lui et se tait voluptueusement.

Mais tout à coup une goutte tiède tombe sur le front de Jack. Et, de la tête aux pieds, il tressaille... Cette goutte... Il a compris.

Hélas, Jack sera toujours le même. Pendant qu'égoïstement il est heureux, à côté de lui sa maman souffre et pleure, à sa place "l'autre" saurait ce qu'il faut dire, et sans doute que s'il était là elle ne pleurerait pas. Au lieu que Jack n'est bon à rien...

. . . .

Dans le silence, une petite voix monte, humble, oh! très humble:

—Maman, ne me regardez pas. Fermez les yeux. Et peut-être que vous croirez que c'est "lui".

D'un geste brusque maman se redresse. Elle a un cri, envisage une seconde son petit garçon, et tout à coup la voilà qui le serre dans ses bras éperdûment, à lui faire mal, délicieusement mal...

André LICHTENBERGER.

(De "La Revue hebdomadaire".)

Lettre ouverte au directeur du Theatre National-Francais

Monsieur le directeur,

Je tiens à vous féliciter hautement de l'heureux choix que vous avez fait dernièrement, d'une pièce de Sardou, à votre théâtre. Elle a reposé le public des mélos à larmoyantes sensations et à situations plus fantaisistes que réelles.

La foule qui a, durant cette semaine, encombré votre théâtre, a dû vous prouver qu'il y a moyen de faire de bonnes recettes avec des pièces d'un ordre supérieur au mélodrame, et, me faisant l'interprète d'un grand nombre d'auditeurs, je demande qu'il soit donné plus souvent encore des representations d'un intérêt tout aussi vif.

La fermeture des Nouveautés — fermeture que les amateurs de bonne littérature déplorent vivement — attire au National un public aussi nombreux qu'appréciateur, que vous retiendrez sans peine avec un répertoire choisi. Les artistes que vous avez actuellement, sont assez forts pour supporter avec talent les plus grands rôles, et, si vous vous décidiez à mêler au drame un peu de comédie, le succès du Théâtre National vous étonnerait peut-être.

L'année dernière, j'ai entendu aux Nouveautés, la plus agréable comédie qu'il soit possible de jouer: Elle s'intitulait: "Trois jours à l'ombre". En interrogeant votre programme, je trouve précisément les noms des acteurs qui en ont rempli les divers rôles — et avec une verve, un brio absolument enlevant. Ces artistes sont MM. Marcel, Dumestre et Leclercq.

Dans l'intérêt même du Théâtre National, je vous engage à l'y faire jouer et je vous promets une élite empressée, en nombre plus que suffisant pour occuper jusqu'à la dernière banquette de votre salle.

Croyez, Monsieur le directeur du Théâtre National, à l'expression de mes sentiments.

FRANÇOISE.

La Federation de la Saint-Jean-Baptiste

La première soirée de la Fédération Nationale de la Saint-Jean-Baptiste, pour l'année 1908-09, a eu lieu le 24 octobre dernier.

Jamais l'affluence de femme n'a été plus considérable et plus enthousiaste. Le programme musical et littéraire a été de premier ordre.

Il est difficile de concevoir une association plus populaire et plus nombreuse que celle de la Fédération de la Saint-Jean-Baptiste, et déjà, la bonne influence qu'elle exerce est des plus bienfaisantes.

Prenons, par exemple, sa lutte contre le fléau de l'alcoolisme et les effets heureux qui s'en font sentir. De l'avis même d'un éminent magistrat, M. le juge Choquet, on peut constater tous les jours les progrès de la ligue antialcooliste que mène si vigoureusement la Fédération nationale.

D'autres réformes importantes suivront bientôt.

FRANÇOISE.

Mon Petit Canadien

Il est haut comme une botte ; par les jours de pluie ou de grand froid, quand il endosse le veston de son père, il s'embarrasse les pieds dans ce pardessus. Le jour où je lui demandai son âge, — il y a de cela plus d'un an, il me répondit, en cherchant à atteindre les étriers, — il est chevalier consommé, "Six ans dans trois mois!"

Vous voyez, c'est presqu'un homme. Il comprend d'ailleurs l'importance que lui donne ce titre ; il faut dire qu'il connait déjà les travaux qu'il impose.

J'ai l'occasion de rencontrer assez souvent ce petit homme sur la route qui conduit au village ; il m'attend près d'une barrière, qu'il ouvre galamment afin de m'éviter de descendre de voiture, demande s'il peut "embarquer", et est grimpé sur le siège avant que j'aie eu le temps de répondre.

S'il n'est pas de bonne humeur, il se met à siffler, à siffler comme un merle, heureusement pour mes oreilles, ces mauvais jours sont rares! le plus souvent nous causons. Il est au courant des récoltes: m'annonce l'époque des semences, assure que l'année sera bonne pour "les luttes", me confie ses impressions d'un voyage dans le Nord. "Un fameux temps pour freighter!" Le tout entremêlé de conseils sur la manière de conduire "pour le pays" ; sur la route à suivre! "Le chemin de l'Est est assez méchant!"

Depuis que l'école du district est ouverte, je n'ai pas manqué de l'interroger.

Ah! l'école! c'est un plaisir pour lui! Est-ce une vantardise, il m'a assuré qu'il était le plus fort de tous? Après tout, il en est bien capable! Pour me donner une idée de sa science, l'autre jour, voulant tenter une expérience et lui présentant un journal, je lui demandai de me lire le titre.

Mon petit bonhomme arrondit ses yeux intelligents et me montrant le titre du doigt: —C'est du français, ça?

Oui, c'était du français, et j'eus une vraie peine en songeant, tout d'un coup que c'était tout aussi incompréhensible que du chinois pour mon petit Canadien!

Dès lors, pendant qu'il me disait le plaisir qu'il aurait à lire le français et commençait pour la vingtième fois les péripéties palpitantes du "cassage" de la pouliche du "Queen", — je songeai aux mots que je pourrais trouver pour toucher le cœur, faire vibrer la fibre du patriotisme des mamans et des grandes sœurs qui, elles, lisent le français et ne voient pas près d'elles s'ouvrir de jeunes intelligences à qui elles doivent le leg qu'elles ont reçu: la connaissance, aussi complète que possible, de la langue nationale!

Mieux que toute l'éloquence dont ma pauvre plume pourrait se faire l'interprète, je voudrais qu'elles aient entendu l'accent de mon petit Canadien.

—J'aimerais ça, lire le français!

Demain, j'en suis certaine, elles commenceraient l'initiation aux mystère de l'a, b, c, d...

MAGALI.

("Le Courrier de l'Ouest.")

Un nouveau jeu

C'était un jour pluvieux, dans une grande salle, plusieurs enfants se dressaient autour de la table de famille, devisant sur les jeux les plus amusants pour chasser l'ennui et occuper une longue après-midi de réclusion à la maison.

Tout-à-coup la petite Hélène s'écrit d'une voix claire:

—Jouons donc à la poupée? C'est un jeu amusant.

—Non, reprit le petit Marc, ça c'est bon pour les petites filles, mais nous, les garçons, qu'allons-nous faire? Nous ne sommes que trois.

—Si vous voulez m'en croire, suggéra la grande sœur Marthe, nous allons jouer à un jeu bien amusant. Vous savez que c'était ma fête l'autre jour, et maman m'a donné une piastre que j'ai employée à l'achat du jeu à la mode, "Qui Sait".

—Ah oui, s'écrièrent en chœur tous les enfants, jouons à "Qui Sait?"

—Mais moi, s'écrie le bébé, je ne suis pas savant comme vous autres, c'est toujours moi qui perd, bon. Cela n'est pas juste.

—Songe donc, bébé, s'écria Louis, l'aîné, c'est en jouant que tu vas apprendre. Si tu reste toujours là, dans ton coin à rechigner, tu n'apprendras rien et tu sera toujours le dernier au jeu.

—Tu te rappelles, ajouta Marguerite, papa nous dit souvent que c'est très utile et nécessaire de savoir l'histoire de son pays.

—Je vais essayer reprit le petit George, encouragé par ces remarques. Je veux bien jouer, mais Anita, si c'est toi qui questionne, ne triche pas comme l'autre jour.

Marthe se leva, courut chercher "Qui Sait?", et le jeu commença.

—Attention, dit Marcelle, voici la première question. Et prenant au hasard un coupon dans la jolie boite artistement faite, d'une voix grave et distincte, elle demanda:

Q.—En quelle année Québec fut-il fondé?

Elle n'avait pas fini la question que Bébé s'écriait d'une voix triomphante:

—1608... tandis que Marthe, d'une voix mal assurée, disait: 1908.

Ce qui fit éclater les joyeux rires de la bande.

—Les questions et réponses se succédèrent jusqu'à ce que tous les jetons furent épuisés. Cela dura une bonne heure et demie. Le tout se passa avec un entrain extraordinaire à voir. A la fin lorsqu'on fit le relevé de cette joute amusante et instructive, il se trouva que Bébé avait, haut la main, gagné la partie. Aux applaudissements de tous les joueurs, il alla triomphalement porter à sa maman qui était dans une autre pièce à finir une broderie, sa carte couverte de coupons. Un baiser couronna le triomphateur.

Pendant ce temps, le mauvais temps avait fui et le soleil était reparu, dorant de ses rayons la pelouse, où les enfants, joyeux et contents, s'en allèrent prendre leurs ébats.

CHARLES-EUGENE.

L'absence diminue les passions médiocres, mais elle augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. — Larochefoucault.

Le rire est le son de l'esprit ; certains rires sonnent bête, comme une pièce de monnaie sonne faux.

Recettes Faciles

MANGEONS DES POMMES

La pomme a été calomniée depuis que notre mère Eve en a fait un si mauvais usage. Nous nous imaginons que c'est la pomme qui a déterminé tout le mal dans le Paradis terrestre, et la pomme a un mauvais renom.

Tout le monde au surplus, regarde la pomme comme un fruit si commun que personne ne s'occupe de ses propriétés médicinales. Souvent on s'en abstient, pour ainsi dire inconsciemment, parce que les diabétiques et les dyspeptiques ne doivent pas en manger ; ce sont, fort heureusement, des exceptions.

Toute personne bien portante doit, nous dit une récente communication à l'Académie, manger une pomme bien mûre et bien savoureuse comme dessert ; c'est encore meilleur pour la santé avant de se mettre au lit.

La pomme est, par excellence, un aliment pour le cerveau, parce qu'elle contient plus d'acide phosphorique qu'aucun autre fruit, que l'acide est très facile à digérer. Elle excite le fonctionnement du foie, elle procure un sommeil agréable, des songes gais, et entretient la bouche saine.

Donc, il faut manger des pommes en abondance.

CHOUX-FLEURS AU GRATIN (entremets).—On prépare ainsi les choux-fleurs qui ont déjà été servis à la sauce blanche. On les met sur un plat qui va au feu, avec mie de pain très fine, beurre et un peu d'épices. On leur donne une forme arrondie et on leur fait prendre couleur dans le four.

CHOUX-FLEURS AU GRATIN ET AU FROMAGE (entremets).—Lorsqu'ils sont cuits à l'eau, on les dresse sur un plat allant au feu et préalablement beurré ; on les arrose de beurre fondu, on les couvre de fromage de gruyère et de parmesan râpé en quantité égale, on arrose de nouveau avec du beurre, sur lequel on répand encore du fromage en poudre mêlé de mie de pain, et on fait prendre couleur dans le four.

CIDRE DE POMMES.—Pour une pinte de cidre, prenez 2 douzaines de pommes très sûres, tranchez chaque pomme en 4 morceaux, ajoutez 2 pintes d'eau, faites bouillir jusqu'à ce qu'elles soient cuites, coulez dans un linge (coton blanc un peu clair), ajoutez 1 1-2 livre de sucre granulé, 2 cuillerées à soupe de cochenille, 1 cuillérée d'essence d'amande amère (ratafia), faites bouillir le tout 1 heure et 30 minutes, dans un plat couvert (en granit), faites refroidir, mettez ensuite dans des bouteilles bien bouchées.

POMMES FARCIES. — Vous commencez par préparer une bonne compote de pommes bien sucrée et un peu épaisse. Pendant que cette marmelade refroidit, évidez de belles pommes reinette sans en déchirer la peau. On se sert pour cela d'une petite cuillère à légumes en acier tranchant. Arrosez l'intérieur des pommes de quelques gouttes de rhum. Fouettez en neige très ferme 5 blancs d'œufs et amalgamez-les rapidement à la marmelade de pommes.

Remplissez de ce mélange les pommes évidées et saupoudrez de sucre très fin. Mettez à cuire environ 5 à 6 minutes. Dressez les pommes sur un plat garni et servez aussitôt.

SOUPE A LA CITROUILLE. — Prenez un quartier de citrouille, ôtez-en la peau et les pépins ; coupez-les en morceaux de la grosseur d'une noix, et mettez-les sur le feu, dans une marmite avec de l'eau. Lorsque la citrouille est complètement réduite en marmelade, mettez-y un demi-quarteron de beurre et un peu de sel. Donnez encore quelques bouillons. Faites bouillir une chopine de lait, ajoutez-y un peu de sucre ou de sel si vous le préférez et mêlez avec la purée de citrouille, mettez du pain émincé dans la soupière, et versez dessus le mélange de citrouille et de lait.

RESTES DE BLANQUETTE. — Faites crever du riz dans du bouillon. Coupez le reste de viande en petits morceaux ; écrasez les pommes de terre, si vous en avez mis dans la blanquette, mélangez le tout avec le riz ; versez dans un plat beurré. Parsemez de fromage de Gruyère et de petits morceaux de beurre, faites prendre couleur au four pendant un bon quart d'heure.

Conseils Utiles

—Le sel fait tourner le lait: par conséquent, en préparant des bouillies ou des sauces, il est bon de ne l'ajouter qu'à la fin de l'opération.

—L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits ; versez l'eau bouillante sur la tache comme à travers une passoire, afin de ne pas mouiller plus d'étoffe qu'il n'est nécessaire.

—Le jus des tomates bien mûres enlève les taches d'encre et de rouille sur le linge et les mains.

L'AME NORMANDE

Nous avions annoncé dans un de nos derniers numéros les conférences que se proposait de donner Monsieur le lieutenant Lanrezac.

La première de ces causeries sera donnée le 12 novembre dans la salle académique du collège Sainte-Marie, et aura pour sujet: L'Ame Normande.

Pendant quatre ans alors qu'il parcourait les plaines de la Normandie, avec ses soldats, le lieutenant observa les vieilles traditions et les vieilles coutumes de cette province qui nous tient si au cœur puisque beaucoup des nôtres viennent de cette partie du vieux pays.

Ainsi qu'il l'avait fait au Soudan, le lieutenant nota des vieux contes, des chansons curieuses, qui, bientot hélas! ne seront plus connues, et c'est le résultat de ce travail considérable qu'il nous donnera dans une causerie accompagné de chansons et de projections lumineuses.

Cette causerie aura lieu dans la Salle Académique Sainte-Marie, sous le haut patronage de l'Union Catholique dont on connaît les travaux remarquables et qui depuis plusieurs années déploie une activité inlassable sous la direction de son président l'honorable avocat de la Cité, Monsieur Archambault.

On peut dès à présent se procurer des billets au collège Sainte-Marie, dont le prix est de 50 cents pour les sièges réservés, et de 25 cents pour une entrée simple.

Mme Z... parle sans cesse de son âge, et de sa belle vieillesse.

—J'ai soixante ans, eh bien...

—Eh bien, lui dit son mari, très sèchement, ne vous en vantez pas si fort. Quand on a tant de lustres, on ne les allume pas!

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

—Voilà pour vous, monsieur le major.

On les avait gardés quinze jours, trois semaines, à l'hôpital, le temps de les remonter un peu. Et un matin, ils étaient partis avec un congé de convalescence indéfini.

—Ah! mon lieutenant, disait Farou, vous me sauvez une seconde fois... Adieu!... Si jamais vous passez en Normandie, faudra venir nous voir... Torcy-le-Petit près Torcy-le-Grand... n'oubliez pas! On vous recevra, allez!...

Et ceux-là, on les enviait.

Pauvres gars! Ils avaient été plus vite épuisés que les autres, voilà tout. S'en tireraient-ils?... Madeleine, que Farou aimait tant, aurait-elle un jour dans ses grands yeux mauves toutes les larmes contenues maintenant dans ceux de Marguerite, la pauvre fiancée de Jacques Marelle?

VII

Un soir, à la popote, ils s'attardent.

Ils sont quatre, groupés au centre de la table sous le panka qui se balance ; quatre, pas plus. Les autres sont aux eaux ou en congé de convalescence, en France.

Ils causent lentement, accoudés, à mi-voix.

Parfois il y a des instants de silence.

Les yeux, des yeux qui ne voient pas, regardent la flamme dansante des photophores, et ils s'essaient à percevoir quelque idée légère, falote, qui papillonne sous leurs fronts pâlis, dans leurs cerveaux déprimés. D'autres suivent la fumée des cigarettes qui, d'abord lente, monte, puis s'ébroue, absorbée, dissoute dans le mouvement de l'écran balancé. Tout autour, la grande pièce est vide, avec quelques chaises noires qui sont restées contre le mur ; les chaises des absents.

Dehors, c'est la tempête de sable qui continue. Le sirocco, depuis huit jours, sans trève mène sa sarabande. Une plainte infinie, un déchirement immense court dans l'espace.

Tout se recouvre de sable. Il pénètre partout en poussière fine, impalpable ; rien n'en défend. Les aliments en sont saupoudrés, le pain crie sous la dent. Et quand le vent frappe au visage, enveloppe les mains, c'est la sensation subite d'une brûlure.

Aussi prolongent-ils le plus possible cette fin de repas. Ils sont mieux là dans cette salle close, trop grande pour eux maintenant, mais où le panka fouette l'air alourdi et le rend un peu plus respirable. Ils sont bien là tous les quatre, face à face, n'ayant plus rien à se dire qui n'ait été dit déjà, écoutant la tourmente passer à travers le parc et les palmiers faire dans la nuit leur grand bruit sinistre de vagues écroulées.

Et ils attendent, ils ne savent quoi, seuls, silencieux...

Cependant l'un d'eux se lève. Machinalement les autres imitent ce mouvement. Ils sortent, se perdent dans le noir. Ils vont vers la plaine, au cabaret de l'Espagnol, et Pierre les suit. Mais à la porte de la popote une voix a prononcé son nom. Il revient sur ses pas. C'est un de ses hommes qui le demande. Une dépêche vient d'arriver du Sud à l'instant même. Il entre la lire... et puis les mots s'embrouillent, tremblent sous ses yeux.

Il est obligé de reprendre, de lire à mi-voix, s'écoutant parler:

"Depuis huit jours nous sommes assiégés par deux Joyeux. Ils rôdent autour du poste et tirent des coups de fusil dans les fenêtres. Huit jours que cela dure. La provision d'eau s'épuise. Guillaume a le délire. Lorrain ne mange plus, ne parle plus, à moitié fou de terreur. Les autres perdent la tête. Qu'allons-nous devenir?"

C'est Kef qui telégraphie cela. Trois étapes. En doublant la première, il y arrivera le surlendemain au jour levant.

—Vite, prévenez que j'arrive... Je pars de suite. Allez chercher Ahmar.

Et il se hâte à travers le parc, rentre s'habiller, faire seller son cheval. L'homme le suit, côte à côte, dans le noir, et à travers la rafale brûlante qui tourbillonne autour d'eux, les jette l'un contre l'autre parfois, Pierre l'entend qui murmure:

—Prenez garde, mon lieutenant... N'allez pas vous faire tuer!...

La nuit est noire, semée d'étoiles énormes qui tressaillent, pleurent, semblent se pencher, descendre en longues larmes sur cette terre en feu. On ne voit rien, rien qu'elles, et à les découvrir si grosses il semble qu'elles soient tout près, que le ciel se soit abaissé sur la terre, étouffant l'espace, raréfiant le peu d'air qu'il y ait encore à respirer.

Les chevaux ont repris l'amble, leur allure dansante de jadis. D'eux-mêmes ils se sont placés sur la piste, l'un suivant l'autre.

Les rafales se succèdent sans arrêt.

Dès qu'en face de soi, dans le noir, on ne voit plus les étoiles, c'est qu'un mur de sable se présente, une vague de poussière brûlante dont le glissement sur les joues et le front cause une douleur. Puis elle s'en va et derrière elle, sur le sol, à travers les pieds des chevaux, on entend le sable courir.

Tout à coup le bordj de Chegga apparaît.

Il est temps. La chaleur est suffocante. La tête tourne endolorie, les yeux, éblouis, brûlés ne voient plus. Les paupières bordées de poussière

---

(1) Ollendorf, Paris,

rouge coagulée, causent une souffrance.

Ahmar emmène les chevaux, lui s'enferme dans une chambre blanche et s'abat sur le sol où tout le jour il va essayer de dormir. Dormir!... alors que le temps presse, que le drame continue là-bas. A chaque coup de vent la porte saute. Un peu de sable fuse par le seuil disjoint et chaque fois met dans l'ombre le reflet d'un éclair. Dormir!... Il ne le peut. Même il ne peut rester en place.

Il faut qu'il marche, secoue le corps, dompte l'âme angoissée s'il ne veut pas succomber sous le lent énervement de la fièvre qui l'a saisi.

VIII

...Une dune plus haute... C'est là!

De l'autre côté, dans le fond, il y a une étendue claire, un grand lac endormi reflétant toute cette blancheur de là-haut. Au bout de la dune voici le poste et son mur d'enceinte où la grande porte close met une tache noire. Au-dessus montent ses deux étages pleins de fenêtres, de nombreuses fenêtres où, sur les vitres, miroite cet éclat du ciel.

Et ces reflets pâles mettent dans la demeure silencieuse subitement dressée dans les sables comme des regards de grands yeux blancs, aveugles, qui appellent dans la nuit.

Tout ceci, Pierre l'aperçoit très vite.

Il s'est dressé sur les étriers, a regardé vers Ahmar et, s'étant compris, d'un seul élan ils ont lancé les chevaux. A toute vitesse, dans un galop désordonné, ils grimpent la dune, volent vers ce point noir, cette trouée sombre du mur d'enceinte. Pendant le voyage, il avait élaboré un plan d'approche très judicieux, très sage, à cause des Joyeux qui pourraient bien les tirer au vol, mais il n'a pu se contenir. Les chevaux peuvent donner ce dernier, effort. Et puis, sûrement quelqu'un veille derrière ces fenêtres.. On a dû les apercevoir... La porte va s'ouvrir!...

La porte ne s'ouvre pas.

Ils frappent, appellent. Nulle réponse.

Pourtant, il y a là des hommes... six, en comptant le caporal et le tringlot!... La grande nuit lumineuse, ardente, qui les enveloppe, semble murer cette petite demeure en un mystère grave, poignant. Il y a là de la détresse en l'air.

Ahmar a rangé le cheval près du mur, et monté sur la selle, il atteint une embrasure de créneau.

—Vite!... murmura Pierre. Que vois-tu?

—Rien... rien... Ah! si, en voilà un, en face,... Il a la figure tournée vers nous, mais il ne bouge pas.

Pierre s'est hissé à son tour. Le soldat est assis sur le seuil de la porte d'entrée du poste. Il a les coudes aux genoux et ses mains soutiennent sa tête, une tête pâle, sans vie, où deux grands yeux noirs étincellent, hypnotisés sur ce portail où l'on a frappé, mais qu'il ne veut pas ouvrir. Pierre se nomma, cria haut. Il ne bougeait pas. Tout à coup, un autre apparut dans l'ombre, derrière lui. C'était le chef de poste, un nommé Dubois, petit être pâle, très maigre, à peine vêtu, chaussé d'espadrilles.

Maintenant il se tenait devant Pierre, les bras ballants, ému, prêt à pleurer, bégayant:

—Mon lieutenant!... ah! mon lieutenant... Vous... vous êtes venu!...

Tout de suite pour faire cesser cette angoisse qui le tenait, Pierre demanda:

—Pas de malheur? Tous vivants?

—Oui, tous...

Voyant la grande porte ouverte, l'autre s'était dressé la face convulsée, et, sans rien dire, derrière eux avait bondi. Avec une vigueur qu'on n'eût pas soupçonnée, il mania seul les lourds battants, les rabattit et remit toutes les barres. Après quoi il s'en revint s'asseoir comme avant, à côté de Pierre, reprendre sa faction. Il s'y tassa, crispé, la poitrine secouée de longs frissons qui lui remontaient les épaules tout à coup, et par moment il geignait, poussait un soupir, une plainte d'enfant malheureux qui ne peut plus pleurer.

Pierre lui mit la main sur l'épaule.

—Eh bien, Lorrain, nous voilà!... Nous voilà, mon ami.

Il répétait les mêmes mots, accentuait, se baissant pour le regarder bien en face, faire dévier le regard de ces yeux qui s'obstinaient en quelque vision d'épouvante dressée là, derrière cette porte qu'il surveillait. Un moment, l'homme le regarda, exhala un soupir, et puis sa tête retomba en ses mains, immobile comme avant. De temps en temps un frisson passait, un sanglot que suivait une plainte longue, cette plainte d'enfant qui avait tant ému Pierre et qu'il ne pouvait faire cesser.

—Voyez-vous, mon lieutenant,faut le laisser... Ça reviendra avec le temps... Venez, voulez-vous?... Je vais vous conter ça, là-haut.

Un jour, deux Joyeux s'étaient présentés au poste, harassés, la mine défaite, les yeux rouges, brûlés par le soleil et le sable. C'était vers la fin de la journée. On voyait qu'ils avaient marché longtemps malgré le sirocco violent qui s'était levé avec le jour. Ils avaient un bâton à la main, de grands "djerids" noirs de Tuggurth. Leurs pieds, nus dans leurs chaussures brûlées, durcies, envahies par les sables, saignaient misérablement. Ils n'avaient rien avec eux, rien que leurs armes, le ceinturon lâche, accroché sur la capote ouverte, le fusil en travers du dos.

Ils déclarèrent qu'ils remontaient de Tuggurth vers Biskra avec un convoi dont ils avaient perdu les traces à partir de M'raïer. N'en pouvant plus, ils demandaient seulement qu'on voulût bien leur donner un peu d'eau et les laisser dormir. Ils repartiraient le lendemain.

Le caporal avait bien quelque méfiance. Il n'y a jamais rien de bon à attendre de ces gars-là. Son expérience des choses du Sud le lui avait prouvé maintes fois. Mais c'était un véritable événement que cette arrivée dans leur pauvre vie enclose. Aussi, peu à peu, tous les hommes étaient descendus pour les voir et, tout de suite, ils avaient eu pitié de

ces malheureux qui avaient marché à travers le désert, par une température pareille. Réellement il fallait être en fer — ou Joyeux — pour faire cela.

On ne leur donna pas seulement le morceau de pain et le verre d'eau qu'ils sollicitaient humblement, on les hébergea largement. Ils eurent place à table et on les regarda manger, par distraction, manger toutes les portions, tout ce qu'eux, les enfermés, ne pouvaient plus, ne savaient plus manger. Après, on leur donna un coin pour dormir, et comme la nuit était venue, on les laissa seuls pour monter dans la chambre des appareils.

Mais il fut impossible de communiquer.

Le sirocco faisait rage. L'Ahmar-Kaddou était invisible ; El-Berd lui-même, plus près, n'apparaissait pas dans la lunette. Dans la nuit qui les entourait tout resta noir.

Eux, suivant leur habitude, ils étaient tous là, même le tringlot. Du reste, on avait de quoi parler. Les Joyeux firent tous les frais de la conversation. On raconta des histoires de brigands. Tout à coup, à un certain bruit venu d'en bas, ils dressèrent l'oreille. Le tringlot descendit. Il remonta vite. Les Joyeux avaient forcé la porte de la chambre aux provisions et ils buvaient le vin. ...Naturellement il y eut bataille.

Les Joyeux furent de suite très méchants. Mais on les sortit l'un après l'autre et sur eux la grande porte fut refermée avec soin. Le caporal leur fit passer leurs affaires par dessus le mur et tous s'en allèrent, on les laissa crier, hurler des injures et des menaces. La veillée reprit.

Tout à coup, dans la nuit, une détonation retentit, puis, ça fit "floc" dans un carreau et un point noir se ficha au plafond, étoilé.. Des parcelles de plâtre tombèrent au milieu d'eux, sur la table.

—Ah! si vous aviez vu ça, mon lieutenant... la tête que nous faisions, sur le moment... ne comprenant pas encore... ahuris!

Instinctivement ils s'étaient redressés, le corps un peu en arrière, la tête levée. Qu'est-ce que cela voulait dire?

—On n'a pas eu le temps de la réflexion, allez! Une seconde balle passa, puis une autre... Heureusement, c'était trop haut pour nous atteindre.

Un carreau avait fini par tomber, d'autres se détachaient par lambeaux avec un petit cri, un grincement qui leur prenait les nerfs. Et d'en haut, autour de la lampe suspendue, des parcelles de plâtre voletant descendaient toujours.

Peu à peu, en rampant, ils s'étaient traînés dans le coin où était Guillaume. Les uns étaient devenus plus pâles et se tenaient immobiles, d'autres accroupis, inquiets, griffaient les murs en des gestes inconscients, et parfois se regardaient entre eux d'un étrange regard, long, sans âme.

Dehors, les Joyeux chantaient, riaient, venaient jusque sous le mur d'enceinte les défier.

Et les balles continuaient de passer.

Au risque de se faire tuer, le caporal avait sauté sur la table, décroché la lampe et l'avait éteinte. Il avait éteint aussi les appareils qui continuaient à briller là-haut bien inutilement puisqu'on ne pouvait communiquer d'aucun côté. Ils auraient pu tirer dessus. Peut-être l'avaient-ils déjà fait.

Après, ils étaient restés longtemps dans leur coin, écoutant les chansons et les cris des Joyeux qui leur parvenaient à travers la tempête, entre deux rafales. A la fin, ils se décidèrent à aller se coucher. Mais on ne dormit guère.

Ce n'était pas possible.

(A suivre)

Quand le malheur dort, crains de l'éveiller.

7me ANNEE.—No 16. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 21 Novembre 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - $2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

REDACTION :
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

Tel. Bell Main 3795

Plebiscite du

JOURNAL DE FRANCOISE:

Les femmes doivent-elles avoir le droit d'etre ELECTRICES?



...SOMMAIRE...

7me ANNEE.—No 16. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 21 Novembre 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION :	A L'ETRANGER :
Un an - - - $2.00 Six mois - - - 1.00 Strictement payable d'avance	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, MONTREAL	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

LES GANTS

Quand elle met ses gants, je l'aide, et c'est très long.....
Nous sommes tous les deux dans le petit salon
Qui retient le parfum de sa robe d'automne.
Elle me tend ses mains; j'hésite, je tâtonne:
Ses doigts sont délicats, fuselés, élégants!
Je les baise à loisir, quand je lui mets ses gants!
Je prolonge - elle est bonne et tendre — ce manège,
Et je goûte longtemps cette vivante neige
Chaude comme le sang du coeur qu'elle m'offrit;
Et pendant que je tiens ses doigts clairs, elle rit!

--Et s'ils sont pas bien mis, les gants ?--On recommence!

Jeu d'enfants ou folie...O divine démence!
Les poètes aimés tour à tour vous diront
La caresse des doigts de femme à votre front,
Et l'exquise douceur de la chair féminine,
Et la bouche tremblante effleurant la main fine!

Mais elle a mis ses gants, sans mon aide, à la fin.

Je regarde ses yeux humides gris de lin
Avec tant de regrets subits et de prières,
Que souriante et rose et joignant ses paupières,
Elle se penche et vient offrir à mes baisers
L'amour qui luit au fond de ses beaux yeux baissés!

ALBERT LOZEAU.

DESESPERANCE.

Poitrinaire à vingt ans! Quand tout chante en moi-même,
Qu'une étoile à mon front se pose, y fait son nid;
Quand tout se cherche et vole enfiévré, quand tout s'aime,
Se rapproche, s'unit!

Mourir avant d'avoir pu sortir de l'enfance,
Ne sachant rien encore de ce qui peut griser,
Mourir le cerveau plein de rêve, d'espérance:
Trop plein....à se briser!

Mourir, mourir, mourir, quand je m'éveille à peine
Aux divines splendeurs d'un monde adolescent;
Quand une femme est là, dont les baisers, l'haleine,
Met du feu dans mon sang;

Avant d'avoir fini de sculpter dans un marbre,
L'oeuvre que je portais tout au fond de mon coeur;
Oh! mourir par le tronc, comme périt un arbre,
Sous la mousse vainqueur!

OTTAWA. JEAN D'AGREVE.

GRAND CONCOURS LITTERAIRE ET HISTORIQUE

Sous le patronage de Sir Alphonse Pelletier, Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

DERNIER ECHO DU IIIe CENTENAIRE

Le JOURNAL DE FRANÇOISE donne en concours la composition d'une courte nouvelle dont l'action devra prendre place à Québec, au temps de Champlain et de madame de Champlain. (1620-1624).

1er Prix :	Vingt-cinq dollars.
2ème "	Quinze dollars.
3ème "	Dix dollars.
4ème "	Cinq dollars.

Juges du Concours :

Mme F.-L. Béïque, Mme A. Turgeon, (Québec), M. A.-D. De Celles (Ottawa), M. Lucien Régnier, M. Fernand Rinfret.

CONDITIONS

1. La nouvelle ne devra pas dépasser deux mille-mots.
2. Autant que possible, elle devra être écrite au clavigraphe et sur Rainier, M. Hector Garneau, M. Fernand Rinfret. pseudonyme.
4. Le concours, commencé le 7 novembre, se terminera le 31 décembre.
5. Le concours est ouvert à tous.

LA DIRECTRICE.

Notre Concours

Nous sommes heureuse de constater la bonne impression créée, dans le public, par notre concours littéraire et historique.

De tous côtés nous arrivent les plus chaudes félicitations, ainsi que des lettres demandant certains renseignements que nous nous empressons de donner ici.

Nous prions nos collaborateurs de considérer que la nouvelle, que nous offrons en concours, est surtout une œuvre d'imagination, qui doit, cependant, être placée dans un cadre historique.

Et ce cadre doit comprendre les personnalités intéressantes du fondateur de la colonie, Samuel de Champlain, et de sa jeune épouse, Hélène Boullé. L'épisode, naturellement, se passera au Canada.

Il n'est pas nécessaire que Champlain et Madame de Champlain soient les héros de cette nouvelle. Nous exigeons seulement qu'ils s'y meuvent, leur action fut-elle des plus humbles.

Certes, le rôle joué par madame de Champlain dans notre histoire est assez effacé, mais il laisse tout de même une large place à la fiction. Sans aucun doute, il sera agréable aux concurrents d'entourer de dentelle cette figure gracieuse et jolie, qui eut, cependant, le tort de ne pas vouloir vieillir aux côtés de son héroïque époux.

Tous sont invités à prendre part à ce concours destiné à clore l'année mémorable du troisième centenaire.

Les prix offerts aux concurrents sont de nature à créer parmi eux la plus grande émulation.

Nous devons, pour notre part, remercier les généreux amis du "Journal de Françoise" qui se sont empressés de souscrire pour nous aider à offrir des prix dignes de ce travail méritoire. Nous donnerons en temps et lieu, les noms de ces donateurs auxquels viendront encore s'ajouter, nous n'en doutons pas, plusieurs autres qu'entraînera un si puissant exemple.

L'effort que tente, dans le domaine littéraire, le "Journal de Françoise" au moyen d'un travail supérieur offert à d'intelligents concurrents, a droit il nous semble, à un encouragement tangible de la part de nos compatriotes.

Nous procurons à la génération studieuse actuelle une occasion de revoir plus particulièrement les pages d'une époque peu connue, ou malheureusement trop négligée, de notre Histoire. Des correspondants nous ont fait l'honneur de signaler ce procédé comme étant "sympathique et plein de patriotisme," et nous osons nous flatter que nous méritons cette appréciation.

Le concours sera clos au dernier jour de décembre 1908.

LA DIRECTRICE.

Ne pas confondre

M. le juge Lemieux me pardonnera l'indiscrétion que je commets en livrant sa lettre à la publicité. Elle constitue la meilleure rétractation que je pusse offrir, si rétractation j'avais à faire. Car, je n'ai jamais voulu laisser croire que l'ovation faite, il y a cinquante ans, à l'honorable François Lemieux, avait eu pour héros, le juge actuel, l'honorable F.X. Lemieux; si je n'ai pas précisé davantage, c'est que je savais l'explication parfaitement inutile. Qui pourrait songer à confondre cet honorable François Lemieux, député il y a cinquante ans passés, avec le dispos et ingambe juge Lemieux d'aujourd'hui? — FRANÇOISE.

Québec, 10 novembre 1908.

Très chère Françoise,

Vous voyez que je m'y prends de la plus suave des manières pour vous ramener à de meilleurs sentiments à mon égard.

Que vous ai-je donc fait pour me représenter, sans pitié, dans des lignes, d'ailleurs charmantes, comme un Mathusalem chargé de lustres et pliant sous le poids de 95 ans révolus?

C'est à y perdre la tête: surtout quand on fait des efforts journaliers

pour paraître pimpant, vert, guilleret, et "non mûr" pour le chloroforme.

Malheureuse! Dans votre dernier numéro, vous m'attribuez un triomphe organisé en mon honneur, par les dames de Lévis, à la suite d'une élection que j'aurais remportée en 1854!

Vous vous êtes trompée d'enseigne, car il s'agit de mon ancêtre, l'honorable François Lemieux, personnage important, célibataire convaincu et fort sensible aux attentions publiques et privées des dames, mort il y a déjà quarante-quatre ans!

Et voilà ce que vous appelez: Dire vrai et faire bien!

Vraiment, je ne puis me résoudre à croire que cette substitution a été faite avec préméditation et avec "malice aforethought".

S'il en était ainsi, votre punition serait vos regrets que vous ne manqueriez d'éprouver en songeant aux ennuis que vont causer à ce cher sir Wilfrid, les missives des détrousseurs des infirmités et faiblesses des juges, sollicitant la succession de mes tricorne et simarre!

Je vous pardonne, chère Françoise, mais de grâce, n'y revenez pas.

Un ami,

F.-X. LEMIEUX,
Juge âgé de 57 ans!

Nos félicitations à notre grand confrère "La Patrie" qui vient de commencer dans sa page illustrée du samedi, la publication des aventures de Buster Brown. Ce sympathique petit personnage dont la réputation est parvenue jusqu'en Europe, nous repose des inepties du malheureux Timothée.

Les Coiffes de Sainte-Catherine

Vingt-cinq novembre, jour de la Sainte-Catherine, patronne des vieilles filles, selon la tradition, un jour de fête triste, parce que le glas des morts tinte encore à nos oreilles. Le soleil, coiffé de brume, laisse filtrer des rayons pâles ainsi que les cheveux dédorés de la sainte, le temps est lourd et gonflé comme un sein oppressé de sanglots. Dans les arbres dépouillés, le vent soupire, regrettant, sans doute, les jolies feuilles bruissantes dont les squelettes s'entrechoquent sous les pieds des passants furtifs.

Par contre, les foyers s'éclairent à la flamme des fournaises ronronnantes, l'intimité se fait plus grande. On sent le besoin de se rapprocher, de se raconter des histoires et de s'asseoir plusieurs à table pour se communiquer une gaîté que la nature nous refuse. Tout est prétexte à veillée et à sauterie. Si les éclats de rire défaillent, si la conversation menace de s'éteindre, on taquine les vieilles filles, on les prend pour cible de mille facéties plus ou moins réussies. Les plus cruelles, sous le masque de la pitié, criblent de petits dards empoisonnés les pauvrettes rougissantes. Des jeunes femmes qui traitent leur mari en américaines à la maison, ne savent quelles châteries inventer devant celles qui sont privées de leur "soutien naturel". Les yeux à l'envers, à demi pâmées, ces mauvaises riches, prodigues de mots doux: "mon gros chat", par-ci, "mon noir", par là, donnent le spectacle d'une félicité supraterrestre devant ces affamées, supplice renouvelé des Tantales : donnant l'appétit d'une jouissance qu'elles ne connaîtront jamais, ces pauvres (?) vieilles filles!... Et les sottes qui disent hors de propos : "Vous êtes comme à l'âge de quinze ans. On ne vous donnerait jamais votre âge. — Comme vous êtes bien conservée!..." Les étourdis: "J'étais enfant, et vous portiez des robes longues." Les bonnes âmes un peu bébêtes: 'Ne vous mariez pas allez, les hommes sont si infâmes!..." Et les jeunes mamans qui viennent leur mettre le bébé sur les genoux : "Tu ne danses pas toi, garde donc le petit, pendant que je vais faire un tour de valse." La valse s'éternise, et la mère ne revient à son nourrisson qu'après la soirée.

Autrefois, on parait les victimes pour les traîner au supplice. Les temps n'ont guère changé, le jour de la Sainte-Catherine ressemble à une Pâque fleurie. Et ce sont les vieilles filles elles-mêmes, qui, silencieusement, à pas menus disposent avec art les palmiers, les œillets, les plantes d'hiver et donnent à nos salons l'aspect de parterres auxquels il ne manque que le chant des oiseaux et le soleil. De partout monte cet arôme acre de la tire qui bout, la tire, cette friandise nationale, accompagnement obligato de la fête des vieilles filles. Chez le pauvre et chez le riche, l'or fluide de la "tire qu'on étire", vole de bras en bras comme un écheveau de laine qu'on dévide, et les lingots s'amoncellent dant les plats blancs. Les petits, heureux, battent des mains, et louchent en regardant les bonbons succulents incrustés d'amandes.

Le nuage lourd crève, et des étoiles blanches s'accrochent aux vitres.

—De la belle neige neuve pour les pralines de ce soir!

La fillette qui sent au bout de son fin soulier, le piétinement de son premier bal, interroge la route qui blanchit, là-bas. Le premier tintement des grelots lui annonce l'arrivée, ce soir, peut-être... du beau cavalier qui, en la faisant danser, lui offrira son cœur, tandis que la grande sœur, celle que l'on fête ce soir,

par dérision, et qui n'attend plus personne pour avoir trop attendu en vain, ne voit dans la bordée de la Sainte-Catherine que le lin glacé des linceuls qui enroule son âme pour l'ensevelir toute vivante. La fête de ce soir qui la contraindra à sourire du sourire des martyrs sous la griffe des lions, c'est la pelletée de terre annuelle jetée sur sa jeunesse, encore si près d'elle, que sans les méchants qui sont là pour lui en rappeler la fuite, elle la croirait en plein épanouissement! Son miroir lui renvoit toujours l'image restée jeune de ses traits que le vice n'a pas flétris. Elle se sent toute vibrante et toute illusionnée comme aux jours de sa prime adolescence. Le dépit n'a pu crisper sa lèvre puisqu'elle n'a jamais eu que des paroles de mansuétude et de pardon à laisser tomber de sa bouche. Il lui semble plutôt que son esprit est plus subtil étant plus éclairé. Parce qu'il a souffert, son cœur devine et comprend les douleurs des autres. Le sens de la vie lui arrive seulement. Elle a le sentiment de s'éveiller, quand il lui faut se replier sur elle-même, se consumer sans la joie d'éclairer...

Et la neige tombe, tombe toujours. Son poids si léger l'étouffe, la joie de tous lui fait mal... Ah! pouvoir se cacher et pleurer à son aise la banqueroute de sa vie, pouvoir mourir en criant le mal dont elle expire: de n'avoir pu assouvir cette faim d'aimer qu'on a constamment surexcitée en elle par toutes sortes d'apéritifs. Tomber toute vivante dans l'indifférence et l'oubli avec le caractère romanesque qu'on lui a fait, croiser ses mains sur sa poitrine sans avoir connu l'étreinte des amoureux que la poésie a chantée sur tous les tons... Coiffes de Sainte-Catherine, bonnets dérisoires plus épineux au front que la couronne du Christ, qui donc a inventé cette torture aussi odieuse que la question et l'inquisition elles-mêmes? Qui donc jette en guise de mantille la cendre des pénitents bibliques sur ces fronts qu'aucune défaillance n'a courbés? Quelle main d'empoisonneuse a versé la mort dans cette coupe finement ciselée et qui ne devait donner que de douces ivresses et de saintes extases. C'est toi, Société marâtre, toujours toi, qui distillas en cette âme, le venin dont elle meurt. Tu avais le devoir d'élever cette jeune fille pour elle-même, pour l'humanité, et tu la formes exclusivement pour l'homme, pour son plaisir, pour son caprice. Tu prépares les voies de ce Messie incertain, tu contrains les gosiers à moduler le "rorate cœli", tu soignes la mise en scène, tu forces même la jeune fille à préparer le trousseau, les fins dessous festonnés par la patience de ces jeunes fées, tandis que sur une toile invisible la pensée brode mille tendres fantaisies du fiancé imaginaire... Et le mari attendu ne vient pas... Toute la fantasmagorie croule faute de héros, l'ombre descend dans cette âme éteinte, satellite privée de lumière. Toutes ces précieuses dentelles, ces jupons à volants, ces chemises enjolivées jaunissent au fond des tiroirs fermés, car la main qui fit ces créations aériennes n'oseraient les tirer de leur cachette parfumée... On ne profane pas par un usage journalier le linge fin des épousailles, parce qu'un secret espoir reste au cœur quand même. on irait plutôt en lambeaux...

Tu le sais bien pourtant que toutes les femmes ne sont pas aptes au mariage par nature ou par tempérament. Il naît beaucoup plus d'enfants du sexe féminin que du sexe masculin... est-ce à croire, comme certains hommes semblent l'interprêter, que l'homme doit suivre l'exemple des patriarches et alterner de Sarah à Agar?

Les femmes, parce qu'elles sont plus sobres, avec des habitudes de vie plus régulières vivent plus longtemps que les hommes. Il faut donc en conclure que pour des raisons économiques — dont on ne peut comprendre les raisons encore — il est dans l'ordre naturel que la femme n'ait pas de mari ou bien qu'elle en soit privée à certain moment de son existence ; à l'âge souvent où elle ne doit attendre sa subsistance que de son travail, les parents les plus proches, les protecteurs naturels étant, eux aussi, disparus. Il incombe donc à ceux qui font l'éducation de la jeune fille de la préparer à sa mission. Non-seulement, on doit en faire une créature de devoir et de raison, mais l'outiller pour la lutte de la vie. Sans lui inspirer le dédain et le mépris de l'homme, lui apprendre à s'en passer et ne pas faire du mariage ou du cloître les wagons de "première", où, seules les privilégiées peuvent voyager, ayant le droit de mépriser les autres, les voyageuses de "deuxième", ces quantités négligeables, cette chair à souffrance bousculée, rudoyée, si voisine du char à bétail. L'amour manquant à ces existences solitaires, trouver dans le ciel une étoile plus haute et plus sûre, qui ne voile pas sa face aux jours sombres afin d'orienter sa barque vers le large. Au lieu de comparer la vieille fille à une plante stérile condamnée à sécher sur place, enseigner à la jeunesse le respect de ces dévouements obscurs et désintéressés, déifier le devoir et la charité, et montrer par quel miracle de l'esprit sain, ces vierges sans époux deviennent mères, les générations d'âmes qu'elles mettent à la lumière et à la vie, aussi nombreuses que les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Placez sur de hauts piédestaux, les Jeanne d'Arc et les Mance. Que serait-il advenu de la France et du Canada sans ces femmes qui, au lieu d'un enfant, portent toute une race en leurs bras?...

Sans doute la morale et le destin des races progressistes veulent qu'il y ait le plus possible de femmes-épouses et mères. Mais ne se marie pas qui veut, et ne pas prévoir dans ses calculs les oubliées du mariage, ô Société écervelée, c'est d'une mère inconséquente, quand on songe que les hommes sont de plus en plus réfractaires au mariage, n'osant guère embrasser un devoir parfois trop lourd pour leur courage et leurs ressources, redoutant les surprises de l'hymen, "Le toujours! jamais!" du mariage, donne la chair de poule aux plus braves...

Dans ces conditions, ne vaut-il pas

mieux ignorer l'homme hypothétique et dire bravement à la jeune fille. Travaille, étudie, sois médecin, infirmière, dactylographe ou comptable, mais sois une personnalité, sois quelqu'un. Si tu désires être libre, fière et pure, mets-toi indépendante de l'argent masculin. Apprends le prix d'une piastre gagnée, si tu veux connaître le sens de l'économie!...

Les jeunes gens eux ne sont pas dressés en vue du mariage. On se contente d'en faire des hommes sains, honnêtes, éclairés, par le fait ils se trouvent à être des candidats recommandables au mariage, pourquoi en serait-il autrement de la femme?... Pourquoi est-on à la suggestionner sans cesse qu'elle n'est pas apte aux hautes sciences, que la cuisine est son domaine et le pot-au-feu son horizon... et qu'elle ne peut, sans déchoir, sortir de là. Sans doute nous avons une hérédité chargée, tout un lourd passé de coquetterie, de papotage, d'ignorance, de paresse et de sensiblerie, à briser, pour voler vers les hautes sphères où quelques femmes déjà trônent, lumineuses d'espoir et de régénération.... Le petit garçon arrive à l'étude avec un cerveau tout façonné en vue de sa destinée, les sillons sont creusés, il n'y a plus qu'à y jeter des idées.

Tandis que la femme est tenue de pétrir elle-même la matière grise de sa pensée d'y graver les circonvolutions avec le burin du travail, quand elle n'a pas à brûler les vieilles souches des préjugés reçus et respectés. Mais songez donc, comme les rares fleurs qu'elle peut tirer de cette terre stérilisée lui coûtent cher, et comme on doit avoir du respect pour celles qui savent tirer parti d'un fonds aussi ingrat. Pourtant, écoutez le doux prophète Tennyson, chantant la femme de l'avenir, "Maîtresse d'apprendre tout sans sortir de sa nature".

Boucles dansantes, mains rouges, corsages plats, pieds gourds, robes étriquées, caricaturés, mis en vaudeville, que l'on devrait vénérer comme on baise sur les saintes faces les crachats et la poussière qui font hideuses la tête adorable du Christ. Mais elles rehaussent pourtant l'idéal féminin aux yeux de ceux qui comprennent le prix d'une âme, ces nobles et saintes vieilles filles.

Signe des temps réjouissants, les coiffes de Sainte-Catherine se modifient à leur avantage. Elles deviennent de plus en plus coquettes et jolies à porter. Béret, bonnet carré, étamine légère sculpturalement drapée, "pleureuses" des infirmières, guimpes aux ailes éployées, et même couronne royale comme à la princesse Victoria, "The royal old maid".

Elles se feront toujours plus aériennes, pour finir en halo, comme autour du front élargi de la sainte, radieux reflet de la science, du travail et de la charité.

COLOMBINE.

A Travers les Livres, Etc

"Edmond de Nevers, penseur et artiste," est le titre d'une brillante conférence, faite, à Woonsocket, par Henri d'Arles, qui nous en a gracieusement adressé le texte.

C'est avec une véritable émotion que nous en avons pris connaissance. Edmond de Nevers a été un collaborateur de la première heure du "Journal de Françoise", auquel il n'a jamais ménagé ni son amitié, ni son encouragement, et rien de ce qui le concerne ne peut nous laisser indifférent. Nous avons donc été heureux de constater dans quels termes magnifiques et touchants, le conférencier a parlé de l'œuvre et de la personalité sympathique de notre grand écrivain canadien.

Nous regrettons que le cadre restreint du "Journal de Françoise" ne nous en permette pas la reproduction. C'est une belle page qui ne mérite que la critique la plus élogieuse et qui restera à l'hommage d'une mémoire très chère comme à la gloire du conférencier qui l'a conçue.

LE LISEUR.

LE PLAISIR DE FAIRE PLAISIR [1]

Quand donc notre vieux Québec reprendra-t-il son air de tranquillité habituelle? Après l'agitation joyeuse des fêtes du troisième centenaire, nous voici en temps d'élection ; ces messieurs sont tous empoignés par la lutte intéressante: on n'entend parler que de politique. Et les femmes? Ah! bien! elles ont aussi de graves préoccupations; c'est la période peu poétique du grand remue ménage d'automne; et aussi, c'est le temps de songer aux toilettes d'hiver ce qui n'est pas un mince souci! Il faut voir les figures sérieuses qu'on croise sur la rue: "Ma chère, mon costume de l'an dernier ne pourra me servir avec la mode nouvelle.. que ferais-tu à ma place?" Et l'autre gentille passante de répondre: "Ne te tourmente pas, chère ; aussitôt notre installation terminée, j'irai chez toi, et à nous deux nous trouverons bien un moyen d'arranger cela". Alors, un joli sourire de soulagement éclaire la physionomie tantôt attristée, et l'on se quitte pour courir les magasins...

Sans doute, c'est aimable de vouloir rendre les maisons nettes, confortables et attirantes; il est aussi tout naturel aux femmes de se donner du mal pour être gracieuses à regarder; et, vraiment, il y a de si exquises choses dans les vitrines qu'on leur pardonne d'être "tentées"

J'ai intitulé cette causerie " Le plaisir de faire plaisir" il est temps que j'aborde mon sujet, m'y voici:

Quand je les vois toutes faire leurs préparatifs pour le long hiver qui s'en vient, et s'efforcer de rendre leurs demeures et leurs personnes aussi belles que faire se peut, une pensée me vient à l'esprit, et je songe: si on se donnait aussi la peine d'être gaies, amusantes et bonnes pour tous, les "Home" deviendraient de véritables "Edens".

Pour cela, me direz-vous, il faudrait trouver le bonheur...

---

(1) Cet article aurait dû paraître dans le numéro précédent.—Note de la Réd.

Mais non! ça n'est pas nécessaire, mesdames... Le secret d'être contentes et d'humeur égale tout l'hiver, même quand il fera vilain dehors c'est de ne plus penser à vous; de vous oublier pour chercher "le plaisir de faire plaisir".

La plaie du siècle, à mon humble avis, c'est ce besoin d'analyse; cette manie de fouiller son "moi". Alors on se découvre une kyrielle de tristesses; et, tout naturellement, on s'apitoie sur son sort, et on se complait dans sa coquille.

Pourquoi s'étudier ainsi? Autour de nous, les autres ont leur part de souffrance; ont besoin qu'on les aime, les soutienne et les encourage.

Songeons-y sérieusement, et, alors à travers nos larmes, déjà moins amères, nous entreverrons une consolante douceur, celle du "plaisir de faire plaisir". Essayez, et vous m'en direz des nouvelles. Je connais une mienne amie qui, un soir la semaine, va chez une vieille dame infirme faire la partie de cartes. Cette bonne vieille ne joue qu'à la bataille; ça n'est pas folichon! Eh! bien, étant entrée là par hasard, j'ai trouvé mon amie qui riait aux éclats. Une fois dehors, comme je m'étonnais qu'elle pût rire auprès d'une personne si peu intéressante, "C'est vrai" me dit-elle "j'ai du plaisir. Cette pauvre femme est si contente que je finis par m'amuser de sa joie." Oui, en donnant aux autres une parcelle de dévouement, on trouve une véritable satisfaction!

Bientôt, nous serons en novembre, le mois voué aux disparus.

Cette époque amène parfois le regret de ne pas avoir donné à ceux qui ne sont plus, tout ce que nos cœurs possédaient de tendresse et d'amour! En déposant sur leurs tombes des fleurs fraîches humides de la rosée amère de nos larmes, n'est-ce pas que tous, nous voudrions avoir fait plus pour nos chers absents?

N'attendons pas que leurs yeux soient clos pour avoir cette pensée.

Ayons pour ceux qui vivent autour de nous de délicates attentions.

Eprouvons le "plaisir de faire plaisir". Alors, après l'adieu, une apaisante douceur descendra sur nous, et rendus plus forts par cette assurance, nous attendrons avec sérénité le "revoir" dans l'immortelle lumière...

MATHILDE CASGRAIN.

Québec, 1908.

Un Plébiscite

On nous écrit:

"Comment se fait-il que ni vous, ni le "Journal de Françoise", ne preniez aucune part à la discussion qui s'engage de tous côtés, aussi bien sur le vieux continent que sur le nouveau, relativement au droit de vote pour les femmes? Vous avez vu qu'il en a été fortement question à la dernière réunion du Conseil des Femmes, à Ottawa, et, depuis, l'on a mentionné le nom d'une Canadienne en vue, comme devant être la première suffragette en notre pays.

Pas une femme journaliste française — Madeleine, Colette, Margot, n'a dit son sentiment sur ce sujet brûlant d'actualité et palpitant d'intérêt.

Votre journal, qui est une gazette spécialement féminine, devrait consacrer quelques pages à ce qui concerne un droit réclamé par votre sexe et qui ne saurait vous laisser indifférente."

Le reproche nous pique. Et peut-être nous pique-t-il d'autant plus que notre correspondant a raison.

Dès aujourd'hui, nous ouvrons un plébiscite auquel sont appelées à répondre toutes les femmes de notre pays, exerçant une fonction quelconque, en occupant une position sociale leur permettant d'exercer quelques autorité.

La question soumise est celle-ci : "LES FEMMES DOIVENT-ELLES RECLAMER LE DROIT DE VOTER?"

Nous reproduirons, au fur et à mesure les réponses qui nous parviendront.

LA DIRECTRICE.

L'Exposition de la Tuberculose

Le Congrès de la Tuberculose, ouvert depuis le 18 jusqu'au 29 novembre à l'Auditorium, rue Berthelet, accomplit une œuvre humanitaire de tout premier ordre.

Nous engageons fortement le public à se rendre aux diverses séances de ce congrès lesquelles promettent, à tous les points de vue d'être excessivement intéressantes.

Nous avons beaucoup à apprendre sur les moyens préventifs à employer contre ce fléau cruel, que nos compatriotes anglais ont si justement dénommé : la "Peste Blanche".

Notre ignorance est la cause qu'en beaucoup de cas la terrible contagion a fait plus de victimes qu'elle n'en aurait eues avec les plus élémentaires précautions.

A l'Auditorium, des personnes bien renseignées—médecins, conférenciers, etc—vont nous expliquer non-seulement les moyens pour nous préserver de la tuberculose, mais les divers traitements à suivre quand une fois on en est atteint. Tout le monde sait maintenant qu'un tuberculeux n'est pas nécessairement voué à une mort à brève échéance, et qu'il existe pour ces cas, pris au début, des cures assez certaines.

A l'Exposition de la tuberculose, nous verrons des chambres aménagées pour ces malades où toutes les lois de l'hygiène sont indiquées ; il y aura de plus des démonstrations culinaires sur les mets spéciaux à préparer aux tuberculeux, enfin, l'exposition à tous les points de vue, sera extrêmement attachante.

Au nombre des conférenciers, mentionnons Mme Fiedler, chargée de mission par le gouvernement français, qui a assisté au Congrès de Washington dernièrement, où elle a pris une très large part. Le public lettré montréalais sera heureux de l'occasion qui lui est donnée d'entendre une femme aussi distinguée.

FRANÇOISE.

La musique est le seul talent qui jouisse de lui-même, tous les autres veulent des témoins.—Marmontel.

Correspondance

Montréal, 11 novembre 1908.

Madame Françoise,
Directrice du
"Journal de Françoise".

Chère Madame,

Nous venons de prendre connaissance de la lettre ouverte que vous adressez au Directeur du Théâtre-National dans votre numéro du 7 novembre courant.

Je suis chargé par la Direction de vous en accuser réception, et de vous assurer que nous prenons bonne note de votre réclamation.

En montant "L'Espionne" de Sardou, nous avions cherché à tâter l'opinion publique, pour savoir s'il serait possible au National de s'affranchir un peu du mélodrame et d'aborder un genre plus élevé. Le résultat ayant été satisfaisant, nous allons continuer dans cette voie, et alterner la comédie et le drame.

Déjà, la semaine prochaine, nous avons à l'affiche "La Loi du Pardon" de Maurice Landay. Ensuite viendront successivement des œuvres de Sardou, Dumas fils, Richepin, Erkmann, Chatrian, etc. Nous pouvons d'autant mieux aborder ce genre de spectacle que nous possédons cette année, une troupe permanente très homogène, et dont quelques artistes sont rompus à la comédie. Ce sont de gros atouts que nous tâcherons de faire valoir.

Mais, le théâtre, comme beaucoup d'entreprises d'ailleurs, a besoin d'être dirigé avec prudence, on ne réforme pas tout en un jour. Il faut accoutumer nos habitués à ces changements. D'un autre côté, nous aimerions aussi à garder les abonnés des Nouveautés, qui veulent bien cette année venir nous encourager. Pour cela, je crois qu'il faut entre les comédies jouer des mélodrames ayant une certaine valeur littéraire. Ne croyez pas que je dis là une monstruosité ; il existe dans le répertoire français des drames admirablement écrits et signés de noms célèbres. Pour ne pas déflorer notre programme à venir, je ne vous citerai dans les pièces déjà jouées, "Fanfan la Tulipe" de Paul Meurice, qui pouvait intéresser tout le monde.

Le théâtre a fait, à Montréal, d'énormes progrès ; il faut suivre cette marche en avant, il est nécessaire que nous accomplissions une évolution. J'en suis un des plus chauds partisans. Mais nous avons besoin, pour cela, qu'on nous accorde crédit d'un peu de temps et que le public nous encourage.

Nous serons toujours heureux de recevoir des idées. Nous ne sommes pas suffisamment en contact avec la foule, et cela serait pourtant bien nécessaire. Des suggestions qu'on pourrait nous faire, quelques-unes seraient peut-être mauvaises, mais combien d'autres, nous seraient utiles. Puisque vous avez bien voulu commencer, Madame, je ne saurais trop vous demander de continuer. Je me ferai un grand plaisir de vous répondre chaque fois, et de suivre autant que cela sera possible, les bons conseils que vous voudrez bien nous donner.

Croyez, chère Madame, en l'assurance de mon entier dévouement,

A. GODEAU,
Régisseur général
et metteur en scène.

Feu Auguste Marion

De tous les journaux de Montréal qui ont tracé une esquisse biographique d'un confrère estimé et regretté, pas un n'a mentionné le stage que fit à la "Patrie", feu Auguste Marion.

C'est pourtant là que je le connus et que je fus à même d'apprécier ses belles qualités de narrateur.

Auguste Marion était un misogyne et je me souviens que le jour de son entrée à la "Patrie", un des rédacteurs,—je crois que ce fut M. Langlois, le directeur actuel du "Canada"— me dit, en riant:

—Vous savez, Marion n'aime pas les femmes!

Cela ne m'émut pas plus que de raison, et, en effet, si Auguste Marion avait notre sexe en oubli, il était assez courtois, assez gentilhomme pour ne lui manquer d'aucuns égards.

Je dirai par parenthèse que les hommes les plus redoutables aux femmes ne sont pas ceux qui ne les aiment pas mais ceux qui les aiment trop.

Nous devînmes même d'assez bons camarades, M. Marion et moi, pour qu'il me racontât un peu de ces longues et intéressantes histoires qu'il débitait si volontiers, aux autres rédacteurs.

A la veille de partir en vacances, il me demanda de lui confier la page féminine durant les huit jours que devait durer mon absence. J'accédai, charmée, me demandant intérieurement ce qu'il pourrait bien y mettre. Quel ne fut pas mon amusement d'y voir, le samedi suivant, la description illustrée de toutes les punitions infligées aux femmes, au Moyen-Age: cage de fer, botte à écrou, muselières, oui, des muselières épouvantables pour celles qui avaient trop parlé, enfin, tous les instruments inimaginables de torture qu'à cette époque d'ignorance et de barbarie, on infligeait aux femmes pour chacun de leurs péchés.

Je le remerciai, en riant aux larmes, de tout le savoir qu'il avait dépensé dans les colonnes qui m'étaient réservées.

—A la bonne heure, fit-il en frottant l'une contre l'autre, ses longues mains osseuses, vous entendez la plaisanterie!

Mais je suis sûre qu'il était désappointé. Il s'attendait à ce que je fisse une véhémente sortie pour avoir laissé entrer dans "le Coin de Fanchette" une littérature aussi anti-féministe, et il était vexé de n'avoir fait tant de frais que pour servir à mon amusement.

Les journaux ont dit que l'on ne connaissait que fort peu de détails de la vie intime de ce grand original.

C'est vrai, mais, par un singulier concours de circonstances, il est venu à ma connaissance, que ce misogyne avait, pourtant, une fois dans sa vie, aimé. L'héroï-

ne, de cette idylle, une belle jeune fille, portant l'un des plus beaux noms du pays, est aujourd'hui religieuse en un monastère. Elle s'appelait: Marie, et, c'est sur son nom qu'Auguste Marion, au temps de sa jeunesse, dans le dernier vers d'une poésie qu'il lui dédiait, avait fait une déclaration d'amour dans cet ingénieux jeu de mots:

Auguste Marie, on t'aime !

Existe-t-il l'homme,dont la vie n'a pas été traversée par une femme?

Auguste Marion n'est donc pas à plaindre: il a aimé, et sur sa tombe, aujourd'hui, une vierge, dans un cloître, à la douce lueur des cierges, fait descendre la rosée bienfaisante de sa prière......

FRANÇOISE.

Les Oeuvres Poétiques de Louis Fréchette

L'autre jour, à la librairie, Cadieux & Dérôme, rue Notre-Dame, j'ai aperçu, par hasard, ornant les comptoirs, la nouvelle édition des œuvres de notre poète national.

J'eus une exclamation de surprise et de joie. Enfin! depuis je ne sais combien de mois,—des années aussi devrais-je ajouter— avais-je dit aux nombreuses personnes qui m'en posaient la question:

—Toutes les éditions des œuvres de notre poète sont épuisées mais, la maison Beauchemin s'occupe de les faire ré-éditer.

Elles avaient donc enfin paru!

Vite, je m'emparai d'un exemplaire:

—Combien "La Légende d'un Peuple"?

—Six dollars!

Six dollars! je restai abasourdie. Comment; mettre à ce prix inabordable un ouvrage que chacun de nous aurait à cœur et à honneur de posséder parmi ses livres de prédilection!

Je n'en reviens pas encore.

Ce n'est pas tout. Les autres œuvres du poète sont aussi ré-imprimées, et mises à vente à des prix qui défient toute la popularité dont leur auteur a joui. C'est ainsi que les "Feuilles Volantes" et "Oiseaux de Neige" ne s'offrent pas moins que pour cinq dollars. "Epaves poétiques" et "Véronica", cinq autres dollars,

Pour se procurer les œuvres complètes de Fréchette, il faudra seize dollars.

Or, je vous le demande, sont-ils nombreux ceux de nous qui peuvent se donner la joie d'un aussi coûteux achat?

Je suis surprise et peinée de l'attitude prise par la librairie Beauchemin en cette affaire, et, je ne réussis pas à me l'expliquer.

Je comprends qu'une édition de luxe s'impose, mais, si on avait en outre, publié un volume des poésies de Fréchette à un dollar et demi, comme le recueil que l'on a édité des œuvres de Crémazie, le prix eut été suffisant à couvrir les frais d'impression, et à le rendre accessible au public.

A l'époque qui s'approche des fêtes de Noël et du Jour de l'an, le cadeau eut été tout indiqué. J'y avais depuis longtemps songé pour des amis de là-bas... Il faut aujourd'hui déchanter.

FRANÇOISE.

Rectification du Vocabulaire

Un bon camarade en journalisme, M. Henri Roullaud, vient d'offrir au public, un livre intitulé: "Rectification du vocabulaire", et qui s'impose déjà à tous les Canadiens par son utilité et son à-propos.

L'épigraphe de ce nouveau volume est curieuse, et donne l'idée exacte du rôle que cette publication est appelée à jouer parmi nous:

"Le vocabulaire canadien présente une curieuse particularité: pour un grand nombre de mots usuels, c'est du français qu'il faut traduire en français."

Voilà qui touche la note juste. En effet, combien de mots employons-nous souvent qui sont d'un pur français, et qui ont, cependant le tort de signifier tout autre chose que ce que nous voulons dire. Ainsi, par exemple, j'ouvre au hasard la "Rectification du vocabulaire", et je tombe sur le mot: "Ingénieur". Combien l'emploient dans le sens de: mécanicien! ainsi que le mot : engin, dans le sens de locomotive!

Je transcris ici pour l'intelligence des personnes qui aimeraient à connaître plus amplement ce nouveau vocabulaire, l'extrait suivant:

"M. et Mme Laurent se sont rendus à une fête foraine dans la banlieue de Paris.

Poussés par la curiosité, ils ont voulu assister aux exercices d'un dompteur de bêtes fauves. Il y avait foule sous la tente. Au cours de la représentation, un des lions fit mine d'attaquer le moderne belluaire et cet incident faillit provoquer une panique.

M. Laurent raconte cet incident à Justine, et termine en disant qu'il n'avait jamais vu un auditoire si excitable.

—Ce qui est plus curieux, dit-elle, c'est que Monsieur ait pu voir un "auditoire" dans un pareil lieu.

—Expliquez-vous, Justine.

AUDITOIRE.—On appelle auditoire un groupe, une réunion de personnes qui "écoutent", qui "entendent" un discours, une conférence, un opéra, une tragédie, un orchestre, un phonographe, etc. On ne nomme pas "auditoire", mais

SPECTATEURS.—Les gens qui assistent à la représentation d'un cirque ou d'une pantomime, à une course, à une partie de balle, aux exercices d'un dompteur, etc.

Un "auditoire" doit être recueilli pour entendre. Les "spectateurs" peuvent librement causer et rire entre eux ; cela ne les empêche pas de voir le spectacle. Ce sont ou les spectateurs, ou l'assistance, ou l'assemblée, ou la foule, ou le public, comme on voudra, mais ces gens-là ne forment jamais un auditoire."

Personne ne saurait feuilleter ce livre sans en retirer quelque profit.

J'avoue, pour ma part, y avoir appris plusieurs détails qui enrichissent mon vocabulaire personnel.

Non seulement toutes les maisons d'éducation, mais, tous les Canadiens, petits et grands, jeunes et vieux, qui ont souci de parler correctement leur langue, devront se procurer la "Rectification du Vocabulaire". On y retrouvera en plus, dans l'appendice, une excellente leçon sur l'emploi des majuscules, et un tableau comparatif des monnaies, des poids et des mesures françaises et anglaises, etc.

Ce volume a de nombreuses illustrations.

FRANÇOISE.

Les caractères passionnés n'atteignent le but qu'après l'avoir dépassé.—Mme Swetchine.

- LA PEUR -

—C'est très drôle, dit le peintre Bervil en posant sur la table brune de la brasserie le journal qu'il venait de lire. C'est vraiment très drôle.

Il riait silencieusement. Son ami Demeure demanda:

—Qu'est-ce qui est drôle?

—Ça ne vous amusera pas: vous ne connaissez pas la personne. Mais le maître, dit-il en se tournant avec une nuance de respect vers le sculpteur Darthez, le maître l'a connue, lui!... Ce n'est qu'une annonce de quatrième page ; "Mlle Elise Dorpat, somnambule extra-lucide. Tout le passé! Tout l'avenir!"

—Eh bien, dit Demeure, ce n'est pas neuf. Il y en a vingt par jour, des annonces de somnambules, et les somnambules, on a beau dire, il y a des jours, des jours...

—Oui, dit Bervil, j'entends. Toutes les femmes ont besoin de surnaturel. Mais s'il fut jamais une de ces pythonisses pour démontrer que, de nos jours, la prophétie est un métier comme celui de mercière ou de marchande à la toilette, c'est bien Elise Dorpat. Darthez l'a connue, et c'est pour ça que la nouvelle doit l'amuser autant que moi. Elle était modèle, il y a quinze ans, cette Elise, elle posait l'ensemble, à dix francs la séance, dans les ateliers : une fausse maigre, fine, mince, blême, avec un air de rêverie mystique. Je ne sais quel étudiant en médecine, sans doute, s'avisa de découvrir en elle un "sujet" et en fit un médium. Je dois avouer qu'elle avait le physique de l'emploi, c'est quelque chose, et je présume que sa nouvelle industrie lui donna quelques bénéfices, car lorsque au bout de quelques années elle épousa un brave employé de l'octroi parisien, on prétendit qu'il ne l'avait pas prise tout à fait pour ses beaux yeux.

"Jusqu'ici, rien que de banal. Mais voilà que l'autre jour je la rencontre sur le boulevard Raspail, son ancien quartier, en grand deuil, vieillie, fripée, déformée, un filet de ménagère au bras. Je la salue, elle me rend mon salut, vient à moi, me prend la main mélancoliquement.

—Hélas! dit-elle, j'ai perdu mon pauvre mari. Que faire? Et je m'ennuie tant! Je crois que je vais "reprendre le sommeil"!

"Entendez-vous? Elle parlait du don de seconde vue, du mystère, des voiles de l'avenir, comme un épicier retiré qui dirait: "Je vais reprendre le commerce." Vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose de changé depuis le chêne de Dodone, les prêtresses de Delphes et la sibylle de Cumes?

—Je ne sais pas, dit Darthez d'une voix lente. C'est plus compliqué que vous ne croyez, Bervil, c'est plus compliqué!

Ses doigts palpaient l'air comme pour modeler des formes. Habitué à traduire sa pensée par des lignes et non par des mots, ses mains étaient devenues plus adroites que son langage.

—Vous croyez à la veuve de M. Dorpat, commis principal d'octroi, somnambule extra-lucide! s'écria Bervil.

—Ce n'est pas, comme vous l'avez dit, un carabin qui a lancé la petite Elise dans sa nouvelle carrière, continua le vieux sculpteur, c'est moi. Et je puis vous assurer que je n'oublierai jamais dans quelles circonstances.

"Vous n'avez pas connu Elise il y a vingt ans. Une figure délicieuse et supra-terrestre qui semblait descendre des nues. Elle avait des yeux inoubliables, un peu effrayants, extraordinairement clairs, clairs et vides, tant qu'on n'y versait pas une pensée. Mais c'est bien pourquoi c'était un modèle incomparable. On n'avait qu'à lui dire: "Elise, voilà ce que c'était qu'Ophélie, Penthésilée, Imogène." Et c'était Penthésilée, Imogène, Ophélie, que vous aviez devant vous: non pas telles qu'elles furent pour le premier qui les créa, mais telles qu'on les imaginait soi-même. Elle lisait votre pensée, elle devenait votre pensée vivante, incarnée. Et si l'on cessait de songer à la chose qu'on voulait faire, elle perdait la pose, ce n'était plus rien, tout de suite, que l'effigie toute pâle d'une jolie petite fille morte. C'était étrange, je vous dis, très étrange.

"En ce temps-là, je rêvais d'un groupe qui devait s'appeler "Immortalité" : une femme soulevant la tête d'une enfant morte, et la regardant avec un air tout à la fois de doute déchirant et d'espoir passionné... parce qu'on ne sait pas, qu'on ne saura jamais ce qui se passe après l'arrêt définitif des mouvements chez les êtres ; mais on voudrait tant qu'il y ait quelque chose qui survive d'eux, quand on les a aimés! La maquette achevée, il se trouva que mon atelier n'était pas assez haut pour la masse de glaise que je voulais élever et que la terre y séchait trop vite. J'en louai un autre, dans une partie de l'impasse Boissonade, qui a été détruite depuis. Je n'étais pas riche, alors, et cette pièce assez vaste, froide et grise, n'avait rien de somptueux. C'était une ancienne écurie que le propriétaire, jugeant sans doute qu'un artiste, même pauvre, paierait malgré tout plus qu'un cheval, avait transformée en ouvrant une baie vitrée au-dessus de la porte. En face, une espèce de galerie, ou plutôt de soupente, servait de chambre à coucher. Le sculpteur qui l'avait habité avant moi, un Américain, paraît-il, n'y avait rien laissé qu'un énorme bloc de plâtre, carré, adhérent au sol par son poids et les qualités mêmes de cette matière. Sans doute, il avait dû en faire un socle pour un de ses essais, et je lui donnai dans mon esprit la même destination. En attendant, je le recouvris d'un lambeau d'étoffe et m'en servis comme de support pour une lampe à réflecteur, assez puissante, dont je me servais quand la fantaisie me prenait de dessiner le soir. Mon mobilier, à cette époque, tenait dans une voiture à bras. Le lit même, une espèce de divan assez large, fut bientôt hissé dans la galerie, qu'il remplissait tout entière. Puis je fis venir de la glaise et me mis au tra-

vail avec ces alternatives de joie sans borne et de découragement que connaissent tous ceux qui ne sont pas de purs instinctifs.

"Je ne pensais qu'à mon œuvre. J'entendais la question, pleine de cris et de larmes, que se posait la mère devant ce corps frêle, à jamais froid, déjà diminué ; je portais en moi la forme rigide et désolante de la petite morte. J'avais décidé tout de suite qu'Elise me poserait ce cadavre puéril et douloureux. Qui donc plus qu'elle portait sur son visage cette expression de vide hagard et inquiétant? Mais, avant même que je me fusse mis à plaquer les blocs de terre grise sur le bâti de bois qui les attendait, je fus envahi par un sentiment qui m'avait été inconnu jusque-là. Jusque-là? Non. Je l'avais éprouvé dans mon enfance, comme vous, sans doute, comme tous les fils et toutes les filles des hommes : la peur sans cause qui vous prend dans une chambre noire, la peur qui vous fait appeler maman, la bonne, n'importe qui, pour qu'on apporte une lumière, parce qu'on deviendrait fou, à force de trembler et de pleurer, s'il n'y avait pas une lumière! Et quand on vous dit: "Tu n'es qu'un poltron, il n'y a personne, il n'y avait rien!" c'est seulement par fausse honte qu'on n'ose pas répondre: "Il y avait quelque chose! J'en suis sûr, je l'ai senti." Si l'enfant avait déjà la connaissance des mots abstraits, il dirait: "C'était une "Présence", un être invisible, mais qui flotte, qui plane, qui existe." Eh bien, et surtout précisément aux heures obscures, dans cet atelier, dès les premiers jours, je sentis une Présence! J'avais peur comme les enfants, sans savoir pourquoi, peur atrocement. Une angoisse me prenait à la gorge dès que j'entrais dans cette pièce nue, banale, froide, où il n'y avait rien que des moulages, apportés par moi-même, des linges humides et l'ébauche de mon groupe, ce que, dans notre argot d'atelier, nous appelons un "boulot!" Et puis si, au crépuscule, je n'allumais pas ma lampe tout de suite, c'était une sensation affreuse que je vais essayer de vous faire comprendre. J'ai visité, sur les confins du Siam, le temple sublime d'Angkor, miracle qu'une forêt vierge tient enseveli depuis mille ans. Dans la plupart des immenses galeries, aux ouvertures obstruées par les éboulis et les lianes, la nuit est presque absolue et pertuelle ; et si on entre brusquement, voilà que, sans bruit, sans aucun bruit, on se sent enveloppé, baigné, noyé dans un grouillement larvaire, un tourbillon silencieux qui vous étreint depuis les pieds jusqu'aux cheveux. Mais la cause d'une si grande épouvante est risible: des milliers de chauves-souris que l'invasion a troublées et qui, en s'envolant, effleurent vos mains, vos joues, tous vos membres. C'est ça que je ressentais dans mon atelier! Seulement, il n'y avait pas de chauves-souris. Il n'y avait... il n'y avait que la Présence, la Présence avec ses invisibles ailes, sa viscosité, son horreur indicible. Comment moi, qui ne suis qu'un sculpteur, pourrais-je mieux m'expliquer? Le plus grand poète ne trouverait pas de mots ; il n'y en a pas.

"Je pris l'habitude, aussitôt que je voyais baisser le jour, de fuir mon atelier, d'errer par les rues. Je ne rentrais que tard, le plus tard possible . Parfois, je ne rentrais pas du tout. Allez, les hommes, je vous le répète, restent toujours des enfants: quand ils sont malheureux, souffrants ou terrifiés, ils ont encore bien plus besoin des bras d'une femme qu'aux jours où ils se sentent forts et sans crainte. Mais quand par hasard il me fallait rester chez moi, toujours cette impression d'ailes invisibles, cette angoisse à la gorge, et la lampe! Je ne vous ai pas encore dit: la lumière de la lampe dansait comme si vraiment des ailes avaient passé dessus ; et toutes les nuits, vers une heure, un souffle froid, venu je ne sais d'où, l'éteignait net, net, net! Vous vous rappelez les paroles de la Bible: "Les poils de ma chair se sont hérissé." J'avais, à ce moment, la peau comme une râpe et un goût dans la bouche... la peur a un goût amer, dans la bouche. Il y a beaucoup de gens qui l'ignorent : moi, je le sais, je vous assure.

"Sans ce dernier phénomène, évident et brutal, je me serais persuadé, je crois, que seul le caractère funèbre de l'œuvre que j'avais commencée avait mis mon cerveau et mes nerfs en désordre ; je fus quelques jours sans y travailler. Mais l'oisiveté m'était encore plus pénible que l'effort ; elle me laissait livré tout entier à cette abominable hantise. Un matin, ayant résolu de reprendre ma besogne, j'envoyai un mot à Elise pour qu'elle vînt poser dans l'après-midi. Au moins, il y aurait un être humain près de moi, je ne serais pas seul.

"Je la vois encore, enveloppée dans une grande mante en laine des Pyrénées, — nous étions en plein hiver, — modeste vêtement de fille pauvre qui ne laissait voir de toute sa personne que son beau visage infiniment pâle et ses yeux de lac gelé. Je parlais avec volubilité pour m'étourdir :

"—Voilà, dis-je, la pose n'est pas fatigante. Tu n'as qu'à t'étendre là, aussi raide, aussi droite que tu pourras. Tu es une petite fille morte, comprends-tu? Ce n'est pas difficile, n'est-ce pas?

"Elle eut un petit frisson après lequel son visage et ses yeux se glacèrent encore davantage.

"—Mais il y a déjà une morte, ici, dit-elle, il y a une morte!

"Je criai:

"—Comment le sais-tu?

Ce qu'elle venait de dire répondait tellement à mon angoisse et à ma terreur que si j'eusse été moi-même l'assassin, je n'aurais pas eu d'autres paroles. Elise répondit à voix basse et lentement:

"—Je ne sais pas, je ne sais pas plus que vous. J'ai peur avec vous. Voilà.

"Elle était tombée assise sur un escabeau de bois, et bientôt parut m'oublier. Ce n'était plus en moi qu'elle puisait sa pensée, mais ailleurs, semblait-il, dans cette atmosphère affreuse qui m'avait étouffé durant des jours et des nuits. Elle se releva, parcourut l'atelier

comme si elle eût cherché des traces.

"—Ils étaient deux ici, avant vous, dit-elle, un homme et une femme... une femme plus âgée que moi. Oh! que l'homme la détestait! Il y a encore de sa haine dans le plancher, dans les coins et là-haut.

"Elle gravit le petit escalier qui menait à la galerie, et s'assit sur mon lit, la tête dans ses mains.

"—Elle a couché, là, où je suis, des années. C'était son dernier amour. Mais l'homme avait assez d'elle. Peut-être aussi qu'elle savait des choses... Le marteau est dans le coin de droite, en face de la porte... La femme dort. L'homme ne dort pas. Il écoute les heures. Il gâche du plâtre, des sacs, des sacs, des sacs. Onze heures, minuit, une heure... l'homme souffle la lampe.

"Je frissonnai. C'était l'heure où ma lampe s'éteignait.

"—...Il monte l'escalier tout doucement. Il a pris le marteau. Le voilà près du lit... Ah! la femme s'est réveillée, la voilà qui court, pieds nus... Elle s'échappe, elle est sur la première marche de l'escalier, mais le marteau l'a rattrapée, le marteau l'a rattrapée!

"—Après? demandai-je, après, Elise?

"—L'homme gâche encore du plâtre. Il met la femme dans le plâtre. Elle est comme assise, on dirait une momie... Maintenant elle est cachée, on ne voit plus rien... Elle est là ! Elle est dans le socle, là, sous la lampe!

"Elle s'arrêta, glacée de nouveau, toute raide.

"J'avais pris un marteau, comme l'autre, celui dont elle venait de parler! A grands coups, je tapai sur le bloc de plâtre. Par morceaux, tout blancs d'abord, puis noircis, puis pourris, puis... mais il y a des choses qu'il ne faut pas dire: c'est trop hideux! Par morceaux, le bloc s'en allait. Puis ces morceaux montrèrent des formes en creux: un moule, un effroyable moule! La morte était là, accroupie, ramassée sur elle-même comme un enfant qui n'est pas encore né."

—C'est comme ça qu'Elise Dorpat s'est découvert le don de seconde vue, ajouta Darthez après un silence.

—Mais alors, dit Demeure, elle... elle l'a encore aujourd'hui, comme ce jour-là?

—Ça, je n'en sais rien, fit Darthez.

Et, repris par le doute poignant qui le torturera jusqu'à la fin de ses jours, il cria:

—Est-ce qu'on peut jamais savoir? Est-ce qu'un homme est sûr d'avoir du génie toute sa vie, hein! toute sa vie? Eh bien! alors?...

PIERRE MILLE.

Audition Musicale

Mme MacMillan, de retour d'Europe, où elle a eu la faveur d'être pendant quelque temps, l'élève de Delaguerrière, donnera à son studio, le 22 novembre courant, jour de la Sainte-Cécile, un musical infiniment agréable où le tout Montréal amateur aimerait à assister.

Nous aurons d'abord le plaisir d'entendre Madame MacMillan elle-même en des pages magistrales où elle aura occasion de déployer une science profonde, jointe à une grande conscience artistique. Puis, ce sera une conférence sur l'Art musical, par Mlle Lanctôt (Hermance), que les auditeurs goûteront à son mérite; M, Ed. Lebel, ténor à la cathédrale, M. le Dr Henri Renaud, baryton, récemment arrivé de Paris, et monsieur Jean Drouin, violoniste sont au programme. Les élèves de madame MacMillan se feront applaudir. Somme toute, la matinée promet d'être une fête délicieuse.

"Les Contemporains"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8. Abonnement: un an, 6 francs. Un numéro, 0 fr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en octobre 1908:

Marquise de Lage de Volude, récit d'émigration. — Bonpland, naturaliste et explorateur. — Abbé Bernier. — Lepeletier Saint-Fargeau, conventionnel.

Biographies à paraître en novembre 1908: Maria 1re, reine de Portugal. — Jean VI, roi de Portugal. — Général Junot, duc d'Abrantès. — G. P. Captier. — Leconte de Lisle, poète français.

Eloges du Grand-Tronc

L'appréciation du service des wagons-réfectoires sur le chemin de fer du Grand-Tronc, par le public voyageur, est tout à fait remarquable et démontre, de la façon la plus évidente, que cette compagnie ne recule devant aucune dépense pour donner le confort le plus précieux au public.

Les éloges reçus à propos de ce service de wagons-réfectoires, sont innombrables et viennent de tous côtés.

Une des dernières lettres reçues aux quartiers généraux de la compagnie, vient d'un Américain bien connu et occupant une haute position dans le monde de la finance. Nous en détachons le passage suivant:

"Je suis arrivé ici hier soir de mon voyage à Ouray, Colo., par votre train qui partit de Niagara Falls, hier matin. C'est le quatrième voyage que je fais par votre chemin de fer dans l'Ouest. Je ne sais comment vous exprimer toute ma gratitude pour le confort que l'on trouve sur vos trains et pour l'extrême courtoisie de vos employés. Cependant je me permettrai de vous signaler tout spécialement le fait que l'on trouve dant les wagons-réfectoires de cette compagnie, un service incomparable et un menu digne de tous les éloges. Ce service et ce menu ne laissent rien à désirer."

Ce bel éloge, si bien mérité se répète tous les jours par des milliers de personnes qui ont eu l'avantage de voyager à bord des trains du Grand-Tronc, tant aux Etats-Unis qu'au Canada.

Notre jeune poète canadien, Albert Lozeau vient de remporter un succès de librairie peu commun aux auteurs, en notre pays. La première édition de "L'Ame Solitaire" est déjà épuisée, et la deuxième vient d'être mise en vente chez Granger Frères et Cadieux et Derome, de la rue Notre-Dame. Tout en félicitant M. Albert Lozeau de la vogue bien justifiée de son livre, nous attirons l'attention de nos abonnées sur la poésie inédite de cet écrivain, publiée, en première page, dans ce numéro. Il est difficile de rêver quelque chose de plus tendrement exquis que ces vers.... Ce n'est pas un mince sujet d'orgueil pour le "Journal de Françoise" que la publication de si magnifiques primeurs!

Saluons encore en nos pages, "Désespérance", qui est la révélation d'une autre âme de poète, sous le pseudonyme de Jean d'Agrève. Puisse ce nouveau talent continuer de se développer et de se fortifier. Le "Journal de Françoise" s'estime trop heureux d'encourager et de faire connaître le talent qui désire percer et s'affirmer en notre beau pays.

Conseils Utiles

BOURDONNEMENTS D'OREILLES. — Ces malaises cesseront instantanément en mettant dans l'oreille malade de la ouate imbibée de bon alcool de menthe.

CONTRE LES RIDES.—Faites infuser une cinquantaine de pétales de lis blanc dans une demi-litre d'eau de vie.

Exposez le plus possible au soleil le flacon pas entièrement plein. Au bout de quinze jours, filtrez.

Pour l'employer, coupez de son volume d'eau la quantité dont on veut se servir, et en humecter les rides à l'aide d'un petit tampon de toile.

—Le lait et les œufs contiennent tous les principes essentiels de la nourriture et constituent à eux deux un aliment complet.

—Les pommes de terre écrasées ou râpées, puis exprimées, donnent un jus qui est très efficace contre toutes sortes de taches.

Recettes Faciles

OEUFS POCHES "BONNE FEMME".—Commencez par faire cuire six belles pommes de terre en supposant que vous avez six convives. Pelez-les et creusez-les avec soin ; beurrez-les à l'intérieur et déposez dans chacune un œuf poché à l'eau salée. Disposez-les dans un plat, recouvrez chaque œuf d'une cuillérée de sauce blanche au lait et au fromage; saupoudrez de gruyère râpé, arrosez le tout de beurre tiède et faites gratiner au four. Vous me direz ce que vous pensez de ce très simple mais très bon plat.

POULARDE AU MACARONI. — Faites bouillir une poularde bardée et ficelée. Faites cuire dans de l'eau bouillante et salée quatre onces de macaroni. Egouttez et remettez dans la casserole et assaisonnez avec beurre et fromage coupé en tranches très minces, quelques cuillérées de sauce et une pointe de muscade. Dressez sur un plat la poularde, liez avec un jaune d'œuf, la sauce dans laquelle elle a cuit et servez.

MOUSSE D'ORANGE.—Mettez les trois quarts d'un paquet de gélatine dans les trois quarts d'un verre d'eau, le jus de deux oranges et d'un citron. Faites bouillir le reste du citron dans un verre d'eau, puis retirez-le et ajoutez une demi-livre de sucre blanc, la gélatine, le coulez dans une flanelle, battez penjus d'orange et de citron ; mêlez, dant une heure et mettez dans un moule sur la glace.

CREME VELOUTEE.—Faites dissoudre la moitié d'un paquet de gélatine, ajoutez un peu d'eau bouillante; lorsqu'elle est refroidie, mettez du sucre et fouettez-là; prenez un peu plus d'une chopine de crême, que vous fouetterez également; ajoutez à la gélatine ; ensuite entourez un plat de gâteaux et vous jetterez la crême dessus.

Recherches féminines

Le commerce de parfumeur a pris, à Londres, un développement énorme, grâce à une nouvelle mode adoptée par les dames du West-End, celle de prendre des bains parfumés.

Dans tous les cas, c'est moins dangereux que de faire des injections sous-cutanés de parfum. Toutefois, un hygiéniste de beauté féminine donne aux "nobles ladies" le conseil suivant:

"Choisissez bien le parfum, mais une fois choisi, n'en changez plus. La valeur du parfum réside surtout dans l'association d'idée qu'il crée. La dame qui désire que son souvenir soit bien gravé dans la mémoire d'un tiers, doit opter pour un parfum personnel, inséparable de la pensée ou de la présence de la personne."

Avis aux femmes. Il est probable que cet avertissement est superflu ; il y a longtemps que les coquettes de toute nationalité ont adopté un parfum qui est la combinaison de plusieurs odeurs et dont elles gardent jalousement la recette. Rien n'est nouveau sous le soleil et ce n'est pas un hygiéniste, si savant soit-il, qui en remontrera aux femmes sur le chapitre des raffinements de toilette.

SOMMAIRE

DU NUMERO DE "LA REVUE HEBDOMADAIRE" DU 31 OCTOBRE

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Pour les ecoliers.

Chacun sait qu'un nombre d'écoliers ont la sotte habitude de sucer leur plume pleine d'encre ou de lécher les "pâtés" faits sur le papier. Il serait important de les corriger de cette manie, d'abord parce qu'elle est répugnante et ensuite parce qu'elle est dangereuse.

Un savant médecin a découvert que l'encre contient (surtout si l'encrier n'est pas nettoyé) un microbe particulier qui participe du bacille de la moisissure et de celui de la tuberculose. Des expériences ont été faites ; l'encre a été injectée à des cobbayes qui n'ont pas tardé à mourir. On objectera que tous les enfants qui sucent leur plume ne meurent pas, mais combien contractent des maladies dont on ignore l'origine!

Le grand dramaturge Victorien Sardou, est mort, en France, ces jours derniers. Ses œuvres théâtrales sont, pour la plupart, bien connue au Canada où elles restent fort appréciées.

Je ne sais si le premier amour est le plus ardent, mais le plus grand à coup sûr et le plus profond, c'est le dernier.—Michelet.

Elles causent...

—Je ne voudrais pas être homme.

—Pourquoi?

—Parce qu'être femme c'est un art, tandis qu'être homme c'est un métier.

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

D'abord il faisait une chaleur épouvantable, et puis, dans le noir, ils avaient peur, plus peur qu'avant même, quoiqu'ils n'entendissent plus rien, rien que le sirocco qui battait les murs de ses grandes vagues de sables crépitant, grêlant sur les fenêtres derrière lesquelles ils se dressaient parfois, tout à coup, anxieux, réveillés en sursaut, dans un demi-cauchemar. Et longtemps ils regardaient dans la nuit, le front collé aux vitres brûlantes, songeant à cet abandon de tout, à ce désert qui les entourait, les tenait assiégés dans le petit poste blanc qui craquait de chaleur, à la merci de ces deux mauvais gars.

Quelques-uns, plus audacieux,—ou plus affolés,—subitement se précipitaient dans les escaliers, pieds nus. Ils entr'ouvaient la petite porte, regardaient dans la cour, écoutaient...

En effet, il semblait parfois qu'on marchait sous les fenêtres. Il y avait des pas, des pas lourds, traînés dans le sable, qui tournaient tout autour, en bas.

—C'était le vent, et tout ce sable frôlant les murs qui faisait ça.

N'entendant plus rien, ils avaient espéré que les Joyeux, dégrisés, s'en étaient allés. Mais, au jour levant, le premier qui parut derrière une fenêtre du poste fut salué d'une balle, et il en fut ainsi toute la matinée.

Alors ils avaient cloué leurs grandes couvertures de campement inutilisées sur les fenêtres et ils avaient accumulé les paillasses et les matelas en travers. En bas, les Joyeux s'en venaient jusque sous le mur d'enceinte, tout près, les narguer. Par moment ils se lançaient contre la grande porte, la criblaient de coups de crosse, et, cherchant à l'ouvrir quand même, ils tordaient leurs baïonnettes glissées dans les rainures.

Le soir, il fut encore impossible d'allumer aucune lumière. Ils tiraient aux lucarnes des appareils, histoire de briser, de détruire quelque chose, de faire du mal quand même, inquiets aussi de voir ce rayon qui tremblait, faisait des appels dans la nuit. Si la communication était possible, Biskra serait aussitôt prévenu. Or ils ne le voulaient pas. Il faisait aussi réellement trop de sirocco. Tant qu'il durerait, aucune dépêche ne pourrait passer.

—Alors, mon lieutenant, on a commencé à vivre comme des bêtes. Le jour, on s'affalait dans un coin ou sur son lit, un moment, et puis on s'en allait par les chambres, on montait, on descendait l'escalier sans savoir pourquoi, tâtonnant, se heurtant dans l'ombre rouge qui nous venait de la grande fournaise du dehors, et quand on se rencontrait, on ne se disait rien, on s'écartait un peu, et chacun continuait de son côté. Le jour, cela allait bien. On y voyait encore. Mais la nuit!...On s'attrapait dans le noir, les mains crispées, et puis, après un moment d'attente, comme si on s'était reconnu à la manière de respirer, de trembler, on se relâchait toujours sans rien dire. Lorrain, lui, commençait déjà à se poster sur le pas de la porte, en faction. Que voulez-vous?... Pas moyen de l'en empêcher. Je ne pouvais pas m'apercevoir qu'il commençait à être comme il est maintenant. Nous étions tous un peu malades, nerveux... et chacun ne faisait guère attention à la tête des autres... C'était comme une bande de somnambules qui tournaient autour de lui, agissaient... Et on ne parlait pas... jamais...

Alors le soir, à la tombée de la nuit, ils s'étaient échelonnés dans l'escalier, assis sur les marches, avec leurs fusils entre les jambes, baïonnette au canon, silencieux, le regard, l'âme tendus vers la petite porte d'en bas, écoutant tous les bruits du dehors qui passaient dans la tourmente, prêts à bondir, à foncer tête basse, fous de terreur, sur le premier qui eût franchi le seuil. Il y en avait un, dehors, qui criait qu'il allait entrer.

—Ah! celui-là, mon lieutenant, il a bien fait de ne pas sauter le mur. Quelle boucherie!... Ils l'auraient déchiqueté à ne pas pouvoir en rassembler les morceaux!...

Huit jours, huit nuits, cette angoisse avait duré. Huit nuits qu'on n'avait pu allumer les feux, huit jours de fièvre dans le poste hermétiquement clos où ils erraient, sentant les autres rôder autour d'eux, toujours là malgré l'épouvantable chaleur, le vent de feu qui balayait l'étendue rouge.

—Par un temps pareil, mon lieutenant, de braves gens auraient dix fois gagné la mort. Mais ça... cette vermine... jamais!... Enfin, on a pu vous passer une dépêche. Par exemple ç'a été un vrai tour de force pour ceux de l'Ahmar-Kaddou de la recevoir. Dans la lunette on voyait leur feu gros comme une piqûre d'épingle... On y a mis le temps. Nous étions trois, là-haut, sur l'échelle. Regardez. La planchette qui porte l'appareil est étroite, juste pour lui. Ce n'était pas facile de la reculer... Cependant il le fallait absolument ; les autres s'étaient mis à tirer à la lucarne dès que la lampe avait été allumée. Et si une balle avait brisé la lentille, nous étions perdus... C'est égal, je peux bien vous dire, mon lieutenant, que depuis ce moment on a eu du chagrin, allez beaucoup de chagrin. C'était pour vous qu'on craignait maintenant. Mais vous êtes là... vous voilà... Ah! mon lieutenant!...

Et le petit caporal s'affaissa, tomba sur une chaise.

---

(1) Ollendorf, Paris,

Lui qui n'avait pas pleuré durant ces huit jours passés, il pleurait maintenant que tout était fini, devant Pierre, comme un enfant. Pendant ce temps, un à un, silencieux, les hommes étaient montés et se tenaient debout, au long du mur, en face, ne se lassant pas de le dévisager. On leur avait dit que Pierre était arrivé sain et sauf, et ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Leurs faces pâles, ravagées, grimaçaient parfois ; un reste de fièvre, de ce cauchemar d'où ils sortaient à peine...

Une tristesse inconnue et qu'il ne se serait cru jamais capable de supporter, l'étreignait lentement, montait, montait en lui, immense, crevait en son cœur.

Ce n'étaient pas des êtres vivants. cela, mais des fantômes, des ombres, qui avaient été des hommes et où passait encore un peu de vie, et le reflet qui vacillait en eux en était si lointain, si frêle, qu'il n'osait pas bouger, les appeler, aller à eux, de peur de les voir tomber évanouis à ses pieds, tant, en cette minute, l'émoi qui les tenait tous semblait extrême et douloureux.

Enfin, il se domina, se reprit, parla doucement, chercha dans son âme les choses les plus tendres et les plus sincères, celles qui consolent, celles qui affirmaient le mieux son affection, son dévouement.

Il dit leurs noms, leur tendit une main où leurs pauvres mains fébriles se posèrent tour à tour et il souriait, voulant les voir sourire. Comme cela lui aurait fait du bien! Mais ils ne pouvaient pas. Les lèvres minces, décolorées, frémissaient parfois, s'entr'ouvraient un peu, mais aucun son ne sortait des gorges serrées, aucun sourire, aussi chétif fût-il, n'éclairait ces visages amaigris, ces regards effrayants gardés dans la fixité de l'épouvante qui les avait pliés sans pitié huit jours durant.

IX

Il aurait pu repartir, fuir dès le soir même ce petit poste d'épouvante et de fièvre perdu entre le ciel en feu et les sables rouges, d'où l'air surchauffé s'élevait parfois en de brusques envolées, tandis que de grandes flammes vacillantes fermaient l'horizon, les entourant de toutes parts.

Partir!... Ce n'eût plus été lui. Au contraire.

Et au souvenir de son père expirant dans la ferme de Sainte-Marie-aux-Chesnes, comme lui il murmurait: Mes enfants!... ce sont mes enfants et je me dois à eux... Oui, père, vous aviez raison... Je ferai comme vous.

Quand ils furent partis, Pierre, réfléchissant, s'aperçut qu'il en manquait un. Il descendit.

Lorrain était toujours là sur le seuil de la petite porte, les yeux fixes, obstinés. A la voix de son lieutenant, machinalement il se leva, prit quelque temps une attitude respectueuse, mais à tout ce qui lui était dit, il ne répondait pas. Entendait-il seulement?... Après, il reprit sa pose, son éternelle faction, comme si rien n'eût été changé autour de lui. Alors Pierre affecta de se promener dans la cour, insouciant. Mais il n'aurait pas longtemps à le faire, le soleil envahirait bientôt cette face. Tout était redevenu silencieux, le petit poste blanc avait repris sa vie somnolente. Les hommes avaient regagné leurs chambres closes et recommencé leurs siestes interminables.

Autour de lui, il n'y avait plus rien qui eût vie, rien que ce pauvre fou qui le regardait de ses grands yeux de fièvre mais ne le voyait pas réellement, la pensée absente, détraquée.

Cependant, depuis un moment, il y avait quelqu'un dans l'escalier qui montait, descendait, scandant ses pas. Cela allait comme une machine d'horlogerie bien réglée ; à peine un repos, parfois, de quelques secondes. Et puis, les mêmes pas lourds sonnaient sur les marches en bois, dans l'ombre, là-haut, remontant, redescendant...

Il rentra. Sur le palier du premier étage un homme s'effaça pour le laisser passer.

—Eh bien! Guillaume, dit-il. Où allez-vous?

—Moi! je descends... On m'appelle.

—Ah! fit Pierre simplement, et il continua.

Arrivé au palier du second, il s'assit sur la dernière marche, pour voir. Sous lui, toujours l'homme montait et descendait. Quand il s'arrêtait, il s'essuyait le front d'un revers de main brusque, comme un tâcheron ayant accompli un dur travail ; il soufflait, puis murmurait : "Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu!..." d'une voix sourde, cassée. Et il recommençait.

—Il vaut mieux les laisser tranquilles, avait dit le caporal. Vous verrez. Ça passera.

Cependant, au milieu de la journée, n'y tenant plus. Pierre revint s'asseoir sur cette marche et comme l'homme arrivait, il l'appela. Il dut répéter son nom, très haut, prendre un ton de commandement.

Alors Guillaume s'arrêta en face de lui, deux marches plus bas, hébété.

—Mon lieutenant?...

—Asseyez-vous là, à côté de moi.

L'homme tomba comme une masse, et aussitôt mit sa tête dans ses mains.

Alors Pierre s'ingénia, lui dit tout ce qui lui passait par l'esprit, accrochant les idées les unes aux autres sur le dernier mot tombé. Quel était son pays? Comment labourait-on chez lui? Savait-il bien tracer le sillon et conduire ses grands bœufs roux?...

Et à cette évocation du pays, Guillaume, peu à peu, avait relevé la tête, écoutant comme en un rêve cette voix de son chef qui s'était faite très douce pour l'émouvoir, pour mieux gagner le chemin de son cœur, si gros, si triste...

La voix, encore un peu frêle, incertaine, il osa parler.

Son pays, à lui, c'était le Périgord. Là-bas, en plein au milieu des grands bois de châtaigniers il y avait la ferme où il était né, où les siens vivaient encore. Les champs se cachaient en un ravin déboisé,

bordaient une petite prairie étroite que traversait un ruisseau.

C'était un endroit sauvage, à l'écart de tout chemin, loin de tout village... Ce n'était pas gai... C'est égal!... on y était mieux qu'ici.

Disant cela, il s'était levé, avait regardé avec effroi les grands murs qui l'enserraient. Et il allait se précipiter, descendre, recommencer sa tâche, désolé, ayant peur, une peur que rien ne raisonne. Ce n'était pas tant la chaleur qui l'inquiétait. C'était ce silence énorme qui les enveloppait, cette beauté de la terre et du ciel, si douloureuse, si tragique à la longue, et puis cet infini des horizons bleus, des mêmes horizons immuables...

—Et Pierre avait dû recommencer à lutter, à le raisonner, à lui reparler du pays, de ceux qu'il aimait. Dans l'ombre rouge sa face tressaillait, le regard aigu des grands yeux de fièvre s'adoucissait. C'est que depuis le temps qu'il errait dans ce Sud, parmi eux, Pierre avait appris les mots nécessaires. Il savait leur dire mille riens, et toutes ces choses chères que l'on aime et qu'on ne peut se lasser d'entendre.

Et eux, c'étaient encore des enfants, surtout dans les moments de douleur.

La nuit venue, Pierre fit allumer toutes lampes, quelque temps on parla avec El-Berd et avec l'Ahmar-Kaddou, et de, bien loin, de Tuggurth comme de Biskra, on recevait les souhaits affectueux des camarades des autres postes.

En bas, la grande porte était restée close, non par peur, mais à cause de Lorrain qui était toujours là, plus calme cependant. On avait relevé la couverture clouée sur la fenêtre. On verrait bien si les Joyeux étaient encore à rôder par les dunes.

La veillée allait ainsi.

Pierre savait l'animer, s'ingéniait. Ils parlaient, eux aussi, disaient leurs souvenirs, ce qu'avaient été leurs vies, ce qu'elles seraient après, ce qu'ils voulaient faire. L'un d'eux, qui avait fréquenté tous les "poulaillers" de la capitale, serait acteur. A l'appui de quoi, il débitait des tirades rapides, féroces, d'une haleine. Un autre murmura, en son patois, une chanson de chez lui.

Vers la fin de la soirée, comme la porte donnant sur l'escalier était restée ouverte, on vit passer sur le seuil, se profiler dans le noir, la tête pâle de Lorrain. Mais il n'osait pas encore entrer franchement. Accoudé sur la dernière marche, il regardait de ses grands yeux noirs si douloureux, étonné de cette joie revenue chez ses camarades. Pourquoi ces rires, alors qu'il souffrait tant, lui?

Il ne se coucha pas. Au milieu de la nuit, Pierre le trouva encore en faction, en bas, replié sur lui-même, accroupi sur les marches. Cependant, le jour suivant, il se départit un peu de sa rigidité d'allure. Il revint au milieu de ses camarades, parla. Et comme si le son de leurs voix était chose nouvelle pour lui, il les regardait profondément, semblait beaucoup réfléchir.

Le soir, quand tous se trouvèrent réunis dans la salle des appareils, il n'était pas là. On l'aperçut errant dans la cour, faisant le tour du poste, s'arrêtant chaque fois qu'il passait qu'il passait devant la grande porte, l'oreille collée à la serrure. On reprit les souvenirs de la veille, on recommença à conter les choses apprises ou lues. Et, comme on était bien parti à rire, voici qu'il reparaissait, debout dans le cadre noir de la porte. Une chaise était là, à portée de sa main. Il l'attira, s'assit. Et ce fut fini.

Ce soir-là, peu à peu, son regard reprit son calme d'avant, puis il se tourna vers Pierre qu'il semblait réellement apercevoir, découvrir pour la première fois.

(à suivre)

7me ANNEE.—No 17. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 5 Décembre 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - $2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



LADY PELLETIER née de Sales Laterrière

Epouse de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

...SOMMAIRE...

UNE...

MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infaillible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

"LA JOIE DU PEUPLE"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé "La joie du peuple", que "Madame Séguin" m'a vendu pour la maladie du "Foie" et des "Rognons" dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitabſes.

CHAMBRE DU
RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL.

Montréal, 30 Avril 1897

D'après les informations prises à bonne source je n'hésite pas à recommander Mde Victoria Séguin comme digne de toute confiance — Ses remèdes sont considérés comme efficaces pour certaines maladies.

B. A. T. de Montigny
Recorder de la cité de Montréal

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES
Heure du Bureau :
de 8 à 10 a. m.—de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :
412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.

7me ANNEE.—No 17. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 5 Décembre 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - $2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

Le vent, le vent triste de l'Automne !

Beauté des femmes, leur faiblesse et ces mains [pâles
Qui font souvent le bien, et peuvent tout le [mal.

(Paul Verlaine)

(VERS INÉDITS)

Avec le cri qui sort d'une gorge d'enfant,
Le vent de par les bois, funèbre et triomphant
Le vent va, le vent court dans l'écorce qu'il fend
Mêlant son bruit lointain au bruit d'un olifant.

Puis voici qu'il s'apaise, endormant ses furies
Comme au temps où jouant dans les nuits attendries
Son violon berçait nos roses rêveries
Choses qui parfumiez les ramures fleuries !

Comme lui, comme lui qui fatal s'élevant
Et gronde et rage et qui se tait aussi souvent
O femme ton amour est parallèle au Vent :
Avant de nous entrer dans l'âme, il nous effleure
Une fois pénétré pour nous briser, vient l'heure
Où sur l'épars débris de nos coeurs d'homme, il pleure !

EMILE NELLIGAN.

L'EMISSAIRE

Va petit sonnet où j'ai mis
Un peu de mon coeur tout plein d'elle;
Va, mon émissaire fidèle,
Et que mes vers soient ses amis.

Va : prends lui l'âme doucement;
— Petite âme frêle et candide
Qui sous l'enveloppe splendide,
Toujours se cache et toujours ment.

Descends en elle et reviens-moi,
Reviens-moi vite, à tire-d'aile,
O mon émissaire fidèle,
Pour me raconter son émoi.

Son regard sera-t-il moqueur ?
Ou tendre ? Ou froid ? Sourira-t-elle ?
....Dans ce frais écrin de dentelle,
J'ignore encor s'il bat un coeur.

LEON LORRAIN.

- - - NOTRE PLEBISCITE - - -

Nous avons lieu d'être extrêmement flattée de l'empressement avec lequel, nos abonnées ont bien voulu répondre à la question qui leur a été posée relativement au sujet du suffrage des femmes.

Nous commençons aujourd'hui la publication de ces correspondances. Nous les continuerons dans un prochain numéro, et nous ne doutons pas du vif intérêt qu'un sujet d'une actualité si grande ne manquera pas d'éveiller chez les femmes.

Deux personnalités féminines n'ont pu, en ce moment ; prendre part à notre plébiscite: Lady Laurier, et Mme Dandurand qui sont absentes du Canada, mais, à leur retour, nous connaîtrons, sans doute, leur opinion sur le suffrage féminin en notre pays.

LADY PELLETIER

Epouse de sir Alphonse Pelletier, lieutenant-gouverneur de la province de Québec

Vous me demandez de vouloir répondre à la question suivante; "Les femmes doivent-elles avoir droit de vote?" Je confesse n'avoir jamais songé à me prononcer sur cette question, mais puisque vous semblez y attacher un peu d'importance je n'hésite pas à dire, qu'en principe, je suis en faveur de donner et de conserver à la femme tous les droits qu'elle peut convenablement et raisonnablement exercer. Mais je considère que le rôle qu'elle est appelée à jouer dans la société et au foyer domestique, est tellement noble et tellement élevé que je préfère la voir à l'abri de toutes les misères et des intrigues de la politique. C'est déjà trop de la voir assez fréquemment tourmentée pour les élections municipales.—Donner droit de vote à la femme, c'est l'exposer aux obsessions des cabaleurs, à l'influence d'un mari parfois trop exigeant qui insisterait peut-être pour la faire voter contrairement à son opinion.

Laissez la femme prendre soin de la bonne éducation de ses enfants, surveiller tout ce qui se passe à la maison, et, si elle en a le temps, se distraire par une lecture saine et instructive; ou par tout autre amusement qui ne la détournera pas de ses devoirs.

Et laissons à l'homme la responsabilité et le mal du choix de ses représentants dans les affaires politiques ou autres, et tout ira bien à la maison. C'est mon expérience et je m'en suis toujours bien trouvée.

V. de S.-L. Pelletier.

Spencer Wood, novembre, 1908.

LADY JETTE

A mon retour d'Ottawa où je viens de passer la semaine, je trouve votre mot me demandant une opinion sur le suffrage des femmes. Mon absence vous expliquera mon retard à vous répondre.

Je ne discute pas la question, mais je ne suis pas une suffragette

Berthe Jetté.

Québec.

MME HONORE MERCIER,

Epouse de feu l'hon. Honoré Mercier.

Comment voulez-vous qu'une femme qui vit dans l'ombre depuis tant d'années et qu'on vient de faire grande-mère pour la vingt-unième fois ose risquer de donner son opinion sur une question aussi grave? Et de plus étant à l'âge où on trouve toujours que... "dans notre temps c'était bien mieux qu'aujourd'hui..."

Cependant, si on peut trouver moyen de ne faire voter que les femmes qui sont en état de donner un vote indépendant et intelligent, je serai en faveur du suffrage féminin.

Tout mon regret de ne pouvoir mieux répondre à l'honneur que vous me faites en demandant mon opinion.

Virginie M. Mercier.

MME A.-R. ANGERS,

Epouse de l'honorable A.-R. Angers ex-lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

En réponse à la question que pose votre journal: "Les femmes doivent-elles avoir droit de vote?" je considère que le rôle de la femme est de régir sa maison et diriger l'éducation de sa famille. Selon moi elle n'a rien à gagner à descendre dans l'arène politique en devenant électrice.

Emelie L. Angers.

MADAME A. TURGEON,

Epouse de l'honorable Adélard Turgeon, ministre des Terres et des Forêts.

Que les femmes, mes sœurs, m'en croient: acquérir les droits de l'homme n'ajoutera pas un fleuron à leur couronne. Qu'elles s'en tiennent au rôle d'épouses et de mères pour lequel elles ont été créées. Dans ce sens, leur champ d'action est assez vaste pour suffire à leur activité et, aussi, à leur ambition.

La femme, dans sa sphère, est l'égale de l'homme ; je me trompe, elle le domine de toute la dignité de son sexe. Donc, avant tout, soyons femmes, ou plutôt, selon le mot fin de mon amie C...: soyons féminines. Ainsi, par notre grâce, alliée à nos vertus, nous trouverons notre vrai règne, celui qui les comprend tous: le règne des cœurs!

Eugénie-S. Turgeon.

Québec.

MME (juge) LORANGER.

Les femmes doivent-elles avoir droit de vote?

Je lisais ces jours passés, un toast porté dans un banquet officiel, par un brave citoyen du Colorado: " Je bois aux dames de mon pays qui, avant d'avoir le droit de vote étaient nos supérieures, et qui, aujourd'hui, ne sont plus que nos égales".

Que la femme sans protecteur, qui a des charges, qui paie des impôts, se trouve le droit d'intervenir dans les affaires publiques, pour l'intérêt de ses propriétés, c'est possible, bien que les rouages de la politique soient bien grossiers, bien malpropres pour elle. Mais pour le simple plaisir de poser à la "Suffragette", se créer des embarras, et en faire aux autres, voilà ce qui, à mon avis, passe les bornes du bons sens. Le peu de succès des suffragettes anglaises devrait, il me semble guérir toutes celles qui tendent à les imiter.

Carmen Sylva, féministe pourtant, est d'opinion que "les femmes qui se mêlent de politique sont des poules qui se prennent pour des vautours." Et avec un auteur célèbre, je crois que les femmes préféreront toujours, heureusement, à l'amour de la politique, la politique de l'amour. Et si elles ont à choisir elles aimeront mieux être mère de leurs enfants, que maire de leur commune.

M.-A. Loranger.

MME L.-O. DAVID.

Il faut laisser aux hommes ce qui appartient aux hommes, et aux femmes ce qui appartient aux femmes. Or, la politique, appartient aux hommes c'est leur domaine. La femme n'a ni la formation ni l'expérience requises pour voter. Elle ne pourrait entrer, dans l'arène politique, sans se diminuer comme femme et porter atteinte à sa dignité et à ses sentiments. Ceux qui veulent la jeter dans les luttes politiques ne sont pas ses amis.

Ludivine Garceau-David.

MME MARCIL,

Epouse de M. Charles Marcil, député de Bonaventure et le prochain président de la Chambre des Communes.

Je n'ai pas eu le temps d'approfondir la question du suffrage féminin, mais je dois avouer que mon premier mouvement est en faveur du droit de vote pour la femme. Il y a une multitude de réformes que la femme peut opérer—questions de détails qui échappent à l'homme et qui sont du ressort féminin. Naturellement, ce droit de vote que je réclame en faveur de mon sexe devra exiger de la prudence et du discernement.

Louise Marcil.

MME GUSTAVE GRENIER

Epouse de M. Gustave Grenier, greffier du Conseil Privé. Québec.

La répugnance que j'éprouverais à me coudoyer avec la masse en attendant mon tour de déposer mon bulletin dans l'urne électorale, fait que je concède sans hésiter le privilège de voter aux hommes; la femme en votant perdrait sûrement en dignité ce qu'elle gagnerait en droit.

Qu'elle reste l'âme de son foyer, où par ses sages conseils et sans sortir de ses attributions, elle exercera sur le vote de son mari et de ses fils une salutaire influence, dont bénéficiera le pays.

Cependant, je suis d'avis que la loi est juste, qui donne le droit de franchise à certaines femmes dans les affaires municipales, où elles ont des intérêts à sauvegarder.

Laissons donc aux hommes le soin des affaires du pays et bornons-nous à la politique de nos maisons, soyons toutes puissantes dans notre domaine, établissons-y le pouvoir constitutionnel où le Roi règne mais ne gouverne pas; sachant, toutefois, faire accepter, par une sage administration, cette forme de gouvernement qui pourrait peut être paraître arbitraire à ceux qui à première vue, se croiraient lésés dans leurs prérogatives de Seigneurs et Maîtres.

Hélène Marchand-Grenier.

Québec.

MME GAUVREAU,

Epouse de M. Charles Gauvreau, député de Témiscouata.

Le fait que les femmes de lettres canadiennes n'ont pas encore exprimé leurs vues à savoir: Si les femmes doivent réclamer le droit de vote, prouve que l'idée n'a pas encore fait son chemin, qu'elle n'est pas mûre pour le pays. Dans la Province de Québec et partout au Canada, les femmes vont, nombreuses, aux assemblées politiques ; elles se renseignent mais ne se passionnent pas au point de vouloir briguer les suffrages.

La même question fut posée à notre Premier-Ministre, par un groupe de dames, au milieu d'une assemblée dans l'Ontario. Sir Wilfrid Laurier de répondre: "Dans ma Province de Québec les femmes ne demandent pas à voter mais elles ont soin de bien faire voter leur mari".

Voilà le beau rôle de la femme dans l'action sociale—voilà du féminisme bien entendu. L'expérience de nos sœurs françaises, dans cette voie, est déplorable pour ne pas dire détestable. Il est à espérer que nos canadiennes ne suivront pas leur exemple.

Gertrude-G. Gauvreau.

Stanfold.

MME F.-D. MONK

Au risque d'attirer sur moi les foudres féministes, j'avoue que je ne suis pas en faveur du droit de vote pour la femme!

Mais, je crois, que la femme peut et doit diriger le vote des hommes qui l'entourent en se tenant au courant de la chose publique et en la discutant d'une manière intelligente et agréable.

Marie-Louise Monk.

MME (Dr) ROTTOT

Vous me faites l'honneur de me demander mon humble opinion sur la question suivante:

"Les femmes doivent-elles avoir droit "de vote?"

En théorie, je vois beaucoup de raisons en notre faveur; égalité d'intelligence, d'instruction, de moralité ; mais en pratique, j'y vois beaucoup d'objections: les femmes perdraient pour toujours, une fois mêlées à la foule des hommes qui se disputent, à coup d'argent, le succès des votes, toute leur autorité, leur dignité et le respect qu'elles doivent conserver, à tout prix, comme filles, épouses et mères.

A.-B. Rottot.

MME LOUIS FRECHETTE

Epouse de notre poète national

Les hommes, qui se dévouent à la politique, sont obligés d'y consacrer tous leurs instants et jusqu'à leurs loisirs. Quelle femme-épouse et mère pourrait en faire autant sans renoncer à quelques-unes de ses plus belles prérogatives? Je suis en faveur du vote de la femme à l'édilité, mais non aux élections provinciales et fédérales.

Emma-B. Fréchette.

MME OLIVIER FAUCHER

J'apprécie beaucoup tout l'intérêt que vous portez aux questions d'économie politique et sociale, et je suis heureuse de vous dire combien j'estime la femme reine dans son foyer et le mari maître de diriger l'ordre politique et social.

Virginie Faucher.

MADAME HUGUENIN, (Madeleine)

Femme de lettres et correspondante à la "Patrie"

Je suis instinctivement opposée à une réforme (?) qui, en élargissant par trop le cercle d'action de la femme, l'entraînerait hors du foyer où elle doit vivre par le dévouement et par le cœur, sans renoncer à orienter sa vie intellectuelle vers les sommets.

En participant aux luttes politiques, la femme sortirait du rôle que la nature lui a assigné, elle déserterait son poste de gardienne des berceaux, et, pour d'illusoires ambitions, elle renoncerait à tout ce qui a fait jusqu'ici le charme et la grandeur de sa vie: s'oublier pour le bonheur de ceux qu'elle aime!

Madeleine.

MME LOUISA VESSOT-KING,

Inspectrice des Etablissements Industriels et des Edifices Publics

A la question que vous me posez: Les femmes devraient-elles avoir droit de voter? je réponds:

Oui, trois fois oui.

Bien à vous,

Louisa Vessot-King.

GINEVRA

Chroniqueuse au "Soleil" de Québec.

Au risque de paraître une féministe très arriérée, le droit de vote pour les femmes n'a pas le don de provoquer mon enthousiasme et mes regrets; et je considère qu'il y aurait plus de périls que d'avantages à l'exercer.

Je ne nie pas notre compétence dans les questions politiques, mais quelle est la femme, qui n'a pas à sa disposition un vote masculin qu'elle peut influencer et rallier à la bonne cause?

Ginevra.

MME d'HELLENCOURT,

épouse de M. d'Hellencourt, rédacteur en chef au "Soleil" de Québec.

Je serais en faveur du droit de vote pour les femmes le jour où je pourrai croire, raisonnablement, qu'elles seraient à même d'exercer ce droit en toute connaissance de cause, et avec profit pour leur propre intérêt et celui de la société.

Pour le moment, au Canada, je me contenterai de réclamer pour les femmes qu'elles aient une voix un peu plus prépondérante au chapitre dans le gouvernement des intérêts du ménage.

Qui va piano va sano.

L. d'Hellencourt.

MME (Dr) HAMELIN,

de Louiseville, P. Q.

Que la femme travaille pour maintenir ses droits et sa place au foyer par tous les moyens de persuasion et l'influence qu'elle peut avoir à sa disposition—voilà bien son rôle— Mais pour l'amour de Dieu qu'elle laisse son seigneur et maître le seul législateur de son pays, son action à elle ne doit se faire sentir que dans le cadre de la famille, il n'en aura que plus de valeur.

C.HAMELIN.

MME TREFFLE BERTHIAUME

Epouse de l'hon. M. Berthiaume, directeur-propriétaire de la "Presse".

Vous me demandez d'exprimer mon opinion sur un sujet auquel je ne m'étais jamais sérieusement arrêtée: "Les femmes doivent-elles avoir droit de vote"?

L'opinion que j'ose vous donner peut, je le crains, manquer de justesse. Etant constamment occupée aux soins du ménage et de ma nombreuse famille, je vous avoue qu'il ne m'est pas encore venu à l'idée que la femme devait s'intéresser à des choses publiques au point de choisir les hommes qu'il faut pour administrer une ville ou un pays.

Je crois réellement, chère Mademoiselle, que, pour une femme qui a des biens à protéger, il y a cent hommes dont les intérêts sont identiques, et qui sont plus en mesure de voir à leur protection. Pour ma part, je ne vois aucuns biens en péril, avec le système actuel. Cependant, je serais favorable au mode de donner à la femme sans mari, le droit de faire voter pour elle, par procuration,un homme de son choix.

H..G. Berthiaume.

MME L.-J. TARTE

Epouse du directeur-propriétaire de la "Patrie".

Vous me faites l'honneur de me demander mon opinion, sur le suffrage des femmes?

Je ne me sens pas du tout la vocation de suffragette. A mon sens la femme, n'a rien du tout à gagner dans les luttes du forum. Son vrai rôle, d'ailleurs, est au foyer, auprès de son mari et de ses enfants.

C'est là que résidera toujours sa plus grande influence.

Voilà mon humble avis.

Berthe Tarte.

MME ARTHUR DELISLE

Je suis en faveur du suffrage universel pour les femmes.

Blanche Delisle.

MME DANIELLE AUBRY

Femme de lettres

Puisque vous insistez, je vous dirai mon opinion qui est tout à fait contraire au droit de vote des femmes. Des raisons j'en ai une abondance et elles sont toutes excellentes. Je choisis au petit bonheur, et la première que j'attrape c'est qu'il y a assez de causes de malentente dans un ménage sans que la politique intervienne. Et ce sera une singulière politique que celle des futures voteuses. Vous savez bien comme moi, qu'elles voteront généralement pour l'homme qui leur plaît sans savoir exactement quelles idées il préconise. Puis, voyez-vous les femmes, avant la votation recevant les cabaleurs? Les voyez-vous autour des polls regardées et bousculées?

A ne les considérer que superficiellement, ce côté de la question semble comique, à y songer sérieusement, il est répugnant.

Voyez-vous Françoise, on a beau dire, les femmes ont dans la vie une autre mission que celle des hommes; elle est égale en importance, peut-être même supérieure, mais différente, et je n'admets que les femmes fassent une besogne d'homme que dans le cas d'une nécessité absolue.

Les femmes qui adoptent un métier ou une profession seront toujours l'exception, mais pensez que le droit de vote serait général et serait exercé en général par des femmes ignorantes et trop facilement emballées.

Laissons les hommes gouverner le pays et contentons-nous de gouverner les hommes. Ils ont pour eux la force physique et l'activité extérieure., c'est l'homme qui doit tout faire mais c'est la femme qui doit tout inspirer. Laissons-lui les travaux matériels, administratifs et pratiques, et gardons, nous, le royaume intellectuel et idéaliste. Considérée ainsi, notre rôle grandit singulièrement et devient d'une importance qui ne le cède en rien à celui que les féministes réclament un peu inconsidérément.

Soyons les âmes des hommes qui s'absorbent trop dans le terre-à-terre banal essayons de nous hausser à leur esprit et de nous intéresser à ce qui les attire et alors notre pouvoir sur eux n'aura pas de limites, et sans y tendre directement, en dirigeant ceux qui gouvernent, nous aurons une action supérieure dans les destinées de notre pays.

Moi qui ne voulais rien dire j'ai tant bavardé que j'en suis confuse, pardon.

Danielle Aubry.

MME EUGENE TARTE,

Je m'empresse de répondre à votre question brûlante d'intérêt en effet, puisque l'univers a les yeux fixés sur ce sujet: Le vote des femmes.

Nous sommes citoyennes et le sort de notre pays ne saurait nous être indifférent. Mais le rôle social de la femme consiste dans la protection des faibles et dans la sympathie qu'elle peut apporter à toutes les œuvres humanitaires: alors, pourrions-nous douter que l'exemple de notre dévouement réveille dans l'âme des hommes des vertus publiques et l'amour de notre pays.

Je ne veux pas dire que la femme doit ignorer les maux qui affectent notre nation: non certes, je crois qu'elle peut y remédier beaucoup par son courage. Mais ne trouvera-t-elle pas des moyens aussi efficaces que de se mêler aux luttes politiques?

Chère Françoise, le progrès des idées nous invite à réfléchir.

A tout seigneur tout honneur. Mais n'oublions pas la fameuse grenouille du bon Lafontaine.

Restons à ce qu'il y a de plus cher à nos cœurs: notre famille, nos maisons, puis dédommageons nos maris de leurs nombreux ennuis.

Mais vous, intéressante Françoise, qu'allez-vous nous suggérer?

Je vous laisse à vos réflexions-

A.-M. Tarte.

MME CHARLES GILL

(Gaétane de Montreuil) Femme de lettres

A votre question "Les femmes doivent-elles voter?" je ne puis que répondre par une interrogation: "Et pourquoi ne voteraient-elles pas?"

Il y a vingt-cinq ans, dix, peut-être, les hommes pouvaient encore arguer sans conteste l'ignorance féminine en fait de politique, mais aujourd'hui, chaque fois que l'un d'eux s'avise de répéter ces inepties, il se trouve toujours une femme pour le tancer avec justesse. Voilà déjà une preuve que celles qui réclament maintenant le droit de voter sauraient s'acquitter de ce devoir avec discernement.

Le don subtil de pénétration qu'on veut bien nous reconnaître nous permettrait de découvrir le candidat fripon sous son masque d'honnête homme, et notre séculaire habitude de dévouement, ferait de nous des électeurs idéals sachant considérer le bien public avant leur intérêt propre.

Vienne le jour où les femmes voteront, vienne le jour où elles seront éligibles, vienne le jour où, dans un effort cohérent, hommes probes et femmes honnêtes arracheront notre pays à la politique du chacun pour soi, qui, de temps en temps, change la couleur de son drapeau sans jamais améliorer son système.

Gaétane de Montreuil.

COLETTE,

Chroniqueuse à la "Presse" de Montréal.

Les hommes qui, par état ou profession, ont tout avantage d'étudier les questions publiques, votent souvent fort mal. M'est avis que les femmes ne voteraient pas mieux, elles qui ont déjà à résoudre les problèmes du foyer, tout différents mais plus ardus peut-être que ceux de la politique.

Colette.

MLLE ADELE BIBAUD,

Femme de lettres.

La femme voter! Quelle phrase singulière, quel bouleversement dans l'univers! Quel cataclysme, accoucheur de la suffragette, a passé dans les ondes atmosphériques pour créer la nécessité d'une telle femme?

Combien nos grand'mères, dans leur jolis boudoirs, entourées par les hommes de toutes les attentions délicates, de tout le respect dû à leur sexe, auraient souri à cette phrase: La femme voter! Oh, mais, c'est qu'alors la femme n'avait pas eu à changer son rôle, le luxe étant moins grand, les hommes plus vertueux, les destinées amères ne l'avaient pas encore forcée d'aller gagner sa vie au dehors, dans les bureaux, — dans les ateliers, dans les usines: l'homme seul subvenait aux besoins de ses enfants; il se fut senti amoindri si une autre eut pris sa place. La femme n'avait alors qu'à rester charmante, tendre et dévouée et tout allait bien dans le ménage; on avait moins de plumes moins de rubans, moins d'ambition d'éclipser son voisin par son faste; le monde ne s'en portait pas plus mal.

Aujourd'hui, c'est autre chose, la moitié des hommes comptent sur le courage et l'intelligence de la femme pour subvenir aux besoins de l'existence; dans toutes les classes de la société, de toutes jeunes filles sont employées dans les affaires, bien vite elles veulent être traitées sur le même pied que l'homme puisqu'elles partagent le même fardeau; de là, cette familiarité, cette camaraderie entre jeunes garçons et jeunes filles, qui enlève à ces dernières une partie de leurs attraits. Puisse donc que la femme est engagée dans toutes les entreprises, je ne vois pas pourquoi on lui refuserait le droit de voter, ni même qu'on s'en étonnât. Il y aura peut-être quelques inconvénients pour la mère de famille, mais nous sommes dans un siècle de progrès, l'homme avec la vapeur, l'électricité suppléera à tout; dans l'âge futur la machine automatique nourrira, lavera, bercera une génération de bébés, dont toutes les mamans seront membres du parlement.

Adèle Bibaud.

MLLE BEAUPRE (Hélène Dumont)

Femme de lettres et directrice de Cours particuliers,

OUI.—Refuser le droit de suffrage aux femmes me paraît aussi injuste que de le dénier à l'honnête homme intelligent sous prétexte qu'il n'est pas "qualifié".

Comme si le vote ne devait influer sur la législation qu'en vue des biens matériels : comme si les lois—partant ceux que notre suffrage envoie les faire au parlement — ne régissaient pas la famille, le mariage, l'éducation!

Marie Beaupré.

MLLE DE MONTIGNY,

(Margot)

Chroniqueuse au "Canada".

La femme doit-elle avoir droit de vote?

J'estime que la femme doit avoir droit à tout—mais je parle de la femme sérieuse et intelligente qui saura comprendre la libéralité de mon opinion et n'en abusera pas!

Ce droit lui donne un passe-partout pour toutes les portes; à elle maintenant de bien regarder l'affiche et le numéro avant d'y entrer...

Margot.

MLLE LANCTOT,

(Hermance)

"Les femmes doivent-elles réclamer le droit de voter?"

Mais oui, les femmes doivent réclamer le droit de voter: il est trop de questions qui les intéressent spécialement et auxquelles elle s'entendent mieux que les hommes.

On peut parler ainsi dans votre journal, n'est-ce pas Françoise?

Je ne manque jamais l'occasion de voter aux élections municipales, et si une fois, j'ai hésité, c'est que je voulais obtenir que les noms fussent écrits au coin des rues de notre ville,—chose à faire encore dans quelques quartiers.

Les femmes doivent réclamer le droit de voter et il devra y avoir des endroits convenables pour recevoir leur vote. Jusqu'à présent, devant MM. les officiers de polls, électeurs et électrices sont tout un et traités sur le même pied. Il faut à une femme tout le courage de ses opinions pour affronter un tel terrain.

"Place aux femmes" aux élections! place aux femmes dans les polls! Place aux femmes dans un siècle où la femme n'est plus une "insignifiante poupée", où la question du gouvernement de son pays ne se pose plus comme un problème au-dessus de son intelligence, mais où elle doit y prendre part dans l'intérêt des siens.

Hermance Lanctôt.

TANTE PIERRETTE

Correspondante au "Samedi" et à la "Revue Populaire".

Les femmes doivent-elles avoir le droit de vote?

Je fais des vœux pour que ce droit nous soit reconnu et qu'ainsi prennent fin une légende d'incapacité, un état de minorité qui n'ont plus raison d'être. Mais je désire, non moins, que la loi contenant cette reconnaissance soit bien spéciale, méticuleuse même — par exemple, que la formule du serment exigible quand il y a doute sur la libre expression d'opinion, soit rédigée de façon à ce que le bulletin soit sûrement refusé à toute électrice soumise, dans son acte, à une influence confessionnelle, maritale, ou autre, indue. C'est l'appréhension de ces influences qui fait de Madame Elinor Glyn, grand champion féministe, une adversaire du droit de vote des femmes. Je souhaite enfin, que la femme, une fois nantie de ce droit, ne l'exerce que s'il y a en jeu des intérêts affectant directement les êtres ou les choses du foyer. On me dira que l'électrice sera portée ou poussée à toujours en voir, de ces intérêts; qu'un peu d'imagination ou de suggestion la guidera chaque fois vers les bureaux de votation; que, tout au moins, les moins intellectuelles d'entre nous ne rateront jamais l'occasion de confondre lanterne avec vessie. Eh! oui, c'est bien cela qui se produira; et, c'est aussi pour cette raison—et quelques autres—que, n'était l'humiliant état d'infériorité gratuite où nous met toutes, indistinctement, la négation du droit de vote, mon vœu le plus ardent serait bien qu'il ne nous fût pas accordé. Sans oublier que le mot célèbre est assuré de rester toujours vrai: "Sous le règne des femmes, ce sont les hommes qui gouvernent."

Si, après avoir lu ma réponse, on en trouve les éléments un peu incohérents, voire même contradictoires, on ne fera que penser d'eux ce que j'en pense moi-même. Mais ma réponse est de bonne foi et je ne pourrais vraiment en tracer une autre.

Tante Pierrette.

Notre Feuilleton

Nous demandons pardon à nos lecteurs d'empiéter, par la publication de notre feuilleton, sur les pages de notre rédaction ordinaire. Mais nous désirons le terminer avec le prochain numéro afin de commencer en même temps la publication d'un roman de tout premier ordre et tellement récent qu'il ne se trouve pas encore en nos librairies. C'est une surprise des plus agréables que nous réservons à nos abonnés. Le roman auquel nous faisons allusion est écrit par une femme de lettres, qui, inconnue hier est devenue célèbre du jour au lendemain. Les héroïnes, de son livre, sont deux femmes appelées, l'une au professorat, l'autre, à la médecine, et qui ont à choisir entre leur vocation d'une part, et l'amour dans le mariage, de l'autre. Le tout écrit dans un style impeccable et un charme indiscutable.

A Travers les Livres, etc.

Nous accusons réception d'un autre livre des Mémoires de Madame Juliette Adam, intitulé: "Nos Amitiés Politiques avant l'abandon de la Revanche".

Il en sera donné, sous peu, dans nos pages, un abondant compte-rendu.

LE LISEUR.

L'amour entre dans le cœur à l'improviste, il devance tous les mouvements ou du moins n'en suit aucun, et la réflexion même lui devient complice; aussitôt qu'il existe, il aveugle et lorsqu'il a étendu ses profondes racines, rien de ce qui n'est plus lui-même ne saurait les ébranler.—Mme Swetchine.

Célébrons de nouveau la vogue décidément fidèle du Salon de Modes "Mille-Fleurs" ; ses chapeaux sont toujours marqués au coin de la meilleure élégance et du chic le plus pur.

- - LE TELEPHONE - -

Je ne sais si je me trompe, mais je ne crois pas qu'il y ait dans tout le Dominion une ville plus mal servie au téléphone que Montréal! Je ne suis certes pas en faveur des grèves: pour une équitable, combien dont les droits sont imaginaires ou prétentieux, mais dans le cas qui nous occupe, ne trouvez-vous pas qu'une bonne petite grève des abonnés du téléphone ferait un bien immense à la Métropole?

Ce qu'on se plaint du service téléphonique et des jeunes filles qui y sont préposées! on ne saurait assez le proclamer. Les hommes d'affaires jurent et tempêtent, mais payent tout de même sans avoir le courage de prendre la plume pour demander dans nos grands quotidiens une amélioration à un tel état de chose, et y exposer des griefs dont la ville entière pourrait témoigner de l'exactitude.

Vous avez cru, comme moi, n'est-pas, que le téléphone avait été inventé pour épargner du temps et des pas? Détrompez-vous ; à Montréal il est bien entendu qu'il ne faut pas être pressé pour user de cet instrument de torture, ce n'est pas exagéré, autrement vous en attraperez la jaunisse.

—1215, dites-vous à la jeune fille qui vous demande d'un ton languissant: Number?

—"1218"; se hâte-t-elle d'ajouter, et prestement disparaît sans attendre votre réponse, ou bien répète-t-elle le numéro demandé, elle vous promènera à trois ou quatre endroits différents avec une aisance et une dextérité que vous ne trouvez que là.

Que dire maintenant de la communication fermée au beau milieu d'une conversation sérieuse, d'une attente prolongée au téléphone alors que ces demoiselles s'amusent, à je ne sais trop quoi, mais ne répondent à votre appel que lorsqu'il leur plaît de le faire. De la correspondance que l'on vous ferme au nez lorsque vous voulez faire quelques observations, ou de la ligne qu'on vous dit engagée pour se venger des remarques que vous venez de leur faire, et, que sais-je?

Elles avaient autrefois un truc qui peut bien ne pas leur être passé et qui consistait à vous proposer, à toute minute, le bureau des réclamations ; ces demoiselles faisaient venir alors une de leurs compagnes, et là, sans vous en douter, pris au piège habilement tendu, vous teniez votre cour en enfer et vous aviez le diable pour juge.

Cette ruse, trop de fois répétée, éveilla l'attention d'une abonnée qui parvînt à découvrir le pot aux roses, s'enquit du véritable numéro du dit bureau, et put s'en servir au besoin. Pour être juste, cela n'avance guère les affaires, car pour la Compagnie qui nous occupe, le confort de ses abonnés semble être le dernier de ses soucis, mais au moins, cela soulage de dire de temps en temps sa façon de penser.

Voilà où nous en sommes. Comme vous le voyez, la réforme s'impose urgente, seulement, reste à savoir qui l'entreprendra cette réforme, qui l'attachera ce fameux grelot. Tous s'accordent à dire que le service téléphonique est devenu un martyre, mais personne n'a le courage de prendre les moyens de l'améliorer.

Au lieu de se plaindre et de gémir en cette apathie nationale qui nous distingue, si les abonnés du téléphone se liguaient pour menacer la Compagnie d'une désertion complète, se mettaient, en un mot, en bonne et franche grève, mon avis est que les choses changeraient à la satisfaction de tous.

Je prie l'Association des demoiselles du téléphone de Fédération

Nationale Saint-Jean-Baptiste de vouloir bien réfléchir à ce que je viens de dire: je parle au nom de tous. C'est à elles qu'il appartient de travailler au bon fonctionnement d'une administration qui repose principalement sur elles. Nous ...ne sommes pas difficiles, je vous assure, nous demandons simplement qu'on fasse son devoir et n'est-ce pas ce à quoi doivent tendre les membres d'une association bien organisée?

Puisque nous en sommes sur les réformes, pourquoi ne pas aborder un autre sujet qui ne s'approche guère de celui que je viens de traiter il est vrai, mais qui n'en a pas moins sa très grande utilité.

Toutes les femmes sérieuses ont accueilli avec bonheur l'annonce des cours de hautes études qui viennent de s'ouvrir chez les Dames de la Congrégation rue Sherbrooke. C'est une ère intellectuelle dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir, mais — qu'on me pardonne cette remarque — je ne vois pas sur le programme un cours qui a bien son importance, je crois ; je veux parler de l'enseignement de la grammaire dans la syntaxe et le participe.

Les hommes d'affaires ne peuvent proclamer assez haut combien il leur est difficile de trouver des jeunes filles pour leur correspondance de bureau sachant parfaitement l'orthographe Il serait temps de songer à cet inconvénient.

Vous le savez comme moi ; il est des difficultés grammaticales qui valent bien certaines expériences chimiques ou certains thèmes latins. La connaissance de ces choses est certes très utile, je ne songe nullement à soutenir le contraire, mais combien est plus nécessaire encore celle de notre belle langue française dont les académiciens les plus experts n'ont pas encore pénétré tous les secrets. Je conçois que cela paraisse très bien de savoir lire les classiques dans leur langue originale, seulement, ne nous lançons donc pas dans les langues mortes avant que d'avoir appris à se mouvoir dans les langues vivantes; ce sera d'abord plus pratique de commencer ainsi, quitte à reprendre Horace et Virgile quand nous en saurons assez de l'organe harmonieux de nos pères et de notre mère-patrie.

TANTE NINETTE.

"La Chanson du Passant"

Mes dits ne sont, hélas! que des fagots de grève
Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier;
Mais qu'importe! du moins la cendre de mon rêve
Ne seras pas entière enfouie au gravier.

Voilà le prélude harmonieux que fait à "La Chanson du Passant", son auteur, M. Louis-Joseph Doucet de l'Ecole Littéraire de Montréal.

Je ne saurais exprimer jusqu'à quel point ce début m'a charmée et avec quel empressement, je parcourus ce recueil de poésies canadiennes qui dote notre pays, d'un talent de plus.

Je connaissais son auteur. Plusieurs fois déjà "Le journal de Françoise" a eu l'heur d'offrir à ses abonnés des poésies inédites de M. Doucet ; elles m'avaient donné la certitude d'un talent qui méritait l'attention.

"La Chanson du Passant" réalisera cet espoir. Cet ouvrage teinté d'archaïsme à la manière de son maître, Villon, donne au lecteur une sensation d'harmonie et de sensibilité profonde, et, lui affirme, en même temps, le don réel qu'a reçu son auteur.

Ces vers, pour la plupart desquels il a choisi la coupe classique de la ballade, révèlent l'âme vibrante qui les colore ; certaines strophes, très simples, mais sincères et bien rythmées écrite au fil de la vie, semblent tout simplement jaillies du cœur du poète...

Je souhaite à l'auteur de "La Chanson du Passant", dont les notes tristes ou gaies, cantilènent si agréablement la nature et les plus beaux sentiments, le succès auquel il a droit et qu'il mérite si bien.

✦ ✦ ✦

Le livre de M. Doucet m'a remis en l'esprit, plus fortement que jamais les difficultés contre lesquelles, les littérateurs de notre pays, ont sans cesse à lutter s'ils veulent produire quelques œuvres.

Maxime Du Camp, dans ses intéressants Mémoires, écrit: "Sous toute sorte de gouvernements, le poète meurt à la peine... Le poète sans fortune, sans fonction et sans pension, qui ne pourrait faire que des odes, est infailliblement condamné à écrire de faim. Il n'a pas de place dans notre société ; il y représente, cependant quelque chose. Quoi? Moins que rien: l'âme!"

Ce que Maxime du Camp écrit du poète, de l'homme de lettres, est vrai de tous les temps et de tous les pays.

Cependant, la France fait beaucoup pour ses littérateurs. Autrefois, elle leur octroyait des pensions ; aujourd'hui, elle donne volontiers à ceux qui sont pauvres, des situations à l'emploi de son gouvernement.

Pourquoi nos gouvernants ne suivent-ils pas un si noble exemple ? Sur cent positions accordées par le gouvernement fédéral ou local, trois, au moins devraient être occupées par des littérateurs — hommes et femmes. Le talent en prose ou en vers devrait être un titre et une considération suffisante à ces sortes d'emploi.

Quand une fois l'esprit est débarrassé du souci absorbant de la lutte pour la vie, avec quelle ardeur il peut se livrer à l'inspiration qui l'anime et le pousse à la création de belles choses. Ce n'est pas œuvre d'égoïste qu'il accomplit en écrivant, c'est œuvre humanitaire et patriotique.

De combien de douleurs, des chants, des paroles écrites ont adouci l'amertume! Combien de bonnes pensées, de désirs féconds en bienfaisantes réalités, les livres, les tableaux, les monuments ont-ils inspirés. Ah! les envolées superbes de l'âme oubliant les misères de la vie, que de belles pages les lui ont procurées!

Et un pays grandit, resplendit au loin et toujours vit d'un immortel éclat par sa littérature. Non-seule-

ment, elle jette son éclat sur la région qui l'a vue naître mais elle dore d'un immortel rayon, ceux qui l'ont protégée et encouragée. L'Histoire est là pour le prouver.

Que nos gouvernements encouragent donc les lettres et ceux qui sont atteints, hélas! du mal d'écrire. Jamais faveurs ne seraient ni plus intelligemment distribuées, ni plus favorablement accueillies.

FRANÇOISE.

Chronique

CHAMBLY

("Souvent je me reporte à ces scènes passées")

"L'on revient toujours à ses anciennes amours", aussi cet automne, saison favorable aux douces souvenances, suis-je revenu à Chambly, où j'avais l'habitude de passer une bonne partie de mes vacances.

Quel beau temps et quel joli endroit propice aux évocations poétiques, aux choses d'antan! Quelle belle nappe d'eau, que ce Bassin, semblable à un lac aux bords enchanteurs, sur lequel, voguant dans une frêle barque, l'on a peine à comprendre, qu'on n'y puisse "jeter l'ancre un seul jour"!

Au centre du coquet et riant village, qui donna naissance au vaillant colonel DeSalaberry, d'héroïque mémoire, se dresse l'église paroissiale, aux élégantes proportions architecturales, à l'entrée de laquelle une double rangée de grands ormes aux rameaux en ogives servent de majestueux portique. De la véranda du presbytère, l'on aperçoit le pic de la montagne de Saint-Hilaire, au flanc boisé de laquelle s'étalent, dans leur plus vif éclat, les brillantes couleurs automnales, dont les tons défient la palette du plus habile des artistes. Dans cette nature ensoleillée, sous le bleu d'un ciel très pur, où flottent, rasant la cime imposante du grand mont, quelques légers flocons de nuages, cette parfaite harmonie de teintes et de nuances chante une hymne grandiose au Créateur, source de toutes beautés et de toutes magnificences.

Sur l'autre côté de la rive, l'on voit les ruines du vieux fort, dont les murs roussâtres et crénélés semblent "défier des ans l'irréparable outrage", comme jadis, ils subissaient, sans fléchir, les assauts répétés d'un ennemi supérieur en nombre et servaient de remparts contre les envahisseurs du sol de la patrie canadienne. Monument impérissable de plus d'un siècle de gloire et de gigantesques efforts, bien assis, sur ses bases de granit, au fronton duquel on peut lire, encore gravés en gros caractères, les noms des héros qui sont tombés là. Le "Fort Chambly" demeure comme une relique, une vibrante célébration des temps épiques de notre histoire: ce sont véritablement, "des pierres qui parlent!"

Aujourd'hui, en notre siècle de cordiale entente et de pacifisme à outrance, le sonore mugissement des eaux écumantes du rapide qui roulent tout au bas de la falaise, a remplacé le sourd grondement du canon d'alarme.

A l'intérieur du vieux fort restauré, seul préposé à sa garde, un vieillard, à barbe blanche, à la patriarcale figure, prophète d'un autre âge d'héroïsme et de bravoure ancestrale, Monsieur Dion, veille avec un soin jaloux sur tant de trésors et de souvenirs historiques amassés sous son toit hospitalier.

Toujours en bon philosophe, souriant à la bonne comme à la mauvaise fortune, confiant dans sa belle longévité, il attend le jour où une main intelligente et sûre vienne tirer de l'oubli et de la poussière des archives tant de hauts faits d'armes, tant de mémoires et d'anecdotes, témoins d'un passé plein de gloire et de grandeur nationale.

Dernièrement, l'on a fêté l'heureux anniversaire de ce patriote, légendaire gardien de ces précieuses reliques, vivant, si je peux m'exprimer ainsi, avec les mânes des ancêtres. Il nous cause familièrement de choses d'il y a cent ans: quel plus bel exemple de loyauté et de fidélité à offrir aux fils de l'avenir!

Comme je sortais du Fort, dans l'enceinte duquel, l'on perd, en un aimable tête-à-tête, avec l'hôte vénérable de ces lieux, toute notion de l'heure, le soleil, à son déclin, allait disparaître de l'horizon ; de son grand disque de feu, il projetait sur les eaux calmes et miroitantes une longue traînée rougeâtre, qui, dans une même étreinte fulgurante unissait les deux rives du splendide Bassin. Tout en suivant à coups de rames rythmés, la trace lumineuse et scintillante des feux du couchant, véritable apothéose du ciel et des eaux soudainement embrasés, je songeais, devenu rêveur, que, grâce aussi à cette persévérance dans le souvenir, un même rayon de gloire et d'immortalité unissait désormais les générations d'hier à celles d'aujourd'hui, les choses du passé à celles du présent, et j'en tirais de brillants augures d'un beau lendemain.

Alors, comme pour célébrer cette douce et vaporeuse fin de jour d'un long automne, la cloche de l'Angelus à toute volée carillonna aux échos d'alentour, égrena dans la mystérieuse paix du soir les Ave Maria, qui en ondes sonores montaient comme un encens vers le ciel, descendaient, inondaient la terre endormie d'une rosée bienfaitrice: simple et naïve prière, sublime croyance en l'Etoile des nuits!

Bientôt succédant aux lueurs crépusculaires, qui ternissaient le jour, l'obscurité étendit ses sombres voiles, enveloppant toutes choses. Seules les lumières incandescentes du canal, dont on entendait ouvrir et fermer les écluses, reflétaient sur la surface lisse des eaux dormantes, leurs clartés blanchâtres, pareilles à quelque rayon de lune sur une vaste plaine mouvante. C'est à peine si du vieux Fort l'on distinguait maintenant la forme fantastique et jadis redoutables des bastions... Tout s'effaçait, rentrait dans le silence impressionnant de la nuit propice aux martiales souvenances. A entendre dans le lointain noir, mugir les eaux houleuses du rapide, l'on au-

rait cru ouïr les pas redoublés de la patrouille faisant autour des murs sa dernière ronde de nuit.

Mais à cette heure avancée, feuilletant et lisant les vieilles chroniques du Fort, sur ses chers trésors historiques, seul, veillait encore l'homme du devoir et du souvenir, pour qui, "les Grands Morts, ne sont jamais vraiment morts"!

JULES-S. LESAGE.

En Douce Memoire

Avez-vous entendu le bruissement de ses ailes ?...

. . . .

On dit que c'est ainsi qu'ils partent, qu'ils s'en vont les petits anges, et, que, par delà le ciel bleu où ils montent on vient à eux avec des fleurs!

Mais, par la terre qu'ils ont quittée, on a entendu les ailes bruire si tristement que l'écho en est resté tout plaintif et que les yeux qui ont suivi le douloureux envol se sont abaissés mouillés de pleurs!

Oh! dites, pétales parfumés vous effeuillerez-vous sous la plainte des vents et retomberez-vous en la mousse des neiges? Est-ce à toi, petit ange qu'en ouvrant les portes éternelles on tendit vers tes petites mains l'enlaçante caresse des belles fleurs et la protection des blanches ailes?

Oui. — "J'entends le bruit des ailes; je vois des anges qui montent, montent toujours! Vont-ils au ciel qu'ils montent si haut, si haut? Des fleurs, des belles fleurs... Ecoutez... entendez-vous?..."

Mais, c'était la bise soufflant sur la frêle tige et la brûlant déjà de son baiser fatal! C'était... c'était... la mort!

O suaves caresses qui ont étreint mon front, ô derniers pleurs qui m'ont souri aux profondeurs aériennes... pendant que les beaux anges venaient j'eus les bras remplis de toutes ces fleurs que j'ai aimées et de leurs pétales parfumés, d'ici, je vous envoie mon souvenir en la mousse des neiges!

. . . .

UNE AMIE.

M. Paul Dufault

C'est à la Malbaie que j'entendis, pour la première fois, M. Paul Dufault. J'y arrivais, fatiguée, harassée par la besogne d'une année particulièrement pénible.

L'amie qui m'avait si généreusement offert son toit hospitalier pour y récupérer mes forces, m'emmena à un concert donné au Manoir Richelieu. Un jeune chanteur,—Paul Dufault—que, personne ne connaissait encore, était au programme.

Comment pourrais-je oublier le plaisir profond, la détente heureuse de tous mes nerfs que me causa ce concert d'une si parfaite harmonie?

La première romance qu'il nous donna, je ne l'avais jamais entendue auparavant et je ne l'ai jamais entendue depuis, mais cet air doux et tendre me chante sans cesse dans le cervelet, et les mots qui l'accompagnaient, me reviennent encore souvent pour m'enchanter et m'encourager:

> Ah ! dry those tears
> And calm thy fears
> Life is not made for sorrow,
> T'will come, alas !
> But soon t'will pass
> And joy will come to-morrow.

Ce concert eut lieu, il y a quatre ans. Ai-je besoin de dire avec quelle joie j'appris par les journaux que M. Dufault devait venir chanter à Montréal, et mon empressement à aller l'écouter? Dufault! voilà un nom qui promet d'être populaire et glorieux. Sa voix très prenante, tout de charme séduisant, délicieusement souple et nuancée, en fait un artiste de tout premier plan.

Son succès à Montréal a été triomphal. Des rappels sans fin l'ont salué, de la part d'un public heureux de lui prouver son enthousiasme et sa faveur.

M. Dufault a cependant la fièvre du mieux. Il désire aller à Paris se perfectionner dans son art. Ce sera un Canadien de plus chantant—dans la ville enchanteresse, le talent et la beauté de notre pays. Quels que soient ses succès là-bas, doué comme il l'est d'une voix qui peut tout oser, jamais il ne pourra nous donner de sensation plus harmonieuse que celle que nous a déjà procurée sa généreuse et inlassable voix.

FRANÇOISE.

Matinée Musicale

La matinée musicale, donnée le jour de la Sainte-Cécile, par Mme McMillan, professeur de chant et de piano, a eu un succès complet Les invités ont eu le rare avantage d'admirer, dans les élèves, une science habile et un talent dignes des enseignements qu'elles reçoivent.

M. Ed. LeBel, M. le professeur Drouin, le Dr Renaud, ont agrémenté, de leur talent, cette matinée charmante. Mlle Lanctôt (Hermance), a été fort écoutée et très félicitée sur la jolie et courte conférence sur "l'Art Musical". Pour nous résumer, la fête a été des plus intéressantes et des mieux réussies.

Le naturel est aussi rare dans la douleur que l'affectation est rare dans la joie.

On n'est pas ridicule dans une situation ridicule, dès qu'on a l'esprit d'être premier à en rire.

Les bonheurs de nos amis sont plus faciles à supporter que leurs succès.

L'amour-propre du voisin reste toujours le rival du nôtre.

Il y a de la cruauté à reprocher à une femme sa laideur ou sa vieillesse: elle en a déjà tant souffert.

On avoue souvent une partie de ce qu'on pense, de peur que tout le reste soit deviné.

Au reproche d'infidélité, le mari répond: "Elle a été à moi, mais je ne l'aimais pas." La femme répond: "Je l'ai aimé, mais je suis restée pure."

COMTESSE DIANE.

GRAND CONCOURS LITTERAIRE ET HISTORIQUE

Sous le patronage de Sir Alphonse Pelletier, Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

DERNIER ECHO DU IIIe CENTENAIRE

Le JOURNAL DE FRANÇOISE donne en concours la composition d'une courte nouvelle dont l'action devra prendre place à Québec, au temps de Champlain et de madame de Champlain. (1620-1624).

1er Prix : Vingt-cinq dollars.
2ème " Quinze dollars.
3ème " Dix dollars.
4ème " Cinq dollars.

Juges du Concours : Mme F.-L. Béïque, Mme A. Turgeon, (Québec), M. A.-D. De Celles (Ottawa), M. Lucien Régnier, M. Hector Garneau, M. Fernand Rinfret.

CONDITIONS

1. La nouvelle ne devra pas dépasser deux mille mots.
2. Autant que possible, elle devra être écrite au clavigraphe et sur un seul côté du papier. On la signera d'un pseudonyme.
4. Le concours, commencé le 7 novembre, se terminera le 31 décembre.
5. Le concours est ouvert à tous.

LA DIRECTRICE.

La Fédération Nationale de la Saint-Jean-Baptiste

Le comité de tempérance de la Fédération, dont Mme Leman est la zélée présidente, a décidé l'organisation d'une grande kermesse; qui aura lieu les 10, 11 et 12 décembre, dans la salle des Frères, angle des rues Sainte-Denis et Sainte-Catherine.

Mme Eugène Globensky a accepté d'être la présidente générale de cette kermesse, et voici le nom de chacune des dames qui y prendront part.

TABLE D'OBJETS DIVERS — Présidente, Mme H. Baby, Mme J.-P.-B. Casgrain, Mme W. Sicotte, Mme F.-X. Choquet, Mme R. Forget, Mme Berthelot, Mme Rottot, Mme F. Curran, Mme Henri Beaudry.

TABLE D'OBJETS A 50 CTS. — Présidente, Mme C. Laberge, Mme U.-H. Dandurand, Mme J.-P. Landry, Mme J. Simard, Mme Moncel, Mlle J. Mount. Mlle E. Surveyer, Mme Brisset, Mme Demers.

TABLE DE 25 CTS.—Présidente, Mlle Laurence, Mlle Adam, Les demoiselles du Cercle de Saint-Pierre.

TABLE DE 5 ET 10 CTS.—Présidente; Mme Damien Rolland, Mlle Gérin-Lajoie; Mlle Eva Pinchaud, Mlle Eug. Garneau, Mlle B, Labelle, Mlle B. Painchaud, Mlle, B, Parent, Mlle B, Brégent, Mlle V Walker.

RAYON DES POUPEES.—Présidente, Mme Kavanagh; Mlles Curran.

RAYON DES JOUETS. — Présidente, Mme Nolan Delisle; Mme Alf. Brunet, Mme F. Brosseau, Mme A. Chauvin.

TABLE D'EPICERIES.— Présidente, Mme H. Barsalou ; Mme E.-D. Marceau, Mme O, Gravel, Mme L.-A.-E. Cholet, Mlle M. Desjardins, Mme (Dr) Saint-Pierre.

FLEURS.—Présidente, Mme A. Pinoteau.

CIGARES.—Présidente, Mme A.-N. Rivet.

PECHE. — Présidente, Mme Louis Désy ; Mme F.-S. Mackay, Mme P. Vanier, Mme J.-A, Leblanc.

RAFRAICHISSEMENTS. — Présidente, Mme E. Mathieu; Mme A. Merrill, Mme Ls. Lesage, Mme T. Bruneau, Mme Ad. Robillard, Mme Normandeau, Mlle M.-A. Gagnon.

PEINTURE:—Mlles Marsolais, Mlle C. Bédard.

Toutes les personnes qui voudront contribuer au succès de cette kermesse sont priées d'envoyer des objets pour les tables de ventes. Le plus minime cadeau sera accepté avec gratitude. Prière d'adresser chez les Frères, angle des rues Saint Denis et Sainte-Catherine.

Economies des millionnaires

On sait que M. Rockefeller a "de quoi vivre". Il y a cinquante ans, on comptait cinquante millionnaires aux Etats-Unis ; leur fortune combinée s'élevait à 500 millions de francs. Aujourd'hui, M. John Rockefeller possède à lui tout seul plus de cinq milliards, et son revenu probable se chiffre par 450 à 500 millions de francs. Eh bien, sa femme n'ose faire certaines dépenses que de pauvres diables effectuent journellement. On prête à la riche Américaine ce propos:

"J'ai un faible pour les huîtres, mais je ne me sens pas en mesure de me passer de si coûteuses fantaisies."

Après cela, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Le sénateur Quay, se trouvant à dîner dans un petit hôtel de province, remarqua, parmi les diverses inscriptions qui se lisaient sur le mur, une pancarte portant ces mots: "Ici on parle français." Le sénateur fut quelque peu surpris, car il n'avait jamais pensé qu'il pût être de quelque utilité de pouvoir parler français dans un trou perdu de la Pennsylvanie.

Il appela l'hôtelier et lui demanda, en anglais, s'il parlait français.

—Pas beaucoup, répondit-il, l'américain me suffit.

—Alors, pourquoi avez-vous accroché cette pancarte? Elle signifie qu'ici on parle français.

—Allons donc! répliqua l'hôtelier étonné, que je sois pendu si le jeune vaurien qui me l'a vendue ne m'a pas dit qu'elle disait: "Que Dieu bénisse votre maison!"

Un bohême, étudiant de 35ème année, est interrogé sur la physique:

—Quel est le meilleur isolant connu?

—La pauvreté.

Un anniversaire

Le Conservatoire Lassalle a célébré de la plus belle façon son premier anniversaire.

Le Gouverneur-Général, Lord Grey, Lady Grey, Lady Sybil, ainsi qu'une importante partie du Tout-Montréal ont assisté à cette soirée intéressante.

Je sais, pour l'avoir entendu d'elles-mêmes, que Leurs Excellences ont été charmées, émerveillées — et étonnées aussi peut-être, qui sait? — du talent de nos jeunes Canadiens-français et de la méthode savante et sûre du professeur Lassalle.

Tout l'auditoire a partagé l'admiration vice-royale. On avait peine à concevoir qu'en une année, de jeunes élèves eussent pu faire des progrès aussi marquants. Et il n'y eut qu'une voix pour féliciter et louanger les succès du Conservatoire d'Art National, dirigé par le professeur Lassalle.

Madame Lassalle seconde intelligemment les efforts de son mari. La comédie "Madame reçoit" interprêtée par de gracieuses enfants dont la plus jeune compte six ans à peine, à soulevé tout un enthousiasme.

Somme l'âme canadienne est féconde en beaux et bons talents!

Il me reste encore un désir à formuler, cependant. Nous avons des artistes nationaux. C'est bien, mais il me tarde de voir interprêter par des compatriotes, des pièces écrites par des auteurs canadiens. Ce sera alors un véritable théâtre national, et la réalisation d'un grand rêve.

Ce résultat obtenu, il ne faudra pas oublier que c'est au professeur dévoué et zélé du Conservatoire National que nous le devons et nous saurons le reconnaître.

En attendant, les "Soirées de famille" sont enfin créées, et le public, mis en goût, par ce qu'il vient de voir, ne lui ménagera pas son encouragement.

Vivent à jamais les Soirées de famille! FRANÇOISE.

Recettes Faciles

LANGUE DE BOEUF AU GRATIN. — Après avoir fait cuire votre langue de bœuf soit au bouillon, soit à la braise, soit à la broche, coupez-la en tranches très minces.

Mettez ensuite au fond du plat dans lequel vous voulez assaisonner votre langue, câpres, persil, ciboule, cerfeuil, échalottes, le tout bien haché avec un filet de vinaigre, sel, poivre et de la chapelure de pain. Le fond du plat ainsi préparé, arrangez dessus vos tranches de langue ; faites-en, si vous voulez, plusieurs couches que vous assaisonnez de la même manière. Assaisonnez le dessus comme vous avez fait dessous et mettez enfin de la chapelure. Placez alors votre plat sur un feu doux, et mouillez d'un peu de bouillon, si vous craignez que le grain ne brûle au fond du plat.

SALADE AUX LEGUMES.—Prenez une égale quantité de betteraves, des navets, des patates et autres légumes cuits si vous en avez, coupez-les en parties carrées de la grosseur d'un dé ; mettez-les dans un plat et ajoutez du céleri pour deux tiers de légumes, mélangez avec votre préparation à salade.

MERINGUES A LA CREME DE CHANTILLY. — Prenez huit blancs d'œufs et 1-2 livre de sucre semoule.

Mettez les blancs d'œufs dans un bassin en cuivre et les fouettez très ferme, ajoutez lorsqu'ils sont presque pris, le quart du sucre, puis incorporez en mélangeant avec une spatule, le restant du sucre.

Couchez les meringues de la grosseur d'un œuf sur une plaque de tôle beurrée et farinée. Sitôt couchées, saupoudrez avec du sucre fin. Laissez fondre le sucre environ cinq minutes et mettez les meringuesà four tiède. (Si le four était trop chaud, laissez la porte ouverte). Les meringues demandent de 25 à 30 minutes de cuisson.

Dès que les meringues sont cuites, enfoncez la partie inférieure du revers d'une cuillère et placez-les dans un endroit très sec, où elles pourront se conserver pendant plusieurs jours.

Pour les garnir, remplissez la partie creuse des meringues d'une forte cuillérée de crême chantilly sucrée à la vanille et soudez ensemble deux meringues en les collant avec un peu de blanc d'œuf.

Mais on peut fort bien servir les meringues sans les fourrer en les accompagnant d'une compote de confiture ou d'une simple crême au lait.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES FOURRURES —Placez les objets à nettoyer dans un sac ou taie d'oreiller que vous aurez rempli d'un demi litre de farine de gruau et d'une égale quantité de farine ordinaire. Frottez, pressez, tournez vos fourrures, comme pour les laver, pendant une demi-heure environ. Au bout de ce temps, examinez-les, et si elles ne sont pas absolument propres, recommencez l'opération qui finalement amènera un succès complet.

POUR NETTOYER LES GANTS DE PEAU.—Prendre du lait écrémé, le faire bouillir en y faisant fondre assez de savon pour produire une mousse abondante. Laissez refroidir, humectez une flanelle dans cette mousse, frottez les gants étendus sur la main, ou mieux sur une main en bois, et séchez avec un linge après le frottage.

—Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine, ajoutée à la lessive, aide à blanchir le linge.

—Pour améliorer l'amidon bouilli (empois), on y ajoute un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

Différence de point de vue.

Jacques rentre en classe avec peu d'enthousaiasme.

—Mon fils! lui dit son père pour l'encourager, tu ne te doutes pas comme on regrette l'école quand on t grand.

Et Jacques de répondre:

—Oui, mais moi, je suis petit!

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

—Mon lieutenant... voulez-vous?.... dites-nous des vers?

—Oh! oui... vous devez en savoir.

Et Pierre était si heureux de voir ce pauvre garçon, resté là-bas, un peu à l'écart, se reprendre à la vie, qu'il se laissa aller au vœu de tous et parla des maîtres qu'il avait aimés. Tout ce qu'il disait, c'était de la joie pour eux. Et cela lui était si bon de les voir émus, pris par la douce musique des mots, la beauté des images évoquées, qu'il obéissait à leur moindre désir, recommençait les mêmes choses tant qu'ils le voulaient.

Une mélancolie grave tenait les cœurs haletants. Mais ils ne souffraient plus. Les beaux vers qu'il s'étudiait à bien dire semblaient emporter toutes les douleurs.

Le lendemain, il passa une partie de la journée à leur dicter tout ce qu'il avait récité, tout ce qu'il savait.

Le dernier, un peu rouge, confus de son audace, Lorrain redemanda pour lui une pièce qu'il aimait. Il cita même la première strophe, et, en sa bouche les vers du pauvre Lélian eurent un charme nouveau, très pur.

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes...

Puis, comme les premières ombres du soir apparaissaient, Pierre fit seller les chevaux et sur un dernier mot d'espoir, il les laissa, quitta ce petit poste blanc où le calme était revenu, où l'on avait plus besoin de lui, et bientôt se perdit à leurs yeux, cheminant dans la nuit bleue étoilée.

QUATRIEME PARTIE

I

L'hiver est revenu, cet hiver de Biskra plein de verdures et de clartés.

On dirait un jeune printemps de France.

Sous le ciel clair, moins violent,—que les touristes admirent le trouvant très beau, eux qui n'ont pas connu l'effroyable été,—les feuillages se dentellent, tressaillent dans la brise qui descend des montagnes, chaque soir, un peu avant le coucher du soleil. Les massifs s'étoilent des boutons d'or des mimosas et des gommiers. Dans l'ombre des sous-bois les séguias s'en vont avec leur murmure de cascatelles et de ruisseaux. Et des voix, des rires de jeunes femmes et d'enfants sonnent par les allées, à travers le grand parc.

Il a repris ses habitudes. Il est là, chaque jour, un peu avant midi, sur ce banc adossé au grand massif odorant d'où s'élance un arbre de Judée, non loin de l'église, et en passant, on dit:

—C'est lui... Il est encore là, cette année!

Parfois, dans la physionomie des gens il lit une sorte d'intérêt, chez les vieilles gens surtout, les pauvres grand'mères qui n'ont plus d'enfants à aimer.

—Oui, mais il a un peu maigri," ajoute-t-on.

Il y en a qui ne sont pas revenus, ne reviendront peut-être jamais plus. Et de tous ceux qui sont là, combien reverront leur pays? Les départs vont recommencer, dans la douceur des matins clairs, au train de Constantine, les départs des pauvres morts, seuls, dans un fourgon cadenassé, plombé, placé à la queue des trains. Il n'y aura aucune marchandise dans ces wagons-là, bien clos, rien autre chose que beaucoup de vide dans l'ombre avec, par terre, au milieu, un étrange colis qui sera leur forme du moment.

Oui, il est encore ici.

C'est la troisième fois qu'il revoit cet hiver. Trois ans qu'il est arrivé!...

Il s'étonnait jadis de rencontrer au long des chemins creux ou sur le seuil des demeures, assis côte à côte, des êtres vêtus de blanc, jeunes et vieux, qui restaient là, sans bouger, ni rien dire, pendant des heures et des heures. Maintenant il est un peu devenu comme eux. Il rêve, rêve toujours. Il a des heures d'indifférence et d'oubli, des jours d'agonie, de prostration complète.

Quelquefois il écrit.

Ce qu'il élabore ainsi dans le silence, quand tout dort autour de lui, lui seul saurait s'y reconnaître. Ce sont des choses sans suite, des notes, des souvenirs, des idées qu'il a eues au cours de ses chevauchées. Il y passe des visions d'oasis où il n'est jamais allé, très mystérieuses, dressées sur l'horizon des sables, des mirages et des parfums violents. Ce n'est rien, et cela ressemble à des poésies,—qui n'en seraient pas, à causede la rime qui est absente.

Ces heures-là sont sa joie. Il se brise à ce jeu d'éveiller les choses mortes, des choses délicates, qui l'ont ému en passant... Et il ne souffre plus.

Très rarement il songe au pays.

Le pays!... Il y reviendra un jour. C'est sûr, cela... Il s'en ira. Et il lui semble qu'il aura beaucoup de peine à ce départ, à s'arracher, à ne plus revoir jamais ces horizons des sables dont il a la nostalgie secrète...

Quand?... Il ne sait pas.

Il est très bien ici dans ce calme, cet apaisement de tout, ce printemps, cette douceur qu'ont les regards des jeunes femmes qui passent. Il ne désire rien... Non, rien...

Cependant, là-bas, c'est Christine toute blonde et fine, fidèle, émouvante dans la douleurs de ses vêtements noirs qu'elle n'a jamais quitter... Christine!...

Pauvre Christine!...

II

Maintenant il a une amie.

C'est la "demoiselle blanche du Vieux-Biskra."

Un jour ils se sont rencontrés à une fête arabe donnée dans une maison de l'oasis, à propos d'un mariage. Seuls Européens parmi la foule blanche et bruyante qui les entourait ils s'étaient rapprochés, et la fête finie, ils revinrent ensemble à

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.

travers l'oasis.

Tout de suite il avait rappelé le souvenir de Jacques Marelle et cette minute émouvante des obsèques où elle avait joué pour le pauvre mort.

...Oui,... elle se souvenait. Un grand garçon pâle, un peu triste, n'est-ce pas?... C'est loin, cela!

Au moment de la séparation elle lui avait tendu la main et, répondant à sa question respectueusement murmurée, elle avait dit:

—On m'appelle Anne-Marie.

Elle n'avait pas ajouté plus, ni cherché à savoir son nom, à lui..... A quoi bon? L'un et l'autre passaient, s'en iraient. Ils avaient mis trois ans à se joindre. Ils mettraient beaucoup moins de temps à s'oublier. Ainsi va la vie.

Elle avait eu un mauvais début, pour son automne, en France, un mois d'octobre froid, pluvieux, qu'elle avait en partie passé alitée.

Elle venait d'être très souffrante, disait-elle.

En effet, elle lui semblait plus pâlie, plus lumineuse en sa robe blanche si simple qu'elle portait toujours. Sur le fond sombre des massifs son profil avait des contours nimbés d'un reflet d'ivoire; sa physionomies, des lignes plus adoucies, estompées, comme aux faces des vieilles médailles. Un peu de mélancolie tempérait la solennité précoce du visage et ses beaux yeux noirs s'illuminaient par instant d'un éclat de fièvre mauvaise.

Dès qu'elle causait, ses lèvres se plissaient en un même sourire qui sonnait faux malgré le tour enjoué et moqueur de la conversation. Elle s'était révélée vite très instruite en des choses que n'abordent guère les jeunes filles. Elle avait trop lu les philosophes et d'après eux s'était façonné une religion commode, un petit bagage de croyances qui lui suffisaient. Puis elle avait pris aux uns ces notions de sciences exactes qui étonnaient tant en elle, aux autres ce scepticisme et cette expérience décevante qui perçait en des mots étranges qu'elle lançait à la fin d'une longue et sérieuse conversation en défi à la destinée.

Et de ces mots, froids, cruels, finissant en un éclat de rire ou un grand ton d'indifférence, Pierre s'étonnait, douloureusement surpris, et la regardait anxieux.

Elle était orpheline.

Quand, après avoir abordé bien des questions de l'âme ou de la vie, ils effleuraient cette donnée qui leur était commune par ses tristesses et le vide immense qu'elle créait en leurs cœurs, elle se faisait tout à coup plus réservée, plus réfléchie. Sur ce sujet, elle ne parlait jamais, laissant à penser, et l'on voyait ses yeux se creuser comme sous une souffrance subite dans la pâleur plus froide du visage, et l'on sentait qu'elle en avait déjà trop pleuré.

Alors Pierre, subissant le charme qui se dégageait de toute sa personne sévère et digne, se souvenait des paroles de l'intendant... "Ah! si je ne partais pas... je voudrais savoir."

Savoir!... Oui, certes, mais comment?

Et sans se l'expliquer encore, quand il l'avait quittée et se retrouvait seul avec ses pensées, il se sentait une tristesse vague.

Elle a disparu.

Elle vit enfermée en sa demeure arabe, dans la petite maison blanche de l'oasis sur laquelle les palmiers s'inclinent, tamisant la lumière, y posant de grandes ombres bleues.

Et on ne la voit plus.

Pourtant, c'était si bon ces promenades à deux, faites chaque jour, en toute simplicité, en camarades qui auraient l'un pour l'autre beaucoup de sympathie, un peu de tendresse même, mais ne se l'avoueraient pas pour ne pas gâter ce pauvre bonheur né de leurs deux solitudes.

On n'apercevait plus sa figure si calme et grave que Pierre aimait, et au déclin du soleil, dans la féerie du décor rayonnant, il l'avait cherchée vainement, évoquant sa silhouette.

Il refaisait chaque jour les mêmes promenades, parcourait tous ces sentiers où ils avaient été ensemble, rieurs, tout à coup silencieux, émus, sans savoir pourquoi. Puis, lorsqu'il était arrivé au seuil du désert, sous les derniers palmiers, il s'asseyait près d'un petit mur écroulé et il songeait, l'attendant.

III

Un soir errant à travers l'oasis, il s'en va sur le chemin qui mène au Vieux-Biskra. Cette fois il ne se trompe pas. Une mélodie passe dans l'air, cette mélodie qui les avait tant émus, un jour, lui et son grand ami, l'intendant.

Il fait clair de lune.

Dans la grande lueur blanche les étoiles ne sont cachées.

C'est une voix de femme qu'un piano accompagne, une voix qui se passionne, monte, éclate et puis s'adoucit, pleure, et quel charme en sa douleur lassée! Après, la mélodie reprend, plus vibrante, redite par le chant d'un violon.

C'est elle. Il la voit maintenant. Sa silhouette fine apparaît dans le cadre d'or de la fenêtre grande ouverte.

—Vous! dit-elle l'apercevant, et elle se rejette en arrière maintenue à la fenêtre d'une main crispée.

—Anne-Marie! Anne-Marie! répète-t-il suppliant.

Et lorsqu'il fut près d'elle, honteux de son audace, il balbutia quelque excuse, qu'elle atténua d'un mot aimable, puis, fièvreusement, elle se mit à aller et venir, gauche, se heurtant à tout, comme à peine éveillée d'un rêve, rangeant sa musique, déplaçant les sièges.

Pierre, très ennuyé de son équipée, immobile en un coin, la regardait faire. La gouvernante rentra, portant le thé. Elle le déposa sur la table, repoussant les partitions et les grands feuillets blancs épars, puis, sans rien dire, s'en fut s'adosser au piano, s'absorber dans la lecture de quelque revue étrangère. Bientôt le samovar se mit à chanter.

Anne-Marie qui s'occupait toujours à travers le salon, nerveuse à l'excès, s'approcha de la table et, comme éveillée brusquement à la réalité, leva les yeux vers Pierre, de grands yeux où des larmes s'étaient noyées.

—De grâce, dit-elle, tremblant un peu... ne soyez pas ainsi confus, ami. Ce serait à moi de vous pré-

senter des excuses. Veuillez croire que je vous les fais bien sincères.

—Oh! mademoiselle...

—Je vous avais bien dit que je ne suis pas comme les autres. J'aime trop la musique, et comme je ne fais rien à moitié, c'est devenu avec le temps une vraie passion.

Elle s'était assise à côté de lui sur le divan, et Pierre sentant sa main trembler dans la sienne, ayant peur vaguement de quelque trop grande douleur, ne put que murmurer :

—J'ai déjà, compris en vous bien des choses.

—Vous n'avez pas compris qu'on pût se donner si passionnément à la musique, qu'un incident survenant au cours de l'exécution d'un morceau vous effare, vous trouble au point de vous faire croire fantasque, folle, et, disons le mot... impolie, n'est-ce pas?

—Oh! mademoiselle.

—Vous, reprit-elle, quand vous rentrerez en France, vous retrouverez des êtres aimés, parents, amis, peut-être parmi eux un être plus cher dont l'image dort en votre cœur, inconscient, prête à se lever rayonnante quand le moment sera venu... Moi, hélas! je ne le pourrai jamais. Je ne peux même pas prier pour eux.

—N'êtes-vous donc pas orpheline?

—Non, je ne suis pas orpheline. En dedans, comme fouillant des lointains enténébrés de sa petite enfance, elle reprit d'une voix lassée: Je n'ai jamais vu celle qui fut ma mère. Où suis-je née? Quel est mon pays? J'ai tant voyagé déjà, je porte en moi tant de visions différentes, j'ai eu tant de gouvernantes formées au mutisme le plus absolu, que je ne peux même donner aucun indice. Tout est vague en moi, sauf le mal dont je meurs. Je ne sais quelle femme m'a donné la vie, si elle existe encore et se souvient de moi.

—Et votre père?

—Mon père, s'écria-t-elle se dressant comme inspirée, mon père existe, je le sais! Chaque jour je pense à lui et l'appelle. Mon père est une des gloires de son pays, un Maître dont les œuvres sont jouées dans le monde entier, et je ne sais pas même son nom!

—Pourquoi désespérer? reprit Pierre très ému. L'avenir vous réréserve peut-être une éclatante réparation...

Dès les premiers mots elle s'était levée et marchait vers la fenêtre. Elle allait lentement. Dans sa poitrine le cœur battait si fort qu'elle s'arrêta un moment, y portant la main pendant qu'elle lui jetait presque durement ces mots:

—L'avenir!... Ne voyez-vous donc pas que je suis condamnée, que chaque jour, chaque heure, je me meurs davantage?... Jour et nuit, en pensée comme en rêve, je cherche mon père, je cherche son âme. Je déchiffre tous les maîtres, je me tiens au courant de tout ce qui paraît. Et des journées, des nuits entières, je joue et chante. Ma détresse ainsi criée à tous les échos, il me semble que Dieu l'entendra, si mon père est trop loin, et qu'il aura pitié de moi. Non, je ne sais rien encore. Et je suis vaincue maintenant... C'est bien fini... Dire qu'il ne saura jamais combien je l'aimais!

IV

Un mois déjà, un mois est passé depuis qu'il s'est enfui de cette demeure du Vieux-Biskra ne pouvant davantage maîtriser sa douleur, un mois depuis cette veillée qu'il eut cette nuit-là, seul, de retour chez lui, incapable de dormir, écoutant obstinément cette prière de la pauvre enfant: "Père!... O mon père bien-aimé!..."

Il ne l'a pas revue. A peine a-t-il aperçu la vieille gouvernante noire, rigide, plus revêche que jamais, allant à Biskra faire quelques courses. Et la petite maison blanche de l'oasis semble déserte tant celles qui l'habitent font peu de bruit.

Il faudrait bien partir pourtant, aller voir ce qu'ils devenaient, ses soldats, ces pauvres gars errants dans les sables mouvants avec le dur regret de leurs landes et de leurs clochers à jour.

Bientôt les premiers vents brûlants allaient venir. On sentait cela à l'immense torpeur des midis plus ensoleillés, plus accablants, aux lointains bleus plus denses, aux nuits étoilés trop belles, trop limpides. Oui, il fallait partir. Mais.... sans revoir Anne-Marie?...

Quand le voyage fut décidé, un soir, l'ayant prevenue, il prit le chemin qui mène au Vieux-Biskra et s'arrêta devant sa demeure.

Ce fut elle qui lui ouvrit la porte, s'essayant à lui sourire, composant son visage comme ses gestes et les intonations de sa voix, mais elle, si défaite, si diaphane en sa pâleur!... Elle disait mille riens pour s'étourdir, se monter un peu.

—Et vous reviendrez?...

—Dès que je le pourrai, au plus tôt dans un mois.

—Un mois..., un mois, reprenait-elle avec une gravité douce, serai-je encore là? Promettez-moi de venir ici dès que vous serez de retour. C'est convenu? J'y compte. Et maintenant, accordez-moi encore quelques instants le plaisir de vous avoir là comme l'autre soir..., ce soir où j'étais si triste,... vous aussi, n'est-ce pas, ami?...

—Oui, oui, fit-il de la tête, constatant les progrès du mal qui la minait en ses beaux yeux cerclés de bistre, trop enfoncés, trop brillants, dans ses joues creusées, dans ses lèvres amincies, décolorées, se crispant au sourire.

—Et je vous ai laissé partir sans vous faire rien entendre. Aussi dites, que voulez-vous? Je suis toute à vous. Voulez-vous que je chante? Je me sens en voix ce soir.

Elle cita plusieurs morceaux qu'elle aimait. Mais Pierre refusa, se sentant pas capable de supporter cette joie factice, si douloureuse, qu'elle voulait lui donner.

—Non! murmura-t-il, non, pas ce soir. Parlons, simplement, voulez-vous?

—Parler?... et le regardant profondément... parler encore, après ce que nous avons déjà échangé? Oh! mon ami... Cela me paraît bien difficile.

Tenez, venez là, près de moi, au piano. Je vous expliquerai ce que je jouerai.

Elle plaqua une série d'accords, et bientôt s'éveilla sous ses doigts de fée le prélude de "Parsifal".

Pierre écoutait religieusement.

Les yeux mi-clos, le regard brouillé de larmes lentes, qui montaient à ses paupières, il admirait Anne-Marie, si mignonne, si délicate, tout entière à son jeu, radieuse, se reprenant à vivre à ces harmonies qui l'avaient brisée.

—Comme c'est beau! murmurait-elle de temps à autre sans détourner la tête.

Et les doigts blancs et agiles continuaient à passer sur les touches d'ivoire, et chaque note martelée heurtait au cœur de Pierre sans pitié, le pénétrant, le grisant de cette détresse d'enfant.

Un des chevaux, en bas, dans le chemin, s'ébroua, faisant sonner les étriers et les mors. Elle tressaillit, revint à elle et voyant qu'il se levait, prêt à partir:

—Une dernière minute, demanda-t-elle suppliante, et après, vous serez libre. Je ne vous ennuierai plus. Vous allez entendre ce que je veux qu'on joue à mon enterrement.

—Votre?...

—Une simple manie de musicien. Les grands Maîtres font de leur vivant le "Requiem" de leurs funérailles, moi, plus modeste, je leur fais des emprunts dans ce qu'ils laissent à la foule. C'est le "Prélude, choral et fugue", de César Franck, une des plus belles pages qui existent. J'appelle cela: "la Messe des âmes"... Tenez, fermez les yeux. Oubliez ce qui nous entoure, le pays où nous sommes, la terre même. Ecoutez-moi bien...

Et elle commença, inspirée, expliquant son rêve, bercée à cette harmonie incomparable du Maître qu'elle interprétait.

...Figurez-vous que c'est la nuit... une nuit blanche comme celles d'ici, toute constellée, calme, radieuse..., Imaginez que vos pas vous ont conduit en une basilique immense, très vieille, très sainte, toute en colonnes et arceaux découpés, une gloire des siècles morts,—et qu'à travers les rosaces aux vitraux effacés passe la grande lueur diamantée du dehors, faisant autour de vous cette ombre douce, mystérieuse, tassée dans les vieilles cathédrales, — ombre où se devinent des statues de saints debout dans leurs niches, des tombeaux de chevaliers ou d'abbés sur lesquels de grandes formes blanches sont agenouillées ou couchées, les mains jointes, vous regardant passer...

C'est en effet grande fête, grande fête de pitié divine et de pardon... C'est la "Messe des âmes".

Ecoutez, l'orgue s'éveille, quelques arpèges, quelques notes de plain-chant jetées appellent à la prière. Et voici, dit par des voix encore lointaines, l'air du Choral...

A cet appel tombé dans la nuit, les âmes accourent. On vient... Entendez-vous ce développement de phrase... Tenez... ce glissement d'êtres, ces bruissements d'ailes... De toutes parts elles accourent, les pauvres âmes enivrés d'espérance... Et voici enfin le Choral qui éclate cette fois franchement, grandiose!... Est-ce beau, mon Dieu! Est-elle assez pure cette phrase... une larme de pitié tombée des paradis célestes!... Les voix sont là. Les entendez-vous?... Quelle douceur en ce cantique!... Quel merveilleux chant montant sous les voûtes de cette cathédrale de rêve!...

Or, ce n'est que le début, une préparation.

Dans les grands rayons argentés qui tombent des vitraux entr'ouverts, les âmes descendent toujours des cieux, formant une théorie d'ailes blanches... L'orgue fait rage comme pour une entrée triomphale tandis que domine le Choral dans une tonalité plus éclatante, plus vibrante... Ah! c'est que voici l'heure tant attendue!... Le grand portait s'est ouvert, inondant la nef de clartés d'astres et de lueurs d'aubes.... Voici le Prêtre divin, l'Elu de Dieu, le Christ lui-même qui vient porté par ses anges!...

Voyez-vous tout cela, le sentez-vous comme moi à l'émotion pieuse, à l'exaltation mystique de la mélodie?... C'est bien le Rédempteur seul que salue ce chant triomphal!... C'est lui qui vient officier, dire la "Messe des âmes"... des pauvres âmes abandonnées pour qui l'on ne prie plus sur terre!...

La messe se dit.

Entendez la clochette... La voici de nouveau accompagnant la reprise magistrale du Choral lancé à pleine voix comme une prière suprême!... C'est l'Elévation, n'est-ce pas?... Vous l'entendez, ami... vous suivez bien mon rêve?...

Maintenant... "Ite missa est..."

Et sur ce dernier mot, à peine soupiré, elle poussa un grand cri et s'abattit accoudée au piano, la tête cachée en ses mains, murmurant à travers les sanglots qui lui déchiraient la poitrine:

—Père!... O mon père bien-aimé... où donc êtes-vous?

La gouvernante la prit sous les bras, la forçant à se lever, à marcher. Elle se laissait faire, sanglotant toujours, n'ayant plus conscience de la présence de Pierre.

On l'assit sur le divan, l'accotant de grands coussins où elle s'effaçait toute et, la tête immobile, avec des yeux qui semblaient errer encore dans le rêve surnaturel qu'elle venait de vivre, elle restait sans mouvement, anéantie, comme à son dernier souffle.

V

La fièvre a tenu Pierre huit jours très durement, mais sa jeunesse, sa foi bien vivante et saine gardée en ces choses si hautes, ont eu raison de la défaillance du corps.

Il aurait bien voulu repartir de suite, s'en revenir dans les sables, continuer les expériences commencées. Le docteur n'y consent pas; du reste les télégraphistes sont rentrés, conduits par l'Arabe resté avec eux, même ils ont rejoint les postes où ils étaient avant. La chaleur chaque jour monte du Sud plus ardente. C'en était bien fini pour cette année.

Il n'a plus qu'à obéir, c'est-à-dire, à s'en aller, remonter vers Biskra et là, dans le silence et l'isolement de tout, dans l'ombre de sa petite chambre bien close, à subir encore les fureurs de l'été, lire, travailler, veiller, comme disait l'intendant, veiller encore, toujours... Ah! si Anne-Marie était encore là, quelque temps! Et qui sait si elle reviendra jamais!

VI

Depuis la grande dune de Kef el Dor il a aperçu les montagnes; mais cette fois, il n'a pas osé doubler les étapes. Les chevaux sont fatigués et puis rien ne le presse. Il n'y a plus personne qui l'attende là-bas.

Voici bientôt la ligne verte des palmiers de l'oasis qui se lève au fond des sables. Il approche. Quand il aura atteint la lisière, il abandonnera la grande route et s'en ira par les petits chemins qui glissent à travers les jardins, là où les orangers fleurissent dans l'ombre verte lumineuse, il s'en ira vers une demeure qu'il connaît bien. "Promettez-moi de venir ici dès que vous serez de retour," chante une voix dans l'espace, une voix qu'il ne peut oublier, qu'il va bientôt réentendre.

Mais la petite maison blanche posée au bord du sentier est déserte. La porte heurtée rend un écho assourdi dont il tressaille... Déserte!... Pourtant, comme elle est jolie sous la ramure des grands palmiers inclinés au-dessus d'elle, et qui effleurent sa terrasse, la couvrent d'une ombre tiède, alanguie!...

Depuis ce soir où Anne-Marie s'était forcée à jouer pour Pierre, le piano était muet.

Anne-Marie est morte, un soir, vaincue, désespérée comme elle l'avait prédit. Et seule ayant été durant sa vie, seule fut-elle jusqu'à la fin.

Dans la grande chaleur rayonnante, le surlendemain, on porta son cercueil à l'église. Quelques Arabes étendus à l'ombre des lauriers-roses, dans le parc, s'accoudèrent un instant, étonnés de voir passer cette chose blanche que suivait une vieille femme en noir. Et le pauvre cercueil si léger qui s'en allait ainsi, à peine couvert d'une nappe où l'on avait épinglé quelques feuillages, semblait crier de détresse, parler pour la pauvre petite morte abandonnée.

Un Père Blanc et un enfant de chœur l'accueillirent au seuil de l'église. Tout à coup, pendant que les prières se disaient, voici que l'orgue, là-haut se mit à chanter.

La mélodie, timide d'abord s'accentua émouvante, grandiose, arrêtant souvent les paroles du prêtre troublé. Une poésie puissante, douloureuse, chantait dans l'espace, enveloppant ce cercueil et ce prêtre.

Ce n'était plus dans une pauvre petite église blanche d'Afrique, perdue au seuil du désert, qu'il officiait. La nef montant, montait et s'ajourait en nef de cathédrale. Comme une foule invisible, un cortège d'âmes l'emplissait, accourant de toutes parts, semblant sortir de terre, descendre des cieux. On entendait des battements d'ailes, des frôlements d'êtres, et les gestes de bénéfiction, très graves, en prenaient une ampleur étrange, sacrée ; les paroles de pardon trouvaient dans un écho lointain qui les répercutait de voûtes en voûtes, une mansuétude, une pitié qui le charmait, ce prêtre, le gardait dans ce rêve merveilleux, qu'il faisait les yeux ouverts, devant ce cercueil de jeune fille que nul ici-bas n'accompagnait même d'une prière.

(à suivre)

Les caractères passionnés n'atteignent le but qu'après l'avoir dépassé.—Mme Swetchine.

7ème ANNEE.—No 18. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 19 Décembre 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT:
Un an - - - - $2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

REDACTION :
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

Tel. Bell Main 3795



...SOMMAIRE...

UNE...

MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infaillible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

"LA JOIE DU PEUPLE"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé "La joie du peuple", que "Madame Séguin" m'a vendu pour la maladie du "Foie" et des "Rognons" dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL

Montréal, 30 Avril 1897

D'après les informations prises à bonne source je n'hésite pas à recommander Mme Victoria Séguin comme digne de toute confiance — Ses remèdes sont considérés comme efficaces pour certaines maladies.

B. A. T. de Montigny
Recorder de la cité de Montréal

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES
Heure du Bureau :
de 8 à 10 a. m.—de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :
412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.

7ème ANNEE.—No 18. LE NUMERO : 10 CENTS Samedi, 19 Décembre 1908.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - $2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



LOUIS-JOSEPH DOUCET

BALLADE

QUE L'AN NOUVEAU VOUS SOIT HEUREUX !

(VERS INEDITS)

A Chartreux, aussi Célestins,
A mendians et aux dévotes,
A musars et cliquepatins,
Servantes et filles mignottes,
Portant surcotz et justes cottes;
A cuyderaulx d'amour transis,
Chaussans sans meshaing fauves
[bottes,
Je crye à toutes gens merciz !

MAISTRE FRANÇOIS VILLON
(Grand Testament)

I

Salut quidams d'humeur grognarde
Qui cheminez d'un pas boiteux
Vers le repos de la camarde
Qui vous couchera dans ses creux;
Si le licol des destinées
Vous étreignit par trop de noeuds,
Oubliez les dures menées,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

II

Salut très gentes à cocardes
Et rieuses, de tant d'aveux,
Salut couseuses des mansardes
Qui chantez vos airs langoureux
Aux vieilles poutres calcinées;
Salut pauvresse et besogneux
Aux tâches indéterminées,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

III

Salut à tous, gaillards, gaillardes,
Grands poètes, grands amoureux !
Salut croquants en vieilles hardes,
Sur nos chemins aventureux,
Vous fîtes de sombres tournées,
Malgré votre courage heureux,
Sans lit, sans pain, ni cheminée,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

ENVOI

Prince, que votre destinée
S'éclaire aux astres lumineux,
Jamais d'illusion fanée,
Que l'an nouveau vous soit heureux !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

La Magie du Souvenir



FRANCOISE

Monsieur le ministre du Commerce venait d'apposer sa signature à une correspondance volumineuse, et, debout, près de sa table de travail, il se disposait à quitter son cabinet pour aller prendre ses vacances du Jour de l'An.

A ce moment, son secrétaire lui remit une carte de visite. Il y lut:

Madame Jean Dalbigny ,

et dans un coin du carton, d'une écriture fine et serrée, ces deux mots: Beauvoir, Gaspé.

Le ministre du Commerce regarda sa montre: il pouvait encore disposer de cinq minutes:

—Faites entrer, commanda-t-il de sa voix brève.

Et le carton glacé toujours à la hauteur de son regard, il fouillait sa mémoire, sans succès.

—Jean Dalbigny, Jean Dalbigny, se murmurait-il ; qui, diable, cela peut-il être? Non, non, voilà un nom qui n'est pas de Gaspé.

Gaspé! Beauvoir! quelle page de vie ces mots, tracés sur un morceau de carton, ouvraient, à cet instant, devant ses yeux.

En un éclair, il revit la grande mer bleue où glissent allègrement les voiles triangulaires aux vives couleurs, les filets des pêcheurs séchant au soleil d'été,et, le long des grèves, des courses sans fin avec ses compagnons de jeux.

C'est là, que, chaque année, jusqu'à l'âge de quinze ans, il retournait passer les mois de l'été. Plus de vingt-cinq ans, déjà, de cela!

Très absorbé dans cette évocation du passé, il ne s'aperçut pas qu'une femme venait de franchir le seuil de son cabinet. Ces mots vinrent l'arracher à sa rêverie:

—Je vous demande pardon, monsieur le ministre, disait-elle, d'abuser de votre temps précieux...

Un nuage passa sur le front du ministre: encore une solliciteuse ! Comme il la connaissait bien la formule banale, préliminaire des plaintes, des demandes et des récriminations.

La voix qui s'adressait ainsi à lui était timide, presque tremblante Evidemment, ce n'était pas l'accent posé et sûr de la femme du grand monde, habituée à ce que ses désirs soient des ordres. Ce n'était pas non plus celle de la coquette venant jeter une note hardie dans cette atmosphère imposante et grave.

Malgré lui cette voix humble et douce l'impressionna, tant elle lui parut timbrée d'échos d'un autre milieu, d'un autre temps.

Un rapide coup d'œil jeté sur sa visiteuse lui apprit qu'elle n'était pas très jeune. Sa figure, pâlie, un peu lasse, la vieillissait plus que les ans peut-être. Ses vêtements, de bonne et très solide étoffe mais à coupe un peu surannée, révélaient la campagnarde qui n'a ni l'occasion ni l'avantage de suivre la mode dans ses plus récentes fantaisies.

—Veuillez vous asseoir, madame, dit-il avec courtoisie, et, dites-moi, je vous prie, quel motif me procure l'honneur de votre visite.

Pour ne pas ajouter à son embarras visible, il évita de la regarder plus longtemps et feignit d'être très occupé à examiner les ciselures du coupe-papier de cuivre à la portée de sa main.

—Voici, dit-elle, après une légère pause, ce qui m'amène vers vous. Mon mari, le notaire Dalbigny aspire à la situation de sous-régistraire, actuellement vacante dans notre localité.

—Il a l'appui de son député?

—Non, déclara-t-elle.

—C'est pourtant nécessaire. Vous n'ignorez pas, madame, qu'un ministre peut aller difficilement à l'encontre du député dans les affaires du comté qu'il représente.

—Je sais. C'est pour cela que je suis venue vous voir : mon mari est un malade et ne marche qu'avec difficulté. Il lui est donc à peu près impossible de se transporter jusqu'ici. Il a pensé que je pourrais vous expliquer la situation qui est celle-ci: notre député, pour des griefs tout à fait personnels, n'approuve pas la demande de mon mari. Tout le monde sait, cependant, l'aide généreuse et dévouée qu'il n'a cessé de donner au gouvernement que vous représentez. Du côté de ma famille, c'est la même chose...

—Le notaire Dalbigny pourrait-il, croyez-vous, à cause du mauvais état de sa santé, remplir tous les devoirs de sa charge?

—Je l'y aiderai. Je sais écrire, calculer, tenir les livres, c'est tout ce qu'il faut pour un sous-régistraire.

Un peu surpris de cette affirmation si franche et si nette, le ministre du Commerce considéra sa visiteuse plus attentivement. Ce son de voix qui se faisait plus chaud, plus vibrant, où l'avait-il entendu? La lumière ne se faisait pas encore dans son esprit.

Obéissant à l'impulsion qui le poussait à apprendre quelque chose sur elle-même ou sur sa famille, il lui dit:

—Vous appartenez à une région de notre pays qui ne me rappelle que les plus agréables souvenirs. C'est au village de Beauvoir, dans la Gaspésie, que j'ai passé la plus grande partie de mon enfance et de ma jeunesse. Tous les citoyens de la paroisse, ont été, j'en suis sûr, mes camarades, mais j'ai beau interroger ma mémoire, le nom de votre mari m'est totalement inconnu.

—Mon mari n'est pas de la côte ; c'est un terrien des Bois-Francs qui est venu s'établir, au milieu de nous, un an avant notre mariage,—il y a de cela une vingtaine d'années. Etes-vous bien sûr, tout de même, continua-t-elle avec une nuance de raillerie, êtes-vous bien sûr, de vous rappeler si parfaitement, vos amis d'enfance?

—Je vais le prouver en vous les nommant tous. Quelles nouvelles allez-vous me donner de Baptiste Labrie, de Joseph Toudouze, d'Arsène Montbard, de Michel...?

Il l'observait attentivement pour jouir de sa surprise et de son étonnement, avec le bon sourire que ces évocations chères mettaient d'elles-mêmes à ses lèvres.

La femme, assise en face de lui, souriait aussi, et ce sourire faisait subir à sa physionomie la plus étrange des transformations.

Cette gaîté, un peu tendre, un peu malicieuse brillait dans des yeux dont l'éclat avivait maintenant le visage entier ; son teint rosissait comme à plaisir et prêtait à ses joues tant d'éclat qu'elle en paraissait de vingt ans plus jeune.

La métamorphose fut si grande que le ministre du Commerce s'arrêta brusquement dans sa nomenclature, pour s'écrier aussitôt:

—Louisette! Louisette Lacour!

—Elle-même, fit-elle avec un petit geste gracieux de la tête. (Ah! ce geste charmant qu'elle faisait si souvent autrefois!) Vous vous souvenez donc encore de moi?

—Comment pourrais-je oublier, fit le ministre, subitement redevenu jeune, que vous avez été la petite âme de tous mes plaisirs, et que, la première, vous m'avez appris comment il fallait s'y prendre pour appâter la morue!

Elle rit franchement d'un rire frais et cristallin qui résonna délicieusement à travers la large pièce. Le ministre du Commerce, en l'écoutant, songea qu'il y avait longtemps que son cabinet de travail n'avait entendu de plus harmonieuse musique. Le rire s'éteignit, et avec une grande lueur d'angoisse dans les yeux, elle dit:

—Moi, je me rappelle surtout cette fois où vous avez failli vous noyer en allant repêcher ma poupée, oubliée sur le rivage, et, que la vague emportait au loin.

—Ah! oui, j'ai joliment avalé de l'eau de mer, cette fois-là. Bah! ça ne m'a pas fait de mal, et ça n'y paraît plus, n'est-ce pas?

—Heureusement. Mais que de fois toute cette scène m'est revenue et comme cet horrible cauchemar a longtemps visité mon sommeil!

—On est susceptible de bien bons mouvements, quand on est jeune!

—L'âge ne vous a pas changé, répliqua-t-elle gravement. Je vous ai suivi à mesure que votre carrière d'homme politique allait montant, montant. J'ai lu vos discours et les journaux m'ont tenue au courant des évènements de votre vie.... Que de fois j'ai senti vibrer en vos paroles, en vos actes, le cœur, le dévouement qui vous animaient, alors qu'à l'âge de douze ans, me voyant pleurer, vous vous jetiez dans une méchante barque, affrontant les flots déchaînés pour aller sauver une affreuse poupée qui n'avait plus qu'une jambe... Car, elle était horrible, ma pauvre poupée, continua-t-elle, en s'efforçant de sourire pour dissimuler ainsi une forte émotion.

—Aussi, n'était-ce, sans doute, pas pour elle que je bravais la mer et ses furies.

Combien de choses maintenant lui reviennent à l'esprit.

Cette femme, c'est pour lui, l'incarnation de sa belle, de son ardente jeunesse, de tout ce qu'il a espéré, ambitionné... Quelle réalité a remplacé tous ces rêves.

D'un sens, l'avenir lui avait donné plus qu'il n'en avait attendu, car, à quinze ans, ce n'est guère le faîte des honneurs, la plénitude du pouvoir qu'une imagination d'adolescent veut forcer du destin.... Ce qu'on désire alors, c'est d'être le héros de quelque action valeureuse, et pousser le dédain de la vie jusqu'à songer au martyre.

Ah! que l'âge et l'expérience font dévier loin d'un premier idéal!

A cette époque encore, Louisette, la mignonne et tendre Louisette, avait été l'exclusive amie de son cœur d'enfant. Qu'elle était douce, et bonne, et jolie, et quel pur et chaste parfum il gardait de ces deux tendresses.

—Vous ressuscitez tout un passé, dit-il, rompant le silence qui régnait depuis un instant entre eux, un passé que je croyais à jamais enseveli...

—On voit bien que vous n'habitez plus la campagne. C'est là, seulement, qu'on a le culte du souvenir et le loisir d'en entretenir le feu sacré. A la ville, les distractions multiples et sans cesse renouvelées, ne laissent à personne le temps de songer aux jours qui ne sont plus...

—Comment se fait-il, que je ne sois pas retourné là-bas? fit-il, s'interrogeant lui-même. Et vous, vous n'avez donc jamais quitté la Gaspésie?

—J'ai fait au couvent, le stage nécessaire de la vie de pensionnaire. Puis, je me suis mariée...

Il avait le désir de lui crier : "Etes-vous heureuse?" Mais la formule lui semblait indiscrète, brutale, et, il n'osait. Pourtant, il voulut savoir:

—Cette situation nouvelle, ambitionnée par votre mari, vous rendrait tout à fait heureuse?

—Elle délivrerait mon mari d'un grand souci.

—Mais vous?

—Moi? Oh! moi, je ne suis pas malheureuse.

—Donnez-moi votre secret pour fixer le bonheur?

—Croyez-moi, fit-elle résolument, le bonheur est tout entier dans la volonté d'être heureux.

Il comprit tout: l'existence monotone, faite de dévouement obscur et d'abnégation constante de cette femme, auprès d'un mari, bon, sans doute, mais terne et borné.

Quelle leçon cette humble et modeste femme venait de lui donner!

—Votre philosophie est profonde ; elle est juste aussi ; j'essaierai de m'en pénétrer et souhaitez que j'y parvienne. En tous cas, j'y songerai

souvent, et j'aurai honte, désormais, d'être moins brave et moins vaillant que vous.

Trop d'émotion flottait maintenant dans l'atmosphère de la vaste pièce.

La femme le comprit. Et se levant pour prendre congé:

—Je suis contente de vous avoir revu. Quel bon souvenir à remporter dans ma Gaspésie, où je me rends dès demain.

—Vous y serez presque aussi vite que la nomination de votre mari.

—Savez-vous, fit-elle, hésitante,— un grand nuage de pourpre couvrant sa figure jusqu'à la racine des cheveux — savez-vous, je voudrais ne vous avoir rien demandé, cela va gâter un peu mon plaisir d'aujourd'hui.

—Vous ne m'avez rien demandé, répliqua-t-il, très doucement. Vous m'avez donné une heure exquise, comme je n'en ai jamais eue depuis que je vous ai quittée. Et si vous saviez ce que vaut une telle heure dans une vie comme la mienne! Je vous en remercie avec tout mon cœur.

Il l'avait accompagnée jusqu'à la porte. Au moment de la franchir, elle se retourna vers lui et tendit sa main.

—Adieu, dit-elle, toute pâle, — et sa voix frémissait — que la nouvelle année...

Mais elle n'acheva pas, et glissant rapidement à travers la porte entr'ouverte, elle disparut bientôt dans le large corridor.

FRANÇOISE.

Notre Plébiscite

Nous remettons forcément au premier numéro de janvier, la publication des autres réponses intéressantes que nous avons reçues, relativement au suffrage des femmes.

Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante, car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, au lieu que pour épouser une coquette, il suffit d'être fou, ce qui est très commun.—J. de Maistre.

"ROMAN D'AIEULE"

A Monsieur Pierre de Travannes,
aux bons soins du directeur de
la "Revue Universelle", Paris.



Mme Y. MAGALI.

Monsieur,

Il est juste que dans le courrier élogieux que vous attirera votre "Roman d'Aïeule", il se trouve ma protestation, — protestation indignée que je suis doublement en droit de vous adresser.

Il m'est toujours apparu comme sacrilège qu'on fouillât les vies intimes, closes par la mort, pour exhumer ce qui en fut le parfum amer ou suave: quand il s'agit de l'âme d'une des miennes que je trouve éparpillée dans trois cents pages d'in-douze, recouverte de papier jaune et mise en œuvre, vous comprendrez la révolte de tout mon être. Je ne m'étendrai pas sur l'indignation qui m'a saisie en trouvant votre nom, le mien, au bas d'une préface, dont la forme talentueuse, la grâce dix-huitième siècle, n'a pu me faire oublier qu'elle était destinée à annoncer la fleur des sentiments délicats dont un cœur de femme a battu.

J'avais entendu dire, j'avais lu, que la pudeur de soi, de son intimité, est toute relative chez un romancier. Faire vrai, le "summum" du nouveau genre, qu'on nomme réalisme, je crois, exige qu'on taille dans soi-même, qu'on arrache à ceux se livrant avec confiance à l'amitié, tout ce qu'une observation aiguisée peut deviner. Mais une aïeule, monsieur! une créature d'exquise douceur, flagellée par la vie, trahie dans son amour, meurtrie jusqu'à la mort!

Les journaux de France ont apporté jusqu'aux rives du Saint-Laurent l'écho du succès de votre livre ; il vous aidera, dit-on, à gravir un pas de plus vers l'Académie. Les plaintes exhalées dans des lettres précieuses recevront la consécration qu'elles méritent. N'aurez-vous pas le remords de voler le talent d'Yseult de Travannes comme vous avez violé le secret du bahut en bois de rose?

Avant de clore ma lettre, il me reste à vous dire que la suite des lettres de notre arrière-cousine, je la possède. Ces billets sont mes reliques, je les vénère; ils resteront à jamais enfouis et étant à moi seule, ils garderont pour les Yseults futures un coin inviolé de l'âme de mon aïeule.

Croyez, monsieur, à mes sentiments distingués.

YSEULT DE TRAVANNES.

Cher monsieur.

Rassurez-vous sur le sort de votre lettre ; malgré le laconisme de son adresse elle est parvenue à destination.

Que vous dirai-je! Il est très bon à vous, écrivain dont les instants sont d'or, d'avoir voulu convaincre une petite arriérée de mon espèce; il est seulement regrettable que tous vos arguments se buttent contre un sentiment indestructible.

Je viens d'ouvrir votre livre, le hasard a fait tomber ce passage sous mes yeux.

"Mon féal, nous célébrons la Fête-Dieu sans vous! Les Iroquois contre lesquels vous guerroyez vous laisseront-ils le temps d'honorer le Créateur? J'ai songé à vous durant la procession, jamais je n'avais eu l'impression semblable, infiniment douloureuse. de la distance qui nous sépare! et malgré moi, j'ai tremblé pour notre amour.

"L'amour ressemble à la flamme brillante et vacillante du cierge que je tenais ce matin, le moindre souffle peut l'éteindre ;, aussi, votre amour je l'abrite précieusement, à vous seul je dévoile sa douce chaleur : venez y réchauffer votre courage."

Non, je ne peux pardonner la publication de ces lettres! Il me semble qu'un peu de moi palpite entre les lignes.

Il me faudrait vous dire ce que fut ma vie jusqu'à présent, orpheline, sans parents proches, vivant dans l'isolement du cœur, Yseult de Travannes peupla de son image gracile, de son roman inachevé mes rêves d'adolescente et de jeune fille. Le grand manoir seigneurial où je vis depuis ma première communion, me semblait moins vide lorsque j'évoquais son souvenir ; j'aimais la faire mouvoir, agir, dans ces salles longues et basses où elle devait régner, souveraine aimée, sans l'infidélité de son fiancé, mon arrière grand'père. Les soirs de poudrerie, quand l'imagination s'affolle, que la peur bat les tempes et que le désir vient d'une épaule où l'on appuierait sa tête endolorie, je montais à ma chambre, et dans le vacarme blanc de cette neige qui tournoie au dehors, je relisais les lettres d'Yseult, les dernières reçues par Jéhan de Travannes. L'appel déchirant, l'accent passionné me secouant d'un grand frisson, l'âme d'Yseult s'incarnait peu à peu en moi. Insensiblement j'arrivais à me croire l'abandonnée, je souffrais, je pleurais et cependant j'avais chaud au cœur en songeant que j'avais été aimée, un jour...

Car, il l'aima, n'est-ce pas? Il est impossible que l'on prenne l'amour, d'un autre dans lui rendre cet amour, au moins une heure, dans la sincérité absolue...

Je m'oublie, pardonnez-moi, je voulais vous pénétrer des raisons qui ont dicté ma première lettre.

Croyez, cher Monsieur à mes sentiments distingués.

YSEULT.

Excusez-moi de répondre par cette carte postale à votre lettre aimable autant que littéraire; vous admirerez le nid de hibou où niche la "petite cousine romanesque" dont vous vous êtes moqué suffisamment pour qu'elle surveille à l'avenir sa plume.

Quelle peut être la réparation que vous offrirez "aux deux Yseult" ? Je n'ose chercher craignant d'être, déçue; dites vite, Monsieur!

YSEULT.

Monsieur mon cousin.

Il serait plus que méchant de vous refuser ce titre, titre légitime en somme, après la grande satisfaction que vous venez de me donner.

Malgré que ma modestie s'offusque du double voisinage, j'accepte ainsi que vous me le proposez que ma première lettre figure à la suite de votre préface dans les éditions suivantes de "Roman d'Aïeule". J'estime, puisque votre contrat avec l'éditeur ne nous permet pas d'arrêter la publication du livre, que cette protestation constituera une amende honorable à la mémoire d'Yseult de Travannes et une punition méritée pour son indiscret cousin.

Vous pourriez intituler ce supplément: Lettre d'une petite-cousine "ancienne-France".

Au revoir, mon cousin. Mon acceptation partira dans quelques minutes par le courrier d'Europe.

YSEULT.

Mon cousin,

Merci plus de fois que je pourrais compter, pour la miniature envoyée.

C'est bien ainsi que j'imaginais notre cousine. Toute blonde et poudrée avec une mouche au coin de l'œil noir, profond; une tête fine, penchée sur un cou long et frêle, des bras d'enfants dont j'avais "vu" le geste joli dans mes rêves.

La date inscrite près de la signature indique que, dans le même temps, le cœur dévoré d'angoisse, elle attendait depuis trois mois des nouvelles de son "féal , et elle sourit!

Croyez-vous qu'il lui coûtât ce sourire? Vainement je cherche aux coins des lèvres cet abaissement des larmes proches.

Vous me demandez, mon cousin, si je ressemble à Yseult. Comment oser vous répondre en ayant son portrait sous les yeux?

Essayez de vous représenter une Yseult XXe siècle—gardez-lui, cependant, un peu de cette poussière du passé qu'elle aime.

YSEULT.

Mon cousin, je savais les Français, légers, moqueurs, têtes folles, vous dépassez encore la mesure!

J'attends une lettre sérieuse pour vous répondre.

Je ne m'ennuie pas du tout dans mon nid de hibou et depuis longtemps je n'attends plus le Prince Charmant. Voici les deux réponses sollicitées.

Mes "doigts blancs" renvoient d'une chiquenaude le baiser qui voulait se poser sur leurs "ongles roses"!

YSEULT.

Mon ami, je viens d'être très malade, ce qui vous explique mon long et incompréhensible silence.

Depuis quelques jours déjà je suis en pleine convalescence et je ne trouvais pas la force de jeter ce cri de résurrection, en France. La maladie n'emporte pas seulement l'énergie physique... Je suis lâche et veule, avec un grand vide à la tête et au cœur. M'avez-vous appelée, un jour, votre petit oiseau chanteur?

Il est préférable que je m'arrête, n'est-ce pas? Je vous fais mal et de m'analyser ne serait pas pour me donner du courage.

Votre amie,

YSEULT.

Comme vous êtes bon, mon ami, de ne point exiger de réponses à vos lettres! Paresseusement, je remets tous mes ennuis, imaginaires ou réels aux soins de votre amitié et je me laisse soigner en petite fille convalescente qu'une maman comble de gâteries.

Quand je serai guérie vous me gourmanderez très fort—et je vous aiderai—mais encore quelques jours s'il vous plaît? Je veux savourer ma première étape de tendresse dans ma vie sans affection.

Au revoir, mon ami, et merci.

YSEULT.

Jehan! est-ce vous ou le "féal" de l'autre Yseult qui venez à moi avec des mots d'amour? A quelle Yseult adressez-vous la phrase sacrée qui palpite en mon cœur depuis l'âge où je me suis aperçue que nul ne m'aimait ?

Une raie de soleil, filtrant entre les fentes de volets clos, met en mouvement les poussières mortes; dans votre amour, mon ami, je ressuscite avec mes forces anciennes et une vigueur nouvelle. Je redeviens moi, et une autre devant laquelle l'horizon s'agrandit, infini.

Mon ami, venez! Je garde les

mots qui ce soir bouillonnent dans mon esprit, je vous les dirai près du bahut vieillot où se fanent les lettres d'Yseult, dans les longs silences qui couperont notre lecture.

L'amour ressemble à la flamme brillante et vacillante d'un cierge, aussi je l'abrite précieusement de mes deux mains jointes.

Au revoir, mon ami; mes "doigts blancs", comme moi, ont reconnu leur maître, ils demeurent, frémissants et dociles, sous le baiser déposé.

Votre fiancée,
YSEULT.
MAGALI.

NOEL D'AFRIQUE



JEAN SAINT-YVES

Apprenant qu'un officier français était campé aux portes du village, le cheik, — un affreux nègre à l'âme chargée de crimes, — entouré d'une foule de serviteurs est venu me voir.

Je l'accueille au seuil de ma tente, bois le café avec lui, causant de choses et d'autres; puis, après une dernière louange à Dieu, un dernier baisement de main, il s'en va suivi de la même foule de clients qui, tout à l'heure à vingt pas de nous, s'étaient assis, silencieux, nous regardant.

Dans les lueurs rouges des feux allumés par nos spahis, on voit quelque temps s'éloigner cette masse blanche, criant, gesticulant ; puis tout rentre dans l'ombre et le silence.

Le cheik m'a remis un courrier qu'un chameau coureur, de passage dernièrement, avait laissé pour moi.

...Et depuis un moment je lis et relis une même petite lettre.

Elle est vieille de trois semaines et plus, et elle a un charme consolant, une tendresse discrète de grande sœur aînée.

Rien qu'à l'effleurer, maintenant que je la sais par cœur et que je songe, c'est un trouble délicieux qui s'empare de moi. Dans la nuit bleue qui seule me regarde et m'écoute, je joins les mains et ferme les paupières comme sous un regard aimé, ombré de grands cils noirs, venu jusqu'à moi à travers l'espace.

L'écriture est fine. Rien du cerveau banal d'aujourd'hui. Le cœur a guidé la main.

Celle qui a écrit, femme que ma pensée pieuse révère, ne pouvait dire que peu de chose dans ce même ordre d'idées malgré sa très grande sollicitude inquiète.

Et voici qu'elle avait pensé cela, un soir, entre deux fêtes, deux triomphes de sa grâce et de sa beauté, qu'il y a vraiment de par le monde, comme dit la prière du soir, à l'heure où les familles s'assemblent, des voyageurs, des affligés, des agonisants, des êtres perdus comme moi en un coin du grand désert, à qui une parole apporterait un peu d'espérance, une nouvelle énergie, une volonté inébranlable vers le beau et le bien.

Elle a écrit disant simplement toute chose, me contant une de ces réunions de famille que j'ai si peu connues dans ma vie, — et tant rêvées.

Je revois d'ici le coin aimé où elle me reçut avant mon départ, la petite table Louis XV, la lampe bleue sous l'abat-jour de dentelles, l'ombre tiède de la chambre estompant sa silhouette gracieuse.

Il me semble sentir son regard s'en venir jusqu'à moi, sa main presser la mienne, sa voix me dire profondément:

—Où êtes-vous, mon pauvre ami?.. Comment la passez-vous encore, cette nuit de Noël...

Noël!... nous étions à la Noël...

Il fait grand froid.

Le ciel, sous l'éclat de la lune, s'est tendu de bleu tendre. De grands rayons blancs descendent sur la terre en gazes légères brodées merveilleusement, s'accrochant, se déchiquetant aux palmiers immobiles. A travers cette splendeur d'Orient, splendeur glacée, comme nimbée de reflets électriques, les étoiles se sont faites toutes petites et tremblent éblouies comme des yeux d'enfants.

Ma tente est dressée près d'un tombeau, un marabout blanc carré, à coupole, au seuil duquel je puis venir m'asseoir, ne pouvant dormir.

—Tout ce que l'on confie à sa garde, nul n'y touche, m'a dit Ahmar ; qui dort à son ombre est bercé de songes divers.

C'est là que la destinée m'a conduit.

Cette nuit, je vais reposer ma tête et mon corps lassés au seuil de ce tombeau d'un saint d'entre les musulmans, pendant que ma pensée et mon cœur, emportés dans cette nuit enchantée, là-bas, du côté de France, iront frapper aux portes des églises de chez-nous, étincelantes de cierges.

Ici, toutes les heures, dans le grand silence, une voix s'élève d'une mosquée cachée dans les palmiers, près de moi, et chante:

—Allah akbar! Dieu est grand...

Elle monte très pure, sonore, se traîne longtemps en des échos de harpes invisibles frôlées par des esprits, et finit sur une note émouvante.

A cet appel, d'autres voix plus lointaines répondent et pendant un moment cette même note si belle s'entend planant dans la nuit, s'éteignant peu à peu dans la brise comme un sanglot, un grand cri de pitié.

Du côté du désert le sol rayonne d'une beauté pâle de grand linceul, les touffes de drinn, les lichens, les graminées aux petites fleurs de soufre éparpillées dans les fonds y traînent des roseaux noirs qui s'enchevêtrent, semblent d'énormes araignées assoupies. . Et du côté de l'oasis, des palmiers rigides plaquant en noir leurs silhouettes hachées sur cette transparence d'opale livide, un frémissement très doux s'échappe, gémissant sans trêve dans cette solitude trop belle de ma nuit, triste comme un reproche de cœur brisé.

Je contemplais cet infini grandiose et laissais mes rêveries se bercer à ces voix sublimes qu'ont les êtres et les choses des pays bleus quand j'entends distinctement l'appel d'un mendiant arabe.

—O hommes justes, faites l'aumône au nom de Dieu!

Je m'élançai vers les spahis, là d'où venait cette voix.

Ils avaient allumé un grand feu autour duquel ils s'étaient accroupis causant à voix basse. Sur ces faces rudes de nomades, dans leurs grands yeux noirs, la flamme avait d'étranges reflets et dans la lueur rouge que le brasier mettait autour d'eux, une figure blanche de vieillard s'était dressée immobile, répétant d'une voix grave :

—O hommes justes, faites l'aumône au nom de Dieu !

C'est un aveugle.

Ses burnous ne sont que loques sur loques, et la tête pâle, sans regards, sans vie, dirait-on, est d'une expression biblique parfaite. Il s'appuie d'une main sur l'épaule d'une petite fille aux grands yeux rêveurs, de l'autre à un bâton qu'il manie comme une crosse d'évêque.

Je dis un mot à Ahmar et bientôt il revient de ma tente avec un pain. Rien ne saurait dépeindre l'éclair de joie et de reconnaissance qui brille dans les yeux de l'enfant au moment où je leur donne ce pain. Mes spahis leur font place au feu et voilà le pauvre vieux qui s'asseoit ayant sa petite fille pelotonnée sous ses bras.

Et moi, je ne puis me lasser de l'observer.

Seul, au fond des déserts, Dieu avait mis sur ma route un aveugle, un mendiant, un de ces pauvres souffrants à qui, à pareil anniversaire, quand j'étais enfant, je faisais l'aumône sous l'œil de grand'mère qui m'apprit ainsi à donner, donner un peu de pain et de joie aux malheureux.

Comme en ces temps passés vers lesquels je songe maintenant aux heures noires de la vie, j'ai fait la charité, moi, le désespéré de tout à l'heure!...

Lui, immobile toujours, le front levé, de ses yeux éteints semble me regarder profondément.

Je l'assure qu'il peut rester toute la nuit tranquillement auprès du feu, je le recommande à mes spahis, à Ahmar surtout, et je regagne ma tente.

Lors, m'étant retourné vers eux une dernière fois, je vis l'aveugle debout, seul, aux formes agrandies, très blanches dans la nuit dont les mains se tendaient vers moi comme pour une bénédiction. Puis, à mes pieds, dans l'ombre, la jolie enfant s'étant courbée et levée jusqu'à ma main, je sentis une légère pression l'étreindre et deux lèvres s'y poser ardentes.

Une émotion grave, délicieuse, me mordit le cœur, sous laquelle mon exil, ma détresse première m'apparurent trop cruels.

...Rien, jamais, ne compense les joies prises au pays.

Là-bas, les cloches sonnent joyeuses. J'entends les sabots des paysans clapoter sur les pavés, pressés, se rendant à l'église, et une voix, comme une voix de morte bien-aimée qui me berçait, écho béni du passé, me redit :

—Dors, petit, dors! C'est quand les enfants ont fermé les yeux que la Vierge passe avec l'enfant Jésus.

Premier petit lit d'enfant, berceau aux rideaux épinglés d'une croix d'ivoire qui gardez la vision des chers disparus penchés vers moi, premières croyances naïves apprises sur les genoux d'une mère, premiers heurs, premières fêtes carillonnées dans l'air glacé des nuits de Noël, comme vous me semblez loin! .. Comme j'aime la douceur de votre souvenir dressé dans la splendeur de ma nuit d'exil!

Et en face de moi, sur le fond sombre de l'oasis le marabout blanc fatidique regarde l'immensité.

—Comment la passerez-vous cette nuit de Noël?... disait la petite lettre chère.

—A vivre du passé, accoudé aux marches d'un tombeau.

Quand, lassés de se perdre dans la nuit bleue enchantée, vers les petites étoiles lointaines qui sûrement doivent briller au-dessus de mon pays, nos yeux reviennent vers la terre, je ne vois que ce monument, grave sous le suaire étincelant que lui font les rayons argentés d'en haut, gardant son secret, imposant, mystérieux comme le génie des solitudes et des destinées.

Avec cette rigidité qu'ont les pierres des sépulcres debout dans les horizons des routes et des plaines, partout sur ce sol d'Afrique, il semble écouter, écouter éternellement et redire au mort endormi dans son sein cette parole sacrée de l'Islam qu'une voix perdue laisse aller dans l'espace :

—Allah akbar! Dieu est grand!....

Que lui importent les choses humaines, larmes, désespoirs! Il veille la mort et rêve de l'aurore éternelle!

JEAN SAINT-YVES.

UNE OEUVRE PATRIOTIQUE

M. P. Bonhomme, le gérant-général de la compagnie d'Assurances, "La Sauvegarde" a entrepris l'exécution d'une œuvre, au plus haut point patriotique et nationale, dont nos journaux, à mon avis, ne parlent pas assez. Il est difficile pourtant, de concevoir un projet dont la réussite pourrait opérer un plus grand bien à notre nationalité.

M. Bonhomme a formé le projet grandiose de doter notre Université Laval d'une somme assez forte pour lui permettre d'être sur un pied d'égalité avec les universités de langue et de croyances différentes à la nôtre non-seulement au Canada; mais par toute l'Amérique.

Déjà un appel a été fait à toutes les âmes de bonne volonté, et, un grand nombre de Canadiens y ont répondu généreusement. Mais la somme désirée, un million, je crois, n'est pas encore complétée.

Je lisais, hier, la nouvelle circulaire qu'on vient de publier afin de ranimer un peu le zèle de mes compatriotes. L'idée principale qu'elle exprimait m'a beaucoup frappée. La voici, en substance:

Quand un homme meurt, s'il a joui de quelque célébrité, sa famille, ses amis, le pays s'imposent les plus lourds sacrifices pour perpétuer son nom, sa mémoire, en lui faisant élever un monument. Que reste-t-il souvent du bloc de marbre ou de granit destiné à conserver un nom? Le temps, les orages n'en font que des ruines, tandis que des sacrifices qui assureraient à une institution d'enseignement supérieur, telle que notre Université canadienne-française, le moyen de répondre à tous les besoins intellectuels qu'on doit en attendre, voilà une œuvre qui, jamais, ne pourrait périr.

C'est au moyen de polices d'assu-

rances que M. Bonhomme espère réaliser le montant de sa souscription nationale. Des circulaires expliquent au long ce mode, qui me paraît d'autant plus ingénieux qu'il est possible à toutes les bourses.

Ce que je sais, c'est que le projet est entre bonnes mains. M. Bonhomme est l'âme de "La Sauvegarde", la seule compagnie canadienne-française, — la seule, entendez-vous ? — d'assurances sur la vie, instituée dans le but de garder nos capitaux dans notre province. Fondée, il y a quelques années à peine, elle est aujourd'hui florissante et prospère, grâce à l'esprit d'initiative, l'intelligence des affaires et à la haute honorabilité de son gérant-général, M. P. Bonhomme.

Je me réjouis de constater l'intérêt que ce monsieur manifeste en faveur de notre Université. Grâce à lui, à son zèle, à son patriotisme, cette institution pourra "garnir sans parcimonie ses bibliothèques, ses salles de cours, ses cabinets scientifiques, et créer toutes les chaires que requièrent les besoins nouveaux de la société moderne, particulièrement dans le domaine des sciences appliquées, du génie et de la haute industrie."

Quel programme peut dépasser celui-là ?

FRANÇOISE.

Quand l'homme veut faire de la religion sans le secours de la raison. il tombe immédiatement dans la superstition; et s'il veut faire de la religion avec la raison, il tombe inévitablement dans l'abîme de l'incrédulité.—Lacordaire.

Pourquoi tante Angelique manqua - la Messe de Minuit -

"Foyer sans femme
Foyer sans flamme"



Mlle M. CASGRAIN

Deux hommes assis auprès du feu, dans un austère cabinet de travail causent tristement, à voix basse ; ils attendent l'heure de la Messe de Minuit.

Pas un son ne vient rompre la morne torpeur régnant en la maison silencieuse... et, bien qu'on soit à la veille de la Noël, nulle main de femme n'a jeté une note caressante et jolie en la sombre pièce, l'ornant pour la fête si chère à tous.

Pauvre foyer désert dont l'âme même semble partie avec la jeune épouse enlevée en quelques heures, ne laissant de tout leur bonheur brisé, qu'une toute petite fleur blanche et frêle, une mignonne enfant blonde, adorée des deux hommes ; le grand-père, Raymond Présanges, son fils Jacques, le père de l'enfant.

Tout à l'heure, sur le petit lit de Minette, ils sont allés déposer pieusement une moisson de cadeaux ; en regardant leur chérie dormir, toute leur peine, ainsi qu'une vague amère, leur a monté du cœur aux yeux en songeant à la mère partie, si loin du cher petit soulier qu'elle eut tant aimé à remplir... Puis, tristes à mourir, ils sont venus reprendre leur interminable veillée.

Le plus âgé des causeurs, un homme dans la soixantaine, ses nobles traits portant l'empreinte des jours sans soleil, la tête courbée, blanchie, disant le chagrin qui mine lentement les âmes endeuillées.

L'autre grand blond, très jeune ; en ses yeux, on sent un flot de vie intense, comprimé en ce moment par une désolation réelle, mais prêt à s'épanouir à nouveau au souffle d'impressions neuves.

—C'est aux heures voisines de celle-ci, aux fins de jours que me revient surtout sa chère pensée, dit tristement le vieillard. L'homme, n'est-il pas vrai, mon fils, se sent plus loin de la terre, il perçoit le frisson de la patrie lointaine où habitent les disparus. Oh! être sans elle, ce soir, tout seuls avec notre peine! Te rappelles-tu Jacques, comme elle rangeait tout gentiment, sa main trouvait sans chercher les choses jolies, exquises comme elle.

La figure cachée en sa main tremblante d'émotion contenue, Jacques écoute, perdu dans l'angoisse de l'heure difficile, ne trouvant en son cœur déchiré, aucune parole pour endormir la douleur du pauvre père.

Puis entre eux, un lourd silence tombe ; on n'entend plus que le pétillement du bois dans la cheminée, et le tic-tac de l'horloge égrenant les heures de ce triste soir.

Tout à coup, les cloches se mettent à carillonner joyeusement, de toutes les églises l'appel à la prière vibre dans le froid de la nuit: Messagères du Ciel, elles rappellent la voix des Anges aux doux bergers de Bethléem ; elles disent aussi toute l'harmonie, la charité, animant la grande famille chrétienne.

Les deux hommes se sont levés vivement, Jacques aide avec une affection filiale le vieux père à endosser le chaud pardessus, et, la vieillesse affaissée de l'un appuyée sur la jeunesse attristée, mais encore vibrante de l'autre, ils s'en vont vers l'humble chapelle, choisie de préférence, car ils ont à cœur d'isoler leur chagrin, de se perdre en un coin ignoré.

Croyants convaincus, dans la cé-

rémonie imposante, ils trouvent une grande force ; avec ferveur, ils s'approchent de la Table Sainte, et la messe finie, tristement, en songeant à leur logis abandonné, ils reprennent le chemin du retour.

Ils ne parlent pas, ayant le cœur rempli d'impressions de regrets, de souvenirs... Mais qu'est-ce à dire? voici bien la maison, ils ne se trompent pas pourtant, les fenêtres toutes noires au départ, sont brillantes de lumière, et sur le seuil, malgré le froid vif et piquant, une petite vieille menue et fluette leur tend ses mains ridées avec un bon sourire. C'est Tante Angélique.

—Entrez, vite mes enfants, quel froid! Vous êtes étonnés de me voir ici, dit-elle, leur aidant à ôter leurs vêtements de dehors. Voyons, embrassons-nous, bon Noël! Malgré tout, mes pauvres garçons, j'ai voulu vous faire une surprise.

Trop émus pour parler, les yeux remplis de larmes, cachées à grande peine, les deux hommes baisent affectueusement les boucles blanches de Tante.

Il fait chaud, l'agréable fumet d'un excellent bouillon se mêle dans l'air au parfum des roses de Noël jetées un peu partout. Sur la table, élégamment groupées, encore des fleurs. Le couvert étincelle de cristaux éblouissants, d'argenterie massive. Tante Angélique a cherché dans sa vieille tête toutes les choses que ces pauvres enfants aimaient au temps de leur bonheur. Le pâté de Noël traditionnel dans la famille, les croquignolles fines comme de la dentelle, les brioches dorées, les bonbons pour la petite Minette, et toute fière de n'avoir rien oublié!

—Allons, à table, mes enfants ; voyez, j'ai mis le couvert de notre pauvre chérie, pour l'amour d'elle et pour me faire plaisir il faut goûter un peu à toutes ces bonnes choses. Je suis arrivée ici pendant la Messe avec ma vieille Léocadie, et voyez, ma bonne et moi, avons tôt fait de tout transformer ici.

En écoutant la voix douce, apaisante, ainsi qu'une caresse, ils sentent une sorte de détente ; pour lui faire plaisir, ils mangent et la vie est ainsi faite, avec le confort physique, le moral aussi en éprouve le contre-coup.

Au dessert, Tante Angélique sort mystérieusement de la chambre et rentre presqu'aussitôt tenant maternellement pressée sur son cœur une adorable petite fille blonde, frêle un peu mais exquise. Minette, les yeux brillants de plaisir, ses jolis bras remplis de jouets tend ses lèvres roses aux baisers qu'on lui donne à profusion. Puis, chaudement enveloppée, assise sur les genoux de son papa, Minette croque avec délices gâteaux et bonbons ; gazouillant "son baby talk" comme un oiseau, mais bientôt les longs cils d'or voilent les doux yeux et Minette fait à demi voix: "Chante Papa, Minette fait dodo."

Jacques prend la berçeuse approchée du feu par Tante Angélique, puis il commence à chanter. Tout naturellement les chants de Noël venaient de son cœur à ses lèvres. La tête sur les boucles dorées, il dit:

D'où viens-tu bergère
D'où viens-tu,
Je viens de l'étable de m'y promener,
J'ai vu un miracle ce soir arriver.

La voix étouffée d'abord s'affermit, peu à peu, la chaleur de ce petit corps d'enfant le réconforte, de sa tâche paternelle découle une paix, une douceur.

Pendant ce temps, Mlle Angélique cause avec le grand-père, très-vite, pour voiler l'émotion qui étreint toute entière sa petite personne pétrie d'affection, elle dit: "Vous savez, je reste ici jusqu'après le jour de l'An. Vous me garderez bien un peu. Je suis toute seule."

Leur loyale amitié solide, fidèle, se lit en leurs regards. Une chaude poignée de mains leur redit à tous deux le charme du vieux bien familial gardé intact après tant d'années. Puis ils se souhaitent le bon soir. Eux, moins tristes, sentent l'attirante douceur d'une compassion féminine. Dans sa chambre, le père trouve, auprès de la veilleuse, le livre qu'il veut lire depuis longtemps. Et Jacques, au chevet de son lit, découvre, lié d'un ruban rose, une délicieuse miniature de la petite Minette signée d'un nom de maître. "Chère Tante Angélique, quel cœur d'or vous avez, pensent-ils en fermant les yeux."

Car, grâce à la vieille Tante, ils s'endorment paisiblement, un rayon de soleil a percé le nuage noir et ils seront plus forts demain pour subir la vie.

A genoux sur son prie-Dieu, Tante vient de finir sa prière. L'ample peignoir qui l'enveloppe, la resille blanche aussi voilant la soie neigeuse de ses cheveux, la veilleuse discrète cachant les rides, Tante Angélique est encore jolie, elle a l'air d'une jeune femme. La tête dans ses mains, elle pense: "Oui, je suis contente, bien contente d'avoir sacrifié ma chère Messe de Minuit pour ces enfants-là. Il me semble avoir aidé le petit Jésus de Noël à jeter une parcelle de joie en cette triste maisonnée."

Elle est bien fatiguée, bien lasse, la pauvre tante ; pourtant un bon sourire serein erre sur ses lèvres au moment de goûter enfin le repos si bien gagné.

Pauvres Tantes Angélique, si nombreuses de par le monde, combien y en a-t-il qui songent à vous aux heures de joie, d'ivresse, de plaisir.

Personne! personne! personne!

Mais qu'un malheur arrive. Vite, on court vous chercher et vous quittez avec bonne grâce votre paisible ouvrage au coin du feu, pour aller, beau ou mauvais temps, vous dépenser toute, soigner, veiller ceux qui souvent rient de vos petits travers et oublient bien vite votre inépuisable dévouement ; vous qui donnez toujours, sans jamais recevoir ici-bas de retour.

Que vous en coûterait-il, à vous qui lisez cette histoire vraie, d'habituer vos petits à avoir une attention délicate, une petite prévenance, pour la "Tante Angélique" de votre entourage. Si vous alliez vous-même parfois faire une petite visite, porter auprès de cette bonne amie, la menue monnaie de votre amabilité, de vos sourires. Cette menue monnaie, aimable charité, se changerait peut-être, qui sait? en une poudre d'or pour mériter les Noëls éternelles.

MATHILDE CASGRAIN.

LE RYTHME D'AMOUR



M. JEAN DE NOBON

Plusieurs fois déjà, au hasard du luxueux parc de l'hôtel, ils s'étaient rencontrés, mais, lui, le maëstro célèbre, venu là, en villégiature élégante, promener la nostalgie d'un rythme insaisissable, ne l'avait point encore remarquée; et, elle, la jolie vendeuse indienne, intimidée n'osait à chaque fois offrir ses fleurs.

Et cette timidité étrange, sans cause, survenue soudainement depuis que le grave étranger, au rêve évident, croisait sa tournée quotidienne, c'était à quoi précisément songeait Nobeka, ce soir d'août, tandis que, sa corbeille de lys rouges emplie à la serre des jardins, elle revenait à pas lents vers les allées plus populeuses du parc...

N'était-ce pas, en effet, singulier que devant lui seulement son assurance machinale de vendeuse disparut subitement, et qu'elle eut hâte soudain d'avoir passé?...

Et si cela s'expliquait encore, au demeurant, par une timidité rationnelle de l'enfant à l'âme naïve devant l'étranger, qu'une renommée illustre, parvenue jusqu'à elle, divinisait presqu'à ses yeux, pourquoi cet illogisme d'un trouble confusément voluptueux, quand sa silhouette paraissait à travers la colonnade des troncs, et qui la jetait impulsivement vers lui?...

Pourquoi cette inexplication d'une vague déception, quand elle finissait le tour du parc sans l'avoir vu?...

Et quand tout en elle tendait à l'effacer humblement devant lui, lointainement respectueuse d'un être émané d'une essence humaine supérieure à la sienne, pourquoi ce désir, lancinant, nostalgique de se jeter à ses pieds pour attirer son regard? et de rester là indéfiniment, sans songer?...

Oui, en vérité, c'était étrange, et l'enfant inhabile à la solution des énigmes psychologiques ne pouvait point ne pas être troublée en songeant innocemment: "pourquoi"?...

. . . .

Ce même soir d'août, lui, esclave du rythme cherché, s'attardait au bord du lac, l'oreille, par un besoin insatiable de symphonie, obstinée à surprendre le murmure secret du frisélis des feuilles cuivrées, nimbées de l'éblouissement des dernières lumières estivales.

Au bruissement subtil du sable sous les mocassins légers, son regard s'abaissa.

Auprès de lui, à le toucher presque, toute petite de sa haute stature, Nobeka d'un geste très pur d'offrande sacrée, tendait quelques lys de sa corbeille.

Ainsi, dans le voile très fragile de brume, monté des eaux proches, qui ouatait de poésie crépusculaire anticipée l'entourage immédiat d'arbustes rares, l'indienne était un motif tellement non pareil, avec sa beauté harmonisée chaudement de l'ambiance somptueuse, et son caractère de fille des bois rudes heurté de cette flore quintessenciée, que le musicien sans surprise, comme s'il continuait sa vision éliséenne, évoluée, demeurait muet et immobile...

Puis, dans le rêve, il eut conscience de la fugacité de cette vision insoumise à sa volonté, alors d'un geste d'impulsivité brutale, il commanda à l'enfant de garder la pose.

Sous le regard des grands yeux noirs, qui le brûlait d'une caresse ignorante, un effort fait d'impressions simultanées et rapides, agitait son cerveau, et soudain en trait de feu, le rythme indocile jaillit, se dégagea des lourdeurs.

Une joie immense, surhumaine, fit bondir le cœur du maëstro, une joie paradisiaque, élaborée de l'orgueil du créateur et de la satisfaction raffinée de l'artiste qui pressent l'œuvre sublime...

O le chant d'amour du troisième acte de sa "Fille Indienne"!... le rythme tant cherché, qui manquait seul à l'opéra, au chef-d'œuvre favori!...

Voilà qu'il éclatait radieux, et montait à l'improviste, dans son cerveau ébloui!...

Oui, c'était bien là, le rythme ardent et doux, languide et passionné, le rythme dont la formule échappait à son inspiration cérébrale et qu'il trouvait dans les yeux noirs d'une enfant.

. . . .

Toujours immobiles, face à face, ils demeuraient sans paroles, elle, l'enfant troublée, apeurée presque, lui, tout à son ivresse, créant, écoutant monter cette musique divine, à lui seul...

Quand le rythme eut accompli sa révolution synthétique, quand le cerveau du musicien eut puisé tout le suc du chant d'amour dans les yeux de velours noir... Alors le même geste qui avait immobilisé le charme, le brisa...

Sans attention aux fleurs offertes, tout à son art borné à un thème d'amour fictif, le maëstro rendit l'enfant libre...

—"Va-t'en!..."

Ne fallait-il pas qu'il fut seul maintenant, qu'il eut absolu l'isolement de l'heure indécise, pour exacerber l'œuvre naissante, développer le motif... donner la facture du maître?...

. . . .

La nuit était d'une tiédeur amollissante, lumineuse de clartés que la lune semblait diffuser à travers des mousselines d'or...

Des groupes sympathisant, demeuraient au charme de l'heure, dans le clair obscur de la terrasse.

D'un appartement éloigné des sons

de piano tombaient dans le calme...

C'était une mélodie dont l'assourdissement des portières rendait le caractère trop ténu pour qu'on put le définir complètement; parfois cependant, quand les portes s'ouvraient, atténuant la distance, des phrases musicales se précisaient... un chant d'amour, singulier, troublait la nuit... il y avait des tendresses humbles dites avec emportement, des cris de passion fondus en sanglots...

...Les femmes inattentives d'un groupe, parlaient entre elles...

"Imaginez, disait l'une, qu'en revenant de la ferme du parc, ce soir, j'ai rencontré notre petite marchande de fleurs, vous savez, Nobeka, la jolie indienne? La pauvre mignonne pleurait, assise sur un banc. Elle ne m'avait pas entendu venir ; je me suis approchée pour m'informer de la cause de son chagrin...

—"Et qu'avait-elle?... interrompit une curieuse impatiente.

—"C'est précisément ce que je ne sais ; car à peine la pauvre enfant m'eut-elle vue, qu'elle se leva, et très farouche, s'enfuit sans même songer à reprendre sa corbeille de fleurs..."

Un homme qui suivait le papotage donna une explication plausible, en secouant la cendre de son cigare :

—"Bah! histoire d'amourette, sans doute quelque bellâtre à peau cuivrée qui aura joué au bourreau des cœurs !...

Dans l'éloignement, le rythme étrange pleurait la désespérance douce d'aimer sans retour...

JEAN DE NOBON.

NOTRE CONCOURS

Les concurrents sont priés de ne pas oublier que nous recevons les manuscrits jusqu'au 31 décembre inclusivement, mais qu'après cette date, on n'aura plus le droit de participer au concours.

A mes neveux et nièces

Vous avez vu, n'est-ce pas, l'appel fait par la "Patrie" à toutes les âmes charitables qui voudront bien distraire de leur avoir quelques sous en faveur de l'Hôpital des Enfants, fondé depuis un an? Laissant à ce journal, le soin de parler au cœur de vos pères et de vos mères, je viens, moi, parler au vôtre, chers enfants, auquel, je suis heureuse de le dire, je n'ai jamais frappé en vain. Ah! je ne suis pas exigeante, soyez sans crainte, je ne viens pas réclamer de vos jeunes bourses plus qu'elles ne pourraient donner, mais je songe que nous sommes à la veille des étrennes, et je vous serais reconnaissante si chacun de vous voulait consentir à se departir de cinq ou dix sous en faveur des petits pauvres de notre hôpital.

Voyez ce que font les enfants anglais pour le "Children Memorial Hospital". Allez-vous vous laisser surpasser en générosité par ceux-ci?

Ah! si chaque membre d'une classe d'écoliers et d'écolières donnait un sou par tête au profit de cette institution qui vous regarde spécialement, vous verriez le joli montant que nous réaliserions pour l'Hôpital Sainte-Justine.

Je compte sur vous, chers petits neveux et chères nièces, ne me refusez pas le plaisir de revenir vous remercier de la "quête blanche" que je vous suggère, et qui devra être prise, pour que vous en ayiez tout le mérite, sur votre bourse personnelle et sur vos épargnes.

S'il vous plaît d'adresser: "Fonds d'hôpital de la Presse'., Montréal.

TANTE NINETTE.

Petite Correspondance

Voyons, ma chérie, soyez raisonnable. Je suis à Montréal, depuis vingt-quatre heures à peine, et déjà, vous réclamez à grands cris la commission que vous m'aviez donnée. Il fallait me laisser d'abord prendre contact avec la vie et la ville.

Ah! ma chère, quelle différence entre ce beau et bruyant Montréal, et notre village si calme, si posé, — si monotone, hélas! Mais comme je suis ici pour vous parler de tout autre chose, je coupe les ailes aux réflexions, que pourrait me suggérer ces deux séjours si différents pour courir à ce qui vous regarde.

Rassurez-vous, je l'ai acheté ce chapeau que vous ambitionnez, ce chapeau fameux qui doit révolutionner au jour de Noël, "les jeunesses" de notre paroisse. Et je sais qu'il vous siéra à ravir. Savez-vous où je l'ai acheté cette merveille qui fera, pour le voir, retourner le vieux saint en pierre de notre église? A Mille-Fleurs, de la grande rue Ste-Catherine-Est. Oui, ma chère, partout où je me suis informée, on ne me parle que de ce salon de modes. Et vrai, l'on a raison. Je m'y suis rendue et vous n'avez rien vu de plus coquet, de plus gentil. Et un assortiment de chapeaux comme on n'en voit, je crois que dans les contes de fée. C'est une véritable oasis....

Ne vous fâchez pas, mais j'ai l'intention de prendre le mien, là, aussi. Oh! il sera tout différent du vôtre. Je veux choisir une toque aux ailes entièrement éployées qui le recouvre sans aucun autre ornement. C'est gentil, mais le vôtre l'est davantage. Vous verrez.

A très bientôt, ma chérie, je serai chez vous, pour la Messe de Minuit.

Amitiés grandes.

YVETTE BONTON.

Qui Sait?

—Savez-vous ce que maman m'a donné pour ma fête?

—Une piastre.

—Qu'est-ce que je vais bien faire avec, dit Toto à ses petites amies qui l'entouraient?

—Achète un jeu de loto, dit l'une d'elles.

—Non, dit Marthe, un jeu de Parchési, plutôt.

— Achète donc, dit Henri, un beau livre d'histoire?

—J'ai une bonne idée, dit Suzanne, un jeu de croquet. Nous pourrions tous nous amuser à cela.

—Non, non, dit Bébé, moi j'ai l'idée de suggérer un jeu que tout le monde appréciera: Le jeu de "QUI SAIT"?

—"Qui sait?" Qu'est-ce que c'est que ce jeu là exclamèrent toutes ces petites voix?

—Et, dit Bébé, vous ne savez pas.. c'est un jeu très gentil. Il développe notre intelligence, il fait apprendre la grammaire, l'histoire, etc.,

—Mais comment est donc composé ce fameux jeu, dit Suzanne?

—Eh bien! vous voulez savoir? Il se compose de huit grandes cartes et 300 petites cartes.. Sur la grande carte il y a 36 carrés et sur la petite carte une question et une réponse.

—Où veux-tu en venir avec cela ?

—Attendez, un instant, dit Bébé... Il courut chercher "QUI SAIT?", et tirant de la jolie boîte une des 300 petites cartes, il dit: Epelez: Transsubstantiation:

Celui qui le premier répondra correctement à cette question, aura le petit coupon, et celui qui aura le premier recouvert sa carte de 36 petits coupons sera le gagnant.

—Mais, dit Toto, si personne ne répond correctement?

—Alors, dit Bébé, je lis moi-même la réponse et je remets le petit coupon au jeu, et quand je la redirai une seconde fois, il est à croire qu'un d'entre vous au moins s'en rappellera.

—Bien, dit Bibine, je veux faire la petite maîtresse.

—Ah oui! ah oui! s'écrièrent tous les enfants.

Une heure durant ils jouèrent avec un entrain des plus joyeux.

Huit jours après, "Qui sait?" avait sa place d'honneur dans toutes les familles amies de Bébé.

LUCETTE.

NOTE DE LA REDACTION. — Quel joli cadeau à donner, à l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An que le jeu de "Qui sait"? Voilà une récréation charmante à offrir à l'enfance, et songeons que cet intelligent et récréatif amusement est canadien-français!

Bonbons de Fetes

LOZENGES DE MENTHE (Peppermints). — Faites bouillir durant cinq minutes une livre de sucre blanc dans un demiard d'eau; ajoutez trois gouttes de bonne huile de menthe (peppermint) ou une cuillérée à thé d'essence très forte de menthe; enlevez le sirop du feu, brassez-le rapidement jusqu'à ce qu'il commence à devenir blanchâtre, versez le tout dans des moules préalablement huilés ou sur un plat huilé aussi où vous laisserez tomber le sucre en petites boulettes. Laissez durcir pendant quelques heures.

CARAMELS AU CHOCOLAT. — Prenez une demi livre de chocolat non sucré et râpé, 4 onces de beurre, une livre de sucre brun, une demi tasse de mélasse, une demi tasse de crême que vous mettez dans un récipient en granit, mêlez le tout sur un feu lent jusqu'à ce que ce soit bien mêlé, puis laissez bouillir doucement jusqu'à ce que quelques gouttes de ce sirop, jetées dans l'eau froide durcissent. Versez le tout dans des plats beurrés ou huilés légèrement et laissez refroidir. Graissez un couteau bien aiguisé avec de l'huile d'olive et coupez les caramels par carrés, que vous enveloppez ensuite dans du papier de soie huilé.

BONBON A LA CASSONADE. — 2 tasses de cassonade; 1-2 tasse de lait; gros comme une noix Grenoble de beurre; vanille. Faites bouillir jusqu'à temps que ça vienne grumeleux quand vous en mettrez dans l'eau froide, retirez du feu et battez jusqu'à ce qu'il épaississe, puis ajoutez une tasse de noix hachées et de la vanille au goût. Versez dans un plat beurré.

PEANUTS CROQUANTES. — 2 tasses de sucre blanc; 1 tasse de peanuts, (pistaches). Mettez le sucre dans une poêle sur un gros feu et brassez jusqu'à ce qu'il soit fondu, puis versez ce liquide sur les peanuts qui auront été placées dans un plat beurré.

Après cinq ou six ans de mariage. les soirées commencent à paraître un peu longues aux époux V...

L'autre soir, seuls dans leur salon, il s'absorbait dans la lecture de son journal tandis qu'elle feignait de prendre un vif intérêt à sa tapisserie.

—Ah! soupira-t-elle. Je vois bien que tu ne m'aimes plus!

—Mais si, mais si!

—Oh, non!

—Mais si... Voyons, si je ne t'aimais plus, est-ce que je resterais ici tous les soirs avec toi, à m'embêter?

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

(Suite)

C'était en effet le Choral de Franck qui s'envolait ainsi dans l'église déserte, la "Messe des âmes" que ce prêtre de la terre disait maintenant pour Anne-Marie. Et c'était plus beau, plus grand que tout. C'était toutes les pitiés, tous les sanglots, toutes les prières des âmes inconsolées chantant pour elle, chantant pour elle, la pauvre oubliée d'ici-bas...

—Croyez-moi, lieutenant, répétait le médecin-major presque chaque soir quand il le rencontrait, traversant les allées désertes, brûlées, se rendant à la "popote" il n'y a pas à s'obstiner, à vouloir jouer au plus fort. Il faut partir au plus vite. Un troisième été c'est trop ; surtout pour vous.

—Oui..., je verrai..., répondait Pierre.

Il résista jusqu'en juillet.

Un soir, s'étant fait amener son cheval, il s'enfonça à travers l'oasis. Il repassa par tous les sentiers où il était allé jadis, surtout au début de son séjour ici, aux heures d'enthousiasme. Il se rappelait les moindres incidents, les plus petits détails aperçus tel ou tel jour.

Auprès d'une petite maison blanche, debout au bord du sentier, il s'arrêta. Longtemps il la contempla, lui parla comme si elle avait une âme, puis il s'approcha, fit le geste d'entrer. Sa main se posa sur la poignée de la porte close et l'étreignit. Il savait bien que la petite maison était déserte, sans voix, sans gaieté, qu'Anne-Marie n'était plus, mais ce contact lui mit au cœur une crispation dont il tressaillit, une volupté cruelle, la pauvre joie dernière qu'il voulait emporter.

Et il s'en revint, ses yeux, son âme s'imprégnant ardemment de toutes ces choses qu'il voyait pour la dernière fois.

Après dîner, il monta au poste optique.

Un télégraphiste assis à l'appareil écrivait à mesure, car lui n'avait pas pu rester plus longtemps l'œil à la lunette. Il s'était écarté d'eux, regardait par la fenêtre grande ouverte. Quand la dépêche était reçue, il écoutait le sergent qui lui en donnait lecture, n'osant pas lire lui-même, s'approcher de la lampe, tenir devant tous ce papier dans ses mains qui auraient pu trembler. Braves gens! comme ils avaient du chagrin à savoir qu'il allait partir, qu'ils ne le reverraient plus!...

Le lendemain, au matin, de très bonne heure, le train qui l'emportait se mit en marche lentement.

Vite, il serra une dernière fois les mains tendues des camarades qui l'entouraient, qui lui souhaitaient bon voyage. Le docteur ajouta :

—Surtout, ne revenez pas. Cela vaudra mieux.

—Adieu!... Adieu!... mes amis..., murmurait-il, essayant un sourire, se mordant les lèvres.

Il leur fit signe aussi longtemps qu'il put les apercevoir, puis le train tourna...

Et ce fut fini.

VIII

Constantine!... quel souvenir tremblait en son cœur, surtout quand tombait la nuit et qu'il s'en allait par les rues, un peu au hasard!

Il savait bien qu'il ne pourrait jamais refaire seul les trajets de jadis, qu'il ne la reverrait plus, elle l'inconnue aux grands yeux noirs douloureux qu'il avait bercée dans ses bras, adorée dans le silence et l'émoi des heures mystérieuses qu'il avait vécues alors. Non, il ne retrouverait plus rien d'elle, mais cela le charmait de respirer en cet air où elle était passée, vivait encore peut-être.

Et à cette idée, à peine effleurée, il tressaillait tout à coup comme si elle eût été là, dans la nuit, derrière quelque fenêtre, et qu'elle eût regardé vers lui. Il levait la tête alors, s'arrêtait, cherchait dans l'ombre et puis il reprenait sa marche, continuait.

Un soir, à l'occasion d'une œuvre de charité, il y eut fête à la division. Le vieux palais des anciens beys de Constantine, sous les lumières, les sons et les fleurs s'éveilla, sortit de la nuit comme une demeure enchantée des vieux contes persans.

Les salons ne l'intéressaient pas. Là s'agitait toute la cohue officielle. A peine s'il put en parcourir quelques-uns. Bousculé, pressé, refoulé, ne connaissant personne, il revenait toujours à ces galeries.

Un moment, dans l'une, il aperçut toute une foule éclatante, une suite de grands chefs arabes venus pour rendre leurs hommages au général. Le devoir accompli, ils s'en allaient gravement, fuyaient cette fête de roumis, ces divertissements qu'ils ne comprenaient pas. Parfois, devant ces murs où des choses très anciennes étaient écrites, toujours à la gloire suprême de leur prophète, à l'exaltation de leur foi sur toutes celles de la terre, ils s'arrêtaient et longuement les contemplaient.

Au milieu d'eux passaient et repassaient, au bras de leurs cavaliers, des jeunes femmes en toilettes claires, dont les épaules transparaissaient plus blanches, plus modelées et fines sous ces lueurs mi-voilées où déjà leur beauté s'idéalisait dans la matité exquise du teint. Mais il n'y prêtaient nulle attention.

Tout à coup Pierre tressaille. Dans la baie lumineuse d'une arcade, une jeune femme s'est arrêtée. A côté se tient un officier. Elle, nonchalamment, s'appuie à la colonne légère qui les sépare, écoute ce qu'il lui ra-

conte, regarde les couples passer sous la galerie. Sa silhouette se modèle dans une robe blanche dont la longue traîne se perd dans l'ombre des marches qui descendent au jardin. Elle parle à son tour, sourit, cela se devine. Le buste tourne lentement, ondule souple sur les hanches au moindre de ses mouvements. Parfois elle incline la tête, alors ses épaules se posent sous les reflets des petites lampes hautes, la nuque se dégage, le cou se dessine fermé d'un large collier d'or — un collier fait de plaquettes ciselées qu'assemblent des anneaux, un collier avec un fermoir primitif de bijou arabe, une sorte de charnière lourde où s'enfonce une longue épingle d'or retenue par des chaînettes qui tremblent sur sa chair lumineuse.

Oh! ce fermoir, ce vieux collier arabe, étrange, qu'il lui semble avoir vu jadis, tenu dans ses mains, admiré!... Est-ce possible?

—Ainsi donc c'est elle... elle! se répète Pierre

Il rentre dans les salons, la cherche quelque temps. La voici debout sur un fond de palmiers, de verdures enchevêtrées voilant les grandes fenêtres closes de l'autre côté. Une pensée de désespéré lui vient.

—Présentez-moi, voulez-vous? dit-il arrêtant un camarade au passage.

La jeune femme le voit venir, se prête à la présentation, esquisse un vague sourire, mais le regard levé sur lui se fixe impénétrable, fermé, hostile presque, l'étudiant. Et comme il se tait, cherchant ses mots, elle, très naturelle, dit:

—Un joli début, n'est-ce pas, monsieur, pour votre arrivée en Afrique ?

—Mon Dieu, madame... je ne suis pas un nouveau venu. Je suis en Afrique depuis plus de trois ans.

Il avait dit cela très vite, d'une voix qu'il ne se connaissait pas, neutre, un peu voilée. Il ne tremblait plus, seulement ses mains se crispaient sur la garde du sabre, et il sentait ses nerfs douloureusement tendus vibrer en ses poignets.

—Depuis si longtemps?...

—Oui, madame, trois ans dans le Sud à mener une vie errante dans les sables, au delà de Biskra, bien loin,... sans grande fête jamais... fête des yeux, fête du cœur... seul..., avec d'étranges visions qui passaient en mes rêves parfois... très belles, très chères... comme celle qu'on aimera toujours parce qu'on en a déjà pleuré.

Il allait, allait, se grisait sous la tombée lumineuse, très douce, du regard qui se débridait, s'alanguissait en une pitié, une bonté miséricordieuse. Oui! c'était elle. Et elle se souvenait. Il en avait la perception. Pourquoi eût-elle été cruelle? Il était si humble, si respectueux. ses cils brillaient. Oh! la bonne joie!...

—Ah!... fit-elle à mi-voix, du ton dont elle eût aussi bien dit: "pauvre ami!" Et c'est cela que son cœur entendit en cette seconde d'émotion généreuse qui semblait devoir la lui rendre... Ce fut si dur, si désolé que cela votre séjour dans les sables? acheva-t-elle.

Elle était là, toujours debout, plus pâle, immobile, les bras, les mains inertes, vides, semblant prête à tomber, n'avoir plus de vie en elle, plus de vie qu'en ses grands yeux qu'il aimait tant. Et elle avait dès longtemps fini de parler qu'il écoutait encore sa voix nouvelle, sa voix qui maintenant n'était plus quelconque, mais charmeuse et profonde comme une harmonie. Il ne répondit pas. Il ne le pouvait plus. Une main, sa petite main peut-être, tenait son cœur palpitant et ses yeux, où toute sa ferveur douloureuse montait, parlaient pour les lèvres rigides, et disaient la supplication si souvent sanglotée jadis : "Parle!... parle!... parle. Oh! parle!... desserre ces lèvres closes sur le cher secret!... Un mot, un seul mot... Est-ce toi?... Est-ce bien toi la femme du rêve?... Que t'ai-je fait pour me faire souffrir ainsi?" Et comme jadis les beaux yeux se voilaient tristes, tristes à cause de toute cette douleur qu'elle sentait venir en lui et qu'elle ne lui aurait pas voulue.

A ce moment une note s'éleva, un chant de harpes et de violons qui, sur un mode lent, berceur, montait annonçant une valse. Un remous se produisit dans la foule qui les entourait. Ils furent séparés. Et il la vit s'en aller dans la danse, se perdre, abandonnée, ployée toute sur le bras qui l'enserrait.

Courage, Pierre!... Ne pleure pas. La route s'achève.

En France, bien des mois après, dans le parc de Lestrac.

Le ciel est doux, l'air calme, sans frisson.

Au bout de la grande allée plantée d'ormes séculaires, dans la perspective découverte, on aperçoit un lointain lumineux, un peu de ciel, une lueur de printemps, de ce printemps merveilleux du beau pays de Touraine. Un charme, une douceur émouvante plane dans l'infini. Rien ne trouble le recueillement des campagnes et des bois échelonnés sur l'horizon. Et par cette grande allée, vers cette lumière si belle, Pierre s'en va, ce jour-là, lentement.

Odette de Trécourt l'accompagne, Odette l'amie fidèle et bonne qu'il a rencontrée aux premiers jours de lutte et dont la généreuse affection ne s'est jamais lassée. Par moments, la jeune femme le regarde mais n'ose rien dire. Il semble que ce serait mal de le troubler, de l'éveiller trop tôt, de l'arracher à toutes ces pensées qui l'absorbent, pensées dont elle devine et respecte le pouvoir bienfaisant.

Et puis, c'est que dans ses bras il y a une petite chose rose et blonde parmi beaucoup de blanc, beaucoup de dentelles, une petite chose qu'il porte avec d'infinies précautions, un peu gauche, malhabile à la bien tenir.

Car c'est un enfant, cela, un tout petit bébé de quelques jours à peine, un enfant de Pierre, un fils.

Pierre a un fils!

O l'inoubliable joie qui a caressé son cœur quand on lui eut annoncé la chose! Quelles bonnes larmes ont

rempli ses yeux qui ne pouvaient se détacher de sa chère Christine, brisée, à demi-évanouie, murmurant :

—Es-tu content, Pierre? Es-tu content?...

Aujourd'hui c'est la première sortie de l'enfant. Et c'est elle qui a voulu que Pierre la lui fît faire. Elle a même eu un mot charmant.

—Vois-tu, c'est son entrée dans la vie. Mène-le dans notre chère allée, à travers notre parc, notre parc de jadis, tu sais. Présente-lui notre jeunesse.

Sur le grand lit blanc où elle repose, un peu pâle encore mais si heureuse, elle a habillé l'enfant, s'est plu à l'orner, le pomponner comme un délicieux joujou. Et quand il fut prêt elle le lui a placé dans les bras, souriante, et lui a dit:

—Allez promener votre fils.

Maintenant, par l'allée ombragée où il va, Pierre songe aux années disparues. En cette minute de bonheur et de joie profonde ce sont elles qu'il revoit. Il ne peut pas ne pas s'en souvenir.

Il revoit les épreuves rencontrées, l'étape silencieuse accomplie, toute la route. Et ce passé lui est cher. Il n'en veut rien effacer, aucune journée, aucune heure, même les plus douloureuses, car, il le sent bien, parmi toutes, ce sont celles-là, surtout qui l'ont guidé vers une conception plus généreuse de la vie et l'ont rendu meilleur.

Sur le tertre vert du fond, là où il s'asseyait enfant et rêvait devant la petite vallée ensoleillée, Odette de Trécourt et lui se sont assis côte à côte, tous deux penchés sur l'enfant endormi, et il sent une petite main qui s'en vient chercher la sienne, la serrer longuement:

—Eh bien! mon ami, murmure gentiment la jeune femme, êtes-vous heureux maintenant, dites?...

—Oh! oui... oui, très heureux, répondit-il les yeux fixés dans le lointain calme découvert.

Et après un moment, levant jusqu'à ses lèvres la chère petite tête inconsciente, abandonnée, il y met un baiser lent, très doux.

—Toi aussi, un jour, tu souffriras, mon enfant, murmure-t-il. Je n'y peux rien. C'est la loi. Mon expérience ne te servira pas. Tu voudras par toi-même chercher, éprouver. Et tu auras raison, car c'est vivre, cela. Tu souffriras. Tu pleureras et n'arriveras à la vie réelle et forte qu'à travers les larmes et la passion dans ce qu'elle a de plus brisant. Mais j'aime mieux tout cela encore pour toi, mon cher petit, que de te savoir né avec un cœur sec et sans dévouement, sans jeunesse. Il y a des choses bonnes à prendre dans la vie. Les épreuves te le prouveront. Les larmes que font verser les grandes douleurs sont les plus belles, et pour être homme, vois-tu, il faut les avoir connues.

FIN

Pour faire tomber les dents... agréablement :

Toto, qui souffre beaucoup d'une canine mauvaise, se rappelle les observations maternelles.

—Maman, dit-il avec feu, moi je veux que cette dent s'en aille.

—Eh! bien, mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

—Non! non! pas le dentiste ; ça me ferait du mal.

—Comment faire, alors?

—Tu sais bien!... Donne-moi beaucoup de dragées, puisque ça fait tomber les dents toutes seules.

Le ridicule est comme le loup : il ne tue que ceux qui ont peur de lui.

Le vieillesse achève notre personalité ; plus on a vécu, plus on est soi, plus on s'aime.

Nous souffrons sérieusement de ce que les autres ont dit légèrement.

Quand on ne peut plus avoir la prétention d'être, on se rabat sur la prétention d'avoir été : celle-là est à la portée de tout le monde.

La mort est le seul remède à tous les maux.

COMTESSE DIANE.

Un peuple qui n'a pas le culte du passé est un peuple indigne de vivre car il ne lui reste aucune vertu pour les grandes actions futures.

Arthur BUIES.